STUDIA ARTISTARUM

Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

26

Arts du langage et théologie aux confins des XI^e^-XII^e^ siècles

Textes, maîtres, débats

STUDIA ARTISTARUM

Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

Sous la direction de

Olga WEIJERS
Huygens Instituut
KNAW – La Haye

Louis HOLTZ
Institut de Recherche et d'Histoire des Textes
CNRS – Paris

STUDIA ARTISTARUM
Études sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

26

ARTS DU LANGAGE ET THÉOLOGIE AUX CONFINS DES XI^{e}-XII^{e} SIÈCLES

TEXTES, MAÎTRES, DÉBATS

sous la direction de

Irène Rosier-Catach

BREPOLS

Typographie et mise en page

Christine MELIN

© 2011 BREPOLS PUBLISHERS nv, Turnhout
All rights reserved. No part of this publication may be reproduced,
stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means,
electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise,
without the prior permission of the publisher.

D/2011/0095/55
ISBN 978-2-503-53518-0
Printed in Belgium

Sommaire

Introduction, ROSIER-CATACH Irène IX

1. Synthèses

1.1. GUILLAUME DE CHAMPEAUX : ASPECTS BIOGRAPHIQUES ET INTELLECTUELS 1

GRONDEUX Anne, *Guillaume de Champeaux, Joscelin de Soissons, Abélard et Gosvin d'Anchin : étude d'un milieu intellectuel* 3

MIRAMON Charles de, *Quatre notes biographiques sur Guillaume de Champeaux* 45

MEWS Constant J., *William of Champeaux, the Foundation of Saint-Victor (Easter, 1111), and the Evolution of Abelard's Early Career* 83

1.2. LES ARTS DU *TRIVIUM* ET LA THÉOLOGIE 105

GRONDEUX Anne, ROSIER-CATACH Irène, *Les* Glosulae super Priscianum *et leur tradition* 107

MARENBON John, *Logic at the Turn of the Twelfth Century : a synthesis* 181

WARD John O., FREDBORG Karin Margareta, *Rhetoric in the time of William of Champeaux* 219

GIRAUD Cédric, *La* sacra pagina *et les écoles du premier XII^e siècle* 235

1.3. MÉTHODOLOGIE 247

POIREL Dominique, *Datation des textes et traitement des recensions multiples* 249

JACOBI Klaus, *William of Champeaux. Remarks on the tradition in the manuscripts* 261

2. Contributions

CINATO Franck, Expositiones verborum : *le travail lexicographique produit sur l'*Ars Prisciani *du IXe siècle à Pierre Hélie* 275

CAIAZZO Irene, *Manegold*, modernorum magister magistrorum 317

GIRAUD Cédric, *L'école de Laon entre arts du langage et théologie* 351

ERISMANN Christophe, *Penser le commun. Le problème de l'universalité métaphysique aux XIe et XIIe siècles* 373

POIREL Dominique, Magis proprie : *la question du langage en théologie chez Hugues de Saint-Victor* 393

BRUMBERG Julie, *Les universaux dans le commentaire du Pseudo-Raban à l'Isagoge (*P3*) : entre Boèce et la théorie de l'essence matérielle* 417

FREDBORG Karin Margareta, *Notes on the* Glosulae *and its reception by William of Conches and Petrus Helias* 453

ARLIG Andrew, *Early Medieval Solutions to some Mereological Puzzles : the Content and Unity of the* De generibus et speciebus . 485

RODRIGUES Vera, *Pluralité et particularisme ontologique chez Thierry de Chartres* 509

3. Dossiers

3.1. LE COMMENTAIRE SUR PRISCIEN ATTRIBUÉ À JEAN SCOT ERIGÈNE 537

CINATO Franck, Marginalia *témoins du travail de Jean Scot sur Priscien* 539

MAINOLDI Ernesto Sergio, Vox, sensus, intellectus *chez Jean Scot Érigène. Pour une focalisation des sources possibles du débat théologico-grammatical au XIe siècle* 565

LUHTALA Anneli, *Eriugena on Priscian's Definitions of the Noun and the Verb* 583

3.2. PRÉ-VOCALISTES ET VOCALISTES 603

MARTIN Christopher J., *A Note on the Attribution of the* Literal Glosses *in Paris, BnF, lat. 13368 to Peter Abaelard* 605

CAMERON Margaret, *Abelard's Early Glosses : Some Questions* . 647

HANSEN Heine, In Voce / In Re *in a Late XI^th century commentary on Boethius' Topics* 663
CAMERON Margaret, *The Development of Early Twelfth Century Logic : a Reconsideration* 677
EBBESEN Sten, *An Argument is a Soul* 695

Bibliographie

Abréviations 711
Textes et auteurs anciens 713
Auteurs modernes 725

Indices

Index des auteurs anciens 771
Index des auteurs modernes 779
Index des manuscrits 787
Index rerum et uocabulorum 791

Planches

Planche 1 – Paris, bibliothèque Mazarine 717, f. 188rb 807
Planche 2 – Paris, BnF, lat. 13368, fol. 128 808
Planche 3 – Paris, BnF, lat. 13368, fol. 146 809
Planche 4 – Paris, BnF, lat. 13368, fol. 156 810

Introduction

Si les recherches sur Abélard, depuis près d'un siècle et demi, ont fait l'objet d'études nombreuses et diverses, de synthèses doctrinales et littéraires d'envergure, il n'en va pas de même pour les maîtres et les écoles de la période antérieure. Même si des travaux novateurs d'importance majeure ont été réalisés, et si des textes inédits ont été exhumés et étudiés à l'intérieur de chaque champ disciplinaire, beaucoup reste encore à faire. Quelles ont été les conditions d'émergence des écoles parisiennes au début du XII^e^ siècle ? Quels ont été les centres, les personnages, les institutions qui ont compté dans ce processus ? Quelles sont les caractéristiques particulières de la production savante à cette époque charnière ? Quels ont été les enjeux des querelles doctrinales de l'époque et étaient-elles en rupture ou en continuité avec celles qui les précèdent ?

Un tel questionnement ne pouvait être tenté que dans une perspective pluridisciplinaire. Il fallait que se rencontrent des spécialistes de chacun des champs du savoir, des historiens, des éditeurs de textes, des paléographes, des codicologues… pour que les différentes recherches puissent, par leur confrontation, bénéficier de leurs apports mutuels, déboucher sur de nouvelles questions afin de susciter de nouvelles réponses ou hypothèses : ainsi, on commentait Aristote à Paris au début du XII^e^ siècle, mais on n'y connaissait pas de bibliothèques, on savait que l'enseignement parisien de Guillaume de Champeaux avait été important, mais on ne savait pas quel(s) texte(s) lui attribuer ; les chroniques, les chartes, les listes d'opinions, les textes eux-mêmes nous offraient des noms de maîtres parfois équivoques, et plus souvent encore de simples initiales, dont l'identification se faisait selon des procédures différentes selon les disciplines : ainsi, Guillaume de Champeaux pouvait se cacher derrière « maître G. », mais aussi derrière « V. » ou encore « W. » [1], et « G. » pouvait aussi bien être Guillaume que Goswin, Guido, Gilduin, Goslin, et que dire des

1. Ainsi, dans le *Liber pancrisis*, on trouve *Willelmus* utilisé dans le manuscrit de Clairvaux, mais *Guillelmus* dans le manuscrit de Londres.

différents « Manegold », « Garlandus » etc. ! On était face à une masse de textes anonymes, répertoriés mais seulement en petite partie édités, souvent à l'état de transcriptions privées. La complexité de chaque domaine ou de chaque recherche était telle qu'il était bien difficile d'embrasser la totalité des données qui auraient pu se révéler pertinentes.

Les travaux rassemblés dans le présent volume sont le résultat des rencontres et des échanges qui ont eu pour temps forts deux tables rondes internationales (Paris, février 2005 et 2007), préparées par des réunions de travail qui se sont tenues à Paris et à Cambridge [2]. Il nous est d'abord apparu essentiel, dans un premier temps de « mutualiser » les connaissances, de mettre en commun les transcriptions inédites, les travaux publiés et en cours, les notices et descriptions des manuscrits, et donc, sous toutes les formes possibles, l'expertise de chacun des participants [3]. Cette mise en commun a amené une triple exigence, celle de reprendre de manière critique et ample certains dossiers, celle de présenter des synthèses décrivant *the state of the art* pour chacune des disciplines, pour aller vers la formulation d'hypothèses et d'analyses originales. On ne pouvait espérer aboutir à des résultats novateurs convaincants qu'en ayant une bonne connaissance de ce qui avait été écrit, qu'en en faisant une analyse à la fois cumulative et serrée, et qu'en reprenant certains dossiers à partir d'une lecture croisée des sources connues et, on le verra en lisant ce volume, la prise en compte de sources méconnues et la transcription de textes inédits.

Un tel travail commun a permis de formuler de nouvelles hypothèses sur le mode de production du savoir et l'identification des textes anonymes, sur les écoles et les relations entre les maîtres, sur les conflits doctrinaux. En associant historiens, spécialistes de théologie, de philosophie, des théories du langage (grammaire, logique et rhétorique), des textes manuscrits, le projet a jeté un éclairage nouveau

2. Le projet a été soutenu par l'*Action concertée « Histoire des savoirs »*, financé par le CNRS entre juillet 2004 et 2007 ; les rencontres ont en outre reçu le soutien de plusieurs autres institutions : le laboratoire « Équipe des théories linguistiques » (CNRS, Paris VII), l'Institut de recherches et d'histoire des textes (CNRS, Paris), le groupement de recherches « Philosophie de la connaissance et philosophie de la nature au Moyen Âge et à la Renaissance » (CNRS, Tours), l'École pratique des Hautes Études, le centre Pierre Abélard (Sorbonne, Paris IV), et le programme « Aristotelian Logic, East and West, 500-1500 », dirigé par J. Marenbon et T. Street (Centre for Research in the Arts, Social Science and Humanities). Pour une présentation du projet, voir Rosier-Catach, 2007a.
3. Une telle « mutualisation » s'est faite par le biais d'un site WEB à accès réservé : je tiens à exprimer ma gratitude à Izumi Sekizawa qui a conçu et supervisé, avec générosité et compétence, ce site.

sur cette période qui est celle de l'émergence de Paris comme centre de savoir et sur les doctrines produites à l'époque, qui allaient marquer durablement tout le Moyen Âge.

Le volume s'organise en trois grandes parties. La première propose des synthèses : le premier ensemble porte sur Guillaume de Champeaux (Grondeux, Miramon, Mews), le deuxième couvre les différentes disciplines (grammaire : Grondeux et Rosier ; logique : Marenbon ; rhétorique : Ward ; théologie : Giraud), et le troisième présente des réflexions méthodologiques et épistémologiques (Poirel, Jacobi). La deuxième partie comporte huit contributions originales sur des thèmes, des auteurs, des doctrines (Cinato, Caiazzo, Erismann, Poirel, Brumberg, Fredborg, Arlig, Rodrigues). La troisième partie propose deux dossiers, regroupant deux groupes d'articles autour de thèmes qui méritaient d'être repris en une discussion contradictoire : le premier thème est celui du commentaire sur Priscien attribué à Jean Scot (Cinato, Mainoldi, Luhtala), le second concerne l'origine et la nature du « vocalisme » (Martin, Cameron, Martin, Hansen, Ebbesen, auxquelles s'ajoutent la présentation synthétique de Marenbon dans la première partie, et les remarques de cette introduction). On lira dans ces diverses contributions une préoccupation constante à aborder leur sujet dans une perspective ample, croisant les questions textuelles, historiques, doctrinales, biographiques, sans jamais perdre de vue le questionnement qui avait été le point de départ du travail commun. Malgré la répartition des articles dans les différentes sections, on trouvera dans l'ensemble des articles des réflexions sur les différentes facettes de celui-ci, que l'on tentera brièvement d'exposer dans la présentation qui suit.

LES *GLOSULAE SUPER PRISCIANUM*

Les *Glosulae super Priscianum*, commentaire grammatical inédit, anonyme, non daté, a été considéré comme un bon observatoire pour étudier l'évolution des arts du langage et de la théologie, la production des savoirs et de ses moyens matériels, les institutions d'enseignement et les milieux intellectuels et religieux, au tournant des XI^e^/XII^e^ siècles. Il est conservé dans plusieurs manuscrits, dont on connaît des versions extrapolées et dérivées. L'étude de ces témoins manuscrits, réalisée par P. Stirmenann, a modifié d'emblée les données du problème, puisque ces témoins datent tous du XII^e^ siècle, alors que l'on acceptait, avec Margaret Gibson, que la version qu'elle considérait la plus ancienne

était d'un siècle antérieure. Les conséquences historiques, littéraires et doctrinales étaient considérables.

Si l'on peut maintenant affirmer avec certitude que les *Glosulae* n'ont pas pour auteur Guillaume de Champeaux, premier maître important de l'école cathédrale de Paris et maître d'Abélard, il est également certain qu'elles sont, dans un second temps, liées à son enseignement. On trouve des parallèles avec les *Glosulae* dans les commentaires contemporains sur la *logica vetus*. Les nouveautés doctrinales que les *Glosulae* introduisent sont discutées dans les textes contemporains, chez Abélard notamment, et on les retrouve encore chez Guillaume de Conches ou Pierre Hélie (Fredborg). Pour tenter d'identifier, de dater et de localiser l'origine du texte, le croisement des disciplines s'est avéré fructueux : la lecture du texte lui-même et la mise au jour d'éléments importants comme les noms de lieu ou de maîtres, l'étude de la tradition manuscrite et la nouvelle datation des manuscrits, les éléments historiques tirés de la relecture croisée de la *Vita prima Goswini* et de l'*Historia Calamitatum* d'Abélard (Grondeux, Mews), les travaux en cours sur les origines de Saint-Victor (Mews, Poirel), les comparaisons doctrinales avec les textes de l'école de Guillaume de Champeaux, la *Dialectica* et la *Logica* d'Abélard [4], ont permis de formuler des résultats significatifs (Grondeux-Rosier, Fredborg).

QUESTIONS DE MÉTHODE

Les synthèses sur la dialectique, la rhétorique, et la théologie présentent et apprécient les résultats les plus récents, de la manière la plus ample possible, tant sur le plan des disciplines (Marenbon, Ward, Giraud) que de celui de l'histoire des textes, des institutions, ou encore des méthodes d'investigation (Poirel, Jacobi). Sur ce dernier plan, les discussions ont fait émerger une hypothèse, certes déjà formulée, mais dont l'importance n'a cessé de se confirmer : le fait que nous ayons pour la période des commentaires sans nom et sans date, souvent en versions multiples, en constante évolution, caractérise de façon essentielle la production théorique de la période, alors que, comme le rappelle J. Marenbon, les textes du XII^e^ siècle sont le plus souvent

4. Voir notamment les travaux de De Rijk, 1967 ; Kneepkens, 1978, 1987a, 1992 ; Fredborg, 1977 ; Grondeux et Rosier, 2011 ; Rosier-Catach, 2003a, 2003b, 2003c, 2004a, 2007a, 2008a, 2008b, 2011 ; Lorenzetti, 2002-2003 ; Brumberg-Chaumont, 2007, cités dans la bibliographie.

conservés en une seule copie, ou un petit nombre de copies [5]. Comment peut-on savoir que le témoin est « le texte » écrit par un « auteur » ? Sur ce point, l'étude des *Glosulae super Priscianum maiorem* a par exemple permis d'établir, par comparaison entre les témoins, qu'aucun ne représentait l'archétype, et que la section initiale du *De voce* en constituait une partie quasiment autonome (Grondeux-Rosier). Yukio Iwakuma a aussi montré comment, par exemple, les témoins du commentaire *C8* sur les *Catégories* étaient convergents sur les quatre premiers chapitres, et divergents sur le reste du traité [6].

Comment alors penser la notion d'« auteur », pour cette période : doit-on rechercher à toute force à attribuer un texte à un auteur, le nom d'un auteur identifié, celui qu'a retenu l'histoire pour des raisons à déterminer ? Quel statut a le texte que l'on transcrit, s'agit-il d'une œuvre d'auteur, de *reportationes* de cours, d'une copie faite par un maître qui y ajoute librement sa propre marque ? Ne faut-il pas plutôt penser en terme de « tradition », d'« école », en étudiant l'ensemble des témoins d'une série de textes (par exemple l'ensemble des commentaires sur les *Catégories* qui ont certains passages en commun), pour prendre la mesure de l'évolution doctrinale qui s'y déploie, de la dispersion qu'il manifeste à un moment de son histoire ? Plutôt que tenter d'établir à partir de quand des versions différentes mais manifestement apparentées représentaient ou non un *même commentaire*, il a semblé plus fructueux de considérer l'ensemble des versions comme les produits multiples d'une école, comme différentes strates (*layers*) d'un enseignement dont la version originale était peut-être destinée à rester inaccessible (Jacobi, Marenbon, Cameron, Ward). Ainsi que le formula C. Giraud à propos de l'école de Laon « plus que les maîtres, ce sont les textes qui "font école" ».

La prise en compte de toutes les versions apparentées, et non pas des seules versions concordantes, devient alors une exigence pour qui veut saisir la genèse et l'histoire d'un texte ou d'une doctrine. On le verra avec l'analyse que fait J. Brumberg des différentes versions du commentaire *P3* sur l'*Isagoge*, qui tentent de résoudre des difficultés latentes dans la version initiale. De même, deux versions des *Glosulae* (celles du manuscrit *B* et du manuscrit *C*) contiennent des ajouts qui révèlent leur utilisation par Guillaume de Champeaux. Il est également

5. Voir le catalogue des textes de logique (Marenbon, 1997c), dans sa version révisée et augmentée (Marenbon, 2000 : XII). Pour la rhétorique, voir Ward ici même, ainsi que Ward, 1978, 1995b, 1996 ; Cox et Ward, 2006. Pour la grammaire, voir Grondeux-Rosier ici même, et Gibson, 1979.
6. Iwakuma, 2003b, et 1999.

notable que, sur la question si vivement discutée de la nature catégorielle de la *uox*, les différentes versions des *Glosulae* soient exactement parallèles aux différentes versions du commentaire *C8* sur les *Catégories*, et que l'on retrouve les mêmes strates de la discussion dans la *Dialectica* d'Abélard [7].

La question de l'« instabilité » des textes, des recensions multiples, « qui est au fond la situation la plus normale au Moyen Âge », nous rappela Dominique Poirel, les critères et indices pour distinguer entre réécritures de scribes, remaniements de cours par des étudiants, révisions par le maître, ou pour postuler une antériorité ou une postériorité entre deux versions ont fait l'objet de confrontations utiles. Les « intuitions » des chercheurs sur la pertinence des critères d'attribution, de datation et de localisation (qualité des lemmes, caractère développé ou résumé des arguments, nature soignée ou corrompue de la graphie et des citations, style, appréciation des erreurs de copie, des autocitations, des parallèles, etc.) ont ainsi pu être explicitées et discutées. Y. Iwakuma, dans son étude de *P3* a ainsi notamment proposé de considérer la présence d'une œuvre au sein d'un ensemble d'autres d'attribution plus certaine ou la nature de l'*accessus* à un commentaire [8] (cf. la discussion de K. Jacobi). O. Kneepkens s'est interrogé, pour proposer une chronologie relative entre *H9* et *H11*, sur la forme des lemmes : doit-on penser qu'est antérieur le commentaire comportant des lemmes abrégés, qui seront ultérieurement développés, ou inversement le commentaire comportant des lemmes complets, qui seront ultérieurement abrégés [9] ?

Une discussion récurrente, dans les deux tables rondes, a précisément concerné l'évaluation des arguments fournis en faveur de l'attribution d'un texte à un auteur. Même s'il faut se méfier des hypothèses et arguments, qui, à force d'être répétés d'un article à l'autre, se voient finalement présentés comme des certitudes jusqu'à constituer une sorte de doxa, et s'il est toujours licite de les réexaminer à nouveaux frais, à l'inverse, une évaluation hypercritique, « déconstructioniste », des arguments aboutit à ruiner toute hypothèse en matière d'attribution ou de chronologie (absolue ou relative), alors que des conclusions alternatives, moins radicales mais très instructives, peuvent être formulées.

7. Pour des raisons de place, les présentations faites lors des rencontres sur cette question n'ont pas pu être intégrées dans ce volume, et seront publiées ailleurs, voir Grondeux et Rosier, 2011 ; Rosier-Catach, 2011 et Cameron, 2011.
8. Voir Iwakuma 2008, pour le commentaire *P3*.
9. Discussion orale lors d'une des tables rondes. O. Kneepkens prépare l'édition de ces deux commentaires sur le *Peri Hermeneias*.

Ainsi, si la présence dans un texte du nom du maître à la *troisième* personne (ex. *magister G. dicit*) légitime le refus de l'attribution du texte à cet auteur, il est manifeste qu'elle témoigne de l'enseignement de ce maître, le texte pouvant constituer une *reportatio* d'un cours, ou une copie librement modifiée réalisée par un de ses élèves. Les parallèles doctrinaux entre différents écrits, ou les attributions nominatives faites dans d'autres textes se révèlent fort pertinentes. La plupart des contributions de ce volume abordent sous un biais ou un autre de telles questions, de manière à la fois critique et positive, tant pour les *Glosulae* que pour l'attribution de commentaires à Jean Scot, Manegold, Arnoult de Laon, Guillaume de Champeaux, Abélard, Thierry de Chartres, ou Josselin de Soissons.

Plus généralement il importe, comme l'écrit K. Jacobi, de pondérer les critères et arguments fournis, et la qualité des résultats, en fonction de ceux qu'il était raisonnablement possible d'obtenir, pour arriver à raisonner en termes de vraisemblance, de « plausibilité », plutôt que de tout ou rien en matière de certitude absolue. Il est aussi prudent, plutôt que d'affirmer des conclusions définitives qui requièrent trop d'hypothèses *ad hoc* non démontrées, de distinguer entre ce qui est avéré (tel l'établissement de formulations identiques ou de parallèles entre différents témoins), et les différents scénarios possibles qui se présentent pour expliquer ces faits (Poirel a), les différentes « intrigues » – pour reprendre l'expression de P. Veyne – qui peuvent être imaginées pour en rendre compte. Il est d'ailleurs fructueux de ne pas occulter les points problématiques de la reconstruction proposée, qui rendent celles-ci falsifiables et peuvent servir de point de départ pour de nouvelles hypothèses. La vraisemblance des hypothèses s'accroît avec la multiplicité des critères et des sources, externes *et* internes, lorsqu'on s'efforce de les mettre en regard, de les croiser et de les hiérarchiser. C'est ce travail qu'a fait I. Caiazzo pour le/les Manegold, puisque non seulement elle regroupe, dans sa contribution, tous les témoignages disponibles (dans les sources ou dans les commentaires) de l'enseignement de(s) Manegold, mais elle confronte également toutes les sources sur le plan du contenu pour rechercher des lieux parallèles, avec des résultats tout à fait nouveaux, éclairant notamment les relations entre Manegold, Anselme et Guillaume de Champeaux. On constatera, à lire cet ensemble d'études, que, souvent, ce sont les arguments *internes* qui l'emportent : ainsi, les comparaisons doctrinales entre les ouvrages authentiques d'Abélard et d'autres d'attribution douteuse ont été déterminantes pour remettre en cause l'attribution des « gloses littérales » sur l'*Isagoge*, le *De interpretatione*, le

De divisione, les *Catégories* (Martin, Cameron a) attribuées à Abélard. De même que l'identification de *parallèles* sert d'argument positif, l'identification d'*incompatibilités* sert d'argument négatif – à condition que les uns et les autres ne soient pas isolés, mais forment série et existent en nombre conséquent. Là aussi, cependant, il y a des précautions à prendre, puisqu'un auteur peut avoir changé d'opinion ou se contredire (c'est le cas d'Abélard, voir Martin), d'où l'importance de considérer un nombre significatif de parallèles. La recherche ne peut que bénéficier d'une mise à plat des résultats et des difficultés lorsqu'ils sont clairement exposés.

LES MAÎTRES ET LES ÉCOLES

Les articles proposent des éléments nouveaux, tant sur le plan historique que sur le plan doctrinal, sur les maîtres et les écoles de la période considérée. Pour comprendre ce qu'est devenu Paris au début du XII^e^ siècle, il était important de faire le point sur l'état du savoir et des centres d'enseignement dans la période précédente.

Le mouvement qui donna aux arts du langage une place importante dans l'ensemble du savoir commença en effet dès le début du XI^e^ siècle, dans différents centres, dans des écoles cathédrales ou monastiques, à Reims, à Loches, au Bec, à Chartres, à Laon. Abélard lui-même arriva à Paris vers 1100, déjà formé en ces disciplines, et d'ailleurs enseigna la logique tant à Paris qu'à Melun et Corbeil (Marenbon). Mises à part des études importantes de M. Fredborg, C. Mews et J. Ward, les relations entre dialectique et grammaire ont été davantage étudiées que les liens de ces disciplines avec la rhétorique, alors que Guillaume de Champeaux, ou Abelard, ont enseigné les trois arts du *trivium* (Ward).

La figure qui émerge d'un grand nombre de nos contributions est celle de Guillaume de Champeaux. Avant de venir à Paris peu avant 1095, Guillaume de Champeaux étudia d'abord avec Manegold, puis à Laon avec Anselme, où il donna aussi son premier enseignement [10] (Ward, Caiazzo, Giraud). Laon fut le siège d'une école renommée, celle d'Anselme de Laon, où Abélard se rendit également pour y étudier la théologie. Il était important de présenter ce qu'était cette « école » et d'abord de questionner le sens même de cette appellation.

10. Voir Mews, 2005a, 2005b, et les discussions, dans ce volume, sur les différents moments de sa carrière (Grondeux, Miramon, Mews).

Ici encore la confrontation des sources s'est révélée intéressante, pour ce qui est de l'enseignement des arts à Laon, si l'on tentait de mettre ensemble les données biographiques sur les écolâtres et l'enseignement, et les mentions présentes dans les textes conservés (Giraud) [11] : on trouve ainsi à plusieurs reprises des confrontations entre Manegold et Anselme, ou entre Anselme et Guillaume, dans les *Glosulae*, les *Notae Dunelmenses,* mais aussi dans les commentaires de rhétorique (Grondeux-Rosier, Ward, Giraud, Caiazzo) [12]. On peut mentionner également Arnoult de Laon, auteur d'un commentaire sur les *Topiques* [13] (Hansen, Ebbesen). On connaît mieux maintenant les centres d'étude qui existaient au XI^e^ siècle, et les données biographiques sur les premiers maîtres parisiens, tant pour leur formation que pour leur enseignement, montre le va-et-vient entre la « province » et Paris, un bon exemple étant fourni par les séjours, plus ou moins forcés, d'Abélard en Bretagne ou à Melun.

Les données sur la vie de Guillaume de Champeaux se laissent cerner difficilement, de façon parfois contradictoire, à partir de sources de natures différentes, qui font l'objet d'interprétations parfois divergentes (Mews) [14]. Il s'agit de témoignages sur sa vie ou ses doctrines, de chroniques, correspondances, lettres, chartes etc. Un ensemble encore inexploité de trente actes apporte des éléments nouveaux sur les activités de Guillaume, toujours à la fois religieuses et d'enseignement, notamment après sa conversion, puis son élection comme archevêque de Châlons (Miramon). L'*Historia calamitatum* d'Abélard et la *Vita Goswini*, écrite par le biographe de Goswin d'Anchin, sont à la fois pleines de détails pittoresques et précises sur la vie intellectuelle parisienne au tout début du XII^e^ siècle. Elles sont aussi, sur d'autres points, étonnamment allusives ou muettes : ainsi la *Vita* cite Josselin mais pas Guillaume, et c'est l'inverse dans l'*Historia* – alors que l'on sait par d'autres témoignages qu'Abélard et Josselin étaient en désaccord (Arlig). La lecture parallèle et critique de ces

11. Voir aussi Giraud, 2006.
12. Voir aussi Fredborg, 1976. Il est intéressant que l'on trouve, tant dans le commentaire *In primis* sur le *De inventione* que dans les *Notae Dunelmenses*, des références à Anselme, comme à un maître présent, à un « Manegold », comme à un maître du passé. Dans les *Glosulae*, les citations d'Anselme sont au présent, et les divergences d'opinion entre Anselme et Guillaume sont rapportées tant dans les *Notae Dunelmenses* que chez Guillaume de Conches et Pierre Helie (Ward, Caiazzo, Grondeux-Rosier), celle sur le participe, par exemple, semble bien connue (Fredborg).
13. Ed. par Hansen, 2005.
14. Voir aussi Mews, 2005a, 2005b, 2009, certains éléments de ces études sont discutées dans les contributions citées dans ce paragraphe.

deux histoires permet de combler les lacunes de chacun, et montre bien les relations complexes qui existaient entre tous ces maîtres (Grondeux). Les querelles parisiennes ne se résumaient pas au face à face entre Guillaume et Abélard que nous lisons dans l'*Historia calamitatum* ! Plus encore, cette lecture donne à Gosvin d'Anchin un rôle important dans l'enseignement de Priscien à Paris, dans l'entourage de Guillaume. On peut même envisager que les *Glosulae* soient le « commentaire long et fameux » que Gosvin se procure à Douai, et même plus précisément celui qui a abouti à la version incomplète du manuscrit *B*, qui contient des traces directes de l'enseignement de Guillaume de Champeaux (Grondeux-Rosier) [15]. Toutes ces recherches croisent les travaux importants sur la fondation de Saint-Victor par Guillaume de Champeaux, entourée encore d'incertitudes, puis de sa refondation par Hugues de Saint-Victor (Poirel) [16]. Elles ont des implications majeures pour la connaissance de la carrière d'Abélard.

CONTINUITÉS ET RUPTURES

La période considérée s'inscrit dans le contexte d'une renaissance plus générale qui touche les milieux intellectuels et qui redéfinit les rapports entre théologie et arts du langage avec de nouvelles structures éducatives et des tensions sur la place respective des disciplines. Sur le plan de la théologie, les continuités avaient déjà été établies, mais sur celui des arts du langage, le point n'était pas clair. Pour des raisons diverses, la recherche tendait à se scinder entre les spécialistes du haut Moyen Âge et du bas Moyen Âge, avec la période charnière du XI^e^ siècle précédant la « Renaissance du XII^e^ siècle », qui voit les écoles parisiennes prendre le pas sur les centres monastiques ou les écoles cathédrales. Or nos *Glosulae*, si elles datent bien des toutes premières années du XII^e^ siècle, font mention d'un grand nombre d'opinions contradictoires, consonantes avec celles que l'on rencontre dans les commentaires de dialectique, et leur volume même indique qu'elles ne peuvent être le produit que d'un « milieu » suffisamment important pour donner naissance à une entreprise de cette ampleur. Un

15. Voir aussi Grondeux, 2009a.
16. Cf. outre ceux déjà cités, les travaux de D. Poirel dans la bibliographie. Pour le neuvième centenaire de la fondation de l'abbaye de Saint-Victor un colloque a été organisé par le CNRS, en septembre 2008 : « 1108-2008. L'influence et le rayonnement de l'école de Saint-Victor de Paris au Moyen Âge ».

préliminaire à toute conclusion sur ce point passait par une question : les *Glosulae* correspondaient-elles à un début absolu, à un point d'aboutissement, ou au prolongement d'un mouvement antérieur ? V. Law, L. Holtz, J. Marenbon, G. d'Onoffrio et d'autres chercheurs nous ont fourni des données importantes pour saisir la nature et le contenu de la production savante, en arts, philosophie et théologie, pour le haut Moyen Âge. Mais qu'en était-il resté dans la période qui nous occupe ?

La question a été abordée sous différents angles. En premier lieu, l'on a cherché à regarder systématiquement les textes antérieurs, les gloses grammaticales notamment (Luhtala, Cinato a) [17], pour tenter de retrouver des parallèles. Cette enquête n'a donné des résultats positifs et significatifs que sur le plan lexicographique, ce qui atteste d'une continuité réelle, mais limitée (Cinato b). Par ailleurs, A. Luhtala et P. Dutton ayant attribué à Jean Scot un commentaire sur Priscien [18], la question de l'authenticité de ce commentaire a été reprise. Ce faisant ont été mis au jour les éléments de doctrine linguistique existant dans les commentaires de Jean Scot (Mainoldi), mais aussi le caractère provisoire de toute conclusion que l'étude de textes inédits permet invariablement de remettre en cause (Cinato b). La question discutée ci-dessus à propos des versions multiples d'un texte, sur les relations entre texte et auteur, est encore plus difficile lorsqu'il s'agit de gloses marginales, ou de *glossae collectae* (recueils de gloses), qui se révèlent pourtant des témoins indispensables à prendre en compte pour repérer et évaluer des continuités ou des ruptures. Il est intéressant de noter que si, là encore, la question de l'authenticité du commentaire sur Priscien est difficile à trancher en raison des remaniements qu'il présente par rapport aux gloses initiales, il est par contre parfaitement confirmé qu'il dépend de l'enseignement de l'Érigène (Cinato b, Mainoldi, Luhtala). E. Mainoldi explique l'absence d'influence des conceptions de l'Érigène au XI^e^ siècle, en particulier d'une théorie du langage de nature apophatique, par un « changement de paradigme théologique ». Ces études ont fait apparaître la pérennité et le poids linguistique et philosophique de certaines questions, comme celle sur la nature de la *uox* (Cinato b, Mainoldi, cf. Caiazzo pour Manegold),

17. Voir le travail sur les gloses grammaticales dans les manuscrits de Priscien, dans les articles de Luhtala cités ci-dessous, et pour les *Glossae collectae*, Cinato, 2009b. Pour la circulation et la diffusion de Priscien, voir la synthèse récente de L. Holtz, 2009, ainsi que le gros volume consacré à ce grammairien (Baratin, Colombat, Holtz, 2009).
18. Dutton – Luhtala, 1994 ; Luhtala, 2000a, 200b, 2002, 2003.

en même temps que la différence des analyses développées durant les différentes périodes [19]. Elles ont également confirmé deux types d'interactions, très caractéristiques de la période médiévale, qu'avaient déjà mis en évidence plusieurs études antérieures, notamment celles de V. Law et de L. Holtz : en premier lieu, les interactions entre logique et grammaire, déjà largement présentes durant le haut Moyen Âge, et en particulier le croisement entre langage et ontologie, entre catégories logiques et catégories grammaticales, telles celles de substance, qualité, action intervenant dans la définition du nom et du verbe (Luhtala, Fredborg) ; en second lieu, les interactions entre arts du langage et théologie, également présentes dès les débuts du Moyen Âge [20], et développées amplement dans la période postérieure. Elles sont sensibles dans l'analyse de certaines questions, parmi lesquelles on mentionnera le problème de la *translatio* et du langage théologique, celui de la théologie trinitaire ou des futurs contingents (Mainoldi, Giraud, Poirel b, Rodrigues). En dépit de l'influence du commentaire d'Érigène au XI^e^ siècle, attestée à la fois par la présence de gloses postérieures qui en dépendent et par la date même de sa copie, les recherches sur les commentaires sur Priscien antérieurs aux *Glosulae*, mis à part les éléments lexicographiques mentionnés, n'ont mis à jour aucun élément de continuité significatif avec celles-ci [21].

« VOCALISTES » ET UNIVERSAUX

Plusieurs sources du XII^e^ siècle rapportent que certains maîtres commencèrent à exposer la dialectique *in voce*, alors que les anciens le faisaient *in re*. Quel est le sens de cette opposition, comment la mettre en rapport avec ce que l'historiographie, depuis le XIX^e^ siècle, appelle la « querelle des universaux » ? La recherche récente a apporté des éléments nouveaux, exhumant des textes inédits, élargissant la question au-delà de celles posées dans l'*Isagoge* sur la nature des genres et des espèces, pour montrer qu'elle concernait d'autres problèmes, relevant

19. Burnett, 1991 ; Rosier, 1994 ; Lorenzetti, 2002-2003 ; Iwakuma, 2009 ; Rosier-Catach, 2011. On comparera la riche discussion dans le commentaire attribué à Érigène avec l'édition des différentes versions du *De voce* des *Glosulae*, éd. par Grondeux-Rosier, 2011.
20. Voir par exemple Jolivet (1958) sur Godescalc et ses discussions sur la Trinité, Monclos (1971) ou Holopainen (1996) sur la controverse eucharistique.
21. Anne Grondeux avait mis en lumière, lors d'une des tables rondes, l'exception notable de Sedulius Scotus, qui se singularise par un recours précoce à Porphyre et Boèce pour éclairer le texte de Priscien.

de la dialectique (sémantique, prédication, intellection, théorie des topiques, des conséquences, méréologie), mais aussi de la théologie (Marenbon). Les importantes contributions rassemblées dans le volume sur les *Nominales*, ainsi que la liste des thèses caractérisant les différentes « sectes », éditée par S. Ebbesen et Y. Iwakuma, en témoigne également [22]. Comme l'a établi Alain de Libera, la question des « universaux » ne constitue pas *une* question, éternelle et immuable, et doit toujours être envisagée comme un réseau de questions et réponses, variables et modulables [23]. Cette « question des universaux, qui avait toujours été une des questions les plus importantes chez les dialecticiens », aux dires d'Abélard, n'a pas fini de faire couler de l'encre [24].

Dans un article majeur, Yukio Iwakuma a établi l'existence d'une école de *vocales* (ceux qui soutenaient que les genres et les espèces étaient des *voces*), à partir de témoins textuels et de témoignages secondaires, dans laquelle il voyait les précurseurs du « vocalisme » d'Abélard [25]. John Marenbon a questionné l'identité de cette « école », proposant de distinguer les *vocales*, appellation qu'il réserve à Abélard et ses successeurs, et les auteurs, antérieurs, qui font de la logique une exégèse *in voce* : il caractérisa cette approche de « in voce exegesis » [26], tandis que Yukio Iwakuma, acceptant le principe de la distinction, préférait parler de « proto-vocalisme », et rapportait à ce courant de nouveaux témoins [27]. Marenbon proposa ensuite d'identifier des éléments caractéristiques d'une « logique centrée sur le langage » (language-focused logic), où les considérations métaphysiques n'étaient pas nécessairement présentes ou centrales (Marenbon).

Un dossier de contributions reprend, sous des angles divers, cette question du *vocalisme* et du *pré-vocalisme* – « pré-vocalisme » est une appellation qui me semble plus neutre, strictement chronologique, indiquant simplement que l'on réserve le terme « vocalisme » pour caractériser la position d'Abélard sur les universaux, point qui n'est pas sans difficulté d'ailleurs (Marenbon, Cameron a et b, Martin, Hansen, Ebbesen). Quel est l'objet – ou quels sont les objets de l'opposition entre *logica in re* et *logica in voce*, entre réalistes et vocalistes, sur quels critères établir, si on l'accepte, la distinction entre

22. Voir *Vivarium* 30, 1992 ; Iwakuma et Ebbesen, 1992.
23. Libera, 1996, 1999.
24. Voir les nombreuses communications rassemblées dans deux numéros récents de *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, vol. 18, 2008 et 19, 2009.
25. Iwakuma, 1992a, ainsi que 1992b.
26. Marenbon, 2004.
27. Iwakuma, 2009.

pré-vocalisme et vocalisme ? Il est admis que c'est la seconde approche qui est nouvelle – Y. Iwakuma l'a bien montré en étudiant les différentes versions d'un même texte. On en lit une nouvelle confirmation dans le commentaire *Primum oportet*, qui qualifie de *veteres* les *reales* (Hansen). L'on voit effectivement que certains textes insistent sur une lecture exclusivement *in voce* des prédicables et des catégories, comme la *Dialectica* de Garlandus. Il est tout aussi intéressant de constater que d'autres proposent une double lecture, *in voce* et *in re* des mêmes items, comme c'est le cas dans le commentaire *C8* sur les *Catégories* [28], mais aussi dans les *Glosulae*, pour le genre, par exemple [29]. Le problème est finalement de déterminer, si l'on admet que quelque chose de nouveau s'est passé au tournant des XI^e^/XII^e^ siècles, la nature de ce quelque chose, la nature de la nouveauté, son lien avec ce qui précède ou ce qui suit. Les études présentées ici, mises en rapport avec d'autres qu'elles prolongent, complètent, discutent, donnent à voir les éléments d'un vaste puzzle qu'il importe, dans la mesure du possible, d'embrasser ensemble. Il y a eu, et il y a encore des interprétations différentes de ce phénomène : s'agit-il vraiment seulement d'« exégèse », des textes, donc d'un simple choix interprétatif fait par le commentateur, dans son école, concernant le sens équivoque de certains termes, dans les textes commentés (Cameron b, et la discussion par Marenbon) ? Peut-on utiliser comme caractéristique de l'*ars vocalis* une approche « language-focused », telle que la repère J. Marenbon dans différents témoins ? On voit bien que la recherche évolue tant par la confrontation des hypothèses interprétatives, que – et peut-être davantage – par la lecture et l'édition en parallèle de tous ces

28. *C8*, éd. Iwakuma, 2003b, p. 327 : « Item sciendum est quod quidam dicunt res tantum genera et species esse, quidam vero tantum voces. Sed utrique aequaliter peccant. Utrumque enim et vox et res genus et species est ». Plus exactement, *C8*, qui garde certainement l'enseignement de Guillaume de Champeaux, semble préférer en général une lecture *in re*, et en dériver une lecture *in voce* explicable par le fait que les *voces* signifient des *res*, voir les extraits publiés par Iwakuma, 2009, par exemple p. 104-106. Mais l'on trouve également les deux lectures dans le « traité de Limoges » ainsi que dans les gloses littérales anciennement attribuées à Abélard (*C5*), considérées pourtant comme « proto-vocalistes » (Iwakuma, *ibid*. p. 118-120, et Marenbon p. 207-210) ; cf. par exemple le traité de Limoges, éd. Iwakuma, *ibid*. p. 118 : « [Discretum] est *rerum nomen et vocum* (…) "quantitas" et res et voces significat, et "discretum", et "continuum" similiter. Quae a diversis significantur generalissimis, ea oportet esse aequivoca ». Voir aussi la discussion à propos d'Arnoult de Soissons (Hansen, Ebbesen). L'évaluation de cette distinction, souvent exprimée par l'opposition entre *in designatione vocum/ in designatione rerum* (*et nomen vocum/ nomen rerum*), est à manifestement à préciser.

29. Rosier, 1988e.

commentaires qu'on ne connaît encore qu'imparfaitement, comme c'est le cas avec l'édition de *P3* sur l'*Isagoge*, du commentaire sur les *Topiques, Primum oportet,* des textes que Y. Iwakuma explore patiemment et systématiquement depuis de nombreuses années (Hansen, Ebbesen). La remise en cause de l'attribution des *Gloses littérales* à Abélard, que l'on jugeait caractéristiques de sa période « vocaliste », a des conséquences sur la vision généralement proposée de l'évolution de la période et de la pensée d'Abélard (Martin, Cameron a et b, Marenbon).

Plutôt que de s'opposer sur *le* ou *les* critères qui distinguent le vocalisme du pré-vocalisme, on pourrait peut-être envisager une approche « modulaire ». J'ai tenté de le faire pour le XIII^e^ siècle, peu satisfaite de l'appellation commune de « pré-modisme », une fois que les textes de la période « pré-modiste » commençaient à être mieux connus. J'ai voulu distinguer « pré-modisme » et « proto-modisme », prenant l'appellation « pré-modisme » dans une acception chronologique, pour les auteurs et traités antérieurs aux premiers « Modistes » – sur ce point, le consensus est plus aisé : les « Modistes » sont les auteurs des traités sur les « modes de signifier », dont les premiers sont ceux de Boèce, Martin de Dacie, Jean de Dacie, à Paris. On peut qualifier de « proto-modisme » des points de doctrine qui existent chez les Modistes, mais que l'on trouve déjà chez des auteurs antérieurs, sous une forme qui semble à l'analyse moins achevée : on trouve par exemple les parties du discours définies en termes de « mode de signifier », mais cette terminologie n'est pas appliquée systématiquement ni justifiée philosophiquement. Le « modisme » a alors pour caractéristique de présenter tous ces points ensemble, et d'en proposer une articulation nouvelle, explicite et cohérente. Une telle approche « modulaire » a permis de montrer toute la diversité de la période « pré-modiste » [30]. On pourrait peut-être tenter une telle approche « modulaire » pour notre période : elle permettrait d'identifier les différents « modules » ou ensembles de positions ou de thèses, pour étudier pour chacune leur histoire, leur apparition, leurs variations dans la période antérieure (en considérant aussi bien la thèse que la thèse adverse), et surtout leur conjonction éventuelle avec d'autres dans tel ou tel témoin (par exemple le lien entre ontologie et théologie trinitaire, ou entre sémantique et ontologie). Cette méthode permettrait de dépasser la focalisation sur un module ou sur un autre – lesquels résultent parfois davantage d'une perspective rétrospective que de leur

30. Rosier, 1999b, 1994.

présence effective dans les textes –, et les jugements qu'elle impose sur le passé (ce qu'est le nominalisme pour les modernes, par exemple). Elle permettrait certainement aussi de mettre au jour de nouvelles cohérences, historiquement et doctrinalement pertinentes, sans exclure la possibilité de véritables ruptures, qui se verraient alors mieux définies.

Les travaux récents ont avancé, me semble-t-il, dans une telle direction de recherche, en faisant ressortir les enjeux multiples des querelles de l'époque. Il est manifeste qu'un ensemble de questions a trait à la nature des genres, des espèces, des accidents et des différences. L'*Isagoge* de Porphyre y joue un rôle déterminant, et la récente édition du premier commentaire important, depuis Boèce, sur ce texte, *P3*, est un élément essentiel de cette histoire [31]. Après J. Marenbon [32], Y. Iwakuma, son éditeur, a analysé ce commentaire, qu'il propose d'attribuer à Guillaume de Champeaux en n'y voyant qu'un prolongement de la conception de Boèce dite du « sujet unique », le texte correspondant alors à une période précédant l'élaboration de la Théorie de l'Essence Matérielle. Julie Brumberg propose ici une analyse plus complexe, montrant en quoi la théorie de l'universel de *P3* se distingue de la théorie du « sujet unique » : selon Boèce le même universel existe comme tel dans la pensée et comme singularisé dans les particuliers alors que pour *P3* l'universel existe bien *in re*, même s'il ne subsiste jamais par lui-même indépendamment des particuliers ; il est actualisé dans ces particuliers, informé par les accidents. Ce réalisme diffère donc à la fois de celui de Boèce et de la Théorie de l'Essence Matérielle [33] – théorie dont j'ai montré que le témoin textuel le plus proche était précisément les *Glosulae* [34]. Le réalisme de la période pré-Abélard se laisse ainsi entrevoir dans une diversité plus grande. Ceci implique de diversifier les critères qui le définissent, lesquels ne peuvent pas se ramener à la seule acceptation d'une ontologie non particulariste : ainsi *P3* admet que les genres et les espèces sont des universaux, mais, du fait qu'« ils ne se rencontrent jamais à l'état pur » et n'existent jamais « hors des individus », il peut affirmer « qu'ils ne sont rien » (éd. Iwakuma, 2008, p. 80 ; Brumberg). La caractérisation des positions s'est affinée, chaque chercheur avançant en proposant les « thèses » qui, selon lui, caractérisent une position ou une autre – selon des points de vue d'ailleurs différents,

31. Iwakuma, 2008.
32. Marenbon, 2004.
33. Voir notamment, sur ces deux théories, Libera, 1999.
34. Rosier-Catach, 2008a.

selon le poids qu'ils accordent à la lecture des sources ou à leur reconstruction avec l'appui des théories contemporaines (voir ici même Marenbon, Erismann, Brumberg) [35].

On ne peut naturellement se focaliser uniquement sur l'*Isagoge* et la nature des prédicables, *res* ou *voces*, au sein de la logique. On connaît, ne serait-ce que par Abélard, l'enjeu des discussions autour des *Topiques* (Arlig, Hansen, Ebbesen). Le problème de la partie et du tout, déjà présent dans le fameux texte de Roscelin où il voisine avec d'autres de nature différente, est en débat non seulement chez Abélard mais aussi chez Josselin de Soissons (Arlig). L'analyse de la théorie des conséquences, menée par C. Martin, est d'une grande importance, et les positions originales d'Abélard constituent précisément un critère [36] pour refuser l'attribution des *Gloses littérales*. Par ailleurs, les *Glosulae* montrent bien la dimension sémantique de la question des universaux, et il n'est pas anodin que la mention des idées divines dans la discussion d'Abélard se fasse en référence explicite à un passage de Priscien [37]. Les relations entre sémantique et ontologie, dont les *Glosulae*, déjà, montrent qu'elles font l'objet de vives discussions, font émerger des notions nouvelles qui marqueront durablement la pensée logico-linguistique de l'époque et ce même en théologie, qu'il s'agisse de l'opposition entre *significatio* et *nominatio* dans la définition du nom, ou de celle qui distingue identité et inhérence comme modèles alternatifs de description de la prédication. Un intérêt supplémentaire de la lecture des textes inédits est qu'ils font apparaître des thèmes méconnus, difficiles d'ailleurs à rattacher à une position doctrinale particulière, c'est le cas de la définition étonnante mais constante de l'*argumentum* (distinct de l'*argumentatio*) comme *anima* ou *mens* dans le commentaire sur les *Topiques* d'Arnoult (Ebbesen).

Un autre module, ou un autre enjeu, est celui qui a trait aux relations avec la théologie. On a déjà parlé des questions sémantiques qui étaient discutées par les théologiens, parfois avec l'aide de notions empruntées aux arts du langage, telles la *translatio* ou la *nominatio* [38] (Poirel b). On sait, par la polémique entre Roscelin, maître d'Abélard, et Anselme de Canterbury, que la discussion sur les universaux comme *voces* avait une dimension théologique et une dimension logico-ontologique : l'énumération des différentes questions théoriques dans

35. Voir aussi Libera, 1999 ; Erismann, 2002 ; King, 2004 ; Marenbon, 2004 ; Rosier-Catach, 2008a.
36. Voir Martin, 2004, 2007, 2009b, 2010.
37. Rosier-Catach, 2007b.
38. Voir Valente, 2008.

la liste de Roscelin est révélatrice de cette liaison entre les problèmes [39]. La portée de la discussion sur la Trinité dans ses relations avec la discussion sur l'universel (avec l'homologie de structure un Dieu en Trois personnes / un Universel en des choses multiples) a été bien mise en lumière dans les travaux récents de C. Erismann, c'est le cas aussi de la discussion sur le péché originel, chez Odon de Cambrai (ou de Tournai) en particulier. C. Erismann montre ici même que cette homologie se fonde sur une conception de l'universel [40] comme « entité simultanément commune en plusieurs » (universel métaphysique), et non comme « ce qui est prédicable de plusieurs » (universel par prédication). Pourtant, une fois de plus, on se trouve face à un problème de méthode : si l'on se place sur un plan uniquement théorique, rien n'empêche de formuler les thèses qui caractérisent le réalisme, ou le nominalisme – en posant ainsi un lien entre les réalismes de Jean Scot, d'Anselme, Odon de Cambrai et Guillaume de Champeaux (Erismann) [41]. Mais que nous dit un tel rapprochement, sur le plan historique ? La lecture de l'*Isagoge* constitue certainement un socle commun, puisque le traité est utilisé aussi bien par Anselme de Canterbury, contre Roscelin, dans la première version de l'*Epistola de Incarnatione verbi* [42], que par les *Glosulae*, ou les dialecticiens. Mais le réalisme du commun qui est celui de Guillaume de Champeaux (du moins dans sa première théorie, celle de l'essence matérielle) ne se fonde pas, à la différence de ses prédécesseurs, sur des arguments ou parallèles théologiques. On n'en trouve pas trace non plus dans le commentaire *P3* sur l'*Isagoge*, qui est conservé en plusieurs recensions, ce qui atteste de sa popularité. Existe-t-il des liens historiques entre le réalisme l'on trouve dans les traités théologiques antérieurs au XI^e^ siècle et dans les commentaires logiques de la fin du XI^e^ siècle et du XII^e^ siècle ? Pour ce qui est des anti-réalistes, la question est un peu différente : Roscelin, qui associe thèses logiques et théologiques, est rattaché à la tradition logique non seulement en tant que maître d'Abélard, mais aussi parce qu'il est lié à Garlandus, dont la *Dialectica* est un représentant exemplaire d'une logique *in voce*, comme l'a montré une importante étude de C. Martin (à paraître).

39. Voir notamment Jolivet, 1992, alors que Kluge cherche à écarter le problème théologique de la liste, celui de la Trinité.
40. Voir Erismann, 2003, 2007, 2010.
41. Voir aussi Iwakuma, 1996.
42. Mews, 1991.

Les deux points de vue, doctrinal et historique, sont intéressants à mettre en regard. Ils ont chacun leur pertinence, à condition de ne pas les confondre, et de s'interroger toujours sur les types de liens qu'ils peuvent entretenir. Et la question ressurgit à la période postérieure, lorsque se mêlent les divers ordres de problèmes, dans des commentaires sur les *Opuscula sacra* de Boèce. V. Rodrigues montre bien ici la difficulté de caractériser le statut ontologique des universaux selon Thierry de Chartres. Le traitement de la question de l'individuation, qui se déploie sur des plans divers selon les œuvres, métaphysique et sémantique, mais aussi gnoséologique et physique, est marqué par les textes qui servent de support à l'analyse, le *De trinitate* d'abord, mais aussi le *De arithmetica* et la *Consolatio* de Boèce, plutôt que l'*Isagoge* et les *Catégories*. La thèse de l'individuation par les accidents mène ici à un refus de l'homologie trinitaire : la différence des trois personnes, par rapport à Dieu, n'est pas la même que la différence des hommes, par rapport à l'humanité [43].

Sur toutes ces questions, il reste encore des incertitudes, mais les questions ont été précisées, des réponses et des hypothèses novatrices ont été proposées. Les contributions présentées dans ce volume, dans leur diversité, contribueront à brosser un tableau de la production intellectuelle au tournant des XI^e^/XII^e^ siècles, saisi dans ses dimensions doctrinale, historique, littéraire, institutionnelle et textuelle.

Irène Rosier-Catach
CNRS UMR 7597
École Pratique des Hautes Études

43. Pour Gilbert de Poitiers, voir Valente, 2008.

Guillaume de Champeaux, Joscelin de Soissons, Abélard et Gosvin d'Anchin : étude d'un milieu intellectuel

Anne Grondeux
CNRS

Nous proposons ici une relecture croisée de deux textes qui nous paraissent s'éclairer l'un l'autre [1]. Le premier d'entre eux est bien connu, il s'agit de l'*Historia calamitatum mearum* d'Abélard (dorénavant *HC*), le second, moins célèbre mais également riche en enseignements, est la *Vita prima Gosvini* (*VpG)*, biographie de l'abbé Gosvin d'Anchin. Elle a été rédigée par un certain Alexandre (que l'on n'identifie plus avec le successeur immédiat de Gosvin, mais plutôt avec un moine très proche de lui), environ sept ans après la mort de Gosvin, donc vers 1173, à partir d'abondantes indications données par Gosvin lui-même [2]. Cette Vie nous apprend que né à Douai (sans doute vers 1086), Gosvin est venu étudier à Paris, y a rencontré Abélard, avant de revenir enseigner dans sa ville natale, qu'il quitte pour entrer (en 1114 ou 1115) à l'abbaye d'Anchin. Il en devient abbé en 1131 et y meurt en 1166. Ces deux textes ont pour point commun de présenter un maître de grammaire qui enseigne Priscien, puis se tourne, déçu, vers

1. Je remercie M. Goullet, I. Rosier-Catach, C. Giraud, Ch. de Miramon et D. Poirel, ainsi que C. Mews, pour les nombreuses discussions et suggestions qui ont enrichi et amélioré cette contribution.
2. *BHL* 3625 ; éd. Gibbons, 1620 ; (exc.) *AASS* mars II 752, oct. IV 1085-1093 ; *RHGF* XIV, 442-448. Sur Gosvin, voir Misonne, 1986 ; Gerzaguet, 1997, p. 89 *sq*. ; Breitenstein, 2005. Nous avons utilisé pour cette étude, non les extraits repris dans les *Acta Sanctorum* et le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, mais le texte complet publié par Gibbons, où se lisent beaucoup plus d'éléments cruciaux pour la compréhension de Gosvin et de son parcours intellectuel. Nous y reprenons en particulier les titres de chapitre proposés par ce premier éditeur.

la vie monastique. Abélard en parle comme d'un rival malheureux dans les écoles, la *VpG* raconte la conversion de Gosvin après une carrière enseignante qui lui a apporté des déceptions : il convient donc de voir si ces deux personnages pourraient n'en faire qu'un. Nous verrons d'autre part que plusieurs points de contact paraissent indiquer que l'*HC* était connue de l'auteur de la *VpG*, qui n'a donc pu manquer de constater que l'*HC* ne mentionnait jamais explicitement Gosvin.

La relecture croisée de ces deux textes apporte des éléments d'interprétation nouveaux. Contrairement à la présentation de l'*HC* qui tend à mettre en scène Abélard et Guillaume comme deux protagonistes privilégiés et isolés, la prise en compte des deux textes donne une vision d'ensemble d'une situation à la fois plus complexe et plus équilibrée, qui fait intervenir plusieurs pôles distincts : Abélard et ses partisans, Guillaume et ses disciples, Joscelin de Soissons et son école, enfin Gosvin et son groupe. Ces différentes entités renvoient aussi l'image d'un monde de la dialectique à la fois en plein essor et multiple [3] : au début du XII^e^ siècle, Guillaume n'est pas le seul à enseigner cet art, il est peut-être seulement un des maîtres dont parle la *VpG* (cf. texte cité *infra*, 1). Nous aurons à nous centrer sur un épisode majeur de la vie de Gosvin, qui est sa première rencontre avec Abélard. Il est important en effet de prendre en compte le fait que sa brève carrière parisienne se déroule au moment où sont réunis à Paris trois autres personnages, Abélard, Joscelin et Guillaume, même si seuls les deux premiers sont mentionnés dans la *VpG*.

1. LES PROTAGONISTES

1.1. Le cursus scolaire de Gosvin : grammaire et dialectique

La *VpG* fournit des renseignements de première main quant au regard porté par Gosvin sur la discipline maîtresse qu'est alors la

3. Voir aussi l'exemple de la *Vie* de Robert d'Arbrissel par Baudri de Bourgueil (*PL* 162, col. 1047), qui montre un étudiant breton attiré par les études à Paris : « Fugientes litteras per orbem persequi uidebatur, quoniam ab annis infantilibus litterarum studiis quas assequi non poterat fuerat deputatus. Perambulabat regiones et prouincias irrequietus, et in litterarum studiis non poterat non esse sollicitus. Et quoniam Francia tum florebat in scholaribus emolumentis copiosior, fines paternos tanquam exsul et fugitiuus exiuit, Franciam adiit et urbem quae Parisius dicitur intrauit. Litterarum disciplinam quam unice sibi postulauerat pro uoto commodam reperit, ibique assiduus lector insidere coepit. Illis exercitiis totus desudabat, nec ob id conuersationis approbatae obseruantiam praetermittebat ; inter conscholares quandam modificatae seueritatis maiestatem praetendebat, et quod de se futurum erat id quibusdam indiciis euidenter significabat ».

dialectique, sur la fascination qu'elle a exercée sur ce jeune esprit, sur les pièges profanes qu'elle recèle aussi. Elle nous apprend tout d'abord (passage cité infra) que Gosvin a commencé par étudier la grammaire à Douai et par s'y tailler une réputation suffisante pour l'y enseigner à son tour. La *VpG* signale aussi que Gosvin avait déjà commencé à étudier la dialectique avant son séjour parisien, ce qui indique qu'il existait un enseignement, même modeste, de cette discipline à Douai. Parvenu à ce point, il est alors parti pour Paris, avec un groupe de ses élèves, afin de l'étudier à un niveau supérieur. Il a alors suivi à Paris les leçons de personnages qui restent anonymes, et sont seulement regroupés sous l'appellation laudative mais vague de *quamplures eruditissimi*. Alors que la *VpG* se plaît toujours à énumérer les grands personnages fréquentés par Gosvin au cours de sa vie [4], il est en revanche surprenant que ces grands savants qu'a fréquentés Gosvin ne soient pas explicitement nommés :

> **(1) Dialecticae copiosius perdiscendae gratia Parisios concedit.** Hic segetes (ut ait Ethnicus) illic ueniunt faelicius uuae [Verg., Goerg. 1, 54] : inueniuntur in siluis ligna lignatia, in hortis abundant pomifera, in tauernis uina feruida : sic in Galliis optimi magistrorum. In hortis Grammaticae tantum fructum collegerat, tantum ederat, tantumque perbiberat, ut aliis iam esset idoneus magistrari, et de pleno pectore profectum auditoribus eructare. Verum quaesita conseruans, quaerendis alios pandebat mentis hiatus, et in anteriora se semper extendebat, uolens etiam Dialecticae semitas permeare. Adhaerentibus itaque sibi nonnullis scholaribus, tum quia nulli grauis erat, sed amabilis uniuersis, tum quia de puteis eius cum aqua sapientiae morum quoque elegantiam hauriebant, Parisius est profectus, ubi tunc a *quampluribus eruditissimis* certatim dialectica docebatur. Studuerat quidem prius, et sudauerat in hac arte capienda, et frequenter cum suis contubernalibus tabernis eorum assederat qui eam uenditabant ; sed non alicubi plenitudine tanta uendebatur… (*VpG* I.2)
>
> **Il se rend à Paris pour se perfectionner en dialectique.** Ici les moissons (comme dit le païen), là les raisins viennent plus facilement : on trouve dans les forêts des bois ligneux, dans les jardins abondent les arbres fruitiers, dans les tavernes les vins bouillonnants : de même en Gaule les meilleurs des maîtres. Il avait récolté tant de fruits dans les jardins de la grammaire, il en avait tant mangé et tant bu qu'il était maintenant apte à enseigner aux autres, et à éructer de tout son cœur pour le profit d'auditeurs. Mais gardant ce qu'il avait acquis, il ouvrait d'autres désirs de son esprit vers d'autres acquisitions, et se projetait toujours plus avant, voulant également parcourir les sentiers de la dialectique. Alors que beaucoup

4. Voir ainsi Alvise, abbé d'Anchin (*VpG* I.8 et *passim*), Joscelin de Soissons (*VpG* I.4), Geoffroy de Saint-Médard (*VpG* I.17), les papes Innocent II (*VpG* I.18) et Eugène III (*VpG* II.17), Bernard de Clairvaux (*VpG* II.17).

d'élèves s'attachaient à lui, soit parce qu'il n'était pénible envers aucun, mais aimable envers tous, soit parce qu'ils puisaient l'élégance morale à ses puits avec l'eau de la sagesse, il partit à Paris, où la dialectique était alors enseignée à l'envi par de nombreux savants. Il avait déjà étudié, et sué dans l'apprentissage de cet art, et s'était souvent assis avec ses camarades dans les boutiques de ceux qui la vendaient, mais elle n'était vendue nulle part avec une aussi grande plénitude.

1.2. Guillaume de Champeaux et Abélard

Nous suivrons ici l'*HC* pour récapituler brièvement la carrière de Guillaume jusqu'à ce moment.

1.2.1. La prise d'habit de Guillaume

(2) Non multo autem interiecto tempore, ex immoderata studii afflictione correptus infirmitate coactus sum repatriare, et per annos aliquot a Francia remotus, querabar ardentius ab his quos dialectica sollicitabat doctrina. Elapsis autem paucis annis, cum ex infirmitate iam dudum conualuissem, preceptor meus ille Guilhelmus Parisiacensis archidiaconus, habitu pristino commutato, ad regularium clericorum ordinem se conuertit ; ea ut referebant intentione ut quo religiosior crederetur ad maioris prelationis gradum promoueretur, sicut in proximo contigit, eo Catalaunensi episcopo facto. Nec tamen hic sue conuersionis habitus aut ab urbe Parisius aut a consueto philosophie studio reuocauit ; sed in ipso quoque monasterio ad quod se causa religionis contulerat statim more solito publicas exercuit scolas (*HC*, p. 65).

Peu de temps après, affaibli par un labeur intense je fus contraint par la maladie de regagner mon pays natal, et éloigné de France pour quelques années, j'étais très ardemment regretté de ceux que l'envie d'apprendre la dialectique ne laissait pas en repos. Quelques années s'étant écoulées, depuis longtemps déjà j'étais rétabli, quand mon illustre maître, Guillaume, archidiacre de Paris, ayant changé d'état, se convertit à l'ordre des clercs réguliers, avec la pensée, disait-on, que plus il semblerait religieux plus il serait promu à un haut niveau dans la prélature, comme cela se produisit bientôt, quand il fut fait évêque de Châlons. Mais son état de converti ne lui fit abandonner ni la ville de Paris ni son goût ordinaire pour la philosophie, et dans le monastère même où il s'était transporté pour entrer en religion, il tint aussitôt publiquement école comme à son habitude.

1.2.2. La dispute sur les Universaux et ses suites

(3) Tum ego ad eum reuersus ut ab ipso rethoricam audirem, inter cetera disputationum nostrarum conamina antiquam eius de uniuersalibus sententiam patentissimis argumentorum rationibus ipsum commutare, immo destruere compuli. Erat autem in ea sententia de communitate uniuersalium, ut eamdem essentialiter rem totam simul singulis suis inesse

astrueret indiuiduis, quorum quidem nulla esset in essentia diuersitas sed sola multitudine accidentium uarietas. Sic autem istam tunc suam correxit sententiam, ut deinceps rem eamdem non essentialiter sed indifferenter diceret. Et quoniam de uniuersalibus in hoc ipso precipua semper est apud dialeticos questio ac tanta ut eam Porphirius quoque in *Ysogogis* suis cum de uniuersalibus scriberet definire non presumeret dicens « Altissimum enim est huiusmodi negotium », cum hanc ille correxerit immo coactus dimiserit sententiam, in tantam lectio eius deuoluta est negligentiam, ut iam ad cetera dialectice uix admitteretur quasi in hac scilicet de uniuersalibus sententia tota huius artis consisteret summa. Hinc tantum roboris et auctoritatis nostra suscepit disciplina, ut hii qui antea uehementius magistro illi nostro adherebant et maxime nostram infestabant doctrinam, ad nostras conuolarent scolas, et ipse qui in scolis Parisiace sedis magistro successerat nostro locum mihi suum offerret, ut ibidem cum ceteris nostro se traderet magisterio ubi antea suus ille et noster magister floruerat (*HC*, p. 65-66).

Je revins alors auprès de lui pour apprendre la rhétorique de sa bouche. Parmi d'autres de nos luttes et controverses, je le forçai, en raisonnant à partir des arguments les plus indiscutables, à lui faire changer, et même anéantir sa vieille théorie sur les universaux. Cette théorie sur la communauté des universaux démontrait qu'une même chose était tout entière essentiellement dans ces individus dans lesquels il n'y avait aucune diversité d'essence mais seulement une variété selon la multitude des accidents. Il corrigea alors sa propre doctrine au point qu'ensuite il disait que la chose était la même non essentiellement mais indifféremment. Et comme cette question des universaux avait toujours été une des questions les plus importantes chez les dialecticiens, si considérable que Porphyre, traitant des universaux dans son *Isagoge*, n'osait la trancher et disait : « C'est là une affaire qui nous dépasse », et que lui contraint et forcé avait dû corriger sa théorie et même l'abandonner, son cours tomba dans un tel discrédit, qu'on lui permettait désormais à peine de toucher au reste de la dialectique, comme si le point culminant de cet art consistait en cette théorie sur les universaux. Cette situation donna à mon enseignement tant de force et d'autorité, que ceux qui étaient avant les partisans les plus convaincus de mon maître et mes adversaires les plus violents se ruèrent vers mon école ; et que celui qui avait succédé à mon maître à l'école du siège de Paris m'offrit sa propre place pour suivre avec les autres mon enseignement là même où son maître et le mien avaient auparavant brillé.

Abélard raconte ici comment le succès remporté sur Guillaume de Champeaux fait que les élèves de Guillaume se détournent de lui. De plus le successeur (anonyme, nous l'appellerons Rival n° 1) de Guillaume va jusqu'à céder son poste à Abélard afin de suivre lui-même son enseignement, dans la chaire même où leur maître commun avait exercé. On doit noter qu'Abélard n'a pas dit auparavant que Guillaume avait résilié sa charge d'enseignant ni qu'un successeur

avait été installé à sa place ; il faut sans doute reconstituer ici que Guillaume s'étant officiellement écarté des écoles, le chapitre lui avait désigné un remplaçant, que R.-H. Bautier identifie avec Gilbert, chancelier et archidiacre, futur évêque de Paris [5]. Mais dans ce cas, son enseignement a dû être de courte durée ou de faible portée, car il n'a laissé aucune trace ; Gilbert, s'il s'agit bien de lui, n'est en effet nulle part appelé *magister*. Sans remettre totalement en question le fait que Rival n° 1 ait pu désirer suivre l'enseignement d'Abélard, il faut peut-être plutôt entendre que le chapitre lui a fait abandonner sa charge d'enseignement soit parce qu'il avait peu d'élèves voire pas du tout, Abélard monopolisant plus ou moins la dialectique, soit dans la perspective de favoriser ce dernier.

> **(4)** Paucis itaque diebus ibi me dialectice studium regente, quanta inuidia tabescere, quanto dolore estuare ceperit magister noster non est facile exprimere ; nec concepte miserie estum diu sustinens, callide aggressus est me tunc etiam remouere. Et quia in me quid aperte ageret non habebat, ei scolas auferre molitus est, pessimis obiectis criminibus, qui mihi suum concesserat magisterium, alio quodam emulo meo ad officium eius substituto (*HC*, p. 66).
>
> Durant le peu de jours où j'y ai dirigé l'enseignement de la dialectique, quel sentiment d'envie consumait mon maître, avec quelle souffrance il commençait à s'échauffer, il ne serait pas facile de le dire. Ne pouvant longtemps contenir le bouillonnement de son ressentiment, il chercha même alors à m'écarter par la ruse. Et n'ayant rien pour agir ouvertement contre moi, il machina, en lui opposant les pires accusations, pour faire retirer l'école à celui qui m'avait cédé sa chaire, en mettant un autre de mes rivaux à sa place.

Après quelque temps d'enseignement d'Abélard, Guillaume prend très mal ce qu'il considère comme une trahison, à savoir que le chapitre cathédral ait fait recruter Abélard. Guillaume se débarrasse alors, par de terribles accusations portées auprès de l'évêque Galon, si l'on en croit Abélard, du personnage, membre du chapitre, qui avait abandonné sa charge au profit d'Abélard, dont la nomination devient *ipso facto* caduque. Pour lui trouver rapidement un remplaçant, Guillaume a fait nommer un autre personnage, que nous pouvons appeler Rival n° 2. Il faut à ce point examiner s'il pourrait s'agir de Gosvin.

5. Cf. Bautier, 1981 p. 63.

2. GOSVIN ENVOYÉ DE GUILLAUME ?

2.1. Situation des écoles

2.1.1. Saint-Victor

L'*HC* enchaîne en racontant comment Abélard reprend alors son enseignement à Melun, mais pour peu de temps en fait. Guillaume de Champeaux décide en effet de prendre ses distances avec le monde et de se retirer, ce qui incite Abélard à revenir à Paris.

> **(5)** Tunc ego Melidunum reuersus scolas ibi nostras sicut antea constitui ; et quanto manifestius eius me persequebatur inuidia tanto mihi auctoritatis amplius conferebat iuxta illud poeticum, « Summa petit liuor, perflant altissima uenti ». Non multo autem post, cum ille intelligeret omnes fere discretos de religione eius plurimum hesitare et de conuersione ipsius uehementer susurrare, quod uidelicet minime a ciuitate recessisset, transtulit se et conuenticulum fratrum cum scolis suis ad uillam quandam ab urbe remotam (*HC*, p. 66).
>
> Alors, revenant moi-même à Melun, j'y établis mon école comme auparavant, et plus ouvertement me persécutait la jalousie plus elle me conférait d'autorité, suivant le mot du poète : « La grandeur est en butte à l'envie ; c'est contre les cimes élevées que se déchaînent les vents ». Peu de temps après, réalisant que presque tous ceux qui savaient faire la part des choses avaient beaucoup de doutes sur sa sincérité religieuse, et murmuraient vivement au sujet de sa conversion, en disant qu'il n'avait pas du tout quitté la cité, il se transporta, lui, sa petite confrérie de frères et son école, dans une campagne, à quelque distance de la ville.

Abélard laisse ici entendre que la décision de Guillaume de se retirer a été motivée par des rumeurs qui commençaient à courir et par les doutes qui planaient sur l'authenticité de sa conversion à la vie canoniale. Abélard lie ceci à sa situation géographique, sur laquelle il convient de s'attarder quelque peu.

Dans son histoire de Saint-Victor, F. Bonnard (1905-1907, p. 5) a repris l'opinion commune selon laquelle la prise de canonicat coïncidait exactement avec la fondation de Saint-Victor [6]. Bonnard cite à l'appui un extrait du *De inmutatione ordinis monachorum* de Robert de Torigny [7] et accepte la date de 1108, ce qui appelle plusieurs remar-

6. Voir dans ce volume un historique détaillé de la datation de Saint-Victor par C. Mews.
7. Robert de Torigny, *De inmutatione ordinis monachorum* V, *PL* 202, col. 1313 : « Eodem tempore magister Willelmus de Campellis, qui fuerat archidiaconus Parisiensis, vir admodum litteratus et religiosus, habitum canonici regularis assumens cum aliquibus discipulis suis extra urbem Parisiensem in loco ubi erat

ques. Tout d'abord le passage en question ne donne aucune date, mais vient à la suite d'une notice concernant Savigny (1112). Ensuite, Robert de Torigny travaille tardivement (1153 en l'occurrence) et de seconde main [8]. Pourtant F. Bonnard déclare très explicitement préférer cette source à ce qu'il considère comme des racontars malveillants : Abélard, même s'il n'est pas nommé, est probablement à reconnaître ici. Ce témoignage contemporain est donc délibérément écarté au profit de celui de Robert de Torigny, dont on ne connaît pas la source pour ce passage (pour une fois il ne suit pas Orderic Vital), alors que sa mise en parallèle avec l'*HC* montre qu'il a dû fusionner plusieurs événements pour arriver à un récit de fondation classique, lisible et linéaire.

On a donc toujours considéré que la prise d'habit de Guillaume fixait aussi la date de la fondation de Saint-Victor : si l'on admet ce premier départ, il faut alors admettre aussi un second transfert de Guillaume plus loin encore de Paris (*ad uillam quandam ab urbe remotam*, selon les termes de l'*HC*), vers un lieu indéterminé. Pourtant si l'on découple les deux événements, conversion et fondation, l'enchaînement des faits se lit différemment. Si nous reprenons le texte cité *supra* (2), nous voyons qu'Abélard insiste sur le fait que Guillaume n'a pas quitté Paris :

> **(cf. 2)** … mon illustre maître, Guillaume, archidiacre de Paris, ayant changé d'état, se convertit à l'ordre des clercs réguliers, avec la pensée, disait-on, que plus il semblerait religieux plus il serait promu à un haut niveau dans la prélature, comme cela se produisit bientôt, quand il fut fait évêque de Châlons. Mais son état de converti ne lui fit abandonner ni la ville de Paris ni son goût ordinaire pour la philosophie, et dans le monastère même où il s'était transporté pour entrer en religion, il tint aussitôt publiquement école comme à son habitude.

Il est important de noter qu'il n'est pas dit que Guillaume se rend à ce moment-là à Saint-Victor. Abélard insiste au contraire sur le fait qu'il ne quitte pas la ville de Paris ; or Saint-Victor, qui est alors une *Cella Vetus*, se trouve (et se trouvera jusqu'au XVIII[e] siècle) hors de la ville, ce que marquera d'ailleurs clairement l'enceinte de Philippe-Auguste [9] : celle-ci englobe beaucoup de champs et de friches, destinées à être plus tard construites pour augmenter le peuplement de Paris. Saint-Victor sera du reste désignée par des expressions qui

quaedam capella Sancti Victoris martyris coepit monasterium aedificare clericorum… ».

8. Voir les réserves de Tyl-Labory, 1992, sur la fiabilité générale de ce témoignage.
9. Voir Bautier, 1981, ainsi que le récit de la fondation par Robert de Torigny, *De inmutatione ordinis monachorum V*, *PL* 202, col. 1313, cité *supra*.

marquent clairement son emplacement hors de Paris [10]. Guillaume devient simplement chanoine régulier, c'est-à-dire qu'il s'oblige à la vie commune des chanoines qui suivent la règle ; pourtant il continue à enseigner alors qu'il réside maintenant dans un *monasterium*, ce qui est assez scandaleux pour que Abélard le fasse remarquer, en employant à dessein le terme de *monasterium*.

Monasterium a traditionnellement été interprété comme désignant l'abbaye de Saint-Victor. Il s'agit pourtant d'un terme polysémique, qui renvoie indifféremment à toute sorte de bâtiment voire de communauté ecclésiastique ou monastique [11]. *In ipso quoque monasterio* peut donc être interprété de deux façons différentes. Le terme peut en effet désigner ici soit le clos canonial, soit plutôt une église ou même une chapelle (tous sens attestés par les deux dictionnaires du latin médiéval cités ci-dessus). Nous souscrivons donc à l'opinion de Ch. de Miramon, qui, après avoir examiné les localisations possibles, en arrive à la conclusion que ce *monasterium* est en fait Saint-Denis-le-Chatre dans l'Île de la Cité [12]. Rappelons que Saint-Victor n'est alors qu'un ermitage déserté, moins propre à attirer les élèves que Saint-Denis-le-Chatre.

Cette localisation parisienne du premier *monasterium* est confirmée par l'extrait de l'*HC* cité supra :

> **(cf. 5)** Peu de temps après, réalisant que presque tous ceux qui savaient faire la part des choses avaient beaucoup de doutes sur sa sincérité religieuse, et murmuraient vivement au sujet de sa conversion, en disant qu'il n'avait **pas du tout** (*minime*) quitté la Cité, il se transporta, lui, sa petite confrérie de frères et son école, dans une campagne, à quelque distance de la ville.

L'interprétation du mot *minime* est en effet ici capitale. Si on lui confère le sens restreint de « peu », on admettra que Guillaume est déjà à Saint-Victor, puisqu'il ne se serait alors que « peu éloigné de la Cité » : Saint-Victor n'en est pas très loin. Si *minime* a au contraire son sens plein de « pas du tout », on envisagera au contraire que Guillaume

10. Voir ainsi Gerz-von Buren – Ouy, 1983, MMM 25 et 26 : « Venerabilis vir ac dominus magister Simon de Plumetost, qui hunc librum cum altero volumine ejusdem materie contulit huic ecclesie Sancti Victoris prope Parisius, asserebat ipsos esse scriptos manu propria magistri Evrardi de Conti... ».
11. Cf. *Nouum Glossarium Mediae Latinitatis* s.v. monasterium, et *Dictionary of Medieval Latin from British Sources VI s.u. monasterium*.
12. Voir la contribution de Ch. de Miramon dans ce volume. Ce type d'installation canoniale n'est d'ailleurs pas sans évoquer d'autres exemples, comme celle des quatre clercs du chapitre cathédral d'Avignon qui s'établissent en 1039 dans l'église en ruine de Saint-Ruf.

soit resté dans la Cité ; de fait la comparaison avec les autres emplois du mot dans l'*HC* fait clairement apparaître que *minime* y est toujours employé dans ce sens et jamais au sens de « peu » [13].

Il est de toute façon plus réaliste de penser que Guillaume pouvait difficilement partir ainsi du jour au lendemain, tout d'abord parce que les arrangements matériels prennent inévitablement du temps. Il n'est même pas sûr que l'enchaînement des faits soit parfaitement linéaire : Guillaume peut avoir engagé un processus long, qui passait par la résiliation progressive de son archidiaconat [14], et avoir eu des moments d'hésitation, comme le montre son maintien dans la vie scolaire et intellectuelle profane. Dans cette perspective, c'est à ce moment seulement, au moment de ce second transfert, réalisé avec sa communauté, qu'il faudrait alors placer la « fondation » de Saint-Victor, ou plus exactement l'installation temporaire de la confrérie (*conuenticulum*) dans l'ermitage abandonné : *uillam quandam ab urbe remotam* désigne en effet un domaine, un bourg ou un village situé à l'écart de la ville, c'est-à-dire de Paris, où Guillaume résidait jusqu'alors ; ce départ le place à la campagne, hors de la ville, de l'autre côté de la Seine.

La lettre d'un étudiant germanique, élève de Guillaume, permet de dater précisément ce second transfert :

13. *HC*, p. 75 : « Ilico ego ad patriam meam reversus amicam reduxi ut uxorem facerem, illa tamen hoc minime approbante, immo penitus duabus de causis dissuadente, tam scilicet pro periculo quam pro dedecore meo » ; *ibid*., p. 84 : « Quadam autem die, Albericus ad me animo intemptantis cum quibusdam discipulis suis accedens, post quedam blanda colloquia, dixit se mirari quoddam quod in libro illo notaverat ; quod scilicet, cum Deus Deum genuerit, nec nisi unus Deus sit, negarem tamen Deum se ipsum genuisse. Cui statim respondi : "Super hoc, si vultis, rationem proferam » – « Non curamus, inquit ille, rationem humanam aut sensum vestrum in talibus, sed auctoritatis verba solummodo ». Cui ego : « Vertite, inquam, folium libri, et invenietis auctoritatem » ; et erat presto liber quem secum ipse detulerat. Revolvi ad locum quem noveram, quem ipse minime compererat aut qui non nisi nocitura mihi querebat; et voluntas Dei fuit, ut cito occurreret mihi quod volebam » … *Ibid*., p. 87 : « Tunc emuli mei, nichil se egisse cogitantes si extra diocesim suam hoc negotium ageretur, ubi videlicet vim minime exercere valerent, qui scilicet de iusticia minus confidebant, archiepiscopo persuaserunt hoc sibi valde ignominiosum esse si ad aliam audientiam causa hec transferretur, et periculosum fieri si sic evaderem ». L'interprétation de minime au sens de « un peu » était autrefois celle de C. Mews, qui en concluait que Guillaume s'était « un peu » éloigné de la Cité, c'est-à-dire qu'il était bien à Saint-Victor ; C. Mews a depuis revu sa traduction suite à notre remarque selon laquelle minime était toujours employé par Abélard au sens fort de « pas du tout », mais a maintenu sa position selon laquelle Guillaume était alors à Saint-Victor, arguant qu'Abélard voulait en fait dire par ce minime recessisset que Guillaume revenait constamment dans la Cité.
14. Voir la nouvelle chronologie proposée par Ch. de Miramon dans ce volume.

> Parisius sum modo, in scolis magistri Gwillelmi, summi uiri omnium huius temporis, quos ego nouerim in omni genere doctrinae. Cuius uocem cum audimus, non hominem sed quasi angelum de caelo loqui putamus ; nam et dulcedo uerborum eius et profunditas sententiarum quasi humanum modum transcendit. Qui cum esset archidiaconus fereque apud regem primus, omnibus quae possidebat dimissis, in praeterito pascha ad quandam pauperrimam ecclesiolam, soli Deo seruiturus, se contulit ; ibique postea omnibus undique ad eum uenientibus gratis et causa Dei solummodo, more magistri Manegaldi beatae memoriae, deuotum ac benignum se praebuit. Iamque tantum studium regit tam in diuinis quam in humanis scientiis, quantum nec uidi nec meo tempore usquam terrarum esse audiui [15].
>
> Je suis actuellement à Paris, à l'école de Maître Guillaume, le plus grand homme à cette époque de tous ceux que j'ai connus en tout genre d'enseignement. Lorsqu'on entend sa voix, ce n'est pas un homme que l'on croit entendre mais un ange venu du ciel, car aussi bien la douceur de ses paroles que la profondeur de ses opinions transcende pour ainsi dire le mode humain. Alors qu'il était archidiacre et quasiment le premier auprès du roi, ayant liquidé tous ses biens, il se transporta à Pâques dernier dans une pauvre petite église pour le service de Dieu ; et là il se montra ensuite, gratuitement et pour Dieu seul, plein de dévouement et de bienveillance pour tous ceux qui venaient à lui, à la manière de Maître Manegold de sainte mémoire. Et maintenant il mène si loin l'étude tant dans les sciences divines qu'humaines que je n'ai jamais rien vu ni entendu de tel à mon époque sur toute la terre.

Sachant que la lettre, d'après sa place dans la collection, a été reçue à l'automne 1111 [16], la date du transfert à Saint-Victor (la *pauperrima ecclesiola*) est donc à placer à Pâques 1111. La fin du passage est d'interprétation plus délicate, car deux hypothèses sont également envisageables, entre lesquelles il est bien difficile de trancher. Soit en effet l'étudiant germanique fait preuve de la même précision topographique qu'Abélard dans le vocabulaire qu'il emploie, et le *Parisius* qu'il évoque au début du passage n'englobe pas Saint-Victor ; dans ce cas la fin du passage indique qu'après un temps d'enseignement indéterminé à Saint-Victor, Guillaume est ensuite revenu à Paris *stricto sensu* (*Parisius modo sum*), et que c'est là que l'étudiant suit ses leçons (voir en particulier les différents temps des verbes : *Parisius sum modo… se contulit… se praebuit… iamque tantum studium regit*) ; on serait alors au moment où Guillaume a repris ses leçons dans le *monasterium*. Soit *Parisius* indique une étape parmi d'autres du périple d'un étudiant étranger indifférent aux subtilités géographiques et

15. *Codex Udalrici*, éd. Ph. Jaffé, p. 17-469, 160 p. 286.
16. Je remercie Ch. de Miramon pour ces précisions.

toponymiques que maîtrise Abélard ; dans ce cas on peut penser que la lettre a été écrite pendant la retraite de Guillaume à Saint-Victor, avant son retour à Paris. Comme l'*HC* ne donne aucune précision chronologique sur la durée du séjour à Saint-Victor, on voit qu'il serait périlleux de trancher entre les deux hypothèses.

On notera aussi que l'enseignement, gratuit sur le modèle de Manegold, et à l'inverse de celui d'Abélard, n'a pas débuté aussitôt à Saint-Victor, ce que l'on peut peut-être mettre au compte de la situation politique du moment. Rappelons en effet que depuis les environs du 12 mars 1111 et le raid lancé par le comte Robert III de Meulan, les ponts de Paris sont coupés, ce qui interdit toute allée et venue hors de la Cité (Louis VI lui-même s'étant retrouvé empêché d'y rentrer) jusqu'à ce que les habitants décident de chasser eux-mêmes le comte [17]. Enfin si Guillaume a seulement séjourné à Saint-Victor, puisque, on le verra, il est ensuite revenu à Paris, cela contribuerait à expliquer que l'histoire de cette communauté fasse la part belle à Gilduin plutôt qu'à Guillaume, même si l'idée initiale de cette retraite lui revient.

2.1.2. Abélard et Guillaume de retour à Paris

Abélard, ayant jugé que la voie était libre puisque Guillaume s'était éloigné, revient à Paris.

> **(6)** Statimque ego Meliduno Parisius redii, pacem ab illo ulterius sperans. Sed quia ut diximus locum nostrum ab emulo nostro fecerat occupari, extra ciuitatem in monte Sancte Genouefe scolarum nostrarum castra posui, quasi eum obsessurus qui locum occupauerat nostrum. Quo audito magister noster statim ad urbem impudenter rediens, scolas quas tunc habere poterat et conuenticulum fratrum ad pristinum reduxit monasterium, quasi militem suum quem dimiserat ab obsidione nostra liberaturus (*HC*, p. 66-67).
>
> Je revins aussitôt de Melun à Paris, avec l'espérance qu'il me laisserait en paix. Mais puisque, comme je l'ai dit, il avait fait occuper ma place par un de mes rivaux, j'allai établir le camp de mon école hors de la cité, sur la montagne Sainte-Geneviève, comme pour faire le siège de celui qui occupait ma place. À cette nouvelle, mon maître, revenant impudemment à la ville, ramena l'école qu'il pouvait encore avoir et sa petite confrérie de frères dans son ancien monastère, comme pour délivrer de mon siège le soldat qu'il y avait envoyé.

Il y trouve la chaire occupée par Rival n° 2, et installe donc son « camp » à Sainte-Geneviève, afin « d'assiéger » pour ainsi dire celui qui occupe sa place : dans l'esprit d'Abélard, il est en effet clair que ce

17. Cf. Luchaire, 1890, 111, p. 59-60 ; Bautier, 1981, p. 41.

poste, qu'il ne cesse de convoiter, lui est naturellement dû [18]. Cette image militaire recouvre peut-être le fait qu'il devait le harceler en paroles pendant ses leçons. Comme nous allons le voir bientôt, c'est précisément à ce moment que s'est déroulé l'assaut de Gosvin contre Abélard. La réaction de Guillaume au retour d'Abélard ne se fait pas attendre : une incursion « en ville » (à Paris) a pour but de soutenir son « soldat » face aux attaques de l'assiégeant. Cette manœuvre le conduit à réinstaller son école et ses frères dans son emplacement de la Cité (*ad pristinum reduxit monasterium*).

2.2. La rencontre de Gosvin et d'Abélard

2.2.1. Le récit de la *VpG*

Un des épisodes racontés par la *VpG* met longuement en scène Gosvin défiant Abélard à Sainte-Geneviève. Nous citons ici l'intégralité de cet extrait, en intercalant des titres (en français, entre crochets carrés) et des traductions pour en faciliter la compréhension :

> **(7a) Petrum Abailardum noua dogmata asserentem aggreditur, et superat superbum.** Tunc temporis magister Petrus Abailardus, multis sibi scholaribus aggregatis, in claustro S. Genouefae schola publica utebatur : qui probatae quidem scientiae, sublimis eloquentiae, sed inauditarum erat inuentor et assertor nouitatum ; et suas quaerens statuere sententias, erat aliarum probatarum improbator. Vnde in odium uenerat eorum qui sanius sapiebant ; et sicut manus eius contra omnes, sic omnium contra eum armabantur. Dicebat quod nullus antea praesumpserat, ut omnes illum mirarentur. Cum igitur inaduentionum eius absurditas in notitiam peruenisset eorum qui Parisius doctrinae causa morabantur, primo stupore, deinde zelo quodam ducti confutandae falsitatis, coeperunt inter se quaerere quis esset ex eis aduersus eum disputandi negotium subiturus ; indignum esse dumtaxat apud tot sapientes huiusmodi naeniarum dictorem non habere contradictorem, taliter oblatrantem baculo non arceri ueritatis ; plura adinuenturum, et liberius declamaturum, si infaustis coeptis redargutor defuisset (*VpG* I.4).
>
> **Il affronte Pierre Abélard qui affirmait de nouvelles opinions, et défait l'orgueilleux.** À cette époque maître Pierre Abélard, ayant rassemblé de nombreux élèves autour de lui, tenait publiquement école au cloître de Sainte-Geneviève. D'une science éprouvée, d'une éloquence élevée, il était pourtant l'inventeur et l'énonciateur de nouveautés inouïes. Et cher-

18. Cf. *HC*, p. 70 : « Post paucos itaque dies, Parisius reuersus, scolas mihi iamdudum destinatas atque oblatas unde primo fueram expulsus, annis aliquibus quiete possedi » (nous sommes ici plus tard, au moment où Abélard, à son retour de Laon, est enfin en mesure d'enseigner dans l'école qu'il a si longtemps convoitée).

chant à imposer ses opinions, il se montrait le pourfendeur d'autres qui étaient éprouvées. Il était donc détesté de ceux qui pensaient plus sainement, et de même que sa main était armée contre tous, les mains de tous étaient pareillement armées contre lui. Il disait ce que personne n'avait osé dire avant lui, afin que tous l'admirent. Donc, comme l'absurdité de ses inventions était parvenue à la connaissance de ceux qui séjournaient à Paris pour cause d'étude, ceux-ci mus d'abord par l'agacement ensuite par l'envie de réfuter ses faussetés, se mirent à se demander entre eux lequel d'entre eux aurait pour tâche de disputer contre lui, au motif qu'il était anormal que parmi tant de savants l'inventeur de ce genre de fables ne trouve pas de contradicteur, qu'un aboyeur de ce genre ne soit pas contenu par le bâton de la vérité, qu'il inventerait toujours plus et parlerait toujours plus librement s'il ne se trouvait pas quelqu'un pour opposer de réfutation à ses funestes entreprises.

(7b) [Choix de Gosvin pour aller affronter Abélard] Quia igitur uenerabilis adolescens Gosuinus efficacis erat facundiae, sicut ingenii perspicacis, ut eum super nugis talibus conueniret suaserunt : quod difficile non fuit impetrare ; feruebat enim uehementer ad hoc et anhelabat, et uolentem labor esset inhibere, nisi praesumptionis notam incurrere formidaret.

Comme l'admirable jeune Gosvin était d'une éloquence efficace autant que d'un talent clairvoyant, ils le persuadèrent de partir à l'assaut de ces sornettes. Ceci ne fut pas difficile à obtenir. Il brûlait en effet de le faire et y aspirait, et il aurait plutôt été difficile de l'en empêcher, s'il n'avait craint d'être taxé de présomption.

(7c) [Joscelin de Soissons lui déconseille d'affronter Abélard] Magister autem Ioslenus, qui postea Suessionensem rexit cathedram, cum nimis eum diligeret, id fieri prohibebat, et congressum huiusmodi dissuadebat, magistrum Petrum dicens disputatorem non esse, sed cauillatorem ; et plus uices agere ioculatoris quam doctoris, et quod instar Herculis clauam non leuiter abiiceret apprehensam, uidelicet quod pertinax esset in errore ; et quod secundum se non esset, nunquam acquiesceret ueritati ; eum iniuriam sibi facere, qui tentasset erudire derisorem : satis esse uersutias eius intellegisse, et in eius non abduci uanitates. Haec et similia dehortationi subseruentia uerba doctus et doctor ille depromebat, quippe cui suppeditabat facundia et uber uena sapientiae, quocumque uoluisset eloquium deriuare.

Maître Joscelin, qui dirigea plus tard la cathédrale de Soissons, ayant beaucoup d'affection pour lui, s'opposait à cette entreprise et déconseillait cette rencontre, disant que maître Pierre n'était pas un débateur mais un sophiste, et qu'il se comportait plus en farceur qu'en docteur, et qu'à l'instar d'Hercule il ne jetait pas facilement la massue une fois qu'il l'avait prise, c'est-à-dire qu'il était obstiné dans l'erreur ; et qu'il ne consentirait jamais à une vérité qui ne serait pas de lui ; qu'il se ferait injure à lui-même celui qui tenterait d'éduquer un railleur ; qu'il était bien suffisant d'avoir compris ses ruses et de ne pas tomber dans ses perversions. Ce

savant maître énonçait cela et d'autres paroles de dissuasion similaires, lui à qui l'éloquence et l'abondante veine de la sagesse étaient pleinement fournies, où qu'il veuille diriger son discours.

(7d) [Gosvin passe outre et va affronter Abélard] Sed Gosuinus monitiones et rationes illius non attendens, licet alias eum multum reuereretur, nec considerans se tironem adhuc uix iuuenescentem, magistrum autem illum uirum esse bellicosissimum et uictoriis assuetum ; assumptis sociorum aliquantis, ascendit in montem S. Genouefae, quasi Dauid cum Goliath duello conflicturus (1 Sm 17), qui illic auditoribus suis miras et inauditas sententias, quasi phalanges sane sapientium subsanande (-do *fortasse legendum*), detonabat.

« Mais Gosvin, négligeant ses mises en garde et ses arguments, bien que par ailleurs il le respectât beaucoup, et ne prenant pas en compte le fait qu'il était encore un tout jeune novice, tandis que ce maître était un homme pugnace et accoutumé aux victoires, emmenant quelques camarades, monta à la montagne Sainte-Geneviève, tel David s'apprêtant à affronter Goliath, qui y faisait retentir pour le bénéfice de ses auditeurs ses opinions étonnantes et inouïes, comme pour moquer les troupes de ceux qui pensaient droit ».

(7e) [Rencontre Gosvin-Abélard] Cum uenisset igitur ad locum certaminis (1 Sm 17, 22), id est scholam eius introisset, reperit eum legentem, et scholaribus suis suas inculcantem nouitates. Statim autem ut loqui orsus est qui aduenerat, ille toruos in eum deflexit obtutus ; et cum se sciret uirum ab adolescentia bellatorem (1 Sm 17, 33), illum autem uideret pubescere incipientem, despexit eum (1 Sm 17, 42) in corde suo, forte non multo minus quam Dauid sanctum spurius Philistaeus (1 Sm 17, 4 ; 17, 23). Erat enim albus quidem et decorus aspectu (cf. 1 Sm 17, 42), sed exilis corpulentiae et staturae non sublimis [19]. Cumque superbus ille ad respondendum cogeretur, et impugnans eum uehementer immineret : « Vide, inquit, ut sileas, et caue ne perturbes meae series lectionis ». Ille qui non ad silendum uenerat, acriter insistebat, cum aduersarius e contra eum habens despectui, non attenderet ad sermones oris eius, indignum iudicans a doctore tanto tantillo iuueni responderi. Iudicabat secundum faciem, quae pro aetate sibi contemptibilis apparebat ; sed cor perspicaciter intellegens non attendebat. Cum autem ei diceretur a scholasticis suis, qui iuuenculum satis nouerant, ut non ommitteret respondere, esse illum disputatorem acutum et multum ei scientiae suffragari, non esse indecens cum eiusmodi subire negotium disputandi, indecentissimum esse talem ulterius aspernari : « Dicat, inquit, si quid habet ad dicendum ». Ille, dicendi nacta facultate, ex his unde mouebatur propositionem facit adeo competentem, ut nullatenus leuem et garrulam redoleret uerbositatem, sed audientiam omnium sua mercaretur grauitate. Assumente illo, et affir-

19. Voir le différentiel de taille entre David et Goliath, celle de Goliath étant évoquée en 1 Sm 17, 4.

mante isto, et affirmationibus eius illo penitus non ualente refragari ; cum diuertendi ei penitus suffragia clauderentur ab isto qui non ignorabat eius astutias, tandem conuictus est asseruisse se quod non esset consentaneum rationi.

À son arrivée au lieu du combat, c'est-à-dire à son entrée dans l'école de celui-ci [Abélard], il le trouva en train d'enseigner et d'inculquer ses nouveautés à ses élèves. Le nouvel arrivant se mit aussitôt à parler, l'autre lui jeta des regards torves. Et comme il se savait combatif depuis l'adolescence, et qu'il voyait que l'autre commençait juste à avoir de la barbe, il le méprisa en secret, sans doute pas moins que le Philistin le saint David. Il [Gosvin] était en effet pâle et beau, mais de faible corpulence et de taille modeste. Comme cet orgueilleux était forcé de répondre, et que l'assaillant le pressait vivement : « Vois, dit-il, à te taire, et prends garde à ne pas troubler le déroulement de ma leçon ». Lui qui n'était pas venu pour se taire, insistait vivement, alors que son adversaire, n'ayant que mépris pour lui, ne prêtait pas attention aux discours qu'il prononçait, jugeant indigne d'un si grand docteur de répondre à un si petit jeune homme. Il le jugeait à l'apparence, qui lui semblait méprisable à cause de l'âge, mais ne tenait pas compte de la claire intelligence du cœur. Mais comme ses disciples [d'Abélard], qui connaissaient bien le jeune homme, lui disaient, pour qu'il [Abélard] ne se dispense pas de répondre, qu'il [Gosvin] était un vif débateur soutenu par beaucoup de science, qu'il n'était pas inconvenant d'affronter la tâche de disputer avec quelqu'un comme lui, qu'il était très inconvenant de mépriser un tel personnage plus longtemps, « Qu'il parle, dit-il, s'il a quelque chose à dire ». Lui, ayant la parole, fit à partir des raisons qui le motivaient une assertion si adéquate qu'elle ne dégageait aucun parfum de verbosité légère et bavarde, mais gagnait l'attention de tous par son poids ; l'un assumant, l'autre affirmant, le premier ne pouvant pas du tout répondre aux affirmations de l'autre, comme le recours à des échappatoires lui était complètement fermé par celui qui n'ignorait rien de ses ruses, il fut finalement convaincu de reconnaître qu'il n'était pas en accord avec la raison.

(7f) [Retour de Gosvin vers son groupe après son succès] Alligato isto forti ab eo qui intrauerat domum eius, et descendente eo de monte, qui indissolubili « mutantem Prothea uultus » astrinxerat « nodo » (Hor. epit. 1, 1, 90) ueritatis ; cum uentum esset ad eos qui in tabernaculis scholaribus fuerant remorati, in uoces exsultationis et laetitiae proruerunt, eo quod humiliata esset turris superbie, murus pertinaciae corruisset, defecisset subsannans Israelem, contrita esset « malleatoris incus » (Iob 41, 15) et malleus mendacia fabricantis, destructa denique esset machina falsitatis : et hoc non in multitudine graui, non auxiliis forumsecus mendicatis, non sophismatum praemeditata uersutia, non extraordinarie comprimente auctoritate personali ; sed ab humili, constanti, erudito et ualido ueritatis assertore. Haec idcirco narrationi uisa sunt inserenda, ut palam cunctis innotescat quanta fuerint eius feruoris et zeli contra uanitatem et falsitatem praeludia, quandoquidem qui tales herbas incultus

adhuc germinabat, perspicuum dedit indicium quod, accedente cultura, segetes innumeras procrearet…

Une fois ce colosse ligoté par celui qui était entré dans sa maison, et alors que celui-ci descendait de la montagne, lui qui avait fixé par le nœud indissoluble de la vérité le Prothée au visage mouvant, une fois arrivé auprès de ceux qui étaient restés dans les locaux scolaires, ceux-ci éclatèrent en cris d'allégresse et de joie, du fait que la tour d'orgueil avait été abattue, que le mur d'obstination s'était écroulé, qu'avait été défait celui qui moquait Israel, qu'avaient été frappés l'enclume du forgeron et le marteau du fabricant de mensonge, enfin qu'avait été détruite la machine de fausseté. Et cela non par le fait d'une foule imposante, sans qu'aient été mendiés des secours extérieurs, sans la ruse de sophismes prémédités, sans une autorité personnelle supplémentaire écrasante, mais par un humble, ferme, savant et courageux énonciateur de vérité. Il nous a semblé que ceci avait place dans le récit pour que soit connue de tous la grandeur des prémisses de sa ferveur et de son zèle contre la vanité et la fausseté, à un moment où lui qui n'avait pas encore été cultivé produisait une telle herbe, il donnait un signe limpide du fait que, quand arriverait la culture, il produirait des moissons en quantité.

La longueur du passage montre assez à quel point cette rencontre a compté dans la vie de Gosvin [20]. Le biographe s'est d'ailleurs bien rendu compte du déséquilibre qu'introduisait cette narration dans l'ensemble du récit, comme le montre le fait qu'il se sent tenu de se justifier dans la fin du passage cité : il se devait, dit-il, de montrer que l'amour de Gosvin pour la vérité, qui serait mieux employé plus tard après sa conversion, était déjà présent chez le tout jeune homme.

On y apprend aussi que Joscelin de Soissons a joué un rôle important dans cet épisode. Il était un maître, et peut-être un des maîtres de Gosvin venu fréquenter son école avec ses camarades en arrivant à Paris, donc en dialectique. Ceci expliquerait qu'il se soit élevé contre ce projet de confrontation avec Abélard : Joscelin pense avoir de l'influence sur Gosvin, et celui-ci éprouve de son côté du respect à son égard, même s'il décide finalement de ne pas suivre ses conseils. La quantité d'arguments avancés pourrait aussi laisser penser que l'entrevue a été longuement préparée, pour que Joscelin ait eu de son côté le temps de développer toutes ces raisons.

20. On notera d'ailleurs que toutes ces précisions sur la brillante carrière profane de Gosvin ont été éliminées de la *Vita secunda*, compilée peu après la première, qui se contente de signaler, dans une veine nettement plus monastique, que Gosvin, après avoir débuté dans les sciences séculières, a rapidement trouvé le chemin de la Sagesse.

2.2.2. La version de l'*HC*

Selon la *VpG*, la joute verbale qui a eu lieu à Sainte-Geneviève s'est terminée par une défaite sans appel d'Abélard. Si l'*HC* évoque bien dans le passage cité ci-dessous les mêmes événements, elle en propose une tout autre lecture :

> **(8)** Post reditum uero magistri nostri ad urbem, **quos conflictus disputationum scolares nostri tam cum ipso quam cum discipulis eius habuerint**, et quos fortuna euentus in his bellis dederit nostris, immo mihi ipsi in eis, te quoque res ipsa dudum edocuit. Illud uero Aiacis, ut temperantius loquar, audacter proferam, « Si queritis huius Fortunam pugne, non sum superatus ab illo ». Quod si ego taceam, res ipsa clamat et ipsius rei finis indicat (*HC*, p. 67).
>
> Mais après le retour de mon maître en ville, **quels ont été les conflits et les disputes que mes élèves soutinrent tant avec lui qu'avec ses disciples**, et quels succès le sort nous donna, surtout à moi, dans ces luttes, vous le savez vous aussi depuis longtemps par les faits mêmes. Mais pour parler de façon plus mesurée, je pourrais reprendre ce mot d'Ajax, « si vous demandez quelle a été l'issue de ce combat, je n'ai point été vaincu par mon ennemi ». Même si je voulais ne pas le dire, les faits le proclameraient d'eux-mêmes, et leur issue le manifesterait.

Les deux récits donnent une version apparemment contradictoire des faits : selon la *VpG*, Gosvin est allé de son propre chef écraser Abélard ; selon l'*HC*, Abélard harcelait Rival n° 2 et Guillaume lui a envoyé des disciples qui ont été vaincus. Trois ordres de raisons peuvent rendre compte de cette divergence. La première conforterait l'hypothèse selon laquelle Gosvin aurait pu tenir tête à Abélard avec un certain succès ; Abélard, vexé de n'avoir pu répondre de façon satisfaisante à un jeune contradicteur, aurait choisi de transformer cet épisode fâcheux en victoire, sans pourtant donner trop de détails. La seconde est qu'Abélard a retrouvé plus tard, à Saint-Médard de Soissons, Gosvin qui s'est montré amical dans des circonstances pénibles, et ne voit pas d'intérêt à l'accabler. Gosvin d'Anchin a en effet par la suite été envoyé par Alvise, abbé d'Anchin, restaurer trois monastères : Saint-Crespin et Saint-Médard à Soissons, Saint-Remi à Reims. Il se trouve donc à Saint-Médard de Soissons en 1121, et prend en charge Abélard après le concile. De fait l'*HC* montre qu'Abélard n'a pas gardé un trop mauvais souvenir de son passage à Saint-Médard et des consolations que les moines ont tentées, mais en vain, de lui apporter [21]. Abélard n'a donc pas de raison d'accabler ce dernier,

21. Cf. *HC*, p. 89 : « Abbas autem et monachi illius monasterii, me sibi remansurum ulterius arbitrantes, summa exsultatione susceperunt, et cum omni diligentia

même du temps où il était son rival dans les écoles. La troisième raison est que l'on conçoit aisément que la rencontre ait plus marqué le jeune Gosvin qu'Abélard, ce qui peut expliquer et son extension dans la *VpG* et sa place modeste dans l'*HC*. Il est en effet visible que si Abélard est une célébrité aux yeux de Gosvin et de son biographe, la réciproque n'est pas vraie : Abélard évoque toujours, à Paris (si l'on admet que les deux récits parlent du même événement) comme à Soissons, Gosvin au milieu d'un ensemble, et sans le nommer : à Paris parmi les disciples de Guillaume, à Soissons parmi les moines de Saint-Médard.

2.3. Gosvin membre du parti de Guillaume ?

2.3.1. Le statut de Gosvin

Quel est alors le statut de Gosvin, est-il un élève ou un maître ? La confrontation entre Gosvin et Abélard a eu lieu, rappelons-le, au moment où celui-ci enseigne à Sainte-Geneviève, et où Guillaume est déjà revenu à Paris, dans son *monasterium* de la Cité. La chaire de Guillaume est alors tenue par Rival n° 2, dans lequel nous proposons de reconnaître Gosvin. Ceci suppose que Gosvin serait alors déjà un maître.

Pourtant la *VpG* donne plutôt une impression inverse. Le passage consacré au choix de celui qui doit affronter Abélard (7b) relate des discussions passionnées entre étudiants : Gosvin paraît choisi comme le meilleur d'un groupe homogène, pour ses qualités propres d'argumentation et non pour une quelconque prééminence institutionnelle. De même le fait que Josclin tente de le dissuader (7c) place Gosvin en situation d'élève : si Gosvin avait eu un statut égal à celui de Joscelin,

tractantes consolati frustra nitebantur » ; *VpG* I.18 : « susceptus est is in claustro a claustrali priore Gosuino, sicut eiusmodi decebat, in spiritu uidelicet lenitatis ». Gosvin, selon son biographe, s'est même employé à essayer de « remonter le moral » du philosophe, en lui rappelant l'étendue de sa science, la puissance de son éloquence, mais aussi l'ampleur des succès qu'il avait remportés, cf. *VpG* I.18 : « Proponebat ei pro mulcendis eius auribus et animo deflectendo profunditatem scientiae, torrentem eloquentiae ad quicquid uellet abundantem, numerositatem uictoriarum quas conflictu literario conquisisset ». Mais on relève une fois de plus une certaine disparité entre les deux récits : alors que l'*HC* se borne à mentionner en une phrase que « l'abbé et les moines » (Gosvin n'est même pas nommé) l'accueillent avec joie parce qu'ils pensent naïvement qu'il va demeurer avec eux, mais ne réussissent pas à le consoler malgré toutes les attentions qu'ils lui prodiguent, la *VpG* consacre encore une fois un très long passage à relater les discussions entre Abélard et Gosvin, et à raconter comment ce dernier, par sa douceur, a finalement réussi à calmer le « rhinocéros enragé » ; interprétation erronée de l'abattement du philosophe ?

cette intervention apparaîtrait comme déplacée. La *VpG* insiste de surcroît sur le caractère dissymétrique de la rencontre, entre un Abélard chevronné et un tout jeune Gosvin (7b : *adolescens*, 7d : *nec considerans se tironem adhuc uix iuuenescentem*, 7e : *cum… illum… uideret pubescere incipientem*, 7e : *indignum iudicans a doctore tanto tantillo iuueni responderi*). De plus les élèves d'Abélard eux-mêmes semblent reconnaître Gosvin comme quelqu'un de leur condition quand ils incitent leur maître à lui répondre, non comme à un égal mais plutôt comme à un novice brillant. Enfin la *VpG* présente l'enseignement de Gosvin comme découlant de son succès face à Abélard (7f).

Il nous semble que la solution réside partiellement dans le fait que la *VpG* a ici choisi un double modèle narratif : d'une part le chapitre 1 Sm 17, ce qui constitue un fait important, on va le voir, pour l'interprétation de cette période de la vie de Gosvin, d'autre part le passage de l'*HC* racontant la défaite de Guillaume face à Abélard pour la conclusion. Tout est fait pour présenter Gosvin comme un nouveau David affrontant Abélard le Philistin, si bien que Gosvin/David devrait notamment être extrêmement jeune ; or pour ce que nous en savons, il ne doit en fait avoir qu'environ sept ans de moins qu'Abélard. Si la scène se place dans la seconde moitié de 1111 ou en 1112, Abélard a donc dépassé la trentaine et Gosvin doit avoir vingt-cinq ou vingt-six ans : on a du mal à croire qu'il serait réellement *pubescere incipiens*. L'écart d'âge n'est donc pas si élevé que le prétend la *VpG*, et l'inégalité se situerait plutôt sur le terrain de la notoriété.

Nous pensons donc que Gosvin était alors déjà un maître. On doit tout d'abord se rappeler qu'il avait enseigné la grammaire du temps où il vivait à Douai : le chapitre ou Guillaume aurait ainsi choisi, pour remplacer Rival n° 1, un jeune maître ayant déjà de l'expérience, même si celle-ci était limitée à l'enseignement de la grammaire. Un passage de la *VpG* (cité supra, 7f) va dans le même sens : « *cum uentum esset ad eos qui in tabernaculis scholaribus fuerant remorati, in uoces exsultationis et laetitiae proruerunt* » (une fois arrivé auprès de ceux qui étaient restés dans les locaux scolaires, ceux-ci éclatèrent en cris d'allégresse et de joie). Ce retour dans des « locaux scolaires » peut laisser penser que Gosvin a une école à lui – mais il est vrai qu'il pourrait aussi s'agir de l'école de dialectique fréquentée par Gosvin et son groupe. Mais on sait aussi que Gosvin a déjà un *magisterium*, une position de maître vers lequel affluent de nouveaux élèves après la victoire sur Abélard (*Exinde multi ad eum confluxerunt, eius magisterio se subdentes*, texte n° 9 cité *infra*) ; ce passage met en scène un maître expérimenté, plaisant à ses élèves par des qualités éprouvées.

Enfin la *VpG* calque ici son récit sur le passage correspondant de l'*HC* (texte cité *supra*, 3), en posant un parallèle manifeste entre les deux destins de Gosvin et d'Abélard (nous reviendrons plus loin sur cette constante de la *VpG*), censés avoir tous deux affronté un maître plus ancien avant de connaître le succès scolaire dans la droite ligne de cette victoire. Mais cette similitude même fait *a contrario* douter du fait que le succès de Gosvin lui ait ouvert à lui seul les portes de la carrière enseignante.

Il importe donc de bien distinguer les deux plans sur lesquels se jouerait à ce moment la vie intellectuelle de Gosvin, la dialectique comme élève, la grammaire comme jeune maître. Comme le dit Abélard (*infra* texte 10), c'est par ses leçons sur Priscien que Rival n° 2 a acquis une certaine réputation ; mais dans une classe de dialectique (peut-être celle de Joscelin ?), on se demande qui va aller contredire Abélard. Comme la *VpG* nous indique qu'il s'agit de personnages venus étudier à Paris, on peut penser qu'il est ici question du petit groupe de Douaisiens qui accompagnaient Gosvin lui-même, groupe dans lequel il exerçait déjà une certaine prééminence. Mais si Gosvin est déjà un maître, en grammaire, son choix semble aussi le plus indiqué. Il y a donc bien un choix entre égaux, comme le raconte la *VpG* : pour autant celui-ci ne serait pas (seulement) guidé par les qualités intrinsèques de Gosvin, mais parce que ces qualités ont déjà été reconnues par le chapitre. De plus Abélard admet lui-même dans l'*HC* avoir harcelé Rival n° 2 : on est donc dans le cas d'une guerre classique d'école à école, dans laquelle la réplique est légitime. Même si Rival n° 2 n'enseigne en effet « que » la grammaire et non la dialectique au sens strict, il est alors bien le détenteur de la chaire que visait Abélard.

Il n'y a donc pas de contradiction fondamentale entre les données de la *VpG* et celles de l'*HC* : malgré toutes les références de la *VpG* à la jeunesse de Gosvin, celui-ci pouvait effectivement être un jeune maître de grammaire, mais en même temps un élève de Josclin en dialectique, dont il devrait alors théoriquement écouter les avis. La *VpG* donne l'impression que Gosvin et Abélard se situent pareillement par rapport à leur enseignement, avec un groupe autour d'eux, la seule différence étant d'ordre hiérarchique : Abélard a le titre de maître, en dialectique, discipline dans laquelle Gosvin est alors seulement élève. Gosvin aurait alors eu un double statut, étant à la fois élève en dialectique et maître débutant en grammaire ; il a d'ailleurs sans doute gardé son groupe de Douaisiens, et l'a peut-être augmenté une fois arrivé à Paris.

2.3.2. L'absence de Guillaume de Champeaux dans la *VpG*

Si les deux textes parlent bien du même événement, la comparaison des deux versions de la rencontre fait inévitablement ressortir le personnage de Guillaume de Champeaux, totalement absent de la *VpG*, *a contrario* omniprésent dans l'*HC*. Aux yeux d'Abélard, il ne fait en effet aucun doute d'une part que Guillaume est revenu à Paris pour le contrer en soutenant son candidat [22], d'autre part qu'il est derrière toutes les attaques menées par ses élèves à l'encontre d'Abélard et de son école. Cette divergence radicale conduit à se poser la question du mutisme de la *VpG* sur Guillaume de Champeaux. Étant donné que Gosvin se trouve à Paris au moment où celui-ci enseigne, comme l'atteste chronologiquement la rencontre avec Abélard, et vu sa célébrité, on s'attendrait d'ailleurs à voir son nom au moins mentionné dans la *VpG*, ce qui n'est pas le cas.

Pour répondre à cette question, nous proposons comme hypothèse que Gosvin était effectivement du parti de Guillaume, que c'est en cette qualité qu'il a été nommé à sa chaire et qu'il est allé défier Abélard, et que c'est la fin malheureuse de sa carrière parisienne, telle qu'elle est brièvement évoquée dans l'*HC*, qui l'a incité à occulter le rôle de Guillaume dans sa vie. Ceci expliquerait que Guillaume ne soit pas mentionné comme maître au début de la *VpG* mais seulement englobé sous l'appellation de *quamplures eruditissimi*, et que la *VpG* préfère décrire le succès de Gosvin en tant qu'enseignant comme découlant directement de sa victoire sur Abélard, plutôt que de dire d'où lui est venue cette nomination.

La *VpG* présente donc Gosvin, soit de sa propre initiative soit en suivant les indications de Gosvin lui-même, comme le champion choisi par des condisciples plutôt que comme l'envoyé d'un maître. Il nous semble que là encore c'est le parallèle avec le premier livre de Samuel qui fournit la clef de ce passage : David décide en effet de combattre Goliath sans être envoyé par qui que ce soit. Mais présenter l'assaut de Gosvin comme relevant de sa pure initiative aurait pu donner lieu au reproche de présomption, raison pour laquelle Gosvin et la *VpG* préfèrent mettre en avant une désignation par des pairs plutôt qu'une mission assignée par un maître ou un libre choix personnel de Gosvin :

> **(cf. 7b)** Comme l'admirable jeune Gosvin était d'une éloquence efficace autant que d'un talent clairvoyant, ils le persuadèrent de partir à l'assaut de

22. Voir la contribution de Ch. de Miramon dans ce volume pour une autre lecture du retour de Guillaume, face à la perception d'Abélard qui tend à ramener tous ces événements à lui-même.

ces sornettes. Ceci ne fut pas difficile à obtenir. Il brûlait en effet de le faire et y aspirait, et il aurait plutôt été difficile de l'en empêcher, s'il n'avait craint d'être taxé de présomption.

Le non-dit entourant Guillaume de Champeaux devient en fait flagrant à la lumière du premier livre de Samuel, que la *VpG* se borne à évoquer pour emprunter la trame du récit qui raconte le combat de David contre Goliath. Il est pourtant un personnage autrement plus important dans la vie de David, mais Saül est apparemment absent de la *VpG*. Son rôle y est certes brièvement tenu par Joscelin de Soissons, dont l'intervention serait assimilable à l'adresse de Saül à David, cherchant à le dissuader de combattre le Philistin. Les termes de cette exhortation sont cependant repris plus loin (cf. 1 Sm 17.33, *et ait Saul ad Dauid : non uales resistere Philistheo isti nec pugnare aduersum eum quia puer es hic autem uir bellator ab adulescentia sua*, cf. texte cité supra, 7e). Joscelin ne cherche pas à convaincre Gosvin en arguant de sa jeunesse mais de la malhonnêteté intellectuelle de son adversaire, si bien que le motif de la jeunesse est repris plus loin, pour expliquer l'assurance trompeuse qu'inspire à Abélard l'âge de son contradicteur.

Pourtant il n'est pas sûr que la comparaison de Gosvin avec David soit limitée au bref épisode qui le montre affrontant Goliath/Abélard. Il nous semble au contraire que si Gosvin est David, il doit y avoir un Saül quelque part dans sa vie : la figure de Saül qui régit toute la vie de David est pourtant masquée dans la *VpG*, soit parce qu'une biographie monastique n'est pas le lieu d'un règlement de comptes soit parce que Gosvin lui-même a préféré estomper ce personnage pour se garder de toute médisance. Le parallèle avec le premier des livres des Rois fait en effet sortir de l'ombre un personnage ambigu, qui est au départ un protecteur, qui déconseille le combat contre le Philistin, avant de se raviser et d'armer son protégé pour l'affrontement, puis de le prendre en grippe par pure jalousie de sa gloire, et dont l'obsession devient dès lors d'anéantir son ancien protégé. La comparaison avec 1 Sm 17 n'est donc peut-être pas venue spontanément sous la plume du biographe : il faut peut-être au contraire y voir la marque de Gosvin lui-même, qui, pénétré de lectures bibliques, a analysé cet épisode de sa vie passée au filtre du premier livre des Rois. Nous avons dans ce cas affaire à un dédoublement de la figure de Saül : il y a d'une part celui qui l'envoie au combat (Guillaume), de l'autre celui qui déconseille cet affrontement (Joscelin) ; seul celui-ci affleure brièvement, l'autre est resté caché dans les souvenirs de Gosvin.

Il faut de plus être attentif au vocabulaire employé pour parler des personnages qui ont compté dans la formation intellectuelle de Gosvin.

Diligere est ainsi le terme consacré pour évoquer le rapport de maître à élève (voir ainsi Joscelin, texte 7c : *cum nimis eum diligeret*, et infra Azo, texte 12, qui ne prête son commentaire de Priscien qu'à son bien-aimé Gosvin, *dilecto Gosuino*). Or ce terme fait une fois de plus écho au premier livre de Samuel, où il décrit les sentiments premiers de Saül pour David (1 Sm 16, 21 : *et uenit Dauid ad Saul et stetit coram eo at ille dilexit eum nimis et factus est eius armiger*). Guillaume et Gosvin auraient pu être autrefois dans ce même rapport de « dilection », fait d'affection pour un plus jeune en même temps que de reconnaissance de sa valeur future. Si l'on suit l'*HC*, la suite des événements aurait cependant amené Gosvin à considérer Guillaume comme le responsable de ses déboires.

Il reste à rendre compte d'un point obscur, le fait que Guillaume, qui a enseigné la dialectique, installe comme le dit Abélard un successeur chargé de faire des leçons sur Priscien (cf. texte cité infra, 10). Il faut se souvenir que, toujours selon l'*HC*, la dispute sur les Universaux a lieu quand Guillaume enseignait la rhétorique [23], et qu'ensuite Guillaume n'enseigne plus la dialectique (cf. 3 : « son cours tomba dans un tel discrédit, qu'on lui permettait à peine de toucher au reste de la dialectique »). L'enseignement de cette discipline est de toute façon monopolisé par Abélard, si bien que l'on peut penser que Guillaume s'est peut-être ensuite contenté d'enseigner la grammaire, dans son *monasterium*. Il est donc en mesure d'installer rapidement un successeur dans cette discipline, en particulier en lui procurant son matériel de travail.

2.3.3. Gosvin envoyé de Guillaume

Si Gosvin a bien été envoyé par Guillaume pour affronter Abélard, il convient de rechercher si les textes que nous avons confirment ou non cette hypothèse. La tâche est difficile puisque la *VpG* ne mentionne jamais Guillaume de Champeaux, dont on a pourtant peine à croire qu'il n'ait été pour rien dans cette rencontre, alors que Joscelin de Soissons était parfaitement au courant ; rappelons en effet que ces deux maîtres, malgré leurs opinions souvent opposées comme l'attestent les textes scolaires réunis dans le manuscrit Orléans, Bibl. mun. 266, faisaient partie du même milieu [24].

La *VpG* reste discrète sur le sujet à propos duquel Gosvin a affronté Abélard, alors que la longueur du passage aurait permis au moins une

23. Fredborg, 1976 et 2003, ainsi que l'article de J. O. Ward dans le présent volume.
24. Cf. Kneepkens, 1993.

allusion au thème de la confrontation. Nous savons seulement que ce sont les « innovations » d'Abélard qui ont suscité la réprobation de Gosvin et de son groupe, formé de personnages venus étudier à Paris (*qui Parisius doctrinae causa morabantur*). Ce silence est difficile à interpréter, surtout si on le compare au passage de l'*HC* qui raconte l'affrontement d'Abélard et de Guillaume en donnant un aperçu du fond doctrinal de la querelle. Il y a pourtant un indice, donné par la *VpG* elle-même au milieu de l'avalanche des reproches déversés sur Abélard : il y est en effet qualifié d'*aliarum probatarum improbator,* « improbateur d'autres (opinions) prouvées ». Cette mention laisse à penser que Gosvin avait pris contre Abélard le parti de Guillaume, dans lequel il faut probablement reconnaître le personnage anonyme dont les opinions éprouvées avaient été mises en doute, mais encore une fois la *VpG* ne le nomme pas. Peut-être Gosvin était-il déjà à Paris à ce moment, à moins qu'il n'ait été mis qu'indirectement au courant de cette querelle ; encore une fois la *VpG* ne permet pas de se prononcer sur la question.

Nous avons vu d'autre part que selon Gosvin, c'est son groupe qui l'a mis en avant, malgré sa grande modestie, pour ses qualités de débateur. Il n'est pas question dans la *VpG* d'une intervention en sous-main de Guillaume. Le biographe consacre au contraire un long passage à souligner lourdement, en suivant sans doute les indications de Gosvin, que c'est sa fermeté, son courage et son goût pour la vérité qui lui ont permis de l'emporter, et non le nombre (il n'était accompagné que d'une partie de ses compagnons), une aide mendiée à l'extérieur (les bons conseils de Guillaume ?), ou des sophismes préparés à l'avance (par Guillaume ?), ou une autorité personnelle supplémentaire écrasante (celle de Guillaume ?) (*et hoc non in multitudine graui, non auxiliis forumsecus mendicatis, non sophismatum praemeditata uersutia, non extraordinarie comprimente auctoritate personali ; sed ab humili, constanti, erudito et ualido ueritatis assertore).* Pourtant on trouve dans la *VpG* deux indices du fait que Gosvin a été techniquement et minutieusement préparé à cet entretien. La première occurrence apparaît dans le passage où Joscelin déconseille à Gosvin d'affronter Abélard. Selon son maître, il est déjà bien suffisant que Gosvin ait compris toutes les ruses d'Abélard (*satis esse uersutias eius intellegisse*) : on peut penser que si Gosvin était aussi bien renseigné, c'était peut-être par le fait de son adversaire par excellence, Guillaume. La seconde occurrence intervient au moment de la rencontre même : Abélard ne peut recourir à aucune de ses échappatoires habituelles car Gosvin n'ignore aucune de ses ruses (*ab isto qui non ignorabat eius*

astutias) : on peut là encore soupçonner que la personne la mieux placée pour préparer Gosvin était celui qui l'avait déjà affronté.

Trois raisons inviteraient donc à voir Gosvin comme l'envoyé de Guillaume : l'allusion de la *VpG* au fait qu'Abélard avait contredit d'autres théories indéterminées auparavant, la préparation reçue par Gosvin avant d'aller affronter Abélard, le témoignage enfin de ce dernier (cf. texte cité *supra*, 8) pour qui il ne fait aucun doute que Guillaume est derrière les disputes et attaques. La confrontation pourrait alors être lue comme une machination de Guillaume pour faire tomber Abélard de son piédestal, consistant envoyer à ses leçons un jeune maître avec ses élèves (puisque la *VpG* raconte qu'ils étaient un petit groupe), chargés de lui porter la contradiction, en rendant en somme à Abélard la monnaie de sa pièce.

3. L'ENSEIGNEMENT DE GOSVIN

3.1. Comparaison de la VpG *et de l'*HC

Nous proposons ici de relire deux autres passages qui nous semblent se répondre dans la *VpG* et l'*HC* ; ils traitent respectivement de la période où Gosvin enseigne à Paris et du second rival mis en place par Guillaume après l'éviction du premier candidat. On se situe au moment où Gosvin revient victorieux de son combat contre Abélard :

> **(9)** Exinde multi ad eum confluxerunt, eius magisterio se subdentes. Audiebant siquidem in eo sapientiae fontem esse, qui sitientibus merito foret expetendus ; suauitatem quoque morum, quae susciperet omnes et mulceret, et neminem abstereret. Quo geminato bono ditauerat eum bonorum distributor, et idcirco magna fiebat uenientium multitudo, quia nihil in eo formidabile uidebatur. Praeerat eis et magistrabatur in sollicitudine, et quid quibus apponeret, singulorum consideratis intellectibus, discernebat ; et quid sine fictione didicerat, sine inuidia communicabat. Magis eorum profectibus quam lucris suis intendebat, contra quorundam consuetudinem, quibus non multum cordi est utilitas subditorum, dummodo sua cupiditas impleatur… (*VpG* I.5)
>
> C'est ainsi qu'ils furent nombreux à se précipiter vers lui [Gosvin], pour se soumettre à son enseignement. Ils apprenaient d'ailleurs qu'en lui résidait la source de la sagesse à laquelle aspiraient à bon droit les assoiffés, ainsi qu'une douceur de mœurs qui accueillait et apaisait chacun et ne décourageait personne. Celui qui distribue les biens l'avait gratifié de cette richesse double, si bien que le nombre de ceux qui venaient ne cessait de croître, parce qu'il n'y avait rien de redoutable en lui. Il les dirigeait et les enseignait en douceur, et savait quoi proposer à qui, en tenant compte des possibilités intellectuelles de chacun ; et ce qu'il avait appris sans l'inven-

ter il l'enseignait sans se mettre en avant. Il prêtait plus d'attention à leurs progrès qu'à son profit à l'inverse de beaucoup, qui n'ont pas à coeur l'intérêt de leurs élèves, du moment que leur avidité est satisfaite.

Un des aspects frappants de ce passage est qu'il présente ouvertement Gosvin comme un anti-Abélard : il est doux et modeste, et non pas arrogant, il est aimé de tous, il ne se montre pas redoutable pour s'imposer, il n'enseigne pas pour l'argent [25], et surtout il ne recherche pas la nouveauté à tout prix, mais revendique le fait de s'inscrire dans la tradition ; il enseigne ce qu'il a appris, et non des inventions personnelles. On se souvient qu'*a contrario* Abélard avait, selon la *VpG*, suscité l'indignation par ses *nouitates*.

Comme nous l'avons vu (texte cité *supra*, 6) Guillaume était revenu de son second lieu de résidence, Saint-Victor ou Notre-Dame de Puiseaux, à Paris dans la Cité pour aider le maître qu'il avait installé pour le remplacer, soit Rival n° 2. Le retour de Guillaume produisit le contraire de l'effet attendu :

(10) [suite de (6)] Verum cum illi prodesse intenderet maxime nocuit. Ille quippe antea aliquos habebat qualescunque discipulos, **maxime propter lectionem Prisciani** in qua plurimum ualere credebatur. Postquam autem magister aduenit, omnes penitus amisit ; et sic a regimine scolarum cessare compulsus est. Nec post multum tempus, quasi iam ulterius de mundana desperans gloria, ipse quoque ad monasticam comuersus est uitam (*HC*, p. 67).

Mais, en voulant lui être utile, il [Guillaume] lui nuit grandement. En effet, celui-ci avait auparavant un certain nombre de disciples, surtout à cause de son enseignement sur Priscien, pour lequel on le jugeait de bonne valeur. Après l'arrivée du maître, il les perdit absolument tous, et ainsi dut renoncer à tenir école. Peu de temps après, désespérant de la gloire de ce monde, il se convertit, lui aussi, à la vie monastique.

Rival n° 2 avait un certain nombre d'élèves surtout à cause de son enseignement sur Priscien, pour lequel on le jugeait de bonne valeur ; mais après l'arrivée de son maître, il les perdit absolument tous, au point de devoir renoncer à son enseignement, avant de se convertir lui aussi à la vie monastique [26]. Doit-on comprendre que la proximité du maître, de retour à Paris, a fini par lui faire de l'ombre ? Dans ce cas, cette circonstance a dû avoir son importance dans l'analyse que fera Gosvin de ces événements marquants de sa vie. Remarquons aussi qu'à

25. Voir *a contrario* l'aveu de l'*HC*, p. 70 : « Vnde utriusque lectionis studio scole nostre vehementer multiplicate, quanta mihi de pecunia lucra, quantam gloriam compararent ex fama te quoque latere non potuit ».
26. Souvenons-nous ici qu'Abélard est bien placé pour connaître la suite de la trajectoire de Gosvin, puisqu'il l'a ensuite retrouvé à Soissons.

la façon dont l'*HC* parle de Rival n° 2, on sent un certain égard pour le personnage : c'était un enseignant d'une certaine valeur, c'est le retour malvenu de Guillaume de Champeaux qui lui fait perdre ses auditeurs.

Si la *VpG* et l'*HC* parlent bien du même personnage, les raisons du succès de Gosvin sont évoquées de façons très contrastées. L'auteur de la *VpG* raconte comment le triomphe de Gosvin face à Abélard lui a attiré une foule d'élèves, avant d'insister sur le fait que Gosvin était un enseignant modèle. L'*HC* attribue en revanche ce succès à la qualité de son enseignement sur Priscien. On notera au passage l'importance de cet hommage d'Abélard, qui n'est pas si fréquent dans l'*HC*. Chacune des sources reflète peut-être à sa façon une partie de la vérité du personnage : Gosvin a pu donner une série de bonnes leçons sur Priscien, en augmentant le nombre de ses élèves suite à sa confrontation avec Abélard, qui lui aurait plus ou moins servi de publicité ; on peut aussi penser qu'Abélard ne perdait rien à le louer comme grammairien, puisque c'était comme dialecticien qu'il entendait s'affirmer, même s'il reconnaît avoir voulu « assiéger » Rival n° 2 (cf. texte 6). Cette ambiguïté nous renvoie tant à la *grammatica* écrite par Abélard, et perdue, qu'à ce qui ressort des discussions logico-grammaticales où on le voit critiquer les positions des grammairiens pour établir une solution personnelle qui est celle d'un dialecticien.

3.2. La fin de l'enseignement de Gosvin selon la VpG

3.2.1. Le retour à Douai

Ce passage de l'*HC* consacré à l'enseignement de Rival n° 2 demande peut-être à être nuancé à la lumière de la *VpG* : soit en effet Abélard ignore la suite de la carrière enseignante de Gosvin, soit ce raccourci, s'il est intentionnel, vise à discréditer Guillaume, en montrant qu'il a involontairement saboté la carrière d'un enseignant de valeur. La *VpG* nous apprend en effet que Gosvin a enseigné pendant un certain temps avant de se tourner définitivement vers la carrière monastique :

> **(11)** … Quod ex eo facile cognoscitur, quod nonnullis oppressis inopia subsidium uictuale ne uacarent impendebat. **Diligebatur ab omnibus, omnes nihilominus diligebat ; et excepto magisterii negotio, se conscholasticum scholasticis, et condiscipulum discipulis exhibebat** : et quod amplius fit laudandum, uices multotiens agebat ministrantis. Inter haec sane, Domini se gratia uisitante, uerbum absconditum et uenas diuini susurri cordis aure saepissime capiebat, a quo qualis esset et qualis esse deberet docebatur. Audiebat auidissime quod loquebatur in se Dominus

Deus, et conuersus ad cor diuinitus lectam ruminabat lectionem, quae tam erat suauis ad recordandum quam utilis ad operandum. Vnde iam uulgare prouerbium « qui se perdit de alio non gaudet » frequenter ad memoriam reducebat ; et nimis friuolum iudicabat eripi propriis et aliena negotia pertractare. Videbat quam multiformiter sibi mundus arrideret flore iuuentutis, **ubertate scientiae**, subsidiorum temporalium affluentia, nam exceptis emolumentis scholaribus, **Canonicus in Ecclesia beati Amati fuerat constitutus** : Insuper omnia quae parentum erant in usus suos ad libitum confluebant. Videbat, inquam, mundum sibi copiose blandientem ; sed aduertebat per spiritum, quod tum esset nequior cum iucundior putaretur ; crudelior cum blandiretur ; cum leniret asperio, et instar Dalile tunc fraudulentior cum magis amicitiam exhiberet. Reuera enim mundus blandiendo seducit, osculando perdit, ridendo stimulat, ligat molliter, stringit delectabiliter, suauiter incarcerat, dulciter occidit, et sic extrema gaudii luctus occupat : Si proponas iuuentutis flosculum, uelociter emarcescit ; **Si ubertatem scientie, plus aloe quam mellis habet, propter laboris magnitudinem et fructus raritatem** ; si temporalium affluentiam, prae sollicitudinibus amarescunt. Haec cogitabat, in iis meditabatur, haec assidue ruminabat, in iis tota pendebat suae summa intentionis, etiam cum aliud agere necessitate magisterii cogeretur. Considerabat quam perniciosa esset habitatio saecularis, ubi pie uiuere disponentes aliorum consiliis, aliorum exemplis, aliorum adulationibus, aliorum detractionibus a proposito retardantur. Deliberabat abrenunciare saeculo, sed propinquorum et sodalium charitate satis, super qua fuerat compeditus, quamuis a Philosophorum doctissimo didicisset quod nulla excusatio peccati est, si amici causa quis peccauerit (cf. Cic. Lael. 37 : *Nulla est igitur excusatio peccati, si amici causa peccaueris*). Non illuxerat eius animo, utrum uoluntas sua diuinae concordare, et quaquauersum tenderet, periculum formidabat. Legerat in Poeta, *Dextrum Scylla latus, laeuum implacata Charybdis, Obsidet* (Verg. Aen. 3, 420) : Iactans proinde cogitatum suum in Domino, solito crebrius Ecclesiam frequentabat, meditabatur in lege Dei, spiritualibus canticis commonens semetipsum, et ex eo familiariter bonorum amicitias expetebat, adhaerebat consiliis, colloquiis utebatur. Propositum tamen suum arte quadam simulatoria, ne sodalibus suis innotesceret, palliabat, nisi quod magis aestuans ignis tectus (tectus enim magis aestuat ignis) quibusdam scintillis erumpentibus facile poterat deprehendi, quia ad iocum pigrior, seria praeponebat ; uana fugiens, grauia sectabatur ; et propius intuentibus uidebatur homini similis alterato. Neque enim iuxta quorundam consuetudinem pulsantem Dominum repellebat, abiciebat gratiam, spiritum extinguebat ; qui nimirum sic expediri compede saeculari timent, quemadmodum timendum est impediri : sed cum multa dulcedine spiritus amplectens primitias, in mentis suae conclaui uasa congregabat, quae oleo gratiae perfunderet gratiarum distributor (*VpG* I.5).

Malgré la longueur du passage, la *VpG* se montre pour une fois avare de détails, comme s'il y avait là encore un non-dit dans le récit.

Ce chapitre I.5 vient directement à la suite de celui qui raconte la victoire sur Abélard (I.4 = texte 7), dans lequel l'action se déroule à Paris. Pourtant il ressort clairement des chapitres I.6 et suivants (en particulier le chapitre I.10 qui montre Gosvin envisageant un retour à Paris) que Gosvin a désormais regagné Douai, changement important que la *VpG* n'explicite à aucun moment. C'est au détour d'une phrase du chapitre I.5 où le biographe mentionne que Gosvin vivait dans l'aisance, que l'on apprend qu'il cumule désormais ses émoluments de maître avec sa prébende de chanoine à Saint-Amé de Douai (*nam exceptis emolumentis scholaribus, Canonicus in Ecclesia beati Amati fuerat constitutus*), ensemble auquel s'ajoutent les sommes généreuses que lui octroie sa famille. Il est évidemment possible que la *VpG* se limite à signaler les déplacements notables (Paris, Anchin, Soissons…) et que l'on doive comprendre que l'action se déroule toujours, sauf précision contraire, à Douai. Mais ceci est en contradiction avec l'exactitude ordinaire de la narration. La mention d'un projet de retour à Paris (I.10) conduit de toute façon à éliminer l'hypothèse que Gosvin aurait pu continuer à vivre à Paris tout en tirant des revenus de sa prébende de Douai. La *VpG*, qui ne nous épargne généralement aucun détail sur la trajectoire spirituelle de Gosvin, est d'ailleurs muette sur la prise de canonicat, alors que l'on aimerait au moins savoir dans quelles conditions et à quel moment Gosvin est devenu chanoine. Nous n'avons donc aucun renseignement précis sur la chronologie de cette fin de carrière enseignante : quand Gosvin a-t-il quitté Paris pour revenir à Douai ? Pourquoi abandonner les études de dialectique et l'enseignement de la grammaire après une victoire aussi éclatante ?

Ces lacunes dans un récit ordinairement très détaillé font penser que le biographe n'est lui-même pas très au clair des agissements de Gosvin dans cette période et que Gosvin a apparemment omis de lui parler de son retour à Douai et des raisons qui l'ont motivé. La *VpG* nous donne cependant un indice en évoquant la grave crise morale que traverse Gosvin à son retour. Il était alors, nous dit la *VpG*, à un moment de sa vie où tout lui souriait, possédant à la fois la jeunesse, la science, l'aisance matérielle. Pourtant ce maître si apprécié de ses élèves songe à se retirer du monde pour se protéger de ses déceptions, apportées tant par la jeunesse, les biens matériels que par la science. La *VpG* insiste sur le fait que celle-ci apporte plus d'amertume qu'autre chose, surtout si l'on met en rapport l'ampleur du travail avec la rareté du fruit qu'il produit. Il n'est pas impossible que ces déceptions à caractère professionnel évoquées par la *VpG* reflètent l'état d'esprit de

Gosvin après que le retour de Guillaume lui a fait perdre ses élèves, mais ceci reste évidemment à l'état d'hypothèse.

Il faudrait alors reconstituer le récit comme suit : Gosvin enseigne pendant un moment au siège que lui a fait confier Guillaume ; en échange de cette nomination, il affronte Abélard à Sainte-Geneviève ; ses leçons sur Priscien lui valent une certaine réputation ; le retour de Guillaume lui fait progressivement perdre ses élèves, qui se détournent de la grammaire pour suivre des leçons de dialectique ; Gosvin, privé de son auditoire parisien, retourne enseigner à Douai.

3.2.2. La conversion

La *VpG* présente la conversion de Gosvin comme un processus étalé dans la durée. Après des débuts éclatants dans les sciences séculières (chap. I.3 et I.4), il traverse une crise grave, qui se traduit par un dégoût du monde (I.5) ; la *VpG* le montre ensuite assidu dans la prière (I.6), fréquentant les frères d'Anchin quand ils viennent à Douai (I.7), puis directement l'abbé Alvise à Anchin (I.8). Les chapitres I.9 et I.10 indiquent en revanche un retour aux préoccupations antérieures : c'est le moment où Gosvin songe à reprendre ses études à Paris avec son ami Aimeric, un projet qui n'aboutit pas du fait de la mort de ce dernier. Le chapitre I.11 le montre encore hésitant : après la consolation apportée par les frères d'Anchin, sa foi tiédit à nouveau. L'élément décisif paraît avoir été l'intervention d'un de ses frères, du nom de Bernard : mis au courant par Gosvin de son projet de vie monastique, il s'enthousiasme à son tour pour cette idée, et promet à Gosvin de le soutenir, en l'accompagnant en fait dans sa conversion (I.12).

C'est ici qu'intervient un épisode en apparence insignifiant dont le biographe fait le déclencheur qui parachève la conversion de Gosvin à la vie monastique (I.13). Gosvin s'est en effet procuré grâce à Azo, un maître de sa ville natale de Douai, un exemplaire d'un commentaire sur Priscien très répandu, que nous proposons d'identifier avec les *Glosulae* (à moins évidemment qu'il s'agisse d'un autre commentaire tout aussi diffusé dont nous n'avons aucune trace).

Nous n'avons aucun renseignement sur ce maître Azo. J.-P. Gerzaguet (1997, p. 92, n. 92) en donne pourtant une notice étonnamment précise, selon laquelle Azon, né en 1054 et mort en 1125, enseignait dans les écoles du chapitre Saint-Amé de Douai, a participé au concile de Reims de 1119, dont il fut chargé d'écrire une histoire [27]. Gerzaguet reprend ici une hypothèse déjà ancienne,

27. Cf. *Mémoires de la Société d'Agriculture de Douai*, 1858-1859, 2, p. 357.

remontant à Dom Brial, sans préciser que le rapporteur du concile de Reims s'appelle en fait Hesso [28] ; J.-P. Gerzaguet commet de plus un léger contresens dans l'interprétation de cet épisode : « ce travail (la copie de Priscien) l'accapare au point de provoquer la colère de son frère Bernard qui lui rappelle leur projet de vie monastique » ; le récit de l'événement montre en fait que c'est Bernard qui copie et demande à la fin d'un cahier à son frère Gosvin si Priscien est bien la voie de la sagesse.

Gosvin voulait faire copier le commentaire sur Priscien par son frère Bernard, apprécié pour la rapidité de son travail. La copie devait se dérouler de la façon suivante : Azo lui ferait passer des cahiers (*quaterniones*), et chaque fois qu'un cahier serait copié, Gosvin le restituerait et recevrait en échange un autre cahier à transcrire.

> **(12)** Eo temporis grammaticus quidam famosissimus commenta quaedam exarauerat super opera Prisciani, quae passim ab omnibus raptabantur, tam pro altitudine sensuum quam pro eloquii uenustate, maxime quod plerique noua plus acceptant, nouis superuenientibus uetera proiciunt, nouis insudant, praedicant nouitatem. Haec commenta magister Azo, peritissimus et opinatissimus illius temporis physicorum, unice dilecto commodauerat Gosuino, non ex integro, sed per partes, ut cum remitteret partem transcriptam, aliam acciperet transcribendam. Quod opus ut celeriter expleretur fratri suo iniunxerat, eo quod in opere suo uelox esset, et ita promptus ad imperium eius suscipiendum (*VpG* I.13).
>
> En ce temps-là un grammairien très renommé avait composé des commentaires sur les œuvres de Priscien, que tous s'arrachaient un peu

28. *Magister scolarum Argentinensis*, *Relatio de concilio Remensi*, éd. W. Wattenbach, *MGH*, Lib. lit. III [1897] p. 22-28. Voir à ce sujet les *Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille*, 1840, p. 123 : « Dom Brial, en insérant ce passage dans la collection de D. Bouquet [il s'agit de l'extrait de la *VpG*], déclare qu'il ne connaît pas cet Azo, à moins qu'il ne soit, dit-il, Hesso qui a recueilli les actes du concile tenu à Reims en 1119. Buzelin [*Gallo-Flandria*, p. 178], que D. Brial n'a pas consulté, dit que c'est un chanoine de Saint-Amé, mentionné par Grégoire VII dans une lettre à l'évêque de Paris [en fait la lettre de Grégoire VII, *PL* 148, n° 57, datée de 1074 et adressée à l'évêque Guillaume de Paris, parle du divorce entre le marquis Azo et son épouse Mathilde, et non de notre Azo]. Bien qu'Azo fût chanoine du temps de Grégoire VII, déposé en 1084 et mort en 1085, il n'est pas impossible qu'il ait assez vécu pour se trouver en relations littéraires avec Gossuin qui ne devint abbé qu'en 1131, mais qui passait déjà pour un habile philosophe, sous la prélature d'Alvise, son prédécesseur. Du reste on trouve dans les archives de cette église un acte du 6 des calendes de mai 1051, souscrit par le prévôt, nommé Azo. Suivant l'auteur des *Souvenirs à l'usage des habitants de Douai*, Azo serait l'un des fondateurs de la confrérie des Clercs parisiens [en réalité cette confrérie ne remonte qu'à 1330, cf. *Histoire des fêtes civiles et religieuses, des usages anciens et modernes du département du Nord*, par M^me^ Clément née Hémery, I, 2^e^ éd., 1386, p. 190, repris dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie* 2^e^ série, t. III, Amiens-Paris, 1854 p. 605] ».

partout, autant pour la hauteur des interprétations que pour la beauté du style, surtout parce que la plupart des gens agréent davantage les nouveautés, rejettent les choses anciennes quand il en survient de nouvelles, se donnent du mal sur ce qui est neuf, prêchent la nouveauté. Ces commentaires, maître Azon, le plus habile et le plus illustre des savants de ce temps, les avait prêtés à Gosvin, son seul bien-aimé, non pas en entier mais par portions, en sorte que lorsqu'il restituait une portion qui avait été transcrite, il en recevait une autre à transcrire. Afin que cette tâche se termine plus vite, il l'avait confiée à son frère, parce qu'il était rapide dans son travail, et donc prêt à répondre à sa demande.

La *VpG* nous livre ici en creux plusieurs renseignements d'une certaine valeur sur les *Glosulae*, s'il s'agit bien de ce texte. On apprend que beaucoup de copies en ont circulé, et qu'il s'agit d'un texte long, qui occupe plusieurs cahiers, et aussi d'un texte renommé et plein de nouveautés. Le luxe de précisions sur Azo et le mode de copie contraste en revanche avec le flou qui entoure l'origine du commentaire. Ces détails ayant été livrés au biographe par Gosvin lui-même, on en conclura que soit celui-ci ne connaissait pas le nom de l'auteur (on peut alors supposer qu'il n'était pas indiqué dans le manuscrit fourni par Azo), soit qu'il voulait le taire : ce nouveau non-dit pourrait une fois de plus renvoyer à Guillaume, encore une fois désigné par une appellation anonyme et louangeuse.

(13) Die uero quadam, cum quaternionem unum perscripsisset et ei porrexisset, ait ille : « Remittatur iste et alius transcribendus deferatur ». Haec idcirco dicebat quia licet aliud decreuisset, tamen non leuiter auellebatur ab studio litterarum. Tunc accedens frater propius, « Actibus, inquit, saeculi renunciare deliberas, mundum spernere, ualedicere uanitati, et rursum saecularia quaeris, mundo congaudes, amplecteris uanitatem ? Sumptibus huiusmodi non aedificatur humilitatis turris, non continentiae murus, non antemurale patientiae ; sed magis turrita superbia, pertinax mendacium, procacitas iracunda. Arte tali non domatur corpus, non uincitur mundus, Satanas non supplantatur ; sed magis eneruatur spiritus, suffocatur Dei timor, adiuuatur malignitas inimici. Armis aliis seruitur Regi Hierusalem, infertur uiolentia coelo, acquiritur paradisus, id est humilitate pura, poenitentia cordis, praerogatiua meritorum. Quid proficit ad aeternitatem promerendam recte loquendi regulas scire, et recte uiuendi regulam non tenere ? Nunquid qui perite loquitur et perdite uiuit haberi non debet pro perito, sed pro perituro ? Si Priscianus clauem tenet scientiae saecularis, non ideo sequitur ut sit clauiger paradisi ; et sermone diserto non absoluet Domini desertores, nec a iudice summo requiretur utrum legerimus Priscianum, sed si morem tenuerimus Christianum ». Tunc Gosuinus miratus super uerbis gratiae quae de ore eius procedebant et nil inueniens quod assertionibus illius refragari potuisset : Verum est, inquit, frater mi Bernarde, quod per oris tui uasculum diuina mihi gratia

propinauit ; quia summis anhians animus non debet infimis inhaerere ; nulla conuentio falsitatis ad ueritatem et non tam difficile quam impossibile dominis oppositis deseruire. Quia igitur ut asseruisti non exigetur a nobis subtilitas lectionis, sed simplicitas actionis, non regulae Prisciani sed uirtutes Christiani, quod transcriptum est a te remittatur ; et nil transcribendum postuletur. Dissimilibus deinceps animus noster est sollicitudinibus occupandus, aliis corpus laboribus affligendum. Si nostri cordis ager spinas et tribulos hactenus germinauit, excolatur deinceps uomere disciplinae, quo ferendis accommodus sit frumentis ; quia iuxta gentilis sententiam (cf. Hor. epist. 1, 39), Nil adeo saeuum est, ut non mitescere possit, si modo culturae patientem commodet aurem. Et si uere peccatis mori disposuimus, quid adhuc tanquam uiuentes in mundo declinamus ? ». Cuius responsione Bernardus exhilaratus Deum, qui uoci suae uocem uirtutis (Ps 67, 34) dederat, multarum prosequebatur actione gratiarum. Ex tunc sollicitudinibus huius saeculi gladio diuini timoris interemptis, sicut namque uentus Aquilo dissipat (Pru 25, 23) nubes, sic Domini timor expellit et peccata et occasiones peccatorum ; omnes illorum deinceps erat intentio qualiter id, quod erant acturi, aduertente nemine, nullis arbitris aliquo nesciente peragerent ; ne quod eis offendiculum (I Cor 9, 12) pareret uel parentum charitas uel gratia cognatorum (*VpG* I.13).

Deposita igitur rerum sarcina mundanarum, suscepit jugum Domini suaue et onus leue, et una cum germano suo Bernardo ad aratrum Domini obedientiae loris adstrictus, paratus fuit deinceps subsequi quocumque se uoluntas rectoris inclinasset, habens obsequendi quidem scientiam, sed ignorantiam calcitrandi… (*VpG* I.14).

Pourtant un jour, alors qu'il avait fini d'écrire un cahier et qu'il le lui tendait, celui-ci [Gosvin] dit : « Qu'on le rende et qu'on en apporte un autre à transcrire ». Il disait cela parce que, tout en ayant décidé autre chose, il ne se détournait pas sans mal de l'étude des lettres. Alors son frère en s'approchant dit : « Tu songes à renoncer aux actions du siècle, à mépriser le monde, à dire adieu à la vanité, et voilà qu'à nouveau tu cours après le siècle, tu t'amuses dans le monde, tu embrasses la vanité ? Ce n'est pas avec ce genre de frais que s'édifie une tour d'humilité, un mur de continence, un rempart de patience ; mais plutôt un orgueil garni de tours, un mensonge têtu, une insolence emportée. Avec un tel art le corps ne se dompte pas, le monde ne se vainc pas, Satan ne se détrône pas ; mais au contraire l'esprit s'amollit, la crainte de Dieu est étouffée, la malignité de l'ennemi trouve un appui. C'est avec d'autres armes que l'on sert le Roi de Jérusalem, que l'on fait preuve de fougue envers le ciel, qu'on gagne le paradis, à savoir par la pure humilité, la pénitence du cœur, le témoignage des mérites. À quoi sert pour mériter l'éternité de savoir les règles du bien parler, et de ne pas respecter la règle du bien vivre ? Est-ce que celui qui parle habilement et mène une vie de perdition, ne doit pas être tenu pour habile, mais pour destiné à se perdre ? Si Priscien tient la clef de la science séculière, il ne s'ensuit pas qu'il soit le portier du paradis ; et par son discours habile, il n'absoudra pas les déserteurs du Seigneur, et le juge

suprême ne demandera pas si nous avons lu Priscien, mais si nous avons respecté la coutume chrétienne ». Alors Gosvin, étonné des paroles de grâce qui sortaient de la bouche de celui-ci et ne trouvant rien à rétorquer à ces propositions, dit : « Ce que la grâce divine m'a servi par le vase qu'est ta bouche est vrai, mon frère Bernard, car l'esprit qui tend vers les hauteurs ne doit pas s'attacher aux choses basses ; il n'existe aucun accord entre le faux et le vrai et il est difficile, voire impossible, de servir des maîtres opposés. Puisque, comme tu l'as posé, on n'exige pas de nous la finesse de lecture, mais la simplicité de l'action, non les règles de Priscien mais les vertus du chrétien, qu'on rende ce que tu as transcrit et qu'on ne réclame rien à transcrire. Il nous faut occuper notre esprit par des inquiétudes d'un autre ordre, affliger notre corps d'autres fatigues. Si le champ de notre cœur a produit jusqu'ici épines et ronces, qu'il soit ensuite défriché par le soc de la discipline, pour être capable de porter des récoltes. Car selon la formule païenne, rien n'est à ce point sauvage qu'il ne puisse s'adoucir du moment qu'il prête une oreille docile à la culture. Et si nous nous sommes vraiment préparés à mourir au péché, pourquoi y inclinons-nous encore comme ceux qui vivent dans le monde ? ». Tout heureux de cette réponse, Bernard adressait de nombreuses actions de grâce à Dieu, qui avait donné la voix de sa puissance à sa parole. Une fois les préoccupations du siècle anéanties par le glaive de la crainte divine, car de même que l'Aquilon chasse les nuées, de même la crainte du Seigneur chasse et les péchés et les occasions de péché, leur intention se bornait à mettre en œuvre leur projet sans que personne ne le remarque ni ne soit au courant, afin que n'y mette obstacle ni l'amour de leurs parents ni l'amitié de leurs proches. Ayant donc renoncé à la charge des choses mondaines, il prit le joug délectable et le fardeau léger du Seigneur, et tout ensemble, lié avec son frère Bernard par la courroie de l'obéissance à la charrue du Seigneur, il fut ensuite disposé à se laisser guider n'importe où la volonté divine l'entraînerait, ayant assurément la science de l'obéissance, mais l'ignorance de la rébellion…)

Où et à quel moment a pu se dérouler cette scène ? Selon la *VpG* l'épisode est à placer à Douai. Azo ne veut pas ou ne peut pas se séparer de son commentaire sur Priscien, d'où le mode de copie fragmentée qu'il impose à Gosvin, ce qui appelle plusieurs questions. Azo est en effet décrit par la *VpG* comme un *physicus*, terme qui désigne ordinairement un médecin. Mais quel usage un médecin peut-il avoir d'un commentaire sur Priscien ? Deux hypothèses se présentent entre lesquelles il est difficile de trancher. Si *physicus* s'entend au sens large de « savant », il serait possible qu'Azo utilise la série de commentaires qu'il détient pour enseigner, ce qui l'empêche de s'en séparer longtemps. Cette hypothèse aurait pour elle de rendre compte du fait qu'Azo et Gosvin sont aussi, nous l'avons dit plus haut, dans ce rapport de *dilectio* de maître à élève : Azo ne prête en effet ce commentaire qu'à Gosvin et seulement en raison de l'affection qu'il a

pour lui. Si *physicus* est en revanche à prendre au sens strict, il faudrait supposer qu'Azo devenu médecin ait conservé ce manuscrit grammatical depuis ses études ou l'ait acquis ensuite ; en ce cas les conditions de copie auxquelles il contraint Gosvin seraient liées au prix qu'il attache au manuscrit. Un élément viendrait favoriser cette hypothèse, le fait que le traitement de la *uox*, au début du commentaire de Priscien, donne une représentation très physique de la réalisation du son vocal (rappelons que nous proposons d'identifier cette copie avec le manuscrit *B* des *Glosulae*, cf. Grondeux-Rosier-Catach dans ce volume). Cependant en l'absence de précisions de la *VpG*, ceci reste pure hypothèse.

Si l'on suit la chronologie de la *VpG*, l'épisode est à placer après la phase des succès parisiens, quand Gosvin est redevenu maître de grammaire dans sa ville natale. L'épisode est en effet présenté comme décisif pour la conversion : le lendemain matin voit Gosvin et son frère s'enfuir en cachette pour Anchin.

3.3. Les Notae Dunelmenses

Gosvin n'est pas seulement un candidat intéressant pour l'identification de Rival n° 2, il pourrait aussi l'être pour l'attribution d'une partie des *Notae Dunelmenses*, une série de notes grammaticales liées à Guillaume de Champeaux [29].

3.3.1. Brève présentation du texte

Cette série de commentaires contenus dans le manuscrit Durham, Cath. Libr. C.IV.29, consiste aujourd'hui en :

- 1 cours sur le verbe et son rapport avec le participe, précédé d'un prologue = *ND* I
- 1 cours sur le début du Priscien majeur (I.1 – XI.9) précédé d'un prologue = *ND* II
- 1 cours sur Priscien majeur qui s'arrête au livre XVI (I-1 – XVI.11) = *ND* III
- 1 cours sur Priscien mineur qui s'arrête en XVII.27 = *ND* IV
- 1 cours sur Priscien mineur qui va jusqu'en XVIII.108 = *ND* V

L'ordonnancement actuel ne reflète pas l'ordre rédactionnel. La comparaison des séries fait apparaître que la rédaction a dû observer un ordre différent, encore difficile à cerner. Tout ce que l'on peut dire pour le moment est que *ND* II est antérieur à *ND* I, car la première série renvoie plusieurs fois explicitement à la seconde, et que *ND* III

29. Cf. Rosier-Catach, 2003a et 2003b.

part des analyses de *ND* II pour les compléter ou les remplacer [30]. On voit en particulier *ND* I corriger et compléter *ND* II, sous l'influence d'un maître cité sous les initiales M. G. [31] et identifiable avec Guillaume de Champeaux [32]. La série *ND* II paraît avoir été rédigée de façon incomplète, en se fiant presque exclusivement aux opinions de M. G., qui n'est pas cité explicitement, avant que des corrections et des compléments ne soient apportés sur des points précis des livres VIII et XI : c'est ce qui constitue la matière de *ND* I. A-t-on un auteur ou deux pour ces deux premières séries ? Il est difficile de trancher : un renvoi de *ND* I à *ND* II à la première personne (cf. *ND* I ad VIII.38 : *Praeter acceptiones temporis quas* ***alibi exposuimus****...*), la conformité doctrinale sur la question du *motus*, rejeté dans la définition du verbe, feraient pencher pour un seul auteur ; des différences méthodologiques (le fait que *ND* I cite explicitement M. G., les hésitations très nombreuses exprimées en *ND* I par les adverbes *fortasse, forte, forsitan* etc., voir aussi le tableau infra) inviteraient à l'inverse à privilégier l'existence de deux auteurs. Les séries *ND* III et *ND* V ont pour point commun de témoigner d'une consultation intensive des *Glosulae*, qui n'étaient pas citées dans les trois autres séries, *ND* II et I et *ND* IV (mais il est vrai que *ND* IV est une série si brève qu'il est difficile d'en dire quoi que ce soit qui ne se ramène pas à un argument *a silentio*). Cette consultation des *Glosulae* a d'ailleurs suscité de nouvelles interrogations qui amènent souvent le ou les rédacteurs à consulter M. G. sur différentes questions techniques, ainsi qu'à comparer le texte de Priscien qu'il(s) reconstitue(nt) par l'intermédiaire des *Glosulae* à l'exemplaire qu'il(s) utilise(nt) : celui-ci paraît en effet avoir remanié l'ordre d'exposition des *IG* dans plusieurs paragraphes. On remarque d'ailleurs que même quand les *Glosulae* ne sont pas nommément citées dans *ND* III, elles sont intervenues pour éclaircir des points complexes des *IG*. Ces deux séries *ND* III et *ND* V observent la même neutralité sur la question du *motus*, comparant les positions de M. G. et M. A., avec peut-être une légère préférence pour la seconde, et utilisent aussi le même prénom *Rodbertus* dans leurs

30. Cette chronologie interne sera précisée dans l'introduction de l'édition à paraître.
31. Voir en particulier *ND* II et *ND* I sur le même passage VIII.43 des *IG* : en *ND* II l'auteur est persuadé de rendre compte de façon adéquate de la pensée de M. G. ; M. G. n'est pas nommé dans ce passage, mais on se rend compte que c'est son opinion qui est reprise en lisant *ND* I. M. G. a en effet lu le cours de son disciple, et lui a affirmé qu'il n'avait jamais dit cela. L'auteur corrige donc (*ND* I ad VIII.43), mais se permet de signaler que M. G. ne doit plus se souvenir de ce qu'il disait auparavant.
32. Cf. Rosier-Catach, 2003b.

exemples : faut-il y voir un indice d'une autorité rédactionnelle commune ou de la consultation d'une même source ? Là encore il est bien difficile de trancher.

Si les *ND* II et III traitent de la même section de Priscien (Priscien majeur), elles présentent au final peu de passages concernant *exactement* le même lemme. La nouvelle série *ND* III semble plutôt être venue compléter les lacunes de la première, et parfois l'amender dans certains passages. *ND* III se distingue aussi par la variété remarquable de ses sources : « M. G. » qui paraît désigner, au moins deux fois, la série *ND* II, les *Glosulae*, « M. S(tephanus) », bien plus souvent cité que M. G. d'ailleurs, « M. A. », ainsi peut-être que des gloses interlinéaires de Priscien, reconnaissables à leur brièveté.

Un des points caractéristiques des *ND* est le fait qu'elles donnent 332 occurrences des mots *forsan, forsitan, fortasse, fortassis* ou *forte*. Cette récurrence reflète peut-être la prudence de jeunes maîtres qui n'osent avancer aucune opinion personnelle sans un luxe de précautions. Il est cependant intéressant de détailler comment se répartissent ces mentions :

	***ND* I**	***ND* II**	***ND* III**	***ND* IV**	***ND* V**
Doutes	39	39	164	5	85
Paragraphes	62	224	599	13	297
Proportion	63	17	27	(38) 15	28

Les *ND* IV se singularisent par le fait que ces mentions de doute se concentrent en réalité sur deux pararaphes, dont on pourrait penser qu'ils sont les seuls à avoir été retravaillés par le rédacteur : IV.4 contient en effet 1 *forsitan* et 1 *forte*, IV.6 contient 2 *forsitan* et 1 *fortasse*. La répartition des mentions d'hésitations invite peut-être à reconstituer des séries *ND* II-IV, *ND* I, *ND* III-V, mais ceci reste encore à l'état d'hypothèse, dans la mesure où *ND* IV, très courte, présente, on l'a dit, trop peu d'éléments permettant de la classer aisément. *ND* I présente 63 % de paragraphes contenant des mentions de doute, qui sont peut-être le fait d'un jeune maître aux prises avec des problèmes complexes. La troisième série, qui rassemblerait *ND* III et *ND* V, est assez homogène avec ses 27 et 28 % de doutes : la confrontation de M. G. et des *Glosulae* suscite en effet de nouveaux questionnements, mais le ton est plus assuré, et le maître plus expérimenté, peut-on penser, qu'en *ND* I.

Les différentes séries relèvent sinon du même auteur, nous avons vu que cette hypothèse était difficilement tenable, du moins de la même

école : recours à M. G., qui est physiquement présent pour conseiller le(s) auteur(s) de plusieurs séries (*ND* I, III, V) ; emploi d'un vocabulaire propre (voir en particulier l'usage de l'adjectif peu courant *academicus* dans des contextes identiques en *ND* II et III).

3.3.2. Les points communs avec Gosvin

Nous avons vu que l'*HC* nous apprend que Rival n° 2, de l'entourage de Guillaume de Champeaux, enseignait sur Priscien, ce qui appelle un examen des *Notae Dunelmenses* rédigées dans le même contexte doctrinal, pour tenter de voir si une partie des *ND* pourrait refléter cet enseignement.

Dans cette hypothèse, il nous semble que l'on peut *a priori* éliminer les séries *ND* III et *ND* V : si le texte prêté par Azo est effectivement à identifier avec les *Glosulae*, le recours intensif de *ND* III et *ND* V aux *Glosulae* apparaît incompatible avec le fait que Gosvin ait eu connaissance de ce texte à la toute fin de sa carrière de grammairien. Les séries *ND* II et *ND* I paraissent alors plus intéressantes. M. G., Guillaume de Champeaux, y est en effet constamment soit mis à profit soit cité explicitement.

Nous avons d'autre part affaire à un ou des personnages qui confrontent souvent les données grammaticales à leur foi chrétienne. *ND* I ad VIII.59 mentionne ainsi le parfait *esuriui*, que son auteur peut lire en Mt 25, 35 et 25, 42 : la contradition avec Priscien, qui déclare n'avoir jamais rencontré ce parfait, est balayée par le recours à la formule célèbre de Grégoire le Grand selon laquelle l'Ecriture ne se laisse pas contraindre par les règles de Donat [33]. On en rapprochera en *ND* II ad III.1 le doute induit par le passage dédié aux comparatifs, à cause de l'idée d'infinitude qu'ils recèlent. Après avoir rappelé le point de vue de certains qui soutiennent que cette irruption de l'infinitude n'a rien de gênant, l'auteur donne son propre point de vue et dénonce les erreurs que fait commettre la dialectique en forçant le chrétien à adopter des modes de raisonnement (supposer par exemple que le mal est une essence) qui ne sont en rien garantis par les écrits de saints docteurs (*secundum sanctorum et catholicorum tractatorum assertionem et ueritatem*) ; il signale que même si son ignorance l'empêche de trouver une parade efficace à ces procédés, lui-même n'y croit pas. Le même questionnement à propos de l'infinitude revient en *ND* II ad V.46. Le commentaire de *ND* II sur le prologue de Priscien fait également apparaître des références à la patristique, quand l'auteur

33. Holtz, 1986.

explique les mots *iuniores* et *perspicatiores* par les exemples des saints Jérôme, Ambroise, Augustin et Grégoire, une des lectures favorites de Gosvin :

> *ND* II ad prol. : Vel in specie ad tempus aut in ipso tempore Prisciani ita potuit euenire quod inuenirentur quidam IUNIORES PERSPICATIORES (prol. ; 1, 7). Potuit enim Deus augmentare hominibus quibus uoluit et quando uoluit, ut in tempore beati Ieronimi, Ambrosii, Augustini, Gregorii beati etc.

Il est en effet intéressant de noter que, tandis qu'Abélard se fait connaître en théologie par un commentaire sur Ezéchiel, censé remplacer tout ce qui s'est écrit jusqu'alors, Gosvin ne se lassera jamais de relire le commentaire de Grégoire sur ce même livre (*VpG* I.15, I.16, I.19…). Aussi bien *ND* I que *ND* II peuvent correspondre aux doutes évoqués par Gosvin et son frère Bernard, et à la tension spirituelle sous-jacente décrite par la *VpG* ; les deux mentions de Grégoire le Grand pourraient d'ailleurs pointer vers une autorité rédactionnelle unique.

En conclusion, il nous semble que l'on a des chances que le second rival dont parlent l'*HC* et Gosvin d'Anchin ne soit qu'un seul et même personnage ; il apparaît en tout cas que disjoindre la *VpG* et l'*HC* impliquerait que deux personnages aient eu un destin en tous points identique, commençant par un succès dans les arts profanes avant de se tourner vers la vie monastique, ce qui est évidemment possible.

La *VpG* constitue en tout cas un document littéraire de toute première importance, tant pour la précision de son récit que pour les non-dits dont il fourmille. Mais tout aussi capitale est sa visée qui est de présenter Gosvin à la fois comme un David et comme un anti-Abélard. Le parallèle des destinées y est omniprésent : Abélard et Gosvin ont connu des trajectoires de même type, à ceci près que Gosvin est censément allé volontairement vers la vie monastique (même si la *VpG* laisse transparaître que les désillusions professionnelles ont joué un rôle non négligeable dans la conversion du modèle) ; Gosvin n'enseigne ni pour l'argent ni pour la gloire personnelle ; Gosvin ne cherche pas à impressionner à tout prix ses élèves, ni à se montrer redoutable (on peut penser ici a contrario aux traits d'esprit acides d'Abélard et à son humour mordant qui n'épargnait personne, pas même le vénérable Anselme de Laon) ; Gosvin témoigne constamment de son attachement à la tradition, au contraire d'Abélard toujours prompt à rechercher l'innovation, mais aussi d'autres maîtres qui ne sont pas nommés, mais se passionnent par exemple pour les nouveaux

commentaires sur Priscien, uniquement parce qu'ils sont nouveaux ; Gosvin renonce volontairement aux pompes profanes et à la gloriole qu'il aurait pu en tirer, au contraire d'Abélard qui n'en voit pas les pièges.

Tableau synoptique

HC	*VpG*
Abélard part se reposer en Bretagne	
Guillaume devient chanoine régulier, s'installe dans un monasterium (Saint-Denis-le-Chatre dans la Cité) où il continue à enseigner (la rhétorique) ; il a abandonné son poste (de dialectique) à Rival n° 1	Gosvin suit l'enseignement de maîtres renommés (Guillaume et Joscelin ?)
Abélard revient à Paris ; il affronte Guillaume sur les Universaux	« improbator aliarum probatarum »
Discrédit de Guillaume, qui ne s'aventure plus à traiter de dialectique (> leçons de grammaire ?)	
Rival n° 1 est remplacé par Abélard	
Guillaume fait remplacer Abélard par Rival n° 2 (qui donne des leçons sur Priscien)	Gosvin tient école
Abélard part à Melun, Guillaume s'écarte aussi (à Saint-Victor ; Pâques 1111)	
Abélard revient à Paris, à Sainte-Geneviève	
Guillaume revient enseigner à Paris, dans son monasterium	Gosvin se fait préparer pour affronter Abélard, contre l'avis de Josclin
Guillaume et ses élèves affrontent Abélard et ses élèves	Gosvin rencontre Abélard
Guillaume vide l'école de Rival n° 2 par sa présence, malgré la bonne réputation acquise par ce dernier par ses leçons sur Priscien	
Rival n° 2 se tourne vers la vie monastique	Gosvin retourne à Douai puis devient moine à Anchin (1114 ou 1115)
Abélard part en Bretagne, Guillaume part pour Châlons (1113)	

Quatre notes biographiques sur Guillaume de Champeaux

Charles de Miramon
CNRS / EHESS, Paris

Guillaume de Champeaux échappe à ses biographes. Le lecteur de l'*Histoire de mes malheur*s y trouvera un Abélard qui transperce les pages par sa personnalité. La fréquentation assidue de la correspondance d'Yves de Chartres permettrait sans doute de dégager le portrait psychologique de l'évêque et canoniste. Mais Guillaume n'a laissé aucun écrit où se devine aisément son individualité. Dans le seul ouvrage qui est très certainement de sa main, une abréviation des *Morales sur Job* composée dans son vieil âge, il n'ajoute, semble-t-il, rien de personnel [1]. La liste de ses autres œuvres philosophiques et théologiques reste encore en discussion mais sa pensée nous est vraisemblablement connue le plus souvent par des intermédiaires, élèves ou disciples, qui les ont mises par écrit. Il n'est le héros d'aucun récit, il n'y a ni *vita* victorine, ni *gesta* châlonnais.

On pourrait dès lors être tenté de déconstruire la biographie de Guillaume de Champeaux comme Arsenio Frugoni l'a fait pour Arnaud de Brescia et de distinguer le Guillaume de Champeaux d'Abélard, le Guillaume de Champeaux de la *Vita prima* de saint Bernard, le Guillaume de Champeaux des historiens de la philosophie ou de la théologie [2]. Guillaume serait tour à tour la première victime du célèbre crime universitaire contre un *Doktorvater*, le prélat qui canalise la bouillonnante énergie du jeune Bernard de Clairvaux, le porte-étendard de la théorie sur les universaux de l'essence matérielle, un contributeur au *Liber pancrisis*, florilège classique de l'*École de Laon*. Guillaume n'existerait pas ou, en tout cas, il n'existerait qu'au miroir des autres. La mise en garde de Frugoni contre les dangers de la

1. Wasselynck, 1962, p. 20-21.
2. Frugoni, 1954.

méthode « philologico-combinatoire » s'appliquerait aussi à Guillaume. Mais avant de rouler sur la commode pente déconstructionniste, il faudrait avoir épuisé les recherches érudites sur les traces et l'action de Guillaume. Un pan entier du personnage reste méconnu : Guillaume de Champeaux, homme d'Église, archidiacre de Paris puis évêque de Châlons-en-Champagne. Afin de construire sur des bases solides, nous avons dressé le catalogue d'une trentaine d'actes dans lesquels Guillaume est intervenu. Les actes analysés dans le regeste publié en annexe sont indiqués dans les pages qui suivent par un numéro encerclé. Ce travail et la découverte de sources nouvelles permettent de réévaluer quatre points de sa carrière : la renonciation à certains bénéfices ecclésiastiques en 1108, l'obscure fondation de Saint-Victor, son enseignement comme évêque et enfin l'acte de fondation de l'hôpital de Châlons.

1. GUILLAUME ET LA LUTTE CONTRE LES PERSONNATS

La vie de Guillaume sort de l'ombre documentaire lorsqu'il devient archidiacre en 1106 [3]. Nous manquons d'études sur les archidiacres à Paris et d'une synthèse sur la fonction archidiaconale aux XI^e^-XII^e^ siècles [4]. Au début du XII^e^ siècle le terme archidiacre recouvre une très grande variété de situations : simple dignité ou véritable fonction, petit nombre ou vaste cohorte, etc. [5]. Dans le diocèse de Paris, il existe trois archidiacres et les archidiaconés – Paris, Josas et Brie – sont délimités par la Seine et la Marne [6]. Comme dans d'autres diocèses influencés par les idées réformatrices, les archidiacres sont hiérarchisés. L'archidiacre de Paris dont la circonscription recouvre la cité et le Nord-Est de la région parisienne est le grand archidiacre [7]. Il dirige

3. Sur les questions de datation, voir le regeste publié en annexe.
4. Sur Paris voir Plongeron, 1987, p. 105-117 et Gane, 1999. Pour Paris, nous conservons un document important de 1127 qui fixe les limites du pouvoir entre l'archidiacre et l'évêque : Guérard, 1850, t. 1, p. 28-29.
5. Bon article « Archidiacre » dans le *Dictionnaire de droit canonique*, 1935 et deux études de cas : Locatelli et Fiétier, 1977 et Watanabe, 1991.
6. Les frontières sont connues à travers les pouillés du XIII^e^ siècle (voir la carte dans Plongeron, 1987) mais l'étude des actes de Guillaume montre que, très vraisemblablement, elles s'appliquaient dès le début du XII^e^ siècle. L'Île-de-la-Cité dépend à l'époque de l'archidiacre de Paris ; les archiprêtrés urbains autonomes apparaissant plus tardivement, cf. « L'ancien diocèse de Paris et ses subdivisions », *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. 13, 1938, col. 1849-1854.
7. Ce titre que l'on trouve dans d'autres diocèses – comme Reims – n'est cependant pas utilisé à Paris.

non seulement l'archidiaconé le plus important mais il est aussi le fidèle second de l'évêque [8].

La documentation parisienne est trop parcellaire à la fin du XI^e^ siècle pour déterminer quelle part a eu Galon, le nouvel évêque qui entre difficilement en fonction en 1105, dans la (re)-fondation de la fonction archidiaconale. En tout cas, Guillaume fut un appui important dans la politique réformatrice de ce prélat. Comme l'a montré Robert-Henri Bautier, le diocèse parisien est agité par des conflits qui dureront jusqu'aux années 1130 [9]. Ces batailles opposent un clan réformateur dont l'âme est l'évêque et différents opposants (grands monastères immunitaires, pouvoir royal, clan des Garlande).

L'une des marques des réformateurs est leur scrupuleux légalisme dont ils s'arment pour partir en guerre contre les « mauvaises » coutumes. C'est ainsi qu'il faut comprendre, selon nous, ㉗ l'acte de 1108 dans lequel Guillaume renonce à certains revenus ecclésiastiques. La paroisse aux XI^e^ et XII^e^ siècles dans la France du Nord et de l'Ouest est une complexe machine [10]. Les modèles d'organisation sont variés. Le personnat en constitue le type le plus original. L'idéal-type administratif du personnat distingue d'abord l'église et l'autel. L'église (nommée parfois *bodium* ou *bogium*) renvoie au bâtiment et aux revenus pour l'entretien, l'autel à la liturgie et aux revenus liés à l'exercice du culte. Les revenus d'une paroisse comportent la dîme, les revenus du bien-fonds (la *dos* de l'église) ainsi que les offrandes et le casuel. Trois personnages se partagent pouvoirs, obligations et revenus. Le propriétaire reçoit les revenus de l'église, généralement deux tiers de la dîme et les revenus du bien-fonds. La *persona* (qui donnera l'anglais *parson*) perçoit une partie des revenus de l'autel : un tiers de la dîme et souvent une part des offrandes. Le desservant, très mal documenté dans les sources, récolte le casuel et les offrandes et, sans doute, touche une portion congrue des deux autres. La *persona* est un clerc séculier local d'importance ; un prévôt, un doyen, un archidiacre ou un chanoine qui cumule des revenus. Fonctionnellement, les mécanismes du personnat sont similaires à ceux de la pluralité des bénéfices du XIII^e^ siècle. Ils permettent à une élite cléricale de concentrer à son profit des rentes qui pouvaient être transmises, vendues, échangées. L'évêque, lors du renouvellement d'une *persona*, percevait un droit de mutation et conservait ainsi un contrôle. L'idéal-

8. Cf. *infra*, n. 80.
9. Bautier, 1981 ; Bautier, 1991.
10. Nous simplifions ici les études plus nuancées – la documentation est très délicate d'interprétation – de Delmaire, 1994, p. 105-122 et Demouy, 2005.

type du personnat est une reconstitution et ne se rencontre pas dans la documentation à l'état pur. Le personnat apparaît le plus souvent dans la documentation à l'occasion de sa disparition. On trouve ainsi dans les chartriers des communautés religieuses de nombreux actes dits d'incorporation par lesquels l'évêque ou la *persona* donne ou lègue le personnat à l'institution [11].

À partir de la fin du XI^e^ siècle, la papauté et les milieux réformateurs vont lutter contre le personnat ou en tout cas contre les personnats d'églises possédées par des communautés religieuses. Ce n'est pas l'injustice faite au desservant dont le revenu est ponctionné par la *persona* qui offusque les réformateurs. La portion congrue n'émeut pas grand monde au Moyen Âge. Le scandale c'est la privatisation simoniaque de *spiritualia*. Le concile de Clermont de 1095 interdit les personnats dans les églises possédées par des communautés religieuses [12].

Faute d'études sur la paroisse en Île-de-France à cette époque, il est difficile de se faire une idée de l'importance du personnat dans le diocèse de Paris. Il ne fait cependant pas de doute que le diocèse de Paris comptait au début du XI^e^ siècle un petit groupe de « personnalités ». Le nombre de chanoines à Notre-Dame était faible et les prébendes certainement grasses. Galon reçoit du pape lors de son investiture une bulle pour abolir la coutume selon laquelle certains chanoines étaient vassaux d'autres [13]. Parmi ces personnalités se trouve le chanoine Herbert. En 1107 (⑤), le doyen Bernier et le chapitre lui accordent la cure (*presbyteratus*) d'Orly. La description du contenu de ce droit de cure – nommer et révoquer les desservants, percevoir le revenu – correspond au personnat même si le terme n'est pas employé. À la fin du dispositif, on trouve une clause qui stipule qu'à la mort d'Herbert aucune autre *persona* ne pourra être nommée car un bien ecclésiastique (*res ecclesiastica*) ne peut être soustrait totalement à une communauté. Cette clause utilise un vocabulaire canonique spécifique, différent de celui employé dans le reste du texte [14]. Elle a été ajoutée vraisemblablement par Guillaume de Champeaux qui est témoin de l'acte et qui est sensible, comme nous allons le voir, à la question. La forme de la concession à Herbert est sans doute un compromis entre le

11. Le vocabulaire des chartes est souvent trop imprécis pour déterminer si la communauté possède l'*ecclesia*, l'autel ou les deux.
12. Somerville, 1972 qui présente les différentes versions du canon dont les divergences textuelles témoignent de la difficile réception.
13. Lasteyrie, 1887, n° 103 corrigé par Luchaire, 1890, n° 29.
14. Sur ce vocabulaire, voir Miramon, 2006.

chapitre et le clan réformateur. Dans une bonne logique réformatrice, toute transaction sur une église paroissiale devait être proposée et validée par l'évêque ou l'archidiacre qui devaient préserver le droit d'examen de l'ordinand ainsi que le droit de synode. Dans le cas du chanoine Herbert, il n'en est rien. Galon n'est pas mentionné dans l'acte. Orly se trouve dans l'archidiaconé de Josas dont l'archidiacre est Étienne de Garlande. Cependant, Étienne témoigne à l'acte sans jouer un rôle particulier. L'autonomie du chapitre a été préservée même si le clan réformateur obtient l'assurance d'une future mise en application du canon du concile de Clermont.

Ce conflit autour de la légitimité des personnats permet de relire l'acte de 1108 (⑥) par lequel Guillaume renonce à certains revenus ecclésiastiques. Dans ce document, Guillaume donne au chapitre de Notre-Dame trois tiers d'autels situés dans son archidiaconé : Saint-Martin de Gonesse, Saint-Martin d'Herblay et Saint-Gervais de Paris. Guillaume explique que ces revenus lui ont été donnés à cause de son archidiaconat mais sont considérés comme lui appartenant en propre. Comment comprendre ici *autel* ? Il ne s'agit pas de l'*altar* distingué de l'*ecclesia.* Autel désigne dans ce texte la paroisse dans son ensemble. On retrouve donc la répartition usuelle deux tiers / un tiers de la dîme. La charte de 1108 se comprend ainsi comme un acte d'incorporation de personnats dans lequel Guillaume met en pratique la réglementation canonique. La lecture classique de l'acte de 1108 comme le témoignage d'une conversion religieuse n'a pas lieu d'être. Après l'abandon de ses personnats, Guillaume conserve sa prébende à Notre-Dame et les revenus de son archidiaconat. Il faut reprendre à neuf la question de la chronologie de la fondation de Saint-Victor.

2. LA FONDATION DE SAINT-VICTOR : HYPOTHÈSES

Guillaume de Champeaux est célèbre pour avoir fondé Saint-Victor mais le déroulement de cette fondation reste obscur [15]. Aucun récit « officiel » n'a été élaboré. La *chronica abbreviata* victorine des années 1180 ignore totalement Guillaume. Elle place la fondation en 1114, alors qu'il est déjà évêque, mentionne rapidement Gilduin pour

15. Pour abréger les notes, nous renvoyons à la contribution de Constant Mews dans ce volume qui donne la bibliographie rétrospective sur ce sujet.

s'attarder plus longuement sur Hugues de Saint-Victor [16]. Le nécrologe de l'abbaye fournit des renseignements comparables [17]. Le principal récit est celui proposé par Abélard dans l'*Histoire de mes malheurs*. Il est elliptique. Le nom de Saint-Victor n'y est pas mentionné. On n'y trouve aucun élément de datation. À cette source, il faut ajouter quelques lettres contemporaines, les deux chartes de fondation et les chroniqueurs plus tardifs. De cet ensemble documentaire ne se dégage pas immédiatement un récit cohérent. Ceci ne s'explique pas uniquement par la malchance ou par l'imprécision des sources. Comme l'a montré Robert-Henri Bautier, les débuts de Saint-Victor, avant l'arrivée d'Hugues, furent difficiles [18]. Saint-Victor devint Saint-Victor avec Hugues et son histoire antérieure doit être abordée de manière autonome sans préjuger du succès postérieur.

La datation constitue une première difficulté. Quand est née l'abbaye de Saint-Victor ? Le récit d'Abélard indique clairement que Guillaume a fondé une communauté religieuse lors d'un processus de conversion. Traditionnellement, on faisait coïncider la fondation avec l'acte de 1108 que nous avons analysé dans le cadre de la lutte contre le personnat. On pensait que cet acte marquait l'abandon par Guillaume de son archidiaconat et sa conversion religieuse. Cependant, il existe un acte de 1110 (⑪) où Guillaume témoigne comme archidiacre. C. Mews propose alors de repousser à 1111 la fondation du monastère [19]. Une source que nous pouvons dater avec certitude de cette année indique que Guillaume est converti. Mais, un acte du 23 mars 1112 (⑬) récemment édité montre que Guillaume est toujours archidiacre à cette date. Le premier acte qui mentionne son remplaçant, Girbert, chancelier, futur évêque de Paris date de la fin avril – début août 1112 [20]. Enfin, une lecture minutieuse du passage de l'*Histoire de mes malheurs* permet de comprendre que Guillaume a occupé au moins deux lieux différents – l'un dans Paris, l'autre en dehors – lors de sa conversion [21].

16. Dominique Poirel prépare une étude et une édition de ce texte inédit. Je le remercie de m'avoir communiqué le passage de la chronique concernant la fondation de Saint-Victor.
17. Molinier, 1902, t. 1/1, p. 535-608.
18. Bautier, 1991.
19. Voir sa contribution dans ce volume.
20. Dufour, 1992-1994, n° 73.
21. Cette lecture est le fruit de séances de travail du groupe *Glosulae*. La démonstration est donnée dans la communication d'Anne Grondeux. Dans sa communication, C. Mews soutient une position différente. Les pages qui suivent doivent beaucoup à cette lecture collective des sources.

Guillaume est ainsi resté archidiacre durant son processus de conversion et il n'y a pas lieu de placer une date définitive en 1108 ou en 1111. Pendant plusieurs années, Guillaume a donc combiné vie religieuse, activité archidiaconale et enseignement. Ce n'est pas étonnant. Les récits médiévaux de conversion ont le tropisme du chemin de Damas. Le futur abbé, fondateur d'ordre, moine trouve sa vocation soudainement et abandonne de manière irrévocable ses habits mondains. La réalité est souvent plus complexe. La conversion à l'âge adulte débute souvent par un vœu privé ou public. La réalisation de ce vœu peut être longue et hésitante et doit tenir compte des pressions sociales et des contingences matérielles [22]. Le vœu peut aussi rester lettre morte [23].

On ne peut donc dater avec certitude le processus de conversion de Guillaume. Dans la fourchette 1108-1111, on peut privilégier une chronologie courte qui recule au plus tard la conversion de Guillaume ou, et c'est notre opinion, estimer que les vicissitudes de la fondation et son caractère progressif supposent une durée plus ample.

2.1. Modèles d'action et contexte

Comment remplir les silences du récit d'Abélard ? Les hypothèses que nous proposons s'élaborent entre deux garde-fous. La première limite est la gamme de modèles qui fournissent une norme d'action mais aussi un schéma narratif dans lequel l'action peut devenir récit. La deuxième limite est plus classique. Il s'agit du contexte politique, religieux et économique parisien de l'époque.

Quels étaient les modèles d'action disponibles à Guillaume ? Une première inspiration provenait de Saint-Quentin de Beauvais qu'Yves de Chartres avait dirigé et dont Galon était ancien membre. Saint-Quentin était un exemple d'un monastère périurbain de chanoines réguliers. Un modèle très populaire dans les milieux réformateurs de la fin du XI^e^ et du début du XII^e^ siècle dans la France du Nord [24]. On peut penser qu'après les réformes effectuées avec Galon les années précédentes, le clan réformateur parisien cherchait à créer un monastère de

22. On trouvera un exemple classique de réécriture du récit de conversion en comparant les plus anciennes *vies* de saint François et la *Legenda maior* de Bonaventure cf. Dalarun, 2002.
23. Raoul Le Verd fait vœu avec saint Bruno de se convertir. Il restera pourtant à Reims et deviendra archevêque (*Lettres des premiers chartreux*, Paris, 1988 [*SC* 88], p. 77).
24. Pour un aperçu général, voir Miramon, 2006.

ce type qui pourrait servir de point d'appui aux efforts futurs. Un monastère périurbain ne se créait le plus souvent pas *ex nihilo*. Il réformait ou refondait un établissement existant. Il fallait trouver, dès lors, un lieu adéquat à la périphérie de la ville, généralement une église ou une ancienne collégiale. L'évêque fournissait la première dotation en patrimoine. Le chapitre cathédral local pouvait fournir des revenus sous la forme de prébendes ou d'annates.

Un deuxième modèle est celui du philosophe aux champs. Il s'agissait de transporter son école en dehors de la pernicieuse ville pour la transformer en un ermitage intellectuel. C'est le parcours de Maingaud, le maître de Guillaume [25]. À son tour, Abélard s'inspira sans nul doute de Guillaume pour son expérience du Paraclet. Ces expériences qui furent toutes des échecs tentèrent de combiner les deux grandes utopies de cette génération, l'idéal scolaire et l'idéal érémitique.

Le troisième modèle est celui d'Augustin dans la Vie de Possidius. Ce texte, lu et travaillé dans le milieu des chanoines réguliers du XII^e^ siècle, décrit Augustin, professeur respecté de rhétorique, se retirant pour une retraite spirituelle dans un monastère campagnard et se tournant vers la théologie [26]. Augustin devient ensuite évêque tout en organisant une vie régulière avec ses clercs [27]. La carrière de Guillaume de Champeaux forme un miroir avec celle d'Augustin. Il fait peu de doute que Guillaume a pu prendre Augustin comme modèle de vie et que les disciples de Guillaume ont pu évoquer rétrospectivement la conversion de leur maître à l'aune de son illustre prédécesseur [28].

25. Sur Maingaud ou Manegold, voir dans ce volume l'article d'Irène Caïazzo. Nous sommes de l'opinion qu'il faut distinguer Maingaud de Manegold de Lautenbach.
26. Possidius, *Vita Augustini*, cap. 2-5 (*PL* 32, col. 35-38).
27. Pour les virtualités de lecture de la vie d'Augustin par les chanoines réguliers au XII^e^ siècle, voir la réécriture de Possidius par le prémontré Philippe de Harvengt, *Vita beati* Augustini, analysée par Neel, 1995. Philippe de Harvengt transforme Augustin en un enseignant de la dialectique en utilisant le vocabulaire scolaire du XII^e^ siècle (*PL* 203, col. 1208-1209) puis insiste sur Augustin fondant des monastères, *scholae christi.*
28. Pour l'influence du modèle d'Augustin voir *infra* et cette allusion dans Petrus Abaelardus, *Historia calamitatum*, éd. 1978, p. 10.34-35 : « mon ancien maître Guillaume, alors archidiacre de Paris, prit l'habit chez les clercs réguliers. Il nourrissait l'espoir, racontait-on, que cet acte public de vertu religieuse lui faciliterait l'accession à la prélature. Il n'eut guère besoin d'attendre : on l'éleva au siège épiscopal de Châlons ». Il faut noter que certains manuscrits réglementaires de chanoines réguliers incluent la *Vie* écrite par Possidius, ce qui montre son caractère normatif (Dereine, 1948, p. 36).

Notre hypothèse est que ces différents modèles d'action se sont succédé et superposé et que les méandres de la fondation tinrent au contexte difficile de ces années.

Au-delà des hésitations personnelles de Guillaume qui nous resteront à jamais inconnues, le contexte des années 1109-1113 est particulièrement difficile. Il s'agit tout d'abord d'une époque de crise agricole. La chronique de Saint-Pierre-le-Vif de Sens nous apprend qu'en 1109, le prix du setier de froment a doublé et que les conditions climatiques gâtèrent la vigne [29]. La chronique de Morigny parle de sept ans de disette [30]. Cette situation rendait certainement difficile la création d'une nouvelle communauté qui, dépourvue de revenus agricoles provenant d'un patrimoine foncier, devait acquérir sa nourriture sur le marché. D'autre part, 1109-1112 sont des années de guerres sporadiques en Île-de-France [31].

Il faut aussi vraisemblablement prendre en compte la complexe construction identitaire et normative des chanoines réguliers durant ces années. Les chanoines réguliers eurent toujours des difficultés pour démarquer leur identité de celle des moines. Ils eurent dès lors l'idée de faire patronner leur mode de vie par le plus célèbre des Pères, Augustin. Charles Dereine dans un article pionnier a montré que l'idée de règle augustinienne apparaît à Reims en 1067 et est propagée principalement par Urbain II [32]. Cependant, contrairement à la règle de saint Benoît, texte fixe et éprouvé par une pratique pluriséculaire, la *regula Augustini* était constituée d'un dossier à dimension variable dont le cœur était la *regula tertia* (adaptation de la lettre 211 d'Augustin) auquel on pouvait ajouter le pseudo-Augustinien *ordo monasterii* qui donne des prescriptions plus dures sur le travail, le jeûne et propose un *ordo* liturgique qui sembla très étrange aux clercs de l'époque. L'*ordo monasterii* fut brièvement adopté par certaines fondations canoniales pour être ensuite rejeté. Très tôt, certains pensèrent que la règle était un pseudépigraphe [33]. Cet imbroglio textuel provoqua des débats non seulement parmi les chanoines réguliers mais aussi plus largement dans l'opinion cléricale de l'époque comme en témoigne un passage célèbre de la *vita A* de Norbert de Xanten [34]. La

29. Bautier et Gilles, 1979, p. 152
30. Cusimano, 2006, p. 32
31. Luchaire, 1890.
32. Dereine, 1946.
33. Verheijen, 1967 étudie le débat sur l'attribution. Ses conclusions sur l'authenticité de l'ensemble du dossier ne font pas l'unanimité.
34. *MGH, SS* 12, p. 683.

crise de conscience s'articule autour de deux plans. Quel doit être le mode de vie des chanoines réguliers ? Faut-il préférer les fondations érémitiques à celles urbaines ? Cette tension est claire lors de la fondation de Prémontré. Hériman de Tournai raconte les efforts de Barthélémy de Joux, évêque de Laon, pour retenir Norbert en 1119 / 1120. L'évêque lui propose de diriger la communauté de chanoines réguliers de la chapelle (*ecclesiola*) périurbaine de Saint-Martin, typologiquement semblable à Saint-Victor. Cependant, Norbert lui répond « je n'ai pas abandonné de grandes richesses à Cologne pour en obtenir de petites à Laon. Je ne veux pas rester dans les villes mais plutôt dans les lieux déserts et sauvages (*incultis*) » [35]. De leur côté, les chanoines de Saint-Martin refusent le mode de vie trop ascétique proposé par Norbert [36].

Il y eut donc dans ces années-là un trouble sur légitimité du mode de vie canonial et une compétition érémitique entre moines et chanoines. Ces états d'âme furent de courte durée. Le geste fondateur que constitua l'écriture de la *carta caritatis* cistercienne, approuvée par le pape en 1119, libéra la capacité des clercs d'écrire de nouvelles normes de vie religieuse. Une ecclésiologie polyhiérarchique se renforça pour expliquer que chaque mode de vie religieux a sa perfection interne et son utilité propre [37]. Néanmoins, le modèle des chanoines réguliers périurbains fut ébranlé comme en témoigne le *Libellus de diversis ordinibus*, un traité composé par un chanoine régulier dans les années 1130 pour défendre ce mode de vie [38]. Saint-Victor fut, du reste, la dernière fondation d'importance de ce type.

Guillaume de Champeaux fut-il touché, ou même partie prenante, de cette crise de conscience ? Le dossier textuel sur sa conversion est muet sur le sujet. Il est difficile de dater le début des débats autour de la règle de saint Augustin. La plupart des sources à ce sujet pointent vers les années 1115-1125, c'est-à-dire après la fondation de Saint-Victor. Néanmoins, on peut ajouter la *Collectio X (IX) partium* au faisceau d'indices déjà rassemblé par Charles Dereine. Cette collection canonique fait partie d'un ensemble composé dans les diocèses de Thérouanne / Arras par, vraisemblablement, l'évêque Jean de Warneton. Le témoin le plus ancien de la *Collectio X (IX) partium* est antérieur à 1110 et a pour particularité de placer en tête de la quatrième

35. Hermannus Tornacensis, *De miraculis sanctae Mariae Laudunensis*, p. 204-205.
36. *Vita A* (*MGH, SS* 12, p. 678-679) et pour une vue d'ensemble, Dereine, 1947.
37. Boureau, 1993.
38. Constable et Smith, 1972.

partie un chapitre *De regula Augustini et eius observacionibus* [39]. La *Collectio X (IX) partium* montre que dans les milieux cléricaux réformateurs dès les années 1110, l'enveloppe normative « règle de Saint Augustin » est travaillée. Il est donc probable que Guillaume fut confronté aux mêmes problèmes qui se posèrent à Norbert quelques années plus tard. La tentation érémitique joua certainement un rôle dans son processus de conversion. La solution choisie par Saint-Victor fut, cependant, différente de celle de Prémontré [40]. Norbert revendiqua une adhésion à la règle de saint Augustin à laquelle il donnait une forte tournure érémitique. Saint-Victor adopta une organisation plus classique [41].

2.2. Première phase

1	1109 ?	Début du processus de conversion de Guillaume interprété a posteriori sur le modèle d'Augustin. Guillaume tente de fonder un monastère de chanoines réguliers sur le modèle de Saint-Quentin de Beauvais ; départ dans un monastère sur l'Île-de-la-Cité, peut-être Saint-Denis-de-la-Châtre, avec l'objectif de s'en servir comme base matérielle. Guillaume est remplacé par un maître (Rival n° 1) à Notre-Dame.
2		Guillaume continue à enseigner la philosophie dans son monastère. Abélard revient à Paris assister au cours sur la rhétorique de Guillaume. Joutes intellectuelles avec son maître, vraisemblablement encouragées par les protecteurs d'Abélard (Petrus Abaelardus, 1978, p. 65-66)
4	1110 ?	Le camp Garlande convainc les indécis au chapitre Notre-Dame de les appuyer face au danger de régularisation du chapitre et de nommer Abélard en concurrence directe avec

39. Fowler-Magerl, 2005, p. 209-214 et Dereine, 1951, p. 555. La datation de la première version de la *Collectio X (IX) partium* reste en débat. Dans une communication au *Thirteenth International Congress of Medieval Law* (Esztergom, Hongrie, août 2008), Joaquín Sedano a critiqué l'analyse de Linda Fowler-Magerl (datation précoce de la première version, lien avec Jean de Warneton). On attend la publication de sa thèse aux éditions Eunsa de l'université de Navarre. La *Collectio X (IX) partium* est une transformation de la Panormie. Rolker, 2007, 2006 a remis en cause l'attribution de la Panormie à Yves de Chartres, ce qui pose à nouveau la question de la date de composition de cette collection. Enfin, le dossier de la symbiose entre Règle de saint Augustin et textes canoniques est complexe et mériterait une étude spécifique.
40. Sur Prémontré, la littérature en langue allemande est très abondante. Voir en particulier Ehlers-Kisseler, 2002.
41. Voir *infra*.

	Guillaume. Étienne de Garlande devient doyen de Sainte-Geneviève, bloquant ainsi une autre possibilité de réforme d'un chapitre séculier.
5	Déchéance de Guillaume et du camp des réformateurs. Éclipse de Galon. Fureur de Guillaume contre Abélard (Petrus Abaelardus, 1978, p. 66.100-115).

Tableau 1 – Première phase

Comme nous l'avons indiqué, il n'est pas possible de dater avec précision le début de la conversion de Guillaume. 1109 semble l'année la plus vraisemblable car elle correspond à un trou dans le regeste de ses actes. Abélard nous indique que Guillaume adopte le mode de vie (*habitus*) des chanoines réguliers et se retire dans un monastère de l'*urbs* parisienne où il continue son enseignement de la philosophie [42]. Si on passe en revue les établissements religieux de l'Île-de-la-Cité et de ses alentours, le lieu probable de sa retraite pourrait être la vieille collégiale de Saint-Denis-de-la-Châtre dont la censive actuellement comprise sous l'Hôtel-Dieu correspond à l'angle de la rue de la Cité et du quai de la Corse [43]. Saint-Denis-de-la-Châtre est un établissement moribond au XII^e^ siècle et la documentation est maigre. Dans un acte de 1115, nous savons qu'on y trouve un cloître (*claustrum*) entouré de vieux murs dans lequel résident des chanoines [44]. Saint-Denis constituait un lieu adéquat pour une (re)fondation d'un monastère de chanoines réguliers urbains.

Cependant, la retraite de Guillaume correspond à un retournement de situation du camp réformateur parisien. Pour une raison inconnue, peut-être une maladie, Galon devient presque invisible dans son diocèse après 1108. Dynamique réformateur auparavant, il connaît une brutale éclipse. Il est curieusement absent des actes de ces années [45]. Il réapparaît au printemps 1111 [46]. Il faut ensuite attendre 1114-1115

42. Petrus Abaelardus, *Historia calamitatum*, éd. 1978, p. 65.70-80.
43. Bautier, 1981, p. 43-44. L'établissement est aussi orthographié Saint-Denis-de-la-Chartre.
44. Dufour, 1992-1994, n^o^ 101 Le monastère deviendra plus tard un prieuré de Saint-Martin-des-Champs.
45. Ainsi (⑪).
46. Si on place (⑫) à la fin de la fourchette de datation. Une vente de terres (21 avril-30 août 1112) par le chapitre de Saint-Marcel dont l'acte est conservé dans le cartulaire de Saint-Spire de Corbeil est faite *assensu Gualonis* (http://elec.enc.sorbonne.fr/cartulaires/sspire/acte136). Galon ne souscrit pas l'acte.

pour qu'il produise de nouveaux actes [47]. En 1112, Pascal II s'adresse directement à Guillaume alors que le pape connaissait personnellement l'évêque de Paris [48]. Galon ne sera même pas capable de faire une donation conséquente à Saint-Victor. Son successeur sera obligé de coucher par écrit ce que son prédécesseur avait légué. La faiblesse de Galon faisait sans nul doute les affaires du camp Garlande qui pouvait influencer le jeune roi Louis VI. En 1109, Louis accorde un acte aux chanoines de Saint-Frambourg de Senlis dans lequel il se réserve l'investiture du doyen (*a nobis regio more vestiatur decania*) [49]. Le clerc qui a rédigé ce privilège agitait un chiffon rouge devant les yeux des réformateurs. L'interdiction de l'investiture d'un dignitaire ecclésiastique par un laïc constituait le cœur de la bataille en cours entre la papauté et l'empire et l'objet de nombreux canons de conciles contemporains. L'acte de 1109 révèle qu'à cette époque, Louis VI – ou en tout cas son entourage – adopte une attitude offensive vis-à-vis des thèses réformatrices.

Guillaume amorce sa conversion dans ce contexte défavorable. Quelle en est la nature ? Comment pouvait-on devenir chanoine régulier ? La règle de saint Augustin ne donne aucun détail sur le processus de conversion. Contrairement à la règle de saint Benoît, on n'y parle ni de profession, ni de noviciat. Il n'y a pas d'habit canonial défini. En s'en tenant à la *regula secunda*, la vie de chanoine régulier supposait une vie commune sans propriété individuelle, une hiérarchisation dans la communauté entre un maître et des disciples et enfin une modération dans le vêtement, l'alimentation et la parole (l'*habitus* augustinien). Dans un milieu urbain comme l'Île-de-la-Cité, l'identité communautaire passait sans nul doute principalement par une autonomie liturgique. Guillaume et ses compagnons devaient réciter les heures, célébrer certaines messes dans leur *monasterium* et marquer ainsi un écart avec la communauté de Notre-Dame.

Les chanoines réguliers se percevaient en continuité et non pas en opposition avec le monde clérical séculier. Yves de Chartres tenait une

47. Acte perdu de 1114 signalé par Lasteyrie, 1887, nº 167, acte cité p. 29, n. 111 et Lasteyrie, 1887, nº 169. Les normes de production et de conservation des actes épiscopaux de la France du Nord au début du XIIe siècle pointent vers un ratio d'entre une et trois chartes par an (Tock, 1991, p. 196 ; Morelle, 1991, p. 180). Pour Guillaume, le ratio est légèrement supérieur à 1. Pour Galon, le ratio est d'environ 2 jusqu'en 1108, s'effondre entre 1109 et 1113 et remonte entre 1114 et 1116.
48. On pourrait faire l'hypothèse que Galon serait alors présent au concile de Latran, mais Pascal II l'aurait certainement indiqué dans la bulle.
49. Dufour, 1992-1994, nº 30.

école publique alors qu'il dirigeait Saint-Quentin de Beauvais [50]. Jean de Warneton a été un membre de la communauté périurbaine du Mont-Saint-Éloi d'Arras et fut nommé archidiacre [51]. La perception par Abélard du scandale de la conversion de Guillaume tient de la polémique, ou, sans doute, d'un écho de la crise de conscience canoniale que nous avons mentionnée.

Les chanoines de Notre-Dame craignaient sans doute que la nouvelle école de Guillaume à Saint-Denis-de-la-Châtre lui serve de base pour « régulariser » leur chapitre. L'attitude du chapitre cathédral fut du reste hostile pendant de nombreuses années à Saint-Victor [52]. L'évêque était absent et le jeune roi se rebellait contre le clergé réformateur. Étienne de Garlande réussit à convaincre ses collègues de remplacer le *magister* de l'école cathédrale (Rival n° 1) par le bouillant Abélard [53]. Le premier projet de fondation est un échec.

2.3 Deuxième phase

7	Début 1111	La menace d'Hugues de Puiset conduit à une alliance du camp Garlande, de l'épiscopat réformateur, de l'abbaye de Saint-Denis et de Louis VI. Un accord est trouvé, officialisé lors de l'assemblée de Melun. Abélard est déplacé à Melun et remplacé à l'école cathédrale par Rival n° 2. Étienne obtient un privilège important pour Sainte-Geneviève validé par le camp réformateur. Guillaume se rapproche du pouvoir royal et obtient l'assurance d'un prochain épiscopat.
9	Pâques 1111	Séjour érémitique de Guillaume à Saint-Victor. Il reprend ensuite son enseignement. Il se déplace peut-être avec ses disciples dans un lieu plus éloigné de Paris (Puiseaux ?).

50. Jean de Warneton fut son étudiant (*MGH, SS* 15.2, p.140).
51. Simons, 1987. La réforme du chapitre cathédrale de Sées de 1131 (Arnoux et al., 2000, p. 317) fournit un autre exemple d'archidiacres réguliers.
52. Bautier, 1991.
53. On ne connaît pas la procédure de choix de l'enseignant de l'école cathédrale qui n'était pas nécessairement membre du chapitre. Ce maître qu'Abélard ne nomme pas est désigné par convention Rival n° 1 (cf. la contribution ici d'Anne Grondeux). Il n'y a pas lieu de voir un rôle particulier du chancelier ou de l'évêque, ni de penser que le Rival n° 1 fut Girbert, comme le pense Robert-Henri Bautier.

10		Abélard revient à Paris et installe son école à Sainte-Geneviève (Petrus Abaelardus, 1978, 66 : 127-130).
12	Printemps 1112	Retour de Guillaume à Paris. Il reprend son enseignement dans son ancien monastère. L'enseignant de l'école cathédrale, Rival n° 2, devient moine. Dernier acte de Guillaume comme archidiacre. Guillaume participe activement dans la chancellerie royale à la rédaction de l'acte de fondation de Notre-Dame de Puiseaux, puis de l'acte de voirie de l'évêque de Paris.
13		Départ d'Abélard pour la Bretagne (Petrus Abaelardus, 1978, p. 67.155-157).
14	1113	La fondation de Notre-Dame des Puiseaux ne se réalise pas et c'est finalement à Saint-Victor qu'une communauté s'installe. Guillaume devient évêque de Châlons et, à l'occasion de sa consécration épiscopale, il obtient un diplôme modifié de fondation.

Tableau 2 – Deuxième phase

Au printemps 1111, une alliance contre Hugues de Puiset est scellée à l'assemblée de Melun. Les différentes factions, Louis VI, l'épiscopat réformateur, les Garlande, l'abbaye de Saint-Denis, s'accordent et échangent les bons procédés. Abélard est déplacé à Melun et remplacé par un maître (Rival n° 2) au goût de Guillaume [54]. Étienne de Garlande reçoit la confirmation par l'épiscopat réformateur d'un privilège pour Sainte-Geneviève [55].

C'est dans ces conditions politiques apaisées que Guillaume entreprend une expérience érémitique. Nous avons à ce sujet quatre témoignages : une épître d'Hildebert de Lavardin, une lettre d'un étudiant allemand, le récit d'Abélard et une mention postérieure dans le *De vita vere apostolica*, un texte de la fin des années 1120. La lettre d'Hildebert n'est pas datée mais serait rédigée, selon notre scénario, dans le second semestre 1111 [56]. L'étudiant allemand écrit de Paris que Guillaume s'est retiré à Pâques 1111 dans « une très pauvre petite église » [57]. Hildebert loue Guillaume comme un nouveau Diogène dans son tonneau. Il n'indique aucun lieu géographique précis mais renvoie

54. Petrus Abaelardus, 1978, p. 66.116-120. Ce maître qu'Abélard ne nomme pas est désigné par convention Rival n° 2 (cf. ici l'article d'A. Grondeux).
55. Dufour, 1992-1994, n° 50.
56. Moos, 1965, p. 340-341.
57. *Codex Udalrici*, n° 160, éd. Jaffé, 1864-1873. T. 5, 1869, p. 285-286. Pour la datation voir *infra* p. 75, n. 132.

au onzième verset du psaume 83. Dans la partie du verset qui n'est pas citée par Hildebert, le psalmiste loue celui qui réside dans les parvis (*atriis*) de la maison de Dieu. Or, les chanoines réguliers périurbains ont glosé le sens spirituel du parvis. Ils justifient leur implantation en expliquant qu'ils habitent des parvis à la fois dans le Temple mais aussi proches des hommes [58]. Cette « très pauvre petite église » proche de Paris mentionnée par l'étudiant allemand correspond parfaitement à ce que nous savons de Saint-Victor à cette époque, vieille et modeste chapelle funéraire [59]. Guillaume a choisi un lieu caractéristique du reclus. Abélard, quant à lui, parle d'une certaine *villa* à distance de la ville. *Villa* peut se comprendre comme un domaine rural ou comme un village. Le terme correspond mal au Saint-Victor primitif. Il se peut qu'Abélard vise un lieu plus campagnard où Guillaume aurait aussi vécu de manière érémitique, par exemple les Puiseaux, premier lieu de fondation de Saint-Victor. On peut aussi imaginer qu'Abélard, en utilisant le mot *villa*, voulait surtout indiquer que Guillaume ne s'était pas retiré dans un *desertum* et que son érémitisme était de pacotille. Un dernier témoignage de la conversion érémitique de Guillaume est le *De vita vere apostolica*. Il s'agit d'une des nombreuses controverses entre moines et chanoines rédigées dans ces années. Le texte est écrit sans doute à la fin des années 1120, peut être par Honorius Augustodunensis [60]. Pour appuyer la légitimité du *transitus* entre chanoine régulier et moine, l'auteur du *De vita vere apostolica* raconte que Guillaume s'est converti au monachisme alors qu'il avait été un chanoine régulier *perfectus* [61]. Dans le contexte de l'ouvrage, *perfectus*

58. Constable et Smith, 1972, p. 70-74.
59. Bautier, 1991.
60. L'attribution du *De vita vere apostolica* fait l'objet d'une polémique. Marie-Odile Garrigues pense que l'auteur est Honorius Augustodunensis (Garrigues, 1987) ; Maria Lodovica Arduini opine pour Rupert de Deutz, cf. Arduini, 1985 et le compte-rendu critique de John Van Engen (*Speculum*, 63, 1988, p. 355).
61. *De vita vere apostolica*, 5.17 : « D. Quid igitur si aliquis canonicorum voluerit ad hoc privilegium sanctitatis ascendere, nunquid judicatur id debere ? M. Absque dubio iudicatur debere, si tamen ad hoc a suo preposito humiliter licentiam vult querere, nec bonum est si hoc voluerit sibi temere contradicere. Nam multi sanctorum episcoporum etiam post episcopatum se monachos fecere, quod dignum laude magis iudicatur et, a nemine nisi a stultissimo vituperatur. Nam nostra etiam memoria beatus Willelmus Catalaunensis episcopus, cum esset perfectus regularis canonicus, omniumque judicio probatus, terque licet subterfugisset, tandem invitus episcopus efficitur. In quo quam sancte vixisset, nullus qui hoc scit dubitare conceditur. Hic, inquam, regularis canonicus et episcopus sanctus, cuius quasi claro oculo nil latuit in omni divina scriptura, dum testaretur regulam sancti Augustini ad perfectionem non sufficere, voluit sicut et fecit se monachum facere, quod tantum virum nunquam constaret fecisse, si hoc sciret non licuisse » (*PL* 170, col. 659).

renvoie à l'échelle de perfection des religieux graduée selon la rigueur de la règle suivie. La règle de saint Augustin, même dans sa variante érémitique, reste moins parfaite que la règle de saint Benoît.

Dans son épître, Hildebert de Lavardin loue la conversion de Guillaume mais l'enjoint à continuer son enseignement. L'expérience érémitique semble se transformer rapidement [62]. La lettre de l'étudiant allemand indique que Guillaume accueille désormais les étudiants gratuitement « selon l'exemple de maître Maingaud » pour enseigner « les sciences divines et humaines ». Le maître retourne ensuite avec ses élèves à Paris dans son ancien monastère, peut-être pour hiverner. Il s'y trouve en tout cas en 1112 [63]. En effet, Guillaume se rapproche de Louis VI et a vraisemblablement travaillé à cette époque à la rédaction de plusieurs actes royaux. Jean Dufour a insisté dans son édition des actes de Louis VI sur la singularité diplomatique de la dotation de Notre-Dame de Puiseaux qui sera reprise intégralement dans le diplôme de fondation de Saint-Victor. D'une part, le latin et les formules sont d'une qualité inusitée dans la chancellerie royale. D'autre part, l'acte a une teinture ecclésiastique ; il est scellé dans la chapelle de l'évêque et un grand nombre de prélats, une assemblée quasi-conciliaire, témoignent. Ce diplôme a, de plus, la particularité d'être conservé sous une double ampliation, c'est-à-dire une expédition en double exemplaire, l'un des exemplaires a un sceau plaqué et l'autre un sceau pendant [64]. À une époque où la chancellerie royale n'archive pas sa production, l'utilité de la double ampliation n'est pas évidente. L'un des exemplaires correspond sans doute à une mise en scène de l'écrit, de l'apposition des croix autographes de souscription et du scellement. Il s'agit, en tout cas, d'un des premiers usages du sceau pendant par la chancellerie de Louis VI, pratique qui va progressivement remplacer le sceau plaqué [65]. Enfin, le scribe qui a copié le diplôme pour le Puiseaux et pour Saint-Victor est le même, une main que Jean Dufour a qualifiée de « victorine » et qui se rapproche de celles d'autres clercs de Notre-Dame à l'œuvre dans la chancellerie royale dans ces années [66].

C'est enfin au second semestre 1112 que Guillaume abandonne son archidiaconat. C'est vraisemblablement à cette date que l'on doit

62. Pour d'autres exemples d'ermites solitaires rejoints rapidement par des disciples voir Milis, 1979 et Arnoux et al., 2000.
63. Petrus Abaelardus, *Historia calamitatum*, éd. 1978, p. 67.132-140.
64. Dufour, 1992-1994, t. 3, p. 71.
65. Dufour, 1992-1994, t. 3, p. 115.
66. Dufour, 1992-1994, t. 3, p. 47-48.

placer l'ascension de Guillaume au sacerdoce. Une pratique – mais pas une règle – veut qu'un archidiacre soit nécessairement diacre. Dans le cas fréquent, des archidiacres promus évêques, la prêtrise était souvent une formalité accomplie juste avant l'ordination épiscopale. Cependant, les chanoines réguliers ont insisté sur la nécessaire lenteur de l'ascension de l'échelle des ordres [67]. La retraite de Guillaume ainsi que son triple refus de l'épiscopat peut se comprendre comme une volonté de spiritualiser son sacerdoce [68].

La rédaction de ces deux diplômes signifie que le projet se fige. On ignore les raisons exactes de la translation du lieu de fondation mais, en fin de parcours, Guillaume revient au projet initial périurbain [69]. Remarquons, à une époque où ces mots ont une grande importance, que les chartes de fondations du Puiseaux et Saint-Victor parlent de « chanoines réguliers » et pas de « chanoines réguliers de saint Augustin » alors que la fondation contemporaine et proche géographiquement de la canoniale Saint-Jean-et-Saint-Éracle de Sens renvoie encore à Augustin [70]. La bulle de confirmation de Pascal II de 1114 ne mentionne pas Augustin [71]. La titulature du chef de la communauté de Saint-Victor est un détail significatif. Les chanoines réguliers ont beaucoup hésité sur la désignation du supérieur. Fallait-il le nommer maître, prévôt, abbé, prélat, prieur ou rien du tout [72] ? Les chartes de fondation du Puiseaux et de Saint-Victor instaurent la libre élection d'un abbé. La bulle de Pascal II en 1114 est adressée à Gilduin, prieur. Il deviendra abbé par la suite. La charte de fondation de Saint-Jean-et-

67. Constable et Smith, 1972, p. 58.
68. Sur ce triple refus cf. *supra*, n. 61.
69. Si l'on accepte de dater l'acte sur la voirie de l'évêque entre le diplôme du Puiseaux et celui sur Saint-Victor, une hypothèse – fragile – serait de remarquer que l'acte de voirie (Dufour, 1992-1994, n° 121) indique que l'évêque et le roi se partagent désormais le droit de banlieue (*banleuga*). Ceci bloque l'expansion des seigneuries banales des établissements religieux comme Sainte-Geneviève ou Saint-Germain-des-Près et lève de possibles ambiguïtés sur le statut juridique de la chapelle de Saint-Victor. Ce serait donc la restauration du pouvoir temporel de l'évêque par le roi qui conduirait Guillaume à reconsidérer le choix de Puiseaux. Sur le droit de banlieue, voir Lombard-Jourdan, 1972, p. 385.
70. *Gallia Christiana*, t. 12, Instr. 18. La charte de fondation marque une grande importance du texte de la règle. Le prieur fait profession *per librum regule*. Comme le remarque Ludo Milis pour Arrouaise, la première bulle de confirmation de Pascal II en 1107 indique que les chanoines d'Arrouaise font profession *secundum beati Augustini regulam*, mention reprise dans une seconde bulle de 1116 mais qui disparaît dans une troisième bulle de Calixte II en 1119 (*CCCM*, 175, n° 3, 6, 11).
71. Lohrmann, 1989, n° 2. Sur la réception postérieure de la règle de saint Augustin à Saint-Victor, Berndt, 2002.
72. Milis, 1979, p. 66.

Saint-Éracle de Sens organise aussi l'élection d'un prieur qui pourra devenir abbé et explicite la différence entre les deux fonctions. L'abbé est à la tête d'une communauté plus nombreuse ; il peut provenir de l'extérieur ; il est non seulement élu mais aussi consacré [73]. Le premier choix du terme « prieur » était assez ouvert. Il dénotait un refus de littéralisme augustinien (la *regula tertia* parle de prévôt) tout en se mettant à l'écart de la terminologie monastique. En choisissant en 1113 le terme d'abbé, Guillaume indiquait qu'il plaçait Saint-Victor en dehors des expériences érémitiques contemporaines [74].

Abélard raconte que le retour de Guillaume provoqua la ruine de Rival n° 2 qui dirigeait l'école cathédrale et qui, dépité, entra en religion. Les élèves d'Abélard menèrent des joutes intellectuelles contre Guillaume et ses étudiants. La Vie de Gosvin analysée dans ce volume par Anne Grondeux raconte en détail le défi mené par Gosvin, étudiant avancé, contre Abélard. La Vie de Gosvin et l'*Histoire de mes malheurs* concordent mal. Gosvin ne dit rien de Guillaume mais mentionne le maître Josselin de Soissons ignoré par Abélard. L'analyse doctrinale semble aussi montrer que les débats sur les universaux dans ces années-là ne se résument pas à un duel entre Guillaume et Abélard mais qu'il existait d'autres maîtres, dont Josselin, et d'autres théories [75]. La situation scolaire à Paris lors du départ de Guillaume pour Châlons est sans doute plus complexe que ce que nous indique Abélard.

Guillaume a donc parcouru un sinueux parcours entre un projet initial classique, une tentation érémitique et un retour final à sa première intuition. Il n'a jamais abandonné ses fonctions archidiaconales et son enseignement. Projets et modèles d'action ont varié. La conversion religieuse s'est muée en promotion épiscopale.

3. L'ÉCOLE DE CHÂLONS

Les sources narratives locales concernant les évêques de Châlons sont maigres. Nous n'avons ni chroniques, ni gestes. Les annales de la cathédrale sont squelettiques [76]. Pourtant, il existe un récit châlonnais

73. *Gallia Christiana*, t. 12, Instr. 18.
74. Une évolution similaire se retrouve à Saint-Quentin de Beauvais. Le premier supérieur, Yves de Chartes, est qualifié de *prelatus*. Raoul est le premier abbé de Saint-Quentin, élu en 1105 comme l'indique une note dans le cartulaire (Paris, BnF, nouv. acq. lat. 1921, fol. 20).
75. Iwakuma, 2004, p. 310-312.
76. *MGH, SS* 16, p. 488-490.

sur Guillaume inconnu jusqu'alors mais dont la transmission pose quelques problèmes.

Un manuscrit d'érudit daté de 1753 conservé à la Bibliothèque municipale de Châlons sous la cote 250-251 et intitulé *Mémoire concernant les évêques et la ville de Chaalons* conserve la note suivante :

> Le vénérable Guillaume de Champeaux ait été appelé pour gouverner le dioscèse de Châlons en qualité d'évêque, y rétablir parmi les chanoines de la cathédrale la vie régulière qu'il avait professé à Saint Victor de Paris avant sa promotion. Il vécut en communauté avec son chapitre, faisant lui même les leçons publiques à son clergé avec beaucoup de zèle, expliquant la sainte écriture avec bien de l'onction et de l'éloquence. Ce fut dans cette occasion qu'il fit venir à la ville les autres archidiacres, car le seul grand archidiacre résidait à Châlons, et leur accorda les principales places aux quatre extrémités des chanoines. Ils gardent encore à présent ces mêmes sièges dans le chœur et dans les processions ils marchent immédiatement avant l'évêque sous la fonction de diacre et de sous-diacre quand il officie pontificalement [77].

L'auteur anonyme de ce recueil indique qu'il s'agit d'une traduction « d'un ancien manuscrit latin tiré de la bibliothèque de l'église cathédrale Saint-Estienne de Chalons en Champagne ». Il s'agit vraisemblablement d'un manuscrit liturgique qui conservait des gloses historiques liées à des fêtes liturgiques. C'est dans ce même manuscrit, aujourd'hui perdu ou qui n'a pas encore été identifié, que Charles Rapine, historien de l'Église de Châlons du XVII^e^ siècle trouva des détails sur la visite d'Eugène III en 1147 à l'occasion de la dédicace de la cathédrale [78]. La note de 1753 n'est pas, malgré les indications de l'érudit local, une fidèle traduction mais plus une adaptation d'une glose qui expliquait l'origine historique de la place des archidiacres dans la procession de l'évêque et dans le chœur des chanoines de la cathédrale. Le début de la note a été certainement aussi rajouté par le peu soigneux antiquaire du XVIII^e^ siècle. La mémoire de Guillaume comme fondateur de Saint-Victor est très faible au Moyen Âge. Il faut certainement voir ici une influence de la lecture du tome de la *Gallia Christiana* concernant Châlons ou de la notice sur Guillaume par Rapine qui proposait une narration sur la fondation de Saint-Victor appuyée sur l'*Histoire de mes malheurs*.

77. Châlons-en-Champagne, Bibl. mun. 250, p. 5-6.
78. Rapine, 1636, p. 281-283. Selon Rapine, il s'agirait de l'ordinaire de la cathédrale. Les fichiers de provenance de l'IRHT sont très maigres sur la bibliothèque de Saint-Étienne qui semble avoir largement disparu.

Si l'on décante la note de 1753, on peut restituer les informations suivantes :

1. Guillaume vivait en communauté avec les chanoines ;
2. Il enseignait aux clercs la *sacra scriptura* ;
3. Il fit résider au chapitre les quatre archidiacres et pour marquer leur importance leur accorda des stalles spéciales et une position prééminente dans certaines processions.

Nous pouvons suivre dans le regeste des actes de Guillaume la présence des quatre archidiacres. Trois se nommaient Odon et le quatrième Herbert [79]. L'Odon qui était vraisemblablement le grand archidiacre était aussi doyen de Saint-Étienne [80]. La position protocolaire des archidiacres est instructive. Le chapitre de Châlons à l'époque de Guillaume semble fonctionner par module de trois. On y trouve trois dignitaires : le doyen, le chantre et le trésorier, trois prêtres, trois diacres et trois sous-diacres. La disposition des stalles suivait normalement un ordre hiérarchique avec l'évêque au centre et les chanoines disposés à la droite et à la gauche de la stalle épiscopale par ordre de dignité et de séniorité [81]. Le placement par cercles concentriques : l'évêque au centre, les douze chanoines autour, les quatre archidiacres enfin correspond aux typologies communautaires de l'Église primitive superposant le schéma du Christ assis au milieu des apôtres et celui des sept premiers diacres élus parmi les disciples. Les chanoines réguliers réformateurs du début du XII^e^ siècle accordent une grande importance à ce retour à l'*ecclesia primitiva* [82]. La figure de l'évêque enseignant à ses clercs renvoie à la figure d'Augustin dans la Vie de Possidius qui est décrit comme vivant en communauté avec les clercs d'Hippone et prodiguant un enseignement intellectuel, spirituel et moral [83]. Ce modèle augustinien de l'évêque théologien aura une courte vie au Moyen Âge. Les théologiens scolastiques lorsqu'ils sont coiffés de la mitre abandonnent presque toujours leur activité d'écriture. Le modèle de l'évêque-enseignant est vivant dans la première moitié du XII^e^ siècle comme en témoigne le célèbre portrait de Gilbert de la Porrée qui reprend un canon pictural appliqué à Augustin [84].

79. ⑭ ; ⑰ ; ⑳.
80. ⑭. La désignation de l'archidiacre de la métropole comme le « grand archidiacre » est une tradition rémoise (Demouy, 2005, p. 660) postérieure au XII^e^ siècle.
81. Demouy, 2005, p. 67-75 pour l'exemple bien documenté de Reims.
82. Lauwers, 2004 et Constable, 1998, p. 158-161.
83. Possidius, *Vita Augustini*, cap. 5 (*PL* 32, col. 37-38).
84. Valenciennes, Bibl. mun. 197, fol. 7v reproduit en couverture de Dronke, 1992.

Nous avons, de plus, d'autres preuves de l'existence d'une école à Châlons. Un acte de 1115 liste comme témoin Guillaume, les quatre archidiacres, les dignitaires du chapitre et deux *magistri* Étienne et Rainier [85]. Ces deux enseignants n'apparaissent pas dans les listes précédentes de témoins. Ils ont été vraisemblablement recrutés par Guillaume après son élection épiscopale. Leur place dans la liste des témoins indique leur statut éminent au chapitre. Étienne est certainement Étienne de Vitry, connu à travers un épisode de la *Vita prima* de Bernard de Clairvaux que la tradition cistercienne dénommera la *Grande pêche*. Lors d'un séjour à Châlons, Bernard convertit de nombreux étudiants. Guillaume de Saint-Thierry parle « d'une multitude de nobles et de lettrés, de clercs et de laïcs ». Effectivement, à travers les listes de témoins des chartes, on perçoit une croissance puis une décroissance des chanoines de la cathédrale [86]. Bernard les ramène à Clairvaux et commence leur formation. Leur maître, Étienne de Vitry, se présente alors à la porte du monastère pour être aussi admis au noviciat. Bernard pressent l'échec de cette vocation et murmure : « Il est arrivé seul, il repartira seul ». En effet, Étienne s'enfuit peu après. Rainier reste à Châlons [87]. L'un des étudiants convertis par Bernard est Roger, premier abbé de Trois-Fontaines [88].

Il existait donc dans les années 1115 un groupe d'étudiants à Châlons pris en charge par deux maîtres : Étienne s'occupait des plus âgés ; Rainier, vraisemblablement, des plus jeunes. Guillaume assurait un enseignement de théologie. Nous savons qu'au moins deux de ses sentences théologiques (l'une sur les *spiritualia* et l'autre sur l'aumône) datent des années 1116-1119 [89]. Ajoutons que le chroniqueur Aubry de Trois-Fontaines, s'appuyant sur Hélinand de Froidmont, place en 1114 l'enseignement théologique de Guillaume [90]. Abélard

85. ⑳.
86. ⑭ : 3 prêtres, 3 diacres, 3 sous-diacres, 2 acolytes ; ⑯ : 5 prêtres, 6 diacres, 5 sous-diacres, 3 acolytes ; ㉜ : 3 prêtres, 5 diacres, 4 sous-diacres. On voit le caractère modeste de cette multitude même si les étudiants de Châlons n'étaient pas tous chanoines !
87. Rainier témoigne dans ㉛ et ㉜ comme prêtre ; on le retrouve dans un acte de 1124 comme *magister* (Meinert, 1932-1933, nº 17).
88. C'est sans doute le Roger diacre dans ⑭ et ⑯. Cédric Giraud me fait remarquer qu'un exemplaire, aujourd'hui perdu, du *Liber Pancrisis* se trouvait dans la bibliothèque de Cheminon, abbaye de chanoines réguliers puis cistercienne, fille de Trois-Fontaines et très proche géographiquement, cf. Giraud, 2010, p. 195 et 204.
89. On peut déduire la date de composition de ces sentences à partir de leur emplacement dans le *Liber Floridus*, un florilège chronologique cf. Miramon, 2006, p. 237-239.
90. *MGH, SS* 23, p. 820.

mentionne aussi l'enseignement de théologie de Guillaume évêque [91]. Enfin, Rupert de Deutz se déplaça de Liège à Laon et à Châlons en 1117 pour défendre ses positions sur la prédestination avec Anselme de Laon et Guillaume, qualifié de « maître et à la fois évêque » [92].

Guillaume n'abandonna donc pas l'enseignement après son élection épiscopale. Il organisa une école à Châlons active jusqu'en 1117 et il faut vraisemblablement dater l'essentiel des sentences théologiques de Guillaume de la période châlonnaise. La *Grande pêche* de Bernard de Clairvaux a certainement entraîné la fermeture de cette école [93]. Adriaan Bredero a justement noté que ce recrutement n'a pu se faire sans l'accord de Guillaume, à l'époque le principal protecteur de Bernard [94]. Guillaume organisa la fondation de l'abbaye de Trois-Fontaines, première fille de Clairvaux (㉖). Roger, ancien étudiant à Châlons, en devint le premier abbé. En 1117, Guillaume abandonne donc le modèle augustinien qu'il suivait depuis son archidiaconat parisien. Guillaume intervint à plusieurs reprises en faveur des intérêts de Clairvaux mais il est trop rapide d'analyser les dernières années de sa vie sous le seul prisme cistercien [95].

4. GUILLAUME ET LA FONDATION DE L'HÔPITAL DE CHÂLONS

Le dernier acte de Guillaume que nous analyserons ici sommairement révèle les continuités et de nouvelles orientations au soir de sa vie. Cet acte (㉜) rédigé quelques semaines avant sa mort peut se lire comme son testament. Dans sa forme, le testament de Guillaume rejoint la poignée d'actes longs, soignés et élaborés dans lesquels sa marque est certaine.

Le testament débute par un préambule qui développe l'idée des prélats comme les cultivateurs de la vigne du Seigneur des armées (Is. 5, 7) qui doivent éliminer les mauvaises herbes que sont les nuisibles coutumes. Guillaume abolit donc (1) la pratique des évêques

91. Petrus Abaelardus, 1978, p. 67.168-161.
92. *PL* 170, col. 428. Cf. Giraud, 2010, p. 174.
93. On pourrait ainsi comprendre l'erreur de Rupert de Deutz (*PL* 170, col. 483) qui pense que Guillaume est mort en 1118. L'activité intellectuelle ne s'interrompt pas à Châlons en 1117. Il existe, en particulier, trois collections canoniques qui sont sans doute compilées dans cette ville dans les années 1130 (Brasington, 1997). Cependant, il ne semble pas que l'on puisse faire un lien entre ces collections et Guillaume.
94. Bredero, 1998, p. 120-121.
95. Pour les rapports avec Bernard de Clairvaux, voir *infra Regeste*.

de Châlons de vendre ou de mettre en gage les vases liturgiques du trésor de la cathédrale. Il supprime aussi (2) l'obligation du banquet d'intronisation (*pastum*) pour les nouveaux chanoines et le paiement d'une redevance (*feodum*) pour les nouveaux doyens et chantres. À l'hôpital qui jouxte le cloître, il accorde (3) les annates, c'est-à-dire le fruit des prébendes dans l'année qui suit la mort ou le départ d'un chanoine. Il fait aussi d'autres dons à l'hôpital et édicte que le lieu jouira (4) de l'immunité ecclésiastique pour les criminels mais pas pour les voleurs. Enfin, il donne (5) au chapitre dix églises.

La suppression des droits de relief associés au renouvellement des chanoines et dignitaires (2) s'inscrit dans la ligne du combat contre la vente de prébende, combat pour lequel Guillaume invente le concept de *spiritualia* [96]. L'allusion faite dans le testament à l'Esprit Saint renvoie clairement aux sentences du Guillaume sur la simonie. L'abandon du droit de l'évêque de vendre les objets liturgiques précieux trouve sa source, comme l'indique Guillaume, dans le droit canonique. Une règle ancienne interdit, en effet, la vente de vaisselle liturgique sinon pour nourrir les pauvres en cas de famine ou pour payer la rançon des captifs. Il faut alors marteler les objets afin d'éviter que les calices et les patènes ne deviennent de profanes hanaps et assiettes. La norme est répétée dans plusieurs canons. Le plus répandu est un extrait du *De officiis* d'Ambroise dont la teneur est reprise dans un concile d'Hadrien II [97]. Cependant, l'indication que donne Guillaume qu'il est interdit non seulement de vendre mais aussi de mettre en caution (*vadimonium*) et de prêter (*commodare prestitum*) les vases liturgiques est absent des canons cités précédemment. En revanche, on trouve une énumération similaire dans un édit de Justinien (Cod. 1.2.21) qui parle de l'interdiction de vente, d'hypothèque ou de nantissement (*ad venditionem, vel hypothecam, vel pignum trahere*) des vases sacrés [98]. Guillaume connaît ce texte à travers la *Collection* (*ca* 1083) d'Anselme de Lucques où il est copié, amputé de la fin qui indique l'exception constituée par le paiement de rançon, ce qui expliquerait le silence de Guillaume sur ce sujet [99].

96. Miramon, 2006.
97. Ambroise, *De officiis*, 2.28 = C. 12, q. 2, c. 70 que Guillaume pouvait lire, par exemple, dans le *Décret* d'Yves de Chartres ; concile de 809 : C. 12, q. 2, c. 13, présent dans la collection d'Anselme de Lucques.
98. En réécrivant ce texte dans un vocabulaire plus cicéronien, Guillaume montre qu'il ne perçoit pas de différence entre l'hypothèque et le nantissement.
99. Anselme de Lucques, *Collectio*, 4.22 (éd. Thaner, 1906-1915, p. 200-201). La base de données Fowler-Magerl, 2005 indique que le canon a peu circulé et se retrouve uniquement dans la *Collectio 13 Librorum*. Sur ces collections, voir Kéry, 1999.

Il est frappant que l'édit qui suit celui sur l'interdiction de vente des vases sacrés dans le Code – et qui est aussi repris par Anselme de Lucques – traite des hôpitaux [100]. Si la norme précise édictée par Justinien dans Cod. 1.2.22 était vraisemblablement incompréhensible pour un lecteur médiéval, il y trouvait un texte qui assimile propriété ecclésiastique et propriété hospitalière alors que le droit canonique de cette époque était totalement silencieux sur les hôpitaux et les léproseries [101]. Cet arrière-plan livresque est essentiel pour comprendre l'originalité de la fondation de Guillaume. En effet, en 1121, nous sommes au tout début de la naissance des hôpitaux médiévaux. L'hôpital Saint-Jean-de-Jérusalem qui est la matrice des hôpitaux médiévaux date des années 1110. Cependant, le véritable point de départ du mouvement hospitalier ce sont les années 1180. Jusqu'à cette date, le terme « hôpital » ne désigne pas une institution de soins qui combine soignants et malades mais un bien-fonds dont les revenus servent à l'entretien des pauvres. Il peut s'agir simplement de distributions périodiques de nourriture à la porte de l'église souvent liées à la pratique liturgique du *mandatum* ou, dans une forme plus institutionnalisée, comme c'est le cas ici, de la combinaison d'une soupe populaire et d'un hospice de jour.

Généralement, les évêques réformateurs de cette époque utilisaient les annates du chapitre cathédral pour financer les chanoines réguliers. Si Guillaume préfère donner ce revenu à un hôpital, cela révèle la toute nouvelle sensibilité à la figure spirituelle du pauvre mais aussi la fréquentation des collections canoniques où l'on lisait non seulement l'obligation de réserver un quart de la dîme aux pauvres mais aussi les textes justiniens qui dévoilaient la densité des institutions charitables urbaines dans l'Église byzantine.

Après la mort de Guillaume, l'hôpital devint le lieu de sa mémoire. Conon de Préneste avait confirmé le testament de Guillaume. Quelques années après la mort de son ami, il approuva la donation du trésorier Roger à l'hôpital et aux « pauvres du Christ » [102]. Vingt et un ans plus tard, le cardinal Étienne de Préneste qui avait commencé sa carrière sous Guillaume comme archidiacre obtint qu'Innocent II place l'hôpital sous protection apostolique. Dans la bulle, on mentionne

100. Anselme de Lucques, *Collectio*, 4.19 (éd. Thaner, 1906-1915, p. 198-199).
101. Cod. 1.2.22 permet aux *curiales* de faire des libéralités aux églises, hôpitaux et autres fondations charitables sans payer de taxe sur les dons. Sur les mécanismes d'extension de la sphère des biens ecclésiastiques, cf. Miramon, 2006 et Lauwers, 2005.
102. Meinert, 1932-1933, n° 15.

l'évêque Guillaume « de bonne mémoire » et son nom est écrit en lettres majuscules [103].

L'examen de ces quatre épisodes de la carrière de Guillaume offre un aperçu de la complexité de l'homme d'Église. Il est un représentant de la génération du concile de Clermont de 1095 et l'un des acteurs de la transformation du droit ecclésiastique dans le Nord de la France en sous-système d'activité rationnelle [104]. S'il ne fut pas canoniste, il inaugure une nouvelle pratique « scolastique » des normes qui fut perçue comme novatrice par ses contemporains. Il marque l'entrée des maîtres dans le gouvernement de l'Église au début du XII^e^ siècle. Les choix spirituels de Guillaume sont enfin originaux. S'il reste fidèle une grande partie de sa vie à Augustin (mais refusa le statut d'écrivain), il s'aventura souvent dans des voies novatrices : reclus à Saint-Victor, protecteur de Bernard de Clairvaux, fondateur enfin d'hôpital. Il s'agirait de voir si derrière l'anonymat des commentaires grammaticaux, et rhétoriques, de textes philosophiques et théologiques, on peut retrouver ces mêmes traits de caractère.

103. Meinert, 1932-1933, n^o^ 40 ; Étienne avait été témoin comme archidiacre du « testament » de Guillaume.
104. Miramon, 2006.

Annexe 1

Biographie et regeste d'actes de Guillaume

Seuls les évènements datés ou connus avec une certaine certitude sont indiqués dans le tableau ci-dessous. Les actes dont Guillaume est l'auteur, le témoin ou dans lesquels il est simplement mentionné sont listés avec des chiffres encerclés. Les dates restituées sont indiquées entre crochets droits.

Note de chronologie technique

À la fin du XI^e^ siècle et au début du XII^e^ siècle, les actes émis par la chancellerie épiscopale parisienne comportent une date de temps particulièrement élaborée qui mentionne l'année du millésime, l'année de l'épiscopat et du règne du roi de France, l'indiction, l'épacte et le concurrent. C'est le cas en particulier des actes rédigés par Girbert, chancelier, archidiacre et enfin évêque de Paris. Quels étaient les différents styles utilisés [105] ? En ce qui concerne le commencement de l'année, l'Église de Paris suit très vraisemblablement le style de Pâques [106]. La date de changement du couple indiction, épacte n'est clairement pas celle de Pâques [107]. Le style est vraisemblablement celui de septembre, même si on ne peut dire s'il s'agit du 1^er^ ou du 24 septembre. Pour le concurrent, on peut se demander si on l'incrémentait le 1^er^ janvier ou à Pâques. Un acte rédigé par Girbert qui possède une date de mois et de jour pointe vers un style de Pâques [108].

Pour les actes châlonnais, j'ai suivi les hypothèses de Marie-Josèphe Gut [109] : style de Noël pour le millésime et du 24 septembre pour l'indiction. Les actes présents dans la base de l'Artem sont notés [110].

105. Sur les problèmes complexes de la chronologie technique voir Giry, 1894.
106. Dufour, 1992-1994, t. 3, p. 177. La chancellerie royale suit, quant à elle, plutôt le style de Noël ou de la Circoncision.
107. Lasteyrie, 1887, n^os^ 148, 149.
108. Lasteyrie, 1887, n^o^ 129 mais l'indiction est fausse.
109. Gut-Bondil, 1955. Cette thèse est accessible aux Archives départementales de la Marne. Je remercie son directeur, M. Gallois, de m'avoir transmis la photocopie des pages concernant Guillaume de Champeaux.
110. http://www.univ-nancy2.fr/MOYENAGE/Diplomatique/accueil-diplomatique.html.

Regeste

avant 1070

– Naissance de Guillaume, vraisemblablement à Champeaux-en-Brie [111].

ca 1090

– Étudie à Laon avec maître Maingaud (Manegold) [112].

1094-1095

– Maingaud quitte son poste à Laon et se convertit à une forme de vie religieuse [113].

ca 1096

– Enseignement de rhétorique à Laon.

111. La date et le lieu de naissance de Guillaume de Champeaux ne sont pas connus de manière certaine. Il est archidiacre en 1106 et donc au moins diacre selon les règles canoniques. Ce qui suppose qu'il soit âgé à l'époque d'au moins vingt-cinq ans. Il est donc né avant 1081. D'autre part, il est qualifié dans les documents à partir de 1119 de *venerabilis* (voir par exemple ㉘ et on peut supposer que cela signifie qu'en 1120, il avait au moins cinquante ans. Le toponyme « Champeaux » est fréquent tant en Île-de-France qu'en Champagne (il suffit de penser aux Champeaux à Paris). Néanmoins, la localisation en Brie peut s'appuyer sur une lettre de Lambert d'Arras de 1109-1110 (cf. *infra*, p. 75, n. 129) à Guillaume à l'occasion de la mort de son frère, abbé de [Saint-Père] de Melun. Melun se situe à une dizaine de kilomètres de Champeaux-en-Brie. Malheureusement, les archives du monastère ont beaucoup souffert durant les guerres de Religion et on ne peut suivre cette piste plus en avant. La localisation à Champeaux-en-Brie est aussi cohérente avec la carrière postérieure de Guillaume, comme archidiacre de Paris. Champeaux et ses alentours étaient à la fois le siège de domaines de Notre-Dame de Paris, une enclave dans le diocèse de Meaux appartenant au diocèse de Paris ainsi que le lieu de la collégiale Saint-Martin de chanoines séculiers dépendante de l'évêque de Paris (Dufour, 2009). On peut repérer un Hilduin de Champeaux, contemporain de Guillaume et sans doute apparenté, qui témoigne dans un procès (Guérard, 1850, t. 1, p. 377) et qui possédait deux prébendes à Saint-Martin. En 1115, il en abandonne une à Galon et en garde une deuxième pour un fils (Dufour, 2009, n° 36). Saint-Victor possédera les revenus d'une prébende à Champeaux, mais cette prébende ne fait pas partie de la dotation primitive du monastère et aucun document ne permet de prouver (ou d'infirmer) l'existence d'un lien entre Guillaume et la collégiale de Champeaux. Guillaume aura donc connu une forte ascension sociale qui se rapproche d'autres lignages de l'Île-de-France, cf. Bournazel, 1975, chap. 2.
112. Le lien entre Maingaud et Guillaume repose principalement sur le commentaire sur le *De inventione*, *In Primis* voir dans ce volume la contribution de John Ward.
113. Ivo Carnotensis, *Correspondance*, n° 49. L'identification entre le maître Manegold et Manegold de Lautenbach n'est pas certaine. Voir dans ce volume la contribution d'Irène Caïazzo.

ca 1100

– Se déplace à Paris. Il est en charge de l'école cathédrale [114]. Il y poursuit un enseignement de rhétorique, de dialectique et de grammaire. Abélard est son élève [115].

1104

– Juillet : transfert de Galon sur le siège de Paris ;
– 2 déc. : concile de Paris. Absolution de Philippe I[er] et de sa concubine Bertrade.

1105

– 6 avril : début effectif de l'épiscopat de Galon.

1106

– [sept.] : Guillaume devient archidiacre de Paris [116].

1106-1107

– Landulphe de Milan vient à Paris à la suite d'Anselme de Pustella et d'Olric vidame suivre l'enseignement de Guillaume [117].

1107

– 14 avril-22 mai : Paris, réforme du monastère de Saint-Éloi par Galon et Guillaume, archidiacre ① [118] ;

114. Il n'existe aucun acte où Guillaume est désigné comme *scolasticus*. Petrus Abaelardus, 1978 parle du « successeur de Guillaume à l'école épiscopale ». Aucun acte du début du XII[e] siècle, ne montre un chanoine nommé Guillaume. Guillaume n'a jamais été chanoine avant sa promotion comme archidiacre.
115. Petrus Abaelardus, *Historia calamitatum*, p. 64.31-34. Pour un essai d'identification des écrits de Guillaume parmi les œuvres philosophiques anonymes de l'époque voir les travaux récents de Yukio Iwakama listés dans la bibliographie.
116. La date de nomination de Guillaume ne peut être connue de manière certaine. On peut faire les hypothèses suivantes. Un acte de 1119 (Paris, Arch. nat., K 21, 13[7] [inédit]) de Girbert, successeur de Galon, indique que le synode diocésain a lieu en septembre. On peut supposer que c'était déjà le cas en 1106 et que c'est à l'occasion de ce synode que s'effectuait la nomination des nouveaux archidiacres par l'évêque. À l'encontre de cette théorie, il faut remarquer que Guillaume n'a certainement pas abandonné sa tâche en septembre (cf. *infra*). D'autre part, le dernier acte (Paris, Arch. nat., K 20, 7[6] [inédit = Artem 2119]) qui voit agir le prédécesseur de Guillaume, Vulgrin, peut être daté entre le 23 mai et septembre 1105. Guillaume est certainement archidiacre en mai 1107 (cf. ①). Soit, il a été nommé en septembre 1105, soit, une année plus tard ; ce qui nous semble plus probable.
117. Landolfo juniore, *Historia Mediolanensis*, p. 15.
118. Lasteyrie, 1887, n[o] 143. Confirmation par Philippe I[er] (Prou, 1908, n[o] 161).

– 14 avril-22 mai : Paris, Guillaume, archidiacre est témoin du privilège d'exemption de juridiction de la *familia* de Sainte-Geneviève ② [119] ;
– 23 mai : Troyes, concile. Guillaume est témoin d'un acte comme « archidiacre de l'évêque de Paris » ③ [120] ;
– 6 avril-3 août : Paris, chapitre Notre-Dame. Guillaume, archidiacre est témoin de l'abandon par Bernier et le chapitre de l'église de Paris du personnat d'Orly au chanoine Herbert ④ [121] ;
– 1er mai-3 août : Paris, chapitre Notre-Dame. Galon concède à Saint-Martin-des-Champs les autels d'Éragny, Arnouville[-lès-Gonesse], Dugny et Livry, de concert avec Guillaume, archidiacre ④ [122].

1108

– 3 août-sept. : Paris, Guillaume abandonne au chapitre Notre-Dame des personnats attachés à sa fonction archidiaconale ⑥ [123] ;
– 3 août-sept. : Paris, Guillaume est témoin de l'acte par lequel Étienne de Garlande donne au chapitre Notre-Dame une maison dans le cloître ⑦ [124] ;

1108-1109

– 3 août-6 avril 1109 : Paris, chapitre Notre-Dame. Guillaume est témoin de la confirmation par Galon aux chanoines de Saint-Germain-l'Auxerrois du droit de disposer des prébendes de Sainte-Opportune ⑧ [125] ;
– 3 août-6 avril 1109 : Paris, chapitre Notre-Dame. Guillaume est témoin de la confirmation par Galon de la donation de la villa d'Aulnay à Saint-Martin-des-Champs par Galeran de Villepreux ⑨ [126].

1109

– 6 avril-24 avril 1109 : Paris, chapitre Notre-Dame. Guillaume est témoin de l'acte qui fixe des règles de droit de succession pour les serfs de Notre-Dame résidant à Corbeil ⑩ [127] ;

119. Lasteyrie, 1887, no 145.
120. Acte rédigé par Lambert d'Arras réglant le conflit opposant les chanoines de la cathédrale d'Arras et les moines de Saint-Vaast sur le partage des oblations de la chapelle St-Maurice (Ramackers, 1940, no 10).
121. Guérard, 1850, t. 1, p. 385.
122. http://elec.enc.sorbonne.fr/cartulaires/smchamps1/acte128/.
123. Lasteyrie, 1887, no 148.
124. Lasteyrie, 1887, no 147.
125. Lasteyrie, 1887, no 149.
126. http://elec.enc.sorbonne.fr/cartulaires/smchamps1/acte133/.
127. Guérard, 1850, t. 1, p. 375-376. L'acte est sans doute rédigé par Guillaume, cf. Miramon, 2009.

– Fin : Yves de Chartres envoie une lettre à Guillaume traitant de droit matrimonial [128].

1109-1110

– Lambert d'Arras envoie une lettre à Guillaume dans laquelle il l'enjoint de garder le manuterge que l'évêque avait envoyé à son frère, abbé de [Saint-Père] de Melun récemment décédé [129].

1110

– avant 3 août : Paris, Guillaume est témoin de la confirmation par Louis VI, à la demande des chanoines de Saint-Étienne de Dreux, de l'état canonial de leur communauté menacée par les attaques des moines de Coulombs ⑪ [130] ;
– sept. 1110-2 avril 1111 : Paris, Galon et Guillaume confirment la donation des églises de Saint-Pierre de Gonesse et de Saint-Marcel de Saint-Denis au prieuré de Deuil ⑫ [131].

1111

– 12 mars : alliance de Louis VI et de l'épiscopat réformateur à l'assemblée de Melun contre Hugues de Puiset. Coup de main de Robert de Meulan sur Paris ;
– 2 avril : Paris, Guillaume se retire dans une *pauperrimam ecclesiolam*. Il enseigne la théologie [132].

1112

– 23 mars : Rome, concile du Latran. Adam abbé de Saint-Denis et Suger obtiennent de Pascal II une bulle mandant Guillaume de relever de l'interdit les églises de Sainte-Geneviève de Saint-Denis et de Saint-

128. Ivo Carnotensis, *Epist.* 183 (*PL* 162, col. 184). La datation de la lettre est incertaine. Le volume des lettres d'Yves est organisé de manière chronologique. La lettre 190 date de décembre 1108.
129. Lambertus Atrebatensis, *Registrum*, p. 472. Dans le registre, la lettre est envoyée à l'archidiacre de Paris, Gu. Claire Giordanengo, excessivement prudente dans ses datations – alors que le registre est organisé chronologiquement – n'identifie pas Guillaume et dans son index parle par erreur d'un archidiacre Galon.
130. Dufour, 1992-1994, nº 43.
131. Marchegay, 1879.
132. Cette information provient d'une lettre contemporaine d'un étudiant allemand (*Codex Udalrici,* nº 160, éd. Jaffé, 1864-1873, t. 5 : 1869, p. 285-286) traduite ici dans la contribution de Constant Mews qui raconte que la retraite de Guillaume a eu lieu à Pâques. La lettre n'est pas datée mais conservée dans le *Codex Udalrici* qui est classé chronologiquement. La lettre est intercalée entre une pièce du 26 octobre 1111 et une autre de mars 1112. Elle a dû être recopiée dans le Codex au début 1112, ce qui indique que la retraite a eu lieu à Pâques 1111, donc le 2 avril.

Rémi et d'annuler la sentence d'excommunication des prêtres de Saint-Rémi ⑬ [133] ;
– avant 18 avril : dotation par Louis VI d'un chapitre de chanoines en l'église de Notre-Dame des Puiseaux [134] ;
– [janv.-juil.] : Louis VI délimite le territoire sur lequel s'exerce la voirie de l'évêque de Paris [135] ;
– avant fin avril-2 août : Girbert, futur évêque, remplace Guillaume comme archidiacre de Paris [136].

1113

– 24 mai-2 août : Châlons. Donation royale en faveur de Saint-Victor. Guillaume est consacré évêque de Châlons [137].

1113-1117

– Guillaume organise une école et enseigne la théologie à Châlons [138].

1114

– 21 mai : Châlons. Guillaume règle le conflit qui oppose les chanoines de la cathédrale de Saint-Étienne de Châlons et ceux de l'église dépendante de Notre-Dame-en-Vaux ⑭ [139] ;
– 2 sept. : Reims, concile. Guillaume signe comme témoin une charte en faveur des abbayes de Liessies et Saint-Bertin ⑮ [140] ;
– 10 sept. : Laon. Guillaume de Champeaux est présent à la consécration de la cathédrale reconstruite après son incendie [141] ;
– 23 déc. 1113-23 sept. 1114 : Châlons. Guillaume énumère et confirme les donations faites à Saint-Pierre-aux-Monts par l'évêque Roger ⑯ [142] ;

133. Grosse, 1998, nº 27. L'acte conservé mutilé n'indique que l'initiale de l'archidiacre, W. Rolf Grosse, s'appuyant sur la date classique de fondation de Saint-Victor de 1108, ne tranche pas sur l'identification (Grosse, 2002, p. 175).
134. Dufour, 1992-1994, nº 64. Jean Dufour émet l'hypothèse que le diplôme pourrait avoir été rédigé par Guillaume étant donné sa qualité littéraire.
135. Dufour, 1992-1994, nº 121.
136. Dufour, 1992-1994, nº 73.
137. Dufour, 1992-1994, nº 80.
138. Cf. *supra*, p. 63.
139. L'acte est connu uniquement par une copie imprimée du XVIIIe siècle éditée dans Grignon, 1885. Le préambule semble original. Le dispositif qui décrit le partage des oblations entre les deux communautés est très clairement fortement interpolé. La corroboration paraît légèrement réécrite et l'eschatocole original.
140. Boulogne, Bibl. mun. 144, fol. 131 et Arch. dép. du Nord, 9 H 8 (d'après Demouy, 2005, p. 652).
141. Hermannus Tornacensis, 2008, p. 200-201.
142. Tradition : A. Original perdu ; B. Copie du XVIIIe, Arch. dép. de la Marne, H 512, non cotée ; C. Copie du XVIIIe s., BnF, Collect. Champagne, t. 6, fol. 115v, d'après B.

– 23 déc. 1113-23 sept. 1114 : Châlons. Guillaume confirme les possessions de l'abbaye de Molesmes sises dans le diocèse de Châlons ⑰ [143] ;
– 6 décembre : Beauvais, concile. Il s'agit d'un important concile, le premier du cardinal et légat Conon de Préneste qui sera très proche de Guillaume et qu'il a vraisemblablement connu à cette occasion [144] ;
– Janvier-déc. : Larzicourt (arrdt. Vitry-le-François, Marne). Guillaume confirme la donation de l'île de Larzicourt faite par les chanoines de Notre-Dame de Laon aux chanoines de Saint-Léon de Toul avec trois charrues de terre et l'usage du bois et de l'eau. Guillaume consacre la chapelle et le cimetière du prieuré avec l'assentiment de Rainard, prêtre de la paroisse et de son fils du même nom. Lors de la consécration, Hugues I[er], comte de Champagne, présent, dote l'église et Guillaume renonce à ses droits sur la terre de *Venatura* ⑱ [145]. Dans une notice, Hugues I[er] décrit la fondation du prieuré augustinien de Larzicourt et mentionne la charte précédente ⑲ [146].

1115

– 25 déc. 1114-23 sept. 1115 : Châlons. Guillaume concède à Roger, abbé de Montier-en-Der l'église de Malignicourt ⑳ [147] ;
– 6 janvier : Soissons, concile. Guillaume y est vraisemblablement présent.
– 28 mars : Reims, concile. Guillaume est témoin de la ratification par Conon de Préneste d'un échange entre le comte Baudoin de Flandres et Bovon, abbé de Saint-Amand ㉑ [148] ;
– 12 juillet : Châlons, concile. Guillaume est témoin de la confirmation par Conon de la possession de Botencourt aux moines de Mont-Saint-Quentin ㉒ [149]. Il est l'un des destinataires d'une lettre adressée par Yves de Chartres aux pères conciliaires au sujet de l'église de Courville ㉓ [150] ;

143. La confirmation nous est connue à travers trois chartes provenant des archives de Molesmes : Arch. dép. de la Côte d'Or, 7 H 23 (Artem 882), 7 H 1509[1] (Artem 883) et 7 H 1509[2] (Artem 884). Le 7 H 23 (Laurent, 1907-1911, t. 2, p. 179) semble authentique. Le 7 H 1509[1] (Laurent, 1907-1911, t. 2, p. 180-181), plus long, détaille le partage des dîmes, du casuel et du droit de sépulture ; le 7 H 1509[2] (Laurent, 1907-1911, t. 2, App. VIII, p. 565) rajoute un nouveau domaine à la liste. Il est vraisemblable que les deux dernières chartes sont des faux fabriqués à Molesmes qui ont repris à 7 H 23 l'eschatocole, la corroboration et la liste des témoins..
144. Sur Conon de Préneste, voir la très bonne notice de Charles Dereine dans le *DHGE*.
145. Original : Arch. dép. de la Marne, D 23. L'acte n'est pas daté mais il est rédigé en même temps que ⑲.
146. Original : Arch. dép. de la Marne, D. 23.
147. Bouchard, 2004, n° 142. L'abbé est-il venu à Châlons, à l'occasion du concile de juillet ?
148. Ramackers, 1933, n° 12.
149. *PL* 163, col. 1433.
150. Ivo Carnotensis, *Epist*. 269 (*PL* 162, col. 272).

– Châlons, Guillaume ordonne Bernard, abbé de Clairvaux [151] ;
– 1er janvier-24 déc. : Châlons, Guillaume notifie que l'évêque Philippe a cédé à l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims l'autel de Dommartin-Lettrée et confirme cette donation, les droits de l'évêque étant réservés ㉔ [152].

1116

– Guillaume transforme le régime alimentaire de Bernard de Clairvaux [153].

1117

– juillet-août : Rupert de Deutz débat à Laon et à Châlons avec Guillaume de Champeaux [154] ;
– Reims, concile. Guillaume souscrit la notice de Lambert, évêque de Noyon et de Tournai signifiant que le concile a mis fin au litige qui l'opposait à Burchard de Cambrai concernant les limites de leurs diocèses ㉕ [155] ;
– *Grande pêche* de Châlons. Bernard de Clairvaux convertit les étudiants de Châlons qui deviennent novices à Clairvaux. Leur maître, Étienne de Vitry, entre aussi au noviciat mais abandonne rapidement [156].

1118

– oct. : fondation de l'abbaye de Trois-Fontaines. Roger, ancien élève à Châlons, devient son premier abbé ㉖ [157] ;
– Mort de Benoît, abbé de Saint-Pierre-aux-Monts ;
– 24 sept.-24 déc. : Châlons, Guillaume donne le personnat de l'église de Saint-Martin de Courtisols à l'abbaye Saint-Rémi de Reims ㉗ [158].

1119

– 20-30 oct. : Reims, concile sous l'autorité de Calixte II. Guillaume de Champeaux fait partie d'un groupe d'évêques « scolastiques » dont la capacité de raisonnement impressionne les lettrés présents [159]. Il mène avec l'abbé de Cluny Pons de Melgueil, une ambassade auprès d'Henri V en vue de régler la question des investitures [160] ;
– 29 nov. : Chartres, Guillaume est témoin de l'accord rédigé par Geoffroy de Lèves, évêque de Chartres, réglant le conflit sur l'église de Saint-

151. Guillaume de Saint-Thierry, *Vita Prima*, cap. 7 (*PL* 185, col. 245).
152. Cossé-Durlin, 1991, no 31.
153. Guillaume de Saint-Thierry, *Vita Prima*, cap. 7 (*PL* 185, col. 249).
154. Van Engen, 1983 et Giraud, 2010, p. 174-175.
155. Édition dans le *Thesaurus Diplomaticus*, CD-Rom, Turnhout, 1997.
156. Guillaume de Saint-Thierry, *Vita Prima*, cap. 13 (*PL* 195, col. 263). La datation de cet épisode est incertaine. Elle se situe après ⑳ qui comporte comme témoin un *magister Stephanus* et avant ㉖.
157. *Gallia Christiana*, t. 10, col. 161-162.
158. Arch. dép. de la Marne 56 H 195 (Artem 100) ; éd. Gut, 1955, p. 34.
159. Orderic Vital, *Histoire ecclésiastique*, 12.21, t. 6, p. 274.
160. Hesso Scholasticus, *Relatio de concilio Remensi* (*MGH*, *Libelli de Lite*, III, p. 22-23).

Nicolas de Courville entre les monastères de Marmoutier et les chanoines de Saint-Jean-en-Vallée. Geoffroy agit *rogatu atque consilio domini Willelmi, venerabilis Cathalaunensium episcopi* ㉘ [161] ;
– décembre : Voyage à Cluny pour demander un nouvel abbé pour Saint-Pierre-aux-Monts [162].

1120

– 5 janvier : Cluny. Bulle de Calixte II dans laquelle Guillaume, qualifié de *venerabilis*, renonce à établir une paroisse à côté de l'abbaye de chanoines réguliers de Cheminon ㉙ [163] ;
– Reims, concile. Guillaume est témoin de la confirmation par Jean, évêque de Thérouanne, des autels de Reiningelst et Boezinge et de la chapelle dite de Zuidschote à Saint-Martin d'Ypres ㉚ [164] ;
– Guillaume inspecte avec Conon de Préneste l'abbaye de Morigny et absout l'abbé Thomas qui craignait d'avoir acquis certains biens de manière simoniaque [165] ;
– 18 octobre : Beauvais, concile. Guillaume de Champeaux joue un rôle majeur dans le processus de canonisation d'Arnoul, évêque de Soissons. Lisiard de Soissons le nomme « la colonne des docteurs » [166] ;
– fin oct. : Gisors. Guillaume accompagne Conon de Préneste dans une entrevue avec Henri I[er] concernant Thurstan d'York [167] ;
– 25 déc. 1119-23 sept. 1120 : Châlons, Guillaume confirme un accord entre les moines de Saint-Sauveur-de-Vertus et les chanoines de Saint-Martin sur les droits paroissiaux ㉛ [168].

1121

– 25 déc. 1120-18 janv. 1121 : Châlons, charte sur le trésor de l'Église et l'hôpital ㉜ [169]. Confirmation par Conon de Préneste ㉝ [170] ;
– 18 janvier : Décès de Guillaume après une conversion *ad succurrendum* comme cistercien [171].

161. Merlet, 1906, n° 20, p. 13-14.
162. Bernard de Clairvaux, *Epist*. 58 (*SC* 458, 203).
163. JL 6804, Artem 79, cf. Falkenstein, 2001.
164. Feys et Nelis, 1880, t. 2/1, n° 5.
165. Cusimano, 2006, p. 80. La chronique de Morigny place cet évènement avant la mort de Guillaume de Garlande au second semestre 1120 (Dufour, 1995-1997, p. 47). Étant donné l'itinéraire de Guillaume de Champeaux, ce séjour à Morigny a plus vraisemblablement lieu avant le concile de Beauvais qu'après.
166. *AASS, Augusti* III, 257.
167. Hugo Cantor, *Historia archiepiscoporum quattuor*, p. 163.
168. Arch. dép. de la Marne H 464, n° 1 (Artem 4908), éd. *PL* 163, col. 1039-1042. Nouvelle édition et analyse dans Miramon, 2009.
169. Édition ci-dessous.
170. Tradition : A : Original perdu ; B : Copie XVIII[e] Châlons-en-Champagne, Bibl. mun. 250, p. 427-429.
171. Selon Simeon Dunelmensis, 1885, p. 259-260. Un tradition sans doute tardive rapportée par *Gallia christiana*, t. 9, col. 878 le voit enterré à Clairvaux,

Actes non datés

1111 ou 1113-1117

– Guillaume enseigne la théologie à Robert d'Hereford [172].

1115-1121

– Notice dressée sur l'ordre de Guillaume. Pierre dit Païen donne à Saint-Pierre-aux-Monts l'alleu de Bulmont avec les serfs qui en dépendent ㉞ [173].

1119-1120

– Guillaume obtient de Pons de Mergueil, abbé de Cluny, l'exemption de la dîme à Arconville pour les cisterciens de Clairvaux ㉟ [174].

avant 1120

– Guillaume participe à un concile *apud Fontem humosum* ㊱ [175].

néanmoins son nom est absent d'une liste des personnages illustres enterrés à Clairvaux dressée au XVIII[e] siècle (Paris, BnF, Moreau 797 (44)). Si on suit la logique cistercienne, la sépulture dans l'église est réservée à l'évêque fondateur. Cependant, il ne semble pas qu'il existe une épitaphe de Guillaume à Trois-Fontaines. Pour Mews, 2005, p. 111, Guillaume serait mort en janvier 1122. Mais sur la date de sa mort voir la démonstration de Ravaux, 1983, p. 81-82. La charte de Conon que Mews, 2005, p. 111, n. 157 date du concile de Soissons d'avril 1121 est en fait ㉝, rédigé à Châlons juste après ㉜ avant le départ de Conon pour le concile.

172. Voir sa *Vita* (Guillelmus de Wycumba, p. 300) analysée par Giraud, 2010, p. 126-130. Robert a pu fréquenter Guillaume soit durant sa période « victorine », soit à Châlons.
173. Arch. dép. de la Marne, H 611, non coté (en double exemplaire) (Artem 4904). Édition : Gut, 1955, p. 29. La datation postérieure à 1115 tient à la présence de l'archidiacre Étienne parmi les témoins.
174. Mentionné dans Waquet, 1950-1982, t. 1, n° 5 (1122-1135).
175. Laurent, 1907-1911, t. 2, p. 246. Je n'ai pas pu identifier ce lieu.

Annexe 2

Le « testament » de Guillaume de Champeaux

A : original perdu ; B : Vidimus de 1209 (Arch. dép. de la Marne, G 491)
C : copie XVIIIe de B (Châlons-en-Champagne, Bibl. mun. 245, p. 425)
Édition à partir de B [176]

In nomine sancte et individue trinitatis Guillermus Cathalaunensis episcopus. Cum ea que utilia sunt et ad amplificationem sacri cultus idonea in vinea Domini Sabaoth que est sancta eius ecclesia ab excolentibus eam plantari conveniat, oportet sine dubio nociva queque et perniciosa cum exterminio resecari. Quod ego Guillermus Cathalaunensis ecclesie minister pio affectu considerans, cuiusdam prave consuetudinis pestem que multis ecclesiam Cathalaunensem rebus et ornamentis spoliaverat amputare curavi. Cum enim ex antiqua consuetudine potestatem haberent ecclesie Cathalaunensis episcopi de thesauro ipsius ecclesie quelibet ornamenta seu vasa in vadimonium ponere, prestare cuilibet, dare etiam vel vendere, atque hoc modo in adquisitis et adquirendis ecclesia multa incommoda pateretur, communicato cum personis ecclesie ceterisque fratribus consilio potestatis illius, detestabilem consuetudinem ecclesie in perpetuam libertatem donavimus, cohercentes eam huius decreti lege ut nullus de cetero episcopus, nulla ecclesiastica secularisve persona de omnibus vasis et ornamentis que obsequio et cultui ecclesie sanctis prothomartiris deputata sunt, seu etiam de his que ad facienda quelibet vasa et ornamenta loco huic sunt offerenda, pro quacumque necessitate aliquid dare vel vendere seu in vadimonium ponere vel alicui prestitum commodare presumat. Sed magis omnia in administrationem domus Dei, integra omni tempore custodiantur, quoniam sacra sunt, nec ea in alios usus quam sacris mynisteriis quibus sunt deputata licet assumi. Similiter et consuetudines que ab his qui in congregatione ecclesie beati Stephani prebenda investiebantur exigi solebant : pastum canonicorum, feodum decani, feodum cantoris, aliaque huiusmodi, communi omnium assensu in capitulo a nobis et ceteris ecclesie sacerdotibus, facta excommunicatione prohibita, ne ulterius ab aliquo exigantur, ne ab aliquo persolvantur statuimur et virtute Sancti Spiritus omnino prohibemus. Huic salubri instituto aliud quoque multis non mediocriter pro futurum placuit innecti et quasi pro lege deinceps a succedenti posteritate in perpetuum observari ut, quotiens aliquis canonicorum mortis inevitabili necessitate seu cuiuslibet alterius mutationis eventu a

176. Je remercie H. Gallois, directeur des Archives de la Marne de m'avoir transmis avec célérité une photo numérique du vidimus.

fraterna societate discesserit, a die egressionis eius usque ad anniversariae diei terminum revolutum, hospitalis domus adiacens claustro prebende illius redditus in pauperum usus ex integro recipiat. Ut autem de omnibus que in eadem domo fuerint, tam in orreo quam in cellario, pauperibus absque ulla inquietudinis molestia serviatur. Quantum ad nos pertinet, omnes consuetudines nostras, foragium scilicet et rotagium et si qua sunt huiusmodi, cum iustitia in perpetuum domui illi concedimus. Ea quoque de mensa canonicorum beati Stephani ab ipsis eidem hospitali donata sunt, clybanum videlicet in suburbio quod Grevia dicitur, et de singulis annone eorum modiis singulos sextarios quotannis cum una vini carrata de communi eorum cellario, domui illi integra omni tempore manere decernimus. Ad quam sane domum, quicumque cuiuslibet criminis reus seu vinctus confugerit, in ea sicut in ecclesia liber a nemine impediatur. Si vero aliquem ibi furtum committentem deprehendi contigerit, fiat de eo secundum consuetudinem que de huiusmodi solet a clericis et a militibus in eorum domibus observari. Denique necessitatibus filiorum nostrorum canonicorum, scilicet beati Stephani volentes aliquod de nostre largitionis munere solatium exhibere, altaria quedam de Maceriis [177], de Sancto Verano [178], de Sancta Maria minori [179], de Mansionibus [180] et de Loiseio [181], de Coireio [182], de Busseio [183], de Soiderulo [184], de Campo Guineheri [185], de Domno Petro super Meviam [186] eorum communitati, salvo in omnibus iure episcopali, concessimus. Que omnia cum supradictis aliis presenti nostre assertionis munimento robaramus et potestate nobis a Deo concessa in perpetuum inconcussa manere decernimus et testium assignatione munimus. Signum Odonis decani. S. Stephani S. Odonis S. Elberti archidiaconorum. S. Rogeri thesaurarii S. Garneri cantoris. Signum Milonis S. Raineri S. Hairici presbiterorum. Signum Dodonis S. Radulfi S. Garneri S. Anscheri S. Petri diaconorum. Signum Hugonis S. Stephani S. Iofridi S. Guidonis subdiaconorum. Actum Cathalaunis anno ab Incarnacione domini M° C° XXI°, indictione XIIIIa. Rainaldus cancellarius scripsit et subscripsit.

177. Macheret, commune de Saint-Just.
178. Saint-Vrain, canton de Thièblemont.
179. Non identifié.
180. Mancy, canton d'Avize.
181. Loisy-sur-Marne, canton de Vitry-le-François.
182. Coirard-Joches.
183. Bussy-Lettrée, canton d'Ecury-sur-Coole.
184. Soilly, canton de Dormans.
185. Champguyon, canton d'Espernay
186. Dampierre-sur-Moivre, canton de Marson.

William of Champeaux, the Foundation of Saint-Victor (Easter, 1111), and the Evolution of Abelard's Early Career

Constant J. Mews

The common understanding of Parisian intellectual life in the early twelfth century as dominated by an on-going conflict between the traditionally minded William of Champeaux and a philosophically radical Peter Abelard, has long been dependent on how we interpret Abelard's account of their interaction in the *Historia calamitatum* [1]. It has also been reliant on an assumption that William moved from the cathedral of Notre-Dame to a disused church of Saint-Victor, just outside the Île de la cité, in the same year as Louis VI acceded to the throne of France, namely 1108 – a date first proposed in the early eighteenth century and repeated by many authors subsequently, but never subjected to critical scrutiny [2]. This presumed date for the founding of Saint-Victor has also influenced Bautier's chronology of Abelard's early career, according to which Abelard studied under William for only two years (1100-1102), before starting to teach at Melun c. 1102 and at Corbeil c. 1104, but returned to Paris in 1108, after perhaps three years recovering from overwork [3]. We shall present evidence for considering that William moved to Saint-Victor at Easter 1111. This affects our understanding of the evolution of Abelard's

1. The arguments advanced here develop further those that I raise within a larger context of an argument about Hugh of Saint-Victor and Abelard in Mews, 2009, which in turn builds on Mews, 2005, p. 77-117. I am indebted to extensive discussion with Anne Grondeux, Irène Rosier-Catach, Dominique Poirel, Charles de Miramon, Cédric Giraud and John Ott for many points in this paper.
2. Félibien and Lobineau, 1725, p. 1.144-145, an expanded edition of Félibien, 1713 (in turn reliant on Dom Le Tonnellier in 1658 ; see n. 23 below), declared that it was founded « around 1108 ». This had become « in 1108 » in *Gallia Christiana*, t. 9 (1752), col. 877 ; repr. *PL* 163, col. 1037C, a date not questioned by Bonnard, 1905-1907, p. 5.
3. *HC*, p. 65 ; Bautier, 1981, p. 54-55 ; Bautier, 1991, p. 29.

early career, in particular of his debate with William about universals. We must also pay close attention to his use of the terms *urbs* and *civitas*. When he says that rumours about the sincerity of William's conversion prompted him to withdraw with his brothers to « an estate far from the town » (*villa ab urbe remota*), but subsequently « brought his schools back to the town, and returned the community to their former monastery » (*ad urbem impudenter rediens scolas quas tunc habere poterat et conventiculum fratrum ad pristinum reduxit monasterium*), does he mean that William moved from the Île de la cité to Saint-Victor and back again, or from Saint-Victor to a location further away from Paris and then back to Saint-Victor ? Abelard is equally enigmatic about the identity of the teacher who initially took over from William at the cathedral school, but who was supplanted by another teacher, with some reputation for lecturing on Priscian, who subsequently entered monastic life [4].

Abelard reports that his troubles began while he was in the school of William of Champeaux, where his arguments « generated the indignation of those considered distinguished among our fellow students, all the greater that I seemed younger in age and time of study » [5]. This jealousy eventually prompted Abelard to establish his own school at Melun, with the help of certain powerful figures. After moving to Corbeil, he claims overwork forced him to return to his home region, spending several years away from France (i.e. the royal domain), « when he was sorely missed by those concerned for dialectic ». He also says that it was only after a specific event, William's decision to give up his former way of life and become a regular canon, that he returned to Paris. William did so, he claimed, in order to appear more religious and thus gain ecclesiastical promotion, « as soon happened, when he was made bishop of Châlons », probably in late July 1113. William remained bishop for seven years and six months, until his death, 18 January 1121 [6].

4. *HC*, p. 67.
5. *HC*, p. 64.
6. *HC*, p. 6. William's consecration at Châlons must have taken place immediately after the issuing in that city of the royal charter for Saint-Victor in June/July 1113, as William is not mentioned as a signatory ; Dufour, 1992-1994, n° 80, t. 1, p. 173-182, issued between the death of the previous incumbent (20 May) and 3 August 1113 ; Luchaire, 1890, p. 82, n° 160. According to records of Châlons seen by Duchesne (reprinted *PL* 178, col. 122D), William was bishop for seven years and six months: *Guillelmus venerabilis rexit Ecclesiam annos septem, menses sex*. This implies that William (d. 18 Jan. 1121) was consecrated most likely in in late July 1113.

William had probably been teaching within the cathedral cloister at Notre-Dame since before 1095, when his rival, Stephen of Garlande, first started to rise in influence as one of its three archdeacons [7]. William only became a canon and archdeacon after the death of archdeacon Wulgrin, last attested between May and September 1105 [8]. Galo (d. 1116) – previously successor to Ivo of Chartres at Saint-Quentin, Beauvais – had promoted a reforming council in Paris in December 1104, but was not formally consecrated bishop of Paris until April 1105. Galo's accession had a major impact on William's career. On 23 May 1107, William appears as archdeacon at the Council of Troyes [9]. Galo subsequently used William to evict the nuns of Saint-Eloi from their abbey, adjacent to the royal palace, in accordance with the wishes of the Pope [10]. Whether William continued to teach the disciplines of the trivium after he became archdeacon, or assigned this task to one of those senior disciples, mentioned by Abelard, is not clear. By 1108, William was certainly committing himself seriously to the cause of clerical reform. In this year, he granted his third of the income of three parishes of Notre-Dame to the cathedral and bequeathed his house to the cathedral chapter on his death. At about

7. The location of the school is confirmed by a charter of 1127, Lasteyrie, 1887, n° 220, p. 23 ; see Gabriel, 1964, especially p. 145-146.
8. William is not mentioned in full lists of cathedral canons from 1098 and 1102, Lasteyrie, 1887, n°s 121, 130, p. 146, 154 (the latter being the first to mention Fulbert, uncle of Heloise, as a canon). William is first mentioned as archdeacon in 1107, Lasteyrie, 1887, n° 113, p. 138, p. 144, replacing Wulgrin, archdeacon between 1097 and 1103 (n° 131, p. 154) and as present with Galo at the Council of Troyes, Blumenthal, 1978, p. 92-97. In 1103 Ivo sent his *Ep.* 148 (*PL* 162, col. 146C-D) to archdeacons Wulgrin and Stephen of Garlande about the disputed appointment of Fulk, a short-lived new bishop of Paris in 1103. Although Bautier (1981, p. 60) read Ivo's letter as implying that William was already an archdeacon in 1103, the fact that William replaced Wulgrin makes it more likely that he did so after 1103. Two letters of Ivo to Wulgrin on matters of canon law (*Ep.* 122, 131 ; *PL* 162, col. 135B-C, 140C-D), suggest that Wulgrin may have been more favourable to Ivo than Bautier assumed. Only Stephen and Rainaldus are mentioned in a donation made to the abbess of Saint-Eloi in 1102 (Lasteyrie, 1887, n° 130, p. 153-154), again suggesting that Wulgrin belonged to a different faction.
9. Bautier, 1981, p. 61, argued that Lasteyrie, 1887, n° 134, p. 156-158, refers to the papal approval of Galo as bishop on 6 April 1104 (not of Fulco, on 6 April 1103, as argued by Lasteyrie). This is not certain, however. Luchaire (1890, p. CLXI-CLXVI) argues that his consecration took place in April 1105, perhaps because it did not have the approval of the archbishop of Sens. Galo is named as bishop of Paris by Lambert of Arras at a synod held there in Dec. 1104 (Lasteyrie, 1887, n° 136, p. 157).
10. Lasteyrie, 1887, n°s 143, 145 (p. 163, 165) ; cf. n° 131 (p. 154), and p. 167, n. 2. The need to respond to scandal at Saint-Eloi is first hinted at in the papal letter of 6 April 1104 (n. 9 above).

the same time, Stephen of Garlande offered to the chapter his house and certain items of property on his death, as well as an annual offering of wine, but not the revenue of any churches [11]. He was laying the foundations for what de Miramon has identified as his important contribution to canon law, namely a distinction between *spiritualia*, understood not (as was traditional) in a moral sense, but as possessions of the church, and *temporalia*, held in personal right [12].

1. THE FOUNDATION OF SAINT-VICTOR

William's decision to establish a community of canons regular so close to the cathedral of Notre-Dame was controversial. In the *Historia calamitatum*, Abelard consciously contrasts the falsity of this urban way of life such as William sought to pursue, with that of the Paraclete, remote from any city and the pressures of political ambition. Abelard articulates similar criticisms of the Augustinian way of life in his letter 12, addressed to a canon regular, in which he argues that if someone is chosen to govern a monastery of clerics, he should take a monastic habit, and live far away from any town [13]. A particular question is raised by Abelard's comment : « this habit of his religious way of life did not recall him either from the *urbs* of Paris or from his accustomed study of philosophy, but rather he started to hold a public school in his usual way in that monastery to which he had taken himself for the sake of religion » [14]. Does Abelard here use *urbs* as a synonym for *civitas*, implying that the *monasterium* to which he withdrew was on the Île-de-la-cité (and only subsequently withdrew to Saint-Victor), or is he complaining that even though William had retreated to Saint-Victor, just outside the *civitas* on the left bank, he had not left the *urbs* of Paris ? Abelard reports that after successfully challenging William in debate, he was offered the position at the cathedral school by William's unnamed successor. This led William to

11. Lasteyrie, 1887, n^{os} 147-148, p. 166-168.
12. Miramon, 2006. William still may have retained as archdeacon the income from other churches. Whether he was in a position to denote revenues to Saint-Victor is not clear.
13. Petrus Abaelardus, 1983, *Ep.* 12, p. 257 : « Aut si quandoque per religionis excellentiam ecclesiasticae personae de monasteriis electae clericorum officiis praeficiantur, ipse quoque habitus monachalis tanta dignitate praeminet, ut semel assumptus deponi non debeat, pro quo non solum secularis, uerum etiam clericalis abiiciendus est ».
14. *HC*, p. 65.

vent anger on his former favourite, and to use his influence to have the cathedral chapter appoint someone else at the cathedral. Abelard then established his school at Melun, but returned to Paris, more precisely to Sainte-Geneviève, only after William of Champeaux had retreated to a more remote location, troubled by rumours about the genuineness of his conversion, namely that he had not really moved away from the *cité* at all (*quod videlicet minime a civitate recessiset*). William moved his community to a certain estate far from the town (*ad villam quandam ab urbe remotam*), but after a while resumed his school at Paris and returned his community to their former *monasterium*.

Abelard is careful in the way he distinguishes between *civitas* as meaning the Île de la cité and the *urbs* as the town of Paris, already expanding on the left and right banks of the river. He observes, for example, that Corbeil was nearer to the *urbs* of Paris, but acknowledges that Sainte-Geneviève was outside the *civitas* or Île de la cité, where Heloise lived [15]. Given that Saint-Victor is described in its foundation charter of 1113 as « situated adjacent to the *civitas* of Paris » (*quae iuxta civitatem Parisiorum sita est*) and is only a few hundred metres by boat from the episcopal palace of Notre-Dame, it seems difficult to believe that Abelard could identify Saint-Victor as the *villa*, far from the town to which William and his brothers retreated for a while, but from which they soon returned [16]. As the canons of Saint-Victor always referred to their own abbey as a *monasterium*, it seems most likely that this is the place to which Abelard says William withdrew, to pursue a stricter way of life [17]. When Abelard says William returned his school to the town (*ad urbem*), and brought back his community of brothers to their former monastery, it makes more sense to understand Abelard as implying William and his community returned to Saint-Victor.

Abelard's statement that suspicions that William had not receded at all (*minime*) from the *civitas* is a comment not about the location of his monastery, but about his continued involvement in the affairs of the cathedral, through its close proximity to Saint-Victor. These suspicions abut the sincerity of his conversion led William to take his community

15. *HC*, p. 66, 71, 64.
16. Dufour, 1992-1994, t. 1, p. 178.
17. *Liber ordinis* 2, 4-7, 9-11, 14, 22, 24, 31, 33, 35, 38, 41, 50, 75 (Jocqué and Milis, 1984, p. 30, 32-33, 35, 38, 53, 55, 97-99, 117, 145, 148, 154, 166, 181, 194, 216, 279). Augustine himself used the phrase *monasterium clericorum* when describing the community he wished to establish in a bishop's house, *Sermo* 355, Augustinus, 1950, p. 126. Jocqué and Milis (1984, p. VIII) comment on its proximity to the cathedral and the Parisian urban environment.

for a while to a *villa* far from the *urbs*. This period of William's absence from Paris, crucial for the evolution of Abelard's career, deserves to be linked to a solemn event that Bautier has argued marks the true beginning of order of Saint Victor, namely the endowment by Louis VI early in 1112 (before Easter, 21 April of that year) of a community of regular canons at Notre-Dame de Puiseaux, in the diocese of Orleans [18]. While nothing more is ever heard of a foundation at Puiseaux, the royal charter was re-issued by the same scribe in July 1113 with only a slight change, namely that all these possessions were now being given to Saint-Victor. The importance attached to the foundation at Puiseaux is attested by the seniority of the witnesses who assembled with the king to sign the document in the episcopal palace of Notre-Dame : the archbishops of Sens and Reims, as well as the bishops of Orleans, Paris, Troyes, Auxerre, Meaux, Nevers, Soissons, Laon, Beauvais and Senlis, and the abbots of Saint-Denis and Corbie. Puiseaux, midway between Paris and Orleans, was to be an enormously well-endowed foundation, the centre of a network of land and churches in the regions of Orléans, Melun, Etampes, Corbeil and Paris – all sites of significant royal palaces. Nothing came of these grand beginnings. The Puiseaux charter – which Jean Dufour has suggested was drafted by William of Champeaux – received only minor changes when it was re-issued at Châlons in July 1113. Most importantly these royal lands were given not « to the *villa* which is called Puiseaux », but to Saint-Victor, « located adjacent to the *civitas* of Paris » [19]. Because William does not sign this charter, attested by almost all the same bishops as assembled in Paris to confirm the endowment of Puiseaux (apart from Gaudry of Laon, assassinated on 25 April 1112), it seems most likely that William prepared it immediately before his own consecration as bishop, deliberately not wanting his name to be linked to that of Saint Victor so as to highlight the royal character of its foun-

18. Bautier, 1991, p. 32-33 ; Luchaire, 1890, p. 69, n° 131 (adding comment that it would follow the customs of Saint-Quentin, for which I see no justification) ; Dufour, 1992-1994, 1, p. 131-136, n° 64.
19. Dufour, 1992-1994, 1, p. 133 with further comment in his introduction, 3, p. 50. Not questioning the tradition that William moved to Saint-Victor in 1108, Dufour suggests both that William may have drafted this charter (as also the near identical one of Saint-Victor from 1113, n° 80, 1, p. 173-180), but interceded with the king in the months following 1112 to have the foundation transferred to Saint-Victor. If he moved to Saint-Victor at Easter 1111, it is quite possibly that Puiseaux is the *villa ab urbe remota* to which William withdrew, but then decided move back to Saint-Victor in either late 1112 or early 1113.

dation [20]. Dufour's suggestion that William drafted both the foundation charters of both Puiseaux (early 1112) and Saint-Victor (July 1113) neatly dovetails with Abelard's comment that William moved from his initial *monasterium* to a remote location but then returned his community to their former monastery, namely at Saint-Victor. Hildebert, then bishop of Le Mans, wrote a letter to William, praising him for abandoning the world, but urging him not to abandon his public career. While Hildebert could have written immediately after William moved to Saint-Victor, it makes more sense if Hildebert send it to William at Puiseaux, where there was no opportunity to engage in public teaching [21].

The date that William adopted the way of life of a canon regular has long presented a particular problem. None of the historians of Saint-Victor from the early seventeenth century (Jean Picard, Jean de Thoulouse, Jacques Du Breul, or André Duchesne in his notes to the 1616 edition of the *Historia calamitatum*) specify the year of the abbey's foundation [22]. Only in 1658 did Dom Le Tonnellier put forward the claim, without supporting evidence, that William founded the abbey in 1110, erroneously thinking that this was the year of accession of Louis VI, following a mistake made by Du Breul. Félibien did not question Le Tonnellier's claim that it was founded at the beginning of the reign of Louis VI, but corrected this to 1108 – a date followed without question by many scholars subsequently, including Bautier in his account of the early years of the abbey [23].

Yet William was still an archdeacon when a charter, conferring royal protection to the canons of Saint-Etienne de Dreux against monks

20. Luchaire, 1890, p. 82, n° 160 ; Dufour, 1992-1994, 1, p. 133-136 ; illustration on 3, p. 107.
21. Hildebertus, *Ep.* 1 *ad Willelmum* (*PL* 171, col. 142A-B) : « Nihil a vilibus trophis gemmae differunt, nisi in medium deducantur. Scientia quoque distributa suscipit incrementum, et avarum dedignata possessorem, nisi publicetur, elabitur ».
22. Jean Picard, *Antiquitates abbatiae S. Victoris* (Paris, BnF, lat. 15058) ; Du Breul, 1612, p. 404 (1639, p. 308) ; Jean de Thoulouse, 1640, p. 1 ; Duchesne, 1616, reprinted *PL* 178, col. 118D.
23. Dom Le Tonnellier, *Annales Ecclesiae S. Victoris parisiensis ab anno 1110 ad annum 1658* (BnF, lat. 15055), p. 1 : « Annales Ecclesiae S. Victoris Parisiensis Anno MCX : Incidit in hunc annum fundatio regalis abbatiae S. Victoris Parisiensis, … Cum mundum exiit magister Guillelmus Campallensis et ecclesiae Parisiensis Archidiaconus, solitudinisque ac vitae pacatioris amore accendus, deo sibique uocatus, optabat, in locum quendam secessit, urbis Parisiensis muribus contiguum, ubi uetus cella Sancti Victoris Massiliensis nomini erat dedicata, atque ibi cum Gilduino, B. Thoma Martyre, Garnerio, Gaufrido aliisque quorum iam nomina excedunt praeclara, iam coepit huius monasterii fundamenta aedificare. » For the correction by Félibien, see n. 2 above.

of Coulombes, was delivered at Paris between Easter and 3 August 1110 – along with other canons of Notre-Dame [24]. He may also be the archdeacon W. who received an instruction from the Pope, dated to 23 March 1112, lifting the excommunication on two churches dependent on Saint-Denis. Girbert, previously chancellor (1107/1109), subcantor (1109/1112) and subsequently bishop of Paris (1116-1123), had certainly replaced William as archdeacon by a date between Easter (21 April) and 3 August 1112 [25]. His appointment suggests that by 1112 Stephen of Garlande's faction was gaining ground after William had moved to Saint-Victor [26].

The chronological position of a letter, sent by a student (D.) to his provost back in Germany, preserved by Udalric (d. 1147), provost at Wurzburg until 1125, and then a monk at Bamberg, supports the notion that William adopted the way of life of a canon regular at Easter (2 April) 1111 [27]. This student reports that William, although having great proximity to the king, gave up his possessions « last Easter » to devote himself to the service of God alone at a *pauperrimam ecclesiolam*, and then started to teach there, because many others came to him. Now he was teaching students both the liberal arts and scripture, free of charge, following the example of Manegold « of blessed memory » :

> Parisius sum modo, in scolis magistri Gwillelmi, summi viri omnium huius temporis, quos ego noverim in omni genere doctrinae. Cuius vocem cum audimus, non hominem sed quasi angelum de caelo loqui putamus ; nam et dulcedo verborum eius et profunditas sententiarum quasi humanum modum transcendit. Qui cum esset archidiaconus fereque apud regem primus, omnibus quae possidebat dimissis, in praeterito pascha ad

24. *HC*, p. 65 ; Dufour, 1992-1994, nº 43, 1 : 81, and Luchaire, 1890, nº 99, p. 54 ; not included in de Lasteyrie's cartulary of Paris, because it related to a non-Parisian church. Other signatories are Bernier, dean of Notre-Dame, Reinaldus de Cala (the other archdeacon of Paris), precentor Adam (subsequently a canon of Saint-Victor) and an otherwise unknown figure, Raherius de Dongione.
25. Girbert's role as *succentor* is observed by Tischler, 1966, p. 86. Charter edited by Grosse, 1998, nº 27 and mentioned Grosse, 2002, p. 175. I am indebted to de Miramon for signalling this charter.
26. Girbert is first mentioned as archdeacon in 1112 (Lasteyrie, 1887, nº 160, p. 185) ; Luchaire, 1890, nº 142, p. 75 ; nº 73, p. 165), but had been replaced by Henricus by 1117 (Lasteyrie, 1887, nº 174, p. 198).
27. This letter from William's student was first published by Eckhart, 1723, t. 2, p. 368, from where it was reprinted by Brial, 1806, p. 279 as a note to the *Historia calamitatum*, and re-edited by Jaffé, 1869, nº 160, p. 286. The letter was referred to very briefly by Michaud (1867, p. 245) and Bonnard (1905, p. VIII), although its implications were not explored. It is translated and annotated by Robert Ziomkowski, 2002, p. 121-122.

quandam pauperrimam ecclesiolam, soli Deo serviturus, se contulit ; ibique postea omnibus undique ad eum venientibus gratis et causa Dei solummodo, more magistri Manegaldi beatae memoriae, devotum ac benignum se praebuit. Iamque tantum studium regit tam in divinis quam in humanis scientiis, quantum nec vidi nec meo tempore usquam terrarum esse audivi.

« I am now in Paris, in the schools of master William, the greatest man of all of this time, whom I have got to know in every kind of teaching. When we hear his voice, we think it is not a man, but a kind of angel speaking from heaven ; for both the sweetness of his words and the depth of his teachings transcends the human manner, as it were. Who, when he was archdeacon and almost the most senior figure to the king, having given up everything he possessed, withdrew last Easter to a certain very poor church, to serve God alone ; and there subsequently to everyone coming to him from everywhere freely and for the sake of God alone, he showed himself to be devout and benign, in the manner of master Manegold of blessed memory. And now he rules such a great school as much in divine as in human disciplines in such a way that I have not seen nor have heard in any place ».

Like Abelard, the student describes William's decision to abandon his personal possessions and move to a disused church as a specific event, but from a very different perspective. William started to teach at this church because others came to follow him. Given that contemporary charters refer to churches like Saint-Julien-le-Pauvre on the left bank and Saint-Martin-des-Champs on the right bank as « in Paris » (*Parisius*) there seems no reason to assume that the German student is referring by this phrase to the Île de la cité rather than Saint-Victor [28]. His reference to William following the example of Manegold suggests that William may have been interested in more than just his teaching on rhetoric, an influence evident in *In primis* [29]. Manegold had himself

28. Saint-Julien-le-Pauvre is described as *apud Parisius* in 1120 (Lasteyrie, 1887, nº 189, p. 212). A charter of 1119 identifies Saint-Jacques as a possession of Saint-Denis, *in suburbio Parisiacae urbis* (nº 184, p. 206). Saint-Martin-des-Champs is described as : *ante Parisiace urbis portam* in 1060 (nº 96, p. 123) ; *prope Parisius sitam* in 1067 (nº 98, p. 125) ; on a road that goes *ab urbe Parisio* (nº 99, p. 128) ; and as *in Parisiensi parrochia situm* (nº 118, p. 142). Notre-Dame-des-Champs is both *apud Parisius* (1084) and *prope Parisium* (1094) (nºs 105, 113 p. 132, 138) ; Saint-Germain (c. 1100) is *in suburbio Parisii* (nº 124, p. 149) ; Bishop William in 1096 is *episcopo urbis Parisiace* (nº 116, p. 142). By contrast, *civitas* is used much less often, and then to refer more specifically to the Ile de la cité, as in the foundation charter of Saint-Victor. Hugh the Chanter (1990, p. 127) gives an eye-witness account of how the archbishop Thurstan met the Pope (7 October 1119) *apud Parisius*, at Saint-Martin-des-Champs.

29. Fol. 6va : « He cause, secundum Magistrum Anselmum, indiscrete ubique aguntur, sed Magister Menegaldus certa et propria loca singulis causis attribuit ». See

become a canon regular at Marbach by 1094, eliciting congratulations from Ivo of Chartres for turning from the path of philosophy to the religious life [30]. Manegold presented William with an example to follow.

The student's comment about William combining secular and sacred teaching is also echoed by the use of arguments from grammar and dialectic in theological teaching, evident in William's sentences in the *Liber pancrisis*. Here William emphasises that attention must be paid more generally « both to the nature of human things and the imposition of words » and employs a grammatical distinction between *nominatio* and *significatio* to elucidate his point that care must be taken when transferring the ordinary meaning of words to God [31]. When considering the Trinity, William recognizes that the word *idem* can refer to sameness both by non-difference and by identity. He comments that the humanity of Peter is similar, but not identical to that of Paul, very close to the position that Abelard says he forced William to accept within a different context, namely lectures on rhetoric [32]. If

Dickey, 1953, presenting *In primis* before Fredborg (1976) attributed it to William. Manegold, later remembered as *magister magistrorum modernorum*, may have gone into exile in France from the Holy Roman Empire during the 1070s, but before returning by 1086, to Rottenbuch, to become dean of a community of canons there. Wolfgerus, *De scriptoribus ecclesiasticis*, 105, *PL* 213, col. 981D-982A. Ziomkowski (2002, p. 2-10), summarizes the fragmentary evidence about Manegold, giving a valuable presentation of primary sources, p. 106-139. See Hartmann, 1970

30. Iuo Carnotensis (1949), *Ep.* 38, p. 156-158, written 1094-1095, the year that Bernold of Constance, *Chronicon MGH SS* 5, p. 46 – says Manegold began to teach at Marbach (although that community may have been founded 1089/1090). Where Manegold taught in the period between 1086, when he was dean of the canons regular at Rottebuch, and 1094 is not known ; Otto of Freising implies that he was active in Gaul, along with Berengar and Anselm of Laon : *nuperrime a diebus illustrium doctorum Berengarii, Managaldi et Anshelmi,* Otto Frisingensis, *Chronica de duabus civitatibus* 5 Prol., p. 227. See Ziomkowski, 2002, p. 16 and 25, and 120.
31. Giraud and Mews, 2007, p. 178-179 ; Lottin, 1957, p. 191 : « Quod ut sane intelligere possumus, attendenda est et rerum natura humanarum et uocum impositio. Cum enim homines pietatem, iustitiam habeant, non autem ipsi pietas, iustitia sint, illos in quibus pietatis, iustitie opus uidemus, pios, iustos, predicamus, ita ut hec sumpta uocabula et subiecta eos nominent, et qualitates eis adiacentes significent. He igitur uoces, humanibus usibus inuente, ad loquendum de Deo transferuntur ».
32. Lottin, 1959, nº 236, p. 192 : « Et ut omne ambiguitatis genus excludamus, vides has duas voces "unum" scilicet et "idem" duobus accipi modis, secundum indifferentiam et secundum identitatem eiusdem prorsus essentie. Secundum indifferentiam, ut Petrum et Paulum idem dicimus esse in hoc quod sunt homines, quantum enim ad humanitatem pertinet, sicut iste est rationalis et ille ; et sicut iste est mortalis et ille. Sed si ueritatem confiteri uolumus, non est eadem utriusque humanitas, sed similis, cum dint duo homines ».

Abelard is accurate here, then these theological sentences must date from after 1111, when Abelard would have disputed with William about universals, at the public school he conducted at Saint-Victor.

The foundation charter of Saint-Victor, only lightly revised from that of Puiseaux, makes no mention of William of Champeaux, suggesting that he had no desire to be remembered as founder of the community. Rather, it is the king who is remembered as endowing Saint-Victor with so many properties. The canons of Saint-Victor similarly never accorded William particular status as founder of their community, recalling him simply as a bishop and fellow canon [33]. By contrast, they credited Gilduin with being its true founder :

> 13 April. Solemn anniversary of the our venerable father Gilduin, first abbot of this church, a man of great authority and holiness. Having zeal for God and the order, he reformed the canonical order which had almost completely become abandoned. In his days, our house held primacy among all other houses of our order, and shone with the prerogative of religion far and wide, like the most brilliant star. He both began and completed the church and other buildings from the foundations and, apart from the royal endowment, extended it with prebends and annates and many other dues [34].

Does this failure to emphasize William reflect a sense of distance with the community that he helped establish ? According to William of Saint-Thierry, he not only befriended and ordained Bernard in 1115 (not long after a major ecclesiastical council convened in Châlons), but also spent much time at Clairvaux. William obtained permission from the abbots assembled at Cîteaux for Bernard to spend an entire year at Clairvaux in a separate house, so that he could recover from the rigors of asceticism [35]. In 1118, William of Champeaux approved the building in his diocese of a Cistercian abbey, Trois-Fontaines [36]. His admiration for a monastic way of life is also attested by a report by

33. *Necrologium Sancti Victoris*, éd. Molinier, t. 1, p. 538 [25 Jan.] : « magistri Guillelmi, Cathalaunensis episcopi et nostri canonici ».
34. *Ibid.*, t. 1, p. 552 [13 April] : « Anniv. solempne venerabilis patris nostri Gilduini, primi hujus ecclesie abbatis, magne auctoritatis atque sanctitis viri. Hic zelum Dei et ordinis habens, canonicum ordinem qui pene totus defecerat reparavit. In diebus ejus domus nostra super ceteras nostri ordinis domos primatum tenuit et religionis prerogativa longe lateque velud clarissimum sidus emicuit. Ecclesiam et ceteras officinas a fundamentis et inchoavit et consummavit, et excepta dote regia, prebendis atque annualibus et multis aliis redditibus ampliavit ». Gilduin is described as « Prima columna domus, custos gregis, Ordinis auctor » in an epitaph recorded at Saint-Victor in *Histoire littéraire*, 1763, t. 12, p. 477.
35. *S. Bernardi Vita Prima*, 1.7, *PL* 185, col. 245C-246C, 249A.
36. *S. Bernardi Vita Prima*, 1.13, *PL* 185, col. 262C.

Simeon of Durham (d. 1129) that a week before his death on 18 January 1121, William took a monastic habit, and a later claim that he was buried at Clairvaux [37]. The author of the *De vita vere apostolica*, traditionally attributed to Rupert of Deutz (d. 1129) and from the 1120s, similarly claims that William, a *perfectus regularis canonicus*, who had unwillingly accepted an episcopal position only after declining it three times, eventually acknowledged that the Augustinian Rule did not bring perfection, and decided to become a monk [38].

There is no evidence that the church of Saint-Victor had once been a priory of Saint-Victor of Marseilles, a notion first raised by a Cistercian chronicler, Alberic of Trois-Fontaines in the thirteenth century, perhaps to assert its continuity with monastic tradition. It is more likely to have commemorated Victorinus, an early bishop of Paris [39]. That the church was functioning as a hermitage even before William arrived there is attested by Jean de Thoulouse (1590-1659), who reported in 1640, that according to a manuscript written by a previous prior, Guillaume de Tuisselet (d. 1452), an inscription from this chapel could still be seen recording the tomb of a certain recluse called Basilla. A certain area of the abbey was still known as the

37. While the canons of Saint-Victor remembered it on 25 Jan., most other sources give 18 Jan., in particular the *Historia regum* of Simeon Dunelmensis, t. 2, p. 259-260 : *Gwillelmus de Campellis, Catalaunensis episcopus, viii. diebus ante exitum, suscepto habitu monachico, vita decedit xv. Kal. Februarii.* This is also the date recorded in the obituaries of Châlons and Molesme, according to *Gallia Christiana*, t. 9, col. 878, reprinted in *PL* 163, col. 1040A, where it is assigned to the same year, 1121 as given by Simeon. On William's testament, bequeathing nine altars to the canons of the cathedral, see Michaud (1867, p. 483) and Miramon, in this volume. Michaud (1867, p. 484), reports that he was buried at Clairvaux in a sanctuary he had built there, citing a report in *Gallia* Christiana, t. 9, 1752, col. 878, as well as a fuller statement by Pierre Garnier, *Histoire des évêques de Châlons-sur-Marne jusqu'en 1624*, preserved in Soissons, Bibl. Mun. 253.
38. *De vita vere apostolica* 5.16 (*PL* 170, col. 659C-D). While Martène's attribution of this work to Rupert (*PL* 170, col. 611A-664A) has been followed by Arduini (1985), Garrigues (1987) proposed that it might have been written by Honorius Augustudonensis. In *De voluntate Dei* 1 (*PL* 170, col. 437C), Rupert had earlier criticized teachings emanating from the schools of both Anselm of Laon and William.
39. Bautier (1991, p. 25-28) suggests that the *cella* could have been constructed around the tomb of a fourth-century bishop of Paris, Victorinus, or possibly a Saint-Victor, bishop of Le Mans. Bautier dismisses the report of Hugh fetching the relics of Saint Victor from Marseilles as a fable, referring to the studies of Willesme, 1977 and 1981, p. 96. The claim made in the early thirteenth century by Albericus Trium Fontium (1874), *Chronica*, *MGH SS* 23, p. 828 that it was originally a Benedictine priory of Saint-Victor of Marseille, but that Hugh of Saint-Victor replaced them with canons regular from Saint-Ruf through Hugh of Saint-Victor, may be a distorted and hostile Cistercian comment upon awareness at the abbey that Hugh was known as having fetched the relic of Saint Victor from Marseille.

hermitage [40]. Relying on information given to him in 1606 by Jean Picard, the abbey's librarian, Jacques Du Breul reported in 1612 that although most of this chapel had been demolished to make room for a larger church, there still survived a rear wall, door and entrance, as well as one wall [41]. According to a copper inscription engraved below an image of Louis VI, the abbey had originally been founded by the king (whom Du Breul erroneously assumed started his reign in 1110) *in cella veteri* on the other side of the river [42]. Like the royal charter of 1113, the inscription emphasizes the role of Louis VI in the foundation of Saint-Victor [43].

The early historians of Saint-Victor were indirectly familiar with an alternative chronicle tradition about its origins, which named William of Champeaux as its founder, but did not know the name of its source, namely Robert of Torigni, prior of Bec and from 1154 abbot of Mont-Saint-Michel. They were unaware that this chronicle entry came

40. Jean de Thoulouse, 1640, p. 1 : « Ce lieu appelloit *cella vetus*, comme il se lit en l'Epitaphe du Roy Louys le Gros, cy-dessous inseré et estoit un lieu de retraicte, où habitoit une recluse, nommee Basilla, dont l'inscription de la tombe si lisoit encores l'an 1452 au lieu sousterrain, qui est le lieu de la premere Chapelle, qui se nomme maintenant Nostre Dame de bonnes Nouuelles, par ce vers extraict du susdit MS du prieur Tuisselet : *Hic iacet ante piam Basilla reclusa Mariam*. Et pour preuue plus ample de ce que dessus, c'est que l'endroit où est mainteant la terrasse du iardin Abbatial, au costé Septentrional de l'Eglise, s'est appellé iusques à present l'Hermitage ». Although Bautier (1991, p. 28) thought the inscription could be from the twelfth-century, this account suggests it was a hermitage even before William went there. See Willesme, 1981, p. 95-105.
41. Du Breul, 1612, p. 404 (1639, p. 308) : « Et le Roy Loys le Gros ne commença à regner qu'en l'an 1110. Par quoy il est notoire que deuant son regne il y auoit l'Eglise de sainct Victor au mesme lieu, appellée cy desseus Chappelle pour sa petite estenduë, laquelle luy ou ses successeurs firent augmenter ou demolit du tout, et en refaire une plus ample, que nous auons veuë iusques au regne du Roy François premier qu'elle fut abbatuë, excepté le fonds, la porte, et le paruis, et une autre bastie telle qu'on la void [sic] de present ».
42. Du Breul, 1612, p. 407-408 (1639, p. 311) : « Les vers suiuans ont esté faicts en l'honneur et à la louange dudit Roy fondateur, et se voyent grauez en une lame de cuiure qui est dans le Cloistre au dessous de sa figure, proche de la porte de l'Eglise : EPITAPHIUM LVDOVICI GROSSI huius Ecclesiae fundatoris.
Illustris genitor Ludouici Rex Ludouicus
Vir clemens, Christi seruorum semper amicus :
Instituit, fecit Pastorem Canonicorum
In Cella veteri, trans flumen Parisiorum,
Hanc vir magnanimus almi Victoris amore,
Auro, reliquiis ornavit, rebus honore.
Sancte Dionysi, qui seruas corpus humatum,
Martyr et Antistes, Ludouici solue reatum.
Christi centeno, cum mille, decem et tribus anno,
Templum hoc Victoris struxit regalis honoris ».
43. The allusion to Louis, suggests was made after 1137.

from a treatise in which Robert had assigned the foundation of Saint-Victor to 1112, immediately after the founding of Savigny in that year [44]. It was not information dependent on Orderic Vitalis. Robert's account differs significantly from that preserved at Saint-Victor, in attributing its foundation to both William of Champeaux and Gilduin. A very slightly modified version of this passage, in which the words *et religiosus* are omitted, was copied into Robert's continuation to the Chronicle of Sigebert under the year 1112 in certain Norman copies of Robert's continuation to the Chronicle of Sigebert of Gembloux :

> At the same time, master William of Champeaux, who had been archdeacon of Paris, a man very literate and religious, assuming the habit of a regular canon with certain of his disciples, began to build a monastery of clerics outside the city of Paris in a place where there was a chapel of Saint Victor, the martyr. But when he was elevated to the bishopric of Châlons, the venerable Gilduin, his disciple, was made first abbot there. Under his rule, many noble clerics, educated in secular and divine letters, came to that place to live ; among them master Hugh of Lorraine flourished particularly, in both knowledge of letters and humble religion. He published many books, which, because they are known popularly, it is not necessary to count [45].

44. Du Breul, 1612, p. 404 (1639, p. 308) quotes a passage supplied to him by Jean Picard from the Jumièges copy of Robert of Torigni's treatise on religious orders, repeated by Duchesne in his 1616 notes to the *Historia calamitatum* (reprinted *PL* 178, col. 118D) : « Eodem tempore magister Vuillelmus de Campellis, qui fuerat archidiaconus Parisiensis, vir admodum litteratus et religiosus. » Jean de Thoulouse (1640, p. 1), reproduces a fuller version of the text of Robert of Torigni according to a copy provided by Guillaume de Tuisselet (d. 1452). that provided a fuller text of the Jumièges version than provided by Du Breul. This account is an improved version of what Jean de Thoulouse provides in *Annales abbatialis ecclesie sancti Victoris Parisiensis* (Paris, BnF, lat. 14368, p. 1-2), in which he simply quotes from Du Breul.
45. Robertus de Torigniaco (1885), *De immutatione ordinis monachorum* (*PL* 202, col. 1313A-B), Robertus de Torigniaco, *Chronicon,* t. 2, p. 190 [changes introduced in additions to the Fécamp copy of the chronicle (BnF, lat. 4992, used by Delisle), identical to that from Savigny (BnF, lat. 4862, edited by C. Bethmann, *MGH SS* 6, p. 294-295 and 388) signalled as *C* of the *Chronicon*, ed. Delisle, t. 2, p. 160 (*MGH SS* 23, p. 484) signalled as *C*] : « Eodem [C Hoc] tempore magister Willermus de Campellis, qui fuerat archidiaconus Parisiensis, vir admodum litteratus et religiosus [*C om.* et religiosus], habitum canonici regularis assumens, cum aliquibus discipulis suis, extra urbem Parisius in loco, ubi erat quaedam capella Sancti Victoris martyris, coepit monasterium aedificare clericorum. Assumpto autem illo ad episcopatum Cathalaunensium, venerabilis Gelduuinus, discipulus ejus, primus abbas ibi factus est ; sub cujus regimine multi clerici nobiles, saecularibus et divinis litteris instructi, ad illum locum habitaturi convenerunt, inter quos magister Hugo Lothariensis, et scientia litterarum et humili religione maxime effloruit : hic multos libros edidit, quos, quia vulgo habentur,

Robert is our only source for the information that Gilduin was a disciple of William of Champeaux, a detail supported by the fact that in his *Introductiones dialectice* William mentions a certain form of argument (*medium Gyldwini*), possibly named after Gilduin [46]. In describing Saint-Victor as *extra urbem* rather than *extra civitatem*, Robert (who never went to Paris) uses *urbs* in a more traditional way than Abelard, as a synonym for *civitas*. Even if Robert is not totally reliable as a witness, his testimony should not be ignored. His dating of the foundation to 1112 fits more closely to the evidence of charters and of the German student's letter than the unsubstantiated claim repeated by historians from the early eighteenth century that William moved to Saint-Victor in 1108. The student's letter suggests William moved there at Easter (2 April) 1111, although he may not have given up his archdeaconry until Easter (21 April) 1112, when William moved his community for a while away from Paris, namely to Puiseaux.

Dating William's departure from Notre-Dame to Easter 1111 also fits in well with the tense political situation in Paris at this time. By 1110, Stephen of Garlande had been appointed dean of Sainte-Geneviève, while retaining his position as archdeacon of Paris and royal chancellor [47]. In March 1111, when the royal court was at Melun, Robert count of Meulan, loyal to Henry I of England, and a supporter of the abbey of Bec (but hostile to the Garlande brothers), attacked the Ile de la cité, capturing its royal palace, destroying bridges, and sacking houses in reprisal for attacks by Louis VI into his own territory. After this attack, Louis VI thanked the burgers of Paris for driving Robert off, and accorded various privileges to them in 1111, starting to spend much more time at Paris [48]. William's desire to

non oportet enumerare'. [*C om.* quos… enumerare ; *add.* Hoc anno etiam exordium Savigneii fuit] ».

46. Iwakuma, 1993, p. 79 : « Nota hanc maneriam terminorum in medio Gyldwini. Et secundum eos poteris invenire ex qua natura procedant ». De Rijk, 1967, 2/1, p. 144-145.
47. Lasteyrie, 1887, n° 155, p. 175-76 ; Stephen is mentioned only as chancellor, not as dean of Sainte-Geneviève in a document from 1109 granting free status to certain serfs of the abbey (n° 154, p. 174-75) ; Dufour, 1992-1994, t. 3, p. 77 with a concise summary of Stephen's appointments, p. 38-40.
48. These events are recorded in the fourteenth-century chronicle of Philippe Mouskes, quoted by Luchaire, 1890, n° 111, p. 59-60. Robert's attack was a reprisal for the devastation of his lands by Louis VI in 1109, Sugerus, *Vita Ludovici* 14, p. 104. Privileges to bakers and wine merchants are given in Dufour, 1992-1994, n^{os} 60, p. 124 (31 December 1111) and 65, p. 137 (before 18 April 1112) ; see Bautier, 1981, p. 44-51.

establish a community at Saint-Victor was a conscious response to Stephen of Garlande's plans to develop Sainte-Geneviève.

Shifting the foundation of Saint-Victor from 1108 to 1111 also makes more sense of Abelard's early career. Assuming that Abelard returned to Paris in 1108, Bautier had suggested that he had originally established schools at Melun c. 1102 (after only two years studying under William) and at Corbeil c. 1104, spending the years c. 1105-1108 back in Brittany [49]. It makes more sense to suggest that Abelard went to Melun c. 1104/1105, when Galo was asserting himself as bishop of Paris. After moving to Corbeil (c. 1106 ?), Abelard returned home (c. 1107 ?), when William was at the height of his influence as archdeacon, not returning to Paris until after Easter 1111 [50].

Abelard wrote the *Historia calamitatum* in 1132/1133 at a time of acute friction between Sainte-Geneviève and Saint-Victor. The bishop of Paris, who wished to introduce canons of Saint-Victor into the cathedral, had placed an interdict on churches belonging to Sainte-Geneviève in 1129/1130. This led to the murder of the prior of Saint-Victor on 20 August 1133 by men of archdeacon Theobald [51]. Abelard's emphasis on William's hypocrisy in changing his way of life without actually leaving Paris, had a polemical purpose, contrasting Saint-Victor with his ideal of a religious community, far removed from any town.

2. JOSSELIN, THE *VITA GOSWINI*, AND THE CATHEDRAL SCHOOL OF NOTRE-DAME

Perhaps the most puzzling feature of Abelard's account of his early career is his report that he had been offered the position at Notre-Dame by the teacher who initially took over from William of Champeaux at the cathedral. This happened sometime after Abelard had forced

49. Bautier, 1981, p. 54-55.
50. Bautier, 1981, p. 54 relates Abelard's departure from Corbeil to an attack by Louis on Milo de Montlhéry and thus a temporary disgrace of the Garlande family in 1105, following Luchaire, 1890, n° 34, p. 21 ; Suger relates this disgrace to royal support for the marriage of Gui de Rochefort, to the daughter of Louis VI in the same year (1106) as Bohemond returned from the Holy Land, to marry the king's sister, Sugerus *Vita Ludovici* 8-9, p. 34-44. Suger explains that the Garlande brothers defected from Milo and attached themselves to Gui de Rochefort. It seems more likely, however, that Abelard was able to move to Corbeil only after the Garlande brothers were restored to favour, namely in around 1105/1106, according to Dufour, 1992-1994, p. 3.38.
51. Bautier, 1981, p. 69-70.

William to concede an argument about universals, in the course of lectures on rhetoric. William was apparently so incensed by this act of betrayal that he turned against this teacher, and arranged for someone else, with a certain reputation in grammar, to be given that position [52]. Not long after, William removed himself from Paris – most likely, we have argued, by going to Puiseaux, perhaps by Easter 1112. William's subsequent absence from Paris was crucial in allowing Abelard to emerge as a dominant teacher at Sainte-Geneviève, and thus be in a position to obtain the coveted position at Notre-Dame.

Assigning William's original move to Saint-Victor to Easter 1111 helps make sense of these events. The unnamed teacher, initially trusted by William, is likely to have been one of those distinguished students of his, referred to dismissively by Abelard [53]. If we follow the analogy provided by Hugh of Saint-Victor, who employed a student (Lawrence) to take down his lectures or *sententie*, then William may already have had such an assistant taking down his glosses during the years c. 1100-1104, prompting Abelard to set up a school at Melun, when he saw that he could not become William's preferred disciple [54]. With his rapid promotion to being both cathedral canon and archdeacon, sometime between 1104 and 1107, William would have needed an assistant to teach grammar, dialectic and rhetoric, while focusing on ecclesiastical matters. Although Abelard says that William's replacement offered him the position at Notre-Dame, it is more likely that elements in the cathedral chapter hostile to William pressured this teacher to do so, as a way of reducing William's influence at the cathedral. William responded by using his influence to have someone with a certain expertise in grammar, take over the school.

The only two other teachers in Paris at this time about whom we know anything are Josselin de Vierzy (bishop of Soissons 1126/1127-1152) and Gosvin of Anchin (1086-1166) [55]. Although written in the third person, the vividness of the earliest known *Vita Goswini* suggests

52. *HC*, p. 66.
53. See above n. 5.
54. This could explain the production of the glosses attributed to William by Iwakuma 1999, but which may have been extended by a disciple. On this process in relation to Hugh of Saint-Victor, see Mews, 1990.
55. The full text of the *Vita prima* of Gosvin was printed from Douai, Bibl. mun. 825 by Richard Gibbons (Douai, 1620). Excerpts were published by Brial (1806). Mirko Breitenstein has a useful detailed summary of Gosvin's life in *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon*, Band 25 (forthcoming, but available at http://www.bautz.de/bbkl/g/goswin_v_a.shtml).

that it was dictated by Gosvin himself to a monastic secretary, Alexander, who then wrote it up after his death and presented it to the next abbot. The absence of any reference to the name of William of Champeaux is significant. It mentions only that Gosvin had been taught by several teachers, but singles out Josselin (*Ioslenus*, *Goslenus*, *Gauslenus*) as his particular mentor [56]. Gosvin came to Paris from his native Douai at about the time (c. 1106/1107) that William became archdeacon. Gosvin's failure to mention William by name, but obvious closeness to Josselin, would be explained if William, then becoming increasingly involved in ecclesiastical matters, had deputed Josselin to teach the trivium during the years that Abelard was away from Paris.

Josselin was widely remembered as a significant Parisian teacher in a glowing statement by Nicolas of Saint-Crépin, Soissons in his *Vita* of Geoffrey, bishop of Amiens (who died at Soissons in 1115). Writing on the occasion of Josselin's solemn translation of Geoffrey's relics in 1137/1138, Nicolas describes him as « a former archdeacon of Bourges and a Parisian master, most distinguished throughout Europe, now bishop of Soissons, by the grace of God » [57]. An inscription marking his tomb at the Cistercian abbey of Longpont repeats this phrase, but describes him simply as a most famous Parisian master (*magister celeberrimus Parisiensis*) [58]. Although Josselin's family came from near Soissons, there is no record of his having been an archdeacon there. Nothing is known about his whereabouts between 1112 and 1118, when he is first attested as archdeacon at Bourges. It is possible

56. A summary is given by Gerzaguet, 1997, p. 92. See also the important study of Grondeux in this volume.
57. *Vita Godefridi Ambianensis* 3.32, ed. A. Poncelet, *Acta Sanctorum*, Novembris III, Brussels, 1910, p. 905-944, esp. p. 942 : « Domnus etiam Goyslenus, quondam Bituricensium archidiaconus ac Parisiacensis magister totius Europae insignissimus, nunc autem, Dei annuente gratia, Suessorum episcopus, pater patriae iure vocandus, suaque aetate plurimorum coenobiorum, monachorum, clericorum sanctimonialiumque fundator sollertissimus, totius pravitatis inimicus, omnique munditiae certissimus cultor, omnia paene ipsius Godefridi brevi complexus est ita: *Gloria pontificum, cleri decus ac monachorum / forma, gregis dux, exemplar morum, Godefridus / hic iacet astra petens octava luce novembris* ».
58. This inscription, clearly from after 1152 and based in its wording on that in the *Vita*, is reported by Dom Clément in *Histoire littéraire de la France*, vol. 12 (1763 ; new edition 1869, repr. 1974), p. 414 : « Joslenus anno MCXXV, Suessionum creatur Episcopus, ante Bituricensis archidiaconus, magister celeberrimus Parisiensis, pater iustitiae et multorum coenobiorum, hostis uitiorum, et castitatis cultor praecipuus. Obiit anno MCLI ». His consecration must have taken place after the death of the previous bishop of Soissons, Lisiard, 26 October 1126, but before October 1127.

that he went to study theology under Anselm of Laon (d. 1117) [59]. That he had become an independently minded teacher by 1112-1113, critical of many views of William of Champeaux, is evident from Orleans, Bibl. mun. 266, which contains extensive reports of his teaching about topics as well as a treatise *De generibus et speciebus* (found in a different version in Paris, BnF, lat. 13368, alongside glosses attributed here to Abelard) that reproduces the teaching about universals attributed to Josselin by John of Salisbury in the *Metalogicon* [60]. John says that Josselin identified universality with things « collected into one » or to « a collection of things » [61]. Josselin emerges as a critic of William's arguments, although not as radical as Abelard.

Abelard's comment that William's second replacement had a certain reputation for lecturing on Priscian, before becoming a monk, matches very closely to the figure of Gosvin [62]. Gosvin is reported by his biographer as having decided to challenge Abelard at Sainte-Geneviève, even though he had been warned against this by Josselin. Gosvin subsequently began to collect some students himself [63].

59. The assumption that Josselin was in 1115 also an archdeacon of Soissons, reported in the *Histoire littéraire*, vol. 12, p. 412, has no foundation. This was repeated without further substantiation by Jacquemin, 1905, p. 6, as also his claim (p. 1-2), deriving from an supported suggestion of de Rémusat in 1845, that Josselin taught on the Montagne Sainte-Geneviève. Jacquemin also reports that Josselin is mentioned as archdeacon of Bourges in charters of 1118-1123, that were listed, without indication of witnesses, by Gandilhon, 1927 and deserve further study ; not mentioned by Ribault, 1975. I am indebted to John Ott (Portland State University, Oregon) for discussion of Josselin's early career ; see Ott, 2006. He may be the master mentioned by Petrus Abaelardus, *Theologia Christiana* 4.79, p. 302, reported as teaching at Bourges in *Theologia Scholarium* 2.63, 66, p. 440-441. Josselin's only known theological writings are two commentaries on the Creed and the Lord's Prayer (*PL* 184, col. 1479A-1496, originally edited by Martène and Durand from a manuscript of Marchiennes (of interest, given its proximity to Anchin, where Gosvin was collecting the writings of many of his contemporaries). They also occur in Paris, BnF, lat. 5129, f. 113vb-121rb alongside texts of Hildebert and Marbod of Rennes .
60. Green-Pedersen, 1974, 1977 and 1984, and Kneepkens, 1993. Glosses of Josselin (*Gauslenus*) on the *Periermeneias* are recorded in Orleans, Bibl. mun. 266, p. 237-257, described by Minio-Paluello, 1958, p. XLI-XLVI ; see also Geyer, 1973, p. 595 and the edition of the *De generibus et speciebus* being prepared by Peter King. On Orleans, Bibl. mun. 266, see Minio-Paluello, 1958, p. XXXIX-XLVI ; on Paris, BnF, lat. 13368, see Geyer, « Untersuchungen », appendix to Petrus Abaelardus, 1970, p. 592-594
61. Johannes Sarisburiensis, *Metalogicon* 2.17, 1991, p. 83.
62. *HC*, p. 67.
63. *Vita Goswini*, éd. Brial, *Recueil des historiens des Gaules et de la France* 14, p. 443 : « Exinde multi ad eum confluxerunt, ejus magisteri se subdentes. Audiebant siquidem in eo sapientiae fontem esse, qui sitientibus merito foret expetendus ».

Although the *Vita* does not say explicitly where Gosvin taught, it seems most likely it was Notre-Dame, where Abelard alludes to two distinct competitors during the years 1111-1113. The *Vita* does not explain why Gosvin left Paris for his native Douai, but hints at a subsequent spiritual crisis prompted by copying out a celebrated commentary on Priscian that he obtained from a physician called Azo, and which attracted wide attention « from everyone, particularly because people are often enthusiastic for novelty » [64]. Gosvin concluded that Priscian did not provide all the answers to life that he was seeking. He became a monk at Anchin by 14 June 1114/1115 [65]. While Gosvin reports this crisis as occurring after he had left Paris, the real reasons for his leaving Notre-Dame may have been more practical. Abelard implies that after William returned his community to Paris (i.e. to Saint-Victor) and resumed teaching, students preferred to follow classes with William rather than at Notre-Dame.

CONCLUSION

Abelard's *Historia calamitatum* offers a highly selective image of intellectual life in Paris in the early decades of the twelfth century, focusing on his conflict with William of Champeaux, but gliding over those other figures with whom he was in competition. Its account needs to be supplemented by a range of other sources. A letter from a German student refers to William as giving up his possessions and moving to a poor church « last Easter ». The placing of this letter within the *Codex Udalrici* suggests that this was not 1108, but Easter (2 April 1111). William was certainly still an archdeacon in 1110. If a papal charter sent to archdeacon W. (dated 23 March 1112) refers to William, rather than Guibert, his successor as archdeacon (1112-1118), William may not have given up that position until Easter 1112, retaining this position in his first year at Saint-Victor.

There is no reason to doubt the traditional interpretation of Abelard's narrative as talking about William founding a *monasterium* at the disused chapel of Saint-Victor, rather than on the Île de la cité.

64. On the identity of Azo as a fellow canon of Saint-Amé in Douai, see Gerzaguet, 1997, p. 92, n. 92, drawing on *Mémoires de la Société Agricole de Douai*, 1858-1859, p. 2.357 and Hesso scholasticus *Relatio de concilio Remensi*, ed. W. Wattenbach, *MGH, Lib. lit.* III [1897] p. 22-28. *Hesso* could be transcribed from oral transmission of the name Azo. For further detail see Grondeux and Rosier-Catach, 2007 as well as elsewhere in this volume.
65. *Vita Goswini*, éd. Brial, p. 444.

Rumours about the sincerity of his conversion led him to transfer the community for a while to a *villa* far from the *urbs* of Paris. We have argued that William took his community for a brief while to Puiseaux, between Orleans and Paris. This follows from Jean Dufour's suggestion that William was responsible for drawing up in early 1112 the royal charter establishing a community of canons regular at the *villa* of Puiseaux, but redrafted it only slightly in July 1113, conferring all these properties in their stead on Saint-Victor. William's decision to return the community to Saint-Victor was of immense importance for the future direction of the *urbs* of Paris, which had now expanded beyond the *civitas* or Île de la cité.

Bautier's proposed dating of Abelard's early career needs revision. Rather than assuming that Abelard studied under William for just two years, it is more likely that he remained at the cathedral school for at least four years (1100-1104 ?), before deciding to establish his own school at the royal palace of Melun (c. 1104-1106 ?) and then at Corbeil (c. 1106-1107 ?). His decision to return home, ostensibly to recover from a period of overwork (c. 1107-1111 ?), thus occurred when William of Champeaux was becoming active as an archdeacon in Paris, and possibly was helped by some assistant, who could communicate and expand upon his master's teaching on these subjects.

William considered that his replacement had committed an act of gross betrayal in offering that position to Abelard – even he was actually under political pressure within the chapter. He then influenced the chapter to appoint another teacher, with a certain reputation in grammar. The *Vita Goswini* recalls how Gosvin (1086-1166), a great friend and admirer of Josselin of Vierzy (d. 1152), challenged Abelard, then teaching at a public school on the Sainte-Geneviève – but does not mention William of Champeaux by name. Whether Josselin was originally a disciple of William, before evolving more critical attitudes still has to be explored. After William turned against his initial appointee, Gosvin took the position, holding his own while Abelard was asserting himself at Sainte-Geneviève. During 1112, William took his community to a *villa* far from the town (which we have identified with Puiseaux), but then brought it back to Saint-Victor, leading to Gosvin starting to loose students.

This revised chronology has implications for understanding the evolution of Abelard's writings on dialectic. Having spent at least four years studying under William, Abelard may have started to compose his *Dialectica* even before he returned to Paris in 1111. While Abelard did not accept William's original understanding of a universal as a

substance or material essence independent of *differentiae*, this did not stop him from using the phrase *res universalis* on three separate occasions within the *Dialectica* [66]. After the unfolding of his affair with Heloise in 1117, Abelard started to adopt a more radical perspective [67]. He now argued that a universal was not any kind of thing. He also had to counter the views of a much wider range of teachers than just William of Champeaux.

66. Petrus Abaelardus, 1970, p. 560. He refers to *res universalis* in the *Dialectica*, p. 185-186 : « Dicitur tamen a quibusdam quod eius significatio sit omnium rerum simul acceptarum collectio, ut talis etiam posit fieri predicatio : omne est omnes, id est collectio omnium rerum est collectio omnium rerum… Et utrumque [omne et totum] quidem quantitatis signum esse potest, illud quidem quantitatis universalis rei secundum comprehensionem singularum specierum. Hoc vero individui compositi secundum constitutionem componentium partium… (p. 186). Nam universalis rei quantitas in diffusione sua per inferiora consistit ». Similarly, p. 574 : « In distributione enim rei universalis non quantitatis eius vel integritatis comprehensio, sed sola participationis diffusio per inferiora monstratur ».
67. I argue that Abelard invokes this notion to describe love in Letter 24 of the *Epistolae duorum amantium*, quoted in Mews, 1999, p. 208 : « Scias quia licet res universalis sit amor, ita tamen in angustum contractus est, ut audacter affirmem eum in nobis solummodo regnare in me scilicet et in te domicilium suum fecisse ».

Les *Glosulae super Priscianum* et leur tradition

Anne Grondeux
CNRS – UMR7597

Irène Rosier-Catach
CNRS – UMR7597 / EPHE 5e section

Cette étude vise à rassembler des indications sur ce que l'on appellera par convention « la tradition des *Glosulae super Priscianum* ». Cette tradition comporte trois grands blocs : les *Glosulae super Priscianum maiorem* (*GPma*), les *Glosulae super Priscianum minorem* (*GPmi*), et les *Notae Dunelmenses* (*ND*). Les deux premiers blocs constituent la tradition *directe* des *Glosulae* : on verra que les *GPma* ne peuvent être attribuées à Guillaume de Champeaux, mais que les interpolations contenues dans certains manuscrits et dans les *GPmi* reflètent son enseignement. Cette démonstration se fondera sur la concordance des témoignages, en particulier celui d'Abélard. Lorsqu'on retrouve une telle concordance, on considère que Guillaume de Champeaux se trouve derrière les appellations variées (« Willelmus », « Guil. », « M. G. » etc.). Les *ND* représentent le premier maillon de la tradition *indirecte* des *Glosulae* : elles citent les *Glosulae* et contiennent de très nombreuses références explicites à Guillaume (M. G.) ainsi qu'à d'autres maîtres.

1. LES TEXTES

1.1. Les Glosulae super Priscianum maiorem (GPma)

Les *Glosulae super Priscianum maiorem* ont fait, depuis l'article pionnier de R. W. Hunt (1941-1943), l'objet de plusieurs études, qui en ont en même temps souvent édité des extraits. Ces extraits, cependant,

ont été transcrits à partir d'un manuscrit ou d'un autre, ou encore à partir de l'incunable, autant de témoins qui diffèrent considérablement [1]. Il importe maintenant, pour cette raison, de considérer l'ensemble de la tradition manuscrite [2].

Liste des témoins conservés :

B = Bruxelles, Bibl. royale 3921, f. 12r-20v (dernier lemme : II 22) ;
F = Paris, BnF, nouv. acq. lat. 1623, f. 1-56 ;
C = Chartres, Bibl. mun. 209 (248), f. 1-86u ;
I = Incunable, éd. Georgius Arrivabenus, Venise 1488 (pour les autres éditions, voir Gibson, 1977 et 1979) ;
K = Cologne, Dombibl. B. 201, f. 1ra-74rb ;
M = Metz, Bibl. mun. 1224, f. 1ra-110rb ;
V (Tractatus glosarum Prisciani) = Vaticano, BAV, Vat. lat. 1486, f. 1ra-90ub.

M. Gibson (1979a) avait mentionné des gloses marginales apparentées aux *Glosulae* dans certains manuscrits de Priscien, qui devront faire l'objet d'une recherche à part.

Codices deperditi (?) :

a = copie détenue par Azo à Douai vers 1113 [3] ;
g = copie réalisée par Gosvin d'Anchin à partir de a [4] ;
d = manuscrit utilisé par le(s) rédacteur(s) des *Notae Dunelmenses* [5] ;
m = exemplaire utilisé par les(s) rédacteurs des *Notae Monacenses* ;
c = exemplaire utilisé par Guillaume de Conches ;
h = exemplaire utilisé par Pierre Hélie ;
p = copie de Pierre des Portes, entre 1473 et 1488.

1. Hunt, 1941-1943 ; De Rijk, 1967, p. 101 *sq*. ; Fredborg, 1977 ; Kneepkens, 1978 ; Mews, 1987, p. 21 *sq*. ; Rosier-Catach, 1993, 2003c, 2008a ; Lorenzetti 2003. Sur la tradition manuscrite et imprimée voir Hunt, 1941-1943 et Gibson, 1977 ; sur la diffusion des *Glosulae* voir Gibson, 1979, p. 241-246.
2. Nous tenons à remercier ici Patricia Stirnemann, de l'IRHT, pour son aide précieuse quant à la datation des manuscrits et à la localisation géographique de leur main. Voir en annexe de cet article les notices complètes des manuscrits, par C. Giraud et A. Grondeux.
3. *Vita Goswini* (*BHL* 3625) I.13, voir Grondeux, 2009, p. 887.
4. *Ibid*.
5. Cf. *infra* 1.3. L'étude des *Notae Dunelmenses* permettra peut-être de préciser s'il s'agit d'un seul et même manuscrit ou de plusieurs.

La présente étude va tenter, à partir de différents critères, de classer les manuscrits conservés des *GPma*. R. W. Hunt, dans la première description donnée du corpus, n'avait pu se fonder que sur les manuscrits de Paris et Chartres, seuls accessibles à l'époque. Les grands axes de nos conclusions sont les suivants :

- Le manuscrit *B*, qui ne donne que le début du texte contient de longues interpolations qui témoignent de l'enseignement de Guillaume de Champeaux .
- Le manuscrit *F* a réécrit et abrégé certains passages, mais sa proximité avec *B* apparaît nettement, du moins pour les passages conservés de *B*.
- Les témoins *C* et *I* (l'incunable) sont étroitement apparentés. Ils contiennent des interpolations caractéristiques des opinions de Guillaume de Champeaux .
- Les manuscrits *K* et *M* contiennent une version quasiment identique (sauf les variantes de copie) d'une recension voisine des *Glosulae*, sans ces interpolations.
- Une version apparentée est contenue dans le manuscrit *V*, comme l'a montré M. Fredborg (1977) : de longs passages sont identiques, d'autres sont « doctrinalement proches, mais verbalement plus longs », d'autres enfin présentent des différences plus importantes. Il contient deux longs ajouts, mentionnant nommément des opinions de Guillaume de Champeaux (*Sententie Willelmi*) et de Thierry de Chartres (*Sententie Theodorici*).

Les *Glosulae in Priscianum* recoivent une appellation dans trois manuscrits, *F*, *C* et *V*, et dans l'incunable. Le manuscrit *F* porte au f. 54ub la mention suivante : *Expliciunt Glosule Prisciani feliciter* ; rappelons que dans le manuscrit *B*, de la même famille α (voir *infra* 2.1.1), toute la fin du texte manque. Le manuscrit *C* porte au f. 1ra, dans une rubrique de la main du texte : *Incipiunt glose super Priscianum maiorem* [6]. Le manuscrit *V* se présente comme un ensemble de traités des gloses sur Priscien (f. 90va : *Expliciunt tractatus glosarum Prisciani*). Les manuscrits *K* et *M*, qui descendent d'un ancêtre commun, n'ont pas de titre. Il serait un peu rapide d'en conclure que la famille α appelle le texte *glosulae*, et la famille β (voir *infra* 2.1.2) *glosae*, car nous verrons par exemple que les *Notae*

6. Selon la notice du manuscrit ; le titre était probablement rubriqué, si bien qu'il est aujourd'hui peu lisible sur le microfilm.

Dunelmenses ont utilisé un manuscrit de la famille β tout en désignant le texte sous le nom de *Glosulae*. L'incunable appelle quant à lui le commentaire *expositio*, alors qu'il est fondé, nous le verrons (voir *infra*, 2.1.2.1), sur une copie du manuscrit *C*.

Les seules attributions accompagnant les *GPma* se trouvent dans l'édition de 1488, et sont reprises dans les éditions ultérieures [7]. La page de titre est ainsi libellée :

> Prisciani uolumen maius cum expositione elegantissima clarissimi philosophi Joannis de Aingre.

La mention figure aussi dans le colophon, dont elle a probablement été reprise :

> Iohannis de aingre : summos qui inter expositores grammaticae artem possedit : commentum super magno Prisciani uolumine omnibus desideratissimum finit.

C. Mews a suggéré que « de aingre » puisse être la corruption, due à l'éditeur, de *dei gratia*, ce qui renverrait à un auteur nommé Jean, qu'il propose d'identifier à Jean de Reims, dont il présume qu'il était le maître de Roscelin. Nous pensons cependant que les arguments en faveur de cette attribution ne sont pas probants. Il n'y a en effet pas de raisons particulières de rattacher ce Iohannes de Aingre à Jean de Reims, tout « Jean » pouvant prendre le pseudonyme étymologique de « Gratia Dei ». Nous verrons *infra* (2.1.2.1) que cette attribution est mal assurée.

> Selon Orderic Vital [8], Jean (de Reims) est arrivé vers 1077-1078 à Saint-Évroul. Même si le manuscrit *C* des *Glosulae* contenait sur une feuille volante une liste de livres empruntés à cette abbaye, il ne saurait, datant du XII^e^ s., être le manuscrit apporté par Jean depuis Reims. Le programme scolaire, importé par Jean, de Reims à Saint-Évroul serait connu par un poème didactique sur les sept arts libéraux copié au début du XII^e^ s. à Saint-Évroul (donc lorsque Jean s'y trouvait ; Alençon, Bibl. mun. 10[9]). Par ailleurs Dom Bellaise décrit un manuscrit contenant des œuvres de Jean de Reims : poésie, une histoire de Saint-Évroul, une anthologie théologique fondée sur les Pères, un traité *De modo intelligendi, imo et tractandi s. scripturarum et de tropis quae* (lege *qui*) *ibidem reperiuntur*, des extraits de Virgile et d'autres poètes [10]. Tout ceci figurait dans le catalogue de la bibliothèque de Saint-Évroul de 1682 ; la bibliothèque a

7. Voir Gibson, 1977, n. 14 ; Mews, 1992, p. 14, et n. 28.
8. Cf. Williams, 1954, p. 669. Sur Jean de Reims, voir Chibnall, 1968-1980, I, p. 11-23 et III, p. 166-70 ; Nortier, 1966 (Saint- Évroul, p. 98-123).
9. Mews, 2002a, II, p. 162-63 ; édité par Ravaisson, 1841, p. 404-406.
10. Paris, BnF, lat. 13073, f. 53v-54v, cf. Chibnall, 1968-1980, I, p. 20, n. 7 et Mews, 2002a, II, n. 30.

disparu, il ne reste plus de Jean que l'épitaphe de Pierre de Maule . On note l'absence de tout traité grammatical.

Il existe par ailleurs un autre candidat, auteur d'un commentaire sur les Épîtres pauliniennes, autrefois attribué à Bruno le Chartreux . La critique s'était appuyée, pour documenter l'enseignement scripturaire de Bruno, sur les commentaires bibliques imprimés sous son nom dans la *Patrologie latine*, mais ces attributions ont tour à tour été remises en question. Landgraf, 1973, p. 65-66 pensait que le commentaire sur les Psaumes, conservé dans le seul manuscrit Grenoble, Bibl. mun. 240 (XII^e s.), était authentique, mais que le Commentaire sur les Épîtres pauliniennes (*PL* 153, col. 12-566) était plutôt de l'entourage de Bruno, voyant en Jean de Tours ou Raoul de Laon des auteurs possibles, sur la foi de deux manuscrits, Paris, BnF, lat. 14442 et 15601. D. van den Eynde a tenté de montrer que le Commentaire sur les Psaumes n'était pas de Bruno et de le dater après 1154, ce qui n'apparaît finalement pas convaincant. Le commentaire sur saint Paul est quant à lui à dater de bien avant 1141 ; il fait partie d'un groupe de textes qui tournent autour de Raoul de Laon, dont le représentant le plus important est les *Glosulae glosularum* (Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 20 cod. 23, Pommersfelden, Schloßbibliothek 199/2817). Stoelen, 1958, p. 186, admet l'avis de Landgraf, mais souligne le lien étroit qui unit ce commentaire à celui du Psautier. Selon M. V. Ingegno [11] il ne s'agit pas d'un Jean de Tours mais d'un (autre) Jean (Gratiadei), qui a composé vers 1101 à Poitiers le commentaire sur les Épîtres Pauliniennes. M. Morard a enfin montré récemment que si la critique moderne s'était empressée d'attribuer le commentaire sur le Psautier, conservé dans le seul manuscrit grenoblois [12], provenant de la Grande-Chartreuse, à son illustre fondateur, il n'y avait cependant aucune raison valable de la suivre sur ce terrain très incertain [13]. L'influence communément admise de Bruno sur la renaissance de la théologie de la fin du XI^e s. et du début du XII^e siècle, par exemple sur les conceptions eucharistiques d'Anselme de Laon, sur Gilbert l'Universel, sur Pierre Lombard, se trouve du même coup remise en question.

1.2. Les Glosulae super Priscianum minorem (GPmi)

C. H. Kneepkens (1978) a étudié un commentaire sur Priscien mineur (*GPmi*), que l'on trouve en deux versions. Une première

11. Ingegno (thèse, non publiée).
12. Le manuscrit Troyes, Bibl. mun. 417 donné par Stegmüller, 1940-→, n° 1816, comme contenant le commentaire de Bruno renferme en réalité celui d'Odon d'Asti, alors attribué à Bruno de Segni ; cf. Morard, 2003, p. 31. On notera aussi qu'un *codex olim Souvigni prope Moulins en Bourbonois* donnait sous le nom de Bruno le commentaire d'Odon d'Asti ; cf. *HLF*, 9, 1750, p. 244 ; Stegmüller, 1940-→, n° 1830, 1.
13. Morard, 2003.

version est dispersée dans trois manuscrits : Londres, British Library, Burney 238, BL Harley 2713, Orléans, Bibl. mun. 90 (ce manuscrit contenait originellement la version *F* des *GPma*). Il reconstitue ainsi le commentaire [14] :

	B	*O*	*L*
XVII.1-30	f. 3-10, 11, 30-35, 12ra-rb	p. 359a-371a	
XVII.30-52		p. 371a-377a	
XVII.52-83	f. 13ra-23ua	p. 377a-388b	f. 35ra-41rb
XVII.83-142	f. 23va-29ub, 36ra-rb		
XVII.142-XVIII.12			f. 35ra-41rb

Une deuxième version est contenue dans le manuscrit Paris, Arsenal 910, f. 133ra-140ub, mais elle est incomplète, et s'arrête après la glose sur *IG* XVII, 32 [15].

1.3. Les Notae Dunelmenses (ND)

D = Durham, Cathedral Library C. IV.29, f. 1v-216

Les *ND* contiennent six ensembles de notes distinctes, sur Priscien majeur (*ND* I-III) et Priscien mineur (*ND* IV-V) [16], *ND* VI (« *Materia Tulii* ») étant des notes sur le *De inventione* de Cicéron [17]. Ces « notes » sont des commentaires lemmatiques, qui suivent dans l'ordre le texte commenté, mais correspondent seulement à une sélection de lemmes, sans que tous soient considérés, contrairement aux commentaires complets que l'on trouve dans les *GPma* ou *GPmi* .

Les notes grammaticales se répartissent comme suit :

- *ND* I (f. 2ra-17va) : un cours sur le verbe et son rapport avec le participe, précédé d'un prologue ;
- *ND* II (f. 17ub-53ub) : un cours sur le début du Priscien majeur (I.1-XI.9) précédé d'un prologue ;
- *ND* III (f. 55ra-136rb) : un cours sur Priscien majeur qui s'arrête au livre XVI (I-1-XVI.11) ;

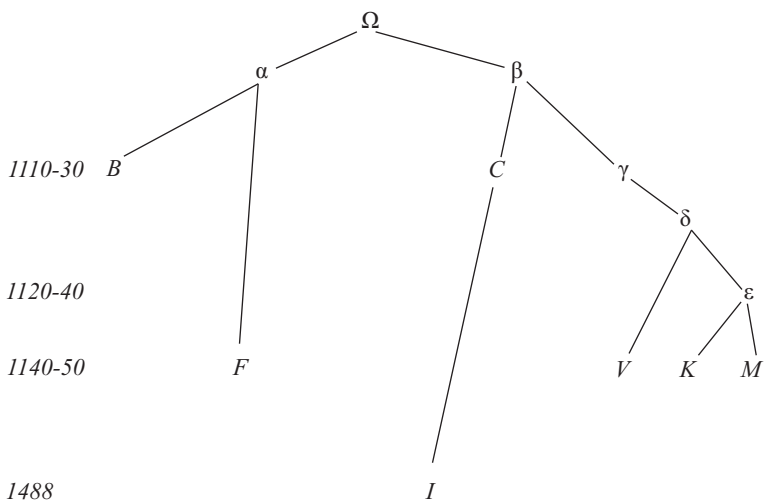
14. Kneepkens, 1978, p. 116.
15. Édition à paraître, par Margareta Fredborg.
16. Édition en préparation, par Franck Cinato, Margareta Fredborg, Anne Grondeux et Irène Rosier-Catach. Voir Hunt, 1941-1943 ; Fredborg 1977 ; Kneepkens 1978 ; Rosier-Catach, 2003a, 2007b, 2008b.
17. Voir la synthèse de J. Ward, dans ce volume ; Fredborg, 1976, 2000, 2003.

– *ND* IV (f. 137ra-139ub) : un cours sur Priscien mineur qui s'arrête en XVII.27 ;
– *ND* V (f. 139ub-139va) : un cours sur Priscien mineur qui va jusqu'en XVIII.108.

Les séries *ND* III et *ND* V attestent en particulier une consultation intensive des *Glosulae,* à la fois *GPma* et *GPmi* selon les séries (nommément citées), sans que le ou les auteur(s) de ces séries partagent d'ailleurs toujours les opinions des *Glosulae*. Elles ne sont pas mentionnées dans les trois autres séries, *ND* I, *ND* II et *ND* IV. *ND* II correspond fidèlement à l'enseignement de Guillaume de Champeaux, sans qu'il soit nommément cité. Il est en revanche cité par *ND* I, *ND* III et *ND* V. On notera que les *ND* VI, qui traitent de rhétorique, font quant à elles référence à un enseignement de rhétorique du même M. G. Les *Notae* constituent donc l premier témoin important de la tradition *indirecte* des *Glosulae*, en même temps qu'un témoin capital de l'enseignement de Guillaume de Champeaux.

2. CLASSEMENT DE LA TRADITION MANUSCRITE DES *GPMA*

Ce stemma est évidemment provisoire et devra être affiné au cours de l'édition des *GPma* et à mesure des comparaisons avec des textes contemporains que permettra celle-ci.



2.1. Les deux familles α et β

2.1.1. La famille α

B et *F* sont les deux représentants de cette branche, comme l'attestent un grand nombre de variantes communes. On en trouvera ci-dessous un exemple particulièrement significatif (ad II.18 [*GL* 2, 55.5]) :

B 20ra, *F* 10rb	*C* 1ua, *I* 24u, *M* 18ua, *K* 13ra (passage manquant dans *V*)
necesse fuit (*P*] sit *B*) inueniri nomina diuersa que has qualitates et alias huiusmodi rationalitatem, albedinem [18] uel nigredinem uel aliquid aliud (*om. P*) huiusmodi in ipsis	nec determinat in ipsis rebus corporeitatem, animationem, sensibilitatem, rationalitatem, albedinem uel nigredinem uel aliquid aliud (*om. CI*) huiusmodi, necesse fuit inueniri nomina (i. n. *CI K*] *tr. M*) diversa que has (diuersas *add. K*) qualitates et alias huiusmodi in ipsis rebus determinarent.

2.1.1.1. Le manuscrit de Bruxelles (*B*)

Le manuscrit *B* se caractérise par le redoublement du traitement des lemmes. Très souvent en effet le scribe ajoute un commentaire, parfois très long, en le terminant par une mention telle que *uel sic, uel aliter* ou *uel hoc modo,* qui lui permet d'enchaîner sur le commentaire commun qu'il a trouvé dans son modèle. On a alors deux, voire trois traitements successifs du même lemme, l'analyse propre à *B* se trouvant, comme attendu, toujours en tête. Dans l'un de ces ajouts se trouve la mention *Willelmus* (cf. *infra*).

L'analyse des ajouts du manuscrit *B* montre qu'il reflète un enseignement de Guillaume sur Priscien fondé sur les *GPmi* . *B* pourrait résulter de la mise au net d'un manuscrit des *GPma* utilisé par Guillaume, dans lequel il aurait ajouté en marge ses propres analyses. L'intégration de ces notes marginales a donné lieu à des erreurs qui font penser, avec les nombreuses fautes de graphie, que le scribe n'était pas un professionnel. Cette singularité de *B* est à mettre en relation avec le fait qu'il comporte un chapitre *De voce* différent de tous les autres manuscrits des *GPma* (cf. *infra* 2.2.1).

18. « Si queras de albedine cum sit appellatio quam communem proprietatem designet dicimus quia significat rem incorpoream in hoc quod est clara vel contraria nigro, et ita in omnibus aliis sunt proprietates licet non subiacant humane cognitioni *add. F in marg. inf.* ».

Référence à Priscien	Lemme redoublé
I 3 (*GL* 2, 6.6)	LITTERA*
I 3 (*GL* 2, 6.7)	MINIMA*
I 4 (*GL* 2, 6.25)	HOC ERGO*
I 5 (*GL* 2, 7.6)	SVNT IGITVR
I 7 (*GL* 2, 7.26-27)	ACCIDIT IGITVR*
I 12 (*GL* 2, 11.1)	APVD ANTIQVISSIMOS
I 16 (*GL* 2, 12.20)	« H » NOTA ASPIRATIONIS
I 36 (*GL* 2, 27.20-25)	PONITVR HAEC EADEM
II I (*GL* 2, 44.2)	SYLLABA EST COMPREHENSIO LITTERARVM*
II 12 (*GL* 2, 51.15)	DISTAT SYLLABA A DICTIONE *
II 14 (*GL* 2, 53.8)	DICTIO EST PARS ORATIONIS*
II 14 (*GL* 2, 53.17)	HOC ENIM PROPRIVM EST DICTIONIS*
II 15 (*GL* 2, 53.28)	ORATIO EST ORDINATIO*
	PROPRIVM EST NOMINIS

L'astérisque signale les lemmes dont le traitement est transcrit en annexe 2. À partir de la définition du nom [II 18 (*GL* 2, 55.13)], la situation est plus complexe et plus intéressante : *B* a d'abord copié le propre du nom et du verbe tels qu'ils sont dans les *GPma*, puis introduit, en un seul bloc, un autre traitement portant sur les propres du nom, du verbe, et du pronom. Il termine sur un *uel sic* qui lui permet, comme toujours, d'enchaîner sur le propre du pronom de la version commune.

Version commune	*B* 20ra *sq*.
Proprium est nominis	
Proprium est uerbi	
	Proprium est nominis
	Proprium est uerbi
	Proprium est pronominis
	Proprium est pronominis
Proprium est pronominis	

C'est dans la section sur le propre du nom que l'on trouve le nom propre *Willelmus* :

> Vt cum dico « quis legit » respondetur Willelmus (voir le texte complet en annexe 2)

Tout ce bloc, comme les autres ajouts, comporte des analyses semblables à celles qui sont attribuées nommément dans d'autres témoins à Guillaume (dans les *ND,* le manuscrit *V* ou chez Abélard, voir ci-dessous).

B ajoute également de petites incises, par exemple :

– I 7 (*GL* 2, 7.26-27), *B* f. 14ra : <Hic agit de nomine per quod unum elementum differat ab alio et non de uniuersali uoce nomine in quo omnia elementa conueniunt>.
– I 7 (*GL* 2, 7.27-8.6), *B* f. 14ra, où l'on remarque des mentions d'une discussion impliquant un *aduersarius* : ET SVNT INDECLINABILIA. <De « be » nomine elementi quod primum sonat in « beatus » solet esse maxima dubitatio. **Dicunt enim quidam** quod sit simplex elementum forsitan ad similitudinem nominis uocalis elementi quod reuera simplex est. **Alii dicunt** duo ibi esse elementa, ita probantes non posse esse simplex. Illud nomen est uox, et ita uel articulata uel inarticulata. Quod si est articulata, uel elementum uel sillaba, et sic de aliis ; elementum sicut aduersarius, et si est elementum, uel uocalis uel consonans. Vocalis non est cum tantum « u » sicut consonans non est ; si per se facit uocem, tunc illud est quia uocalium tantum est ; sed hoc est : hoc concedebat aduersarius concedendo illud simplex proferri posse, et nota « a » est illud elementum quod primum sonat in « beatus », ergo non est consonans, ergo est uocalis, cum sit elementum, quod est inconueniens. **Nos** uero **concedimus** illud nomen non esse simplex indiuiduum elementum, sed diuiduum et duo esse et similiter de aliis nominibus consonantibus elementorum>.

2.1.1.2. Le manuscrit de Paris (*F*)

Un certain nombre de sondages effectués dans ce manuscrit conduisent à formuler les hypothèses suivantes. *F* semble se rattacher, comme *B*, à un état du texte antérieur à celui auquel donnent accès des manuscrits comme *C, K, M*, ainsi que le montreront les analyses ci-dessous. Étant donné que nous ne possédons que le début du texte dans le manuscrit *B*, il est cependant impossible de dire si les écarts de *F* par rapport au reste de la tradition sont propres à *F* ou à la branche α à laquelle ils appartiennent tous deux.

Pour ce qui est des premiers chapitres, *F* a des leçons qui coïncident avec celles de la majorité des manuscrits. Il partage avec eux la section sur la *uox* (cf. *infra*, 2.2.1).

Richard W. Hunt avait conclu de son analyse de *F* qu'il était très abrégé. Voici ce qu'il en est.

– R. W. Hunt (p. 196) notait que la section sur les modes des verbes était réduite à trois phrases. En fait il apparaît qu'il s'agit d'un cahier entier du modèle de *F* qui a dû tomber. Il manque ce

qui correspond à 924 lignes de *M*, soit environ seize pages dans *F* (f. 34ub). Le commentaire s'arrête en effet au milieu d'une phrase portant sur *IG* VIII.63, et reprend de même en VIII.93, ce qui a contraint le scribe à improviser une phrase de transition en forme de *continuatio*, qui n'existe pas dans les autres versions.

– Selon Richard W. Hunt, l'introduction au livre sur le pronom est omise. En fait le commentaire sur le premier lemme du livre XII est précédé, dans la version β, par une longue introduction, avant que ne commence la glose commune sur le lemme. C'est cette introduction présente dans la version commune qui ne se lit pas dans *F*, mais elle pourrait très bien avoir été rajoutée, à l'inverse, dans la version β.
– *F* est le seul à ne pas posséder la longue interpolation sur le verbe, qu'on trouve dans les autres manuscrits (cf. *infra*, 2.2.2).

On peut signaler d'autres caractéristiques de *F*. Dans le livre XI des *Institutiones*, il présente par exemple plusieurs types de variantes par rapport aux autres manuscrits :

- *F* se caractérise par des passages manquants, qui sont introduits par des mentions telles que *uel aliter, nota, et attende, sciendum* dans les autres manuscrits (*B* n'ayant pas la section correspondante) et dans l'incunable. *F* semble donc préserver un état antérieur à l'ajout de ces « notes » dans les autres témoins.
- Certains passages manquants dans *F* ne sont pourtant pas introduits par de telles mentions dans les autres témoins.
- Souvent *F* omet la fin de la glose sur un lemme.
- Certaines « *notae* » sont différentes dans *F* et les autres manuscrits :

F 39ra (ad XI.3, 550.4)	*C* 61ra, *I* 149u, *K* 50rb, *M* 79ub (ad XI.3, 550.4)
Et est notandum quod solet adiungi huic figurae substantiam verbi (verbum ms.) quod substantiam dicam Greci ita vocant ypartikon.	Nota cum dico « speculator sum illius » intelligo quidem me possideri ab illo secundum (] sed *I*) speculationem, siue ille (*om. M*) sit absens siue presens. Nec id dico quod speculer (] –et *I*) eum, sed tantum (]tamen *M*) « sum illius (] *tr. M*) posssessio ». Et nota. Fecit tales constructiones in quibus nomina per compassionem secuntur datiuum, de quibus hanc dat regulam quod (] quasi dicat *K)*

	huiusmodi FIGVRAE id est figuratae constructioni (]-ibus *I*) substantiuum uerbum adiungitur (constructioni–adiungitur] constructiones substantiuo uerbo adiunguntur *K*).

- La rédaction de certains passages diffère quelque peu, sans qu'ils soient signalés par les mentions indiquées plus haut, et sans que l'on puisse affirmer quelle branche de la tradition a ainsi réécrit l'original :

F 39rb (ad XI.3, 549.19)	*C* 60ub, *I* 149u, *K* 50ra, *M* 79ua (ad XI.3, 549.19)
QVANTVM ERGO AD HOC PERTINET VIDENTVR BENE FECISSE quia participia separauerunt, quasi dicat, si propter hoc quod participa in primitiuis non inueniuntur sicut aliae partes orationis non debuerunt per se poni, ergo quantum ad hoc pertinet, uidentur bene fecisse, quia hoc uerum est quod in primitiuis non inueniuntur.	QVANTVM ERGO. Posita ratione Stoicorum per quam probabant (] probant *M*) participium non esse partem per se, uult eam improbare sed prius eandem approbat : Si prior propositio (] positio *M*) concedatur, quae dicit nullam partem prorsus positam in diriuatione, sic infert. Quandoquidem (quia *add.CI*) participia (] *om. K*) in primitiuis non inueniuntur sicut aliae partes orationis, non debuerunt per se poni, ERGO QVANTVM AD HOC pertinet, VIDENTVR BENE FECISSE STOICI, quia hoc uerum est quod in primitiuis non inueniuntur.
SED RVRSVS. Dixi quantum ad hoc pertinet bene fecisse Stoicos…	SED RVRSVS. Dixi quantum ad hoc pertinet bene fecisse (] tr. *CI*) Stoicos…

– Quelques variantes notables peuvent encore être relevées :

  - En I.6 (*GL* 2, 7.17-18) :

  Hunc sonum adhuc seruamus in Guido…

  K, B, I ont « Guido », *F* avait avant correction « auido », après correction « Wido », *M* « vv.do » [19].

  - En II 18 (*GL* 2, 55.6-7) *F* (10ub) a une addition en marge (sur *albedinem*) :

  Si queras de albedine cum sit appellatio quam communem proprietatem designet dicimus quia significat rem incorpoream in hoc quod est clara vel contraria nigro, et ita in omnibus aliis sunt proprietates licet non subiacant humane cognitioni.

19. Sur « Guido », voir Hunt, 1941-1943 ; Kneepkens, 1978, et *infra* section 3.1.

- En II.18 (*GL* 2, 55.10) *F* a une addition (f. 10ub) qui vient s'insérer au beau milieu d'une phrase, comme si le rédacteur avait pris les premiers mots (*participium duobus modis*) pour un lemme :

Participium : duobus modis Nota participium non differe a uerbis in principali significatione, immo prorsus conuenire secundum quosdam accidentales proprietates. Apponit quibus differt modis a uerbis, ita iste proprietates sufficiunt ad illa ostendenda esse diuersas partes orationis. Que tamen non sufficiunt, si illis conuenirent, ostendere illa prorsus esse eandem partem orationis si in principali significatione differrent. Probat participium non esse uerbum, quia et habet ea quibus caret uerbum et caret eis quae habet uerbum.

- Le tableau qui suit donne une bonne idée des différences entre les deux familles, avec, dans *F* (et peut-être aussi dans *B*, mais la section est perdue) des passages manquants, des passages à la rédaction différente (l'un correspondant à une *nota* dans la famille *CI KM*), et dans les passages communs des variantes singulières de *F* :

C 43rb, *I* 113r, *K* 36ra, *M* 62rb, *V* 52va	*F* 34ub
MODI SVNT VIII.63 (*GL* 2, 421.17). Duae hic (] hinc *K*, haec *V*) uidentur (h. u.] *tr. F*) esse (u.e.] esse possunt *K*) diffinitiones modorum, una (] altera *F*) realis, altera uocalis. Realis est : MODI SVNT (DIVERSAE *add. F*) INCLINATIONES (] ANIMI *add. F*, indeclinationes *V*), id est (diuersae *add. F*) applicationes ANIMI,	
id est fundatae in animo, et quia applicationes aliae sunt consimiles (] similes *V*), aliae diuersae, ut determinet (] –at *M*) quas applicationes uocet « modos », subdit « DIVERSAE », et quia non omnes diuersae inclinationes animi dicuntur « modi », secundum quosdam, nisi scilicet tales sint (t.s.] *tr. V*) ut uerba in designatione ipsarum inuenta ab ipsis modi dicantur. Supplendum est : « INCLINATIONES » dico	
a uocalibus modis designatae	a uocalibus modis designatae sunt modi. Non enim quelibet aplicationes animi dicuntur modi
ut quando animus ad indicandum uel imperandum uel ad (*om. K*) optandum se applicat ; tales modos uoluntatis in se concipit, ex quibus uerba (...) competenter aliqua inuenienda.	*[le passage ainsi omis par F correspond à environ 11 200 mots des autres manuscrits*]
CONIVNGATIO VIII.93 (*GL* 2, 442.18). **Nota** hanc uocem « coniugatio » aequiuocam esse ad res et ad uoces. Designat enim quandam qualitatem uerbis adiacentem, secundum quam (s.q.] sed quia uerba et cetera sed quia *V*) uerba	CONIVGATIO EST. Postquam tractauit \de quibusdam/ accidentibus uerbi scilicet significatione, tempore, modo, specie, figura incipit de coniugatione post

<table>
<tr><td>dicuntur coniugata quasi sub iugo quodam colligata, et hoc proprie significat etiam (] esse V) uerbales uoces qualitatem illam (q.i.] illa qualitas K) suscipientes, ut dicamus « lego est coniugatio » quasi coniugatum cum « uiuo » et similibus (…) ut de populo grege et similibus.</td><td>figuram consequenter tractare. Æquiuocum enim fuerat ut quem locum tenuit coniugatio in accidentium enumeratione, non dimittat in disputatione. [l'omission correspond ici à environ 500 mots]</td></tr>
<tr><td colspan="2">Est etiam (] enim K) sciendum quod quaedam supradictorum accidentium tam rebus quam uocibus accidunt ; haec autem, id est coniugatio, uoci solum (] scilicet F), quod satis ex ipsius descriptione et (a F) regulae proprietate perpenditur : aut (] ait F) enim coniugatio est CONSEQVENS (SEQVENS F) VERBORVM DECLINATIO (tr. F) (442.18), ex quo euidenter (q.e.] hac descriptione F) ostenditur et quod coniugatio rebus ipsis quae non declinantur (]descendunt -clinantur M) minime (n. d. m.] d. m. n. F) accidit, et quod non omnibus speciebus uerborum. Cum enim dicit « coniugatio est declinatio uerborum » remouet (] remanet M) quaedam uerba quae non declinantur, ut est « cedo ». Cum autem dicit « CONSEQVENS », id est multis uerbis conueniens, excludit anomala quae non (q. n.] non tamen F) iugabili (] iugalibus V) et (] ac F) multa uerba consequenti (] et multa uerba quae non iugabili et consequenti K).</td></tr>
<tr><td>declinatione continentur,</td><td>et quasi unum immobilium colligenti declinatione</td></tr>
<tr><td colspan="2">sed absolutam et simplicem sibi uendicatur (] absoluta et simplici quam sibi solum uendicant F ; uere dicant K, uendicant V), nullique (] nulli quod K) aliorum uerborum eam (om. F) communicant. (Ideoque ulli coniugationi non subiacent add. F). Per uerborum (autem add. F) ostendit aliarum partium declinationes (-is V) non debere uocari coniugationes.</td></tr>
<tr><td>Haec autem descriptio potest exponi in designatione ipsius qualitatis quae dicitur coniugatio, secundum hoc quod uerbis (-a V) adiacet, uel in designatione uniuscuiusque uerbi secundum hoc quod proprietatem illam suscipit.</td><td>[---]</td></tr>
<tr><td colspan="2">CVIVS REGVLA (442.18) : data coniugationis descriptione (-nem K), intendit (] incipit F) ostendere secundum quod in uerbis discernatur coniugatio. Sed prius ostendit (secundum… ostendit om. F) traditionem (-nes K) Graecorum de coniugationibus a Latina differre. Cum enim Graeci decem habeant coniugationes et earum quinque regulas consonantibus, quinque uocalibus determinent, compendiosa (uero add. F) latinitas</td></tr>
<tr><td>quattuor coniugationibus uniuersa uerba recta (u.r. tr. V), scilicet (] lac. K) censuit colligenda ; quorum (] quarum K)</td><td>colligit omnia recta uerba in quattuor coniugationibus quorum</td></tr>
<tr><td colspan="2">regulae solis uocalibus (] uocabulis V) innituntur (] dinoscuntur F)…</td></tr>
</table>

2.1.2. La famille β

2.1.2.1. La sous-famille de *C* (*C, p, I*)

Le lien entre *C* et *I* est manifeste dans l'accident sur le verbe (voir *infra* 2.2.2), mais également dans d'autres variantes communes. Par

exemple, dans le passage suivant, les témoins de cette branche témoignent d'une tentative de suppléer un manque dans la phrase, sans que le résultat soit entièrement satisfaisant. Le fait que le passage manque dans tous les autres témoins conduit à penser qu'il manquait déjà dans l'original :

> *GPma* ad II.18 (*GL* 2, 55.6-7) [20] (*B* 20ra, *F* 10rb, *C* 11ub, *I* 25r, *K* 13rb, *M* 18ub) : Item si « Socrates » est nomen utriusque, substantie scilicet (s. s. *CI KM*] *tr. BF*) et accidentium (e. a. *BF CI M] om. K*), illud (*om. F*) quod actualiter suscipit illas formas, id est ea accidentia in constitutione Socratis, nichil esse probatur (e. p. *B CI KM*] *tr. F*). Nam neque est res (est *add. K*) per se existens *BF CI*] subsistens *KM* ; per se *tr. B post* existens), nec (*CI KM*] neque *B*) accidentalis. Si dicatur esse res per se subsistens (existens *B* ; nec accidentalis–subsistens *om. F*) <non est accidentalis. Res per se subsistens non est *add. CI*>, quia homo species esse non potest. Homo enim ens (] est *B*) species nec albedinem nec aliud huiusmodi actualiter suscipit, immo potentialiter tantum. Socrates iterum non potest esse (n.p.e. *CI KM*] *tr. BF*), quia est pars substantiae Socratis secundum hanc sententiam.

Un autre passage significatif oppose les témoins *C* et *I* au reste de la tradition (ad VIII.1) :

F 28ub, *K* 28ra, *M* 51ra-rb	*C* 34ra, *I* 93u
Non enim dicit actionis uel passionis, cum uerba non significent simpliciter actiones uel passiones. Principaliter enim significant actionem uel passionem secundum hoc quod inhaerent, secundario res in quantum suscipiunt actionem uel passionem, neutrum tamen nominando. Nec inconueniens est si uerba tempus secundario et personas secundario habeant significare, cum etiam omnis significatio iudicetur secundaria respectu illius quae est in intellectu.	
	Ideo uoluit dicere significatiuum agendi uel patiendi, quia si ita dixisset significans actionem uel passionem, aliquis posset putare quod uerbum significaret actionem uel passionem inesse. Tribus modis considerat uerbum inuentum. Prius et principalius ut significaret actionem uel passionem inherentem. Secundo loco ut significaret personam suscipientem actionem uel passionem. Tertio loco ut significaret intellectum de ipsa actione uel passione, quod ipsae inessent \in/ subiectis. Et secundum hanc significationem, scilicet quantum ad sensum, uerbum potest esse propositio. De prima inuentione habemus

20. Éd. dans Rosier-Catach, 2008a.

	hic auctoritatem, de secunda alibi satis, de tertia in *Constructionibus*, ubi dicit quod quando dicimus « ego lego » superfluit « ego » nisi propter discretionem faciendam, quia ad sensum tantum ualet « lego » quantum « ego lego ». Notandum est quod quidam uolunt quia (] quod *I*) persona idest substantia esset de principali significatione ipsius uerbi, sed non uidetur. Cum enim uerbum admodum significet (] significatiuum *I*) adiectiuorum \nominum/ uidetur proprie (om. *I*) debere significare actionem uel passionem, secundario substantiam, ut « album » albedinem principaliter, secundario corpus. Notandum etiam hoc quod dicimus « est » esse aequiuocum quantum ad diuersas actiones uel passiones esse intelligendum. Est enim aequiuocum quantum ad substantiam, quia diuersas actiones uel passiones ponit in ea.
Nota in hac principali significatione nullam esse differentiam inter nomina quaedam et uerba ut inter « album » et « albet » et « sedens » nomen (] nomine *K*) et « sedet ». Et, ut plus dicam, inter significationem sumptorum et uerborum nulla secundum hanc significationem inuenitur differentia ; nam quemadmodum uerba actionem uel passionem secundum hoc quod insunt significant, sic etiam sumpta res quas primo notant non simpliciter, sed in quantum inhaerent significant.	

Fait également partie de cette famille le manuscrit *p*, copié par Pierre des Portes sur le manuscrit de Chartres. Il reste à déterminer les liens exacts qui unissent les membres de ce groupe, *C*, *p* et *I*.

Pierre des Portes est un clerc parisien, maître ès arts et bachelier ès lois. Son cousin, Pierre de Longueil, devient en 1449 évêque d'Auxerre, et à sa suite Pierre des Portes devient chanoine de cette ville et de la collégiale Notre-Dame d'Auxerre. Il est également notaire apostolique, ce qui lui vaut d'authentiquer plusieurs actes passés entre le roi de France Louis XI et le duc de Sforza. En 1463, deux actes sont ainsi traités, en date du 22 décembre, par lui et Jean de Salerne, notaire impérial [21]. En 1466, il prend sa charge de pénitencier à Auxerre ; en 1473, au décès de Pierre de Longueil, il est son exécuteur testamentaire, après avoir été son secrétaire. C'est vraisemblablement à la suite de ce décès que les proches de Pierre de Longueil, nombreux dans

21. Cf. Mandrot, Samaran, 1916, p. 440-446. La titulature de Pierre des Portes est alors la suivante : *presbiter Parisiensis, in artibus magister et in legibus bacallarius, canonicus Autisiodorensis et collegiate ecclesie Beate Marie eiusdem ciuitatis atque thesaurarius, publicus auctoritate apostolica notarius.*

l'entourage de l'évêque, quittent Auxerre. On retrouve ainsi Pierre des Portes chanoine de Chartres, à partir d'une date inconnue. C'est là qu'il découvre le manuscrit *C* des *Glosulae* et l'emprunte, ainsi que nous l'apprend une note apposée dans ce manuscrit :

> Iste liber est de libraria insignis ecclesie Carnotensis extractus et mihi Petro de Portis, ejusdem canonico, sub mea recognitoria cedula pro exemplari commodatus, qua recuperata reddatur.

On retrouve l'ex-dono de ce chanoine au f. 9 du manuscrit 399 (410) de Chartres [22] : « De dono magistri quondam Petri de Portis, olim penitenciarii et canonici Autissiodorensis, hujus etiam intemerate Carnotensis ecclesie canonici. Ora pro eo ». Il importe évidemment de savoir pourquoi un chanoine recopie intégralement un commentaire sur Priscien vieux de plus de trois cents ans. On ne peut évidemment écarter l'hypothèse que Pierre des Portes, qui a été un temps maître ès arts, s'en soit servi pour enseigner. Mais la note nous apprend plusieurs choses. Il apparaît tout d'abord que les responsables de la bibliothèque tenaient assez à ce manuscrit pour ne pas le confier à Pierre des Portes plus que le temps d'une copie, et en veillant à ce qu'il leur revienne ensuite : Pierre des Portes a dû signer une quittance pour être autorisé à l'emprunter. D'autre part il est fait mention d'une copie quasi professionnelle (*pro exemplari*), ce qui indique selon toute vraisemblance qu'en cette fin du XV^e^ siècle, la copie était prise pour impression. Au vu des liens anciens de Pierre des Portes avec l'Italie du Nord d'une part, et de la fidélité littérale de l'incunable à l'égard du manuscrit de Chartres d'autre part, il n'est pas impossible que l'incunable ait pour origine cette copie humaniste, mais pour origine majoritaire seulement : nous verrons *infra* (2.2.2) que l'incunable a dû emprunter un bref passage à une source complémentaire, de la famille γ.

Rapprochements significatifs entre *C* et *I* (ils sont analysés à partir de l'accident sur le verbe substantif, cf. *infra* 2.2.2 : voir la transcription de la section comportant le bloc {C}, infra en annexe 3 ; rappelons que selon les sigles adoptés par Rosier 2003b, *Ia* désigne ce passage au livre VIII de l'incunable et *Ib* le même passage repris au livre XIII du même incunable) :

22. Chartres, Bibl. mun. 399 (410) : Sanctus Hieronymus, *De uiris illustribus* ; Sancti Augustini Confessionum libri tredecim ; XIV^e^ s. ; manuscrit incomplet du début.

KMV Ib	*C Ia*
actionem uel passionem *KMV*, actione uel passione *Ib*	actiones uel passiones
substantiis… existunt *KMV Ib*	*om. C Ia*
omnes actiones *KMV,* omnes *Ib*	*tr. C Ia*
aliis tamen uidetur *KMV Ib*	alii tamen uidentur *C Ia*
om. KMV Ib	quod$C^{S.I.}$ *Ia* Quod ne figure que dans C et pas dans sa source puisqu'ajouté
unus *MV Ib*, unius *K*	unum *C Ia*
habentes *KM Ib*	habemus *C Ia V*
separantes *M Ib,* separantem *K,* separate *V*	separamus *C Ia*
-	nam *add.* $C^{S.I.}$ *Ia*
homo *KMV Ib*	Socrates *C Ia*
apte *KMV Ib*	aperte *C Ia :* **faute de *C* répétée par *Ia***
idem « est » per se *C KMV*	id est *Ia*, idem per se *Ib* **: les mots *per se* se lisent très mal dans *C* : une difficulté de lecture dans *C* a occasionné une omission et une mélecture dans *Ia***
eadem *KMV Ib*	illa *C Ia*
sua *KMV Ib*	sui *C Ia*
re Socratis *KMV Ib*	Socrate *C Ia*
item *KMV Ib*	iterum *C Ia*
praedicare *KMV Ib*	*om. C Ia*
tr. KMV Ib	enim qualiter *C Ia*
	quia (quod *Ia*) hoc dicit hec propositio in sensu quantum ad uim substantiui « Socrates est alba res » *add. C Ia*
	uel significationem *add. C Ia*
	uerbi *add. C Ia*
uero *KMV Ib*	*om. C Ia*
qualitates *MV Ib*, qualitatem *K*	quantitates *C,* quantitatis *Ia* : **faute de *C* répétée par *Ia* + mélecture**
per se primo loco *K Ib*, per se in primo loco *M V*	primo loco per se *C Ia*
orationum *KMV Ib*	orationis *C Ia*
conceditur *KMV Ib*	concedunt *C Ia*
iudicantur *KMV Ib*	uidentur *C Ia*
om. KMV Ib	uerbis *C Ia*
designant *KMV Ib*	significat *C Ia*
scilicet *KMV Ib*	id est *C Ia*
et *KMV Ib*	sed *C Ia*

rerum et maxime propria *KV Ib*, et maxime propria rerum *M*	et maxime propria uocabula *tr. post* enunciantur *C Ia*
Et sic… sibi ipsi *KMV Ib*	*om. C Ia*
	et *add. C Ia* ; **ajouté dans *C* en début de ligne**
in essentias uelut substantias *M Ib*, uelut ipsas substantias in essentia *K,* in essentia uelut subiecta *V*	uelut substantias in essentia *C Ia*

Il apparaît donc que le manuscrit de Chartres, aujourd'hui détruit, a en fait été intégralement préservé par la copie *p* de Pierre des Portes, réalisée entre 1473 et 1488. Une section de l'incunable a cependant été empruntée à une autre tradition de copie, comme l'avait souligné I. Rosier-Catach (2003b). Si cette hypothèse est correcte, cela signifie également que la mention attribuant les *Glosulae* à un Johannes de Aingre (cf. *supra* 1.1) n'a guère de fondement et doit être le fait soit de Pierre des Portes soit de Georgius Arrivabene, l'un ou l'autre ayant voulu valoriser le commentaire imprimé en regard des *Institutiones* en lui accolant un nom d'auteur.

2.1.2.2. Les sous-familles γ, δ, ε

Les manuscrits *K*, *M* et *V* font partie du même groupe, mais *V* se distingue par une propension à la réécriture. À côté de passages qui constituent une copie fidèle du modèle δ (voir ainsi la section sur le verbe substantif *infra*), des sections entières ont été remaniées en profondeur, rendant les comparaisons difficiles voire impossibles.

À l'intérieur de ce groupe se dégage la sous-famille ε, formée des manuscrits *K* et *M*, extrêmement proches [23], ainsi que l'attestent les sondages ci-dessous.

– Lacunes communes de *K* et *M* (ad II 18, *GL* 2, 55.8)

K 13ua, *M* 19ra *(passage manquant dans V)*	*B* 20rb, *F* 10ua, *C* 11ub, *I* 25r
In quo (ergo *add. BF*) differunt sumpta a uerbis ? In hoc scilicet quod uerba cum modis et temporibus significant, sumpta minime.	
	Item (iterum *F*) quando dicitur uerbum significare ipsum inherere, perscrutentur (-tantur *B* $C^{a.c.}$) uerba sic : uel inherere

23. *K* a cependant une grosse lacune, correspondant vraisemblablement à la chute d'un cahier du modèle. Le texte des *Glosulae* s'interrompt au bas du folio 27ub, au milieu de la glose sur le lemme V 61, et cinq lignes sont laissées blanches en bas de la page. Il reprend au f. 28ra, deuxième moitié du cahier, au début du livre VIII.

	istam uocem quod nihil esset (inherere-esset] inherentiam istam uocem et non rem *B*), uel significatum illius quod iterum non potest esse propter supradictas rationes (orationes $B^{a.c.}$, s. r. *tr. I*)
Modo redeamus ad litteram…	

– Réécritures communes de *K* et *M* (ad II 3, *GL GL* 2, 45, 14)

K 11ra, *M* 15rb	*B* 18ub, *F* 8ua, *I* 20u, *V* 14ra
Si obiciatur de (*om. V*) « circumamicta », dicimus quia aut (*om. B*) due dictiones erunt (dicimus–erunt] respondemus hic duas esse dictiones *V*), aut si una dictio erit (d.e.] sit dictio *V*), necessario (*om. V*) eliditur *m* et (] pronunciando *V*) « circu amicta » (*V*] circumamicta *R*) pronuntiabitur (-bimus *BF*, *om. V*),	
« quamobrem », « quemadmodum » et similia in quibus non eliditur	Vel sit contra regulam. Et hoc nullum esset inconueniens in natura rei nisi quod contra uelle auctorum hoc esset. *add B* Nota in « quamobrem » non elidi m…

C'est à un témoin indéterminé de ce groupe qu'a été emprunté le passage *Ib* venu compléter la copie *p* prise par Pierre des Portes sur le manuscrit conservé à Chartres. La collation de cette copie sur un manuscrit n'a en effet pas manqué de faire apparaître une différence qui a été prise pour une lacune, le déplacement de l'interpolation {C-D} dans la section sur le verbe substantif (voir *infra* 2.2.2), réalisé par le manuscrit de Chartres depuis *IG* XIII.20 en VIII.38. L'impression d'Arrivabene a en conséquence comblé cette pseudo lacune par un extrait pris dans un manuscrit de la famille γ. Ce manuscrit ne peut être ni *K*, ni *M*, ni *V* au vu des différences (on se reportera à l'apparat complet des variantes, *infra* en annexe 3).

2.2. Étude de deux accidents significatifs

2.2.1. La section sur la voix

Le premier de ces accidents est constitué par la section initiale du livre I, *De voce*, sur le lemme *Philosophi definiunt uocem* (*GL* 2, 5.1). Une première édition de ce passage a été donnée [24], fondée sur les témoins *K*, *M* et *I*, mais l'étude des autres témoins a fait apparaître des variations importantes.

24. Rosier, 1993.

Nous avons en effet trois versions différentes : une version « commune » (dans *F, I, K, M*), la version singulière de *B*, et celle de *V*. La version de *B* présente une structure originale de discussion, alors que la version commune montre des traces de remaniement et une structure qui témoigne de l'intégration de discussions, probablement postérieures à la version originale, car l'ensemble qu'on lit dans la version commune présente des passages incompatibles sur le plan doctrinal [25]. On voit à quel point il importe de prendre en compte le témoin *B*, bien qu'il soit incomplet. On doit enfin noter que le développement sur la *uox* est très parallèle à celui que l'on trouve dans plusieurs commentaires apparentés sur les *Catégories* (*C8* et *C14* dans la liste de Marenbon 1993a). L'une des solutions à la question de la nature catégorielle de la *uox* (est-elle substance ou qualité, et comment peut-elle être en plusieurs endroits identiques, en même temps) est attribuée, par Abélard, à son maître Guillaume de Champeaux [26].

2.2.2. L'accident sur le verbe substantif

Les conclusions, appuyées sur l'édition complète du passage [27], données dans Rosier-Catach (2003b), s'appuyaient sur une comparaison des témoins, qui peut être ici reprise, même si les nouvelles datations des manuscrits imposent des conclusions différentes quant à la datation et la chronologie des témoins. Dans cette étude, on étudiait la présence, dans les différents manuscrits, de plusieurs blocs textuels portant sur le verbe substantif, dont la présence et la place variaient selon les manuscrits (*ibid.*, p. 180). Comme pour l'accident sur la *uox*, la question sur le verbe substantif est d'une grande importance sur le plan doctrinal, et se retrouve dans les traités de logique contemporains ; Abélard se fonde manifestement sur ces discussions dans ses propres analyses.

	Verbe *IG* avant VIII.38	Pronom *IG* XIII.20
F	[–] ({A}a été omis)	{B} + {E} + {F}
K, M, V	{A}	{B} + **{C} + {D^{1}}** + {E} + {F}
C	{A} + {C} + {D^{2}}	Folios manquants
I	{A} + **{C} + {D^{2}}**= Ia	{B} + **{C} + {D^{1}}** + {E} + {F} = Ib

25. Voir l'édition critique des trois versions dans Grondeux et Rosier (à paraître).
26. Voir Rosier-Catach (à paraître), et Iwakuma (à paraître).
27. De Rijk éditait le passage en se fondant sur le manuscrit *C* (1967, p. 101 *sq.*), et des extraits en ont été donnés dans Fredborg, 1977 ; Kneepkens, 1978 et Mews, 1987.

Le problème du verbe substantif donne lieu à deux excursus distincts.

1. *L'excursus {A} avant VIII.38.* Dans le chapitre sur le verbe, avant le *De temporibus uerborum* (VIII.38), on a un premier excursus {A}, commençant par la formule *dignum quaesitu uidetur*, qui va énumérer plusieurs opinions sur le verbe substantif. Cet excursus n'est pas appelé par le développement qui précède dans les *Institutiones* . Ce n'est en effet que plus loin que Priscien parle du verbe substantif. L'excursus {A} vient donc à la fin des généralités sur le verbe, avant le chapitre sur le temps. Il ne figure pas dans le manuscrit *F*, mais par le fait d'une omission, volontaire ou non. Comme le notait en effet R. W. Hunt, cet excursus, qui consiste en une liste d'opinions sur le verbe substantif, est annoncé au f. 29ra (« De substantiuis autem et uocatiuis uerbis restat quaestio, quidnam significent ; de quibus uarias magistrorum sententias in sequenti ponemus ») [28].

2. *L'excursus {C-D1} en XIII.20.* Dans le chapitre sur le pronom, on trouve d'abord, dans tous les manuscrits et dans l'incunable, l'exposé sur le lemme (XIII.20, *GL* 3, 13.7 ; correspondant au bloc textuel {B}, p. 132 dans l'édition). A la fin de ce paragraphe, on annonce que pour traiter le problème discuté, on va procéder en trois étapes, en explorant les propriétés (1) des noms, (2) des verbes substantifs et vocatifs, (3) des autres verbes. Le point (1) est traité dans tous les manuscrits. Ensuite les manuscrits divergent, ce qui permet de reconstruire une version proche de l'originale (voir tableau ci-dessous).
   - *F* donne un court traitement des verbes substantifs et vocatifs (2), cohérent pour la longueur avec le développement (1). Par contre on trouve dans *IKMV* un long excursus théorique sur les verbes substantifs et vocatifs (correspondant aux parties {C-D[1]} et aux § 2-9 de l'édition, p. 232-239). La longueur de l'ajout a contraint l'ancêtre commun (β) de *IKMV* à insérer une brève transition avant de reprendre sur la section commune {E} (commençant par *Considerata autem natura*…, § 11, p. 240-241 de l'édition) : cette transition indique au lecteur que l'on aborde maintenant le point (3).

28. Par contre il n'est pas exact qu'il y ait une référence ultérieure à cette même discussion au f. 33ub, contrairement à ce que dit Hunt, 1941-1943, p. 196, n. 2.

- Le point (3) est ensuite abordé mais seulement dans *IKMV* : *Omnia autem alia uerba* (noter que le *autem* qui ouvre ce paragraphe fait double emploi avec celui de la transition, on attendrait plutôt un *enim* – ce qui montre que ce second *autem* doit remonter à une strate antérieure). *F* n'a pas le point (3), qui devait pourtant se trouver dans la version originale, puisque *F* lui-même l'annonce comme les autres manuscrits.
- Ensuite on a une légère variante sur un texte au départ identique : en effet, tous les témoins sauf *F* opposent ce qui est dit des verbes en général au verbe substantif illustré par l'exemple *homo sum*, d'où le *si autem* qui introduit ce paragraphe dans *V* et *I* (*sed si* dans *K* et *M*). Par contre *F*, qui a fait le choix d'omettre le point (3), enchaîne différemment par un *ut si*, puisque l'exemple *homo sum* illustre le verbe substantif dont il a été parlé au-dessus et qui constitue le point (2).

On peut penser que la version originale contenait le paragraphe {B} avec l'exposé du lemme, puis le traitement du point (1), du point (2) et du point (3). Ceci veut dire que {C-D^1} est un excursus inséré pour développer plus abondamment sur cette question controversée le point (2). *F* est proche de la version initiale qui n'avait pas l'excursus, mais il s'en éloigne en omettant le point (3), et probablement aussi toute la fin de {E} avant de traiter, comme les autres, la partie {F}. On voit à nouveau que *F* est à la fois plus proche de l'original et abrégé.

3. *Le déplacement de {C-D^1} dans le manuscrit de Chartres et dans l'incunable*. Dans ces deux témoins liés, l'excursus {C-D^1} sur le verbe substantif, qu'on lit en XIII.20 dans *IKMV*, figure après le premier excursus {A}, qui traite également du verbe substantif et se trouve dans tous les manuscrits sauf *F*. Plus exactement, on trouve la partie {C} (§2-8 dans l'édition, p. 232-238) mais pas {D^1} (§9, p. 239-240) qui se ramène à une seule phrase, que l'on appellera pour cette raison {D^2}.

Du fait de la destruction du manuscrit *C* et de sa conservation seulement partielle en microfilm, on ne peut savoir immédiatement si ce témoin avait déplacé purement et simplement cette section, ou s'il l'avait déplacée en VIII en la laissant en XIII (les folios correspondant au chapitre XIII.20 sont perdus). Que nous apprend l'incunable ? Il présente l'excursus deux fois, mais avec des variantes : il donne en effet {C-D^2} dans le chapitre sur le verbe, avec un texte proche de

celui du manuscrit *C*, et {C-D^1} dans le chapitre sur le pronom, avec un texte proche de celui des autres manuscrits (cf. *supra*). On peut envisager deux hypothèses : soit *I* suit exactement *C*, qui aurait copié deux fois l'excursus, et en deux versions textuellement différentes, {C + D^2} dans le chapitre sur le verbe et {B + C + D^1 + E + F} dans le chapitre sur le pronom ; soit, ce qui semble plus plausible du fait de la différence des versions, *I* a constitué un texte composite en suivant deux représentants différents, l'un qui comme *C* avait l'excursus dans le chapitre sur le verbe, l'autre qui comme *KMV* l'avait dans le chapitre sur le pronom.

Si l'on revient au témoin *C*, on constate qu'il présente les deux développements l'un à la suite de l'autre, {A} et {C-D^2}. Or cette juxtaposition, lorsqu'on lit le texte en continu, est redondante et même contradictoire, ce qui fait penser à un regroupement *secondaire* par *C* des deux excursus [29]. Le fait qu'on trouve non pas la section {D^1} présente dans les autres manuscrits, mais une brève phrase la résumant, à savoir {D^2}, fait aussi penser que l'intervention de *C* s'est faite dans un second temps. Et il est logique que *C* n'ait pas transporté la section {B}, qui avait son sens uniquement comme glose de XIII.20, dans le chapitre sur le pronom. Par conséquent, le groupe {A + C + D^2}, constitue un regroupement de deux passages, {A} et {C + D^2}, ce qui indique que le regroupement a été effectué par *C* par contamination à partir d'un manuscrit du groupe γ. On observera d'ailleurs que la version de {C} donnée par l'incunable au livre VIII est d'une fidélité absolue à celle du manuscrit *C*, et se distingue nettement de la version de *V*. Au contraire la version de {C} donnée par l'incunable au livre XIII présente des analogies troublantes avec *V :* mêmes additions, mêmes interversions, mêmes omissions. Ceci donnerait à penser que la personne qui a confectionné la version du texte au moment de passer à l'impression s'est servie d'un manuscrit appartenant à la famille γ mais pas à la sous-famille ε.

29. Nous n'avons donc pas un texte continu tel que l'a édité Hunt, ni une extrapolation de *C* à partir de *K*, telle que l'avait postulée De Rijk (1967, vol. II/1, p. 102-104), qui n'avait pas vu que ce qu'il considérait comme une extrapolation se trouvait en fait dans la section sur le pronom de *K*. Il est manifeste qu'on a une juxtaposition de deux excursus et non pas un seul texte en continu : en effet {A}, dans le chapitre sur le verbe, présente une série d'opinions sur le verbe substantif, dont la dernière (numérotée A § 6 dans notre édition) est donnée comme l'opinion soutenue par « la plupart » (*plerique*) ; de fait c'est elle qui va être développée dans le chapitre sur le pronom (à partir de C § 2), ce qui a poussé le rédacteur de *C* à accoler ce passage au précédent, dans le chapitre sur le verbe (après *IG* VIII.37).

		F 47ua *sq*.	*M* 97ra *sq*., *K* 63ra *sq*., *V* 78ua, *I* 177r *sq*.	original reconstitué
XIII.20 (13.7)	**{B}**	**§ 1.** SUBSTANTIVIS AVTEM (XIII, 20, *GL*K III, 13.7) dixit, quoniam[a] nominatiui nominum substantiuis uel uocatiuis uerbis adiuncti possunt, et primam et secundam significare personam[b], si uero cum aliis[c] uerbis per se adiungantur[d], hoc idem habere nequeunt, quod hucusque probatum est. Modo autem queritur[e], cum[f] substantiuis[g] uel uocatiuis uerbis nominatiui nominum iuncti[h] /I 177u/ primam uel secundam personam[i] significare ualeant, cum in[j] coniunctione aliorum uerborum idem retinere non possunt[k], causam ingreditur ostendere. Ad huius rei[l] euidentiam (1) nominum et (2) substantiuorum uel uocatiuorum[m] nec non etiam[n] (3) aliorum uerborum proprias significationes /M 97rb/ inuestigandas[o] esse[p] censeo. (=1) Est igitur nominum proprietas substantiam cum qualitate significare. Verbi gratia, « homo » animal formatum rationalitate[q] designat.		
	{C}	(=2) Substantiua (-tiam *F*) autem uel uocatiua uerba <easdem> essentias significant quas nomina eis adiuncta.	(=2) très long passage correspondant dans l'édition aux **§ 2-8**, p. 232-238 [il est déplacé en VIII.48 dans *C* et *I*]	(2=) Substantiua autem uel uocatiua uerba easdem essentias significant quas nomina eis adiuncta.
	{D1}		(suite du précédent), gros paragraphe correspondant dans l'édition au **§ 9**, p. 239 [il est réduit à une simple phrase lors de son déplacement en VIII.48 dans *C* et *I* = {D2}], et au **§ 10**, p. 240 [que l'on retrouve à la fin du passage déplacé dans *C* et *I*]	
	{E}		**§ 11**. Considerata autem natura[r] uerborum substantiuorum et uocatiuorum ad	

a. quoniam *F KMIb*] quod *V*.— b. primam et secundam significare personam *F M*] p[i] et s. per. significare *K,* secundam et primam significare personam *V,* primae et secundae personae significare *Ib*.— c. cum aliis *F KM Ib*] aliis *V*.— d. adiungantur *KM Ib*] adiungatur *F,* adiunguntur *V*.— e. queritur *F KMV*] quare *Ib*.— f. cum *F KMIb*] cur *V*.— g. uerbis *add. Ib (om. post* uocatiuis).— h. nominatiui nominum iuncti *F C K Ib*] adiuncti nominatiui nominum *M*, iuncti nominatiui nominum *V*.— i. primam uel secundam personam *F KV*] p[i] uel s. per. *M*, prime uel se. perso. *Ib*.— j. in *F KMIb*] *om. V*.— k. possunt *KMV*] possint *F Ib*.— l. rei *KMV Ib*] causam *F*.— m. uerborum *add. V*.— n. etiam *F KM Ib*] *om. V*.— o. proprias significationes inuestigandas *F C K Ib*] -am -em -as *M*.— p. esse *F KM Ib*] *om. V*.— q. animal formatum rationalitate *KMV*] substantiam cum rationali qualitate *F,* animal rationalitate formatum *Ib*.— r. natura *KM Ib*] *def. F,* naturas *V*.

			proprietatem aliorum uerborum flecte oculum.	
		[-] tr. infra, uide adnot.	(=3) Omnia autem alia uerba non principaliter essentias a nominibus[b] designatas sed principaliter[c] quasdam actiones uel passiones ipsis essentiis inesse significant. Vt si dicam « homo legit » « legit » non principaliter animal rationale mortale, sed lectionem habere actum illi substantie inesse designat[d].	
		Vt	Sed[e]	
		si dicam « homo sum ». In hac oratione « sum » ex ui substantiui[f] substantiam /M 97ub/ cum rationalitate demonstrat[g] sicut nomen sibi adiunctum, id est « homo ». Iterum[h] cum dico « homo uocor », « uocor » in hac oratione substantiam hominis significat[i]. « Vocor » enim in hac oratione hoc dicit, non per se tamen sed cum aliis[j], quod « homo » istud uocabulum mihi conuenit. Et cum « uocor » in hac oratione[k] hoc dicat, equipollenter est dicere, quia « uocor » in hac oratione substantiam cum rationalitate in me significat. Hiis consideratis attende quia[l] prima et secunda persona cuiuscumque uerbi demonstrationem[m] significant. Est ergo[n] causa quare nominatiui nominum substantiuis uel uocatiuis uerbis[o] iuncti in primam et secundam[p] personam transferantur, quia ipsa substantiua uerba[q] et uocatiua uerba ita significant res in essentia quemadmodum nominatiui[r] nominum[s]. Et ideo demonstrationem quam substantiua uel uocatiua[t] uerba in prima uel secunda persona significant[u] possunt conferre[v] nominatiuis nominum quorum substantias significant. Verbi gratia, hoc nomen[w] « homo » ex se non habet demonstrationem, sed quia « sum » ei[x] consignificat in eadem substantia, ideo « homo » bene potest iungi cum « sum » et inde sumere[y] demonstrationem et sic prime efficitur[z] persone – sicut[aa] idem[ab]		

a. considerata autem natura… Sed *KMV Ib*] substantiam autem uel uocatiua uerba essentias significant quas nomina eis adiuncta *F* (correspond au début du par. (C§2)).— b. nominibus *KMV*] *def. F*, nomine *Ib*.— c. essentias a nominibus… principaliter *KM Ib*] *om. hom. V*.— d. omnia autem alia… inesse designat *KMV Ib*] *tr. F infra post* equipolenter est dicere, quia « vocor » in oratione substantiam cum rationalitate in me significat.— e. sed si *KM*] ut si *F*, si autem *V Ib*.— f. « sum » ex ui substantiui *KMV Ib*] *om. F*.— g. demonstrat *KMV Ib*] designat *F*.— h. iterum *KM Ib*]rursus *F,* item *V*.— i. in hac oratione… significat *KMV Ib*] substantiam cum rationalitate demonstrat *F*.— j. non per se tamen sed cum aliis *KMV Ib*] *om. F*.— k. in hac oratione *KM Ib*] in oratione *F*, *om. V*.— l. attende quia *KMV Ib*] attendendum est quod *F*.— m. demonstrationem *V Ib*] *def. F*, demonstratione *K,* demonstrativum *M*.— n. ergo *KV Ib*] *def. F,* igitur *M*.— o. uerbi demonstratione… uerbis *KMV Ib*] *om. F*.— p. primam et secundam *KM Ib*] secundam et in primam *V*.— q. uerba *KM Ib*] *om. F V*.— r. nominatiui *KM Ib*] *def. F, om. V*.— s. ita significant res in essentia… nominum *KMV Ib*] illis nominatiuis consignificant in eisdem solis substantiiis *F*.— t. quam substantiua uel uocatiua *F KMV*] uel uocationem *Ib*.— u. significant *F KMV*] signanter *Ib*.— v. conferre *F KV Ib*] conferri *M*.— w. hoc nomen *KMV Ib*] istud nomen *post* « homo » *F*.— x. « sum » ei *KMV*] *tr. F,* sum Cicero *Ib*.— y. sumere *KMV Ib*] sumit *F*.— z. efficitur *KMV*], est *F,* effici *Ib*.— aa. si *add. F*.— ab. idem *F KMV*] illud *Ib.*

		nomen, id est « homo », cum pronomine prime persone in eadem substantia sibi consignificante id est cum « ego » iungeretur, in coniunctione ipsam demonstrationem ab illo pronomine acciperet, et prime efficeretur persone[b]. Hoc autem nominatiui[c] nominum cum aliis uerbis que extranee et secundario substantiam significant habere non possunt. « Homo » enim cum « lego » nisi mediante « ego »[d] iungi non potest, quia « lego » non principaliter eandem substantiam significat quam « homo »[e], et ideo « lego » non potest conferre[f] demonstrationem[g] « homo » scilicet ut[h] prime efficiatur persone[i] ;		
		[-]	quando etiam[j] iungitur mediante « ego », semper in eadem parte orationis ponitur cum « ego ». Sed cum substantiuis et uocatiuis uerbis[k] iunguntur, ut quibusdam placet, et sine opere pronominum est plena oratio[l]. Aliis uero uidetur ad complendam rectam orationem significantem, scilicet uerum uel falsum semper apponendum pronomen uel supplendum in prima scilicet et secunda persona. Sed hoc interest quia nominatiui nominum iuncti cum his ponuntur in alia parte orationis quam ipsa pronomina quod non est[m] in aliis uerbis[n].	(?)
XIII.20 13.7	**{F}**	**§ 12.** Littera sic exponitur : *SUB*STANTIVIS AVTEM SOLIS ET VOCATIVIS VERBIS PRIME ET SECVNDE PERSONE (XIII, 20), ideo ADIVNGVNTVR[o] NOMINATIVI NOMINVM per se[p] quia HEC IPSA[q] VERBA, id est substantiua et vocatiua HABENT[r] VIM DEMONSTRATIONIS[s] ipsius substantie[t] (…)		

a. in eadem substantia sibi *KMV Ib*] *tr. F.*— b. prime efficetur *F M Ib*] *tr. KV.*— c. nominatiui *KMV Ib*] uocatiui *F.*— d. nisi mediante « ego » *KMV Ib*] *om. F.*— e. ego *add. V.*— f. conferre *KMV Ib*] ei dare *F.*— g. ut *add. F.*— h. scilicet ut *KMV Ib*] *om. F.*— i. efficiatur persone *KMV Ib*] *tr. F.*— j. etiam *KM Ib*] *def. F*, *om. V.*— k. nomina *add. Ib.*— l. et sine opere pronominum est plena oratio *M Ib*] *def. F* et est plena oratio sine opere pronominum *K*, sine opere pronominum et est plena oratio *V.*— m. est *V Ib*] *def. F, om. KM.*— n. quando etiam iungitur… uerbis *KMV Ib*] *om. F.*— o. adiunguntur *F V*] ad *KM*, ad uim *Ib.*— p. per se *KMV Ib*] *om. F.*— q. ipsa *KM Ib*] *om. F V.*— r. habent *e Prisc.*] in? habent *KM, om. F V*, verba m. ha. *Ib.*— s. demonstrationis *KM*] demonstratiuam *F,* demo. *V Ib.*— t. ipsius substantie *KMV Ib*] *tr. F.*

Si l'on ne présuppose pas l'antériorité de l'un des manuscrits, le manuscrit *F* donnerait accès à une version plus ancienne puisqu'il n'a

pas le développement {C-D} dans le chapitre sur le pronom, qu'on trouve ailleurs. La section {B-E-F} doit donc être originelle.

On notera aussi que le manuscrit *M* a non seulement été écrit par une main italienne, mais qu'il a en outre appartenu à un juriste véronais, Martino Rizzoni, au XV^e^ siècle, disciple de Guarino de Vérone . Le manuscrit *V* a aussi été écrit par une main italienne. L'original δ de la famille se trouvait donc peut-être en Italie, ce qui expliquerait alors son utilisation au moment de la confection de l'incunable. On verra d'ailleurs que ce manuscrit avait abandonné les références géographiques (Laon, Châlons) dans le commentaire d'*IG* V. 80 (cf. *infra* 3.2.1), ce qui constitue peut-être un indice d'une localisation hors de France.

2.3. Provenance et datation des manuscrits

Les témoins survivants se laissent répartir en trois générations. La première rassemble *B* (main du Nord de la France), représentant de la famille α, ainsi que *C*, d'une main française, qui sont des manuscrits du premier tiers du XII^e^ s. La seconde est constituée de *F* et des manuscrits de la famille δ_2, *K M V*, copiés autour de 1150 ; la répartition géographique est un peu différente : main française pour *F*, germanique pour *K*, italienne pour *M* et *V*. La troisième génération comprend *p*, copie humaniste perdue du manuscrit *C*, ainsi que les incunables qui en sont découlés. Précisons que l'ancienneté relative de la copie ne permet en rien de préjuger un état plus ou moins archaïque du texte : le manuscrit *B*, qui combine un recours à un modèle de la famille α avec l'insertion de longs passages émanant de Guillaume de Champeaux, en est un exemple frappant. On ajoutera enfin que tous ces témoins sont des manuscrits personnels, avec peu voire pas d'ornementation, écrits sans exception sur deux colonnes, avec recherche de gain de place.

Doivent donc être revues les considérations de R. W. Hunt et M. Gibson, qui voyaient dans le manuscrit de Cologne le plus ancien témoin des *Glosulae,* en acceptant sa datation de la fin du XI^e^ siècle (ce qui faisait dire à M. Gibson que les *Glosulae* dataient du milieu du XI^e^ siècle), puisque tous les manuscrits apparaissent comme étant du XII^e^ s. L'abandon de l'antériorité supposée du manuscrit *K* permet donc maintenant de construire un stemma qui intègre tous les manuscrits dans une dynamique d'évolution où chaque variante peut être restituée dans son contexte propre.

On doit aussi considérer comme caduque l'hypothèse de C. Mews (1998, p. 67) qui suggérait un lien entre le manuscrit *K* et Bruno de

Reims ; cette proposition s'appuyait sur deux éléments, qui méritent discussion. D'une part, C. Mews affirme que le manuscrit a toujours appartenu à la cathédrale de Cologne, alors qu'il y est en fait entré en 1752 [30]. D'autre part, il situe un retour de Bruno à Cologne lors de la crise de 1077, si bien que la présence de *K* à Cologne pourrait s'expliquer par un passage de Bruno dans sa ville d'origine, où il aurait rapporté le manuscrit. Le problème est que la copie *K* date d'environ 1150, et ne peut être le codex même apporté par Bruno ; celui-ci aurait certes pu rapporter de Reims un manuscrit qui a servi de modèle à *K*. Il n'y a cependant aucune attestation que Bruno soit jamais retourné à Cologne, hormis le moment où il a été chanoine de Saint-Cunibert, avant 1057 ; la crise avec Manassès le pousse en fait à s'enfuir auprès du comte Eble, soit dans son château de Roucy soit (et plus probablement) dans la collégiale du même nom, que le comte protégeait [31]. Au retour de son exil, il ne retourne pas à Reims, ni à Cologne [32], mais entre directement au couvent de Molesme au diocèse de Langres ; l'abbé Robert, futur fondateur des Cisterciens, l'autorise alors à s'installer à Sèche-Fontaine. Bruno de Reims n'apparaît en définitive pas comme un bon candidat pour établir un lien entre le milieu rémois et le témoin *K*.

Un indice permettant de dater plus précisément certains témoins est fourni par les *codices deperditi* (cf. *supra* 1.1), et tout d'abord par ceux de la famille α. On sait en effet par la *Vita prima Goswini,* vie de Gosvin d'Anchin, qu'il a eu accès au texte des *Glosulae* ; il en a fait copier une partie par son frère Bernard, en 1113 ou 1114, sur un exemplaire détenu par un personnage de Douai que son biographe appelle Azo [33]. Cette copie s'est arrêtée après un cahier (*unus quaternio*, *VpG* I.13), ce qui correspond exactement à l'état du manuscrit de Bruxelles, dont les feuillets 11r-20v forment un cahier autonome. Dans cette section du manuscrit, le scribe avait, dans les premiers feuillets, inscrit des lettres d'attente, qui n'ont jamais été remplacées. Par ailleurs la présence de *r* plongeants permet de situer l'écriture dans la France du Nord et dans le premier quart du XII^e^ siècle [34].

30. Voir le catalogue « Codices Electronici Ecclesiae Coloniensis » sur le site http://www.ceec.uni-koeln.de/
31. Cf. Bligny, 1984, p. 41.
32. Bligny, 1984, p. 45.
33. Cf. Grondeux, 2009, p. 887 et dans le présent volume.
34. Merci encore à Patricia Stirnemann pour ces observations.

Identifier le *codex deperditus g* avec le manuscrit *B* ancre une fois de plus la tradition des *Glosulae* dans la fin du XI^e^ et le début du XII^e^ siècle. Nous savons en effet par la *VpG* que ce manuscrit *g/B* a été copié sur un manuscrit perdu *a*, copie d'Azo . Deux hypothèses se présentent alors : soit *a* contenait déjà les interpolations émanant de l'enseignement de Guillaume de Champeaux, et il ne peut alors être assimilé à α, puisque *F*, plus tardif, n'a pas ces interpolations ; soit *a* ne contenait pas ces interpolations, qui seraient alors des ajouts réalisés par Bernard d'Anchin au moment de la copie. Deux éléments de la *VpG* font pencher en faveur de la première hypothèse, sans être pour autant conclusifs. Le premier est la mention du fait qu'à l'époque les grammairiens s'arrachaient le texte, ce qui laisse entrevoir un nombre assez élevé d'exemplaires ; le second est le fait que la biographie de Gosvin parle d'une copie réalisée à un rythme rapide, ce qui cadre assez mal avec les très nombreuses interpolations du manuscrit *B* ; on pourrait évidemment penser à des suppléments marginaux, qui auraient été intégrés au fur et à mesure de la copie, mais la longue addition concernant le propre du nom, du pronom et du verbe trouverait difficilement sa place dans la marge d'un manuscrit. Quoi qu'il en soit, il apparaît que dans cette perspective, soit « Azo » [35], soit Gosvin a bénéficié de l'enseignement de Guillaume. Ceci confirme aussi que la famille α existait bien dès le début du XII^e^ siècle, puisque nous avons une copie de seconde voire troisième génération réalisée en 1113/1114.

Quant à la famille β, son utilisation par les *Notae Dunelmenses* III et *V* permet de la dater comme antérieure aux années 1110. Nous reprenons ici un exemple significatif de Hunt (Priscian I, p. 7(200), portant sur les commentaires à *IG* IV.37 (138.11), qui montre que les *Notae Dunelmenses* utilisent déjà un texte plus élaboré que la recension primitive :

35. Sur la possibilité d'identifier Azo au personnage nommé Hesso qui est présent aux côtés de Guillaume de Champeaux au concile de Reims de 1119, et en rédige un compte-rendu (*MGH, SS* 12, p. 423-428), voir Gerzaguet, 1997, p. 92, n. 92. Sur Hesso, voir R. Aubert, *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, 24, 1993, p. 292. Sur un lien avec Guillaume de Champeaux, voir Rapp, 1982, p. 38. Par ailleurs, un chanoine de Douai nommé Azo est connu par une lettre de Grégoire VII datée du 25 mars 1077. Remise à Wautier I^er^, châtelain de Douai, elle mentionne, outre le différend de celui-ci avec l'archevêque Manassès de Reims, Asson ou Azon, chassé du chapitre pour un propos inconvenant (*pro quodam dicto, licet uero nimis leuiter et irreuerenter prolato*) ; le pape recommande qu'il soit réintégré après avoir reçu de ses frères la discipline claustrale ; cf. Brassart, 1877-1887, I p. 71 et III p. 22-24.

Glosulae α	*Glosulae* β	*Notae Dunelmenses* III
F f. 20rb	*I* 51r, *M* 36ra, *K* 24ua, *V* 31rb	f. 79rb-ua
Nota quia omnia desinentia in –orus producuntur penultima. Excipitur « chorus », « torus », « forum ». Et ita dicetur « autusiodorum », « poliodorum » producta penultima et similia.	Nota quod (*om. V*) omnia desinentia in *orus* (] rus *I*, uel orum *add. V*) PRODVCVNT (] –ere *V*) PENVLTIMAM. Excipitur (] preter *V*) « thorus », « chorus », (eborus *add. V*) « forum » et « decorus » sumptum a « decus decoris » ». Vnde Statius « decorique iugales » (et decorus… iugales *om. K*). Hanc tamen regulam non habemus ab auctore [36] (hanc–auctore *I*] *om. KMV*). Et ita dicetur (diceretur *I*, dicent *V*) « autisiodorum » (*K*] an- *I*, al- *MV*), « poliodorum » (*KV*] polydorum *I*, paliodorus *M*) penultima producta (produci penultimam *I*) et similia (penultima–similia] et similia penultimam producunt *V*).	Quomodo dicat in Glosulis omnia desinentia in « orus » producere penultimam, exceptis « chorus et thorus et forum », cum « decorus decora decorum » correpta penultima inueniantur. Vnde Horatius « decorique <iugales> » {*lac. 5 litt.*}, praesertim cum nihil ad praesentem regulam hoc dicere pertineat, in qua scilicet non agitur nisi de deriuatiuis a nominibus siue uerbis. Videtur tamen « decorus decora decorum » contra praedictam regulam corripere paenultimam, siue a « decor » nomine adiectione /79ua/ siue a « decoro » uerbum sumatur adiectione « us ». Sed uel non curauit excipere quia unum solum erat quod ex natura suorum primitiuorum ita corripiebatur [37], uel quia forsitan noluit istud ab illis sumi sed a « decus decoris » etc.

36. La phrase est discutée dans les *ND* et figure chez Pierre Hélie, *Summa in Priscianum*, dans le paragraphe consacré à ce passage, p. 302, 27-32 ; on en trouve aussi un écho chez Guillaume de Conches, Paris, BnF, lat. 15130, f. 45ra : « et notandum omnia desinentia in -orus et in -ora et in -orum producere penultimam, preter torus, chorus, forum, decorus, quando ad (*sic*) decus deriuatur, unde Statius, *Decorique iugales*. Secundum hanc regulam ergo dicemus « Autisodorum », « palidorum » penultima producta, quam tamen regulam non habemus in usu, et fallit in “archemorus” ».
37. -pieratur *cod.*

La sous-famille γ paraît s'être rapidement complexifiée, comme en témoigne le tableau ci-dessous. Le passage atteste des difficultés à reformuler l'opinion de Priscien dans des termes clairs. On a pu voir supra (3.2.1) que pour les manuscrits *F* (famille α) et *C* (début de la famille β) le lien entre la proposition à l'ablatif absolu et le reste de la phrase est toujours de l'ordre de la cause. On insiste en particulier sur le fait que l'énoncé « Hugues séjournant à Laon, Drogon s'occupe du courrier à Châlons » ne peut être exposé par la périphrase « tandis que Hugues… », car il y a bien une cause directe : c'est l'absence de Hugues qui fait que Drogon s'occupe du courrier. Cette négation de la possibilité d'une simple concomitance est corrigée dans la famille γ dans deux formulations très distinctes. L'une, qui n'est plus connue que par Guillaumede Conches et Pierre Hélie, distingue la cause et le temporel (*causa* et *temporalis*, curieusement employé ici comme un substantif). La seconde, qui est attestée dans *M* et *V*, reformule la distinction et parle de consécution naturelle et temporelle, peut-être parce que l'emploi de *temporalis* comme substantif apparaissait comme peu usuel. Il faut probablement supposer à ce point la subdivision de la sous-famille γ en deux traditions, δ_1 et δ_2, δ_1 étant à l'origine des manuscrits ayant servi à Guillaume de Conches et Pierre Hélie [38], et δ_2 étant à l'origine des manuscrits *K, M* et *V*.

Guillaume de Conches (*M* 46ub, *P* 51ub) [39]	Pierre Hélie, *Summa* p. 390.92-391.3	*M* 43ub *V* [40] 37rb-ua (γ)
SCIENDVM. Ostendit cum Greci non habeant ablatiuum quid loco illius ponebant, scilicet modo genitiuum modo datiuum. Et ostendit in quo sensu ponebant Greci genitiuum et nos ablatiuum, in quo datiuum et nos ablatiuum. Continuatio. Quamuis ablatiuus	Ostendit deinde quod ubi ponimus ablativum Greci quandoque ponunt genitivum, ut quando ablativus apud nos iungitur cum prepositione ablativi casus ut « ex illo », et cum iungitur comparativo ut « forcior illo », vel in tali constructione « sole ascendente fit dies »,	SCIENDVM (est *add. V*) TAMEN (190.16) Dixerat Graecos carere ablatiuo, unde uideretur quia (quod *V*) nullo suo casu uterentur pro eo, ideo docet (et *add. V*) Graecos uti non uno tantum casu, sed (*om. V*) diuersis in constructionibus pro illo. Continuatio. Licet Graeci careant ablatiuo, tamen (*om. V*) etc.

38. Voir dans ce volume l'analyse par K. M. Fredborg du traitement d'*IG* XVI.3 par Guillaume de Conches et Pierre Hélie, qui montre nettement que les deux auteurs travaillaient à partir de deux manuscrits différents des *Glosulae* .
39. On se reportera pour les sigles des deux recensions à l'article de K. M. Fredborg dans ce volume.
40. *K* présente à cet endroit (27ub/28ra) une lacune importante qui couvre la fin du livre V et les deux livres suivants.

casus sit diuersus a ceteris, tamen sciendum etc.		
CVM TRANSITIONE PERSONARVM, id est ita quod nominatiuus et obliqus diuersas designat personas ut sole et dies.	ubi dicit fieri transitionem personarum quia nominativus et obliqui diversas significant personas ut « sole » et « dies ».	ET QVANDO quasi dicat utimur etiam ablatiuo ubi Graeci genitiuo quando nominis etc. Transitionem personarum dicit quando alia persona significatur ab ablatiuo (-uis *V*) alia a nominatiuo.
HAC AVTEM. Ostendit in quo sensu talis fiat constructio, uel ad causam ostendendam ut « sole ascendente fit dies », id est sol ascendens est causa diei, uel ad temporalem faciendam, sic « me sedente hic Secana cur<r>it Parisius », id est « dum sedeo hic ». Et hoc est VTIMVR HAC CONSTRVCTIONE QVANDO DE. CONSEQVENTIA id est causam et temporalem, deinde ponit utriusque exemplum, cause ut « sole ascendente fit dies », temporalis ut « Traiano etc. ».	Et vide quod talis constructio fit vel ad causam ostendendam, id est « sol ascendens est causa diei », vel ad temporalem faciendam sic « me sedente Secana currit Parisius », id est « dum sedeo ». Et de temporali exemplificat ibi auctor « non vobis rege Latino » id est « dum rex Latinus ero ».	HAC AVTEM etc. (*V*] et *M*$^{p.c.}$, et est *M*$^{a.c.}$) sensus huius constructionis docet dicens eam demonstrare (*M*] eandem monstrare *V*) consequentiam, id est consecutionem aliquam (in consecutione aliqua *V*), id est naturalem uel temporalem. Naturale (*om. V*), ut « sole ascendente dies fit (*tr. V*) », hoc est « quia sol ascendit, dies est ». Hic enim id quod significatur a « fit (si *add. M*, scilicet *add. V*) dies » sequitur ascentionem solis quae significatur a participio. Temporalem, ut « Traiano (Troiano *V*) bellante uicti sunt Parthi », hoc est eo tempore quo Traianus (Troiano *V*) bellauit. Licet etiam hanc non /*V* 37va/ recipies (-as *V*) temporalem, sed forsan naturalem, tamen frequentius in temporali sensu utimur hac constructione quam in naturali (sensu… naturali *om. V*), ut « me glossante (] glosante *V*) rex mouet arma » (et similia. Est enim dicere « quando ego gloso » non « quia gloso rex mouet arma » *add. V*).
INVENIVNTVR TAMEN. Quamuis dicam in tali sensu poni ablatiuum		INVENIVNTVR TAMEN (191.1) Licet dixerim in hoc genere constructionis ablatiuum

nominis poni participii, tamen aliquando in eodem sensu poni ablatiuum nominis inuenimus, ut « rege Latino » id est regnante Latino.		participii poni, tamen (*om. M*) etc.
Quamvis dicam in predicto exemplo non poni participium, tamen subauditur ibi et hoc est QVAMVIS ETC.		QVAMVIS (191.6) dixi nomen poni pro participio, quamuis possit nomen remanere (*tr. V*) in propria ui subintellecto participio substantiuo.

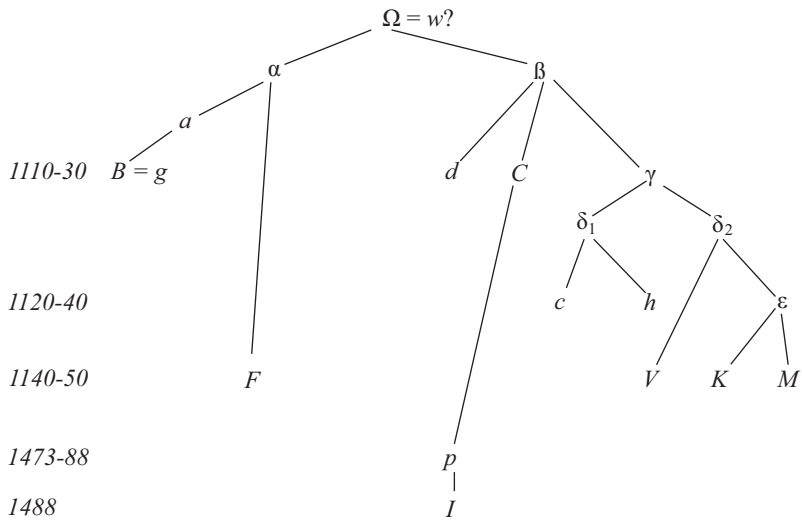
Le manuscrit *d*, utilisé par les *Notae Dunelmenses* III, se rattache également à la famille β, mais les sondages effectués laissent *a priori* penser qu'il ne s'agit d'aucun des manuscrits conservés aujourd'hui. Le tableau ci-dessous présente les différents commentaires à *IG* IV.22 (129.18), et l'on voit les *ND* s'interroger sur la raison qui motive les *Glosulae* à nier que l'emploi de la forme *fumat* pour *fumauit* résulte d'une syncope, sans que l'on retrouve cette idée dans les témoins conservés.

F 19ub, *I* 49r	*K* 24ra, *M* 35rb	*ND* III 78ua
Non ergo dubium. Quandoquidem sunt syncopata ergo debent circumflecti in fine. Hanc illationem habemus in fine uersus, non est dubium quod haec quoque debeant idem obseruari id est circumflecti in fine et cum n. Substracta uero que penultima erat in dictione perfecta finalis remaneat ultima in concisione, id est in dictione concisa, et per hoc habens eundem accentum. Et unde hoc sequitur premittit locum a toto et ab auctoritate. Nota quod cum syncopa dicatur de medio hic accipitur pro qualibet concisione.	NON EST ergo (*GL* 2, 129.18). Quia sunt sincopata, ergo debent circunflecti in fine : hoc habemus in fine uersus, et unde hoc sequatur premittit locum a toto auctorum (] et auctor *M*) cum in omnibus hic a toto. IDQVE OMNIBVS (*GL 2*, 130.2) auctorum. Cum sincopa dicatur de medio, hic accipitur pro qualibet concisione.	NON EST IGITVR D*VB*IVM etc. Quomodo dicatur hic **in Glosulis** non proprie in istis « FVMAT » pro « FVMAVIT » (130.2) accipi syncopationem, eo quod de fine stat abscisio, cum bene possit dici fieri de medio, dum ultima littera maneat etc.

Un élément de datation, fragile il est vrai, est peut-être fourni par le commentaire au passage V. 80 (cf. *infra* 3.2.1). La famille α donne à cet endroit un exemple, légèrement modifié par la famille β, qui met en scène deux personnages nommés Hugues et Drogon . Or il se trouve

qu'en 1100 une affaire impliquant deux protagonistes pareillement nommés a secoué le diocèse de Châlons. À son élection à l'épiscopat, Hugues, chanoine de Toul, a découvert que la fonction de trésorier était détenue par un certain Drogon. L'affaire est portée devant le concile de Poitiers de novembre 1100, qui confirme apparemment ledit Drogon dans sa charge. L'affaire connaît un rebondissement quand Yves de Chartres, qui était au même concile, s'en empare et prie le pape Pascal II de démettre Drogon [41], dans une lettre datant de 1101 ou 1102 [42]. La fin de l'histoire n'est pas connue, mais il est possible que le commentateur des *Glosulae* ait ici inséré une allusion à des événements contemporains. Dans ce cas la plus ancienne rédaction conservée remonterait aux toutes premières années du XII^e^ siècle, 1100 ou très peu après. On sait en effet qu'en 1103 Hugues de Châlons s'est rendu à Laon pour être témoin d'un acte donné par l'évêque Ingelrannus, concédant l'autel de Corbinien à Saint-Remi de Reims [43].

Nous proposerons donc le stemma complémentaire suivant, qui tient compte des *codices deperditi*, en ayant conscience de son caractère hypothétique :



41. Yves de Chartres, *Epistole*, *PL* 162 col. 115A-116D ; la lettre ne figure pas dans le recueil de Leclercq, 1949, qui ne comprend que les soixante-dix premières lettres.
42. Sprandel, 1962, p. 190 ; datation confirmée par le professeur Christof Rolker que nous remercions.
43. *Gallia Christiana* IX, 876.

3. LES MAÎTRES ET LEUR MILIEU

3.1. Mentions de maîtres

La tradition des *Glosulae* fait mention d'un certain nombre de maîtres, soit en rapportant leurs opinions, soit en utilisant leur prénom dans un exemple.

- Dans les *GPma* sont citées les opinions d'Anselme et Lanfranc ; *B* donne le nom « Willelmus » dans un exemple.
- Les *GPmi* mentionnent plusieurs noms dans des exemples : Wido, Petrus (« Videtur falsum esse quod dicit quod uocatiua et substantiua non sociantur nisi nominatiuis, cum congrue dicatur "Petre adesto" uel "Petre uocaris" uel "uocare" », *H* f. 38rb). *Fulco* et *Herbertus,* noms que l'on trouve dans la version longue, et qui sont remplacés par *Willelmus* dans la *Glosa Victorina* de l'Arsenal (voir *infra*). *Fulco* semble lié à *Wido* (« *Fulco fratri suo W. Salutem* », *B* f. 20rb, *O* p. 385a). Les *GPmi* citent une opinion d'Anselme (voir *infra*, 3.1.1.).
- On possède trois listes différentes d'opinions sur le verbe substantif [44], mentionnant un grand nombre de maîtres, dont certains connus. Elles se trouvent respectivement dans le manuscrit *C* des *GPma* [45], dans le manuscrit *M* des *GPma* [46], dans les *ND2* [47] ; elles mentionnent les noms (parfois réduits à des initiales) suivants : R, A, G., Guido, Lanfrancus, Durandus de Anglia [48], Ruobertus, Guar(mundus) .
- Le manuscrit *V* des *GPma* contient deux séries d'opinions (*Sententiae*), l'une avant la discussion sur la signification du verbe, l'autre à la fin, qui, à la différence du *Tractatus* lui-même, comportent des mentions explicites de maîtres. *Sententiae I* comprend une partie (a) sur la signification du verbe où maître W. est cité, et une partie (b) sur la copule où sont cités maîtres W., A. et An. à côté de maîtres anonymes (voir *infra*, 3.1.1 et 3.1.3). *Sententiae II* mentionne trois maîtres, Albéric (Albéric de Paris ?), Guilelmus (probablement Guillaume de Conches) et Thedricus (probablement Thierry de Chartres), et

44. Voir Rosier-Catach, 2003a.
45. Éd. par Hunt, 1941-43, p. 31-32.
46. M, f. 110va-b, voir l'édition en annexe 1.
47. Éd. par Hunt, 1941-43, p. 35, p. 35-36 : G, R, A, Guar.
48. Sur Durandus, chanoine de Saint-Paul de Londres à la fin du XI^e^ siècle et au début du XII^e^ siècle, voir Sharpe, 1997, p. 5.

peut être jugé, du fait des maîtres cités, un peu postérieur (ca 1130, début 1140) [49].

– Les *ND* citent à la fois les *Glosulae* (*GPma* et *GPmi*) et plusieurs maîtres :

ND sur *Priscien majeur* : *ND* I : M. G., M. Anselmus ; *ND* II : Stephanus, et (dans la section sur le *verbum substantivum*) G., R., A., Guar. ; *ND* III : Glosulae, M. A., M. Anselmus, M. Menegaldus, M. G., M. S., M. Stephanus ; on retiendra d'ailleurs que les mentions conjointes d'Anselme et de Manegold sont absolument indépendantes des mentions d'Anselme que véhiculent les *Glosulae* (voir la contribution d'I. Caiazzo dans ce volume).

ND sur *Priscien mineur* : *ND* V : *Glosulae*, M. G., M. Guil., M. A., M. Ber., Stephanus .

ND sur le *De inventione* : *ND* VI : M. G.

3.1.1. Anselmus

Les deux mentions de maîtres qui sont communes à *toutes* les versions des *GPma,* hormis *V*, sont celles d'Anselme et de Lanfranc . Une de celles qui concernent Anselme, au présent, indique clairement que les *Glosulae* se réfèrent à un personnage qui est encore vivant.

Ad III.15 (92.14) [*F* 16ub, *C* 17va†, *I* 40v, *K* 20ub, *M* 30rb, *V* 26ua] EST QVANDO COMPARATVR, id est comparatio fit, ad contraria, id est ad rem designatam (-andam *I*) uoce contraria illi uoci per quam fit comparatio, ut « mare ponticum dulcius est (*tr. I* ; dulcius *in marg. dext. M*) quam cetera (cuncta *K*) maria ». « Cetera enim maria » designantur (c.e.m.d.] significantur *V*) hac voce quae est « amarum », « dulcius » uero significat « mare (*om. FI*) ponticum » (dulcius–ponticum *om. V*), quae uoces inter (i.s.] gratia significatorum *V*) se sunt (*om. I*) contrariae (*tr. V*). Vel (et *KVI*) est sensus ut **magistro Anselmo** (M. Anselmus *add. M in marg. dextr.*) placet (ut–placet *om. V*) : « Ponticum mare dulcius (dulce *V*) est quam cetera » id est « Ponticum mare aliquid dulcedinis habet (*tr. MK*) sed cetera nichil » et est « quam » electiuum non comparatium.

Ad IX.18 (461.8) *F* 37ra, *C* 52ra, *I* 128u, *K* 43ra, *om. MV :* INCIPIO INCEPI : cum dixisset superius si « i » breuis est in presenti non potest mutari in « e » productam (*F*] longam *CI K*) in preterito, sicut ipse exemplificabat (*C*] -cabit *F K*, -cat *I*), modo uidetur sibi contrarius, cum dicit « i » breuem mutari in « e » (*CI K*] i *F*) longam. Sed mutari in « e » ita dicit, ut locum (*C K*] loco *I*) « i » in presenti (i. p. *om. CI K*) obtineat « e » in preterito. Vel possumus dicere **secundum magistrum Anselmum** secundum diuersos auctores hoc esse dictum.

49. Fredborg, 1977, indique dans les passages cités les parallèles avec les *Glosulae,* les *ND,* Abélard, etc.

On notera que ces deux mentions d'Anselme ne se trouvent pas dans la *Summa* de Pierre Hélie, qui a pour sa part une autre mention (p. 501.65-74, ad *IG* VIII.44, *GL* 2, 410.5-6), qu'il partage d'ailleurs avec le commentaire de Guillaume de Conches (Paris, BnF, lat. 15130, f. 62rb) :

> Pierre Hélie, p. 501, 69 : Sed queritur cum gerundia exigant eosdem casus quos et sua uerba an debeat dici, « In conuertendo Dominus captiuitatem Syon ». Cum quo enim construeretur ibi « Dominus » ? Gerundiuum enim cum nullo casu uidetur debere construi nisi cum obliquo casu cum quo et suum uerbum. Sin autem dicatur, « In conuertendo Dominum captiuitatem Sion », ut magister Anselmus uoluit, uidebitur quod « Dominum » habeat significare rem ut pacientem, cum tamen Domini sit conuertere, non conuerti. Dicamus ergo quod quia « conuertendo » significat tam actionem quam passionem idcirco potest construi cum « Dominum » ut ille casus significet personam agentem cum « captiuitatem » sic ut iste casus significet rem ut pacientem.

Ce maître Anselme grammairien est mentionné plusieurs fois dans les *GPmi* . Ses discussions avec maître G. portent notamment sur le pronom, sur le participe, et sur la signification des paronymes [50]. Il est intéressant que sur cette opposition on ait, là encore, des témoignages concordants, à la fois dans les *ND* et chez Guillaume de Conches . De même dans les *Sententie Willelmi* contenues dans la version *V* des *GPma,* on a une opinion de « magister An. » sur les paronymes (p. 38) qui va contre celle de Guillaume, et que l'on retrouve attribuée à M. A. dans les *ND* V (voir *infra*) [51]. Et rappelons la présence répétée des mentions d'Anselme dans les *ND*. L'une d'elles en particulier signale qu'une opinion des *Glosulae* est plus conforme à la doctrine d'Anselme qu'à celle de Guillaume [52] : les *ND* remarquent ainsi qu'il subsiste des traces de l'enseignement de la génération précédente qui n'ont pas été modernisées. Qui est cet influent maître Anselme que l'on opposait ainsi à Guillaume ? Peut-il s'agir d'Anselme de Laon ? On sait que Guillaume étudia à Laon la rhétorique. Sur un enseignement par Anselme de Laon des arts libéraux et de la rhétorique, on se reportera à l'article de C. Giraud dans ce volume [53].

50. Voir Kneepkens, 1978 ; Fredborg, 1977 ; Rosier-Catach, 2003a et 2008b.
51. Voir Rosier-Catach, 2003a et 2008b.
52. *ND* III, ad II.15 (53.27) : ORATIO EST ORDINATIO DICTIONUM etc. … Et notandum causam illam quae redditur in Glosulis quare participium ponatur sub uerbum non esse secundum sententiam M. G. sed secundum sententiam M. A. qui uult quod participium iunctum cum nomine enuntiatiuam faciat sine uerbo, ut « Socrates legens » etc.
53. Cf. aussi Fredborg, 1976, p. 13-14 et 20. Sur ce type de commentaires, voir également Dickey, 1968, p. 2-8.

3.1.2. Lanfredus / Lanfrancus

Il s'agit vraisemblablement de Lanfranc du Bec, qui est cité nommément (*Lanfrancus archiepiscopus*) dans la liste d'opinions sur le verbe substantif donnée dans le manuscrit *C* (cf. *infra* annexe 1). On sait qu'il avait une bonne connaissance des arts libéraux [54], mise à profit au Bec, dans sa controverse avec Bérenger [55] : un aspect de la discussion sur la nature de la conversion eucharistique portait précisément sur l'analyse linguistique de la formule *hoc est corpus meum*, en particulier sur l'interprétation logico-grammaticale du sujet et du verbe [56]. On doit aussi se rappeler qu'il a donné une copie de Priscien majeur à l'église de Canterbury, connue par une liste de livres de la bibliothèque de Christ Church de la fin du XII^e^ siècle et par le catalogue du prieur Henri d'Eastry de la fin du XIII^e^ ou du début du XIV^e^ siècle. Le manuscrit des *IG* de Cambridge, Univ. Libr. II.2.I, fol. 3-126, a été collationné sur ce manuscrit comme l'attestent les points de divergence notés par le scribe entre le texte des *IG* qu'il avait préalablement copié et la version « de l'archevêque » [57].

> I.12 (11.11-12) *B* 13ub, *F* 4ra, *C* 4ub†, *I* 8u, *K* 3ua, *M* 6ub : LOCO AVTEM, dixit quod « f » aeolicum digamma quod prius uau elementum representabat PLACVIT SCRIBI PRO « ph », ut representaret illud elementum quod sonat in « FAMA », nec ostendit quod (quae *B*) figura LOCO DIGAMMA sit restituta ad hoc, ut notet uau elementum, scilicet (sed *B*) figuram hanc (hanc fi- *B*, *p.c. IK*) « V » LOCO DIGAMMA PRO CONSONANTE uau significanda (scribenda *I*) SCRIBI PLACVIT (S. P. *tr. BIK*). Et hoc ideo quia EA (illa *I*) LITTERA, id est ea figura, scilicet (quae est *I*) « u », erat AFFINIS digammae, illae (-a *?B,* –i *I*) figurae, COGNATIONE SONI, id est quia tam bene fuit apta (ut *add. I*) « u » (haec figura) ad significandum uau (illud elementum) quam (quando *B*) bene digamma « f » (ista figura) erat idonea ad significandum idem elementum, et hoc uocat COGNATIONEM SONI, quia ad eiusdem soni significationem erat utraque equaliter idonea. Vel aliter **secundum Lanfrancum (Lanfredum *F*, Lanfre. *C* [58], Lanf. *I*)** « u », ea figura, erat AFFINIS digammae COGNATIONE SONI, id est sui nominis ; nam haec figura « u » uocatur « u » (v *B*) ; significatio autem huius figurae est uau, quae duo nomina similia esse plane uidemus.

54. Cf. Becker, 1885, 68, 250 (Saint-Èvre de Toul, avant 1084) : Lanfrancus de dialectica, vol. I ; 54, 6 (Bernardus, XI^e^ s.) : Regulae minuciarum et questiones Lantfranci in uno uolumine ; sur ces œuvres perdues, voir Southern, 1990, p. 18.
55. Gibson, 1978.
56. Voir Rosier-Catach, 2004, c. 5 et la bibliographie citée.
57. Cf. James, p. 7 et 53, cité par Gibson, 1979, p. 245 ; Becker, 180 p. 289.
58. D'après Hunt, 1941-1943, p. 13, n. 3 ; le folio n'existe plus.

3.1.3. Guillaume de Champeaux

On trouve la mention « Willelmus » dans un exemple, pris dans une interpolation du manuscrit *B* (texte cité *supra*, 2.1.1.1, cf. annexe 2, *infra*).

Dans la version incomplète du manuscrit de l'Arsenal des *GPmi* (*Glosa Victorina)*, on trouve la mention « Willelme », qui remplace, dans la version complète considérée par M. Fredborg comme antérieure, la mention « Fulco vel Herberte » [59] :

IG XVII.11 dans manuscrit Arsenal 910, f. 135ra	*IG* XVII.11 dans manuscrit Burney 238, f. 9rb
Quando enim audio « Willelme » intelligo ex natura uocatiui « ueni » uel « audi » uel aliquid huiusmodi.	Quando enim audio « Fulco uel Herberte » illud intelligo « Fulco ueni » uel « audi ».

Sententie Willelmi

Les *Sententie Willelmi* contenues dans le manuscrit *V* des *GPma* éditées par M. Fredborg (1977) sont intéressantes à plus d'un titre. En effet, les opinions nommément attribuées à Guillaume recoupent absolument celles qui lui sont attribuées dans d'autres témoignages. On arrive ainsi à repérer plusieurs opinions qui sont caractéristiques de Guillaume. Pour n'en mentionner qu'une, il est significatif que la première version des *GPma* donne toujours une définition du verbe articulée en *deux* significations, alors que les *Sententie Willelmi* (éd. Fredborg, p. 37), comme les *GPmi,* l'interpolation de la version du manuscrit *B* des *GPma*, un ajout du manuscrit *C* des *GPma*, les *ND* attribuent à Guillaume une définition du verbe en *trois* significations.

Abélard

Comme nous l'avons montré dans plusieurs études, les opinions de Guillaume, souvent mentionnées par Abélard (*magister noster, magister noster V*), se laissent aisément retrouver dans les *GPma*. Il est tout à fait notable que celles-ci se retrouvent *soit* dans toutes les versions des *Glosulae*, *soit* seulement dans les interpolations, notamment celles du manuscrit *C*. Ceci montre que Guillaume a utilisé les *Glosulae* pour enseigner Priscien, et que c'est ce cours qu'a suivi Abélard. Pour cette raison, Abélard attribue à Guillaume indifféremment tout ce qu'il a pu entendre, à savoir à la fois des opinions nouvelles

59. Éd. du passage dans Fredborg, 1988a, n. 6 ; Rosier 2003c, p. 72 et n. 27.

(que l'on trouve seulement dans les interpolations et les témoignages secondaires) et des opinions anciennes (reprises à partir des premières rédactions des *Glosulae* dans toutes les versions, et assumées par Guillaume).

Les *Notae Dunelmenses* comportent de très nombreuses mentions explicites des opinions de « maître G. ». Celui-ci est présent dès la toute première phrase des *ND* I :

> Principalis materia Prisciani videtur **secundum M. G**. esse perfecta oratio ut alibi secundum eum dictum est.

Les *ND* indiquent à plusieurs reprises des désaccords entre M. G. et les *Glosulae* (sur Priscien Majeur et Mineur), ce qui montre que G(uillaume) n'en est pas l'auteur [60]. Rappelons toutefois que, selon le témoignage des *Notae Dunelmenses*, Guillaume (maître G.), ne peut être ni l'auteur des *Glosulae super Priscianum maiorem* (voir plus haut), ni celui des *Glosulae super Priscianum minorem* :

> XVII.106 (164.22) (f. 170ub) PRIMA ET SECVNDA VEL IN SE RECIPROCANTVR etc. Quaerendum est quomodo in *Glosulis* ab hoc loco usque ad illum locum : Passiua tamen duplicem faciat lectionem, **cum nulla uideatur necessitas, et quomodo bona dicat poni exempla** (…) **Dicit M. G**. se nullo modo recordari umquam legisse iuxta quod **in Glosulis** habetur. Sed forsitan aliquis ex sua parte ita admiscuit etc.

Cela conduit à formuler l'hypothèse que, de même que des interpolations relevant de l'enseignement de Guillaume de Champeaux sur Priscien majeur se retrouvent, de façon indépendante, dans certains manuscrits des *GPma,* de même les *GPmi,* dans la version préservée par la *Glosa Victorina,* peuvent témoigner de l'enseignement de Guillaume sur Priscien mineur. Nous traiterons de ce point de façon plus détaillée dans l'introduction de notre édition des *Notae Dunelmenses* .

3.2. Mentions de lieux

Toutes les mentions contenues dans les *Glosulae* pointent en direction de la France du Nord et plus particulièrement de l'Est, hormis celle qui renvoie à Auxerre (ad *IG* IV.37, cf. *supra* 2.3).

60. Voir Hunt 1941-1943 ; Rosier-Catach, 2003b, 2007b.

3.2.1. Laon, Châlons, Paris

Dans le passage analysé [61] (tableau ci-dessous), la famille α propose un exemple où un certain Hugues séjourne à Laon tandis que Drogon termine des lettres à Châlons. La famille β est quant à elle partagée : le manuscrit *C*, suivi par l'incunable, a conservé Drogon et Châlons, mais remplacé Hugues par Henri et Laon par Paris ; la sous-famille γ a supprimé tout le paragraphe. Peut-on y voir la trace d'un transfert des *Glosulae* de l'Est de la France à Paris ?

F 24ua (α)	*C* †26ub [62] *I* 65u-66r	*M* 43ub *V* [63] 37rb-ua (γ)
SCIENDVM TAMEN (190.16) Dixi quoniam Graeci carent ablatiuo, tamen ponitur pro genitiuo et datiuo illorum.	SCIENDVM TAMEN (190.16) Dixi quoniam Graeci carent ablatiuo, ablatiuum tamen pro genitiuo et datiuo illorum ponunt. Ostendit quando pro genitiuo, quando pro datiuo.	SCIENDVM (est *add. V*) TAMEN (190.16) Dixerat Graecos carere ablatiuo, unde uideretur quia (quod *V*) nullo suo casu uterentur pro eo, ideo docet (et *add. V*) Graecos uti non uno tantum casu, sed (*om. V*) diuersis in construc-tionibus pro illo. Continuatio. Licet Graeci careant ablatiuo, tamen (*om. V*) etc.
QVANDO nominis et participii ablatiuus iungitur et ponitur in oratione cum uerbo et nominatiuo alterius nominis cum perso-narum transitione, ut « sole ascendente fit dies », hic transitio fit persone ad personam, id est de ascensione solis ad diem, scilicet hic ostenditur quod ascen-sio sit solis causa diei.	QVANDO nominis et participii ablatiuus iungitur et ponitur in oratione cum uerbo et nominatiuo alterius nominis cum transitione (trasumptione *I*) personarum, ut « sole ascendente fit dies », hic transitio fit personae in personam, id est de ascensione solis ad diem, scilicet hic ostenditur quod ascen-sio solis causa sit diei.	ET QVANDO quasi dicat utimur etiam ablatiuo ubi Graeci genitiuo quando nominis etc. Transitionem personarum dicit quando alia persona significatur ab ablatiuo (-uis *V*) alia a nominativo.
HAC AVTEM CONS-TRVCTIONE VTIMVR id est in frequentissimo usu habemus huiusmodi	HAC AVTEM CONS-TRVCTIONE VTIMVR, id est in frequentissimo usu habemus huiusmodi	HAC AVTEM etc. (*V*] et $M^{p.c.}$, et est $M^{a.c.}$) sensus huius cons-tructionis docet dicens eam demonstrare (*KM*] eandem

61. *IG* V. 80 (190.23) : « Hac autem utimur constructione, quando consequentiam aliquam rerum, quae verbo demonstrantur, ad eas res, quae participio significantur, ostendere volumus ».
62. Édition reprise de l'article de Hunt, 1941-1943, p. 13, n. 1 ; le feuillet n'existe plus, pas même en microfilm.
63. Cf. n. 23 pour la lacune de *K*.

constructionem, quando uolumus ostendere consequentiam id est conuenientiam rerum aliquam id est necessariam uel non necessariam, quae monstratur uerbo ad eas res quae significantur participio id est quando uolumus ostendere quod res significata a participio causa est rei quae designatur nominatiuo et uerbo.	constructionem, quando uolumus ostendere consequentiam, id est conuenientiam rerum aliquam, id est necessariam uel non necessariam, quae **demonstratur** uerbo ad eas res quae significantur participio, id est **qua** uolumus ostendere quod res significata a participio causa est rei quae designatur nominatiuo et uerbo.	monstrare *V*) consequentiam id est consecutionem aliquam (in consecutione aliqua *V*) id est naturalem uel temporalem. Naturale (*om. V*), ut « sole ascendente dies fit (*tr. V*) », hoc est « quia sol ascendit, dies est ». Hic enim id quod significatur a « fit (si *add. M*, scilicet *add. V*) dies » sequitur ascentionem solis quae significatur a participio. Temporalem, ut « Traiano (Troiano *V*) bellante uicti sunt Parthi », hoc est eo tempore quo Traianus (Troiano *V*) bellauit. Licet etiam hanc non /*V* 37va/ recipies (-as *V*) temporalem, sed forsan naturalem, tamen frequentius in temporali sensu, utimur hac constructionem quam in naturali (sensu …naturali *om. V*), ut « me glossante (] glosante *V*) rex mouet arma » (et similia. Est enim dicere « quando ego gloso » non « quia gloso rex mouet arma » *add. V*).
Nota quod dixi VTIMVR. Per hoc enim subintelligendum dedit quod aliter potest fieri supradicta constructio, ut « Hugone Lauduni morante Drogo Catalauneus epistolas finiuit », sed turpis fit demonstratio, scilicet « quo tempore Hugo Laudini morabatur, Drugo Catalauni epistolas finiuit ».	Nota quod dixi (] dixit *I*) VTIMVR. Per hoc enim subintelligendum dedit quod aliter fieri potest supradicta constructio, ut « Henrico Parisius morante Drogo Catalanius (-launis *C ?*) epistolas finiuit ». (Non enim quia Henricus Parisius morabatur Drogo Catalanius epistolas finiuit *add. I*), sed turpis fit demonstratio, scilicet « quo tempore Henricus Parisius morabatur, Drogo Catalanius epistolas finiuit ».	
INVENIVNTVR TAMEN. Licet dixerim in huiusmodi constructione ablatiuum participii	INVENIVNTVR TAMEN. Licet dixerim in huiusmodi (-cemodi *I*) constructione ablatiuum par-	INVENIVNTVR TAMEN (191.1) Licet dixerim in hoc genere constructionis ablatiuum participii poni, tamen (*om. M*) etc.

poni, tamen inueniuntur etc.	ticipii poni, tamen inueniuntur etc.	
QVAMVIS dixi nomen poni pro participio, quamuis quandoque subauditur uerbum substantiuum, scilicet « est », et tunc remanet nomen in propria significatione ut « Latino ente rege ».	QVAMVIS dixi **pronomen** poni pro participio, **tamen** « est » quando subauditur uerbum substantiuum, et tunc remanet nomen in propria significatione ut « Latino ente (ante *I*) rege ».	QVAMVIS (191.6) dixi nomen poni pro participio, quamuis possit nomen remanere (*tr. V*) in propria ui subintellecto participio substantiuo.

3.2.2. Reims, Paris, Angers

Nous avons plusieurs mentions de la ville de Reims dans les *GPma,* et ces mentions se sont conservées dans pratiquement toutes les traditions du texte. L'une associe Reims et Paris :

> *F* 11va, *C* 12va, *I* 26v, *K* 14rb-va, *M* 20rb-20va, *om. V* (II, 22 ; *GL*2, p. 56, 28). ET COMMVNEM. Posita nominis diffinitione exemplificat inde per partes, dicens COMMVNEM quidem (communem quidem *CM*] communem *K*, quoniam quidem *I*) CORPORVM QVALITATEM DEMONSTRANS (]d. *C,* dicitur *I*, de. *KM*) nomen (...). Nomen uero (*CI*] nomina uocum *M*, nomina uocat *K*) hanc communem qualitatem in (a *CI*] *lac.* a *K*, in *M*) uocibus a se designatis significant, quod omnes ille uoces unicuique subiectorum corporum seu rerum communem vel propriam qualitatem distribuunt. Collectiua nomina communem significant qualitatem, ut « populus » multos homines significat cum collectione qualitatum (q(ua)lit. *CK*, qualitatis *M*] qualiter *I*) quae in diuersis populis eadem inuenitur (*CI*] reperitur *KM*), non tamen nego aliud indiuiduum collectionis **suscipere populum Parisiorum, et aliud populum Remorum (**parisiorum–remorum] *lac. K***)**, et sic in aliis ; plurale nomen idem ualet quod suum singulare sepius repetitum.

L'autre est une variation sur les noms de lieux, où sont mentionnés les habitants de Reims et d'Angers (IV, 28 ; *GL* 2, p. 133, 9) :

> *F* 19ub, *I* 49u, *K* 24rb, *M* 35ua*, V* 30ub : Nota debere dici « Andegauis » « Andegauensis » (-uiensis *IKM* ; nota–andegauensis *IKM*] secundum hoc deberet dici a *V*), « Remis » (Remius *M*), « Remensis » (Remiensis *KM ;* dicitur autem remis mi *add. V*), uel a « remo » « Remensis », ab « Andegaua » « Andagauensis » (-uum -uiensis *KM* ; ab–andegauensis] ita nota in aliis nominibus propriis locorum diuersas terminationes si quid uides opponi de nominibus cuius).

On retrouve ce dernier exemple dans les *Notae Dunelmenses* :

> **IV.28.** (133.9) IN « ENSIS » DESINENTIA etc. Quaerendum est qua **ratione dicatur in Glosulis** debere dici « **Remis Remensis** » cum sit indeclinabile

> secundum hanc terminationem, nisi forte dicatur quod licet sit indeclinabile terminationem tamen tertiae declinationis uidetur habere, et ideo eius regulam sequi debere secundum hoc aut quod dicitur + + + {*lac. 6 litt.*} **Remi ».** Vnde dicitur « **Remorum episcopus » bene fit « Remensis »** etc. Sed de « Andegauensis » mirum etc.

Ces deux toponymes, Angers et Reims, suggèrent un lien avec Marbode, écolâtre à Angers de 1069 à 1096. En effet, « Carthago Carthaginis Carthaginiensis » est mentionné par Priscien (p. 133.18) en cet endroit, de même qu'on trouve dans la *Rhétorique à Herennius* mention des « Karthaginenses ». Or Marbode dans son *De ornamentis verborum* a remplacé, dans son traitement de la figure de *complexio*, les *Karthaginenses* par les *Andegauenses* (Angevins) [64]. Les finalités de l'enseignement de Marbode sont apparemment très différentes de celles des *Glosulae* [65], mais il existe, par la rhétorique, un lien entre les écoles d'Angers et de Reims [66].

En conclusion, la mention d'« Angers » dans les *GPma* n'est pas forcément le signe d'un enseignement des *Glosulae* à Angers, mais pointe davantage sur un lien avec l'enseignement de la rhétorique, en particulier les commentaires sur la *Rhétorique à Herennius*.

3.3. Le milieu

3.3.1. Dans les années 1080, hors de Paris

Cette génération correspond à celle des maîtres cités dans toutes les versions des *GPma,* et dans les listes d'opinions sur le verbe substantif. Un témoignage parallèle est apporté par une chronique, souvent citée, rédigée à Fleury :

> Hoc tempore tam in diuina quam in humana philosophia floruerunt Lanfrancus Cantuariorum episcopus, Guido Langobardus, Maingaudus Teutonicus, Bruno Remensis, qui postea uitam duxit heremiticam. In dialectica quoque hi potentes extiterunt sophistae : Ioannes qui eandem

64. *De ornamentis verborum*, éd. R. Leotta, 1998, 3, 1-3 : « Qui sunt qui pugnant audaciter ? Andegauenses ».
65. Voir Roccaro, 1978.
66. Nous ne croyons pas en revanche (contrairement à Boutemy, 1947, p. 248-249) que l'on puisse inférer du *Cantatorium* ou Chronique de Saint-Hubert de Lambert le Jeune (*Chronicon S. Huberti Andaginensis*, éd. par Hanquet, 1906), une rencontre, antérieure à 1076, entre Marbode d'Angers et Raynaud Hugues de Bar, évêque de Langres, proche aussi de Godefroy de Reims ; même s'il est par ailleurs exact que Baudri de Bourgueil (carm. 2, 19-20 et 161, 113-116) loue, comme signalé par Boutemy, Godefroy à l'égal de Marbode et de lui-même.

artem sophisticam uocalem esse disseruit, Rotbertus Parisiacensis, Roscelinus Compendiensis, Arnulfus Laudunensis. Hi Ioannis fuerunt sectatores, qui etiam quamplures habuerunt auditores [67].

La source est intitulée *Ex historiae Francicae fragmento* . Son auteur anonyme fait en ce passage le point sur la période 1073-1087 [68] ; la date de la chronique est légèrement postérieure à 1108, car l'auteur, sans doute un moine de Fleury, a été témoin d'un phénomène apparu dans le ciel à la mort du roi Philippe I (1108) [69]. On peut d'ailleurs se demander comment cet anonyme de Fleury en sait autant sur ces maîtres. La réponse la plus probable est qu'il est lui-même un ancien élève d'une ou de plusieurs de ces écoles ; pour autant la chronique ne mentionne pas le lieu où l'auteur aurait pu entendre ces maîtres. Il faudrait peut-être envisager un lien entre le manuscrit des *Glosulae* qui provient de Fleury et ces témoignages, mais rien ne permet de l'affirmer en l'état.

3.3.2. Dans les années 1100/1110, à Paris

C'est le moment où Guillaume de Champeaux utilise les *GPma* pour enseigner, et où il fait un cours sur les *GPmi,* ce dont témoignent, dans les *GPma*, les mentions explicites de *B*, les interpolations anonymes de *B* et *C*, et dans les *GPmi,* les mentions explicites contenues dans la version de l'Arsenal. D'autre part, les citations des opinions de Guillaume dans d'autres ouvrages attestent qu'il est alors parvenu au statut d'autorité. Entrent dans cet ensemble les citations explicites des *ND,* les opinions attribuées par Abélard à son maître, les opinions attribuées à Willelmus dans l'une des *Sententie* du manuscrit *V* des *Glosulae* .

Plusieurs études ont montré que tous ces témoignages étaient concordants et aboutissaient à attribuer à Guillaume un ensemble de positions consonnantes (Rosier, 2003a, 2003b, 2003c, 2007b, 2008a, 2008b, à paraître).

67. Bouquet, 1781, p. 3.
68. Selon Mews (1998, p. 52), « it asserts that at the time of the death of Lanfranc (d. 1087), great developments were taking place in dialectic as well as in divinity ». Or Lanfranc est mort en 1089 (le personnage mort en 1087 évoqué par la chronique est en fait Guillaume le Conquérant). La chronique citée parle de Lanfranc de son vivant. En outre, la mention de Bruno montre qu'on se situe avant 1084, puisque sa vie à la Grande-Chartreuse n'a pas encore commencé, et même avant 1082, année où il vit à Sèche-Fontaine, un des prieurés de Molesme. Donc la chronique parle plutôt du début des années 1080.
69. *Ibid*. p. III.

Comme on l'a vu, certaines des opinions attribuées par Abélard à son maître ne se trouvent que dans les interpolations des *GPma* (manuscrit *B* et *C*) et dans les *GPmi,* ce qui conduit à dissocier les *GPmi* qui pourraient avoir été composées à Paris. En outre, il est intéressant de voir la présence constante d'une opposition entre Guillaume et Anselme . Ainsi, l'opposition entre les vues de maître A et de maître W. sur le participe, citées dans les *Sententiae* I du manuscrit *V* des *GPma* (*Tractatus glosarum Prisciani,* cf. Fredborg 1977, p. 39) sont absolument parallèles avec l'opposition entre maître A et maître G. dans les *Notae Dunelmenses* [70]. Dans les *GPmi* on lit une opposition entre Anselmus et « *nostra sententia* » : or cette dernière opinion est attribuée à M. G. chez Guillaume de Conches (toujours en l'opposant à Anselmus) et dans les *ND* V (ad XVII.203). On trouve de nombreux exemples montrant que les opinions de M. G. selon les *ND* sont assumées comme opinions propres dans les *GPmi*, ce qui montre à l'évidence qu'il s'agit du même auteur. C. H. Kneepkens, en raison de la mention d'un certain Wido dans les exemples, pensait d'abord qu'il s'agissait d'un maître Guy [71]. Mais des recoupements ultérieurs avec d'autres témoignages indiquent qu'il s'agit bien de Guillaume de Champeaux. Il est à noter d'ailleurs que Guillaume est cité, pour la même opinion, sous différentes initiales, G., W., V., selon les textes. Ajoutons enfin une piste qui commence tout juste à être explorée, celle de la confrontation entre les opinions de Guillaume contenues dans les textes grammaticaux, et celles qui sont contenues dans les textes de logique. Cette piste s'avérera certainement fructueuse, comme le montre déjà une étude sur la *uox*, à partir de la confrontation des différentes versions du commentaire au chapitre *De uoce*, et des commentaires sur les *Catégories* de l'école de Guillaume (*C8* en particulier), avec l'appui, ici encore concordant, de la *Dialectica* et de la *Logica* d'Abélard [72].

3.3.3. Fortleben

Dans un troisième temps, les *Glosulae* survivent de deux façons. Elles sont encore copiées, à partir de la sous-famille γ, soit sans grande

70. Voir l'article de M. Fredborg dans ce volume.
71. Dans la liste des opinions sur le verbe substantif du manuscrit *C* est cité Wido Lingonensis, que Hunt propose d'identifier à Guy de Langres (Hunt, 1941-1943, p. 13). O. Kneepkens suggérait que le Wido des exemples des *GPmi* soit Guy d'Étampes, mais il n'est plus hostile à présent au fait qu'il puisse s'agir de Guillaume de Champeaux (communication personnelle),
72. Voir Rosier-Catach, à paraître ; Iwakuma, 2010.

modification, comme dans les manuscrits *K* et *M* de la famille δ, soit avec réécriture et enrichissement, comme dans le manuscrit *V*. Ceci se passe peut-être d'ailleurs hors de France, *M* et *V* ayant été écrits par des mains italiennes, et *K* par une main germanique. D'autre part, les *Glosulae* sont utilisées de façon systématique, dans leurs commentaires sur Priscien, par Guillaume de Conches et Pierre Hélie [73].

CONCLUSION – DATATION D'UN TEXTE ÉVOLUTIF

1. L'examen de la tradition manuscrite ne permet pas de fixer de façon assurée la date d'apparition des *Glosulae* . Rappelons que selon R. W. Hunt, le *terminus a quo* était de 1050, en raison d'une mention de « Lanfredus » renvoyant à Lanfranc du Bec [74] (voir *supra*). Même si un commentaire de Priscien a peut-être eu Lanfranc pour auteur, cela ne signifie pas que le texte circulant sous le nom de *Glosulae* remonte à l'époque de Lanfranc et aux années 1050 – Hunt s'appuyait sur une datation erronée du manuscrit de Cologne. La datation du texte devra en conséquence privilégier les éléments doctrinaux internes.

2. Si Guillaume de Champeaux n'est pas l'auteur des *Glosulae* (voir *supra*), il les a utilisées pour son enseignement, ce qui indique qu'elles sont antérieures à celui-ci. Guillaume ayant enseigné les arts jusqu'en 1113, date de son départ à Châlons, cela nous fournit un *terminus ante quem*.

3. Lorsqu'Abélard, à la fois dans la *Dialectica* et dans la *Logica Ingredientibus*, mentionne des opinions de grammairiens, il est toujours possible de les retrouver dans les *Glosulae* . Les *Glosulae* sont donc antérieures à la *Dialectica*. Selon les hypothèses les plus récentes, la *Dialectica* a été commencée durant le séjour d'Abélard en Bretagne (1104-1107), mais on sait aussi que la composition s'est étalée dans le temps, et a pu continuer après son retour à Paris [75].

4. Il convient de distinguer soigneusement le cas des *GPma* de celui des *GPmi* car les problèmes sont différents. En effet, dans les *GPma* nous avons des interpolations, contenues dans les manuscrits *C* et *B*, correspondant aux positions de Guillaume. De telles interpolations n'ont pas été pour le moment constatées dans les deux versions des *GPmi*, malgré leurs différences rédactionnelles. Cependant les

73. Voir l'article de M. Fredborg, dans ce volume.
74. 1050 correspond à l'époque où Lanfranc se tourne vers l'écriture pour contrer Bérenger.
75. Voir Mews, 1986 ; Marenbon, 2004, et dans ce volume.

interpolations des *GPma* semblent avoir pour origine les *GPmi* ou être en accord doctrinal avec celles-ci, c'est le cas par exemple de la « triple » signification du verbe substituée par Guillaume à la double signification que l'on trouve dans les *GPma*. Les *GPmi* paraissent donc refléter, dans leur ensemble, l'enseignement de Guillaume lui-même, ce qui devra être confirmé par l'édition complète de la version longue des *GPmi*, en complément de la version courte préparée par M. Fredborg. Signalons néanmoins, pour être complet, une difficulté : si les *ND* V (sur Priscien mineur) mentionnent les opinions de maître G., et si les *ND* III (sur Priscien majeur) citent même explicitement un commentaire de M. G. sur le *De constructionibus* [76], nous devons constater, après vérification, que toutes ces mentions ne se laissent pas aisément retrouver dans les *GPmi*, ce qui est difficile à interpréter.

5. La distinction de ces étapes constitutives du commentaire fait apparaître qu'à une première phase de commentaire des *GPma* limitée au Priscien majeur, a succédé une seconde phase, que l'on peut vraisemblablement rattacher à Guillaume de Champeaux, lorsque des analyses issues du commentaire du Priscien mineur viennent éclairer ponctuellement les *Institutiones* I-XVI.

6. Les perspectives pour l'édition des *Gpma* sont les suivantes. La reconstitution de l'original ω est rendue impossible par l'état de la famille α (incomplétude de *B*, réécritures et abrègements de *F*). On peut en revanche espérer restituer le texte tel que transmis par le manuscrit *β*, en s'appuyant sur les deux branches, au premier rang *C* qui en est le plus proche, chronologiquement et stemmatiquement (*libri meliores*, *C* et *I*), et au second rang γ (*libri deteriores*, *K, M, V*). *C* n'est plus accessible – hormis les quelques feuillets préservés par les microformes conservées à l'IRHT – que par l'incunable. Dans l'autre branche, le manuscrit *V* a subi des remaniements importants qui le rendent souvent difficile à utiliser ; en revanche *K* et *M* constituent, malgré leur éloignement et leurs spécificités communes, des témoins permettant de contrôler *C* et de discerner ce qui est interpolation ou lacune éventuelle du manuscrit *C* et de sa copie transmise dans l'incunable. L'édition devra cependant aussi prendre en compte la

76. *ND* III ad XIII.25 (17.2-3) : « NISI POSSESSIVIS VEL ADIVNCTIS COPVLETVR. POSSESSIVIS hic uocat uocabula quibus determinantur uere possessiua, ut « equus » determinat « meus » cum dico « meus equus », adiuncta uero ea quae per aliquam quasi relationem alia respiciunt, ut simile etc. Sed notantum quod ita non uidetur in *Constructionibus* uelle ubi loquitur de adiunctis et adiungendis, secundum quod exponit illud **M. G.** etc. Hic autem determinandum est an ista duo ad unam tantum praedictarum /121ra/ constructionum pertineant uel ad utramque, uel unum ad unam tantum et alterum ad alteram tantum, unde diuersae sunt sententiae ».

famille α. Des comparaisons comme celle du paragraphe 3.2.1 montrent en effet que la famille de *C* et *I* est parfois beaucoup plus proche de la recension α que de la recension γ : le texte édité (β) devra alors être établi en tenant compte de la tradition α, qui permet de rectifier quelques erreurs de *C* ou de *I* ; les remaniements propres à la famille γ apparaîtront en apparat.

7. Cet aperçu se veut aussi ouverture sur des pistes nouvelles et nombreuses, qui débordent largement le cadre de la grammaire et de son enseignement : la comparaison avec des textes de logique, et en particulier le commentaire *C8* ; l'identification de maîtres, en liaison avec les témoignages apportés par le manuscrit Orléans, Bibl. mun. 266 ; l'étude des parallèles avec Abélard.

Annexe 1

Les listes d'opinions sur le verbe substantif

Les manuscrits de la tradition des *Glosulae* ont conservé quatre listes différentes d'opinions sur le verbe substantif. Elles présentent certaines opinions concordantes, et comporte des attributions de maître, comme cela apparaîtra dans les tableaux ci-dessous. On remarquera la forte connotation théologique de ces discussions, confirmée par la mention de l'archevêque Lanfranc.

- Un long excursus édité dans Rosier-Catach (2003b), et divisé, à des fins comparatives, en diverses sections : il est décrit plus haut (cf. 2.2.2, où sont rééditées les sections {B}, {D}, {E}; par ailleurs on trouvera en annexe 3 la réédition de la section {C}).
- Un court texte qui suit les *GPma* dans le manuscrit *M* (édité ci-dessous).
- Un texte copié dans le manuscrit *C*, f. 86v, à la suite des *GPma*, édité par Hunt 1941-1943, p. 31-32.
- Un passage des *ND* II, f. 35r (ad VIII.1), édité par Hunt 1941-1943, p. 35-36.

Analyse des opinions concordantes

1. Le verbe substantif signifie-t-il l'action et la passion ?

Opinion	Attributions
(1) le v. substantif signifie l'action quand il est conjoint à Dieu, la passion, quand il l'est aux choses créées	*Glosulae* {A}§ 5 *C* Wido Lingonensis (Gui de Langres ; noter qu'il ne s'agit pas de prédication mais de signification) *ND* II G.
(2) le v. substantif signifie l'action quand il est attribué à une substance, la passion quand il est énoncé d'un accident	*Glosulae* {A}§4 (quando de rebus substantialibus enunciatur…) *M* (1) (in substantiis actionem significare, sed in viiii… passionem… : semble une abréviation de C) *C* Lanfrancus archiepiscopus (actionem tantum significare in substantiis, ut… Homo est… passionem… « albedo est ») *ND* II R. (coniungitur substantiis etc.)
(3) le v. substantif signifie l'action dans « *Socrates est legens* », la passion dans « *liber est lectus* », ni l'une ni l'autre dans « *Socrates est homo* »	*M* (4) *C* Durandus de Anglia (significativum actionis et passionis). C'est l'opinion que *C* juge « meilleure ».

(4) le v. substantif énoncé seul prédique la propriété du sujet, donc la socratité pour *Socrates*, la différence substantielle (rationalité + mortalité) pour *homo*	*M* (2) ≈ *C* Ruobertus : non habere substantias aliquas sed potius substantiales differentias cuiuslibet rei significare de qua praedicatur… ex. homo est
(4) le v. substantif ne signifie aucune action ni passion mais toute chose en son essence	*Glosulae* {A}§ 6 *M* (3) (significat essentiam) *ND* II Alii

2. Qu'est-ce que l'action ?

Opinion	Attributions
(5) l'action est la substance et les accidents qui sont prédiqués	*C* Garmundus *ND* II Guar.
(6) l'action correspond aux propriétés des substances ou qualités	*ND* II A.

3. La valeur du verbe substantif

Opinion	Attributions
(7) Le v. substantif a une double valeur (*vis*) : une valeur de substantif (*vis substantivi = significare omnes res in effectu*) / une valeur de verbe (*vis verbi = aequivocum ad omnes actiones vel passiones aliorum verborum*)[77]	*ND2* Nos

M f. 110ua-11rb – « Les diverses opinions qu'ont les maîtres sur la signification du verbe substantif [78] »

/110ua/ Nota de significatione substantiui uerbi diuersas apud magistros esse sententias.

(1) Sunt enim quidam qui dicunt « sum » in substantiis actionem significare, sed in VIIII naturarum accidentalium essentiis, quia per substantias existunt, passionem.

(2) Alii uero dicunt quod « sum » de quacumque re primo loco praedicatum praedicat de illa suam proprietatem, ut quando dicitur « Socrates est », « est » praedicat de Socrate suam proprietatem, id est socratitatem. Eodem modo si dicatur « homo est », ibi praedicatur rationalitas et mortalitas propria, scilicet forma hominis, uel risibilitas.

(3) Dicunt alii quod « sum » significat essentiam, rem scilicet quandam que est in omnibus rebus, secundum quam res dicuntur entes.

77. Voir Rosier-Catach, 2003b pour la discussion de ces positions sur le verbe substantif, chez les grammairiens et chez Abélard.
78. Nous tenons à remercier Jacques Elfassi, qui a vérifié notre transcription et les passages difficiles à lire dans le ms. *M*.

(4) Ast alii quod « sum » significat actionem ut hic « Socrates est legens », passionem ut hic « liber est lectus », neutrum ut cum dicitur « Socrates est homo » et similibus.

(5) Alii uero dicunt « sum es est » ex eo quod est uerbum significare actiones et passiones ut adiacentes omnium uerborum ad quas est aequiuocum, et tunc tantum principaliter praedicatur sicut alia uerba. Et in hac ui consideratum, nichil habet copulare preter actiones et passiones quas significat, sicut alia uerba nichil copulant preter suos actus et passiones. Et tunc habet praedicare sub disiunctione omnes actiones uel passiones uerborum siue coniuncte ad modum aequiuocorum, ut cum dicitur « Socrates est » sic exponitur : Socrates uel legit uel currit uel aliquid aliud agit separatim[a] uel simul omnia. Ex eo uero quod est substantiuum significat omnes substantias in essentia, sicut « ens » nomen, et in hac ui tantum consideratum nec se copulat nec aliud sicut nomen. Non enim plus ualet quam « ens » et ad omnes substantias, id est cum aequiuocatione. Sed hoc idem ex quadam ui uerbi assumit copulatiui et praedicat[ur] principaliter predictas omnes substantias uel sub disiunctione uel coniuncte et actus uerborum, non ut adiacentes ut prius, sed ut substantias, ut cum dicitur « Socrates est » intelligitur uel homo uel albedo et sic de ceteris, uerumtamen hoc habet in uerbo quod eas copulat. Illas easdem tertium adiacens praedicat. Cum enim significat substantias et hanc copulationem ex uerbo, datum est ei copulare substantias substantiis et copulatas praedicare, scilicet praedicatas per sua nomina, ut « Socrates est homo » etc., et ex significatione substantie uidentur habere nominibus intransitiue iungi. Sed cum congrue ponatur in substantias quas uerba significant sicut ipsum « est », incongrue ponuntur adiectiua[s] \ut/ « Socrates est albus » et similia. Sed cum hoc « homo albet » sine subiecto proxime iuncto imperfecta est oratio secundum grammaticam requirens aliquod substantiuum, ut « Socrates est albus homo », et sic quantum ad sensum grammatice proprie interpretatum est idem quod consideratur in aliis. Nota quoque quod nec[b] ex sola ui uerbi, nec ex sola ui substantiui, substantias habet copulare quascumque. Ex ui uerbi non, quia alia uerba tantum copulant actus speciales et non substantias. Sed nec ex ui substantiui, quia « homo » et alia substantiua non copulant. Ergo cum ex neutro per se habeant, utrumque uocat, ex ui namque uerbi simpliciter copulat, ex ui substantiui substantias ipsas. Ex inde habet iungi cum nominibus in eadem parte, quod non habent alia uerba. Atque « Socrates », quia cum eis sic iungitur, euocat ea a tertia persona ad primam et secundam. Illud quoque uocatiua faciunt.

Si quis autem miretur de tali distinctione, scilicet quod ex ui aequiuoci uerbi habent sensum omnium uerborum, ex ui uero substantiui substantiuorum omnium attenda<n>t, et dicat ea poni frequenter esse et non esse pro omnibus infinitis uerbis, quid ueritatis competenter fieret, nisi sensum eorum haberet, scilicet « legem » et « non legem » etc. ? Sed Priscianus ostendit aptissime substantiuum significare per se propriam uniuscuiusque substantiam [79]. In

a. uix legitur.— b. nec] nex M.

79. *IG* II.25 (*GL* 2, 58.25).

propositione positum tertium adiacens quantum ad grammaticam est transitiuum cum nomine, et bene significat copulatam substantiam unam alii. Sed secundum dialecticam que non attendit uocum intransitionem, immo solam praedicationem et subiectionem, de proprietate uerbi solam habet copulationem. Non tamen negamus /110ub/ quin ibi significet sua significata, licet non apponatur propter illa praedicanda uel subicienda. Secundum[a] alios uero bene praedicat in propositione actionem, ut hic « Socrates est homo », que per « homo » determinatur.

Vocatiua quoque uerba aliter considerantur in quantum sunt uerba, aliter in quantum uocatiua. Nam in eo quod uerba sunt habent significare actionem uel passionem, scilicet uocationem[b] ut adiacentem, et hoc ad modum aliorum uerborum, et hac consideratione tantum principaliter posita praedicant suum actum, scilicet uocationem[c] que tamen passio dicitur. At in eo quod sunt uocatiua significant uocationem[d] non iam simpliciter sicut prius, sed secundum hoc quod conuenit persone gratia (gratie *M*) nominis uocantis (nominantis *M*) eam uel ipsa per se in quantum uocatiua (nomina *M*). Unde nomina personarum habent copulare, et copulando nomina copulant etiam substantias ipsas, et tunc in summa potest idem esse « ego uocor Socrates » quod « ego sum Socrates ». Sicut enim hic significatur praedicatum inhere<re> subiecto, sic ibi. Quod autem quidam dicunt in « ego uocor Socrates » « Socrates » esse materiale impositum, scilicet nominis substantie nomen, quidam sic denegant dicentes « ego » et « Socrates » esse nominatiuos casus, « uocor » uero prime persone. Sed quotiens duo nominatiui iunguntur per aliquod uerbum medium, intransitiue iunguntur, uel construuntur. Qua propter oportet in omnibus eandem esse personam. Sed « ego » significat loquentem, ergo « Socrates » eandem. Quod si hoc est, non est nominis nomen. Ad hoc notandum quod hec uerba deponentia dicuntur in quantum sunt uocatiua, nec sunt dicenda passiua horum actiuorum « uoco, -as » « nomino, nominas » et similium. Nam in passiua significatione dici nequit « ego nominor uel uocor » nisi quis <per> omnes litteras me uocet actumque uocationis clamando in me intendat. Sed quando inuocata proprietate dico « ego nominor », nomen aliquid mihi inesse enuntio, licet tunc nullus[e] me uocet.

Nota nonnullos esse qui dicunt substantiuum uerbum non esse proprie uerbum, ideoque communi propriorum uerborum substantiali proprietate carere, actionis (actum *M*) scilicet uel passionis significatione, quia contra naturas eorum essentias omnes non adiectiue significat, sed essentialiter, nichil uerborum habere preter accidentia, non tamen omnia, quod satis innuit Priscianus qui ubique potest (poene *M*) de eo excipiendo uidetur agere tamquam materiam uerborum.

Nota quod dicit Priscianus [80] diuersa nomina, si ad idem referantur, sine coniunctione debere proferri nisi sint adiectiua. In illis enim iungendis

a. secundum] secundo *M*.— b. uocationem] nominationem *M*.— c. uocationem] nominationem *M*.— d. uocationem] nominationem *M*. — e. nullus] nulluus *M*.

80. *IG* XI.10 (*GL* 2, 553.19).

necessaria est copulatio, ut cum dico « Marcus Tullius Cicero » sine coniunctione profero. Addita enim copulatio ad alium et alium notat referri nomina, scilicet « iustus et sapiens et disertus Cicero » cum coniunctione [dicitur] quia diuersas res eidem attribuit. Sed quommodo hoc accipi debeat uidendum est. Si enim dicimus adiectiua nunquam poni sine coniunctione, falsum est. Dicimus enim « Socrates est albus musicus ambulans Sophronici filius » sicut hic « homo est « Marcus Tullius Cicero » sine coniunctione. Quare dicendum est duobus modis ad idem nomina referri, siue nominando, siue diffiniendo. Quod si ad idem diffiniendum diriguntur non egent coniunctione adiectiua. Si uero ad idem nominandum, egent quia diuersas res praedicant. Substantiua uero ideo non egere coniunctione dicuntur. Nunquam aliter possent coniungi si iungerent, sed [quia] nunquam iunguntur : neque enim diuerse et opposite substantie in unitate iunguntur. Si dicatur « Socrates est homo et lapis », male dicitur quia non est ut dicitur. Si uero diuerse substantie iunguntur, sed non opposite, ita « Socrates est homo et animal », uel « Socrates est animal et homo », hoc (enim *M*) non ualet. Altera enim est superflua quia per primum intelligitur secundum, ut per homo animal, altera otiosa, quia, cum per ultimum intelligatur primum, otiose ponitur primum, cum non sit diffinitio. Quod uero propria nomina idem significantia indiuiduum iunguntur non superflue, uel ideo contingit quia diuersis de causis imposita sunt uel sola auctoritas est.

/111ra/ Dubitari potest cum dicitur aduerbia uerbi esse adiectiua, an semper signo aduerbii insit uerbi rei, quod in quibusdam uerum est, ut cum dicimus « Socrates amene legit », non est inconueniens si amenitas insit lectioni, qua mediante fundetur in Socrate. In quibus uero quandam habet dubitationem, ut cum dicitur « Socrates sapienter disputat ». Sapientia enim que « sapienter » aduerbio significatur, non nisi anime inesse potest ; similiter cum dicitur « Romam uadit Socrates » cum « Romam » aduerbialiter ponatur, in re uerbi tamen non est eius significatio. Dum enim \est/ in itinere, si quis querat abeunte utrum sit Rome, uel habeat aliquid in se quod per « Romam » significetur, plane negabit. Unde sic dicimus quia nominis aduerbii significatum est in uerbi significato, sed aliquo modo ipsum uerbum respicit. Cum enim dico « Socrates sapienter disputat », sapientia que per « sapienter » significatur (significant *M*) in anima est, sed tamen dicitur adiectiuum uerbi. Quae (quia *M*) cum sit in anima, hoc apparet (appares *M*) ex lectione uel per disputationem, que sunt significata uerborum, similiter in aliis. Considerantes tamen intentionem huius orationis « Socrates sapienter disputat », uidemus eam tendere non ad hoc ut enuntiet de Socrate disputationem, sed potius sapientiam de lectione. Unde dici potest quod per « sapienter » significatur quedam proprietas alia a sapientia que est in anima, ad quam enuntiandam maxime tendit illa oratio, quamuis uoces non sint satis congrue ad id faciendum. « Disputat » enim uel quolibet aliud (aliut *M*) uerbum preter substantiua et uocatiua non habent aliquid preter suam significationem praedicare uel copulare. Unde cum dicimus « Socrates est extra », possumus dicere quod predicetur significatum « extra » primo loco, « est » uero tertium est adiacens, et significat « extra » aduerbium quandam proprietatem que est

in ipso Socrate. Quod autem essentia primo non predicetur, inde cognosci potest quia non ad hoc dicit aliquis « Socrates est extra », ut essentia<m> uelit dare Socrati uel simplicem uel determinatam, sed potius proprietatem significatam per « extra ». Similiter cum dicitur « Socrates uadit Romam uel extra », non ad hoc tendit hec oratio ut ambulationem Socrati attribuat, scilicet proprietatem significatam per [extra] « Romam » uel per « extra » quod est in ipso Socrate, que diceretur praedicari, nisi quia huiusmodi uerba non habent praedicare nisi res suas, ut diximus, sed tantum secundum intentionem facientis, que maxime [est] in praedicationibus et subiectionibus est attendenda. Attendit illa propositio ut dicat proprietates significatas per aduerbia inesse, et non ipsas actiones. Dicunt quidam actiones (actionem *M*) subdeterminatas praedicari, quod non multum improbamus, quia et qui hoc dicunt confitentur sensum maxime tendere ad determinationem, nobis uero uidetur quod ad solam nitatur determinationem.

Non ubicumque est rectus casus cum indicatiuo uerbo est oratio uera uel falsa uel etiam perfecta. Vbi enim infinita nomina duplicata cum uerbo sunt tantum, non est perfectio orationis, ut « quisquis » « qualis qualis » « quantus quantus » et similia, nisi sequatur aliud uerbum, ut « quisquis est homo », uel « quisquis homo legit » nondum uerum est uel falsum (falsa *M*), nisi sequatur aliquid, scilicet « est animal » uel aliquid huiusmodi. Determinandum est igitur quid dicit Aristoteles in *Peri hermeneias* [81]. Ratio uero eius est in aliis quod eadem, sed differt, quoniam cum « est » uel « erit » uel « fuit » adiunctum neque uerum est neque falsum est. Nomen uero semper nomen, scilicet appellans rectum casum, idest nominatiuum.

Similiter non est aliter uerum [in] uniuersaliter quod oblicus cum uerbo iunctus uerum falsumue non significet, et propositionem faciat. Nam cum dico « amatur a me », hoc uerum est uel falsum, et est propositio etiam uoce, et subicitur « me », praedicatur « amatur » ; unde non est negandum, nisi cum personalibus. Quod uero idem Aristotiles dicit in *Categoriis* [82] : « Eorum que secundum <n>ullam complexionem dicuntur neque uera neque falsa sunt », ut « homo currit » falsum uidetur, « curro » enim uerum falsumue significat. Dicit enim Priscianus quod tantum de « curro » significat quantum « ego curro » et superfluit « ego » nisi ad discretionem uel ad /111rb/ significantiam apponatur [83]. Est itaque sciendum quod indicatiuum uerbum et ut simplex dictio significat, ex prima sua inuentione, scilicet actionem uel passionem, secundum hoc quod est in subiecto, et secundum hoc neque uerum neque falsum significat. Significat quoque intellectum orationis, secundum hoc quod post inuentionem uerbi dictum est sibi subicere personam, et praedicare actionem uel passionem, et copula est, quod tantum non habet ex natura uerbi. Iam enim esse uerbum et oratio haberet sed ex eo quod est tale uerbum. Secundum autem hunc sensum uerum falsumue significat nec debet iud<icari> <…>

81. Arist. *De Int.* c. 3, 16b20-25.
82. Arist. *Cat.* c. 4, 1b 24-26.
83. *IG* XVII.89 (*GL* III, 157.21-22).

Annexe 2

Les lemmes redoublés du manuscrit *B*

Comme nous l'avons expliqué plus haut (cf. 2.1.1.1), ces lemmes du manuscrit *B* correspondent directement au cours que Guillaume a fait, en reprenant les *Glosulae*, et en ajoutant sa propre glose avant la glose du lemme qu'il trouvait dans les *Glosulae*, ce qui explique le redoublement du traitement des lemmes dans le manuscrit *B*, qui représente ainsi un témoignage précieux, sur les quelques pages qui ont été préservées (ou composées ?).

IG I.3 (*GL* 2, 6.6) /B13rb/ LITTERA [EST etc. hic incipit Pris(cianus) tractare de materia sua, scilicet de elemento et de essentiis. Et nodandum est quod de re simplici, non de composito incipit tractare, quia res composita non posset cognosci, nisi prius cognosceretur suum constituens, scilicet ipsum simplex, sed simplex potest cognosci ab<s>que composito, et ideo prius agitur hic de simplici, idest de constituente quod est elementum quam de composito idest sillaba etc. Rursus sciendum est quod duobus modis agitur in hoc opere de dictione, idest et secundum significationem et secundum substantialem constitutionem. Dialectici uero uno modo agunt, uidelicet secundum significationem tantum. Item sciendum est quod hoc nomen « littera » proprie impositum est ipsi figurae quam uidemus. Elementum uero ipsi (*p.c.*) sono quem ipsa figura representat abutimur tantum et elemento pro litteris, pro elementis, sicut in serie demonstrabitur. — Adhuc sciendum est quod hoc modo agit de elemento, scilicet dando sibi diffinitionem, et postea NOMEN, POTESTAS, FIGVRA (7.26) et ad ultimum de ipso elemento secundum unumquodque tractat. Diffinitio uero sic exponitur : LITTERA, idest elementum ; EST, idest potest esse, PARS VOCIS et quia quaedam uox uidelicet « a » habeat partes secundum hoc quod est corpus et tamen illae partes non sunt elementa, ideo determinat dicens : VOCIS COMPOSITAE, HOC EST quod (quae Prisc.) CONSTAT ex COMPOSITIONE LITTERARVM (6.6-7). Rursus quia hoc totum conuenit sillabae- sillaba enim est PARS VOCIS COMPOSITAE et non tamen est elementum, idcirco subdit : MINIMA, quomodo accipiat MINIMA[M] ipse determinat dicens : quod MINIMA EST LITTERA QVANTVM AD TOTAM COMPOSITIONEM (COMPREHENSIONEM Prisc.), uel ideo dicitur MINIMA quia DIVIDI NON POTEST (6.10) et ID QVOD diuidi potest BREVISSIMVM EST OMNIVM EORVM QVAE DIVIDI POSSVNT. — Rursus alia diffinitio litterae : LITTERA EST VOX QVAE SCRIBI POTEST (6.10-11), idest quod denotari potest usitatis figuris inuentis ad elementa repraesentanda, hoc totum conuenit sillabae et dictioni. Sillaba enim et dictio scribi possunt et non tantum non sunt littera et idcirco sic determinat INDIVIDVA per VOCALES PARTES, quod subintelligendum est. —

DE LITTERA prius agit quia ceterorum est pars constitutiua dando eius duas diffinitiones (*p.c.*) : unam secundum se, aliam secundum alios et postea agendo de illius accidentibus, scilicet quod ei accidit : NOMEN[a], FIGVRA, POTESTAS. In tractatu uero postea aget de ea diuidendo per consonantes et uocales. Nota hanc uocem esse aequiuocam ad pronuntiationes et figuras ponendo in pronuntiationibus quod per figuras repraesentetur. In figuris uero quae sunt IMAGO VOCIS (6.23) ita quod unumquodque per se][b].

I.3 (*GL* 2, 6.7) MINIMA secundum hoc quod ille solus aer qui ab ore emittitur tantum dicitur esse uox, tunc nulla est quaestio quin sit INDIVIDVA. Hic enim INDIVIDVA et MINIMA pa<rs> tria possunt accipi [84]. Ille enim aer secundum sensum non essentialiter peruenit ad aures di<versorum> et sic remanet indiuiduum, quia non potest diuidi in tales aeres qui uoces fiunt, secundum uero illam sententiam quod et prolatus aer et omnes alii impulsi ab eodem dicuntur uoces unusquisque est indiuiduus, idest minimus. Secundum hoc uero quod simul omnes ulli dicuntur uox, illa uox est minima, idest indiuidua scilicet quia non potest diuidi in uoces diuersae formae a sua, ita quod unusquisque per uoces diuidi possit][c] [85].

I.4 (*GL* 2, 6.25) [HOC ERGO INTEREST et cetera. Hic dat distantiam inter ista nomina : « litteram » et « elementum », non secundum substantiale esse, scilicet secundum significationem, et hoc distantia ostenditur in rebus significatis, sicut in serie uideri potest ; uel sic

I.5 (*GL* 2, 7.6) et cetera[d], Continuatio (cum idest *B*) data diffinitione elementi deberet attribuere (antri- *B*) sibi N(OMEN), FI(GVRA), PO(TESTAS) (7.26), sed antequam ueniat ad illa ostendit numerum figurarum elementorum et proprietatem earum. Vel aliter, ostendit superius /*B* 13*ub*/ duas diffinitiones ipsius, idest elementi. Ostendit postea abusiones istarum uocum elementi et litterae, praetermittendo suam principalem materiam et agendo de ipsis elementis gratia ipsorum transfert se ad figuras, quod saepissime facit in eodem uersu de figuris ad uoces et <e> conuerso, quia maxima est inter eas affinitas, scilicet quod a figuris uoces representantur. Hic ideo transfert se ad figuras ut quorundam errorem remoueat putantium tot esse elementa quot figurae. Ideo hic ingreditur, ostendit numerum figurarum et dicit esse eas VIGINTI TRES (.xx.iii. *B*), in sequenti dicet esse SEDECIM (.xvi. *B*) (11.1) et sic non sunt tot quot figurae, quod opinabatur forsitan ex hoc quod dixerat « figuram esse uocis imaginem » (6.23) ; uel sic

a. nomen : u(er)o m(en) *B (?)*.— b. hic incipit — per se *B (add.?)* : *FMK I (om.?)*.— c. minima secundum – diuidi possit *B (add.?)* : *FMK I (om.?)*.— d. sunt igitur *MK* : su- ig- etc. *B* su- ig- figurae literarum quibus *I.*

84. Ici trois opinions sont annoncées : deux sont énoncées par *B* et la troisième est celle des *Glosulae* qui vient après ce paragraphe.
85. Opinion à comparer avec les différentes opinions données dans les commentaires sur le *De voce*, voir Rosier-Catach (à paraître).

I.7 (*GL* 2, 7.26-27) Hic ostendit conuenire elemento : NOMEN, POTESTAS, FIGVRA. POTESTAS autem conuenit elemento accidentaliter, sed NOMEN et FIGVRA non. Uidendum est quia tales propositiones possunt fieri de « A » et de « B » (7.27) ; « a » est littera, « a » non est littera quod uerum est diuersis modis respectibus. Si enim accipiatur « a » in designatione figurae uerum est dicere quod est littera. Sed si accipiatur in designatione prolationis « a », uerum est « a » non est littera ». Item sic potest dici diuersis respectibus « a » elementum, « a » non est elementum, et « a » est (prae *B*) sillaba, « a » non est sillaba, et « a » est nomen et « a » non est nomen, et « a »<est> dictio, « a » non est dictio (*cf. Note Dun., II.38)*, quamuis autem sic uarietur « a » tantum essentialiter est [f]elementum. Nam est uox quae scribi potest indiuidua. Rursus eadem confusio potest esse de « b[e] », dicitur enim « b » est littera, « b » non est littera diuersis respectibus, et item « b » est elementum, « b » non est elementum, et « b » est sillaba et « b » non est sillaba, et « b » est nomen et « b » non est nomen ; « b » tamen essentialiter semper est sillaba. Nam est comprehensio litterarum quoquomodo uarietur ; uel sic

I.12 (*GL* 2, 11.1-2) et cetera, quia superius dixerat quod quinque sunt uocales, septem semiuocales novem mutae ne alicui uideretur quod tot essent elementa, ideo dicit quod ex praedictis enumeratis sedecim elementa assumpserunt Latini a Graecis, et postea addiderunt duas, scilicet « f » et « x » quae eodem modo superius enumerata fuerunt. Si uero aliquis quaerat de « i » et « u » consonantibus ubi tunc fuerunt, sic respondendum est : « i » et « u » consonantes inter sedecim non sunt enumerata, nec inter superiora etiam nec a Latinis inuenta sunt, sed ipsi a Graecis assumserunt ea. Si aliquis inde inferat : ergo sunt viginti elementa, et sic falsus est liber qui dicit sedecim a Graecis sumpta tantum elementa esse et duo postea addita ; respondeo sic, contra, quia Priscianus hic agit de illis elementis quae superius enumerata fuerunt inter uocales et semiuocales et mutas, et de illis sunt sedecim tantum a Graecis assumpta, duo uero postea addita. Sed « i » et « u » consonantes inter superiora non sunt enumeratae, et ideo hic non dicit nec intendit agere Priscianus, inde uidendum est quae in ill<o> loco ubi modo ponitur « f » elementum ponebatur olim istud aliud elementum « p » scilicet aspiratum in fama, in fama et filius et tuc ubicumque ponebatur hec figura « ph » repraesentabat suum proprium elementum. Sed postquam fuit inuentum hoc elementum « f », praedicta figura repraesentat in quibusdam locis istud elementum « f » sicut in « Orpheus » et « Phaeton ». Vel hoc modo. Tractauit superius de elementis et ostendit numerum tam uocalium quam consonantium et inter omnia dixit illa esse 21 scilicet quinque uocales et 7 semiuocales et 9 mutas sed ne uideretur hoc tenere pro sententia, ideo corrigit supradictum numerum remo\uendo/ tamen « k » et « q » et « h », et ita remanet 18 de quibus duo dicet esse superadita scilicet « x » et « f » et sic antiquitus non erant nisi 13 scilicet 5 uocales et semiuocales totidem 6 mutae nec hic loquitur de « i » et « u » acceptis consonantibus « x » sic fuit additum. Ipsi Graeci ueteres habebant multum aspera elementa, scilicet « e » « z » « g » « s » in loco quarum inuenerunt quoddam aliud elementum molius sonans designatum per istam nouam figuram quod assumpserunt ab eis nostri Latini, et ad aliud

designandum inuenerunt illam nouam figuram « x ». « F » uero ita fuit additum Graeci ueteres habebant quoddam asperum elementum scilicet « p » aspiratum quod ipsi ponebant in suis dictionibus ut in « phama » et « philius », in loco eius inuenerunt leuius elementum diuersum ab eo in substantia, quia aliter pronuntiatur naturalibus instrumentis scilicet « Φ » tali figura designatum, quemadmodum Latini assumpserunt « ph », proicientibus asumserunt postea auctoribus Latinis sequentibus Eoles istam figuram « f » nominata digama, ad illud repraesentandum quod repraesentabat consonans « u », cuius nomen erat « uau » designantes postea illud per istam nostram figuram « u », et ita erant diuersae calumniae quas hic intendit remouere – uel sic

I.16 (*GL* 2, 12.20), f. 15ra. « H » NOTA ASPIRATIONIS. Ostendit superius XVII elementa accepta a Graecis et postea duo esse addita scilicet et « f » et « x » modo uero ne alicui uide<re>tur quod hoc repraesentatur per figuram « h » esset elementum et sic essent XX ideo dicit quod haec supra dicta figura est magis nota aspirationis quam elementi, et hic accipitur « magis » electiuum. Sciendum est quia huiusmodi propositiones possunt fieri de hac propositione (propositione *B*) : « hi », « ha » est figura, « ha » est aspiratio, « ha » est elementum, « ha » est sillaba, et omnes istae propositiones uere sunt diuersis respectibus ; uel sic :

II.1 (*GL* 2, 44.2), f. 18rb SILLABA EST COMPREHENSIO LITTERARVM idest syllaba sunt (sic) plures litterae comprehensae. Et quia possent compre<hensae> esse et inconuenienter sicut in aliis rebus, V enim conso<nantes> nunquam possunt (potest *B*) poni nisi nominali ideo subdit CONSEQVENS (et sequens *B*) idest conveniens. Rursus quia hoc totum convenit orationi et tamen non est syllaba, ideo addiecit SUB VNO ACCENTV per quod excluditur oratio. In oratione enim sunt plures accentus, in syllaba uero unus tantum (tamen *B*). Item quia hoc totum conuenit dictioni scilicet quod comprehendit litteras, et se <habet> sub uno accentu, quin ibi sint plures in rei ueritate, sed quia unus accentus in dictione notatur scilicet uel gravis, uel accutus, uel circumflexus, ideo subdit et prolata uno spiritu. Idest indistanter per quam determinationem dictio excluditur uocalis in eadem syllaba ultra duas. Sed descendere possumus, nulla enim dictio accepta ut dictio indistanter profertur, idest indistincte, sed plures sunt [ubi] flatus, syllaba autem uno flatu potest proferri. POSSVMVS TAMEN (TANTVM *B*) et sic etc. Haec diffinitio largi[t]or est quam superior. In hac enim comprehendit etiam in syllaba (syllabe *B*) quae singularum vocalium, quae <in> superiori non comprehendantur. Haec diffinitio sic exponitur, sicut et praedicta. Vel sic tractauit

II.12 (*GL* 2, 51.15), f. 19rb SILLABA A DICTIONE ETC. Hic attribuit syllabae hanc proprietatem quod caret sensu[m] et habet accentum licet incer[e]tum et quia sillaba per hanc proprietatem dictionis differt, ideo usus est hic genere loquendi. DISTAT SYLLABA ETC. Et ideo non dicit quod hic intendat dare principaliter differentiam inter sillabam et dictionem. Est enim daturus distantiam principaliter in tractatu dictionis inter sillabam et dictionem, sed

hic intendit principaliter dare supradictam proprietatem sillabe. Videndum est quomodo sillaba differat a dictione accentu quod sic intelligendum est, sillaba per se considerata differt a dictione et a sillaba coniuncta in constitutione dictionis in hoc quod ipsa per se considerata non habet cer[e]tum accentum. Ipsa uero coniuncta in constitutione dictionis habet certum accentum, ideo sic datur differentia inter sillabam et sillabam (sic) quamvis in serie dicatur distat syllaba a dictione, quia dictio non habet aliquem accentum nisi in sillabis. Et licet idem possit esse diversis respectibus et sillaba et dictio, tamen hic accipitur sillaba ut sillaba. Item videndum quod duobus modis dicitur plena dictio, idest plena oratio, scilicet voce et sensu, et sensu tantum quod in diversis exemplis videri potest, vel sic.

II.14 (*GL* 2, 53.8), f. 19rb (EST PARS ETC. *B*). Hic accipitur « dictio » in differentia proprie dictionis que sic diffinitur. DICTIO EST PARS ORATIONIS, per quod excluduntur uoces non significativae, quia ipse non sunt parte orationis. Rursus quia quaedam oratio est cuius dictio non est pars, ideo subdit « constructae » idest compositae in ordine, idest ex dictionibus ordinate compositis. Item quia hoc totum conuenit orationi, et tamen est dictio, ideo subdit MINIMA, non quantum ad essentiam uocis, sed minima quantum (quae est.u. *B*) ad significatiuas partes quod in serie bene determinatur, uel aliter.

II.14 (*GL* 2, p. 53, 17), f. 19ua. (PROPRIVM EST DICTIONI<S>. Ideo dicit quod proprium est dictionem significare, quia nulli alii convenit proprie nisi dictioni. Quod enim oratio habet significare, hoc habet ex dictione, et sic proprium est significare dictionis, vel sic

II.15 (*GL* 2, 53.28), f.19ua (EST ORDINATIO ETC. *B*). Hic in tractatu dictionis fecit diffinitionem orationis, quia superius in diffinitione dictionis fecit mentionem de oratione, etc. hic determinat orationem, non tamen quamlibet sed perfectam orationem tantum in voce et sensu vel hoc modo.

II.15 (*GL* 2, 55.13), f. 20rb PROPRIVM EST NOMINIS. Videndum est quod proprietates dictionum quaedam sunt substantiales quaedam sunt accidentales. Substantiales sunt illae quae attributae sunt dictionibus secundum propriam inuentionem, ut nomini est proprietas substantialis significare substantiam et qualitatem. Accidentales uero proprietates sunt quaecumque sunt attributae dictionibus post primam inuentionem, ut adiectiuum esse etc., sunt nomini accidentales proprietates. Rursus uidendum est quod illa proprietas (-tates *B*) quae est substantialis uni parti orationis, alii est accidentalis, ut supra proprietas scilicet significare substantiam et qualitatem est substantialis nomini, et illa eadem est accidentalis pronomini. Conuenit enim demonstratio pronomini non secundum hoc quod pronomen est, sed secundum hoc quod demonstratiuum pronomen. Et item illud idem potest uideri inter « legit » idest uerbum et « album » adiectiuum nomen. Sed hoc non est inconueniens si illud idem quod sit substantiale uni parti orationis alii sit accidentale, sed istud aliud est inconueniens quod idem sit substantiale utrique. Rursus uidendum est quod hic Priscianus inuestigat proprietatem uniuscuiusque partis orationis.

Et in primis agit de proprietate nominis et uerbi, et sic de ceteris, quod ideo facit ut soluat supradictam controuersiam partium orationis.

Item sciendum est quia quaedam uoces sunt quae puram rem significa<n>t ut « hile », « materia », « purum » etc. [86], quae tales uoces secundum hoc quod puram rem designant nomina non sunt. Sunt rursus quaedam aliae uoces quae rem informatam significant, ut « homo », « animal », quae nomina esse possunt. Sic autem exponitur illa proprietas nominis proprium est nominis significare substantiam nominando et qualitatem repraesentando, et hic accipitur substantia largo modo, ita scilicet quod existat uel per se uel per aliud, sicut in istis nominibus « homo », « albedo » uideri potest. Quemadmodum enim « homo » substantialiter significat animal rationale mortale, ita « albedo » significat albedinem et qualitatem eius substantialem, \id est/ secundum propriam inuentionem.

Item sciendum est quia omne nomen secundum hoc quod nomen est principaliter utrumque significat, videlicet substantiam nominando et qualitatem repraesentando. Sed secundum hoc quod nomen aliquod est adiectiuum, nomen significat principaliter qualitatem, secundario autem substantiam. Item secundum hoc quod nomen aliquod est substantiuum, significat principaliter substantiam secundario qualitatem. Adhuc autem istud uidendum quia licet omne nomen uocando [nominando *legendum*] significet substantiam et repraesentando qualitatem tantum, aliquando altera significatio tantum attenditur, ut cum dico « quis legit », respondetur « **Willelmus** ». Hic attenditur tantum repraesentatio. Rursus in hoc uno exemplo « Socrates est albus », possunt notari illae duae superiores significationes. Nam secundum hoc quod consideratur in supradicta propositione subiectio et praedicatio, attendetur tantum repraesentatio qualitatis scilicet quod in transitione praedicati atque subiecti tantum attenditur nominatio substantiae.

Est autem quorumdam sententia quod nomen neque tantum nominet substantiam /B 20va/ neque repraesentat tantum qualitatem nec utrumque repraesentet, sed principaliter nominaret substantiam et qualitatem, et hoc est secundum eos qui dicunt quod illa tria videlicet rationale, mortale et animal efficiuntur homo. Quod non uidetur esse ratio, quia secundum istam sententiam nulla res pura nominatur, nec etiam aliqua una res nominatur sed semper plures insimul nominantur (uocantur *B*).

PROPRIVM EST VERBI (55.8) etc. Quia hic agendum est de significatione uerbi, uidendum quod uerbum habet has tres significationes, scilicet quod significa[n]t actionem uel passionem, personam suscipientem actionem uel passionem uel utramque, ut in hoc uerbo « legit » uideri potest. Nam cum dico intransitiue « Socrates legit » [[uideri potest]], hic istud uerbum « legit » significat personam suscipientem actionem. Cum uero dico « lego », hic « lego » significat hunc sensum scilicet lectionem inhaerere mihi. Nam tantum ualet in sensu « lego » sicut et « ego lego », quod testatur Priscianus in *Constructionibus* [87] dicens quod « ego » non additur propter sensum ad « lego » sed propter solam discretionem. Item « legit » hoc verbum significat

86. Cf. *ND* III.
87. *IG* XVII.89 (*GL* III, 157.21-22).

actionem uel passionem adiacentem, ita quod attenditur <**> sed solum modo ut adiacentem significat. Ex his autem tribus significationibus, secundum quondam, ultima est proprie propria ipsius uerbi. Nam omni conuenit secundum propriam inuentionem quod significat actionem uel passionem adiacentem.

Huic sententie opponitur sic. Ita eadem significatio conuenit huic adiectiuo nomini, dicuntur et similiter ceteris, et sic non est proprium uerbi supradicto modo significare.

Quae obiectio sic soluitur. Non est inconueniens si eadem significatio quae est uerbo substantialis conueniat nomini adiectiuo accidentaliter. Nam nomen adiectiuum significat accidentaliter qualitatem adiacentem quae significat[io] uerbum substantialiter.

Secundum quosdam « legit » hoc uerbum et eodem modo de aliis significat[io] actionem uel passionem inherere subiecto. Sed ab eis quaerendum est, cum ipsi dicant quod omne uerbum significet inhaerere actionem uel passionem subiecto, an intellegant uoces has uidelicet actionem uel passionem inhaerere, quod falsum est, an hoc aliud intelligant, scilicet quod omne uerbum significet hunc intellectum inhaerere actionis uel passionis subiecto, quod item falsum est. Non enim conuenit omni uerbo supradictum intellectum significare, quia infinitis non conuenit, et sic ista significatio non est propria uerbi. Item si dicant quod omne uerbum significat actionem uel passionem inherere ac non inherentem, bene potest esse, et ita ad hoc deuenissent quod omne uerbum significat actionem uel passionem adiacentem quod est uera sententia.

Illa autem secunda (tercia *cod.*) significatio de qua superius diximus, scilicet quod uerbum significaret personam, non est proprie propria uerbi, quia non conuenit + uocam ? + impersonalibus uerbis.

Ex quibus supradictis uideri potest quod illa sententia qua dicitur quod omne uerbum significat actionem uel passionem adiacentem melius tenenda est. Sciendum est quod uerbum cum participio conuenit in principali significatione sed tamen differt ab eo quod significat actionem uel passionem cum modis, formis, quod non habet participium.

PROPRIVM PRONOMINIS PONI PRO ALIQVO PROPRIO NOMINE. Videndum est quia pronomen nec significat actionem uel passionem, nec substantiam uel qualitatem, sed (uel *B*) solam substantiam significat non nominando tamen. Nam pronomen fuit inuentum ad hoc ut in prima persona et secunda cum uerbo ponetur ubi nomen poni non potest et in illa propositione ipsum pronomen fungetur illo officio quod et nomen faceret si ibi poni posset. Nunc autem uideamus quod officium ibi nomen haberet, si ibi poni posset. Et sicut illud idem officium pronomini tribuamus, quod sic[ut] ostenderet<ur> cum dico « Socrates legit », hic significat substantiam meram – nam « legit » significat illam qualitatem. Et sic cum Socrate iungitur tertie persone uerbi <**> significat <**>, eodem modo in persona prima et secunda significat nomen substantiam si ibi poni posset sed quia ibi poni potest ipsum nomen, ideo pronomen fuit inuentum ut ibi fungeretur officio nominis, scilicet significare meram substantiam, quod faceret ipsum nomen si ibi poni posset. Et ita habemus quod pronomen secundum propriam inuentionem significat

meram substantiam. Hic iterum uidendum est quod pronomen, secundum hoc quod pronomen demonstratiuum \est, significat etiam qualitatem. Nam pronomen demonstratiuum *in marg.*/ definitam et determinatam significat substantiam, et ita ex accidentali causa conuenit pronomini significare definitam substantiam, quod in littera sic ostenditur.

PROPRIVM PRONOMINIS PONI PRO ALIQVO PROPRIO NOMINE idest significare determinatam substantiam sicut facit proprium nomen, et haec proprietas conuenit pronomini accidentaliter. Pro nomine autem appellatiuo non est proprium pronominis poni, quia non significat confuse sicut et appellatiuum nomen, quod autem in serie dicitur, et habet significare certam personam. Expositio haec est praecedentis litterae.

Vel aliter, ideo dicitur PROPRIVM EST PRONOMINIS etc. quia pronomen fuit inuentum duabus de causis, scilicet ut poneretur ubi nomen poni non posset in prima et secunda persona ubi (uerbi *B*) nomen non poni potest. Sed inconuenienter, ut in relatione quod in exemplis uideri potest, et per talem inuentionem pronominis arguitur PROPRIVM EST PRONOMINIS PONI PRO ALIQVO NOMINE. Si aliquis querat quare non dixit Priscianus, « proprium est pronominis poni pro aliquo nomine appellatiuo », cum pro eo fuisset inuentum pronomen, sic<ut> et pro proprio nomine, sic respondendum est, quia frequentius inuenitur pronomen [pro]positum pro proprio nomine quam pro appellatiuo, et ideo dixit proprium est pronominis poni pro aliquo proprio nomine.

Vel sic.

Annexe 3

Le bloc {C} contentant les opinions sur le verbe substantif dans tous les manuscrits des *GPmi*

(C) après **(B)** dans *K, M, V, Ib* (chap. XIII) ; après **(A)** dans *C f.* 37ra, *Ia f.* 103v (chap. VIII) ; absent dans *F*

§ 2. Substantiua autem uerba, secundum[a] hoc quod sunt uerba considerata[b], actionem uel passionem[c] inesse substantiis, scilicet substantiam agere uel pati ex ui aliorum uerborum[d] significant, secundum hoc uero[e] quod sunt substantiua omnes x[f] essentias in quantum existunt[g] notant. Si quis ergo querat quam actionem[h] uel passionem « sum » significet[i], respondetur[j] non unam actionem ut uniuoca uerba, sed omnes actiones[k] ab aliis uerbis designatas « sum »[l] significare ut actiones. Vnde non unum uerbum sed multa per se consideratum[m] iudicandum[n] est, quemadmodum nec « ens » unum nomen sed multa iudicatur[o]. Aliis tamen uidetur[p] omnes res que ab « est »[q] copulantur[r] uocare actiones.

§ 3. Est[s] sciendum autem quod[t] cum « est[u] » duplicem[v] habeat uim[w], unam ex hoc[x] quod est[y] uerbum, aliam[z] ex hoc[aa] quod est[ab] substantiuum, secundum uim uerbi habet[ac] copulare, sed quid[ad] ? Actionem[ae] uel passionem quam[af] significat, quod habet[ag] commune cum aliis uerbis. Cum enim dico « Socrates est », si consideremus[ah] « est » in ui uerbi, actiones[ai] quas significat, idest lectionem et alias sub disiunctione[aj] copulat cum Socrate. Si autem in ui substantiui, Socratem existentibus annumerare, id est quod Socrates est unum[ak] de existentibus, dicere intendo. Cum igitur ex hoc quod est uerbum[al]

a. secundum *CIa KMV Ib*] per *V*.— b. uerba considerata *CIa KM Ib*] *tr. V*.— c. actionem uel passionem *KMV*] actiones uel passiones *CIa,* actione uel passione *Ib*.— d. uerborum *om. Ib*.— e. uero *KV Ib*] *om. M*.— f. x *CIa KMV*] *om. Ib*.— g. substantiis… existunt *KMV Ib*] *om. Cia*.— h. in quantum… actionem *CIa KM Ib*] *om. V*.— i. « sum » significet *KM Ib*] « sum » significat *CIa* (sig. *C*)*, tr. V*.— j. respondetur *C KMV Ib*] regula *Ia*.— k. omnes actiones *KMV*] *tr. CIa,* omnes *Ib*.— l. habet *add. V*.— m. consideratum *CIa KV Ib*] considerata *M*.— n. iudicandum *C KMV Ib*] iudicatum *Ia*.— o. iudicatur *CIa KM Ib*] iudicantur *V*.— p. aliis tamen uidetur *KMV Ib*] alii tamen uidentur *Cia*.— q. ab « est » *CIa KM*] abest *V Ib*.— r. omnes… copulantur *CIa KMV*] omnis… copulatur *Ib*.— s. est *C KMV Ib*] *om. Ia*.— t. quod $C^{s.l.}$ *Ia*] *om. KMV Ib*.— u. est *CIa KM Ib*] *om. V*.— v. est *CIa KM Ib*] *om. V*.— w. habeat uim *CIa M*] habeant uim *K*, *tr. V Ib*.— x. hoc *C KMV Ib*] eo *Ia*.— y. est *CIa V Ib*] *om. KM*.— z. aliam *K M CIa Ib*] alteram *V*.— aa. hoc *KM CV Ib*] eo *Ia*.— ab. est *CIa V Ib*] *om. KM*.— ac. habet *CIa KM Ib*] habeat *V*.— ad. sed quid *C MV*] secundum quod *Ia Ib*, sed *lac. K*.— ae. scilicet *add. KM*.— af. quam *KMV Ib*] quas *C, om. Ia*.— ag. habet *C KM Ib*] est *Ia*, habeat *V*.— ah. consideremus *CIa*] considerem *KM Ib*, considerarem *V*.— ai. actiones *CIa MV Ib*] adiectiones *K*.— aj. actiones *CIa MV Ib*] adiectiones *K*.— ak. unus *MV Ib*] unum *CIa,* unius *K*.— al. ex hoc quod est uerbum *CIa M*] ex hoc quod est uerbum uel /K 63rb/ inest ui uerbi *K* uel in ui uerbi ex hoc quod uerbum est *V* uel in ui uerbi ex hoc quod est uerbum *Ib*.

/K 63rb/ copulare ei actionem[a] concedamus[b], ex hoc quod est substantiuum[c], nullum quidem ad uerbi[d] significationem respectum habentes[e], nec tamen[f] omnino ab eo[g] separantes[h] uerbi proprietatem cum copulet[i].

§ 4. Illud positum, in propositione diuersas essentias conuenienter ad se inuicem iungere affirmamus[j]. Nam ex hoc quod omnes res in essentia significat, aptum est ad hoc ut quaslibet res sibi coherentes copulare possit. Verbi gratia, cum dico « homo[k] est animal », excluso respectu[l] uerbalis significationis, non[m] prorsus tamen uerbi[n] proprietate separata, copulat enim ipsum « est », quantum ad officium quod exercet in oratione in ui substantiui[o] consideramus. Vnde apte[p] rem animalis cum re hominis copulat. Non tamen negamus idem « est » per se[q] consideratum in ipsa oratione uim uerbi obtinere. Sed aliud est agere de uocibus[r] per se consideratis, aliud de eisdem[s] ad uim et officium quod habent in oratione posite relatis[t]. Nam quantum ad uim huius orationis « homo est animal[u] », « est », non per se tantum[v] sed cum aliis, hoc solum[w] significat /V 78ub/ quod illa res que est homo sit eadem[x] res que est animal. Hoc autem ex ui uerbi habere non potest[y], immo ex ui substantiui. /C 37ua/

§ 5. Planum uero est id quod diximus de « est » posito in orationibus in quibus alterum de altero enunciatur[z] in essentia, ut in « homo est animal » et[aa] similibus. Sed ubi accidens de suo fundamento, ut « Socrates est albus » uel[ab] e conuerso, seu aequiuocum de sua[ac] significatione uel e conuerso predicantur[ad], aliquis uidetur subesse scrupulus. Si enim quando dico[ae] « Socrates est albus »[af] ad[ag] albedinem[ah] que ibi ponitur[ai] respiciam, nullo modo « est » in ui substantiui acceptum, nec etiam in ui uerbi, illam rem que aliene nature est[aj] a Socrate[ak] copulare potest[al] cum[am] Socrate. Nam non[an] potest dici « Hec res est[ao] illa res ». Iterum[ap] cum dico « latrabile animal est canis », si simpliciter aequiuocam uocem praedicare[aq] considero[ar], quomodo uox illa que est quidam aer[as] rei illi[at] que est latrabile[au] animal per « est »

a. ei actionem *CIa KM Ib*] *tr. V*.— b. uel sit in substantiuis *add. K,* uel in ui substantiui *add. V Ib*.— c. essentias *add. Ib*.— d. ad uerbi *CIa KMV*] aduerbii *Ib*.— e. habentes *KM Ib*] habemus *CIa V*.— f. eam *add. K*.— g. omnino ab eo *CIa Ib*] ab eo omnino *KM,* omnino ab ea *V*.— h. separantes *M Ib*] separantem *K,* separamus *CIa,* separate *V*.— i. copulet *CIa MV Ib*] copulae *K* ; nam *add. C*$^{s.l.}$ *Ia*.— j. iungere affirmamus *K CIa*] coniungere affirmamus *M Ib*, affirmans coniungere *V*.— k. homo *KMV Ib*] Socrates *Cia*.— l. excluso respectu *CIa KM Ib*] excludo respectum *V*.— m. non *C KMV Ib*] ut *Ia*.— n. tamen uerbi *CIa KM Ib*] *tr. V*.— o. substantiui *CIa KM Ib*] *om. V*.— p. apte *KMV Ib*] aperte *C Ia*.— q. idem « est » per se *C KMV*] id est *Ia*, idem per se *Ib*.— r. agere de uocibus *M C V Ib*] facere de uocibus *Ia*, de uocibus agere *K*.— s. eisdem *KMV CIa*] eiusdem *Ib*.— t. relatis *KMV CIa*] realis *Ib*.— u. hoc autem ex ui uerbi *add. et exp. M*.— v. tantum *CIa V Ib*] tamen *KM*.— w. hoc solum *CIa KM Ib*] *tr. V*.— x. eadem *KMV Ib*] illa *Cia*.— y. et *add. C s. l.*.— z. enunciatur *CIa K Ib*] annunciatur *MV*.— aa. in *add. K*.— ab. uel *CIa KMV*] et *Ib*.— ac. sua *KMV Ib*] sui *Cia*.— ad. predicantur *CIa KM*] ponitur *V Ib*.— ae. dico *CIa KM Ib*] *om. V*.— af. in ui substantiui *add. V*.— ag. ad *CIa KM Ib*] *om. V*.— ah. qualitatem *add. KMV Ib*.— ai. ponitur *CIa Ib*] predicatur *KM* ; ibi predicatur] in tempus *V*.— aj. nature est *CIa KM*] *tr. V Ib*.— ak. Socrate *CIa*] re Socratis *KMV Ib*.— al. copulare potest *CIa KMV*] *tr.Ib*.— am. cum *C KMV Ib*] ut *Ia*.— an. non *CIa KMV Ib*] *om. V*.— ao. est *CIa M V Ib*] cum *K*.— ap. iterum *CIa*] item *KMV Ib*.— aq. predicare *KMV Ib*] *om. Cia*.— ar. considero *CIa KM Ib*] considerarem *V*.— as. quidam aer *CIa KMV*] *tr. Ib* ; sed nota *add. et exp. M*.— at. rei illi *CIa KM Ib*] *tr. V*.— au. latrabile *C KMV Ib*] latrabila *Ia*.

substantiuum copuletur[a] ? Ignoro enim qualiter[b] diceretur « hec res est ille aer[c] ». Sed nota alium sensum esse huius propositionis[d] « Socrates est albus » ex ui praedicationis, alium ex ui substantiui uerbi[e]. Ex ui enim[f] praedicationis hoc solum[g] intendit hec propositio[h] quod albedo inhereat[i] Socrati, ex ui uero substantiui hoc dicit quod illa res que est Socrates est album corpus[j]. Similiter cum dico « latrabile animal[k] est canis[l] », si[m] respiciam ad uim uerbi substantiui, intendo dicere quod illa res que est latrabile animal est aliqua significationum[n] « canis » ; quantum uero ad praedicationem, hoc[o] dico, quod ille due uoces consignificant[p], uel quod illa res significatur[q] ab hac uoce[r] « canis ». Idem in conuersis attende[s].

§ 6. Aduerte etiam[t] « est » secundum utramque proprietatem[u] esse aequiuocum. Nam cum omnes[v] actiones que significantur ab aliis uerbis dicamus ab « est » significari[w], constat in ui uerbi acceptum « est » non esse unum uerbum. Item cum in ui[x] substantiui consideratum /M 97ua/ omnes res in hoc quod existunt significet[y], in omnibus uero[z] rebus una eademque realis proprietas esse non possit – aliam enim habent substantie, aliam uero[aa] qualitates[ab] et sic de ceteris –, aequiuocum esse conuincitur, que aequiuocatio restringitur et determinatur quando est[ac] tertium adiacens in propositione. Nam quando per se primo loco[ad] praedicatur[ae], indifferenter licet ibi agere de[af] « est », cum equaliter se habeat ad uim uerbi et ad uim substantiui, ut superius determinatum est. Numquam tamen[ag] in ui[ah] uerbi tertium adiacens secundum hanc sententiam reperitur[ai].

§ 7. Est quippe[aj] alia sententia in qua « est » dicitur[ak] omnes res significare ut essentias et easdem omnes ut actiones, et accipitur actio large ut qualitas in nomine. Secundum quam sententiam « est » positum[al] ut tertium adiacens in propositionibus[am] etiam[an] quantum ad uim orationum[ao] uim uerbi conceditur[ap] habere, scilicet actionem et[aq] passionem significare. Id enim quod praedicatur actio eius esse conceditur.

a. copuletur *CIa KM Ib*] completur *V*.— b. enim qualiter *CIa*] *tr. KMV Ib*.— c. ille aer *CIa MV Ib*] *tr. K*.— d. huius propositionis *CIa MV Ib*] *tr. K*.— e. uerbi *CIa KM Ib*] *om. V*.— f. enim *s.l. V*.— g. solum *C KMV Ib*] *om. Ia*.— h. hec propositio *CIa V Ib*] *tr. KM*.— i. inhereat *C KV Ib*] inhaeret *Ia*, inerat *M*.— j. quia (quod *Ia*) hoc dicit hec propositio in sensu quantum ad uim substantiui « Socrates est alba res » *add. C Ia*.— k. animal *s.l. M*.— l. canis *CIa MV Ib*] aliqua signum canis *K*.— m. si *CIa KV Ib*] *om. M*.— n. significationum *CIa M*] signum *K,* significatione *V,* significatio *Ib*.— o. hoc *CIa KM*] *om. V Ib*.— p. consignificant *C KMV Ib*] significant *Ia*.— q. illa res significatur *CIa KM Ib*] ille res significantur *V*.— r. ab hac uoce *CIa KM Ib*] ad hanc uocem *V*.— s. attende *CIa K Ib*] attendit *MV*.— t. attende *CIa K Ib*] attendit *MV*.— u. uel significationem *add. Cia*.— v. omnes *CIa KM Ib*] *om. V*.— w. dicamus ab « est » significari *CIa KM*] ab est significari dicamus *V Ib*.— x. uerbi *add. Cia*.— y. significet *CIa KM Ib*] significat *V*.— z. uero *CIa KM Ib*] *om. V*.— aa. uero *KMV Ib*] *om. Cia*.— ab. qualitates *MV Ib*] quantitates *C,* quantitatis *Ia*, qualitatem *K*.— ac. est *iterauit Ib*.— ad. per se primo loco *K Ib*] primo loco per se *CIa*, per se in primo loco *M V*.— ae. predicatur *CIa K*] ponitur *MV Ib*.— af. de *CIa KMV*] quod *Ib*.— ag. tamen *s.l. V*.— ah. ui *C KMV Ib*] uim *Ia*.— ai. reperitur *C KMV Ib*] *om. Ia*.— aj. quippe *CIa KM Ib*] *om. V*.— ak. est dicitur *CIa Ib*] *tr. KMV*.— al. est positum *CIa K*] positum *M,* est expositum *V,* est est positum *Ib*.— am. propositionibus *CIa V Ib*] pronominibus *KM*.— an. etiam *CIa MV*] et *K Ib*.— ao. orationum *KMV Ib*] orationis *Cia*.— ap. conceditur *KMV Ib*] concedunt *Cia*.— aq. et *CIa*] uel *KMV Ib*.

§ 8. Rursus aliam uim[a] considera habere uocatiua uerba ex hoc quod sunt uerba, aliam ex hoc quod[b] sunt[c] uocatiua. Ex ui enim uerbi significant subiectum[d] agere uel pati. Ex ui uero uocatiui certam et determinatam habent[e] significationem. Significant quippe omnia uocationem, passionem scilicet innatam et iudicantur[f] idem uerbum, sicut « ensis, « mucro », « gladius » idem nomen habent[g]. Ergo[h] commune haec uerba cum aliis uerbis[i] ex ui uerbi copulare rem quam designant[j], uocationem scilicet ipsam, cum ipsis substantiuis. Et hoc quando primo loco[k] ponitur[l], ut cum dico « ego uocor », non quod aliquis me uocet, id est[m] non quod suscipiam[n] passionem[o] ab aliquo agente in me, sed[p] est dicere « ego uocor » quasi[q] mihi inest[r] uocatio. Sed in hoc[s] officio raro inueniuntur[t] huiusmodi uerba, cum ad hoc proprie non sint[u] inuenta. Habent etiam eadem[v] uerba ex ui uocationis quam[w] significant copulare uocabula rerum et maxime propria[x] cum rebus de quibus enunciantur[y] in quo conueniunt et differunt[z] a uerbis substantiuis. Conueniunt quidem in hoc quod aliud copulant quam suas actiones uel passiones. Differunt autem in hoc quod substantiua copulant quaslibet res cohaerentes[aa] ad se inuicem[ab], haec uero sola nomina cum rebus quas nominant gratia[ac] etiam ipsorum nominum easdem res sibi ipsis iungunt[ad]. Vt si dicam « ego uocor Socrates », per « uocor » copulatur « Socrates » hoc nomen cum re subiecta quam significat « ego », et sic eandem rem notant (et sic eadem res copulantur sibi ipsi[ae]) « ego[af] », « uocor » et « Socrates ». Et nota quantum ad officium huius orationis[ag] « uocor » non considerari in ui uerbi, sed[ah] potius in ui /K 63ua/uocationis**.** Non tamen prorsus separamus proprietatem uerbi cum ibi copulet quod est[ai] uerborum ex qua ui ad hoc descendimus ut uocatiua uerba ipsas res[aj] in essentias uelut substantia[ak] significa/Ia 104r/re dicamus.

a. uim *CIa KM Ib*] *om. V*.— b. sunt … quod *C KMV Ib*] *om. hom. Ia*.— c. sunt *CIa V Ib*] *om. KM*.— d. subiectum *CIa KM*] substantiuum *V Ib*.— e. habent *CIa KM Ib*] habeant *V*.— f. iudicantur *KMV Ib*] uidentur *Cia*.— g. habent *CIa KM Ib*] habeant *V*.— h. ergo *CIa V Ib*] igitur *KM*.— i. uerbis *CIa*] *om. KMV Ib*.— j. designant *KMV Ib*] significat *Cia*.— k. primo loco.*CIa V Ib*] *tr. KM*.— l. ponitur *CIa MV*] predicantur *K,* ponuntur *Ib*.— m. id est *CIa*] scilicet *KMV Ib*.— n. suspiciam *CIa KM*] recipiam *Ib*, accipiam *V*.— o. passionem *KMV CIa*] possessionem *Ib*.— p. sed *CIa*] et *KMV Ib*.— q. quasi *CIa KM*] idest *V Ib*.— r. mihi inest *CIa KM*] *tr.V Ib*.— s. hoc *CIa KM Ib*] *om. V*.— t. inueniuntur *CIa M*] ponuntur *KV Ib*.— u. sint *Ia KM Ib*] sunt *C, def. in V*.— v. eadem *CIa KM*] *om. Ib* ; uerba … eadem *hom. om. V*.— w. quam *CIa KM Ib*] quod *V*.— x. rerum et maxime propria *KV Ib*] et maxime propria rerum *M,* et maxime propria uocabula *tr. post* enunciantur *Cia*.— y. enunciantur *KM CIa Ib*] annunciantur *V*.— z. et differunt *C KMV Ib*] *om. Ia*.— aa. cohaerentes *CIa KV Ib*] adherentes *M*.— ab. se inuicem *CIa KM Ib*] *om. V*.— ac. gratia *CIa KM*] igitur *V Ib*.— ad. iungunt *CIa KM*] coniungunt *V Ib*.— ae. et sic … sibi ipsi *KMV Ib*] *om. CIa* ; et sic eadem res sibi ipsi copulatur *tr. post* Socrates *V Ib*.— af. et *add.Cia*.— ag. huius orationis *CIa MV Ib*] *tr. K Ib ???*.— ah. sed $C^{s.l.}$*Ia KM Ib*] *om. V*.— ai. uis *add. V*.— aj. ipsas res *CIa KMV*] *tr. Ib*.— ak. in essentias uelut substantias *M Ib*] uelut ipsas substantias in essentia *K,* uelut substantias in essentia *CIa,* in essentia uelut subiecta *V*.

Annexe 4

Les manuscrits des *Glosulae super Priscianum maiorem* [88]

B **Bruxelles, Bibl. royale 3920-3923, 29 f.**

Glosulae f. 12ra-20vb ; XII^e [1] s., main germanique (page 273 × 175 mm ; texte 228 × 154 mm ; col. 228 × 77 mm ; 70 lignes par pages, 2 col.).

Contenu : **1 (3920).** ***Apulei scripta philosophica*** ; Inc. f. 1r : Apuleius de vita **Platonis** (bis). (P)latoni habitudo corporis… Expl. f. 3v : … ueluti singillatim exequatum cunctis partibus diuiditur ; *in marg.* : Explicit Apuleius – Incipit liber de quatuor uirtutibus ad Faustinum. Inc. f. 3v : Verum enim uero tund exitium copomalis (*sic*) philosophie caput est, Faustine fili… Des. f. 7r : … tali fine etiam moderetur ; Inc. f. 7r : Consideranti mihi et diligentius intuenti (= début du *liber de Mundo*) … Expl. f. 10r : eique se totum dedit atque permisit. Apuleius de vita Platonis explicit. **2 (3921).** ***Glosulae*** *:* le manuscrit ne contient que le prologue et les *Glosulae* sur le début des *IG* (*IG* I-II.22) ; Note du catalogue p. 11, n. 1 : « Ainsi désigné dans l'Inventaire général : "Prisciani - Liber dialecticus". Ce commentaire n'est pas *acephalus* comme le porte l'inscription du feuillet de garde. – Le n° **3922**, "Stephani – De orthographia", est une pure fiction » ; Inc. f. 12ra : « Materia huius libri sunt uoces… » ; Expl. f. 20ub : « Et sciendum quod hec diffinitio data est quasi » (ad *IG* II 22). **3 (3923).** ***Dyctis Cretensis*** ; Inc. f. 21r : Incipit prologus historie Dictis. Dictis Cretensis genere… quorum seriem qui sequitur textus ostendit. Incipit liber primus. Iuncti reges… Expl. f. 29r : … neque tamen invalidus virium. Explicitus belli omnis (en surcharge : Troiani) libellus.

Provenance : Belgique ou Allemagne (Munk Olsen) ; Nord de la France (P. Stirnemann) ; l'ex-libris indique que le manuscrit a appartenu à Saint-Nicolas de Cues au XV^e s., cf. f. 1r : Iste est liber hospitalis sancti Ni. prope Cusam…, le manuscrit partage avec deux autres manuscrits ayant appartenu à Nicolas de Cues des fragments du début du IX^e s. d'un sacramentaire gélasien du VIII^e s., cf. Innis, n. 1, p. 62 et Gamber, p. 397, n. 868 ; au fol. 11 on trouve un nom propre, peut-être d'un ancien possesseur : « Antonius Josephus Chauliac » ; provient des Bollandistes dont il porte la cote du XVIII^e s. au fol. 1 : « + ms. 118 ».

Historique des datations : XI^e s. (catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles) ; XII^e s. (Munk Olsen) ; premier quart du XII^e s. (P. Stirnemann).

88. Nous remercions Cedric Giraud, pour son aide dans la rédaction de ces notices. Nous sommes redevables, pour les datations, à Patricia Stirneman, qui a examiné tous les témoins manuscrits des *Glosulae.*

Il rassemble « trois éléments contemporains [XII^e s.] et probablement de même origine, mais de formats légèrement différents » (Munk Olsen, I, p. 13). Selon Beaujeu (p. LX), Bruxelles, Bibliothèque royale 3923 a été copié d'après Paris, BnF, lat. 6634, XII^e s. med., mais Beaujeu date ce fragment du XIII^e s., raison pour laquelle Bruxelles, Bibliothèque royale 3923 n'a pas été retenu pour l'édition de ces passages d'Apulée. Dans la section consacrée aux *Glosulae*, le scribe avait, pour les premiers feuillets, inscrit des lettres d'attente, qui n'ont jamais été remplacées.

Bibliographie : J. BEAUJEU, *Apulée : opuscules philosophiques et fragments*, Paris, 1973 ; G. L. BURSILL-HALL, *A* Census *of Medieval Latin Grammatical Manuscripts*, Stuttgart-Bad Cannstatt, 1981, 38.5 (Cod. 3920, c. 11, f. 12r-20v : ANON., Priscian commentary, inc. : Materia huius libelli [*sic*] sunt voces…) ; G. VAN INNIS, « Un nouveau témoin du sacramentaire gélasien du VIII^e siècle », dans *Revue bénédictine*, 76, 1966, p. 59-86, n. 1 p. 62 ; K. GAMBER, *Codices liturgici latini antiquiores*, 1-2, Fribourg, 1968, p. 397, n. 868 ; M. GIBSON, « The early scholastic glosule to Priscian, *Institutiones grammaticae*. The text and his influence », *Studi Medievali*, 20, 1979, p. 235-254, ici p. 238-239 ; K. MANITIUS, « Eine Gruppe von Hss des 12 Jh. aus den Trierer Kloster St. Euchorius-Matthias », dans *Forschungen und Forschritte*, 29, 1955, p. 319 ; B. MUNK OLSEN, *L'étude des auteurs classiques latins aux XI^e et XII^e siècles*, Paris, 1982-1989 ; I p. 13 (3920) et I p. 380 (3923) ; P. THOMAS, *Catalogue des manuscrits latins de la Bibliothèque royale de Bruxelles*, Gand, 1896, p. 11-12 ; E. VAN DE VYVER, « Die Handschriften aus dem Besitz des Nikolaus von Kues in der königlichen Bibliothek zu Brüssel », dans *Mitteilungen und Forschungsbeiträge der Cusanus-Gesellschaft*, 7, 1969, p. 129-145.
Accessibilité : IRHT MF 03154 bis.

F **Paris, BnF, nouv. acq. lat. 1623, 54 f.**

Glosulae f. 1-54v ; 1140-1150, écrit à Paris ou à Fleury (page 255 × 149 mm ; texte 233 × 130 mm ; col. 233 × 62 mm ; 67 lignes par page, 2 col.).

Contenu : *Glosulae*, f. 1-54v : « Liber iste uocatur ars grammatica, ex quo nomine ejus materia demonstratur. Gramma enim grece, litera latine interpretatur… – … eiusdem sunt postestatis copulatiue scilicet atque equidem diuerse sunt potestatis, nam equidem approbativa est. Expliciunt glosule Prisciani feliciter ».

Provenance : Saint-Benoît-sur-Loire (sommaire de la fin du XIII^e s., cf. Alexandre – Lanoë, p. 225) ; *P* a été détaché par Libri du manuscrit Orléans, Bibl. mun. 90 (87) dont il faisait originellement partie (anciennes p. 247-358), et récupéré pour la Bibliothèque nationale par L. Delisle ; porte l'addition frauduleuse de Libri au f. 55 : « Di S. Gir^mo d. Pistoia ».
Historique des datations : XII^e s. (L. Delisle) ; 1140-1150 (P. Stirnemann).

Bibliographie : G. L. BURSILL-HALL, A *Census*…, 208.304 ; M. GIBSON, « The early scholastic glosule… », p. 237-238 ; L. DELISLE, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. 31/1, Paris, 1884, p. 365 ; L. DELISLE, *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois*, Paris, 1888, p. 92 ; R. W. HUNT,

« Studies on Priscian in the eleventh and twelfth centuries. I. Petrus Helias and his predecessors », *Medieval and Renaissance Studies*, I, 1943, p. 194-231 = *Collected Papers on the History of Grammar in the Middle Ages*, ed. G. L. Bursill-Hall, Amsterdam, 1980, p. 1-38, p. 2-3 (195-196) ; É. PELLEGRIN, *Bibliothèques retrouvées*, Paris, 1988, p. 288 ; J.-L. ALEXANDRE et G. LANOË, *Médiathèque d'Orléans*, Turnhout, 2004 (Reliures médiévales des bibliothèques de France, 3), p. 225, n° 90 (87).

C **Chartres, Bibl. mun. 209, 128 f.** (manuscrit détruit en 1944, qui ne paraît pas récupérable dans le cadre du projet de l'IRHT) [89]

Glosulae f. 1-68v ; 1100/1130, main française ; (page 238 × 155 mm ; texte (env.) 200 × 130 mm ; col. (env.) 200 × 60 mm ; 50 lignes par pages, 2 col.).

Contenu : **1. *Glosulae*** f. 1 : « Incipiunt glose super Priscianum maiorem. Liber iste uocatur ars grammatica, ex quo nomine eius materia demonstratur…. Philosophi diffiniunt uocem. Priscianus de littera tractaturus… – … et hic quidem melius scripsisse uidetur » ; **2. liste de 28 livres** venant de Saint-Évroult f. 87 ; **3. Priscianus minor** (XVII-XVIII) f. 88.

Provenance : cathédrale de Chartres ; mention de prêt à Pierre des Portes de la fin du Moyen Âge : « Iste liber est de libraria insignis ecclesie Carnotensis extractus et mihi Petro de Portis, eiusdem canonico, sub mea recognitoria cedula pro exemplari commodatus, qua recuperata reddatur ». On retrouve l'ex-dono de ce chanoine sur le f. 9 du manuscrit 399 de Chartres [90] : « De dono magistri quondam Petri de Portis, olim penitenciarii et canonici Autissiodorensis, huius etiam intemerate Carnotensis ecclesie canonici. Ora pro eo » [91].

Historique des datations : XII[e] s. (Omont) ; 1100/1130 (Patricia Stirnemann).

Bibliographie : M. GIBSON, « The early scholastic glosule to Priscian… », p. 237 ; R. W. HUNT, « Studies on Priscian in the eleventh and twelfth centuries. I », p. 2(195) ; H. OMONT, *Catalogue général des manuscrits des bBibliothèques publiques de France*, 11, Paris, 1890, p. 108.

Accessibilité : les folios. 1r-2v, 11r-13r, 34r-38r, 39r-68v sont disponibles en microfilm à l'IRHT (MF 13401), et visibles sur le site « Glosulae ».

89. Cf. Dominique POIREL, « Les manuscrits sinistrés de Chartres : restitution d'une bibliothèque », dans *L'IRHT, avenir d'une tradition. Journée d'étude organisée le 25 janvier 2007*, Paris, IRHT, 2007 (Ædilis, Actes, 13) [en ligne] http://aedilis.irht.cnrs.fr/irht-avenir-tradition/manuscrits-chartres.htm.
90. Manuscrit 399 (410) : Sanctus Hieronymus, *De uiris illustribus* ; Sancti Augustini Confessionum libri tredecim ; XIV[e] s. ; incomplet du début
91. Sur ce personnage, voir aussi Jean LEBEUF, *Mémoires concernant l'histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, 1743, p. 179 et 552 : dans le testament de Pierre de Longueil (daté de 1473), né à Paris en 1397, évêque d'Auxerre, figure parmi les légataires son cousin, Pierre des Portes, devenu pénitencier et secrétaire, et nommé exécuteur testamentaire. Pierre des Portes était bachelier ès arts et ès lois (*ibid*. p. 556).

K **Köln, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, B. 201, 74 f.**

Glosulae f. 1ra-74rb ; 1150, main germanique (232 × 136 mm ; 202 × 115 mm ; col. 202 × 60 mm ; 69 lignes par page, 2 col.).

Contenu : le manuscrit ne contient que les *Glosulae* : « Liber iste uocatur ars grammatica… – … nam equidem approbatiua est ». Manuscrit personnel, avec recherche de gain de place.

Provenance : arrivé en 1752 dans la bibliothèque de la cathédrale ; provenance antérieure inconnue.

Historique des datations : XI^e^ s. (Jaffé et Wattenbach) ; « s. XI ex. » (M. Gibson) ; ca 1150 (Gattermann) ; ca 1150 (P. Stirnemann).

Bibliographie : G. L. BURSILL-HALL, A *Census*…, 129.2 ; G. GATTERMANN, *Handschriftenzensus Rheinland. Erfassung mittelalterlicher Hanschriften im rheinischen Landesteil von Nordrhein-Westfalen*, Wiesbaden, 1993 ; P. JAFFÉ et W. WATTENBACH, *Ecclesiae metropolitanae Coloniensis codices manuscripti*, Berlin, 1874, p. 89 ; M. GIBSON, « The early scholastic glosule to Priscian », p. 239-240 ; R. W. HUNT, « Studies on Priscian in the eleventh and twelfth centuries. I », p. 2 (195).

Accessibilité : visible en ligne sur le site CEEC (*Codices Electronici Ecclesiae Coloniensis*). http://www.ceec.uni-koeln.de/

M **Metz, Bibliothèque municipale 1224, 112 f.**

Glosulae f. 1ra-110rb ; 1150 ou après, main italienne (230 × 150 mm ; 180 × 118 mm ; col. 180 × 55 mm ; 48 lignes par page, 2 col.).

Contenu : Inc. : « Iste liber uocatur ars grammatica ex quo nomine materiae eius demonstratur… – … nam equidem approbatiua est » ; f.110ua-111rb : liste d'opinions sur le verbe substantif ; f. 111u-112 blancs.

Provenance : Vérone, cf. f. 112u : Martini Rizonii Veronensis commentum optimum in Priscianum ; Martino Rizzoni, rhéteur et juriste, fl. ca 1430 ; élève et ami de Guarino de Vérone, pour lequel il a copié Priscien, *De metris fabularum Terentii* ; provient de la collection du baron Louis-Numa de Salis léguée en 1892 (n° 75).

Historique des datations : XII^e^ s. (Omont) ; XII^e^ [1] s. (Gibson) ; ca 1150 (P. Stirnemann) ; XII^e^ [2] s. (A. Cohen, communication orale).

Bibliographie : G.L. BURSILL-HALL, A *Census*…, 165.12 ; M. GIBSON, « The early scholastic glosule to Priscian », p. 236-237 ; P. MAROT, *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, 48, Paris, 1933, p. 413 ; R. SABBADINI, *Epistolario di Guarino Veronese*, Venise, 1915, 406 p. 578-79 et 433 p. 609-10.

V **Vatican, Biblioteca apostolica Vaticana, Vat. lat. 1486, 90 f.**

Glosulae (*Tractatus glosarum Prisciani*) f. 1-90 ; XII^e^ [2] s., main italienne (P. Stirnemann) ; 250 × 162 mm, 2 col.

Contenu : Inc. : « Priscianus habet hic materiam uoces non quascumque sed litteratas tam articulatas quam inarticulatas… – … nam equidem approbatiua est coniunctio ».

Provenance : inconnue.
Historique des datations : XII^e s. (Nogara).

Bibliographie: G. L. BURSILL-HALL, A *Census*…, 288.220 ; K. M. FREDBORG, « *Tractatus Glosarum Prisciani* in ms. Vat. lat. 1486 », *Cahiers de l'Institut du Moyen Âge grec et latin* 21, 1977, p. 27-44 ; B. NOGARA, *Codices vaticani latini* III. *Codd. 1461-2059*, Rome, 1912.
Accessibilité : IRHT MF 32990.

Les *Glosulae in Priscianum* ont été imprimées, en suivant le texte du manuscrit *C*, par Georgius Arrivabenus à Venise en 1488 [92], en marge du texte des *Institutiones* édité en 1470 à Venise par Benedictus Prunulus (Brognolus) de Vérone [93]. Sur l'incunable a été copié le manuscrit Holkham Hall 406, f. 1-386u, 1488-1508 (M. GIBSON, « The early scholastic glosule… », p. 240-241).

92. Venise, 1488, per Georgium Arrivabenum Mantuanum, = Hain, 13361 ; Venise, 1492 et 1495, per Philippum Pincium Mantuanum, = Hain, 13362-13363 (le nom de Brugnolus apparaît dans ces trois éditions de Priscien accompagnées des *Gosulae* reproduites dans les marges.
93. Sur Brugnolus, voir CALMA (« Compendium Auctorum Latinorum Medii Aevi »), curantibus G. C. GARFAGNINI / M. LAPIDGE / C. LEONARDI, Firenze, SISMEL, Edizioni del Galluzzo 2005, II/2, 204-205 ; *Dizionario biografico degli Italiani*, s.v. [E. Mioni]; édition Venise, 1485, = Hain, 13360.

Logic at the Turn of the Twelfth Century : a synthesis [1]

John Marenbon
Trinity College, Cambridge

« Progress report » might be a more appropriate title. Despite the magnificent work of, in particular, one scholar, Yukio Iwakuma, who has devoted a still-continuing career to discovering, transcribing and editing twelfth-century logical texts, the material is still too sparsely published, too little read, too poorly understood for any proper synthesis to be possible. Yet the whiggish overtones of « progress report » may also deceive. There *has* been progress in the field : new material has been found and errors have been put right. But it has altogether been progress of a meandering sort ; what with great learning one study constructs, the next as eruditely dismantles. Moreover, there is, as I shall suggest, a danger of remaining trapped in an old historiographical framework and so moving in circles within a narrow compass, rather than reaching a broader and more exact understanding of logic in this period. That will be at the very end of the following pages (VI). Before then, I shall begin with what is uncontroversial : the settings in which logic was studied, the logical curriculum of the time, and the forms of writing on logic (I). Then I shall set out the views about the development of logic c. 1100 as they have been developed over the last decades (II), and the important recent critiques of them (some in this very volume) (III). In the following sections, I re-examine the evidence and the critical arguments, and I attempt to state what we can believe with reasonable certainty (IV-V).

1. This chapter bears only a slight resemblance to the « Synthesis » which I wrote for the conference website. Irène Catach very kindly allowed me to use material from that for a chapter I was required to submit at the last moment to the *Handbook of the History of Logic* (Marenbon, 2008b). That chapter now complements this one.

1. THE LOGICAL CURRICULUM AND ITS SETTING

In both the logical curriculum and its setting, the years around 1100 were a period of continuity. With regard to the setting in which logic was studied, the important change took place long before. Although the famous schools of logic (of William of Champeaux, Abelard, Adam of the Petit Pont, Alberic and the rest) start roughly with the beginning of the twelfth century, the shift from monasteries to cathedral schools as the setting for advanced work in the liberal arts, including logic, had begun to take place nearly a hundred years earlier. At the end of the tenth century, two of the outstanding logical schools were in monasteries – at Sankt-Gallen, under Notker Labeo, and at Fleury, under Abbo. But at much the same time (972-991), the other famous logician of the period, Gerbert, was teaching an ambitious course in logic at the cathedral school of Rheims [2]. The monastic tradition of logic was continued in the middle of the century by Lanfranc and then Anselm at Bec – but the logical school at Bec, although set in a monastery, had outsiders as its pupils (and indeed was a great source of income to the community) [3]. Lanfranc's opponent, Berengar, studied logic at the cathedral school of Chartres, and chronicles tell of logic teachers in the cathedral schools of the late eleventh century [4]. Roscelin, of course, taught logic at cathedral schools in the 1090s [5]. In all these cases, the model seems to be the one at work when, by his own account, Abelard (c. 1100) « eventually reached Paris, where at that time this discipline (logic) was most flourishing, that is to say, my teacher, William of Champeaux… » [6]; and when, very soon afterwards, pupils flocked to Abelard himself at Melun, Corbeil and the Mont-Sainte-Geneviève : a logical school was made famous by a single, outstanding teacher. The big change took place in the 1120s and 1130s, when Paris became the location for a number of well-known rival logic teachers and their schools.

In the logical curriculum too, the important change had taken place a little over a century earlier [7]. From the late eighth to the late tenth centuries, the study of logic had centred around the *Categoriae Decem* (a Latin paraphrase of the *Categories* misattributed to Augustine),

2. See below, n. 10.
3. Southern, 1990, p. 29
4. See below, p. 203.
5. See below, p. 211.
6. Petrus Abaelardus, *Historia calamitatum*, ed. 1978, p. 64.31-3
7. See Marenbon, 2008a and à paraître for the development of the Latin logical curriculum up until c. 1100.

Porphyry's *Isagoge* in Boethius's translation and with Boethius's commentaries on it, a range of Latin logical material (Apuleius's *Periermenias*, Book IV of Martianus Capella's *De nuptiis Mercurii et Philologiae*, sections from Isidore's *Etymologiae* and Cassiodorus's *Institutiones* on logic and Alcuin's *De dialectica*, Cicero's *Topics* and Boethius's commentary on it, along with occasional use of Boethius's translations of the *Categories* and *On Interpretation* and his commentaries on them). From the late tenth century, the *Categories* and *On Interpretation*, as well as the *Isagoge*, began to be seriously studied and the miscellaneous Latin material to become less important. Five more texts came into circulation at the same time : Boethius's two monographs on categorical syllogisms [8] and his textbook on hypothetical syllogisms, his brief *De divisione* and his discussion of topical reasoning, *De topicis differentiis* [9]. The resulting curriculum was taught by Gerbert at Rheims in 970s and 980s, and was almost the same as that which Abelard records as current in the early twelfth century [10] :

8. The work known as *De syllogismo cathegorico* (SC) contains two books and provides an introduction to categorical syllogisms ; the *Introductio* (ISC) seems to be a revised version of its Book I. From the late tenth to twelfth centuries, SC is sometimes found on its own, but is often accompanied by ISC ; ISC is never found on its own, except in fragments. SC seems mainly to have been the text that was studied – for instance, it is SC that Abelard uses in his *Dialectica,* not apparently ISC ; and when Richer refers to Gerbert's teaching the « the two <books> on categorical syllogisms, the three on hypothetical <syllogisms> » he is probably talking about the two books that make up SC.
9. The *De definitione*, attributed in the Middle Ages to Boethius but in fact by Marius Victorinus, was also studied, but to my knowledge it was not an important part of the twelfth-century curriculum : it is not, for instance, included in Abelard's list of set texts (see below, n. 10).
10. For Gerbert, see the account in Richer's *Historia* III, 46-47 ; Richerus, p. 193.14-194.9 ; for Abelard, see his *Dialectica* (p. 146) : « Sunt autem tres quorum septem codicibus omnis in hac arte eloquentia latina armatur. Aristotelis enim duos tantum, Praedicamentorum scilicet et Periermenias libro<s>, usus adhuc Latinorum cognouit ; Porphyrii uero unum, qui uidelicet de quinque uocibus conscriptus, (genere scilicet, specie, differentia, proprio et accidente), introductionem ad ipsa praeparat Praedicamenta ; Boethii autem quattuor in consuetudinem duximus, Librum uidelicet Diuisionum et Topicorum cum Syllogismis tam Categoricis quam Hypotheticis ».

Textbook	Commentary
Porphyry : *Isagoge* [11]	Boethius : Ist commentary (dialogue-form), 2nd commentary [12]
Aristotle : *Categories* [13]	Boethius : commentary [14]
Aristotle : *On Interpretation* [15]	Boethius : 1st commentary (brief), 2nd commentary [16]
Boethius : *De syllogismo categorico* + *Introductio ad syllogismos categoricos* [17]	
Boethius : *De syllogismo categorico*	
Boethius : *De syllogismo hypothetico* [18]	
Boethius : *De topicis differentiis* [19]	
Boethius : *De divisione* [20]	
[Cicero : *Topics*	Boethius : Commentary on Cicero's *Topics*] [21]

Almost unchanged. There are two differences between Gerbert's list and Abelard's. Gerbert includes *De definitione*, a book by Marius Victorinus mistakenly attributed to Boethius in the Middle Ages. It was studied in the twelfth century, but not intensively [22]. More important, Richer records that Gerbert « also made his listeners know about the topics, that is, the seats of arguments, translated by Cicero from Greek into Latin, and explained by the Consul Boethius in a commentary of six books ». Cicero's *Topics* was no longer used as a textbook in the twelfth century, and although Boethius's commentary on it was still known, it had ceased to have the important position it held even for Anselm, a generation earlier [23].

The *logica nova* – the other books of Aristotle's logic – had no serious bearing on how logic was studied in the period around 1100.

11. *AL* I, 6-7.
12. *In Porphyrii Isagogen commenta*, ed. Schepss-Brandt
13. *AL* I, I, 1-5.
14. *In Categorias Aristotelis*, *PL* 64, col. 480-524.
15. *AL* II.
16. *In librum Aristotelis de interpretatione editio prima* ; *In librum Aristotelis de interpretatione editio secunda*, ed. Meiser.
17. Ed. Thomsen Thörnqvist.
18. Ed. Obertello.
19. Ed. Nikitas, translation and commentary, Stump, 1978.
20. Ed. Magee.
21. *In Topica Ciceronis Commentaria, PL* 64, col. 1039-1174 ; translation and commentary, Stump, 1988.
22. Edited in Hadot, 1971, p. 331-362. Cf. Marenbon, à paraître.
23. For the importance of Boethius commentary for Anselm, see Boschung, 2006.

Abelard did come to know parts of the *Prior Analytics*, but probably not until after 1115 [24]. There is a surprising citation from the *Topics* in a text that might be from very early in the twelfth century (perhaps from a translation that does not survive), but it is not until the time of John of Salisbury that the text started to be seriously studied [25]. The really important change in the logical curriculum came around 1140, when the *Sophistical Refutations*, already known by a few logicians, started to be studied and commented widely.

Almost all logical writing of the period is related to this curriculum of ancient texts. The larger part of the surviving material consists of commentaries, and these are of two types, composite and literal [26]. Both sorts provide passage by passage discussion of the texts : a few words of the passage are written out, and then there is a discussion. Composite commentaries were probably influenced in their form by Boethius's commentaries, which were also their principal source. Each section of the text is discussed discursively, and problems are raised and examined. Boethius, however, did not look at every word of the text and try to show explicitly the argument of each sentence (although the elementary first *editio* on *On Interpretation* does from time to time gloss individual sentences). The twelfth-century logicians added a literal, phrase by phrase commentary. Often it is put in the first person, so that the commentator is speaking for Aristotle, Porphyry or Boethius, explaining their thoughts more slowly and easily than in the text. Frequently reference is made to the topical *differentiae* as shorthand for the form of argument the text is using to establish its point. Literal commentaries are those which consist mostly of this literal exegesis, with only a limited amount (or no) discursive discussion. Literal commentaries are usually, therefore, simpler than composite ones, and it may well be that they were intended for

24. See Martin, 2010.
25. See Rosier, 1986.
26. For a fuller discussion of the form of twelfth-century commentaries, see Marenbon, 1993a, p. 85-91 ; there is a rather similar analysis of the composite commentaries in Iwakuma, 2008, p. 51-52. In Marenbon, 1993a (and in the supplement added in the revised version), there is a Working Catalogue of twelfth-century commentaries on the *Isagoge*, *Categories* and *On Interpretation*. Some of the attributions and datings there need to be corrected in line with what I argue below here (often following or responding to the work of other scholars). The alphanumeric numbers used to name individual commentaries - *Isagoge* (*I*), the *Categories* (*C*) and *On Interpretation* (*H*) – refer to this catalogue ; those used for commentaries on *De topicis differentiis* (*B*) refer to the catalogue in Green-Pedersen, 1984, p. 418-431.

comparative beginners [27]. Logical commentaries from this time are usually anonymous – Abelard, perhaps because of his celebrity, is the outstanding exception – and they offer few clues to a precise dating. Some of them contain references to the teachings of Alberic of Paris and Abelard in the 1130s and 1140s and are clearly later than the period under discussion here, but for many a dating any time from the later eleventh century to the 1120s is possible. Moreover, there was no sense of literary property attaching to these commentaries. One master, it seems, would take over an existing commentary, adding to it and changing it to suit his own views and purposes. Another master might then make further additions and changes. Many commentaries will therefore be layered compositions, written at no discrete date and by no single author [28].

There are also some logical treatises from the period. Both Garlandus and Abelard wrote a *Dialectica*, and in each case, although they use treatise form, they follow, though with some rearrangement, the topics discussed in the texts of the logical curriculum [29]. Another anonymous treatise (the « Limoges Treatise » in Paris, BnF, lat. 544) – on the *Categories*, but perhaps from a larger work – is similarly close to commentary in its discussions [30]. A different sort of logical treatise, called *Introductiones* – well-known from later twelfth-century examples – was also probably being written some decades earlier : two similar surviving examples are attributed to a Master William, and a Master G. Paganellus – perhaps the same person, who was perhaps William of Champeaux [31]. These two *Introductiones* are short works, unconcerned with the matter of the *Isagoge* or the *Categories*, and emphasizing how arguments are built up from propositions and the

27. In « The Development of Early Twelfth Century Logic : a reconsideration » (henceforth « Development ») in this volume, p. 677-694, Margaret Cameron has rightly pointed to the danger of taking the simplicity of a commentary as a reason for dating it early : it is rather a sign that they record teaching directed at pupils at an early stage of their studies.
28. In Marenbon, 2008b, p. 68-70, I give a list of those commentaries usually assigned by specialists to the period 1100-1115. Most of them are discussed individually below.
29. For the dating of these works, see below, p. 194-195 (Garlandus), 199-200 (Abelard).
30. See below, p. 209.
31. Ed. Iwakuma (1993). One set is said, in the mid-twelfth-century manuscript, to be « secundum Wilgelmum », the other « secundum magistrum G. Paganellum ». De Rijk (1967, II/1, p. 130-146) discovered the first of these treatises, and attributed it tentatively to William of Champeaux. Iwakuma (2003a) accepts this attribution for both treatises, which he believes must date from very early in his career (c. 1080). See also Martin, 2010, p. 182-183 on the origine of *Introductiones*.

theory of the topics. It is also worth noting a text that sounds like a work of pure theology, Odo of Cambrai's *De peccato originali*, probably written between 1096 and 1113, when Odo died. Odo had been a logician and, in fact, his treatise on Original Sin contains whole chapters that are simply discussions of logic [32].

2. CONSTRUCTIONS

Forty years ago, one of the finest investigators of twelfth-century philosophy, Jean Jolivet, put together in a few pages of a general *History* of philosophy a refined and carefully-judged version of what was, at that time, the accepted wisdom about logic at the turn of the twelfth century [33]. Jolivet notes that « from the texts of the period we learn that certain masters expounded dialectic *in re*, others *in voce*, according to whether they considered genera and species to be things or words ». He suggests that realism was the traditional view, espoused by Odo of Cambrai (or Tournai), and that it was put into question by a group of innovators among whom were John, Rainbert of Lille, Garlandus (whose *Dialectica* had just been published for the first time), Robert of Paris, Arnulf of Laon and Roscelin. Although Jolivet hesitates as to whether this means that eleventh-century thinkers discussed the philosophical problems about universals, he is clear that Roscelin can be seen as the first in a line of nominalists, because of his view that genera and species are words or vocal emissions. By contrast, William of Champeaux is presented as espousing the position that « the universal is a *thing*, essentially the same, present at once in all the individuals », before being forced by Abelard to abandon this position in favour of the « indifference theory » – the humanity of Peter is not identical with that of Paul, but it is « similar, that is to say, not different, from it ». The account of Roscelin's views is taken from Anselm, and that of William's from the *Historia calamitatum*. Work over the last four decades has done much to supply other texts that, arguably, are sources for understanding logic in the years around 1100,

32. *PL* 160, col. 1071-1102. I am grateful to Christophe Erismann for supplying me with a text based on this edition in Migne, but with his own notes of variant readings. There is an English translation (Odo of Tournai, 1994), but the notes and the Introduction are of limited value for historians of logic. Resnick (p. 26) dates the treatise to 1096-1105.
33. Jolivet, 1969, p. 1292-1294, 1304-1305

filling out the picture then available to Jolivet and adding to it unexpected details.

The present Synthesis concentrates on this rather narrow area of scholarship, and the following paragraphs look at the main contributions to it in the last half century. But specialists have also relied on wider, sometimes more theoretical discussions of medieval logic and metaphysics, especially the Problem of Universals. It would go beyond the scope of this chapter to consider them in detail, but the most important should at least be mentioned. In 1976, Martin Tweedale's study of Abelard on universals, which also looked in detail at Boethius's theory, raised understanding of this area to a new level of sophistication [34]. His work, though, was in many respects surpassed a few years later by Peter King's well-known, though unpublished, thesis, on the same topic but ranging more widely over the twelfth-century texts [35]. A special issue of *Vivarium* in 1992 centred around the meaning of nominalism in the twelfth-century [36]. More recently, in two major studies Alain de Libera has re-examined twelfth-century theories of universals within a wider framework that traces the elements of the problem back to their late ancient sources and compares the various solutions proposed in the course of the Middle Ages by philosophers in the Latin and Arabic traditions [37]. And a monograph by Christophe Erismann, which looks at the patristic period and the early Middle Ages up to William of Champeaux, though without investigating the anonymous commentaries, throws a new light on the structure and history of realism [38]. Meanwhile, Christopher Martin's work on Boethius and Abelard has greatly increased understanding of twelfth-century theories of argument [39].

To turn to the narrower field of logic in the years around 1100, some of the fundamental new information was made available by Lambertus de Rijk in the years from 1959-1970. After finding and editing Garlandus's *Dialectica* (and a set of logical *Introductiones*

34. Tweedale, 1976.
35. King, 1982. A more recent and much briefer discussion is given in King, 2004, p. 66-72. Almost everything in this chapter, although on *Metaphysics*, is illuminating for the study of early twelfth-century logical works.
36. *Vivarium* 30/1, 1992. This issue was under the special editorship of William Courtenay.
37. Libera (1996) offers a general study of theories of universals in antiquity and the Middle Ages ; Libera (1999) concentrates on Alexander of Aphrodisias, Boethius, Abelard and Avicenna.
38. Erismann, à paraître. Erismann's views have already been made known in a series of articles : Erismann, 2002, 2003, 2005, 2007.
39. Martin, 1987, 1991, 2004, 2007, 2008, 2010.

possibly by William of Champeaux), he provided the first complete edition of Abelard's *Dialectica* [40]. Up until then, the *Dialectica* was known only through the extracts published by Cousin. The same was true of the so-called « literal » glosses attributed to Abelard, which Mario dal Pra published in a revised edition in 1969 [41] – although, as will be explained, it may be that these texts have been obstacle rather than an aid to understanding early twelfth-century logic. In the 1980s, Niels Jorgen-Pedersen's study of the medieval tradition of the *Topics* (Aristotle's *and* Boethius's) unearthed a variety of commentaries from the twelfth and even the eleventh century [42], and at the same time Constant Mews revealed the importance of Abelard's *Dialectica* as evidence for logic at the beginning of the twelfth century by showing that previous datings of it to later periods in Abelard's life were unfounded [43]. Meanwhile, Margareta Fredborg and Onno Kneepkens began to look at the work on grammar from the time [44]. Since many logicians were either teachers of grammar too, or influenced by them, this area, which has been vigorously studied by Irène Rosier-Catach, has proved a very fruitful way of gathering more evidence about the logic of the period [45].

The most important recent contribution to the field has been made by Yukio Iwakuma. In *Vocales*, his fundamental article of 1992, Iwakuma distinguished between the work of a school of logicians he described as the *vocales* or « vocalists », and a set of works he attributed to William of Champeaux. The vocalists were, he considered [46], those who asserted that universals are *voces* (words) :

40. *Introductiones*, see De Rijk, 1967, p. 130-146 ; and see Garlandus Compotista, *Dialectica* ; Petrus Abaelardus, *Dialectica*.
41. Petrus Abaelardus, *Introductiones parvulorum*, ed in 1969 ; the original edition was published in 1954.
42. Green-Pedersen, 1984. Green-Pedersen also presented an account of the views of William of Champeaux, as attributed to him by his contemporaries : Green-Pedersen, 1974.
43. Mews, 1985. Mews originally dated it to c. 1117-1118, but then accepted an earlier dating (before 1117, when Abelard became a monk). More recently, Mews (2005, p. 43) has proposed 1112-1117/1118, and there is now (see below, p. 194, 199) further reason for an early – perhaps even earlier – dating of this work.
44. Fredborg, 1973, 1977, 1981 ; Kneepkens, 1978. Recently (Kneepkens, 1994, 2003a), Kneepkens has concentrated on the commentaries on the Aristotelian logical text, *On Interpretation*, which has the closest links with grammar. In his work he has remained independent of the theories advanced by Iwakuma (see below).
45. Rosier-(Catach), 1993, 2003a, 2003b, 2003c, 2004a, 2004b, 2008a, 2008b and the *Synthèse* on grammar by her and Anne Grondeux in this volume.
46. Iwakuma, 1992a, p. 37. Iwakuma there endorses the view of Reiners, 1910, p. 10-12, that « those who asserted that universals are *voces* were called… *vocales* ».

Abelard and his immediate followers, of course, are vocalists, but, Iwakuma claimed, the first vocalists were earlier. He named the figures known from chronicles and listed by Jolivet and earlier historians – John, Robert of Paris, Arnulf of Laon and Roscelin – but he made some important additions. First, whilst its editor, de Rijk, attributed the *Dialectica* to Garlandus the Computist and dated it to before 1075, and perhaps even before 1040, Iwakuma argued that it was written by a later Garlandus, and should be dated c. 1100 ; and he described the author as another vocalist. Second, Iwakuma described, and in some cases edited, a series of literal and, in his view, vocalist commentaries, one of which he attributed to Roscelin [47]. Iwakuma discerned their vocalism not in any explicit attitude to the status of universals as such, but in the way that they treat the *Isagoge* and the *Categories* as being concerned entirely with discussing words (for instance, « substance », « accident », « quality ») rather than things.

Iwakuma has continued his work in a series of articles over the last fifteen years. A number of them have concerned a tradition of late eleventh and early twelfth-century logic which he distinguishes from that of the *vocales*. There were, Iwakuma observes, a set of composite commentaries on most of the curriculum which were « standard », in the sense that they were each copied, often with changes, in a number of different manuscripts, whereas most twelfth-century logical commentaries are preserved in just a single copy. Iwakuma believes that there is a variety of evidence to associate these commentaries with William of Champeaux. After writing, early in his life, two versions of a logical text-book called the *Introductiones* of Master G. and of Master William Paganellus [48], William produced a series of commentaries. At first Iwakuma held that the standard commentaries on the *Isagoge* (*P3* and *P14*), *Categories* (*C8* and *C14*), *On Interpretation* (*H9* and *H11*) and a lost commentary on *De topicis differentiis* from which two surviving commentaries (*B8* and *B10*) derive were all William's work. The different versions represented

47. The commentaries are *P5* (attributed by Iwakuma here to Roscelin), *H4* and *B1*, along with two commentaries and some excerpts from commentaries on Boethius's *De syllogismis hypotheticis*, all from Munich, Bayerische Staatsbibliothek, clm 14779 ; and *P4a*, *P4b*, *B3*, *B26* and a commentary on *De categoricis syllogismis* a partial commentary on *De syllogismis hypotheticis*, all in Pommersfelden, Schloßbibliothek 16/2764 (s. XI^{e} ex./XII^{e} in.). For a discussion of the characteristics of « literal » and « composite » commentaries, see Marenbon, 2000, p. 85-89.
48. Iwakuma, 2003a ; cf. above, p. 186.

revisions – in many cases, at least, William's own revisions [49]. Subsequently Iwakuma has changed his mind, at least about the revisions of the *Categories* commentary, which he sees as the work of pupils, though William himself was responsible for the original version [50]. Iwakuma's attributions of logical commentaries to William of Champeaux were accepted by a number of other specialists : Constant Mews follows them in an article presenting William's work in grammar, logic, rhetoric and theology as a whole, and Kevin Guilfoy bases much of his encyclopaedia-entry on William on extracts from these commentaries [51].

I, too, accepted Iwakuma's attributions to William and added them to a revised version of my « Working-Catalogue » of pre-1200 logical commentaries [52]. Moreover, I added an extra piece to his story, in a way that brought together his remarks about « vocalism » and his reconstruction of William's canon [53]. Abelard's literal commentaries on the *Isagoge* (*P5*), *Categories* (*C5*), *On Interpretation* (*H4*) and *De divisione*, I said, show that he too, when he first reached Paris, was, in Iwakuma's terms, a « vocalist » [54]. I went on to suggest that, under the influence of William, he modified his position. He adopted William's principles for reading the logic textbooks : rather than insisting, as the vocalists did, that these texts were entirely discussions of words, he accepted that many parts of them could be read in two ways, either as about words, or as about things. But he still insisted, against William, that where Aristotle and Porphyry discuss genera and species, they are talking just about the words « genus » and « species », because there are no universal things. I clarified and elaborated this view in a section of a chapter of the *Cambridge Companion to Abelard*. My assessment of the roles of William and Abelard remained the same, but I introduced some distinctions, already partly suggested by Iwakuma [55]. First, I defined « vocalism », which I described as a metaphysical position. Vocalists hold that every thing is particular, and that universals are words (*voces*). Vocalism, the position of the mature

49. Iwakuma, 1999, p. 101-123.
50. Iwakuma, 2003b.
51. Mews, 2005 ; Guilfoy, 2008.
52. As printed in Marenbon, 2000 ; see esp. II, p. 129-130.
53. Marenbon, 1997a, p. 109-115.
54. They are edited in Petrus Abaelardus, *Introductiones parvulorum,* ed. 1969^2, p. 4-203. « Literal » does not apply to all four : unlike the others in the same manuscript, Paris, BnF, lat. 13368, *C5* is not a literal commentary but a small part of a composite one.
55. Marenbon, 2004, p. 27-34.

Abelard of the *Logica ingredientibus*, should be distinguished, I proposed, from two approaches adopted in the period around 1100 with which it has been confused. First, there is the approach to logic according to which it is a linguistic art – an approach taken at times by most logicians in the period, including the « arch-defender of realism » William of Champeaux. Second, there is what I called the « *in voce* approach » : a reading of the ancient logical textbooks as discussions of words, not things – so, for instance, Porphyry discusses the word « species », which is a word for other words such as « animal ». I argued that all the pre-Abelardian logicians described as « vocalists » by Iwakuma were really *in voce* interpreters, and insisted that their approach was a matter of exegetical method – « how were the statements made by Porphyry… and Aristotle… to be understood » – and did not involve a metaphysical position. Roscelin, I recognized, might be an exception, since he did seem to have a very distinct view about what exists – just whole particular substances. But I suggested that he may have moved to this position later in his life (which stretched into the 1120s), after having initially been an *in voce* exegete. By holding that the innovation of logicians like Garlandus and Roscelin concerned interpreting the ancient texts, rather than the problem of universals, I was moving away from the traditional view. At the same time, by presenting Abelard as the thinker who brought together William of Champeaux's exegetical method with the metaphysical consequences of *in voce* exegesis, which I considered he was probably the first to notice, I was uncannily following a well-worn model of Abelard the compromiser between extremes already championed early in the nineteenth century by Cousin [56].

In his most recent treatment of the area, « *Vocales* revisited », Iwakuma accepts my main points [57]. Abelard, he agrees, is the first « vocalist » – a term that was used at the time for him and his followers (and which, he believes, refers to their whole range of positions). He now uses the label « proto-vocalist » for the earlier writers who followed the *in voce* approach. And he elaborates on the idea that, when he first arrived as William's pupil, Abelard was a proto-vocalist and, through his dispute with his master, he became the first proper vocalist. Iwakuma has found a treatise on the *Categories* (« the Limoges Treatise »), which he attributes to a logician known from

56. See below, p. 216-217.
57. Iwakuma, 2009. I am very grateful both to Yukio Iwakuma for discussing this long article with me while he was still adjusting and polishing it, and to Charles Burnett, for making the finished version available to me before publication.

chronicle evidence, Robert of Paris. He believes that the young Abelard knew its teachings, and that they influenced the views he set out in what has usually been considered his early fragmentary, commentary on the *Categories* (*C5*). William can be seen tackling these views in his *Categories* commentary (*C8*). But his opponent, Abelard, yielded to him by abandoning « the proto-vocalistic dogma that *vox* signifies *voces* » and adopting William's semantics [58].

3. DECONSTRUCTIONS

Iwakuma's work in finding, transcribing, editing and appraising twelfth-century logical texts puts all other scholars who work on this material in his debt. There has, however, recently – and in particular in this present volume – been a number of studies by scholars who, though fully acknowledging the importance of Iwakuma's work, seek to deconstruct the account which he has developed, and others, myself included, have followed and elaborated. The stability of two central pillars of the construction has been put in doubt by the questioning of two attributions : (1) Iwakuma's of logical commentaries to William of Champeaux ; and (2) the ascription (which goes back to Cousin) of a set of mostly literal commentaries (*P5*, *C5*, *H4* and one on *De divisione*) in Paris, BnF, lat. 13368 to Abelard [59]. To these, I shall add here a further query (3) about Iwakuma's identification of Garlandus, author of the *Dialectica*. Even more sweepingly (4) the very idea that there was an « *in voce* » or « proto-vocalist » movement in logic in the late eleventh century has been attacked.

1. In an essay in the present volume, Klaus Jacobi scrutinizes the trustworthiness of the attributions to William of logical textbooks, and

58. Iwakuma, 2009, p. 170.
59. These literal commentaries are frequently identified with (and called) the *Introductiones parvulorum*, which Abelard in his *Dialectica* describes himself as having written. But, as Constant Mews (1985, 75) noticed, *Introductiones* seems to have been the name used for logical textbooks, rather than logical commentaries. Chris Martin (« A Note on the Attribution » in this volume, p. 593 at 634) rightly criticizes Mews's interpretation here of a passage from John of Salisbury's *Metalogicon*. Yet it remains true that, in twelfth-century usage, *Introductiones* does not so far as we know refer to commentaries and so that there is a good *prima facie* case for not identifying the literal glosses with the *Introductiones parvulorum* (strengthened by Martin's analysis of their discrepancies from the *Dialectica*'s account of the contents of the *Introductiones*), quite independent of the question as to whether the literal glosses were in fact by Abelard.

commentaries on logic and rhetoric [60]. Jacobi is willing to accept the attribution of the rhetorical commentaries to William as very probable, and that there is a strong case that the *Introductiones* (though not all the material associated with them) are based on William's teaching. He is a little less certain about the logical commentaries. He examines the weight of each of Iwakuma's arguments for attributing them to William and, though he finds none persuasive, he accepts that, together, they « yield a result of considerable plausibility ». Taking into account the parallels noted by Iwakuma between the commentaries and opinions explicitly attributed to William in other works, such as Abelard's *Dialectica*, Jacobi concludes that at least the commentaries « belong to the surroundings of master William ». Margaret Cameron has gone much further with her doubts : whilst she accepts that William is responsible for the *Introductiones*, she believes that « none of the attributions of the dialectical commentaries to William of Champeaux stands up to scrutiny » [61].

2. Two articles de-attributing the literal commentaries from Abelard are also printed in the present volume. Chris Martin discusses the *Isagoge*, *On Interpretation* and *On Division* commentaries [62]. Martin assembles a long list of positions and arguments proposed in these literal glosses which, from the evidence of his other works, are unlikely ever to have been Abelard's. Margaret Cameron looks at the evidence from how the texts are copied in the manuscript, which also fails to support the attribution. She looks in special detail at the *Categories* commentary, a fragment which, unlike the others, has no attribution to Abelard ; she shows how the parallels which have been used to link it to Abelard are either distant or commonplace in logical commentaries of the time [63].

3. In his first article on the *Vocales*, Iwakuma argued that the Garlandus who wrote the *Dialectica*, a logical textbook, should be identified with Gerlandus of Besançon, who died after 1148, and not with the earlier Garlandus, also of Besançon, whom the treatise's

60. « William of Champeaux », below, p. 261-271.
61. Cameron, 2004, p. 99. Cameron and Jacobi came to their conclusions independently, and each presented them first to the 2005 « Glosulae » conference. Cameron makes her case in more detail in here unpublished Toronto PhD thesis, Cameron, 2005, Chapter 2.
62. Martin, « A Note on the Attribution », in the present volume, p. 605-646.
63. « Abelard's Early Glosses », below, p. 636-646.

editor, de Rijk, believed to be the author [64]. This reattribution has not been challenged, and some writers (myself included) have accepted it without question [65]. Yet it should be questioned, although it certainly cannot be dismissed. The situation with regard to potential Garlanduses around 1100 is complex – as a glance at the Introduction to de Rijk's edition will show. But, in outline, it is now agreed, and Iwakuma accepts, that there are three of them : Saint Garland, who taught at Besançon in the 1080s and died in 1100 as Bishop of Agrigento ; Gerlandus, who was teaching in Besançon in 1118, became prior of the Augustinian canons at Saint Paul there in c. 1128 and was alive in 1149, when he travelled with Thierry of Chartres to Frankfurt ; and a Garlandus who was a schoolmaster at Metz in the years 1111-1128 [66]. De Rijk thought the author of the *Dialectica* must have been the oldest of the three, because he believed the earlier of the two manuscripts dated from the eleventh century. New palaeographical and codicological arguments cited by Iwakuma suggest the manuscript could be as late as 1130. If the new dating is correct, then a reason for ruling out the two later Garlanduses is removed, but it does not follow that de Rijk's identification of the logician with the earlier Garlandus is not in fact correct. Iwakuma rejects it, because he thinks that the older Garlandus would not have wanted to accept a « new-fangled view » late in his life, and because De Rijk's latest proposed date, of before c. 1075, seems to him too early for some of the logical ideas found in the *Dialectica*. But the chronology of the appearance of logical ideas is less well established than Iwakuma suggests. Moreover, Iwakuma seems be influenced by de Rijk's complex reconstruction of the older Garlandus's life, which is highly conjectural, and which pushes his writing activity earlier than the evidence would otherwise suggest [67]. It

64. Iwakuma, 1992a, p. 47-54.
65. See e.g. Marenbon, 1997a, p. 41, n. 21 ; Mews, 2004a, p. 25.
66. See the articles « 2. Gerland » and « 3. Gerland » by B. de Vregille, in the *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastique* 20, p. 884-885 and, for Garlandus of Metz : Garlandus Compotista, 1959, p. XI and Vregille, « 3. Gerland », p. 886 for the proof (cited by Iwakuma) that this Garlandus cannot be identified with the younger Gerlandus who taught in Besançon.
67. Garlandus Compotista, 1959, p. XVII-XXVI. De Rijk suggests that the oldest Garlandus spent a period in England, and that he came originally from Liège, and that touches of « local colour » in the text indicate that it was written at Liège rather than Besançon. He insists on a date for the *Computus* of 1045-1064 (p. XXVI), whereas Haskins (1924, p. 85) suggests (tentatively, because the manuscripts do not give a stable text) the 1080s or 1090s. The strongly anti-philosophical tenor of the preface to the younger Gerlandus of Besançon's (cf. Kuttner, 1976) *Candela* (ed. in Martène and Durand, 1717, p. 372-373) –

seems wisest to leave the identification of the author of the *Dialectica* open and to accept that it could date from the 1080s or even earlier, or from as late as the 1120s, or from sometime between.

4. In a second article in the present volume, Margaret Cameron attacks what she calls the « Current Story », perpetrated by Yukio Iwakuma and myself, about the development of logic in the years c. 1085-1110 [68]. First of all, she argues that there is no evidence to support the story I told (summarized above, p. 191-192) according to which Abelard began his career as an *in voce* exegete but then, through the challenge of realist theories of universals, went on to develop a distinctive metaphysics in which he claims that there are no universal things. She goes on to argue that « there is no good evidence for the existence of *in voce* exegesis as it is described by the Current Story ».

4. RECONSTRUCTIONS ? (1) WILLIAM OF CHAMPEAUX AND THE STANDARD COMMENTARIES

What, then, can be accepted as reliable knowledge about logic at the turn of the twelfth century? A way of answering this question is to look at each of these deconstructions in turn and ask two questions : how far should it be accepted, and what are its implications for the story of logic at this time. The deconstructions fall into two groups : those which concern attributions to William of Champeaux and his followers, especially of the group of standard commentaries on the logical textbooks (*P3*, *P14*, *C8*, *C14*, *H9*, *H11*, *B8*, *B10*) – they will be discussed in this section ; and those which concern the existence and nature of the *in voce* approach or proto-vocalism – they will be examined in the following section.

On the face of it, the case against Iwakuma's attribution of a set of commentaries to William of Champeaux is not very strong. Of the two direct discussions, Jacobi's raises a doubt, but accords considerable probability to the attributions ; Cameron rejects them, but she has not yet published the arguments to support her view. Yet it would be unwise to continue (as I and others once did) regarding these commentaries as William's work, even if we now appended a note of a

philosophy is a tribulation which endangers your immortal soul – might raise a doubt about whether he was or had been a dedicated dialectician.

68. « The Development of Early Twelfth-Century Logic : a reconsideration », in the present volume, p. 677-694.

reservation, a mental « probably ». The reason lies in the better understanding we now have of the nature of these twelfth-century commentaries, due not least to the detailed studies that have been carried out of the contemporary grammatical commentary, the Priscian *glosulae*, and are presented in this volume. As observed above in Section I, the best known early twelfth-century logical commentaries, those by Abelard, are very much an exception in their period by being very definitely the work of a given author. Twelfth-century logical commentaries are not usually literary works, written by a given author and preserved verbatim apart from scribal errors. They are tools for, or records of, teaching, which may well go back to the lectures of more than one master, since a teacher would feel free to take an existing commentary, but elaborate on it, adding his own ideas (as William of Champeaux seems to have done with the *glosulae*) [69]. Changing, layered commentaries of this sort are not anonymous in the sense that their author has not yet been found ; rather, they are essentially anonymous – they do not have *an* author. They go back, perhaps mainly to one master, often to more than one, and rather than settling on an attribution in the ordinary sense, the task of scholars is to try to distinguish the various layers, their origins and relationships. So far as the ideas of a particular master are concerned, the best way to reach a reliable account is to look for passages where a contemporary attributes a position to him. So, for William of Champeaux, we are beginning to build up a picture of his grammatical and logical thinking from probable references to his ideas in works such as the *Notae dunelmenses* and Abelard's *Dialectica*. When the ideas known in this way to be those of a particular master – for instance, William – occur in an anonymous commentary, we cannot, however, conclude that the whole commentary is *by* this master and so reckon as his all the other positions found there ; all we know for certain is that those ideas of his we have detected are an element in the commentary [70].

Iwakuma's work on the standard commentaries he attributes to Williamof Champeaux has therefore certainly not been overturned. He has brought to light and investigated an important set of material

69. See above in this volume, p. 146-147.
70. This point exactly has been made in Rosier-Catach, 2008a, p. 126 : « D'une part, les témoignages convergents de l'époque permettent assez facilement d'identifier des *opinions* comme étant de Guillaume de Champeaux, de les retrouver dans des textes différents et consonants, de grammaire et de logique, mais cela ne permet pas de conclure qu'un texte les contentant *soit* de Guillaume. D'autre part, étant donné le caractère évolutif des commentaires, il semble impossible de les prendre comme tous homogènes… ».

which, as his arguments suggest, and until any convincing counter-arguments are made, there is good reason to consider them connected with William in various ways – but exactly how, and how far, awaits further investigation. By moving from his initial view, that all these commentaries were William's own work, to his present position, that only one version of each was written by him, Iwakuma himself has come near to this way of seeing the material and recognizing its layered character.

In the light of these arguments, we need to give up those parts of our narrative of early twelfth century logic which depend on being able to cite as William's views that appear in the standard commentaries but are not explicitly attributed to William by some contemporary source. This change will not much alter the accepted narrative, since on a number of central topics, such as universals, there are reports of William's views, but it may help scholars to reach a subtler appreciation of the different varieties of realism about universals at the time and help to avoid some regrettable confusions. So, for example, I, knowing (from the *Historia calamitatum*) that William defended material essence realism when he first clashed with Abelard on the subject, and believing, wrongly, that *P3* could be safely attributed to William, used the text of *P3* to define material essence realism [71]. But, as Julie Brumberg demonstrates elsewhere in this volume, the theory advanced in *P3* is clearly not the same as what Abelard called material essence realism [72]. Moreover, Irène Rosier-Catach has shown that the Priscian *Glosulae* contain passages which discuss universals in a manner much closer to that which Abelard describes in the *Historia Calamitatum* as William's than anything in *P3* [73]. These passages are from the earliest layer of the *Glosulae*, which already existed when William used this commentary. But Rosier-Catach has found other passages, which there are good external reasons to associate with William, where the approach to universals, although broadly similar, is more subtle and the realism, in her view, rather more pronounced [74]. Further study of ideas on universals in the period c. 1100 will certainly need to use the grammatical sources (the *Glosulae* and the *Notae Dunelmenses*) as much or more than the logical commentaries,

71. Marenbon, 2004, p. 32-33.
72. Brumberg-Chaumont, « Les universaux dans le commentaire du Pseudo-Raban » in this volume, p. 405-438.
73. Rosier-Catach, 2008a ; cf. Rosier-Catach, 2007b, p. 222-4.
74. Rosier-Catach, 2008a, p. 146-56.

especially given the precise chronology that has now been established for the layers of the *Glosulae* [75].

There remains the question of how to date the standard commentaries, given that it is no longer certain exactly how, or if, they are connected with William of Champeaux. Here too the evidence of the Priscian *Glosulae* may be useful, at least for the *Categories* commentary (*C8* and *C14*), since there are striking parallels between the discussions of *vox* in these two texts [76]. Since the standard version of the *Glosulae* is now thought to have been composed in the 1080s, might the *Categories* commentaries, at least in their original version – and perhaps the other standard commentaries – not date from at least a decade or two before 1100 [77] ?

5. RECONSTRUCTIONS ? (2) THE *IN VOCE* APPROACH

Two of the deconstructions that concern the *in voce* approach – the disattribution of Abelard's literal commentaries, and the re-opening of the question of Garlandus's identity – are quite easy to assess. There is very good reason no longer to accept the attribution of the literal glosses to Abelard [78]. On the one side, the positive evidence for the attribution has been shown to be weak (merely that someone in the twelfth century thought they were Abelard's – and not even that for the *Categories* fragment) ; on the other side, strong internal reasons have been found against Abelard's authorship.

What follows from the disattribution ? The story I told about Abelard's early years as an *in voce* exegete must be given up, as must that part of Iwakuma's speculations which depend on Abelard having written the *Categories* commentary preserved as a fragment in *C5*. Although this might seem to be a loss, it is in fact a gain, because it

75. Grondeux and Rosier Catach, « Les *Glosulae super Priscianum* » in this volume, p. 107-179.
76. Rosier-Catach, à paraître.
77. This question is very tentative. Irène Rosier-Catach herself raises the possibility, without actually endorsing it, that the discussion of *vox* in the *Glosulae* (although found in the standard version) could date from after c. 1108 (Rosier-Catach, 2008a, p. 172-173). Moreover, Margaret Cameron has been engaged in research on *C8* and other standard commentaries. The results of her work may suggest a different chronology.
78. I should declare an interest here. I was some time ago persuaded by Margaret Cameron and Chris Martin of the weakness of the traditional attribution, and we worked together in Cambridge on the case against it, which the three of us we presented as a combined paper in the conference on which this volume is based.

opens the way to a much more plausible picture of the first ten years of Abelard's career. It seems clear, not just from Abelard's own account, that from the beginning he was regarded as an exciting, innovative teacher of logic – but the literal commentaries are very limited in their scope of discussion and seem to be the work of a dull thinker. It would make better sense if Abelard's earliest teaching already had elements of the powerful and original ideas he would expound in his *Dialectica* – and, indeed, it is now (with the literal glosses no longer in the picture) reasonable to think of Abelard starting work in the early 1100s on what would eventually become the *Dialectica*. The disattribution does not have much impact on our understanding of logic c. 1100 apart from Abelard. The dating of « *in voce* exegesis » or « proto-vocalism » does not depend on the dating of these commentaries, although the assumption that these commentaries were written by the young Abelard fitted in with it very well.

The evidence for regarding the identity of Garlandus, author of the *Dialectica*, as still undetermined is that set out above. My suggestion does not imply that the dating of the *Dialectica* proposed by Iwakuma to c. 1100 is not correct [79], but it opens the possibility of an earlier dating (perhaps as early as the 1080s) or a later one (any time before c. 1130, when the earliest manuscript was written).

The third deconstruction – that made by Margaret Cameron in one of her chapters in this book – requires a far lengthier discussion. Given the disattribution of Abelard's literal commentaries and the uncertainties about William.'s links with the standard commentaries, Cameron is clearly right to reject what she calls the « Current Story », as I have told it, in which Abelard moves, influenced by both the teachings of and his conflict with William, from *in voce* exegesis to the metaphysical position that all things are particular. But is her further conclusion that « there is no good evidence for the existence of *in voce* exegesis as it is described by the Current Story » fully justified ? If she just means that the distinctions I made between different approaches to logic – as a linguistic art, *in voce* exegesis, vocalism – need some revision, she is surely correct. But her scepticism runs deeper than this. If I understand correctly, she accepts that the reports of Roscelin's teaching, the *Dialectica* of Garlandus and the evidence of chronicles suggests that there was a distinctive current in logic in years around and before 1100, but she thinks that my characterization of *in voce* exegesis misrepresents these logicians and that the commentaries that

79. Iwakuma, 1992a, p. 53.

supposedly illustrate *in voce* exegesis do not, in fact, have any distinctive approach and may well not date from as early as the turn of the twelfth century ; rather, they have it in common that they are intended for teaching novice students in a simple way. Hers is an important challenge, and it calls for a review of all the evidence, even though some of it has already been frequently discussed. Given the variety of terms that have been used (« vocalism », « *in voce* exegesis », « proto-vocalism »), and the subtle character of Cameron's position, it will be clearest to proceed as follows. First (a), I shall define what I call « language-focused logic » and discuss the criteria for it, and I shall consider what the evidence is for language-focused logic around 1100, and how many of the texts considered *in voce* or proto-vocalist according to the « Current Story » contribute to it. Then (b), if there is such evidence, I shall examine how the particular way in which language-focused logic was conducted at this time corresponds to, or differs from, the characterization I once gave of « *in voce* exegesis ». In this way, it will be easy to see whether the « Current Story » should be entirely abandoned or, if not, how it should be revised.

a. Language-focused logic c. 1100 ? The evidence

Calling an approach to logic « language-focused » points to a view, implicit or explicit, by the logician about the limits of her subject-matter. In language-focused logic the subject-matter of logic is limited to language. A language-focused logician would, therefore, envisage a logical treatment of, say, accidents or parts as a discussion about the words for accidents or parts. Logic, she might explain, studies propositions and how they are joined into arguments, and propositions are composed of words. In itself, language-focusing does not commit her to any particular ontology. She would talk about « whiteness », not whiteness, and « the roof » not the roof, but she might well accept that the both roof and its whiteness are things.

What are the criteria for considering a logical commentary or treatise as language-focused ? Three of the texts in the eleventh and early twelfth-century logical curriculum – *On Interpretation, De syllogismo categorico* and *De syllogismo hypothetico* – are explicitly concerned with language (the parts of propositions, propositions and syllogisms) in such a way that every treatment of them is language-focused, and so it is only with regard to the other four that the distinction can be consistently made, although remarks in a

commentary on one of the three obviously linguistic works can suggest that the author would be inclined to interpret the other four in a language-focused manner. It would certainly be too strict to insist that a text is language-focused only if the author states explicitly that the whole of logic has language as its subject-matter : a commentary on one text does not need to concern itself with any of the others. Moreover, a logician can be language-focused simply by treating her subject-matter as language, without explicitly announcing the project or defending it against rivals. There can also be marginal cases, texts – especially fragmentary ones – where all we can conclude is that it contains elements of a language-focused approach. Iwakuma regularly considers that it is enough for a text to speak of the logical terms for the subject-matter of the textbooks – such as « genus », « species », « whole » – as words for the text to be described as « vocalist » (or, in his new terminology, « proto-vocalist »). But many texts will combine discussions of such a logical term as a word for things and as a word for words : there is a danger that a passage in of the latter sort in of these works, quoted in isolation, could wrongly identify it as language-focused. Even when a writer states that he regards that the intention of the treatise is to discuss words – such as the words « genus », « species », « *proprium* », « *differentia* » and « accident » – there is room for doubt. He may mean that the intention is to discuss these logical terms (that is, « genus » and the others) and the *things* they signify – in which case he is not language-focused – or he may mean that the intention is to discuss these logical terms and the *words* they signify : genera-words (like « animal »), species-words (like « man ») and so on – in which case he is language-focused. That is to say, there needs to be evidence not just that the writer is treating these logical terms as words, but as words signifying just other words. Consider two of the quotations that Iwakuma uses to establish texts as « vocalist ». A commentary on *De topicis differentiis* (*B2*) is vocalist because it contains the remark « whatever Porphyry says about genus, species and the other words » [80]. From this comment in isolation it certainly does not follow that the commentator thinks that Porphyry's predicables are words signifying other words. A commentary on *De syllogismo categorico* talks of a thing defined as being designated by « those words that are genus and *differentia* » [81]. Here the words must be genus-words and *differentia*-words (such as « animal » and

80. Iwakuma, 1992a, p. 64.
81. Iwakuma, 1992a, p. 65.

« rational »), rather than the words « genus » and « *differentia* », but then even someone who thinks that genera and *differentiae* are things would say that it is the genera-words and *differentia*-words which « designate » something. And so there is no evidence here that the commentator, writing on a work that must itself be interpreted in a language-focused way, had a language-focused logic in general.

With this definition and these methodological points in mind, let us consider the evidence for a language-focused logic movement in the years leading up to and shortly after 1100, beginning with those pieces that provide fairly accurate dates :

(i) A chronicle from Fleury written shortly after 1108 names as the outstanding logicians of the period in question, 1073-1087, John and his followers – Robert of Paris, Arnulf of Laon and Roscelin of Compiègne, and it says that John held that logic (*dialectica, ars sophistica*) is « about words » (*vocalis*) [82].

(ii) Writing in about 1142, Hermann of Tournai explains how, before 1092, Odo of Tournai lectured on logic to his pupils « not like some of his contemporaries *in voce*, but in the manner of Boethius and the learned people of old *in re* » (*non iuxta quosdam modernos in voce, sed more Boetii antiquorumque doctorum in re*). He contrasts this teaching with that of Rainbert, who during the same period was lecturing on logic in Lille *in voce* [83].

(iii) In a manuscript dated to the end of the eleventh century or the very beginning of the twelfth century (ms. Pommersfelden, Schloßbibliothek, 16/2764 (*olim* Saint Peter at Erfurt 16), there is a commentary on *De topicis differentiis* (*B3*), which has been edited by Heine Hansen and is discussed by him and by Sten Ebbesen in the present volume [84]. The commentary is thought to date from the last decade of the eleventh century, and there is some good evidence that it was written by Arnulf of Laon, who is mentioned in (i) above as a follower of the John who held that logic is *vocalis* [85]. According to Hansen, it presents « a pure *in voce* interpretation of the nature of a Boethian topic » which involves distinguishing between first-level

82. For the text and datings, see Grondeux and Rosier, « Les *Glosulae* », above, p. 134 *sq*.
83. Hermannus Tornacensis, *Liber de restauratione*, p. 275.13-18.
84. See Hansen, 2005 (edition) ; and Hansen, « *In Voce/In Re* » ; Ebbesen, « An Argument is a Soul » in the present volume p. 647-660 ; 680-692.
85. See Hansen, 2005, p. 46-47 and Ebbesen, « An Argument is a Soul », below, p. 695-708 ; cf. Green-Pedersen, 1984, p. 147.

words such as « man » and « roof » and the second-level words, such as « species » and « part », which are their names : the topical maxims, the commentator insists, must be formulated using only second-level words [86].

(iv) The same manuscript contains four other commentaries or fragments which Iwakuma described as being by « vocalists ». For two of them, the evidence given in the article is slender [87]. The other two are edited by him. One (*P4a* ; *Excerpta Pommersfeldiana* I : Iwakuma, 1992, p. 103-107) has, in fact, two distinct elements : it contains the beginning (in fact, just the initial part of the prologue, discussing the intention and title) of a commentary on the *Isagoge*, which looks as though it would be quite long and detailed, followed by a fragment of discussion of Porphyry's section on *proprium*, not necessarily from the same commentary [88]. The first element contains, as Cameron herself says and illustrates, « a philosophical defense of the interpretation of "genus" as a *vox* signifying other *voces* » [89]. It should be added, though, that the commentator is clear that all five of Porphyry's predicables are such words which signify other words ; and that the sense in which the discussion is « philosophical » is that an argued case is made for the incompatibility between the wording of Porphyry's definitions and an interpretation in which the predicables are words, not for other words, but for things. The second element in this text, on *proprium*, does admit that the initial definition given in the *Isagoge* could be taken as about things or words, but it seems as if the commentator is going on to argue that Porphyry's discussion, as shown by the examples he chooses, is about words.

The other piece edited by Iwakuma (*P4b* ; *Excerpta Pommersfeldiana* II : Iwakuma, 1992, p. 108-110) is a fragment, almost all taken up by discussion of a single lemma from the *Isagoge*,

86. Hansen, « *In Voce/In Re* », below, p. 663-676 ; cf. Ebbesen, « An Argument is a Soul », below, p. 695-708.
87. These two are Item 7, on f. 7r-8v, the beginning of a commentary on *De topicis differentiis* (*B2*), and Item 11, f. 30r-41v, a commentary on *De syllogismo categorico*. See above, p. 202.
88. Iwakuma (1992a, p. 64) says that it consists of « excerpts from two or three vocalists » commentaries on Porphyry ». The reason for his « or three » is that after discussing the intention and the utility of the commentary, the text then gives (p. 104 : « Vel ita ») another way of discussing the intention. But it was a feature of commentaries of this period to draw on different sources and often to give alternative explanations in this way, and so it is best to consider the whole text printed before the section « De proprio » (p. 106) as the beginning of a single commentary.
89. Cameron, « The Development », below, p. 677-694.

about the difference between genus, on the one hand, and *differentia* and accident on the other, which lies in the way they are predicated : *in eo quod quid sit* or *in eo quod quale quid sit* [90]. The commentator is at pains to stress that this passage must be read about the *names* (*nomina*) of *differentiae* and accidents, because names alone are predicated. He anticipates a challenge from logicians who say that things are predicated by means of the names that designate them (*per designationem nominum*) by saying that their position simply amounts to saying that it is names which are predicated. From the evidence of the fragment, therefore, this commentary seems to be one in which a language-focused interpretation of the *Isagoge* is defended.

There is also the evidence provided by what is known of Roscelin's thought in the 1090s, which is closely related to language-focused logic but cannot be immediately identified with it. It is discussed below (p. 211).

In addition to these pieces of evidence which place a language-focused logic movement at the end of the eleventh century, there are some further sources that do not allow such a precise dating :

(v) Garlandus's *Dialectica* has been recognized, since it was first edited, as a work in which the discussions of Porphyry, Aristotle and Boethius – which underlie it, although it is a monograph rather than a commentary – are interpreted as being about words, so that, for instance, what is said about substance in the *Categories* should be understood as about the word « substance » [91]. Garlandus makes heroic attempts to defend this line of interpretation, even in passages which do not seem to fit it. So, for instance, Porphyry's definition of an accident as « that which comes to and is absent from <a subject> without the subject's being corrupted » – which most naturally would be understood as about things – is read as being about words :

> that word is called an accident which *comes to* a subject, that is to a substance word, that is, it fits with it, consignifying along with it (*convenit consignificando ei*) and *is absent from*, that is, it is far from the substance word in its manner of signifying, because it does not signify substantially like it ; or : *is absent from*, that is, it is a long way from the substance to which it is an accident – I mean by « it is a long way from it » that it is not placed in its definition, and yet the definition is no less valid.

90. Porphyrius, *Isagoge*, ed. 1966, p. 7.23-8.1
91. Garlandus Compotista, *Dialectica*, Introduction, p. LIII-LV.

And he continues to explain « without the subject's being corrupted » (*praeter corruptionem subiecti*) as meaning « outside the definition of the subject » because the definition « corrupts the subject, that is the substance word which it has set up, if it is corrupted itself » [92].

The *Dialectica*'s editor, De Rijk, wrote of the text's « problemless nominalism » and more recent commentators have tended to follow him in thinking that Garlandus does not work out and justify the ontological consequences of the stance he takes [93]. Recent work, still in progress, by Chris Martin will show that this characterization needs to be revised, by revealing that Garlandus has given some careful thought to his ontological commitments [94].

(vi) Iwakuma has also argued that a set of texts in a twelfth-century Munich manuscript (clm 14779) are « vocalist ». Two of these texts are printed by him, and so it is possible to see exactly what approach they take [95]. One of them is a commentary on the *Isagoge* (*P7*) [96]. It is so closely related to another *Isagoge* commentary (*P5*) in Paris, BnF, lat. 13368 that the two should be discussed together [97]. *P5* is one of the

92. Garlandus Compotista, *Dialectica*, p. 10.25-11.6.
93. Garlandus Compotista, *Dialectica*, Introduction, p. LV ; cf. Tweedale, 1988, p. 199 ; Marenbon, 2004, p. 29.
94. I am very grateful to Chris Martin for letting me have a copy of his draft paper, which he read at an informal after-conference session in Cambridge.
95. Of the other commentaries he considers as « vocalist », one is on *On Interpretation* (*H5*), and three are on *De syllogismo hypothetico* – texts which, as explained above, do not scope for interpreters to be anything other than language-focused. The other text is a commentary on *De topicis differentiis* (*B1*), which Iwakuma (1992, p. 61) considers vocalist because it calls the *loci differentiae* words. This alone does not seem to be enough evidence that he is language-focused, especially as, according to Green-Pedersen (1984, p. 150) the text does not insist, as the very language-focused *B3* does, that the maxims must only contain second-level words.
96. Item 1 in Iwakuma's description (Iwakuma, 1992, p. 57-58) : edited in the appendix to this article, n° II, p. 74-100.
97. *P5* is edited in Petrus Abaelardus, *Introductiones parvulorum*, ed. 1969^2, p. 3-42. To a considerable extent, the two commentaries make the same remarks about the same passages, sometimes in the same words, but often in different words. *P7* is usually briefer than *P5*, omitting some comments altogether. The verbal differences are too great for it to be likely that the one text was adapted from another. Moreover, the base manuscripts of the *Isagoge* used for each commentary were different, since the lemmata vary in their readings [e.g. (Por = text of Boethius's translation of Porphyry in Porphyrius, *Isagoge*, ed. 1966 ; VPor = a variant recorded in apparatus of Por) *P5*, p. 6.6 *Videtur tamen* [= Por p. 6.1]/ *P7*, p. 76 *Videtur autem* ; *P5*, p. 7.34 *Quemadmodum pater* [= Por p. 6.14] / *P7*, p. 77 *Quemadmodum et pater* [VPor] ; *P5*, p. 11.33 *Interroganti enim* [VPor] / *P7*, p. 80 *Interrogati enim* [= Por p. 8.3-4] ; *P5*, p. 16.16 *Determinant autem* [VPor]/ *P7*, p. 83 *Determinant ergo* [Por p. 11.7] ; *P5*, p. 20.13 *Particularibus enim* / *P7*, p. 86 Particularibus autem [Por p. 12.19].] The most likely relationships between the two

literal commentaries that has traditionally been attributed to Abelard, but which – as discussed above – there is good reason to regard as not his work. I described it as an example of *in voce* exegesis, and used it as evidence that Abelard was once an *in voce* exegete [98]. The commentator begins (p. 3.1-2) by identifying Porphyry's intention clearly as to discuss six words (*voces*) – the usual five, and « individual » ; it repeats the point (p. 3.4) and goes on to say that « no words are more necessary for the *Categories* than these six words, because the Categories are made up out of these six words » (p. 3.17-20). But then he adds that « the matter of this work is these six words *and the things they signify* » (p. 3.20-21) and that « here we are taught sufficient reasons for proving any questions whatsoever about these words *and about the things they signify* » (p. 3.22-4.2). Despite this suggestion that the subject-matter of logic is not just language, the commentator does indicate at various points that what he is discussing are words which belong to Porphyry's five types of predicable. We are told that « *that word* under which a species is placed is said to be a genus » (p. 8.32), and accordingly – in the meaning which is relevant to the treatise – a species is « a word which is subordinated to a genus » (p. 12.28). In discussing the definition of *differentia* as that « by which the species exceeds the genus » [99], the commentator gives two explanations, in both of which it is stated explicitly that a *differentia* is a sort of word (p. 29.7, 21). When he discusses Porphyry's comparison of *differentia* and genus to the form and matter of a statue [100] – a passage that would seem to be about things, he makes it clear that it must be read as being about words :

> Truly « man » is made up of « animal » materially and « rational » formally just as the statue is made up of bronze materially and its shape formally, because « man » is all this, that is through this, i.e. through « rational, mortal animal » – that is, these words are the cause from which the whole may be said – these words, I say, taken together at the same time (p. 32.15-20).

commentaries are therefore either (i) *P5* and *P7* are based on the same lectures, taken down by different students (and perhaps copied into the margins of different manuscripts of the *Isagoge*, before being written out continuously) ; (ii) One of the two (A) records the lectures of a teacher which were used by another teacher – though very possibly not in the copy preserved as A – to give the lectures that are recorded as the other of the two.

98. Marenbon, 1997a, p. 109-110 ; 2004, p. 29.
99. Porphyrius, *Isagoge*, ed. 1966, p. 17.16.
100. Porphyrius, *Isagoge*, ed. 1966, p. 18.9-14.

An accident, too, is that « word which destroys its subject neither in its coming or going » (p. 36:13-14).

P7 differs quite sharply from *P5* with regard to what is identified as its subject. At all the points in the body of the commentary mentioned above where *P5* identifies a certain sort of predicable as words, it makes no such comment. At the very beginning (p. 74), the commentator says that Porphyry intends to talk about « six » – the author does not make clear whether they are six things or words. The only mentions of words as his subject-matter are a few lines on, when he says that the Categories are made up of these « words » and then he announces that « The matter of this work [the *Isagoge*] are these six words… » (without even adding, like *P5* : « and the things they signify »). But all the attempts to insist on language as the subject-matter noted in *P5* are missing. The fragment from a commentary (*P30*) also in Munich, clm 14779 is a different matter, however [101]. It repeatedly describes an accident as a sort of word, and describes them as « consignifying » with the first substance.

Both the commentary from which this fragment (*P30*) is taken, and *P5* (despite the aberrant remarks at the beginning) most probably derive, then, from language-focused lectures on the *Isagoge*, though, at least from the evidence they provide, they were far less aggressively so than Garlandus's teaching or that of *B3*. The only sign of a language-focused approach in *P7* are two remarks at the beginning. If it and *P5* are based on the same teaching, then the author of *P7* has dropped the language-focused approach, perhaps just out of a care for simplicity. But perhaps *P7* represents the basic form of a literal commentary which was elaborated by a language-focused logician into the teaching recorded in *P5*.

(vii) I also described two of the other commentaries now disattributed from Abelard, and in the same manuscript (Paris, BnF, lat. 13368) as *in voce* [102] : a commentary on *De divisione* (« *D* » for short) and a fragment on the *Categories* (*C5*) ; and Iwakuma takes *C5* as an important piece of evidence for proto-vocalism in his latest

101. Iwakuma, 1992a, p. 100-102. The fragment consists of three separate discussions, the first two of which, and probably the third too, come from an *Isagoge* commentary or commentaries. My comments are just about the first of these discussions, which may well be from a different commentary to the other two.

102. Edited in Petrus Abaelardus, *Introductiones parvulorum*, ed. 1969^2, p. 155-203.

study [103]. Keeping a consistent language-focus in a commentary on *De divisione* is difficult, because Boethius's text discusses the division of words, on the one hand, and of things on the other. None the less, the writer of D seems to favour a language-focused approach, without keeping to it consistently in this commentary. In the preface, the author discusses what he calls « irregular » divisions, such as « one animal is a man, another an ox » or « of the genus animal one species is man, another species horse » or « of animal one species is horse, another species ox » (p. 156.3-9). These all turn out to be understood linguistically, so that really there should be inverted commas round « animal », « man », « ox » and so on ; and the commentator makes a distinction between « terms » – first-level words such as « man » and « animal » and « names » – second-level logical words such as « genus » and « species ». A little later, where Boethius (879D-880A) is making the point that, despite appearances, different portions of a homogeneous and continuous whole, such as a brass rod, are different parts of it, D puts the point in linguistic terms : we can say « this rod », « this rod », « this rod » (presumably pointing at different bits of it), but we cannot say « This rod is this rod » where the first « this rod » refers to a part and the second to the whole rod (p. 169.22-32) [104].

C5 appears from many passages to be a definitely language-focused commentary. For example, the commentator does not describe primary substances as individuals, but as the words (such as « Socrates ») by which individuals are signified (p. 54.22-27) [105]. But *C5* turns out not to be language-focused, in the sense defined above, as one reads further. When the commentator comes to the beginning of the section on quantity (p. 62.6 ff.), he proposes different readings, according to which « quantity » can be taken to stand for things or words. He uses this method particularly clearly with regard to continuous and discrete quantity. So « standing for things » (*in designatione rerum*) continuous quantity is « a measure added to substances according to which those substances are said to be continuous by succession or permanently… » ; standing for words, continuous quantity is « a word that signifies a measure according to which those substances are said to

103. Marenbon, 1997a, p. 110, n. 32 (the article referred to there was never written, though some of the material was condensed into Marenbon, 2004 ; Marenbon, 2004, p. 29 (with a qualification) ; Iwakuma, 2009, p. 116-141.
104. See also D (Petrus Abaelardus, *Introductiones parvulorum*, ed. 1969[2]), p. 193.27, 195.30, 196.34-36.
105. The commentary is edited in Petrus Abaelardus, *Introductiones parvulorum*, ed 1969[2], p. 43-67.

be continuous by succession or permanently… » (p. 62.38-63.5). Iwakuma has described what he calls the « Limoges Treatise » as proto-vocalist. But this treatise, like *C5*, combines interpretations which take the words for the Categories to be words for things, with those which take them as words for other words [106].

(viii) There are also the comments recorded by Iwakuma in two commentaries that are not themselves language-focused. In *P3*, a commentary on the *Isagoge* attributed by Iwakuma to William of Champeaux in its original version, the version (Iwakuma now says by a student of William's) preserved in Paris, BnF, lat. 13368 , f. 195r-214v adds to the original commentary's opening remark that Porphyry treats five things : « or words » [107]. A little later the reviser adds that « The view of some is that Porphyry's intention in this work was not to treat five things, but five words ; that is, that Porphyry intends to show the nature of genus, where "genus" is understood as a word standing for other words (*in designatione vocum*) », and then he gives the authorities on which they base their case, before saying that they admit that, according to Boethius, « genus » is a word that stands for things [108]. And in *P14*, an *Isagoge* commentary in Paris, BnF, lat. 17813 (f. 1r-16v), the author says that « some have it that Porphyry is dealing with the words "genus", "species" and the rest, and the words signified by them, that is the word "animal", the word "stone" etc. », before explaining why he thinks they are wrong [109].

106. Iwakuma himself recognizes as much (2009, p. 122) and, indeed, he also sees that *C5* contains interpretations *in designatione rerum*, although he also suggests, unconvincingly, that its author (whom he believes to be Abelard) makes it clear that Aristotle's discussion of quantity concerns words (p. 122-123). For an illustration of how the Limoges treatise mixes the types of interpretation, see Iwakuma, 2009, p. 117-118. This feature is even more obvious in sections of the treatise not printed by Iwakuma. For instance, « quality » is defined as « essentia que nec quantitas est nec substantia nec alio assignata generalissimo » and as « Essentia que consideratur in substantia a qua ipsa quale dicitur » or « essentia a qua in substantia qualitatiua sumuntur uocabula » – according to all of which it is a word for things ; but the commentator goes on to say that « significat quoque proprie qualitas uoces proprie positas in predicamento qualitatis » (Paris, BnF, lat. 544, f. 100r).
107. Iwakuma, 2008, p. 60.
108. Iwakuma, 2008, p.62. Iwakuma cites the passages in this version of *P3* as evidence in Iwakuma, 1992a, p. 43-44.
109. Printed in Iwakuma, 1992a, p. 45. Iwakuma also (p. 44-45) cites as evidence for what he then called « vocalism » comments in *P16* (Munich, clm 14458), but they just say that it comes to the same thing whether one treats the subject-matter as words according to what they signify, or the things signified, according to their being signified, before advocating a non-verbal interpretation.

(ix) Finally, there is Roscelin. In his *Epistola de incarnatione Verbi*, written to Pope Urban II in 1090-1092 to criticize Roscelin's views on the Trinity, Anselm refers critically in passing to some doctrines of logicians among whom he clearly includes Roscelin himself [110]. They consider that « universal substances are nothing other than the breath of a word (*flatus vocis*) » and that accidents such as the colour or wisdom are « not other than » the substances in which they are [111]. Abelard was taught by Roscelin sometime in the 1090s. In his *Dialectica* (probably completed between 1110 and 1115), he says that « My master Roscelin, I remember, had a view so insane that he did not accept that any thing is made of parts, but just as he held that species are nothing but words, so he thought that parts too are nothing but words » [112]. Given the phrasing of this reminiscence, Abelard seems to be describing a view Roscelin had at the time when he was his pupil.

These testimonies do not exactly show that Roscelin was a language-focused logician. To be sure he was such a logician, we would need to know that he took the subject-matter of logic to be language. What the sparse, reported comments indicate is that he claimed, as an ontological position, that genera, species, accidents and parts are not things, but words. These views could well have been developed from a language-focused logic (see below), or even be a misrepresentation of one. We cannot be sure, however, that Roscelin ever developed ideas about the subject-matter of logic, although for him it would have mostly to have been concerned with language, since many of the items discussed by logicians are just sorts of words [113].

110. Anselm, *Opera Omnia*, I, 281-290. Anselm revised and extended this letter two or three years later (Anselm, *Opera Omnia*, II, 1-17), but there are no important changes in the passages concerned here.

111. Chapter 4 : Anselm (*Opera Omnia*), I, p. 285.4-6 : « … qui non nisi flatum vocis putant universales esse substantias, et qui colorem non aliud queunt intelligere quam corpus, nec sapientiam hominis aliud quam animam » ; and cf. I, p. 285.11-16. In Chapter 10, Anselm talks again of the logicians, now describing them as « contemporary » (*dialectici moderni*) and saying, as he had already implied in comments in Chapter 4, that they consider that nothing exists which cannot be grasped in images. There are enormous difficulties in interpreting Anselm's comments, which there is no space to discuss here. As a guide to what Roscelin himself really thought, we should be very suspicious of them ; but as an impression, perhaps exaggerated, of what some logicians of the time – with whom Anselm associated Roscelin – were saying, it is valuable contemporary evidence.

112. Petrus Abaelardus, *Dialectica*, p. 554.37-555.2

113. Very valuable reconstructions of Roscelin's metaphysical position have been made in Jolivet (1992) and Libera (1996) p. 142-146.

b. Language-focused logic c. 1100 ? Some conclusions

From the investigation above it is clear that there *is* a considerable body of evidence to support the existence of a distinctive movement of language-focused logic sometime in the late eleventh or early twelfth century. The chronicles, testimonies, treatises and commentaries which provide it are those which had already been used for the « Current Story », though some are being fully used for the first time in this volume (*B3*) or in this chapter itself (*P3*0, D). Cameron's sceptical approach to the evidence is not, however, unfounded, since some of the texts once cited as evidence for such a movement have been shown not to provide it : *P7*, *C5* and the Limoges Treatise. The case of *C5* also suggests that there must always be a question-mark about the status of a fragmentary commentary, since although the part preserved may indicate a language-focused approach, possibly other sections interpreted the text also as being about things. Moreover, although Roscelin seems to be connected with language-focused logic, it is not clear, from what is reliably known about him, exactly how.[114]

When exactly did this movement of language-focused logic flourish ? The disattribution of Abelard's literal commentaries means that two pieces of evidence for it (*P5* and D) can no longer be placed with confidence in the very early 1100s. But the chronicle evidence and the material in the Pommersfelden manuscript give good reason to place the beginning of the movement to before 1100 – indeed, to go by the chronicles, the best chronological guides, to as early as the 1070s. Garlandus – if he was the oldest of the possible candidates – might also have been writing then. There is no evidence for when the movement ended.

Cameron's main criticisms are not, however, about the existence or chronology of some sort of language-focused logic in the late eleventh century or a little later, but about how this logic should be characterized. I attributed three main characteristics to the *in voce* approach, the brand of language-focused logic practised at this time : (1) When they discuss them, its proponents treat Porphyry's five predicables and Aristotle's categories as words [115] ; (2) The approach is a matter of « exegetical method » and (3) it does not involve taking a

114. Therefore the link I draw between Roscelin and *in voce* exegesis in Marenbon, 1994, p. 31-32, is tighter than the evidence permits.
115. Marenbon, 2004, p. 29.

« a metaphysical position » [116]. Do these characteristics match those found in the investigation of language-focused logical texts above ?

(1) is part of the criterion for identifying a logical text as language-focused and so it clearly matches the results of the investigations. The way I described the characteristic is misleading, however, because it is too narrow (the same approach was used to treat the subject-matter of *De topicis differentiis* and *De divisione* as language), and because it does not make explicit that the decisive feature is not treating « genus » or « quantity » as words, but in treating them as words for other words.

(2) is both right and wrong. All the examples of language-focused logic examined are concerned with how the texts of Aristotle, Porphyry and Boethius are interpreted, and Hermann of Tournai's chronicle also presents it in this way. Yet the term « exegesis » could be misleading, if it were to suggest that these logicians distinguished reading and interpreting the ancient textbooks from the practice of logic itself, as a logician today would distinguish between her exegetical work on, say, Aristotle – where the aim is to discover Aristotle's meaning – and her work on logic itself. The early medieval logicians usually presumed or pretended that the ancient texts told the truth about logic, whilst giving themselves a good deal of liberty over how to interpret them. It is clearer, then, to say that the *in voce* logicians have a view about the subject-matter of logic (that it is language) and that they therefore interpret the ancient textbooks of logic, on which they base their teaching, as being about language.

I explained (3) – the claim that the *in voce* approach does not involve taking a metaphysical postion – by saying that, although they took discussions in logical texts of genera and species to be about words, not things, « there is no reason to believe its exponents accepted » that everything is particular and « they may not have even accepted » that universals are words [117]. Here I was making a contrast with the early twelfth-century writers, both Abelard and his realist opponents, who argued about the right way to answer Porphyry's questions about species and genera. I supported my position by a very stupid argument. I asserted that « their decision to read [Porphyry's and Aristotle's statements about the predicables and Categories] as about words does not mean that they believed that there were not, in fact, things signified by the words. If it did, they would have had to

116. Marenbon, 2004, p. 30 ; cf. p. 28.
117. Marenbon, 2004, p. 30.

have held that there is nothing in the world but words… » [118]. That assertion is true, but a logician who makes the subject-matter of logic language is then in a position to ask what ontological commitments she needs to make. She is by no means obliged to choose either the absurd position that there is nothing at all outside language, or else to conclude that her approach to logic has absolutely no bearing on her ontology. If one can explain everything that is said about genera and species (and accidents and parts) without supposing that there are any such things in reality, why would one suppose that they really existed? There are, then, grounds for thinking that at least the more self-consciously language-focused authors, such as Garlandus and the writer of *B3*, drew ontological conclusions from their approach to logic, and perhaps Garlandus should be grouped with Roscelin, in holding that the only basic existents are particular substances [119]. But where a language-focused approach is merely implicit, there is less reason to suppose that the author would have subscribed to a nominalist ontology. Moreover, there is at least one important sense in which is it correct to claim that the *in voce* texts and authors do not take a metaphysical position, by comparison with the logicians who debated Porphyry's questions. These latter writers asked explicitly what genera and species are, and either gave some explanation of how an entity can be one and many, as universals have to be, or else argued that there can be no real universals. They engaged, therefore, in direct argument about what are the fundamental constituents of the world – metaphysics in its most obvious form. By contrast, the most that can be said about the *in voce* logicians is that they adumbrate a metaphysical position for which some justification might be drawn from their approach to logic. They do not engage directly in metaphysical argumentation.

From all the above, it will now be clear that the « Current Story » needs a great deal of revision : the parts of it which elaborate on the relations between William of Champeaux and Abelard must be excised, some of the texts it uses reassessed and, most importantly, the characterization of *in voce* exegesis, the late-eleventh and early twelfth-century form of language-focused logic, needs to be nuanced and, in some respects, corrected. Cameron's conclusion that « there is no good evidence for the existence of *in voce* exegesis as it is

118. *Ibid*.

119. I am grateful to Chris Martin for showing me a preliminary version of his work on Garlandus, which has helped me to re-think this side of the question, though for his own view of the matter we must await the finished paper.

described by the Current Story » is too extreme, but her individual criticisms are very helpful in arriving at a more accurate assessment of the evidence.

6. NEW DIRECTIONS

As befits a Progress Report, the focus of this article has been set by that of recent work in the area : the constructions that have been made, the deconstructions that have been suggested. But it might be asked whether the building is in the right place, or of the right sort at all. To what extent have recent scholars been ensnared by a historiographical tradition into a debate which is not what is most obviously suggested by the evidence we have now ?

The historiographical tradition looks to Paris, at the turn of the twelfth century, for a change in intellectual life which it explains in terms of the interrelations between three main actors, two of whom – William of Champeaux and Peter Abelard – can be located at Notre Dame, c. 1100 ; the third is Roscelin, Abelard's teacher before he came to study with William. The change, traditionally, has been thought to concern the theory of universals. Roscelin taught, for the first time, that universals are words and not things of any sort ; he was the first « nominalist ». William, by contrast, was a « realist », who maintained that universals really exist. Abelard successfully attacked William's realism, but he did not follow Roscelin's extreme nominalism, but proposed a more moderate theory [120]. This historical construction would not be accepted by any specialist today ; indeed, François Picavet's brilliant demythologization, *Roscelin philosophe et théologien d'après la légende et d'après l'histoire*, demolished it a good century ago [121]. Yet the tendency is still to make Abelard's arrival in Paris, so conveniently in the first year of the new century, or else his attack on William's theory of universals in about 1108, as recounted in

120. The view goes back at least to the early sixteenth century. See Aventinus (Johannes Turmair), *Annales ducum Boiariae* VI.3 (p. 200) : « Hisce quoque temporibus fuisse reperio Rucelinum Britanum, magistrum Petri Abelardi, novi lycei conditorem, qui primus scientiam [*sententiam*?] vocum sive dictionum instituit, novam philosophandi viam invenit. eo namque auctore duo Aristotelicorum Peripateticorum genera esse coeperunt, unum illud vetus, locuples in rebus procreandis, quod scientiam rerum sibi vindicat, quamobrem reales vocantur ; alterum novum, quod eam distrahit, nominales ideo nuncupati, quod avari rerum prodigi nominum atque notionum videntur esse adsertores ».
121. Picavet, 1911.

the *Historia Calamitatum*, the central point around which the story of logic in this period revolves – one has only to look at Iwakuma's articles or, indeed, my own. In the re-examination of the evidence over the preceding pages, there have been repeated suggestions that important parts of the material for logic « at the turn of the twelfth century » could date back to the 1080s, and did not originate in Paris. The rest of the present volume contains further testimony to the idea that, in intellectual history as more widely, it is best to envisage a « long twelfth century » beginning several decades before 1100. Irene Caiazzo shows the importance of Manegold of Lautenbach for twelfth-century thinkers [122]. Most striking is the investigation into the layers of the Priscian *Glosulae* – the work of grammarians who were logicians too – which argues for a first (or earlier) version, composed in 1080s or even earlier, outside Paris, and a second (or later) version from Paris in the years 1100-1100. The *Glosulae* also contain a reference to Lanfranc of Bec, whose teaching career was in the years before 1070. And a look at his pupil, Anselm of Canterbury's *De grammatico* – certainly not written later than 1080-1085, but perhaps even earlier [123] – should give second thoughts to anyone inclined to think of later eleventh-century logic as unsophisticated ; and it even contains a very clear example of providing a dual interpretation *in re* and *in voce* [124].

For an example of how scholars today tend, despite their best intentions otherwise, to follow the long-etched contours which make the problem of universals central to logic around 1100, one again need look no further than some of my own work, which, in presenting Abelard as the reformed *in voce* interpreter, who brought together the lessons he had learned from Roscelin *and* William of Champeaux, uncannily echoes, if in different terms, Victor Cousin's Abelard, champion, like Cousin himself, of the *juste milieu*. That it should do so is ironic, since one of my main aims in seeing *in re* and *in voce* as exegetical approaches, rather than metaphysical ones, was to distinguish between them and the Problem of Universals. Unfortunately, by presenting them as in some sense the precursors to

122. Caiazzo, « Manegold, *modernorum magister magistrorum* » in the present volume, p. 327-359.

123. Traditionally (and in my view rightly), *De grammatico* has been dated to the period of Anselm's three dialogues on truth and free-will, following the testimony of his biographer, Eadmer. Southern (1990, p. 65) argues for a date 20 years earlier.

124. Anselmus Cantuariensis, *Opera Omnia*, I, p. 164.3-5 : « Quare sive quaeratur de voce sive de re : cum quaeritur quid sit grammaticus secundum tractatum Aristotelis et sequaces eius, reste resopndetur : qualitas… »

the mature Abelard's nominalism, I blurred or even confounded what I was seeking to separate. But, though the sceptics are right to reject my reconstruction, they would not be right, as I have argued here, to reject the existence of schools of *in re* and *in voce* logicians in the years before 1100. Perhaps the key is to remember that it was not only the *Isagoge* and the *Categories* which might be read as being about things or words, but also *De topicis differentiis* ; indeed, one of the most ambitious examples of *in voce* reading we know is a commentary on this work (*B3*). It has recently been powerfully argued that the theory of topical argument, as known from Boethius's commentary on Cicero's *Topics*, was central to Anselm of Canterbury's work as a logician [125] ; and the importance given to this area of logic by Abelard is evident to anyone who opens the *Dialectica* and sees that it occupies by a long way the largest section.

Two fruitful areas for new research are, then, the development of logic in the period from c. 1050, and the place within it of the works of the logical curriculum other than the *Isagoge*, *Categories* and *On Interpretation*, which have commanded most of the discussion until now : not just *De topicis differentiis* but the other Boethian treatises too, especially the one on hypothetical syllogisms, with which it is often linked by logicians of the period. A third area, however, is provided by all the various commentaries surveyed above, which are still not well-known and in most cases unpublished. Only when all this work is more advanced will a genuine synthesis on logic in the years leading up to and around 1100 become possible [126].

125. Boschung, 2006.

126. I am immensely grateful to Irène Catach for her comments on earlier versions of this paper, her help in providing material and also to her supreme patience as an editor. I would like to thank Chris Martin, Julie Brumberg and Anne Grondeux, and for their discussions of this material with me and Irene, and Chris for letting me see his work in progress on Garlandus. In the earlier stages of preparing this material, I benefited greatly from the sessions arranged by Irene and attended by Andrew Arlig, Julie Brumberg, Margaret Cameron, Anne Grondeux, Yukio Iwakuma and Onno Kneepkens. Yukio was also kind enough to discuss his work with me extensively. Finally, it was a great privilege to be able to work on some of this material in Cambridge together with Margaret Cameron and Chris Martin : this was made possible by the AHRC project, Aristotelian Logic, East and West, 500-1500, based at CRASSH, University of Cambridge and directed by Tony Street, and I am most grateful to the AHRC for its support.

Rhetoric in the time of William of Champeaux

John O. Ward [1]
Centre for Medieval Studies, University of Sydney

Karin Margareta Fredborg [2]
Saxo Institute, University of Copenhagen

What follows are some notes on the title subject, hopefully indicating lines of work that in our view should be followed up. Rhetoric had resonance in the schools of the day largely because of its status as a school subject in antiquity, and again largely via two texts that were produced in antiquity, but only late in the piece [3] fundamental to the study of rhetoric at the time. Because of its ancient status within the trivium, contemporaries of William of Champeaux were bound to explore the *De inventione* of Cicero (long established as a key rhetorical text in medieval times) and the – in William's time – less status-worthy *Rhetorica ad Herennium*, once ascribed to Cicero himself, and so accepted in William's time, with one or two queries that did not add up to the rejection that began to gather force towards the end of the fifteenth century [4]. Consequently, the two ancient texts just mentioned were subjected to new analyses in the eleventh century, analyses that went beyond the *De inventione* commentaries of Victorinus and the somewhat shadowier figure of Grillius (whose work has been lately subject to renewed attention) [5], works which had

1. = JOW in what follows.
2. = KMF in what follows.
3. From the third century A.D. (Marcomannus, see Ippolito, 2006, p. 37 or Halm, 1863, p.173) and certainly from the time of Victorinus (fourth century A.D.) onward.
4. See Ward, 1995a.
5. See Jakobi, 2002 and 2005.

hitherto governed medieval study of the Ciceronian texts. The three eleventh and early twelfth-century figures who are most relevant in this research are « magister Menegaldus », « Magister Guilelmus » and Peter Abelard himself. There are a variety of minor glossed texts which may reflect other studies at this time (especially ms. Hereford, Cathedral Library, P.1.iv, Ward (1972a, II, p. 107-118), but the above three masters are the key figures. All contemporary glosses on the « Ciceronian » texts are listed in a *Census* in preparation by J. O. Ward and R. Taylor-Briggs (a draft of this is available to those who request it) [6] and the background to work on the *De inventione* in this period will be found in two publications, Ward (1995b) and Ward and Cox (2006). For the later period the work of Thierry of Chartres and Petrus Helias is most important and the major modern scholar here is Karin Margareta Fredborg, whose relevant works are listed in Ward (1995b, p. 32-33) and in Cox and Ward (2006, p. 487-488) [7].

6. I refer to a survey entitled « Cicero Rhetor : a Census of medieval and Renaissance Manuscripts containing texts of, and/or glosses, commentaries, notes on, or accessus (introductions) etc. to, Cicero's « De inventione » and the « Rhetorica ad Herennium » [i.e. the rhetorical « juvenilia »], together with certain related texts, which I have recently completed in summary outline. The project involved not only full, partial, and fragmentary texts of/from the juvenilia, but commentaries, glosses and collections of notes on them, abridgements and paraphrases of them, collections of definitions taken from them, epilogues and accessus (introductions) to them, examples meant to illustrate sections from within them (such as the late eleventh-century *De ornamentis verborum* of Marbod of Rennes, ed. Leotta, 1998. text also found in *PL* 171.1687-1692 – designed to illustrate book IV of the *Ad Herennium* ; and the *Exempla exordiorum* of the early Italian Renaissance humanist Gasparino Barzizza, designed to illustrate the *Ad Herennium* 1.4-6), addresses designed to inaugurate a course of lectures on the juvenilia (usually the *Ad Herennium*), tables of their chapters or tables of the parts of rhetoric designed to accompany reading and study of them. The search involved some 249 libraries and 1,228 manuscripts. Previous scholarship on the juvenilia in the middle ages includes Grosser, 1953, Dickey, 1953 ; Dickey, 1968, Fredborg (many papers – see bibliography in Cox and Ward, 2006, p. 487-488, and Ward (many papers – see bibliography in Cox and Ward, 2006, p. 516-517). I am preparing articles on the juvenilia for the Union Académique Internationale project, ed. P.O. Kristeller (†), F. E. Cranz (†), Virginia Brown (†) and Greti Dinkova-Bruun entitled *Catalogus Translationum et Commentariorum : Mediaeval and Renaissance Latin Translations and Commentaries*, annotated lists and guides, of which some eight volumes have been published to date. An initial oral presentation of this statistical material took place at the Fifteenth Biennial Conference of the International Society for the History of Rhetoric, Los Angeles, July 2005, and I am deeply grateful to those connected with the formation and ongoing success of that society, for their continued encouragement of and support for my activities in this regard, particularly Jerry Murphy, Brian Vickers, Martin Camargo, Margareta Fredborg, Jorie Woods, Peter Mack and Gabriele Knappe.
7. Her paper « The Grammar and Rhetoric offered to John of Salisbury : the texts by William of Conches, Thierry of Chartres and Petrus Helias », delivered at the

There has not been much general reference to this material in recent published work. Yukio Iwakuma (1993) has edited the « Introductiones dialecticae (secundum Wilgelmum) » and the « Introductiones dialecticae artis secundum magistrum G. paganellum », which make some reference to rhetoric. He has also published other valuable studies and editions, mainly in the field of dialectic [8]. Marenbon makes little reference to rhetoric in the article on William of Champeaux in the *Blackwell Companion to Philosophy*, and the same can be said for the *Cambridge Companion to Abelard* [9]. Indeed, the most promising recent articles are by Mews [10] and Fredborg [11]. The parallel field of grammar has been much studied, with valuable essays and editions, but these cannot be surveyed here [12]. The « overlap » area between grammar and rhetoric in William of Champeaux's time – mainly the *colores*, as treated in *Ad Herennium* IV – needs attention.

The *De inventione* commentary of William seems to betray some influence of « material essence realism », but the *Ad Herennium* commentary is pretty literal and not very thorough. It may be by a disciple who took over William's lecturing at Laon after William departed for Paris. Much here depends upon how we reconstruct the early career of William of Champeaux. Michaud [13] has him going first to Paris (from Champeaux), where he studied with Manegold of Lautenbach, then to Compiègne, where he studied with, or against, Roscelin. He returned to Paris, around 1095, and taught dialectic at the Cathedral School. Subsequently « already advanced in age », he studied theology and the scriptures at Laon. According to Iwakuma, however, « William might have been born between 1060 and 1070 (the year preferred by Michaud), but I myself think William's birthdate would be before 1060. Michaud's argument, which relied on Rousselot's, is not tenable at all. … William most presumably came to Paris around 1096, by which time he must have [been] educated in Laon and have gained a reputation as master of dialectic and theology. If he were born between 1060 and 1070, he would have been too

Classics in the Classroom Conference (Sydney, Australia 27-29 July 2006) is scheduled to appear in the Brepols « Disputatio series ».

8. For example Iwakuma, 1999. See also Caiazzo, 2002, p. 121, n. 2-3.
9. Marenbon, 2003b and 2004.
10. Mews, 2003a, 2004a, 2004b, 2005.
11. See bibliography.
12. See the various publications of Irène Rosier-Catach, for example, 1993, 2003a & b, 2007b.
13. Michaud, 1867, p. 73-82.

young to be so » [14]. Constant Mews on this subject writes : « Born probably during the 1050's, William (d. 1121) had certainly studied under Anselm of Laon [and his references to Manegold in the commentary *In primis*] suggest that he may have heard [Manegold also] lecture at Laon. Before this, he may also have studied at Reims [where, we may add, he may have run into Odalricus, who taught rhetoric there until around 1107…] [15]. William probably became master of the schools at Notre-Dame before 1095, when Stephen of Garlande (d. 1147) started his rise to influence… Manegold himself became a canon regular at Marbach by 1094' … William had effectively removed himself from teaching liberal arts by 1107… [16] ».

Father Hanrahan, from Vancouver, made some notes on films of the two Guilelmian commentaries, at the Pontifical Institute of Medieval Studies, Toronto, in early 1964. Summarising and commenting upon the reasoning of Mary Dickey, whose St. Hilda's B. Litt. thesis of 1953 is still the major study of the commentaries [17], he wrote of Dickey's attempt to link a remark in the *De inventione* commentary to Abelard's castration [18] :

> This all seems to me to be very weak. In fact, quite apart from the references to Master Anselm [in the said commentary], there are several references to Laon in ways that make it seem certain that the commentary comes from Laon. Besides this, there is also the fact that while the references to Master Manegold are usually by the way of other opinions, those to Master Anselm seem to be the main opinion to be accepted on the matters in question. I see no compelling reason for thinking that there is any reference to Abelard in the text cited, and there are clear references at other places to events and people of the late eleventh century, a fact which Mrs Dickey admits (p. 89) « is curious ». Thus, the commentary *In primis* [the Guilelmian *De inventione* commentary] should, I think, be taken as representing the rhetorical teaching of Anselm of Laon [19], probably in the period 1096-1100. It might be noted that in 1096 Master Anselm was

14. E-mail to Constant Mews dated 2/11/03.
15. See Ward, 1995b, index p. 361 s.vv. « Oda[e][o]lricus of Rheims », and below.
16. See the contributions by Mews, as much as the contributions of Grondeux, Miramon, Caiazzo and Mews, in this volume.
17. See above n. 6.
18. From my notes on Hanrahan's notes, taken in 1969, at Pontifical Institute of Medieval Studies.
19. Fredborg comments to me here : « I am only puzzled by Father Hanrahan letting this "Guilelmian *De Inv*. Commentary" have Anselm as a possible author, for that would entail that an Anselm quotes an Anselm ; see Dickey, 1953, p. 10, 11, 14, Fredborg, 1976, p. 5 note 11 » !

credited with persuading certain bishops from acting as witnesses in support of the bishop of Noyon accused of simony.

Juanita Ruys herself, after making a preliminary study of the York manuscript of the *Ad Herennium* commentary, preparatory to the Brepols edition on which she is engaged, with John O. Ward and John Scott, has expressed to me her feeling that William's commentary seems much inferior to that by Thierry of Chartres (and edited by Margareta Fredborg). William seems to lose sight of the distinction between the rhetorical instruction of the *Ad Herennium* and the illustrative examples there supplied, so that he leaps over major figures of rhetoric in a single line while expatiating in considerable detail on the vignettes as though they were themselves texts of instruction. By the end of the commentary, major rhetorical terms and their definitions are not even commented upon, but simply quoted directly and then passed over, as though more for the purposes of the compiler's own memory than for the instruction of others. The commentary gives the impression of being the work, perhaps, of a novice, or possibly even a student compiling it himself for the purposes of memorising the text better. Roscelin is mentioned twice in the commentary, although in the first instance he appears to be less well-known to the scribe of the York ms. who calls him « ioscelin » : this is corrected in superscript. At the end we find the use of « guerram » where one would expect « bellum » or the like, and a single use of a Greek term : « prosopeya » used by way of commentary on the term « conformatio » [*Ad Herennium* IV.LIII.66]. My own examination of the commentary suggests that we may need to adjust our own expectations to the contexts in which the work was studied at the time. The *Ad Herennium* commentary is obviously more cursory than the work on the *De inventione*, and is outstandingly uninterested in control of the philological and antiquarian aspects of the original, but is probably adequately in keeping with the requirements of the time. We will show below, however, that the attribution of both commentaries to Wiliam can be claimed. It would nevertheless seem that there is much to debate on the locale, authorship and quality of the « Guilelmian » commentaries.

Master Peter Abelard's rhetorical studies have been covered as far as is possible by Fredborg and Mews in Mews (2003a), by Ward (1995b index svv. « Peter Abelard »). It is likely that Abelard was importantly influenced in this respect by his one-time master William of Champeaux. There is little to add on this topic here, except to stress

that William's interest in rhetoric located it directly as one of the three partners under the heading of « *logica* » (the others being, of course, dialectic and grammar, « logic » being divided into « disertiva » [invention and judgement, that is, dialectic and rhetoric] and « sermocinalis » [grammar]). William was clearly interested mainly in rhetorical and dialectical arguments as modes of reaching truth, and seems to have made a profound study of Priscian's *Institutiones grammaticae* and its commentaries, glossing Priscian's work himself. Mews suggests that the appearance of copies of *In primis* and of the *Notae Dunelmenses* manuscript (Durham Cathedral Library C.IV.29) containing many references to the rhetorical and grammatical teaching of a master « G » (= William of Champeaux), at York and Durham may be due to the continental wanderings of Archbishop Thurstan of York (see n. 35 below).

A further area of interest attaching to Abelard's rhetorical studies concerns the acquaintance with rhetoric displayed by the master's mistress and co-student, Heloise. Heloise may be related to Robert of Arbrissel and certainly received an extensive rhetorical education according to the parameters of the Loire school of poets in the eleventh century [20]. This acquaintance, however, seems to have stressed *dictamen* and poetic composition, rather then the formal judicial rhetoric of the Graeco-Roman tradition, despite the fact that, at least in the Rhineland, this latter was not beyond the teaching purview of women [21]. Heloise would have shared much of Abelard's intellectual interests in the second decade of the twelfth century, and she had a good command of rhythmic prose style and whatever passed for dictaminal instruction at the time, but there is little trace of any interest in Cicero's rhetorical juvenilia. This may be explained by C. S. Jaeger's view that Heloise represented the older poetic culture of the eleventh century, rather than the newer scholastic culture of the twelfth century [22].

20. Bond, 1995.
21. See Ward, 1999 and Ward, 2000. Michaud (1867, p. 74) thinks the teaching of Manegold and his wife and daughters took place in Paris, but I find this unlikely. Michaud cites in support of his assertion a source which states that the whole phenomenon took place « in Teutonia » ! See also Mews, 2007a (and Caiazzo in this volume).
22. Jaeger, 2005, p. 138 ff.

The break-through publication on « Magister Guilelmus » is Fredborg (1976). A brief word on this paper is perhaps advisable here as the commentaries are important and Fredborg's ideas must form the basis of any further work upon them. Four pieces of evidence are under consideration : the commentary on the *De inventione* known by the incipit found in most of its manuscripts as « In primis » (= IP, Fredborg [1976, p. 1-5] = the commentary discussed in the present paper as the work of William of Champeaux) ; the « epilogue » attached in a single ms. of IP (the York ms.) to the *De inventione* commentary (= E, edited in Fredborg [1976, p. 33-39]) ; a collection of extracts from rhetorical lectures found in a Durham ms. (C.IV.29) and known from its incipit as « materia Tullii » (= MT, Fredborg [1976, p. 5ff]) [23] ; the shorter and less significant commentary on the *Ad Herennium*, associated in most manuscripts with the *De inventione commentary* known as IP, and known from its incipit as « Etsi : cum Tullius » (= the commentary discussed in the present paper as the work of William of Champeaux). For the manuscripts of these commentaries, see Ward and Cox (2006, p. 70-75) [24].

Fredborg adds decisive confirmation to a suggestion made in Ward (1972) [25] and extends the idea to argue that the author of all the other pieces above was the same William. There is some external support for this supposition. A medieval catalogue of Saint Martin's Priory, Dover n° 331.7 [26] contains a « Rethorica Willelmi » and Fredborg states that

23. A transcription of this text, made by John Scott, may be had electronically by application to John Ward (wardius@tpg.com.au).
24. Some corrections to this list : page 71, VII « Vatican, BAV, Borgh. lat. 57, f. 56r-93v » (see index p. 524 which includes this ms. here, correctly numbered !). There is a further manuscript of this commentary, in a variant version with a different incipit : ms. Bruges (Brugge) Bibl. de la Ville 553, f. 1ra-39ra *sepe. daturus precepta de eloquentia quia videbat* s. XIV. This manuscript is in the index (p. 521), but there is no reference to this page, to which there should be a reference. This version of the « In primis » commentary is very interesting as it is either a variant set of lectures delivered by William himself, or a version of those original « In primis » lectures delivered by some *magister* in the fourteenth century, or else it is a version of the original « In primis » lectures made by a rhetorical student in the fourtenth century. This version will appear as an appendix in the edition of William of Champeaux's glosses on the *De inventione* and the *Ad Herennium* being currently prepared (for Brepols) by Juanita Ruys, John Scott and myself. Other corrections to Cox and Ward (2006) are : p. 453, line 6 : "Senatur" should read "Senatu**s**" ; to n. 251 add No : colleagues of Caepio ; cf. "nichilominus" ; p. 499, line 6 : "moralita" should be "moralità".
25. See Ward, 1972a, II, p. 150, n. 7, who claims that the « M[agister] G[ulielmus] » cited often in MT was perhaps William of Champeaux.
26. Cf. Fredborg, 1976, p. 2 ; Ward, 1972a, II, p. 488.

« The authorship of master Willelmus is indicated only in the late Brügge manuscript » [27]. This ms. is Bruges, Bibl. de la Ville 553, sec. XIV [28]. In fact, the witness of this manuscript is complicated. It contains three works. The first turns out to be a variant version of IP, but omitting some of the earlier passages and thus with a different incipit. The second work is anonymous and not described anywhere. It begins « omnis philosophie ratio… », is not a commentary, but a rhetorical work following the order of the *Ad Herennium* and supplementing it with a wide variety of other texts and authors, including Cicero, Quintilian's *Institutes*, Victorinus, Apuleius (« in Digestis »), Vergil, Claudian, Lucan, Horace, Terence, together with much traditional material found in the medieval commentaries on the *De inventione* and *Ad Herennium*. It appears to be complete, to judge from its explicit « hec omnia de faceciis a me dicta non maiora actionum forensium quam omnium sermonum sunt condimenta », from which we may gather that the text belongs to the class of « facetiae », collections of witticism and bon-mots for oratorical use, relevant not only to sweeten forensic speeches (see *Ad Her*. 1.6.10), but all kinds of speeches. The third work in the ms. is the *Somnium Pharaonis* by Jean de Limoges, a thirteenth-century dictaminal manual in the form of a series of letters between Joseph and the Egyptian Pharaoh. Each of these three items is a separate booklet : they were not written at the same time. The volume derives from the library of the Cistercian Abbaye des Dunes (founded in 1107 as a Benedictine affiliate, but from 1138 onwards enrolled among the Cistercian monasteries) and is listed in their catalogue from the seventeenth century when they moved from the Belgian coast near the French border to a site in Bruges which is now occupied by the Episcopal Groot Seminarie, a training institute for priests. In the first part of the seventeenth century the monastery of Dunes absorbed another, Ter Doest or Thosan, also Cistercian, and fused the two libraries. Dunes was sacked by iconoclasts and Calvinists, and the monks, carrying their books with them, were dispersed, but recovered under their prior Charles de Visch, who began to catalogue the combined library [29].

27. Fredborg, 1976, p. 5 and cf. also p. 12.
28. In Ward, 1972a, II, p. 486 ff, the ascription to « Magister Willelmus » is noted but the « Willelmus » in question is not identified.
29. Information kindly supplied to me orally by the Municipal Manuscript Librarian at Bruges, Ludo Vandamme.

The binding of ms. 553 is the original Cistercian medieval binding and the medieval Cistercian library title, space for which on the front, or more probably on the back of the volume, is still evident, having been repasted in modern times on the verso of the page facing folio 1r, and reading « Magister Willelmus in rethorica. Tractatus de sompno pharaonis ». Now the problem is, to which of the first two treatises does the title « Magister Willelmus in rethorica » refer ? Probably the first, because this « treatise » contains a medieval non-scribal cursive title « glosa super rethoricam » whilst the second treatise has no title at all. The author of the seventeenth-century catalogue must have thought so too because he has written along the bottom of the first page (f. 1r) « [liber] Magistri Wilhelmi de rethorica et Joannes Limovicensis alias Lounha de somno pharaonis. It follows, then, that the original binder and the seventeenth-century cataloguer omitted to consider the second treatise in their volume titling [30]. The volume remains an interesting relic of fourteenth-century (?) Parisian rhetorical studies, as it must have been put together from booklets brought back to their home monastery by monks sent to Paris for further study (?).

It is therefore probable, that the title « Magister Willelmus in rethorica » does refer to the first treatise and that Fredborg is correct in her assertions regarding the witness of that manuscript for her proposal. Fredborg's other claims are also reasonable enough : that the Willelmus in question was a realist, was closely associated with the school at or of Laon [31], and indeed, in theological concerns, was certainly part « of the school of Laon » [32], was a dialectician and a man of note whose rhetorical teaching was copied in many later manuscripts in at least two versions (ms. Bruges, and the rest of the mss). Fredborg argues that Willelmus was probably not taught by Manegold of Lautenbach, but may well have been under the influence of or even taught by, another « Manegold », the one quoted in the Guilelmian commentaries. Fredborg further argues that « E » is the work of the same Willelmus and that the « M. G. » of MT is also this same Willelmus (of Champeaux), though the views expressed on common topics in IP and the other texts are sometimes a little removed, as one might expect from differing *lectio* sessions or courses.

30. For further authorship indications see the comments by Miramon, cited below.
31. Fredborg, 1976, p. 13 ; see Flint, 1976 (reprint 1988).
32. Fredborg, 1976, p. 15.

For those interested in following this matter up, there are on file (with JOW) some fifty A4 pages of typed correspondence between JOW and KMF on the authorship question, with JOW taking the view that William of Champeaux might have been the author of E, but that the author of E was not the author of IP, and that the author of IP was not the « M. G. » cited some 13 times in MT. This is probably, on balance, an unreasonably complicated view [33] and the correspondence is in any case out of date because there are nowadays more manuscripts of the Manegold rhetorical glosses to be cited in the debate. However, Fredborg's view requires us to be precise about the movements and rhetorical teaching spells of William of Champeaux, and we should also note that the York manuscript is part of a unique English double-volume presentation, made for the Augustinian Abbey of St. Mary-in-the-Fields, Leicester, founded in 1143 [34]. Like ms. Durham C.IV.29, therefore, it represents an « assemblage » of useful rhetorical (or, in the case of C.IV.29, grammatico-rhetorical) materials, put together, perhaps, by some English [35] student or students who had experience of William of Champeaux's teaching at Laon, and possibly also at Paris (and the teaching of Master Anselm, Master Menegaldus, and a Master Stephanus) [36], and was sufficiently close to the teaching of Manegaldus to include a portion from the latter's *De inventione* gloss at the beginning of the York commentary volume. It may even be that the teacher who wrote the York glosses circulated portions of Manegaldus's gloss as part of his teaching enterprise. Was William of Champeaux, then, a senior lecturer in the arts in the early 1090's at Laon, before removing to Paris ? Is E a Paris-based *quaestio* or another Laon text?

An edition of the two William commentaries has been accepted (in principle) by Brepols, at the hands of Juanita Ruys, John Scott and John Ward. A draft edition of the the York manuscript and the equivalent in other manuscripts has been completed provisionally, for both the *De inventione* commentary and the *Ad Herennium* commentary. An introduction and annotation is to be provided by John Ward and John Scott, whilst Juanita Ruys and John Scott will do the

33. See Ward, 1978, p. 47, n. 60.
34. Ward, 1972a, II, p. 208.
35. For one instance of the links between Laon and England see Benton, 1970, p. 195-197. On Archbishop Thurstan of York as the link figure see Mews (forthcoming).
36. Fredborg, 1976, p. 5-6. On ms. C.IV.29 see Hunt, 1941-1943 (1980, p. 196-198) ; Ward, 1972a, II, p. 145-153.

apparatus criticus and the text. This work will take some two or three years to complete. Irene Caiazzo and Charles Miramon have also expressed interest in these commentaries [37]. The latter has done important work on the canon law content of the glosses, in particular the terms « spiritualia et temporalia » [38]. Professor Miramon has communicated to me further reasons for ascribing the commentaries in question to William [39].

It is interesting in this connection that the previously circulated rhetorical Durham glosses (MT) contain on folio 214rb a useful comment on the link between rhetoric and canon law. The passage occurs as a comment on « utilitas autem aut in corpore posita est aut in extrariis rebus » (*De inv*. 2.56.168 « Advantage lies either in the body or in things outside the body »), and forms part of the author's discussion of « deliberative oratory » (« Nunc ad deliberationis praecepta pergamus » – 2.52.157) [40] :

> This form of consideration, when translated to ecclesiastical affairs, is found to be very necessary. For what pertains to the advantage of the church itself must be carefully examined as far as the body of the church is concerned, that is to say, what pertains to salvation, that is, without which salvation cannot be attained, without baptism in the faith of Christ, for example, and without the charity which operates through love and without other things which cannot be excused or avoided. Then there are the side-issues, which relate to adornment or amplification of the main theme, concerning, for example, the sons of priests – who may not become

37. They have both made important contributions in this area, not least in Paris conferences convened by Irène Rosier-Catach, which I have had the privilege of hearing, Caiazzo on « Magister Menegaldus » and Miramon on the Guilelmian *De inventione* commentary and the *Glosulae* (see their contributions, in this volume).
38. Miramon, 2006.
39. He mentions a list of books at the Abbey of St.Victor which dates from the first third of the twelfth century (found on the verso of the last folio of ms. Paris, BnF, lat. 14614, edited in Ouy, 1999, t. 1, p. 39) : *Priscianum utrumque ; Tullium Tusc. ; Platonem ; Agellium ; Summam doctorum ; Macrum (sic pour Macrobium ?) ; Topica Aristot. ; Sidonium ; Dialect. veterem ; Versarium (?) cum commento bono ; closulam super Dial. ; commentum Guillelmi in Rhetor. ; Rhetoricam utramque ; Stacium ; commentum bonum in Par. ; Chron. metrop. ; Lucanum ; Virgilium ; Anfuls. (?) ; Phisicam ; Tullium de Off. ; Ovid. de Fast. ; Musica bona ; Ovid. Magistri.* The « commentum Guillelmi in Rhetor » seems to indicate either the *In primis* or the *Etsi cum Tullius* commentaries, or both, but the manuscript to which the list refers is probably lost today. The list may correspond to some books bequeathed by William to his own foundation. Professor Miramon also feels that there are references in the William commentaries to affairs dealt with at the Councils of Autun in 1077 and Clermont in 1095, which would support the arguments of Hanrahan and Fredborg.
40. What follows is a very free paraphrase : the original will be found at folio 214rb.

> themselves priests – and the rule that no one should become a priest under the age of thirty, and similar things. Here, when some necessary cause demands, some dispensation can be arranged from these matters where some power of dispensation is felt to exist. It should be noted, however, that certain matters were previously set up [constituta] to elaborate an idea, which now seem in a certain way to related to [the central theme of one's] freedom from harm so that no one willingly committing an outrage can be saved, as when someone makes use of two wives at the same time, or copulates with a relation, or, having made some vow breaks it with a (casual ?) remark (*apud dictum*) upon a word, and similar things. We say « willingly » since if someone marries a relation, but does not know this, and no charge of negligence can be levelled in regard to any inquiries he made or should have made, then he should not be condemned. In the same way, if some adulterous woman, posing as a legitimate wife, at night or via some fraud which cannot be guarded against, submits herself to some honest man, he should not be labelled an adulterer nor for that reason condemned. Again, if someone having made a vow to adopt the monastic life should break the vow and take a wife before he executes his vow, and should afterwards wish to repent and dismiss the wife, he should only be allowed to fulfil his vow if the wife agrees, and, if she does not, he must remain in the state of marriage. He should not be condemned for this since he broke his vow not willingly but by the necessity of involvement in marriage, and so it should be decided in similar matters. In making dispensations of this sort, as far as these matters which pertain not to the main themes of the church but to its ramifications, care should be taken that immunity not be granted. It should, moreover, be noted that Cicero in this division of the theme of advantage does not treat of advantage as far as it relates to the soul, but only as it relates to the body. We must understand why he does this, etc.[41]

The glossator's next comment comes at 2.57.170 « puto igitur… », so the commentary is meant only as a general orientation. Nevertheless, the above passage, which should be worked on until we have it right, shows how apparently abstruse matters relating to the depths of Graeco-Roman rhetoric could, in the thinking of the time, prompt relevant considerations concerning matters of the deepest contemporary significance.

I presented a paper at Paris in February 2007 on William's *Ad Herennium* commentary, and in particular how it confirms or weakens the authorship attribution and how it relates to the Rheims *Ad Herennium* commentary by Odalricus [42]. I found that William is far

41. The emphasis upon « intention » here is familiar to us from the ideas of Abelard and Heloise. See Mews, 2005, Index, p. 303 s.v. « Intention ».
42. See Ward, 1995b, index p. 361 s.vv. « Oda[e][o]lricus of Rheims ».

less dependent upon the *Ad Herennium* commentary by Manegold (of Lautenbach ?), preserved three-parts complete in one manuscript and obviously a master work on the subject, than Odalricus, whose gloss is obviously influenced by Menegald, but also has some links that need to be explored with William's gloss. On the general nature of rhetorical understanding evident in the Guilelmian commentaries, see Fredborg (1976, p. 21-32) and to a lesser extent Ward (1972a, II, p. 154-220).

A further large task for those interested in this topic is the study and edition of the commentaries on the *De inventione* and *Ad Herennium* by « Magister Menegaldus » [43]. This « Magister Menegaldus » may be Master Manegold of Lautenbach and the first task of anyone interested in this field is the identification of the author and his relation to the author of other works ascribed to a « Manegold» in the eleventh or early twelfth centuries. If we follow the reasoning of C.S. Jaeger in his *The Envy of Angels*, it should not surprise us that « Magister Menegaldus » was a key charismatic figure who probably combined the oeuvre and career of all those « Manegolds» identified over the years by previous scholars [44]. A mid-twelfth-century *De inventione* commentator lumps all his predecessors under the rubric « Menegaldus et eius seguaces » [45]. The manuscript survival of the rhetorical glosses by « Magister Menegaldus» is impressive and deserves a full study. Filippo Bognini (filippo.bognini@unimi.it), formerly a student of Professor Gian Carlo Alessio, has expressed interest in this work and has collected films of the relevant manuscripts. Renato de Filippis, who has recently completed a doctoral thesis entitled « Storia della retorica nell'Occidente latino fra Tardoantico e alto Medioevo (secc. IV-XI) », written under the direction of Professor Giulio d'Onofrio, is also interested in these commentaries, with plans to edit. Surprisingly, there are no manuscripts of the work of « Magister Menegaldus » that post-date the turn of the eleventh century, whereas the commentaries of later scholars, not least those of Magister

43. Margareta Fredborg writes « It is going to be particularly interesting to have a focus on the relationship [between William of Champeaux] and the Manegold commentary cluster. I also hope that you can use the Abelardian "links" by Mews and myself [written] for "your" Festschrift » : e-mail to JOW dated 3-12-06. See also Caiazzo, 2002, p. 111-114.
44. Jaeger's work (Jaeger, 1994) on Manegold is to some extent dependent upon Ward, 1972a. There are a few more comments in Ward, 1995b, but on the whole « Magister Menegaldus » has not received the attention his work deserves. See Caiazzo's contribution in this volume.
45. Ward, 2003, p. 163.

Guilelmus, are amply represented in later medieval manuscripts. None, however, were printed – the earliest printed commentary in this area was the Guarino da Verona gloss on the *Ad Herennium* (stripped of all signs of authorship and somewhat abridged) [46].

It might be asked why the texts discussed here should be studied at all today, remote and philologically ignorant as they seem to us to be. The « reasons », perhaps, might be initially set out thus :

a. the manuscripts exist, that is, they have survived the turmoil of the centuries, and must be put into context to be meaningful and to reveal information of value for western cultural history. We must, of course, realise that an unknown number of similar manuscripts did *not* survive the turmoil of the centuries ;
b. because these manuscripts refer primarily to a context-rich antique past (vis-à-vis logical and grammatical items which on the whole do not do so), they can be used to document the history of « humanism », i.e. that veneration of / pragmatic uses for the past and past texts ; medieval attitudes can be usefully compared, here, with the attitudes adopted / fashionable in the Renaissance, the nineteenth century and our own day ;
c. because rhetoric was a « foreign » art in the medieval religious, revealed truth-oriented context, the reasons for its continued study can be interesting and may emerge from close study of the mss themselves. How do we reconcile the religious, truth-oriented approach of the middle ages, with the relativist, « truth = persuasion » attitude of classical times (and our own day) ?
d. (cf. a. above) the manuscripts perhaps include items that reflect the teaching of Abelard's master William of Champeaux and may be related to grammatical and rhetorical studies which were very advanced at that time ;
e. (cf. b. above) because the Graeco-Roman art of rhetoric *was* so context-specific, we are challenged to identify the changes of user-contexts over the centuries, despite which, the art seems to have remained relevant ; this can be a valuable aspect of cultural and broader history ;
f. (cf. a. above) because a culture's emphasis / shape / identity is much related to what went on in its classrooms – and these texts

46. For all these commentaries see Ward and Cox, 2006, p. 70-75.

are very likely classroom documents – the manuscripts must be studied to reveal what went on in those classrooms.

Other reasons could perhaps be added, but these are a start [47]. It remains to say that any little-explored texts deriving from the period of intellectual ferment that laid the foundations of the so-called European « Renaissance of the Twelfth Century » should be edited and studied carefully until they have yielded their full quota of information about the broad cultural questions and matters at issue that exercised intellectuals in the period 1075-1025 A.D. [48]. We may learn much about the nature and reasonable goals of contemporary intellectual endeavour from such study.

47. For further elaboration see Cox and Ward, 2006.
48. For the period in general and its significance see Moore, 2000, and the review by Ward, 2002.

La *sacra pagina* et les écoles du premier XII^e siècle

Cédric Giraud
Université Nancy 2

Avant que l'Université médiévale ne codifie par écrit, encore que de manière lacunaire et le plus souvent *a posteriori*, la manière d'enseigner une discipline, d'évaluer un élève ou de recruter un maître, l'historien ne possède que de faibles lumières concernant le fonctionnement des écoles médiévales antérieures au XIII^e siècle. De la bibliographie consacrée aux écoles du premier XII^e siècle et synthétisée dans un ouvrage récent [1], deux faits principaux apparaissent avec netteté :

– Il est difficile d'après les seules « sources historiques » (cartulaires, chroniques, correspondances…) de reconstituer le fonctionnement des écoles. Elles ne livrent que de rares renseignements, d'interprétation souvent délicate. Pour ne prendre qu'un exemple simple, la présence dans un acte ou une source narrative du titre de *magister* n'est pas dénuée d'ambiguïté. L'appellation peut aussi bien désigner la situation d'un maître tenant effectivement école que renvoyer à un simple titre de courtoisie porté par un lettré [2]. Il faut donc recourir aux productions que les manuscrits nous font connaître.
– L'examen des œuvres issues des écoles n'est cependant guère plus aisé et requiert de s'interroger sur la portée réelle des témoignages rassemblés : devant des ouvrages pédagogiques

1. Voir notamment les travaux classiques de Paré, Brunet, Tremblay, 1933 ; Lesne, 1940 ; Delhaye, 1947, ainsi que les contributions de Verger, 1994, p. 123-145 ; 1998, p. 249-273 et, 2003, p. 17-28. Une bibliographie, composite à défaut d'être complète, est fournie par García Andreva, 2000, p. 474-501. La synthèse est due à Riché – Verger, 2006.
2. Sur le titre, voir l'analyse sémantique de Renardy, 1979, p. 80-86 ; Weijers, 1987, p. 133-142 et Teeuwen, 2003, p. 95-97.

théoriques (comme le *Didascalicon* d'Hugues de Saint-Victor), il faut se demander si l'idéal décrit correspondait à un programme effectif ; en outre, face à des textes dont la tradition manuscrite est d'une complexité redoutable (il suffit d'évoquer les différentes versions d'une glose biblique), il faut affronter la question du statut littéraire des œuvres transmises par les manuscrits : versions de scribes indépendants ou remaniements de cours effectivement professés ?

C'est dire que pour documenter tant la vie d'un centre scolaire que la teneur d'une *lectio*, il faut recourir à une méthode cumulative prenant en compte les indices les plus divers. D'une mise en série de ces renseignements, on peut donc espérer une image plus juste de la vie scolaire au XII^e^ siècle. De fait, la difficulté de ce travail et parfois son impossibilité expliquent les querelles historiographiques qui émaillent la littérature sur les écoles : les centres de Chartres, Laon et Saint-Victor même n'ont pas échappé à cette mode qui est en même temps un signe positif quant à la croissance des études historiques [3].

1. Les centres scolaires du nord-est

En droit, tout centre scolaire, même le moins développé, peut revendiquer un enseignement en *sacra pagina* qui est consubstantiel à l'apprentissage même des *rudimenta* : apprendre à lire, c'est apprendre le psautier. De plus, quelle que soit la nature de l'école (cathédrale, monastique, privée…), l'éducation dispensée est avant tout « professionnelle » et vise à former des clercs capables de réciter l'office et d'assurer la prédication [4]. L'originalité de quelques centres scolaires tient au succès que leurs maîtres acquièrent dans l'enseignement de la Bible : à Reims comme à Laon, les élèves se pressent pour entendre un enseignement qu'ils ne peuvent trouver ailleurs. La célébrité des maîtres opère donc un classement entre centres scolaires dont certains continuent à former de manière élémentaire le clergé,

3. Sur Chartres, voir Southern, 1970, p. 61-85 ; 1982, p. 113-137 et 1995, p. 58-101, et de manière similaire, Keats-Rohan, 1987, p. 193-203 et les réponses de Dronke, 1971, p. 117-140 ; Jeauneau, 1964, p. 821-865 ; Häring, 1974, p. 268-329 ; Giacone, 1974, p. 30-51 ; Jeauneau, 1995, p. 23-24 et 1997, p. 97-111 ; Verger, 1997, p. 19-32. Sur Laon, voir Flint, 1976, p. 96-104 ; Colish, 1986, p. 7-22 et Giraud, 2010, p. 21-25. Sur Saint-Victor, voir l'essai de Van Liere, 1996, p. 209-222.
4. Voir par exemple, Delhaye, 1947, p. 251-252.

alors qu'une minorité d'autres devient des « grandes écoles » spécialisées notamment en *sacra pagina* [5]. Les premières mentions abondantes d'un enseignement significatif en *sacra pagina* au tournant du XI^e siècle concernent Laon : auparavant et ailleurs les choses sont plus ténues.

Dans le présent cadre, notre but a été uniquement de signaler les principaux centres scolaires censément importants en renvoyant à la bibliographie pour plus de détails. Le Nord-Est et les écoles cathédrales ont donc été privilégiés : ont été exclues les écoles de la Loire dont la spécialité n'est pas la *divinitas*, en dépit des critiques adressées par Abélard sur ce point à un des quatre *magistri divinorum librorum*, sans doute Ulger d'Angers [6]. Quant à Paris, avant Hugues de Saint-Victor et Abélard, et encore de manière sporadique pour ce dernier, la place tenue par la *sacra pagina* demeure difficile à déterminer.

1.1. Reims

Concernant les maîtres rémois, on peut se reporter aux articles classiques de John Williams [7] ainsi qu'à la synthèse récente de Patrick Demouy [8]. Dans la seconde moitié du XI^e siècle, grâce à plusieurs maîtres fameux, la ville gagne une réputation solide dans l'enseignement des arts profanes, sans pour autant que soient négligées les Écritures : sont alors notables Herimann, maître de 1043 à 1075, Bruno chancelier depuis 1076 et futur fondateur de la Chartreuse, Jean, futur moine à Saint-Évroul [9] et Godefroid de Reims [10], tous attestés à Reims dans les années 1070 [11]. L'éclat de Laon sous Anselme semble diminuer la réputation de la métropole qui retrouve sa renommée sous Albéric (1118-1136).

5. Sur cette expression calquée de l'allemand, voir Classen, 1983, p. 1.
6. « Quorum etiam unus qui in Andegavensi pago magni nominis magister viget… » (Petrus Abaelardus, *Opera theologica II*, 4, 77, p. 301.1109-1110) ; « Quorum unus in Francia, alter in Burgundia, tercius in pago Andegavensi, quartus in Bituricensi, multa catholice fidei vel sanctis doctoribus adversa non solum tenent, verum etiam docent » (Petrus Abaelardus, *Opera theologica III*, II, 63, p. 439-440.1000-1003).
7. Williams, 1954, p. 661-677 ; 1964, p. 93-114.
8. Demouy, 2005.
9. Ordericus Vitalis, *Historia Ecclesiastica*, p. 166-170.
10. Williams, 1947, p. 29-45 ; Boutemy, 1947, p. 231-255.
11. Williams, 1954, p. 663-671 ; Demouy, 2005, p. 165-169.

1.2. Laon

On a pu suivre le cursus d'une vingtaine d'élèves pour ce centre qui constitue l'école par excellence en *sacra pagina* pour l'Occident des années 1090 à 1120 [12]. Contrairement à une opinion bien ancrée dans l'historiographie, le rayonnement de Laon ne s'arrête pas avec la mort d'Anselme en 1117. On peut encore suivre la trace d'élèves de Raoul dans la décennie 1120.

Plutôt que sur Anselme davantage connu, il vaut la peine de s'arrêter sur la figure de Raoul. Contrairement à Anselme dont l'enseignement et la réputation s'attachent avant tout à la *sacra pagina*, Raoul a enseigné les arts libéraux. Il est, en effet, l'auteur de deux traités qui portent sur l'arithmétique (*De abaco* et *De semitonio*) [13]. Comme les deux œuvres n'ont guère suscité l'intérêt, il est difficile de les apprécier, sauf pour signaler que le *De semitonio* atteste les talents pédagogiques de Raoul [14]. On peut également signaler qu'à la différence d'Anselme dont on ne conserve aucun ouvrage comparable, Raoul a donné un enseignement dans au moins une matière du *quadrivium*. Il est possible que, dans la formation des élèves, Raoul se soit occupé plus particulièrement du *quadrivium*. Cela n'exclut pas en tout cas un enseignement en *sacra pagina*, puisque la tradition manuscrite médiévale et moderne attribue à Raoul les commentaires sur le Cantique des cantiques (« dit E ») et l'Apocalypse (*Deus et Dominus pater*) rattachés par d'autres témoins à son frère Anselme. Il est, par ailleurs, certain que la Bible glosée est une œuvre collective laonnoise à laquelle les deux frères ont largement participé. Concernant la part prise par Raoul, on connaît la tradition scolaire indiquée par Pierre le Mangeur selon laquelle Raoul est responsable de la mise en ordre de la Glose sur Matthieu [15]. Il n'est donc pas interdit de supposer un partage des tâches entre les deux frères. Des témoignages concordants insistent par ailleurs sur l'atmosphère religieuse de l'école qui mène les élèves à une véritable conversion et à l'adoption d'une vie régulière. Le processus a-t-il d'abord valu pour les maîtres qui, à partir

12. Pour ce paragraphe, cf. Giraud, 2010, p. 108-149.
13. Les deux ouvrages sont conservés dans Paris, BnF, lat. 15120, cf. Nagl, 1890, p. 87-133, et Peden, 1994, p. 385-397.
14. Peden, 1994, p. 370-374, notamment p. 374 : « Ralph was a born teacher : he goes carefully and at leisure from rule to example to application ».
15. « De hoc habes glosam Rabani. Non tamen habes hanc glosam intitulatam cujus auctoris sit et ideo incertum est unde magister Radulphus, frater magistri Anselmi, qui glosaturam ordinavit, eam assumpsit », cité par Smalley, 1985, p. 5.

d'un enseignement profane, se sont ensuite spécialisés dans l'étude des Écritures ?

1.3. Autres diocèses de la province

En l'absence de sources narratives explicites, on est, dans le cas le plus favorable, réduit à compiler en une liste monotone les noms de maîtres que livrent les chartes épiscopales, sans que l'on soit toujours certain que les *signa* relevés signifient une activité pédagogique effective. Les indices rassemblés par Charles de Miramon sur Châlons impliquent l'existence d'une tradition scolaire sous l'épiscopat de Guillaume de Champeaux (1113-1122) [16]. Cependant, en dehors des sentences théologiques de Guillaume, il est en l'état impossible de déterminer les productions auxquelles cette école cathédrale a pu donner lieu. À peine peut-on signaler plus tard la présence d'un maître Régnier dans les actes de l'évêque Geoffroy (1131-1142) [17].

À Senlis, la charge d'écolâtre n'est officiellement établie que dans la seconde moitié du XII^e siècle et l'on ne relève que le nom de maître Dreu dans une charte de 1133-1334 [18]. Même atonie à Amiens et Beauvais, où la consultation des chartes amiénoises de la première moitié du XII^e siècle permet de retrouver le seul maître Rainier de Pinconio [19], tandis que celles de Beauvais livrent les noms des maîtres Foulques et Godefroi en 1148 [20].

À Arras, les écolâtres connaissent des carrières plus remarquables, puisque trois d'entre eux deviennent archidiacres et que l'un de ceux-ci accède à l'épiscopat [21]. Enfin, l'existence d'une prébende destinée à faire vivre l'écolâtre explique sans doute les listes bien fournies pour la

16. Voir l'article de Charles de Miramon dans le présent volume.
17. Lesne, 1940, p. 275, n. 2.
18. Lesne, 1940, p. 313-314.
19. Acte 26 du *Cartulaire du chapitre de la cathédrale d'Amiens*, 1905, p. 35-36.
20. Lesne, 1940, p. 314-315. Il faut aussi faire mention de maître Pierre en faveur duquel Eugène III demande une prébende à l'évêque de Beauvais en 1152, cf. *PL* 180, col. 1498D-1499B.
21. Cf. l'écolâtre Robert (1097-1113), devenu ensuite archidiacre d'Ostrevant (1116-1138), maître Hugues archidiacre (1145), et Frumaud, chanoine d'Arras, écolâtre (1142-1157), archidiacre d'Ostrevant (1157) puis évêque (1174-1183), cf. les actes signalés par Tock, 1991, p. 389 et 360.

première moitié du XII^e siècle à Soissons [22], Noyon [23], Cambrai [24], Tournai [25] et Thérouanne [26].

On ne connaît pas en général le contenu de l'enseignement dispensé. Le silence des sources historiques et la discrétion des productions intellectuelles permettent légitimement de supposer que le niveau des cours demeure élémentaire. Le cas de Gautier de Mortagne, ancien élève de l'école cathédrale de Tournai, illustre un fait maintes fois relevé : après une formation locale, l'élève doué ou aisé se rend dans un grand centre, en l'occurrence Reims, parfaire la formation reçue ailleurs. De fait, les maîtres eux-mêmes de ce type d'écoles cathédrales n'ont eu qu'un rayonnement très restreint. Le cas mieux étudié de Tournai montre un recrutement local, puisque deux des quatre écolâtres alors connus sont des anciens étudiants de l'école capitulaire [27].

2. LES GENRES LITTÉRAIRES [28]

Les genres littéraires découlent du statut même de la discipline. Comme le rappelle un ouvrage récent à la thèse audacieuse mais salutaire, *theologia* ne désigne pas une discipline séparée dont l'inventeur serait Abélard et qui viserait à l'explicitation rationnelle du donné révélé [29]. *Theologia* équivaut à la Révélation dans son ensemble, c'est-à-dire aussi bien les Écritures que le mouvement de réception des écrits sacrés appelé plus tard « Tradition ». En ce sens, les genres littéraires du premier XII^e siècle relèvent tous dans leur conception, si pas dans leur réalisation, du genre de l'introduction à l'Écriture. De

22. Sur les écolâtres Bernard (1101), Hugues (1103-1107), Geoffroy (1110), Ingelramne (1117), Geoffroy (1122-1132), Hugues (1135), maîtres Gautier et Gilbert (1138), voir Lesne, 1940, p. 311 et Carolus-Barré, 1975, p. 128.
23. Cf. l'écolâtre Garmunde (1102), l'écolâtre Foucher (1108-1119), Simon de Dorlenz (1115), maître Pierre (1132) et Robert (1155), voir Lesne, 1940, p. 320.
24. Cf. les écolâtres Werinbold (fin XI^e s.-début XII^e s.), Odalric (1103), Géry (1113), Eustathius (acte entre 1116-1131, 1133), maîtres Mion et Gautier (1134), cf. Lesne, 1940, p. 322-323.
25. Cf. les écolâtres Garmunde (1101-1107), Hotfrid (1116-1121), Gautier III (1125-1126), Guerric d'Igny (1131-1136), maîtres Letbert (1141) et Simon (1146-1149), voir Lesne, 1940, p. 336 et Pycke, 1986, p. 271-279.
26. Cf. la série de maîtres : Otton (1112), Milon (1127), Hugues (1130) et Herman (1130-1133), Odon (1145-1146), voir Lesne, 1940, p. 332.
27. Pycke, 1986, p. 278.
28. Clair panorama dans Châtillon, 1984, p. 163-197 ; sur les pratiques pédagogiques, voir Dahan, 1999, p. 91-108. Les œuvres sont le plus souvent répertoriées par Landgraf, 1973.
29. Donneaud, 2006.

plus, le flou relatif autour des sources de la *sacra pagina* explique que les Pères puissent parfois être inclus dans le canon scripturaire, comme l'atteste le cas complexe d'Hugues de Saint-Victor [30]. Socialement, le phénomène a aussi des répercussions pour les théologiens qui reçoivent à ce moment même le statut de continuateurs des Pères.

2.1. Les gloses bibliques

On ne relève rien de neuf pour la critique d'attribution de la Glose depuis les travaux classiques de B. Smalley [31]. Il n'a pas été encore possible de donner à chaque livre glosé un auteur [32]. Il semble même que les progrès réalisés dans la connaissance de la Glose compliquent encore le schéma initial : Anselme et Raoul ont donné l'impulsion à un mouvement qui continue ailleurs qu'à Laon [33] et donne naissance à différentes versions pour un même livre biblique. On attribue avec vraisemblance à Anselme la glose sur les épîtres pauliniennes, les Psaumes, le Cantique des cantiques et l'évangile de Jean, tandis qu'on peut donner à Raoul de Laon la responsabilité de la glose sur Matthieu et à Gilbert l'Universel celle de la glose sur les Lamentations et probablement aussi sur le Pentateuque et les Grands Prophètes [34]. Il faut noter un mouvement salutaire de retour aux manuscrits avec les éditions parues ou en cours d'Alexander Andrée [35].

2.2. Les commentaires scripturaires

C'est un important chantier qui était au point mort. Les commentaires sont prolixes, mal attribués et présentent des traditions manuscrites abondantes. Le genre des commentaires pose le problème, non résolu, des origines de la *quaestio* sur la définition de laquelle le consensus n'est d'ailleurs pas total. On s'accorde à reconnaître que la *quaestio* apparaît au tournant des XI^e-XII^e siècles, notamment dans une série de commentaires pauliniens dont le plus caractéristique est édité en *PL* 153, col. 11-566, parmi les œuvres de Bruno de Reims.

30. Ott, 1949 et Berndt, 1988.
31. Smalley, 1935b, p. 235-262 ; 1936, p. 24-64, dont les conclusions sont reprises dans Smalley, 1983[3], p. 46-66. L'importance historique de son œuvre est remise en contexte par Southern, 1985, p. 1-16.
32. Cf. le récent tableau récapitulatif fourni par Tischler, 2005, p. 387-394.
33. Gibson, 1992b, p. 5-27. Sur la diffusion de la Glose, voir Zier, 2004, p. 155-184.
34. Cf. Mazzanti, 1999, p. 1-19.
35. Andrée, 2005. Ce chercheur suédois prépare une édition de la glose anselmienne sur Jean ainsi que des commentaires laonnois apparentés.

Le dossier fait actuellement l'objet d'une reprise par Maria Valeria Ingegno qui a soutenu, sous la direction de Gilbert Dahan, une thèse sur plusieurs commentaires de *I Cor*. du XII^e siècle. Les premiers résultats de ses travaux tendent à remettre à l'honneur la ville de Poitiers.

2.3. Les florilèges

Il s'agit de dossiers d'autorités bibliques et/ou patristiques et/ou magistrales avec toutes les combinaisons possibles [36]. Le *Sic et non* d'Abélard est la partie émergée de l'iceberg. Il n'existe, en effet, pas de recensement complet de ces florilèges dont la portée est sans aucun doute scolaire : une de leur finalité est de nourrir les *quaestiones* en rassemblant thématiquement des autorités sur un point disputé.

2.4. Les recueils de sentences

Ce genre, distinct du précédent en raison de son organisation générale, donne lieu, avec une réussite variable, à un exposé de la foi chrétienne [37]. On peut en faire remonter l'éclosion aux années 1120-1130 où il est illustré par tous les grands maîtres du temps : disciples d'Anselme de Laon comme Lotulphe de Novare sans doute responsable du recueil *Principium et causa* (ps. *Sententiae Anselmi*), Abélard avec les *Sententiae* dites *Hermanni*, Hugues de Saint-Victor avec les *Sententiae de divinitate*. Le genre culmine dans les décennies 1140-1150 avec le *De sacramentis* d'Hugues de Saint-Victor, la *Summa sententiarum* d'Othon de Lucques et les *Sententiae* de Pierre Lombard [38].

2.5. Les monographies et les lettres

Consacrées à un point précis, monographies et lettres sont apparemment plus éloignées du monde scolaire que les autres productions, mais en reflètent fidèlement les débats [39]. Elles constituent à ce titre des sources qu'il est utile de croiser avec les autres productions scolaires.

36. Pour un recensement chez les cisterciens, voir Falmagne, 1997, p. 73-176.
37. Sur le genre sententaire, voir la bibliographie indiquée dans mon article du même volume.
38. Pour le classement et les éditions, voir Landgraf, 1973.
39. Ott, 1937.

2.6. De la profération orale à la formation d'une école

La distinction en genres littéraires et œuvres, pour commode qu'elle soit, ne résout pas les problèmes posés par les manuscrits à notre disposition. Une série de filtres, parfois imperceptibles, masque la réalité d'une *lectio* en *sacra pagina* : l'irréductible barrière qui existe entre toute prise de parole et sa *reportatio*, la distance entre remaniement de cours et réécriture de scribe, les différences accidentelles ou volontaires entre les manuscrits, en un mot le phénomène même de la transmission considéré sous tous ses angles. Lorsque l'on étudie un manuscrit de l'époque, on oublie parfois que toutes les phases de la transmission sont concentrées de manière invisible dans le témoin manuscrit. Il faut, par conséquent, l'interroger en tentant de distinguer les différentes strates de la vie de l'œuvre depuis sa profération orale jusqu'à sa fixation manuscrite. On peut proposer quelques pistes pour mener à bien l'enquête :

- Oral/écrit [40] : il convient de s'intéresser à tous les signes d'oralité dans une œuvre dont on suppose qu'elle provient d'un milieu scolaire. Si un *dicit* ne suffit pas à affirmer une performance orale, l'accumulation d'indices renvoyant à des débats, identifiés ou non, rend licite le rattachement à une communauté scolaire en activité. Il faut cependant prendre garde à la survie parfois longue des débats dans le monde scolaire : trente ans après la mort d'Anselme de Laon, certaines de ses sentences sont toujours alléguées comme contemporaines. *Mutatis mutandis*, la même prudence qu'en paléographie s'impose : une position doctrinale, comme une écriture, donne un *terminus a quo* mais rend le *terminus ad quem* parfois délicat à fixer.
- Profération/diffusion : la mise par écrit répond également à des logiques complexes : la vocation du *scriptorium* d'une cathédrale est de copier les actes épiscopaux, non de diffuser l'enseignement d'un écolâtre. Cela explique que l'on ne retrouve des manuscrits de certaines œuvres qu'à une distance relative de leur lieu d'enseignement, tant la mise par écrit implique des moyens matériels et humains encore rares au début du XII^e siècle. De plus, les étapes intermédiaires entre la prise de note par l'élève et sa fixation définitive dans un *codex* nous échappent le plus souvent.

40. Voir Mews 1990, p. 475-500.

– Remaniement de cours/réécriture de scribes : les critiques ont fréquemment erré en ces matières en prêtant aux maîtres ce qui revenait aux scribes – c'est méconnaître la « pluriattribution » [41] d'un même texte pour en multiplier indûment les états –, ou l'inverse, ce qui revient à faire passer des réécritures scolaires pour des accidents négligeables de la transmission du texte. Il faut tenter de réduire au maximum la difficulté en faisant la part du travail de copie et en analysant la matériel restant d'un point de vue philologique et doctrinal. Les sentences d'Anselme de Laon, textes courts autorisant la comparaison entre un grand nombre de manuscrits, attestent une certaine stabilité dans la transmission et permettent d'éliminer aisément les fautes manifestes consécutives à la copie (saut du même au même etc.). Sauf cas particuliers, les variantes qui demeurent sont peu significatives et rendent donc la détermination de leur statut (remaniements du maître, des élèves ou variantes des sous-archétypes ?) moins cruciale. En revanche, les recueils laonnois présentent des remaniements d'une portée bien supérieure : ces textes offrent des fins très différentes dont l'interprétation a été controversée. En fait, un examen précis montre que ces différentes fins renferment des matériaux apparentés aux doctrines enseignées à Laon : il semble donc logique de conclure que ce sont des remaniements scolaires issus d'un même milieu et non les réécritures personnelles de scribes indépendants. On peut dans ce cas parler d'une seule et même œuvre, car le remaniement porte sur les parties finales et laisse intact le reste du texte. Reste à savoir qui est responsable de ces états : le maître ou ses élèves ? un auteur ou un milieu ?
– Authenticité et attribution : la question de l'auteur n'est pas anachronique car les médiévaux étaient déjà sensibles au phénomène de l'attribution et de la pseudépigraphie, dans la mesure où la question de l'*auctor* est indissociable d'une théorie des *auctoritates*. Cependant, comme celle-ci n'est formalisée au premier XII^e^ siècle que pour les Écritures et les Pères, l'auteur d'un recueil se préoccupe plus de l'authenticité des *sententiae* qu'il rapporte que de l'attribution du recueil qu'il compose.
– Pour contourner cette difficulté de l'anonymat des textes scolaires, on a eu recours dès la fin du XIX^e^ siècle à la notion d'école. Elle permet de rattacher des œuvres anonymes à un

41. Sur cette notion, cf. Dolbeau, 1999-2000, p. 33-61.

milieu sans pour autant les attribuer expressément à un maître. Faute de mieux et utilisée avec discernement, la notion est appropriée car elle traduit bien plusieurs significations médiévales de l'anonymat. Dans certains cas, il est assuré que l'anonymat n'est pas un effet de l'indifférence ou de l'ignorance des contemporains et des copistes, mais de l'évidence : on n'attribue pas une œuvre car le milieu de copie ou de réception en connaît fort bien la provenance. Ce qui est anonyme par évidence peut alors devenir pour un autre copiste ou un milieu différent anonyme par ignorance. L'indifférence à l'attribution peut aussi venir, de manière apparemment paradoxale, de son autorité : le statut de manuel occupé par certains recueils rend leur identification superflue. La réception coutumière et le succès d'une doctrine dispensent de s'inquiéter de son origine. Dans certains, plus que les maîtres ce sont les textes qui « font école » : n'est-il pas alors plus fondé de parler par exemple d'une « école des *Glosulae* », plutôt que de chercher à recréer une « école de maîtres » à partir des noms citées dans les textes ?

– De l'école cathédrale à l'école de pensée : plusieurs critères, complémentaires et idéalement cumulables, peuvent aider à définir les différentes manières de « faire école » :
  - ✓ critère local : ce principe a été illustré par les travaux de Richard Southern et Valerie Flint sur les écoles de Chartres et Laon. Avant d'affirmer ou non l'existence d'une école de pensée (« school of »), il convient d'en mettre en valeur l'existence institutionnelle (« school at »).
  - ✓ critère doctrinal : pour l'école germanique représentée par Martin Grabmann et Arthur Landgraf, l'école d'un maître existe là où l'on peut constater des parentés textuelles soit en raison de la reprise par différents auteurs d'un même texte de base, soit du fait de similitudes doctrinales entre diverses œuvres, ou encore en vertu de la combinaison des deux phénomènes. Cependant, il faut noter que le critère interne, pour être nécessaire, demeure insuffisant, tant la référence à un même auteur fait se recouper convergences et divergences doctrinales [42].

42. Pour des points de comparaison, voir Honnefelder, 1995, p. 249-262 ; Courtenay, 1995, p. 263-292 et Stammkötter, 2004, p. 371-383.

- ✓ critère moral : les exemples des écoles chrétiennes antérieures comme postérieures au XII^e siècle attestent que l'idéal d'un ordre religieux ou le modèle intellectuel, charismatique, voire affectif fourni par un maître est aussi important que la transmission doctrinale [43]. Par conséquent, l'existence d'une école se démontre également grâce à toutes les sources qui documentent les attentes des contemporains par rapport à la renommée magistrale (*fama magistri*) [44].

Idéalement, l'histoire des écoles au XII^e siècle se doit d'être une histoire « totale » : alors que la plus grande abondance des sources rend cette exigence moins pressante et sa réalisation sans doute plus irréaliste pour les siècles postérieurs, l'histoire de la vie scolaire au XII^e siècle a tout à pâtir d'une trop étroite spécialisation. À défaut de pouvoir toujours réaliser seul le travail depuis l'édition des sources jusqu'à leur interprétation doctrinale, l'historien des écoles ne saurait trop rapprocher ses propres questionnements et réponses de disciplines comme la philologie ou la philosophie. Ce va-et-vient méthodologique que le colloque sur les *Glosulae* a tenté de pratiquer constitue la meilleure traduction de la situation même des écoles du XII^e siècle où les méthodes pédagogiques, les avancées doctrinales et les regroupements institutionnels défient tout cadre d'interprétation univoque.

Dans le domaine de la *sacra pagina*, le renouvellement peut venir d'une prise en compte plus large des sources manuscrites ou d'éditions réellement critiques de commentaires encore mal attribués. Rapprocher la « théologie » des écoles de celle pratiquée dans les monastères ou des problématiques supposées propres au *trivium* ouvre une autre voie d'avenir qui reste encore largement à explorer.

43. Voir déjà Landgraf, 1973, p. 27 et p. 61 ; Stammkötter, 2004, p. 381-382 ; Reinhardt, 1991, col. 1712-1714 ou, dans le même sens, Bitton-Ashkelony et Kofsky, 2006, qui montrent que l'unité d'une l'école vivante du IV^e au VII^e siècle tient non à une transmission monolithique mais un idéal ascétique commun. Sur l'importance de l'amitié et de l'affectivité comme ciment des écoles, voir Münster-Swendsen, 2006, p. 308-309.
44. Cf. le relevé possible pour la seconde moitié du XII^e siècle : Iwakuma et Ebbesen, 1992, p. 173-210.

Datation des textes et traitement des recensions multiples [1]

Dominique Poirel
IRHT

Pourquoi dater les textes ? N'ont-ils pas leur fin en eux-mêmes, dans une relation avec leur lecteur qui, d'une certaine façon, abolit la distance et le temps ? Dater les textes, n'est-ce pas les « historiciser » dans le pire sens du mot, en rapetisser la signification et faire d'eux la résultante d'une époque, d'une région et d'un milieu ?

En dépit de ce que ces objections ont de sérieux, situer les œuvres dans le temps demeure pour l'historien une opération essentielle. Dater les textes, c'est non seulement les rapporter aux circonstances plus générales de leur naissance et de leur réception pour mieux comprendre les uns et les autres, mais c'est aussi les faire entrer dans un réseau complexe mais ordonné, dans lequel ils « dialoguent » les uns avec les autres, non de façon anarchique, mais selon des relations d'antériorité et de postériorité qui l'orientent et l'animent. Dater une série de textes ne leur retire pas de sens à chacun, mais ajoute au contraire un « sens » à la série tout entière, dessine une progression, permet de mesurer des changements ou au contraire des constantes, retrace ainsi la « vie » d'un thème, d'une question, d'une œuvre fameuse [2].

Pour cette raison, la datation des œuvres, comme leur identification[3], est une opération difficile mais cruciale : l'on s'y confronte bien souvent au danger des raisonnements circulaires, ou pire à celui des échafaudages sans fondement solide mais à croissance indéfinie.

1. On me pardonnera, j'espère, de prendre surtout mes exemples dans des questions auxquelles j'ai été personnellement confronté, directement ou non.
2. Voir en dernier lieu la « Conclusion » par Jacques Dalarun et Bruce Venarde de l'ouvrage collectif Dalarun, 2006 ; voir aussi les « Testimonia minora » concernant Robert d'Arbrissel, *ibid*. p. 609-654.
3. Sur l'identification des œuvres, voir Poirel, 2005.

Une erreur d'identification ou de datation peut en effet entraîner des conséquences en chaîne sur l'interprétation des œuvres, d'autant que toutes les interprétations déduites les unes des autres paraissent confirmer en retour l'hypothèse qui en réalité les soutient. Le cercle vicieux est alors un danger constant, surtout lorsque la complexité d'un problème et la somme des compétences diverses que requiert sa résolution obligent presque tous les lecteurs à faire confiance à des choix qu'ils se sentent incapables de critiquer, à plus forte raison de remplacer.

C'est pourquoi il est sage en pratique :

a. de se mettre en quête des faits irréversibles, qui ne peuvent pas être interprétés en deux ou plusieurs sens différents ;
b. pour tous les autres faits, de recenser les diverses interprétations dont chacun est susceptible ;
c. enfin, à partir de ces diverses variables lucidement reconnues, de reconstruire l'ensemble des « scénarios » possibles. Par « scénario », nous entendons une hypothèse complexe reliant entre elles plusieurs hypothèses ponctuelles, de façon à offrir un schéma d'interprétation général.

Face donc à un problème complexe (par ex., datation d'une œuvre, puis d'une autre, puis interprétation de leur chronologie relative, puis question d'un lien d'influence de l'une à l'autre, ou d'une troisième sur les deux à la fois), il convient de recenser, pour chaque élément douteux, la totalité des réponses possibles ; puis, de conjuguer entre elles ces diverses réponses, de générer en les combinant tous les scénarios possibles ; enfin d'écarter parmi ceux-ci tous ceux qui se heurtent à une objection recevable, c'est-à-dire à l'un de ces faits strictement irréversibles dont on a parlé.

En procédant de la sorte, ou bien le nombre des faits irréversibles est tel qu'il ne reste plus qu'un scénario unique : on peut alors soutenir ce dernier avec assurance, aussi longtemps bien sûr que les éléments sur lesquels il repose ne seront pas remis en cause par les progrès de la science. Ou bien les faits irréversibles sont en nombre insuffisant et l'on se trouve donc affronté à une pluralité de scénarios, certes plus ou moins probables, mais qu'il n'en convient pas moins de décrire et de soupeser tous, l'un après l'autre, sans aucune prévention. On examine alors la vraisemblance interne de chacun, mais aussi l'éventuel éclairage qu'il projette sur d'autres faits périphériques : il est fréquent en effet qu'une hypothèse juste n'explique pas seulement les faits pour laquelle on la convoque, mais d'autres encore, de façon inattendue. Au

terme de ce classement des hypothèses complexes, l'historien est bien en droit d'exprimer son intime conviction et de marquer clairement sa préférence pour l'une d'entre elles, mais cet arbitrage sera d'autant plus convaincant que l'ensemble des scénarios concurrents aura bien été présenté au lecteur, si possible à égalité dans un premier temps, et que l'historien aura expliqué en toute clarté et modération les raisons sur lesquelles il fonde, pour finir, son intime conviction.

De cette façon, au lieu d'entraîner de force le lecteur par un système insécable d'hypothèses suggestives et séduisantes, ou bien on le convainc de façon définitive en lui permettant de refaire pour son compte le même chemin qu'on a fait soi-même, ou bien on lui donne les éléments dont on dispose pour affiner, corriger ou contredire, lui aussi de façon raisonnée, le scénario présenté, c'est-à-dire pour faire progresser la recherche [4].

1. DATER LES ŒUVRES ANONYMES

Comment dater les textes dont on ignore l'auteur ? Au moyen de quelques évidences, mais dont la mise en œuvre est souvent malaisée :

– Le texte à dater n'est pas postérieur au **manuscrit** le plus ancien qu'on ait conservé. On datera donc le texte à partir de l'analyse comparée de son écriture (C. Samaran, R. Marichal, *Catalogue des manuscrits en écriture latine portant des indications de date, de lieu ou de copiste*, 1961→ ; voir aussi http://www.palaeographia.org/cipl/cmd.htm), ou encore de sa décoration. Puisqu'un homme garde globalement l'écriture qu'il a apprise dans son jeune âge, il est présomptueux de vouloir la dater dans une fourchette plus étroite qu'une génération. En revanche, la décoration, au moins à partir du XII^e^ siècle, obéit à des phénomènes de mode, grâce à quoi des spécialistes comme François Avril et Patricia Stirnemann parviennent à dater assez sûrement les manuscrits dans une fourchette de vingt ans environ, du moins pour une région donnée [5].
  La rareté du nombre d'erreurs de copie – pour autant qu'on puisse la mesurer avec certitude – donne certes une présomption

4. C'est ce que, très imparfaitement, nous avons tenté de faire dans Poirel (2002) sur la question des « appropriations trinitaires » et des relations à leur sujet entre Pierre Abélard et Hugues de Saint-Victor.
5. Avril, Stirnemann, 1990.

de proximité textuelle avec l'original, mais il faut se garder de passer hâtivement d'une proximité textuelle à une proximité chronologique : une copie presque parfaite peut avoir été réalisée très tard d'après un modèle très ancien ; en sens inverse un copiste peut déformer gravement un modèle pourtant contemporain. D'autre part, il faut garder à l'esprit qu'une œuvre soigneusement revue et corrigée par un tiers donnera souvent une impression paradoxale de grande fidélité, puisque les erreurs apparentes y seront en plus petit nombre que sur une copie produite par un copiste moins attentif, parce que moins interventionniste. La rareté des erreurs de copie manifestes est souvent l'indice soit d'une grande fidélité, soit d'une grande infidélité ; elle trahit soit une grande proximité, soit un grand éloignement par rapport à l'origine.

– Le texte à dater n'est sûrement pas antérieur à sa **source** la plus tardive qu'on a pu repérer. Un relevé minutieux des sources explicites (citations) et implicites (emprunts) permettra, dans la mesure où leur date de rédaction, de mise en circulation ou de traduction est connue, de donner à l'œuvre un *terminus a quo* [6].
Encore faut-il vérifier ensuite l'authenticité des œuvres ainsi repérées (attention aux attributions d'éditions anciennes) : la meilleure démarche consiste donc à se reporter aux éditions critiques et à lire leurs introductions.
De même, il convient de s'assurer que la relation de dépendance chronologique n'est pas à inverser : une œuvre identifiée comme source ne serait-elle pas dépendante au contraire de l'œuvre qu'on veut dater, et donc postérieure à celle-ci ? Ou encore, est-il sûr que les deux œuvres entre lesquelles on a établi un lien de dépendance littéraire ne dépendent pas à égalité d'une troisième œuvre, ce qui annule les conclusions chronologiques qu'on s'apprêtait à tirer ?
Une connaissance de la tradition directe et indirecte des œuvres sources est souvent utile. En effet, il est fréquent que des œuvres bien connues – classiques et Pères, par exemple – soient citées sous le nom de leur auteur originel, certes, mais ne soient connues qu'à travers une source intermédiaire. Souvent, le recours à cette source intermédiaire se laisse déceler par des variantes de copie. En sens inverse, il convient de s'assurer que

6. Aldama, 1936. L'usage par Isidore d'œuvre de Grégoire le Grand aide à dater ses propres écrits.

l'œuvre en laquelle on se propose de voir une source était concrètement accessible : la plupart de Tacite n'a été redécouverte qu'à partir du Pogge et ne peut donc – sauf découverte inédite – avoir servi de source.
Parfois, la recherche des sources permet de pointer avec une certaine précision vers un milieu, voire un auteur ; mais il est bon, comme toujours en histoire, d'argumenter au moyen d'au moins deux types indépendants de démonstrations [7].

– L'identification des **textes satellites**, qui dans les manuscrits accompagnent l'œuvre étudiée, est très importante, non seulement pour comprendre la façon dont elle a été reçue (contexte grammatical ou théologique d'un texte de logique), mais encore pour engranger des indices sur sa provenance, surtout lorsque la comparaison stemmatique permet d'affirmer que telle ou telle œuvre accompagne celle qu'on étudie depuis l'origine de sa transmission [8].

– L'analyse de la langue peut aussi fournir des indications. Si l'examen du style est souvent assez imprécis quant à ses résultats, à moins de faits très caractéristiques (particularités du cursus, emploi répété de tournures rares, style très personnel), celui du **lexique** est souvent plus productif [9]. Certains termes, en particulier ceux appartenant au langage des écoles et de l'université, ont une histoire qu'il n'est pas impossible de retracer en consultant les concordances imprimées ou informatiques (*Patrologia latina database*, *Library of Latin texts*, etc.) ainsi que les index d'autres éditions critiques [10]. Si tel mot n'apparaît dans aucune œuvre datable avant les années 1160, on peut

7. C'est ce que Patricia Stirnemann et moi avons eu l'occasion de faire à propos du *Florilegium angelicum* : d'abord ma collègue a situé la naissance de ce texte dans l'abbaye de Montiéramey, par l'étude de la décoration des manuscrits, ensuite la recherche des sources et parallèles a mis en évidence l'attribution de sa préface à Nicolas de Montiéramey, voir Stirnemann, Poirel, 2006. De même, la recherche des parallèles textuels, l'utilisation de textes rarissimes au XII^e siècle – extraits du *Satyricon* de Pétrone – et l'histoire de la tradition manuscrite nous ont permis d'attribuer à l'entourage de Jean de Salisbury un texte inédit, Poirel, 2004b.
8. L'analyse du contexte permet non seulement de dater les œuvres, mais parfois encore de les identifier. Voir par exemple Wilmart, 1936 ; voir aussi notre étude Poirel, 2006, p. 579-607, spéc. p. 594-599. Là encore, l'examen du contexte est confirmé par d'autres indices : prosopographie, comparaison de la prosodie, histoire littéraire. Sur l'étude systématique des textes satellites d'une œuvre et son apport à l'étude de sa réception, voir Mariani, 1999.
9. Sur l'analyse du cursus, voir notamment Janson, 1975.
10. Voir Dolbeau, 1993 [en ligne] http://lemo.irht.cnrs.fr/28/mo2809.htm.

présumer que l'œuvre à dater, si elle présente ce mot, doit probablement être datée à partir de cette époque. Une recherche des termes rares est donc utile.
Encore faut-il s'assurer que l'édition critique est fiable et que, sans parler d'erreurs plus graves, elle n'a pas, par exemple, détaché malencontreusement *identitas*, mot connu de l'Antiquité, en *id* et *entitas*, ce dernier terme étant sensiblement plus récent.

– Enfin, une relecture serrée du texte recensera toutes les **réalités** présentes dans le texte qui peuvent fournir des indices de datation et de localisation : noms propres, *realia*, événements, renvois à d'autres auteurs ou à d'autres œuvres, indices de polémique permettant de rapprocher le texte à dater avec d'autres œuvres discutant de la même question, etc. Il n'est pas besoin de détailler davantage ce type d'enquête : c'est ici le spécialiste du domaine étudié qui sera le plus apte à percevoir ce qui est ou non indice de datation. En effet, une part d'interprétation contrôlée est ici nécessaire. Telle indication vague est-elle une « allusion » à un événement qui permettrait de dater le texte ? Une certaine impatience à trouver des indices de datation est parfois la meilleure façon de n'en trouver que de fallacieux. Mieux vaut alors oublier cette question de la datation et « écouter » l'œuvre en se faisant aussi réceptif que possible à ce qu'elle exprime, à ses particularités, à son mouvement propre. N'est-ce pas ainsi qu'un mélomane reconnaît l'auteur, ou du moins l'époque et la région d'origine d'une œuvre qu'il ne connaissait pas ? Au fond, s'il n'y a aucun indice et si l'œuvre n'est datable qu'assez grossièrement, c'est peut-être parce qu'en effet la question est moins importante que pour d'autres œuvres. Une datation large mais fiable peut alors suffire.

2. DATER DES TEXTES DONT ON CONNAÎT L'AUTEUR

Certains historiens, comme Damien Van den Eynde, se sont efforcés de retrouver pour divers auteurs (Abélard, Bernard de Clairvaux, Hugues de Saint-Victor, Rupert de Deutz) la **succession** des œuvres et, pour certaines, leur datation absolue. L'érudit franciscain procédait en recherchant les lieux parallèles, puis en les comparant de façon à déceler de l'un à l'autre un progrès sensible en matière de style ou d'idées. De cette façon, il aboutissait à des enchaînements chrono-

logiques plus ou moins longs, en sorte que la datation précise d'une ou de plusieurs œuvres entraînait par voie de conséquence un ou plusieurs terminus pour toutes les autres œuvres de la série [11].

Cette méthode, bien que répandue, est à notre avis très dangereuse. Il n'est pas sûr que l'auteur progresse indéfiniment, ni que nous soyons en mesure de percevoir ce qui est un progrès à ses yeux. Parfois, une recherche trop « brutale » des parallèles aboutit à forcer des rapprochements, à sous-évaluer l'importance du contexte ou de la destination particulière de chaque œuvre, à oublier que les œuvres ont pu évoluer dans le temps, de recension en recension, et que l'auteur a pu mener plusieurs ouvrages de front sur une assez longue période. Enfin, plus complexe est l'échafaudage de probabilités sur lequel s'appuie une datation, plus faible est la confiance qu'on peut accorder au résultat final [12].

Au fond, dater les écrits d'un auteur est surtout important en ce que cela permet de trancher parmi plusieurs interprétations possibles de son œuvre entière et des évolutions dans lesquelles elle s'insère. Il y a donc quelque chose d'intellectuellement gênant à dater deux œuvres l'une par rapport à l'autre d'après le progrès doctrinal ou littéraire de l'une par rapport à l'autre, puisque c'est exactement le contraire de ce qu'on souhaiterait faire en bonne méthode. Un *nescimus* honnête, mais qui préserve l'avenir, vaut mieux qu'une présomption trop vite transformée en certitude et qui risque d'engager pour longtemps la recherche sur de fausses pistes.

Les mêmes moyens employés pour des œuvres anonymes valent a fortiori pour des œuvres attribuées à un auteur : observation des manuscrits, des sources, du lexique, des réalités extérieures nommées. Une attention particulière est requise pour les **autocitations** et les renvois internes.

L'étude des **parallèles** est à manier avec précaution : tel auteur peut se citer longtemps après. Cependant, on peut présumer, avec prudence,

11. En particulier Van den Eynde, 1960.
12. Ainsi, un scénario combinant plusieurs hypothèses problables aura lui-même une probabilité décroissante à mesure que ces hypothèses probables seront plus nombreuses. Si l'on pouvait quantifier la probabilité d'une hypothèse, on dirait que deux hypothèses probables chacune à 75 % n'aboutissent pas à un scénario probable à 75 %, mais à $(75/100)^2 = 56{,}25$ % ; si l'on ajoute une troisième hypothèse elle aussi probable à 75 %, puis une quatrième, une cinquième, une sixième et ainsi de suite, les scénarios qui en résultent verront leur probabilité tendre graduellement vers zéro : 42,18 %, 31,64 %, 23,73 %, 17,79 %, etc.

qu'un nombre élevé de parallèles entre deux œuvres, surtout s'ils ne sont pas facilités par la communauté de sujet et de destination, a quelques chances de suggérer une certaine concomitance ou proximité chronologique dans la rédaction.

Qu'un **thème** soit ici plus ramassé, là plus étoffé, peut s'interpréter dans les deux sens : il s'est résumé, ou il a développé son propos. Presque aussi importante que la vigilance à découvrir ce genre d'indices est le sens critique avec lequel on soupèse les déductions qu'on en a soi-même tiré.

Enfin, il faut prendre garde au fait que la rédaction d'une œuvre, surtout si elle de quelque ampleur, a bien pu s'étaler sur une **longue période**, connaître une alternance d'interruptions et de reprises, être accompagnée de l'écriture d'autres œuvres concomitantes. Soit donc une œuvre écrite sur plus de dix ans : il se pourrait qu'entre son début et sa fin l'auteur ait composé un texte plus court, qu'on trouve la preuve que le début de la première est antérieur au second, sans qu'on puisse étendre cette déduction à l'ensemble de l'œuvre considérée.

3. TRAITER LES TEXTES À RECENSION MULTIPLE [13]

Notre fréquentation quasi constante de l'imprimé a fini par nous habituer à cette idée que les textes sont fixes, alors qu'en l'absence du « bon à tirer », il n'y a aucune raison pour qu'ils n'évoluent pas, comme le fait la parole orale ou le texte mis en ligne. Nous distinguons par exemple trois ouvrages dits « Theologia » d'Abélard, alors qu'ils sont le même ouvrage constamment remis sur le chantier ; encore ces trois *Theologiae* ne sont-elles que trois recensions principales parmi d'autres plus nombreuses [14].

Cette instabilité des textes est à la fois gratifiante et troublante. Gratifiante parce qu'elle permet, une fois qu'on l'a correctement interprétée, de saisir sur le vif les retouches petites ou grandes de l'écrivain, de mesurer l'évolution de sa pensée, de mettre en évidence la découverte qu'il a fait de sources nouvelles ou la prise en compte d'événements nouveaux. Troublante, parce qu'elle soulève à la fois tout un écheveau de questions sur l'authenticité, la datation (absolue et

13. Voir notre article Poirel, 2003.
14. Petrus Abaelardus, *Opera theologica III*, p. 66-72.

relative), la cause et la transmission des diverses recensions [15]. Or ces questions dépendent pour une part les unes des autres : les raisons d'une révision dépendent par exemple de la datation relative des deux recensions comparées ; celle-ci est souvent corrélative à la question de l'auteur, etc.

Tout invite le lecteur moderne à escamoter la difficulté et à se concentrer sur l'une des recensions repérées, sans toujours s'avouer à lui-même les raisons de son choix, et à rejeter la diversité des faits, au mieux dans l'apparat critique, au pis dans l'oubli ; ou, ce qui est plus nocif encore, à construire un texte monstrueux, hybride de l'une et l'autre recension. Il faut bien sûr y résister, et viser selon les cas :

- une publication entièrement ou partiellement sur plusieurs colonnes, lorsque les changements sont substantiels [16] ; ce choix paraît plus clair qu'un texte unique signalant les diverses strates par une panoplie de procédés typographiques (gras, italiques, crochets droits, crochets pointus, etc.) [17].
- lorsqu'ils sont plus légers, le choix suffit d'une recension principale éditée dans le texte, les leçons de l'autre étant alors logées dans un apparat séparé, ou distinguées dans un apparat critique unique par des gras [18].
- au pire, pour une édition provisoire, le choix d'une recension unique, l'indication claire de ce choix et sa justification.

La multiplicité des recensions est au fond la situation la plus normale au Moyen Âge. Tant qu'un auteur ou une collectivité s'intéresse à une œuvre, il est normal qu'il ou elle s'efforce d'améliorer celle-ci, de l'adapter, de la conformer toujours davantage à ses propres attentes. Chaque copie est une occasion d'intervenir, de façon plus ou moins consciente et volontaire. Certains textes sont certes plus exposés que d'autres à l'instabilité : les autorités, textes sacrés, normatifs ou largement enseignés, sont théoriquement plus constantes ; mais pour les autres, tout est permis, surtout dans une culture écrite qui pratique si largement le démarquage et la réécriture [19].

15. Voir Poirel (2002) sur la question des « appropriations trinitaires » et des relations à leur sujet entre Pierre Abélard et Hugues de Saint-Victor, spéc. p. 131-154.
16. Iohannes Scottus Eriugena, *Periphyseon*, éd. 1996-2003.
17. Iohannes Scottus Eriugena, *Periphyseon*, éd. 1968→.
18. Hugo de Sancto Victore, *De archa Noe, Libellus de formatione arche* ; Hugo de Sancto Victore, *De tribus diebus*.
19. Voir en dernier lieu Goullet, 2005 ; Hamesse, Weijers (éds), 2006.

Même les textes les plus prestigieux sont soumis non seulement à la loi d'une inévitable déformation naturelle, par inattention des copistes, mais aussi à cette évolution artificielle et parfois inverse, qui provient au contraire du sens critique des mêmes copistes : sachant que les textes tendent à se corrompre, eux-mêmes tendent à les corriger, parfois justement (c'est souvent alors indécelable) parfois de façon ingénieuse mais erronée (cela est décelable, mais d'interprétation délicate) parfois de façon ouvertement maladroite (on a plus de chances de comprendre ce qui s'est passé). En conséquence de cette alternance de corruption et de correction, on peut avoir une série de variantes comme celle-ci : *quicumque*/*qui cum te*/*quae cuncte*/*cuncti qui*. Alors que le contexte montre sans équivoque que les leçons intermédiaires sont sûrement erronées, rien ne permet de choisir entre les deux leçons extrêmes *quicumque* et *cuncti qui* puisqu'elles ont la même signification. De la sorte, on ne peut savoir si *cuncti qui* est une correction ingénieuse après que la leçon originelle *quicumque* se soit dégradée, ou si c'est l'inverse qui est vrai.

La question d'une multiplicité de recensions survient lorsqu'en collationnant divers témoins d'une même œuvre, on remarque, outre les inévitables erreurs de copie, un nombre suffisant d'écarts substantiels qui ne peuvent s'expliquer que par un acte littéraire, conscient et délibéré. Ou, suivant une autre approche, il y a multiplicité de recensions lorsque la discussion stemmatique fait apparaître non pas un archétype, mais deux ou plusieurs [20]. Jusqu'à ce qu'on comprenne clairement le sens du processus, il importe alors d'envisager les diverses hypothèses d'évolution de l'un à l'autre.

Assez souvent au Moyen Âge, on observe une tendance générale à développer et à enfler les œuvres, par exemple en ajoutant de nouvelles

20. Hugo de Sancto Victore, *De tribus diebus*, spéc. p. 197*-221*.

autorités, de nouveaux arguments, ou en subdivisant certaines questions. Il est donc vraisemblable que les textes les plus complets soient les plus récents ; mais ce n'est là qu'une présomption et il faut être prêt à envisager l'hypothèse inverse.

Les principales questions que soulève la question des recensions multiples sont :

- Y a-t-il un seul auteur pour l'ensemble des recensions, sinon à qui attribuer chacune ?
- En quoi consiste leur divergence ? Quelle est sa nature, son importance ?
- Dans quels manuscrits, dans quelle région chaque recension a-t-elle circulé ?
- Laquelle est la première, laquelle est la seconde, éventuellement la troisième, etc. ?
- Quelles raisons ont présidé au remaniement de l'une à l'autre ?
- À partir de quel manuscrit ce remaniement a-t-il été opéré, et de quelle façon : par réécriture, continuation, interpolation, juxtaposition de leçons concurrentes ?
- Le réviseur s'est-il appuyé sur des sources neuves ?

Comme on l'a dit, ces questions s'enchaînent les unes les autres : il convient donc d'envisager les diverses réponses possibles à chacune d'elles, puis de les croiser pour engendrer les diverses hypothèses complexes qui en résultent, enfin de vérifier pour chacune si elle n'est pas gravement contredite par un fait péremptoire. Dans le meilleur des cas, une seule hypothèse complexe demeure ; sinon, il faut présenter celles qui demeurent et évaluer leur probabilité en fonction de l'ensemble du contexte historique et doctrinal [21].

21. Voir Elfassi, Martin, Andrés Sanz (éds) (2008).

William of Champeaux
Remarks on the tradition in the manuscripts

Klaus Jacobi
Freiburg

Forty years ago we had little knowledge of the philosophy of William of Champeaux. Lefèvre and afterwards Dom Lottin had published some theological *sententiae* written by William. But we had no textual evidence of William's teaching in the *scientiae sermocinales*. We merely knew the stories told by Abelard, and we had the testimony of John of Salisbury, who reports on his studies at the schools of Paris.

In the meantime, William has been invested with an amazing quantity of treatises on grammar, dialectic, and rhetoric. Lambert Marie de Rijk, Niels Green-Pedersen, Karin Margareta Fredborg, and especially Yukio Iwakuma discovered a lot of texts in the libraries which they ascribed to William of Champeaux. And Constant Mews put the pieces found by the research of the named scholars and others together and showed how well they harmonize.

My intention today is to try a step back from Mews. I think the situation which I have outlined is a very good occasion for an examination of the arguments through which texts are ascribed to a person. Such an examination shall be my subject today.

I have not mentioned the work done by Irène Rosier-Catach on William's presence in the treatises on grammar of late eleventh and early twelfth century. Indeed, I will not extend my studies to the theory of grammar. On the one side I am not an expert in that field ; on the other side our whole conference is devoted to it, so that the experts can apply my studies to it, if they wish to do so.

Let me start with a bit of theory. The arguments with which we are dealing here are arguments through circumstantial evidence. Let the

single arguments be independent of one another. With each new argument the degree of probability for a thesis increases, but without ever reaching the degree of certainty. Let « 0 » stand for impossibility and « 1 » for necessity or certainty. « p » may in our case be a shortening of « this treatise is to be ascribed to William of Champeaux ». The index « $_i$ », or the indices « $_1$ », « $_2$ » … to « $_n$ » may stand for single circumstantial evidences. Then can the probability of p in view of i be symbolized by « w_i (p) ».

If it is probable that p, it is nevertheless always possible that not p. The probability that not p is 1 minus w_i (p).

If the single circumstantial evidences are independent of one another, the formula for the probability of not-p is the product of (1 - w_i (p)) ▪ (1 - w_2 (p)) ▪ … ▪ (1 - w_n (p)). The formula for the probability of p is : 1 *minus* that product, that is 1 - (1 - w_1 (p)) ▪ … ▪ (1 - w_n (p)).

You can of course value the single evidences according to your esteem of their probability. If you value for instance two evidences with equal value of ½ for p, ½ for not-p, the combined value of probability for p is ¾.

I shall not use numerical values in the following reflections. I will only sometimes say that in my opinion an argument is strong or an argument is weak.

Enough of mathematical theory. Two points are important : 1. Several probabilities cannot result in certainty, though they can come near to certainty. 2. Single arguments by circumstantial evidences do not confirm one another, but several independent arguments for a thesis p increase the probability of that thesis.

We shall meet different types of arguments :

– Arguments from the appearance in the manuscripts, as
  – written by the same hand or
  – written in a sequence,
  are usually brought for *pro* the ascription-thesis ;

but we shouldn't overlook the evidence *contra* as
  – blank place between two treatises for instance.

– Arguments from ascription to a person in an *Incipit* or an *Explicit* are typically *pro*-arguments. Because the names are mostly given by initial letters only, there remains room for doubts.

There are

– Arguments from later testimonies, who mention a thesis of master William (*m. w.*). If this thesis can be shown in a treatise,

that is taken as an argument for ascribing the treatise to master William.
- Arguments from content or style are taken as help for judging in which period a treatise may be written.
- Arguments from verbal agreement are the strongest arguments for coherence of different treatises. But there remains room for doubts how this coherence should be explained.

I will now come to the texts and the arguments by which these texts are ascribed to William of Champeaux.

De Rijk called our attention to a manuscript in Vienna, Österreichische Nationalbibliothek, VPL 2499 [1]. The manuscript is a piece of a collection. Its title is *Introductiones dialecticae*. At its end we find the concluding remark : *hec predicta <et> consequencia sunt introductiones secundum Wilgelmum*.

Yukio Iwakuma has studied and edited these *Introductiones* together with other pieces, which follow in the Vienna-codex and together with another version of the same *Introductiones* which he found in Escorial e IV 24 [2].

After the remark on f. 29r the writer of the manuscript leaves half a page blank. But in the remark the author refers to *et consequencia*. De Rijk and Iwakuma take the two pieces together as *Introductiones dialecticae*. In the first part, f. 23r-29r, the subjects are *vox*, *oratio*, *propositio categorica*, *propositio hypothetica*. The second part, f. 29v-32v, begins with a recapitulation of the discussions on categorical propositions given in the first part. Then follows « a full discussion of hypothetical propositions » [3] and of « basic rules of inference » [4].

In spite of the separation made in the Vienna-manuscript by the blank half page, I think De Rijk and Iwakuma are right to take both pieces together. The second one is a continuation of the first one, and together they form a full introduction to logic.

Additional evidence comes from the Escorial-manuscript. There we have on f. 98v-102r a text with the title *Introductiones dialecticae artis*

1. Rijk (de), 1967, vol. II, Part One, chapter I/2 : « Analysis of the Manuscripts », p. 92 ; chapter III/2 : « Two Tracts on Logic from the School of William of Champeaux », p. 130-139.
2. Iwakuma, 1993.
3. Iwakuma, 1993, p. 47.
4. Mews, 2005, p. 81.

secundum magistrum G. paganellum. These *Introductiones* correspond closely to parts (1) plus (2) of the Vienna- *Introductiones*.

When writers of manuscripts name persons in the *Incipit* or *Explicit*, they are not always trustworthy. And here it seems that in the Vienna-manuscript and in the Escorial-manuscript different persons are named. *Magister G.* could stand for *Magister Guilelmus* and be harmonized with *Wilgelmus*. But can William of Champeaux be meant by *Guilelmus paganellus* ? Constant Mews found an explanation : « The name *Paganellus* is unusual, but it could have been another way of presenting William's cognomen *de Capellis* (from the fields), if *paganellus* is a variant of *pagellus* or small *pagus* (a patch of countryside) » [5].

If we trust the writers of the manuscripts and accept the identification of *Wilgelmus* and *magister G. paganellus*, the *Introductiones* can very well be connected with master William of Champeaux.

But the *secundum* in both the Vienna-*Explicit* and the Escorial-*Incipit* deserves our attention. Iwakuma's opinion is that both *Introductiones* are « written by master William himself in preparation of his lectures » [6]. He argues for this opinion by pointing to phrases like *Quod exemplo demonstrandum est* : « The occurrence of » those phrases « suggests that our […] *Introductiones* are not *reportationes* » [7]. This is a weak argument, I think, not strong enough to decide the question of authorship. Is it probable that a master writes two very similar texts ? Is it not more probable that different advanced students brought their notes and reminiscences on lectures which they had heard in the form of *Introductiones secundum Wilgelmum* ?

Iwakuma has edited not only the *Introductiones* found in the Vienna- and the Escorial-manuscript, but also other texts of those manuscripts. And he ascribes them likewise to William of Champeaux.

The text of the second part of the *Introductiones* in the Vienna-manuscript breaks off unfinished. The rest of the page is blank. Then follows on the next folio a text (3) with Questions on *vox* and *dialectica* (f. 33r-35v). And this is followed by a treatise (4) on *media*.

5. Mews, 2005, p. 81.
6. Iwakuma, 1993, p. 48.
7. L. c.

In the Escorial-manuscript the situation is more complicated. The main text of that manuscript is Macrobius' commentary to Cicero's *Somnium Scipionis*. On f. 52v-53v there are diagrams belonging to the commentary. On free places around these diagrams are texts written which certainly do not belong to the commentary : one text (2) with the title *Introductiones Porphyrii* (f. 52rv) and a treatise on *media* (3).

The writer of the Vienna-manuscript wrote texts (3) and (4) as a sequence. The same holds true for the texts (2) and (3) in the Escorial-manuscript.

In the Vienna-manuscript there is no sign that the texts (1) and (2) on the one hand and (3) and (4) on the other hand are seen by the writer of the manuscript as connected. In the Escorial-manuscript there is clearly no connection. The texts (2) and (3) are not written by the same hand as the *Introductiones dialecticae*. According to the description of the manuscript the folios at the end of the manuscript with the *Introductiones dialecticae secundum G. paganellum* have even other dimension as the folios with the texts (2) and (3) in the middle of the manuscript. If the texts (2) and (3) are to be connected with the *Introductiones*, then the reason can certainly not be evidence taken from the situation in the manuscript.

Let's first have a look at the two similar treatises on *media* delivered in both manuscripts, the Vienna one and the Escorial one. Niels Green-Pedersen and Yukio Iwakuma give an argument for attaching these treatises to William of Champeaux. Green-Pedersen has studied commentaries to Boethius' *De differentiis topicis*, found in the miscellaneous manuscript with logical works from the twelfth century Orléans, Bibl. mun. 266 [8]. In three of these commentaries there are references to the teaching of some *M. W.* The authors of the commentaries do not always agree with the teaching of *M. W.* All these references are carefully excerpted and commented on by Green-Pedersen. *M. W.* can very well be *magister* William of Champeaux. Relevant to the treatises on *media* is fragment 18, taken from a commentary beginning with the words *Incipiunt supplementa Notularum super topica Boethii*, f. 194-204. On f. 203b the author writes : *magister W. […] dicit multos esse locos praeter illos quos Boethius enumerat in hoc suo tractatu, ut est locus a praedicato, a subiecto, ab antecedenti, a consequenti, a pari per contrapositionem et cetera huiusmodi*. Green-Pedersen gives a reference for this teaching.

8. Green-Pedersen, 1974.

He refers to the excerpts, which De Rijk has made for the *Introductiones* from the Vienna-manuscript [9]. Iwakuma adds references to the Escorial-*Introductiones* and to the two treatises on *media* in a lecture of 1992 which was published in 2003 [10].

By the argument from a later testimony two points are argued for together : the teaching ascribed to William is found in the treatises on *media* and, because the same teaching is found in the *Introductiones*, the treatises on *media* and the *Introductiones* cohere.

I think the argument is a pertinent one. It gives plausibility to the ascription of the treatises on *media* to William or his school and for taking the *Introductiones* and the treatises on *media* together. It adds probability to the ascription of the *Introductiones*. If we have works written by William himself remains an open question.

If the *Introductiones* and the treatises on *media* are ascribed to master William or his school, then it suggests itself to do the same for the texts delivered in the manuscripts between them, that is for the Questions on *vox* and *dialectica* in the Vienna-manuscript and for the *Introductiones Porphyrii* in the Escorial-manuscript. That is an argument, but a weak one. We need more than a « nothing speaks against ».

Iwakuma offers positive arguments for the ascriptions. For the Questions he shows convincingly verbal agreement over whole sections with a commentary to Porphyry on the one hand and with a commentary to the Categories on the other hand. The commentary to Porphyry is found at Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 17813 ; it is called *P14* in John Marenbon's list [11]. The commentary to the Categories, *C8* in the list, is delivered in the Vatican, Biblioteca Vaticana, Reg. lat. 230, and a shorter version at Paris, Bibliothèque nationale, lat. 13368 ; incomplete versions are to be found at Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14458, and in London, British Library, Royal 7, D. XXV.

The agreement between the *Questions* in the Vienna-manuscript and these commentaries goes far beyond common technical vocabulary, common authorities and similar questions. We have the same steps of arguments and often verbatim the same texts over whole sections especially for *C8*. Iwakuma can even use *C8* to make emen-

9. Green-Pedersen, 1974, p. 29.
10. Iwakuma, 2003a, p. 7.
11. Marenbon, 1993a.

dations for the Vienna-Questions [12]. Sometimes the Questions have an additional sentence, sometimes *C8* has one. But in the whole there is close agreement for a sequence of paragraphs.

Such an agreement can be explained in three ways. Either the author of the *Questions* made use of the commentaries, or the authors of the commentaries make use of the Vienna-Questions, or both have a text X at hand, which is unknown to us. I have no criterion to decide which possibility is the most probable.

There is a further question : The name of master William does not occur in the *Incipits* or *Explicits* of the commentaries. So one can ask, what the verbal agreement can show, if we wish to know, who is the author of the Vienna-Questions.

Iwakuma has an answer to both questions. He ascribes a lot of commentaries to the *logica vetus* to William of Champeaux, included *P14* and *C8*. If he is right in doing so, my second question is answered and my first question loses relevance. So we have to examine his arguments for these ascriptions.

Before doing so we have to supply a short remark concerning the second piece in the Escorial-manuscript, the *Introductiones Porphyrii*. Iwakuma compares it with the commentary *P3* in Marenbon's list. But here he shows no verbal agreement. He says only that the text in the Escorial-manuscript « is more primitive in style and content » [13] than *P3*. *P3* is ascribed to William. It is not clear to me what that ascription – if it be right – means for the question, who the author of the *Introductiones Porphyrii* in the Escorial-manuscript is. Concerning this question we are back at the meagre reasoning : If the treatise on *media* is written by William, than nothing speaks against the opinion that the *Introductiones Porphyrii* are written by the same author.

As I mentioned, Iwakuma ascribes a lot of commentaries to texts of Porphyry, Aristotle, and Boethius belonging to the *logica vetus* to William of Champeaux [14]. He works here with several arguments

12. Iwakuma, 2003a, p. 18.
13. Iwakuma, 1993, p. 50.
14. Iwakuma, 1999. Iwakuma edited one of these treatises, *P3*, in the meantime (Iwakuma, 2008), He bases his edition on four manuscripts : Oxford, Bodl. Libr., Laud. lat. 67, f. 9ra-14vb (*O*), Paris, BnF, lat. 13368, f. 215ra-223vb (*P*), Assisi, Biblioteca Comunale 573, f. 4ra-15vb (*A*), Dublin, Trinity College 494, f. 114r-120 v (*D*). He considers O to be the original version, *P* and *A* to be revised versions with additional discussions ; *D* contains excerpts from *A* and from a different commentary on Porphyry. He ascribes the original version to William of Champeaux, the versions *P* and *A* to pupils of William. The arguments for

which are independent one of another. I will put down the single arguments and their aims, and I will add some comments.

1. If a manuscript contains several commentaries written by the same hand and even following one another, then it is probable that all these commentaries are considered as works of the same author. That is the case with the manuscript of the Vatican, Biblioteca Vaticana, Reg. lat. 230, and with the manuscript at Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 13368. The former contains the commentary *C8* to the Categories, the commentary *H11* to *Peri hermeneias*, and the commentary called *B8* in a list made by Green-Pedersen to Boethius' *De differentiis topicis*. The latter contains the commentary *P3* to Porphyry's *Isagoge*, the commentary *C8* again, and the commentary *H11* again.

This argument would be a stronger one if the sequence of the commentaries would correspond to the *curriculum*. That would require : *Isagoge*, *Categories*, *Peri hermeneias*, *De differentiis topicis*. We find instead in the Vatican manuscript : *Categories*, *De differentiis topicis*, *Peri hermeneias*, and in the Paris manuscript : *Categories*, *Isagoge*, *Peri hermeneias*.

2. In the prologues of all these commentaries we find a common pattern of *accessus*, namely : *intentio*, *materia*, *utilitas*, *cui parti philosophiae* (or *logicae*) *supponatur*. In other commentaries we have a different pattern, namely : *intentio*, *materia*, *finis* or *finalis causa*, *cui parti dialecticae supponatur*. Each pattern is representative for a school, different patterns of different schools.

I doubt if the difference between *utilitas* on the one side and *finis* on the other side is so significant that a theory about different schools can be built on it.

3. *P3*, *C8*, and *H11* are dependent on the commentaries of Boethius in a high degree. Often they adopt whole sentences verbatim from Boethius. One can suppose that they were written in the period before Abelard.

This argument is a rather strong one. It is a fact that we have changes in the level and the style of commenting which go through all

ascribing *O* to William of Champeaux which Iwakuma gives (Iwakuma, 2008, p. 50-52) are the same as in Iwakuma 1999.

schools in the eleventh and twelfth century. A commentary close to Boethius is more than an individual attitude.

4. All the commentaries named are delivered in several manuscripts. This is a sign that they were esteemed highly.

This argument is in my opinion less strong than it seems to be. We don't know enough about the relation between author and writer in these times. Maybe one author liked to give his texts away for being used at other places, whereas another author preferred to hold on to his texts. Moreover : We do not have several copies of a text, but several versions. We don't know if it was the author who made additions and revisions, so that he worked out a text more than once, or if it was the writer who made free reports of that which he had heard or read.

5. One can distinguish – though not with a clear dividing line – adaptations from revisions. In the manuscript Assisi, Biblioteca Comunale 573, there is a series consisting of three pieces written by the same hand : *P3* (f. 4r-15v), *C14* (f. 15v-48r), and *H9* (f. 48r-67). *C14* is a later adaptation of *C8*, *H9* is an adaptation of *H11*. *H9* is delivered in the manuscript Orléans 266, too. These adaptations show the interest which the adapted texts still found some time after their origin.

All the features 1 to 5 can be taken to characterize the work of William of Champeaux, and we know of nobody else whom they could fit.

That's true. Even if we value the single elements a bit more sceptical than Iwakuma does, we should remember the mathematical theory : Several independent arguments, even if the probability of the single arguments is valued not too high, yield a result of considerable plausibility.

6. Iwakuma gives additional arguments for the ascriptions made above by calling attention to later testimonies.

Some statements made by Abelard in his *Dialectica*, chapter on categories, about the teaching of his teacher agree with *C8*.

I will say it a bit more exactly : There is an agreement in content, seldom in wording. Abaelard doesn't refer to the text of *C8*, but he reports what he remembers from lessons which he heard. The argument is not strong enough to show that *C8* is a work of William of Champeaux, but strong enough to show that *C8* presents the teaching of this master.

The reports made by Abelard in the chapter on *Peri hermeneias* of the *Dialectica* about theses held by his master don't agree with *H11*, but at least one report can be verified by *H9*. In the manuscript Orléans 266 there is a commentary on Boethius' *De syllogismis categoricis*, in which *M. W.* (*magister Willelmus*) is mentioned. What is attributed to him can be verified by *H11*.

There is close connection between *P3* and *P14*. Iwakuma can print a paragraph taken from *P3* and note differences taken from *P14* in his critical apparatus. He can verify *P14* theses which are ascribed to William in later testimonies [15].

These arguments from later testimonies are impressive. Even if they do not show that texts, in which ascribed theses are found, are written by William of Champeaux, they show nevertheless at least that these texts belong to the surroundings of master William.

Abelard said that he heard lessons of master William not only about dialectic but on rhetoric as well.

Karin Margareta Fredborg ascribes two commentaries to Cicero's writings, one to *De inventione* and one to *Rhetorica ad Herennium,* to William of Champeaux [16]. The argument is again taken from testimonies. In the manuscript Durham C. IV 29 there are a lot of references *secundum M. G.* in the grammatical sections known as *Notae Dunelmenses* as well as in the rhetorical section called *Materia Tullii*. Several theses ascribed to *M. G.* (*magister Guillelmus*) in *Materia Tullii* can be found in the commentaries to Cicero, which are the subject of Margareta Fredborg.

I will not go into details here. We have experts at this conference who know the texts far better than me and can judge the ascriptions of the rhetorical commentaries to William of Champeaux better than me [17].

I confine myself to quote a few methodological sentences which are very much in line with my undertaking today : « All these pieces of evidence taken separately cannot prove that William of Champeaux was the William writing the rhetorical commentaries in the last decade of the 11th century, but taken together they show that these commentaries can with a high degree of probability be ascribed to William of Champeaux » [18].

15. Iwakuma, 1999, p. 121-122.
16. Fredborg, 1976.
17. See John Ward's contribution in this volume.
18. Fredborg, 1976, p. 20.

Constant Mews takes the ascriptions of works to William of Champeaux for granted. On the hypothesis that they are rightful made he connects all findings into a coherent picture. That is a most effective strategy to raise the probability of the ascriptions [19].

My attempt has been another one. My intention has not been to destroy the building erected by the learned scholars whom I have mentioned. I have no better theory to offer. I don't think that the ascriptions are made erroneously. By showing some difficulties and weaknesses in the arguments that have been put forward I hope very much that I have been cooperative and that you accept just that as my intention.

19. Mews, 2005.

Expositiones verborum : le travail lexicographique produit sur *l'Ars Prisciani* du IXe siècle à Pierre Hélie

Franck Cinato
Doctorant EPHE

PROLÉGOMÈNES

Le but immédiat de cette étude est de situer l'apport des *Expositiones partium* de la *Summa* de Pierre Hélie, composée vers 1140-1150, au sein de la tradition glossographique entourant la réception médiévale de la grammaire de Priscien et, plus largement, de cerner l'originalité de sa contribution à la lexicographie médiévale.

Les témoins directs de cette réception sont les très nombreuses gloses que véhiculent les manuscrits de cette grammaire [1]. Elles jouent le rôle de véritables outils de transmission du savoir et constituent du même fait une sorte d'apparat critique aux fonctions très variées. Il faut bien garder à l'esprit que, durant le haut Moyen Âge, de profondes mutations ont transformé l'approche et le mode de réception de la langue latine [2]. Le champ d'action et l'importance de la grammaire s'accroît au même rythme que la Romanité s'étend aux périphéries de l'Empire [3]. La christianisation progressive transforme à son tour l'approche à la littérature, plaçant la grammaire aux premières lignes, où elle se trouve forcée par sa fonction de transmetteur de jouer un rôle

1. Les gloses sur un texte, en l'occurrence la grande grammaire de Priscien, forment un *peri-* ou un *para-* texte qui enrichit et diversifie le contenu technique initial. Voir en particulier à propos de ces « éléments textuels secondaires » et leurs relations avec la grammaire, les glossaires et les manuscrits qui les portent (Holtz, 1984, 1996 ; Della Casa, 1981).
2. La bibliographie est énorme sur cette question aux multiples facettes, je signale ici seulement quelques contributions proposant des vues générales : Rosier (éd.), 1988 ; Swiggers, 1995 ; Law, 1982 et 1997, notamment p. 53 et suiv.
3. Amsler, 1989, p. 57 et suiv. ; p. 173 et suiv. ; voir Riché, 1995*, p. 10.

de filtre culturel [4]. Il résulte que les pratiques textuelles aboutissent à l'amplification du discours grammatical. Une de ses manifestations les plus remarquables est l'habitude croissante qui consiste à découper les textes en séquences lemmatiques [5]. Sous cet angle, le programme du grammairien est presque essentiellement glossographique [6].

À l'orée du IXe siècle, le rythme des copies de l'*Ars* de Priscien va croissant [7]. De cette période d'émergence du texte dans le paysage scolaire, les très nombreuses annotations des maîtres qui ont été conservées sont autant de témoins d'une seconde réception [8]. Ces gloses ont fait l'objet d'une transmission qui révèle deux choses : du point de vue matériel, les concepteurs du livre, selon l'expression de Louis Holtz, leur ménageaient des espaces [9]. Tandis que du point de vue du contenu, les gloses étaient l'objet de discussions critiques de la part des maîtres, qui entraînaient d'inévitables modifications. Il s'agissait donc d'un travail planifié et codifié. Ce point est important, car il implique que la transmission des gloses se déroule selon une procédure bien particulière : la copie n'est pas réalisée conventionnellement comme dans le cas d'un texte littéraire, mais de manière plus critique encore. Il découle aussi de cette pratique que, très vite, différents corpus de gloses se sont formés, caractérisés entre autre, par les aires linguistiques d'appartenance des glossateurs. Et pourtant, ces corpus

4. Voir Riché, 1995[4], p. 76-85 ; Holtz, 1986 qui commente la phrase célèbre de Grégoire le Grand : « […] *quia indignum uehementer existimo ut uerba caelestis oraculi restingendam sub regulis Donati* […] », traduit p. 533 : « […] parce que j'estime qu'il serait absolument inconvenant que je recroqueville les paroles de l'oracle céleste sous l'autorité des règles de Donat » (Greg., *Moralia in Iob*, *Epist. ad Leandrum*, 5, 53 a).
5. Certes, la méthode n'est pas une nouveauté, mais dans le contexte grammatical, Amsler, 1989, p. 67, cite le cas du commentaire avec lemme de Cledonius (Ve s.) qui est peut-être le premier grammairien à soumettre le texte de Donat à ce traitement ; voir Holtz, 1981, p. 429-431 sur la question de l'authenticité de ces lemmes.
6 . Voir sur tous ces aspects, trop rapidement rappelés ici, Amsler, 1989, p. 174-177 à propos de Jérôme p. 108 *sq*. : ses procédés grammaticaux sont fondamentalement étymologiques ; sur ses formules glossographiques, voir p. 110 et suiv.
7. Les causes et les circonstances de l'apparition de cette grammaire dans le cursus scolaire ont été bien étudiées par Holtz, 2000 et plus récemment Holtz, 2009 ; sur la tradition manuscrite des œuvres de Priscien, voir principalement Passalacqua, 1978 ; Ballaira, 1982.
8. La première réception serait celle des Îles Britanniques, qui connurent le texte dès la fin du VIIe s., probablement, selon Holtz, 2009, par convergence des apports : Irlandais, grâce aux contacts continentaux via les fondations colombaniennes, par exemple Bobbio et Anglo-Saxon, eût égard aux relations étroites avec le Saint-Siège de Rome.
9. Holtz, 1984, p. 144, dans le cas où la mise en page des « éléments textuels secondaires » reflète un agencement planifié selon une réglure adéquate.

partagent des similitudes frappantes qui peuvent parfois remonter à un fonds commun, constitué de gloses transmises par les manuscrits de la première moitié du IXe siècle, elles même remontant aux peu de modèles hérités du VIIIe siècle ayant servi à la propagation du texte durant le règne de Charlemagne.

Si le Xe siècle ne présente pas de rupture notable avec la période proprement carolingienne [10], c'est entre les XIe et XIIe siècles, que les corpus de gloses subissent les plus grands changements. Cette période voit l'apparition, sans que l'on puisse encore préciser exactement le lieu ou la date, d'un commentaire lemmatique couvrant exhaustivement le texte de Priscien « majeur » et « mineur » : les *Glosulae* [11]. Leurs contenus reflètent dans l'ensemble les débats *logico-philosophiques* du XIIe siècle [12]. Ce n'est plus le temps où l'on lisait Priscien guidé « techniquement » par les commentateurs de Donat [13] et où l'on se satisfaisait de « synopes grammaticales » [14]. Et pourtant, du point de vue de la méthode, les *Glosulae* sont l'aboutissement d'une longue chaîne de grammairiens, car il s'y trouve encore des considérations techniques sur la grammaire, des préoccupations philologiques, quelques explications lexicographiques héritées des marges [15], le tout mêlé

10. Voir Gibson, 1975 et Holtz, 1989-1990.
11. Chacun a reçu son commentaire : *Prisc. majeur* (*GPma*) pour les seize premiers livres et *Prisc. min.* (*GPm*i) pour le *De constructione* ; auxquels s'ajoute la *Glosa Victorina* qui correspond au début de *GPmi* (en cours d'édition par M. Fredborg) ; le *Tracatus glosarum* édité par Fredborg, 1977, représente une version extrapolée ; voir Gibson, 1979 et Rosier, 1993 et 2004b, ainsi que la présentation ici même d'Anne Grondeux et d'Irène Rosier-Catach.
12. Voir sur ces changements Swiggers, 1995, p. 181-182, ainsi que Rosier et Grondeux, dans ce volume.
13. Les Irlandais utilisaient Priscien pour expliquer Donat et réciproquement. Louis Holtz a consacré plusieurs études sur ces questions complexes liées à l'enseignement grammatical, en particulier Holtz, 1977 ; 1988 ; 1989 ; 1991a-b ; 2000.
14. Voir le point bibliographique chez Swiggers, 1995, p. 169-171 et 180-181 ; Law, 1982, p. 21 : « The *Institutio de nomine* and Donatus were therefore an inseparable pair and, along with the first book of Isidore's *Etymologiae*, formed the core of the insular grammarian's working library » et Law, 1997, p. 134 et suiv., notamment p. 140, à propos de la pénétration de la dialectique dans l'enseignement dès l'époque carolingienne avec Alcuin : « It is thus by no means correct to ascribe the penetration of grammar by dialectic to the years immediately preceding Petrus Helias (c. 1150) ; the seeds were sown by the scholars in Charlemagne's circle, and tended by generations of Carolingian teachers ».
15. Elles transmettent encore des morceaux « fossiles », par une sorte de réflexe méthodologique, comme cette bribe d'*accessus,* qui a été éliminé de la version imprimée (incunable de 1496, sigle *I*), mais présent dans nos principaux témoins des *Glosulae* (*MKBC*), et dont on trouve de nombreuses variations parmi les gloses carolingiennes :

aux commentaires exégétiques sous influence de la *logica modernorum* [16]. Malgré des renouvellements rapides, les grammairiens postérieurs ne rompront pas complètement avec cette tradition méthodologique et ainsi Pierre Hélie et Guillaume de Conches ont étudié indépendamment Priscien « avec leur copie des *Glosulae* sous le coude » [17]. Ils traitent le genre du commentaire sur Priscien chacun à leur manière, ne restant pas servilement attachés à leurs modèles, ils s'appuient dessus et élargissent les angles d'approches, notamment autour des questions de syntaxe [18]. Pourtant un grand nombre d'« explications lexicales » parviennent à maintenir leur validité durant tout le Moyen Âge à travers différents canaux. L'un deux, concomitant aux commentaires grammaticaux, se dessine au milieu du XI^e^ siècle, avec l'apparition de travaux spécifiquement dédiés à la lexicographie, dont Papias (c. 1053) et après lui Osbern de Gloucester (milieu du XII^e^ siècle) et Hugutio de Pise (fin du XII^e^ siècle) sont considérés comme les chefs de files [19]. Ils utilisent la matière priscianique mais de façon non exclusive. Tous trois sont, en quelque sorte, des continuateurs du travail initié par le *Liber glossarum* [20] et les glossateurs de Priscien.

Prisc. (*GL* 2, 5.1) CESARIENSIS, id est Romani, a Cesare Romanorum imperatore, uel CESARIENSIS, a Cesarea (*KC* : -ria *MB*) Palestinae ciuitate in qua feliciter studuit.

Les *Glosulae* ne sont pas non plus en reste du point de vue des explications techniques, par exemple à propos de la *qualitas* :

Prisc. (*GL* 2, 39.13) ACHILLEUS hic trissillabum accipitur et non est possessiuum, sed proprium nomen Achilleus.

16. Gibson, 1979, p. 246, si pour les savants du début du XII^e^ s. les *Glosulae* donnent une vision « moderne » de la grammaire, elles seront démodées dès la génération suivantes.
17. Selon l'expression de Fredborg, dans son article publié dans le présent volume (« Notes on the *Glosulae* and its reception by William of Conches and Petrus Helias ») ; de même, Pierre Hélie s'appuie sur Guillaume, Gibson, 1992a, p. 32 : « the substance [of his commentary on Prisc.] is very largely the commentary of William of Conches, which lay to hand » ; De Rijk,1967, p. 229-233 : « in his *summa* he gives a systematical survey of the discussions carried on in his days rather than an original exposition of his own » (p. 230), il reste dépendant de ses prédécesseurs ; voir aussi Reilly, 1993, p. 16-17 et 22-28, toutefois ce qu'il dit des *Glosulae* est à revoir au jour de la recherche plus récente (voir les articles de Grondeux-Rosier et de Fredborg en particulier, dans le présent volume). Sur les deux versions des *Glosae* de Guillaume de Conches, dont la v*ersio altera* est cours d'édition, voir les articles de Jeauneau, 1960 et Fredborg, 1973.
18. Voir les contributions de Fredborg, Grondeux et Rosier dans ce volume ; Swiggers, 1995, p. 182 et suiv.
19. Voir la synthèse « De *l'Elementarium* au *Thesaurus*… » proposée par Furno, 1997, spécialement p. 158-159.
20. Voir Della Casa, 1981, p. 40 ; Buridant, 1986, p. 26 ; Ganz, 1993 et De Angelis, 1997-1998, p. 122-123 ; Grondeux, 2009b.

1. *ITA SCRIBENDUM EST ETYMOLOGIAE CAUSA*

L'étude de la grammaire durant le haut Moyen Âge, du fait donc de son caractère glossographique, a placé le mot au centre de toutes les discussions [21]. Chez les grammairiens-glossateurs, l'utilisation de la synonymie vient en tête. Elle est tellement fréquente, que le terme même de « glose » renvoie à ce type [22], tant il s'agit d'une méthode économique à la fois en temps et en espace qui permet d'expliciter à grands traits les diverses acceptions d'un mot [23]. Du point de vue de la forme, l'explication synonymique est proche de l'*interpretatio* [24], cependant la portée de telles explications reste limitée et les grammairiens ont cherché à explorer plus largement les différents aspects du mot. Notamment la comparaison des homonymes et des synonymes va s'imposer en tant que genre sous le nom de *differentiae* [25]. Cet élargissement prend la forme d'un « tryptique grammatical » sous la plume d'Isidore de Séville : *Synonyma, Differentiae, Etymologiae* [26]. L'empreinte d'Isidore en la matière est capitale dans le sens où il sert de courroie de transmission entre l'Antiquité et le Moyen Âge. Ses *Etymologiae*, comme l'a démontré Jacques Fontaine, sont un carrefour de six « filières » de la pensée antique [27]. Cette œuvre encyclopédique a été intensément exploitée par les grammairiens carolingiens. On ne doit donc pas s'étonner de la place prépondérante que l'étymologie

21. Buridant, 1986 et 1998, propose deux excellentes vue d'ensemble, l'une sur la lexicographie, l'autre sur la question de l'étymologie au Moyen Âge ; on y trouvera aussi la bibliographie de départ. Voir aussi Furno, 1997, p. 153.
22. Sur l'histoire des acceptions du mot grec et de la proximité entre gloses et grammaires, voir Holtz, 1996, spécialement p. 18-19 où il est question du glissement provoqué par Isidore (désignant à l'origine le « mot rare », elle prend le sens de « mot à expliquer », pour devenir « l'explication elle-même »). La problématique de la synonymie dans les gloses a été abordée par Wieland, 1984 et 1998, et fut le thème de colloques, voir Moussy (éd.), 1994.
23. Des lexiques de synonymes se rencontrent chez Charisius, comme par exemple ses *glossulae multifariae idem significantes* 408, 25 *sqq*. ; à propos et des *Synonyma Ciceronis*, voir Gatti, 1993 et 1994.
24. Au sens de traduction (*interpretatur latine*) d'un mot d'origine étrangère (souvent grec ou hébreu), voir Klinck, 1970, p. 11 ; Wieland, 1983, p. 168-169 ; Buridant, 1998, p. 43-47.
25. Voir Flobert, 1994 ; et plus spécifiquement, Lambert, 2003, p. 108-110, qui consacre une partie de son étude aux *differentiae* dans les gloses du manuscrit de St-Gall 904 (*G*).
26. Fontaine, 2000, p. 167-182.
27. Fontaine, 1981, p. 99, ces « filières », qui ne doivent pas être confondues avec les sources proprement dites, sont les *Topiques* de Cicéron, le *de lingua latina* de Varron, l'*Institution oratoire* de Quintilien, le commentaire de Boèce sur les *Topiques*, auxquels s'ajoutent les « étymologies populaires » (ou spontanées) et la tradition biblique des étymologies sur les *nomina sacra*.

acquiert au sein de la discipline grammaticale à cette époque [28]. Avec le duo Isidore – Priscien, l'étymologie devient même une des composantes principales de l'analyse grammaticale. Dans le chapitre sur la grammaire (livre 1) des *Étymologies*, ainsi que l'a montré J. Fontaine, l'étymologie (1, 29) est entourée de l'analogie (1, 28), de la synonymie (*de glossis* 1, 30) et des *differentiae* (1, 31). Elle constitue un « outil grammatical de correction normative du langage ». Le portrait qu'il donne est éloquent :

> L'étymologie apparaît ainsi au centre d'une démarche intellectuelle complexe, de distinction de la propriété des termes, qui systématise les mécanismes psychologiques de l'association des idées par contiguïté (analogie et glose synonymique) et par contraste (différence) [29].

Elle déborde de son champ traditionnel [30] pour intervenir aux trois niveaux fondamentaux du langage. Au plus bas de l'échelle, l'étymologie constitue un procédé normatif qui concerne le phonème et sa notation graphique, comme le rappelle Vivien Law :

> In the early and central Middle Ages words were studied in grammars under the heading *de partibus orationis* (« the parts of speech »). Later, *ethimologia*, which corresponds roughly to our « morphology », was pressed into service. At no time during the Middle Ages did *etymologia* have our sense of « the historical study of word forms » ; medieval etymology was usually pursued on a synchronic rather than a diachronic basis, and its aim was to find the true *meaning* of words by revealing connections with other similar-sounding words [31].

Cette méthode fondée sur la similitude phonétique remonte à une pratique déjà attestée dans l'Antiquité, ce que Virgile le grammairien nomme la *scinderatio fonorum*, et dont la popularité explose véritablement à partir du VII^e^ siècle [32]. Or, ce premier aspect a pour but l'accession au second niveau du système, où les réflexions mettent en évidence les référents des morphèmes. Avec Priscien, nous arrivons au

28. Buridant, 1998, p. 12 et suiv.
29. Fontaine, 1981, p. 100 ; voir aussi Amsler, 1989, p. 137-139.
30. Sur les fonctions de l'étymologie et sa place dans le discours antique, voir Desbordes, 1998 ; Amsler, 1989, p. 64 et suiv. signale qu'à l'origine l'« *etymologia* functions as a strategy for definition […] » ; elle est le prétexte qui augmente le champ couvert à l'origine par le grammairien en tant que moyen pour cerner les divers sens des mots.
31. Law, 1997, p. 264.
32. Voir Law, 1997, p. 230-231 et Amsler, 1989, p. 204-207 sur la pratique de la *scinderatio fonorum* de Virgile le grammairien. De nombreux exemples de ce type d'étymologie sont présentés par Klinck, 1970, p. 65-70. Il faudra attendre Roger Bacon pour voir se développer une vision diachronique ou verticale, Rosier, 1998b, p. 118.

dernier niveau linguistique, car selon lui, forme, sens et construction du discours sont étroitement liés :

> As a result, Priscian's technical analysis of Latin grammar based on the etymological procedures of *deriuatio* and *compositio* alters the model of grammatical description presented in Donatus' writings or even in the writings of most technical grammarians […] In terms of the motivation of the grammatical system, Priscian uses *compositio* and *deriuatio* to explain the significations of words not only as meaningful units of sound but also as elements whose meaning depend on their relation with other words in the grammatical system [33].

Mais gardons-nous de croire que ces trois aspects, morphologique, sémantique et syntaxique étaient dissociables pour des grammairiens qui raisonnaient en termes de *latinitas* [34] :

> *Deriuatio* et *compositio* are the analytical procedures by which the grammarian comprehends the plurality of grammatical signification and distinguishes between proper and improper forms [35].

Les différentes approches étymologiques forment un ensemble cohérent clairement analysé par Marc Baratin à travers le plan tripartite du *De lingua latina* de Varron, où chacune des parties définissait un type de relation :

1. La relation des mots aux choses (qu'ils signifient) en fonction des deux caractéristiques du mots (*cum unius cuiusque uerbi naturae sint duae*), son origine (*a qua re*) et sa valeur (*in qua re*). Cette approche est spécifiquement du ressort de l'étymologie dans sa dimension sémantique (Varr., *ling. lat.*, V, 2) ;
2. La relation « verticale » des mots s'engendrant les uns les autres, qui analyse le mot en fonction de la morphologie des flexions et des dérivations ;
3. La relation « horizontale » des mots entre eux, autrement dit, les faits de syntaxe qui seraient l'objet de la troisième partie (perdue) dont le contenu est discuté par M. Baratin [36].

Les grammairiens médiévaux appliquent indifféremment ces « points de vue » qui se traduisent dans les faits par des procédures ou stratégies explicatives variées, suivant l'opinion (stoïcienne) unani-

33. Amsler, 1989, p. 81-82.
34. Amsler, 1989, p. 73 ; Baratin, 1989, p. 346.
35. Amsler, 1989, p. 77.
36. Baratin, 1989, p. 205-207. Si Varron a fait de « l'étymologie appliquée » en explorant le domaine de l'*origo*, de son côté Augustin dans le *De dialectica* a adopté un propos théorique visant à cerner la *uis uerbi*, c'est-à-dire la relation qu'entretient la *dictio* et la *res,* mot signifiant et référent (Baratin, 1989, p. 228).

mement admise que la forme d'un mot est lié étroitement aux sens qu'il véhicule [37]. Claude Buridant a opéré une distinction théorique fondamentale au sein des pratiques étymologiques en tenant compte des champs d'application de celles-ci. Il classe les procédés en deux groupes, qu'il nomme zones : le premier ensemble, la zone philologique, comprend toutes les procédures à saveur grammaticale. Parmi lesquelles s'en trouvent certaines qui se fondent sur des notions proprement techniques d'*accidentia*. C'est le cas, par exemple, de la *compositio* et sa parèdre, la *derivatio*. L'une concernant la *figura* repose sur l'opposition entre *simplex* et *compositum* [38], tandis que l'autre est décrite en terme de *qualitas*, par la distinction entre des *primitiua (primae positionis)* et des *deriuatiua* [39]. Le second ensemble, la zone ontologique intègre toute la gamme des étymologies qui procèdent par analogie purement phonétique à partir de rapprochements de type rhétorique : *ex origine, ex contrariis* ou *ex causa* [40]. Ces procédés incarnent « l'étymologie par excellence » qui « se manifeste au mieux comme *ueriloquium*, révélant l'adéquation des signes et des choses ou des êtres » ainsi que « la *uis* du nom ou du verbe dont parle Isidore […] » [41].

Ces deux branches de l'étymologie – philologique ou ontologique – bien que de nature différente ne sont pourtant pas toujours clairement distinguées. Leurs limites respectives sont même assez floues sous la plume des glossateurs, puisqu'ils appliquent ces deux stratégies pour expliquer autant la forme correcte d'un mot que le sens qui s'en dégage. Ainsi, dans les termes de Pierre Hélie, *compositio* et *etymologia* portent sur un même niveau d'analyse formelle, qu'il nomme « orthographe » :

> Et on en a dit suffisamment à propos des compositions ou des étymologies des mots quant à ce qui concerne l'orthographe [42].

37. Klinck, 1970, p. 14 ; Amsler, 1989, p. 21 et suiv. ; Buridant, 1998, p. 16, 20.
38. Don. mai. II, 8. p. 624, 1 : *figurae nominibus accidunt duae, simplex et composita.* Cette approche est celle de Pompée, commentateur de Donat, qui associe le concept d'étymologie à celui de la *figura* et de la *compositio* pour éclairer l'origine et le sens dans le cadre du discours technique (*GL* 5, 178-179), voir Amsler, 1989, p. 69.
39. Don. mai. II, 3. p. 615, 1-3 : *appellatiuorum nominum species multae sunt. alias enim sunt corporalia* […] *alia incorporalia* […] *alia sunt primae positionis* […] *alia deriuatiua* […].
40. Buridant, 1998, p. 18-19.
41. Buridant, 1998, p. 19.
42. *Petr. Hel.* 170, 52. Il s'agit de la conclusion de la première série de gloses collectées dont il sera question plus loin. — Voir [Caper] *De orthographia* qui a

Pierre Hélie dit *uel* avec une valeur copulative et les constats récurrents qu'il fait illustrent parfaitement cette question du flottement, par exemple :

> On dit *Mancus* pour ainsi dire « manquant de mains », mais il s'agit là plus d'une étymologie que d'une composition [43].

Il y aurait encore beaucoup à dire sur ces thèmes, mais il ne semble pas nécessaire de pousser plus avant la description du cadre théorique des « explications » qui font l'objet de cette étude.

2. LES « EXPLICATIONS DES MOTS » DE LA *SUMMA SUPER PRISCIANUM*

Pierre Hélie (*Petrus Helias*) est, selon son éditeur, l'inventeur du genre littéraire de la *Summa*, genre promis à une longue postérité [44]. Mais il faut d'emblée relativiser l'assertion de L. Reilly faisant de Pierre Hélie « le premier à s'intéresser à tous les mots du texte, car il les traite dans des séries tandis que les précédents traitements n'étaient qu'épisodiques » [45]. Sans chercher à le déposséder de la position particulière qu'il occupe dans l'histoire de la lexicographie, notamment en raison de la place qu'il a donnée à la *rei proprietas* dans sa définition de l'étymologie, il faut tout de même regarder les « précédents » dans un contexte plus étendu. En effet, les « sections of difficult words » [46] que Pierre Hélie a choisi de repousser en fin de chapitre de son commentaire exégétique présentent une forte analogie avec ce qu'il est convenu de nommer des « gloses collectées ». Or, celles du IX^e^ siècle, et particulièrement celles du Vatican, Reg.

inspiré le titre de cette première partie (7, 95, 16-17) : *exsul cum addito s scribendum est etymologiae causa, a solo quoniam uenit.*

43. *Petr. Hel.* 166, 83 : *Mancus dicitur quasi 'carens manu', sed ethimologia est magis quam compositio* ; aussi, *Petr. Hel.* 168, 24-25 : *luscus* ou plus ou moins identique, 168,15-16: *et inde uidetur compositum esse sed magis est ethimologia* ; voir Klinck, 1970, p. 44-45 pour d'autres exemples de cette hésitation ailleurs. — Wieland, 1983, p. 170 : « Etymological glosses overlap to a certain extent with other categories of glosses. The *compositiones*, for instance, can be counted among both lexical and etymological glosses ».
44. Reilly, 1993, p. 16 : « Peter Helias is the inventor of the summa form, which became the standard genre of the Middle Ages ».
45. Reilly, 1993, p. 33 : « Peter Helias deserves a definite place in the history of lexicography. He is the first to take responsibility for all the words in the text, since he treats them in series where earlier treatments were episodic ».
46. Spécifiquement sur ces « sections » Reilly, 1993, p. 10.

lat. 1650 (*V*) [47], sont bien plus systématiques que ne le sont les séries de la *Summa*.

L'analyse de la transmission des différents corpus de gloses antérieurs éclaire plus largement le processus de formation du contenu de ces séries de mots difficiles. La procédure d'agencement des gloses en séries a entraîné des reformulations afin d'éviter les répétitions. Conscient de la récurrence d'une série à l'autre de certains mots à expliquer, Pierre Hélie procède à des renvois internes [48], ou à des regroupements de mots de même sens ou glosés identiquement [49]. En cela, il se conforme à une méthode déjà en vigueur chez les glossateurs carolingiens [50]. S'il ne peut pas être qualifié de premier responsable en la matière, la place qu'il offre aux gloses lexicales dans son commentaire nous révèle cependant l'importance que le grammairien accorde à ce matériel. Notez que le qualificatif « lexical » n'a pas ici une valeur typologique, mais désigne simplement les gloses *ad litteram*, bien que G. Wieland emploie ce qualificatif dans une acception plus limitative qui caractériserait plutôt les gloses strictement synonymiques :

> The lexical gloss is a lexical unit (usually a word, sometimes more) which explains another lexical unit in such a way that both lemma and gloss have approximately equivalent meaning [51].

« The glossators are heirs to a tradition, and there are signs that they are *epigoni* » [52]. Cette remarque de R. W. Hunt qui réfléchissait à leurs méthodes de travail, s'applique pertinemment à Pierre Hélie, puisque la première étape de son activité lexicographique fut justement

47. Voir la description chez Pellegrin, 1978, p. 337-338 ; Szerwiniack, 1993 et 2007.
48. *Petr. Hel.* 345, 30 : *glicerium et huiusmodi postea exponuntur* (voir p. 348, 91) ; 347, 65 : *de nichili et mancipi dictum est superius* ; 347, 68 : *Quid Cartago, uligo, margo sint, superius dictum est* ; 347, 73 : *ligo est instrumentum fossorum, sicut supradictum est* ; c'est-à-dire sur *ligo* (*Prisc*. IV.9, *GL* 2, 122.7) : *est instrumentum fossorum, quod uulgariter potest dici hoc fossorium*. À cet endroit, Pierre remplace l'explication grammaticale que propose les *Glosulae*, puis Guillaume, par un synonyme souvent attesté dans les gloses carolingiennes, possiblement par l'intermédiaire de Papias, ce dernier sous influence de la tradition directe de gloses sur Priscien.
49. Par ex. 351, 43 : *laser cicer siser genera sunt leguminum* ; 353, 78 : *Arpinas et que secuntur sunt gentila uel patria* ; 364, 94 : *Hister et quae secuntur nomina sunt fluviorum* ; 424, 27-28 : *Mendes et Rhamnes et Laches propria sunt nomina et similiter Appelles et cetera que ibidem secuntur*.
50. Dans les *glossae collectae* du Vatican, Reg. lat. 1650, par ex., 6.49 : *Cerea et Sosia : propria nomina gentium*, correspond à *Petr. Hel.* 418, 20 : *Cherea et Sosia propria sunt nomina.*
51. Wieland, 1983, p. 26, comparez avec Hofman, 1996, p. 84-85.
52. Hunt, 1980, p. 62.

d'extraire de chez ses prédécesseurs les explications « sur les mots » pour les compiler au terme des explications *in sententiam* [53]. Dans l'échantillon de sept gloses présenté dans la troisième partie, il est remarquable que quatre d'entre elles trouvent un parallèle, plus ou moins proche, dans les *Glosulae* [54]. La *Summa* à cet égard seulement pourrait justifier son nom, car elle rassemble dans le corps d'un seul ouvrage des données transmises de façon erratique jusqu'alors : le commentaire exégétique proprement dit et les gloses (collectées), en leur assignant à chacun une place bien définie. La structure du séquençage de ces deux niveaux d'analyse respecte un plan établi en fonction des *tractatus*, les chapitres, de Priscien, et non celui des livres. Par exemple, quinze séries de gloses couvrent les huit premiers livres de Priscien de manière assez inégale [55]. Les séquences sont introduites par de courtes phrases, qui malgré des formulations relativement laconiques et répétitives, sont d'un grand intérêt à plusieurs égards. Elles justifient l'utilité de ces gloses ou si l'on préfère, la pertinence de leur étude :

> Série n° 1. Mais avant de passer au reste, il est nécessaire que nous exposions les compositions des mots du précédent chapitre qui semblent poser quelques difficultés, pour tout expliquer de façon concise et complète [56].

Pierre Hélie parle de nécessité (*necesse, necessarium*) d'expliquer les termes qui présentent *quelque chose de difficile ou d'obscur*. À l'inverse, la série n° 11, très maigre, puisqu'elle ne dispose que de quatre gloses est introduite ainsi: « les significations des mots dans ce chapitre sont presque toutes évidentes » [57]. Parmi ces difficultés, dès la seconde série de gloses, la signification est montrée comme l'élément crucial de l'explication :

> Série n° 2. Mais pour le moment expliquons les sens des mots de ce chapitre qui présentent quelques difficultés [58].

53. Voir Jeauneau, 1960, p. 223-226 à propos de la distinction faite par Guillaume de Conches entre glose et commentaire.
54. Il s'agit des gloses n^os^ 1-4, presque toujours à travers l'intermédiaire de Guillaume de Conches, sauf dans le cas de la gl. n^o^ 4, où une explication propre aux *Glosulae* que Guillaume n'a pas conservée, a été reprise par Pierre (4. 1d).
55. La première série s'étend du prologue jusqu'à une partie du livre II ; dans ce livre II, aucune glose ne porte sur les chapitres *de dictione, oratione, nomine, patronymicis* ; les séries 10 à 15 contiennent les gloses du livre VIII. On se reportera à l'annexe pour le détail de la localisation des gloses.
56. *Petr. Hel.* 114, 1, voir le texte latin en annexe.
57. *Petr. Hel.* 521,73.
58. *Petr. Hel.* 248, 88 *sq*.

La troisième série ne varie dans son introduction que par l'usage de synonymes (*uerbum* pour *dictio* et *obscuritas* pour *difficultas*). Dans les quatrième et cinquième séries, Pierre Hélie insiste encore sur la nécessité d'ajouter des informations sur la signification des mots. Enfin, à partir de la huitième série de gloses lexicales, le terme « explication » (*expositio*) apparaît:

> Série n° 8 : maintenant, avant que nous allions plus avant, il faut revenir à l'explication des mots [59].

Bien qu'il ait employé le terme *compositiones* dans l'introduction de sa première série, il est remarquable de noter son abandon dans les séries suivantes au profit de *significatio* et *expositio*. En se proposant d'expliquer « les sens des mots », il déplace son objectif à un niveau bien au-delà de l'aspect technique que serait l'élucidation des *compositiones*, dans un but purement normatif. Ce survol des introductions aux séries de gloses laisse penser que Pierre Hélie a cherché à établir une hiérarchie qui semble se clarifier dans sa formulation au fil des séries : ses *expositiones* [60] comportent deux volets, forme (*compositio*) et sens (*significatio*) qui s'élucident l'un l'autre, selon des procédés juxtaposés. Ses explications convergent souvent vers l'étymologie, à tel point que Pierre Hélie se doit d'en définir la pratique qui sera appliquée comme programme par ses successeurs. Sa définition intervient dans la *Summa* à un moment clé, où Pierre Hélie commente l'étymologie philologique de la *uox* donnée par Priscien au début de sa grammaire [61] :

> 1. Et quia restat ut ethimologiam eius nominis quod est « uox » dicamus, quid sit ethimologia breuiter absoluemus. Etymologia ergo est expositio alicuius uocabuli per aliud uocabulum siue unum siue plura magis nota

59. *Petr. Hel.* 417, 98 *sq*.
60. *Expositio* est employé comme l'hyperonyme des procédures étymologiques ; la question des « types formulaires » a été largement exposée par Klinck, 1970. Elle définit un cadre qu'elle nomme « exposition-étymologie » (*expositio*-Etymologie) p. 41-45, où la *compositio* se trouve rangée entre la dérivation et l'étymologie « librement appliquée » (p. 44) et dont le système interprétatif repose sur l'aspect phonétique des mots. L'*expositio* décrite par Klinck correspond à l'étymologie *ontologique* de C. Buridant, que Wieland, 1983, p. 170 considère comme la « partie la moins scientifique mais la plus imaginative » ; Amsler, 1989, p. 245-246 à propos de la distinction entre une *definitio soni* et *substantiae*, chez les maîtres carolingiens.
61. *Petr. Hel.* 70, 86-71, 4. Cette définition est reprise textuellement dans la glose *Promisimus* d'un élève de Raoul de Beauvais à la fin du XII^e^ s., voir Klinck, 1970, p. 13-14 et 16-17 ; Rosier, 1998a, p. 116 et, 1998b, p. 221-222. J'ai mis les lemmes de Priscien (*GL* 2, 6.4-5) en petites capitales. Ma traduction est librement inspirée de celle d'Irène Rosier, 1998a, p. 222, pour la première partie.

secundum rei proprietatem et litterarum similitudinem ut « lapis » quasi « ledens pedem », « fenestra » quasi « ferens nos extra ». Hic enim rei proprietas attenditur et litterarum similitudo obseruatur. Est uero ethimologia compositum nomen ab ethimo quod interpretatur uerum et logos quod interpretatur sermo, ut dicatur « ethimologia » quasi « uerilo-quium », quoniam qui ethimologizat ueram, id est primam, uocabuli originem assignat. Differt autem ab interpretatione que est translatio de una loquela in aliam. Ethimologia uero fit sepius in eadem loquela.

2. VOX ergo dicitur, VEL A VOCANDO quia ethimologia etiam sequitur quandoque deriuationem ; VEL APO TOU BOO, id est « ab hoc uerbo Greco quod est boo », mutatione b littere in u consonantem. Et uide quod « apo » Grece « ab » dicitur Latine, « tou » est articulus apud Grecos et ualet quantum « hoc ». Inde dicitur APO TOU BOO, id est « ab hoc quod est boo », quod interpretatur « sono » ; unde compositum inuenitur « reboo, -as », id est « resono -nas », sicut in *Hymno* habetur : « reboat in omni gloria mundo ».

[1. Et parce qu'il reste encore à parler de l'étymologie de ce nom qui est « *uox* » [le son vocal], nous disons brièvement ce qu'est l'étymologie. L'étymologie donc est l'explication d'un vocable quelconque – soit par un seul autre vocable, soit par plusieurs plus connus – en fonction de sa pertinence envers le signifié (*rei proprietas* [propriété de la chose, c'est-à-dire la signification]) et sa similitude des lettres, comme *lapis* [pierre], pour ainsi dire *lae(dens) ped(em)* [blessant le pied] ; *fenestra* [fenêtre] pour ainsi dire *fe(rens) n(os) extra* [nous portant dehors]. Ici en effet, la pertinence envers le signifié est démontrée et la similitude des lettres respectée. *Etymologia* est pour sa part un substantif composé d'*etymon* qui veut dire « vrai » et *logos* qui veut « discours », on dit alors *etymologia* pour ainsi dire « discours du vrai », puisque celui qui donne une étymologie, assigne une origine véridique, c'est-à-dire première, au vocable. Et elle diffère de l'interprétation, qui est la traduction d'une langue vers une autre, tandis que l'étymologie se fait le plus souvent au sein d'une même langue.

2. Donc, on dit que *uox* vient soit du <verbe> *uoc(are)* [appeler / convoquer], car l'étymologie prolonge aussi chaque fois la dérivation, soit *apo toû boô*, c'est-à-dire à partir de ce verbe grec qui est *boo* [je mugis, crie ; retentis], par la modification de la lettre « b » en « u » consonne [*vau*]. On remarque que *apo* en grec veut dire *ab* en latin [à partir de] ; *toû* est l'article chez les Grecs et équivaut à *hoc* [ce], c'est pourquoi on dit *apo toû boû*, c-a-d. *ab hoc quod est boô* [à partir de *boô*], qui veut dire *sono* [je fait un son] ; d'où se forme le composé *reboo* [je fais retentir en échos], c-a-d. *resono* [je résonne], de la même manière que l'on a dans l'hymne : *reboat in omni gloria mundo* [« <dont> la gloire retentit dans le monde entier »].

Sa définition lui fournit un prétexte pour distinguer les trois procédures : *etymologia*, *compositio* et *interpretatio*. La seconde partie de

cet extrait n'est qu'une paraphrase des deux propositions de Priscien, qui fait remonter l'origine du mot *uox* à un verbe par dérivation – de la même manière, dit Priscien, que *dux* [chef] vient de *ducere* [conduire] –, soit à partir du latin *uoco*, soit du grec *boô*. Or, Pierre Hélie ajoute simplement l'*interpretatio* des mots grecs qu'il a jugée plus judicieux de conserver dans le corps de son exposé plutôt que de la repousser dans la série de gloses lexicales dédiées à ce passage [62].

En y regardant de près, on s'aperçoit que les exemples *lapis* et *fenestra* illustrant la définition de Pierre Hélie ne coïncident pas avec l'explication, pourtant étymologique, de Priscien pour la *uox*. Pierre Hélie lui-même n'est pas dupe, car il les distingue implicitement lorsqu'il écrit « l'étymologie prolonge aussi chaque fois la dérivation ». Ses exemples sont de purs produits rhétoriques de cette étymologie ontologique que décrit C. Buridant, tandis que celle de Priscien se rattache au champ philologique. C'est là une habitude des lexicographes de cumuler et confronter diverses approches, qui doivent toutes être considérées comme des méthodes d'analyse lexicale dont la finalité convergente s'exprime selon des formulations différentes [63]. Et de ce point de vue, L. Reilly tempère à raison l'assertion de R. Klinck [64] qui laissait entendre une rupture :

> Klinck's otherwise excellent discussion (1970 : 13 f ; 16 ; 20 ; 34 f ; 69) of etymology unfortunately makes Peter Helias responsible for a new expositio-type of etymology, which replaced the older type found in Isidore. I would say that Peter Helias instinctively downgrades etymology in favour of explaining the linguistic composition and the history of the word. The traditional etymology is tagged on. His treatments of « person » (551.58-552.68) and « substance » (863.52-65) illustrate this well. The

62. Car cette *interpretatio* est bien une glose *ad litteram* infiltrée dans son commentaire. Elle se trouve déjà bien attestées au IX^e^ s., par exemple dans les *glossae collectae* du manuscrit de Laon, Bibliothèque municipale 444 (voir Miller [éd.] 1880, p. 118 et dans celles du manuscrit Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Reg. lat. 1650 : 1.10. *Apo toy : id est ab hoc*. 1.11. *Boc* (boo *leg*.) : *id est sono*.
63. Klinck, 1970, p. 44 : « Es gehört zu den Eigentümlichkeiten der Lexikographen, die verschiedenen Formen der Wortableitungen, die sich seit der Antike entwickelten, zusammenzustellen und in den meisten Fällen miteinander zu konfrontieren ». Toutefois, à propos des étymologies ontologiques (ou « spéculatives »), Rosier, 1998b, p. 118, observe à raison que « sa place dans la lexicographie médiévale n'est pas centrale, comparée à la pratique de la *derivatio*, qui détermine l'organisation même des dictionnaires ».
64. Klinck, 1970, p. 13 : « les explications de Pierre Hélie témoignent toutefois d'une situation complètement différente » (« Die Ausführungen des Petrus Helie hingegen bezeugen eine völlig andere Einstellung »).

> importation of fanciful and folk etymologies into literatures dates back at least to Varro, who seems to have invented them from whole cloth to replace the Greek originals so that after Varro anything is forgivable (Quint. *Inst*. 1.6.37) [65].

Les grammairiens médiévaux n'ont proprement inventé aucune des techniques qu'ils mettent en œuvre, en revanche ce qui fait l'originalité de leur explication, c'est bien l'élargissement, la systématisation et la juxtaposition des procédés (voir par exemple les gloses en troisième partie n° 1, 2, 6 et 7). En somme, ils appliquent une stratégie combinatoire qui apparaît d'autant plus nettement que « l'explication étymologique » comporte plusieurs facettes, ainsi que Pierre Hélie l'a évoqué dans sa définition. Le contenu même des explications est souvent composite et d'origine diverse.

Ces considérations nous amènent naturellement à nous interroger sur les sources de Pierre Hélie. Bien que la plupart du temps il rassemble des explications anonymes, il ne cache pas à son lecteur qu'il est redevable aux travaux antérieurs. Parfois, il écrit « selon certains […] selon d'autres » [66]. Il cite la Bible et des *auctoritates* : Macrobe, Isidore, Nonius, et d'autres [67]. Il fait montre de probité intellectuelle, car il livre même les explications qu'il juge douteuses (sur *catapulta* gl. n° 4), mais donne son opinion, presque violemment quand il attribue une explication à des *trutanni* [imposteurs] [68]. Il ne mentionne toutefois jamais les *Glosulae*, malgré l'utilisation qu'il en fait. Ce nom

65. Reilly, 1993, p. 33 ; Quint., *Inst*. 1, 6, 37 : […] *sed cui non post Varronem sit venia ?*
66. *Petr. Hel.* 364, 83 donne deux opinions à propos de *supparus*, dont l'une est dans le *cod. V* (5.276) ; *Petr. Hel.* 169, 27 *Cossus secundum quosdam* […] *secundum alios* […] ; voir aussi *infra* gl. n° 4.
67. Pour les interprétations allégoriques (ou littérales) des noms bibliques : 348, 86-87 : *Michael* […] *eorum interpretationes ex diuina pagina require* ; 345, 25 (Siren) *Macrobius* (350, 26 : *puer* (150, 13) : *ut Nonio Marcello* […] ; 362, 47 *sq*. : *cinips* (168, 14) *dicit Isidorus* ; 363, 69 *Ysidorus* ; cf. aussi 364, 87 *Pompeio Trogo.*
68. Voir la glose *Petr. Hel.* 317, 12-13 (cf. *Petr. Hel.* 423, 15) *merges dicitur manipulus, eo quod cum colligitur in sulco quasi mergitur. Trutanni uero ficto nomine appellabant gelima a genu et ligando et manu*; il discute ici d'un mot « inventé » selon lui par des gens qui se font passer pour des grammairiens (*trutanni*) : *gelima* [*lat. med.* : botte, liasse] dont on retrouvera l'étymologie typique de la méthode par *scinderatio* dans le *Catholicon* (1286, Iohannes Balbus, *gelima a genu et ligo -as et manu componitur, id est garba uel coma segetis quae cum manu ligatur super genu*); on trouve aussi une explication similaire, mais raccourcie, dans le *Graecismus* d'Evrard de Béthune. Voir aussi *Petr. Hel.* 544, 94 : […] *quod prorsus iudico esse trutannicum.* Le sens que lui donne Reilly, 1993 : « overly simple expression »; *trutannus* « overly simple person, not a tramp » ; ce mot se rencontre aussi chez Guillaume de Conches, cf. Jeauneau, 1960, p. 221-222 ; voir le *Lexicon* de F. Niermeyer à propos de « Tramp » et celui de A. Blaise (*trutannice* « comme un imposteur »).

désigne chez lui les *Glosae* de Guillaume de Conches [69], qu'il a collationnées systématiquement en renfort des *Glosulae*, comme le prouve les gloses sur *sartago* n° 2 et n° 6 sur *bostar*. L'éditeur de la *Summa* n'en dit pas assez sur son choix des témoins manuscrits du IXe siècle (Paris, BnF, lat. 7501 et 7503) qu'il a utilisés dans l'apparat critique des séries de mots difficiles [70]. Mais on ne saurait l'en blâmer tellement « la tradition n'est ni bien étudiée, ni documentée », selon le constat de David Porter [71]. Faute d'éditions, car jusqu'à récemment les gloses à Priscien ont surtout été étudiées dans le cadre de la linguistique historique en raison des différentes langues vernaculaires qui s'y rencontrent [72]. À ma connaissance, seul Rijcklof Hofman a tenté l'édition exhaustive des gloses d'un manuscrit carolingien de l'*Ars Prisciani*, le célèbre Saint-Gall 904 (*G*), bien qu'actuellement seules celles des cinq premiers livres aient été publiées et quels que soient les reproches que certains lui ont fait, cette édition est un outil de travail remarquable [73]. Depuis, David Porter a publié en 2002 les *Excerptiones de Prisciano* accompagnées d'une transcription intégrale des gloses. Dans son introduction, ce dernier discute un peu plus amplement de la question d'une tradition au sein des gloses. Il présente de nombreux faits intéressants à l'aide de deux séries d'exemples d'héritages du IXe siècle [74] : la première série présente des gloses tirées d'un manuscrit de Priscien d'origine irlandaise, notre manuscrit (*G*), la seconde montre des correspondances avec les gloses de Remi d'Auxerre sur l'*Institutio de nomine, pronomine et verbo* transmises par un manuscrit de Leyde. Cette comparaison, rendue possible

69. Voir Reilly, 1993, p. 16. — Les parallèles entre la *Summa* et les gloses de Guillaume de Conches sont indiqués en apparat dans l'édition de L. Reilly. J'ai repris ici les mêmes sigles : *WC1* = Firenze, Bibl. Laur., 310 et *WC2* = Paris, BnF, lat. 15130, manuscrit utilisé pour les notes aux gloses de Pierre Hélie ci-après.
70. Reilly, 1993, p. 10 : « for the first three sections of difficult words (114, 5-170, 52 ; 248, 90-256, 17 ; 277, 80-280, 36), over a third of the total number of words, I have entered many parallel passages to sources in earlier writers. These sections may stand as samples of the elusiveness of Peter Helias' sources of knowledge ».
71. Porter, 2002, p. 20 : « that tradition is neither well studied nor documented, but the *Excerptiones* as it stands in the two English manuscripts incorporates annotations from the time of the earliest Insular schoolmen straight through to Remigius of Auxerre ».
72. Pour ne citer que deux recueils fondamentaux de gloses : germaniques dans Sievers, Steinmeyer, 1882 ; et irlandaises dans Stokes, Strachan, 1903.
73. À propos de l'édition de Hofman, 1996, voir par exemple, le compte-rendu de L. Breatnach dans *Eigse* 31, 1999, p. 159-167. L'édition intégrale des gloses de *G* initiée par R. Hofman sera prochainement achevée par Pádraic Moran (National University of Ireland, Galway), voir le site http://www.stgallpriscian.ie/.
74. Porter, 2002, p. 20-21.

grâce aux nombreux lemmes qu'ont en commun la « grande » et la « petite » grammaire de Priscien, lui a permis de mettre en évidence de nombreux points de contact entre ces trois sources de gloses. Quand on étend cette recherche aux gloses de Pierre Hélie, la part de cet héritage commun apparaît clairement.

3. *GLOSA QUASI MAGISTRORUM LINGUA*

L'étude comparative des différents corpus de gloses dont la formation s'est étalée sur quatre siècles (IX^e^-XII^e^) montrent des phénomènes d'étagement et d'entremêlement de nombreuses traditions plus ou moins originales. Mais toutes partagent quelques gloses provenant d'un fonds commun. Ces stratifications complexes résultent de transmissions à la fois synchroniques et diachroniques au hasard des rencontres entre grammaires glosées et des choix opérés par les maîtres de grammaires.

Pour cette étude, j'ai sélectionné un échantillon de gloses significatives qui montrent sans équivoque possible qu'un « *common core of glosses* » (D. Porter) était transmis avec le texte. Le choix de sept lemmes a été opéré de manière à ce que le plus grand nombre de témoins, parmi ceux retenus selon les critères énoncés ci-après, présentent une glose. Dans le but de mieux rendre compte du processus de transmission, les cinq types de sources définies ici sont présentés en groupes homogènes (a, b, c, etc.) en fonction des manuscrits et des genres littéraires et selon un étagement qui respecte la chronologie. Il s'agit de :

- **a**. Deux manuscrits glosés de la grammaire de Priscien (*codd. G J*). Ils représentent deux pôles, à la fois linguistique et historique : le manuscrit conservé à Saint-Gall (*G*) a probablement été copié en Irlande (quoique une origine continentale soit encore âprement discutée) dans la première moitié du IX^e^ siècle (850-851), tandis que celui de Cologne (*J*) l'a été en Allemagne (Prüm) à la toute fin du IX^e^ ou au début du X^e^ siècle. Les deux portent des gloses dans leur langue vernaculaire respective ;
- **b**. Les recueils de gloses hors-texte des IX^e^-X^e^ siècle [75] ;
- **c**. Les gloses attribuées à Remi d'Auxerre († 908) sur l'*Institutio de nomine, pronomine et verbo* [76] ;

75. Les *glossae collectae* du IX^e^ siècle : *V FSD*$_3$ W_α et de la fin X^e^ siècle: W_β ; voir *infra*.
76. Trois manuscrits (*Leid., Par., Vat.*) témoignent de la perméabilité des corpus de gloses entre les différentes œuvres de Priscien.

d. Un recueil d'extraits (*Exc. Prisc.*) glosés du Xe siècle, tirés principalement de l'*Ars* (*Institutiones grammaticae*), dont les gloses témoignent d'une aire linguistique franco-anglaise [77] ;

e-f. Deux commentaires du XIIe siècle sur Priscien majeur : les *Glosulae* composent un commentaire rédigé au tout début du XIIe siècle [78] et la *Summa super Priscianum* de Pierre Hélie (*Petr. Hel.*) qui représente l'aboutissement du genre et clôt la période chronologique envisagée ici.

Chaque glose est fractionnée en plus petites portions, signalées par les nombres en exposant, dont la fonction est de mettre en valeur le phénomène d'accumulation et qui rend mieux compte de l'analyse fine des relations que les gloses entretiennent. Sur ces points de détails, on se reportera aux discussions « Parallèles et Sources », que j'ai préféré reporter en fin d'édition par souci de lisibilité et parce que ces problématiques ne peuvent se satisfaire d'un apparat des sources, au sens classique du terme. La présentation formelle et les choix éditoriaux soulignent spécifiquement le travail de Pierre Hélie dont les gloses ont été isolées à cet effet dans un cadre. Elles sont accompagnées de remarques qui fournissent une vue d'ensemble des principaux ajustements qu'il a opérés sur le matériel à sa disposition.

Liste des sigles

a. Manuscrits glosés

G Sankt-Gallen, Stiftsbibliothek, 904 (éd. Hofman 1996)
J Köln, Erzbischöfliche Diözensanbibliothek 200

77. Les gloses aux *Exceptiones de Prisciano* dont l'un des manuscrits (*P*) porte des gloses dans les deux langues ; « the sole pre-Conquest manuscript with text glossing in both French and English », Porter, 2002, p. 3 ; voir son *appendix* I, p. 379.
78. *GPma* dont j'ai collationné trois témoins (*KM I*), voir les « Notices des manuscrits », dans la « Synthèse grammaticale » d'A. Grondeux et I. Rosier-Catach (avec la collaboration de C. Giraud et P. Stirnemann), dans le présent volume. Souvent le témoin *I* passe sous silence des séries complètes de gloses qui se trouvent pourtant chez *K* et *M* et inversement, *I* ajoute parfois une glose non retenue par *K* et *M*. Je n'ai pas regardé les folios microfilmés, seul trace rescapée du manuscrit de Chartres, Bibliothèque municipale, 209 (248) (= *C*), toutefois, sur les portions collationnées du premier livre, *I* suit généralement les leçons de *C*. Il ne s'agirait donc pas d'une évolution tardive de *I*, mais bien d'adaptations réalisées au cours du XIIe siècle, sous réserve bien évidemment que *C* ait systématiquement les mêmes leçons que *I*.

b. Gloses collectées

V Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Reg. lat. 1650
S Einsiedeln, Stiftsbibliothek, 32
F Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 7730
D_3 Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, Voss. Lat. Oct. 37
$W_{\alpha\text{-}\beta}$ Wien, Österreichische Nationalbibliothek 114

c. *Remig.* Gloses attribuées à Remi d'Auxerre sur *Prisc. nom. pron. u*.

Leid. Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, BPL 67 (éd. Huygens, 1954 ; extraits)
Vat. Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Reg. lat. 1578 (éd. Jeudy, 1991 ; extraits)
Par. Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 7581 (éd. De Marco, 1952 ; intégral)

d. *Exc. Prisc.* Gloses aux *Excerptiones de Prisciano* (éd. Porter, 2002, « *scholia* to the *Exc. Prisc*. », app. I p. 361-378).

P Paris, Bibliothèque nationale de France, nouv. acq. lat. 586
B Antwerpen, Museum Plantin-Moretus 16.2 + London, British Library, Add. 32246

e. *GPma. Glosulae super maiorem Priscianum*

K Köln, Erzbischöfliche Diözensanbibliothek, 201
M Metz, Bibliothèque municipale, 1224
I Incunable, *Venetiis 1496* [79]

f. *Petr. Hel*. *Summa super Priscianum* de Pierre Hélie (éd. Reilly 1993).

Les signes typographiques

Dans le texte, l'italique signale les mots étrangers au latin ; de plus :
"…" Les mots (ou paraphrases) de Priscien autres que les lemmes repris dans la glose.
« … » Les citations d'auteurs.
'…' Les emplois autonymes.
(…) Les variantes textuelles ou lectures proposées.
{…} Lorsque un témoignage fait défaut, les accolades indiquent que la glose repose sur un lemme se trouvant ailleurs dans le texte des *inst. gramm.* ou dans l'*institutio de nom. pron. et uerbo*. La référence est alors indiquée en apparat.
[…] Suppressions.

79. Il s'agit d'une quatrième réimpression due aux soins de *Bonetus Locatellus* (sigle e^4 de M. Gibson) de l'édition princeps réalisée par *Benedictus Prunulus* de Vérone et imprimée par *Georgius Arrivabenus* à Venise en 1488, Gibson, 1997, p. 240 et 1977.

<…> Ajouts.
* suivent parfois les références aux pages et numéros signalent quand Lindsay ne donne que le lemme.
— Un tiret long signale quand un témoin ne présente pas d'explication.

Dans l'apparat des sources et parallèles, les signes indiquent que :
= le texte est identique ;
>, < le sens de l'échange est dans l'une ou l'autre direction.
n. i. *non inueni*, signale quand je n'ai pas localisé de parallèle.

Abréviations

GL	KEIL Heinrich (ed.) (1855-1880). *Grammatici Latini*, Leipzig.
[Aug.] *reg.*	*[Augustini] regulae*, ed. *GL* 5, 496, 15-524.
[Prisc.] acc.	[Priscianus] *de accentibus*, ed. *GL* 3, 519-528.
Char.	*Charisii ars*, ed. K. Barwick 1964².
Don. *mai*. et *min*.	*Donati ars maior et minor*, ed. L. Holtz, 1981.
Isid. *et*.	*Isidori Hispalensis Episcopi, Etymologiarum sive originum*, ed. W. M. Lindsay, 2 vol., 1911.
Non.	*Nonius Marcellus de compendiosa doctrina*, L = ed. Lindsay (1903)
Paul. Fest.	*Paulus excerpta ex libr. Pom. Festi de significatione uerborum…* T = Thewrewk de Ponor, 1889 ; M = Müller, 1839 (réimp. 1880) ; L = Lindsay, 1913
Petr. Hel.	*Petri Heliae Summa super Priscianum*, ed. L. Reilly, 1993
Prisc.	*Prisciani ars grammatica* (Prisciani institutiones grammaticae), ed. *GL* 2, 1-*GL* 3, 377
Prisc. *nom. pron. u.*	*Prisciani institutio de nomine et pronomine et uerbo*…, ed. Passalacqua 1999[2]
Serv. *in Aen.*	*Servii Commentarius in Vergilii Aeneidos*, ed. G. Thilo et H. Hagen, 2 vol., 1881
Serv. *in georg.*	*Servii Commentarius in Vergilii Georgica*, ed. G. Thilo, 1887, p. 128-360
Serv. *in ecl.*	*Servii Commentarius in Vergilii Eclogas*, ed. G. Thilo (Leipzig, 1887), 1-127
Varr. *ling. lat.*	*M. Terenti Varronis De Linguae Latinae Quae Supersunt*, ed. G. Goetz, F. Schoell, 1910.

Glossaria

Corp. gl. lat.	LOEWE G., GOETZ G. (éd.), *Corpus glossariorum latinorum*, 7 vol., Leipzig, 1888-1923.
Gloss. lat.	LINDSAY W. M. et. al., (éd.), *Glossaria latina iussu Academiae Britannicae edita*, 5 vol., Paris, 1926-1931.

Abav.	*Corp. gl. lat.* 4, 301-403 (1889) (= *Gloss. lat.* 2, 29-121)	gl. n° 3.[4d]
Abba	*Corp. gl. lat.* 4, 201-298 (1889)	gl. n° 5.[4] ; 5.[5a]
Abstr.-Abol.	*Corp. gl. lat.* 4, 3-198 (1889)	gl. n° 3.[4b-d] ; 5.[5b]
Affat.	*Corp. gl. lat.* 4, 471-581 (1889)	gl. n° 1.[3] ; 3.[4c-d]
Ampl.[1]	*Corp. gl. lat.* 5, 337-401 (1894)	gl. n° 3.[2a] ; 4.[1]
Ampl.[2]	*Corp. gl. lat.* 5, 259-337 (1894)	gl. n° 3.[4c]
Cass. 90	*excerpta*, *Corp. gl. lat.* 5, 559-583 (1894)	gl. n° 1.[3]
Cass. 420	*excerpta, Corp. gl. lat.* 5, 548-559 (1894)	gl. n° 3.[4d]
Gloss. Leid. 69	J. H. HESSELS [éd.], *A late eight-century Latin-Anglo-Saxon glossary preserved in the Leiden University (ms. Voss. Q° lat. n° 69)*, Cambridge, 1906	gl. n° 1.[2-2a]
Lib. gl.	*Gloss. lat.* 1 (1926) *(cf. excerpta in Corp. gl. lat.* 5, 161-255*)*	gl.n° 1-7, *passim*
Ps.-Philox.	*Corp. gl. lat.* 3 (1892)	gl. n° 1.[1]
Scolica graecarum glossarum	(LAINSTER, 1922-1923) ; [*excerpta, Vat. Reg. lat. 215, Corp. gl. lat. 5, 583-586 (1894)*]	gl. n° 5.[2a] ; 5.[9] ; 6.[1]
Vat. 1468	*excerpta, Corp. gl. lat.* 5, 490-519 (1894)	gl. n° 1.[4] ; 2.[1] ; 3.[4b] ; 6.[4]

Remarques sur l'édition

Les références aux manuscrits glosés (**a**) sont toujours faites en suivant la séquence : dans le cas de *G*, sigle – page – colonne – ligne et n° d'ordre (d'après l'éd. Hofman, 1996) ; et dans le cas de *J* dont les gloses sont inédites, folio (recto ou verso) – ligne. Les mains désignant les glossateurs sont indiquées d'après leur chronologie relative et selon l'usage m. A, B, C (*cod. G*) ou 1, 2, 3 (*cod. J*). Les gloses collectées (**b**) sont toutes inédites, sauf celles germaniques, éditées par Sievers, Steinmeyer, 1882 pour le vol. 2, auxquels je fais référence pour les gloses de *SFD*$_3$ et *W*) ; les renvois au manuscrit *V* (*Glose de Prisciano*, f. 11ra-39va) font référence à mon édition en préparation (thèse EPHE) ; pour les autres (*W*) [80] ainsi que pour les *Glosulae* (**e**), seul le folio est mentionné. Enfin, lorsque des gloses ont été éditées (**c, d, f**), les numéros de pages renvoient aux éditions indiquées. Dans le cas des *Exc. Prisc.* (**d**), le manuscrit *P* n'est indiqué que lorsque *B* fait défaut. Toutes les références sont données en tête de chaque discussion dans la section « Parallèles et Sources ».

80. Voir la description de ce manuscrit dans ma contribution au présent volume « *Marginalia* témoins du travail de Jean Scot sur Priscien ».

GLOSSAE SELECTAE

1. ueredus ueredarius: I.36 (*GL* 2, 27.15)

a *G* Baeda. ueredus: pullus, equinus, uel assininus[1]

J ueredus: [[a]]equus[1a]. ueredarius: ueredarii dicuntur a uehendo[2] qui festinanter in equis currunt non descendunt de equis antequam liberant responsa sua; habent pennas in capite. unde intellegitur festinatio itineris daturque eis semper equus paratus. non manducant ni<si> super equos antequam proficiscantur[2a]. ueredus: qui uegit currum, uel qui paruam redam regit[1b], hoc est paruus currus, uel plaustrum[3], uel genus uehiculi[3a].

b *V* ueredus: qui trahit redam[1b], id est currum uel plaustrum[3]. reda, gen<u>s ueiculi[3a].

S ueredus: plaustrum[3], uel [a]equus[1a], a uehendo[2]. ueredarius: ascensor equi[(2a)].

W_α ueredus: uir redarum[4]. ueredarius, id est princeps currum[(1b)]. ueredus: pullus, [a]equinus, uel asinus[1].

W_β ueredarii dicuntur qui festinanter in æquis currunt et non descendunt de æquis antequam deliberent responsa sua; habentes in capite pennas. unde intelligitur festinatio itineris danturque eis semper æqui parati[2a] dicti quod sine reda, id est curru eant[2b].

c d —

e ueredus, id est auriga[5] et est compositum ex 'ue<h>o' et reda[1c]. ueredarius possessiuum est, id est res ueredi[6], ut ueredarius equus[1a].

---

f ueredus dicitur equus[1a] trahens currum[(1b + 3)] et est compositum a 'ueho, -is' et reda. ueredus enim dicitur quasi uehens redam[1c], inde etiam dicitur ueredarius auriga[5].

Petr. Hel. 137, 87-89 : « on nomme *veredus* [cheval (de poste)] le cheval tirant le char. C'est un mot composé à partir de *veho* [je transporte ; fais rouler] et de *reda* [chariot]. *Veredus* est alors pour ainsi dire *ve(hens) red(am)* [faisant rouler le chariot], d'où *veredarius* [messager] veut dire cocher ».

Pierre Hélie réalise ici une véritable synthèse des explications qu'il trouve dans les *Glosulae* et chez Guillaume de Conches. Il redouble l'explication grammaticale (*compositum*) qu'il tire des *Glosulae* par une étymologie empruntée à Guillaume (1c), mais qui toutes deux semblent inspirée d'Isidore peut-être par l'intermédiaire de Papias (*app*. 1.i). Il élimine l'explication sur le dérivé (**e**. 6). Enfin Pierre Hélie déplace à raison *auriga* de *ueredus* sur *ueredarius* (5) contrairement à la version de Guillaume, qui ne remet pas en

question cette inversion de sens dans les *Glosulae* (*WC2* 16ra26-28 : *ueredus est qui uehit reda<m>. ueredarius possessio ueredi, uel equus iunctus themoni dicitur ueredarius*) [81].

2. sartago: IV.9 (*GL* 2, 122.6).

a *G* sarthago: id est quoquinaria patella[1].
J sart[[h]]ago: patella[1].
b *V* sartago: ab strepitu soni uocata quando ardet in ea oleum[2].
W_α sartago: a strepitu sonitus uocata quando ardet in ea oleum[2].
c d —
e sartago a sarta, id est carne, et 'ago' (*M* : et ago *K om.*), quia ibi carnes agantur et coquantur[3], sed melius est dici simplicia[3a].

---

f **sarta** dicitur caro[3] et inde dicitur sartago 'patella'[1], eo quod ibi agitur et coquitur caro[3].

Petr. Hel. 309, 65-66 : « *Sarta* veut dire *caro* [chair] d'où l'on dit *sartago* [poêle] *: patella* [plat], parce que là les viandes *ag(antur) et co(quantur)* [sont préparées et cuites] ».

Guillaume importe un synonyme du fonds commun (1), possiblement à l'aide de Papias (*app.* 2.ii). Il est ensuite repris par Pierre Hélie, auquel il ajoute l'étymologie des *Glosulae*, qu'avait supprimée Guillaume. Il produit ainsi une synthèse par juxtaposition des procédés de ses deux sources principales : une traduction (du pseudo-grec *sarta* pour *sarco*) complétée d'un synonyme qui aboutit à l'étymologie par *scinderatio* plutôt élusive – et non une composition comme le suggère les *Glosulae* (3a). Il s'agit d'une réécriture au singulier dont il faut comprendre l'étymologie récente (qui remplace ici celle d'Isidore) selon le découpage : *sarta-* et *-go*, où 'go' s'analyse probablement d'après les initiales des deux verbes *sarta-ag-co* (*WC2* 43va18-20 : *sartago corporale est ; et dicitur a sarto quod est caro ; est enim patella in qua coquitur caro*).

3. fiber - fibra: V.3 (*GL* 2, 142.8).

a *G* fiber: id est idem \et/ castor, reliqua ut in alio[1].
J {fiber: beuer[2a]. fibra: uena[4b] }.
b *V* fiber: animalium genus[2], ipsum est et castor[1] quod etiam pontigano* uocatur[1a]. fibra: iunctura membrorum[4], uel extremitas iecoris[4a]. {peuer: bestia[(3)] … fiber: uena iecoris[4b], uel genus animalium[2]. idem est et castor[1] hoc est beuer[2a]. fibra: pars iecoris[4c], uel uiscera[4d], uel iunctura membrorum[4]}.

81. *WC2* = Paris, BnF, lat. 15130 ; voir note 69.

SFD₃ fiber: animal[2] idem beuer[2a]. fibra: fibrae quaedam uenæ sunt in iecore sursum tendentes sunt et corde[4b] et sunt in radicibus arborum, siue herbarum tenentes et pendentes[5].{fiber: canis maris[(1a)]. fibra: radix herbarum[5], uel summitas iecoris[(4a)]}.

W_β fibra: uena iecoris[4b] … fibra: uena, a iecore sursum tendens[(4b)]. fiber: genus uespe (bestie *leg.*) quadrupes. Plautus: «sic me subes cottidie quasi fiber salice<m>» [*spatium uacat*]** unde et fibres (-as *Fest.*) iocinorum (-erum *cod.*) et fimbria uestimentorum dicimus[3].

c *Leid.* {fiber: animal[2] est quod et biuerum dicitur[2a]. ipse est canis ponticus[1a]}.

Par. {fibri, id est corda qui facit femininum in a ut est fibra, quae (quod *cod.*) intelligitur uena[(4b)]}.

d *P* fiber: ponticus canis[1a].

e {beuer beueri, animal est (est an- *I*)[2] quod dicitur castor[1]}.

M {et fiber, uel fiber deforma (-mis *legend.?*) castor de maribus[(1a)], beuer, de utrisque proprie dicitur[2a] (*M add.*)}.

* pontigano *scripsi* : -tigatio *V* -ticanes *Lib. gl.* pontici canes *Isid. Lindsay Goetz.*

** *spatium* : quo nomine orae fluminis appellantur *Fest. ex Varr.*

---

f fiber animal est[2] quod dicitur beuer[2a]. {beuer est animal quoddam[2]}. fibra uena[4b].

Petr. Hel. 344, 11 {350, 25} : Les *Glosulae* n'ont pas d'explication sur le lemme *fiber*, de ce fait il serait envisageable que Pierre et Guillaume aient importé et arrangé la glose qui repose sur *beber*. Cependant, dans la mesure où tous ces éléments figurent chez Papias (*app.* 3) nous sommes poussés à affirmer qu'il joue, dans ce cas précis, le rôle d'intermédiaire et de source commune aux *Glosulae* (*cf.* le *cod. M*), à Guillaume et indirectement à Pierre Hélie. Ces gloses synonymiques sur *fiber* et *fibra* jouent le rôle d'une *differentia*, évidente chez Guillaume (*WC2* 46rb8 : *fiber scilicet beuer, fibra uena*). De plus, ce mot *beuer* ou *peuer* des manuscrits, qui apparaît dans l'édition de Priscien sous la forme étymologiquement correcte *beber* retenue par Hertz (*cf.* Krehl et *schol. Iuv.* 12, 34) est à l'origine de la contamination de l'explication d'Isidore des gloses sur Priscien, mais aussi, en conséquence chez Papias. Elle s'explique aisément par le retournement des lemmes et des gloses, selon un phénomène de distribution : *beuer* est glosé *castor* et *fiber* ; *fiber* à son tour reçoit les gloses *beuer* et *castor*, etc. Voir 2a. Son apparition chez Papias montre clairement sa dépendance à la tradition des gloses.

4. catapulta: V.6 (*GL* 2, 143.15).

a *G* catapulta: id est sagitta[1].

J catapulta: catapulta genus calicis[2]; <ista omnia>* qua<e> apud Grecos masculini generis fuerunt et ‘as’ terminauerunt et apud nos ‘a’ terminant et feminini generis sunt[3].

b *V* catapulta: genus calicis[2].

SFD₃ catapulta: genus calicis[2] uel tormenti[1a] ; hoc est machinamenti quod iacitur telum longitudinis trium cubitorum, quod appellatur triplex (triphax *legend.*)[1b].

W$_{\alpha}$ catapulta: sagitta muralis([1]), id est balista[1c].

c d —

e catapulta: sagitte bipennis[1d].

* ista omnia *suppleui, ut uidetur ; uide Prisc. ibid.*: excipitur haec charta et haec cataracta, margarita, catapulta, quae, cum sint masculina apud Graecos, apud nos etiam genus cum terminatione mutauerunt.

---

f catapulta uas est secundum quosdam[(2)]; uerius tamen dicitur sic ‘sagitta cum ferro bipenni’[(1d)] quam uocant barbatam[1e].

Petr. Hel. 346, 44-45 : « *catapulta* [catapulte, ou son projectile] : c’est un vase selon certains, toutefois il est plus exact de dire qu’il s’agit d’un trait avec une pointe bipenne (*ferro bipenni cf. Verg. Aen.* 11, 135), qu’ils appellent une *barbata* [flèche barbelée] ».

Il donne ici deux explications issues de la tradition, dont la première remonte à une confusion avec *catapota* (2), probablement en provenance de glossaires. Parmi les « quidam » à qui Pierre Hélie l’attribue, il nous faut compter Guillaume de Conches qui a déjà repris cette leçon douteuse (*WC2* 46rb42 : *catapulta uas est uel iaculum*), mais écarter Papias, qui semble-t-il n’a pas été utilisé ici. Si ces synonymes (1-2) ont réussi à se maintenir depuis l’époque carolingienne, par respect pour la tradition, Pierre Hélie, en donnant sa préférence au second (*uerius tamen*) à la suite des *Glosulae*, aboutit à une explication plus précise pour ses contemporains (1d-e).

5. toreuma: V.8 (*GL* 2, 145.2).

a —

b *V* toreuma: luricale (lorica uel *legend.?*), sonitus[1] aut nuptiale carmen[2].

SFD₃ toreuma (-mma *F*): bulla in (-am *F*) aqua[3], uel aliqua tornatura[4], ut in uasis uidetur, unde celata uasa aurea toreumata (-mma *F*) dicuntur[5].

D₃ uel tori canticum[(2?)].

W$_{\alpha}$ toreuma: tormentum (ornam- *legend.*) [a]equi[6].

W$_{\beta}$ toreuma: tornatura[4]. {toreuma: bulla \polla (bo- *legend.?*)/ in aqua[3], uel uas argenteum sculptum[(5?)]}.

c *Leid.* {toreuma dicitur uas tornatile[5a], uel balteus puerilis[7a]; idem est et bulla[3], inde Apostolus «]…[mea» (?). bulla signata: epistola[8]. uel etiam toreuma dicitur tornatura[4] a Greco, quod est toreuo, quod dicimus <torno> tornas[4a]}.

Vat. {toreuma: ornamenta in modum bullarum quae fiunt in stillicidiis, quibus antiquorum nobilium pueri utebantur, ut per haec panderetur, quia eadem infirmitas consilio indigeret. nam *bolim* consilium dicunt Greci[7]}.

Par. {toreuma quod carmen nauale intellegitur[2a]}.

d toreuma, id est uasa que sunt a turno facta[5b], nam turnum est quo uasa turnantur[5c].

P toreuma, id est uas celatum*[5d], uel tectus (le- *legend.*) tornati<lis>[5e], uel feruor maris[9].

e *I* toreuma: uas torno factum[(5b)].

* celatum *scripsi* : [con?]datum *Port.*

---

f toreuma dicitur uel uas celatum[5d], uel lectus tornatilis[5e]; secundum Remigium tamen dicitur feruor maris[9].

Petr. Hel. 346, 60-61 : « on appelle *toreuma* [objet ciselé, spéc. vase] soit un vase ouvragé soit un lit (en bois) tourné (?); selon Rémi il exprime plutôt le bouillonnement de la mer ».

Il reprend à son compte trois explications qui se trouvent dans les gloses aux *Exc. Prisc*. dont l'une est attribuée à Remi (voir gl. n° 2-3), probablement en copiant à la lettre la glose de Guillaume de Conches. Il est remarquable que les *Glosulae* (dont le seul témoin ici est *I*) empruntent, probablement à travers Papias (*app*. 5.i), la partie en provenance des glossaires (dans ce cas, le *Lib. gl*.) qui est commune aux deux manuscrits des *Exc. Prisc*. (*PB*), tandis que Guillaume transmet l'autre explication, propre à *P*, et absente de Papias (*WC2* 46va19-20 : *toreuma uas celatum uel lectus tornalis, sed secundum Remigium est feruor maris*).

6. bostar: V.13 (*GL* 2, 149.14).

a —

b *V* bostior (*sic*): ubi boues stant[1], uel castellum[2].

SFD$_3$ Bostar: "proprium[3]".

c *Vat.* {bostar ubi cremabantur corpora[4], uel uestigium bouis[5], uel tortor[6]}.

Par. {hic Bostar huius Bostaris, quod uarie exponitur: quidam enim bostar uestigium bouis[5]; quidam locum ubi cineres ex ossibus mortuorum conficiuntur intellegunt[(4)]}.

d *P* bostar: “proprium[3]” nomen bouum[3a] aut stabulum[7].
e —

f uide tamen quod Bostar ibidem positum equiuocum est. est enim “proprium[3]” nomen persone et tunc “barbarum” est[3b] ; et est compositum a boue (ab ‘oue’ *Reilly*) et ‘sto’ et tunc est latinum et neutrum[(1)] et est stabulum boum[7] ; (unde dicitur bosteres penultima producta secundum regulam neutrorum *add*. *cod. M*).

Petr. Hel. 349, 15-17 : « Remarque que *Bostar* [un Carthaginois, chez Tit. Liv.] est placé ici de manière équivoque : c’est en effet et le nom propre d’un personnage, il s’agit alors d’un nom étranger [*barbarum*] et c’est un composé de *bos* [bœuf / vache] et *sto* [je me tiens debout], le mot est alors latin et neutre et c’est *sta(bulum) bo(um)* [l’étable des bœufs] ».

Prisc. (*GL* 2, 149.10 *sq*.) […] *in ar Latinum unum dumtaxat proprium masculinum disyllabum inuenitur, hic Caesar, et monosyllaba masculina, Lar, Nar (Virgilius: « sulphurea Nar albus aqua »), barbara uero plura: Aspar, Bostar*.

Les *Glosulae* silencieuses, le canevas de cette explication par juxtaposition des procédés est imputable à Guillaume de Conches (*WC2* 46vb20-22 : *bostar est equiuocum ; est enim proprium nomen persone et tunc est barbarum ; est compositum a boue et sto et tunc est latinum et est bostar stabulum bouis estque neutrum*). Ici Pierre Hélie ne donne qu’une reformulation de sa source. Tous deux prennent en compte l’ensemble de la tradition à leur disposition – hormis Papias – et tentent de concilier les diverses explications qu’ils trouvent sur ce lemme. La première, paraphrasant Priscien, porte sur la *qualitas* du *nomen*. La seconde explicite la *figura* accompagnée de sa *significatio*, dans laquelle composition (*bos*-*sto*) et étymologie « ontologique » (*sta*-*bo*, à lire à rebours) se superposent ; cette explication à saveur étymologique se trouve déjà dans les gloses du *cod*. *V : bo(ues) sta(nt).*

7. furfur: V.20 (*GL* 2, 155.2).

a *G* furfur: id est purgamentum farinae[1], reliqua in alio.
b *V* furfur: genus †uus (auis *legend*. *?*)[(2)].
SFD₃ furfur: purgamentum farinae[1].
W$_{\alpha}$ furfur: auis quæ pascitur farre[2], uel purgamentum farris[1].
W$_{\beta}$ furfur: purgamentum farinæ[1].
c *Leid.* {furfur: purgamentum farinae[1]}.
d *P* furfur: purgamentum est farine[1], quod de cribro excutitur[1a].
e furfur purgamentum farinæ significat[1]. “de propriis nominibus” hominum non ponit exemplum[3].

f furfur est purgamentum farine[1]; sed uidetur incongrue positum cum debeat exemplificare tantum “uel de propriis uel de gentilibus uel de appellatiuis nominibus auium” sicut ex littera datur aperte intelligi[3]. ideoque dicunt quod furfur ibi ‘nomen est auis cuiusdam que pascitur farre[2]’.

Petr. Hel. 352, 73-353, 76 : « *Furfur* est le son de la farine, mais cela semble mis de manière incongrue, puisqu’il devrait illuster seulement des noms propres, des noms de peuples ou des noms communs d’oiseaux, comme le texte le donne à comprendre de manière évidente. C’est la raison pour laquelle ils disent qu’ici *furfur* est le nom d’un oiseau particulier qui mange la farine ».

Prisc. (*GL* 2, 154.24-155.2) : *in ur, si sint propria uel deorum uel gentilia uel appellatiua auium uel f ante ur habentia, masculina sunt : Anxur, Astur, turtur, uultur, furfur* [« Les noms finissant en *-ur* sont masculins quand il s’agit de noms propres de dieux ou de peuples, de noms communs d’oiseaux ou de noms ayant un f avant la désinence *-ur* »].

Contrairement à la glose précédente, Pierre Hélie doit être considéré comme l’auteur de cette discussion, car Guillaume s’en tient à l’explication traditionnelle (*WC2* 46v48-47ra : *furfur purgamentum frumenti*). Pierre Hélie s’interroge sur le sens à donner au mot en fonction du contexte doctrinal de Priscien, peut-être influencé par l’amorce faite dans les *Glosulae* (3). La dernière explication, erronée, est déduite du contexte de Priscien, comme le dit Pierre Hélie, et assimilée au *furfurio* d’Isidore, oiseau d’ailleurs inconnu. Il effectue sans doute cette assimilation sous l’influence de Papias (*app*. 7.iv), lui-même juxtaposant les lemmes *fufur*, *furfures* et *furfurio*, guidé par les gloses sur Priscien qu’il a trouvées à cet endroit du texte.

APPENDICE : LE TÉMOIGNAGE DE PAPIAS

À l’aide de la sélection présentée ci-dessus, j’ai montré comment certaines gloses datant de l’époque où Priscien apparaissait dans le paysage scolaire des *scriptoria* carolingiens ont réussi à maintenir une certaine validité jusque dans la *Summa* de Pierre Hélie à travers le canal spécifique de la tradition glossographique de cette grammaire. *L’Elementarium doctrinae rudimentum* de Papias [82], comme on le sait,

82. Le peu de choses que l’on sache de cet italien de Pavie, se résume à son *floruit*, d’ailleurs peu sûr – si l’on en croit la *Chronique* d’Albert, moine de Trois-Fontaines († c. 1252), Papias aurait édité son livre vers 1053 (*Alberici monachi Trium Fontium Chronica*, Pertz, *MGH, Script.* 23, p. 790 ; Cervani, 1988, p. III considère que la composition a eu lieu entre 1041 et 1063 ; voir Goetz, *Corp. gl. lat.* I, p. 175 pour d’autres témoignages divergents) ; lui-même ne nous livre que de maigres renseignements dans son *Prologus* (Daly, 1964, p. 229-233) ;

a utilisé largement le *Liber glossarum* [83] qu'il a souvent complété à l'aide de matériaux hétérogènes, dont beaucoup en provenance de Priscien et, ce qui est non négligeable, des gloses véhiculées par son *Ars* [84]. Papias occupe ainsi une position de témoin indirect au sein de la tradition des gloses sur Priscien et par le même fait, il a pu constituer un intermédiaire important dans la transmission de données lexicographiques affiliées à Priscien. Il apparaît donc particulièrement intéressant, en reprenant le même échantillonnage de gloses, de se demander quelle peut être l'influence de Papias sur les *Glosulae* et Pierre Hélie. D'abord, il convient de comprendre le processus par lequel Papias a complété, voire parfois remplacé, les explications qu'il a extraites du *Liber glossarum* avec des « matériaux priscianiques » (citations et gloses), qu'il signale la plus part du temps par la mention P[I]S. [85]. Ensuite, il s'agit d'évaluer dans quelle mesure Pierre Hélie, ou les *Glosulae* avant lui, aurait utilisé Papias comme relais, à défaut d'avoir puisé dans la tradition directe des gloses par le biais de manuscrits glosés ou de *glossae collectae*.

voir pour la bibliographie, Brunhölzl, II, p. 574-575, Cremascoli,1968 ; Dahan, 1992 et De Angelis, 1997-1998. — Goetz, *Corp. gl. lat*. I, p. 172-175, donnait déjà une liste de plus de quatre-vingt dix manuscrits copiés entre les XII[e] et XV[e] siècles, sur les cent dix connus à ce jour. On recense à partir du XV[e] siècle quatre éditions imprimées, la première en 1476 par Dominicus de Vespolate, dont dépendent les trois autres ; voir De Angelis, 1997 au sujet des deux rédactions (α et β) de la tradition manuscrite ; dans un autre article, 1997-1998, p. 138, elle conclue que β est une rédaction plus proche du *Lib. gl.* et antérieure à la rédaction finale α. Actuellement seule la lettre A a donné lieu à une édition: De Angelis, Milano, 1977 (vol. 1: *A-aequus*), 1978 (vol. 2 : *Aequus-anniferme*), 1980 (vol. 3 : *Aniazoni*).

83. Voir Brunhölzl, II, p. 342 ; Buridant, 1986, p. 26 ; l'article « *Liber glossarum* » du *Lexicon grammaticorum*, par Grondeux, 2009.
84. Goetz, 1903, p. 224-225 ; Goetz, *Corp. gl. lat.* I, p. 179-180 ; Hagen, *GL* 8, p. CLXXIX *sq*.
85. Toutes les mentions des sources qui, dans les manuscrits, sont rubriquées et figurent en marge ont été signalées par l'utilisation des petites capitales, l'abrègement résolu au génitif : P(RI)S. (Prisciani), HY. (Isidori) ; AMB. (Ambrosii) et HYG. (Hygini). Le nom de Priscien, quand il apparaît dans le texte, a été mis en italique et au cas nominatif. Voir Papias, *prolog*. 65-70 (Daly, p. 231).

PAPIAE [86]

1. |i.| **Veredos**: antiqui dixerunt quod ueherent, idest ducerent redas, uel quod uias publicas currant per quas redas ire solitum erat. […] |ii.| **Veredarius** a uehendo dicitur, qui festinanter equitando currit habetque pennas in capite ut intelligatur festinatio itineris [87].

2. |i.| **Sartago**: a strepitu soni dicta, quando ardet in ea oleum; /ii./ patella, olla enea [88].

3. |i.| **Fibre**: uene iecoris, uel uiscera. /ii./ **Fibre**: membrorum iuncturae. |iii.| **Fiber**: qui et beuer dicitur, genus animalium ponticus canis et castor nuncupatur [89].

4. |i.| **Catapulta**: sagitta, /ii./ spicata, /iii./ uel epulum. [...] |iv.| **Catapota**: genus calicis [90].

86. La base de cette transcription repose sur deux manuscrits français de la famille α de Cervani, 1988 : le manuscrit du XII^e^ siècle (Bourges), Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 9341 = ci-après nommé *P* (sigle de Cervani), dont la lecture a été complémenté par un manuscrit, ayant appartenu à Jean Courtecuisse, le Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 17162, du XIII^e^ siècle = P^2 (de Cervani ; sigle *A* de Daly, 1964, sur ce mansucrit voir p. 234). De plus, sont données les variantes importantes de l'édition de Venise par Philippus de Pincis, 1496 (réimp. 1966, Bottega d'Erasmo (Torino) reproduction facsimilée de l'édition de Venise 1496) = ci-après *inc*.— Les explications ont été numérotées au moyen de chiffres romains en minuscules qui renvoient aux notes. Les barres droites qui les encadrent indiquent que le lemme forme une entrée suite à un retour à la ligne. Quand le chiffre est encadré par des barres obliques, il s'agit d'un segment de la même entrée.

87. *P* 137vc. P^2 237va. *inc.* p. 366 : **i**. dixerunt PP^2 : -ant *inc.*
i. = *Lib. gl.* 583, 300* *ueredos* (= Isid. *et.* 12, 1, 55 … *ueredos – solitum erat*) ; voir gl. n^o^ 1.[1b-1c]. — **ii.** Lemme absent du *Lib. gl.*, voir gl. no 1.[2-2a].

88. *P* 116vb. P^2 197ra. *inc.* p. 304 :
i. = *Lib. gl.* 508, 475* (= Isid. *et*. 20, 8, 5). Voir gl. 2.[2].— **ii.** Le nom *patella* présent dans les gl. sur *Prisc*. (**a** *G* et *J*) se rencontre à la suite de l'explication isidorienne en provenance du *Lib. gl.* Voir gl. 2.[1].

89. *P* 44va. P^2 74va. *inc.* p. 120 :
Tout cela se trouve déjà dans le *Lib. gl*., mais l'influence de Priscien se fait toutefois sentir dans l'association des lemmes, le premier au pluriel et l'autre au singulier, qui fausse l'agencement alphabétique d'origine, puisque le *Lib. gl.* fiber donne les deux au pluriel (*fibre - fibri*). — **i**. < *Lib. gl.* 243, 19 + 20 *fibris (-ae)*, voir gl. 3.[4b]. — **ii**. = *Lib. gl.* 243, 10, voir gl. 3.[4]. — **iii**. < *Lib. gl.* 243, 16, tirée d'Isidore (voir gl. 3.[1. 1a. 2]), le nom *beuer* est un ajout de Papias à l'explication isidorienne, sans aucun doute sous l'influence de la tradition des gloses sur Priscien, voir gl. 3.[2a].

90. *P* 21rb. P^2 34rb. *inc.* p. 56 : HY. P^2 *male ante* catapulta *inscriptionem posuit*.
Ce lemme est absent du *Lib. gl.* (*cf.* iv. *catapota*). — **i**. *cf.* gl. 4.[1] ; le label « HY. » est mal placé dans le *cod*. P^2 (corrigé dans l'*inc*.) et s'applique à la glose suivante, sur *cataplasma*. — **ii-iii**. Ajouts de Papias, dont la provenance reste incertaine, remontent peut-être à des gloses sur Priscien (?) — **iv**. = *Lib. gl.* 102, 965; voir

5. |i.| PRISCIANI. **Toreumata**: uasa que sunt a torno facta; /ii./ a greco toreo, idest torno [91].

6. |i.| HYSIDORI. **Bostar**: locus ubi comburebantur corpora boum, /ii./ uel statio boum. |iii.| **Bostum**: ubi corpora comburuntur [92].

7. |i.| **Furfur**: masculinum est, *Priscianus*. |ii.| **Furfures** et farina a farre dicta cuius purgamenta sunt; /iii./ hic furfur. |iv.| **Furfures** etiam fiunt in urina. |v.| **Furfurio**: genus auis dictus quod prius farrem in farinam redactam pascitur [93].

PARALLÈLES ET SOURCES

1. ueredus ueredarius: I.36 (*GL* 2, 27.15).

a *G* 13b9d, m.A | *J* 7v2a, m.1 || **b** *V* 1.239 | *S* 12b | $W_{a\text{-}b}$ 3v || **e** *GPma K* 8ra *M* 10vb *I* 14r.

1 **a** (*G*). **b** (W_a). — *Glossae nominum ?* Voir Hofman (1996) ; cf. *Ps.-Philox.* (3, 286, 89) *ueredus* πῶλος.

1a **a** (*J*). **b** (*S*). **e**. **f**. — Voir 1 ? Les *Glosulae* ont inversé les gloses, puisque celle-ci devrait porter sur *veredus* et réciproquement, *auriga* (5) sur *veredarius*; Pierre Hélie les réordonne à juste titre.

1b **a** (*J*). **b** (*V*). [**b** (W_a).] [**f**.]

gl. 4.[2] ; chez Papias, l'explication repose à sa place, contrairement à certaines gl. de la tradition directe du fonds commun.

91. *P* 134rc. P^2 230va. *inc.* p. 355 : **i**. PRIS. PP^2 : *om. inc.* || **ii**. toreo … torno PP^2 : τορευω και τορμειω tortio *inc*.
i. = *Lib. gl.* 566, 123 — **ii.** Un ajout, fait peut-être à l'aide de la gl. attribuée à Remi (*Leid.*), voir gl. 5.[4a].

92. *P* 16rc. P^2 26ra. *inc.* p. 43 : **i**. HY. *P* : P^2 *inc. om.* || **iii**. PP^2 : *inc. om.* || comburuntur *P* : con- P^2 || bostum PP^2 : bust- *legend.*
i. = *Lib. gl.* 82, 74 *bostum (bu-)* (Abstr.). — **ii**. = Voir gl. 6.[1] et 6.[7]. Possiblement une addition tirée de gl. sur Priscien, puisque elle ne figure pas dans le *Lib. gl.* — **iii**. La mention « *Priscianus* » sur P^2, en face de la ligne où se lisent les lemmes *bostum* et *bos*, porte sur ce dernier lemme, comme sur *P* ; *bostum* a été éliminé de l'*inc.* pour éviter la redondance de l'explication. Voir gl. 6.[4].

93. *P* 48ra. P^2 81ra. *inc.* p. 129 : **i**. pris. *P inc.* : P^2 *om.* || **iv**. fiunt *P* : su- P^2 *inc.* || **iv**. redactum *P inc.* : -am P^2.
i. < *Prisc.* (GL 2, 155.1-2) — **ii**. = Isid. *et.* 20, 2, 18 *farina et furfures a farre dictae, cuius sunt purgamenta* ; étant donné que le *Lib. gl.* n'offre pas d'entrée sous *furfures* à cet endroit, mais que cette explication figure sous le lemme *farina* (234, 226*), son introduction de *furfur - furfures* devant l'article *furfurio*, a été influencée par la tradition des gloses sur Priscien, voir gl. 7.[1]. — **iii.** Ajout de Papias au *Lib. gl.*; d'après Priscien, comme **i**. (?) — **iv**. Ajout de Papias de provenance incertaine. Peut-être dû à l'incompréhension d'un passage de Pline (*hist. nat.* 28, 186) ? — **v.** = *Lib. gl.* 259, 266* *furfurio* (Isid. *et*. 12, 7, 72 *furfurio uocatus, quod prius farre in farinam redacto pasceretur*).

1c **e**. **f**. — Cette idée de *compositum*, proposée par les *Glosulae* et redoublée par Pierre Hélie sous forme d'une éty mologie par *scinderatio* montre bien la limite floue entre ces deux procédés : Isid. *et.* 12, 1, 55, qui tire le début de sa glose de Festus, rapporte : *ueredos antiqui dixerunt, quod ueherent redas, id est ducerent* (= *Paul. Fest*. p. 520L). Ce passage d'Isidore qui se trouve dans le *Lib. gl.* et Papias (*appendice* 1.i), donne l'étymologie reformulée chez Guillaume *qui uehit reda<m>*, et un composé dans le *Glosulae* sous la forme *ex ueho et reda*; Pierre Hélie n'a eu qu'à assembler les deux formes: *a ueho -is et reda + quasi ue(hens) red(am)*.

2-2a Cette explication remonte à une scolie biblique sur *ueredarii* (*Vulg. Esth.* 8, 14; cf. aussi *ueredarios Esth. 8, 10*) transmise par le *Gloss. Leid. 69, de Ester* 22.16 *ueredarii* (Hessels, 1906, p. 20). La leçon de W_β modifie la fin (voir 2b) et supprime l'étymologie (2), tandis que S ne retient qu'elle. On trouve ce lemme au singulier chez Papias (*app.* 1.ii), alors qu'il est absent du *Lib. gl*. Il faut en déduire qu'il a été importé de Priscien, puisque l'explication se trouve déjà introduite à cet endroit du texte à la fin du IXe siècle.

2 **a** (*J*). **b** (*S*). L'étymologie dérivée de Festus, sous une forme abrégée.

2a **a** (*J*). **b** (W_β). [**b** (*S*)]. — La glose de *S*, bien qu'éloignée textuellement, semble être dérivée de cette explication par le sens.

2b **b** (W_β). Leçon propre à cette collection.

3 **a** (*J*). **b** (*VS*). — Voir sur le lemme *plaustrum*, le glossaire *Affat.* (4, 548, 24) ; on trouve aussi des explications qui se recoupent sous les entrées *uehiculum* et *raeda* du vol. 7 du *Corp. gl. lat.* ; la leçon de *S* ne donne qu'un des deux termes. L'entrée du glossaire *Cass. 90* (5, 577, 36) *reda: graece currus, unde ueredarius*, provient de gloses sur Priscien.

3a **a** (*J*). **b** (*V*). — La glose porte en réalité sur *reda* et vient d'Isid. *et.* 20, 12, 2 ; dans le cas de *V* par l'intermédiaire du *Lib. gl.* 487, 315* (Isid.).

4 **b** (W_α). — Cette autre étymologie par rapprochement phonétique, propre à cette collection, se rencontre dans le glossaire *Vat. 1468*, qui puisse à une source commune de gloses sur Priscien: *ueredus qui festinanter currit in equo uel uir redarum* (5, 518, 33) ; l'étymologie est précédée d'une version abrégée de l'explication 2a.

5 **e**. **f**. — Ce terme apparaît dans les *Glosulae*, ensuite repris par Pierre Hélie.

6 **e**. — Explication propre aux *Glosulae*; *possessiuum… idest res…* devient *possessio* sous la plume de Guillaume de Conches.

2. sartago: IV.9 (*GL* 2, 122.6).

a *G* 52a14/3ff, m.C (?) | *J* 28v31a, m.1 || **b** *V* 4.101 | W_α 4v || **e** *GPma K* 23va31-33 *M* 34v.

1 **a** (*GJ*). **f**. — La gl. *J* (et celle de Pierre Hélie) est plus réduite; le glossaire *Vat. 1468* conserve cette gl. sur Priscien (5, 513, 24) *sarta-*

ginem coquinariam patellam (*m.2 add*.). Papias pourrait être un canal possible pour la diffusion de ce synonyme jusqu'à Pierre Hélie, mais par l'intermédiaire de Guillaume de Conches, mais il y a autant de probabilité que ce dernier puise à la tradition directe des gloses.

2 **b** (*VW*$_{\alpha}$). Tirée d'Isid. *et*. 20, 8, 5 ; chez *V*, par l'intermédiaire du *Lib. gl.* 508, 475* (Isid.). Cette étymologie n'est pas reprise par les *Glosulae*, mais elle est potentiellement l'inspiratrice de la formule *ibi… coquitur* < *quando ardet in ea* (?).

3. 3a **e. f.** — Leçon propre aux *Glosulae*, reformulée par Pierre Hélie, elle est peut-être inspiré d'Isidore?

3. fiber - fibra: V.3 (*GL* 2, 142.8).

a *G* 61b3h, m.A | {*J* 48v20-21, m. Prisc. (*GL* 2, 232.8-10)} ‖ **b** *V* 5.17-18 {*Prisc*. (*GL* 2, 150.13) beber : *V* 5.91 ; *Prisc*. (*GL* 2, 232.8-10) : *V* 8.199-200} | *SFD*$_3$ {*Prisc.* (*GL* 2, 418.10)} | *W*$_{\beta}$ 7v ‖ **c** {*Prisc. nom. pron. u.* 8, 13 : *Leid.* p. 337 | *Par.* p. 508} ‖ **d** *Exc. Prisc.* II.161, p. 367 ‖ **e** {*Prisc*. (*GL* 2, 150.13) beber : *GPma K* 25va31 *M* 37va *I* 55r}.

1-1a — Voir Serv. *in georg.* 1, 58, peut-être à l'origine de ces gloses, par divers intermédiaires.

1 **a** (*G*). **b** (*V*). **e**. — Vient d'Isid. *et*. 12, 2, 21-22 (*21. Castores ... 22. Ipsi sunt et fibri, qui etiam Pontici canes uocantur*) ; dans le cas de *V*, par l'entremise du *Lib. gl.*, voir 1a-2.

1a **b** (*V*). [**b** (*SFD*$_3$)] **c** (Leid.). **d** (*P*). [**e** (*M*)] — Comme 1, tirée Isid. *et*. 12, 2, 22 ; chez *V*, via le *Lib. gl*. 243, 16 et dans le cas des *Glosulae*, exclusivement sur *M*, possiblement à travers Papias (*app*. 3.iii).

2 **b** (*VSFD*$_3$). **c** (Leid.). **e**. **f**. — Dérive de 1 (?). Les explications 2-1-1a composent une seule entrée dans le *Lib. gl.*, telle que transmise par *V*. Voir Papias (*app*. 3.iii), qui ajoute sous l'influence de Priscien.

2a **a** (*J*). **b** (*VSFD*$_3$). **c** (*Leid*.). **e** (*M*). **f**. — Papias a pu servir de relais entre Isidore–*Lib. gl.* et la version du *cod. M* des *Glosulae* (ainsi que pour Guillaume et Pierre Hélie) en raison de cet ajout (*beuer*). Ce fragment de glose doit être considéré comme un apport propre à la tradition des gloses sur Priscien. Le *Corp. gl. lat*., bien qu'il n'ignore pas totalement le mot, ne contredit pas cette affirmation. Les *Hermeneumata* des X^{e} et XI^{e} siècles (même si leur composition est antérieure à la date de copie des manuscrits qui les conservent) ne peuvent être à l'origine de son appartion dans nos gloses (sur *castoreum*, *Vatic. Reg. 1260* (*Corp. gl. lat.* 3, 581, 37) … *testiculi beberis* et bern. 337 (*Corp. gl. lat.* 3, 609, 9) ... *idest testiculus de bebro*). Tout au plus, gloses sur Priscien et *hermeneumata* témoignent que le mot était d'un usage plus courant que *castor* ou *fiber*. Ce nom, dont la *latinitas* est indiscutable pour les glossateurs – puisqu'il se lit chez Priscien –, est un produit de la basse latinité d'origine celtique continentale **bebro-*, **bibro-* ; v.-fr. bièvre (angl. *beaver*; voir deux gloses en Anglo-Saxon : *Ampl.*[1] (5, 359, 63)

fiber bebr et (5, 357, 57) *castorius bebir*) ; cf. *Bibracte*, le Mont-Beuvray [94].

3 **b** (W_β). [**b** (*V*)]. = *Paul. Fest*. p. 64T (*Plaut. frg. 12,1 ex Fest.* ; *Lindsay frg.* 26) *ex* Varr. *ling. lat*. 5, 79, 4 *et* Varr. *ling. lat*. 5, 79, 8.

4 **b** (*V*). = *Lib. gl.* 243, 10 (de gl.), transmise aussi à Papias (*app*. 3.ii).

4a **b** (*V*). [**b** (SFD_3)] = *Lib. gl.* 243, 12* < Isid. *et*. 11, 1, 126 < Serv. *in Aen.*, 10, 176 ; *cf.* Serv. *in Aen.*, 6, 600 ; Varr. *ling. lat*. 5, 79, 8.

4b **a** (*J*). **b** (*V* SFD_3W_β). [**c** (*Par.*)] **f**. — < *Abstr.-Abol.* (4, 76, 35) ; cf. Serv., *in georg*. 1, 120 ; *in Aen.* 10, 176 ; puis, par le biais des gl. sur Priscien apparaît dans *Vat. 1468* (5, 500, 66) *uena uel corda* ; sur *V*, la glose devrait porter sur *fibra*, comme chez W_b. Dans le cas de Pierre Hélie, Papias constitue un intermédiaire sérieux, en raison de la juxtaposition des lemmes et de la parenté des explications fournies.

4c **b** (*V*). < *Abstr.-Abol.* (4, 76, 42) ; *Affat*. (4, 519, 5) ; *Ampl.*[2] (5, 294, 54) ; voir aussi chez *gl. AA.* (*Corp. gl. lat.* 5, 456, 49).

4d **b** (*V*). < *Abstr.-Abol.* (4, 76, 8) ; *Abav*. (4, 342, 35) ; *Affat*. (4, 519, 5) ; cette explication vraisemblablement venant de glossaires est parvenue dans un glossaire plus récent, le *Cass. 402* (5, 456, 48), via la tradition directe des gloses sur Priscien, voir *supra*, gl. 1.[3].

5 **b** (SFD_3). — Explication propre à cette collection de gloses ; cf. Serv. et Serv. Auct., *in georg*. 1, 120.

4. catapulta: V.6 (*GL* 2, 143.15).

a *G* 62a9k, m.C | *J* 33v35c, m.1 || **b** *V* 5.38 | SFD_3 | W_α 5r || **e** *GPma K* 25rb32 *M* 37rb.

1 **a** (*G*). [**b** (W_α)] — Forme la plus réduite de la glose qui se rencontre dévellopée dans d'autres explications; elle se touve dans le glossaire *Ampl.*[1] (5, 350, 18), en provenance possiblement de *Non*. 3, p. 886L.

1a **b** (SFD_3). — Explication propre à ces gloses collectées ; cf. *Liv.* 24, 40, 15.

1b **b** (SFD_3). — Vient de *Paul. Fest.* p. 559T sur *trifax* : *telum longitudinis trium cubitorum, quod catapulta mittitur*.

1c **b** (W_α). — *cf. supra* 1, *Non.* 3, p. 886L (*Plaut. capt.* 796) ; *Non*. 1, p. 179L (*C. Stat. frg.* 128, 27).

1d **e**. [**f**.] — La leçon qui semble découler de 1, apparaît dans les *Glosulae*. Elle est reprise et augmentée par Pierre Hélie.

1e **f**. — Un complément d'information introduit par Pierre Hélie, cf. *Du Cange* 2, 221b : « *Glossar. Lat. Gall. ann. 1348. ex Cod. reg. 4120* » catapulta, gallice *saete barbelée*, etc.

94. Lambert, 1995[2], p. 188-189.

2 **a** (*J*). **b** (*VSFD*$_3$). [**f**.] — Par confusion avec *catapota* dans le *Lib. gl.* 102, 965 genus calicis (Abstr.). Voir Papias (*app*. 4.iii).

3 **a** (*J*). — Paraphrase de *Prisc*. (*GL* 2, 143.7-8).

5. toreuma: V.8 (*GL* 2, 145.2).

b *V* 5.52 | *SFD*$_3$ | *W*$_\alpha$ 5r | *W*$_\beta$ 8r {*Prisc.* (*GL* 2, 201.2) : *W*$_\beta$ 11r} || **c** {*Prisc. nom. pron. u.* 6, 14 : *Leid.* p. 332 | *Vat.* p. 64 | *Par.* p. 507} || **d** *Exc. Prisc.* II.195, p. 367 || **e** *GPma I* 53v.

1 **b** (*V*). — Leçons propres à *V*, sans parallèle direct, voir 2 ; cf. *Lib. gl.* 565, 88 *t<h>oracem (-ces) loricas pecturales* (Abol.) *et id.* 565, 94 *t<h>orax lorica* (Abstr.).

2 **b** (*V*). [**b** (*D*$_3$)?]. — Une glose identique à celle transmise par *V* se rencontre sur la grammaire de Smaragde (*cit. apud Du Cang*. 8, 126c).

2a **c** (*Par*.). — Cette explication repose sur le lemme *celeuma* des *Scolica graecarum glossarum* [95] : p. 450.50 : *carmen nauale uel uineale siue aruale.*

3 **b** (*SFD*$_3$*W*$_b$). **c** (*Leid*.). — cf. Isid*. et.* 19, 31 11 *bullae*.

4 **b** (*SFD*$_3$*W*$_b$). **c** (*Leid*.). = *Abba* (4, 293, 21).

4a **c** (*Leid*.). — L'attribution à Remi se trouve conforté par la présence de cette gloses dans son commentaire à Donat (*Remig. in Don. GL* 8, 239.22), voir 7-7a.

5 **b** (*SFD*$_3$). [**b** (*W*$_b$) **d**. (P)]. En relation avec 5b.

5a **c** (*Leid*.). *Cf. Abba* (4, 293, 14) *toreumata uasa tornatilia*.

5b **d**. **e** (*I*). = *Lib. gl.* 566, *123 toreumata uasa quae sunt a torno facta* (de glossis < Abstr.) < *Abstr.-Abol.* (4, 185, 20) *uasa que in turno facta sunt*; voir [Aug.] *reg*. 501, 22 (dans l'apparat).

5c **d**. — Découle de 5, 5a-b ? Mais porte sur le lemme « tour [de potier] », par argumentation circulaire.

5d **d** (*P*). **f**. — Découle aussi de 5, 5a-b ? Voir 5e et 9.

5e **d** (*P*). **f**. — Leçon propre à cette collection, qui est repris presque à l'identique par Pierre Hélie, voir 9.

6 **b** (*W*$_a$). — Leçon erronée particulière à cette collection.

7 **c** (*Vat*.). — Cette glose est en somme la suite de ce qu'on rencontre en 4 sur la recession du *cod. Leid*., *Remig. in Don.* (*GL* 8, 239.21-26) ; cf. *Paul. Fest*. p. 26T ; Varr. *ling. lat.* 5, 116

7a **c** (*Leid*.). — Une fragmentation de 7.

8 **c** (*Leid*.). — Ajout propre aux gloses du *cod. Leid.*

95. Elles ont été édités intégralement par Lainster, 1922-1923, p. 426-446, d'après les manuscrits Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. Reg. 215 et London, British Library, Royal 15A XVI.

9 **d** (*P*). **f**. — Cette explication erronée est apparue suite à l'agglutination du mot ῥεῦμα [le flux] et de son article τό. Une explication similaire, quoique plus détaillée, se trouve aussi dans les *Scolica graecarum glossarum*, p. 443.45 : *reuma est effusio maris uidelicet quando maris accessio foras egreditur et in lacunis uel in fossis colligitur ; remanens aqua ueluti in stagnis illud dicitur reuma*.

6. bostar: V.13 (*GL* 2, 149.14).

b *V* 5.81 | *SFD*$_3$ || **c** {*Prisc. nom. pron. u.* 14, 3 : *Vat.* p. 66 | *Par.* p. 511} || **d** *Exc. Prisc.* II.213, p. 368.

1 **b** (*V*). [**f**]. — Elle figure telle quelle dans les *Scolica graecarum glossarum*, p. 432. 2 (= *Corp. gl. lat.* 5, 583, 13) ; cf. *gl. Scal.* 591, 61, tirée d'*Osbern.* B xii (vol. 1, p. 85, 5). Cette glose étymologique trouve un écho dans celle de Papias (*app*. 6.ii), qui a pu servir de base à Guillaume avant d'être reprise pas Pierre Hélie; Voir ci-dessous 7.

2 **b** (*V*). — Leçon propre à *V*.

3 **b** (*SFD*$_3$). **d** (*P*). **f**. — Découle de *Prisc*. (*GL* 2, 149.10) ; cf. [Prisc.] *acc*. (*GL* 3, 523.24-25).

3a **d** (*P*). — Ajout

3b **f**. — Pierre Hélie ajoute à 3 une paraphrase de Priscien.

4 **c** (*Vat*.). [**c** (*Par*.)]. — Vient de *Char*., 44, 13 *bustar locus ubi cremantur mortuorum corpora*; *Paul. Fest*. p. 23T *bustum* (cf. Serv. Auct. *in Aen*. 11, 201 *busta*). La leçon de **c** (*Par*.) pourrait laisser penser à une influence de la *differentia* (n° 219), *sepulchrum tumulum… bustum* [96]. cette glose a été reversée dans le glossaire *Vat. 1468* (5, 493, 6*) locus ubi concremantur corpora mortuorum uel stabula boum* (*add. m. 2*) ; voir d'autres cas de comportements similaires gl. n° 1.[4]; 2.[1]; 3.[4b]; 6.[4]. Elle se trouve chez Papias, (*app*. 6.i et iii) qui encore une fois pourrait avoir utilisé une collection de gl. proche de la famille **c** attribuée à Remi [97].

5 **c** (*Vat*. *Par*.). — Leçon propre à cette collection.

6 **c** (*Vat*.). — Ajout de *Vat*.

7 **d** (*P*). **f**. — Cette glose (comme 3) montre encore une fois la proximité de la collection **d** avec Pierre Hélie, voir gl. 5.[5d-5e] et 5.[9] où Guillaume sert d'intermédiaire ; cf. *supra* 4, dans le glossaire *Vat. 1468.*

96. Cf. Uhlfelder, 1954, p. 77, qui donne les sources ; Hagen, *ibid. GL* 8, 286.18-21.
97. Par exemple, la même relation s'observe dans les gloses sur *tuber* : V.5 (*GL* 2, 143.1). où Papias rapporte*... genus boleti, quod ex tonitruo nasci dicitur*, une leçon qui émane des gloses sur *Prisc. nom. pron. u.* 8,12 : *Leid.* p. 337 *genus boleti, id est* trufra*, quod ex tonitruo nasci fertur* ; *Vat.* p. 64 *tuber : tufera, species boleti qui, fertur, ex tonitruo nasci*.

7. furfur: V.20 (*GL* 2, 155.2).

a *G* 65b3c, m.A || **b** *V* 5.141 | *SFD*$_3$ | *W*$_a$ 5v | *W*$_b$ 8v || **c** {*Prisc. nom. pron. u.* 9,3 : *Leid.* p. 338} || **d** *Exc. Prisc.* II.221, p. 368 || **e** *GPma K* 25va55 *M* 37v *I* 55v.

1 **a** (*G*). **b** (*SFD*$_3$*W*$_{a\text{-}b}$). **c** (*Leid.*). **d** (*P*). **e**. **f**. — Il y a presque un accord de toute la tradition sur cette glose tirée d'Isid. *et*. 20, 2, 18. Elle constitue un exemple parfait de stabilité qui peut s'observer au sein de la tradition directe; voir Papias (*app*. 7.ii).

1a **d** (*P*). — Complément d'information propre à *P*.

2 [**b** (*V*)†]. **b** (*W*$_a$). **f**. — Tirée d'Isid. *et*. 12, 7, 72 sur *furfurio*, à travers le *Lib. gl*. pour *V* (?) et Papias qui, ici encore, peut être considéré comme l'intermédiaire entre la tradition directe des gloses et Pierre Hélie, puisque ce dernier transporte l'explication d'Isidore (*furfurio*) sur le lemme de Priscien *furfur* (*app*. 7.v).

3 **e**. — Ce commentaire direct des propos de Priscien à donner un point de départ pour un dévellopement de Pierre Hélie sur le sens à donner à ce terme dans le contexte.

PERSPECTIVES

La comparaison a montré que le contenu de la collection de Pierre Hélie est redevable à plusieurs traditions, or, dans la mesure où il faut bien se poser la question de la durée d'utilisation des *libri* [98], il est difficile de parler de résurgence à propos des gloses de Pierre Hélie, tant elles témoignent de conservation au sein d'une tradition bien établie qui se perpétue du IX^{e} au XII^{e} siècle. Cette transmission est certes fluctuante, par égard à la nature des éléments transmis, mais elle s'accomplit « normalement » suivant cette alternance de continuités et de ruptures dont a parlé Anne Grondeux [99]. Ces deux formes de diffusion des gloses sont bel et bien induites par les méthodes de travail des glossateurs. Si bien que le « comment » ne semble pas poser de problème en soi. La question récurrente et plus immédiate porte sur

98. Certains manuscrits carolingiens montrent des annotations de glossateurs jusqu'au XV^{e} siècle, par exemple notre manuscrit *J* (*cf.* les nombreuses *maniculae* en regard du texte et les autres mentions plus tardives, dont celle du XV^{e} s. au f. 1, voir Jaffé - Wattenbach, 1874, tandis que *G* ne semble plus avoir été glosé, ni même lu, après le IX^{e} siècle, voir Hofman, 1996, p. 31.

99. Les continuités opèrent des conservations endogènes alors que les ruptures procèdent à des apports exogènes. Voir ce que dit Grondeux, 2001, p. 248-250 « comment se construit une glose » et Grondeux, 2000, son chapitre III : *La glose, un genre littéraire*, p. 191-220.

la nature des explications conservées. En effet, pourquoi les gloses « lexicales » semblent mieux se conserver que celles d'autres types ? En d'autres termes, l'analyse tend à montrer que les gloses qui proposent des explications au niveau du « mot hors contexte » ont une propension plus importante à être transmises et sont moins sujettes aux renouvellements, contrairement à celles présentant des contenus doctrinaux qui subissent un rajeunissement important au fil des générations. De manière intuitive, on aurait pu penser ces notions lexicales « interchangeables ». Pourtant, elles sont précisément les plus proches du lemme et portent sur le niveau le plus fondamental – le couple signifiant / signifié – hors de toute implication syntaxique. À cet égard, la glose « lexicale » figure au niveau de spécificité le plus bas puisque, quel que soit le (con)texte, le mot isolé peut être expliqué de la même manière. Les gloses de ce type convergent en direction des glossaires [100]. Par opposition, les gloses exégétiques entretiennent un rapport avec le texte commenté au plus haut niveau de spécificité, en tant qu'élément imbriqué dans un discours spécialement dédié à un texte. Il semble donc évident qu'il existe une corrélation – sans toutefois poser ce type de relation en axiome – entre le niveau de spécificité du contenu des gloses en rapport à un texte donné et la capacité des gloses à se maintenir effectives dans un corpus. Selon une relation inversement proportionnelle, les gloses les moins spécifiques jouissent d'une plus grande longévité. Malgré des données encore lacunaires, il est possible de jalonner quelques étapes du travail lexicographique effectué sur le texte de Priscien. Il apparaît que l'étude « à la lettre » semble la plus ancienne. En quelque sorte fondatrice, elle conservera plus durablement sa validité sur le long terme. Et quoique cette antériorité de l'étude lexicale par rapport à l'interprétation exégétique soit relative, car il y a des précédents au IX^e^ siècle. Le commentaire de Sedulius Scottus est le premier essai en la matière pour l'occident médiéval, sans parler des longues gloses anonymes qui jonchent les marges des manuscrits [101]. Pourtant, « cette époque n'est pas l'*aetas priscianea* », car le IX^e^ siècle voit surtout fleurir les commentaires sur

100. Voir le schéma typologique de Buridant, 1986, p. 24, pour une mise en perspective de ces éléments au sein du « très vaste champ de la lexicographie médiévale » ; voir aussi Weijers, 1989. Dans le cadre immédiat de notre problématique, il nous a été possible d'observer un va et vient constant entre les glossaires utilisés pour annoter Priscien et les gloses collectées qui ont été ensuite redistribuées dans d'autres glossaires plus récents, par exemple, Cass. 90 et 402, Vat. 1468, 1469 etc. Voir gl. gl. n° 1.$^{3-4}$; 2.^{1} ; 3.^{4b} ; 3.^{4d} ; 6.^{4}.

101. Sedulius *in Priscianum*; au sujet du cas plus discuté du travail de Jean Scot, voir A. Luhtala et le dossier consacré à ce commentaire dans le présent volume.

Donat [102]. Pourtant aucun commentaire « post-carolingien » n'évacuera complètement ce premier travail lexicographique. Les *Glosulae* en témoignent, certes dans une faible mesure. Bien qu'elles fassent figure de précurseur et laissent déjà présager le renouveau intellectuel du XII^e^ siècle, elles n'auront d'autre postérité qu'à travers les commentaires contemporains ou immédiatement postérieurs qui seuls les utiliseront [103]. Parmi ceux-ci, la *Summa* de Pierre Hélie servira de modèle aux commentateurs après lui et nous avons vu comment il a (ré)intégré le travail lexicographique de ces prédécesseurs dans le corps de son exégèse grammaticale, que ce soit à travers la tradition directe des gloses sur Priscien – très souvent mais pas exclusivement, avec Guillaume de Conches comme intermédiaire — ou indirecte à l'aide de Papias en guise de passeur (cf. gl. n^o^ 4 et 7).

Le concept de « fonds commun » développé dans cette contribution produit une vue en perspective qui permet d'éviter l'écueil de la décontextualisation des gloses. Non seulement il ouvre d'intéressantes pistes pour comprendre les méthodes des glossateurs et l'évolution des stratégies de l'*expositio*, mais il permettra aussi d'éclairer d'un jour nouveau notre connaissance des ressources à la disposition des lexicographes des XI^e^-XII^e^ siècles, Papias, Osbern de Gloucester et Hugutio de Pise. Pour le sujet qui nous occupe ici, cette approche diachronique des explications lexicales données par Pierre Hélie montre une utilisation de plus en plus systématique de procédés basés sur des étymologies. La pratique étymologique du grammairien reste solidement attachée au matériel traditionnel, qu'il n'hésite pourtant pas à rénover en fonction de son programme. Avec le témoignage de Pierre Hélie et des *Deriuationes* de ses contemporains, le XII^e^ siècle apparaît comme l'initiateur de réflexions analytiques sur les familles lexicales. Issue d'une pratique glossographique, véritable hypertrophie encyclopédique de la grammaire, la lexicographie tend à devenir un champ d'étude à part entière qui n'aurait plus comme seule fonction l'acquisition du vocabulaire nécessaire à une formation rhétorique, mais prendrait part à une réflexion théorique plus vaste.

102. Holtz, 1988, p. 144 et p. 141.
103. Fredborg, 1973 ; Gibson, 1979, p. 246-247.

Annexe

La table suivante met en évidence la distribution des séries de gloses et donne les introductions de Pierre Hélie aux quinze séries de gloses couvrant les huit premiers livres de Priscien.

Titre des chapitres ; lemmes de Prisc. glosés	*Livre de Prisc.*	***Introductions de Pierre Hélie***
Priscianus […] Iuliano […] deriuare – discerno (*GL* 2, 1.2-3.4)	Prologus	**01** Sed antequam ad cetera prodeamus **partium compositiones** que in premisso tractatu aliquid uidentur difficultatis habere, necesse est ut breuiter et summatim a primo principio expediamus […] Et de **dictionum compositionibus uel ethimologiis** quantum ad ortographiam pertinet satis dictum est (114.1 *sq*.)
De uoce philosophus – compello (*GL* 2, 5.1-43.18)	Liber primus	
De syllaba abusiue – circumflecto (*GL* 2, 44.3-51.22)	Liber secundus	
De dictione (*GL* 2, 53.7-53.26)	—	*om.*
De oratione (*GL* 2, 53.27-56.27)	—	*om.*
De nomine (*GL* 2, 56.28-62.13)	—	*om.*
De patronymicis (*GL* 2, 62.14-68.13)	—	*om.*
De possessiuis martius – uespertinus (*GL* 2, 69.3-76.20)	—	**02 Dictionum** uero **significationes** que in hoc tractatu aliquid habent difficultatis interim expediemus. […] Et de possessiuis satis dictum est (248.88 *sq*.)
De comparatione (*GL* 2, 83-116)	Liber tertius	*om.*
De superlatiuo (*GL* 2, 94.14-101.1)	—	*om.*

Titre des chapitres ; lemmes de Prisc. glosés	*Livre de Prisc.*	***Introductions de Pierre Hélie***
De diminutiuo laureum – beta (*GL* 2, 102.19-116.1)	—	**03** Sed antequam prodeamus. **significationes uerborum** quae aliquid obscuritatis in hoc tractatu habent expediamus […] (277.77 *sq*.)
De denominativis cubile – arx (*GL* 2, 118.2-140.21)	Liber quartus	**04** Et de denominatiuis satis dictum nisi quod **significationes partium** addere duximus necessarium. […] nunc quoniam de speciebus nominum dictum est ad ipsorum genera transeamus (304.85 *sq*.)
De generibus grus – iubar (*GL* 2, 141.18-170.6) *et ajout* : abba – onoma	Liber quintus	**05** Nunc uero antequam progrediamur. de **significationibus** quoque **partium** addemus nec earum tantummodo que in textu reperiuntur sed quas in regulis colligendis preter textum forte posuimus (343.94 *sq*.) […] Et de illis que in textu reperiuntur dictum est, nunc uero dicendum de illis quas preter textum in regulis colligendis posuimus (364.97-98)
De numeris aptotum – Menala (*GL* 2, 172.15-176.16)	—	**06** Nunc ad **significationes partium** redeamus […] (373.95 *sq*.)
De figuris repleo – enclesis (*GL* 2, 178.10-183.15)	—	**07** Et de figura satis dictum est nisi quod de **uerborum significationibus** addendum est et de **eorum compositionibus** […] (382.7 *sq*.)
De casu (*GL* 2, 183.19-191.16)	—	*om.*
De nominativo et genetivo casu gummi – uercors (*GL* 2, 195.14-282.11)	Liber sextus	**08** Nunc antequam prodeamus, ad **expositiones parcium** redeundum est […] (417.98 *sq*.)
De ceteris casibus Dory – Quinquatria (*GL* 2, 283.13-309.15)	Liber septimus	**09** Nunc uero ad **parcium expositiones** redeundum est quarum tamen partem maximam in superioribus iam expediuimus […] (436.88 *sq*.)

Titre des chapitres ; lemmes de Prisc. glosés	*Livre de Prisc.*	***Introductions de Pierre Hélie***
De uerbo puerpera – dico, -as (*GL* 2, 370.5-403.15).	Liber octavus	**10** Sed iam ad **compositiones et significationes parcium** redeamus […] (473.19 *sq*.)
De temporibus uerborum liber – compesco (*GL* 2, 418.10-421.12)	—	**11** Et de tempore satis dictum est. **Parcium** enim **significationes** in hoc tractatu fere omnes manifeste sunt […] (521.73 *sq*.)
De specie uerborum garrulo – perhendie (*GL* 2, 427.15-434.17)	—	**12** Et de specie uerborum satis dictum est nisi quod ad **uocabulorum expositionem** redeundum est […] (535.97 *sq*.)
De figura aspernari – balanus (*GL* 2, 435.10-442.4)	—	**13** Et de figura quoque satis dictum est nisi quod ad **expositionem dictionum** redeundum est […] (543.85 *sq*.)
De coniugationibus serare – inchoo (*GL* 2, 443.19-447.16)	—	**14** Sed iam ad **parcium** redeamus **expositiones**. […] sed iam nunc de persona agendum est (549.14 *sq*.)
De personis Ypoteticum – apostrophe (*GL* 2, 449.16-450.12)	—	**15** — (556.63)
De numero (*GL* 2, 451.1-451.13)	—	*om.*

Manegold, *modernorum magister magistrorum*

Irene Caiazzo
UMR8584, LEM – CNRS/EPHE

1. LES « MANEGOLD »

De nombreux « Manegold » – sous différentes formes : *Menegaldus*, *Manegaldus*, *Managaldus*, *Maingaudus*, *Manegoldus*, cette liste n'étant sans doute pas exhaustive – fourmillent dans les chroniques, les lettres, les privilèges pontificaux, les obituaires, les commentaires à lemmes dès la fin du XI^e^ siècle, ce prénom étant – semble-t-il – très répandu à l'époque dans les pays germaniques[*]. Le « Manegold » le mieux connu dont il est possible de reconstruire une biographie certaine, même s'il reste encore des zones d'ombre, est entré au monastère de Lautenbach après 1080 [1], a enseigné à Rottenbuch, en Bavière, toujours dans les années 1080, et est ensuite devenu prieur à Marbach, en Alsace, après 1090 [2]. En 1096, il obtient du pape Urbain II – qui l'appelle *Manegoldus*, *magister scholarum* – que le monastère de Marbach suive la règle de saint Augustin ; ce privilège est confirmé par la suite par le pape Pascal II en 1103, qui s'adresse à lui en le gratifiant d'un *charissimus filius Manegaldus* [3].

* Je remercie vivement Irène Rosier-Catach pour avoir généreusement mis à ma disposition ses microfilms, ses transcriptions et sa bibliothèque. Mes remerciements vont également à Margareta Fredborg, John O. Ward et Paolo Lucentini pour leur lecture amicale et leurs suggestions, et à Nicolas Weill-Parot qui a bien voulu corriger mon français.

1. Toutes les pièces concernant la biographie de « Manegold » sont désormais réunies dans Ziomkowski, 2002 ; ce livre précieux est indispensable pour avoir une idée de la complexité du dossier. Cf. aussi Châtillon, 1953 et Fuhrmann, 2003.
2. L'histoire de la fondation du monastère de Marbach est relatée par Bernold de Constance sous l'année 1094, *Die Chronik Bernolds von Konstanz*, p. 513 ; voir aussi, p. 516-517 et p. 534.
3. Cf. Ziomkwoski, 2002, p. 113-115.

Nous ne possédons pas de témoignages qui attestent que Manegold de Lautenbach, de Rottenbuch et de Marbach était vivant après l'année 1103 ; c'est la raison pour laquelle les historiens s'accordent pour situer sa mort peu après 1103. Ce *magister* Manegold est l'auteur avéré de deux ouvrages : le *Liber ad Gebehardum*, un libelle polémique composé vers 1084-1085 qui prend position pour le pape Grégoire VII contre l'empereur Henri IV dans la querelle des investitures, et le *Liber contra Wolfelmum Coloniensem* rédigé également vers 1085 afin de critiquer les défenseurs à la fois de l'empereur et de la philosophie païenne. De ces deux ouvrages on ne connaît qu'un seul manuscrit, signe sans doute d'une diffusion limitée. Ce Manegold semble également avoir participé à la rédaction d'un supplément à la règle de saint Augustin, les *Consuetudines Marbacenses*, très populaires en Allemagne du Sud au XII^e^ siècle [4].

Or, plusieurs témoignages, de nature et origine disparates, font référence à un « Manegold » qui n'est pas dit, de manière explicite, de Lautenbach et qui n'est pas non plus directement associé à la querelle des investitures. Parmi ces témoignages, l'anonyme *Historia Franciae*, écrite à Fleury vers 1110, relate qu'à l'époque du roi d'Angleterre Guillaume I^er^ le Conquérant (1066-1087) :

> Hoc tempore tam in divina quam in humana philosophia floruerunt Lanfrancus Cantuariorum episcopus, Guido Langobardus, Maingaudus Teutonicus, Bruno Remensis, qui postea vitam duxit heremiticam. In dialectica quoque hi potentes extiterunt sophistae : Ioannes qui eandem artem sophisticam vocalem esse disseruit, Rotbertus Parisiacensis, Roscelinus Compendiensis, Arnulfus Laudunensis. Hi Ioannis fuerunt sectatores, qui etiam quamplures habuerunt [5].

Dans la *Chronique* d'Otton de Freising, rédigée vers 1143-1146, un Manegold est en compagnie de Bérenger (probablement de Tours) et Anselme (probablement de Laon) [6]. Dans un autre témoignage, la *Chronique* de Richard de Cluny ou de Poitiers, rédigée vers 1153, un philosophe prénommé Manegold est actif en Allemagne à l'époque de l'abbatiat de Hugues de Sémur (1049-1109). Il est connu par ses contemporains pour sa vaste connaissance des classiques et de l'Écriture ; il est marié et ses deux filles, également très savantes dans

4. Cette information aussi est à prendre avec précaution ; cf. *Die « Consuetudines » des Augustiner-Chorherrenstiftes Marbach im Elsass (12. Jahrhundert)*.
5. *Historiae Franciae fragmentum, a Roberto ad mortem Philippi I. Regis*, p. 89-90 ; cf. aussi Ziomkowski, 2002, p. 123.
6. Otto Frisingensis, *Chronica sive Historia de duabus civitatibus*, p. 227 : « […] a diebus illustrium doctorum Berengarii, Managaldi et Anshelmi ».

l'exégèse de l'Écriture, ont à leur tour des disciples [7]. Une lettre d'Yves, évêque de Chartres de 1090 à 1115, est adressée à un frère Manegold, exégète biblique [8]. Dans une lettre rédigée en 1111, un auditeur ou un étudiant, non identifié, d'origine germanique parle en termes élogieux de Guillaume de Champeaux qui enseigne à Paris *more magistri Manegaldi beatae memoriae* [9] ; il semblerait donc qu'en 1111 ce *magister Manegaldi* fût déjà mort. Tous ces témoignages mentionnent un Manegold actif dans la seconde moitié du XI^e^ siècle et ne paraissent pas, *a priori*, incompatibles avec une identification éventuelle de celui-ci (à supposer qu'il s'agisse d'un seul et unique *magister Manegaldus*) avec Manegold de Lautenbach, le partisan du pape dans la querelle des investitures, comme l'avait jadis suggéré il y a plus d'un siècle J. A. Endres [10], sur la base de tous ces documents que l'on vient de mentionner, et comme le croient encore aujourd'hui nombre d'historiens, dont W. Hartmann [11], P. Dronke [12] et H. Furhmann qui a publié récemment une étude très détaillée sur la biographie de Manegold [13].

Mais peut-être le témoignage le plus connu et le plus souvent rapporté par les historiens est-il celui qui fait de Manegold de Lautenbach le « maître des maîtres modernes ». Une entrée du *De scriptoribus ecclesiasticis*, rédigé vers 1165 par Wolfger de Prüfening (autrefois connu tout simplement comme l'anonyme de Melk), est consacrée à un *Manegoldus presbyter, modernorum magister magistrorum*. Wolfger précise que Manegold était actif pendant la querelle des investitures qui avait opposé le pape Grégoire VII à l'empereur Henri IV et qu'il avait opéré pour que la justice triomphât,

7. *Ex Richardi Pictaviensis Chronica*, p. 78 : « Post haec (Odilo abbas, 994-1048) eidem cenobio preesse cepit domnus Hugo abbas, pre ceteris genere, helemonis, prophetiae spiritus clarus. His temporibus florere cepit in Theutonica terra Menegaldus philosophus, divinis et secularibus litteris ultra cohetaneos suos eruditus. Uxor quoque et filiae eius religione florentes multam in scripturis habuere notitiam et discipulos proprios filiae eius predictae docebant » ; cf. aussi Ziomkowski, 2002, p. 129-130.
8. Yves de Chartres, *Correspondance*, p. 156-161.
9. *Codex Udalrici*, n° 160, p. 285 ; cf. aussi Ziomkowski, 2002, p. 121-122. Pour la datation de cette lettre, voir maintenant la contribution de C. de Miramon dans le présent volume.
10. Endres, 1904.
11. Hartmann, 1970 ; ID., 1985.
12. La contribution de P. Dronke sur Manegold de Lautenbach est parue quand cet article avait déjà été achevé ; cf. Dronke, 2008, p. 85-106.
13. Furhmann, 2003.

au point d'être enchaîné, c'est-à-dire emprisonné [14]. Wolfger ajoute qu'il était le destinataire d'une lettre d'exhortation d'Yves de Chartres et cite ensuite trois de ses ouvrages exégétiques, dont une glose continue sur Matthieu ; en revanche, Wolfger ne mentionne ni le *Liber contra Wolfelmum* ni le *Liber ad Gebehardum*, les deux seuls ouvrages dont la paternité de Manegold de Lautenbach n'a jamais été remise en question [15]. Wolfger vise évidemment Manegold de Lautenbach, mais il se peut – c'est l'opinion de certains historiens – qu'il ait ajouté des éléments biographiques sans doute vrais mais relatifs à un autre maître Manegold (celui dont parle Yves de Chartres ?) passé, lui, à la trappe de l'histoire. Alors : un, deux, voire trois Manegold ? Certes, s'il s'agissait du même personnage, il aurait bien de l'allure et une certaine épaisseur et l'on pourrait aller jusqu'à affirmer qu'il est le père de la « scolastique », comme l'ont soutenu certains historiens. Il n'est pas inutile d'évoquer ici le *Liber Pancrisis*, cité par F. Châtillon et W. Hartmann pour valider et préciser davantage le témoignage de Wolfger de Prüfening, dans le but de reconstruire une filiation intellectuelle entre Manegold et les maîtres du XII^e^ siècle [16]. Le *Liber Pancrisis* est un florilège de sentences théologiques d'auteurs anciens tels qu'Augustin, Ambroise, Grégoire, ainsi que de maîtres actifs au début du XII^e^ siècle tels qu'Anselme de Laon (mort en 1117) et son frère Raoul (mort en 1133), Yves de Chartres (mort en 1115) et Guillaume de Champeaux (mort en 1121) ; dans ce document, les maîtres du XII^e^ siècle qu'on vient de citer sont qualifiés de « maîtres modernes » [17]. Dans ce cas-là, Manegold de Lautenbach, que Wolfger de Prüfening désigne comme le maître des maîtres modernes, serait le maître d'Anselme et Raoul de Laon ainsi que d'Yves de Chartres et Guillaume de Champeaux. Le chef de file des maîtres de la *Francia* serait donc un maître dont l'activité se situe plutôt dans les marches de la *Francia* ; ce qui aurait comme conséquence de déplacer l'épicentre de la renaissance culturelle du XII^e^ siècle de Chartres ou de Paris à la

14. Cf. *Die Chronik Bernolds von Konstanz*, p. 534 : « Manegoldus venerabilis praepositus canonicorum apud Marchbach degentium a Heinrico rege diu in captione detentus est, eo quod scismaticis contra aeclesiasticam auctoritatem obedire noluerit. Unde et tota aeclesia ei longe lateque condoluit ».
15. Ziomkwoski, 2002, p. 131.
16. Châtillon, 1954, p. 163-164 ; Hartmann, 1970, p. 85-87.
17. Une édition du *Liber pancrisis* est disponible dans Lottin, 1959. Cf. Giraud, Mews, 2006, p. 148 : « Incipit liber pancrisis id est totus aureus, quia hic auree continentur sententie vel questiones sanctorum patrum Augustini, Iheronimi, Ambrosii, Gregorii, Ysidori, Bede et modernorum magistrorum Guillelmi Catalaunensis episcopi, Ivonis Carnotensis episcopi, Anselmi et fratris eius Radulfi ».

Rhénanie de la seconde moitié du XI^e^ siècle. Il s'agit d'une question sensible et délicate qui pourrait déboucher sur des débats à n'en plus finir et qui ne doivent pas nous occuper à présent. Le but de cette contribution est en effet bien plus modeste : défricher le terrain en explorant les écrits – en privilégiant les opuscules philosophiques et les commentaires sur les « classiques » païens – rattachés de près ou de loin à un « Manegold » à la fin du XI^e^ siècle ou au début du XII^e^ siècle. Il est raisonnable donc de débuter par le Manegold le mieux connu, celui de Lautenbach, en parcourant les ouvrages dont la paternité est avérée et fait l'unanimité parmi les historiens.

2. LE *LIBER CONTRA WOLFELMUM* DE MANEGOLD DE LAUTENBACH

Si l'historiographie philosophique du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ siècle avait rangé Manegold de Lautenbach parmi les « anti-dialecticiens » du XI^e^ siècle aux côtés de Pierre Damien et d'Otloh de Saint-Emmeram [18], il est désormais communément accepté que cette affiliation est réductrice et que Manegold était un personnage complexe qui avait une connaissance directe et approfondie de la philosophie païenne, tout particulièrement du *Timée* de Platon, dans la version latine de Calcidius, et des *Commentarii in Somnium Scipionis* de Macrobe, deux ouvrages qui, d'après lui, contenaient des doctrines non conciliables avec le christianisme. Son *Liber contra Wolfelmum Coloniensem* est précisément un acte d'accusation contre la philosophie païenne dans sa totalité, coupable de rendre les hommes autonomes et trop confiants en la raison humaine ; par conséquent, ils deviennent enclins à la rébellion au point que certains religieux de son temps, trop ouverts à cette production philosophique païenne, se révoltent contre le pouvoir de l'Église et prennent le parti de l'empereur Henri IV dans la querelle des investitures [19].

Selon une ancienne hypothèse alléguée par la presque totalité des savants du XIX^e^ siècle et encore suivie de nos jours par la plupart des historiens, le destinataire du *Contra Wolfelmum* serait Wolfhelm de Brauweiler, partisan de l'empereur Henri IV, qui a enseigné à l'école cathédrale de Cologne avant d'entrer au monastère bénédictin de

18. Endres, 1915.
19. Manegold de Lautenbach, *Liber contra Wolfelmum*, Praefatio, p. 39-41. *Le Liber contra Wolfelmum* a fait l'objet de diverses études, cf. Gregory, 1958, p. 17-30 ; Garin, 1958, p. 23-33 ; Hartmann, 1970 ; Silvestre, 1973 ; Hartmann, 1985 ; Sturlese, 1990, p. 62-69 ; d'Onofrio, 1996, p. 435-480 ; Flasch, 2002, p. 94-101.

Brauweiler où il est resté de 1065 à 1091, année de sa mort. Dans le prologue du *Contra Wolfelmum*, Manegold affirme avoir eu, dans les jardins de Lautenbach, une conversation *more scolarium de scripturis* sur les philosophes anciens et tout particulièrement sur les doctrines contenues dans les *Commentarii in Somnium Scipionis* de Macrobe, que Wolfelmus ne désapprouvait pas et ne trouvait pas en désaccord profond avec le dogme chrétien. Cependant, dans la *Vita Wolfhelmi*, composée par Conrad de Brauweiler entre 1110 et 1123, il n'est pas fait mention d'un penchant de Wolfhelm pour Macrobe ni d'une altercation avec Manegold ni d'un voyage à Lautenbach autour de 1085 [20]. De plus, P. Dronke a justement remarqué que Wolfhelm de Brauweiler, né vraisemblablement au plus tard en 1005 – date fixée sur la base du fait qu'il a étudié avec l'évêque Heribert de Cologne mort en 1021 –, était sans aucun doute trop âgé et avec une réputation qui frôlait la sainteté à l'époque où cette conversation animée avec Manegold de Lautenbach se serait déroulée [21] ; il faudrait alors chercher un autre Wolfelmus qui soit un contradicteur plus plausible de Manegold de Lautenbach.

Alerté par l'attitude trop indulgente de son opposant lors de cette fameuse conversation, Manegold décide de passer en revue, dans le *Contra Wolfelmum*, les doctrines véhiculées par les philosophes païens, qu'il juge incompatibles avec le dogme [22]. Selon lui, c'est précisément le péché originel qui empêche la raison humaine d'atteindre la vérité par ses propres moyens, d'où le rôle salvateur de la révélation. Toutes les tentatives de la raison humaine non assistées par la grâce divine se sont révélées vaines et ont engendré des erreurs terribles ; au premier chef, la doctrine de la métempsycose de Pythagore qui admet que l'âme humaine puisse, à un moment donné, se retrouver enfermée dans le corps d'un animal sauvage, le corps ne

20. Cf. Conradus, *Ex vita Wolfhelmi abbatis Brunwilarensis*, p. 180-195. Pour la biographie et la production de Wolfhelm de Brauweiler, cf. Stiene, 1999.
21. Dronke, 2008, p. 88-89.
22. Manegold de Lautenbach, *Liber contra Wolfelmum*, Capitulacio sequencium, p. 42 : « I. Quod non omnes philosophorum sententiae abiciendae sint, sed illae, in quibus decepti sunt et despiciunt ; et de Phitagorae sentencia de anima valde detestanda. II. De Platone et eius involucris, quibus ostendit, ex quibus constet anima, et quod indistanter penetret corpus. III. De diversis sentenciis philosophorum de anima. IV. Quod in mensurando solem et lunam et habitabilibus maculis decepti sint ; et si quis inde Macrobio crediderit, in fide facile periclitetur. V. Quod secundum apostolum talia probanda sint et ad sobrietatem christianae regulae resecanda. VI. De non sana eorum confessione et de casu Origenis, qui ne nimis eorum dogmatibus affecit. VII. De sancto spiritu et eius sana et moderata doctrina, quod superbos deserat et inmundo spiritui dissecandos permittat ».

pouvant – selon Manegold – en aucun cas être considéré comme la prison de l'âme, puisque c'est justement l'union de l'âme avec le corps qui rapproche l'homme de Dieu, son créateur. De plus, que se passerait-il le jour de la résurrection des corps et du jugement dernier ? L'âme habiterait-elle plusieurs corps en même temps [23] ? Ensuite, Manegold se tourne vers Platon qu'il considère comme le plus perspicace des philosophes anciens, mais – précise-t-il – sa théorie de l'âme du monde répandue chez les Latins par Macrobe est inacceptable. En fait, les doctrines sur l'âme humaine des philosophes païens – que Manegold cite, de manière libre, d'après Macrobe, *Commentarii* I, 14 et d'après le commentaire de Calcidius sur le *Timée* – sont à repousser en bloc, tout particulièrement celle qui a identifié l'âme humaine avec le sang. Enfin, la *mundana philosophia* est condamnée sans appel, l'étude de la philosophie naturelle étant stérile, car l'utilisation de la seule raison dans l'explication de l'origine du monde et de l'homme débouche sur la négation de la création et sur un vulgaire déterminisme [24]. Ceux qui passent leur temps à contempler les cieux et à calculer les cours du soleil et de la lune [25] sont à blâmer ainsi que ceux qui s'intéressent à la « géographie » à la suite de Macrobe, puisque la possibilité envisagée dans les *Commentarii in Somnium Scipionis* que des parties de la terre auxquelles nous n'avons pas accès soient habitées par les *antipodi* et les *anteoci* est à repousser avec fermeté parce que cela impliquerait qu'il existe sur terre des hommes qui n'ont pas pu connaître la parole de Dieu et la venue du Christ. De la même façon, la théorie medio-platonicienne des trois principes, *artifex*, *forma*, *materia*, diffusée, entre autres, par Apulée, Calcidius et Ambroise chez les Latins, s'accorde difficilement avec la *creatio ex nihilo* chrétienne. Selon Manegold, les philosophes païens ont transféré la toute-puissance de Dieu aux trois principes en proclamant qu'« on ne peut rien faire à partir de rien » :

> Unde factum est, ut tria sibi principia ponerent, artificem, formas et materiam, intelligibilem etiam mundum in mente divina collocantes, qui exemplum huius sensilis secundum numerorum rationem cuncta, que sub sensibus casura erant, in se intelligibiliter contineret ; in quibus principiis omnipotentiae dei derogabant, *nichil ex nichilo* fieri sanctientes [26].

23. *Ibid*., I, p. 46-47.
24. *Ibid*., VIII, p. 58-61.
25. *Ibid*., XX, p. 89 ; cf. Pfeiffer, 2001, p. 152-163.
26. Manegold de Lautenbach, *Liber contra Wolfelmum* VIII, p. 60-61. J'accueille la correction apportée dans Ziomkowski, 2002, p. 78, note 97, à l'édition de W. Hartmann, c'est-à-dire l'introduction d'une virgule après *materiam* et non pas

Avec ses remarques très pertinentes, Manegold avait très bien illustré les termes de ce qu'on pourrait appeler la « question platonicienne » ou comment concilier le fait que pour Platon la matière soit incréée – c'est l'interprétation de Calcidius qui guide les lecteurs médiévaux du *Timée* – avec la doctrine de la création *ex nihilo*, problème débattu déjà chez les pères de l'Église dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Comme l'a très bien dit T. Gregory, c'est le platonisme « physique » véhiculé par le *Timée* et par Macrobe qui dérange Manegold : « il voler scrutare i segreti della natura per tutto ridurre a leggi umanamente discernibili, che ha fatto disperdere i filosofi pagani nel dedalo delle questioni naturali » [27]. Donc, il faut rejeter l'explication purement rationnelle de la formation de l'univers et de l'homme et, surtout, la fausse doctrine de la Trinité exposée par Macrobe, qui était proche des hérésies arienne et manichéenne, car elle impliquait une subordination des trois « personnes » divines et leur dégradation progressive dans la procession de *deus*, *mens* et *anima* [28]. Pour montrer que la raison humaine peut faire défaut et qu'il est impossible de tout éclairer par les lois de la nature ou à travers les *humanae invencionis argumenta*, Manegold met en avant l'exemple des miracles et des mystères comme la nativité et l'incarnation du Christ, qui ne peuvent pas être compris par la raison humaine et le raisonnement dialectique :

> In utraque humanae invencionis argumenta deficiunt. Prima enim propter unitatem trinitatis angelorum et hominum supergreditur intellectum, secunda propter insolitum nascendi modum tocius philosophicae rationis evacuat firmamentum. Constanti namque consequencia proponebant : *Si peperit*, *cum viro concubuit*. Verum *natus est puer fortis* [Is. 9, 6], angelus consilii, philosophus castitatis et per venerandam de perpetua virgine nativitatem predictam propositionem cassavit, cum de matre natus sit, que virum non cognovit et ideo nulla ratione cum viro concubuit [29].

La proposition tirée du *De inventione* I, 29.44 de Cicéron, *Si peperit*, *cum viro concubuit*, qui montre « l'argumentation qui repose

après *materiam intelligibilem*, ce qui amène à parler du monde intelligible au lieu de la matière intelligible. Cette correction est justifiée puisque, d'une part, il n'y a pas lieu de parler de la matière intelligible, lorsqu'on énumère les trois principes platoniciens dans la « vulgate » à laquelle Manegold fait allusion et, d'autre part, on voit très aisément que le monde intelligible est le pendant du monde sensible dans la tournure de la phrase. En revanche, Dronke, 2008, p. 104-106, n'accepte pas la correction de R. Ziomkowski et préfère garder *materia intelligibilis*.

27. Gregory, 1958, p. 23.
28. Manegold de Lautenbach, *Liber contra Wolfelmum* VI, p. 54-56, avec des passages entiers tirés des *Commentarii* I, 14.
29. Manegold de Lautenbach, *Liber contra Wolfelmum* XIV, p. 75-76.

sur une preuve nécessaire », et qui est reprise par Boèce dans le *De differentiis topicis* [30], est souvent citée par les auteurs anciens et médiévaux ; le contre-argument qui brandit l'accouchement de la Vierge Marie est précisément utilisé par les anti-dialecticiens du XI^e^ siècle, tel que Pierre Damien, pour montrer la fragilité de la raison humaine face au mystère de la nativité : pour ce dernier les *dialectici* sont tout simplement des *haeretici* [31]. La reprise de cet argument par Manegold semble donc s'inscrire dans cette ligne interprétative anti-dialecticienne qui souligne l'impossibilité d'expliquer les mystères de la foi en s'appuyant uniquement sur la raison humaine.

En revanche, selon Manegold, l'éthique païenne semble être proche de l'éthique chrétienne, comme l'indique clairement la classification des vertus attribuée à Plotin par Macrobe dans *Commentarii* I, 8. Cependant, en affirmant que l'âme humaine reste assise sur une étoile en attendant de descendre et d'être emprisonnée dans un corps mortel composé des quatre éléments, qui se décompose à nouveau dans les quatre éléments après la mort, les philosophes païens ont nié sans l'ombre d'un doute le mystère de la résurrection des corps. Par conséquent, cette classification des vertus, si appréciable et exacte soit-elle, n'a qu'une valeur temporelle et circonscrite à la vie terrestre et elle n'a nullement la dimension eschatologique caractéristique de l'éthique chrétienne entièrement tournée vers la vie céleste et le jugement dernier :

> Quamvis enim in morali discretione preter ea, quae ad fidem cuncta sanctificantem pertinent, in pluribus philosophicae rationes a catholico sensu non discrepent, sicut in descriptione virtutum, quas politicas, purgatorias et purgatas appellant, et aliis multis, ex quibus ecclesiastici rectores et gubernatores divinae rei publicae quedam sumpserunt, tamen, cum ad corporum nostrorum disputationem ventum est, miserabiliter desipuerunt, statuentes sibi perniciosas sentencias, quae veniunt contra resurrectionis misterium […] [32].

Il est devenu habituel parmi les historiens de la philosophie médiévale de dire qu'en dénonçant les attitudes « platonisantes » de

30. Boèce, *De diff. top*. III, *PL* 64, col. 1198 : « Et antecedenti igitur sumitur argumentum : si peperit, cum viro concubuit ; sumo quod antecedit, at peperit ; concludo quod sequitur, cum viro igitur concubuit. A consequentibus ita sumo quod sequitur, at non concubuit cum viro, concludo quod antecedit, non igitur peperit ». Cf. Marius Victorinus, *Explanationes in Ciceronis Rhetoricam* I, 29.44, p. 137-138.
31. Pierre Damien, *De divina omnipotentia* 10, p. 112 (*PL* 145, col. 611). Cf. Hartmann, 1970, p. 77, 115 ; Resnick, 1992, p. 54-56.
32. Manegold de Lautenbach, *Liber contra Wolfelmum* XXII, p. 93-94.

ses contemporains, Manegold de Lautenbach fournit un témoignage précieux sur la portée de la diffusion du platonisme en Rhénanie au tournant du XIe siècle : son rejet violent de la philosophie platonicienne, et de Macrobe en particulier, prouve que cette philosophie était connue, enseignée et donc critiquée [33]. D'autre part, ce type d'attaques revient souvent dans le cours de l'histoire ; déjà Bovo de Corvey avait, à la fin du Xe siècle, pris ses distances avec Macrobe [34] qui avait construit une cosmologie cohérente et autonome pouvant faire abstraction de la Révélation. L'influence de la philosophie platonicienne au XIe siècle est en cours d'étude ; malgré quelques contributions rares, à vrai dire, sur le sujet, le tableau est loin d'être exhaustif et de ce fait l'attaque de Manegold reste difficile à apprécier à sa juste valeur [35].

3. COMMENTAIRES DE MAÎTRE MANEGOLD

Plusieurs commentaires à lemmes sur des textes profanes sont rattachés à l'enseignement d'un « Manegold » [36] : l'*Ars poetica* d'Horace, le *De inventione* de Cicéron, la *Rhetorica ad Herennium* [37], les *Metamorphoses* d'Ovide, la *Consolatio Philosophiae* de Boèce, les *Institutiones grammaticae* de Priscien, le *Timée* de Platon. Or, comme Manegold de Lautenbach était le seul « Manegold » connu avec certitude étant actif entre la fin du XIe siècle et le début du XIIe siècle, il est devenu *ipso facto* le candidat idéal pour être l'auteur de tous ces commentaires. Nombre d'historiens ne sont pas favorables à ces attributions pour la raison suivante : comment quelqu'un qui attaque d'une manière aussi violente la philosophie et la culture païennes peut-il avoir commenté ces auteurs anciens si dangereux pour la foi ? D'autres historiens rétorquent que ses traités polémiques ont été composés aux alentours de 1085 et que Manegold aurait pu écrire ces commentaires bien avant son engagement politique aux côtés du pape Grégoire VII.

33. Sur la diffusion de la philosophie platonicienne avant la renaissance du XIIe siècle, cf. Gibson, 1969 ; Somfai, 2002. Un commentaire à lemmes sur les *Commentarii in Somnium Scipionis* de Macrobe est conservé à Cologne dans un manuscrit du XIIe siècle, cf. Caiazzo, 2002.
34. Huygens, 1954b.
35. Cf. Somfai, 2002, et Caiazzo, 2002.
36. Des commentaires sur l'Écriture attribués à « Manegold » il ne sera pas question dans la présente étude ; cf. Smalley, 1935a ; Châtillon, 1953 ; Ziomkowski, 2002, p. 94-96 (pour la bibliographie complète sur « Manegold » exégète biblique) ; cf. maintenant Dronke, 2008, p. 85-106.
37. Dickey, 1968 ; Ward, 2006, p. 70.

Manegold aurait eu en quelque sorte une « conversion » : dans une première phase il aurait été un maître reconnu qui aurait commenté les auteurs classiques et dans un âge plus avancé, après être devenu un chanoine régulier, il aurait combattu la propagation de la philosophie païenne, de la philosophie platonicienne tout particulièrement ; et cela justement parce qu'il connaissait très bien les pièges de ces textes qu'il avait jadis lus et commentés publiquement, d'après ses propres dires [38]. Le style scolastique du *Contra Wolfelmum* serait précisément celui d'un maître chevronné, ses critiques exacerbées des philosophes dénonceraient son passé de maître d'école avant qu'il ne fût devenu chanoine régulier [39]. C'est dans l'optique d'une « conversion » que l'on a cherché à concilier les différents témoignages « externes » sur la biographie de Manegold : dans une première phase, vers 1060 environ, il aurait été un maître marié avec enfants (selon Richard de Cluny qui écrit en 1153 – rappelons-le) [40] et ensuite il serait devenu moine vers 1080-85. Dans le but de prouver que le maître et le polémiste ne font qu'un, R. Ziomkowski et H. Furhmann ont attiré l'attention sur le témoignage du nécrologe de Rottenbuch, en Allemagne, conservé dans un manuscrit du XV^e^ siècle, qui relate à la date du 15 juillet : « Manegoldus de Liutenpach et uxor eius Irmelgart et Petrus subdyaconus et Cuonradus, ambo filii eorum ». C'est le seul document qui atteste que Manegold de Lautenbach (en supposant que *Liutenpach* soit bien Lautenbach en Alsace et non pas Luttenbach en Bavière) avait une femme et des enfants, sauf que les filles *religione florentes*, dont parle Richard de Cluny, sont devenues… des garçons ! Or, R. Ziomkowski signale que dans l'édition de la *Chronique* de Richard de Cluny réalisée au XVIII^e^ siècle par L. Muratori, les filles de Manegold étaient des garçons – on lit bien *filii* au lieu de *filiae.* Cependant, le fait que le nécrologe de Rottenbuch soit préservé dans un manuscrit du XV^e^ siècle doit inciter – selon R. Ziomkowski – à la prudence, tandis qu'H. Furhmann estime tenir là la preuve que le philosophe et le polémiste étaient bel et bien une seule et unique personne [41].

38. Manegold de Lautenbach, *Liber contra Wolfelmum* VIII, p. 61 : « Hec sunt, in quibus addiscendis te (c'est-à-dire Wolfelmus) multam operam consumpsisse gloriaris, que tecum ipse legi et lecta ex maxima sui parte reprobare curavi ». Cet extrait suit immédiatement le paragraphe sur les trois principes discutés *supra* p. 331-332, et note 26.
39. C'est l'opinion de Hartmann, 1970, 1985.
40. Voir *supra* p. 326-327.
41. Ziomkowski, 2002, p. 30 ; Furhmann, 2003.

La discussion sur le maître ou les maîtres Manegold n'avancera guère si on se limite à analyser et tenter d'interpréter les courts et ambigus témoignages relatifs à la production littéraire et à la vie de « Manegold ». La seule solution envisageable est d'étudier de près les commentaires associés à maître Manegold et de les comparer aux ouvrages de Manegold de Lautenbach dans l'espoir de discerner des *loci paralleli*. Il est fort possible que ce dernier n'ait pas changé d'avis absolument sur tous les sujets, malgré sa « conversion ». En revanche, vouloir à tout prix étayer l'identité du maître avec le polémiste, comme le veulent certains historiens, et dans cette optique expliquer tous les écarts entre les commentaires et les ouvrages polémiques au moyen de cette fameuse « conversion » paraît une méthode peu fiable débouchant sur des conclusions sujettes à caution.

Le commentaire sur le *Timée* est mentionné dans un inventaire de la bibliothèque bénédictine de Peterborough, daté du XIV^e^ siècle : *Glose super Platonem iuxta mag. Manegaldum* [42] ; cependant, ce texte n'a pas été identifié jusqu'à présent [43].

Dans un commentaire à lemmes sur la *Consolation de Philosophie* de Boèce, conservé dans un manuscrit daté habituellement du début du XII^e^ siècle, mais qu'il faudrait plutôt situer après 1130-1140, on trouve une allusion à maître Manegold. Dans l'*accessus,* l'auteur écrit au sujet de l'intention et du titre de l'ouvrage qu'il s'apprête à commenter :

> Hec dici solent de intentione et titulo. Qui enim laborant ipsum titulum coniungere sequenti operi quantumcumque volunt inanem, ut putamus, operam consumant ; in diversificandis (versificandis *ms.*) intentionem et negotio in quantum placet invigilent. Nos simplicitatis et horum quae dicit magister Menegaldus sectatores (sectantes *ms*.), cum nullum fructum in his attendamus, immo iactantiam quandam et ostentacionem (ostentaciorum *ms.*) fatuorum hominum talibus studiis immorantium (immo terrenis inniti *ms.*) frivolam (frivolum *ms.*) decrevimus [44].

42. Gibson, 1969, p. 185 ; Hartmann, 1970, p. 76.
43. Dronke, 2008, p. 90, p. 96 *sq.* affirme que des échos d'une *lectio* de Manegold sur le *Timée* se décèlent dans le commentaire sur les *Métamorphoses* d'Ovide conservé dans le manuscrit München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 4610, dont il sera question ici aux p. 338-340, et dans un commentaire sur les Épîtres de saint Paul conservé dans le manuscrit d'Oxford, Bodleian Library, Laud misc. 216, où au f. 153ra : *Manig. in glosis super Apostolum*. D'après Hartmann, 1985, col. 1217, cette attribution du manuscrit d'Oxford s'accorde avec une entrée dans l'inventaire médiéval de la bibliothèque de Crémone : *Expositio epistolarum secundum Manegaldum*.
44. Bernkastel-Kues, Bibliothek des St. Nikolaus-Hospitals 191, f. 1r ; ce manuscrit a été cité par plusieurs spécialistes de Boèce et de Manegold de Lautenbach.

Il semblerait donc, d'après ses sectateurs, que Manegold était un maître respecté et avec une solide réputation, cultivant les études et négligeant les récompenses pouvant dériver de son enseignement. S'il est impensable d'affirmer que Manegold soit l'auteur du commentaire sur la *Consolation* en question, justement parce que son nom est cité explicitement à la troisième personne, il est tout à fait raisonnable de supposer que des traces de son enseignement parsèment ce commentaire. En effet, la remarque à première vue énigmatique de l'auteur du commentaire sur la *Consolation* doit être rapprochée d'une affirmation qui se lit dans l'*accessus* au commentaire de *magister Menegaldus* sur le *De inventione* de Cicéron, commentaire dont il sera question plus loin. *Magister Menegaldus* affirme n'appéter aucun avantage qu'il soit de la rhétorique, son but étant l'étude de la rhétorique pour elle-même :

> Modus vero supradicte intencionis talis est : vult tractare de hac scientia, scilicet de artificiosa eloquencia quod qualis est per se, hoc modo enim considerata nullum fructum afferet, quia per se nec utilis nec inutilis est, sed secundum hoc quod est in agente, scilicet ad quem effectum veniat in agente ad utilem vel inutilem, honestum vel inhonestum [45].

L'enseignement de *magister Menegaldus* a eu donc un écho certain. Il est intéressant de signaler qu'il existe de nombreux manuscrits de ce commentaire sur la *Consolation* manifestement antérieur à celui de Guillaume de Conches et postérieur à celui de Remi d'Auxerre et aux remaniements anonymes de celui-ci réalisés aux Xe et XIe siècles ; nous avons là une pièce importante à verser au dossier du « platonisme médiéval », qui mérite toute notre attention [46].

Un manuscrit daté du XIIe siècle conserve une glose marginale sur le *De musica* de Boèce, qui mentionne les opinions de *Menegaldus*, *Adelardus*, *Alvredus* [47] ; certes, il serait imprudent d'en déduire qu'il faut attribuer aussi à Manegold (lequel ? Celui de Lautenbach ?) un commentaire sur le *De musica*, mais il n'est sans doute pas inutile de

45. Köln, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 197, f. 1r. Voir *infra* le paragraphe, « Le commentaire sur le *De inventione* ».
46. J'étudie le commentaire sur la *Consolation* conservé à Bernkastel-Kues dans Caiazzo, 2010.
47. White, 1981, la glose conservée dans le manuscrit d'Oxford, Trinity College, 47, f. 87v, est transcrite à la p. 202, note 118 : « Quod est impossibile (*De mus*. III, 11), scilicet quod sit numerus, cum sit differentia limitum secundum Manegaldum. Sed dico quod si sic legatur, ad nullum inconveniens ducit adversarium, quod tamen intendit cum dicit : "Si enim est numerus (*ibid*., 13-14)", et etiam nihil per hoc idem probaret ». Le f. 87v est reproduit à la p. 183 de White, 1981. Cf. aussi Burnett, 1987, p. 81.

rappeler ici que Manegold de Lautenbach dans la préface de son *Liber ad Gebehardum* insère un long passage tiré de la préface du *De arithmetica* de Boèce, preuve du fait qu'il connaissait les traités du *quadrivium* [48].

C. Villa a signalé qu'un commentaire sur l'*Ars Poetica* d'Horace [49], conservé dans un manuscrit de Berne (Burgerbibliothek, 327, daté des XII^e^/XIII^e^ siècles), mentionne l'opinion d'un *magister Mainegaudus* concernant le style des poètes et des historiens et la place des faits historiques dans les récits poétiques et mythiques :

> Quod hoc vocatur tamen artificialis ordo, quia potius pertinet ad poetas, idest figmenta sequentes, alius ad historiographos qui non sunt poete, quia tantum que sunt vera exercerunt ; Virgilius enim licet dicatur scripsisse historiam, tamen poeta est, quia intermiscuit quedam ficticia, sicut de Enea qui ivit in infernum et de equo ligneo. Ista supradicta sentencia est magistri Mainegaudi [50].

Dans le *Liber ad Gebehardum*, Manegold de Lautenbach insère aussi une remarque sur l'importance de séparer l'*historia* de la *fabula* chez les auteurs anciens [51]. La problématique de la relation et de la distinction *historia*/*fabula* intéresse également un *Manogaldus* dont les opinions sont citées à plusieurs reprises dans un commentaire sur les *Métamorphoses* d'Ovide conservé à Munich (Bayerische Staatsbibliothek, Clm 4610, XI^e^/XII^e^ s. provenant de Benediktbeuern) [52]. Ce texte, inédit, a souvent fait l'objet d'études et de débats parmi les historiens de la littérature médiévale ; cependant, rien n'autorise à affirmer que ce commentaire sur les *Métamorphoses* soit entièrement l'œuvre de maître Manegold ou de Manegold de Lautenbach [53].

48. Manegold de Lautenbach, *Liber ad Gebehardum*, Préface, p. 312-313. Pour la diffusion du *De arithmetica* de Boèce avant le XII^e^ siècle, cf. Caiazzo, 2000.
49. Villa, 1996, p. 245-256.
50. *Ibid*., p. 246-247.
51. Manegold de Lautenbach, *Liber ad Gebehardum*, Préface, p. 313 : « In quo denique non Aristotelicorum sophismatum acumen, non Tulliane eloquencie prestolamur disertudinem, sed, ut verbis utar non tam poete fabulosi quam veracis hystorici, tu satis ad vires Romano in prelio (Lucanus, *Phars*. I, 66) solus […] » ; cf. de Leo, 1974 ; Capitani, 1989.
52. Cf. Munk Olsen, 1987, p. 82-83 ; 1991, p. 36 ; 1994, p. 57-59. Le manuscrit München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 4610 est composé de deux unités codicologiques distinctes, la première f. 1-60, de la fin du XI^e^ siècle, contient un commentaire à lemmes sur la *Pharsalia* de Lucain, la seconde, f. 61-84, du début du XII^e^ siècle, contient un commentaire sur les *Métamorphoses* d'Ovide, qui se termine brusquement au f. 84r ; suivent sans solution de continuité des notes grammaticales transcrites par une autre main du XII^e^ siècle.
53. Villa, 1997, p. 21, écrit que ce commentaire est « attribuibile alla scuola di Manegoldo di Lautenbach ».

C. Villa a tenté, de manière très lucide et prudente, de montrer les convergences d'interprétations entre les différents textes, qui pousseraient à réunir dans la même personne l'auteur des commentaires sur les auteurs classiques et celui du *Liber contra Wolfelmum* et du *Liber ad Gebehardum*.

Quant à l'auteur du commentaire sur les *Métamorphoses* d'Ovide, qui nous retient ici tout particulièrement, il débute son *accessus* en affirmant que les *moderni* abordent trois questions en tête de leurs ouvrages :

> Cum multa possint inquiri in capite uniuscuiusque libri, moderni quadam gaudentes brevitate, tria principaliter inquirenda statuere, id est materiam, intentionem, et cui parti philosophie supponatur [54].

Or, les *moderni* de la fin du XI^e^ et du début du XII^e^ siècle traitent habituellement de quatre questions. Mais ce qui est intéressant dans cet *accessus* est que l'auteur (cette opinion n'est pas attribuée expressément à *Manogaldus*) explique, après avoir présenté les deux positions des philosophes anciens sur la création du monde sensible, à savoir que certains ont affirmé que Dieu était juste *artifex* et d'autres au contraire qu'il était *creator*, que tous, malgré donc les différentes opinions sur la création du monde, ont parlé de la Trinité chrétienne. Cependant, ils l'ont fait de manière erronée puisqu'ils ont affirmé que le *nous*, c'est-à-dire le Fils, était inférieur au Père et que l'âme du monde, c'est-à-dire le Saint-Esprit, était inférieur au Père et au Fils :

> Quidam philosophi fuerunt qui mundum de nichilo Deum fecisse crediderunt. Quidam vero alii ex athomis et inanitate, quae duo semper fuerunt, dicunt Deum mundum fecisse. Alii autem philosophi, sicut Ovidius et consimiles, tria esse semper dixerunt, scilicet Deum, et .iiii. elementa insimul commixta, et formas omnium rerum in mente Dei existentes, id est ideas, hoc est differentias, sicut rationalitatem et caliditatem et frigiditatem et cetera, per quae Deus ipse res futuras constituturus erat. Ista duo genera philosophorum dicentium Deum ex athomis et inanitate mundum fecisse, <vel> ex elementis simul commixtis et ideis, id est differentiis, dicebant Deum artificem, non creatorem. Qui vero dicebant de nichilo Deum fecisse mundum, creatorem omnium rerum esse firmiter putabant. Hii autem omnes philosophi tres personas esse dicebant, scilicet patrem et filium id est togaton et noim (*sic ms.*), et spiritum sanctum id est animam mundi, sed filium patre minorem et spiritum sanctum minorem patre et filio, et in hoc erraverunt [55].

54. München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 4610, f. 61va.
55. *Ibid.*, f. 61vb-62ra. L'*accessus* de ce commentaire a été publié dans Young, 1944, p. 4-5 ; des extraits du commentaire ont été publiés dans Haupt, 1873, p. 190-192 ; Meiser, 1885, p. 47-89 (le passage que nous citons est à la p. 50) ; Demats, 1973,

Les termes utilisés par le commentateur d'Ovide pour décrire cette Trinité des philosophes sont ceux employés dans les *Commentarii* de Macrobe (*togaton*, *nous*, *anima mundi*). On lit dans ce passage la même critique du *Liber contra Wolfelmum*, à savoir que si on accepte l'identification des trois personnes de la Trinité avec la triade néoplatonicienne *togaton*, *nous* et *anima mundi*, on finit par admettre implicitement que le Fils est inférieur au Père et que le Saint-Esprit est inférieur au Père et au Fils. Cela est précisément l'erreur commise par tous les philosophes païens. Cependant, il s'agit là d'un *topos* récurrent pendant tout le Moyen Âge, même chez les partisans les plus tenaces d'une théologie naturelle à outrance, lesquels incitent à la prudence et déconseillent une identification trop hâtive de la triade néoplatonicienne avec la Trinité chrétienne. Les auteurs médiévaux expliquent en effet qu'il faut manier ces correspondances avec des précautions : même si certains auteurs païens éclairés – Platon, Virgile – ont pressenti la Révélation avant l'heure, ils se sont souvent mal exprimés car ils n'ont pas employé la terminologie appropriée pour parler du dogme trinitaire – on se souviendra des critiques d'Abélard selon qui les philosophes païens avaient utilisé le verbe « creare » au lieu du verbe « generare » pour parler de la génération du Fils et du Saint-Esprit. En revanche, ce qui mérite d'être mis en avant est que ces réflexions se lisent dans un commentaire transmis par un manuscrit du début du XII^e^ siècle, donc en amont des grandes discussions sur ces sujets, qui éclatent au XII^e^ siècle justement avec Abélard et Guillaume de Conches.

Mais c'est surtout dans les commentaires sur les *Institutiones grammaticae* de Priscien, rédigés entre la fin du XI^e^ siècle et la seconde moitié du XII^e^ siècle, que l'on repère le plus fréquemment l'opinion de « Manegold » sur telle ou telle question. Il faut dire d'emblée que dans les *Glosulae*, cet important commentaire sur les *Institutiones* rédigé à l'extrême fin du XI^e^ siècle ou au début du XII^e^ siècle, Manegold n'est pas expressément mentionné ; en revanche, dans un manuscrit de Cologne, un folio isolé contenant l'*accessus*, avec quelques remaniements, des *Glosulae* a été relié avec le commentaire de *magister Menegaldus* sur le *De inventione* de Cicéron [56]. Quant aux

p. 114-115 *sq*. Cf. aussi Herren, 2004, et maintenant Dronke, 2008, p. 91-94 (voir *supra* note 43).

56. Il s'agit du manuscrit de Köln, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 197, f. 20r-v. Cf. Gibson, 1979b, p. 235-254 (p. 243-244, pour le manuscrit de Köln) ; EAD., 1979a, p. 249-260 ; Ward, 2006, p. 70. Pour les *Glosulae*, cf. l'article

Notae Monacenses conservées dans le manuscrit de München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14459, signalées jadis par M. Gibson, elles sont en fait un de ces nombreux commentaires influencés par les *Glosulae* où l'opinion de *Manigaldus* est citée ici et là, comme c'est le cas dans la discussion sur la *vox* :

> Vel aliter secundum Manig<aldum> : scire debemus quod omnis aer est tenue corpus, sed tamen ille aer qui lunae vicinus est nostro aeri tenuior est. Et item aer ille qui aetheri iunctus est, tenuissimus est. Cum autem anima igneae sit naturae, non attrahit ad formandam vocem nostrum aerem quamvis sit tenuis, neque illum qui lunae vicinus extitit, qui nostro tenuior est, sed illum attrahit qui aetheri iunctus tenuissimus est [57].

Il convient de rapprocher l'opinion de ce *Manigaldus* des *Glosulae* qui attribuent cette même opinion aux *phisici* (voir le texte en appendice) ; dans la discussion sur la *vox* et sa nature (est-elle un corps ?) sont souvent évoqués des arguments « physiques » tirés du *De institutione musica* de Boèce et des *Commentarii in Somnium Scipionis* de Macrobe[58]. L'air est un corps subtil, cependant l'air proche de la lune est plus subtil et celui proche de l'éther l'est encore davantage ; or, vu que notre âme est de nature ignée, elle attire, pour former notre voix, l'air très subtil proche de l'éther et non pas l'air terrestre ni l'air de la sphère de lune (dans l'ordre des sphères des éléments de tradition péripatéticienne le feu est tout en haut proche de l'éther). La solution attribuée à Manegold semble insister sur le fait que la *vox* est certes un corps mais composé d'une matière très subtile, presque incorporelle ; ce qui représente une solution de compromis entre ceux qui considèrent la *vox* comme un corps et ceux qui pensent qu'elle est un incorporel.

Magister Menegaldus est mentionné aussi dans les *Notae Dunelmenses*, signalées par R. Hunt, un ensemble singulier de notes conservé dans un manuscrit de Durham daté du XII^e^ siècle, dans lequel il faut distinguer au moins cinq séries différentes de notes sur les *Institutions* de Priscien. Elles ont été composées vraisemblablement à Paris vers 1110 ; leur auteur connaissait à la fois les *Glosulae* et l'enseignement de M. G. sur les *Institutions* de Priscien, les initiales

pionnier de Hunt, 1941-1943 ; Gibson 1979a, 1979b, 1992a ; Fredborg, 1977 ; Rosier-Catach, 1993, 2003a, 2003b, 2003c, 2004a, 2004b, 2007b, 2008a.

57. Voir les sentences de Manegold transcrites en appendice. Ce passage est également cité par Gibson, 1992a, p. 29. Je remercie vivement Irène Rosier-Catach de m'avoir prêté le microfilm du manuscrit de München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14459.
58. Gibson, 1992a, p. 28-29. Pour la discussion sur la *vox*, cf. en particulier Rosier-Catach, 1993 et 2008a.

M. G. renvoyant à coup sûr à maître Guillaume de Champeaux, dont l'opinion est très souvent citée notamment pour éclaircir ou rectifier certains passages des *Glosulae* [59]. *Magister Menegaldus* est cité trois fois dans les *Notae Dunelmenses III* (la troisième série de notes du manuscrit de Durham) et dans deux cas il côtoie *magister Anselmus* ; l'auteur utilise l'imparfait quand il rapporte l'opinion de *magister Menegaldus* tandis qu'il se sert du présent pour l'opinion de *magister Anselmus*. On peut supposer donc qu'au moment où l'auteur des *Notae III* écrivait, Manegold était déjà mort et maître Anselme encore vivant ; si ce dernier est à identifier avec Anselme de Laon, mort en 1117, les *Notae III* ont été rédigées avant cette date. Pour le *terminus post quem*, c'est un peu délicat puisque, comme on l'a expliqué au tout début de la présente étude, les historiens s'accordent pour situer la mort de Manegold de Lautenbach en 1103 ou peu après. En l'état actuel des recherches, il est impossible d'affirmer de manière catégorique que le maître Manegold des *Notae III* est bien Manegold de Lautenbach, le polémiste, même si cette reconstruction est très plausible. Les *Notae III* auraient été rédigées entre 1103 et 1117.

L'opinion d'un *magister Menegaldus* est citée dans la *Summa super Priscianum* de Pierre Hélie rédigée vers le milieu du XII^e^ siècle et aussi dans le commentaire à lemmes « *Promisimus* » [60] de la seconde moitié du XII^e^ siècle, tous ces témoignages étant reproduits en appendice. Une autre mention de Manegold, signalée par M. Gibson, se trouve dans la marge d'un manuscrit des *Institutions* de Priscien conservé à la bibliothèque Laurentienne de Florence [61]. Au vu de toutes ces occurrences, il semble plus que raisonnable d'affirmer qu'un Manegold est l'auteur d'un commentaire sur les *Institutions* de Priscien, texte qu'il reste encore à identifier.

3.1. Le commentaire sur le De inventione

Pendant le XI^e^ siècle, la rhétorique revient à l'honneur dans l'Occident latin, vraisemblablement à cause du contexte politique marqué par la réforme grégorienne et la querelle des investitures et aussi à cause de l'éclat de grands conflits doctrinaux tels que la

59. Voir les textes en appendice, et surtout voir l'édition des *Notae Dunelmenses* par I. Rosier-Catach, A. Grondeux et F. Cinato, à paraître. Sur les *Notae*, cf. Hunt, 1941-1943 et Rosier-Catach, 2007b.
60. Édition dans Fredborg, 1999.
61. Gibson, 1979, p. 245, note 48 : Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Strozzi 78, f. 12v (s. XII^1^), une glose aux *Inst*. II, 9 attribuée à « Manegaldus ».

controverse sur l'eucharistie et le débat sur la Trinité, sans oublier le contexte matériel avec l'essor du commerce et l'émergence d'une classe sociale importante, celle des marchands [62].

À la différence des autres commentaires sur les classiques dont nous avons à présent seulement quelques témoignages qui n'ont pas débouché sur des attributions avérées, les commentaires de maître Manegold sur le *De inventione* de Cicéron et sur la *Rhetorica ad Herennium* ont été identifiés dans les manuscrits. Dans un article publié à la fin des années soixante, M. Dickey, en reprenant les conclusions de sa thèse de doctorat inédite, portait à la connaissance de la communauté scientifique le fait que dans le commentaire anonyme qui porte l'incipit *In primis materia* on pouvait lire une vingtaine de citations du commentaire sur le *De inventione* de *magister Menegaldus*[63]. Une partie de ces citations correspondait mot pour mot au commentaire sur le *De inventione* conservé sous une forme mutilée dans le manuscrit de Köln, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 197 [64], qui a comme incipit : « Quam Greci vocant rethoricam, Latini dicunt artificiosam eloquentiam ». En outre, M. Dickey avait découvert que la même préface du commentaire conservé à Cologne était recopiée dans un manuscrit de York, daté du XII^e^ siècle [65], et qu'à la fin, au f. 1va, le copiste avait ajouté à l'encre rouge : « Hoc precedens secundum magistrum Menegaldum » [66]. Par la suite, J. Ward a retrouvé d'autres manuscrits contenant ce même

62. Cf. Ward, 1998, p. 90 : « In a world that suddenly required new authority in so many areas – matrimonial situations, episcopal powers and nomination/investiture, and the relationship between the *rationes* of grammar, dialectic, and rhetoric on the one hand, and theological truths and issues of heresy (doctrinal and otherwise) on the other – rhetoric played two roles : 1. it provided some technical guidance in proof, establishment of issue, use of legal authority, and presentation of a brief or a polemical treatise (or similar), and 2. it seemed an important resource/resort for some in view of the very negotiability of certainty and truth that gave the years following the middle of the eleventh century one of their major characteristics ». Sur l'essor de la rhétorique pendant la querelle des investitures, cf. aussi Robinson, 1976.
63. Dickey, 1968, publie quatre citations aux p. 10-11, et d'autres citations du commentaire de Manegold sont données tout au long de son article.
64. Patricia Stirneman de l'IRHT (CNRS, Paris), que je remercie ici, a eu l'amabilité de regarder ce manuscrit sur le site web CEEC de la bibliothèque de Cologne et a affirmé qu'il est écrit par une main française de la première moitié du XII^e^ siècle.
65. York, Minster Library, XIV.M.7.
66. Un commentaire qui comporte le même incipit, sans l'attribution à Manegold, est inventorié dans le catalogue, daté du XI^e^ siècle, de Hamersleven ; cf. Fredborg, 1976, p. 5, note 10 : « Liber rhetoricorum primus, qui sic incipit : Quam Graeci vocant rhetoricam ».

commentaire [67] et il a également découvert le commentaire de *magister Menegaldus* sur l'*Ad Herennium* [68], ces deux commentaires comportant à leur tour une rédaction longue et une rédaction courte. Il est important de souligner que le commentaire *In primis* se présente comme une réécriture du commentaire de *magister Menegaldus*, dont l'opinion est tenue en grande considération et comparée en divers endroits avec celle de maître Anselme (peut-être Anselme de Laon). Comme l'indique M. Dickey, certains passages du commentaire *In primis* ne sont pas compréhensibles si l'on n'a pas en tête ou en vis-à-vis le commentaire de *magister Menegaldus* qui d'ailleurs « can only be Manegold of Lautenbach » [69]. Le commentaire *In primis* – que R. Hunt, J. Ward et M. Fredborg ont rattaché de manière convaincante à Guillaume de Champeaux ou à son entourage proche [70] – garde la trace de discussions et polémiques liées à la réforme grégorienne, à la querelle des investitures et à des affaires de simonie qui ont eu lieu en France pendant les visites des légats pontificaux dans les années 1076-1082. En particulier, il y est fait allusion à un épisode qui a pour protagoniste le pape Urbain II (1088-1099) et qui s'est déroulé en 1096. En revanche, il n'y a pas d'allusions à la réforme grégorienne et à la querelle des investitures dans le commentaire de *magister Menegaldus* ; ce qui pousse à situer sa rédaction de préférence avant les années 1080 [71]. Quoi qu'il en soit, l'année 1096 peut être retenue comme le *terminus post quem* certain pour le commentaire *In primis* et, par conséquent, comme le *terminus ante quem* certain pour le commentaire rédigé par *magister Menegaldus*, même si une date antérieure aux années 1080 semble hautement probable [72]. Il faut aussi signaler qu'un fragment du commentaire de *magister Menegaldus* sur

67. Ward, 1972a : de longs extraits du commentaire de Manegold sur le *De inventione* sont publiés dans le volume II, p. 47-106. Cf. également Ward, 1996, 1998, 2006.
68. Ward, 1995b ; Ward, 2006, p. 70-71, pour la liste des manuscrits qui contiennent les commentaires de Manegold.
69. Dickey, 1968, p. 12.
70. Hunt, 1941-1943, p. 196-197 ; Fredborg, 1976 ; Ward, 1995b, p. 230-232. Sur l'attribution à Guillaume de Champeaux, voir maintenant l'article de synthèse de Ward et Fredborg, « Rhetoric in the time of William of Champeaux » dans le présent volume.
71. Dickey, 1968, p. 13. Ward, 2003, p. 163 : dans le commentaire anonyme sur le *De inventione* qui a comme incipit « Ista videnda » on mentionne « Menegaldus et eius seguaces » ; c'est la même formulation qu'on lit dans le commentaire sur la *Consolation de Philosophie* dont il a été question plus haut.
72. Dickey, 1968, avait vu à tort une allusion à l'épisode de la castration de Pierre Abélard dans le commentaire *In primis*, ce qui repousserait sa rédaction à après l'année 1121. Or, il n'en est rien ; voir à ce propos les articles de M. Fredborg et J. Ward cités à la note 70.

le *De inventione* se trouve dans un manuscrit de Berlin, daté du XII^e^ siècle, intercalé entre les commentaires de Thierry de Chartres sur le *De inventione* et sur l'*Ad Herennium*. Le grand maître chartrain fait de nombreux emprunts aux commentaires de *Menegaldus* mais, à la différence de Guillaume de Champeaux, il ne le mentionne jamais explicitement, comme l'indique M. Fredborg dans son édition magistrale [73].

Le commentaire de *magister Menegaldus* suit de près le commentaire de Marius Victorinus sur le *De inventione*, mais il reflète aussi un intérêt pour la dialectique et la grammaire, disciplines dont l'essor commence précisément au milieu du XI^e^ siècle. Dans l'exposition du texte de Cicéron, *magister Menegaldus* utilise toute une série de formules pour introduire son explication, que l'on retrouvera par la suite au XII^e^ siècle dans les commentaires de Guillaume de Conches. Par exemple, il utilise *littera sic continuatur* (Köln, DB, 197, f. 6v), *et est sciendum* et *sed accipitur hic* (*ibid.*, f. 7r), *verbi gratia* (*ibid.*, f. 25v), *ac si diceret* (*ibid.*, f. 26v) ou encore la formule *et hoc est quod dicit* (*ibid.*, f. 25v) qui est utilisée pour introduire une citation littérale du *De inventione* après avoir exposé de manière synthétique le sujet dont il sera question dans le lemme qu'on va citer, technique employée dans les commentaires de Guillaume de Conches. Peut-être peut-on aussi y découvrir l'ébauche d'un *accessus* qui deviendra, comme on le sait, au XII^e^ siècle, très structuré, chez des auteurs tels que Thierry de Chartres et Guillaume de Conches [74]. Malgré les multiples tentatives de classement des *accessus* de la part des historiens, il est difficile de rendre compte de toutes leurs différentes formes. *Magister Menegaldus* paraît mettre l'accent sur le titre du livre (*unde etiam liber intitulatur : incipit liber rethoricorum id est preceptorum datorum in artificiosam eloquentiam*, Köln, DB, 197, f. 1r), l'intention de l'auteur (*intencio autem Tullii in hoc opere est tractare de artificiosa eloquentia*, *ibid.*, f. 1r), et la façon dont il faut

73. Pour la description du manuscrit de Berlin, cf. Fredborg, 1988, p. 37.219.
74. Les schèmes des *accessus* sont moins rigides qu'on ne l'a dit jusqu'à il y a quelques décennies. La littérature sur les *accessus* est abondante, on signalera ici seulement : Quain, 1945 ; Hunt, 1949 ; Silvestre, 1957 ; Spallone, 1990 ; Iwakuma, sous presse b. Cf. Bernard d'Utrecht-Conrad d'Hirsau, *Dialogus super auctores* 215-34, p. 78-79 : « (M) Nec te lateat, quod in libris explanandis VII antiqui requirebant : auctorem, titulum operis, carminis qualitatem, scribentis intentionem, ordinem, numerum librorum, explanationem. Sed moderni IIII requirenda censuerunt : operis materiam, scribentis intentionem, finalem causam et cui parti philosophiae subponatur quod scribitur ».

traiter l'intention (*modus vero supradictae intencionis talis est : vult tractare de hac scientia, scilicet de artificiosa eloquencia quod qualis est per se* […], *ibid.*, f. 1r). *Magister Menegaldus* esquisse également la distinction entre l'*ars intrinseca* et l'*ars extrinseca*, qui aura beaucoup de succès dans les commentaires du XII^e^ siècle [75].

Puisque seuls les commentaires rhétoriques de *magister Menegaldus* ont été identifiés avec certitude dans les manuscrits, il est judicieux de comparer et de dégager éventuellement des affinités ou des *loci paralleli* entre ces commentaires et le *Liber contra Wolfelmum* de Manegold de Lautenbach, afin d'avancer dans la critique d'attribution et d'établir si le grand polémiste de la querelle des investitures et *magister Menegaldus* sont la même personne. Il sera question ici du commentaire sur le *De inventione*.

Magister Menegaldus utilise le texte du *De inventione* pour introduire des excursus philosophiques, qui ne sont pas forcément très originaux et qui n'ont souvent pas grand-chose à voir avec la rhétorique [76], mais il ne faut pas oublier qu'il suit de près le commentaire de Marius Victorinus, riche d'excursus philosophiques. Par *silva atque materia universa* (I, 24.34) Cicéron avait désigné la matière confuse à partir de laquelle on peut extraire toutes les argumentations. *Magister Menegaldus* ne manque pas cette occasion pour faire un petit rappel platonicien et glose le lemme cicéronien en expliquant qu'il s'agit d'une matière commune qui, à la manière de la *silva* – la matière rude et informe à partir de laquelle, grâce à l'arrivée d'une forme, une maison ou un bateau sont réalisés –, n'a pas vraiment de forme, c'est-à-dire qu'elle n'a pas de certitude, mais elle reçoit des propriétés différentes grâce auxquelles des lieux différents et déterminés peuvent être dits :

> Silvam ideo vocat communem materiam, quia sicut silva est quaedam rudis et informis materia de qua superveniente forma fieri potest domus, navis, etc., talia ita de hac communi materia, quae quasi sine forma, id est sine certitudine est, possunt secundum diversas proprietates dici diversa loca et determinata [77].

75. Cf. Ward, 1972a, p. 254-255.
76. Comme l'écrit Ward, 2006, p. 31 : « The viewpoint is philosophically, theoretically and dialectically oriented, and accordingly the foundation, rhetorically speaking, is technographic rather than practical ».
77. Menegaldus, *In De inv*. I, 24.34, manuscrit de Köln, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 197, f. 18v. Cf. Cicéron, *De inventione* 1,24.34 : « Verumtamen non incommodum videtur quandam silvam atque materiam universam ante permixtim et confuse exponere omnium argumentationum, post

Magister Menegaldus reprend à son compte la comparaison entre la matière commune de la rhétorique et la matière première de l'univers en ajoutant des détails sur les formes, qui proviennent sans doute de Calcidius. Faut-il parler, après le platonisme grammatical, de platonisme rhétorique [78] ?

En glosant le mot *natura*, *magister Menegaldus* introduit des définitions intéressantes telles que « la nature est le feu artisan » (*natura est ignis artifex quadam via vadens in res sensibiles creandas*) ou bien « la nature – d'après Platon – est la volonté de Dieu ». Or, tout le passage sur la *natura* n'est qu'une simple répétition, presque mot à mot, du commentaire de Marius Victorinus où on lit justement toutes ces explications [79].

La définition cicéronienne du temps comme partie de l'éternité (*De inv*. 1, 26.39 : *Tempus autem est – id quo nunc utimur, nam ipsum quidem generaliter definire difficile est – pars quaedam aeternitatis cum alicuius annui, menstrui, diurni nocturnive spatii certa significatione*) a rencontré un immense succès : elle est constamment citée et commentée aussi bien par les auteurs anciens que par les médiévaux. Priscien l'avait aussi reprise dans les *Institutions grammaticales* (II. 10, 62) ; l'auteur des *Glosulae* ainsi que celui du commentaire « *Promisimus* » ne la commentent pas pendant l'analyse du livre II et préfèrent insérer un petit excursus sur le temps et cette définition lorsqu'ils examinent le livre VIII des *Institutions* de Priscien, qui porte sur le verbe – le temps du verbe étant une question

autem tradere quemadmodum unum quodque cause genus hinc omnibus argumentandi rationibus tractis confirmari oporteat ».

78. Il s'agit, bien sûr, d'une allusion à l'article magistral de Jolivet, 1966b.

79. Voir le texte du commentaire de Menegaldus transcrit dans l'appendice ; cf. Marius Victorinus, *Explanationes in Ciceronis Rhetoricam* I, 24.34, p. 108-109 : « NATURAM IPSAM DEFINIRE DIFFICILE EST. Haec ratio est ut difficilis sit naturae definitio ; etenim apud sapientes contentio est, quid prius sit, deus an natura. Si natura prior est, ergo deus natus est ; atqui deus nasci non potuit. Rursus si deus prior est, nata est natura ; quod si nasci potuit natura, incipit non esse natura. Itaque naturae difficilis definitio est. "Difficilis" inquit ; alioquin ostendit posse definiri. Denique sapientes quidam sic definiere naturam : "natura est ignis artifex quadam via vadens in res sensibiles procreandas" ; etenim manifestum est omnia principe igne generari. Plato autem sic definivit : "natura est dei voluntas". Et inter ceteras haec magis probanda definitio ; nam si deus et natura ita sunt ut ex his alterum prius non sit – necesse est autem ex primo nasci, quod secundum est, deinde si quod nascitur nec deus est nec natura, recte naturam dei dixit esse voluntatem ; deus enim semper voluerit et velit necesse est. Ita quoniam nasci natura non potuit, si dei voluntas est, ut deus nasci non potuit, nec natura. Illud autem scire debemus, naturam illud esse quod mundum, ultra mundum naturam non esse, sed deum ; voluntatem autem dei, qua mundus est, eandem esse naturam. Itaque hic Cicero naturae principalem definitionem dimisit, dixit autem esse difficilem ».

majeure pour les grammairiens [80]. *Magister Menegaldus*, lui, commente la définition du temps en suivant de près Marius Victorinus [81]. Ces discussions sur la *silva*, la *natura* et le temps n'ont pas de pendant dans le *Contra Wolfelmum* de Manegold de Lautenbach, où l'on trouve certes une allusion au feu perpétuel mais pas exactement dans les mêmes termes, et cela malgré la référence à Cicéron [82].

Au chapitre XXII du *Contra Wolfelmum*, Manegold de Lautenbach affirme que la définition de l'homme comme « animal mortel et rationnel » ne convient guère au Christ dont la nature est immortelle [83]. Dans le commentaire sur le *De inventione*, lorsque *magister Menegaldus* illustre le mot *natura*, il explique que la nature divine ne fait pas l'objet de la rhétorique et que seule la nature des hommes est prise en compte dans cet art :

> NATURAM IPSAM DIFFINIRE DIFFICILE EST. […] PARTES AUTEM EIUS ENUMERARE EAS QUIBUS INDIGEMUS FACILIUS EST. Et incipit eas enumerare, ut ordine descendat ad illas partes quibus hic indiget ita dicens : EAE (hec ms.) AUTEM PARTIM DIVINO ETC. As si diceret : natura alia animalis, alia inanimalis ; alia animalis : alia mortalis, alia divina. Divina nihil ad hanc artem nisi forte ad auctoritatem interdum inducatur. Mortalis alia bestialis id est alia hominibus. […] Et has PARTES NATURE in hominibus quia ad hanc artem pertinent [84].

On pourrait en déduire que *magister Menegaldus* n'est pas favorable à l'application des arts du langage aux questions théologiques, en rejoignant ainsi les propos de Manegold de Lautenbach dans le *Contra Wolfelmum*, qui affirme que la définition de l'homme n'est pas applicable au Christ. En effet, dans ce passage *magister Menegaldus* ne fait que reprendre une réflexion de Marius Victorinus [85] qui

80. *IG* VIII.38.
81. Voir le texte du commentaire de Menegaldus transcrit dans l'appendice ; cf. Marius Victorinus, *Explanationes in Ciceronis Rhetoricam* I, 24.34, p. 121-124.
82. *Liber contra Wolfelmum* II, p. 47-48 : « […] sic celestia et terrestria corpora per ipsam [c'est-à-dire l'âme du monde] vivificari commentatus est, ut ille vigor perpetui ignis pro natura corporum a se vivificatorum proprie virtutis dispendia pateretur. Quod Macrobius Ciceronem, Virgilium et alios Latinos philosophicae disciplinae sectatores sensisse testatur […] ».
83. *Ibid.*, XXII, p. 96-97.
84. Menegaldus, *In De inv*. 1,24.34-35, manuscrit de Köln, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 197, f. 19r.
85. Marius Victorinus, *Explanationes in Ciceronis Rhetoricam* I, 24.34, p. 110 : « Haec igitur natura quae motu suo in rebus aliquid agit, principaliter in duo scinditur, in divinam naturam et in mortalem. Ac divina quidem natura ad rhetoricam non pertinet, et ideo hanc omisit. Sciri tamen debet, quia loco argumenti saepe rerum divinarum inducitur disputatio, ut illud est : "quae res faciat

parle de l'immortalité du Christ de manière étendue pendant la discussion sur les arguments nécessaires. Ce qui n'empêche pas de concevoir que *magister Menegaldus*, lecteur de Marius Victorinus, est resté fidèle à ses opinions de jeunesse et a gardé cette méfiance envers l'application des « arts humains » aux choses divines même après qu'il est devenu le polémiste embrasé.

Après avoir exposé l'argument nécessaire et probable chez Boèce et Cicéron et en avoir dégagé les différences doctrinales chez ces deux auteurs, *magister Menegaldus* explique pourquoi certains arguments (les anciens ayant souvent utilisé le mot argumentation au lieu d'argument) sont nécessaires au delà des mots employés pour la démonstration ; il transforme alors de manière surprenante l'affirmation « si elle a accouché, c'est qu'elle a eu commerce avec un homme (*si peperit, cum viro concubuit*) » – introduite par Cicéron pour illustrer « une argumentation qui repose sur une preuve nécessaire » –, en « si on n'a pas constaté qu'elle a eu commerce avec un homme, on ne peut pas prouver qu'elle a accouché » :

> NECESSARIE DEMONSTRANTUR. Ostensis descriptionibus probabilis et necessarii secundum vim vocabulorum vult ostendere et alias descriptiones eorumdem secundum vim ipsorum et non secundum vocabulum. Et cum debuit dicere NECESSARIE DEMONSTRANTUR QUAE ALITER quam DICUNTUR PROBARI NON POSSUNT, premittit causam ubi dicit : ALITER NEC POSSUNT FIERI. Namque ex hoc quod aliter non possit fieri est hoc quod aliter non possit probari, non quod aliis verbis non possit probari, sed non possit probari nisi illud constet quod dicitur id est *si non constet concubuisse cum viro, non potest probari peperisse*, et hoc quantum ad naturam etcetera. HOC GENUS ARGUMENTANDI QUOD IN NECESSARIA DEMONSTRATIONE VERSATUR. Diffinito quid sit necessarium argumentum, dividit illud, et quia non potest illud dividere secundum naturam rei, quia necessitas non variatur, dividit illud secundum formam dicendi [86].

Le renversement de l'argument nécessaire utilisé par Cicéron rapproche le commentaire de *magister Menegaldus* du *Liber contra Wolfelmum* où on lit une critique de l'affirmation « si peperit, cum viro concubuit » : les arguments de l'invention humaine ne sont pas valables dans le cas du mystère de la nativité [87] ; ce qui avait déjà été

ut vigeamus, quae ut occidamus". Sed hoc ad rhetoricam, non tamen ex rhetorica descendit ».

86. Menegaldus, *In De inv*. I, 29, manuscrit de Köln, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 197, f. 26r ; Heidelberg, Universitätsbibliothek, Hs. 100, f. 11r. J'ai suivi le manuscrit d'Heidelberg parce que le manuscrit de Cologne comporte de nombreuses erreurs.
87. Manegold de Lautenbach, *Liber contra Wolfelmum* XIV, p. 75-76. Voir *supra* p. 332-333 et notes 29-30.

relevé par Pierre Damien, un auteur que Manegold de Lautenbach connaît et cite expressément dans le *Liber ad Gebehardum* [88]. Il est donc possible d'affirmer que les deux Manegold établissent des limites pour les arts du langage, tout particulièrement pour les arguments nécessaires qui doivent plier devant la toute-puissance divine.

Dès l'Antiquité, l'argument de Cicéron avait été critiqué, pour des raisons différentes, à vrai dire. Marius Victorinus ajoute des observations très intéressantes dans son commentaire : pour lui, si l'argument probable se fonde sur le « vrai semblant », l'argument nécessaire doit se fonder sur le vrai (*nam si probabile ex veri simili, ex vero necesse est necessarium*), mais il ajoute que parfois le vrai est caché aux hommes et que, souvent, ce qui relève de la pure opinion humaine est considéré à tort comme un argument nécessaire. En effet, selon l'opinion des chrétiens, « si peperit, cum viro concubuit » et « si natus est, morietur » ne sont nullement des arguments nécessaires. Pour eux – explique Marius Victorinus non sans ironie en visant Jésus Christ –, il est évident qu'on peut naître sans un géniteur de sexe masculin et que l'on peut ne pas mourir. Il conclut en affirmant qu'un argument nécessaire n'est en fait qu'une opinion dont on est déjà persuadé [89]. Un autre commentaire antique sur le *De inventione* de Cicéron est dû à Grillius, un auteur sur lequel les renseignements sont très minces. Seul un fragment de son commentaire est conservé (jusqu'à *De inv*. I, 22). Grillius explique qu'un argument est vraiment nécessaire si les deux composantes de la proposition, l'*assumptio* et la *conclusio*, peuvent être interverties sans ébranler pour autant la nécessité de l'argument. Or, ce n'est pas du tout le cas dans l'exemple de Cicéron – explique Grillius – puisque s'il est nécessaire que « si une femme accouche », c'est parce qu'« elle a eu commerce avec un homme », l'inverse ne l'est pas [90]. Vu que la *conclusio* n'est pas

88. *Liber ad Gebehardum* 8, p. 326 et 353 *sq*.
89. Cf. Marius Victorinus, *Explanationes in Ciceronis Rhetoricam* I, 29, p. 137-138 : « Sed tantum inter homines potest necessarium quantum secundum opinionem humanam valet ; alioquin secundum Christianorum opinionem non est necessarium argumentum "si peperit, cum viro concubuit", neque hoc rursus, "si natus est, morietur". Nam apud eos manifestum est sine viro natum et non mortuum. Ergo necessarium argumentum illud est quod iam opinione persuasum est. […] Itaque necessarium argumentum teneamus illud quod facile populo persuadet orator ».
90. Grillius, *Commentum in Ciceronis Rhetorica* 1,12, p. 61-62 : « HUIC GENERI PARTES HERMAGORAS QUATTUOR SUPPOSUIT. Propositio est, quod proponis, ut puta : "Si peperit, cum viro concubuit ; peperit autem" ; conclusio : "Igitur concubuit". Hic ergo et propositio et assumptio manifesta est. Sed hic categoricus aliter in confirmatione, aliter in infirmatione. […] Item illud : "Si peperit, cum viro concubuit". Si quis confirmare vult, primam partem propositionis dat assumptioni :

interchangeable avec l'*assumptio*, il ne s'agit donc pas d'un argument nécessaire.

Un autre passage du commentaire de *magister Menegaldus* sur le *De inventione* mérite d'être rapproché du *Contra Wolfelmum*. En reprenant la définition de la vertu et sa quadripartition – sagesse, justice, courage, modération –, que Cicéron introduit en II, 53.159, *magister Menegaldus* écrit au début de son commentaire :

> Virtus est habitus animi in modum nature racioni consentaneus. Dividitur autem in quattuor species, in prudenciam, iusticiam, fortitudinem, temperantiam. Que sic diffiniuntur. Prudencia est bonarum malarumque rerum perenne tempus sciencia. Iusticia est habitus animi ita compositus, ut meritis omnibus suam tribuat dignitatem. Fortitudo est considerata periculorum susceptio et laborum perpessio. Temperancia est animi in libidinem et in alias res inutiles adque inhonestas victrix et pudica dominacio. Quomodo harum unaqueque subdividatur suo loco expositum reperies [91].

Dans les chapitres du *De inventione* II, 53-56, Cicéron livre en effet une complexe classification des vertus que *magister Menegaldus* commente après avoir repété les définitions déjà données au début de son commentaire et il ajoute :

> Notandum quod virtus non accipitur hic in omni significatione sui. Nam virtus dicitur IIII modis : in deo quae est ipsa virtus ; et in calodemonibus ; et in anachoretis ; et in rectoribus urbium quae vocantur politicae virtutes. Demon « sciens » interpretatur, calo « bonum », unde calodemon. Cum igitur virtutes IIIIor dicantur modis politicas tantum in hoc loco diffinit. Nam hae diffinitiones qui hic virtuti dantur et partibus non omni virtuti conveniunt neque omnibus partibus. Dictum est de una parte politicae virtutis nec de alia dicit. IUSTICIA EST HABITUS ANIMI TRIBUENS CUIQUE SUAM DIGNITATEM scilicet prout quisque bonum sive malum. Nota quod ideo dicit quod iusticia tribuat, quia ipsa ut tribuamus facit. Et quia de politicis virtutibus, id est de civili iustitia, ut dictum est, hic cogit, interserit COMMUNI UTILITATE SERVATA [92].

Magister Menegaldus juge la classification de Cicéron incomplète puisqu'il y est question d'une seule sorte de vertu, celles que Macrobe appelle *exemplares* dans les *Commentarii in Somnium Scipionis* I, 8 et

> "Peperit autem" ; secundam conclusioni : "Cum viro igitur concubuit". Si quis autem hoc infirmare vult, convertit thema, secundam partem propositionis dabit assumptioni, primam conclusioni ; nam si dixerit "non peperit" et subiecerit "igitur nec cum viro concubuit", vitiose infirmavit. Potest enim cum viro concumbere et non parere ».

91. Menegaldus, *In De inv*. I, 30, (Köln, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 197, f. 3r, Ward, 1972b, II, p. 63).
92. Cette partie n'est pas conservée dans le manuscrit de Cologne, il faut donc consulter le manuscrit d'Heidelberg, Universitätsbibliothek, Hs. 100, f. 29r-v.

qui, en revanche, dans le *De inventione*, sont considérées comme des vertus politiques. Or, *magister Menegaldus* explique que les vertus peuvent se dire de quatre façons, relativement à Dieu et, dans ce cas, la vertu elle-même est en Dieu, relativement aux anges (les démons bons, la terminologie renvoyant à Macrobe et à Calcidius), aux ermites et aux chefs des villes, c'est-à-dire les politiciens. *Magister Menegaldus* vise donc ici et reprend à son compte, sans le dire, la classification des vertus de Macrobe, ce dernier les ayant distinguées en *exemplares*, *purgatae*, *purgatoriae*, *politicae*. En ce sens, *magister Menegaldus* partage le jugement positif que Manegold de Lautenbach avait exprimé dans le *Liber contra Wolfelmum*, puisque – comme on l'a vu dans la première partie de la présente contribution [93] – d'après Manegold de Lautenbach la seule chose qu'on pouvait sauver chez Macrobe était précisément sa classification des vertus, même si le fait que ce dernier ne l'eût pas insérée dans une vision eschatologique plus large de l'existence humaine lui enlevait une bonne partie de son intérêt.

4. CONCLUSIONS

La comparaison entre les écrits de Manegold de Lautenbach et les commentaires sur les classiques rattachés à maître Manegold a permis de dégager des thématiques communes. Tout particulièrement, après un premier brassage du commentaire sur le *De inventione*, il est possible d'indiquer au moins deux questions sur lesquelles *magister Menegaldus* et Manegold de Lautenbach partagent le même point de vue : une attitude prudente, voire méfiante, vis-à-vis des arts du langage appliqués aux choses divines et l'appréciation positive de la classification des vertus de Macrobe ; sans oublier la connaissance qu'ils avaient tous les deux de la philosophie platonicienne. Après sa « conversion », Manegold de Lautenbach aurait gardé la même approche de ces deux questions. Est-ce suffisant pour conclure qu'il s'agit de la même personne ? L'ambiguïté des témoignages (chroniques, lettres, etc.) laisse également la porte ouverte à une identification de *magister Menegaldus* avec Manegold de Lautenbach. Il est peut-être trop tôt pour trancher définitivement, que ce soit pour fondre les deux Manegold ou pour les séparer à jamais. Le fait est que si les deux traités polémiques de Manegold de Lautenbach sont conservés chacun

93. J'ai parlé de la classification des vertus de Macrobe dans le *Contra Wolfelmum*, cf. *supra* p. 333.

dans un seul manuscrit et que le *Contra Wolfelmum* semble avoir exercé une influence peut-être sur le jeune Abélard auteur de la *Dialectica*, le commentaire de *magister Menegaldus* sur le *De inventione* est transmis par plusieurs manuscrits, il est connu par l'auteur du commentaire sur la *Consolation* conservé à Bernkastel-Kues et très souvent utilisé par des grands maîtres du XII^e^ siècle, tels que Guillaume de Champeaux et Thierry de Chartres. La structure de son commentaire sur le *De inventione* pourrait également avoir servi de modèle à Guillaume de Conches qui ne ferait que systématiser la méthode de glose inaugurée par *magister Menegaldus*. Ce maître a donc marqué les esprits des générations suivantes et, même s'il ne s'agissait pas du polémiste de la querelle des investitures, il mérite sans aucun doute le titre de *modernorum magister magistrorum*.

Appendice

1. TÉMOIGNAGES SUR MANEGOLD DANS LES COMMENTAIRES SUR LES *INSTITUTIONS* DE PRISCIEN

Notae Dunelmenses III [94]

1. *IG* VII.45 (*GL* 2, 324.7-8) [95]. GENITIVUS vero IN « IS » etc. Quid sit « BACCAR BACCARIS » [96] (324.22). Et quod ubi dicit PAENULTIMA VERO EIUS DECLINATIONIS IN QUIBUSDAM PRODUCITUR, IN QUIBUSDAM CORRIPITUR (325.13), agit de paenultima genitivi tantum qui crescit. Qui enim non crescit, sine dubio est, talem habet qualem nominativus suus. Et quid tenendum sit de « mulieris », cum secundum eandem regulam qua corripitur « AGGER AGGERIS » (326.21) videatur corripi. In accentibus autem dicatur produci, cui consentire videtur Statius in fabula quadam secundum magistrum Menegaldum ita dicens, <« soboles sive est> + + + {*lac. 12 litt.*} mulieris origo ». Deinde quomodo dicat « OS » et « LAC » brevia (326.23-24), et an possint ita poni in metro, praesertim cum « lac » ap[p]ocopetur secundum quo<s>dam etc. {*fere 1 lin. vacat*}.

2. *IG* XIV.7 (*GL* 2, 27.26). ET COMPOSITAE QUIDEM TAM IN NOMINATIVO QUAM IN OBLIQUIS etc. Ex hac regula constringunt « invicem » duas esse dictiones et « hactenus ». Unde et M. Ans<elmus> utitur « invicem » pro duabus, et M. Meneg<aldus> utebatur « hactenus » pro duabus. Qui autem pro una volunt uti « invicem » dicunt vel simplex esse adverbium, vel irregularem agregationem, non compositionem. Vel dicunt nihil obesse, cum non habeat nominativum. De habentibus enim vocativum [97] dicunt regulam esse datam. De « hactenus » vero dicunt quod non ex pronomine [98], sed adverbio hoc sit compositum etc.

3. *IG* XV.24 (*GL* 3, 78.25). In « t », « sat » pro « satis » et « dumtaxat » etc. Diversae sententiae sunt de significatione huius verbi « taxo taxas ». Quidam enim dicunt « taxare » idem esse quod « estimare », et quia illud quod bene estimamus ita comprehendimus quod illud solum in re esse videtur, ideo « dumtaxat » pro « solummodo » ponitur vel « tantummodo » vel « tan-

94. Je cite l'édition en préparation par F. Cinato, A. Grondeux et I. Rosier-Catach, que je remercie vivement de leur disponibilité.
95. Les références sont à l'édition des *Institutiones grammaticæ*, éd. M. Hertz, dans H. Keil (dir.), *Grammatici latini*, Leipzig 1855-1859.
96. bacha- *cod*.
97. nominativum *legendum.*
98. praepositione *legendum.*

tum » vel « solum ». Idem enim per haec omnia adverbialiter significamus. Alii autem dicunt « taxare » idem esse quod « arram dare ». Unde [99] vulgariter dicitur « tascher » vel « maintascher », quando homines manu aliquid paciscuntur tantum vel etiam arra posita. Quia itaque illud quod ita taxatur illius solius est a quo taxatur, ideo « dumtaxat » pro « tantummodo » ponitur, et haec est sententia M. Anselmi. Magister vero Menegaldus dicebat a taxo arbore amarissim<a> saporis su<m> ptum esse « taxare » et ita significare « amaricare ». Quia itaque illud quod amarissimum est tangere semel tantum volumus, ideo « dumtaxat » pro « tantummodo » ponitur. Potest fortasse expressius adhuc dici, si verum sit quod vulgo aiunt equos, semel gustato taxo, cito mori etc.

Notae Monacenses, München, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14459

4. ***IG*** **I.1** (*GL* 2, 5.1), Clm 14459, f. 2rb. Vel aliter secundum Manig<aldum> : scire debemus quod omnis aer est tenue corpus, sed tamen ille aer qui lunae vicinus est nostro aeri tenuior est. Et item aer ille qui aetheri iunctus est, tenuissimus est. Cum autem anima igneae sit naturae, non attrahit ad formandam vocem nostrum aerem quamvis sit tenuis, neque illum qui lunae vicinus extitit, qui nostro tenuior est, sed illum attrahit qui aetheri iunctus tenuissimus est. Cf. *Glosulae* I.1 (transcr. Lorenzetti). (K, f. 1va) De isto aere quem ita attrahunt et emittunt animalia, diversa philosophorum opinio est. Alii enim dicunt animalia vivere ex isto corrupto aere, qui nos undique circumscribit per attractionem et emissionem. Phisici tamen aliter sentiunt, quia dicunt animalia ex nostro aere qui adeo spissus est vitam suam continuare (K, f. 2ra) non posse, sed ex illo superiori qui est a globo lunae usque ad firmamentum, qui nostri aeris consideratione tenuissimus est.

5. ***IG*** **II.3** (*GL* 2, 6.6), Clm 14459, f. 2va. Vel aliter Manig<aldus>. Minima pars compositae vocis est littera : non illius composite vocis que ex litteris principaliter componitur, ut mons, dens, sed illius vocis pars minima est littera quae principaliter dividitur in dictiones, deinde in sillabas, postea in litteras, ut Socrates currit.

6. ***IG*** **XIII.28** (*GL* 2, 19.14-15), Clm 14459, f. 48ra. Non negat quin duo nominativi… [mot illisible dans la marge gauche] possint coniungi cum verbo, si uterque significat actionem, ut Manigaldus grammaticus nos… [mot illisible dans la marge gauche] sui, sed duo nominativi simul in subiecto propositionis poni non possint, quorum unus significet actionem, alter significet passionem.

99. unde *iteravit cod.*

Pierre Hélie, *Summa super Priscianum*

7. *IG* I.27 (*GL* 2, 21.16), éd. Reilly, 1993, p. 131. Compesco alii dicunt compositum esse ex « con » et « paciscor », alii a « pace », sed magister Menegaldus dicebat esse compositum a « con » et « pede » et « capio ».

Gloses sur Priscien *« Promisimus »*

8. *IG* V.37 (*GL* 2, 165.12), éd. Fredborg, 1999, p. 225. Clasendix. Illud quo cooperiebantur sortes quando sortes mittebantur in galea<m>. Secundum m<agistrum> Menegaldum est vas in quo reliquie ponuntur, scilicet « chasse » vel est illud quo crucifixus vel aliqua alia imago cooperitur.

2. EXTRAITS DU COMMENTAIRE DE *MAGISTER MENEGALDUS* SUR LE *DE INVENTIONE* DE CICÉRON

La nature

9. *De inv.* 1.24.34, Köln, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 197, f. 19r [100]. NATURAM IPSAM DIFFINIRE DIFFICILE EST. A philosophis ideo difficile reputatum est naturam diffinire, quia cum natura sit quae facit omnia nasci, quaestio de ea habebatur an fuisset prior deo (deeo *ms*.) an posterior. Si enim prior esset, tunc deus creator omnium esse non posset, quod incoveniens est. Si vero posterior esset, tunc ipsa natura creata esset, et sic causa omnium esse non posset. Verumtamen quidam phylosoforum naturam sic diffinierunt : *natura est ignis artifex quadam via vadens in res sensibiles creandas*. Plato autem melius diffinivit naturam esse divinam voluntatem, iudicans possibile et deum et naturam insimul esse. Et quia haec quaestio fuit de natura, ideo dicit difficile esse naturam diffinire. Et sciendum quod natura (e natura *ms*.) duobus modis accipi potest. Natura enim vocatur quae omnia nasci facit ; natura quoque dicuntur omnia nata vel creata, secundum quam partem hic accipitur. Difficile, inquid, est diffinire naturam ipsum totum ; vel per naturam, ut diximus, accipiamus omnes creaturas simul, scilicet mundum et omnia quae in mundo sunt etc. PARTES AUTEM EIUS ENUMERARE EAS QUIBUS INDIGEMUS FACILIUS EST […] [101].

Le temps

10. *De inv.* 1.26.38-39, Köln, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 197, f. 22v-23r. Sciendum quod secundum phylosophos principaliter locus dicitur illud inane quod erat ante mundi constitucionem in cuius parte ipse mundus id est quatuor elementa locata sunt. Ipsa quoque elementa sunt locus ut superior aether astrorum, aer inferior avium, aqua piscium, terra gradiencium. In ipsa quoque terra diversa loca sunt, ut ea quae prediximus.

100. J'ai vérifié certaines lectures douteuses sur le manuscrit d'Heidelberg.
101. Voir *supra* p. 347-348.

Tempus autem est in quo nunc utimur. Tempus proprie dicitur spacium illud quod est a principio mundi usque ad finem, ideo quod in hoc spacio res temperantur et commutantur. Potest etiam improprie tempus vocari spacium ante mundum, cum mundo, post mundum ; quod triplex spacium etiam eternitas vocatur. Et quia hanc eternitatem difficile erat diffinire, cum principio careat et fine, diffinit tantum illud spacium quod cum mundo est dicens : TEMPUS EST PARS ETERNITATIS, non dico tempus in omni sua parte, sed id quo nunc utimur, id est a principio mundi usque ad finem, et quare sic determinet causam interponit cum dicit : NAM IPSUM ETC. Et sciendum est quod licet tempus hoc est spacium quod hic diffinitur cum mundo et cepisse et finiri dicatur, tamen numquam diffinietur, sed propter res in ipso incipientes vel finientes, hoc ei attribuitur. Mutabilis quoque dicitur propter res que in ipso mutantur ; ipse enim per se numquam mutatur, neque preteritum neque futurum, sed nomina propria rebus vel rerum quae in ipso fiunt ei attribuuntur. Et cum huiusmodi spacium per se sit indeterminatum, certificatur ex motu firmamenti et planetarum (planoturus *ms*.). Quando firmamentum volvitur usque ad eum locum unde incepit oriente sole : hoc spacium naturalis dies vocatur. Postquam vero sol super terram cursum suum perficit, usuali more una vocatur dies ; quando vero sub terra, nox appellatur. Iterum postquam sol nitendo et contra firmamentum duodecimam partem pertransit, tale spacium dicitur mensis. Transactis vero trecentis quadraginta V diebus et sex horis fit annus. Similiter quoque ex motu aliorum planetarum (planctorum *ms*.) certa spacia temporis determinantur. Namque unusquisque planetarum (planctarum *ms*.) suum mensem habet et suum annum et cetera huiusmodi. Et in his spaciis sic determinatis, tempus quod hic diffinitur proprie convenit. Quod aperte notatur ex verbis auctoris : TEMPUS, inquid, EST QUEDAM PARS ETERNITATIS cum alicuius spacii annui, mensuri/23r/et caetera certa significatione, hoc est dicere : illi spacio tempus imponitur cui hec certa nomina annus, mensis, dies et caetera attribuuntur ex motu firmamenti et planetarum (planctarum *ms*.), ut diximus. IN HOC QUAE PRETERIERINT CONSIDERANTUR ETC. Istud non ad hoc subponit, ut magnopere ad fidem faciendam pertineat, sed ad temporis evidenciam et certitudinem pertinet. Potest tamen haec divisio temporis ad causas pertinere, ut magis faciant fidem quae nuper preterita sunt, minus vero quae longe, multo minus quae remotissime preterita sunt, et in futuro et in presenti. Similiter. Et sciendum quod hanc divisionem secundum phylosophos non facit ; philosophy enim (non *ms*.) voluerunt vocare presens tempus partem temporis hac ratione, quia tempus semper transit, unde Virgilius : *tot iam volventibus annis*. Quicquid enim semper involucione est, presens non potest considerari, quia semper aut accedit aut recedit. Rethores vero diviserunt tempus in preteritum, presens et futurum. Et illos in hac divisione imitatur : IN HOC, inquid, id est in tempore, CONSIDERANTUR et ea QUAE PRETERIERUNT et prius quam subiungat presencia, subdividet preteritum dicens : ET EORUM IPSORUM […].

L'école de Laon entre arts du langage et théologie

Cédric Giraud
Université Nancy 2

Les rapports entre les arts du langage et la théologie font partie des grandes questions qui ont été le plus renouvelées ces dernières décennies : il est maintenant notoire que les relations entre les deux domaines sont complexes. On ne se contente plus, en effet, de l'image médiévale bien attestée selon laquelle les deux disciplines sont régies par un lien purement ancillaire [1]. Les mésaventures de Godeschalk d'Orbais et de sa « théologie grammaticale » au IXe siècle, les malheurs d'un Abélard logicien s'aventurant dans la *sacra doctrina* à l'orée de la « Renaissance du XIIe siècle », les tensions, notamment au XIIIe siècle, entre maîtres ès arts et théologiens parisiens ont fait, parmi d'autres épisodes significatifs, l'objet de relectures originales [2]. Celles-ci ont rétabli une complexité plus grande que certaines sources médiévales et des traditions historiographiques les prolongeant ne le laissaient paraître. En outre, le paradigme classique, selon lequel il est difficile de comprendre les œuvres théologiques sans faire appel aux arts du langage, s'est enrichi de considérations complémentaires : elles montrent que la théologie elle-même a parfois été le laboratoire d'analyses ensuite appliquées au *trivium* [3]. Le modèle univoque de subordination ayant fait long feu, théologie et arts du langage, plus que comme *domina* et *ancilla*, sont désormais considérées comme des *consortes*.

Cependant, l'adoption de ce modèle interprétatif n'a pas levé tous les problèmes, dans la mesure où les conditions concrètes des noces

1. Sur cette image, voir Lubac, 1959, p. 74-94 et Solère, 2002, p. V-VII.
2. Voir respectivement et sans prétention à l'exhaustivité Jolivet, 1958, p. 161-184 ; Jolivet, 1997, p. 117-126 ; Libera, 2003, p. 174-230.
3. Valente, 1995, p. 34-35, avec indication de la bibliographie antérieure.

entre philologie et théologie demeurent difficiles à déterminer. Pour expliquer cette rencontre et sa fécondité, les réponses théoriques abondent : des sources communes aux deux disciplines feraient naître des réponses parallèles, ce qui a le mérite de rompre avec la problématique si pratique, en même temps que bien délicate à manier, de l'influence. On pourrait également invoquer la fréquentation de différents centres scolaires pour obtenir une formation complète en arts et en théologie. Grâce à cette *peregrinatio academica* avant la lettre, les élèves auraient suivi un cursus complet couronné par l'apprentissage de la *sacra pagina*. Enfin, sans exclure un modèle itinérant, l'existence délibérée en un seul lieu de maîtres dont l'enseignement se complète anticiperait la division universitaire, au sein du *studium* parisien, entre faculté des arts et faculté supérieure de théologie.

Il est malheureusement plus facile de formuler des hypothèses que d'en vérifier la conformité à un cas pratique. Sans trop vouloir solliciter le *topos* médiéval de la *penuria chartarum*, force est de constater que l'historien manque de documents susceptibles d'éclairer l'histoire scolaire de la première moitié du XII^e^ siècle. Comme il a été maintes fois souligné, il s'avère difficile d'après les seules « sources historiques », comme les cartulaires, les chroniques ou les correspondances, de reconstituer le fonctionnement des écoles, de sorte que la vie scolaire du XII^e^ siècle demeure un « secteur relativement en friche » [4]. Dans ces conditions, il convient de recourir aux productions que les manuscrits nous font connaître. L'examen des œuvres issues des écoles n'est cependant guère plus aisé et requiert de s'interroger sur la portée des témoignages rassemblés : devant des ouvrages pédagogiques d'allure théorique qui détaillent toutes les branches du savoir, on peut douter que l'idéal décrit corresponde à un programme effectif [5]. En outre, face à des textes dont l'attribution et la tradition manuscrite posent de redoutables problèmes, on ne peut esquiver la question, sans doute insoluble mais cependant légitime, du statut de ces œuvres.

On ne saurait, enfin, dissimuler que ces considérations méthodologiques générales, un peu décourageantes de prime abord, se vérifient particulièrement dans le cas retenu, tant les écrits rattachés à l'école de Laon semblent marqués par toutes les disgrâces. En effet, la notion même d'école de Laon a fait l'objet d'attaques que l'on peut ramener à

4. Verger *et alii*, 1991, p. 180 ; et aussi Verger, 1980, p. 9-33 ; 1991, p. 9-10.
5. Sur les classifications du savoir aux XII^e^ et XIII^e^ siècles voir, avec la bibliographie, Weijers, 1996, p. 187-198.

trois arguments principaux [6]. Tout d'abord, selon Valérie Flint, les recueils ne présenteraient pas de parenté littéraire entre eux mais seraient un conglomérat d'opinions théologiques. La portée intellectuelle en serait, en outre, uniquement morale et répondrait aux besoins des chrétiens, notamment ceux des milieux réformés monastiques et des laïcs. Enfin, la diffusion bien attestée de ces recueils dans des manuscrits originaires d'Allemagne du Sud plaiderait en faveur d'une origine monastique et non scolaire [7]. La défense de la notion d'école de Laon présentée par Marcia Colish ne corrige pas sensiblement le second point de l'attaque de Valérie Flint : les écrits issus de l'école de Laon seraient, selon la spécialiste de Pierre Lombard, dépourvus de tendance à la systématisation et à la spéculation [8]. Il pourrait sembler donc vain d'y chercher des indices de contact entre arts du langage et théologie.

Soucieux de nuancer cette tradition historiographique, nous entendons montrer que ces indices existent, fussent-ils en nombre réduit. Comme préalable à l'analyse de quelques textes, il paraît important de les remettre dans le contexte des pratiques pédagogiques de Laon. En croisant les sources historiques avec celles plus spéculatives, on peut espérer ainsi mieux comprendre la place respective des arts et de la théologie dans le *studium* laonnois.

1. ARTS DU LANGAGE ET THÉOLOGIE D'APRÈS LES PRATIQUES DE « L'ÉCOLE À LAON »

1.1. Le cursus des élèves

L'honnêteté oblige à reconnaître que nous sommes fort mal armés pour faire l'histoire des pratiques scolaires au premier XII^e^ siècle : les programmes enseignés, les cursus des élèves, les carrières des maîtres demeurent mal connus. Leurs modalités et plus encore leur chronologie nous échappent largement. Comment prétendre alors restituer une histoire, c'est-à-dire un *continuum* narratif, là où les sources paraissent seulement trouer les ténèbres de quelques rares points de lumière ? Il faut pourtant tenter l'exercice tout en soulignant le risque qu'il y a à extrapoler ou à généraliser à partir de cas d'espèce un peu moins mal documentés.

6. Sur cette question historiographique, je me permets de renvoyer à Giraud, 2010, p. 24-25.
7. Flint, 1976, p. 96-104.
8. Colish, 1986, p. 10.

Concernant le centre scolaire de Laon, il a ainsi été possible d'identifier une vingtaine d'élèves qui ont été les auditeurs d'Anselme et de Raoul de la fin du XI^e siècle aux années 1120 [9]. Une image assez uniforme se dégage des maigres indices livrés par les sources. Dans tous les cas où des renseignements sont fournis sur la formation antérieure des élèves, il est attesté que ceux-ci ont reçu les *rudimenta litterarum* ailleurs qu'à Laon. De manière encore plus générale, même lorsque nous n'avons pas d'autres informations, les disciples d'Anselme ou leurs biographes affirment qu'ils se sont rendus à Laon afin d'y être formés à la lecture de la *sacra pagina*. Le cas d'Abélard est à l'évidence le plus connu [10]. Pour appuyer cette considération d'un exemple moins célèbre, on peut rappeler le cursus du saxon Vicelin, futur évangélisateur de la Saxe et évêque d'Aldenbourg de 1149 à 1154 [11]. Né à Hameln sur la rive de la Weser à la fin du XI^e siècle, il est issu d'une famille modeste et a reçu auprès des chanoines locaux les *rudimenta litterarum*, c'est-à-dire une formation à la langue latine et aux auteurs classiques [12]. Il se rend ensuite à Paderborn pour être formé par Hartmann, chanoine auprès duquel il demeure plusieurs années. Son zèle pour les études lui permet de devenir rapidement *magistri coadjutor*, puis il part à Brême où, devenu chanoine à son tour, il dirige les écoles au plus tard en 1118 [13]. C'est après plusieurs années d'enseignement, devant les progrès réalisés par ses élèves et leur nombre croissant, que Vicelin décide de se rendre en France *majorum scilicet gratia studiorum* [14]. Le séjour à Laon correspond donc à une sorte de formation continue du professeur qui complète ses connaissances en *sacra pagina* auprès des maîtres alors les plus renommés. D'autres noms attestent que l'enseignement à Laon porte avant tout sur la Bible et qu'il est dispensé à des hommes déjà formés, tels Robert d'Hereford, Hugues Métel, Matthieu d'Albano, Hugues d'Amiens et Guy Le Breton, et non à des adolescents [15]. Est-ce à dire pour autant que les

9. Giraud, 2010, p. 108-149.
10. « Quo completo reversus sum in Franciam, maxime ut de divinitate addiscerem, quando jam sepefatus magister noster Guillhelmus in episcopatu Catalaunensi pollebat. In hac autem lectione magister ejus Anselmus Laudunensis maximam ex antiquitate auctoritatem tunc tenebat » (Petrus Abaelardus, *Historia Calamitatum*, éd. 1978, p. 67.158-163).
11. Sur la formation de Vicelin, voir la narration de Helmoldus Bozoviensis, *Cronica Slavorum*, p. 84-90 et Giraud, 2010, p. 410-417.
12. Helmoldus Bozoviensis, *ibid.*, p. 84-85.
13. Helmoldus Bozoviensis, *ibid.*, p. 85-88.
14. Helmoldus Bozoviensis, *ibid.*, p. 89-90.
15. Giraud, 2010, p. 147.

arts sont ignorés au sein de l'école de Laon ? Tournons-nous vers les maîtres pour donner une réponse nuancée à cette question.

1.2. L'enseignement des maîtres

Par rapport au séjour ponctuel d'un élève à la mémoire parfois sélective, la carrière d'un maître reflète de manière plus complète ses centres d'intérêt et l'éventail des disciplines qu'il a enseignées. Il faut donc se tourner vers les écrits magistraux pour essayer de reconstituer *a posteriori* une carrière.

Concernant le *trivium*, la situation est peu nette : pour la grammaire, on a longtemps attribué à Anselme trois commentaires lemmatiques continus des œuvres de Virgile (*Églogues*, *Géorgiques*, *Énéide*) [16]. L'attribution de ces commentaires à Anselme s'est faite grâce à une glose portant sur *Énéide* II, 1 :

> Tous se sont tus etc. L'auteur reprend ici sa respiration : c'est ce que disait maître Anselme. On fait des séparations entre les livres pour deux raisons, pour éviter l'ennui et afin de rappeler à la mémoire les choses passées [17].

Si l'on accepte l'identification de ce *magister Ansellus* à Anselme de Laon – ce qui est déjà une première étape non dénuée de risque –, il faut reconnaître que cette seule remarque n'implique pas forcément que notre Anselme soit l'auteur d'un commentaire continu sur l'*Énéide*, et encore moins de deux autres [18].

Il faut aussi mentionner les *Glosulae super Priscianum* et les *Note Dunelmenses* qui citent un « maître A. » et un « maître Anselme », parmi d'autres maîtres tel un « maître Guillaume » [19]. Alors que ces initiales ou ces seuls prénoms demeuraient énigmatiques, le travail en cours reconstituant les positions des différents maîtres cités donne sens à ces commentaires. Il devient ainsi possible de refaire la généalogie d'une discussion et de montrer la manière dont les maîtres se répondent et parfois s'opposent, comme c'est le cas pour Anselme et

16. C'est le cas depuis Rose, 1905, p. 1306 : « Dies weist deutlich auf Anselmus (scholasticus Laudunensis oben 61, 1, † 1117) und die Schule von Laon », jusqu'à la notice de Heitzmann et Verri, 2001, p. 293. Sur ces commentaires, voir la présentation détaillée, avec bibliographie exhaustive, de De Angelis, 1997, p. 75-136.
17. « <C>onticuere omnes etc. Hic respirat auctor : hoc dicebat magister Ansellus. Duabus de causis fiunt distinctiones in libris propter fastidium vitandum et ut preterita ad memoriam reducantur » (Berlin, Staatsbiblibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, lat. fol. 34, f. 47b).
18. Pour le détail, voir Giraud, 2010, p. 80-81.
19. Hunt, 1980, p. 16-17.

Guillaume [20]. Cependant, alors que l'identité du « maître Guillaume », qui est très probablement Guillaume de Champeaux, est désormais dévoilée, l'identification du maître Anselme avec Anselme de Laon demeure, en l'état, encore incertaine.

Cette identification pourrait s'autoriser de ce que nous savons sur la rhétorique [21] : Margareta Fredborg a, en effet, apporté des indices concordants concernant un enseignement de rhétorique à Laon [22] : Anselme de Laon a commenté le *De inventione* de Cicéron et peut-être *l'Ad Herennium* devant Guillaume de Champeaux, sans doute dans la dernière décennie du XI^e^ siècle et les toutes premières années du XII^e^ siècle, puisque Guillaume cite dans ses commentaires maître Anselme. D'après Guillaume, cet enseignement portant sur la rhétorique et Priscien a pu ne durer qu'une année [23]. Les citations faites par Guillaume supposent donc une prise de notes et leur réutilisation dans son propre commentaire, sans que l'on sache si Anselme a pris soin de faire mettre par écrit son enseignement. Grâce à Guillaume, on a toutefois l'écho de l'enseignement d'Anselme en matière de rhétorique. Cet enseignement est toujours mis en opposition ou en parallèle avec l'enseignement d'un certain Manegold [24]. On peut ainsi identifier au moins cinq positions anselmiennes, ce qui à la fois précieux et modeste. Les discussions entre Guillaume de Champeaux et un maître Anselme dans les *Note Dunelmenses* pourraient ainsi faire allusion au même type de débats entre maîtres et dont l'écrit ne conserverait qu'une forme dérivée.

À propos de la rhétorique, il convient de signaler une piste qui n'a pas encore été suivie : on sait qu'Anselme a été chancelier de 1095 à 1117 [25]. Comme l'étude des chancelleries du Nord-Est l'a montré, le chancelier est par définition un lettré, qui cumule parfois cette charge avec celle d'écolâtre [26]. En effet, l'école cathédrale n'a pas seulement

20. Pour une illustration de cette méthodologie et ses résultats à partir de l'exemple de la paronymie, voir Rosier-Catach, 2008b, notamment le paragraphe 2.3.
21. Sur la rhétorique au temps de Guillaume de Champeaux, voir la synthèse de John Ward dans ce volume.
22. Fredborg, 1976, p. 13-14 et 20. Sur ce type de commentaires, voir également Dickey, 1968, p. 2-8.
23. « Vere potuit legere Priscianum et rhetoricam Lauduni, quia fuit ibi per annum » (Fredborg, 1976, p. 20).
24. Dickey, 1968, p. 9-15 ; Fredborg, 1976, p. 31-32. Sur le ou les Manegold, voir la synthèse de Ziomkowski, 2002, ainsi que l'article d'Irene Caiazzo dans le présent livre.
25. Giraud, 2010, p. 51-54.
26. Bautier, 1990, p. 54. Sur le milieu des « chanceliers-écolâtres » de la France septentrionale, voir Bedos-Rezak, 2001, p. 39-50 ; 2004, p. 66-69.

vocation à former des prédicateurs ou des lettrés, mais doit fournir à l'évêque des clercs au service de son gouvernement. Il serait donc intéressant d'analyser les préambules des chartes des évêques de Laon du point de vue rhétorique pour tenter d'y discerner la marque d'Anselme chancelier [27].

Enfin, sur la dialectique, on ne possède que le témoignage indirect de Rupert de Deutz dans les années 1116-1117 [28]. Lors de sa controverse fameuse sur la volonté divine avec Anselme de Laon et Guillaume de Champeaux, le moine liégeois critique l'introduction d'une distinction fallacieuse sans être certain de son origine [29]. Pour le bénédictin, distinguer en Dieu entre une volonté positive (*voluntas approbans*) et une volonté permissive (*voluntas permittens*) constitue une application fautive des principes de la dialectique dont les deux célèbres maîtres ne sauraient être les auteurs [30]. Selon Rupert de Deutz, l'erreur consiste à diviser la volonté portant sur le mal en volonté positive et volonté permissive, comme un genre se divise en espèces. Cette division mène, en effet, à une incohérence logique concernant le statut de la volonté permissive [31]. Si elle est mauvaise, elle ne saurait être opposée à celle qui approuve le mal. Et si elle est bonne, elle ne peut être une espèce de la volonté portant sur le mal [32]. En fait, telle n'est pas la position authentique d'Anselme de Laon qui est amené à distinguer une volonté positive portant sur le bien, d'une volonté permissive concernant le mal ou plus précisément le pécheur [33]. La réprobation du méchant n'est donc pas plus l'objet primaire de la

27. Pour une première approche, voir Giraud, 2010, p. 54-65.
28. Sur cette affaire, voir notamment Van Engen, 1983, p. 181-220 ; 1988, col. 1126-1133 (bibliographie), et, en dernier lieu, Arduini, 2006, p. 377-387.
29. « Hoc primum a vobis quaesisse optaremus, si copia vel opportunitas mutuis vocibus colloquendi praeberetur, utrum verum esse possit quod vos artium magistri tam inertem fecisse divisionem dicimini » (Rupertus Tuitiensis, *De voluntate Dei*, 1, *PL* 170, col. 437C).
30. « Non ergo credimus dicenti quod vos hujusce divisionis auctores fueritis quae et Deum accusat et artis constantiam non servat » (Rupertus Tuitiensis, col. 438A).
31. « Quid enim ? Si voluntas mali genus est et generis hujus divisivae differentiae sunt, alia approbans et alia permittens, haec quam dicit voluntatem permittentem, bona erit an mala ? » (Rupertus Tuitiensis, col. 437C-438A).
32. « Si mala, quomodo approbanti malum opposita ? Si bona, quomodo species voluntati mala ? » (Rupertus Tuitiensis, col. 438A).
33. « Quis autem neget Deum velle et sibi consentientem dirigere et renuentem relinquere ? Cum enim *universe vie Domini sint misericordie et veritas* (Ps. 24, 10), sicut vult quod est misericordie, nihilominus vult etiam quod est justitie. Vult ergo per misericordiam consentientem adjuvare, vult etiam per justitiam renuentem relinquere, quod "relinquere" dicitur in Scripturis "in reprobum sensum tradere", "indurare", "precipitare" » (Anselmus Laudunensis, *Epistola ad abbatem de Sancto Laurentio*, p. 176. 29-35).

volonté divine que ne l'est le mal en général. Vouloir la damnation n'est pas l'expression d'une volonté positive pour Dieu, mais d'un simple abandon [34]. Incliner au mal, ce n'est donc pas priver d'un bien dû, mais seulement nier un bien qui n'est pas dû.

Que tirer de ces mentions éparses que nous nous sommes borné à rassembler ? Bien qu'il soit peu douteux qu'Anselme ait enseigné le *trivium*, il n'a pas pris soin d'en garder la trace ni de diffuser un commentaire portant sur un des trois arts. Seuls ses élèves ont relevé des bribes de son enseignement pour l'insérer dans leurs propres œuvres. De fait, la Glose du texte biblique forme l'*opus magnum* du maître : d'après les mentions biographiques, les maîtres contemporains et postérieurs considéraient ce travail comme une œuvre de longue haleine à laquelle il aurait dû consacrer tous ses soins [35].

Il me semble intéressant de mettre le cas de Guillaume de Champeaux en contrepoint par rapport à celui d'Anselme [36]. En effet, s'il n'est pas prouvé qu'il ait enseigné à Laon, des indices convergents le rapprochent de l'écolâtre Anselme. Comparée à celle d'Anselme, la situation de Guillaume de Champeaux est, pour ainsi dire, inversée : si nul ne songe à nier que Guillaume a brillé dans les arts du *trivium* – ce dont nous conservons des traces écrites – il est nettement plus ardu de déterminer la place de la théologie dans sa carrière. Il est vrai que son œuvre théologique, pour être doctrinalement conséquente, est assez modeste d'un point de vue matériel [37]. Quand Rupert de Deutz attaque Anselme de Laon, il englobe dans sa critique Guillaume de Champeaux : ce sont dans leurs écoles qu'un élève a entendu la fameuse distinction établie au sein la volonté divine [38]. De plus, la *Vita*

34. « Non enim Deus auctor et incentor est mali sed dum juste, ut diximus, relinquit, rationalis creatura in reprobum sensum traditur, induratur, precipitatur » (*ibid.*, p.176.35-37).
35. Voir notamment le témoignage de Pierre le Chantre dans son commentaire sur les Psaumes : « Unde lugere adhuc debemus super hoc quod magister Anselmus non permittebatur perfecte glosare omnem sacram paginam, sicut incepit, quia canonici quorum erat decanus, et alii plures eum ab illo studio amoverunt sepe, vel litigando scilicet propter lites suas, vel honorando per adulationem, vel pauperes opprimendo, quorum necessitatibus exigebatur interesse, vel persequendo, quando scilicet compellebant eum interesse negotiis capituli sui » (Paris, BnF, lat. 12001, fol. 173v, cité par Smalley, 1937, p. 400). Pour le témoignage des chroniques, voir Giraud, 2010, p. 75-77.
36. Sur Guillaume, voir l'article de synthèse de Mews, 2005, p. 77-117.
37. Les sentences théologiques de Guillaume occupent trente-six pages dans l'édition de référence, *Sententiae*, dans Lottin, 1959, p. 190-226.
38. « Haec idcirco nunc ad vos dicere incipimus, o magistri temporibus nostris inclyti, Wilhelme Cathalaunensis pontifex et Anselme Laudunensis lucifer, quia de vestris scolis hoc se quidam nostrorum accepisse fatetur ut diceret "quia Deus malum fieri

de Robert de Béthune, évêque d'Hereford de 1131 à 1148, associe les deux maîtres dans une perspective qui est celle de la réforme canoniale : à l'école d'Anselme et de Guillaume, Robert a appris à comprendre, prêcher et adorer l'Écriture [39]. On sait enfin que, d'après Abélard, Guillaume a été l'élève d'Anselme [40]. Visiblement, les liens entre les deux maîtres sont assez forts. Il est difficile sur ces seules bases de tirer des conclusions péremptoires. Cependant, la conversion de Guillaume en 1108-1111 fournit peut-être une indication pour dater de la fin de sa vie son enseignement théologique. Les éléments nouvellement rassemblés par Charles de Miramon indiquent, en outre, l'existence d'un enseignement à Châlons au moment de l'épiscopat de Guillaume[41]. Il faudrait alors voir en Guillaume, le type du converti s'appliquant à la théologie après avoir cultivé les arts du langage.

Quant à Raoul de Laon († post 1133), il est connu pour avoir glosé et commenté certains livres bibliques et composé quelques sentences théologiques, mais on conserve également de sa plume deux traités sur l'arithmétique (*De abaco* et *De semitonio*) [42]. En revanche, on ne possède aucune attestation explicite que Raoul ait enseigné l'une des disciplines du *trivium*.

À l'image des témoignages rassemblés, la réalité scolaire du XII^e^ siècle est vivante, c'est-à-dire mouvante et rétive à toute tentative de simplification. Il paraît donc préférable de clore cette première série de considérations par quelques questions : est-ce le même maître qui, simultanément mais à des groupes d'élèves de niveau différent, enseignait les arts d'un côté et la théologie de l'autre ? Est-ce sur le long cours d'une carrière que se fait le passage du *trivium* à la *sacra pagina* comme semblent l'indiquer les exemples de Pierre Abélard et de Guillaume de Champeaux, sans que d'ailleurs soit exclue la possibilité d'un retour d'une discipline à l'autre ? La mobilité des étudiants n'indique-t-elle pas que les élèves se constituaient une culture au gré des voyages et des questions abordées par le maître ?

vult et quia voluntas Dei fuit quod Adam praevaricatus est" » (Rupertus Tuitiensis, col. 437C).

39. « Renuntians igitur his, hactenus animum convertit ad agiographa, fructum deinceps quaesiturus non folia. Parvi pendens autem quid de suo sensu garrire coepisset in divina pagina, quid disputare, novella subtilitas, contulit se ad viros catholicos Willelmum Capellensem (*sic*), Anselmum Laudunensem, magistros emeritos quos documenta sanctorum patrum veraciter instituerant quid in divinis scripturis sentire, quid praedicare vel venerari deberent » (Guillelmus de Wycumba, *Vita Roberti Herefordensis episcopi*, p. 300).
40. Voir le texte cité *supra* en note.
41. Voir l'article de Charles de Miramon dans le même volume.
42. Giraud, 2010, p. 406-408.

En définitive, la liberté la plus grande caractérise les pratiques des maîtres du XII^e siècle : pour Anselme, les arts forment une sorte d'appendice par rapport à la *lectio divina*, tandis que chez Guillaume l'intérêt pour la théologie semble le fruit d'une conversion tardive. Il faut surtout insister sur la séparation nette entre écoles mineures qui, en un réseau extrêmement dense, assuraient la formation première des élèves et centres plus spécialisés.

2. ARTS DU LANGAGE ET THÉOLOGIE D'APRÈS LES TEXTES DE « L'ÉCOLE DE LAON »

2.1. L'herméneutique biblique

Il convient de chercher le premier point de contact entre *trivium* et *sacra pagina* dans l'attention portée au texte biblique. L'herméneutique est, en effet, le terrain traditionnel et privilégié d'une application des arts du langage au texte sacré [43]. Certes, si l'on suit le récit fameux et malveillant d'Abélard, Anselme de Laon sait manier les mots en rhéteur – ce qui nous renseigne déjà sur sa maîtrise d'un des arts du *trivium* – mais apparaît comme un piètre logicien incapable de répondre aux questions [44]. Pourtant, de l'intérêt des maîtres de Laon pour l'herméneutique, de leur manière d'élucider les difficultés bibliques, nous possédons non seulement la théorie mais aussi la pratique. Anselme de Laon nous a, en effet, légué une sorte de discours de la méthode herméneutique où il développe des principes de grande portée [45]. À l'occasion de la querelle déjà mentionnée avec le bénédictin Rupert de Deutz, Anselme de Laon reprend le problème à la racine dans une lettre datée de la fin de 1116 : le problème porte sur l'interprétation de deux énoncés, apparemment contradictoires, d'origine biblique (Dieu ne veut pas le mal/Dieu veut tout ce qui arrive) [46]. Selon Anselme, le travail intellectuel du maître (*questio*)

43. Dahan, 1999, p. 242-271.
44. « Ad quem si quis de aliqua questione pulsandum accederet incertus, redibat incertior. Mirabilis quidem in oculis erat auscultantium, sed nullus in conspectu questionantium. Verborum usum habebat mirabilem, sed sensum contemtibilem et ratione vacuum » (Petrus Abaelardus, *Historia Calamitatum*, éd. 1978, p. 68.164-170) ; pour une juste appréciation du passage, voir Bertola, 1960, p. 495-522, et Châtillon, 1981, p. 146-155.
45. Pour le détail, voir Giraud, 2010, p. 165-169.
46. « In hoc genere pugnantium verborum, hec in Scripturis proponuntur : "non vult Dominus malum", item : "vult omnia que fiunt", inter que etiam sunt mala, nec aliquid fit eo invito, nolente et coacto » (Anselmus Laudunensis, *Epistola ad abbatem de Sancto Laurentio*, p. 176.17-19).

consiste dans l'examen d'une signification (*sententia*), non dans une querelle verbale (*pugnis verborum*) [47]. Jusqu'à présent pour Anselme, la controverse sur la volonté divine n'a porté que sur des énoncés, sans toucher aux significations. Le thème, exprimé sous une forme similaire dans un passage hiéronymien, appelle à la modestie ceux qui se mettent en quête de vérité [48].

Ainsi, tout en récusant une forme sommaire de dispute comme jeu puéril, le maître livre ce qui apparaît rétrospectivement comme son testament intellectuel [49]. Pour la première fois de manière aussi nette dans la littérature théologique latine est exprimée l'idée que la diversité des significations catholiques n'empêche pas leur unité. Le principe d'une conciliation d'énoncés divergents n'est assurément pas novateur : la tradition patristique avait déjà dû consacrer une bonne part de ses efforts à rendre les différents passages bibliques cohérents entre eux [50]. La pratique nouvelle, bien qu'elle possède des précédents carolingiens, réside dans la prise de conscience qu'une tâche similaire est requise pour les auteurs ecclésiastiques [51]. Celui qui enseigne la *sacra pagina* n'a donc pas seulement la charge de rendre compte de l'unité du plan divin, quelque obscurcie qu'elle puisse être par le mode d'expression biblique. Selon Anselme, il doit montrer que la même harmonie commande les sentences des auteurs catholiques. En ce sens, le labeur exégétique du *magister* est inséparable d'une herméneutique patristique qui est la marque distinctive du théologien accompli. Tandis que les esprits faibles se laissent rebuter et scandaliser par des divergences verbales, que des audacieux s'y attachent et que les orgueilleux

47. « Videndum est Domine, ne illa questio, que apud vos sic agitatur, non in sententia, sed in pugnis verborum sit. Rectos sensus discutere virorum est, de verbulis litigare puerorum est, qui non nisi tenuiter intelligunt vel audiunt ; quos arguit Apostolus : *nolite parvuli effici sensibus*. Precepit autem : *malitia parvuli estote* (I Cor. 14, 20). Hec non attendentes, quidam maxime inflati nomine scientie, sensus Patrum ignorantes, languent, ut ait Apostolus, circa questiones et pugnas verborum » (Anselmus Laudunensis, *Epistola ad abbatem de Sancto Laurentio*, p. 176.3-10).
48. « Qui absque magistro et gratia Domini, scientiam scripturarum suo judicio promittentes, inflati sunt et nihil sciunt, et languent circa questiones et contentiones, pugnasque verborum, qui vere consistentes in domo, inimici sunt veritatis » (Hieronymus, *Commentarii in Micheam*, p. 513.325-329).
49. « Sententie quidem omnium catholicorum diverse, sed non adverse in unam concurrunt convenientiam. In verbis vero sonant quedam quasi contrarietates et pugne, in quibus scandalizantur pusilli, exercentur strenui, contendunt superbi, excluduntur probati, qui aliis languentibus expedite dissonantia consonare ostendunt » (Anselmus Laudunensis, *Epistola ad abbatem de Sancto Laurentio*, p. 176.10-16).
50. Lubac, 1952, p. 27-40 et Silvestre, 1964, p. 124-132.
51. Voir aussi Bertola, 1961, p. 256-280.

luttent dans l'arène, le bon maître refuse d'entrer en lice : persuadé de la profonde convenance qui règle non seulement la Révélation, mais aussi les écrits orthodoxes, Anselme a pour but d'en montrer la parfaite consonance. Les arts du langage ne sont donc pas abolis par la théologie, mais mis au service de la vérité catholique.

Le principe, qui peut nous paraître un peu convenu dans la mesure où il renoue avec le couple *domina/ancilla*, confère cependant à la figure du théologien un rôle intellectuel de premier plan. Il appartient au maître de faire consoner la Bible et les sentences catholiques, quand le langage tend à les faire dissoner. La formulation d'un unique principe de cohérence interne rehausse, par conséquent, le travail de l'herméneute, dès lors qu'il montre comment les différentes sources autorisées concordent. Tout en apportant des outils techniques d'une précision ignorée d'Anselme, Abélard dans son fameux prologue du *Sic et non* se situe dans une configuration épistémologique tout à fait similaire. Si l'on dépasse le seuil du prologue auquel l'œuvre est souvent réduite, il est même frappant de noter que de nombreuses questions ainsi que des extraits patristiques sont communs avec les sentences d'Anselme [52]. Il se pourrait donc que le principe du *Sic et non* et l'idée même de l'ouvrage trouvent leur origine lors du bref séjour d'Abélard à Laon [53].

Il faut, en outre, relever que ce travail d'harmonisation des sentences débouche sur une œuvre que l'on a rarement reconnue comme l'enfant légitime du *trivium* et de la *sacra pagina*. La réalisation de bibles glosées a cependant pour but principal d'harmoniser les sentences bibliques grâce aux Pères et aux maîtres modernes [54]. Ce chantier demeure largement en friche du point de vue des arts du langage et il y aurait une enquête, sans doute fructueuse mais difficile à mener, sur un corpus encore très mal étudié de la sorte. Pour en donner une première idée, on peut prendre deux exemples complémentaires. Le premier porte sur la manière dont un verset biblique est construit à l'aide d'une analyse grammaticale. À propos du verset 4 du psaume 18 : *non sunt loquele neque sermones quorum non audiantur voces eorum*, le glosateur remarque qu'il serait plus juste d'utiliser *in quibus* ou la périphrase *omnium sermonum audiantur voces eorum*, même si la

52. Giraud, 2010, p. 243-326.
53. L'idée d'un lien direct entre Anselme et le *Sic et non* d'Abélard m'a été donnée de vive voix par l'abbé Bernard Merlette que je remercie de sa suggestion, voir également sur ce point précis, Bertola, 1961, p. 280.
54. Sur la Glose et son historiographie nourrie, se reporter à Andrée, 2005, p. 7-27.

relative signifie la même chose [55]. Dans ce cas, la Glose a conservé la trace de la première étape de l'élucidation du texte biblique [56].

On peut aussi relever les développements que consacre Gilbert l'Universel à la rhétorique. Dans son prologue à la glose sur les Lamentations, Gilbert, dans les années 1100-1120, insiste sur le fait que le texte biblique est un texte éminemment rhétorique dont la compréhension requiert la maîtrise de l'argumentation et des arts du langage [57]. Exemples à l'appui, le maître montre que les Lamentations sont construites selon un style périodique et qu'elles pratiquent des asyndètes expressives. De plus, le texte sacré constitue à lui seul une leçon de rhétorique : on y trouve, en effet, les figures de la *conquestio* et de l'*indignatio* dont les définitions cicéroniennes sont rappelées d'après le *De inventione* [58]. Pour le premier livre des Lamentations, le maître signale vingt-cinq lieux, dix-neuf de *conquestio* et six d'*indignatio* en suivant la typologie du *De inventione* [59]. D'autres gloses rhétoriques relevées par l'éditeur confirment que, pour Gilbert l'Universel, les *loci* ne sont pas des outils extérieurs plaqués sur le texte sacré, comme dans le couple Donat/oracle divin, mais qu'ils expriment adéquatement le message révélé [60].

2.2. Les sentences et les recueils de l'« école de Laon »

Une autre forme d'organisation des sentences renferme d'utiles renseignements sur les points de contact entre les arts et la théologie. Il s'agit des sentences théologiques et des recueils rattachés à l'école de Laon. Ces recueils ont pour but de fournir un résumé de la foi chrétienne, préalable nécessaire à la *lectio divina*. Ils complètent les gloses bibliques et en sont comme le pendant pédagogique accessible

55. *Biblia latina cum Glossa Ordinaria*, 1992, t. 2, p. 476.
56. Il serait également intéressant d'étendre l'enquête aux versets bibliques portant le mot *vox*.
57. « Lamentationes Ieremie membro patet orationis maxime distingui vel dissoluto colorari. (…) Rethoricorum colorum splendorem et sententiarum gravitatem et elocutionis ornationem me tacente diligens lector non tacebit. Locorum quoque rethoricorum multitudinem et dialecticorum raritatem et argumentorum subtilitatem gratis inveniet. Preterea rethorice conquestionis humilitatem et interdum indignationis asperitatem vel utriusque commixtionem nullo docente docebit. Rudibus tamen satisfaciendo conquestionem et indignationem rethoricam propriis diffinitionibus ad medium deducere non gravabor » (Gilbertus Universalis, *Glossa ordinaria*…, p. 166.59-60 et 170.96-102).
58. *Ibid.*, p. 170.103-108.
59. *Ibid.*, p. 77.
60. *Ibid.*, p. 77-83.

sous un faible volume et présenté selon une relative systématisation [61]. Il n'est pas inutile, au préalable, de présenter le corpus retenu puisque sa désignation comme « sentences et recueils de l'école de Laon » constitue déjà un enjeu historiographique disputé.

En dépit des nombreux problèmes que pose l'édition de dom Lottin, la cause semble entendue pour les sentences attribuées par le *Liber pancrisis* à Anselme de Laon et Guillaume de Champeaux. Ces textes sont globalement authentiques et les doutes qui subsistent pour quelques sentences isolées ne sauraient remettre en cause l'attribution laonnoise de l'ensemble [62]. En revanche, l'attribution des recueils est chose moins aisée dans la mesure où leur anonymat majoritaire fait pratiquement reposer la démonstration sur la seule critique interne. Sans reprendre un raisonnement développé ailleurs, il convient de rappeler les conclusions auxquelles l'examen codicologique, historique et doctrinal des huit principaux recueils de sentences permet d'aboutir [63]. Les parentés entre les différents recueils, les références assurées aux sentences d'Anselme et, dans une moindre mesure, à celles de Guillaume, ainsi que l'origine française d'une partie des manuscrits fournissent une série d'arguments concordants. Ils prouvent l'existence de milieux scolaires dont le centre de gravité se situe en France du Nord et qui continuent à faire d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux leur source d'inspiration. On peut donc légitimement parler d'école de Laon *lato sensu* pour qualifier cette réception scolaire qui atteste qu'Anselme et Guillaume ont fait école dans la première moitié du XII^e^ siècle.

Deux questions, à la fois en honneur dans les écoles du XII^e^ siècle et pertinentes pour notre propos, méritent attention. La première concerne le langage *in divinis*, tandis que la seconde groupe une série de problèmes liés à la providence divine.

Les réflexions sur le langage *in divinis* sont toutes liées aux passages où les maîtres s'interrogent sur l'essence divine et partant la manière la plus adéquate d'en parler. La question est abordée par Guillaume de Champeaux dans une sentence *De essentia Dei* particulièrement riche doctrinalement. Guillaume cherche à y concilier le fait

61. Sur le genre sententiaire au XII^e^ siècle et la systématisation théologique, voir notamment Grabmann, 1911, p. 157-168 ; Ghellinck, 1948, p. 140-148 ; Cloes, 1958, p. 277-329 ; Grillmeier, 1960, p. 155-169 ; Landgraf, 1973, p. 44-47 ; Colish, 1988, p. 135-156 ; Colish, 1994, p. 9-29 ; Maas, 1995, p. 1-32 ; Heinzmann, 1995, p. 123-138 ; d'Onofrio, 1996, p. 18-39 et p. 57-58 (bibliographie) ; Giraud, 2010, p. 334-335.
62. Giraud et Mews, 2006, p. 152-161.
63. Giraud, 2010, p. 339-388.

d'une essence divine qui ne soit ni matière ni forme, avec une prédication effectuée sur le mode humain [64]. La première moitié du XII^e siècle est, en effet, contemporaine d'une intense réflexion sur l'application du langage humain à Dieu. Dans la lignée des influences additionnées de Boèce, du pseudo-Denys et de Jean Scot, les théologiens, et notamment Abélard, s'accordent pour considérer que l'imposition naturelle du langage ne l'autorise pas à parler proprement de Dieu. Il faut user d'un transfert (*translatio*) qui rend nécessaire une analyse des termes employés [65]. Pour Guillaume, même s'il n'emploie pas la notion explicitement, nous sommes en présence d'une forme d'équivocité. Dire que Dieu est pieux, juste ou miséricordieux implique de comprendre en quoi cette prédication est impropre, c'est-à-dire métaphorique, en la comparant à un énoncé appliqué proprement à l'homme [66]. L'énoncé « l'homme est pieux » est proprement humain car il sert à signifier les qualités du sujet homme. Il est donc improprement transféré à Dieu, dans la mesure où celui-ci ne peut, en vertu de son essentielle simplicité, admettre de qualités. Cependant, il faut également poser que l'homme n'est pas source de sa piété ou de sa justice : si l'homme est dit pieux, c'est parce que nous constatons en lui des œuvres de justice qui ont Dieu pour auteur. À l'équivocité des énoncés humains s'ajoute ce que Guillaume appelle une *consimilitudo* entre les œuvres humaines et l'essence divine. De la sorte, le rapport de similitude ou mieux de causalité entre Dieu et ses manifestations en l'homme autorise le transfert des qualités humaines en Dieu. On peut donc conclure que pour Guillaume, l'expression « Dieu est pieux » est

64. « Sed, ut plura que ratione dici possent pretermittamus, auctoritatibus patrum credere debemus qui, omnem vel qualitatem vel quantitatem vel quamlibet aliam formam ab essentia divinitatis excludentes, simplicem eam tam partium quam formarum respectu vocaverunt substantiam vel essentiam. Nam quod eum (*sc*. Deum) pium, justum, misericordem vel pietatem ipsam et cetera vocamus, sano est intellectu accipiendum. Quod ut sane intelligere possimus, attendenda est et rerum natura humanarum et vocum inventio » (Guillelmus Campellensis, *Sententiae*, p. 191.33-41).
65. Sur ces différents phénomènes de transferts de sens, notamment chez Abélard, voir Rosier, 1988b, p. 104-131 ; Rosier-Catach, 1995, p. 141-146 ; 1997, p. 156-159 ; 1999a, p. 127-141.
66. « Cum enim homines pietatem, justitiam habeant, non autem ipsi pietas, justitia sint, illos in quibus pietatis, justitie opus videmus, pios, justos predicamus, ita ut hec sumpta vocabula et subjecta eos nominent et qualitates eis adjacentes significent. He igitur voces, humanis usibus invente, ad loquendum de Deo transferuntur. Nam quia eum opera pietatis, justitie creaturis impedere comperimus, per quamdam consimilitudinem pium, justum nominamus, non quod in eo has qualitates esse dicamus, sed ipsum his nominantes nominibus, per eum tales fieri in rebus operationes confitemur » (Guillelmus Campellensis, *Sententiae*, p. 191.42-51).

impropre et équivoque du point de vue du langage humain, mais qu'elle est cependant véridique sur le plan de l'être puisque la piété divine est la cause de la piété humaine.

On retrouve la même problématique dans deux recueils de l'école de Laon apparentés entre eux et datant au plus tard des années 1140-1150, les *Sententie divine pagine* et les *Sententie Atrebatenses*. Les *Sententie divine pagine* sont remarquables en ceci qu'elles commencent par une profession de foi d'ignorance : l'ineffabilité de l'essence divine est affirmée en ouverture [67]. Cette tendance à l'apophatisme est tout à fait caractéristique du recueil où fourmillent les aveux d'ignorance [68]. L'auteur, s'il circonscrit ainsi tout un domaine du savoir qui échappe à la connaissance humaine et partant au langage, délimite *a contrario* le champ du connaissable et du dicible. Et en fait l'ineffabilité est pour lui relative : elle offre une certaine prise au langage humain grâce au procédé de la *translatio*. Puisqu'il n'existe pas d'autre forme possible de langage pour parler de Dieu, nous sommes contraints d'utiliser nos propres mots translatés [69].

Cette translation prend deux formes complémentaires toutes contraires à l'usage des *voces* similaires en contexte naturel [70]. La première, impropre, est une prédication distincte de sa signification originelle, en ce qu'elle n'implique pas l'assignation d'une propriété, en vertu de l'adage boécien sous-entendu : *translatio vero nullius proprietatis est*. Ainsi l'énoncé « Dieu est éternel » veut-il dire que Dieu est tel qu'il n'a eu pas eu de commencement et n'aura pas de

67. « De sententiis divine pagine aliqua Deo volente dicturi, ab ipsa divina qua nichil altius esse potest incipiamus essentia que, teste Augustino, ineffabilis est » (*Sententie divine pagine*, p. 3.1-3).
68. Voir par exemple : « Quid autem evenerit aut reposuerit, penes ipsum sit » (*Sententie divine pagine*, p. 13.15-16), « Si quis autem querat, cur Deus sciret casurum, quare ergo peccavit ? Penes ipsum sit » (p. 15.16-17), « Et est summa causa beneplacitum Dei. Cur autem sic ei placuerit, penes ipsum sit » (p. 18.11-12), « *Tulit Deus costam et statuit eam in mulierem* (Gen. 2, 21). Quomodo autem illud factum sit, sive solo verbo, sive per administros, nos nescimus : penes ipsum sit » (p. 24-25.29-1), « Queritur autem cur Deus permiserit hominem temptari. Respondetur : nescimus, penes ipsum sit » (p. 26.20-21) et « Queritur quare non fuerit alius modus redemptionis nostre. Ad quod respondetur : summam causam esse placitum ejus. Quare autem sic placuerit et non aliter, penes ipsum sit » (p. 40.24-26).
69. « Cum enim de ea (*sc*. divina essentia) loqui non possimus, verbis nostris ad hec translatis utimur, ut de ea agamus non propter se, sed propter nos » (p. 3-4.7-1).
70. « Cum autem de divina essentia verbis nostris loquimur quedam sunt que assignantur de ea improprie et contra usum consimilium vocum, quedam vero secundum effectus qui sunt in ipsis creaturis contra usum consimilium vocum » (p. 6.10-13).

fin [71]. La seconde forme de *translatio*, *secundum effectus*, prédique improprement de Dieu ce qui arrive proprement à l'homme. Les exemples canoniques comme *penitet me fecisse hominem* (Gen. 6, 7) signifient simplement que l'homme n'est pas demeuré dans l'état où il a été créé [72]. L'auteur, à partir de ces exemples, est pourtant loin de déterminer une grammaire théologique dont l'usage pourrait être généralisé. Il semble plutôt que la *translatio* possède pour lui une finalité morale dès lors qu'elle n'apporte rien à la connaissance de l'essence divine, mais nous est plutôt une occasion de progrès [73]. En outre, il met à part les enseignements autorisés des saints dont les énoncés sont objet d'une pieuse ignorance identifiée à l'acte de foi puisque nous sommes incapables d'en rendre compte [74]. Ainsi la présence essentielle de l'essence divine dans chacune des créatures ne fait-elle pas l'objet d'une analyse grammaticale ou logique, mais d'une explication sous forme de métaphore : la présence de Dieu dans la création est comparée à celle de l'âme dans le corps [75]. Par rapport à ces précisions, le compilateur des *Sententiae Atrebatenses* n'ajoute qu'un détail : il existe une prédication propre pour parler de l'essence divine, celle qui s'exprime sous la forme tautologique : *Deus est Deus* [76].

71. « Ut cum dico : "Deus est eternus", non enim per hoc aliquam proprietatem in Deo assigno. Hoc est sensus : Deus ita est quod nec principium habuit nec finem habebit. "Deus omnipotens", id est ita est quod de rebus quas natura fieri patitur, nichil est ei impossibile. Sic in aliis » (p. 6.13-17).
72. « Secundum effectus vero qui sunt in rebus, ut cum dico : "Deus irascitur peccatori", id est peccator punitur pro reatu, simile est illud Psalmiste : *Domine ne in furore tuo arguas me* (Ps. 6, 2), et illud quod dicitur in Genesi : *penitet me fecisse hominem* (Gen. 6, 7), id est homo non permansit in eo statu ad quem factus est. Penitere etenim est a proposito deficere. Similiter in aliis » (p. 6-7.17-3).
73. « Ipsa (*sc*. divina essentia) enim non ideo amplificatur, cum sit nullius indigens, sed nos loquendo de ea proficiamus » (p. 4.1-2).
74. « De hac divina essentia, auctoritatibus sanctorum confisi, credimus quod essentialiter tota sit in singulis creaturis, quod quomodo sit nescimus et tamen credimus. Tantam etenim reverentiam creatori nostro exhibere debemus ut que de eo dicuntur, etsi nesciamus inde reddere rationem, pie ignorantes pie credamus » (p. 4.9-13).
75. « Cum autem divina essentia essentialiter sit in omnibus, unita est in unam personam, scilicet in sola carne Christi. Ibi enim caro et divinitas sunt unite in unam personam. In creaturis autem non potest hoc majori affinitate assignari quam per animam humanam que tota essentialiter est in singulis membris corporis et tamen non juncta cuilibet eorum, sicut cum manu non unitur in unam personam, nisi cum toto corpore humano » (p. 5.2-8).
76. « Notandum : cum de divina essentia loquimur, quedam de ea proprie assignantur, ut : "Deus est Deus" ; quedam improprie, id est contra usum consimilium sermonum ; quedam secundum effectus qui sunt in ipsis creaturis. Improprie, ut cum dicunt : "Deus eternitas sive eternus", id est Deus ita quod nec principium habuit nec finem habebit, non enim aliquam proprietatem in Deo assignamus, cum dicimus : "Deus est eternus". Eodem modo, cum dicimus : "Deus est omnipotens", id

Le deuxième terrain de l'enquête porte sur la providence divine et la manière dont la réflexion logique est appliquée à cette épineuse question : les *Sententie divine pagine* présentent les développements les plus complets. Ils sont insérés dans une discussion proprement théologique, puisque l'auteur cherche à comprendre la manière dont le libre arbitre humain a été affaibli et comment il peut être concilié avec les attributs divins comme la providence, la prédestination et la volonté [77]. Intéressons-nous au passage sur la providence. Celle-ci paraît retirer tout son poids au libre arbitre, dès lors que Dieu prévoit un acte qui ne peut arriver autrement que selon sa prévision [78]. L'auteur distingue certains événements, dont l'actualisation dépend de la providence divine, des faits contingents dont Dieu prévoit même la non effectuation. Parmi les faits contingents, « pouvoir ne pas s'asseoir demain » n'est pas contraire à « s'asseoir demain », puisque la possible actualité d'un autre devenir n'échappe pas à la providence divine [79].

La règle une fois posée amène l'examen des propositions que l'on peut en tirer. Pour nous en tenir à la première thèse envisagée par l'auteur : quel est le statut de la formule « une fois que Dieu a prévu, il est nécessaire que cela soit » ? Cette nécessité d'être ne vaut que pour les choses dont Dieu a prévu la réalisation. Elle ne concerne donc pas les choses qui peuvent ne pas arriver, les événements contingents. Or, pour certains, affirmer la contingence des faits (1) revient à dire que Dieu se trompe (2). En effet, comme la proposition antécédente est possible (1), le conséquent l'est aussi (2). Il faut répondre à cela que si l'on comprend le conséquent de la possible actualité des choses, alors la proposition est juste, mais si on l'entend littéralement d'une erreur

est Deus ita est quod de rebus quas natura fieri patitur, nichil est ei impossibile. Secundum effectus qui sunt in rebus, ut cum dicimus : "Deus irascitur peccatori", id est peccatorem pro reatu punit. Simile est illud quod dicitur in Genesi : *penitet me fecisse hominem* (Gen. 6, 7), id est homo non permansit in eo statu ad quem factus est, quia prius erat immortalis et impassibilis, post peccatum factus est mortalis et passibilis » (*Sententiae Atrebatenses*, p. 404.33-46).

77. « Cum autem auctoritas in multis locis dicat esse libertatem arbitrii in homine, ad hoc videtur repugnare providentia Dei et predestinatio et voluntas. Cum enim Deus omnia previderit et futura sint sicut sunt provisa vel predestinata a Deo, non videtur habere locum liberum arbitrium » (*Sententie divine pagine*, p. 28.25-29).
78. « Itaque omnia ex necessitate eveniunt, cum provisa sint vel ea velit fieri, et ita perit liberum arbitrium » (p. 30.19-21).
79. « Solutio : verum est quod Deus omnia providit sicut eventura sunt, previdit et ea ita posse evenire sicut provisa sunt. Quedam etiam providit aliter posse contingere, ut contingentia. Quamvis autem possint aliter contingere, tamen numquam aliter contingent. Sic ponamus providisse me cras sessurum, cum possim non sedere cras, tamen ita erit quod sedebo » (p. 30.21-26).

en Dieu, on se trompe. La règle, ici fautive, ne vaut donc que pour les propositions nécessaires [80].

On trouve un raisonnement similaire dans une sentence *De providentia Dei* de Guillaume de Champeaux : Dieu voit ce qui découle des actes humains, en même temps qu'il considère la possibilité d'autres actes non effectués, sans pour autant croire à leur réalisation. Comme l'auteur des *Sententie divine pagine*, Guillaume de Champeaux refuse de limiter au nom de ces prémisses l'étendue de la science divine. Il ne peut donc y avoir une *fallacia* divine même potentielle et non actualisée, puisque Dieu ne saurait croire à la réalisation d'un fait qui ne se produira pas, pas plus que quelque chose ne peut lui demeurer caché. Guillaume propose une formulation un peu différente, mais sur le fond similaire, de la proposition analysée dans les *Sententie divine pagine*. Cette proposition (« si les choses arrivent autrement, alors Dieu est ou a été trompé ») n'est pas nécessaire car à partir d'une prémisse possible elle entraîne un conséquent impossible [81].

Le raisonnement réfuté par Guillaume s'insère dans un contexte scolaire bien précis qu'Abélard signale dans sa *Theologia christiana* au début des années 1120 : y est dénoncé, parmi d'autres *magistri*, un maître anonyme mais fameux qui tient ses arguments pour des raisons. Selon lui, le fait que des choses puissent arriver autrement que Dieu ne le prévoie signifie que Dieu peut se tromper [82]. Abélard cite à nouveau

80. « … quod sic volunt probare : vera est hec consequentia "si res aliter eveniunt, Deus fallitur ; sed possibile est res aliter evenire ; ergo possibile est Deum falli", quia vera est hec regula : si aliquid infert aliud, si possibile est quod antecedit, possibile est consequens. Ad quod quidam dicunt quod si per hanc propositionem : "possibile est Deum falli" velit idem significare quod precedentem, scilicet "possibile est res aliter" et cetera, satis sequitur. Sed si sic : "possibile est fallaciam esse in Deo", mentitur. Sed illum priorem sensum non videtur dicere propositio. Si quis autem opponit de regula, dicetur quia in necessariis tantum est vera » (p. 31.8-17).
81. « Et iterum hec alia : "si possibile est res aliter evenire, tunc possibile est Deum posse falli", falsa est. Cum ex vero antecedenti falsum consequens inferatur, quidam hanc (*sc*. propositionem "Deum posse falli") per hanc regulam volunt probare. Cum vera sit ista consequentia : "si res aliter evenient, tunc Deus est vel fuit deceptus", tunc similiter debet esse vera hec : "si possibile est res aliter evenire, tunc possibile est Deum falli" (…). Cum autem vera sit hec : "si res aliter evenient, tunc Deus est aut fuit deceptus", tamen non est necessaria. Nulla enim est necessaria qua ex possibili sequitur impossibile. Hoc autem est possibile quod res aliter evenient et impossibile Deum esse vel fuisse deceptum » (Guillelmus Campellensis, *Sententiae*, p. 196.58-70).
82. « Novi etiam quemdam non parvi nominis inter hujus temporis magistros ad hoc perductum esse, ex quibusdam argumentorum quas tenet rationibus, ut Deum etiam posse decipi profiteatur, pro eo scilicet quod res aliter evenire possint quam ipse providerit. Quod nec credo apud gentiles vel quantumlibet infideles dici unquam

en des termes identiques la position de ce maître dans sa *Theologia scholarium* (après 1133), en ajoutant qu'il enseigne à Bourges [83]. L'identification de ce maître avec Josselin de Vierzy, évêque de Soissons (1126/1127-1152), demeure en l'état encore incertaine, puisque la seule figure magistrale connue à Bourges dans les années 1120 est l'écolâtre Jonas dont le rayonnement semble uniquement local [84].

Ces solutions présentent toutes pour point commun leur indifférence au contenu temporel de la question. Pour raffinées qu'elles soient sur le plan logique, elles laissent de côté une des dimensions du problème, c'est-à-dire la nécessité de situer la science divine par rapport à la temporalité. Si cette caractéristique peut ne guère étonner lorsque Abélard s'intéresse à la même question, il est intéressant de considérer que ces recueils à la structure pourtant historique font l'économie d'une réflexion temporelle sur la prescience [85]. Une telle attitude est le signe que, pour l'auteur anonyme des *Sententie divine pagine*, la discussion n'a pas été encore intégrée à la structure d'ensemble du recueil.

L'examen de la *translatio* et de la prescience divine indique à la fois l'existence et les limites de la culture du *trivium* dans les recueils laonnois : les appréciations peu flatteuses de Valérie Flint et de Marcia Colish méritent d'être nuancées, mais une partie de leur diagnostic est juste. Les théologiens de l'école de Laon rencontrent la question du langage principalement à propos de l'herméneutique biblique. Même la réflexion sur la *translatio* a pour but d'interpréter correctement des passages de l'ancien et du nouveau testament. Cette situation n'exprime pas une méfiance par rapport aux arts du *trivium*, ni une incompétence particulière des maîtres, mais traduit l'état d'une

permissum est » (Petrus Abaelardus, *Theologia Christiana*, 4, 79, p. 302.1147-1152).

83. « Quorum unus in Francia, alter in Burgundia, tercius in pago Andegavensi, quartus in Bituricensi, multa catholice fidei vel sanctis doctoribus adversa non solum tenent, verum etiam docent. (…) Quartus autem in tantam prorupit insaniam ut, quia res aliter evenire possunt quam Deus provideat, Deum posse falli concedat » (Petrus Abaelardus, *Theologia Scholarium*, II, 63 et 66, p. 439-441.1000-1003 et 1034-1036).
84. Le premier maître à apparaître à Bourges est l'écolâtre Jonas en 1124 avec le titre de *scolasticus* (1124-1138). Il apparaît également avec le titre de *magister* en 1138-1139, voir Ribault, 1975, p. 91 et 96. Sur Josselin de Vierzy, voir en dernier lieu, Ott, 2006, notamment p. 218.
85. Sur la question en général et la réponse abélardienne, voir Marenbon, 2005b, p. 55-91.

théologie latine encore largement scripturaire. Contre les deux historiennes, il faut en revanche soutenir la portée scolaire, et non simplement morale ou pastorale, de cette théologie. Les gloses bibliques comme les recueils de sentences sont le produit d'un enseignement destiné à faire école dans les milieux scolaires. De manière complémentaire, les sources historiques confirment que Laon est avant tout perçu comme un *studium* théologique. Les maîtres ont dû enseigner les disciplines du *trivium*, mais sans en faire une spécialité comme Abélard. On peut supposer que le niveau de leur cours n'était pas fondamentalement différent de celui d'une école cathédrale de modeste envergure.

Ce bilan, pour légèrement décevant qu'il puisse paraître, n'est cependant pas insignifiant du point de vue historique : l'exemple de l'école de Laon, avec toutes les limites qu'il comporte, documente sur le vif les derniers feux d'une théologie latine de tradition endogène.

Penser le commun. Le problème de l'universalité métaphysique aux XIe et XIIe siècles

Christophe Erismann
Helsinki Collegium for Advanced Studies

La nature des universaux est l'une des questions les plus disputées de la philosophie ; elle l'a été dans le passé [1], elle l'est toujours aujourd'hui. Le tournant du XIe au XIIe siècle constitue l'une des périodes les plus actives de l'histoire de cette querelle. Même s'il est possible d'observer des similitudes dans les positions ou des récurrences dans l'argumentation, chaque étape, chaque débat a ses spécificités propres. L'une des caractéristiques du débat de l'époque abélardienne est d'avoir tourné autour d'une notion polysémique, dont l'histoire s'inscrit dans la longue durée, celle de *commun* (*koinon* en grec, *communis* en latin). Cette notion est un formidable révélateur de la richesse de la spéculation du XIe siècle : en effet c'est notamment autour d'elle que vont s'entrelacer les différentes traditions – logique, théologique et grammaticale – qui alimentent la réflexion de cette époque. Pour se convaincre de la centralité de la notion de *commun* dans le débat des dernières décades du XIe siècle et des premières décennies du XIIe siècle, il suffit de (re-) lire une ligne célèbre d'Abélard dans son *Historia calamitatum*, celle où le maître du Palet reproche à Guillaume de Champeaux sa « sententia de *communitate* universalium », sa théorie de l'être *commun* des universaux [2]. Abélard,

1. Pour une présentation générale du débat médiéval, voir Libera, 1996.
2. Abélard, *Historia Calamitatum*, éd. 1959, p. 65.80-91 : « Tum ego ad eum reuersus ut ab ipso rhetoricam audirem, inter caetera disputationum nostrarum conamina antiquam eius de uniuersalibus sententiam patentissimis argumentorum rationibus ipsum commutare (immo destruere !) compuli. Erat autem in ea sententia de communitate universalium, ut eamdem essentialiter rem totam simul singulis suis inesse astrueret individuis, quorum quidem nulla esset in essentia diversitas, sed sola multitudine accidentium varietas ».

avec son *acumen* philosophique habituel, a bien pointé le centre théorique de la position réaliste, telle que Guillaume de Champeaux la synthétise au terme d'un long processus d'élaboration conceptuelle dont nous avons proposé ailleurs une reconstruction [3]. Abélard, souhaitant qualifier la nature de cette première théorie attribuée à Guillaume – le réalisme dit de l'essence matérielle –, a recours à la notion de commun. Une précision que l'historien de la philosophie a tout intérêt à considérer, car les remarques, d'apparence anodine, d'Abélard sont souvent des indications d'une grande pertinence ; par exemple, dans le même texte, il qualifie cette doctrine d'*antiqua sententia*, soulignant ainsi son côté traditionnel. Nous souhaitons dans cet article prendre au sérieux la remarque d'Abélard en reconstruisant, historiquement et doctrinalement, la thèse selon laquelle un universel est une entité *commune* et montrer en quoi une telle conception de l'universel implique une redéfinition du concept même d'universalité. La notion de commun est au centre de la position réaliste telle qu'elle parcourt le haut Moyen Âge latin. Tout débat sur les universaux revient à une discussion entre universalistes – ceux qui acceptent l'existence d'entités universelles (selon des modalités qui restent à préciser) – et particularistes, pour qui tout ce qui existe est nécessairement particulier. Comme le montre le témoignage d'Abélard, sur lequel nous reviendrons, l'on observe la présence – ou pour être exact la résurgence – dans le débat du XII^e^ siècle, de la notion de commun associée au débat sur les universaux. Cette notion sera utilisée, en son sens ontologique, par les penseurs réalistes. Les réalistes comprennent les universaux comme des réalités existantes, i.e. comme des *res*. Ces *res* possèdent une caractéristique relative à leur mode d'être, celle d'être communes. Le sens philosophique général de *commun* est « ce qui est le même pour plusieurs particuliers ». Ainsi, un nom, une définition, une cause, peuvent être communs. L'idée de commun implique l'idée d'identité : avoir une propriété en commun c'est posséder *la même* propriété. Le sens de commun dans les discussions relatives aux universaux peut cependant être énoncé plus précisément :

> Définition du commun : est commun ce qui existe simultanément en plusieurs individus spatio-temporellement distincts.

La position réaliste qu'Abélard reproche à Guillaume résulte de la combinaison de la compréhension des universaux comme étant communs d'une part et de l'affirmation de leur existence réelle de

3. Cf. Erismann (à paraître). Nous renvoyons à cette étude pour une bibliographie détaillée sur les auteurs discutés dans le présent article.

l'autre. Le débat porte ainsi sur l'acceptation – ou le refus – d'entités réelles qui sont communes ou universelles en ce qu'elles existent simultanément en plusieurs individus. Les réalistes soutiennent donc une position que l'on peut exprimer ainsi :

ThEC. Il existe des entités communes à plusieurs particuliers spatio-temporellement distincts.

L'on assiste ainsi à une redéfinition et à une re-conceptualisation de la notion même d'universalité. ThEC a pour but de rendre compte de l'existence d'entités dont l'universalité n'est pas définie comme prédicative, mais comme ontologique ou métaphysique. Il convient ainsi de distinguer deux acceptions de l'universalité :

Définition de l'universalité 1 :

Universel (prédicatif) : un universel est un item prédicable de plusieurs

Définition de l'universalité 2 :

Universel (ontologique) [= commun] : un universel est une entité qui existe en plusieurs individus

C'est la deuxième acception de l'universalité qui est l'objet de la critique abélardienne. Il ne s'agit pas de discuter de la propriété des termes, mais bien d'ontologie. La distinction des deux types d'universalité permet de mieux comprendre la portée de la critique qu'Abélard adresse à Guillaume de Champeaux. Cette critique est double : il s'agit tant d'une objection à la solution de Guillaume en tant que théorie philosophique jugée fausse que du reproche plus fondamental d'avoir mal compris, en privilégiant la seconde acception de l'universalité sur la première, ce qu'est véritablement le problème de l'universalité. Car pour Abélard, la question de l'universalité est fondamentalement prédicative. Comme l'a bien noté Jean Jolivet : « l'engagement d'Abélard contre le réalisme de certains de ses maîtres et de ses contemporains, qui était un réalisme de l'universel, se fonde sur deux principes : une conception intransigeante de l'irréductibilité de toute chose à une autre *et la définition de l'universel comme un prédicat* » [4]. La solution même qu'Abélard élabore, avec sa théorie des *sermones*, est une théorie des universaux au premier sens de l'universalité ; alors que le réalisme de l'essence matérielle de Guillaume de Champeaux est avant tout une théorie des universaux selon le second sens de l'universalité (même s'il est possible, sur cette base, d'élaborer une théorie de la prédication des noms communs).

4. Jolivet, 1999, p. 89. Nous soulignons.

La distinction entre les deux conceptions de l'universalité, bien qu'il semble à la lecture des textes que les auteurs avaient identifié les deux aspects de la question, ne sera pas thématisée au XII^e siècle. Elle deviendra en revanche courante, pour ne pas dire commune, au XIII^e siècle, certainement sur la base des réflexions antérieures [5], comme en témoignent les *Summulae Logicae* de Pierre d'Espagne :

> Unde « *predicabile* » proprie sumptum et « *universale* » idem sunt, sed differunt in hoc quod predicabile diffinitur per *dici*, universale autem per *esse*. Est enim predicabile quod aptum natum est dici de pluribus. Universale autem est quod aptum natum est esse in pluribus (Pierre d'Espagne, 1972, II, 1, p. 17.7-11).

La distinction que propose Pierre d'Espagne entre un prédicable – ce qui est naturellement apte à être prédiqué de plusieurs – et un universel – ce qui est naturellement apte à exister en plusieurs – est éclairante pour préciser la portée du débat des premières décennies du XII^e siècle et confirme la pertinence d'une distinction de deux sens de l'universalité. Pour Abélard, comme pour Roscelin, un universel doit se définir selon la première définition de l'universalité. Les auteurs réalistes ont eu tendance – ce que nous souhaitons souligner dans cette contribution – à privilégier la seconde définition de l'universalité. Le débat à l'époque d'Abélard porte sur l'existence des entités universelles selon la seconde compréhension de l'universalité (et sur la pertinence même d'une telle conception de l'universalité) et non sur ce que Pierre d'Espagne nomme *prédicable*. Notons que le fait que Pierre d'Espagne donne le nom d'universel à l'universel métaphysique peut, *cum grano salis*, être lu comme une forme de victoire posthume des réalistes antérieurs.

Ce passage de Pierre d'Espagne a pour mérite de bien mettre en lumière l'enjeu de la distinction entre la prédication et l'être. L'universel tel qu'il le définit – c'est-à-dire le commun – concerne l'être ; le problème des universaux ainsi formulé est bien un problème d'ontologie. C'est ainsi qu'il a été compris par les réalistes jusqu'à Guillaume de Champeaux, alors que tout le sens de la critique abélardienne va être de ramener l'universalité dans la sphère de la logique et du langage.

5. Il est intéressant de noter que cette distinction apparaît dans la part de l'exposé de Pierre d'Espagne consacrée à la *logica vetus*, comme si elle était perçue non pas comme une innovation de son temps mais bien comme un élément relatif à la logique discutée antérieurement.

Les deux définitions de l'universalité sont d'origine aristotélicienne. La première, celle de l'universel prédicatif, vient directement du *De interpretatione* chapitre 7, où Aristote écrit que « L'universel est ce qui par nature peut servir de prédicat à plusieurs sujets » (17a 39-40). La seconde vient de la *Métaphysique*. Ce texte n'était bien sûr pas connu des Latins avant le XII^e^ siècle, mais le contenu de cette définition est devenu courant durant l'Antiquité tardive et a été, nous le verrons, transmis par Boèce. Dans le paragraphe d'où est extraite la définition, Aristote cherche à démontrer que l'universel n'est pas une substance. Il peut ainsi écrire : « la substance de chaque chose est propre à chacune et n'appartient pas à une autre, alors que l'universel est commun, puisqu'on appelle universel ce qui appartient par nature à un assez grand nombre de choses » (1038b10-13). Il est intéressant de noter que si Aristote associe universalité et communauté, c'est pour mieux distinguer l'universel, entité commune à plusieurs, de la substance, item propre à chaque individu.

Si l'on en croit Shlomo Pinès [6], il est possible de trouver chez Alexandre d'Aphrodise une distinction entre ce qui est commun (*koinon*) – à savoir les natures ou essences – et ce qui est universel (*katholou*) – les genres et espèces en tant que prédicables – que l'on peut comprendre comme l'ancêtre de la distinction des deux sens d'universalité que nous discutons ici [7].

Les deux définitions de l'universalité sont différentes sur deux points. La première, basée sur la prédicabilité, est extensionnelle (elle permet de classer les individus dans des ensembles), alors que la deuxième est intensionnelle : l'universel ainsi compris exprime l'essence d'une chose. La seconde différence réside en ceci : selon le premier sens de l'universalité, l'universel se prédique de plusieurs, alors que pour la deuxième acception, comme nous le verrons avec Odon et le cas du phénix, le *koinon* peut exister dans un seul individu, tout en étant quand même un universel.

Relevons encore que les deux définitions proposées de l'universalité – i.e. comme prédicabilité et comme réalisation multiple – sont à distinguer de ce qui est parfois présenté comme une troisième forme d'universalité, l'exemplarisme. Les formes platoniciennes ou leur

6. Pinès, 1961. Pour une discussion de cette hypothèse et de ses conséquences, cf. Libera, 1999, p. 76-85.
7. Selon Pinès, 1961, p. 30 : « The differentiation made by Alexander in this context between *to katholou* and *to koinon* appears to be an early formulation of the distinction between essences and universals which was to give rise to many mediaeval discussions ».

version christianisée, la théorie d'inspiration augustinienne des idées divines, sont en effet parfois également assimilées à des universaux. L'universalité dont il s'agit alors est une universalité exemplariste ou paradigmatique. Ce point ne sera pas discuté dans le présent article, car il n'interfère que peu avec la notion de commun : en effet ces formes ou idées étant transcendantes, elles ne sont communes que comme causes ; de plus, personne au tournant du XII^e^ siècle ne remettait en cause la théorie des idées divines ; même un particulariste convaincu comme Abélard les accepte.

ThEC, en substituant à la dimension prédicative du *De interpretatione*, également fondamentale dans les *Catégories*, une formulation basée sur la notion métaphysique de commun, a pour but d'exprimer la réalité plus que la structure prédicative. Nous le verrons, les partisans de cette thèse comprennent les entités en question comme des entités naturelles – les genres et les espèces – dont l'existence est indépendante de l'esprit humain. C'est bien ce que le débat contemporain appelle *natural kinds* qu'il s'agit ici de penser et non pas les noms communs. Le glissement de l'universel comme prédicable à l'universel comme commun n'est pas seulement sémantique ; il reflète, nous tenterons de le montrer, une compréhension différente des termes du problème et une influence certaine de la théologie – le terme *commun* ayant en effet une histoire théologique propre. La notion de commun est un instrument conceptuel puissant utilisé pour répondre à un des problèmes philosophiques les plus débattus. Nourri de la réflexion philosophico-théologique de l'Antiquité tardive – notamment de l'association proposée par les Pères Cappadociens entre *ousia* et *koinon* –, ce terme va être l'une des clés du débat du début du XII^e^ siècle, avant de connaître une autre phase importante avec la discussion scolastique relative aux natures communes, dont notamment la contribution décisive de Jean Duns Scot [8]. Le travail philosophique des réalistes des premiers siècles du Moyen Âge va être de chercher à réconcilier substantialité et communauté. La problématique du commun est en effet indéniablement liée à celle de la substance. Si le problème d'admettre ou non des entités communes dans son ontologie est une question qui dépasse le seul cas des genres et des espèces de la catégorie de substance, pour concerner également les universaux des catégories non-essentielles – en premier lieu la qualité –, c'est sur la substance – ou nature – que les partisans du commun mettent l'emphase, se conformant au cadre délimité par Boèce. Pour des

8. Voir, entre autres, Cross, 2003 et King, 1992.

raisons théologiques, mais aussi philosophiques, ce sont les natures communes qui ont focalisé l'essentiel de l'attention. Le concept de commun est ainsi traditionnellement associé aux universaux spécifiques (et génériques) substantiels.

La place que l'on attribue au concept de commun dépend de l'accent que l'on souhaite donner à son ontologie : une ontologie particulariste mettra l'emphase sur la substance particulière de l'individu (qui sera alors ressemblante à celles des autres individus qui composent une espèce donnée) ; en revanche un philosophe tenté par le réalisme mettra l'accent sur les entités universelles – généralement les espèces, aussi appelées *natures* en contexte chrétien. La valorisation du concept de commun qui en découle sera donc très différente : dans une variante extrême de la première solution, l'existence des entités communes sera tout simplement rejetée au profit de l'affirmation du particularisme ontologique selon lequel tout ce qui existe est nécessairement particulier et l'universalité sera comprise uniquement selon la définition 1 ; en revanche dans un système réaliste, les entités communes sont fondamentales car ce sont les causes de l'être essentiel de l'individu ; ainsi l'individu n'a pas d'essence propre, tout son être essentiel lui vient de l'universel spécifique qui est commun aux individus de même espèce. L'essence vient de l'entité commune qui est la cause de l'être substantiel des individus ; la définition 2 de l'universalité est alors celle qui permet le mieux de rendre compte de ce fait.

Je souhaite procéder en trois temps dans cet article : premièrement formuler quelques remarques sur les sources antiques et tardo-antiques pertinentes à la discussion médiévale de la notion de commun, puis examiner comment elle a été comprise par les auteurs du tournant du XI^e^ au XII^e^ siècle et comment elle en est venue à exprimer l'idée même d'universalité, pour enfin terminer par quelques remarques sur l'intérêt philosophique de cette notion.

1. L'HISTOIRE D'UNE NOTION

Les penseurs du haut Moyen Âge latin sont plus les héritiers que les inventeurs de la notion de commun, même s'ils vont grandement contribuer à l'élaboration du concept de commun métaphysique. Il n'est pas possible dans le cadre de cette étude – et cela ne serait d'une pertinence que modérée – d'écrire une histoire exhaustive du concept de commun qui devrait notamment inclure les discussions proposées par Porphyre et Simplicius, entre autres, sur les différents sens de

commun [9]. Nous nous limiterons ici à examiner quelques contributions antiques et tardo-antiques qui sont particulièrement importantes pour la compréhension des textes altomédiévaux et du XII^e^ siècle ; ces contributions sont celles d'Aristote, de Porphyre et de Boèce, ainsi que la réflexion initiée par les Pères de l'Église grecs dans le sillage du concile de Nicée. L'intérêt des débats des XI^e^ et XII^e^ siècles est de voir ces deux traditions se rejoindre et être complétées par la tradition grammaticale issue de Priscien. Avant de voir les modalités de cet entrelacement, il convient de présenter chacune de ces acceptions.

La notion de commun n'est pas centrale aux *Catégories* d'Aristote, le texte philosophique de référence pour le haut Moyen Âge et le XII^e^ siècle. Dans cet écrit, le Stagirite n'utilise qu'une fois le terme grec *koinon* dans un contexte « métaphysique ». Le terme est majoritairement employé dans un sens « linguistique » au travers de l'expression « avoir le nom en commun ». La seule occurrence qui n'est pas relative au nom est le passage 2b6-22, où l'espèce est dite être plus substance que le genre et surtout fournir une définition plus propre d'un individu tandis que la définition donnée par le genre est plus commune (*koinoteron*). L'emploi de *commun* dans ce texte est lié au fait d'être substance. Le système des *Catégories*, basé sur le primat des individus compris comme des substances premières, implique que plus l'on s'éloigne des individus – c'est-à-dire plus l'on s'approche des genres

9. Porphyre, *In Arist. Cat.*, éd. Busse 1887, p. 62.16-29 : « Q. En quel sens est prise par ailleurs l'expression "en commun" ? Mais dis d'abord en combien de sens se dit le mot "commun". R. Je le dis : c'est en beaucoup de sens. En effet, est appelé commun ce qui est divisible en parties, comme le pain et le vin, si c'est une seule et même chose qui appartient à ceux qui se la répartissent ; les richesses aussi sont dites communes du fait qu'elles sont réparties aux mains de ceux qui les possèdent. Par ailleurs, est dit aussi commun ce qui n'est pas divisible en parties, mais qui, pour l'usage, est entre les mains de plusieurs personnes : c'est ainsi qu'un cheval et un domestique sont communs à plusieurs frères. On dit encore commun ce qui est mis en possession de quelqu'un et qui, après usage, retourne à la communauté, tel que, par exemple, le bain public et le théâtre. Et on dit à nouveau commun, en un autre sens, le tout qui, de façon indivisible, se met au service de beaucoup de monde en même temps : c'est bel et bien ainsi en effet que la voix du héraut est le truchement commun dont se servent les personnes au théâtre sans que cette voix se répartisse le moins du monde entre chacune des personnes présentes », trad. R. Bodéus, in Porphyre, 2008, p. 115-117 ; et Simplicius, *In Arist. Cat.*, p. 26.11-15 : « De son côté, *commun* lui aussi se dit en plusieurs sens : 1. Ce qui est divisible en parties, comme la terre que l'on partage en lots ; 2. Ce qui, sans se diviser, s'offre à un usage commun, mais non simultané, comme l'esclave ou le cheval publics ; 3. Ce qui, quand on l'occupe en premier, est particularisé, mais est renvoyé ensuite à un usage commun, comme la place de théâtre ; 4. Ce qui simultanément et sans se diviser s'offre à l'usage d'une multitude comme le son (du mot) », trad. P. Hoffmann, *Commentaire sur les* Catégories, p. 13.

plus généraux –, plus l'on s'éloigne des « vraies » substances que sont les entités individuelles. Plus une entité est commune, moins elle est substantielle. Le degré de substantialité est inversement proportionnel au degré d'universalité. Ainsi une entité particulière sera le plus substance, alors que plus l'on s'élève dans l'échelle des genres et plus l'on s'éloigne des substances premières, moins l'entité est substance. Ce texte n'en est pas moins important car il constitue la première occurrence en contexte logico-ontologique du couple *koinon-idion*.

Le terme *koinon* est abondamment utilisé par Porphyre dans l'*Isagoge*. Le concept revêt une acception métaphysiquement plus positive. Il sert de qualificatif à l'espèce. Ainsi dans un passage célèbre, le philosophe de Tyr peut parler de « l'homme unique et commun » (éd. Busse 6.23) pour désigner la réunion de tous les individus humains dans l'espèce. Il est intéressant de noter que c'est à propos d'une espèce substantielle – l'humanité – que Porphyre emploie le terme.

Boèce représente un tournant dans l'histoire de l'acception métaphysique du concept de commun. Il fournit dans deux de ses commentaires d'œuvres logiques des formulations explicites des caractéristiques de ce que devraient être des entités métaphysiquement communes. Dans un passage souvent cité de son second commentaire à Porphyre, il stipule les conditions que devrait remplir une entité pour pouvoir être dite commune. La formulation de ces conditions est la première étape d'un raisonnement dont la conclusion sera la négation de la possibilité de l'existence de telles entités communes. Boèce avance des arguments indiquant que soit, si les genres et les espèces sont communs, ils ne peuvent exister, soit s'ils existent, ils ne peuvent être communs. Boèce énonce les critères que le genre devrait remplir pour pouvoir être dit commun aux espèces placées sous lui. Même si le texte de Boèce est négatif en ce sens que le genre ne saurait pour lui remplir les conditions fixées, l'inventaire des conditions demeure une contribution notable au concept de commun et servira de point de repère pour les discussions ultérieures. Ce texte propose en effet une description de ce que devrait être une entité métaphysiquement commune : « [le genre] doit être commun de telle façon qu'il soit (1) *tout entier* (2) *en chacune d'elles* et, qu'à la fois, (3) *il puisse constituer et former la substance des entités auxquelles il est commun* » [10]. Nous avons trois caractéristiques que le genre, en tant qu'entité

10. Boèce, *In Porphyrii Isagogen commentorum editio secunda*, p. 162.23-163.3 : « Genus uero secundum nullum horum modum commune esse speciebus potest ; nam ita commune esse debet, ut et totum sit in singulis et uno tempore et eorum quorum commune est, constituere ualeat et formare substantiam ».

commune, serait censé remplir : l'omniprésence (i.e. la réalisation intégrale), l'immanence dans les individus, et la constitution métaphysique de l'être de ses subdivisions. Les deux premières conditions permettent de dissocier une entité métaphysique commune d'une forme platonicienne – i.e. une entité existant séparément des individus dont elle est la forme – et ce pour la raison suivante : le fait qu'une entité commune au sens métaphysique soit entièrement réalisée dans chaque individu revient à supprimer la distinction de degré qui prévaut dans le modèle platonicien selon lequel, à aucun moment, la copie ne peut égaler le modèle.

Plus fondamentalement, Boèce, par cette liste de critères à satisfaire, précise le concept de commun ; en effet, seules des entités essentielles peuvent remplir les conditions énoncées. Deux conditions sont déterminantes sur ce point : la réalisation complète (1) et le fait de constituer la substance de ses subdivisions (3). Reprenons ces deux points. La présence intégrale, d'abord : un genre ou une espèce de la catégorie de substance semble le candidat désigné pour remplir ce critère. En effet il n'y a pas d'instantiation complète des propriétés accidentelles : l'on ne peut dire que le rouge est intégralement instancié ou réalisé dans cette pomme, ni la justice dans ce juge ou la beauté dans cette fleur. En revanche, les propriétés essentielles ne connaissent, elles, pas de degré (ou le plus et le moins pour reprendre l'expression d'Aristote en *Catégories* 2b23-28). Socrate instancie pleinement l'universel homme, car l'on n'est pas plus ou moins homme. De même, il n'est pas plus ou moins mortel, ni plus ou moins bipède. L'absence de degré permet le commun, car tous les individus instancient l'universel de la même façon, intégralement. Il est possible d'objecter que certaines propriétés accidentelles – telles « être à Rome » ou « mesurer deux mètres de long » – peuvent remplir le critère de la réalisation complète, pour autant que l'on s'entende sur les limites de Rome et que l'on détermine le degré de précision des mesures (si cette planche de bois mesure 201 centimètres, instancie-t-elle ou non la propriété « mesurer deux mètres de long » ?). Le troisième critère de Boèce – constituer la substance de ses subdivisions – ne permet, lui, aucune exception. Par définition, seules les propriétés essentielles concourent à constituer la substance des individus qui les exemplifient. Le commun, dans le sens technique du terme, ne peut être qu'essentiel. L'autre passage de Boèce que nous allons aborder abonde dans la même direction.

Boèce dans ce texte – sa position semble moins défavorable dans ses *Opuscula Sacra* – ne croit pas à l'existence de telles entités. La

démarche des réalistes du début du Moyen Âge, partisans de ThEC, peut être vue comme une réponse à l'intérieur du cadre défini par Boèce à cette question de la possibilité des entités communes. Les réalistes vont répondre : oui, la définition est la bonne et oui (contrairement à Boèce), de telles entités existent bel et bien. Ils trouveront d'ailleurs sous la plume du même Boèce des passages plus ouverts à leur position.

Boèce ne semble en effet pas être opposé à toute propriété commune. Dans son second commentaire au *De interpretatione*, il propose une très intéressante distinction entre des qualités propres à un individu et des qualités *communes* à tous les membres d'une espèce donnée. Et l'exemple qu'il prend d'une qualité commune est… l'humanité, une propriété essentielle :

> Videmus namque alias esse in rebus huiusmodi qualitates, quae in alium conuenire non possint nisi in unam quamcumque singularem particularemque substantiam. Alia est enim qualitas singularis, ut Platonis uel Socratis, alia est quae communicata cum pluribus totam se singulis et omnibus praebet, ut est ipsa humanitas. Est enim quaedam huiusmodi qualitas, quae et in singulis tota sit et in omnibus tota. Quotienscumque enim aliquid tale animo speculamur ; non in unam quamcumque personam per nomen hoc mentis cogitatione deducimur, sed in omnes eos quicumque humanitatis definitione participant. Unde fit ut haec quidem sit communis omnibus, illa uero prior incommunicabilis quidem cunctis, uni tamen propria [11].

Comme l'a bien noté Jorge Gracia [12], les considérations formulées dans ce texte tiennent à la métaphysique. Alors qu'ailleurs dans le premier commentaire à l'*Isagoge*, Boèce reprenait la définition de l'universel comme ce qui se prédique de plusieurs (éd. Meiser, p. 80 : *universale est quod de pluribus praedicatur*), dans ce texte il fait usage du terme « commun » dans une acception proche de la seconde définition de l'universalité. Il ne s'agit plus d'opposer l'universel au particulier sur la base du fait que le premier se prédique de plusieurs et le second non, mais sur la base d'un constat ontologique : une entité universelle est commune à plusieurs individus alors qu'une entité particulière ne saurait l'être. Les qualités universelles sont décrites comme communes à tous les membres de l'espèce et donc identiques en chacun. C'est bien la même humanité (*ipsa humanitas*) qui est présente en chaque homme. Boèce précise le mode de cette communauté : la qualité commune est présente intégralement en chaque

11. Boèce, *In librum Aristotelis de interpretatione editio secunda*, p. 136.17-137.3.
12. Gracia, 1984, p. 91-92.

individu (*in singulis tota et in omnibus tota*). Ce texte présente une conception de l'humanité comme à la fois commune à tous les hommes pris ensemble et intégralement présente en chacun (*humanitas et omnibus hominibus communis est et in singulis tota est*). L'humanité ainsi décrite répond aux trois critères énoncés dans le second commentaire à l'*Isagoge* (la satisfaction des critères 1 et 2 est explicite, et il semble difficile de nier que l'humanité constitue la substance de Platon, donc 3 est également satisfait). Un tel texte ne peut que stimuler la réflexion d'un penseur réaliste souhaitant défendre ThEC.

Ces deux passages donnent à penser qu'une entité véritablement commune est une entité essentielle. Il est probable que Boèce ait été influencé sur la question du lien entre être commun et substantialité par une réflexion qu'il connaissait bien, celle de la patristique grecque, et des Pères Cappadociens principalement. Ces derniers ont fortement associé l'idée d'essence ou de substance (*ousia*) et celle de commun.

En effet, la pensée théologique, mais aussi ontologique, de Basile de Césarée et de Grégoire de Nysse se construit sur la compréhension de la distinction entre *ousia* et hypostase comme ce qui est commun et ce qui est propre, particulier, puis dans un second temps, comme l'espèce et les individus [13]. Ainsi Basile, pour illustrer le fait qu'il y a la même différence entre essence et hypostase qu'entre ce qui est commun et ce qui est particulier, invoque l'exemple de la différence entre animal et un certain homme (Basile de Césarée, lettre 236, 1957-1966, vol. 3, 53 : 1-3). L'*ousia*, l'élément essentiel, est commune à tous les individus d'une même espèce. Chaque individu compris comme une hypostase est particulier, mais possède son être essentiel en commun avec ses congénères. Ainsi, l'unité est affirmée au niveau de l'universel, de l'essence, et la différentiation, au niveau du particulier, des hypostases. Le résultat doctrinal est une association forte entre l'idée d'essence et celle de commun. Une *ousia* est nécessairement une entité commune. Le particulier ne se rencontre qu'au niveau de l'hypostase. L'on peut ainsi récapituler la distinction codifiée par les Cappadociens (en ajoutant les termes latins le cas échéant) : la distinction entre l'*ousia* et l'hypostase se comprend comme celle entre ce qui est commun (l'espèce, la nature) et ce qui est particulier (l'individu) :

13. Un témoignage intéressant relatif à cette compréhension de l'*ousia* comme une substance seconde aristotélicienne est fourni par Théodoret de Cyr qui, en 447, se rapportant aux Cappadociens, stipule que selon l'enseignement des Pères, il y a entre l'essence et l'hypostase la même différence qu'entre ce qui est commun et ce qui est particulier ou qu'entre un genre ou une espèce et un individu (*Eranistes*, Théodoret de Cyr, p. 64.11-13).

Essence (*ousia*)	Hypostase, personne
(*Natura*)	(*Persona*)
Espèce	Individu
Commun	**Propre, particulier**
Essentiel	*Rendu individuel par les accidents*

La caractéristique de la réflexion cappadocienne est de restreindre l'*ousia* aux seules substances secondes. Les hypostases sont des instanciations de ces *ousiai*, mais n'ont aucune substantialité propre. Il en découle que toute essence est nécessairement commune. Il en ressort également que l'individu en tant que tel n'est plus une substance. Il instancie une essence en commun avec les autres individus de l'essence, mais n'a pas de substantialité propre. Ce travail conceptuel opéré par les Cappadociens – valorisation de l'idée de commun, association d'essence et de commun – sera influent sur Boèce, mais aussi sur Jean Scot Erigène (par l'entremise de Maxime le Confesseur) et sur l'ensemble des auteurs médiévaux, de par le rôle tenu par la pensée cappadocienne dans l'élaboration des textes des conciles. La fin du XII^e^ siècle sera mise en contact direct avec cette pensée grâce à la traduction en latin de Jean Damascène, qui expose fidèlement les grandes lignes de cette pensée et par le *Liber de differentia naturae et personae* de Hughes Ethérien qui contient la traduction en latin de plusieurs passages-clés de Grégoire de Nysse.

2. LA CONTRIBUTION DES PENSEURS RÉALISTES

Les penseurs réalistes des premiers siècles du Moyen Âge vont s'approprier la réflexion tardo-antique sur le commun. Après quelques remarques sur Jean Scot Erigène dont l'œuvre constitue le premier usage médiéval de *commun* dans une discussion sur les universaux, nous aborderons trois auteurs, actifs au tournant du XI^e^ et du XII^e^ siècle : Anselme de Canterbury, Odon de Cambrai et Guillaume de Champeaux, et ce, afin de déterminer leur attitude envers ThEC et leur contribution à la théorisation de la compréhension métaphysique de l'universalité (définition 2).

Jean Scot Erigène est, au IX^e^ siècle, le premier à utiliser la notion de commun métaphysique dans l'élaboration de sa théorie de l'essence. Réaliste convaincu, pour lui, une essence ne saurait être particulière, c'est-à-dire propre à un seul individu, mais est au contraire commune, et partagée (sans être divisée) par tous les membres de l'espèce. Dans un texte particulièrement significatif, dans lequel il cherche à répondre à la question fort débattue de savoir si les substances ou essences sont

des corps, Jean Scot est explicite sur ce point. Cette question, d'origine stoïcienne, est avant tout la deuxième interrogation d'un ensemble de trois questions que Porphyre énonce à l'entame de son *Isagoge* à propos du statut ontologique des universaux. Après avoir demandé si les genres et les espèces existent ou bien s'ils ne consistent que dans de purs concepts, Porphyre formule l'interrogation suivante : « à supposer que [les genres et les espèces] existent, sont-ils des corps ou des incorporels » ? La réponse que formule Jean Scot à cette question s'articule sur le couple commun/propre. L'*ousia* – Jean Scot utilise volontiers le mot grec – est décrite comme commune :

> Tous les hommes ont une seule et même *ousia*, car tous les hommes participent à une essence identique ; et puisque l'*ousia* est commune à tous les hommes, elle n'est donc le propre d'aucun homme ; en revanche, le corps n'est pas commun à tous les hommes car chaque homme possède son propre corps : l'*ousia* ne peut donc pas à la fois être commune et être un corps ; or l'*ousia* est commune : donc l'*ousia* n'est pas un corps [14].

Avec un accent porphyrien, Jean Scot énonce clairement ce qui est l'un des axiomes fondamentaux de son ontologie : toute essence – dans ce cas tout universel spécifique – est commune aux membres de l'espèce concernée. L'essence est commune, car elle est une et la même pour tous les membres de l'espèce. Le lien entre commun et identité est affirmé avec force. Erigène, par cette affirmation de la communauté de l'essence, rejette toute individuation essentielle du particulier ; il n'y pas l'humanité de Platon et l'humanité de Socrate, mais une seule humanité à laquelle Socrate et Platon prennent part. La communauté de l'essence spécifique s'oppose à ce que l'individu a en propre, à savoir le conglomérat d'accidents qu'est son corps. L'individualité n'est pas essentielle, elle n'est que corporelle et accidentelle. La distinction entre commun et propre est ici, comme dans la pensée cappadocienne, utilisée pour distinguer l'universel spécifique de l'individu.

Ce seul passage ne suffit pas à faire de Jean Scot un partisan de ThEC, car si le caractère commun des universaux est bien affirmé, cela ne suffit pas pour conclure que le maître irlandais admette qu'une même chose peut exister simultanément en plusieurs individus spatio-

14. Jean Scot Erigène, *Periphyseon* 491 AB (Érigène, 1996-2003, I, p. 68.2088-2091) : « Item omnium hominum una eademque OYCIA est : omnes enim unam participant essentiam ac per hoc, quia omnibus communis est, nullius proprie est. Corpus autem commune omnium hominum non est, nam unusquisque suum proprium possidet corpus. Non et OYCIA igitur communis est et corpus est ; est autem communis ; non est igitur corpus ».

temporellement distincts. Pour le prouver, il faut combiner l'affirmation du caractère commun de l'essence que contient le passage précédent avec l'affirmation que l'universel spécifique est instancié en chaque individu, c'est-à-dire qu'il est pleinement et entièrement réalisé en chacun, sans aucune variation. Erigène l'affirme, c'est la même essence homme qui est réalisée en Platon et en Socrate : « la forme substantielle subsiste comme une forme unique et identique dans tous les hommes, tout comme cette forme substantielle subsiste intégralement dans chacun des hommes sous un mode égal, car elle ne subit jamais la moindre variation, ni la moindre dissemblance dans aucun d'entre eux » (*Substantialis forma* […] *in omnibus una eademque est, et in omnibus tota aequaliter, in nullis ullam uarietatem uel dissimilitudinem recipiens*) (703AB, III, p. 120.3489-3492). La forme ou universel spécifique est une et entière dans chaque individu. Il existe donc bien selon Jean Scot des choses communes au sens ontologique du terme. Ce constat est valable des universaux spécifiques, mais aussi des universaux génériques, à commencer par le premier d'entre eux, l'*ousia*, qui occupe le sommet de l'arbre de Porphyre (dont le monde sensible est une vaste réalisation) : « cette essence (*essentia*) qui a été créée une et entière dans toutes les choses et commune à toutes choses, et qui, pour cette raison, parce qu'elle appartient à toutes les choses qui participent d'elle, est dite n'être en propre à aucun des individus qui participent d'elle » [15].

Anselme de Canterbury utilise également la notion de commun ; il s'en sert pour caractériser les substances secondes aristotéliciennes et pour définir ce qu'est un universel :

> Toute substance, on le sait, est traitée comme universelle, *commune essentiellement à plusieurs substances* – être homme est commun à tous les hommes pris individuellement – ou comme individuelle, ayant en commun avec d'autres une essence universelle – tous les hommes pris individuellement ont en commun d'être hommes (*Monologion* XXVII ; nous soulignons) [16].

15. Jean Scot Erigène, *Periphyseon* 506 BC (Érigène, 1996-2003, I, p. 89.2757-2763) : « […] ipsa essentia, quae una et uniuersalis in omnibus creata est omnibusque communis atque ideo, quia omnium se participantium est, nullius propria dicitur esse singulorum se participantium […] ».
16. Anselme, *Opera omnia*, I, p. 45.6-12 : « Nempe cum omnis substantia tractetur aut esse universalis, quae pluribus substantiis essentialiter communis est, ut hominem esse commune est singulis hominibus ; aut esse individua, quae universalem essentiam communem habet cum aliis, quemadmodum singuli homines commune habent cum singulis, ut homines sint : quomodo aliquis summam naturam in aliarum substantiarum tractatu contineri intelligit, quae nec in plures substantias se dividit, nec cum alia aliqua per essentialem communionem se colligit ? ».

Ce passage montre bien qu'Anselme comprend l'universalité selon le deuxième sens que nous avons défini. Il développe une compréhension de l'universel comme commun et non comme prédicable. Le critère de définition de l'universel n'est pas sa capacité à être prédiqué de plusieurs, mais à être essentiellement commun à tous les individus placés sous lui. L'universel est conçu comme une entité multiplement réalisable, qui peut exister simultanément en plusieurs individus numériquement distincts. L'essence universelle est commune à plusieurs individus. L'être homme est commun à tous les hommes, au sens où cette nature commune est réalisée en chaque homme individuel. Et c'est à cette nature commune homme que réfère le nom « homme » : « Nam cum profertur "homo", natura tantum quae communis omnibus est hominibus significatur » [17].

Odon de Cambrai offre une contribution intéressante à l'histoire de la notion de commun. Il comprend l'universalité également selon la seconde définition. Quand il s'agit de caractériser ce qu'est une espèce, il écrit : *natura quae potest esse communis*. Ainsi, il peut écrire à propos de l'espèce homme dans le *De peccato originali* (Odon, *PL* 160, col. 1079B) :

> homo species, quia potest esse multorum communis individuorum

Homme est une espèce, ou mieux un universel spécifique, non pas parce qu'il est prédicable de plusieurs, mais parce qu'il peut être commun à de multiples individus. Ce passage montre bien qu'Odon est un partisan de ThEC, mais témoigne aussi de sa compréhension de l'universalité selon la seconde définition. Il est intéressant de noter que pour Odon, la possibilité d'être commun à plusieurs suffit et cette possibilité n'a pas besoin d'être réalisée pour que l'on puisse parler d'un universel spécifique. Il donne l'exemple du phénix, à propos duquel il tient à maintenir la distinction entre nature et individu :

> nam phoenix avis, quamvis individuum non habeat nisi unum, species est, quia communis potest esse multorum, aliud enim est phoenix, aliud haec phoenix. Phoenix est specialis natura, quae potest esse communis […] (Odon, *PL* 160, col. 1079B)

Même dans le cas d'une espèce monadique, il convient, selon Odon, de continuer à distinguer cet individu donné – dont l'individualité s'explique par le concours d'accidents qu'il possède – de l'universel spécifique qui lui confère tout son être substantiel. C'est parce que la définition de l'espèce – c'est-à-dire de l'universel – n'est pas

17. Anselme, *Epistola de incarnatione Verbi* XI (in Anselme, 1938-1951, II, p. 29.4-5).

basée sur la prédicabilité qu'Odon peut maintenir que phénix est un universel [18], même s'il n'existe qu'un seul individu. À titre de comparaison, citons l'opinion d'un certain Maître Vasletus, rapportée par Abélard dans sa *Logica « nostrorum petitioni sociorum »* (Abélard, 1933, p. 545), qui s'en tient à la définition de l'universel sur la base de la prédicabilité (cf. définition 1) et exclut donc que le phénix, comme le soleil, soit un universel :

> Et magister Vasletus dicit, quia neque phoenix neque sol nec mundus nec terra sunt species, sed individua eo quod non sunt praedicabilia de pluribus, idest non apta cuniungi pluribus ad veram enuntiationem reddendam.

C'est parce que sa conception de l'universalité repose sur la notion de commun qu'Odon peut considérer le phénix comme un universel. Ce point est capital pour sa solution au problème du péché originel, car il doit pouvoir soutenir que l'universel homme existait au temps où le seul individu humain sur terre était Adam, c'est-à-dire au moment où l'homme, tel le phénix, était une espèce monadique ; sa solution s'articule en effet, comme nous l'avons montré ailleurs, sur le principe selon lequel quand Adam a péché, l'homme [i.e. l'universel] a péché (*cum Adam peccavit, homo peccavit*). Il ne s'agit pas de soutenir que l'espèce existe avant tout individu, mais que son existence est concomitante à celle du premier individu.

Lorsqu'il discute le cas d'Adam et Ève (1081D-1082A), Odon précise que pour les deux la substance est une et la même et que cette substance leur est commune, étant leur universel spécifique (*substantia vero una et eadem est utriusque personae communis ipsis et specialis*) ; la communauté de l'universel spécifique vient du fait que c'est la même substance homme qui est en Adam et en Ève. Lorsqu'il s'agit de caractériser la distinction entre l'universel homme et l'individu Pierre (1083A) – homme étant toute la substance de Pierre – Odon va utiliser les deux couples d'opposés classiques : *individuum* versus *communis* d'une part, *natura* versus *persona* de l'autre : « […] ut hominis et Petri, cum sit una et eadem substantia, differentias habent quibus differunt ab invicem ; quod hic quidem individuum est et persona, ille vero communis est et specialis natura, unum sunt substantia, proprietatibus sunt diversa ». La substance de Pierre est homme, l'individu n'a pas d'autre être essentiel que son espèce selon Odon. Il pose comme principe ontologique que : *individua vero nihil habent substantialiter plus quam species, nec aliud sunt substantialiter quam species* (1079A). Ce qui permet de distinguer l'espèce, c'est le

18. Sur cette question, voir Resnick, 1997.

fait qu'elle est commune à plusieurs individus, alors que Pierre, comme individu, est particulier.

L'absence d'écrits rédigés par Guillaume de Champeaux contenant une exposition de son réalisme dit de l'essence matérielle rend difficile l'analyse de la notion de commun dans sa pensée. L'on peut néanmoins apporter deux éléments de réponse par des témoignages indirects.

Le premier est la description qu'Abélard donne de cette doctrine qui selon lui met « dans les choses qui diffèrent entre elles par des formes [i.e. des accidents] […] une substance essentiellement la même […] et diverse seulement par les formes des êtres rangés sous elle » [19]. Il est clair que les universaux ainsi caractérisés s'analysent à partir de la notion de *esse in* (définition 2), et non pas de celle de prédicabilité. C'est d'ailleurs en préambule à cette description qu'Abélard parle d'une doctrine soutenant la communauté des universaux. Il est impossible de savoir si l'idée de commun se trouvait sous la plume de Guillaume ou non, mais le fait demeure qu'Abélard l'emploie et qu'elle correspond bien au contenu doctrinal de la théorie telle qu'il est possible de la reconstruire [20].

Le second élément fait appel à la tradition exégétique de Priscien. Si l'on admet, comme le soutient avec de bons arguments Irène Rosier [21], que les *Glosulae à Priscien majeur* offrent un reflet fidèle de l'enseignement de Guillaume, alors ce texte fournit un argument additionnel en faveur de la pertinence de l'attribution à Guillaume du vocabulaire du commun. En effet, à plusieurs reprises, les *Glosulae à Priscien majeur* soutiennent que la même substance est présente dans tous les individus de même espèce (*eadem substantia sit in omnibus hominibus individuis*, éd. Rosier-Catach, 2008a, p. 175.22-23) et parlent d'une entité commune. Les individus d'une espèce donnée possèdent une propriété essentielle en commun [22] ([…] quandam communem proprietatem esse in omnibus in qua conveniunt, *ibid.*, p. 176.29-30), une chose commune présente dans tous les hommes. Tous les éléments sont rassemblés pour parler d'un soutien

19. Abélard, *Glossae super Porphyrium*, p. 10.17-22 ; trad. in Jolivet, 1994, p. 126-127.
20. Cf. entre autres Libera, 1999, p. 311-319 et Marenbon, 2004, p. 27-34.
21. Cf. Rosier-Catach, 2007b et 2008a. Pour une très utile mise au point sur la question des *Glosulae* à Priscien, cf. Rosier-Catach, 2004b.
22. Priscien lui-même dans ses *Institutiones* parle de l'espèce homme comme ce qui est commun à tous les hommes : « cum dico vero "quid est animal rationale mortale" ?, speciem mihi volo manifestari, id est hominem, quae quamvis videatur esse communis omnium hominum, tamen est etiam propria ipsius speciei incorporalis » (XVII.35, Priscien, *Institutiones grammaticae*, p. 130.10-13).

clair à l'existence de choses communes réalisées simultanément en des individus spatio-temporellement distincts (ThEC).

Il reste à déterminer si Guillaume soutient bien la seconde définition de l'universalité. Un témoignage permet de répondre positivement. Abélard écrit en effet dans sa *Logica "nostrorum petitioni sociorum"* à propos des partisans du réalisme de l'essence matérielle :

> Nonnulli enim ponunt decem res diuersas esse naturaliter secundum decem praedicamentorum uel generalissimorum distinctionem, cum uidelicet ita dicant res esse uniuersales, hoc est naturaliter communicabiles pluribus, quod eandem rem essentialiter in pluribus ita ponunt ut eadem quae est in hac re, essentialiter sit in illa, diuersis tamen formis affecta [23].

L'élément intéressant pour notre propos dans ce texte très riche tient à la façon dont est glosée l'expression « choses universelles » (*res universales*) : aucune référence n'est faite à la prédication, mais est mentionnée en revanche la capacité d'être naturellement communiqué à plusieurs, c'est-à-dire – le texte est explicite sur ce point – d'exister en plusieurs individus différents. Ce texte, outre montrer que Guillaume soutient ThEC, précise bien en quel sens il comprend l'idée d'universalité – c'est selon la définition 2.

Au terme de ce bref parcours, il nous est possible de tirer deux conclusions et de formuler une observation. La première conclusion tient à l'existence, d'Anselme à Guillaume de Champeaux, d'une conception de l'universalité alternative à la définition standard basée sur la prédicabilité, dont l'autorité textuelle principale est le *De interpretatione*. Cette nouvelle conception va de pair avec un engagement réaliste (i.e. la défense de ThEC). Elle implique un redéploiement du problème non pas sur le terrain de la logique, mais sur celui de l'ontologie. Croire en l'existence réelle des universaux revient de fait à considérer ce problème comme une question d'ontologie. Il est alors intéressant d'adapter la conception de l'universalité à ce positionnement. En effet, il demeure philosophiquement délicat de soutenir que l'on prédique une chose d'une chose. Si donc l'on admet que les universaux sont des choses, il est plus « avantageux » d'adopter une définition basée sur leur mode d'être – le fait d'exister simultanément en plusieurs individus spatio-temporellement distincts – que de conserver la prédicabilité de plusieurs comme critère définitionnel.

La seconde conclusion tient à la notion de commun. Il s'agit, dans son sens technique, d'un outil conceptuel de valeur pour un penseur réaliste. Cette notion permet en effet d'exprimer – du moins dans

23. Abélard, *Logica nostrorum petitioni sociorum*, p. 515.14-19.

l'acception qu'en ont les auteurs que nous avons étudiés – la réalisation complète d'une entité essentielle [24] dans plusieurs individus. Chacun peut juger cette thèse philosophiquement valide ou non ; l'on peut néanmoins reconnaître l'élaboration progressive réussie d'un concept. L'idée de commun permet d'exprimer un fait métaphysique, à savoir qu'une entité existe simultanément dans plusieurs individus, sans pourtant être divisée entre eux. Le commun est à l'opposé d'une perspective méréologique. Il s'agit d'exprimer le fait que la même entité se retrouve intégralement et simultanément dans plusieurs individus, sans division, ni multiplication numérique. L'idée de commun implique que l'entité ne soit pas multipliée mais reste une et la même, ne soit pas divisée mais reste entière. Le potentiel d'une telle notion est grand, son usage en théologie – trinitaire entre autres – et en métaphysique – la notion de nature commune – en témoigne.

Il est intéressant de noter l'émergence du vocabulaire de la nature dans les discussions sur le commun. Ce vocable est plus souvent présent dans les textes à contenu également théologique. Le vocabulaire du commun, comme celui de la nature ou de la personne, n'est pas propre à la philosophie, mais son usage témoigne souvent des préoccupations théologiques des auteurs en question. L'idée de nature est fondamentale pour Anselme et Odon, mais semble secondaire dans la réflexion d'un Guillaume de Champeaux. Il ne faut pas oublier que pour Anselme le modèle par excellence de la substance commune est la Trinité. C'est tout le sens de l'argument anselmien dans la *Lettre sur l'incarnation du Verbe* : comprendre le commun de l'espèce est le préalable à la compréhension du commun de la Trinité et qui, comme Roscelin, ne peut comprendre cela, s'expose à des graves dérives en matière trinitaire [25]. Il est intéressant de noter que Guillaume de Champeaux, qui est parmi les premiers à discuter du problème des universaux en lui-même dans le cadre d'un cours de logique et non pas à partir de considérations théologiques, a choisi, si l'on en croit les témoignages disponibles, de conserver le vocabulaire du commun, preuve peut-être de son utilité pour formuler le réalisme ontologique en matière d'universaux.

24. Le choix des exemples employés par les différents auteurs et les critères formulés par Boèce tendent à faire des entités essentielles les entités communes par excellence. En ce sens, le concept de commun dans les premiers siècles du Moyen Âge serait d'une extension plus restreinte que le concept philosophique contemporain de commun, qui s'applique de façon indifférenciée aux propriétés accidentelles et essentielles.
25. Sur le lien chez Anselme et Roscelin entre universaux et Trinité, cf. Erismann, 2008.

Magis proprie : la question du langage en théologie chez Hugues de Saint-Victor

Dominique Poirel
CNRS-IRHT

« Et pourtant, parce qu'on ne peut rien dire d'autre, on dit ceci, pour ne pas rien dire, là où il faut dire quelque chose » [1]. Cette phrase d'Hugues de Saint-Victor pourrait bien s'appliquer à ma situation dans ce colloque, puisque non seulement Hugues de Saint-Victor ne paraît pas avoir utilisé les *Glosulae super Priscianum*, objet principal de ce colloque, mais l'ensemble de son œuvre manifeste une certaine réticence, voire une certaine résistance, face aux nouveautés logiciennes dont ces gloses sont porteuses. Le fait est d'autant plus remarquable que notre auteur écrit et enseigne dans l'abbaye de Saint-Victor, fondée quelques années auparavant par Guillaume de Champeaux, qui a pris une part importante à leur diffusion, probablement même à leur rédaction [2]. Or, si les deux maîtres ne se sont sans doute pas rencontrés, l'intervalle paraît avoir été assez bref entre le départ du fondateur en 1113 pour l'évêché de Châlons et le moment où Hugues se mit à enseigner dans la chaire de Guillaume, sans doute très peu de temps après son arrivée à Saint-Victor, généralement datée de 1115-1118 [3]. Bien plus, toute la carrière d'Hugues s'est déroulée sous

1. « Et tamen, quia aliud dici non potest, hoc dicitur, ne nichil dicatur ubi aliquid dicendum est », Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionisii*, III-II, col. 977B. Voir aussi : « Sed ne omnino taceatur quod prorsus dici non potest… », Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam*, IV-VII*, col. 1063B ; « Scio quidem quia minus erit quicquid dixerimus, sed tamen decens non est ut ideo omnino taceamus », Hugo de Sancto Victore, *De tribus diebus*, p. 11, 136-138 ; « Multa autem sunt quae super his adhuc dici habuissent, sed nos inopes sumus et coartamur scientia et sermone », Hugo de Sancto Victore, *Pro Assumptione Mariae*, p. 144-145, 443-447.
2. Voir dans ce volume la contribution d'Anne Grondeux et Irène Rosier-Catach.
3. Sur la carrière et la biographie d'Hugues de Saint-Victor, lire en particulier Croydon, 1939 ; Taylor 1957 ; Baron, 1963 ; Miethke, 1972 ; Poirel, 2006.

l'abbatiat de Gilduin († 1155), qui à la mort du maître en 1141 a joué un rôle très efficace dans la diffusion de ses écrits [4]. Or, que l'abbé Gilduin ait autrefois été très proche intellectuellement de Guillaume de Champeaux, cela est rendu très probable par un développement sur le moyen terme, qui mentionne le nom de *Gyldewinus*, après un texte attribué à Guillaume de Champeaux et devant un autre consacré à un sujet qui lui était cher [5]. Il semble donc qu'entre 1113 et 1120 au plus tard, l'enseignement de la logique a subi un net recul dans l'école de Saint-Victor.

Pour mieux comprendre cette évolution, j'étudierai d'abord quelques critiques dirigées par Hugues contre une certaine façon d'appliquer les arts du langage à la théologie. Souvent, les historiens y ont vu des attaques *ad hominem* contre Pierre Abélard ; mais il est permis de se demander si ces critiques ne visent pas plus largement des pratiques nouvelles de la théologie, celles qui se développent dans les écoles du XII^e^ siècle sous l'influence de l'enseignement de la *logica vetus* et, plus particulièrement, des *Glosulae super Priscianum*. En second lieu, je voudrais montrer qu'à défaut d'avoir pris part aux recherches logiques de son temps, Hugues n'en a pas moins nourri une réflexion originale sur le langage, en particulier sur ce fait qu'un même mot peut revêtir des sens différents selon les contextes où il s'insère.

1. CRITIQUE HUGONIENNE D'UNE LOGICISATION DE LA THÉOLOGIE

Pour mieux comprendre qui sont les interlocuteurs du Victorin, on aimerait disposer d'une chronologie de ses œuvres. Malheureusement, la datation des écrits d'Hugues de Saint-Victor est à reprendre entièrement à la lumière des éditions critiques qui s'élaborent depuis celle de

4. Sur Gilduin de Saint-Victor, lire la synthèse qu'a rédigée Luc Jocqué dans l'article que nous avons écrit à quatre mains : Jocqué – Poirel, 2003, en part. p. 165-168.
5. À la suite des *Introductiones diale<c>ticae secundum Wigelmum*, transcrites dans le manuscrit Wien, Österreichische Nationalbibliothek, 2499, f. 23r-32v, on lit au feuillet 38v des développements mentionnant le nom de Gilduin : « *Media*. Nota hanc maneriam terminorum in medio Gyldwini », De Rijk, 1967, t. II, 1, p. 144-145. De Rijk (p. 145) a rapproché cette discussion d'une phrase du *Metalogicon* de Jean de Salisbury, d'après laquelle Guillaume de Champeaux définissait la matière de l'*inventio* comme la recherche du moyen terme pour en tirer un argument : « Versatur in his inventionis materia, quam hilaris memoriae Willelmus de Campellis, postmodum Catalanensis episcopus, definivit, etsi non perfecte, esse scientiam reperiendi medium terminum et inde eliciendi argumentum », Iohannes Saresberiensis, *Metalogicon*, p. 129, lignes 43-46. Il s'agit donc très probablement de Gilduin, ancien étudiant de Guillaume et premier abbé de Saint-Victor.

Patrice Sicard en 2001 et font apparaître quelques faits nouveaux, comme la pratique assez stable de la double recension, ou le fait qu'Hugues travaillait à plusieurs ouvrages à la fois [6]. Néanmoins, ces faits me paraissent probables :

1. Le *Didascalicon*, programme pour la lecture et l'étude des disciplines profanes et sacrées, est antérieur à l'été 1121 : il remonte donc au début de sa carrière [7].
2. La somme *De sacramentis*, que je crois inachevée, se rattache aux dernières années du Victorin, mort en février 1141 [8].
3. Entre le programme et la somme, se situent plusieurs ouvrages importants, comme le commentaire sur la *Hiérarchie céleste*, peut-être commencé vers 1125, mais dont la rédaction paraît s'être étalée sur une quinzaine d'années [9].

Commençons donc par ce que dit le *Didascalicon* sur la logique, avant d'examiner deux textes polémiques, dont l'un s'en prend nommément aux *vocales*.

1.1. Langage et réalité

Dans le *Didascalicon*, dont je cite la traduction du regretté Michel Lemoine, les chapitres consacrés au *trivium* recourent à des sources traditionnelles : Cicéron, Boèce et Isidore. Dans l'un d'eux, un passage emprunté à Boèce reçoit un relief particulier : Hugues y examine la correspondance entre le langage et la réalité :

> Les choses ne se comportent pas dans les raisonnements comme elles le font quand on manie des nombres. Dans ce dernier cas, en effet, tout ce qu'on trouve sur ses doigts, si on calcule correctement, se retrouve forcément aussi, et sans doute possible, dans la réalité : si on obtient cent par le calcul, c'est que nécessairement cent choses réelles correspondent à ce nombre. On n'observe rien d'équivalent dans une discussion, car ce que l'enchaînement des propos a inventé ne se trouve pas pour autant établi dans la nature [10].

6. Sur les questions de datation des ouvrages d'Hugues de Saint-Victor, l'ouvrage classique est Van den Eynde, Damien, 1960. Sur sa méthode, voir nos réserves dans Poirel, 2002, p. 131-150. Voir aussi Hugo de Sancto Victore, *De archa Noe*, et Sicard, 1993.
7. Poirel, sous presse b.
8. Poirel, 2004a.
9. Poirel, sous presse b.
10. « Neque enim sese res ut in numeris, ita etiam in ratiocinationibus habent. In numeris enim quidquid in digitis recte computantis euenerit, id sine dubio in res quoque ipsas euenire necesse est, ut si ex calculo centum contigerit, centum

Cette observation a une double conséquence. D'un côté, elle rend l'étude des arts du langage indispensable pour mener correctement quelque étude que ce soit sur les réalités naturelles ; de l'autre, elle pose la limite de leur efficacité.

En effet, le langage, antérieur à toute réflexion théorique sur lui-même, ne se ramène pas spontanément aux règles d'un discours et d'un raisonnement corrects. Un effort est donc requis a posteriori, pour « ramener à un art un usage qui devait sa naissance soit au hasard, soit à la nature » [11]. Mais, si c'est une chose de raisonner sur le discours et sa correction formelle, c'en est une autre d'affirmer que la « nature » se conforme au *sermonum decursus*, c'est-à-dire au mouvement, à la pente naturelle du discours. En d'autres termes, la structure du langage n'épouse pas nécessairement celle de la réalité. C'est pourquoi, tout en mentionnant une partie « démonstrative » de la logique, qui relève des philosophes, Hugues estime que le raisonnement, si bien conduit soit-il, parvient le plus souvent à des probabilités. De là viennent les critiques qu'il adresse à ceux de ses contemporains qui font à l'étude des énoncés une confiance exagérée.

1.2. Contre les « vocales »

Tel est le cas de l'opuscule 118 des *Miscellanea*, où le Victorin s'en prend à des *vocales* [12]. Ceux-ci posent en l'occurrence des sophismes pimentés de blasphèmes. Par exemple :

quoque res illi numero subiectas esse necesse est. Hoc uero non eque in disputatione seruatur. Neque enim quidquid sermonum decursus inuenerit, id in natura fixum tenetur », Hugo de Sancto Victore, *Didascalicon De studio legendi*, I, 11, p. 19, lignes 16-25, citant Boethius, *In Porphyrii Isagogen commentorum editio prima*, p. 138-139.

11. « Nec putandum est ideo logicam, id est sermocinalem dici, quod ante eius inuentionem nulli fuerint sermones, et quasi homines mutuas locutiones prius non habuerint. Erant prius et sermones communes et littere, sed nondum ratio sermonum et litterarum in artem redacta fuerat. Nulla adhuc recte loquendi uel disputandi precepta data erant. Omnes enim scientie prius erant in usu quam in arte. Sed considerantes deinde homines usum in artem posse conuerti et quod uagum fuerat et licentiosum prius certis regulis et preceptis posse restringi, ceperunt, ut dictum est, consuetudinem que partim casu, partim natura exorta fuerat, ad artem reducere, id quod prauum usus habebat emendantes, quod minus habebat supplentes, quod superfluum habebat resecantes, et de cetero singulis certas regulas et precepta prescribentes », Hugo de Sancto Victore, *Didascalicon De studio legendi*, I, 11, p. 21, lignes 7-20.
12. Le texte complet est édité en appendice.

– « Ce qui est partout est ici ; Dieu est partout ; donc Dieu est ici », « ici » renvoyant à un lieu rempli d'ordures ;
– « Dieu veut tout ce qui est bon ; se marier est une bonne chose ; donc Dieu veut se marier » ;
– « Dieu aime chacune de ses créatures ; donc Dieu aime cette créature », c'est-à-dire les vins forts, etc.

Un Bernard de Clairvaux aurait crié au sacrilège et à l'hérésie. Hugues, tout en exprimant sa mauvaise humeur contre les « inepties des sots », essaie cependant de résoudre le problème qu'ils posent, dans le respect à la fois de la rigueur logique et de la décence théologale : « Allons-nous tout nier ? Ou allons-nous tout admettre ? Le premier parti s'oppose à la vérité, le second à la pureté ».

La solution qu'il propose consiste à distinguer deux façons de prédiquer : l'une, générale, s'applique à Dieu : « Dieu aime tout » ; l'autre, particulière, s'applique à l'homme : « tu aimes ceci, tu aimes cela ». En outre, Hugues fait entrer en jeu le contexte extralinguistique du raisonnement :

> Pourquoi est-ce que je ne dis pas ceci de toi pareillement ? À cause de toi. Je pourrais certes le dire avec raison, si tu pouvais le comprendre sainement. Mais tu as pris l'habitude de comprendre cela à propos de toi. C'est pourquoi, à cause de toi, je ne dis pas cela à propos de Dieu, pour éviter qu'en entendant cela tu ne penses qu'est dit à son propos ce qui est dit à propos de toi. C'est pourquoi je t'épargne et je distingue l'énoncé, pour que tu ne penses pas que la réalité est commune.

Les *vocales*, tels qu'ils sont visés par ce texte, sont ceux qui s'attachent aux mots seulement, sans regarder au-delà les choses qu'ils signifient (*qui ad sonos vocum pendent*, *qui sonos vocum sine sensu diiudicant*, voir ci-dessous, lignes 7-8) ; ce sont ceux qui disent : *Sequere cursum sermonis*, c'est-à-dire qui se laissent entraîner à la dérive par le « cours », presque le débit, de leur discours et de leur raisonnement, sans introduire les nécessaires correctifs qu'impose la réalité considérée, Dieu en l'occurrence. Bref, ce sont des logiciens uniquement spécialisés dans leur discipline et sans formation véritable à la *doctrina sacra*, on dirait plus tard des artiens qui transgressent les frontières entre facultés et, de ce fait introduisent dans les études théologiques des méthodes qui ont certes leur rigueur propre (Hugues parle de « vérité » pour le discours des *vocales*), mais doivent, transférées en théologie, être adaptées, interprétées et contextualisées : d'abord suivant la *res*, l'objet du discours (nos énoncés n'ont pas le même sens à propos de Dieu qu'à propos de nous), ensuite suivant le destinataire (cet énoncé n'est pas faux en soi,

mais il y a plusieurs façons de le comprendre, selon les présupposés de celui qui le reçoit).

Faut-il comprendre que sont visés ici des personnages réels ? Il est bien difficile de trancher cette question [13]. Ce qui est du moins dénoncé dans ce texte, comme plus généralement dans divers passages analogues d'Hugues de Saint-Victor, c'est me semble-t-il le rêve d'une langue parfaite, univoque et transparente à la réalité, en sorte qu'on pourrait en travaillant simplement sur des énoncés progresser dans la connaissance de ce qu'ils signifient. Bien sûr, la théologie, ou plutôt cette partie de la *doctrina sacra* qui est en train de se constituer en discipline autonome, consiste très largement en un labeur sur des énoncés faisant autorité : Bible, symboles de foi, Pères de l'Église ; mais elle ne s'y réduit pas. La théologie naissante au XII^e^ siècle n'est pas un simple travail d'explication des textes, dans lequel on construirait le dogme à coup d'arguments d'autorité, en exploitant les ressources du *trivium* pour cimenter entre elles les sentences des textes sacrés, en bouchant leurs fissures et en émoussant leurs contradictions. Pour Hugues, le travail du *lector sacer* va bien au-delà : une fois qu'avec l'aide du *trivium* on a élucidé les difficultés soulevées par le texte biblique, il convient, dans une seconde étape, d'aller droit à l'essentiel, de former en soi une synthèse minimale, organique, de la foi chrétienne, pour ensuite la développer et l'affiner, en intégrant peu à peu toutes les lectures ultérieures [14]. Le travail sur les mots est donc fondamental, et Hugues en a réaffirmé la valeur face aux allégoristes

13. Nous remercions John Marenbon et Sten Ebbesen de nous avoir signalé lors des discussions qu'au siècle suivant de tels arguments sont devenus des lieux communs, pour lesquels la question d'attribution n'a pas de sens. Naturellement, il est permis de se demander s'il en était déjà de même dans la première moitié du XII^e^ siècle, d'autant que le contexte de la sentence est clairement polémique et que des textes analogues – ceux qu'on citera ci-dessous – montrent qu'Hugues s'en prend à des adversaires réels. Cela dit, lui-même pourrait aussi avoir caricaturé leur pensée pour mieux la réfuter, ou, ce qui revient au même, monté en épingle les absurdités d'un maître ou étudiant médiocre, afin de montrer jusqu'où peut aller une concentration trop exclusive sur la question du langage en théologie.

14. « Debet siquidem prudens lector curare, ut, antequam spatiosa librorum uolumina prosequatur, sic de singulis que magis ad propositum suum et professionem uere fidei pertinent instructus sit, ut, quecumque postmodum inuenerit, tuto superedificare possit. Vix enim in tanto librorum pelago et multiplicibus sententiarum anfractibus, que et numero et obscuritate animum legentis sepe confundunt, aliquid unum colligere poterit, qui prius summatim in unoquoque, ut ita dicam, genere aliquod certum principium firma fide subnixum, ad quod cuncta referantur, non agnouit », Hugo de Sancto Victore, *Didascalicon De studio legendi*, VI, 4, p. 120, lignes 3-17. Voir à ce sujet la comparaison que nous avons esquissée entre les méthodes de Pierre Abélard et Hugues de Saint-Victor dans l'article Poirel, Dominique (sous presse a).

outrés, mais il n'est que fondamental. Au-dessus de lui s'élève la méditation sur les *res* de l'Écriture.

1.3. Contre ceux qui s'en tiennent aux mots

Un autre passage, dans le *De sacramentis*, parle de ceux qui se trompent en « adhérant aux mots seuls » [15]. David Luscombe a fait à son propos cette remarque : « No characterization of Abelard's methods, even those of J. Cottiaux and J. Jolivet, surpasses in its accuracy what Hugh says here » [16]. Or que dit Hugues dans ce passage ? « Ils cherchent si cette expression est bonne, si cette expression doit être recue, si cette expression doit être approuvée » [17]. Même dans cette diatribe, Hugues n'a garde de condamner le travail sur les mots : cette étape est indispensable puisque, dit-il : « l'homme… ne sait à peu près rien comprendre sinon *ce* qu'il sait dire, et de *la façon* dont il sait le dire » [18]. Toutefois, en bornant leur recherche au stade du discours, les théologiens qu'il vise s'enferment dans une voie sans issue ou, comme il dit, une *magna involutio dicendi*, un grand « enveloppement » ou « enroulement » du discours. Ils se prennent en quelque sorte les pieds dans les mots. On notera que la racine *involvere* revient un peu plus loin, à propos des *verborum involucra*, ce qui pourrait être une pierre dans le jardin de certains maîtres contemporains, à Chartres ou à Paris [19].

15. « Hic autem quidam tam multipliciter delirasse inueniuntur, solis uerbis adhaerentes, ut non facile uerborum inuolucra iudicari potuissent, nisi in fine error se manifestus ostenderet », Hugo de Sancto Victore, *De sacramentis christianae fidei*, II, I, 11, col. 406C.
16. Luscombe, 1969, p. 192.
17. « Quaerunt hi quotidie homines quid dicendum sit, et quid credendum raro. Quaerunt an locutio illa bona est, et an locutio illa recipienda est, et an probanda est locutio illa », Hugo de Sancto Victore, *De sacramentis christianae fidei*, II, I, 11, col. 405C.
18. « Magna inuolutio dicendi est circa haec ; et laborat homo in suo, qui pene nichil intelligere nouit, nisi hoc et secundum hoc quod dicere nouit. […] In moneta uerborum positi sunt, et concurrit multitudo magna sermonum, et infinita perplexio ; quia iudicium spiritus a littera trahere uolunt, non iudicium litterae a spiritu. Nesciunt enim quia spiritus litteram iudicare debet, non littera spiritum. Sicut scriptum est : "Spiritualis iudicat omnia, et ipse a nemine iudicatur" [I Cor. II]. Laborant ergo in iudicio dicendi, quia spiritum non habent intelligendi. Volunt habere iudicium, et spiritum habere nolunt, sine quo recte iudicare non possunt. Propterea laborant in dicendo, et ueniunt alia et alia dicenda de illo quod unum intelligendum eum », Hugo de Sancto Victore, *De sacramentis christianae fidei*, II, I, 11, col. 405CD.
19. Sur les notions proches d'*involucrum* et d'*integumentum*, voir Chenu, 1955 ; Jeauneau, 1957 ; voir aussi Dahan, Goulet (ed.), 2005.

Quoi qu'il en soit, pour Hugues la réflexion passe certes par les mots, c'est pour elle un passage nécessaire, mais pour aboutir elle doit viser plus loin que les mots, sans se laisser induire en erreur par les conditionnements d'un langage à la fois indispensable et insuffisant. La logique garde toute son importance et son efficacité, mais à condition que lui soit conservé son caractère instrumental. Faute de quoi, elle risque d'être contre-productive, par exemple comme lorsque le logicien, devenu théologien amateur, multiplie les concepts sur un Dieu qu'il faut avant tout comprendre dans son unité : *veniunt alia et alia dicenda, de illo quod unum intelligendum est.* La prolifération des néologismes, la recherche d'une langue technique, univoque, spécialisée en théologie, comme pour traiter la doctrine chrétienne de façon scientifique, *more geometrico*, est donc pour Hugues une illusion. On ne parlera pas plus adéquatement de Dieu en forgeant des termes neufs, puisque le langage humain, façonné à partir des réalités sensibles, est inévitablement excédé par les réalités spirituelles dont il traite. Bref, à propos de celles-ci, l'homme est myope, et le jargon théologique est un emplâtre qui se prendrait pour une lunette.

2. LE DISCOURS DE L'EXTRÊME

Mais alors, comment dire Dieu ? Cette question du langage théologique traverse le commentaire d'Hugues sur la *Hiérarchie céleste* et en fournit peut-être même le fil conducteur, bien plus me semble-t-il que la réflexion sur les anges.

2.1. Comment dire Dieu ?

Commentant le chapitre II, relatif aux images semblables et dissemblables, notre exégète s'efforce de fonder la légitimité d'un discours sur l'ineffable, en un passage qui peut aussi être lu comme un exemple de la manière dont le Victorin se sert des ressources du langage pour résoudre une difficulté spéculative. Avec une grande économie de concepts, Hugues joue de mots simples, en particulier des prépositions, pour définir non pas les réalités dont il traite, mais leurs relations :

> Donc l'esprit humain peut saisir quelque chose *à propos de lui* (*de ipso*), mais ne peut le saisir *lui* (*ipsum*) ; et la langue humaine peut dire quelque chose *à propos de lui*, mais ne peut le dire *lui*. Et pour autant il ne faut pas estimer faux ce qui est dit *à propos de lui*, car ce qui est dit est seulement *à propos de lui* et n'est pas *lui* ; et ce qui est pensé *à propos de lui* n'est pas vain, car ce qui est pensé est seulement *à propos de lui* et n'est pas

lui ; en effet on dit le vrai et on pense la vérité, qui ainsi conduit *vers lui* (*ad ipsum*), même si elle subsiste plus sublimement et plus excellemment *en lui* (*in ipso*) [20].

De ipso, *ad ipsum*, *in ipso*, *ipsum* : cette progression signifie bien que le langage théologique, même s'il ne parvient pas à rejoindre ce qu'il recherche, est néanmoins capable d'avancer et de tendre vers la réalité divine, si transcendante soit-elle. À défaut de pouvoir signifier Dieu, il est donc capable de le désigner. Cela n'est pas rien et, ajoute Hugues, ce n'est ni « vain », ni « faux », du moment qu'on garde à l'esprit que ce qui est dit n'atteint pas Dieu lui-même, mais tourne autour de lui et tend vers lui. En ce sens, l'imperfection du langage humain n'est pas un obstacle à surmonter, mais une distance à parcourir, à condition de l'avoir d'abord reconnue puis acceptée. Hugues s'efforce donc de tenir ensemble ces deux lignes de pensée : oui, tout discours humain sur Dieu est inadéquat ; oui cependant, le discours sur Dieu est vrai, s'il tient compte de cette nécessaire inadéquation et si l'on en garde vive la conscience.

D'abord, Hugues fait effort pour convaincre son lecteur, dans la tradition du *De magistro* d'Augustin, que le fait d'avoir un mot pour désigner Dieu ne préjuge en rien du contenu de signification que nous lui associons. Ce n'est pas parce que nous sommes capables de le nommer, que le nom que nous lui assignons nous rend aptes à connaître ce qu'il est :

> Donc tout ce qu'on dit de Dieu qu'il est, est dit d'après ce qui peut être dit et pensé, puisqu'on ne peut le dire autrement. Et tout ce qui peut être dit et pensé est plus petit que Dieu et au-dessous de lui. Ceci même que l'on dit, « Dieu », est plus petit, et cela ne dit pas cela même qu'est Dieu, car qui dit quelque chose le dit d'après quelque chose, et il pense ce qu'il dit et selon ce qu'il dit […]. « J'ai pensé », dis-tu, « ce qui est au-dessus de tout ». Et cela, qu'est-ce ? Si tu peux penser ce qu'est cela, tu peux dire cela. Mais si tu ne peux le penser, tu ne peux le dire, car on ne peut dire ce qui ne peut être pensé. Tu as dit « Dieu ». Et qu'est-ce que Dieu ? Que penses-tu ou comment le penses-tu lorsque tu dis « Dieu » [21] ?

20. « De ipso igitur mens humana aliquid capere potest, ipsum non potest ; et lingua humana de ipso aliquid dicere potest, ipsum non potest. Nec iccirco tamen falsum estimandum est quod de ipso dicitur, quoniam de ipso tantum est et non ipse quod dicitur ; neque uanum quod de ipso cogitatur, quoniam de ipso tantum est et non ipse hoc quod cogitatur, quoniam uerum dicitur et ueritas cogitatur, quae sic ducit ad ipsum, quamuis sublimius et excelsius consistat in ipso », Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionisii*, III-II, col. 974A. Nous donnons le texte d'après notre edition critique, à paraître au *Corpus Christianorum*.
21. « Ergo omne quod dicitur de Deo quia est, secundum id dicitur quod dici et cogitari potest, quoniam aliter dici non potest. Et omne quod dici et cogitari potest,

Avec cette question insistante : que penses-tu quand tu dis « Dieu », Hugues opère ainsi une critique radicale de toutes les représentations associées à ce mot : qu'elles dérivent d'étymologies traditionnelles ou de l'action créatrice de Dieu : « Tu penses ce qu'il a fait, et tu ne penses pas ce qu'est celui même qui l'a fait. Tu n'as pas encore atteint ce que tu avais promis : penser et comprendre ce qu'est Dieu » [22].

Toutefois, après avoir réduit son interlocuteur à *quia*, Hugues lui donne en partie raison : tout ce qu'on dit à propos de Dieu n'est pas sans valeur :

> Tout ce que tu dis est plus petit, et lui-même n'est pas tout ce que tu dis à son propos ; et pourtant c'est à son propos que tu le dis, non pas en sorte d'arriver jusqu'à lui, mais de t'en approcher. Car c'est déjà beaucoup pour l'homme d'aller maintenant vers lui, même s'il ne lui est pas donné d'y parvenir [23].

Avant la vision béatifique où Dieu se révélera pleinement, l'homme doit se contenter des approximations, des images, des ressemblances imparfaites, qui peuvent certes montrer la direction, mais non mener à destination.

> Maintenant tout est image, et l'image elle-même est loin de la vérité, et pourtant elle fait ce qu'elle peut comme image et elle tourne l'esprit vers [Dieu] sans conduire jusqu'au bout. Car c'est là tout ce qu'elle peut en nous, c'est là tout ce que nous pouvons en elle, car elle-même ne peut montrer davantage, ni nous ne pouvons comprendre autre chose [24].

Non seulement ces représentations pointent vers Dieu, mais jusqu'à un certain point elles en tiennent lieu, compte tenu des limites du langage humain. De fait, nous employons à propos de Dieu des mots comme « esprit », « sagesse », « amour », que l'on admet en pratique,

minus est et infra est quam quod Deus est. Ipsum hoc quod dicitur "Deus", minus dicitur, et ipsum hoc non dicitur quod est Deus, quia qui aliquid dicit, secundum aliquid dicit, et cogitat quod dicit et secundum quod dicit. Nominas "Deum" et duas sillabas formas et totum dixisse putas quod est. Quid cogitasti ? Quod enim cogitasti, hoc dixisti. – Cogitaui, inquis, quod supra omnia est. – Hoc quid est ? Si cogitare potes quid est, hoc dicere potes. Si autem cogitare non potes, dicere non potes, quia quod non potest cogitari non potest dici. Dixisti "Deus". Et quid est Deus ? Quid cogitas aut quale cogitas cum dicis "Deus" ? », Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionisii*, III-II, col. 976BC.

22. « Cogitas quod fecit, et non cogitas quod est ipse qui fecit. Nondum adhuc attigisti quod spoponderas, ut cogites et intelligas quod est Deus », Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionisii*, III-II, col. 976D.
23. « Minus est totum hoc quod dicis, et non est hoc totum ipse de quo dicis ; et tamen de ipso hoc dicis, non ut accedas ad ipsum, sed ut ipsi appropinques. Magnum enim est homini nunc ad ipsum ire, etsi non detur peruenire », Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionisii*, III-II, col. 977A.
24. Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionisii*, III-II, col. 977A.

non qu'ils soient adéquats : mais, de fait, ils sont les moins inadéquats parmi ceux dont nous disposons. Tel le mot « esprit ». Si l'on y réfléchit un peu, ce mot est particulièrement inadapté, puisque les autres esprits dont nous parlons, l'âme ou l'ange, sont des créatures et que la distance entre elles et Dieu est infiniment supérieure à ce qui les sépare du corps. En disant « Dieu est esprit », nous concevons des représentations à peine moins grossières que si nous disions « Dieu est corps » [25].

> Et pourtant, parce qu'on ne peut rien dire d'autre, on dit ceci, pour ne pas être à rien dire, là où il faut bien dire quelque chose. Et l'on ne peut dire ce qu'il est ; ou, si on peut le dire, on ne peut le comprendre. Voilà donc ce que l'on dit, et la vérité le tolère à son sujet et elle nous recommande cela à la place de la vérité, à nous qui ne pouvons pas encore saisir la vérité même [26].

Ici-bas :

> les figures demeurent et parmi elles certaines sont éloignées et il apparaît qu'elles sont une ressemblance seulement ; certaines sont proches et sont accueillies comme à la place de la vérité, alors qu'elles ne sont que des signes de la vérité et non pas la vérité. En elles, s'il n'y a rien de plus qu'elles pour l'atteindre, la vérité nous fait cette concession et ne considère pas qu'il y ait impossibilité. Mais si elles sont proches et

25. « Est autem alia natura incorporea magis uicina Deo, inter quam ac Deum nulla alia media est natura ; et haec ad similitudinem magis accedit, quamuis et ipsa a ueritate longe sit. Secundum hanc itaque a nobis altissimam naturam, ad Deum nobis sublimis similitudo formatur cum dicitur Deus "spiritus" et "sapientia" et "ratio" et "amor", quia anima spiritus est, et angelus spiritus est, et in ipso spiritu ratio et sapientia et amor est. Et nouimus quid sit spiritus, quantum animam nouimus et angelum nouimus, et per animam angelum nouimus quantum nosmetipsos nouimus, quamuis et hoc modicum sit et uix dici possit cognitio. Cum ergo audimus quia "Deus spiritus est", cogitamus animam et angelum, et estimamus similitudinem, quoniam tale aliquid Deus est qualis anima est et angelus, quia anima et angelus spiritus est ; et nescimus quam longe hoc est a ueritate incomprehensibilis excellentiae. Qui enim diceret corpus spiritum, falsum diceret, quoniam corpus spiritus non est, nec spiritus corpus. Qui ergo hoc diceret, iure reprehenderetur et ueritati contrarius iudicaretur. Et tamen qui dicit Deum esse spiritum, uerum dixisse estimatur, nemo illum falsitatis arguit, cum tamen magis uicina sint natura et conditione corpus et spiritus quam spiritus et Deus. Hic enim utrumque creatura est, et utrumque comprehensibile est et mutabile utrumque et finitum ; illic autem unum quidem aeternum est, aliud temporale ; unum immensum, aliud comprehensibile ; unum semper idem manens, aliud mutabile ; unum sub scientia cadens, aliud incogitabile. », Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionisii*, III-II, col. 977C-977D.

26. « Et tamen, quia aliud dici non potest, hoc dicitur, ne nichil dicatur ubi aliquid dicendum est. Et dici non potest quod est, uel, si dici potest, intelligi non potest. Hoc ergo dicitur et tolerat hoc ueritas de se, et commendat hoc nobis pro ueritate, qui ipsam adhuc ueritatem capere non possumus », Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionisii*, III-II, col. 978A.

> semblables, sans être pourtant toutes proches, et qu'il apparaisse quelque chose de plus sublime pour manifester la vérité, la vérité ne souffre pas d'être abaissée jusqu'à elles selon la propriété, puisque de l'autre côté elle se montre plus parfaitement, prouvant qu'elle n'y est ici-bas que par ressemblance. Mais en ce qu'il y a de plus sublime et que rien ne dépasse en hauteur vers elle, il n'apparaît pas autre chose par quoi l'on prouve que c'est une figure, et il faut bien l'accepter tel qu'il est puisqu'autre chose n'est pas donné, en attendant que vienne ce qui est parfait [27].

Bref, tout en se ralliant sans réserve à l'apophatisme dionysien, Hugues en modère l'application pratique. Tout discours humain sur Dieu est impropre et inadéquat, mais ce n'est pas grave, la vérité elle-même le tolère, du moment que ce discours est le plus propre et le plus adéquat de ce qu'il est possible à l'homme de penser et d'exprimer. Sa réponse à la question d'un discours sur Dieu exprime donc un effort pour concilier la doctrine du pseudo-Denys, qui tient pour inadéquat tout discours sur Dieu, avec cette conviction chrétienne, donc également dionysienne, que le meilleur discours sur Dieu, c'est encore celui de Dieu, c'est le discours des Écritures où l'on lit notamment que « Dieu est esprit » (Ioh. 4, 24).

2.2. Comment distinguer les chœurs angéliques ?

Dans le même commentaire sur la *Hiérarchie céleste*, Hugues est confronté à une question non moins délicate, qui porte sur le nom des catégories d'esprits célestes. Avant le XII^e^ siècle, on admettait en Occident, à la suite de Grégoire le Grand, que les noms de chœurs angéliques correspondent à une diversité de fonctions, et non de natures [28]. Or la doctrine dionysienne, telle que le Victorin la redécouvre, professe un étagement strict des natures aussi bien que des fonctions : selon qu'il est plus ou moins proche de Dieu, chaque chœur

27. « Nunc ergo usque adhuc manent figurae et ex ipsis quaedam longe sunt, et apparet quod sunt similitudo tantum ; quaedam uero prope sunt et accipiuntur quasi pro ueritate, cum sint tantum signa ueritatis et non ueritas. In quibus quidem, si nichil altius fuerit ad ipsam, concedit hoc ueritas nobis et non reputat impossibilitatem. Si autem propinquae fuerint et consimiles, proximae tamen non fuerint, et appareat aliud sublimius ad ueritatem manifestandam, non patitur ueritas ad ipsas deduci secundum proprietatem, quoniam in altero perfectius se demonstrat in quo probat se hic esse tantum per similitudinem. In illo uero supremo quo altius nichil est ad ipsam, non apparet alterum quo figura probetur, et iccirco ipsum sic accipere opportet ut est, quoniam aliud non datur, donec ueniat quod perfectum est », Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionisii*, III-II, col. 978AB.
28. Sur la différence entre les deux angélologies principales du Moyen Âge latin, celle de Grégoire le Grand et celle du pseudo-Denys l'Aréopagite, et le passage progressif de l'une à l'autre au XII^e^ siècle, voir notre article Poirel, 2003.

angélique est plus ou moins excellent dans son être comme dans son action. Chaque nom de chœur angélique devrait donc lui être exclusivement réservé. Toutefois ce principe hiérarchique se heurte à un certain désordre irrépressible des textes bibliques.

Par exemple, alors qu'au sens strict le nom d'« anges » désigne un des neuf chœurs angéliques (le plus bas, celui qui est en contact avec les hommes), en un autre sens il s'applique à l'ensemble des catégories d'essences célestes, toutes catégories confondues. À cette objection, le pseudo-Denys apportait une réponse cohérente : en vertu des principes hiérarchiques qui fondent son système, tout nom d'une catégorie inférieure peut être adopté par une catégorie supérieure. En effet, les mêmes dons divins se répandent en cascade, d'ordre en ordre, à travers toute la hiérarchie céleste, chaque catégorie les recevant selon sa capacité. Or, comme cette capacité décroît de haut en bas, à mesure qu'on s'éloigne de Dieu, les esprits supérieurs ont toutes les perfections des inférieurs, à un degré plus élevé. Il est donc juste qu'ils puissent aussi porter leurs noms. Voilà pourquoi le nom d'ange est à la fois spécifique et commun : puisque les anges, au sens strict, forment la catégorie la plus basse, toutes les catégories supérieures ont plus pleinement leurs perfections et peuvent donc assumer leur nom.

Cependant cette solution soulève à son tour une difficulté, plus grave même. Si les esprits supérieurs possèdent toutes les perfections des inférieurs, ceux-ci n'ont plus rien de distinctif qui permette de les nommer. Si tous les noms conviennent aux esprits les plus hauts,

> il ne reste rien de singulier aux ordres inférieurs et suivants d'où ils puissent obtenir une appellation propre et apte à les distinguer parmi tous les autres. Aussi faut-il examiner avec soin comment ces deux affirmations sont vraies à la fois : que les supérieurs possèdent de façon universelle et excellente les illuminations et dons des ordres inférieurs, et que pourtant ils ont tous quelque chose de propre et de spécifique, d'où ils peuvent être désignés par une appellation propre et distinctive [29].

29. « Sed oritur non contempnenda questio et quae magnam animo confusionem inducat, si ratione adhibita discussa non fuerit. Si enim, ut dictum est, in illa caelesti dispositione singuli quique ordines ex ea proprietate singulares cognominationes trahunt in qua ceteris excellentiores esse comprobantur, cum subiectorum ordinum omnes illuminationes et uirtutes superiores uniuersaliter et excellenter possideant, nichil suppositis consequentibusque ordinibus singulare relinquitur ex quo propriam discretamque inter ceteros cognominationem sortiantur. Vnde oportet diligentius considerare quemadmodum utrumque simul uerum sit, quia uidelicet subiectorum ordinum superiores uniuersaliter et excellenter illuminationes et dona possident, et tamen singuli quique aliquid proprium ac speciale retinent, unde propria discretaque appellatione signari ualent », Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionisii*, V-v, col. 1023C-1024A.

La solution que propose Hugues est ingénieuse, mais elle s'obtient en décrochant totalement le nom de sa signification propre pour en faire une désignation purement conventionnelle. Puisque les dons divins sont plus ou moins élevés, selon une échelle parallèle à celle des essences célestes, Hugues suggère que la première catégorie d'esprits angéliques tire son nom du premier don divin, la seconde du second, la troisième du troisième, et ainsi de suite jusqu'à la fin [30]. Ainsi, les séraphins, qui sont l'ordre le plus élevé, tirent leur nom de la charité, non qu'ils participent à ce don plus qu'à tous les autres, puisque c'est à tous les dons également qu'ils participent plus que les autres ordres, mais parce que, suivant saint Paul, parmi tous les dons divins elle est « la voie plus excellente » [31], de même qu'eux sont l'ordre le plus excellent. Ensuite, les chérubins, qui sont le deuxième ordre selon une échelle descendante, tirent leur nom de la sagesse, non pas qu'ils participent à ce don plus qu'à tous les autres, ni qu'ils y participent plus que n'y participent les autres chœurs angéliques (au contraire, on vient de voir que les séraphins y participent plus qu'eux, comme à tous les dons divins), mais parce que c'est le deuxième don, comme eux-mêmes forment le deuxième ordre angélique. Il en va de même pour les trônes, troisième ordre d'esprits célestes, qui participe donc logiquement au troisième don divin, c'est-à-dire au jugement, et ainsi de suite pour toutes les autres catégories d'essences spirituelles.

En principe, tous les noms d'ordre devraient convenir proprement aux seuls séraphins, puisque ce sont eux qui ont au plus haut degré les dons signifiés par ces dons ; ou même mieux, ils ne devraient convenir qu'à Dieu, puisque lui seul possède en plénitude les perfections dont ces dons participent. En sens inverse, les esprits inférieurs ne devraient avoir ni don ni nom en propre qui les mette à part, puisque les séraphins et a fortiori Dieu ont tout ce qu'ils ont. La seule chose qui les distingue, c'est un certain degré, décroissant à mesure qu'on s'éloigne

30. « Scimus enim teste Scriptura quod inter omnia uirtutum dona caritas excellit. Propter quod consequens erat ut ille ordo qui omnium eminentissimus est a caritate sola singularem sumeret in sui discretione appellationem, quamuis et alia quoque dona uirtutum excellentius possideret, a quibus appellationem et uocabulum sumere potuisset. Quia autem cognitio ueritatis post amorem uirtutis proxima dignitate cognoscitur, iccirco ab ipsa qui dignitate secundi sunt post primos angelici spiritus merito cognominantur. Iudicium autem discernendae ueritatis, quia sententiam adhuc quasi dubiam habere uidetur et suspensam, quodammodo minus perfecta cognitione apparet ; et iccirco, quia ipsum post plenam contemplationem, in qua ueritas non queritur sed habetur, ad eandem ueritatis summae cognitionem respicit, tercio post duos priores ordini nomen dedit », Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionisii*, V-v, col. 1024BC.

31. « […] et adhuc excellentiorem uiam uobis demonstro », I Cor. 12, 31.

des séraphins, dans la possession des mêmes dons divins, inégalement mais communément partagés par tous les esprits célestes. Les noms d'ordres angéliques sont donc vidés de tout sens propre et sont pour Hugues des équivalents de nombres ordinaux : premier, deuxième, troisième, etc. Moyennant quoi, notre exégète parvient à concilier le donné des Écritures avec les affirmations principales du texte qu'il commente.

Bref, en se livrant dans son commentaire sur la *Hiérarchie céleste* à une réflexion sur le discours de l'extrême, Hugues est parvenu, sur Dieu et les anges, à des conclusions qui ne sont pas sans effet sur sa conception du langage. Outil imparfait mais irremplaçable, le langage naturel, mieux qu'un jargon logiquement ou théologiquement pur, peut servir, sinon à signifier les réalités invisibles, du moins à les désigner de façon conventionnelle, à condition qu'on lui concède consciemment une certaine souplesse, en particulier sur la question de la propriété.

3. DU PROPRE À L'APPROPRIATION

Dans une langue propre, stricte, rigoureuse, les réalités signifiées se rangent sagement dans les ensembles gigognes des genres et des espèces, au moyen de la différence générique, spécifique ou numérique. La propriété des mots reflète alors la stabilité d'un ordre logique, qui a son fondement dans la réalité. Or, à partir de son commentaire de la *Hiérarchie céleste*, Hugues abandonne en partie ce cadre mental et « joue » avec la notion de propriété, comme s'il avait perdu une certaine confiance dans la capacité du langage à épouser naturellement la réalité. Un des traits les plus récurrents de cette attitude nouvelle consiste en la flexibilité avec laquelle il emploie une même notion dans des sens plus ou moins larges, soit qu'il « approprie » à une seule réalité une notion commune de plein droit à plusieurs, soit qu'à l'inverse il « communique » à plusieurs réalités une notion qui, à l'origine, était propre à une seule. Cette alternance du « propre » et du « commun » n'est pas de sa part une négligence, car elle est explicite ; elle nous paraît la marque d'une influence dionysienne :

D'abord, elle traduit une conscience plus vive de l'inadéquation foncière du langage, à propos surtout des réalités spirituelles. À défaut de pouvoir les signifier, on se contente alors de les viser. On a vu, touchant les anges, comment les noms qui désignent leurs catégories jouissaient d'une surprenante élasticité : les noms d'« anges », mais

aussi de « vertus », voire de « séraphins » sont tantôt propres à une catégorie unique, tantôt communs à la totalité des esprits célestes.

Ensuite, cette oscillation dynamique entre des ensembles gigognes, mais variables quant à leur périmètre, est à rapprocher de la métaphysique dionysienne de l'un, en particulier de la théorie selon laquelle l'un sort de lui-même sans cesser de rester un, pour se communiquer à plusieurs, avant de réunir en lui toutes les réalités qui font retour vers lui.

Prenons par exemple le *De tribus diebus*, qui date du début de la carrière intellectuelle du Victorin. À plusieurs reprises, Hugues y oppose nettement ce qui est dit « proprement » à ce qui est dit « improprement ». Par exemple, lorsque nous attribuons à un roi une action qui est accomplie, non pas par lui, mais sur son ordre, ou lorsqu'on dit qu'une personne « touche » ce qu'elle ne touche pas directement, mais seulement par l'intermédiaire d'un bâton ou d'une pierre qu'elle jette, « en tout cela, on ne dit rien proprement, car on attribue à l'un ce qui est opéré par l'autre » [32]. On remarquera que le dernier exemple n'est pas sans évoquer la discussion que raille Jean de Salisbury dans le *Metalogicon* pour savoir si un cochon emmené au marché est tenu par l'homme ou par la corde [33] (I, 3).

3.1. La notion de sacrement

Dans le *De sacramentis*, cette opposition tranchée entre des discours propre et impropre laisse la place à une gradation entre le plus ou moins propre. Ainsi, énumérant les diverses catégories de « sacrements », Hugues les distingue selon qu'ils consistent dans des choses comme le baptême, dans des actions comme le signe de croix, ou dans des paroles comme l'invocation de La Trinité. Or, conclut Hugues, « alors que l'on accomplit des sacrements selon ces trois façons », ce

32. « Neque enim ut homo ad operandum aliena uirtute Deus indiget, quia homo alieno saepe adminiculo perficit, quod facere propria uirtute non ualet. Vnde, secundum quandam loquendi consuetudinem, illic homo aliquando operari dicitur, ubi per semetipsum absens esse non dubitatur, quemadmodum cum rex, in ciuitate sua residens, procul cum hostibus confligere, uincere, uel superari perhibetur, quia milites eius, uolente ipso et iubente, confligunt, uincunt uel superantur. Tale est cum quis in rem eminus positam uel uirgam extendit uel lapidem iacit, et tangere dicitur quicquid uel lapis uel uirga tetigerit. Multa quidem sunt talia, sed horum omnium nichil proprie dicitur, quia alteri tribuitur quod alter operatur », Hugo de Sancto Victore, *De tribus diebus*, p. 45-46.

33. « Insolubilis in illa philosophantium scola tunc temporis quaestio habebatur, an porcus qui ad uenalicium agitur, ab homine an a funiculo teneatur », Iohannes Saresberiensis, *Metalogicon*, I, 3, p. 17.31-33.

sont les premiers que, dit-il, « on appelle *plus proprement et principalement* des sacrements » [34]. La notion de sacrement ne correspond pas à une espèce, à l'intérieur d'un genre « rite » qui la dépasserait, en sorte que certaines actions liturgiques seraient dites des sacrements proprement, d'autres improprement ; mais il y a pour Hugues des sacrements au sens le plus fort, ceux qui sont au cœur de la liturgie, puis des sacrements en un sens affaibli, dérivé, en un sens non pas impropre mais moins propre, car ils se rapportent aux premiers et prennent sens par rapport à eux. Tous ces sacrements doivent eux-mêmes être référés à l'unique sacrement par excellence, qu'Hugues nomme ailleurs le « sacrement des sacrements », et qui est l'Incarnation du Verbe [35]. Une notion unique se réfracte donc par ondes dynamiques et concentriques : partant du centre de la foi chrétienne, elle se propage à des réalités de plus en plus nombreuses et périphériques. L'ordre du langage est comme bouleversé, pour épouser le mouvement rayonnant d'une sorte de diffusion de soi divine et d'expansion hiérarchique du Verbe incarné.

3.2. Les appropriations trinitaires

Plusieurs exemples illustrent l'application à d'autres questions théologiques de ce « plus ou moins propre ». Le plus connu est celui des « appropriations trinitaires ». Vers 1120, Hugues et Abélard ont tous deux écrit sur l'application aux trois personnes divines des notions de « puissance », de « sagesse » et de « bonté ». On sait que pour Abélard, il s'agit de propriétés des personnes divines, que l'Écriture nomme « Père », « Fils » et « Esprit saint », mais qui peuvent, eu égard au contexte, s'appliquer à la divinité commune. Or, sur ce point, Hugues tient une position inverse, qui par la suite deviendra classique : « puissance », « sagesse » et « bonté », dit-il, sont au contraire des attributs substantiels et communs aux trois personnes, mais que la tradition chrétienne a attribués « plus proprement » à chacune des personnes divines, pour des raisons qu'au fil du temps il a tendance à

34. « Porro sciendum est quod cum his tribus modis sacramenta conficiantur, illa tamen magis proprie et principaliter sacramenta dicuntur in quibus uirtus est per sanctificationem, et effectus salutis per operationem », Hugo de Sancto Victore, *De sacramentis christianae fidei*, I, IX, 6, col. 326D-327A.

35. « Primum dico non tempore sed dignitate quia ipsum est quasi sacramentum sacramentorum et propter ipsum omnia alia uel precedentia uel subsequentia sunt instituta », Hugo de Sancto Victore, *Sententie de diuinitate*, *Prologus*, p. 921, lignes 296-298.

atténuer, sans doute par réaction contre Abélard [36]. Dans le *De sacramentis*, ces raisons sont strictement négatives : c'est pour corriger des représentations trop humaines, qui risqueraient d'attribuer au Père une impotence sénile, au Fils une inexpérience juvénile, à l'Esprit saint une rigueur inflexible, qu'on dit le Père puissant, le Fils sage et l'Esprit bon [37].

Dans son *De Trinitate*, Richard de Saint-Victor assume et complète la doctrine hugonienne. Sans doute le premier, avec l'auteur anonyme des *Sententiae diuinitatis* [38], il emploie en théologie trinitaire la notion d'*appropriatio* pour signifier un glissement du commun vers le propre [39]. Notons que dans les textes de l'Antiquité et du haut Moyen Âge la notion d'*appropriatio*, dérivée de *proprius*, est souvent amalgamée avec celle d'*appropiatio*, dérivée de *prope*, et qui signifie une « approximation ». Cette oscillation entre deux mots de sens

36. Sur la question des appropriations trinitaires, voir Poirel, 2002, p. 261-423.
37. « Attribuitur Patri potentia, et Filio sapientia, et Spiritui sancto bonitas siue benignitas, et discernuntur quae communia sunt. In quibus non dicitur quidem quod non est, tamen quod est tacetur, ne credatur quod non est. Dicitur enim Pater potens et est Pater potens ; et non solus Pater, quia potens est Pater et Filius et Spiritus sanctus, et non tres potentes, sed unus potens, quia potentia una in natura una et substantia una. Et est Filius sapiens ; sed non solus, quia sapiens est Pater, et Filius, et Spiritus sanctus ; et non tres sapientes, sed unus sapiens, quia sapientia una in natura una et substantia una. Et dicitur Spiritus sanctus benignus et bonus, et est quidem benignus et bonus Spiritus sanctos ; sed non solus Spiritus benignus et bonus est, sed bonus est et benignus Pater, et Filius, et Spiritus sanctus ; nec tamen tres benigni et tres boni, sed unus benignus et unus bonus, quia benignitas una et bonitas una in natura una et substantia una. Sed cauit Scriptura conscientiae humanae ne erraret in Deo suo similia hominibus quae non erant in ipso arbitrans, quoniam ab omnibus sumpta erant uocabula quaedam, non ad omnem similitudinem sed ad significanda quae Dei erant supra homines. Et erat aliquid simile ibi, ne imitatio aliena esset, sed non totum, ne idem crederetur quod in tantum differebat. […] Sed ne putaretur prior Pater Filio sicut semper in hominibus est, et nunquam aliter esse potest nisi Pater Filium antecedat, propterea potens dictus est Pater non quod solus erat, quia potens erat et Filius et Spiritus sanctus ; sed solus dicendus erat potens, quia de ipso solo magis dubitari poterat quasi de priore et antiquo et annorum numerositate defecto. Et dictus est Filius sapiens, non quod solus erat, sed quia de ipsa solo magis dubitari poterat quasi de posteriore et aetate adhuc immaturo et sensu imperfecto. Idcirco dictus est Pater potens, ne putetur prior Filio, et Filius sapiens, ne credatur Patre posterior, et Spiritus sanctus bonus siue benignus, ne crudelis existimaretur Deus et consternaretur ad eum conscientia humana, si Spiritum habere diceretur Deus, et non additum fuisset sanctus uel benignus, quoniam spiritus per se rigorem quemdam significare uidetur et crudelem denotare », Hugo de Sancto Victore, *De sacramentis christianae fidei*, I, III, 26, col. 277C-228D.
38. *Sententiae diuinitatis*, p. 61-62.
39. Ricardus de Sancto Victore, *De Trinitate*, p. 396-398 = *PL* 196, col. 974BC ; cf. aussi *De tribus appropriatis personis in deitate*, éd. Jean Ribaillier, 1967, p. 167-188.

« proches » si j'ose dire, n'est pas le fait d'une langue sûre d'elle-même, rigoureuse, univoque, suffisante, mais traduit bien en revanche une tentative pour esquisser un mouvement, en l'occurrence celui de la vie trinitaire, par lequel la substance commune est reçue sur un mode propre par chacune des trois personnes divines.

Il est temps de conclure. Ce qui, pour notre colloque, me paraît intéressant dans la position d'Hugues de Saint-Victor, c'est qu'elle marque une résistance consciente et cohérente face à une pratique nouvelle de la théologie, qui tend à transformer les méthodes de la *doctrina sacra* en un exercice d'explication de texte, assisté par les arts du *trivium*. La critique hugonienne, qui a aussi son volet constructif inspiré du pseudo-Denys, ne vise pas tant les arts du langage que l'assurance avec laquelle ceux qu'il appelle les *vocales* croient pouvoir s'en servir comme d'une caisse à outil pour résoudre toutes les difficultés théologiques, alors que pour lui le travail sur les mots ne constitue qu'une étape, la première mais non la seule, du *lector sacer*. En effet, le travail théologique obéit à une certaine logique interne, qui n'est pas exactement semblable ni parallèle à celle qui régit le discours humain. Celui-ci aime les clivages et les séparations : c'est pourquoi la logique aristotélo-prophyrienne tend à supposer que le monde s'ordonne en classes gigognes, rangées par genres et par espèces au moyen de la différence. Or, sans parler de la transcendance divine, les réalités que décrit le théologien relèvent trop du mouvement et de la relation pour se laisser enclore dans de telles séparations. À l'origine de tout ce qui existe, il y a le Dieu un *et* trine, non par juxtaposition, imbrication ou mélange, mais d'une façon inextricable, indissoluble et dynamique, qui tend à faire que ce qui est commun à la substance devienne « plus propre » à une personne. Bien plus, par un mouvement de sortie hors de lui-même, ce Dieu un et trine se communique ensuite graduellement, sans cesser de rester séparé, en sorte que ce qu'il a en propre, tout en lui restant propre, soit aussi, d'une autre façon, commun – plus ou moins commun – à ses créatures, angéliques d'abord puis humaines, d'une manière inégale, hiérarchique et proportionnée.

L'esprit « décloisonné » de la théologie hugonienne prend donc son origine dans ce qui est pour Hugues le fondement ultime de toute réalité. Et puisque les paroles humaines, façonnées à partir des réalités sensibles, ne rejoignent pas spontanément ce dynamisme inscrit par Dieu dans sa création, a fortiori dans les réalités spirituelles, il convient de faire en théologie un usage critique du langage humain, sans lui accorder une confiance aveugle, comme le font ces *vocales* qui se

laissent emporter par le cours de leurs paroles. Cette critique hugonienne des *vocales* vise-t-elle Pierre Abélard seul ? Vise-t-elle certaines pratiques influencées par les *Glosulae* ? C'est une question à laquelle d'autres répondront avec plus de compétence. Pour ma part, je me suis contenté d'exposer la doctrine d'Hugues, si je puis dire, dans sa logique propre.

This image is not available in the online version of this publication

Planche 1 – Paris, bibliothèque Mazarine 717, f. 188rb
(cf. planche couleur p. 807)

Appendice. Édition de la sentence *Vocalis dicit*

Cette sentence n'est pas tout à fait inconnue : on la lit au tome 177 de la *Patrologia latina*, colonnes 543D-544C (*Miscellanea* I, 118), mais défigurée par une erreur de lecture sur la première lettre du premier mot (*Localis* au lieu de *Vocalis*), qui explique qu'elle soit jusqu'ici passée inaperçue. Nous l'éditons d'après Paris, bibliothèque Mazarine 717, f. 188rb-va, non seulement parce que ce manuscrit victorin, datable des années 1140-1150, est un témoin de l'édition par Gilduin des *opera* d'Hugues de Saint-Victor [40], peu après la mort de ce dernier en 1141, mais parce qu'étant la source directe ou indirecte des principales éditions imprimées il permet de comprendre l'erreur qui s'est introduite en elles. À première vue, on lit *Localis dicit*, avec un *L* majuscule orné qui signale le début d'un nouveau texte. Toutefois, au-dessus de l'extrémité inférieure droite de cette lettrine, on distingue un *v* minuscule : c'est la lettre d'attente posée par le copiste à l'intention du rubricateur (voir ci-contre). On devine alors ce qui s'est passé : comme les premières lignes posent la question du lieu de Dieu et contiennent les mots *ubique* (trois fois), *locus* (trois fois) et *localis*, le rubricateur à lu *Localis* au lieu de *Vocalis*, d'autant que les deux lettres, que ne distingue qu'une rotation de 45°, s'obtiennent toutes deux en traçant deux traits perpendiculaires. Il était donc tentant de comprendre que le *localis* est celui qui tient que Dieu est « local », c'est-à-dire qu'il est présent en tel lieu précis puisqu'il est partout. Par la suite, voyant que la question portait plus généralement sur le langage, les éditeurs auront corrigé *Localis* en *Logicalis*, par une conjecture ingénieuse mais inexacte dont ils auraient pu faire l'économie s'ils s'étaient rendu compte de la présence un peu plus loin du mot *vocalis* (lignes 6 et 8), mais ce mot a de nouveau été corrigé en *localis* à la ligne 8.

Vocalis dicit : « Sequere cursum sermonis. Quod ubique est, hic est. Deus est ubique ». Si ubique est, quid dicam ? Inferam quod non decet ? Ecce locus sordidum quiddam habens, et dixit michi cogitatio mea : « Si ubique est, illic est ». Item, si ubique non est Deus, et alicubi est, est ubi est, et est ubi non est. Si autem locus est ubi est Deus, et locus ubi non est, localis est Deus. Quod enim nusquam sit, quis dicat ?

40. Poirel, 2002, p. 26-86.

Iterum aliud : Vult Deus omne bonum. Ducere autem uxorem, bonum est. Vocalis infert : « Ergo uult Deus uxorem ducere ». Tales sunt ineptie stultorum, qui ad sonos uocum pendent.

Iterum aliud : Amat Deus omnem creaturam suam. Dicit hoc Scriptura : « Nichil odisti eorum quae fecisti, Domine. » Ergo amat omnem creaturam suam Deus. Sed uidete ex hoc quanta in- /f. 188va/ -ferri possint non decentia. Sic uidetur his qui sonos uocum sine sensu diiudicant. « Ebriosi », inquiunt, « amant fortia uina », et cetera huiusmodi.

Multa sunt talia quae dici possent ad hunc modum. Quid ergo ? Aut totum negamus, aut totum confitemur ? Aliud contra ueritatem, aliud contra puritatem esse uidetur. Si totum negatur, aliquid Deo subtrahitur quod suum est. Si totum asseritur, aliquid imponitur quod suum non est.

Sed uidete discretionem. Generalis possessio ad Deum pertinet, propterea generalis predicatio ipsum decet ; hominibus autem quibus partes datae sunt, particulares locutiones conueniunt. Propter hoc de creatore omnium recte dico : « Amat totum ». De te autem cuius dilectio ad partem trahitur, cuius possessio parti debetur, recte dico : « Hoc » aut « illud amas », scilicet « aurum amas », « argentum amas », « pecuniam amas ».

Quare hoc de Deo similiter non dico ? Propter te. Ego quidem hoc recte dicere possem, si tu hoc sane intelligere posses. Tu hoc dictum de te intelligere consuesti. Propterea de Deo hoc non dico propter te, ne tu hoc audiens idipsum de illo dici putes quod dictum est de te. Propterea tibi parco et discerno locutionem, ne rem communem existimes. Alius est amor tuus, alius suus.

Idcirco cum dixero : « Tu hoc amas », caueo dicere : « Ille amat hoc », ne sic amare putes ipsum, sicut amas tu. Ego autem dicere possem recte, si tu intelligere non posses praue.

Sic dico : « Vbique est » ; et tamen dicere parco de quibusdam locis : « Illic est », ne sic eum illic esse putes, quemadmodum est quod secundum te est, et non decente Deum modo est.

Sic dico : « Omne bonum uult » ; et tamen de quodam de quo dico : « Bonum est hoc », dicere parco : « Hoc uult », propter te, ne existimes eum sic uelle sicut tu uis, et ad hoc uelle ad quod tu uis ».

Apparat critique

1. Vocalis] *correxi secundum litterulam copistae ad rubricatorem*, Localis Pm^1, Logicalis [localis] *Migne*.— **4.** Si] Deus *add. Migne*.— **6.** quis] *conieci*, quid Pm^1.— **8.** Uocalis] localis *Migne*.— **12.** omnem] hanc *Migne*.— **16.** Aut] An *Migne.* — **17.** aut] an *Migne*.— **17.** Aliud] Alterum *Migne*.— **17.** aliud] alterum *Migne*.— **19.** imponitur] Deo *praem. Migne*.— **30.** consuesti] consueuisti *Migne*.— **32.** Alius] Aliud *Migne*.— **33.** alius suus] aliud amor illius *Migne*.— **35.** amare putes ipsum] putes ipsum amare *Migne*.

Sources

11. Nichil-Domine] Sap. 11, 25.

Le *vocalis* dit : « Suis le cours du discours. Ce qui est partout est ici. Dieu est partout. S'il est partout, que dirai-je ? Tirerai-je une conclusion inconvenante ? Voici un lieu contenant quelque chose de sale, et ma pensée m'a dit : « S'il est partout, il est là. » De même, si Dieu n'est pas partout et qu'il est quelque part, il y a un endroit où il est, et il y en a un où il n'est pas. Mais s'il y a un endroit où est Dieu et un autre où il n'est pas, Dieu relève de la catégorie du lieu. Car qu'il ne soit nulle part, qui le dirait ?

Autre argument : Dieu veut tout ce qui est bon. Or prendre femme est une bonne chose. Le *vocalis* conclut : « Donc Dieu veut prendre femme ». Telles sont les inepties des sots qui sont suspendus aux sons des mots.

Autre argument : Dieu aime toute sa création. L'Écriture le dit : « Tu n'as rien haï de ce que tu as fait, Seigneur ». Donc Dieu aime toute sa création. Mais voyez quelles conséquences inconvenantes on pourrait en tirer. Ainsi semble-t-il à ceux qui jugent les sons des mots sans leur sens. « Les ivrognes », disent-ils, « aiment les vins forts », et toutes les autres choses de ce genre.

Il y a de nombreuses choses que l'on pourrait dire de cette manière. Que faire donc ? Ou bien nous nions tout, ou bien nous admettons tout ? Le premier parti paraît contraire à la vérité, le second à la pureté. Si l'on nie tout, on retire à Dieu quelque chose qui est à lui. Si l'on affirme tout, on lui impose quelque chose qui n'est pas à lui.

Mais voyez cette distinction. La possession générale appartient à Dieu, pour cette raison la prédication générale lui convient ; quant aux hommes, à qui des parties ont été données, ce sont des énoncés particuliers qui leur conviennent. Pour cette raison je dis correctement à propos du créateur de toutes choses : « Il aime tout ». Mais de toi, dont l'amour se porte sur une partie et dont la possession concerne nécessairement une partie, je dis correctement : « Tu aimes ceci » ou « cela », c'est-à-dire « tu aimes l'or », « tu aimes l'argent », « tu aimes le numéraire ».

Pourquoi est-ce que je ne dis pas cela pareillement de Dieu ? À cause de toi. Certes, je pourrais, moi, le dire correctement, si tu pouvais, toi, le comprendre sainement. Tu as pris l'habitude de comprendre cette parole à ton sujet. Pour cette raison, je ne le dis pas à propos de Dieu à cause de toi, de peur qu'en l'entendant tu penses que la même chose est dite de lui que de toi. Pour cette raison, je t'épargne et je distingue l'énoncé, pour que tu n'estimes pas que la réalité est commune. Autre est ton amour, autre est le sien.

Pour cette raison, quand je dis : « Tu aimes cela », je me garde de dire « Il aime cela », pour que tu ne penses pas qu'il aime comme tu aimes. Certes, je pourrais, moi, le dire correctement, si tu ne pouvais, toi, le comprendre de façon déformée.

Ainsi dis-je : « Il est partout », et pourtant je m'abstiens de dire de certains lieux : « Il est là », pour que tu ne penses pas qu'il est là de la manière dont est ce qui est selon toi et d'une façon qui ne convienne pas à Dieu.

Ainsi dis-je : « Il veut tout ce qui est bon » ; et pourtant, de certaine chose dont je dis : « Cela est bon », je m'abstiens à cause de toi de dire : « Il veut ceci », pour que tu n'estimes pas qu'il le veut comme toi et qu'il le veut dans le même but que toi.

Les universaux dans le commentaire du Pseudo-Raban à l'*Isagoge* (*P3*) : entre Boèce et la théorie de l'essence matérielle

Julie Brumberg
UMR 8584 / CNRS

Dans l'introduction à son édition du commentaire à l'*Isagoge* appelé *P3* [1], Yukio Iwakuma a proposé d'attribuer à Guillaume de Champeaux [2] la version initiale ou standard [3] de ce texte, précédemment attribué au Pseudo-Raban [4]. Cette version appartiendrait à une première phase de l'enseignement du maître. Elle se situerait avant 1108, date de la dispute entre Guillaume de Champeaux et le jeune Abélard. Durant ce fameux épisode, relaté par l'*Historia calamitatum*,

1. Dans la classification des commentaires logiques de la première moitié du XII^e^ siècle mise au point par John Marenbon, voir Marenbon, 1993a, p. 102, réimprimé dans Marenbon, 2000, avec une attribution à Guillaume de Champeaux dans les additions au catalogue (p. 131).
2. Voir Iwakuma, 2008, p. 49-52. En l'absence de témoignage externe sur la doctrine de Guillaume de Champeaux à propos de l'*Isagoge* de Porphyre, les arguments de Yukio Iwakuma sont essentiellement littéraires et philologiques, fondés sur la comparaison avec d'autres œuvres qu'il avait précédemment attribuées à Guillaume (*C8* et *H11*).
3. Sur les trois versions de *P3*, la version standard, et les versions révisées présentes dans les manuscrits *A* (Assise, Bibl. Comunale, 573) et *P* (Paris, BnF, lat. 13368), voir l'introduction de Yukio Iwakuma à son édition (2008, p. 48). Il s'agit d'états du texte probablement plus tardifs, peut-être dus à des élèves du commentateur initial, qui contiennent des leçons différentes de la version standard, mais indépendantes l'une de l'autre, ainsi que des ajouts, également indépendants. Nous concentrons notre étude sur la version standard de *P3*, tout en prenant appui sur certains ajouts des manuscrits *A* et *P*.
4. Ce étude a été élaborée dans le cadre du projet « Arts du langage et théologie au tournant des XI^e^ et XII^e^ siècles », dirigé par Irène Rosier-Catach. Je la remercie, ainsi que Yukio Iwakuma, John Marenbon, Christopher Martin et Christophe Erismann, qui ont discuté les premières versions de ce travail.

le maître aurait été contraint par l'élève à abandonner sa théorie sur les universaux, connue sous de nom de « théorie de l'essence matérielle » (dorénavant notée TEM) [5]. John Marenbon a récemment exposé ses doutes sur l'idée que Guillaume soit l'auteur du commentaire, et même sur la pertinence d'une telle recherche d'attribution pour ce type de textes [6]. Dans une autre étude, il considère qu'il y a bien dans *P3* l'affirmation d'un réalisme du type de la TEM [7], tandis que Yukio Iwakuma pense que Guillaume, auteur de *P3*, n'avait pas encore à cette époque de théorie des universaux, époque à laquelle appartient également la version standard de *C8* [8]. Le maître suivait simplement l'exégèse de Boèce [9]. Il aurait été ultérieurement poussé à professer un réalisme explicite sous le feu des objections d'Abélard [10]. Indépendamment des problèmes d'attribution, les deux spécialistes divergent donc sur la question du contenu doctrinal de *P3*. S'agit-il d'une simple répétition du second commentaire de Boèce à l'*Isagoge*, contient-il une TEM, ou démontre-t-il une autre théorie des universaux ?

Nous proposons d'examiner à nouveaux frais cette question, tout en conservant à l'esprit que la détermination du contenu doctrinal d'un texte ne suffit pas à elle seule pour trancher la question, historique, de la démarche philosophique que son auteur entendait défendre explicitement [11]. Il est possible que l'auteur de *P3* se soit, de fait, écarté doctrinalement de Boèce sans qu'il ait considéré lui-même qu'il opérait une véritable inflexion de la pensée du commentateur, l'ambiguïté fondamentale de la doctrine du philosophe latin autorisant un très large panel de positions sur les universaux [12]. Nous aboutissons à la

5. Yukio Iwakuma propose de la dater des années 1100, c'est-à-dire d'une époque où Guillaume de Champeaux n'aurait pas encore été en contact avec la pratique d'une exégèse *in voce*, contact dont témoignent au contraire les versions ultérieures de *P3* (Iwakuma, 2008, p. 54 et Marenbon, 2004, p. 33).
6. Voir Marenbon, 2008b, p. 77.
7. Il pensait alors qu'il y avait de bonnes raisons d'attribuer *P3* à Guillaume, voir Marenbon, 2004, p. 32-33.
8. Un commentaire aux *Catégories*, associé à *P3* (avec un commentaire au *Peri hermeneias*, *H11*), du fait, notamment, d'une forme exégétique et d'un prologue semblables. Ce commentaire est lui aussi représenté dans plusieurs manuscrits, et attribué à Guillaume de Champeaux par Yukio Iwakuma, voir Iwakuma, 2008, p. 50-52 pour une présentation synthétique de ses arguments.
9. Iwakuma, 2008, p. 50 (absence d'une véritable TEM dans *P3*), et p. 51 (dépendance à l'égard de Boèce).
10. Iwakuma, 2008, p. 55.
11. Une discussion très constructive avec Yukio Iwakuma a permis de bien souligner la distinction entre ces deux approches du problème, qui rend nos lectures en partie compatibles, et je le remercie pour cette suggestion.
12. Comme l'a souligné Libera, 1999, p. 280.

conclusion que *P3* contient un réalisme à la fois différent de la TEM et moins spécifique qu'elle, un réalisme qui suit davantage l'exégèse de Boèce, non sans lui faire subir des inflexions doctrinales majeures.

1. *P3* ET BOÈCE

L'influence fondamentale du commentaire de Boèce sur *P3* est avérée et facile à constater grâce au système de repérage proposé par Yukio Iwakuma dans son édition (où toutes les citations implicites de Boèce sont en italiques). Afin de clarifier le propos, il est donc utile de rappeler brièvement la manière dont Boèce répond au questionnaire de Porphyre, et de la comparer à la position de l'auteur de *P3*, en retenant deux points cruciaux : la question du statut des genres et des espèces et celle de l'individuation. Ces éléments nous permettront de tenter de nous prononcer sur la nature du réalisme effectivement professé par *P3*, et sur sa relation avec la TEM.

1.1. Boèce

Si l'on veut résumer très succinctement la théorie du sujet unique, qui constitue la réponse boécienne au questionnaire de Porphyre, on peut dire que l'espèce/*similitudo* est universelle en tant qu'elle est saisie par l'intellect, et singulière et sensible en tant qu'elle est dans les individus. Il y a un sujet unique pour l'universalité et pour la singularité, d'où une forme d'« indifférence ». L'espèce peut être pensée autrement qu'elle n'est, c'est-à-dire séparément des individus sans lesquels elle ne peut subsister : il suffit d'opérer une abstraction par rapport aux éléments individualisant qui s'associent à elle du fait de son inhérence dans tel individu, sur le modèle d'une abstraction « mathématique » dont le philosophe latin trouve le modèle chez Alexandre d'Aphrodise [13]. La théorie de la *cogitatio collecta* vient en outre expliquer la manière dont l'intellect accède à l'universel par une théorie de l'induction à partir d'une saisie des ressemblances. Celle-ci a un fondement ontologique, car la similitude est essentielle entre les individus rassemblés sous une espèce : les individus ne diffèrent que par une collection unique de propriétés accidentelles.

On peut souligner deux éléments de variation importants pour toute théorie qui distingue deux « états » de l'espèce, selon qu'elle est

13. Sur ces thèmes, voir Libera, 1999, p. 228.

universelle en tant qu'elle est conçue et incorporelle, ou selon qu'elle est singulière et corporelle en tant qu'elle est dans les individus. Le premier touche la différence entre Boèce et Alexandre d'Aphrodise, comme le souligne Alain de Libera, et concerne le fait que, chez Alexandre, l'essence n'est pas « indifférente » à l'universalité et à la singularité. Le philosophe grec insiste sur le fait qu'elle exige, pour être, l'inhérence dans un singulier au moins, de sorte qu'il n'y a pas de symétrie entre universalité et singularité [14]. Le second point est sous-jacent au premier, puisque là où Alexandre parle d'essence ou de nature, Boèce parle d'espèce et de *similitudo*, de sorte qu'il y a d'emblée une forte ambiguïté : la notion d'espèce inclut par définition celle d'universalité (l'homme en tant qu'espèce est un prédicable universel) et celle de *similitudo* implique l'existence d'un trait commun entre plusieurs individus. Il en résulte que ce dont on doit expliquer l'universalité (grâce à la saisie opérée par un intellect doué d'abstraction) est d'emblée présenté comme universel chez Boèce [15]. Bien qu'il nous invite à reconnaître dans la notion de *similitudo* celle de nature alexandrinienne (ce qui est le seul moyen d'avoir une lecture cohérente de certains passages), Alain de Libera souligne cette hésitation fondamentale [16]. On reste cependant au niveau de l'ambiguïté, et Boèce ne dit jamais que l'espèce a un mode d'existence propre en dehors de son être pensé et de son être dans les individus, et il dit encore moins que l'espèce pourrait avoir un mode d'être propre en tant qu'universel – ce qu'affirme au contraire *P3*, en dépit de son particularisme ontologique, comme nous le verrons.

Un autre critère de différenciation entre les diverses lectures de la théorie boécienne du sujet unique est la question de l'individuation. Celle-ci est-elle :

1. Le fruit de la particularisation d'une espèce qui n'existait pas en acte avant son inhérence dans un individu, et qui n'existe que dans l'individu, mais complètement particularisée ? Dans ce cas il n'y a d'universel qu'en pensée.
2. Le fruit de l'adjonction d'accidents particularisants à une espèce universelle en elle-même (*i.e.* sans cette adjonction) qui

14. « Il est de la nature de l'essence d'être réalisée dans un individu », Libera, 1999, p. 142.
15. Nous évoquons plus loin l'infléchissement opéré par la TEM sur la théorie du sujet unique, sur lequel Alain de Libera a insisté (voir *infra* notes 23 et 27). On voit que la théorie boécienne prête en quelque sorte le flanc à un tel infléchissement en désignant l'essence ou la nature alexandrinienne comme un universel.
16. Voir Libera, 1999, p. 278.

subsisterait comme telle, à l'état d'universel, dans l'individu sous son « manteau » d'accidents, bien qu'elle ne puisse exister sans lui ? Il y aurait alors un universel *in re*.

Dans le premier cas, l'individuation produite par l'inhérence de l'espèce qui devient à la fois individuelle et existante en acte par ce processus suffit-elle à l'individuation ? Deux options se présentent : l'acquisition des accidents individuels est-elle cette particularisation même (1.1), ou bien ce qui accompagne la particularisation « essentielle » de l'espèce (1.2) ? Dans le second cas (1.2), il n'y a pas à proprement parler d'individuation par les accidents, mais une nature essentielle individuelle (l'humanité particularisée, cette humanité, pour chaque individu) et la prise en compte des accidents ne donnerait que des critères pour discerner les individus les uns des autres (elle aurait une valeur purement épistémologique). On trouve ce type de théorie dans le second traité édité par Judith Dijs, la *Sententia secundum magister R*, daté des années 1120 [17]. Dans le premier cas (1.1), il y aurait une individuation de l'espèce par les accidents, cette individuation étant en quelque sorte « totale », ne laissant absolument pas subsister l'espèce comme universelle dans l'individu sous quelque forme que ce soit.

Dans la position (2) en revanche, l'espèce universelle est simplement particularisée par adjonction des accidents particularisants tout en demeurant en elle-même universelle. Elle acquiert la subsistance par son inhérence dans les individus sans perdre son universalité, bien que ce ne soit pas en tant qu'universelle, mais en tant qu'individualisée, qu'elle subsiste. Mais des questions se posent quant à la nature de cette subsistance qui n'est pas seulement en pensée, mais bien dans la réalité, notamment celle de l'existence en acte de l'universel dans les individus. Le texte de Boèce ne permet pas de savoir comment il aurait répondu clairement à ces alternatives. Ces questions sont en revanche nettement posées dans *P3*.

1.2. Le problème des universaux dans P3

Il convient donc de se demander à propos de *P3* quelles relations se tissent entre universalité, particularité, espèce et existence. Il s'agit de comprendre la nature du particularisme ontologique professé par *P3* et la mesure dans laquelle il est compatible avec un réalisme de l'universel. Il faut également déterminer quelle théorie de l'indivi-

17. Dijs, 1990.

duation est développée dans notre texte. Nous souhaitons montrer que, contrairement à ce qu'affirme Yukio Iwakuma, *P3* n'est pas une simple répétition de Boèce, et que le traité développe une exégèse complexe, par-delà le rapprochement proposé par John Marenbon entre *P3* et la TEM.

Le statut des genres et des espèces et la question du particularisme ontologique

P3 répond à plusieurs reprises à la question de la nature ontologique des universaux. Dans la continuité de l'héritage néo-platonicien et boécien, il en traite à propos de la question de l'intention de l'*Isagoge* dans le prologue, et, de nouveau, lors de la réponse au questionnaire de Porphyre. Il aborde encore une fois les mêmes thèmes à propos de l'intention du traité dans le commentaire du chapitre de l'*Isagoge* consacré au genre.

À propos de l'intention de l'*Isagoge*, *P3* affirme que le traité porte sur les cinq « choses » (*res*) en conformité avec la tradition latine de l'ouvrage de Porphyre. On peut concevoir cette chose selon son être propre ou bien selon la relation qu'elle a à quelque chose d'autre. L'animal, l'homme, la rationalité, la capacité à rire ou la blancheur peuvent être considérés en eux-mêmes, ou bien en relation avec « leurs individus », c'est-à-dire en tant que prédicables universels, respectivement en tant que genre, espèce, différence, propre, accident. L'argument de la suppression, selon lequel l'animal pourrait être pensé en dépit de la destruction de toutes ses espèces, vaut pour l'animal en soi, et non pour l'animal en tant que genre (éd. Iwakuma, 2008, p. 61), car il ne peut être « prédicable de plusieurs » s'il n'y a plus d'individus et d'espèces dont il puisse se prédiquer.

Ce thème est abordé de nouveau, de manière plus approfondie, à l'intérieur du chapitre sur le genre (éd. Iwakuma, 2008, p. 95-96). L'auteur s'interroge sur le fait de savoir quel est sujet de la définition du genre : « ce qui est prédicable de plusieurs *in quid*… »). Est-ce (1) la chose qui reçoit la généricité (*generalitas*), (2) la généricité elle-même ou (3) le son vocal (*vox*) ? Les trois solutions sont rejetées. La réponse (1) est impossible car « prédicable de plusieurs *in quid*… » n'est pas la définition de l'animal, laquelle est « substance corporelle animée sensible » ; la réponse (2) l'est également car la généricité appartient à la catégorie de la relation (une catégorie accidentelle ne peut être ce qui est prédiqué *in quid*) ; il en est de même de la réponse (3) parce que le traité ne porte pas sur la *vox* sans relation aux choses. La solution retenue consiste à distinguer de nouveau entre

l'animal comme tel (selon son *esse proprium*) et l'animal comme genre. C'est ce dernier qui reçoit la définition « ce qui est prédicable de plusieurs *in quid*… » : il ne s'agit donc ni du mot « animal », ni de la chose animale, ni de la généricité, mais de la chose en tant qu'elle est qualifiée par la généricité du fait de sa comparaison avec d'autres choses, les individus.

P3 précise en outre que la prédicabilité de plusieurs *in quid*, qui définit le genre comme prédicable commun, est une « propriété extrinsèque » (*extrinseca proprietas*, éd. Iwakuma, 2008, p. 96) pour l'animal en tant que tel (dans son *esse proprium*). On est assez proche de l'idée que l'universalité de prédication (généricité, spécificité) est accidentelle à la chose universelle, l'animal dans son être propre. La manière dont l'animal est une « chose universelle (*res universalis*) », individuée et actualisée par son inhérence dans les individus, doit donc manifestement être distinguée de l'universalité de prédication [18], laquelle définit l'animal comme genre, prédicable universel. L'animal est saisi dans son universalité de prédication par un processus d'abstraction.

Dans la réponse au questionnaire de Porphyre, *P3* reprend, dans l'ensemble, la position de Boèce. Pour bien faire comprendre le principe alexandrinien selon lequel on peut concevoir quelque chose autrement qu'il est, sans se retrouver avec un concept vide, *P3* utilise deux vocables différents pour la séparation ontologique (*separare*) et pour la distinction épistémologique (*distinguere*) (éd. Iwakuma, 2008, p. 78). L'intellect distingue ce qui ne peut être séparé et, ce faisant, pense la ligne comme si elle existait en soi (indépendamment des corps) et offre au regard sa nature simple.

En appliquant ce principe aux universaux (éd. Iwakuma, 2008, p. 79 *sq*.), *P3* interprète la théorie du sujet unique de l'universalité et de la singularité en disant que la même espèce, qui tient son existence du fait qu'elle est individualisée, une fois les accidents enlevés, est considérée dans sa simplicité et sa pureté. Elle est ainsi universelle, en étant la même que celle qui est dans l'individu. Rien n'interdit en droit, selon la nature (*in natura*), qu'il y ait une telle chose (*i. e.* pure, simple et universelle), mais, dans les faits (*in effectu*), cette chose universelle ne fait pas partie de ce qui existe en acte. Il en résulte que l'intellect qui la saisit comme telle la saisit autrement qu'elle n'existe en acte.

18. À penser probablement comme la nature « communicable » de Boèce, distinguée de l'universel obtenu par abstraction, sur le modèle de la distinction entre le commun, la nature ou l'essence communicable et l'universel, attribut accidentel à l'égard de cette essence.

C'est la raison pour laquelle on dit que les espèces et les genres en tant qu'ils sont universels ne sont rien, et que rien n'existe *essentialiter*, *i. e.* en acte, dans la réalité, si ce n'est les individus :

> Les genres et les espèces en tant qu'ils sont des universaux sont dits n'être rien (*nihil dicuntur esse*), car ils ne se rencontrent jamais à l'état pur. Rien n'existe essentiellement (*essentaliter*) en dehors des individus. Il faut donc dire que les genres et les espèces subsistent en quelque façon en ce qu'ils sont dans les individus, mais, en tant qu'ils sont des genres et des espèces, ils sont seulement conçus et non étants [19].

Ici *essentialiter* s'oppose nettement à *in natura*, comme ce qui existe en fait. Dans l'ensemble, le vocabulaire de l'essence (*essentaliter*), de l'existence (*existere*, *esse*) et de la subsistance (*subsistere*) désigne clairement l'existence en acte et s'oppose à ce qui pourrait exister en droit, selon la nature [20].

P3 donne une explication au fait que les genres et les espèces n'existent pas dans leur pureté et leur universalité en acte, explication qui est liée à la théorie de l'individuation. La raison en est qu'il n'y a pas d'existence actuelle d'une chose sans ses accidents (éd. Iwakuma, 2008, p. 79). Cet argument est probablement fondé sur le commentaire des *Catégories* de Boèce (qui ne fait que reprendre un point classique de l'exégèse néo-platonicienne) concernant la relation de dépendance ontologique entre les substances et les accidents [21]. Si le lieu, qui est un accident, est toujours dans une substance, Socrate est à son tour toujours en acte dans un lieu – même s'il n'est pas pour autant ontologiquement dépendant de l'accident, car il peut changer de lieu. Pour que l'argument soit complet, il faudrait faire un lien précis entre individuation, actualisation et possession des accidents, lien qui est quelque peu sous-entendu dans la version commune de *P3*, mais bien explicité par les ajouts du manuscrit de Paris [22]. Parce qu'il n'y a pas

19. « Itaque genera et species inquantum sunt universalia nihil dicuntur esse, quia nusquam pura inveniuntur. Nulla enim essentialiter existunt nisi sola individua. Dicendum est igitur genera et species quodam modo in hoc quod individua sunt subsistere, in eo vero quod genera et species sunt tantum intelligi et non esse », éd. Iwakuma, 2008, p. 80.
20. Ce n'est pas du tout le sens de *essentia* dans la TEM. C'était une des raisons invoquées initialement par Yukio Iwakuma pour attribuer *P3* à Pseudo-Raban, et le situer à une date bien antérieure, en amont de l'introduction par Anselme du vocabulaire de l'essence dans un sens dérivé de l'« esse hominem », voir Iwakuma, 2008, p. 53.
21. Cf. Boèce, *In cat*., *PL* 64, col. 173 A-B.
22. « Accidentibus illis per quae habet existere […] accidentia illa per quae habet esse actuale », éd. Iwakuma, 2008, p. 79. Nous mentionnons ici cette version car nous pensons qu'elle ne porte pas là une doctrine différente de celle de la version standard, mais lui donne simplement une formulation plus explicite.

de substance en acte sans accidents, et parce que l'espèce est individualisée et actualisée par la possession des accidents, elle ne peut exister en acte sans les accidents.

Le fait que, selon la nature, la chose universelle qu'est l'espèce pourrait exister semble cohérente avec l'idée du début du commentaire, sur l'intention de l'*Isagoge*, selon laquelle on peut considérer l'animal selon « son être propre » (*i. e.* indépendamment de sa relation aux individus dont il se prédique). Cette thèse donne un infléchissement à la théorie du sujet unique de Boèce, dans laquelle l'espèce ne subsiste en tant qu'universelle que dans la mesure où elle est pensée (abstraite) par l'intellect, et n'a pas droit à une existence selon la nature (*in natura*), qui coïnciderait avec son être propre.

Il est intéressant de comparer les passages concernant la distinction d'un « être propre » et d'« être par rapport à autre chose » de l'animal, et les passages précédemment évoqués, qui répondent au questionnaire de Porphyre en différenciant l'espèce en tant que chose universelle conçue par l'intellect comme distincte des individus, et l'espèce en tant qu'elle existe, singularisée, dans les individus.

Il faudrait considérer dans cette perspective quatre « états » de l'animal, tels qu'ils apparaissent au fil du commentaire :

a. l'animal pris selon son être propre, dans sa pureté, qui est une chose universelle (mais pas un prédicable universel) ;
b. l'animal comme incorporel, fruit de l'abstraction de l'intellect, qui le considère indépendamment de son inhérence dans les individus ;
c. l'animal considéré dans sa relation aux individus comme genre, i. e. comme prédicable universel ;
d. l'animal individualisé dans Socrate par l'adjonction des accidents, lequel a une existence en acte que les autres « états » n'ont pas.

Il y aurait une coïncidence probable à voir entre l'animal comme genre (i. e. comme prédicable universel) (= c) et l'animal comme incorporel et universel conçu par l'intellect indépendamment de son inhérence dans les individus (= d), puisque l'animal en tant que pensé et incorporel est précisément l'animal en tant que genre selon Boèce. La difficulté semble être la relation aux individus, affirmée dans un cas et « abstraite » dans l'autre, mais cette différence ne paraît pas insurmontable, puisqu'on peut très bien concevoir ce qui est en relation avec les individus indépendamment de cette relation, le cas de l'animal dans son « *esse proprium* », dans son animalité, étant complètement diffé-

rent, car sans aucune relation aux individus. Il faudrait donc simplement distinguer :

a. l'animal comme chose universelle dans son *esse proprium*, l'objet de la définition essentielle, qui ne peut exister en acte puisqu'aucune substance ne peut exister en acte sans accidents ;
b. l'animal comme genre, i. e. dans sa relation de prédicabilité aux individus mais saisi indépendamment des individus dans lesquels il inhère par ailleurs ;
c. l'animal dans Socrate, individualisé et actualisé par les accidents.

La saisie de l'animal comme genre est le résultat de la restauration par la pensée de l'animal dans son universalité initiale, en amont de son individuation, par un processus de dépouillement (*denudatio*).

La théorie de l'individuation

L'interprétation que *P3* donne de la thèse du sujet unique est que *l'espèce individualisée dans Socrate est la même que celle qui est pensée dans sa pureté comme universelle.* Boèce dit qu'une même chose est universelle dans la pensée et singulière dans l'individu, ce qui ne revient pas du tout au même [23]. On est donc dans une individuation de type (2), puisque l'espèce existe en tant qu'universelle dans

23. Rappelons la manière dont Alain de Libera formule l'infléchissement de la théorie du sujet unique opéré par Guillaume de Champeaux : « Il n'y a pas à proprement parler un sujet unique de l'universalité et de la particularité : c'est l'universel lui-même qui est pris tantôt comme subsistant dans sa nature propre, tantôt comme singularisé dans les particuliers […] Il n'y a pas une « chose » qui serait tantôt prise comme universelle, tantôt comme particulière en étant en soi ni l'une ni l'autre, c'est à l'universel qu'il arrive quelque chose, à savoir les *formae advenientes*, qui lui confèrent la subsistance ou permanence actuelle », Libera, 1999, p. 494. L'infléchissement de la théorie du sujet unique qu'on trouve dans *P3* correspond bien à l'analyse d'Alain de Libera, mais il faut rappeler que *P3* ne reconnaît aucune forme d'existence en acte à l'universel pris en lui-même, séparément des individus, raison pour laquelle il affirme que les universaux en tant qu'universaux ne sont rien. Irène Rosier-Catach a bien souligné la différence qu'il y a sur ce point entre la TEM telle qu'elle la lit dans les *Glosulae*, et *P3*, justement du fait que le commentaire logique adjoint à l'infléchissement de la théorie boécienne du sujet unique la thèse que les universaux en tant qu'universaux ne sont rien : « *P3* affirme la même idée [i. e. l'infléchissement de la théorie du sujet unique dans les *Glosulae*], en des termes un peu différents, en disant que l'universel qui existe individué par les accidents dans la réalité est *la même chose* que celle qui est considérée « pure et nue » une fois qu'on a ôté les accidents […] Par ailleurs on trouve une précision qu'on ne trouve pas dans les *Glosulae*, à savoir que les universaux, les genres et les espèces n'existent de fait *en acte* que dans les individus, que pour cette raison on peut dire qu' « ils ne sont rien » (*nihil esse dicuntur*) », Rosier-Catach, 2008a, p. 171.

l'individu, bien qu'elle ne puisse exister en acte, ou *essentialiter*, indépendamment des individus. L'espèce dans l'individu est individualisée seulement dans le sens où lui est adjointe une collection individualisante d'accidents sans laquelle elle serait la même que l'espèce universelle : il n'y a pas une humanité par individu. La thèse de l'individuation par les accidents est constante dans *P3*.

Reste une difficulté, pointée par Yukio Iwakuma (1996), à propos d'un passage où *P3* entend expliquer la théorie du sujet unique de l'universalité et de la singularité selon Boèce :

> Boèce veut nous faire comprendre ici que l'individu, l'espèce et le genre ne sont qu'une seule et même chose, et que les universaux ne sont pas dans les individus comme quelque chose de divers (*quoddam diversum*), comme certains le disent, mais que l'espèce n'est rien d'autre que le genre informé et que l'individu n'est rien d'autre que l'espèce informée : autrement il n'aurait pas dit que l'universalité et la singularité adviennent au même sujet [24].

Yukio Iwakuma insiste sur la première phrase et l'interprète en un sens qui semble proche de ce qu'on trouvera dans la « seconde » théorie de la collection, celle des statuts, puisqu'il comprend que l'espèce n'est rien d'autre que l'individu lui-même, c'est-à-dire que nous avons trois éléments identifiés à l'individu lui-même. En ce cas, il n'y aurait pas dans *P3* un universel *in re*, l'espèce étant complètement particularisée par son inhérence dans les individus. En même temps qu'elle acquiert l'existence en acte, elle perdrait son universalité (ce qui revient à une théorie de l'individuation par les accidents de type 1.2). Il en résulterait qu'il serait contradictoire de dire que l'homme dans Socrate est identique à Socrate et que l'homme dans Platon est identique à Platon, tout en affirmant qu'il y a une même substance commune à tous les individus sous son manteau d'accidents (= individuation de type **2**) [25].

24. « Hic innuit nobis Boethius quod eadem res est et individuum et species et genus, et non esse universalia in individuis quasi quoddam diversum, ut quidam dicunt, sed speciem nihil aliud esse quam genus formatum, et individuum nihil aliud esse quam speciem formatam; aliter autem non diceretur universalitas et singularitas eidem subiecto accidere », éd. Iwakuma, 2008, p. 81.
25. Iwakuma, 1996, p. 121-122.

Son propos revient finalement à considérer que l'affirmation d'un réalisme de l'universel (qui existe *in re*) et celle d'un particularisme ontologique [26] ne peuvent être compatibles [27].

Il faut souligner que cette lecture du texte de *P3* n'est pas la seule possible, et que l'affirmation *conjointe* d'un universel *in re* et d'un particularisme ontologique est considérée, dans la plupart des reconstitutions qui ont été proposées de la TEM, non pas comme un point difficile auquel la théorie serait confrontée, mais comme un ingrédient principal de ce réalisme. Nous y revenons plus loin [28]. L'interprétation de Yukio Iwakuma ne va pas de soi puisqu'il est dit, à la fin du passage cité, non pas que l'espèce est identique à l'individu, mais que l'espèce *informée* est identique à l'individu, une nuance fondamentale. Si la différence entre les individus est portée par les formes qui viennent déterminer pour chaque individu la même espèce, la théorie n'est pas contradictoire. Il peut y avoir une même espèce dans tous les individus ; cette même espèce, *informée* par une collection d'accidents propre à chaque individu, est, en tant qu'espèce informée, à chaque fois, identique à chacun des individus. Cette lecture est parfaitement conforme avec le reste de la doctrine des universaux que nous avons observée dans *P3*. Elle indique qu'il y a bien un

26. Nous tentons de nous prononcer, en conclusion du § 2.2, sur le sens qu'il convient de donner au particularisme ontologique présent dans *P3* et dans la TEM : il s'agit d'un particularisme en un sens faible, qui affirme seulement que seuls les individus existent en acte séparément, et non pas que tout ce qui existe est individuel, de sorte qu'il ne peut y avoir des universaux *in re*.
27. Dans un article consacré à Jean Scot Érigène et aux antécédents de la TEM, Christophe Erismann a rejeté l'idée, avancée par Yukio Iwakuma (Iwakuma, 1996, p. 130) selon laquelle l'auteur de *P3*, alors identifié à Pseudo-Raban, était un des maîtres anciens sur lesquels s'appuyaient les défenseurs de la TEM (d'après le témoignage du TQG). Christophe Erismann se fonde pour cela sur l'affirmation par *P3* d'un particularisme ontologique net : rien n'existe *essentialiter* si ce n'est les individus. Il voit de ce fait dans ce texte une « version boécienne standard du principe du sujet unique, alors que Guillaume de Champeaux opère… une transformation radicale de ce principe », Erismann 2002a, p. 34. Nous avons tenté de montrer que *P3* opère également une transformation de la théorie du sujet unique de Boèce, dans le sens d'un réalisme beaucoup plus prononcé, puisqu'il n'y a pas à proprement parler un même sujet, tantôt universel, tantôt singulier, mais un universel qui tantôt s'individualise par les accidents, tantôt est pensé tel qu'il est véritablement, c'est-à-dire comme universel. Pour autant, cet infléchissement de la théorie boécienne du sujet unique ne suffit pas en soi pour voir dans *P3* l'affirmation d'une TEM, car d'autres critères doivent être pris en compte. Enfin, nous allons tenter de montrer que l'affirmation d'une forme de particularisme ontologique, du moment qu'il s'agit un particularisme « faible », n'est pas incompatible avec un réalisme tel que la TEM ou tel que celui professé par *P3* (voir *infra* la conclusion du présent exposé).
28. Voir *infra* § 2.1

universel *in re* dans *P3*, c'est-à-dire une même espèce dans chacun des individus, qui est actualisée en étant dans les individus, et informée par différents accidents à chaque fois.

Reste à rendre raison de la formulation de la première phrase : « le genre, l'espèce et l'individu sont une seule et même chose (*eadem res est et individuum et species et genus*) ». On est tenté de minorer son importance, en disant que c'est une formule que l'auteur de *P3* se sent obligé de concéder pour faire droit à la théorie du sujet unique de Boèce, mais qu'il adhère en réalité à sa reformulation en termes de *species informata*. Cela paraît d'autant plus probable qu'on peut difficilement identifier un genre et l'une de ses espèces dans l'arbre de Porphyre, à moins qu'il ne s'agisse du genre informé par les différences diviseuses. On peut penser que l'affirmation de l'identité de l'individu, du genre, et de l'espèce vise surtout à rejeter une forme extrême de réalisme dans lequel l'espèce existerait en acte en tant qu'universelle à l'intérieur de chaque individu, comme une réalité subsistante à l'intérieur d'une autre réalité subsistante, à la manière des poupées russes, comme quelque chose de réellement autre (*quoddam diversum*). Il nous semble en effet qu'un tel réalisme est incompatible avec la position de *P3*, comme nous allons tenter de le montrer à la suite.

2. *P3* ET LA THÉORIE DE L'ESSENCE MATÉRIELLE

2.1. La TEM

La documentation dont on dispose pour comprendre la TEM est seulement indirecte, et plus au moins fiable, puisqu'elle dépend de l'honnêteté intellectuelle de ses détracteurs : Abélard dans l'*Historia calamitatum* [29], dans le *Super Porphyrium* de la *Logica ingredien-*

29. Dorénavant *HC* : « Erat autem in ea sententia de communitate universalium, ut *eamdem essentialiter rem totam simul* singulis suis inesse astrueret individuis, quorum quidem nulla esset in essentia diversitas sed sola multitudine *accidentium varietas* », *Historia calamitatum*, éd. Monfrin, p. 65, 85-88. Nous soulignons. Les textes que nous citons ont été rassemblés, traduits et analysés lors de séances de travail commun avec Irène Rosier-Catach sur les sources et les « ingrédients » de la TEM et d'autres réalismes de cette époque. Je la remercie pour les éclaircissements importants que ces séances m'ont apportés.

tibus [30] et dans la *Logica nostrorum petitioni sociorum* [31], l'auteur du *Tractatus « Quoniam generali »* [32], et celui du *De generibus et*

30. Dorénavant LI : « Quidam enim ita *rem universalem* accipiunt, ut in rebus diversis ab invicem per *formas eandem essentialiter substantiam* collocent, quae singularium, in quibus est, *materialis sit essentia* et in se ipsa una, tantum per formas inferiorum sit diversa. Quas quidam formas si separari contingeret, nulla penitus differentia rerum esset, quae formarum tantum diversitate ab invicem distant, cum sit penitus *eadem essentialiter materia*. Verbi gratia in singulis hominibus numero differentibus eadem est hominis substantia, quae hic Plato per haec accidentia fit, ibi Socrates per illa […] Similiter et in singulis animalibus specie differentibus unam et eadem essentialiter animalis substantiam ponunt, quam per diversarum differentiarum susceptionem in diversas species trahunt, veluti si ex hac cera modo statuam hominis, modo bovis faciam diversas eidem penitus essentiae manenti formas aptando. Hoc tamen refert quod eodem tempore cera eadem statuas non constituit, sicut in universali conceditur, quod scilicet universale ita commune Boethius dicit, *ut eodem tempore idem totum sit in diversis, quorum substantiam materialiter constituat et cum in se sit universale, idem per advenientes formas singulare fit,* quibus *naturaliter* in se subsistit et *absque eis nullatenus actualiter permanet*, universale quidem in natura singulare vero actu et incorporeum quidem et insensibile *in simplicitate universalitatis suae intelligitur*, corporeum vero atque *sensibile idem per accidentia in actu subsistit* et eadem teste Boethio et subsistunt singularia et intelliguntur universalia », *Super Porphyrium*, *Logica ingredientibus*, p. 10.17-11.9. Nous soulignons.
31. Dorénavant LNPS : « Non nulli enim ponunt decem res diversas esse naturaliter secundum decem praedicamentorum vel generalissimorum distinctionem, cum videlicet ita dicant *res esse universales***,** hoc est naturaliter communicabiles pluribus, quod *eandem rem essentialiter in pluribus* esse ponunt, ut eadem quae est in hac re, essentialiter sit in illa, *diversis tamen formis affecta*. Verbi gratia ut animal, natura scilicet substantia animata sensibilis, ita est in Socrate et brunello et in aliis, quod *eadem* quae est in Socrate et per advenientes formas affecta est Socrates, et *essentialiter tota* est in brunello ita, quod Socrates nullo modo a brunello in essentia diversus est, sed in formis, cum *eadem essentia penitus materialiter* aliis formis in isto, aliis formis in illo sit occupata. Quibus illud Porphyrii consentire videtur, scilicet : participatione speciei plures homines unus, unus autem et communis <particularibus> plures. Et iuxta hanc sententiam praedicari de pluribus tale est, ac si diceremus : idem essentialiter ita inesse aliquibus rebus, per formas oppositas diversificatis, ut singulis essentialiter vel adiacenter conveniat », *Logica nostrorum petitioni sociorum*, éd. Geyer, p. 515. 14-31. Nous soulignons. Les textes d'Abélard se distinguent nettement de *P3* dans leur usage de *essentialiter*, qui est du côté la subsistance selon la nature et qui s'oppose à l'existence en acte ; dans *P3* l'existence *essentialiter* désigne l'existence en acte des individus et des universaux en tant qu'ils sont individués par leur inhérence dans les individus, et s'oppose à la subsistance selon la nature des universaux en tant que tels. En revanche l'existence *in natura* de l'universel s'oppose dans les deux cas à l'existence en acte (*actu*).
32. Ou *Anonymi tractatus de generali et speciali statu rerum universalium* (*ca* 1220), attribué à Gauthier de Mortagne et dorénavant noté TQG : « (§2) Est autem antiqua sententia et quasi antiquis erroribus inveterata, quod unumquodque genus *naturaliter praeiacet* suis inferioribus, cui naturaliter praeiacenti *superveniunt formae* quaedam, quae redigunt ipsam generalem naturam ad inferiora ; sicut in animali genere videre possumus quod in natura praeiacet, cui superveniunt hae differentiae, rationale et irrationale, mortale et immortale, quae animal dividunt et ipsum divi-

speciebus [33], pour citer les sources principales. On trouve également des échos de cette théorie dans les *Glosulae super Priscianum*, comme l'a montré récemment Irène Rosier-Catach [34]. La restitution de cette théorie dépend également de l'attribution des œuvres à Guillaume de

sum specificant ; nec tamen quaelibet dividunt vel constituunt, quippe oppositae dividunt, cohaerentes constituunt ; quod per se quilibet perspicere poterit. (§3) Quemadmodum autem animal est *una res naturaliter praeiacens* ante *susceptionem accidentium*, sic *eadem natura animalis*, si *omnia accidentia per quae inferioratur* ab ea separ<ar>entur, una et eadem quae prius ante susceptionem accidentium remanere posset. Ideo dico "posset" quia, nisi prorsus desipiant, non concedunt actu remanere animal destructis omnibus accidentibus quibus inferioratur. Si enim rationale et irrationale etc. quae accidunt animali destruerentur, necessario quodlibet individuum animalis destrueretur ; quod si fieret, nec animal actu remaneret, cum dicat Aristoteles : "Destructis primis substantiis, impossibile est aliquid aliorum remanere". Cum autem, ut supra dictum est, animal sit una *essentia naturalis*, est etiam *materia* omnium suorum inferiorum, et *eadem essentia tota et essentialiter in singulis suis inferioribus existit*. §4. Sunt qui autem alii qui non concedunt in hac *sententia antiqua eandem rem actualem esse* in Socrate et in Platone », *Tractatus « Quoniam generali »*, éd. Dijs, 1990, p. 93-94. Nous soulignons. Ce témoignage apporte deux éléments à souligner. D'abord l'affirmation de l'existence en acte des universaux dans les individus (à la fin du passage cité), ce qui confirme la présence de la thèse 7' dans la TEM, ou du moins dans certaines formulations de celle-ci. L'autre point à souligner est l'affirmation nette du fait que le genre est antérieur aux formes qui lui adviennent, de sorte que celles-ci en sont des accidents. Le substrat des accidents est nécessairement antérieur à ceux-ci, comme le texte cité le souligne nettement à propos du genre animal. Cela confirme la présence explicite de la thèse 3 dans la TEM, que l'on observe également dans les témoignages d'Abélard. Ce dernier utilise le verbe *suspicere* pour parler de la relation entre le genre et les différences diviseuses, or ce vocable est réservé à la relation entre un substrat et ses accidents, suivant l'autorité de Boèce : « On parle de recevoir (*suscipere*) quelque chose à propos des choses extrinsèques et extérieures à la substance de ce qui est constitué », *In Cat*., *PL* 64, col. 200C-D. Abélard parle en outre des « accidents » pour les formes en général, qu'il s'agisse des propriétés individuelles ou des différences diviseuses.

33. Attribué à Joscelin de Soissons et dorénavant noté TGS : « Alii vero quasdam essentias universales fingunt quas in singulis individuis totas essentialiter esse credunt… Homo quaedam species est, *res una essentialiter*, cui adveniunt formae quaedam et efficiunt Socratem : illam *eamdem essentialiter eodem modo* informant formae facientes Platonem et caetera individua hominis ; nec aliquid est in Socrate, praeter illas *formas informantes* illam materiam ad faciendum Socratem, quin illud idem eodem tempore in Platone informatum sit formis Platonis. Et hoc intelligunt de singulis speciebus ad individua et de generibus ad species. Quod si ita est, quis potest solvere quin Socrates eodem tempore Romae sit et Athenae ? Ubi enim Socrates est, et homo universalis ibi est, secundum totam suam quantitatem informatus Socratitate. Quicquid enim res universalis *suscipit, tota sui quantitate retinet.* Si ergo res universalis, tota Socratitate affecta, *eodem tempore et Romae est in Platone tota, impossibile est* quin ibi etiam eodem tempore sit Socratitas, quae totam illam essentiam continebat. Ubicumque autem Socratitas est in homine, ibi Socrates est ; Socrates enim homo Socraticus est. Quid contra hoc dicere possit, rationabile ingenium non habet », *De generibus et speciebus*, éd. V. Cousin, 1936, p. 513-514. Nous soulignons.

34. Rosier-Catach, 2008a.

Champeaux, comme c'est le cas précisément pour *P3*. Différentes descriptions du contenu doctrinal de la TEM ont été proposées, notamment par John Marenbon [35], Alain de Libera [36], et Peter King [37], chacun dans une perspective propre à leur objet d'étude. Pour plus de clarté, nous offrons notre propre reconstitution, inspirée des différentes études existantes, mais davantage détaillée pour les besoins de la présente démonstration. Voici les traits principaux que nous avons retenus :

1. Le genre est la matière des espèces comme l'espèce est la matière des individus (LI, LNPS, TQG, DGS).

35. Comme on l'a vu, John Marenbon pense que *P3*, dans sa version standard, soutient une TEM – Anselme professant une version lâche de cette théorie (Marenbon, 2004, p. 32-33). Voici les thèses principales qu'il lit dans *P3* : 1. Tous les individus d'une espèce ont une essence réelle en commun. 2. Le genre est la matière et l'espèce est un genre informé, de même l'individu est une espèce informée par des traits accidentels. 3. Par un processus mental de « dépouillement » (*denudatio*), on peut ainsi « déshabiller » l'individu de ses formes, et obtenir l'espèce, et il en est de même pour l'espèce par rapport au genre. Bien qu'il cite un texte qui va dans ce sens, John Marenbon ne souligne pas une thèse importante, déjà mentionnée, selon laquelle les genres et les espèces en tant qu'universels ne sont rien (« *nihil dicuntur esse* ») et que seuls les individus existent en acte. Il s'agit du particularisme ontologique que nous avons évoqué précédemment. John Marenbon ne mentionne pas un autre élément de la TEM que nous voyons figurer dans d'autres reconstitutions : le caractère accidentel non seulement des propriétés individuelles mais aussi des différences spécifiques, de sorte que différences spécifiques et accidents semblent mis sur le même plan dans cette théorie, qui les appelle tous les deux « formes ». De fait, John Marenbon lit la TEM dans *P3* qui, comme nous le verrons ne contient précisément pas cette idée.
36. Il retient : 1. L'analogie matière/forme pour le genre, les espèces et les individus ; la thèse de l'individuation par les accidents et l'identité des individus si les formes sont supprimées. 2. Le caractère accidentel des formes, y compris les différences par rapport au genre. 3. L'impossibilité pour le genre d'exister en acte si les différences sont supprimées du fait que les universaux n'existent en acte que dans les individus. Alain de Libera insiste sur l'importance du caractère accidentel des différences et des accidents individuels (critère n° 2) puisqu'il en fait le trait spécifique du réalisme défendu par la TEM (Libera, 1999, p. 318).
37. Il propose les trois critères suivants : 1. L'essence matérielle (genre ou espèce) est un universel boécien qui est tout entier en chacun ; elle est leur matière. 2. Elle est contractée par l'addition de formes accidentelles (cela vaut pour les différences ou pour les accidents individuels) 3. Les individus sont des composés d'un point de vue métaphysique, à partir de l'essence matérielle et des accidents individuels (King, 2004, p. 66-67). On voit que, comme chez Alain de Libera, l'idée que les différences sont des accidents au même titre que les propriétés individuelles est soulignée. Une autre idée est mise en relief : le caractère composite des individus, sur lequel Abélard va fonder une part importante de sa critique. En revanche, comme chez John Marenbon, il n'est pas fait mention de l'impossibilité pour l'universel d'exister en dehors des individus.

2. La notion de « forme » décrit les différences spécifiques comme les propriétés accidentelles individuelles (LI, LNPS, TQG, DGS).
3. Les formes qui s'ajoutent à la matière sont accidentelles, y compris les différences spécifiques (LI* [38], LNPS*, TQG).
4. Il y a une seule et même substance, toute entière, en même temps, identique et inchangée par les formes qui s'y ajoutent (= l'espèce/le genre), dans chacun des individus, une *res universalis* (HC, LI, LNPS, TQG, DGS).
5. Cette substance commune est une essence matérielle (LI, LNPS, TQG).
6. L'individuation se fait par les accidents (HC), et il y a identité des individus si les formes sont supprimées (LI, LNPS, TQG, DGS).
7. Les genres et les espèces existent dans les individus en tant qu'universels, sans pouvoir exister en acte indépendamment des individus (LI, TQG).

7'. Les genres et les espèces existent *en acte* dans les individus en tant qu'universels, sans pouvoir exister en acte indépendamment des individus (TQG) [39].

8. Seuls les individus existent en acte (LI, TQG) [40].

38. Nous signalons par des astérisques le fait que cette thèse est présente de manière moins explicite dans les textes d'Abélard mentionnés que dans le TQG (voir *supra* les textes des notes 31 et 32).
39. Aucune des descriptions précédemment mentionnées n'insiste sur le problème de l'existence en acte des genres et des espèces dans les individus, un thème qui est pourtant bien présent dans nos sources, directement (dans le TQG), et indirectement, car il sert de levier aux critiques contre la TEM. Nous revenons plus loin sur les sources permettant d'envisager l'intégration de cette thèse dans la TEM (voir *infra* notes 51 à 53).
40. Comme on l'a vu plus haut (note 35) John Marenbon intègre dans sa description de la TEM une thèse portant sur la théorie de l'abstraction permettant de saisir l'universel indépendamment des individus. Irène Rosier-Catach aborde également ce thème puisqu'il est présent dans les *Glosulae*, tout en soulignant la différence qu'il y a entre un modèle « mathématique » de l'abstraction, suivi par *P3* (avec le vocabulaire de la *denudatio*), et un modèle inductif, fondé sur la saisie de la *similitudo*, suivi par les *Glosulae* (Rosier-Catach, 2008a, p. 171-172). Ce thème est cependant absent des autres descriptions discutées ici, et ce n'est pas anodin, puisque Peter King et Alain de Libera s'appuient sur les témoignages d'Abélard, du TQG et du TGS, qui n'abordent pas cette question directement. Elle est en revanche bien détaillée par *P3*. Bien que cette manière de concevoir l'abstraction de l'universel soit parfaitement cohérente avec la TEM, et, bien que, autant qu'on puisse en juger, elle ait probablement été acceptée par ses tenants, comme découlant de l'exégèse de Boèce, nous nous abstenons, pour des raisons méthodologiques, de la citer ici dans la mesure où elle n'est présente explicitement que dans *P3* parmi les témoignages habituellement retenus.

Pour tenter d'apporter une réponse détaillée et précise à la question de savoir si *P3* admet ou non la TEM, il faut différencier parmi ces thèses celles qui appartiennent à l'héritage commun de l'*Isagoge*, celles qui sont déjà présentes chez Boèce, celles qui peuvent appartenir à diverses formes de réalisme des universaux, et, enfin, celles qui sont propres à la TEM.

L'idée que les genres et les espèces sont tout entiers en chacun des individus (= thèse 4) se retrouve chez Boèce. C'est un trait récurrent de tout réalisme de l'universel immanent. L'idée que l'universel puisse être pensé (comme universel indépendamment des individus) autrement qu'il n'est (subsistant dans les individus) est également un trait de l'exégèse boécienne qu'il reprend à Alexandre d'Aphrodise. On la retrouve, exprimée de manière plus radicale, et pour son seul versant ontologique, dans la thèse 7. La thèse 8 peut également être considérée comme découlant de ce versant ontologique de la théorie du sujet unique. La théorie de l'individuation par les accidents (thèse 6) est également commune à Boèce et à tout réalisme. Toutes les thèses attribuées directement à Boèce ou dérivées de ses positions peuvent être considérées comme appartenant au « pot commun » de tout réalisme alto-médiéval.

L'idée que le genre soit la matière et les différences spécifiques des formes, et la comparaison avec une statue qui reçoit une forme sont déjà présentes dans l'*Isagoge*[41], mais les notions de forme et de matière ne sont pas utilisées pour décrire le rapport entre l'individu, l'espèce et les propriétés qui distinguent les individus, contrairement à ce qu'on trouve dans la thèse 1.

Concernant la thèse 3, il y a une différence à faire entre ceux qui mettent sur le même plan les différences spécifiques et les différences individuelles, comme le fait la TEM, et ceux qui distinguent bien les deux cas, du fait précisément du caractère accidentel des propriétés qui s'ajoutent à l'espèce. Abélard se fait l'écho de cette conception de l'arbre de Porphyre parmi les tenants de l'individuation par les accidents. Il affirme que les réalistes qu'il a entrepris de critiquer précisent que les accidents informent les individus, mais pas de manière substantielle, contrairement à ce qu'on observe dans le cas des différences par rapport au genre :

> Il faut noter que, à partir de ce passage, où [Porphyre] dit que les individus sont constitués de propriétés, certains se convainquent qu'ainsi les individus sont produits par les accidents, comme l'espèce par les différences, si

41. *Isagoge*, éd. Busse, p. 11.15-18, trad. française Libera et Segonds, p. 13.

ce n'est que les différences informent de manière substantielle (*substantialiter informant*), mais pas les accidents. Et non *seulement ils font des individus des accidents*, mais ils veulent de plus qu'on comprenne (*intelligi*) [ces accidents] dans le nom individuel [42].

Cette distinction entre une information substantielle et une information non substantielle ne peut être, selon nous, le fait des tenants de la TEM, dans laquelle les formes spécifiques et individuelles sont considérées comme accidentelles au même titre, sans distinction, comme nous le verrons plus loin. Cette lecture de l'arbre de Porphyre est conforme à l'enseignement du philosophe grec et à l'exégèse de Boèce. Porphyre marque en effet une césure nette entre le cas des genres et des espèces intermédiaires, et celui de l'espèce spécialissime par rapport aux individus. L'espèce n'est pas divisée par les individus, les différences individuelles ne sont pas substantielles (sous peine de faire de l'espèce un genre), l'espèce dernière est le tout dans ses parties, les individus, tandis que le genre est tout de ses parties, les espèces qui lui sont inférieures dans l'arbre de Porphyre [43]. La lecture que Boèce fait de l'*Isagoge* ne fait qu'accentuer cette césure, car :

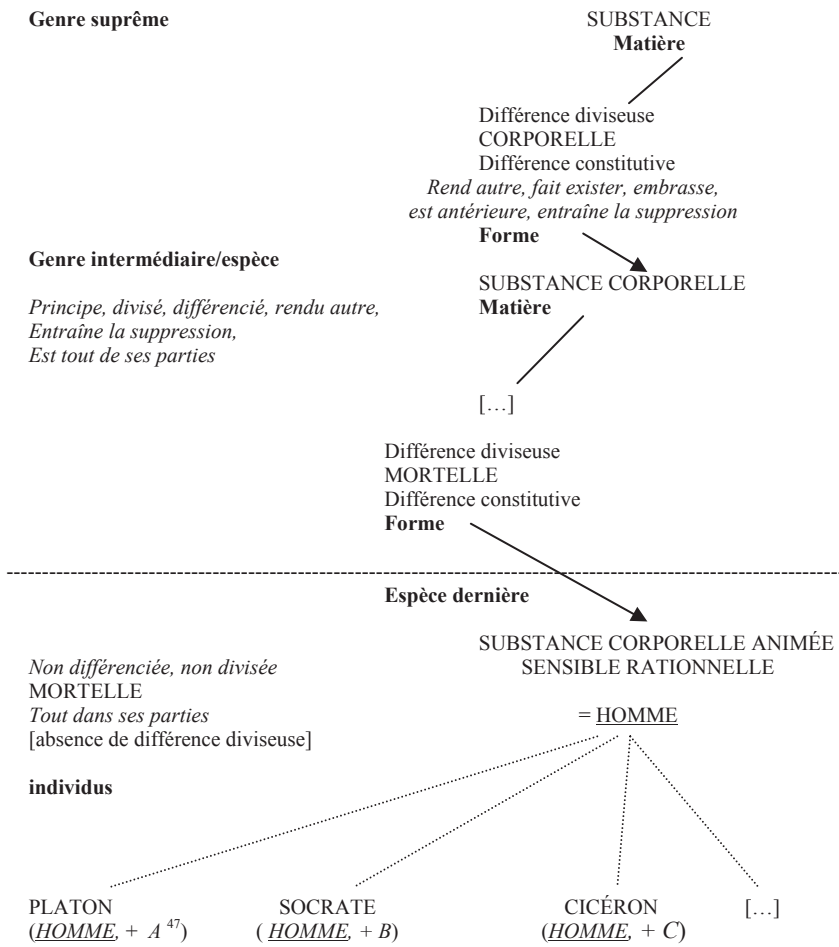
1. Il désigne clairement les propriétés individuelles comme des accidents [44] ;
2. Il insiste sur la non division de l'espèce par les différences accidentelles individuelles ;
3. Il affirme nettement que si l'espèce est toute la substance des individus (puisque les propriétés qui lui sont attachées en propre sont des accidents qui n'ajoutent rien à sa substance), le genre n'est pas toute la substance des espèces, car il faut ajouter des différences spécifiques pour obtenir une espèce [45].

Il n'est pas question d'admettre un isomorphisme dans la description de l'arbre de Porphyre entre les différences spécifiques (substantielles) et les différences individuelles (accidentelles), comme l'affirme la thèse 3 de la TEM (conjointement avec la thèse 1). La différence entre deux conceptions de la division qui s'opèrent au long

42. *Super Porphyrium*, *Logica ingredientibus*, p. 63.31-36. Il s'agit là d'un passage différent de celui habituellement cité dans les reconstitutions de la TEM, où la distinction entre information substantielle et non substantielle n'est pas présente. Il nous semble, pour les raisons invoquées précédemment, que le réalisme qui fait cette distinction ne peut être identifié à la TEM.
43. Sur tout ceci voir *Isagoge*, éd. Busse, p. 5.8-17 et p. 7.20-8.2, trad. française Libera et Segonds, p. 6-7 et 9.
44. Voir *In Porph., editio secunda*, éd. Brandt, p. 235.8-236.6.
45. Voir *In Porph.*, *editio secunda*, éd. Brandt, p. 215.11-216.2.

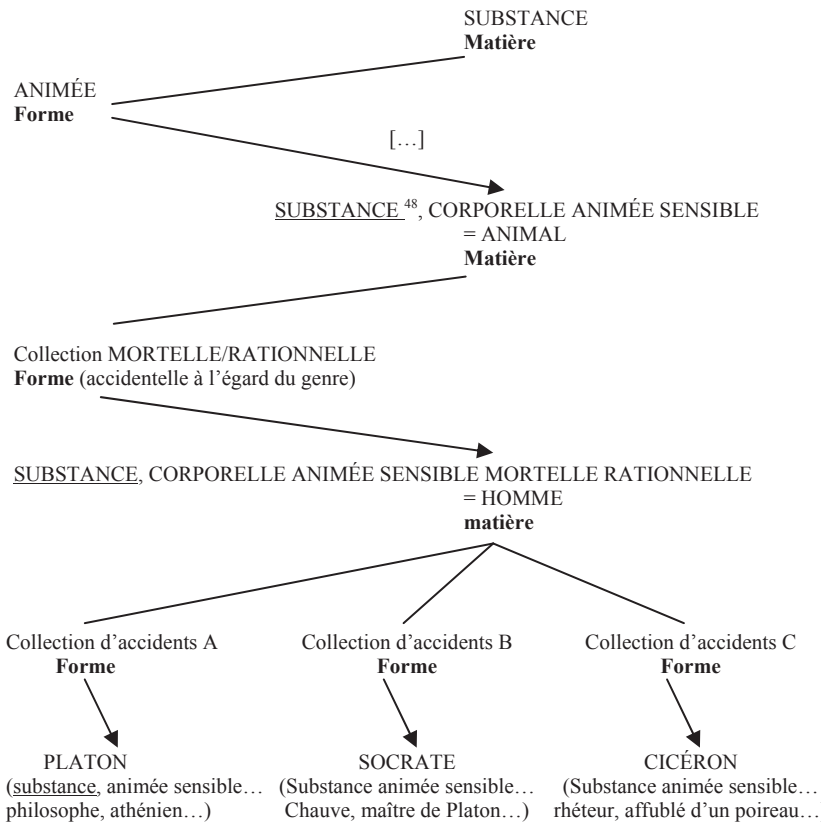
de l'arbre de Porphyre peut être illustrée par les deux schémas suivants [46] :

RELATIONS INTERNES À L'ARBRE DE PORPHYRE (BOÈCE)



46. Nous avons déjà fait figurer ces deux schémas dans Brumberg-Chaumont, 2008, p. 82-83.
47. Les lettres représentent une collection unique d'accidents.

RELATIONS INTERNES À L'ARBRE DE PORPHYRE SELON LA TEM



[…]

Les thèses spécifiques à la TEM semblent donc résider dans l'usage uniforme des notions de « formes » et de « matière », tant pour le genre et l'espèce que pour l'espèce spécialissime et ses individus (thèses 1 et 2), et dans le fait de considérer que ces formes sont dans tous les cas

48. Le fait de mettre une virgule après le mot « substance » vise à souligner le fait que la substance reste la même, identique, tout au long de l'arbre de Porphyre dans la mesure où les différences qui s'y ajoutent demeurent accidentelles par rapport à elle.

accidentelles (thèse 3). Spécifique est également l'emploi de la notion d'« essence matérielle » (thèse 5).

Une ambiguïté demeure quant au mode d'existence des universaux dans les individus. Il s'agit de savoir si les universaux non seulement existent en tant qu'universaux dans les individus (thèse 7), mais existent *en acte* en tant qu'universaux dans les individus (thèse 7') – sans pouvoir, en tout état de cause, exister en acte séparément des individus. Comme on l'a vu, la thèse 7' est explicitement formulée dans la description de la TEM fournie par le TQG [49]. Elle apparaît également dans les critiques que plusieurs textes formulent à l'encontre de la TEM. Ces critiques concernent essentiellement l'impossibilité pour une même substance d'être simultanément en acte dans deux lieux différents (comme l'homme dans Socrate à Rome et dans Platon à Athènes) : on le voit dans la description critique que le DGS donne de la TEM [50]. Un passage du TQG va également dans le même sens [51]. Une autre version de cette critique consiste à montrer que l'universel ne peut être en acte simultanément le substrat de deux propriétés contraires, comme l'animal dans Socrate et Brunellus : on la retrouve chez Abélard [52], et dans un passage du TQG [53]. Comme on va le voir, cette même problématique est présente dans *P3*, implicitement dans la version standard du commentaire, et explicitement dans la version du manuscrit de Paris [54]. Ces critiques et le témoignage du TQG laissent

49. Voir *supra* note 32.
50. Voir *supra* note 33.
51. « Qui hanc sententiam tenent, singulare Dei priuilegium attribuunt asino. Quippe asinus, illa res uniuersalis, *existit* in diuersis locis uno et eodem tempore, scilicet hic et Romae, sicut Deus », *Tractatus « Quoniam generali »*, éd. Dijs, 1990, p. 96.
52. « Supposons en effet qu'un [être], essentiellement le même, bien que revêtu de formes diverses, *existe* (*consistat*) dans des sujets singuliers : il faut alors que la [chose] qui est affectée par ces formes-ci soit celle qui est revêtue de celles-là ; par exemple, que l'animal informé par la rationalité soit l'animal informé par l'irrationalité, donc que l'animal rationnel soit l'animal irrationnel : voici donc des contraires existant ensemble dans le même sujet », Abélard, *Super Porphyrium*, *Logica ingredientibus*, p. 11.11-16 (trad. française dans Libera, 1999, p. 320). Sur ce dernier thème dans la *Logica ingredientibus*, voir Libera 1999, p. 321 *sq*.
53. « (§ 17) Item opponitur. Animal, <illud> genus est suficiens fundamentum <rationalitatis> et irrationalitatis. Et ita opportet quod illud genus actu sustinet illa accidentia ; alioquin non est sufficiens fundamentum… ». La suite du texte explique que le genre ne peut être le substrat en acte des différences contraires, qu'il soit considéré dans sa pureté (car il ne serait plus « pur », ou bien serait substrat des accidents en tant qu'il ne serait « rien (*nihil*) », du fait qu'il est pris en tant qu'universel, ce qui est impossible), ni en tant qu'« informé », car alors il ne pourrait subsister si la différence qui l'informe était détruite, ce qui est le signe qu'il ne peut en être le substrat (TQG, éd. Dijs, 1990, p. 100-101).
54. Voir *infra*, § 2.2.

fortement penser que, dans la TEM, l'universel existe bien en acte en tant qu'universel dans les individus, existence en acte qu'il ne peut conserver en dehors d'eux, mais qu'il possède bien en eux. Nous aurions donc affaire à un système de poupées russes, où une chose universelle existant en acte existerait à l'intérieur d'une substance individuelle, selon une existence cependant « parasitaire » à l'égard de cette dernière – car seuls les individus existent en acte séparément. Il nous semble que Peter King suggère précisément cette idée en comptant le caractère composite de l'individu parmi les thèses fondamentales de la TEM [55]. Seule l'adoption de cette thèse précise permet notamment de comprendre les attaques d'Abélard contre l'idée qu'une même substance (le genre) puisse exister dans deux individus d'espèces différentes (Socrate, Brunellus) de sorte qu'il soit le substrat simultané de deux propriétés contraires (rationnel, irrationnel) [56]. La thèse 7', plus forte que la thèse 7 serait donc caractéristique de la TEM.

2.2. P3 soutient-il la TEM ?

Nous pensons que *P3* ne soutient ni la thèse 1, ni la thèse 3, ni la thèse 5, ni la thèse 7', soit aucune des thèses qui font la spécificité de la TEM par rapport à d'autres formes de réalisme. Nous reprenons d'abord chacune des thèses de la TEM clairement absentes ou présentes dans *P3*, puis, dans les cas où il n'a pas de rejet explicite, nous tentons de montrer que si certaines thèses fondamentales de la TEM ne sont pas explicitement refusées par la version standard *P3*, elles sont, selon nous, incompatibles avec d'autres traits exégétiques nettement affirmés par *P3*.

On peut lire dans *P3* la thèse 2, concernant l'usage uniforme de la notion de forme pour les propriétés individuelles et les différences spécifiques, mais pas la thèse 1, car il n'y a pas d'usage de la notion de matière à propos du rapport entre l'espèce dernière et les individus. Contrairement à ce qu'affirme Yukio Iwakuma (2008, p. 53), *P3* ne dit jamais que l'espèce est la matière des accidents individualisants, à l'instar du genre, matière des différences spécifiques. La notion de forme est bien utilisée pour les accidents individuels, mais celle de matière ne l'est jamais pour l'espèce. C'est ce qu'on observe dans le

55. Voir *supra* note 37.
56. Car le fait d'être le substrat seulement en puissance de deux propriétés contraires n'a jamais posé de problème, comme on le verra dans la suite de l'exposé : cette possibilité est affirmée par Porphyre, et par Boèce à sa suite.

passage de l'*Isagoge* sur la comparaison entre le genre et la statue, passage qui est discuté par *P3* en conformité avec la doctrine de Porphyre (éd. Iwakuma, p. 158). En ce sens, *P3* est tout simplement fidèle à la tradition porphyrienne. Nous revenons plus en détail sur cette question (voir *infra* § 2.2).

Concernant l'absence de la thèse 5, les spécialistes s'accordent pour dire que le vocabulaire de l'essence n'est pas utilisé par *P3* dans le même sens que la TEM. Nous l'avons effectivement constaté précédemment (§ 1.2) avec l'emploi du terme *essentialiter* . D'autre part, nous avons vu que la notion de « matière » n'était pas utilisée pour l'espèce comme elle l'est pour le genre : il n'y a donc pas d'« essence matérielle » commune dans *P3*.

À propos de la thèse 3, nous pensons qu'il convient d'attribuer l'arbre de Boèce à l'auteur de la version standard de *P3* (et aussi, nous le verrons à celui des ajouts du manuscrit d'Assise) [57]. D'autre part, il nous semble que les réalistes visés par Abélard dans le passage cité plus haut soutiennent une théorie de l'individuation davantage conforme à celle de *P3* qu'à la TEM. *P3* ne soutient donc pas la thèse 3 [58].

La thèse 7' est également absente de *P3*, et nous souhaitons montrer que la doctrine des universaux contenue dans *P3* lui est hostile, puisque *P3* soutient que les universaux ne peuvent exister en acte dans les individus que dans la mesure où ils sont « informés », de sorte que seuls les individus existent en acte. Les universaux en tant qu'universaux n'ont droit qu'à une existence selon la nature.

En revanche *P3* contient pratiquement tous les ingrédients non spécifiques de la TEM : l'individuation par les accidents (thèse 6), l'identité substantielle de tous les individus en chacun desquels une nature universelle existe toute entière, l'existence d'une substance commune à tous les individus distincts uniquement par les accidents, (thèse 4), l'existence indépendante en acte des seuls individus (thèses 7 et 8).

La conclusion qui s'impose est alors que *P3* ne contient pas un réalisme aussi spécifique que celui de la TEM, mais une forme de réalisme que nous appellerions volontiers « néo-boécien », en ce qu'il découle davantage d'une inflexion de la réponse boécienne au questionnaire de Porphyre.

Trois points restent à justifier dans le détail afin de défendre cette analyse du réalisme de *P3*, dans la mesure où la version standard de *P3*

57. Voir *infra*, § 2.2.
58. Cette thèse est absente de la reconstitution que John Marenbon a proposée de la TEM (voir *supra* note 35) ; cela s'explique précisément par le fait qu'il fonde sa reconstitution sur une lecture de *P3*.

ne rejette explicitement ni la thèse 1, ni la thèse 3, ni la thèse 7'. La doctrine de *P3* est-elle véritablement incompatible avec la conception des différences spécifiques comme des accidents, à l'instar des propriétés individuelles (= thèse 3) ? En quoi le rejet de cette mise à niveau est-il lié à l'absence d'usage de la notion de matière pour l'espèce par rapport aux propriétés individuelles (= thèse 1) ? La doctrine de *P3* implique-t-elle le rejet de l'existence en acte des universaux comme universaux dans les individus (= thèse 7') ?

L'espèce n'est pas la matière des individus et les différences spécifiques ne sont pas des accidents

Nous avons souligné le fait que, dans la version standard de *P3*, le rapport forme/matière était strictement réservé à la relation des genres et des espèces intermédiaires, à l'exclusion de la relation entre l'espèce dernière et les individus. Les propriétés individuelles sont bien appelées « formes » à l'instar des différences spécifiques, mais l'espèce spécialissime n'est jamais la matière des individus. Cet élément nous semble avoir des conséquences philosophiques majeures, car il est lié au refus des deux autres thèses de la TEM : le caractère accidentel des différences spécifiques (thèse 3) et l'existence en acte des universaux dans les individus (thèse 7').

La version du manuscrit d'Assise, qui reflète probablement les variantes apportées par des élèves de l'auteur de la version standard de *P3*, analyse très explicitement ces enjeux. L'auteur d'un des ajouts du manuscrit A s'interroge sur ce que peut être le substrat des accidents individualisants, sachant que cela ne peut être l'individu lui-même : il serait en ce cas antérieur à ce qui le constitue, ce qui ne peut être admis. La seule réponse possible est que ce substrat est l'espèce, ce qui implique de remettre en cause le principe de Porphyre selon lequel les accidents « communs », *i. e.* les accidents ordinaires (à l'exclusion des propres et des inséparables) arrivent primordialement aux individus, et secondairement aux espèces. Ce principe ne s'applique qu'aux accidents complètement extrinsèques, aux « accidents de la vie », et non aux accidents naturels qui adviennent à l'espèce à la sortie du ventre maternel pour former tel ou tel individu [59]. Cette discussion est l'occasion d'une mise au point sur la notion de matière, appliquée à l'espèce :

59. Nous avons analysé plus en détail cette discussion dans un autre article consacré à la question du substrat des accidents constitutifs, voir Brumberg-Chaumont, 2008.

> Parmi les accidents, certains accidents sont naturels, c'est-à-dire qu'ils adviennent à la naissance ; ils adhèrent à la chose universelle elle-même et ils l'informent pour produire la substance première, de même que les différences qui adviennent au genre l'informent pour produire l'espèce, *à ceci près que les différences substantielles concernent l'être substantiel de l'homme, tandis que les accidents ne concernent pas le socle de l'essence de cet homme. Bien plutôt son espèce, l'homme, est tout l'être substantiel de l'individu, et elle n'est pas sa matière universelle comme certains le pensent, car cet homme n'a pas de différences substantielles, alors qu'il en aurait si l'homme était sa matière, car là où il y a une matière universelle il faut qu'il y ait des différences substantielles pour constituer quelque chose.* Les accidents de cette sorte, qui arrivent à la naissance, ont principalement comme substrat les substances secondes, auxquelles ils adhèrent de sorte que la chose qui, antérieurement, était pure, est individuée en étant informée par ces accidents, comme la blancheur ou la camusité du nez, dont on ne peut dire qu'ils ont principalement comme substrat les substances premières.
>
> D'autres ne sont pas naturels et adviennent après la naissance ; ils trouvent une substance première déjà produite par les accidents naturels, comme on vient de le dire, comme la [position] assise, la marche, la [compétence] en grammaire, en dialectique, etc., et ils ont sans aucun doute pour substrat la substance première [60].

Pour l'auteur de ces ajouts, le fait de dire que l'espèce est la matière des accidents individuels comme le genre l'est pour les différences spécifiques est parfaitement solidaire de l'idée, qu'il rejette très nettement, selon laquelle les propriétés individuelles opéreraient une constitution substantielle de l'individu en différenciant l'espèce, à l'instar des différences diviseuses du genre et constitutives de

60. « Accidentia alia sunt naturalia, scilicet in nativitate advenientia, quae ipsi rei universali adhaerent et informant eam ad hoc ut fiat prima substantia, sicuti differentiae advenientes generi genus informant ad hoc ut fiat species; excepto hoc quod substantiales differentiae de substantiali esse hominis sunt, accidentia vero non sunt de massa essentiae huius hominis, immo homo sua species est ei individuo totum substantiale esse, et non est eius materia universalis ut quibusdam videbatur, quia hic homo non habet substantiales differentias, quod esset si homo esset eius materia, quia ubicumque est materia universalis, ibi oportet esse differentias substantiales ad aliquid constituendum ; et huiusmodi accidentia, quae in nativitate sunt, principaliter fundantur in <secundis> (mss primis) substantiis, quibus adhaerent ad hoc quod illa res quae prius pura est per informationem illorum accidentium individuetur, sicuti albedo et nasi curvitas non potest dici quod principaliter in primis substantiis fundetur. Alia etiam sunt accidentia non naturalia, scilicet advenientia post nativitatem, quae inveniunt substantiam iam factam primam per naturalia, ut supradictum est, ut sessio et ambulatio et grammatica et dialectica et cetera huiusmodi, quae procul dubio in prima substantia principaliter fundantur », éd. Iwakuma, 2008, p. 171.

l'espèce [61]. Cette lecture de l'arbre de Porphyre est en contradiction patente avec la doctrine du philosophe grec et de Boèce, qui marquent une nette différence entre le niveau des espèces spécialissimes et celui des genres et des espèces intermédiaires, comme nous l'avons vu précédemment [62]. Le fait que la version du manuscrit A rejette l'identification de l'espèce à la matière des différences individuelles ne nous renseigne pas directement sur la position de l'auteur de *P3* au moment où il enseignait la version standard de *P3*. Elle nous éclaire cependant sur une certaine conception de la cohérence interne que certains élèves se faisaient de l'enseignement de leur maître, conception qui nous semble justifiée. Ces élèves rejettent l'idée que l'espèce puisse être la matière des individus sur des *quidam*, qui, eux, l'adoptent. On peut se demander s'il s'agit d'autres élèves, qui ont une vision différente du développement qu'il convient de donner à l'enseignement du maître, ou, plus spécifiquement, s'il s'agit des défenseurs de la TEM. L'usage uniforme de la notion de « matière » tout au long de l'arbre de Porphyre est en effet solidaire de la mise à niveau des différences spécifiques et des propriétés individuelles comme autant d'accidents, un trait fondamental de la TEM. Là encore, comme le suggère l'arbre précédemment attribué conjointement à Boèce et à *P3*, notre auteur a une conception des divisions internes de l'arbre de Porphyre incompatible avec cette doctrine.

Afin de défendre plus avant l'idée que la doctrine des universaux de *P3* est incompatible avec la mise à niveau des différences spécifiques et des propriétés individuelles sous la notion d'accident, il convient cependant de préciser davantage le sens dans lequel une propriété peut être dite « accidentelle ».

D'un point de vue ontologique, où les notions de substance et d'accident ne sont pas relatives, les différences spécifiques sont des

61. Cette critique paraît un peu paradoxale car aucun partisan de la TEM ne voudra admettre que les propriétés individuelles de Socrate sont constitutives de sa substance. Il s'agit plutôt d'un raisonnement par l'absurde où l'auteur des ajouts part d'une thèse de la TEM (la mise à niveau des différences et des propriétés individuelles), et d'une thèse qu'il prête à la TEM, bien qu'elle ne lui appartienne pas (l'idée que les différences soient constitutives de la substance de l'espèce) pour attribuer aux propriétés accidentelles (au motif qu'elles sont mises sur le même plan que les différences) le fait d'être constitutives de la substance de l'individu, ce qui ne peut être admis.
62. La version portée par le manuscrit P admet, en une seule occurrence que le genre *et l'espèce* puissent être la matière des individus (éd. Iwakuma, 2008, p. 186), dans un passage où, précisément, elle admet sans exception la thèse de Porphyre selon laquelle les accidents communs adviennent premièrement aux individus. On voit là deux approches divergentes dans l'interprétation de l'enseignement du maître.

accidents, dans la mesure où l'ontologie des *Catégories* ne reconnaît que deux types généraux d'êtres : les substances et ce qui est dedans, les accidents. Si la différence spécifique a besoin d'être dans quelque chose pour exister, ce qui est le cas, puisqu'elle est une partie de la substance, alors elle n'est pas une substance et elle est donc un accident. *P3* considère bien les différences spécifiques, d'un point de vue ontologique, comme des accidents (éd. Iwakuma, 2008, p. 151-152), mais cela ne veut pas dire que, d'un point de vue logique, la différence spécifique appartient à ce dont elle est une partie de manière accidentelle : la différence est pour *P3*, comme pour Boèce, une qualité substantielle (éd. Iwakuma, 2008, p. 136).

D'un point de vue logique, les notions de substance et d'accidents sont en revanche relatives (au sujet de prédication) [63]. Ce que défend la TEM n'est pas la thèse banale selon laquelle les différences adviennent au genre comme des accidents de celui-ci en tant que genre, car cette thèse dérive directement de la solution que Porphyre [64] (suivi par Boèce) donne au problème de l'existence simultanée de deux propriétés contraires dans une même substance : les deux différences diviseuses « rationnel » et « irrationnel » dans le genre « animal ». Le genre n'est en effet pas constitué d'elles (ce ne sont pas ses différences constitutives, mais ses différences diviseuses), mais il doit en quelque sorte les précontenir, autrement la division du genre en ses différentes espèces serait arbitraire. Tout cela est admis sans réserve par *P3*, y compris l'idée que les différences puissent être accidentelles au genre dans la mesure où il les possèdent en puissance en tant que genre. En revanche *P3* ne fait pas des différences spécifiques les accidents du genre *à l'intérieur du composé qu'il forme avec elles une fois divisé*, contrairement à ce qu'on observe dans la TEM. La formule employée dans le texte précédemment cité par la version du manuscrit A est assez éclairante sur ce point : « les différences substantielles concernent l'être substantiel de l'homme, tandis que les accidents ne concernent pas le socle de l'essence de cet homme ». Les différences spécifiques, comme différences diviseuses, restent bien « accidentelles » à l'égard du genre qui leur est antérieur et qui est leur substrat, mais elles deviennent constitutives de ce genre une fois celui-ci rendu « autre »

63. « Chaud » est un accident de l'homme, mais une propriété substantielle du feu, par exemple. De même une différence spécifique est substantielle à l'égard de l'espèce dont elle est une différence constitutive et accidentelle à l'égard du genre dont elle est diviseuse.
64. Cf *Isagoge*, éd. Busse, p. 11.1-8, trad. Libera et Segonds, 1998, p. 13.

par les différences, *i. e.* une fois celui-ci divisé en telle ou telle espèce : « rationnel » est constitutif de cet animal qu'est l'homme.

Notre texte insiste bien, dans la définition de l'espèce spécialissime, sur le fait que celle-ci n'a qu'une seule relation, c'est-à-dire une seule relation de division, celle qu'elle entretient avec le genre supérieur, mais qu'elle n'en a pas avec les individus. Ceux-ci ne la divisent aucunement, de sorte que l'espèce et l'individu ne sont pas des notions relatives. Ce sont des types, engageant la nature même de la réalité, qui comporte effectivement des individus appartenant à des espèces, indépendamment des arbres de Porphyre que nous construisons ou ne construisons pas. Ce n'est pas une question de point de vue. L'animal est genre par rapport à l'homme, mais espèce par rapport à la substance ; la rationalité est accidentelle au genre animal, mais essentielle à l'espèce d'homme comme différence constitutive, mais l'homme, qui est espèce du genre, est absolument l'espèce (en un autre sens d'« espèce ») de l'individu qui lui appartient [65]. La raison en est que l'être substantiel n'est pas impliqué dans la relation de l'espèce à l'individu. Les différences « communes » et « propres » (*versus* « les plus propres », *i. e.* les différences spécifiques) – auxquelles fait appel la théorie de l'individuation (comme la blancheur, la camusité, etc.) – ne forment pas la substance : « elles n'informent aucunement la substance ni ne produisent [quelque chose] d'autre (*nullius substantiam formant nec faciunt aliud*) » (éd. Iwakuma, 2008, p. 143). La propriété (ou la collection de propriétés) qui s'ajoute à l'espèce est accidentelle par rapport à cette espèce, qui lui est antérieure et lui sert de substrat, mais *elle demeure également accidentelle à l'égard du tout ainsi formé*, « cet homme », de sorte qu'elle n'est substantielle ou constitutive sous aucun aspect. Le fait d'être chauve, un des traits qui différencient Socrate des autres hommes, n'est pas constitutif de celui-ci dans ce qui le fait être la substance qu'il est.

65. Éd. Iwakuma, 2008, p. 122, contrairement aux genres et aux espèces intermédiaires (p. 106). Il s'agit dans ce passage de répondre à une objection selon laquelle Porphyre (et *P3*) aurait tort de dire que l'espèce n'a qu'une seule relation (avec ce qui lui est supérieur) car elle en a une aussi avec les individus dont elle est l'espèce : « hic agit Porphyrius de habitudine secundum relationem ; ipsa vero species unam habet tantum, scilicet ad superiora, habitudinem secundum relationem (genus enim et species relativa sunt) ad individua vero nullam habet habitudinem secundum relationem (species enim et indivudua relativa non sunt) … Species non habet duas habitudines secundum quas diversa vocabula recipiat, sicut habent illa quae sunt in medio quae sunt species superiorum et genera inferiorum ; specialissimum vero et species superiorum et species inferiorum », éd. Iwakuma, 2008, p. 122-123. La version du manuscrit A en conclut : « species enim est tota substantia individuorum », éd. Iwakuma, 2008, p. 122.

Dans la TEM, en revanche, la différence spécifique est, à l'instar de la propriété individuelle, non seulement accidentelle à l'égard du genre antérieur qui lui sert de substrat, mais encore accidentelle à l'égard du tout qu'elle forme avec lui : la substance reste constamment la même tout au long de l'arbre, elle ne devient jamais substantiellement « autre » au fur et à mesure que s'ajoutent les différences, les « formes ». L'essence commune matérielle de la TEM n'est pas seulement l'espèce spécialissime qui est « toute la substance des individus » selon Boèce, mais la substance généralissime, à laquelle l'ensemble des branches de l'arbre de Porphyre s'identifie substantiellement. Ce trait s'observe particulièrement bien dans la doctrine réaliste qu'on peut lire dans les *Glosulae super Priscianum*, selon Irène Rosier-Catach, qu'elle rapproche de la TEM [66]. Le commentaire grammatical nous dit que si les noms étaient imposés en fonction de la substance (et non en fonction de la qualité), il n'y aurait besoin que d'un seul nom « substance », puisque tous les êtres forment une seule substance. Il affirme également à la suite la thèse corrélative : les accidents et les différences spécifiques doivent être considérées comme des « formes » qui ne changent rien à la substance [67]. Christophe Erismann insiste également sur ce point lorsqu'il veut montrer, à juste titre, la filiation qu'on peut tracer entre cette thèse de la TEM et la théorie de l'*ousia generalis* de Jean Scot Erigène [68].

66. Rosier-Catach, 2008a, p. 170 *sq*.
67. « Sunt ergo qualitates, idest proprietates, praecipua causa inventionis nominum. *Nam si propter solas substantias designadas invenerentur nomina, superflue inventa essent tot diversa, cum solum hoc nomen "substantia" ad hoc sufficeret* », éd. Rosier-Catach (citée sans l'apparat critique), 2008a, p. 176 ; « notandum est tamen quod nomen non significat substantiam et qualitatem insimul nuncupatiue, scilicet ita ut utriusque coniunctim uel utriusque per se nomen sit, sed substantiam tantum nominat, quia ei fuit impositum, qualitatem uero significat non nuncupatiue, immo representando et determinando circa substantiam propter quam tamen notandam substantie fuit impositum […] Sed istud non omnibus aeque placet. Uolunt enim quidam nomina utrumque coniunctum nominare, substantiam scilicet et qualitatem […] Renuntiando igitur huic sententie dicimus "Socrates" designare substantiam quandam qualitatibus affectam quam ipsam significant "ego" et "tu", sed non representant ibi qualitates quod facit "Socrates". Hoc autem in hac sententia attendendum quod Socrates ipse etsi plures habeat formas quam homo et quodlibet aliud superius, tamen non crescit ab illis in quantitate ; *accidentia enim, etiam si sint substantialia, non faciunt maiorem substantiam quam informant.* Nota etiam quod, licet negemus albedinem et cetera esse partes constitutiuas Socratis, non tamen negamus esse formales. *Sic et de differentiis substantialibus, licet ratiocinari, quoniam constituunt formaliter species suas* », éd. Rosier-Catach, 2008a (citée sans l'apparat critique), p. 177 (nous soulignons).
68. Erismann, 2002a, p. 36. C'est le cinquième point (« une doctrine de l'unicité de la substance. Les choses, multiples par les accidents, sont une substantiellement »), le

P3 respecte en revanche scrupuleusement l'idée qu'il y a des niveaux d'existence substantielle distincts, telle que la transmet l'*Isagoge*. Il reste en particulier très fidèle à la théorie de Porphyre sur les différences spécifiques comme des différences qui rendent « autre » (*aliud*), d'« un autre être », par opposition avec les différences qui rendent simplement d'« une qualité autre » (*alteratum*) [69], ainsi qu'avec les autres traits qui distinguent la division du genre de la multiplication de l'espèce. Le commentaire affirme constamment que la différence qui arrive au genre transforme son être substantiel : la différence spécifique fait différer la chose dans son être substantiel [70] ; elle est ce par quoi l'espèce « excède » (*abundat*) le genre (éd. Iwakuma, 2008, p. 151), car l'espèce a, dans son être substantiel, la différence en plus par rapport au genre ; la différence spécifique est ce qui fait que les espèces diffèrent dans leur être substantiel (éd. Iwakuma, 2008, p. 163).

Les universaux n'ont pas d'existence en acte en tant qu'universaux dans les individus

La version standard de *P3* ne dit pas explicitement qu'il convient de rejeter l'idée d'une existence en acte des universaux comme universaux dans les individus, mais elle soutient une thèse incompatible avec elle. Les universaux existent en effet comme tels uniquement selon la nature, c'est-à-dire en droit, mais non en fait. Ils peuvent être restaurés dans cet état par la pensée à partir d'instances individuelles dans lesquels ils trouvent une subsistance en acte en étant individualisés. Les universaux ne sont par conséquent jamais dotés à la fois d'une existence en acte et d'un être universel, raison pour laquelle *P3* affirme

plus important selon lui, parmi un ensemble de thèses à propos desquelles il veut montrer la proximité entre Jean Scot Érigène et la TEM. Les autres points sont :
1. L'immanence du genre dans ses subdivisions ;
2. L'individuation par les accidents ;
3. Une version modifiée du principe du sujet unique selon laquelle l'universel devient par accident particulier ;
4. Une réalisation de l'arbre de Porphyre (p. 35).

Précisons qu'il faut entendre que les « choses » de la thèse nº 5 couvrent également les espèces : tout se ramène à l'unité substantielle du genre généralissime de la substance.

69. Éd. Iwakuma, 2008, p. 140. Une formule semble avoir particulièrement inspiré *P3* chez Porphyre : les différences constitutives de l'animal, nous dit Porphyre « font exister (*sustatikè esti*) la substance (*ousia*) de l'animal », *Isagoge*, éd. Busse, p. 10, 5, trad. française Libera et Segonds, 1998, p. 12 (modifiée).
70. « [Differentiae] formant uniuscuiusque speciei substantiam », éd. Iwakuma, 2008, p. 143.

qu'ils ne sont rien en tant qu'universaux. La version standard de *P3* n'aborde pas la question de l'existence en acte des universaux, dans la mesure où, précisément, les genres et les espèces existent en acte en étant complètement individualisés, tandis que le mode d'être universel qu'ils conservent en étant dans les individus est seulement potentiel d'un point de vue ontologique, et susceptible d'être saisi en tant que tel uniquement par un processus d'abstraction.

On peut montrer que c'est bien là la position de *P3* en revenant une nouvelle fois sur le traitement que texte réserve à la question de l'existence simultanée de propriétés contraires dans une même substance, soulevée par Porphyre à propos du genre et de ses différences diviseuses. Le principe sur lequel *P3* se fonde pour résoudre cette difficulté consiste à affirmer que le fait pour deux contraires de ne pouvoir être reçus simultanément dans une même substance ne concerne que la réception en acte et non la réception en puissance. En puissance, le genre peut être susceptible de deux contraires simultanément. *P3* ne fait en cela que reprendre la position de Boèce (éd. Iwakuma, 2008, p. 151) :

> Le genre considéré en dehors de tout ce qui lui est inférieur n'a pas de différences contraires. Une fois posé dans ses inférieurs, il les possède en étant leur substrat, mais [il ne les possède] pas dans le même inférieur, mais [il possède] une [différence] dans un [inférieur], et l'autre [différence contraire] dans un autre. Mais tu dis que le genre posé dans son inférieur n'est plus un genre, qu'il est spécifié. Il est vrai que le genre informé par les différences cesse d'être un genre et devient une espèce [71].

La version du manuscrit de Paris pousse plus loin la discussion, en posant la question du substrat *actuel* (et non pas seulement potentiel) des différences, reflétant probablement l'existence de réalismes du type de la TEM et les débats qu'ils suscitaient :

> Une fois résolue cette question [i. e. celle du genre possédant simultanément des différences contraires], on se demande quel est le substrat *actuel* de ces différences. À quoi il faut répondre que c'est l'espèce. On le prouve de la façon suivante : c'est ou bien le genre, ou bien l'espèce ; mais

71. « Genus consideratum extra omnia inferiora non habet differentias contrarias ; positum vero in inferioribus habet eas ut fundamentum, non tamen omnes in eodem inferiori sed hanc in uno et aliam in alio. At dices : genus positum in inferiroi non est genus sed specificatum est. Verum est quod genus informatum differntiis desinit esse genus et fit species », éd. Iwakuma, 2008, p. 154-155. Nous soulignons.

ce n'est pas le genre, car il possède [ces différences] seulement en puissance…[72].

Il nous semble que la version du manuscrit P entraîne la version standard de *P3* sur un terrain qui n'est pas conforme avec l'esprit général de la doctrine enseignée. Pour le formuler autrement, elle déporte cet enseignement vers une théorie plus proche de la TEM. Comme j'ai tenté de le montrer plus en détail dans une autre étude [73], *P3* n'a pas à répondre à la question de savoir comment le genre existant en acte dans les individus peut être le sujet de différences spécifiques contraires, à l'instar des partisans de la TEM. En effet, pour *P3*, le genre est ou bien sujet des contraires seulement en puissance, ou bien substrat d'une seule des deux différences contraires : il est alors identifié à l'individu, en tant qu'il est « informé », de même que l'espèce informée. La raison en est que le genre s'identifie avec l'espèce en laquelle il se divise, et ne demeure pas identique à lui-même par-delà sa conjonction avec une forme (contrairement à ce qu'on observe dans la TEM).

L'examen du problème de l'existence en acte ou en puissance des universaux dans les individus permet de conclure sur la question des relations entre particularisme ontologique et réalisme de l'universel dans les deux théories, le réalisme de *P3* et la TEM. On a vu qu'il fallait probablement attribuer à la TEM l'idée que les genres et les espèces existent en acte dans les individus comme « quelque chose de divers », selon la formulation de la version du manuscrit A de *P3*. La TEM n'affirme pas la subsistance en acte des universaux *indépendamment* des individus, mais elle dit que c'est en tant qu'universelle que l'espèce existe en acte dans l'individu (et non en tant qu'individuée), même si elle ne peut exister en acte en dehors de cet individu. *P3* défend au contraire l'idée que ce n'est pas en tant qu'universelle, mais en tant qu'individualisée, en tant qu' « informée » que l'espèce existe en acte, même si elle demeure universelle au sein de cette inhérence sans subsister en acte en tant que telle. Il y a bien un universel *in re*, une espèce universelle dans chacun des individus, qui est la même une fois les accidents propres à chacun mis de côté ; cette espèce existe en acte dans la mesure où elle est particularisée grâce à son inhérence dans les individus. Mais elle n'est pas à la fois existante

72. « Soluta illa quaestione, quaeritur quid est actuale fundamentum ipsarum differentiarum. Ad quam respondendum est species. Quod sic probatur: quia aut genus aut species ; sed genus non, quia tantum eas habet protestate… », éd. Iwakuma, 2008, p. 155.
73. Brumberg-Chaumont, 2008, p. 74.

en acte et universelle : elle conserve un être universel selon la nature, un être non actuel, tout en étant actualisée et particularisée, comme *species informata*.

On peut ainsi considérer que la TEM et *P3* défendent deux versions du particularisme ontologique. Dans aucun des deux cas, nous n'avons évidemment affaire à un particularisme ontologique fort, tel qu'on l'observe chez Abélard, dont John Marenbon fait le point de départ fondamental de sa pensée métaphysique [74]. Abélard affirme en effet non seulement que seuls les individus existent en acte, mais que tout ce qui est dans les individus, propriétés ou différences substantielles, est également individuel [75]. La TEM soutient un particularisme ontologique faible, qui affirme que seuls les individus existent séparément en acte, de sorte que les universaux peuvent exister en acte, du moment qu'ils possèdent une existence « parasitaire », à l'intérieur des individus : ils existent non séparément en acte. La TEM ne prête pas en ce sens le flanc à l'argument du troisième homme, car il n'y a pas d'universaux posés en dehors des individus, mais la théorie professée affaiblit considérablement l'unité de la substance individuelle, comme l'a souligné Peter King, si ce n'est la notion même de substance individuelle. *P3* adhère à un particularisme ontologique moins faible, qui affirme que seuls les individus existent en acte et existent séparément, de sorte que les universaux peuvent avoir seulement une

74. Sous le sigle de « T1 » : « Every thing is particular », Marenbon, 2004, p. 27.
75. Nous avons prolongé cette réflexion, dans une étude en cours, en tentant de « tester » la différence entre les deux réalismes, la TEM et le réalisme de *P3*, à travers les conséquences sémantiques que l'adoption de l'un ou de l'autre peut avoir dans les discussions sur les noms génériques, spécifiques et individuels. Nous lisons en effet une formulation de la TEM dans les *Glosulae*, et une doctrine beaucoup boécienne dans certains passages des *Notae Dunelmenses* qui sont pourtant placés sous l'autorité de « MG » (*i. e.* Guillaume de Champeaux). Dans chaque cas, le commentaire grammatical est confronté à des problèmes différents dans la théorie du nom. Pour les *Glosulae*, il s'agit d'éviter d'avoir à soutenir que tous les noms nomment la même substance si toutes les choses qu'il y a à nommer se ramènent à une seule substance, comme on le voit dans la TEM. Dans certains passages, les *Notae Dunelmenses* tentent, avec beaucoup de difficultés, de trouver une explication générale pour certains traits grammaticaux fondamentaux des noms substantifs (par opposition aux adjectifs) – comme le fait de ne pas signifier principalement la qualité, ou celui de pouvoir répondre à l'interrogatif « de substance » qui ? (*quis*) – explication qui puisse valoir à la fois pour les noms dont la qualité signifiée est constitutive de la substance nommée (comme « homme »), et pour d'autres, dont la qualité signifiée est accidentelle à la substance nommée (comme « Socrate »). Dans la perspective déjà adoptée par Irène Rosier-Catach (2008a), l'établissement d'une telle corrélation dans les textes grammaticaux permettrait de souligner une nouvelle fois, et sous un angle différent, les enjeux sémantiques de la discussion sur les universaux à cette époque.

existence en puissance en tant qu'universel dans les individus. *P3* soutient donc un réalisme de l'universel (un universel *in re*), une individuation de type 2, et un particularisme ontologique faible, mais suffisamment fort cependant pour éviter de placer, à l'intérieur d'une substance actuellement existante une autre substance actuellement existante. Il maintient ainsi l'universel et l'individu dans deux régimes ontologiques différents, respectivement celui de l'existence selon la nature (*in natura*) et celui de l'existence en acte (*in effectu*).

Notes on the *Glosulae* and its reception by William of Conches and Petrus Helias

Karin Margareta Fredborg
Saxo Institute, University of Copenhagen

In this paper, I want to take as my point of departure the discussion of the participle, which figures rather prominently in the late eleventh- and early twelfth-century semantical and grammatical discussions over what constitutes a complete and perfect sentence. I'll further try to show how Priscian's discussion of the minor word classes influenced the choice of technical terminology, notably juxtaposing meaning, special meaning and syntactic function, that is *significatio* with *vis*, on the one hand, and *officium*, on the other [1]. For that purpose, I have looked at a number of passages from Bk. XI, XII and XVI, hitherto not used much in modern discussions of twelfth century speculative grammar, compared with the discussions on *vox*, *partes orationis* and the relationship between grammar and dialectic found in Bk. I, II and VIII. In the end I'll look at how some of the doctrines of the *Glosulae* were received by William of Conches and Petrus Helias, who turn out to add different strategies and introduce new grammatical terminology.

1. PRISCIAN ON THE MINOR PARTS OF SPEECH : THE PARTICIPLE

Priscian's own discussion of the participle in Bk. XI of the *Institutiones Grammaticae* is by itself interesting in three ways. The participle, which comes third in the order of importance chosen by Priscian (after the noun and the verb), is the first of the « minor » word classes to be discussed [2]. Now the criterion of being a word class, *pars orationis*, discussed earlier (Bk. II. 16-17), is reintroduced by a new

1. Cf. Rosier, 1988b, p. 37-49 ; Rosier-Catach, 1999b, p. 54-60.
2. Cf. Rosier-Catach, 2003c.

terminology that the participle is signifying a mental concept, *indicans mentis conceptum* (XI.5 [*GL* 2, 552.1-4]). This, actually, would to a medieval grammarian suggest connections with two famous passages, firstly the discussion in the *Priscian Minor* (XVII.3 [*GL* 3, 108.16]) of the relationship between the *sensibile*, the audible utterance, and the *intelligibile*, the meaning perceived or intended, which is often glossed as the *intellectus* of words and sentences [3]. Secondly, it also relates to another feature that greatly interested the 12th century grammarians, the Boethian triad *res-intellectus-vox* [4]. Furthermore, and more narrowly within grammar, the *mentis conceptus* pairs off with its opposite, namely the meaning of the interjection, which is barely a word class in its own right, since it does not signify a concept, but only a mental or emotional *affectus* [5].

3. *Glosulae* in the *Glosa Victorina* version = *GPmi*, I quote from the forthcoming *Glosulae : Glosa Victorina super Priscianum* XVII.1-33, ed. K. M. Fredborg, with the help of A. Grondeux, E. Lorenzetti and I. Rosier-Catach (Brepols), from Paris, bibl. de l'Arsenal, 910 (= *A*), fol. 133va, ad *IG* XVII.3 (*GL* 3, 108.16) : « QUOD ENIM. Probat quod dicte sunt partes orationis sic. Vere sunt partes quia sunt prime partes, et prime, dico, non quantum ad constitutionem essentie, hoc enim sunt littere, sed quantum ad constitutionem significationis. Et hoc est. Unaqueque dictio est *elementum* id est prima pars perfecte orationis. Non negat quin etiam imperfecte sit pars, sed perfecte dicit quia de ea sola hic agitur, et ne quis per elementum acciperet vel mundi elementa quattuor vel etiam litteras, addit *quodammodo* id est per quandam similitudinem vel quantum ad significationem. /*A* fol. 133vb/ Et cum deberet dicere unaqueque, dicit equipollenter et commodius [dicit] illud SENSIBILE. Et ne acciperetur "sensibile" pars corpori seu animali, ideo addit ID EST INTELLIGIBILE id est significans intellectum. Quod est dicere : vox significativa, et quia significans vox non est tantum dictio, sed etiam oratio, ideo subdit quod intelligibile PARATUR id est similiter EX DICTIONIBUS id est ex numero dictionum. Et quia dictiones coniuncte sunt oratio et etiam quia [de dictionibus][3] orationem pro affirmatione ponit Aristotiles (*Cat*. 16b27), addit SINGULIS[3] id est singulatim extra coniunctionem scilicet acceptis. Quod est dicere. Singule dictiones significative sunt elementum perfecte orationis » (the orthography follows A).
   Cf. *Note Dunelmenses* (= *ND*) section V, Durham, Cath. Lib. C. IV. 29 (= *D*), fol. 139vb, ad *IG* XVII.1 [*GL* 3, 107.24] : « Accipiuntur partes orationis non secundum essentiam, sed secundum significationem, unde nomen et verbum et cetera que sunt ex octo partibus vocantur elementa orationis, illud attestante hoc ipso actore in proximo inferiori vocando singulas dictiones elementa orationis in illo versu "Quod enim ex singulis dictionibus paratur sensibile id est intelligibile quodammodo elementum est orationis perfecte etc." » (the orthography follows *D*).
4. *In librum Aristotelis de interpretatione editio prima*, p. 37.6-7, De Rijk, 1967, vol. II. 1, p. 112.
5. *The Glosulae in Prisciani Institutiones Grammaticas. Liber XI*, ed. K. M. Fredborg, with the collaboration of A. Grondeux, E. Lorenzetti and I. Rosier-Catach., from Köln, Dombibliothek 201 (= *K*) and Metz, Bibl. mun. 1224 (= *M*).
   GPma ad *IG* XI. 6 (*GL* 2, 551.16) : « INTERIECTIO similiter habuit nomen ex beneficio nominis et uerbi quia interiectio dicitur quod nomini et uerbo INTERIACET.

In this way, Bk. XI thus again reopens the discussion of what constitutes a word class in its own right, and why the two principal parts of speech, nouns and verbs, are of a different nature than the other word classes. Here, a number of criteria are involved, semantic, but also functional, not to mention *per se* signification as opposed to consignification, and even in this domain, there are varying degrees of certitude [6]. In Bk. XI, Priscian redefines the participle not only by its signification, but also by its very special nature and origin, its *vis*, when used in a sentence, that is its special *causa inuentionis* according to the medieval interpreters, when they gloss the following passage from *Institutiones Grammaticae* (XI.8 [*GL* 2, 552.21-22]) : « ideo autem *repertum est participium* quod nomini uerbum adiungitur, sed non aliter nisi sit nominativus casus ei personae adiunctus (*my italics*) ».

Finally, the use of the participle in the sentence construction opens up for a principal discussion of the main types of construction (XI.12 [*GL* 2, 555.1-19]), and how the participle can be assigned to the subject or to the predicate position. The participle also triggers off a debate over the difference between a *plenus sensus* of a sentence on the one hand, and the *plena oratio* on the other, that is of the minimal and maximal criteria of a sentence as such.

The study is based on my forthcoming editions of the *Glosulae, Glosa Victorina version* [7] and the *Glosulae* on Bk. XI [8], and on the forthcoming editions by E. Lorenzetti of the *Glosulae* to Priscian Bks. I, II, IV, VIII and XIII [9] and a series of important studies by C. H. Kneepkens [10], and I. Rosier-Catach [11]. For practical reasons the

Quasi dicat. Interiectio sic ponitur in oratione ut fere nihil operetur, quia neque ponitur pro uerbo ut participium, neque iungit aliqua ut coniunctio, nec regit casum ut prepositio, sed quasi inutilis ibi iacet indicans tantum affectum mentis, quae si auferatur non minuitur inde plenus sensus orationis."

6. See Rosier-Catach, 2003c, p. 56-58 and p. 70-73.
7. *GPmi* : *Glosa Victorina* (Provisional title), ed. K. M. Fredborg, with the collaboration of A. Grondeux, E. Lorenzetti and I. Rosier-Catach, from Paris, bibl. de l'Arsenal 910 (= *A*).
8. *Gpma*, ed. K. M. Fredborg, with the collaboration of A. Grondeux, E. Lorenzetti and I. Rosier-Catach, from Köln, Dombibliothek 201 (= *K*) and Metz, Bibl. mun. 1224 (= *M*). Also the *Notae Dunelmenses* are to be edited by A. Grondeux and I. Rosier-Catach, but in this paper I rely on my own transcriptions.
9. *GPma*, *ibid.*
10. Kneepkens, 1978, Kneepkens, 1987a, Kneepkens 1987b.
11. Rosier-Catach, 2003a, with text excerpts p. 143-159 ; Rosier-Catach, 2003c, with text excerpts p. 70-73 ; Rosier-Catach, 2003b, with text excerpts p. 201-202 and 229-244 ; Rosier-Catach 2004a, with text excerpts, notes 25-27 ; Rosier-Catach, 2008a, Appendix.

Glosulae on on *Priscianus Maior*, Bks. I-XVI is called *GPma*, that on *Priscianus Minor* Bks. XVII-XVII is called *GPmi*.

2. *FORMA UOCIS / MATERIA UOCIS*

The *Glosulae* uses the distinction that a word has its physical utterance, the syllable(s) as its *materia*, but its signification, including distinguishing marks such as accents, as its *forma*. Priscian had said that the lesser parts of speech consist materially of the same as the nouns and the verbs, namely letters, syllables and accents, and of a signification / *intellectus*. This our glossator rephrases as that they consist *materially* of the same, that is the phonetic *elementa* and the syllables, and *formally* of the accents and the significations of these wordclasses :

> *GPma* ad *IG* XI.6 (*GL* 2, 551.26) : Conjunctions, however, and prepositions and the similar four (viz parts of speech) consist materially of the same stuff as nouns (and adjectives) and verbs, that is of letters, i.e. phonetic elements, and syllables, and accents, by which he means the grave accent, the acute accent and the circumflex, and the intellect, that is the meaning. Please observe that, materially, words consist of phonetic elements and syllables, but formally of accents, signification, and many other things.
>
> *Gpma*, *K* fol. 50vb, *M* fol. 80rb : Coniunctiones autem et prepositiones et similia quatuor ex eadem materia sunt ex qua nomen et uerbum, id est ex litteris id est ex elementis, et syllabis, et accentibus graui scilicet, acuto et circumflexo, et intellectu id est sensu. Nota dictionum esse materiam elementa syllabas, formas uero accentus, significationem et multa alia [12].

Materially – in both Greek and Latin – quite a number of words may easily belong to more than one word class, changing from prepositions or conjunctions to adverbs, or from adjectives to adverbs, e. g. the Latin *contra*, *multum*, or *quoque*, and the shift from one to another will often be indicated by a change in accent.

12. The discussion here in *GPma* on Bk. XI is not as detailed as that on Bk. I.1 (*GL* 2, *GL* 2, 5.1) : VOX LITTERATA, edited by Rosier-Catach, 1993 which defines an articulate sound [not in Boethian terms as what the listener understands] but in Priscianic terms as what the speaker utters in order to promote his sense of that sound (*ad sensum suum designandum*), irrespective of whether the listener perceives it, and whether its full meaning is comprehended by the speaker, e.g. by a non-Latinist uttering the word « homo », because Latin « homo » got its meaning on the day of imposition, cf. Rosier, 1993, p. 128-129.

As regards shifts in word class, the semantics of, say, *contra* changes quite a lot, because when it is used as a preposition, it is by Priscian seen as nearly devoid of meaning itself and totally depending on the noun following it for any information about that, whereas *contra* as an adverb it has a distinct signification [13].

The weaker the signification, the greater variety in optional change of word class. For instance, among the subclasses of the interjection, nearly any word class may qualify as an interjection and come into the examples used by Priscian (XV.40-42), because the interjection itself contributes so very little to the meaning of the sentence that, when it is used, also accents are muddled and even imitations of inarticulate sounds are admitted [14].

13. *GPma*, *K* fol. 67vb, *M* fol. 103ra, ad *IG* XIV.1 (*GL* 3, 24.13) : « EST IGITUR… Nota hic diffiniri (diffinire *K*) prepositionem secundum uim uocis et causam inuentionis, non secundum respectum significationis ». Cf. Petrus Helias 1993 (= PH) ed. Reilly, p. 709.37-39 : « Vide ergo quod hec descriptio data est secundum vim vocis, id est secundum rationem huius nominis "prepositio", et secundum causam inventionis, non secundum rationem significationis ».
GPma, *K* fol. 68vb, *M* fol. 104ra, ad *IG* XIV.11 (*GL* 3, 30.9) : « …quaedam dissilabarum prepositionum nichil certum per se significant, ut "apud" per se prolatum personam uel locum significare potest. HAE ENIM. Quasi dicat : in hoc potes colligere quia hae supradictae prepositiones monosillabae uel dissilabae per se nichil certum significant quia ACCOMMODANT SIGNIFICATIONES SUAS AD SENSUS DICTIONUM SEQUENTIUM ».
GPma, *K* fol. 71ra, *M* fol. 106vb, ad *IG* XV.7 (*GL* 3, 65.12) : « SIC IGITUR. Quia cum (*viz* adjectives like *multum*, *primo*) loco aduerbiorum accipiuntur manent indeclinabilia, IGITUR SIC id est per modum illum quia manent indeclinabilia DISCERNAS omnia nomina *uim* aduerbiorum recipientia uel non recipientia ».
GPma, *K* fol. 73ra, *M* fol. 109ra, ad *IG* XVI.1 (*GL* 3, 93.10) : « VIM dicit quod (quia *K)* coniungit duas substantias cum uno accidenti uel duo accidentia cum una substantia, uel diuersa accidentia cum diuersis substantiis… "QUOQUE" quando pro "que" (quoque *K)* ponitur – "quoque" enim potest esse aduerbium similitudinis uel coniunctio expletiua ».

14. *GPma*, *K* fol. 70vb, *M* fol. 108vb, ad *IG* XV.41 (*GL* 2, 91.5) : « POSSUNT TAMEN. Istud ad superiora redit hoc modo : Quamuis interiectiones ab aduerbiis superiori modo differant, POSSUNT TAMEN etc. XV.41 (*GL* 2, 91.20) : OPTIME (tamen *add K)* dixi easdem uoces esse interiectiones et aduerbia, siue interiectiones et prepositiones. Inde Donatus eas optime discernit secundum accentus, quia aduerbia (et prepositiones – quia aduerbia *om M*) et prepositiones certos habent accentus. Quando uero sunt interiectiones, non habent, quod habes ubi dicit : OPTIME TAMEN DONATUS hec DOCUIT de accentibus earum interiectionum quod non sunt certi quippe cum non plane expressa uoce proferuntur, ut ideo non potest distingui in qua sillaba accentus habeatur cum ipsae sillabae non bene distinguantur et pro affectus commoti (commodi *K)* qualitate confunduntur in eis accentus. Secundum hoc enim quod animus indignatione plus minusue commouetur, interiectio ipsa modo acute, modo grauiter profertur ». Ad *IG* XV. 41 (*GL* 2, 91.21) : « ALIE TAMEN QUOQUE (QUANDOQUE *M*) Licet dixerim tria genera interiectionum scilicet ad placitum significatiuas (significationis *M*) et naturales et imitatorias, tamen restat quartum genus, scilicet quod aliae partes solent interiectione proferri,

I doubt whether this use here of the term *forma* as especially designed for the signification corresponds to the use of *forma uocis* in I. Rosier's and C. Mews' edited *Glosulae* passages on sound in general, where the commentator discusses whether *uox* is a substance, a quality or a quantity [15]. I don't think so, actually, because the *GPma* there on Bk. I of the *Institutiones Grammaticae* is concerned with the *forma aeres* as opposed to the *materia aeres*, just as the *GPmi* later in the commentary on *Priscian Minor* [16]. Rather, our glossator grasps the chance of expanding on Priscian's use of *intelligibile* bringing about the *intellectus* and signification, which along with the *vis vocis* will be the major distingushing mark for belonging to a particular word class [17].

singulae ut "infandum", uel plures ut "Deo gratias", "Benedicamus Domino". Quamuis dixerim "infandum" et similia interiectiones esse, tamen proprie uoces interiectionum PRIMITIUAE SUNT UT "PAPE" etc. ».

15. Rosier, 1993, p. 123-24 ; Rosier-Catach, 2008a ; Mews, 1992, p. 29 note 55.
16. Cf. *GPmi Glosa Victorina* version, ad *IG* XVII.2 (*GL* 3, 108.11) : « QUE BENE. Probat quod littere constituunt sillabas quia sunt materies earum. A parte. Et vere materies quia PRIMA, et vere prima quia in dictione. A pari. Et hoc verum esse probat auctoritate Apollonii, et hoc est quod littere bene id est RECTE DICUNTUR ESSE MATERIES VOCIS non cuiuscumque sed humane, id est litterate et non confuse. Vel HUMANE VOCIS id est perfecte orationis que dicitur humana quia perfectum et rationabilem intellectum generans. VOCIS dicit ne si diceret sillabarum ut de his viderentur littere non esse materies aliarum vocum. MATERIES inquam PRIMA et ne quis intelligeret prima id est principalis, exponit INDIVIDUA *id est ita minima ut non possit dividi per aliquas partes que per se discernantur auditu,* id est quod voces sint. Item sic determino quia cum secundum quandam sententiam elementarii soni aeres sint audibiles, dividi possunt etiam per alios scilicet aeres, qui tamen non sunt dicendi voces, cum per se secundum aliquam formam non discernantur auditu. Hic insiste quod in tractatu vocis in *Orthographia* determinatum est, / A fol. 133va/ scilicet qualiter secundum diversas sententias littera dicatur individua. Secundum hoc enim quod ille aer qui naturalibus formatur instrumentis solum dicitur vox sine determinatione, verum est quod littera sit individua, per partes dico que sint voces. Secundum hoc quod ille aer qui ab animali emittitur et unusquisque percussus ab eo sit vox, unaqueque littera erit individua, scilicet et que in ore formatur et singule impulse ab ea. Secundum hoc vero quod omnes illi soni individui simul accepti dicuntur una vox, illud totum, id est omnes illos aeres simul iunctos, unum individuum esse dicemus, non quia per alios sonos non possit dividi, sed quia per sonos diversarum formarum non potest dividi ».
    Cf. Mews, 1992, p. 57, note 28, and Rosier, 1993, p. 122-123 : « de forma illa… respondeo… similis est et eadem specie iudicatur vocari eadem, ita cum profero *homo* semel et alia vice eandem vocem idest *homo* pronuncio, et quamvis diversae sint essentialiter et materialiter voces, tamen propter similitudinem quasi unam eandem vocem tamen illa qualitativa forma quae huic parti aeris copulata est individualiter esse illam, unde alia pars aeris affecta est, non potest probari. Nos tamen propter similitudinem quasi unam informationem vocamus, et propterea unam vocem ».
17. *IG* XI.2 (*GL* 2, 24.18 *sq*.) ; XIV.6 (*GL* 2, 27.5 *sq*.) ; XIV.11 (*GL* 2, 30.8 *sq*.) ; XIV.6 (*GL* 2, 33.19 *sq*.) ; XIV.17-18 (*GL* 2, 34.6-35.3).

3. *CAUSA INVENTIONIS* AND *VIS / OFFICIUM*

The participle was with Priscian, in opposition to Stoic doctrine, a special word class in its own right. It is defined not only according to its principal signification [18], but also to its functions and cause of its invention, that is its *uis* and its *causa inuentionis*. The participle has a double *causa inuentionis* : one *causa necessitatis* in the oblique cases, another *causa commoditatis* in the nominative [19] :

> *GPma ad IG* XI.8 (*GL* 2, 552.18) : THE PARTICIPLE… I also look at why it was invented as a word class, that is out of necessity or out of convenience, as will be explained further on (XI.8-10) … the participle can be judged by the etymology of the word, by its invention, and by its signification. It can be seen from these three points of view, but it is only defined here according to its invention : (The participle) is a part of speech, that is a signifying segment of an utterance, used when or where the verb cannot be used, or even if so, then not so conveniently used as the participle. This is the full definition of the participle according to its *causa inuentionis*.
>
> *Gpma*, *K* fol. 50vb, *M* fol. 80va : PARTICIPIUM IGITUR… Attendo etiam qua causa sit inuentum, scilicet uel causa necessitatis uel causa commoditatis, ut postea [20] (*IG* XI.8-10) explicabitur… Aliud ergo ponit haec uox « participium » ex *ui uocabuli* in uocibus participialibus, aliud ex *ui inuentionis*, aliud ex *ui significationis*. Sed cum his modis accipiatur participum, hic diffinitur tantum secundum causam inuentionis…
>
> … EST PARS ORATIONIS id est uox significatiua quae pars accipitur id est ponitur pro uerbo uel ubi uerbum non posset [21] poni, vel si posset poni, non tamen sic commode ut participium. Plena est diffinitio participii secundum *respectum inuentionis*.

The *Glosulae* defines pronoun in the same way as the participle, but here it becomes clear that the *significatio* and *uis* cover the pronoun as such, while the *causa inuentionis* concerns the individual pronoun,

18. *Causa inventionis* was important already to the Carolingians, cf. Luhtala, 1993, p. 157 ; Law, 2003, p. 172 has rightly criticized Priscian for, in the first set of definitions of the parts of speech (II.18-2 [*GL* 2, 55.6-56.27]) « lumping together criteria of different sorts under the general heading of what is “proper” : semantic, formal, syntactic, distributional, functional ». For a different view, see Reynolds, 1996, p. 54.
19. Unlike Petrus Helias, *Summa super Priscianum*, ed. L. Reilly (= PH), p. 602.79-96, the *GPma* further distinguishes for the oblique cases between a *causa necessitatis* : ad Pr. *IG* XI.8 (*GL* 2, 552.24) : « quia uerbum intransitiue non potest iungi obliquis » and a *causa commoditatis* ad *IG* XI.9 (*GL* 2, 553.13) : « “docente me discis” … ut duae orationes contrahuntur in unam ».
20. postea] post *M*.
21. posset] possit *K*.

and, as we shall see, is related to the imposition of the individual pronouns :

> *Gpma* ad *IG* XII.1 (*GL* 2, 577.2) : THE PRONOUN. As with the participle above, which we considered according to its signification, the force of the word and the cause of invention, we may also here consider the pronoun in the same way, even though it is only defined according to its cause of invention. For there is a difference in dealing with the individaul pronouns according to their pronominal signification, another thing is to consider the force or this pronoun , yet another to consider its cause of invention.
>
> *Gpma*, *K* fol. 53vb, *M* fol. 85ra : PRONOMEN. Quemadmodum superius considerauimus participium secundum *significationem* et secundum *uim uocis* et secundum *causam inuentionis*, similiter licet considerare pronomen eisdem modis, quamuis hic tantum diffiniatur pronomen secundum hoc quod inuentum fuit. Aliud est enim agere de unoquoque pronomine secundum *significationem* quam habet inquantum est pronomen, aliud secundum *uim* huius uocis quae est pronomen, aliud secundum *causam suae inuentionis (my italics*).

If we look at the discussion of the individual participles, the *Glosulae* comes up with interesting novelties. For, comparison shows that Greek has a full range of present, past, and future participles in both active and passive, but Latin has no passive present participle corresponding to *qui amatur* and no active past participle corresponding to *qui amavit*, so circumlocutions are needed – or an invention of new forms :

> *GPma* XI.25 (*GL* 2, 564.30) : ACCORDINGLY. He shows by an argument from similarity (of conjoined contraries) that the verb with the indefinite pronoun (as its subject) can conveniently be used instead of an active past participle, which does not exist in ordinary usage, in the same manner as the circumlocution of a past participle with a present tense form of « to be » is used for a verb in passive past, because we do not (in Latin) have have a word-form consisting of only one word, signifying all of « amatus sum ».
> The passive verb has no present tense participle – as the active verb was defective in the past participle – instead we also use a circumlocution, namely a finite verb with the indefinite pronoun (as its subject), saying something like « ama<bi>tus »corresponding to the Greek passive present participle. For (in Latin) we don't for the present participle have a passive, as if I invented (the form) « amabians » not covering the « loving one » but the « beloved one ».
>
> *Gpma***,** *K* fol. 52vb, *M* fol. 83va : QUOMODO ENIM. Ostensio est a simili per contrarium quod uerbum iunctum [22] substantiuo nomini infinito

22. iunctum] a *add K.*

conuenienter ponatur loco preteriti participii actiuae significationis quod non est in usu, sicut e contrario participium ut « amatus » coniunctum uerbo substantiuo id est « sum » accipitur loco uerbi id est preteriti passiui, quod non est in usu, et hoc causa necessitatis, quia non habemus aliquam unam uocem quae possit significare hoc totum quod « amatus sum ».
Passiuum quoque uerbum deficit in presenti participio sicut actiuum in preterito pro quo presenti similiter ponimus uerbum cum predicto nomine infinito, dicentes quod « ama<bi>tus », illud Grecum ualens [23] – non enim in participio presenti habemus uocem passiuae significationis, ut si dicam « amabians » [24] non in designatione illius qui amat, sed qui amatur.

So we have three options : we can, in the usage of Latin, extend the tense range of the active participle *amans* and the passive one *amatus* to cover both present and past tense [25], or use circumlocutions, or we may, with the *Glosulae*, invent two new Latin participle forms : an active past participle construct *amabitus* and an, equally fancy, passive, present participle *amabians* [26].

Although the *Glosulae*, to my knowledge, had no followers here, these fictitious forms are doctrinally interesting because they constitute an, albeit excentric, reason to invent a particular grammatical form which will function with the special meaning needed, *fungi officio* of the participles, and as such it is on line with real accidents and forms of the parts of speech accepted by Latin usage, for which William of

23. ualens] *om M*.
24. amabians] amabans *K*.
25. an option sponsored by Priscian XI.25 (*GL* 2, 564.25-565.10) and XVII.180 (*GL* 3, 199.24-25). Cf. Ebbesen and Rosier-Catach, 2000, p. 78-79.
26. *Gpma*, *K* fol. 52vb, *M* fol. 83va : « [et] ILLUD QUOQUE. Ostendit unum /*M* fol 83vb/ modum supplendi defectiua participia scilicet quia quando uerba infinito (infinitiuo *MK)* nomini iuncta uice illorum ponuntur. Nunc alium suppletionis modum ostendit, quasi dicat. Quod ego dixi uerba infinito nomini iuncta participii defectiui *officio fungi* sciendum fuit. Illud quoque sciendum quod sepe auctores utuntur presenti et preterito quod non est in usu. Verbi gratia. "Amans" ponunt non solum in designatione illius qui modo amat, sed etiam illius qui amauit, ualens idem quod "amabitus", si diceretur, et preterito utuntur pro presenti, quod non est in usu, ut "amatus" dicatur non solum de illo qui amatus fuit sed etiam de illo qui modo amatur, ad cuius designationem poni posset "amabians" uel aliquid tale si esset in usu. Et hoc faciunt auctores causa necessitatis » (my italics)
No such speculations can be found in Petrus Helias, cf. PH, ed. Reilly, p. 613.47-61 : « "qui amavit". Hac autem circumlocutione utimur pro participio activo preteriti temporis quod, ut dictum est, apud nos deficit… Verbum quoque passivum facit ex se suo participia… deficit autem semper apud nos in participio presentis temporis, quod tamen complemus per nomen infinitum "qui" et verbum passivum presentis temporis ut "qui amatur". Per "qui" namque substantiam, per "amatur" passionem presentem intelligimus », cf. youth version *WC1*, Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, San Marco 310 (*M*), fol. 59va5-38, and late version *WC2*, Paris, BnF, lat. 15131(*P*), fol. 75vb4-37 *ad locum.*

Conches and Petrus Helias would regularly discuss a *causa inuentionis* [27].

Compared to William of Conches and Petrus Helias, the *Glosulae* uses the technical term *causa inuentionis* very sparingly – whereas the glossator quite often makes use of the commonly used Priscianic word *vis*, be it in the meaning of a special syntactical function [28], or a special grammatical property [29], or added signification and syntactical property, for which the most important example are the verbs *sum* and *uocor* [30].

27. Cf. Fredborg, 1973, p. 12-14. Much later, teaching grammars from the fifteenth century, with their wealth of paradigms were more energetically attack ing such assymmetry between Greek and Latin, where scribes would indicate defective or missing forms by filling in a blank space with drawings of skulls. Cf. Law, 2003, p. 184, ill. 15 ; The facsimile of Uppsala, Universitetsbiblioteket, C. 678, Anonymus (1989), fol. 97v-98v, 109v-111v, 159r-161v. Cf. Asztalos, 1990, p. 40 : « Pedagogical zeal of our anonymous author… the use of symbolic pictures to fortify the memory of the pupil… death's head and bones are used to indicate nonexistent forms… a profusedly bleeding eye pierced by a nail probably deterred any pupil for ever using the vocative form of tuus… ».
28. Priscian used *vis* nearly fifty times in the *Maior*, and some twenty times in the *Minor*. See also *Gpma*, *K* fol. 51ra, *M* fol. 80vb, ad *IG* XI.9 (*GL* 2, 553.7) : « SICUT IGITUR. Quia haec participia loco uerbi /*M* fol. 81ra/ ponuntur in premissis constructionibus, ergo participia inuenta sunt UT COMPLEANT *uim uerbi*… SIC PARTICIPIA inuenta sunt ideo ut coniuncta nominibus compleant quod deest uerbis id est casus ».
29. *Gpma*, *K* fol. 53ra, *M* fol. 84ra, ad *IG* XI.31 (*GL* 2, 568.16) : « Nam SI PER SE COMPONANTUR, ita dico per se, scilicet uerbis non prius compositis, non manent participia sed TRANSEUNT IN VIM NOMINUM sicut etiam si comparentur, ut "nocens" participium est, "innocens" transit in *uim* nominis quia compositum est per se ».
30. The most famous instance of that is the *vis* of the copula or *verbum substantivum*, cf. The discussion and text in Rosier-Catach, 2003b, particularly p. 201-202 and text p. 229-244 ; Rosier-Catach, 2003c, p. 81 ; Kneepkens, 1987b ; Kneepkens, 2000 ; cf. *Gpma*, *K* fol. 68ra, *M* fol. 103ra-b, ad *IG* XIV.2 (*GL* 3, 25.2) : « PREPOSITIONES UERO. Alia differentia (*viz* from the conjunctions), QUAMUIS ipsae prepositiones IN TRANSITIONE PERSONARUM PONANTUR, PER APPOSITIONEM PROLATAE iungantur obliquis casibus transitionem significantibus, tamen non coniungunt duas substantias cum uno accidenti, uel duo accidentia cum una substantia sicut coniunctio facit. Opponitur : quia "cum" ista prepositio duas substantias cum uno accidenti uidetur copulare, ut cum dico "Socrates cum Platone disputat", sed si quis *uim* orationis insistat, falsum /*M* fol. 103rb/ esse inueniet. Cum enim dico "Socrates cum Platone disputat", hoc tantum dico quia "Socrates disputat ens cum Platone" sive Plato disputat siue non per orationem non distinguitur. Quidam tamen concedunt "cum" (uel duo accidentia – accidenti *om K)* coniunctionis *uim* in predicta oratione habere quantum ad *officium* illius orationis. Disputationem enim ostendit "cum" conuenire Socrati et Platoni. Nam nisi uterque disputatione participet, non ita recte (directe *K)* uidetur dictum. Sed licet coniungat "cum", hoc non sit eius *officium* ex inuentione ».

The examples I have found of *causa inuentionis* in the *Glosulae* are narrowly concerned with the imposition of individual nouns and proper names, verbs, pronouns and participles :

> *GPma* II.18 (*GL* 2, 55.6) : IT IS THE PROPERTY OF THE NOUN TO SIGNIFY SUBSTANCE, that is any being « with quality » that is with its particular or shared property, so it signifies the substance which it was invented to designate, either discretely and by itself, or showing similarity by indicating that the property is shared. Proper names are thus invented and given so that they would signify a discrete person distinguished from other persons by distinct characteristics.
> … Appellative nouns are invented to signify substances similar to each other in a certain capacity, like « man » signifies some person sharing a common property, being rational, mortal, since « man » might as well signify the one here as him over there, it signifies a shared property. So the qualities, that is the properties are the cause of invention of the nouns and names.

> *Gpma*, *K* fol. 13ra, *M* fol. 18va, ed. E. Lorenzetti : « PROPRIUM EST NOMINIS SIGNIFICARE SUBSTANTIAM », id est quamcumque essentiam, « cum qualitate », idest cum proprietate propria uel communis, scilicet significat [31] illam substantiam ad quam designandam est inuentum, uel discretam ab alia per aliquam proprietatem [32] uel similem communione[m] alicuius proprietatis. Propria enim nomina sic sunt inuenta et imposita ut semper significent aliquam certam personam discretam ab aliis per aliquas certas proprietates.
> (*ibid.*) … Similiter appellatiua sunt inuenta [33] ad significandas substantias similes aliis in aliqua qualitate, ut « homo » significat proles cum una communi proprietate, scilicet cum rationalitate et mortalitate, quia cum « homo » tam bene illum quam istum significet, significat quandam communem proprietatem esse in omnibus in qua conueniunt. Sunt igitur qualitates, idest proprietates, praecipua causa inuentionis nominum.

The *causa inuentionis* is closely connected with the *natura inventionis*, the first imposition of a word, before later linguistic usage would make us distinguish between shades of meaning :

> *GPma* ad *IG* II.22 (*GL* 2, 57.4-5) : The noun demonstrates the quality, e.g. « man » demonstrates rationality and mortality, which is to be found identically in different individuals. Please note, when « man » signifies the species Man, it is taken as a proper name of that species. Some peope take « man » to be universally an appellative noun, judging words from their nature of imposition, not in their various shades of meaning. But, who first

31. scilicet significat *M*] *lac K* ; see critical text in Rosier-Catach, 2008b, p. 175.10-17.
32. qualitatem *M*.
33. inuenta sunt *M*.

invented « man » did not take the species Man into account, but looked at a thing open to the senses, and which he took to be a rational mortal being to be perceived by the senses, and the impositor gave that man in front of him, as well as all the other ones sharing the same nature, the name « man » [34].

GPma K fol. 14rb, *M* fol. 20rb, ed. Lorenzetti : CORPORUM QUALITATEM DEMONSTRAT nomen UT « HOMO » rationalitatem et mortalitatem, quae in diuersis indiuiduis eadem reperitur. Nota quia quando « homo » speciem illam significat, ut proprium nomen accipitur ; cum uniuersalis illa natura quam designat, uelut unus et singularis homo esse intelligatur. Quidam tamen « homo » semper appellatiuum affirmant, arbitrantes iudicandum esse de nominibus secundum naturam inuentionis ipsorum nominum, non secundum quemlibet modum /*K* fol. 14va/ significationis ; qui autem inuenit prius hanc uocem « homo », non respexit ad illam speciem informem, sed ad rem sensibus subiacentem, quam considerauit sensibilem, rationalem, mortalem ; sicque illi presenti cum omnibus aliis in hac natura conuenientibus hoc nomen « homo » imposuit.

In the semantics of the verb, too, imposition is more important than syntactic properties, and great care is taken as to whether the verb has as its direct object a human being or an inanimate thing :

GPma ad *IG* VIII.9 (*GL* 2, 374.15) : Active verbs are often directed towards inanimate objects, i. e. « I love the book », but in such sentences « to love » does not lose its natural signification of being directed towards human beings. For words should not be judged according to syntax and construction, but according to the nature of imposition.

Gpma, *K* fol. 29va, *M* fol. 53ra, ed. Lorenzetti : Nec dixit [35] « transeunt IN QUEM FIT ACTUS », sed « POSSUNT TRANSIRE ». Saepe enim actiua ad inanimata diriguntur, ut « Amo librum », sed tamen in hac tali constructione « amo » non perdit potentiam naturaliter dirigendi ad homines. Non enim sunt iudicandae uoces secundum actum constructionis, sed secundum propriam naturam inuentionis.

The *causa inuentionis* of the pronoun as a word class is concerned with construction and well-formedness, whereas the *significatio* of the individual type of pronoun is dependent on it special *uis* and the *officium* it has to exert in a sentence :

GPma ad *IG* XII.1 (*GL* 2, 577.2) : So, when we said earlier that « ego » signifies mere substance in virtue of being a pronoun, please note also the added qualification that « all pronouns are either demonstrative or relative », however, demonstration and relation can be seen as qualities,

34. Cf. Tweedale, 1988, p. 211-212.
35. dicit *K*.

ergo all pronouns indicate quality, and accordingly, the signification of the pronoun does not differ from that of the nouns and adjectives (= Priscian's *nomina*) !

To solve this difficulty, some people say that the demonstration and the relation indicated by the pronouns does not concern the (extralinguistic) objects and their qualities, but the semantical side of the pronouns. On the other hand, the qualities indicated by the nouns and adjectives concern the objects signified, and not the nouns and adjectives themselves. This solution does not please everybody.

For, when they talk about demonstration and relation as a grammatical property of the pronoun, they still direct their attention towards the object being related and demonstrated by the pronouns and affirm a demonstration or relation of the object referred to.

Thus the pronouns designate demonstration and relation belonging to words of this word class, actively in the words themselves and passively indicated for the objects, and then quality indeed is involved, and thus the signification of the pronoun does not differ from that of the nouns and adjectives. However, if you consider the pronoun as such, and the nouns and adjectives also as such, nobody would doubt the difference between them.

And you must know, that if somebody would want to argue that « ego » and any other word of this sort is a *nomen* because the property of that word class fits it, that is to signify substance with quality, the answer is that this is not true. For « ego » was not invented for this, by its own force (*uis*) to signify substance with quality, For nouns and adjectives are not simply words because they signify substance with quality, but because they were invented for fulfilling this purpose (*officium*).

There remains the third consideration about the pronoun, its cause for invention (*causa inuentionis*). Which is : Since all nouns by nature are 3rd person – except in the vocative case – they could not possibly be joined intransitively to 1rst and 2nd person verbs. To do so, it was necessary to invent some words in 1rst and 2nd person, by whose help such a construction could be made. Accordingly, the 1rst and 2nd person pronouns were invented so that the nouns could obtain what they could not before, and so that the pronouns could be put in the sentence instead of the nouns, as often happens.

No such necessity holds for the invention of the pronouns in the 3rd person, since nouns, being 3rd person, can without any grammatical error be supposited to the 3rd person verbs. But a certain elegance is to be observed here. For when I say « Vergil wrote the Bucolics », I could without error repeat the noun and say « Vergil wrote the Georgics », but I put the pronoun *idem* with a more elegant result, if I say « And the same wrote the Georgics ». There are also other reasons for the invention of the pronouns, i. e. signifying discretely, which we'll talk about elsewhere. Those stated here will suffice for the present.

Gpma, *K* fol. 53vb-54ra, *M* fol. 85ra-b : Attende etiam ubi superius dictum est « ego » significare meram substantiam, scilicet et hoc in quantum est

pronomen [36], ideo ad [37] hanc appositam determinationem, quod [38] omne pronomen est uel demonstratiuum uel relatiuum, demonstratio uero et [39] relatio qualitates sunt, itaque omne pronomen innuit qualitatem, et sic pronominis significatio non differt a significatione nominis. Ad quod soluendum dicunt quidam [40] quod demonstratio et relatio quas notant pronomina non sunt qualitates rerum, quas significant pronomina, sed ipsarum pronominalium uocum. Qualitates uero [41] quas notant nomina non ipsorum nominum sed rerum a nominibus significatarum esse uidemus.

Sed haec solutio non omnibus aeque placet. Non enim quando dicunt pronomina demonstratiua uel relatiua considerant tantum demonstrationem uel relationem quae pronominibus accidunt, sed animum referentes ad res quas uident demonstratas uel relatas ad alias res per pronomina, demonstrationem et relationem in ipsis rebus a pronominibus demonstratis uel relatis notari affirmant. /*M* fol. 85rb/ sicque cum [42] pronomina non solum demonstrationem et relationem pronominalibus [43] uocibus adhaerentes, quae sunt quasi actiones, notent, sed etiam demonstrationem et relationem rerum, quae sunt quasi passiones, plane qualitates conuincuntur notare, et secundum hoc uere non differunt pronomina a nominibus. Sed si quis consideret pronomen in quantum est pronomen, et nomen in quantum est nomen, non potest dubitare de differentia.

Sciendum etiam si quis uelit [44] probare « ego » et quodlibet aliud huiusmodi esse nomen, quia conuenit ei proprietas nominis, scilicet significare substantiam cum qualitate, respondendum non esse uerum. Quia « ego » ad hoc non [45] fuit inuentum ut ex propria ui substantiam cum qualitate significaret. Nomina uero non dicuntur aliquae uoces simpliciter, quia designant substantiam cum qualitate, sed [46] ad hoc officium explendum proprie sunt inuentae.

Restat tercia pronominis consideratio, scilicet causa inuentionis quae talis est. Cum omne nomen naturaliter sit terciae personae excepto uocatiuo non /*K* fol. 54ra/ poterant iungi competenter cum primis et secundis uerborum personis intransitiue. Ut ergo iungerentur necessarium fuit aliquas uoces inuenire in prima et secunda persona quarum interuentu coniunctio [47] illa competenter fieret. Reperta igitur sunt pronomina in

36. est pronomen] pronomen est *K*.
37. ad] *om K*.
38. determinationem quod] terminationem quod *M* determinationem quia *K*.
39. et] uel *a c K*.
40. dicunt quidam] quidam dicunt *K*.
41. uero] *om K*.
42. cum] *om K*.
43. pronominalibus] pronominibus *M*.
44. uelit] uult *K*.
45. ad hoc non] non ad hoc *K*.
46. sed] scilicet *K*.
47. interuentu coniunctio] interuentio *M*.

> prima et secunda persona ut per ea susciperent nomina quod [48] per se optinere non poterant et ut uice nominum in oratione sepe ponerentur.
> In inuentione autem pronominum tertiae personae non talis extitit necessitas. Nomina enim quae tertiae sunt personae sine omni uitio cum uerbis tertiae personae per se poterant iungi. Sed commoditas quaedam obseruanda [49] est. Nam cum dico « Virgilius scripsit Bucolica » possem quidem sine omni uitio grammaticae repetere idem nomen et dicere « Virgilius scripsit Georgica ». Sunt et aliae causae inuentionis pronominum, scilicet discretio, et aliae de quibus alias. Hae uero in presenti sufficiant cum ad presens negotium pertineant [50].

Today, we consider the participles as a part of the verb, and generally disregard that a participle, i.e. *amantissimus,* sometimes turn up as a verbal noun, and can be put in the comparative or superlative. Not so in the Latin and Greek which Priscian was describing. The actual poetical / rhetorical use of participles, in both ancient Greek and Latin, also, was uncommonly wide-spread – a subtle and metrically attractive subterfuge from subordinate clauses. So both rhetoric and grammaticality is at stake. And Priscian is keen to use exactly the term *vis* when he distinguishes between word classes, particularly verbal nouns and participles (VIII.90 [*GL* 2, 441.10], XI.31 [*GL* 2, 568.21]) and cross-overs from one of the minor word classes to adverbs.

The invention of the participle as a separate word class is due to its usefulness in constructions, and its semantic origin springs from the infinitive form, holding the lexical meaning of the verb from which it is generated (the *res verbi* in Priscianic terms, XVIII. 43 [*GL* 3, 226.6-8]), but also potentially holding most of the accidental properties of the verb in general, i. e. the moods of the verb, the active-passive forms (*significatio*) :

> *GPma* ad *IG* XI.11 (*GL* 2, 554.11) : FURTHERMORE. Having stated the definition and having shown the cause of invention for the participle, he starts showing certain properties of the participle. So… And we talk about the moods of the participle as well as of the moods of the verb. Please note, that although the participles are made from the infinitive form – what could appear contradictory to that participles signify all moods – they

48. quod] quae *M.*
49. obseruanda] obseruata *K.*
50. Cf. William of Conches (*ad locum*) in Fredborg, 1973, p. 46-50 and *GPma K* fol. 13vb, *M* fol. 19rb, ad *IG* II. 18 (*GL 2*, 55.13) ed. Lorenzetti : « Nota quod pronomen ponitur loco proprii nominis duabus de causis, scilicet pro necessitate et commoditate : pro necessitate, ubi proprium nomen poni non potest, ut in prima et secunda persona… "Ego Socrates lego" uel "tu Socrates legis". Pro commoditate ubi proprium nomen poni poterat, ut in tercia persona, sed non tam commode, ut si dicam "Socrates legit" possum addere "et Socrates disputat", sed pro tollendo tedio commodius est dicere "et ipse disputat" ».

contain, that is they can be used for all moods, not necessarily here and now, but at least potentially. For the participle can be found in the derivative form and not, be joined transitively but also intransitively, according to signification and use.

Gpma, *K* fol. 51va, *M* fol. 81vb : ILLUD QUOQUE. Posita diffinitione participii et ostensa causa inuentionis participii, quasdam proprietates participii ingreditur ostendere. Continuatio…, et dicitur modus participii sicut et uerbi. Et istud est admonendum quod QUAMUIS AB INDICATIUO UERBO DIRIUANTUR PARTICIPIA, quod uideretur repugnans ad hoc ut significarent diuersos modos, tamen non solum indicatiuum sed OMNES CONTINENT MODOS id est in omnes modos resoluuntur, et hoc non semper actu sed potestate. Et quia potestas participii uaria est, possunt enim [51] componi et non componi, transitiue iungi et intransitiue, ideo determinat ET UI SIGNIFICATIONIS.

The *Glosulae* and its discussion of *uis*, *officium* and *causa inuentionis* marks the beginning of the twelfth century development in refining the word class distinctions, mainly semantically, but occasionally syntactically. William of Conches was the first, as far as we know, to use the *causa inuentionis* functionally on the word class level. The *Glosulae* was keen on the concept *uis*, while *officium* towards the latter part of the century apparently produced new linguistic attitudes, by introducing a general division of signification from syntactical properties. So, some Priscian commentaries or grammatical *Summas* were concentrating their efforts in showing for each part of speech, the two main properties of any word class to be either its *significatio* or its syntactic *officium*, a strategy that starts already at the time of William of Conches who refers to it in the late version of his gloss on Bk. XII.1, and this *significatio – officium* strategy continues throughout the second half of the twelfth century with Ralph of Beauvais, Robert of Paris, Robert Blund, Petrus Hispanus non-Papa and others [52].

51. enim] *lectio incerta K.*

52. Cf. The text in Fredborg, 1973, p. 49-50. See the Porretans in Rosier-Catach, 1987, p. 315, n. 34 ; cf. « Promisimus » in Fredborg, 1999, p. 133 ; p. 143 ; p. 157, and Robert Blund, *Summa in Arte Grammatic*, in Kneepkens, 1987a, vol. III, p. 51.15-27 ; p. 56.18-20 ; p. 179.9-19 ; Petrus Hispanus, *Summa « Absoluta Cuiuslibet »*, *ibidem*, vol. IV p. 38 & p. 60 ; Robert of Paris, *Summa « Breve sit »*, Kneepkens, *ibidem*, vol. II, p. 174.23-25 ; p. 175.28, 236.29 ; Ralph of Beauvais, *Glose super Donatum*, ed. Kneepkens, 1982, p. 43.28-33 ; see also the anon. Priscian commentary « Quoniam opificen » in Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, BPL 154, fol. 96ra-b dealing with the signification, causa inventionis = officium and etymology of the participle : « Tertium tractatus locum (-us ms.) inter genera partium orationis obtinet <participium>. Et participium ponitur /fol. 96rb/ ratione significationis, constructione officii et origine nuncupationis. Causa significationis ponitur post nomen quia substantia<m> cum qualitate subponit, post verbum quia retinet significationem verbi. Constructione officii quia supplet officium nominis subponendi

4. *PLENA ORATIO* AND *PLENUS SENSUS*

A third interesting feature is the insistence in the *Glosulae* on the doctrine of inherence, which has been the object of an important, recent article by I. Rosier-Catach [53]. To her findings I shall here only add a little on the *Glosulae* notion of the *perfecta oratio*. Priscian's main discussion of this is really in the *Minor* (e.g. XVII.3 [*GL* 3, 108.3]), but most medieval commentators introduce it much earlier, notably when discussing the participle, and the number of word classes in Bk. II.15-17. In this context, the *Glosulae* distinguishes very clearly between a *plenus sensus* and a *plena oratio*, that is : a verb only, for instance *doceo*, gives a *plenus sensus*, but with a pronoun, *ego doceo*, we have a *plena / perfecta oratio* :

> *GPma* ad *IG* XI.4 (*GL* 2, 550.15) : … WE TRY TO DEVELOP THIS ARGUMENT WHEN WE WRITE ABOUT SYNTAX. And since there are different kinds of constructions, some perfect, some not, he determines which ones he is dealing with saying ON SYNTAX, that is the perfect construction, the one with the full sense.
>
> *Gpma*, *K* fol. 50rb, *M* fol. 80ra : … CONABIMUR EXPONERE CUM SCRIPSERIMUS DE CONSTRUCTIONE PARTIUM ORATIONIS. Et quia constructiones diuersae sunt, aliae enim perfectae aliae imperfectae, determinat de qua constructione ibi agatur, scilicet PERI SYNTAXEOS id est de perfecta constructione quae plenum sensum habet.
>
> *GPma* ad *IG* XI. 9 (*GL* 2, 553.15) : NOT ONLY. A pronoun must always be understood along with the verb in a complete sentence, even if the full sense can be gauged from the verb alone because of the nature of the verb. For when I say « Doceo » (with an implicit subject) it is necessary, in order to have a complete sentence, to posit a pronoun there, even though the action / passion inherent in me is signified by the proper nature of the verb itself, and also signified by the its accidental property of being 1[rst] person singular, by which « doceo » makes full sense. But to have a full sentence, it is necessary to posit a pronoun, so that we say « Ego doceo ».
>
> *Gpma*, *K* fol. 51ra, *M* fol. 81ra : NEC SOLUM… Nota semper intelligendum pronomen cum uerbis his ad plenam orationem faciendam, licet plenus sensus fiat [54] ex uerbo per se dicto [55] quantum attinet ad naturam uerbi.

(-o ms.) et officium verbi apponendi ut « aliquid est legens » et e converso » ; fol. 99rb : « Grammaticus duo considerat, officium et significationem » cf. Fredborg, 1990, p. 59-63 ; Fredborg, 1988, p. 188-192 ; *officium* is discussed very interestingly in Kneepkens, 1987a, vol. I, p. 538-542.

53. Rosier-Catach, 2003a
54. fiat] fit *K*.
55. dicto] dico *K*.

> Nam cum dico « Doceo » etsi ex propria natura uerbi significaretur mihi actio uel passio inhaerens, et ex secundaria significaretur persona, unde per se plenum sensum facit, tamen quantum ad plenam orationem necessarium est ibi pronomen ut dicamus « Ego doceo ».

In complex utterances with two verbs or more, a coniunction is needed. This has both grammatical, rhetorical and logical implications. If one of the verbs is substituted by a participle, the result is seen as being rhetorically more elegant, but, even so, the sentence is then lacking proper grammatical well-formedness. Moreover, since the participle is only a determination of the subject term, a pronoun must be added to state the subject and combine with the participle, and only the finite verb is in the predicate position :

> *GPma* ad *IG* XI. 9 (*GL* 2, 553.15) : FOR THIS IS. By an argument from the part and the whole, he proves that we should use the conjunction in « I teach and learn » and in « I teach and you learn ». FOR THIS is to be correctly construed both with the transitive and the intransitive verbs. As transitive ones you should take those that signify different personas, as in « I teach and you learn ; as intransitive verbs take those that signify the same person, as in "I teach and learn". THE PARTICIPLE. One cannot put together different verbs without using the conjunction, but a participle, which is put instead of a verb, can with full grammaticality be used along with another verb without the use of a conjunction as in "I learn by reading" instead of "I read and learn".
> SO. The participles in the nominative case are useful in that they avoid coniunctions, and make the sentences more attractive. For this sentence "I learn by reading" is more attractive and elegant than « I read and learn ».
> But take care. For this sentence "I learn by reading" is ungrammatical, because, since participles are third person (except in the vocative case), they cannot be put together with 1rst person verbs without the addition of a pronoun, and therefore an "I" must be added, and the action of the verb is in the predicate, whereas the participle is the determinant of the subject, just as when I say "The white man is an animal" ».
>
> *GPma K* fol. 51ra, *M* fol. 81ra : NAM HOC [56] EST. Probat a toto « Doceo et disco » et « Doceo et discis » debere dici per coniunctionem. NAM HOC [57] id est cum coniunctione proferri proprium est tam transitiuorum quam intransitiuorum uerborum. Transitiua uerba accipe illa quae diuersas personas significant ut « Doceo et discis », intransitiua quae eandem significant ut « Doceo et disco ». PARTICIPIUM AUTEM. Diuersa uerba non potest aliquis coniungere sine coniunctione, sed participium pro aliquo uerbo positum et aliud uerbum adiunctum ei [58] bene profertur sine

56. hoc] hic *M*.
57. hoc] hic *M*.
58. adiunctum ei] ei adiunctum *K*.

coniunctione, ut « Legens disco » pro « Lego et disco » [59]. Quod est dicere. Participia in nominatiuo [60] sunt utilia in hoc quod et coniunctionibus parcunt et commodiores faciunt orationes. Commodior enim et curialior est haec oratio « Legens disco » quam « Lego et disco ».
Nota tamen quia haec oratio « Legens disco » impropria est, quia cum omne participium terciae sit [61] personae preter uocatiuum, primae uerbi personae sine pronomine non potest adiungi, et ideo supplendum est « ego », et tunc [62] predicatur actio designata ab ipso uerbo, participium uero *determinatio* est ipsius subiecti, sicut cum dico « homo albus est animal ».

We may note in passing that this *determinatio subiecti* was also a doctrine explicitly attributed to master W. in the parallel discussion of the participle in *Sententiae I* in the *Glosulae* version of ms. Vatican, lat. 1486, the *Tractatus Glosarum* [63].

This discussion in Bk. XI appears to me to be closely related to that of the *GPmi* commentary, which, both in the *Glosa Victorina* version and that of the Orleans ms., did extensively discuss the different requirements of the dialecticians and the grammarians concerning the perfect sentence :

GPmi ad *IG* XVII.12 (*GL* 2, 116.7) : For indeed. Earlier he showed for the noun [64] and the verb that, together, these parts of speech deservedly come first before all the other ones, then why the noun must precede the verb. Here we must consider what Priscian means by saying that there is no perfect sentence without the noun and the verb. It is obvious that there is no perfect sentence without the verb, but it seems possible to have a perfect sentence without a noun, when the participle is joined to the verb, so by saying « He is discussing while lecturing », the sentence appears to be perfect. For it looks as if it makes complete sense.
No ! That sentence is not perfect from the grammarians' point of view. Every participle functions as an adjective, and grammarians do not put an adjective into the construction of sentence without a noun added or implicitly understood. So accordingly « He is discussing while lecturing » (*legens disputat*) is not a perfect sentence. However, according to the logicians, it is perfect. Likewise, some sentences are perfect from a grammatical point of view, but not from a dialectical one, e.g. when a single verb, or noun, are used as an answer to a question.

59. disco] disputo *M*.
60. in nominatiuo] *lacuna 10 fere litt in K*.
61. terciae sit] sit terciae M.
62. *ante* tunc] uel *del K*.
63. *Tractatus Glosarum*, See the *Sententiae* I, in Fredborg, 1977, p. 39 ; See also. Rosier-Catach, 2008a.
64. I translate *nomen* by « noun », even though Priscian has *nomen* to include also the adjectives and some words we now consider to be pronouns, *quis*, *qualis, quantus.*

A pronoun with the verb makes a perfect sentence as the author determines later saying « By this I do not mean… » (XVII.3 [*GL* 3, 116.19]), so we must see it like this : No sentence is complete and perfect without a noun or a verb, or without what is put there as a substitute for the noun.
Some people say that the following sentence is perfect « Man lecturing » because « lecturing » signifies, in time, that the lecture takes place in the present, and therefore they determine that there cannot exist a perfect sentence without the noun and the verb or their substitutes, namely the participle being the substitute for the verb, just the pronoun is the substitute for the noun. But to no avail what regards the participle, as the participle joined to the noun, and otherwise all alone, does not render the sentence more perfect than phrase with an adjective and a noun, i. e. « White man ».

GPmi Paris, bibl. Arsenal 910, fol. 135va, (cf. with a little different wording, Orléans, Bibl. mun. 90, p. 363a) : QUIPPE. Prius ostendit de nomine et verbo insimul quod ante omnia alia recte ponantur, demum ostendit quare ante verbum nomen. Considerandum est, quomodo Priscianus dicat sine nomine et verbo non esse perfectam orationem.
De verbo [65] patet quod sine eo non est perfecta oratio, sed sine nomine videtur posse fieri, quando participium iungitur verbo, ut si dicam « Legens disputat » perfecta videtur esse oratio [66]. Perfectum enim sensum videtur generare. Contra quod dicitur quod illa oratio non est perfecta oratio secundum gramaticos. Omne enim participium est in vi adiectivi (*IG* XI.13 [*GL* 2, 556.7]), et gramatici non ponunt adiectivum in constructione sine suo substantivo apposito, vel subintellecto.
Igitur secundum eos [67] non est perfecta oratio « Legens disputat », secundum dialecticos est perfecta. Item quedam oratio perfecta est secundum gramaticam, non tamen secundum dialecticam, ut cum ad interrogationem redditur simplex verbum vel nomen.
Pronomen item verbo iunctum facit perfectam orationem, quod ipse auctor in sequenti determinat dicens *Non tamen dico* etc. [68] quare sic intelligendum est : Nulla oratio est perfecta sine nomine et verbo vel sine <illo> quod ponitur pro nomine, scilicet sine vicario nominis.

65. Cf. Rosier-Catach, 2004a, p. 6 n. 12.
66. Cf. *ND* V, on *IG* XVII. 18, Durham, Cath Lib. C. IV. 29, fol. 144vb-145ra : « *Legens proficio* pro *lego et proficio* licet una ponatur pro alia, eo quod sensus unius quodammodo per aliam /fol. 145ra/ innuitur (imitatur ms.), non tamen dicemus quod quicquid habeat una habeat et alia. Illa enim oratio que est *lego et proficio* multiplex est, et tamen *ego legens proficio* bene est una etc. Licet m<agister> A<nselmus> dicat secundum quosdam eam posse accipitam multiplicem quam unam. Dicunt enim "legens" vel posse accipi determinationem subiecti et tunc est una, vel predicatum et tunc est multiplex. Volunt enim in "ego legens proficio" predicari et lectionem et profectum et "ego legens" habere sensum propositionis, sed numquam debet per se proferri ».
67. Cf. Rosier-Catach, 2003a, p. 154-155.
68. *IG* XVII.13 (*GL* 3, 116.19).

> Dicunt [69] quidam perfectam esse hanc orationem scilicet « Homo legens » quia « legens » quod est cum tempore significat lectionem in presenti inesse, et ideo determinant non fieri perfectam orationem sine nomine et verbo vel sine vicariis eorum, participium enim vicarium verbi, sicut pronomen nominis. Sed frustra hoc dicunt propter participium, cum participium per se iunctum nomini non magis perfectum reddat orationem quam adiectivum iunctum substantivo, ut « Homo albus » [70].

In more complex sentences, the notion of reference is always linked to semantic determination, not only of the subject, but sometimes also of the predicate. In « Hic homo est Eneas pius » the adjective determines further the meaning of Aeneas, but if we have the sentence : « Hic homo est Eneas et pius », a coniunction is needed since the adjective there determines both the subject "hic homo" and the predicate "Eneas" » [71].

5. SOME REACTIONS TO THE *GLOSULAE* FROM WILLIAM OF CONCHES AND PETRUS HELIAS

It may be useful to see how the next generation of grammarians reacted to some of these discussions found in the *Glosulae.* I shall here confine myself mainly to two of them, Petrus Helias and William of Conches, and I must underline that only Petrus Helias' grammar has been edited, but William's awaits publication and there may easily be

69. Cf. Rosier-Catach, 2003a, *ibid.* and Rosier-Catach, 2004a, p. 6, n. 12.
70. Cf. *WC1* on *IG* II.14, *M* fol. 25va, *WC*2 *P* fol. 24vb : « Nos vero dicimus quod imperfecta oratio inherentiam significat, ut ist "Homo albus" inherentiam accidentis et subiecti. Si inde concluditur : ergo significat verum vel falsum, dicimus non. Quia non omne quod significat inherentiam verum vel falsum significat, sed illud quod proponendo illam significat. Non enim sola significatio sed modus significandi facit veritatem vel falsitatem, sed quia magis hoc ad dialecticam pertinet quam ad gramaticam illud ad tempus postponamus », from Fredborg, 1973, p. 30-31.
71. *GPma* ad *IG* XI.10 (*GL* 2, 553.18) *K* fol. 51rb, *M* fol. 81rb : « … Item nota quod si unum adiectiuum cum substantiuo in eadem parte orationis, in predicato scilicet uel in subiecto coniungatur, si referatur ad id cui iungitur non eget coniunctione, ut si dicam "Hic homo est Eneas pius", si "pius" determinet Eneam. Nam si non determinet, sed referatur ad subiectum et "Eneas" similiter, subit coniunctio ut dicitur "Hic homo est Eneas et pius".
Nota etiam quando diuersa substantiua coniunguntur (iunguntur *K*), si ad unum referantur, non egent coniunctione, ut si dicam "Socrates est homo animal", si "homo" et « animal » referam ad Socrates, deest locus coniunctioni. Quod si "homo" ad rem specialem quam significat, et "animal" (homo animal *K*) ad suam (suum *M*) referatur, cum diuersa (diuersam *K*) intendam eidem iungere, per coniunctionem id facio, et est multiplex illa oratio, non tamen ab ea quae dicit "Socrates est homo animal" aufero superfluitatem (*lacuna 6 fere litt K*) ».

things that I have overlooked in a text corresponding to nearly thousand pages of print [72]. I shall not here repeat what is said in the classic studies by R. W. Hunt and L. M. de Rijk, nor reiterate the important conclusions that has come out from the series of studies by C. H. Kneepkens and I. Rosier-Catach.

William of Conches also deals with the question of *plenus / perfectus sensus* and *perfecta oratio* twice, namely in Bk. XI and in the *Priscian Minor*. Let me start by paraphrasing what he says in the *Minor*. Instead of distinguishing, as did the *Glosulae*, between the grammarians' and the dialecticians' point of view, he defines in the commentary on *Priscian Minor* a perfect sentence so as to meet the requirements of both the dialectician – as opposed to the grammarian – with the determination *extra responsionem*, and the dialectician's requirement of the *perfectus intellectus* of an enuntiation (*sine subauditione per se dicta perfectum intellectum generat*) [73]. So a perfect sentence, according to William of Conches, has a form that would make it possible to be turned into a proposition and tell whether the statement is true or false, in that it is *enuntiatiua sensu*.

As a perfect sentence it must have an explicit subject term, even though, grammatically, we may indeed have Latin sentences with an implicit subject term if the verb is 1rst and 2nd person [74]. However, in case the subject term is composed by a noun and a participle the resulting phrase « the reading man » / « the man who reads » does not give a *perfectum intellectum*. But William would not deny that the underlying understanding would indicate « Man reads » [75].

72. For the coming edition, see *Guillelmi de Conchis Glosae super Platonem*, p. XIV. William's Priscian commentaries exist in a version from his youth, commonly called *WC1* Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, San Marco 310 = *M*, and one from his mature years, called *WC2* Paris, BnF, lat. 15130 = *P*.
73. From Boethius, *In librum Aristotelis de interpretatione editio secunda*, p. 63.30 : « enuntiatio namque est perfectus orationis intellectus in quem veritas aut falsitas cadit ».
74. I quote f rom *WC2* ad *IG* XVII.12 (*GL* 3, 116.17), *P* fol. 90rb : « Sed dicimus quod hoc solum non sufficit ut perfecta oratio sit, scilicet generare perfectum intellectum, si aliquid deest de naturali quantitate, sed isti (*viz* "Lego bene") cum sit enuntiativa sensu, deest *subiectus terminus*. Est igitur perfecta oratio que extra responsionem et sine subauditione per se dicta perfectum intellectum generat. Aliud est enim substantiam orationis, aliud *modum proferendi* considerare quamvis Priscianus dicat verbum prime persone sine pronomine esse proferendum, non tamen dicit sine pronomine perfectam orationem facere. In omni igitur oratione in qua est verbum prime vel secunde persone est pronomen, etsi non semper proferatur, et hoc probat Priscianus in sequentibus (XVII.13 [*GL* 3, 116.9]) illa non deesse etsi non proferantur ».
75. *(Ibidem)* « Iterum dicent (diceret *P*) quod sine verbo est oratio perfecta ut *illa que hic subicitur* "Homo legens profecit". Est enim sensus "homo legit et profecit", sed

In Bk. XI, William had tried to tackle the same problem, but here without recourse to the *enuntiatio*. He furthermore leaves it to his opponents to bring in Aristotle's *Perihermeneias*, only to refute their understanding of Aristotle :

> *WC1* & *WC2* ad *IG* XI. 9 (*GL* 2, 553.17) : « I LEARN BY READING ». About this example the question arises whether it is a well-formed sentence. Some people say : No, since every participle is 3rd person, as the noun, so like the noun it cannot be joined to a 1rst or 2nd person verb without a pronoun. So *ego* is implicitly assumed by them to be there. And they say that the proposition has two distinct meanings : the pronoun alone is to be in the subject position, and the participle with the verb in the predicate position, and thus two accidents are predicated of the subject, and the meaning is : « I profit by reading » that is « I read, and I profit ». Or, the pronoun and participle are (both) in the subject position, and only the verb in the predicate position, and then an accident is attributed to its subject, and the predicate consists only of one accident, and then the meaning is « I who read, am profiting from it ».
> We do, however, not like the participle to be in the predicate position, for two reasons : Firstly, because the participle cannot function as a *copula* nor can the noun. To do so, the copulative function of the substantive verb is needed in the predicate, as in « I am reading » like in « I am white ». Secondly, the pronoun transforms a 3rd person word into 1rst or 2nd person by being added to the sentence, so that the (3rd person) word joins it in the same position in the sentence, even if it was there. There is, however, no difference in sense, since both mean the same : « I read and profit » equals « I who read am profiting ».
> Others say that this is a perfect sentence « I profit by reading » without any pronoun added. For even if the participle is by nature 3rd person, because the participle has a greater affinity to the verb than the noun, the adjunct of the verb can be 1rst and 2nd person without a pronoun, but not the noun, in the same way as a noun can be an adjunct to the pronoun, but not an adjunct to the verb. So that the participle sometimes is 1rst and 2nd person is due to the verb, which has great affinity and similarity to the participle.

hec oratio "homo legens" hanc partem huius intellectus id est "homo legit" significat. Contra hoc dicimus quod ista, etsi significat hunc intellectum, non est tamen perfecta, quia, ut dictum est, non omnis que significat perfectum intellectum est perfecta, sed ea que per se extra responsione dicta sine subauditione perfectum generat intellectum.
Vel dicimus quod ista oratio "homo legens proficit" non facit hunc intellectum "homo legit et proficit", sed hunc "homo, qui legit, proficit". Ut igitur ista "homo qui legit [et profecit]" non significat perfectum intellectum, sic nec ista "homo legens", non tamen nego quid audita hac voce talis intellectus possit haberi, non tamen vox ista ullum significat. Non enim vox significat quicquid per ea<m> intelligitur ».

If they say, as the dialecticians call the participle a verb, (remember what) Aristotle says : Verb is always a sign of what is predicated of something else, so accordingly the participle cannot be in the predicate position, we shall say that Aristotle had not said « everywhere » but « always » and at all time, not at all places the verb signifies what is put in the predicate position. Or, we say that the verb, when it is in the subject position signifies the thing the predicate is about, and even if is is not predicated in this sentence, it is however predicated in the corresponding sentence « I read and I profit ».

Also, they say that « reading » signifies a perfect and complete meaning, since in the words of Priscian, « While reading I profit » equals « I read and I profit ». But we say that although it in this instance signifies the same, it does not do so by itself.

WC1 Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, San Marco 310 = *M*, fol. 57vb, *WC2* Paris, BnF, lat. 15130 = *P*, fol. 73vb : UT « LEGENS DISCO ». Queritur de [76] hoc exemplo si est conueniens oratio. Dicunt quidam quod non, quod omne participium est tertie persone ut nomen, unde non potest adiungi uerbo [77] prime persone uel secunde sine pronomine quemadmodum nec nomen. Subaudiunt ergo in hoc exemplo « ego ». Et dicunt quod hec propositio [78] duos habet sensus : potest enim solum pronomen esse in subiecto et participium et uerbum in predicato, et tunc duo accidentia predicantur de subiecto, et est sensus « Ego legens [79] proficio » id est « Lego et proficio ». Iterum potest pronomen et participium esse in subiecto, solum uerbum in predicato, et tunc subicietur accidens cum subiecto et predicatum solum accidens, et tunc erit sensus \« Ego legens proficio » id est / « Ego qui lego, proficio ».

Sed nobis non placet quod participium possit esse in predicato gemina ratione, una quod participium non habet uim copulandi [80] quemadmodum nec nomen ; exigit ergo [81] uim copulandi id est uerbum substantiuum in [82] predicato, ut dicamus « Ego sum legens » quemadmodum « Ego sum albus » ; altera quod pronomen facit uocem que [83] naturaliter est tertie persone adiunctione sui prime uel secunde ut sit posita secum in eadem

76. de] quod *M*.
77. uerbo] *om M*.
78. propositio] prepositio *MP*.
79. ego legens] egens *M*.
80. Cf. *GPmi* in Kneepkens, 1978, p. 121, n. 36 : *B* = London, British Library, Burney 238, fol. 22ra / *O* = Orléans, Bibl. mun. 90, p. 386b : « Uerba substantiua ex hoc quod sunt uerba habent copulare, et ex hoc quod sunt substantiua, significant res suas in essentia. Et propter hoc duo [*om* B] habent unam essentiam alii copulare. Ex hoc autem quod unam essentiam alii copulant, habent hunc sensum quod dicunt [dicuntur B] : *Ista res est illa*. Et propter talem sensum bene possunt poni in eadem parte orationis substantiuum uerbum et nomen sine pronomine ».
81. ergo] *om M*.
82. in] ubi *MP*.
83. que] quod *M*.

propositionis [84] parte, etiam si hic esset, nulla est tamen [85] in sensu differentia cum idem sit « Lego et proficio » quantum « Ego qui lego proficio ».
Alii dicunt quod sine omni pronomine illud [86] est perfecta oratio « Legens proficio ». Etsi enim participium sit naturaliter tertie persone, quia maiorem affinitatem habet cum uerbo quam nomen, adiunctum [87] uerbi potest esse prime et secunde persone sine pronomine quamuis nomen non [88], quemadmodum nomen adiunctum [89] pronominis, non [90] adiunctum [91] uerbi. Quod igitur participium aliquando est prime vel secunde persone hoc facit uerbum cui est affine uel simile [92].
Si dicunt : Cum dialetici uocent participium uerbum, dicit Aristoteles (*Periherm*. 16b7, AL p. 7.2) : Verbum est semper nota eorum que de altero predicantur, et ideo participium non potest esse in predicato, dicimus Aristotelem non dixisse ubique sed « semper» et omni tempore, non in omni loco significare rem que predicatur. Vel dicimus quod etiam [93] ubi est in subiecto significat rem que predicatur et si ibi non predicetur tamen predicatur in sua equipollente « Lego et proficio ». Item dicent [94] quod « legens » significat perfectum intellectum, cum [95] testante Prisciano : Idem ualet « Legens proficio » quantum « Lego et proficio ». Sed dicimus quod quamuis in tali loco idem significet, non tamen per se idem significat.

As often before, William tries to show that he knows the Aristotelian twists turning up in speculative grammar based on Priscian and yet to keep out unnecessary dialectical complications. In this context, it is interesting here also to compare Petrus Helias, who has grammaticality and not various logical options in mind. First of all, Petrus Helias is much briefer, and simply accepts, both in Bk. XI and in the *Minor*, that « Legens disputat » is a *perfecta oratio*, if not materially so, since a perfect intellect can be gained from it all the same [96]. Petrus Helias aimed at brevity, here and elsewhere, and confined himself to grammar, as pointed out by Ebbesen, Hunt,

84. propositionis] prepositionis *M*.
85. tamen] *om P*.
86. illud] illa *a c M*.
87. adiunctum] adiuncto *MP*.
88. non] *om M*.
89. adiunctum] adiuncto *P om M*.
90. non] *om M*.
91. adiunctum] adiuncto *P*.
92. uel simile] *om M*.
93. etiam] in *M*.
94. dicent] dicet *M*.
95. cum] *om M*.
96. PH, ed. Reilly, p. 602.92-96 and p. 858.57-60

Kneepkens and Rosier-Catach [97], even though neither Peter nor William fastidiously avoided or abandoned all interesting, dialectical digressions, e.g. on the truth condition of an utterance in the present tense : « Is that utterance tied up with the time of the utterance, so saying "I sleep" is being true in the beginning of the utterance being uttered, or only when the speaker finished his breath ? », a discussion that is given full attention by William of Conches [98], Petrus Helias [99] and the later gloss *Promisimus* [100], but omitted in the *Glosulae* at this point of Bk. VIII.38 [101].

William and Peter were as keen as the *Glosulae* to discuss the accidental features of the parts of speech as secondary significations or *proprietates* of the word class [102]. However, we do not find with these two commentators the nearly equilibristic skill of discussing these features on the referential *de re* level or on the purely linguistic *de voce* level, as we find for instance in the *Note Dunelmenses*. Instead, they were more systematical when it came to finding the reason for these features, and, more importantly, they were often apt to chose quite a different terminology [103] and avoid some of the original ideas of the *Glosulae*, particularly the use of inherence and of transitivity / intransitivity as key notions [104]. Thus Petrus Helias introduced the notion *modus significandi* for the different word classes, and had a totally different conception of substance, inspired by the Trinitarian treatise by Boethius, *Contra Eutychen*, which eventually lead to an interesting discussion with Gilbert de la Porrée and the Porretans [105].

97. Ebbesen, 1981, p. 93-94 ; Hunt, 1980 ; Kneepkens, 1978, p. 137 ; Rosier-Catach 1987 and 2004b.
98. Only in *WC2*, the late version of his *Glose* – there is a lacuna in *WC1* the early version omitting the commentary on *IG* VIII.30-93 (*GL* 2, 397.5-442.12).
99. ed. Reilly, p. 487.5-28, with the references to William of Conches.
100. PH,« Promisimus », in Fredborg, 1999, p. 176.
101. Cf. the forthcoming edition by E. Lorenzetti, ad *IG* VIII. 38 (*GL* 2, 405.8), *M* fol. 56rb, *K* fol. 31vb).
102. Cf. Kneepkens, 1987a, vol. I, p. 349-50 ; Fredborg 1973.
103. Cf. Hunt 1980, p. 12 : « The *Glosule* are only one of the souces of Petrus Helias, and there are long stretches in the *Summa* where no use could be made of it ».
104. *GPma K* fol. 50vb, *M* fol. 81rb, ad *IG* XI.10 (*GL* 2, 553.20) : « Nota conuenienter similitudinem dari de nominibus adiectiuis ad uerba in assumptione /*M* fol. 81va/ coniunctionis, cum ea etiam in significatione conueniant. Nam sicut adiectiua designant res accidentales subiectis inhaerentes, et secundum hoc quod inhaerent significant etiam subiecta in quantum res ipsas suscipiunt, sic et uerba actum uel passionem significant et subiecta eas suscipientia ». Cf. Rosier-Catach, 2003a ; Fredborg, 1981.
105. Kneepkens, 2000, p. 255, 266, 267, 269 rightly stresses how different Peter is from the *Glosulae*.

Yet, in one section of Priscian, namely on the conjunctions, that is Bk. XVI of the *Institutiones Grammaticae*, both Petrus Helias and William of Conches make very clear use of the *Glosulae*, and must both have been working, independently so, with a copy of the *Glosulae* at their elbow. There is any number of parallels. Let me give just a small selection of examples :

Glosulae	William of Conches and Petrus Helias
GPma K fol. 73rb, *M* fol. 109rb, ad *IG* XVI.3 (*GL* 2, 94.22) : Causam continuationis dixit [106], quia omne antecedens [107] in hoc quod est antecedens[108] est causa consequentis [109]. UTRUMQUE ENIM. Exempli est [110] approbatio, quasi dicat. Vere in premisso exemplo « quoniam » ista coniunctio est subcontinuatiua – nam significat utrumque fieri, id est ambulationem et motum conuenienti ordine, scilicet quod ambulatio causa est ad quam motus ex necessitate sequatur.	*WC1 M* fol. 81ra2-6 : (*ibid.*) Vere in premisso exemplo « quoniam » ista coniunctio est subcontinuatiua, quia significat id est significando demonstrat utrumque fieri, ambulationem et motum, conuenienti ordine sed ita quod ambulatio causa est ad quam motus (motum ms.) ex necessitate sequitur
	PH, ed. Reilly p. 815.24-27 : si dicas, « Quoniam ambulat, movetur ». Hoc enim dicendo ponis ambulari et ita moveri. Significas itaque utrumque fieri, id est ambulationem et motum convenienti ordine ita, scilicet, quod ambulatio causa est ad quam motus sequitur ex necessitate.
(*ibid.*) Nota huiusmodi coniunctiones tali nomine conuenienter designari. Ut enim subcontrarias propositiones dicimus quasi-contrarie, et quodammodo a continuatiuis differre inueniuntur, illae conditionaliter et dubitatiue, istae per affirmationem rerum essentiam demonstrant	William, *WC1* fol. 81ra6-9 : Nota huiusmodi coniunctiones tali nomine conuenienter designari. Ut enim subcontrarias propositiones dicimus que quasi contrariis in inferentia sunt contrarie, eodem modo subcontinuatiue a continuatiuis inueniuntur differre. Ille enim conditionaliter et dubitatiue.
	PH, ed. Reilly p. 815.27-32 : Et vide quod huiusmodi coniunctiones dicuntur subcontinuatiue. Ut enim dicimus in arte logica subcontrarias propositiones que contrariis quoddammodo adversantur, ita etiam

106. dixit] dicit *K*.
107. antecedens] accidens *a c M*.
108. antecedens] accidens *M*.
109. causam – consequentis] cf. PH, ed. Reilly, p. 815.22-23 : « Causam autem continuationis dicit quod omne antecedens in eo quod antecedens est, causa est consequentis ».
110. exempli est] exemplificat *M*.

Glosulae	William of Conches and Petrus Helias
	et subcontinuatiue quodammodo adversari continuativis inveniuntur. Ille enim condicionaliter et dubitative, iste vero per affirmationem rerum essentiam demonstrant
Glosulae : M fol. 109va, *K* fol. 73va Ad *IG* XVI.3 (*GL* 3, 95.3) : EFFECTIONIS OSTENDITUR CAUSA cum dico "Mouetur, ambulat enim". Solet turbare quomodo « enim » ista coniunctio hic effectiua[111] dicatur [112] cum « ambulat » cui ipsa adiungitur cum non effectus sed causa esse uideatur, *(ibid.)* sicut [113] uera ratio Boetii [114] in *Ipotheticis* [115] eam ipsam a<t>testauit [116] quatinus omne genus naturalis [117] causa est sue speciei, quod si motus genus est et causa ambulationis, proculdubio ambula<ti>o species est, et effectus mouendi et erit oratio necessaria quae dicit "Ambulat, mouetur tamen", cum effectio nullam necessitatem habere debeat. Ad hoc autem breuiter respondebimus. Quia licet ibi sit necessitas, minime tamen ad ipsam respicimus. Hoc quoque quod per effectum causa probatur sufficit moueri.	Cf *WC1 M*, fol. 81ra30-32 : Hic queritur quomodo ista coniunctio « enim » effectiua dicatur, cum ambulat cui « enim » ipsa adiungitur non effectus sed (sed non effectus ms.) causa esse uidetur. PH, ed. Reilly p. 816.61-817.63 : Solet plerosque movere quomodo ista coniunctio « enim » dicatur hic effectiva esse cum « ambulat » cui ipsa adiungitur non effectus sed causa motus esse videatur *WC1 M*, fol. 81ra31-34 : Ad quod dicimus quod ut meminit Boetius in *Ypoteticis Syllogismis* Omne genus naturalis causa est sue speciei, sed motus genus est ambulationis proculdubio species est et effectus mouendi

So loans from the *Glosulae* in matters of concern to both grammar and dialectic are in evidence in both William's and Peter's grammars. However, and as would be expected, clear, doctrinal disagreement with the *Glosulae* occur as well. The most important issues are probably Peter's theology-inspired doctrines of substance, carefully discussed by I. Rosier-Catach and C. H. Kneepkens [118], and William of Conches' criticism of the confusion of *substantia* with *persona*, which is quite

111. effectiua] affectiua *M* effectum *K*.
112. dicatur] *lacuna 5 fere litt K*.
113. sicut] sed est *K*.
114. Boetii] Boetio *a c M*.
115. Ipotheticis] Hypoteticis *K*, cf. Boethius, *PL* 64, col. 835D.
116. attestauit] attestante *K*.
117. naturalis] materialis *M K*.
118. Rosier, 1987, p. 299-320 ; Kneepkens, 2000, p. 237-275.

vehement [119]. Let me finish this comparison with a brief look at the discussion on *persona*.

Substance in Priscian is involved in the signification of the noun, *Proprium est nominis significare substantiam et qualitatem* (II.18 [*GL* 2, 55.6]), but he also speaks of *substantia actus* of the verb, which can then be qualified by an adverb, e.g. « *bene legit* » (XVII.25 [*GL* 3, 123.20]). Also the *persona* of the verb is normally the *agens*, whereas the nouns are only invented to refer indeterminately to all persons, not specifically to the 1rst, 2nd or 3rd person.

Defining person, Priscian (XVII.15 [*GL* 3, 117.15]) says that every person is « *capax substantiae et qualitatis generalis* ». This makes the *Glosulae*, but only in the *Glosa Victorina* version, comment that the two terms are really interchangeable « euidentius assignaret si dixisset omnis substantia est persona » [120].

William of Conches disagrees. He takes the *persona* of the verb and pronoun to be an accidental feature, a *secundaria significatio*. Nor does he insist on this very strong sense of *persona*, but says that the term can be used in a strong and a weak sense, just as its counterpart number, *numerus*, in countable and uncountable nouns.

> ad *IG* XVII.15 (*GL* 3, 117.11) : Please note that no word is 1rst person unless it signifies and nominates the 1rst person, nor 2nd person. A noun or verb, however, can be 3rd person without signifying or nominating a person, as the noun « stone » or the verb « to bark ». For person is defined as the individual essence of a rational nature. Nor are you to worry if one word is properly called 1rst person, another improperly, when you can see

119. Cf. Fredborg, 1981, p. 29.

120. *GPmi Glosa Victorina* ad *IG* XVII.15 (*GL* 3, 117.15) Paris, bib. de l'Arsenal 910, fol. 136va-b : « Vere nomina significant tertiam personam /fol. 136va/ QUIPPE QUE NOMINA scilicet supple sunt SIGNIFICANTIA SUBSTANTIAM ET QUALITATEM id est rem existentem cum sua proprietate communi vel propria, ea, inquam, nomina possunt INTELLIGI INESSE OMNIBUS PERSONIS id est significat[iv]as personas et hoc SIMILITER id est eodem modo, sicut ipsa substantia est in omnibus personis scilicet confuse et nullam discernendo. Cum enim unumquodque nomen preter vocativum significet omnes personas nullam discernit.
Et est quasi quedam illatio, quasi dicat : quia nomina significant substantias affectas qualitate, ergo significant omnes personas confuse, et unde hoc ? Quod si significarent substantias affectas qualitate, ideo significarent omnes personas confuse quia OMNIS PERSONA EST CAPAX SUBSTANTIE ET QUALITATIS GENERALIS ET SPECIALIS id est communis vel proprie, quod est dicere omnis persona est substantia affecta qualitate. Nam capax substantie et qualitatis non est aliud quam ipsa substantia. Cf. *GPmi* in the *Guido* version Orléans, Bibl. mun. 90 p. 364b / London, British Library, Burney 238, fol. 30ra-b
Euidentius assignaret si dixisset omnis substantia est persona, sed pro eodem habet hoc et illud, cum paria sint persona et substantia » (omitted in the Orléans and Burney version).

that one word is properly singular, another improperly (*viz* uncountables like gold).

They say, however, that since persons are substances according to us, then how can the person be said to be an accidental feature of the word class pronoun ? For a substance is not an accident of something, but its main signification. Our answer to them is that, although person and substance is the same, to be a person of that (the pronoun) is an accidental feature, not to be a substance. For *persona* is said of something that has a voice, something like « having a voice by itself ». Therefore, just as anything white is a body, and to be white is an accident, not so to be a body, thus, even though every person is a substance, to be of a person is to be an accident, not to be a substance, and therefore, in grammar, person is called an accidental feature. Any noun joined to a verb never signifies the person talking (*viz* 1rst), or the one towards whom the speech is directed (*viz* 2nd) unless there is put there a pronoun of the 1rst or the 2nd person, or a substantive or vocative verb. Therefore Priscian phrases it thus (XVII.15 [*GL* 2, 117.12]) : Nouns *indicate* 3rd person."

WC2 Paris, BnF, lat. 15130 = *P* fol. 91vb, ad *IG* XVII.15 (*GL* 3, 117.11) : Et attende quod nulla vox est prime persone nisi significet vel nominet primam, nec secunde. Sed tercie persone dicitur aliquod nomen vel aliquod verbum etsi nullam significet vel nominet personam, ut hoc nomen « lapis », hoc verbum « latro ». Est enim persona rationalis nature individua essencia [121]. Nec mireris si una vox dicitur proprie tercie persone, alia improprie, cum videas vocem unam proprie dici singularis numeri, alia improprie.

Sed dicent cum omnis persona est substantia secundum nos, quomodo dicitur persona accidens pronomini, cum substantia non sit alicuius accidens, sed est eius principalis significatio. Quibus dicimus quod quamvis idem sit persona et substantia, tamen esse personam est illi accidens, sed non esse substantiam. Inde enim dicitur « persona » qui per se potest sonare, quasi « per se sonans ». Quemadmodum igitur omne album est corpus, et esse album est accidens, non tamen esse corpus, sic quamvis omnis persona sit substantia, tamen esse personam est accidens, non esse substantiam, et ideo persona merito in gramatica accidens vocatur. Nomen igitur omne iunctum verbo numquam significat personam loquentem neque illam ad quam est sermo nisi ibi sit pronomen prime vel secunde persone vel substantivum verbum vel vocativum. Unde bene dicit Priscianus (XVII.15 (*GL* 2, 117.12]) quod nomina indicant tertias personas.

Finally, there is very great variety in manners of commenting and literary form : the *Glosulae* is renowned for being very bent on painstakingly clarifying the propositional or inferential structure of

121. Boethius. *Contra Eutychen*, p. 390 ; same definition used for the *persona* of the verb, cf. Fredborg, 1973, p. 41.

Priscian's text and carefully assigning, in great detail, where is the premiss, the conclusion, the antecedent, the topic for argument etc. [122]. Some of that can also be found in William of Conches. Petrus Helias, on the other hand, writes an elegant *Summa* without lemmata, while William of Conches glosses Priscian for both the *sententia*, the *sensus / continuatio* and the *littera* [123]. William of Conches is keen on systematically supplementing the necessary definitions of the word classes and their features, since he blames Priscian for being obscure here, and he works hard (both in this Priscian commentaries and his declaration of purpose in the *Philosophiae Mundi*) at describing the *causa inuentionis* of the particular features of the parts of speech, whereas he blames the *antiqui expositores* for omissions [124]. So, although there is a growing terminological development, we must conclude that both William and Peter keep debating views expressed in the *Glosulae* and, significantly, follow the *Glosulae* so closely in Bk. XVI. This is certainly an indication of respect, and confirms a continuity in the exchange of ideas in late eleventh and twelfth century linguistics.

122. This kind of procedure is recommended as a good mnemonic exercise by Wibald of Corvai, in a letter 147 to Manegold (1149) *PL* 189, col. 1247D.
123. Cf. Jeauneau, 1973, p. 346-349.
124. *Philosophia Mundi* IV.41, quoted from the corrected edition in Jeauneau, 1973, p. 341 : « Et quoniam in omni doctrina gramatica precedit, de ea dicere proposuimus quoniam, etsi Priscianus inde dicat, tamen obscuras dat inde diffinitiones nec exponit ; causas vero inventionis diversarum partium et diversorum accidentium in unaquaque pretermittit. Antiqui vero glosatores satis bene litteram continuaverunt et fere et plerumque et bene regulas exceperunt, sed in expositione accidentium erraverunt. Quod ergo ab istis minus dictum est dicere proposuimus, quod obscure exponere ut ex nostro opere causas inventionis predictorum aliquis querat et diffinitionum Prisciani expositiones, ex antiquis vero glosis continuationem littere eiusdem et exceptiones regularum et fere et plerumque petat ».

Early Medieval Solutions to some Mereological Puzzles : the Content and Unity of the *De generibus et speciebus* [1]

Andrew Arlig
Brooklyn College of The City University of New York

In this paper I will survey some mereological puzzles and their solutions, which are preserved in an anonymous twelfth-century text *De generibus et speciebus* [2]. I will ask whether any of these solutions can be attributed to known masters of the twelfth-century schools. I will also treat this material as evidence in favor of my current hypothesis that the *De generibus* is not a unified treatise [3]. In particular, I believe that the first part of the treatise (§ 1-20), which is a set of notes from a school lecture on the Topic (*locus*) from the integral whole, is only superficially related to the second part (§ 21-31), which is a fragment from a larger treatise on composition, mereological change, and perhaps generation and corruption. This second part shares many of the same metaphysical commitments found in the third and largest part of *De generibus* (§ 32-204), which deals with universals

1. This paper is a substantial revision of a talk that I presented at the Colloque, February 16, 2007. I have benefited tremendously from comments by the participants of the Colloque, especially those of Chris Martin and Sten Ebbesen. I also wish to thank John Marenbon and Irène Rosier-Catach for valuable comments on previous drafts of this paper. Of course, I am responsible for any remaining errors. Finally, I wish to express my gratitude to Peter King. This paper would not have existed without his groundbreaking work on *De generibus*, as well as his continuous generosity and guidance.
2. *De generibus et speciebus* was attributed to Abelard by Victor Cousin. The text was included in Cousin's 1836 edition of Abelard's work (1836, p. 507-550). Carl Prantl was one of the first scholars to dispute this attribution (1885, vol. II, p. 144). Prantl is clearly correct ; Abelard is not the author of *De generibus et speciebus*.
3. I am renouncing an assumption that was crucial to my interpretation of *De generibus et speciebus* in chapter 5 of my dissertation (Arlig, 2005, esp. p. 250-271).

and the ontological status of differentiae. It is not implausible that the second and third parts are by the same author.

1. PRELIMINARY REMARKS CONCERNING THE UNITY OF THE *DE GENERIBUS*

The text of *De generibus et speciebus* is preserved in two manuscripts, Orléans, Bibliothèque municipale, 266, p. 153a-166a and Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 13368, p. 168ra-179va. Peter King has given us a summary of the manuscripts [4]. King notes that there is some evidence that the Paris manuscript depends upon the Orléans manuscript. We will assume that the Paris manuscript depends upon the Orléans manuscript, although nothing essential to my main thesis depends upon this assumption.

As Minio-Paluello observes, the Orléans manuscript consists of material from many distinct twelfth-century logical textbooks [5]. It is interesting to note that in his survey of the contents of the Orléans manuscript, Minio-Paluello gives only the third part of Cousin's and King's text the title « *De generibus et speciebus* ». The first two parts are listed as separate fragments. He identifies the first part (§ 1-20) as a fragment on a problem concerning *totum* ; the second part (§ 21-31) he lists as a separate short treatise entitled *De destructione Socratis* [6].

I agree with Minio-Paluello. What Cousin and King present as one treatise is really a loose collection of three fragments. The first fragment is a set of notes on a twelfth-century discussion of the Topic *from the integral whole* (§ 1-20). Then, there is a separate fragment on a related problem concerning parts and wholes entitled *De destructione Socratis* (§ 21-31). Finally, there is a longer fragment from a treatise on universals (§ 32-204). A close analysis of the content of the text will show that Minio-Paluello's division of the text is the correct division.

4. Peter King «Pseudo-Joscelin», presented at the Colloque. A description of the manuscripts is forthcoming in his critical edition to the *De generibus et speciebus*. An earlier version of King's edition of the *De generibus* is in an appendix of his Princeton dissertation (1982, vol. II, p. 143-185).
5. For general remarks about the content of the Orléans manuscript see Luscombe, 1969, p. 72-74, and especially Minio-Paluello, 1958, p. XLI-XLVI. There is a small, but growing, body of literature on some of the texts contained in the Orléans manuscript. See, for example, Green-Pedersen, 1974 ; Kneepkens, 1993 and Iwakuma, 1999.
6. Minio-Paluello, 1958, p. XLIII.

2. THE PUZZLE OF THE ESSENTIAL PART AND ITS RESOLUTION (§ 1-20)

The first section of the *De generibus* consists of a presentation of what I will call the Puzzle of the Essential Part and several solutions to this Puzzle.

2.1. The Puzzle of the Essential Part (§ 1-4)

Section 1 announces that integral wholes come in two basic types : continuous integral wholes and discrete integral wholes. This is a common division made in the Twelfth Century.

The author then notes that a house might be either a continuous whole or a discrete whole (§ 2). Our author considers these possibilities in turn to see whether a house is subject to the « disagreeable conclusion » (*inconveniens conclusio*) of the Puzzle of the Essential Part.

Our author starts with the supposition that a house is a continuous integral whole :

> Quod si continuum dicamus quidam inde sic argumentantur : si domus est, paries est ; et si paries est, dimidius paries est ; et si dimidius paries est, et dimidium dimidii est ; et ita usque ad ultimum lapillum. Quare si haec domus est, et ultimus lapillus est. Si ergo nullus lapillus est, etiam nulla domus est (§ 3).

Curiously, after presenting the Puzzle, our author notes that « taken as is » the conclusion is not disagreeable. That is, taken in one sense the Puzzle is really not a puzzle. The Puzzle only leads to a disagreeable conclusion if it is taken as a claim about this house and this stone (§ 4). It is not entirely clear what our author has in mind when he asserts that taken as is the conclusion of the Puzzle is not disagreeable, although we will suggest one interpretation below (see section 2.4).

For the moment, let us focus on the particularized version of the Puzzle. Our author does not want to concede that if *this* stone does not exist, then *this* house does not exist. The argument is this :

1. Suppose the house exists.
2. If the house exists, then the wall exists.
3. If the wall exists, then the half of the wall exists.
4. If the half of the wall exists, then the half of the half of the wall exists.
5. And so on until…
6. … the ultimate stone exists.
7. If the house exists, the ultimate stone exists.
8. Suppose that the ultimate stone does not exist.

Hence, if the ultimate stone does not exist, then the house does not exist.

Notice that the inferential leaps in this argument seem to be warranted by two implicit propositions : first, for all *x*, if *x* possesses parts, then *x* is a whole. And, second, if the continuous whole exists, then its part exists. The first of these propositions seems to be beyond reproach. The whole and the part are correlatives. Something cannot be a whole unless it has parts, and something cannot be a part unless it is a part of something. The second of these propositions, however, might give one pause. But it, too, as far as medieval authors are concerned is *prima facie* beyond reproach, for the second proposition is an instantiation of a maximal proposition.

The Puzzle of the Essential Part appears in a number of other twelfth-century texts. And when it appears, it appears in the treatment of the Topics (*loci*). Specifically, the Puzzle appears in discussions of the Topic *from the integral whole*. There are two *maximae propositiones* commonly associated with the Topic *from the integral whole*. The first one is :

Conuenit toti totaliter accepto et cuilibet parti eius.

The second maximal proposition (henceforth, referred to as *MP*) is the rule that is relevant for our discussion :

(*MP*) Si totum integrale est, pars est.

In several of our twelfth-century logic texts, the maximal proposition « if the integral whole exists, the part exists » is followed by a discussion of some version of the Puzzle of the Essential Part [7]. While no direct mention of the Topics is made in *De generibus*, it is not unreasonable to think that sections 1-20 are an excerpt from a school discussion of the *maxima* associated with the Topic *from the integral whole*.

A maximal proposition, as understood by Boethius, is a self-evidently true, general proposition [8]. The explicit function of the maximal proposition is to help discover arguments, but in practice Boethius treats maximal propositions as warrants for arguments [9]. In the

7. See, for example, *Introductiones Montanae minores*, p. 56.33-57.5 ; *Introductiones Montanae maiores* 69vb, 72ra. No discussion of the Puzzle is preserved in the *Abbreviatio Montana*. But this is perhaps to be expected. The *Abbreviatio* does note that the maxima applies only to principal parts, which suggests that the larger treatise that the *Abbreviatio* draws from did discuss the Puzzle (De Rijk, 1967, II-2, 87.34-5).
8. Boethius, *De top. diff.,* 1185a-b.
9. See Stump, 1978, p. 181-187 ; Green-Pedersen, 1984, p. 60-64 ; Ebbesen, 1982, p. 112. On the Topics in general, see the above as well as Stump, 1982.

XII[th] century, logicians often treated maximal propositions as warrants for arguments [10].

In short, the Puzzle of the Essential Part seems to be warranted by a maximal proposition. It is no wonder, then, that medieval logicians would be interested in this puzzle. A putatively self-evident axiom seems to underwrite a disagreeable conclusion. In the next sections our author proceeds to discuss three solutions to the Puzzle.

2.2. The first solution (§ 5)

The first solution that our author reports is that of a certain Master William (*mag' Will'*) :

> Solebat autem opponere Magister Guillelmus huic argumentationi sic : licet prima consequentia (id est « Si haec domus est, hic paries est ») vera sit, non tamen ideo illa quae sequitur (id est « Si hic paries est, hic dimidius paries est ») vera erit. Non enim verum est complexionaliter quod si quaelibet pars sequitur ad suum totum, idcirco ad positionem eiusdem partis sequitur pars illius. Sequitur enim bipunctualem lineam pars eius, id est punctum ; non tamen ad punctum pars eius sequitur quia nullam habet (§ 5).

According to Master William the second premise of the Puzzle is true :

2. If this house exists, then this wall exists.

Yet, the following premise is not true, namely,

3. If this wall exists, then this half of the wall exists.

The reason that Master William offers for this claim is that it does not follow in every case that « if any part follows upon its whole, that a part of that initial part follows upon the positing of that initial part ». For example, the existence of a two-pointed line entails the existence of a point, but it is not the case that the existence of a part of the point is entailed by the existence of the point. Points don't have parts.

Master William agrees that the maximal proposition warrants the inference from (1) to (2) because a house is a type of whole and a wall is part of a house.

1. The house exists
(a) The house is a type of whole.
(b) The wall is a part of the house.
(c) If the whole exists, then the part exists (i.e. *MP*).
---

10. Most notably, Abelard seems to think that this is their purpose (Martin, 2004, p. 169).

2. If the house exists, then the wall exists.

But the maximal proposition does not warrant the inference from

d. The wall exists

to

3. If the wall exists, the half of the wall exists.

Why ? The answer appears to be that the proper species of the wall is *part*, not *whole*. A wall is a part of a certain type of whole, namely, a house ; it is not *per se* a whole. Since a wall is not a whole *per se* but only a part of a whole, the maximal proposition will not warrant the inference from the proposition that the wall exists to the proposition that the half of the wall exists. In other words, the argument from (d) to (3) is logically invalid.

(d) The wall exists.
(e) The wall is a type of part.
(f) The half wall is a part of a part.
(g) If the whole exists, then the part exists (i.e. *MP*).
---
3. If the wall exists, the half of the wall exists.

Now it is true that a half wall is a part of a wall. But the proper species of a half wall is not *part*, but rather *part of a part*. The argument from (d) to (3) would be valid if, instead of the maximal proposition *MP*, we inserted

(h) If the part is, then the part of the part is.

But while the maximal proposition can stake its claim to be obvious and not in need of justification, William insists that proposition (h) is not obvious. Indeed, as Master Willam points out, there seems to be an obvious counterexample, namely, the parts of a two-pointed line do not have parts of their own.

Notice that William's argument requires that there be a division between parts, or what we will call *principal* parts, and parts of parts, or *secondary* parts. This distinction between parts and parts of parts has some authority. In his *De Divisione*, Boethius discusses the division of a book into its parts, and then the division of these parts into parts of parts of the book – that is, into its verses, words, syllables, and finally letters [11]. Master William does not speak this way, but in

11. Boethius, *De divisione*, p. 888b.

effect he is claiming that the maximal proposition associated with the Topic *from the continuous integral whole* is really this :

> *MP* (revision 1) : if the continuous integral whole is, the principal part of that whole is.

William's view seems to be that a principal part is the product of the initial division of the integral whole. Only these initial products are entailed. Any secondary products are not entailed, for although these additional divisions are parts, they are *parts of parts* of the whole, not *parts* – i.e. principal parts – of the whole.

Some twelfth-century philosophers did distinguish between principal parts and parts of parts. In particular, Abelard reports that some logicians « say that principal parts are those which are not parts of parts, but only parts of the whole » [12]. Abelard calls these logicians « constitutionalists » (*alii secundum constitutionem),* and the examples that he gives of their principal parts are these : the principal parts of a man are his soul and his body [13]. The principal parts of a house are the walls, the roof, and the foundation. Although Abelard does not name any proponents of constitutionalism, it seems that Master William is a constitutionalist, for he seems to be claiming that the maximal proposition only warrants the inference to principal parts, and these principal parts are determined by the constitutionalist thesis.

The natural question to ask is whether Master William is William of Champeaux. It is not outlandish to suggest that the solution offered in section 5 is that of William of Champeaux. First, sections 1-20 seem to be canvassing the main solutions to the Puzzle [14]. William of Champeaux, by all reports, was an extremely influential logician. It is not unreasonable to expect that William of Champeaux's solution – provided that he had one – would be one of the solutions mentioned. Second, we seem to have an echo of William's solution in a fragment from a commentary on Boethius' *De differentiis topicis*.

12. Abelard, *Dialectica*, p. 549.6-7.
13. *Dialectica*, p. 549.7-9.
14. The emphasis here is on the word « solution ». We do not have a record of Abelard's views in sections 1-20 of *De generibus*. But that is to be expected. As I have argued elsewhere, Abelard accepts the conclusion of the Puzzle (Arlig, 2007). Hence, the Puzzle needs no solution. The *Nominales* also in effect accept the conclusion of the Puzzle, for they insist that nothing increases and, accordingly, nothing decreases (Iwakuma and Ebbesen, 1992, Texts 26, 48c, 53, and 70 ; cf. Ebbesen, 1992, esp. p. 66-67 and 70). One later Nominalist commentator on Aristotle's *Categories* insists that a thing's existence is compromised if any of its parts are lost, if a part is gained, or even *if the parts are rearranged* (Ebbesen, 1999, p. 397).

The Orléans manuscript also contains several commentaries (some only in fragments) on Boethius' *De differentiis topicis* [15]. In one fragment (74b-78a), which may be from the school of William of Champeaux, there is a presentation of our Puzzle and a proposed solution.

> Sed illa prima consequentia « si domus est, paries est » in proprietate parietis, ita scilicet quod partes principales ac secundarias habeat in constitutione sui, non sequitur lege complexionis, id est ex natura totius et cuiuslibet suae partis, sicut illud corpus quod adeo brevissimum est, quod partes illius non possint dividi, et hoc modo accepta haec consequentia non sequitur lege complexionis, sequitur tamen gratia termini, sed amplius non concludentur extrema (76a ; quoted in Iwakuma, 1999, p. 115).

The similarities to the solution presented in section 5 are remarkable. Both passages insist that the Puzzle is invalid because one of the inferences does not follow *complexionaliter*. Both passages point to the counterexample of bodies that do not have parts. But one notable difference is that while the solution presented in section 5 of *De generibus* halts the Puzzle at premise (3), the author of the commentary on Boethius thinks that he can halt the Puzzle at premise (2). The inference from « a house is » to « a wall is » does not follow from the nature of a whole and any one of its parts. The commentator adds that even if the inference from « a house is » to « a wall is » is warranted, we cannot infer « the principal part of a wall is » from « a wall is ». The reason why we cannot infer the existence of a principal part from the existence of a whole is that there are some wholes that, by their very nature, do not possess any principal parts.

> Non enim sequitur ex natura totius et partis quod omne integrum totum habeat principales partes. Multa enim tota sunt quae non habent. (76a ; quoted in Iwakuma 1999, p. 116)

In short, the author of this fragmentary commentary on *De differentiis topicis* seems to take a stronger position than the one articulated in section 5. The commentary on Boethius seems to assert that no form

15. According to Minio-Paluello, the following commentaries on Boethius', *De differentiis topicis* are present in Orléans 266 (1958, p. XLII-XLV) : (1) a commentary that runs from folio 43a to folio 78a, (2) the beginning of a commentary that runs from folio 78a to folio 78b, (3) a commentary that runs from folio 194b to folio 204b, (4) a commentary that runs from folio 205a to folio 229b, and (5) a commentary that runs from folio 230a to folio 235b. Yukio Iwakuma divides the first of these commentaries into two distinct fragments, 43a-74b and 74b-78a (1999, p. 114-18). On commentaries (3), (4), and (5), see Green-Pedersen, 1974.

of the maximal proposition *MP* is universally true. Is this what Master William was proposing as well? The answer is far from clear.

Yukio Iwakuma has suggested that the fragments preserved in Orléans 266, 43a-78a, ultimately derive from a commentary by William of Champeaux. But he detects some signs that the fragments that we possess are not by William [16]. Unless we want to propose that William of Champeaux rejected the maximal proposition *MP* in any form, we seem to have more evidence that confirms Iwakuma's hypothesis [17].

2.3. The destructivist solution (§ 6-13)

The author of *De generibus* mentions William's solution, and then he abruptly lists a second solution. He does not mention constitutionalism. However, I propose that we understand the second solution as an attempt to improve upon William's proposed solution.

The constitutionalist solution advocated in section 5 has a fatal flaw. According to Abelard, the constitutionalist's method for dividing parts into principal parts and secondary parts will fail because it will make every part a secondary part [18]. Consider, for example, a house. The house can be divided into its roof, its walls, and its floor. But the house can also be divided into two parts (a) the roof plus the walls and (b) the floor. The roof plus the walls is one part of the house. The roof is a part of the part consisting of the roof plus the walls. According to the constitutionalist's criterion, the roof is not a principal part. One could have made any number of two-part divisions. Hence, it seems that nothing can be merely a part of the whole and not a part of a part.

The second solution, which is presented in sections 6-13, advocates another method for distinguishing principal parts from secondary parts. Principal parts come in three varieties : (1) parts principal in being (*essentia*) (2) parts principal in quantity, and (3) parts principal in both

16. Iwakuma, 1999, p. 117-118.
17. The other treatises on dialectic that, so far, have been attributed to William of Champeaux – i.e. the *Introductiones dialecticae secundum Wilgelmum* (Wien, VPL 2499, f. 23r-42v) and the *Introductiones dialecticae artis secundum magistrum G. paganellum* (El Escorial, Biblioteca del Real monasterio de san Lorenzo, e IV 24, f. 98v-102r) – do not help very much with this problem (See the edition of both texts in Iwakuma, 1993). The treatment of the Topics that we find in these treatises is superficial and, in many respects, unrefined. Indeed, the treatises do not even distinguish between universal wholes and integral wholes (cf. *Introductiones secundum Wilgelmum* I, 4.3 ; II, 2.3-2.5 ; and *Introductiones dialecticae artis*, 7.1-7.35).
18. Abelard, *Dialectica*, p. 549.21-27.

respects. Once this distinction is made, the advocate of the second solution adds that a part principal in being is a part of the whole that entails the destruction of the whole if it is removed. Parts principal in being are defined as those parts whose removal entails the destruction of the whole. It does not matter how small the part is. All that matters is that the part necessarily contributes to the being of the whole. Only parts principal in being entail the destruction of their whole, if they themselves are destroyed (§ 7). Parts principal in quantity will only destroy their whole if they happen to be or contain a part principal in being (§ 8-9). In short, the second solution offers what Abelard has called a « destructivist » (*secundum destructionem*) criterion for determining which parts are parts principal in being [19]. The destructivist solution to the Puzzle of the Essential Part is to restrict the maximal proposition associated with the Topic *from the continuous integral whole* to this :

MP (revision 2) : if the continuous whole is, the part principal in being is.

Hence, if Socrates is, his heart and brain exist. But the existence of Socrates' finger is not entailed by Socrates' existence. Likewise, the existence of this wall of this house is entailed by the existence of this house. But the existence of the stone is not entailed by the existence of this house.

What about the half of the wall ? It seems that the half of the wall is a necessary constituent of the wall, and that the wall is a necessary constituent of the house. It follows from these assumptions that if the half wall is removed, the house is destroyed. Hence, the half wall seems to be a part principal in being of not only the wall, but also the house (see § 11).

Our author attempts to meet this objection by distinguishing between two ways that someone can « destroy » a wall. I can destroy the wall's appearance (*forma*) – for example, by punching holes into the wall to make windows. Or, I can demolish the wall entirely – for example, by undermining key supports. It is only in the latter case, when I have removed a part principal in being, that the destruction of the part destroys the wall (§ 13). Hence, it is not necessarily true that a half of this wall, if removed, entails the destruction of the wall, let alone the house. It depends upon which half wall is removed.

Who advocated the distinction between parts principal in being and parts secondary in being? Destructivism could have been a position

19. Abelard, *Dialectica*, p. 549.9-20.

that William of Champeaux advocated at some stage of his career. When Abelard presents the destructivist position, he does not give names. Abelard's own position is arguably a refinement of destructivism. Perhaps, Abelard is refining a position that his former teacher developed.

However, there is some evidence in the Orléans manuscript that suggests William did not distinguish between parts primary in being and parts secondary in being. In another commentary on Boethius' Topics, at folio 223b of the Orléans manuscript, the anonymous author discusses the problem whether an integral whole is destroyed if its part is destroyed [20]. The author replies that the whole is destroyed only if a *pars essentialis* is destroyed, not a *pars quantitativa*. The author, then, claims that Master W. had another solution (*alia determinatio*). But, for some unknown reason, Master W.'s solution is not presented. If Master W. is William of Champeaux, then it seems that William of Champeaux did not endorse the distinction between parts principal in being and parts secondary in being.

Whether or not William drew a distinction between parts principal in being and parts secondary in being, we know that the author of the *Introductiones Montane maiores*, a text which is associated with the school of Alberic [21], did draw the distinction between parts principal in being and parts principal in quantity.

> Unde dicimus quod intelligendum est de principalibus partibus. Principales autem dicimus sine quibus totum esse non potest. Et sunt principales uel secundum quantitatem, ut paries, tectum et fundamentum domus sunt partes, uel secundum substantiam et essentiam rei, ut cor hominis (69vb) [22].

Does this parallel imply that the solution reported in sections 6-13 of *De generibus* is a Montanist solution ? Perhaps, but there is some reason for caution. Notice that the Montanist author's example of parts principal in quantity are the walls, the roof, and the foundation of a house, whereas his example of a part principal in being is a heart. This suggests that the author of the *Introductiones* believes that a house can

20. See Green-Pedersen, 1974, p. 26.
21. De Rijk, 1967, vol. II-1, p. 146-48.
22. Cf. *Introductiones Montane maiores* 71va. Both the *Abbreviatio* and the *Introductiones Montane minores*, which are also associated with the school of Alberic, make the distinction between principal and secondary parts, but they do not make the distinction between parts principal in being and parts principal in quantity (*Abbreviatio*, p. 87.34-35 ; *Introductiones Montane minores*, p. 56.24-25). However, this is consistent with the superficial nature of these two minor Montanist treatises.

have only parts principal in quantity, not parts principal in being. If a house *could* have parts principal in being, the obvious candidates *would* be such things as the roof, the walls, and the foundation. In contrast to the position suggested in the *Introductiones*, the author of the sections 6-13 of *De generibus* articulates a position that allows artifacts, as well as primary substances, to possess both parts principal in being and parts principal in quantity. Hence, we tentatively conclude that the solution articulated in sections 6-13 of *De generibus* is not a Montanist solution.

2.4. Master G.'s hylomorphism (§ 14-16)

In section 14, our author mentions a third solution, which he attributes to a « Master G. » This could be a reference to William of Champeaux. But Peter King has argued cogently that, whoever Master G. is, he cannot be the same person as Master William from section 5. This « new person » could be a William, but it is also possible that « Master G. » refers to Goslenus, or Joscelin. We know that there was a twelfth-century master named Joscelin of Soissons. Moreover, the Orléans manuscript contains other treatises that are attributable to Goslenus or a Master G. [23]. Hence, King suggests that Master G.'s solution is Joscelin of Soisson's solution. We will return to consider King's hypothesis shortly.

The third solution is the first to make use of Aristotelian hylomorphism. As our author puts it, « the wall is not composed out of two or four stones and a shape (*forma*) ». The wall is a body « imbued with the sort of property that makes a wall ».

> Dicitur autem hic paries non compositum ex duobus lapidibus vel quattuor et forma sed corpus infectum tali proprietate quae parietem faciat (§ 14).

When a stone is removed or added, the quantity will certainly change ; yet, the wall will not cease to be this wall provided that it retains that wall-making property. In other words, the wall-making property is the principle of persistence through mereological change. The general outline of Master G.'s solution is clear enough : so long as the property that makes some thing ϕ imbues some of these material parts, the product of a mereological change remains this instance of ϕ.

23. See Green-Pedersen, 1974, p. 30 ; Kneepkens, 1993. In particular, there is a fragment of a commentary on *De divisione* by « *magister Gosl*. » on folios 149a-151b (Minio-Paluello, 1958, p. XLIII).

Master G. denies that the whole is a sum of parts. He insists that while the whole is constituted by some stuff that has a structure, it is the *structure* – and not the parts – that does the metaphysical work. It may be true that *some* parts of the right sort are a necessary precondition for the existence of the whole, but neither *these* parts, nor some specific subset of *these* parts is necessary for the existence of the whole. For this reason, a sufficiently restricted version of the maximal proposition is true. The structure will determine that some parts exist, for when one has a house structure, one must have a roof, a foundation, and some walls. The parts that are entailed by the existence of a thing with this structure are the principal parts.

> *MP* (revision 3) : if the structured, continuous whole exists, the principal part exists, where a principal part is a part whose existence is entailed by the structure of the whole.

If this is the maximal proposition, the inference from premise (1) to premise (2) in the Puzzle goes through : if this house exists, this wall exists. However, the inference from (2) to (3) does not go through, since the house structure does not entail the existence of this half of the wall. For the half of the wall could not be, and yet this would still be my house.

Now recall our author's quick remark that, taken as is, the conclusion of the Puzzle of the Essential Part is agreeable (§ 4). We were puzzled by this remark, but there may be a way to make sense of it now that we have Master G.'s position. If a house exists, it must have a wall. And if there is a wall, there must be half of a wall. And if there is a half of a wall, there must be a half of a half of a wall. That much seems true. What does not follow is that, if my house exists, then *this* half of the wall must exist. *Some* half wall will exist, since this wall exists and for any continuous, non-point sized thing there exists a half of that thing. But *this specific* half wall need not exist. Another half wall could exist, say, after I renovate. Hence, this half wall is not entailed by the existence of my house.

The discussion of continuous wholes stops with this solution, and while our author does not say so, it seems that Master G.'s solution is the preferred solution. It is certainly the most satisfying solution from a philosophical standpoint – provided, that is, one feels that the Puzzle calls for a solution [24].

24. See note 14 above.

2.5. What if the house is a discrete whole ? (§ 17-20)

Sections 3-16 consider the Puzzle as it applies to continuous wholes. In section 17, our author turns to the possibility that the house is a discrete whole.

In sections 17-18 our author argues that discrete wholes such as piles and flocks are identical to their parts, and hence, the existence of the whole entails the existence of each of the parts. In section 19, the house is subjected to the Puzzle once more :

1. The house is a discrete whole.
2. If the house is a discrete whole, then it is a heap of these parts.
3. If the heap exists, then half of the heap exists.
4. If half of the heap exists, then half of the half of the heap exists.
5. And so forth…
6. This point exists.
7. If the house exists, then this point exists.

Hence, if this point does not exist, then the house does not exist.

It seems that any appeal to a distinction between principal and secondary parts is blocked, since the house is identical to a specific heap of stones. The being of this heap just is the being of its parts. But our author thinks that the Puzzle can be blocked by again drawing a distinction between being destroyed with respect to its shape (*in forma*) and being destroyed in its being. The solution to this new Puzzle is worth quoting in full.

> Sed, ut ad superiora revertamur, non sequitur : si hic asser est et medietas huius asseris est. Posset enim destrui medietas, quemadmodum iam dictum est, non quantum ad totam eius massam sed quantum ad formam, et tamen remanentibus eius aliquibus particulis non destrueretur hic asser, quoniam medietatis eius materia, forma tantum pereunte, tota non periret. Sed nec etiam si tantum per ventum [sic][25] auferretur ex una parte tota, reliqua pars asseris ad positionem eius asseris sequeretur. Nam secundum eamdem rationem etiam ipsa magna pars posset destrui in forma, non tantum pereunte tota eius essentia (§ 20).

Our author attacks the truth of premise (3) by pointing out an ambiguity in the sense of « being destroyed ». A half of the house can be destroyed if it is utterly annihilated. But there is also a sense in which the half of the house « can be destroyed… not with respect to the whole of its mass, but rather with respect to the shape (*forma*) ». By hypothesis, the whole house is identical to this heap of stones.

25. Both King and Cousin print *tantum per ventum* (cf. Cousin, 1836, p. 510).

Hence, this half of the house is identical to this half of the heap. But if we destroy the half of the house *in forma*, it does not follow that we remove half of the heap. And if we do not remove half of the heap, it does not follow that we must remove the whole heap. If we cannot remove the whole heap, we cannot remove the whole house. Hence, there is a sense in which we can destroy half the house without destroying the house.

This proposed solution to the Puzzle is perhaps too clever. While it is interesting to note that there is an ambiguity between destroying the half of the house by destroying its shape and destroying half of the house by destroying some matter, it is not clear that this observation by itself resolves the Puzzle. What would it be to destroy half of the house *in forma* in such a way that we might want to claim that half of the house does not exist ? It cannot be a superficial change. Otherwise, the half of the house still exists, albeit with new qualities. No, we need to consider the case where the half of the house is destroyed *in forma* in such a manner that the stones cease to be able to function as a part of a *house*. It is only if the stones cease to function as a house-part that we can say that the half of the house ceases to exist, even though the stones remain. But if some of the stones cease to function as a house-part, it is not clear that the sum of the stones from the half destroyed *in forma and* the remaining half of the house can be a house. The half of the original sum that maintains its functionality as a house may be a house, but the half of the original sum of stones is not identical to the original sum of stones. In the case of the house, our author may be forced to concede that there is a new house that comes into being when the half of the original house is destroyed *in forma*.

In the case of discrete wholes consisting of primary substances, our author might have more leverage. Our author notes in section 18 that just as a discrete whole's existence entails the existence of its part, the parts principal in being of the parts will be entailed by the existence of the discrete whole. The example that he uses is that of a flock. If the flock exists, then not only is it true that every crow exists, every heart of every crow exists. Now consider, for instance, a scenario where we remove half of a flock of crows by removing all the non-principal parts of the birds. It seems that we could say that the flock exists, even if half of the flock ceases to exist. Hence, an analogue to premise (3) from above would indeed fail to be true. The Puzzle could be halted for discrete wholes consisting of primary substances.

Throughout the course of this study, we have been comparing the positions espoused in the *De generibus* with solutions offered in other

twelfth-century texts. We already saw one instance of kinship between a position in the *De generibus* and the Montanist discussion of the Puzzle. However, we had some doubts that the position articulated in *De generibus* was a Montanist position. As it turns out, the section of *De generibus* that we are presently examining also has a parallel in the *Introductiones maiores*. This time the similarity is quite close. Indeed, as we will presently see, the Montanists might offer us a way to preserve the house through mereological change.

In the *Introductiones Montane maiores* 71vb-72ra, we find a puzzle that is essentially the same as the Puzzle of the Essential Part as it is presented in sections 17-20 of *De generibus*. The Montanist author also claims that there is an ambiguity in the verb « to destroy ». One can destroy a whole by disjoining the parts or changing them around. But one may also destroy a whole by annihilating the parts. Hence, when we imagine the whole being « destroyed », we must take care to distinguish between the whole being altered and the whole being annihilated.

> Destruitur enim totum constans ex duobus lapillis si illi duo lapides transmutentur et disiungantur. Tamen illud constans ex tribus partibus idem remanet, sed alteratum propter alterationem partium (72rb).

If two items *a* and *b* were disjoined or transmuted, it would not follow that the whole consisting of *a*, *b*, and *c* is annihilated. It, too, is merely altered.

Interestingly, our Montanist author seems to anticipate our worry about the solution offered in *De generibus*, section 20, for shortly afterward, the Montanist author imagines that we begin with a mereological sum $a + b + c$ and that we, then, destroy *a* and *b*. According to our Montanist, all that follows from the annihilation of the whole consisting of *a* and *b* is this : the whole that was the same as the sum $a + b + c$ ceases to be identical to the mereological sum $a + b + c$. The whole is merely altered, not annihilated.

But what grounds this distinction between being annihilated and being altered? The author of the *Introductiones* suggests a promising criterion of persistence.

> Nec ut proprie loquamur, illo lapillo destructo qui principalis pars erat illius, istud totum remanet, cum omnino illud totum nihil sit. Sed dicitur illud totum remanere cum remanet aliqua partium illius, ut tyrannus dicitur remanere in filiis suis eo etiam destructo, cum aliquis filius illius tyranni in patris tyrannide remanens vivit (72ra).

If we are speaking strictly, it is not the case that the sum of the two stones remains when the stone is destroyed, because *this* sum is

altogether nothing. « Rather is it said that the whole remains because some of its parts remain, just as a king is said to remain in his sons even though he is destroyed, because some son of his lives and maintains his father's kingship ». The analogy suggests the following criterion of persistence for a discrete integral whole : *a whole persists if and only if there is historical and causal continuity between different mereological sums that compose the whole.* Elsewhere, I have called this criterion of persistence the *genetic* criterion [26]. Roughly, the idea is this : a whole can persist, provided that the parts that make up the new whole are appropriately related to the parts that made up the previous whole. In particular, the parts of the new whole and the parts of the old whole must share the same causal and historical links.

Armed with the genetic criterion the author of the *Introductiones* resists the untoward conclusion of the Puzzle by insisting that, while a whole is no longer this particular mereological sum, the whole can nevertheless survive the loss or gain of a part provided that the right causal relations obtain between the various sums that the whole now is constituted by. For heaps, this genetic criterion may be difficult to employ. But in the case of flocks and houses, the genetic criterion becomes more plausible. There are causal and historical links between past, present, and future members of a flock. There is also a causal and historical link between the first collection of parts that are my house and the later collection of parts that is my house after I renovated.

We get nothing like this elaboration in the corresponding section of *De generibus* ; yet, it is not implausible that the solution in sections 17-20 is the sort of imperfect report of a Montanist lecture that one might get from a somewhat bright student. If this is right, then the authorship of sections 1-20 of *De generibus* is even more uncertain. I have suggested that the preferred solution to the Puzzle as it applies to continuous wholes is that of Master G. It may be that Master G. is a Montanist. It is certainly not improbable that he attended Montanist lectures. However, we have already seen that there are some reasons to suspect that Master G. is not a Montanist. If the solution in sections 17-20 is a Montanist solution, then perhaps we should revisit the hypothesis that sections 1-16 present a coherent progression toward a preferred solution. Instead, we may have a collection of solutions, where no solution is to be preferred. Sections 1-20 may be an accidental unity. This portion of *De generibus* may be a collection of

26. Arlig, 2005, p. 258-271, esp. 260-261.

solutions tied together merely because they are all solutions to a puzzle that is routinely presented in twelfth-century lectures on logic.

Even if sections 1-20 constitute nothing more than an accidental unity, there is still the question whether sections 14-16 express the view of Joscelin of Soissons. If we can link the material in these sections to the material in sections 21 and following, and if we can establish that the material in sections 21 reflects the views of Joscelin of Soissons, then we will have a good reason to identify Master G. with Joscelin. To accomplish this, we must briefly examine the material in the latter two parts of *De generibus*.

3. *DE DESTRUCTIONE SOCRATIS* (§ 21-31)

There are links between sections 1-20 and the sections that constitute *De destructione Socratis*. Nonetheless, I will argue that these links are not strong enough to justify the presumption that sections 1-20 and sections 21-31 are parts of the same treatise.

Like sections 1-20, sections 21-31 deal with mereological change. But rather than rehearse once more the Puzzle of the Essential Part, the destruction of Socrates is set up with this thought experiment.

> Si quaelibet duo puncta proxime iuncta faciunt bipunctualem lineam quae sit una creatura, tunc habebit unum fundamentum. Sed una atomus non erit eius fundamentum, iam enim esset bipunctualiter lineatum. Oportet ergo ut ex duabus constituatur atomis una creatura corporea in qua fundetur illa bipunctualis linea… Quodsi tertium concedatur, oportet illam creaturam habere fundamentum. Aut ergo habebit illud fundamentum (illud ubi fundata est prior bipunctualis linea), aut aliud. Illud non habet, quia duo puncta in una esse contingeret atomo. Fit igitur aliud fundamentum, ex priori scilicet fundamento bipunctualis lineae et alia atomo superaddita, quod iterum <conceditur> (§ 21).

At first glance, it might seem that the author of *De destructione Socratis* is running an argument that complements the Puzzle of the Essential Part. The Puzzle asked us to imagine the removal of parts. The current problem seems to be asking us to imagine cases where a part is added. Yet, the next paragraph makes it clear that the author of *De destructione* is imagining something different.

> Sic itaque crescendo novasque creaturas <progressive> creando donec ad aliquam Socratis perveniatur particulam, utpote ad ungue<m>, et habebis unam magnam naturam quae erit pars Socratis, et non Socrates, quia in eius constitutione non est ungula, quae [ungula] pars est etiam Socratis cum illa magna parte. Hac ungula destructa destruitur pars illa <naturae>

> cuius ungula pars est, quae natura est Socrates, et ita destruitur Socrates. Illa autem natura magna quae prius pars Socratis erat et non Socrates, destructa ungula, remanet Socrates, et ita quod prius non erat Socrates fit Socrates (§ 22).

Our author focuses on the body of Socrates at some time t_1. This body is composed out of a determinate number of atoms that together are the « foundation » – i.e. the subject – of Socrates' whole quantity. Moreover, every subset of Socrates' atoms also forms some foundation for a specific quantity that is a portion of Socrates' whole quantity. The author asks us to focus upon those atoms that compose one fingernail. This fingernail *summed* with Socrates' body less the fingernail, the « great nature », is Socrates' body at t_1. The fingernail is not Socrates' body, and the great nature is not Socrates' body. Now our author severs Socrates' fingernail. The sum of the great nature plus the fingernail no longer exists. Does this mean that Socrates' body ceases to exist at t_2? No, our author seems to assert. But then something equally odd must be admitted : something that *was* not Socrates' body *becomes* Socrates' body. On the face of it, this is mysterious.

Our author answers the puzzle by pointing out that the attempt to identify a thing with its mereological sum is the wrong way to approach the problem. Not every mereological sum of atoms forms a nature. A nature has a threshold sum. Fewer atoms will not suffice, and the addition of more atoms will not necessarily change the nature [27].

But it is not merely that the requisite threshold number of atoms is required. At least for organisms, a nature is determined in part by an organizing form, which presumably was present at the *origin* of the organism and has persisted through the lifespan of that organism.

> In digito Socratis qui est unum eius membrum centum adunantur atomi ex quibus digitus integraliter componitur, et ex quibusdam illorum centum atomis infra digitum natura nulla componitur sed omnis centum atomi per supervenientem formam in digitum redigitur (§ 23).

This notion of a nature underlies a new criterion of persistence : a thing persists only if the form that makes some sum of atoms a nature is still present in some sum of atoms. Because Socrates' form is the metaphysical component that guarantees Socrates' persistence, Socrates can possess different sums of atomic components at different times.

27. Our author adds that arbitrary mereological sums of members – such as the sum consisting of Socrates' hand plus Socrates' throat – are not natures (§ 25). Indeed, the author is even inclined to deny that the hand is properly speaking a nature (§ 28).

Once this notion of natures is in place the author of *De destructione* believes that the puzzle dissipates.

> Destructa una parte Socratis caeterae quae remanent non fiunt Socrates sed ex ipsis fit Socrates, et ita secundum hoc neque cogimur dicere quod Socrates pereat neque quod non-Socrates Socrates fiat sed hoc tantum, salva essentia Socratis, consentimus ex istis ut Socrates ex paucioribus existat (§ 26).

No mysterious transformations are occurring when Socrates changes material parts. « When a part of Socrates is destroyed, the ones that remain do not become Socrates, rather Socrates becomes out of these parts ». Socrates merely becomes bigger or smaller. In other words, the paradox dissipates as soon as one gives up the notion that an organism is identical to a specific sum of atoms (plus a form).

Now that we have the content of sections 21-31 in view, we can begin to address the matter pertaining to the relation between sections 21-31 and sections 1-20 of *De generibus*.

There are some affinities between sections 1-20 and sections 21-31. First, both parts deal with mereological change and persistence. Second, there is perhaps some link between, on the one hand, the notion that once enough parts combine to form a « great nature » any additions or diminutions will not form another nature, and on the other hand, the notion that a heap can change *in forma* while persisting *in essentia*.

Nevertheless, there are some significant differences between the material in these two parts :

> (a) Even though *De destructione Socratis* worries about persistence through mereological change, it does not frame the issue in terms of the Puzzle of the Essential Part.
> (b) In section 21, and not before, we are introduced to the technical notions of (1) nature, (2) atom, and (3) substrate (*fundamentum*).

The position carved out in *De destructione* is not obviously identical to any of the analyses of persistence in sections 1-16.

These differences are significant enough that the proximity in the manuscripts of the *De destructione Socratis* to sections 1-20 is probably due to the similarity in subject matter, not due to the fact that both texts are by the same author.

4. LINKS BETWEEN SECTIONS 21-31 AND SECTIONS 32-203

So far, we have seen that there is only a superficial link between sections 1-20 and sections 21-31. There is still the question whether *De*

destructione Socratis (§ 21-31) has any connection to the last major part of *De generibus et speciebus* (§ 32 ff.), which presents a defense of the *collectio* theory of universals.

I think that there are some reasons to suspect that there is a closer relation between these two parts of the text. These sections may not be by the same author, but they may be from the same school.

Recall that in *De destructione Socratis* the author deals with apparent paradoxes concerning mereological change and persistence by insisting that once enough parts combine to form a « great nature », any additions or diminutions will not form another nature. The author of the section on the *collectio* theory appreciates the need for something like this criterion of persistence when he develops a theory of persistence of universal wholes through mereological change. He introduces this criterion by discussing natures.

> Naturam dico quicquid dissimilis creationis est ab omnibus quae non sunt vel illud vel de illo, sive una essentia sit sive plures, ut Socrates dissimilis creationis ab omnibus quae non sunt Socrates (§ 123).

A nature is anything that is « of dissimilar creation » from all other things that are not that object or belonging to that object. So, for example, Socrates is dissimilar in creation from all others who are not Socrates. Our author uses this notion of nature and the notion of being not dissimilar in creation to ground a theory of persistence for universals conceived as integral wholes. There is a sense in which a universal is like an individual. It is true that the humanity that was a thousand years ago or which was yesterday is not that humanity which is today. Nevertheless, the integral that is today's humanity is not dissimilar in creation from the integral whole that is yesterday's humanity.

> Verum est quidem quod illa humanitas quae ante mille annos fuit vel quae heri non est illa quae hodie est. Sed tamen est eadem cum illa, id est creationis non dissimilis. Non enim quicquid idem est cum alio idem est illud, homo enim et asinus idem sunt in genere nec tamen hoc est illud. Socrates quoque ex pluribus atomis constat vir quam puer, et tamen idem est (§ 113).

Our author proposes that universal wholes have roughly the same sort of persistence conditions that, according to the *De destructione*, organic individuals possess. In both cases, the wholes are not defined in terms of the parts that they possess ; they are defined in terms of a nature. Hence, just as Socrates is composed out of more atoms today than when he was a boy, the integral whole that is today's humanity can have different parts than the it did before. Notice that the nature is

defined by the causal and historical links that obtain between the various parts of the universal. In other words, a universal nature is defined by a set of genetic criteria.

Let us summarize the reasons in favor of the hypothesis that *De destructione Socratis* (§ 21-31) and *De generibus et speciebus* proper (§ 32-204) are by the same author, or at least, by the same school :

(a) The defense of the *collectio* theory makes use of a similar notion of nature.

(b) Both fragments insist that the persistence of a whole is maintained provided that one maintains the right causal and historical links between the parts. In the case of universals, distinct sums of individuals can be the same universal collection if all the individuals are not dissimilar in creation. In *De destructione Socratis* (§ 21-31), the persistence of a substantial form combined with the right sort of matter ensures that the great nature persists.

To this list we can add the observation that

(c) The atomism in *De destructione Socratis* is paralleled by the atomism in later sections. Although, in the latter sections atoms are called « *essentiolae* » (that is, « little essences »), which the author identifies as Socrates' « *hûle* » – i.e. matter (§152).

This evidence suggests that *De destructione Socratis* and the treatment of universals are authored by the same school. However, there is some evidence which suggests that the link between sections 21-31 and sections 32-204 is not any tighter than this.

(d) Witness the subtle distinctions in terminology (for example, the aforementioned use of « *essentiolae* » to designate atomic bits of being).

(e) While the same underlying principles might be at work in both sections, there are no obvious cross-references. It is not clear that the results of the treatment of Socrates in sections 21-31 are explicitly applied to the case of universal collections. Moreover, if they were by the same hand, why would the author refrain from using the concept of *being not dissimilar in creation* in *De destructione Socratis* ?

When all this evidence is taken together, the following tentative conclusion can be drawn : there is some reason to suspect that *De destructione Socratis* and the treatise on universals (§ 32-204) are products of the same school. At the same time, given the slight differences in terminology, it is plausible that the two treatises are not parts of the same whole.

Given that these two texts are probably from the same school, we should try to identify the school. The author of sections 32-204 advocates a *collectio* theory of universals. *De generibus et speciebus* is one of two *known* twelfth-century texts that explicitly advocate the

collection theory of universals. The author of the *Compendium Logicae Porretanum* also holds a collection theory [28]. Given the terminological differences between known Porretan works and the treatment in *De generibus*, I suspect that *De generibus* is not a Porretan work. What is more likely is that, as Peter King insists, sections 32-204 were composed by one of Joscelin's students. From John of Salisbury we learn that Joscelin, the bishop of Soissons, as well as « another » thinker defended the collection theory [29]. We know that Abelard attacked a version of the *collectio* theory [30]. The author of sections 32-204 either anticipates, or more likely responds to some of these objections [31]. It is reasonable to conclude from all this that Abelard attacked Joscelin's original thesis, and that sections 32-204 constitute a reply by a follower of Joscelin [32].

5. THE UNITY AND AUTHORSHIP OF *DE GENERIBUS*

The upshot of the last section is that we have good reasons to suspect that sections 32-204 are by a follower of Joscelin of Soissons. Given the affinities between sections 32-204 and sections 21-31, it might be the case that both *De generibus* proper and *De destructione Socratis* are treatises by individuals who belong to the school of Joscelin. However, we do not have enough evidence to warrant the further supposition that sections 21-31 and sections 32-204 are parts of the same treatise.

If sections 21-31 and sections 32-204 are both products of Joscelin's school, it is even more mysterious who the Master G. mentioned in sections 14-16 is.

Peter King believes that the solution presented in sections 14-16 is not that of William of Champeaux, but rather that of Joscelin of Soissons. If the material in sections 1-20 were related to the material in the later parts of *De generibus*, then the assumption that Master G. refers to Joscelin would be warranted. But if I am right, the treatment of the Puzzle of the Essential Part is only superficially related to the material in *De destructione Socratis* and the treatise on universals.

28. *Compendium* III.29, p. 49-52.
29. *Metalogicon* II.17, p. 83.
30. Abelard, *Glossae super Porphyrium, Logica Ingredientibus* I, p. 14.32-15.22. See Tweedale, 1976, p. 113-115 ; Freddoso, 1978 ; Henry, 1984, p. 235-259 ; Libera, 1999, p. 337-365 ; and Arlig, 2005, p. 272-283.
31. See especially *De generibus*, § 112-113, and 122-123. Cf. Arlig, 2005, p. 283-302.
32. This seems to be Alain de Libera's assumption (1999, esp. 354-355).

Sections 1-20 and sections 21-31 of *De generibus et speciebus* both deal with parts, wholes, and persistence. But as we have already seen, there are some significant differences between the material in these two parts. These differences are significant enough that the proximity in the manuscripts of the *De destructione Socratis* to sections 1-20 is probably due to the similarity in subject matter, not due to the fact that both texts are by the same author.

If we assume that the material in sections 21-31 reflects the doctrine of Joscelin of Soissons, we should pause before attributing the solutions in sections 14-16 and sections 17-20 to Joscelin. Indeed, as we have seen above, the closest parallel to the treatment of the Puzzle in sections 14-20 of *De generibus* is the *Introductiones Montane maiores*.

On the other hand, suppose for a moment that the Master G. mentioned in sections 14-16 is Joscelin of Soissons. Given the tenuous connection between sections 1-20 and sections 21-31, we should pause before attributing sections 32-204 to a student of Joscelin of Soissons as well. If any two parts belong together, it would be sections 21-31 and sections 32-204. The first part is clearly the outlier.

The upshot of all these considerations is that Green-Pedersen's claim about Joscelin is unfortunately still true. We know so little about Joscelin's doctrinal positions that it is not possible to definitively confirm or to definitively refute the conjecture that the Master G., who is cited in so many of our texts, is identical to Joscelin of Soissons [33]. Until we learn more about the schools in the first part of the Twelfth Century, we cannot confidently state that any of the parts of *De generibus et speciebus* are products of Joscelin's school.

33. Green-Pedersen, 1974, p. 30.

Pluralité et particularisme ontologique chez Thierry de Chartres*

Vera Rodrigues
École Pratique des Hautes Études, IV^e section
Université de Porto

La reconstitution philosophique précise de ce qu'aura été la position de Thierry de Chartres dans le complexe de problèmes qu'on appelle couramment « la querelle des universaux » n'est pas une tâche aisée. Les difficultés sont de deux ordres : elles relèvent, d'une part, de l'état et des caractéristiques du corpus attribué au maître chartrain ; et, de l'autre, du domaine théorique dans lequel s'inscrivent explicitement les textes les plus parlants pour notre sujet à savoir, celui de la théologie.

En effet, nous ne disposons, pour une telle reconstitution, que de trois commentaires au *De trinitate* de Boèce – le *Commentum*, les *Lectiones*, la *Glosa* [1] – dont par ailleurs l'attribution ne fait pas l'unanimité parmi les chercheurs [2]. En dépit d'un fond doctrinal qui, dans ses grandes lignes, peut être considéré commun, ces commentaires (qui sont plus probablement des *reportationes*), présentent des

* Cette étude a été menée avec le soutien de la Fundação Para a Ciência e a Tecnologia (FCT, Portugal). Je remercie Irène Rosier-Catach, John Marenbon, Giulio d'Onofrio et David Juste pour leurs remarques et leur lecture attentive de ce texte.

1. Tous les textes attribués à Thierry que nous citerons ici ont été édités et réunis par Häring, 1971 ; l'édition du *De trinitate,* comme celles des autres *opuscula sacra* et de la *Consolatio Philosophiae*, est celle de Moreschini, 2000.
2. Nous garderons ici l'attribution à Thierry de Chartres du *Commentum*, des *Lectiones* et de la *Glosa* et ne nous interdirons pas de signaler, lorsque cela nous semblera justifié, certains passages d'autres textes d'attribution bien plus difficile encore. C'est le cas du fragment d'un commentaire au *Contra Eutychen* – connu aussi comme *Fragmentum londinense* – que N. Häring voulu attribuer à Thierry ; ou des commentaires réunis sous le titre d'*Abbreviatio monacensis*, dont on suppose qu'ils ont pu être des résumés des leçons de Thierry sur l'ensemble des *opuscula sacra*. Les problèmes d'attribution sont traités dans notre *Thierry de Chartres : le nombre, le mot, la chose*, à paraître.

différences terminologiques et conceptuelles importantes sur plusieurs points doctrinaux. La question des universaux n'y échappe pas. Les nuances qu'elle présente dans les trois commentaires sont d'autant plus difficiles à évaluer que – et c'est le second ordre de difficultés – ce sont la configuration et la portée mêmes de cette question qui changent, du fait de la dislocation de son champs originaire, celui du corpus de textes de la *logica vetus*, vers celui de la théologie et du *De trinitate* de Boèce. Cela veut dire, pour commencer, que non seulement il ne faut pas s'attendre à trouver dans ces commentaires un exposé soutenu et autonome sur le statut des termes universels, mais aussi que nous ne pouvons pas compter sur les repères théoriques et conceptuels qui, dans les commentaires à l'*Isagoge* de Porphyre ou aux *Catégories* d'Aristote, par exemple, nous servent généralement à la reconstitution d'une position donnée à ce sujet. Pour ce qui est de nos commentaires, nous devrons par conséquent nous contenter de quelques développements, assez courts dans la majeure partie des cas, et sur des points précis, dont les implications sur la question des universaux sont plus ou moins bien connues, sans jamais perdre de vue la spécificité du texte commenté.

1. DE QUELQUES PROLONGEMENTS THÉODORICIENS DU *DE TRINITATE*

Parce qu'ils détermineront certains des plus importants développements théodoriciens dont nous ne pourrons pas nous occuper ici, rappelons du moins, aussi succinctement que faire ce peut, quelques aspects qui, pour notre sujet, sont parmi les plus importants du *De trinitate*. Dans un article consacré à l'« onto-*théo*-logique » de Boèce, Alain de Libera [3] a brillamment montré la spécificité de la doctrine des catégories et de celle de la prédication dans le *De trinitate* eu égard à « onto-logique » que l'on trouve chez Boèce, commentateur d'Aristote et des *Catégories* [4]. Parmi les instruments théoriques de l'ontologie catégoriale particulière du *De trinitate* que distingue Alain de Libera, deux sont particulièrement importants en ce qui concerne le problème des universaux chez Thierry de Chartres :

1. La notion de polyonymie, c'est-à-dire la désignation d'une même chose par une pluralité de noms, exprimée par le principe de la « double nature du nombre » – le seul de ces principes à

3. Libera, 2005.
4. Libera, 2005, p. 196-197.

avoir été utilisé aussi par Boèce dans le commentaire aux *Catégories* [5] ;

2. La distinction entre deux sortes de formes, ou plutôt de deux conditions des formes : celles qui, tant qu'elles ne sont pas associées à la matière, ne sont, en aucun sens, le substrat d'accidents ; et celles qui, en s'associant à la matière, sont d'une certaine manière affectées par les accidents.

En réalité, dans ce dernier cas, la question du substrat des accidents perd sa pertinence, puisque « le composé de forme et de matière est indissolublement et l'une et l'autre » [6]. Signalons encore, pour ce qui est de notre sujet, ce qui est selon Alain de Libera la « première innovation » de l'onto-théo-logique du *De trinitate* : la distinction de deux groupes de catégories, les catégories « intrinsèques » (*substantia*, *qualitas*, *quantitas*, qui « *quasi rem monstrant* ») et celles dites « extrinsèques » (les sept restantes). Cette distinction est solidaire d'une autre, celle de la prédication intrinsèque ou *secundum rem* et de la prédication extrinsèque. Or, dans la prédication *secundum rem* – celle des trois premières catégories – l'opposition entre « être dit d'un sujet » et « être dans un sujet » est neutralisée. Ainsi, dans une prédication paronymique du type « *homo est albus* », « *"albus"* est une propriété du sujet, par laquelle le sujet est désigné *secundum se* […]. En d'autres termes, "*albus*" désigne un moment de Socrate, un moment de blancheur (un trope) » [7].

2. SUR LA QUESTION DES UNIVERSAUX CHEZ THIERRY DE CHARTRES

Il nous est aussi indispensable de poser les principaux points d'appui de notre lecture, que de les développer et de les justifier ici dans le détail. Qu'il suffise de noter que, dans leurs prolongements chez Thierry de Chartres, ces principes nous semblent ouvrir la possibilité d'une lecture plus nuancée du réalisme, voire de l'« ultra-réalisme » [8], du maître chartrain, tendant vers une ontologie particulariste et un immanentisme auxquels on n'a pas l'habitude de le voir associé. Du reste, comme l'a montré J. Marenbon, c'est déjà dans le *De trinitate* que l'on peut trouver les principes d'un certain immanentisme

5. Boèce, *In Cat.*, I, *PL* 64, col. 164A.
6. Libera, 2005, p. 197.
7. Libera, 2005, p. 206.
8. C'est en effet la lecture de Maioli, 1974, p. XLVII-LII, et p. 324.

et d'un certain particularisme ontologique [9]. C'est ainsi que, de notre point de vue, le premier des instruments théoriques signalés par A. de Libera sous-tend chez Thierry de Chartres la dissociation du plan du langage et du plan des choses ou de la *physica*, et s'exprime encore tant sur la spéculation arithmétique et trinitaire inspirée d'Augustin, que dans le modèle arithmétique de dérivation des formes, ou, enfin, de l'affirmation de l'unité de l'être (thème de confluence du *De arithmetica*, du *De hebdomadibus* et de la méréologie inspirée du *De differentiis topicis* de Boèce). Ce ne sera pourtant que dans le cadre plus large de la doctrine de l'être ou de la *rerum universitas* que devra à nos yeux être comprise la position de Thierry de Chartres sur le statut ontologique des universaux. Fondée sur la doctrine de la forme et les divisions de la *speculativa* de *De trin*. 2, cette doctrine consiste, pour le dire très grossièrement mais très rapidement, en deux principes fondamentaux : le premier pose l'unité absolue de la totalité des choses – de la *rerum universitas* ; le second définit les modes dans lesquels se décline cette unité. Ces modes, qui sont des modes d'être et des modes d'exister, sont au nombre de quatre : la *necessitas absoluta* ou Dieu, *complicatio* parfaitement simple de l'être et objet de la *theologia* ; la *necessitas complexionis*, siège des formes, des nombres, des figures et des noms, objet de la *mathematica* ; la *possibilitas determinata*, mode des particuliers sensibles, composés hylémorphiques, et objet de la *physica* ; enfin, celui de la *possibilitas absoluta*, mode de la matière première définie comme possibilité et principe de toute altérité, et objet de la *theologia*.

Ainsi scandée, la *rerum universitas* est une et la même, toujours, dans chacun de ses modes, comme ne cesse de le répéter Thierry. Elle est donc une et la même, à chaque instant, dans les deux modes qui nous intéressent ici, celui de la *necessitas complexionis* et celui de *possibilitas determinata* – d'autant plus que les formes que comprend la *necessitas complexionis* sont, comme le dit Thierry, les formes qui sont dans la matière et ne peuvent exister que dans la matière. Le deuxième des instruments théoriques introduits par le *De trinitate* que signale A. de Libera s'exprime précisément au niveau de l'intersection de ces deux modes, c'est-à-dire non seulement dans la discussion sur les accidents que nous étudierons ici, mais aussi dans l'immanentisme de la forme et dans l'« unité et l'identité » que se partagent le monde intelligible (le mode de la *rerum universitas* « una et eadem », qu'est celui de la *necessitas complexionis*) et le monde sensible (mode de la

9. Marenbon, 2003a, p. 79-82.

possibilitas determinata ou de la *physica*), ouvrant donc vers un réalisme immanentiste. Enfin, l'innovation que représente selon A. de Libera la prédication *secundum rem* permet à son tour d'éclairer un certain nombre d'aspects suggérant un particularisme ontologique au niveau intelligible de la *necessitas complexionis*, fondé en dernière instance sur l'admission des trois catégories intrinsèques (substance, qualité, quantité).

Que les thèses réalistes puissent s'accommoder d'un particularisme ontologique c'est ce que l'historiographie la plus récente semble démontrer [10]. Entre-temps, la confrontation précise entre la position de Thierry de Chartres et celles(s) de Guillaume de Champeaux, ou plus généralement celle que l'on appelle la théorie de l'essence matérielle (TEM) – y compris ses variantes et dérivées [11] – reste à faire. Parmi les points les plus importants de cette confrontation se trouvent notamment le problème de l'individuation, celui de la signification et de la portée conceptuelle précises qu'il convient d'attribuer à cette *rerum universitas*, « una et eadem » dans chacun des modes d'être qui la caractérisent, eu égard à la notion d'« essence matérielle » telle qu'elle est utilisée dans la TEM, ainsi que la « théorie du sujet unique », tant dans la TEM que dans la deuxième théorie de la *collectio* ou encore dans *P3* [12]. La présente contribution se limitera au premier de ces points, et plus précisément à l'analyse de la position du problème dans nos trois commentaires au *De trinitate*. Cette analyse restera nécessairement très partielle, dans la mesure où une juste appréciation des réponses apportées dans ces commentaires, qui ne sont pas toujours très cohérentes entre elles, ne pourra se passer, à nos yeux, de l'examen des doctrines théodoriciennes de la connaissance et de la prédication, en particulier. Parmi les plus récents acquis de la recherche, les travaux d'I. Rosier, ainsi que ceux issus du groupe de recherche constitué autour du « Projet *Glosulae* », dont le présent volume rassemble les principaux résultats, ont bien montré l'importance des enjeux logico-grammaticaux et sémantiques dans le développement de la « querelle des universaux », et mis à jour une ample pro-

10. Cf. Libera, 2002, Gracia, 1984, p. 39-42 et p. 106-110.
11. Sur la TEM, voir spéc. Libera, 1999, p. 311-319 ; Marenbon, 2004, p. 32-33 ; King, 2004, p. 66-67 ; Rosier-Catach, 2008a, et l'article de Brumberg, dans ce volume.
12. Libera, 1999, p. 493-495 et p. 340-348 et, sur *P3*, Rosier-Catach, 2008a, et l'article de J. Brumberg, dans ce volume : elle montre que la solution donnée à la question du sujet d'inhérence des accidents individualisant dans la version A de *P3* distingue son réalisme de celui de la TEM, dont ce commentaire a été considéré comme un représentant. Le commentaire *P3* est édité par Iwakuma, 2008.

blématique résultant de la convergence des *Glosulae* aux *Institutions* de Priscien et des commentaires à l'*Isagoge* de Porphyre et aux *Catégories* d'Aristote [13]. Dans nos commentaires, cette problématique sous-tend la théorie de la production des concepts (*intellectus*) par la raison (*ratio*) – théorie articulée d'emblée à la question de l'*impositio nominis* (et de la forme) aussi bien qu'à la sémantique du nom.

De fait, dans les trois commentaires, les éléments les plus pertinents que nous pouvons recueillir sur le mode d'être des universaux se trouvent de manière privilégiée à hauteur des points suivants de l'opuscule boécien : *De trin*. 1, 46-63 et *De trin*. 3, 129-147, où il est question de la différence numérique et donc de l'individuation, et où nous trouvons un ample usage de la notion de polyonymie ; et *De trin*. 2, 68-83, où sont exposées les divisions de la *speculativa* (*physica, mathematica, theologia*), fondées sur la doctrine de la forme. Très consistants, nos commentaires à *De trin*. 2 sont de fait doublement importants, puisqu'ils articulent gnoséologie et ontologie, facultés et modèle de connaissance, doctrine des formes et doctrine de l'être (*rerum uniuersitas*). C'est là, notons-le au passage, et plus exactement dans la conception du mode de la *rerum universitas* qu'est la *necessitas complexionis*, que réside de notre point de vue le nerf de la position de Thierry [14]. Enfin, à la différence du *Commentum* (considéré généralement comme le plus ancien des trois commentaires), les *Lectiones* et la *Glosa* comportent encore des développements sémantiques importants dans l'analyse de la doctrine de la prédication de *De trin*. 4. La présente contribution se limitera pourtant à un point bien précis : celui de l'individuation et de la différence numérique tel qu'il est traité dans nos trois commentaires à *De trin.* 1.

À la différence des commentaires à l'*Isagoge*, aux *Catégories* ou au *De interpretatione*, l'approche boécienne du problème de l'individuation dans le *De trinitate* est éminemment métaphysique et fonde en grande partie ce qu'on appelle couramment la « théorie standard de l'individuation » [15]. Comme on le sait, une version de cette théorie fait l'objet de la critique d'Abélard, précisément dans le cadre de son attaque contre la première théorie réaliste de Guillaume de Champeaux

13. Voir Rosier-Catach, 2007b et plus spécialement 2008a ; Brumberg-Chaumont, 2007.
14. C'est, en effet, la thèse que nous défendons dans notre *« Creatio numerorum » : nature et rationalité chez Thierry de Chartres*, dissertation de doctorat présentée en 2006 à la IV^{e} section de l'EPHE, Paris.
15. L'expression est de Gracia, 1984, p. 111.

(TEM) [16]. Les discussions menées dans nos trois commentaires laissent entrevoir les difficultés que devait affronter sur ce point un commentateur du *De trinitate* fidèle au « philosophe » Boèce [17]. Le problème de l'individuation s'insinue inévitablement dans le débat trinitaire (unité de Dieu et trinité des personnes) ; mais il s'inscrit tout autant sur fond de la question des rapports entre l'un et le multiple, que Thierry déclinera par ailleurs tant sur le plan ontologique, voire cosmologique, que sur celui de sa doctrine de la forme. Partant du principe énoncé dans *De trin*. 1 selon lequel toute différence est générique, spécifique ou numérique, et étant donné qu'en Dieu il ne peut y avoir de différence substantielle, il reste à expliquer qu'il n'y ait pas non plus de différence numérique. Or, cela équivaut à montrer les limites du parallèle, courant en théologie trinitaire, entre unité de nature et pluralité des personnes selon qu'on parle de Dieu ou que l'on parle, par exemple, de l'« humanité » et des « personnes de l'humanité ». Le *Fragmentum londinense* (fragment du commentaire au *Contra Eutychen*) le dit très clairement :

> Et ce nom (*nomen*) « Dieu » est une quasi-espèce : ce n'est pas une espèce, mais il a une similitude avec l'espèce. Et ces noms (*nomina*) « Père », « Fils », « Saint-Esprit » sont quasi-singuliers : ce ne sont [pourtant] pas des singuliers [18].

La différence numérique dans le Commentum

Bien que seulement implicite dans le *Commentum* – du reste très bref dans sa lecture de *De trin*. 1 – c'est sans doute à l'aune de cette « similitude » qu'y est soulignée la distinction entre la pluralité des hommes eu égard à l'humanité et la diversité des personnes divines eu égard à Dieu :

16. Abélard, *Super Porphyrium, Logica ingredientibus*, 1-4 et 5-15, p. 13 et 7-13, p. 64 ; sur cette critique d'Abélard, voir spéc. Libera, 1999, p. 293-297 et 319-329 et Gracia, 1984, p. 204-210.
17. Dans le *Commentum* surtout, Boèce est le plus souvent « philosophe » : cf. par ex., *Commentum*, I, 15, p. 67 ; II, 68, p. 89.
18. *Frag. lond*., III, 51, p. 244 : « Et deus hoc nomen quasi-species est : non species sed habens similitudem speciei. Hec uero nomina Pater Filius Spiritus sanctus quasi-singularia sunt : non singularia ». Et, un peu plus loin, *Frag. lond*., III, 56, 245 : « Et idcirco quasi-species deus : quasi uero singularia Pater Filius Spiritus sanctus. Et per similitudinem singularia dicuntur et deus species. In deo enim nichil suppositum alii uel prepositum nec prius aliquid alio nec posterius inuenitur ». Un passage presque identique se trouve dans l'*Abbreviatio Contra Eutychen*, III, 55-57, p. 464.

> L'essentiel de cette thèse est que la nature est toujours une, mais les personnes sont diverses : de la même manière que l'humanité est sans aucun doute la même dans tous les [hommes] soumis à la mutabilité, mais que les personnes de l'humanité sont diverses, comme Platon, Socrates et Cicéron. Mais bien que chez eux la nature de l'humanité soit une, la pluralité des personnes s'insinue pourtant dans la nature, puisque, même si Platon est homme et Socrates aussi est homme, ils sont plusieurs hommes, et non pas un. Ce qui est nécéssairement loin d'être le cas en ce qui concerne Dieu [19].

Dans les deux cas, celui de la divinité et celui de l'humanité, la nature est toujours une et la même (« una et eadem ») dans chacun de ses individus. Mais, contrairement aux personnes divines, les personnes humaines sont soumises à la mutabilité, qui, en les rendant diverses, produit leur pluralité. Or, cette mutabilité est due aux accidents. C'est par la diversité des accidents que Platon, Socrate, Cicéron se distinguent (*distant*) et que nous pouvons affirmer qu'ils sont plusieurs hommes, bien que la nature de l'humanité soit une et la même dans chacun d'eux.

L'argument part donc de l'affirmation d'une *nature commune* et substantielle [20], *diuinitas* ou *humanitas*, une et la même dans chacun de ses individus pour en arriver à l'individuation par les accidents – en isolant comme allant de soi une caractéristique ontologique

19. *Commentum*, I, 8, p. 64-65 : « Hec ergo huius summa est sententie quod natura semper una est, persone uero diuerse : ut in his quidem mutabilibus humanitas sine dubio una est in omnibus, diuerse uero sunt humanitatis persone ut Plato Socrates et Cicero. Sed licet in his una sit humanitatis natura, ex personarum tamen pluralitate naturam subintrat pluralitas ut – cum Plato sit homo, Socrates sit homo – plures homines sint : non unus homo. Quod longe aliter euenire in deo necesse est ». Et, dans la continuation immédiate de ce passage : « Cum enim una sit diuinitatis natura, licet quedam sit in personis diuersitas, unum tamen deum non tres deos fides confitetur catholica. Quod multo aliter in rebus ideo mutabilibus euenit quoniam accidentibus personas mutabilium differre contingit. Quoniam enim humanitatis persone accidentibus distant plures homines esse concedimus licet una natura una et eadem sit humanitas in omnibus. Nemo ergo Platonem cum Socrate unum esse concludat hominem licet Socratis et Platonis unam eandemque concesserimus humanitatem. Immo taceat in sua sopitus inscitia qui ex diuersitate accidentium non nature hominum prouenire pluralitate ignorat ».
20. Thierry de Chartres n'est certainement pas le seul auteur de l'époque chez qui le concept de *natura* présente de très nombreuses significations : cf. Jolivet, 1966a. L'admission d'une « nature commune » est une caractéristique des réalismes médiévaux. Sur la conception de nature commune chez Alexandre d'Aphrodise et l'hypothèse de son influence sur Boèce, cf. Libera, 1999, spéc. p. 114-134, p. 269-271, et, sur les rapports avec la notion de *similitudo*, p. 226-249. Signalons encore que, dans le *Contra Eutychen*, 1, 110-112, p. 212, une des acceptions du terme *natura*, dans laquelle on « montre la propriété des choses », est celle de différence spécifique.

fondamentale des personnes de l'humanité : la mutabilité. Ce recours à la notion de mutabilité pour l'associer à l'individuation par les accidents est intéressant dans la mesure où elle représente un lien avec la doctrine de la forme et de ses rapports avec la matière. En effet, si elle n'intervient pas dans *De trin*. 1, elle sera essentielle dans la caractérisation théodoricienne des formes qu'étudie la *physica* selon *De trin*. 2 – et, par là, dans la doctrine des modes d'être de la *rerum universitas*. Pour l'instant, il nous suffira toutefois d'observer que le rapport entre mutabilité, accidents et différence numérique, d'un côté, et immutabilité, absence d'accidents et non-différence, de l'autre, sous-tend ainsi dans le *Commentum* l'admission de la thèse de l'individuation par les accidents. Elle vise à renforcer, sans vraiment l'expliquer, la distinction ontologique radicale entre l'être de Dieu et celui des créatures, distinction qui marque la limite du parallèle entre la diversité de Socrate, Platon et Cicéron et celle des trois personnes divines, et rend inapplicable à ces dernières une quelconque distinction numérique [21]. Du reste, l'accent physique ou naturaliste (qui, en réalité, traverse ce commentaire), suggéré par l'introduction de la notion de mutabilité et posé au détriment de l'approche dialectique, représente bien une particularité du *Commentum* vis-à-vis des *Lectiones* ou de la *Glosa*, comme on le verra. Enfin, remarquons simplement qu'aucune importance particulière n'est accordée à l'accident du lieu (accident fondamental dans la thèse de *De trin*. 1, 61-62, selon laquelle on ne pourrait jamais enlever par l'esprit tous les accidents d'une chose), au sujet duquel Thierry se limite à une simple paraphrase du texte boécien [22].

« Identité en acte » et individuation accidentelle dans les Lectiones *et dans la* Glosa

Toute autre est la stratégie des *Lectiones* – suivies d'ailleurs par la *Glosa*, bien que de manière plus succincte. L'approche dialectique qui est celle des *Lectiones* est du reste très explicitement formulée dans la

21. *Commentum*, I, 9, p. 65 : « Nulla uero accidentium diuersitas diuinitatem in sua immutabilitate ab eterno permanentem subintrat. Sed neque genere nec specie nec numero tres in deo distabunt persone. Si enim numero, et accidentibus. Quod est impossibile. Nemo ergo tres personas differre fateatur licet Pater non sit Filius, Pater quoque uel Filius non sit Spiritus sanctus. Sicut ergo quia humanitatis persone accidentibus distant plures esse homines concedimus ita quoque quasi e contrario quia persone in deo non differunt cum una sit diuinitatis natura unum deum non tres deos esse confitemur ».
22. *Commentum*, I, 16, p. 67.

Glosa : il s'agit d'expliquer comment la prédication du mot « Dieu » (« *huius uocabuli deus* ») des trois personnes divines n'exprime pas l'existence de trois dieux, mais d'un seul [23]. C'est une affaire de langage.

Dans les *Lectiones*, c'est sous le signe des deux principes boéciens tenus pour des « principes simples en philosophie, qui ne peuvent souffrir de contradiction » [24] – tous les deux aux frontières de la logique et de l'ontologie – que se place dès le départ toute l'argumentation de Thierry. Ces deux principes structurent et divisent en effet en deux parties assez distinctes toute la section consacrée à *De trin*. 1. Le premier pose que tout ce qui diffère, diffère par le genre, par l'espèce ou par le nombre ; le second établit que la différence numérique, et donc toute pluralité, résulte des accidents. Or, ce sera sur le plan de la sémantique que sera conduite l'analyse de ce premier principe – en partant de l'admission de la réversibilité entre *differentia* et *conuenientia* [25] – portant plus précisément sur la signification de *idem*. Cette analyse précède et prépare la discussion de l'individuation par les accidents, dans laquelle Thierry s'attache à montrer que toute pluralité est dans les substances rangées sous l'espèce dernière. Notons au passage que, dans la *Glosa* – toujours plus succincte que les *Lectiones*, comme nous l'avons déjà mentionné – le premier volet (sémantique) de l'exposé est ramassé en quelques lignes [26], et que c'est avec une remarquable économie et concision qu'est présentée la discussion de l'individuation par les accidents.

Contrairement au *Commentum*, les *Lectiones* commencent par fonder la distinction ontologique radicale entre Dieu et toutes les autres choses, ce qui revient à inscrire, d'un même geste, la question des universaux dans le cadre de la prédication paronymique :

23. *Glosa*, I, 25, p. 264. Rappelons-le, il est généralement admis que la *Glosa* fut le dernier de nos trois commentaires. Sa composition est probablement contemporaine du procès de Gilbert de Poitiers (1148), dont la doctrine est à plusieurs reprises attaquée.
24. *Lectiones*, I, 57, p. 152 ; dans *Lectiones*, I, 35, p. 143, ils sont appelés, avec référence explicite à Boèce, *In Porph*., I, 9, *CSEL* 48, 157, des principes *per se nota*.
25. *Lectiones*, I, 35, p. 143 : « Item : quecumque conueniunt aut genere aut specie aut numero conueniunt. Hoc enim est aliud principium in philosophia ».
26. *Glosa*, I, 39, p. 267-268. Aux sources évoquées dans les *Lectiones* pour ce développement – le *De divisione*, éd. Magee, p. 18-20 et les *Topiques* (*PL* 64, col. 914C-D), où il est dit « quod idem numero tantum simpliciter idem dicitur ut idem numero accipiatur predicatione idem » –, la *Glosa* ajoute une autre source : le Second Commentaire à l'*Isagoge* de Boèce (*PL* 64, col. 90BC).

> En effet, ce que Dieu est, il l'est par soi-même : rien d'autre que lui ne lui est ajouté. Mais les choses créées ne sont pas ce qu'elles sont par elles-mêmes, mais par autre chose, i.e., par une autre chose qui leur est ajoutée. D'où il est vrai de dire : je suis blanc, mais je ne suis pas la blancheur ; je suis homme, mais je ne suis pas l'humanité. Et ainsi de suite. En effet, je suis blanc par autre chose, i.e., une autre chose qui s'ajoute à moi. Et je suis homme par autre chose, i.e., une autre chose qui s'ajoute à moi. Et pour cela il n'est pas vrai de dire : je suis la blancheur, je suis l'humanité [27].

La différence ontologique entre l'être de Dieu et celui des créatures, telle qu'elle est posée dans *De trin*. 2 [28], détermine leurs différents modes de prédication. Alors que la prédication de Dieu est une prédication d'identité [29] – Dieu, qui est entièrement *ex se*, est lui-même entièrement et simplement ce qui est prédiqué de lui – celle des êtres composés traduit une différence ontologique effective entre sujet et prédicat. Thierry s'emploie à expliquer en quel sens on doit comprendre cette différence – et à quel point elle exprime une différence, ou plutôt une pluralité, *réelle* [30]. C'est pourquoi tout l'enjeu de ce

27. *Lectiones*, I, 19, p. 138 : « Deus enim ex se est quicquid est : nullo alio sibi conferente. Sed res create non ex se sunt id quod sunt sed aliunde i.e. alio sibi conferente. Unde uero est dicere : sum albus sed non sum albedo : sum homo sed non sum humanitas. Et ita de ceteris. Nam albus sum aliunde i.e. alio michi conferente. Et homo sum aliunde i.e. alio michi conferente. Et ideo non est uerum dicere : sum albedo sum humanitas ».
28. Boèce, *De trin*. 2, 92-94, p. 170 : « Sed divina substantia sine materia forma est atque ideo unum est, et est id quod est : reliqua enim non sunt id quod sunt ». Pour Maioli (1978, p. 52-56), l'expression « id quod est » renvoie ici clairement à la célèbre distinction de la règle VII du *De hebdomadibus* entre « esse » et « id quod est ». S'il n'est pas si sûr qu'il s'agisse exactement de la même distinction dans les deux cas, A. de Libera n'en admet pas moins le lien entre la doctrine de la prédication divine du *De trin*., 4, et la règle VII du *De hebdomadibus*, « au niveau de la simplicité divine et de l'interprétation, dans ce cas, de la prédication essentielle comme auto-prédication », cf. Libera, 2005, p. 196-199.
29. Cf. par exemple *Lectiones*, I, 21, p. 138-139 ; ou, dans le cadre de la discussion de la *translatio*, *Lectiones*, IV, 40-42, p. 199-200.
30. Il s'agit en effet de combattre l'erreur des Manichéens qui appliquent à Dieu un principe (« *regula dialectica* ») qui ne vaut que pour les créatures, à savoir : que si une chose est prédiquée d'autre chose au singulier et séparément elle l'est aussi de ces mêmes choses en nombre pluriel. Cf. *Lectiones*, I, 26, p. 140 : « si aliquid predicatur de aliquibus singulariter et diuisim illud idem predicatur de eisdem pluraliter i.e. plurali numero coniunctum ut hic : Socrates est homo, Plato est homo, Cicero est homo, ergo sunt tres homines non unus homo. Similiter Pater est deus, Filius est deus, Spiritus sanctus deus : ergo sunt tres dii non unus deus quia si aliquid predicatur singulariter illud idem predicatur de eisdem pluraliter et coniunctum ». Cf. aussi *Glosa*, I 26, p. 264 – passage sur la prédication dont N. M. Häring a relevé le rapprochement avec le *Tractatus IV de Ypoteticis* de la *Dialectica* d'Abélard (12-26, p. 470) : il est intéressant de remarquer l'utilisation que fait Abélard dans ces lignes de l'argument de la polyonymie du *De trinitate*,

premier volet de l'analyse est la distinction entre le plan du langage et celui de la prédication – et des sens que prennent sur ce plan les termes de différence et d'identité – et celui de l'existence réelle des choses, que Thierry appelle « identité en acte » (« idem in actu »). La suite du passage précédent le dit clairement :

> De la même manière, l'homme n'est pas l'humanité, bien que l'homme et l'humanité soient les mêmes en acte. Ce sont ainsi des négations selon les modes divers, et non pas selon la diversité des choses. D'après quoi les anciens ont dit que certaines choses sont opposées par la seule prédication, et non pas par les choses [elles-mêmes], comme c'est le cas de celles que l'on vient de dire et [d'autres] semblables [31].

Or, cet examen laborieux (qui se dispensera délibérément du recours à la notion de polyonymie et à la double nature du nombre) [32] aboutira à une relativisation *sémantique* de la différence numérique – et, par conséquent, de la *conuenientia* ou de l'identité « en acte ». Il part, comme l'a remarqué J. J. E. Gracia, de la distinction entre « diversité » et « différence » [33]. À la question de savoir si « divers » et « différent » sont la même chose, une première réponse est affirmative, si l'on prend « divers » au sens propre. Une seconde réponse, en revanche, prend en considération l'équivocité et mène, dans les paragraphes suivants, à l'application à *idem* de la « divisio vocis » du *De divisione* de Boèce [34] et à l'introduction implicite de la notion de contexte [35]. « Divers » signifie alors que l'un n'est pas l'autre, tandis

alors qu'il est précisément en train d'introduire la distinction entre désignation et signification.

31. *Lectiones*, I, 20, p. 138 : « Similiter homo non est humanitas cum homo et humanitas idem sint actu. Uere sunt enim huiusmodi negationes propter diuersum modum non propter diuersitatem rerum. Secundum quod antiqui dixerunt quod quedam sunt opposita sola predicatione et non re ut sunt predicta et consimilia ».
32. Dans *Lectiones*, I, 42, p. 146, dans le contexte de la discussion de l'identité en acte, Thierry se borne à noter qu'on voit mieux en arithmétique ce que c'est que le nombre, à quelles choses il se reporte et comment il opère dans les choses. L'approche arithmétique est exposée dans *Lectiones*, III, 4-23, p. 178-184, où sa complémentarité avec l'approche sémantique est manifeste.
33. Gracia, 1984, p. 142-143. Il faut cependant souligner que, absente du *Commentum*, cette distinction est bien loin d'être toujours respectée, même dans les *Lectiones*.
34. Boèce, *De divisione*, 1-48, 11, p. 42. La division de la *vox* en significations, modes de significations et déterminations est la troisième et dernière division *secundum se* – les deux autres étant la division du genre en espèces et du tout en parties.
35. Ainsi, si, au sens propre, *diuers* et *differens* signifient la même chose, leur signification peut néanmoins changer selon le contexte (*ex adiunctis*) ; on peut donc dire que le Père et le Fils sont divers – dans ce contexte, le sens dépend de la manière (*qualiter*) l'un n'est pas l'autre, i.e., la personne du Père n'est pas la personne du Fils. Dans ce cas précis, c'est la détermination du mot qui a changé – sa signification et son mode étant restés les mêmes – cf. *Lectiones*, I, 45, p. 147.

que « différent » exprimerait plutôt la différence générique, spécifique ou numérique. Ce dernier terme conviendrait ainsi mieux à une différence réelle, « en acte », des êtres concrets (ou individus), ce que renforce de manière suggestive la référence à leur perception sensible [36] :

> Et selon ceci toutes les choses diverses ne seront pas différentes. Cette tablette et cette ligne, c'est-à-dire, la longueur de la tablette, sont diverses dans le sens que l'une n'est pas l'autre. En effet, cette ligne n'est pas cette tablette, ni cette tablette est cette ligne. Ce ne sont pourtant pas des choses différentes, car elles ne diffèrent ni par le genre, ni par l'espèce, ni par le nombre. Il sera dit après de quelle manière cela est ainsi.
> De la même manière, la couleur et le corps peuvent être dits divers car ni la couleur n'est le corps, ni le corps n'est la couleur. Ils ne sont pourtant pas différents non plus. En effet, il ne diffèrent ni par le genre, ni par l'espèce ni par le nombre. Ce qui apparaîtra clairement ensuite. Le corps et la couleur sont le même en acte et la même chose visible. En fait, voir l'un est voir l'autre. Et pourtant ils sont divers, c'est-à-dire, l'un n'est pas l'autre.
> De la même manière, l'air et la *vox* sont divers, chacun n'étant pas l'autre. Et ils sont pourtant le même [être] sensible mais non pas [simplement] le même, de la même manière que la couleur et le corps sont le même [être] visible, sans toutefois être simplement le même » [37].

On comprend immédiatement après que cette identité sensible s'applique en priorité aux trois catégories intrinsèques, celles qui font l'objet de la prédication *secundum rem* :

> Bien que la couleur et le corps soient des choses diverses, et que l'air et la *vox* soient des choses diverses, et que cette tablette et cette ligne soient diverses – c'est-à-dire, l'un n'est pas l'autre – ils ne diffèrent pourtant pas ni par le genre, ni par l'espèce, ni par le nombre. De même la substance, la qualité et la quantité sont diverses, car l'une n'est pas l'autre, sans que par

36. Ce qui, du reste, s'accorde parfaitement avec la théorie de la connaissance qu'adopte Thierry, à partir de *De trin*. 2, et de la doctrine des facultés de *Consolatio*, 5, 4-5, p. 147-153 – selon laquelle, à partir du sensible perçu par les sens et à travers l'exercice de l'imagination et de la raison, procède par abstraction de la forme (par ex., *Lectiones*, II, 21-31, p. 161-165) jusqu'à la formation du concept (*intellectus*) – cf. par ex., *Glosa*, IV, 7, p. 285.
37. *Lectiones*, I, 39, p. 145 : « Et secundum hoc non omnia diuersa erunt differentia. Hoc lignum enim et hec linea i.e. ligni longitudo sunt diuersa sic quod unum non est aliud. Nam hec linea non est hoc lignum nec hoc lignum est hec linea. Tamen non sunt differentia quia neque genere nec specie neque numero differunt. Quod qualiter sit postea dicetur. Eodem modo color et corpus possunt dici diuersa quia nec color est corpus nec corpus est color. Nec tamen sunt differentia. Non enim aut genere aut specie aut numero differunt. Quod postea liquebit. Sunt autem corpus et color idem actu et idem uisibile. Nam hoc uidere est illud uidere. Et tamen sunt diuersa : scilicet quorum unum non est aliud. Similiter aer et uox sunt diuersa quorum unum non est aliud. Et sunt tamen idem sensibile nec tamen idem sicut color et corpus sunt idem uisibile non tamen sunt simpliciter idem ».

ailleurs elles ne diffèrent ou ne conviennent ni par le genre, ni par l'espèce, ni par le nombre [38].

En réalité, le primat de l'identité en acte de la substance s'étend à l'ensemble des neuf catégories : la substance est une et la même en acte avec ses accidents [39]. Le dénombrement des dix catégories – conçues comme des genres généralissimes [40] – n'exprime aucune pluralité réelle, puisque toute pluralité est intra-catégoriale et ne concerne que les individus et inférieurs de chaque genre, qui « conviennent » en lui[41]. Le problème qu'affronte ici Thierry est donc le même que celui qu'a amené Abélard à la distinction entre prédication « in essentia » et prédication « in adiacentia » à savoir, rendre compte de la présence implicite de la catégorie de la substance dans la prédication accidentelle et expliquer pourquoi la blancheur (*albedo*) et le blanc (*albus*) « ne font pas le nombre » [42]. L'étude des rapprochements importants entre de nombreux passages des *Lectiones* et certaines pages d'Abélard reste à faire [43]. Entre-temps, et à partir de ce que l'on

38. *Lectiones*, I, 40, p. 145 : « Licet autem et color et corpus sint diuersa et aer et uox sint diuersa et hoc lignum et hec linea diuersa, scilicet quorum unum non est aliud, tamen non differunt genere uel specie uel numero nec conueniunt : sicut substantia qualitas quantitas sunt diuersa quia unum non est aliud nec tamen genere uel specie uel numero differunt nec conueniunt ».
39. *Lectiones*, I, 41, p. 146 : « Substantia tamen et quantitas et qualitas et cetera in nullo conueniunt uel differunt. Quod si iterum opponatur quod hic color et hoc corpus uel hec linea et hoc lignum in aliquo genere conueniunt scilicet in hoc genere res respondetur quoniam hec linea est res et hoc lignum. Dico quod non faciunt numerum hec linea et hoc lignum qui sit scilicet in rebus numerabilibus quoniam idem actu sunt. Et eodem modo in consimilibus ».
40. Sur la lecture platonisante de l'*Isagoge* aboutissant, chez Jean Scot, à l'identification de l'*ousia* avec le genre généralissime, cf. Libera, 1998, p. XIII-XIV, n. 22. Rappelons que l'admission d'une même substance généralissime à laquelle seraient réduites toutes les substances constitue une des critiques adressées par Abélard à la TEM dans *Logica nostrorum petitione sociorum*, p. 515, 32 et suiv.
41. *Lectiones*, I, 40, p. 145 : « Quod si quis opponat quod conueniunt in aliquo genere – sunt enim genera decem et generalissima : substantia qualitas quantitas et conveniunt in hoc genere scilicet generalissimo quia unumquodque eorum generalissimum est – si quis inquam opponat dicimus quod quando numerantur hec decem non numerantur substantia qualitas quantitas sed indiuidua et inferiora huius uniuersalis generalissimi que scilicet in hoc communi conueniunt ».
42. Cf. Jacobi, 2004, p. 140-143 ; Rosier-Catach, 2003b, p. 176-248, et Jolivet, 2000^2, p. 86-90 et p. 106-115. La réponse de Thierry prendra toutefois sur ce point une autre direction à savoir la doctrine de la forme : c'est dans le cadre que sont identifiés forme et accidents et qu'est conçue une causalité éponymyque de type émanentiste.
43. Ainsi, par exemple, la discussion de la variation de la signification « ex adiunctis » : cf. Abélard, *Theologia Summi bonni*, 3.22, p. 167 ; 3.43, p. 176 ; l'exemple célèbre « *prata rident* » de la *Theol. Summi boni*, 3.64, p. 184, figure dans *Lectiones*, IV, 15, p. 191.

vient de voir, il est clair que ce que vise Thierry est une distinction entre la substance au sens physique du terme (identité en acte) et la substance au sens logique, c'est-à-dire en tant que sujet d'attribution. C'est ce qui explique, à l'intérieur de ce dernier sens, l'incursion (elle aussi proche, sur plusieurs points, d'Abélard) dans le champs de la sémantique de *idem,* puisque les significations de ce terme déterminent la façon dont il pourra être prédiqué [44]. Elle amènera ainsi à la détermination des modes de signification selon lesquels on peut parler d'identité générique ou spécifique, si bien que :

> (…) l'on peut admettre que l'homme et la crotte du chien sont la même chose par le genre, car l'un et l'autre sont substance. Mais il ne s'ensuit pas de là qu'ils soient le même [au sens propre] (…) [45].

Car ce n'est qu'au sens propre – celui de son *inventio* [46] – que *idem* désigne (*notat*) une substance physique, individuelle et numériquement distincte de tous les individus de la même espèce dernière [47]. Nous laisserons ici ouverte la question de savoir à quel point la clarification du sens dans lequel il faut comprendre l'identité de l'homme et de la crotte de chien constitue une réponse explicite et élaborée aux arguments anti-réalistes contemporains, du type de celui de l'identité de Socrate et Brunellus que nous expose Abélard [48]. Mais, quand bien même on n'aurait pas d'autres arguments, ce qu'on vient de voir nous paraît suffisant pour remettre en cause la lecture sévère de B. Maioli, pour qui, faute d'avoir admis la distinction – issue de la critique d'Abélard à la première théorie de Guillaume de Champeaux – entre « unum idem » au sens ontologique et « unum idem » au sens logique, Thierry aurait campé sur « l'ancienne équivoque » dont Gilbert de Poitiers et Guillaume de Champeaux lui-même étaient parvenus à se défaire [49].

44. *Lectiones*, I, 47-50, p. 148-149.
45. *Lectiones*, I, 51, p. 150 : « Et nota quod *concedi potest* : homo et stercus canis sunt idem genere quia utrumque substantia. Nec tamen inde sequitur quod idem quoniam neutrum est aliud sicut homo et asinus idem genere nec tamen idem quia neutrum est aliud : nec asinus homo nec homo asinus ».
46. *Lectiones*, I, 47-50, p. 148-149.
47. *Lectiones*, I, 50, p. 149 : « Eodem modo que idem sunt genere non dicuntur idem nisi additione cause ut dicatur idem genere. Et que idem sunt specie non dicuntur idem nisi cum additione cause : scilicet specie. Sed que idem sunt numero simpliciter idem dicuntur. Idem enim sic proprie repertum est ut notet idem numero : scilicet in substantia idem ».
48. Cf. Abélard, *Super Porphyrium*, 25-12.14, p. 11 et *Id*., *Logica nostrorum petitione sociorum*, 14-31, p. 515.
49. Cf. Maioli, 1974, p. LVIII-LIX : « Dopo la critica abelardiana, la lucida distinzione tra l'"unum et idem" in senso ontologico et l'"unum et idem" in senso logico

3. « NATURE COMMUNE » ET *DISCRETIO*

Or, si, comme il nous semble, on peut admettre que l'approche utilisée jusqu'ici du principe de la différence par le genre, par l'espèce ou par le nombre est fondamentalement dialectique et sémantique, dès qu'il s'agira d'expliquer la différence numérique, et donc l'individuation, le glissement ontologique deviendra évident. Le passage que nous venons d'examiner, qui affirme l'unité des catégories et du genre eu égard à la pluralité de leurs individus, n'identifie pas explicitement les genres à des essences – thèse de la TEM critiquée par Abélard [50]. En revanche, c'est par l'affirmation d'une *nature commune*, définie comme union, qu'est expliqué le rangement des individus dans l'arbre de Porphyre [51]. Plus précisément, c'est de la multiplication de cette nature commune que résulte la pluralité des individus – et par conséquent la différence numérique par laquelle se distinguent Socrate et Platon :

> En effet, dans le dénombrement, il convient de multiplier toujours une chose commune par une autre. Le dénombrement est en fait la multiplication de l'union par autre chose ; autrement dit, c'est la multiplication d'une chose commune par ceux qui conviennent en elle.
> Quand je dis Socrate et Platon sont deux hommes, Socrate et Platon et Cicéron sont trois hommes, je multiplie la nature humaine par ceux qui conviennent en elle [52].

Nous trouvons dans la *Glosa*, dans les mêmes contexte et schéma argumentatif, un passage très proche de celui-ci [53]. Or, il n'est pas aisé de déterminer avec certitude le niveau de l'arbre de Porphyre sur lequel se situe ici précisément Thierry, notamment en rapport avec les

permettrà à Guglielmo di Champeaux di superare la sua prima posizione e di sciogliere l'equivoco teologico sotteso alla teoria della "identità". Usufruendo della stessa distinzione, anche Gilberto Porretano eviterà di cadere nell'antico equivoco e potrà motivare il suo dissenso con la posizione tradizionale della scuola di Chartres, allora sostenuta da Teodorico et da Clarembaldo di Arras, anche se non eviterà di essere accusato di separare "deus" e "divinitas" o "deitas" ».

50. Abélard, *Super Porphyrium*, éd. Geyer, 27-41, p. 12.
51. Cf. *supra*, n. 22.
52. *Lectiones*, I, 41, p. 145 : « Nam in numeratione oportet semper aliquid commune circa aliqua multiplicare. Est enim numeratio multiplicatio unionis circa aliqua : scilicet alicuius communis multiplicatio circa ea que in ipso conueniunt. Uelud cum dico Socrates et Plato duo homines, Socrates et Plato et Cicero tres homines multiplico humanam naturam circa hec in qua et ipsa conueniunt ».
53. *Glosa*, I, 35, p. 267 : « Sed numerus non est nisi alicuius unionis uel alicuius communis seu alicuius naturae per suorum inferiorum discretionem multiplicatio ». Cf. aussi *Frag. lond*., IV, 38, p. 255 et *Abbreviatio Contra Eutychen*, III, 38, p. 472.

différentes solutions proposées par la TEM et par la version A de P 3 [54]. Au premier abord, il semblerait bien qu'on ait affaire à l'individuation à partir de l'espèce dernière. Mais, si tel est bien le cas, le problème se pose alors de savoir par quoi est multipliée cette nature commune, car ce qu'elle est censée produire – les *res discretae* – est justement ce par quoi Thierry affirme qu'elle doit être multipliée. Autrement dit, un des éléments de la critique d'Abélard à la thèse de l'individuation par les accidents [55] ne peut qu'atteindre de plein fouet la position du maître chartrain. D'autant plus que la réduction de l'être substantiel de l'individu à son être générique ou spécifique [56] est explicitement affirmée :

> Parce que, en effet, quand « homme » est prédiqué plusieurs fois de Socrate, de Cicéron et de Platon, cela pose une différence qui existe entre eux. Bien qu'ils aient tous le même être tout entier, puisqu'ils se trouvent sous la même espèce dernière, ils diffèrent cependant par le seul nombre, c'est-à-dire, par les accidents. Cette différence fait la pluralité. Car la pluralité provient des accidents, comme on le verra plus tard. Parce que, s'il y avait de l'indifférence entre Platon, Cicéron et Socrate, alors « homme » ne serait pas prédiqué d'eux au pluriel, mais ils seraient un seul et un seul homme [57].

4. INDIVIDUATION ET ACCIDENTS

Simplement posé dès le début du commentaire, c'est au principe de l'individuation par les accidents que se consacre le reste de l'exposé sur *De trin*., I. En réalité, il s'agira surtout d'une suite de réponses (pas

54. Cf. la contribution de Brumberg-Chaumont dans ce volume.
55. Abélard, *Super Porphyrium*, 5-12, p. 13 et 6-13, p. 64.
56. Clarembaud d'Arras, lui, déclare clairement que l'espèce dernière est l'être substantiel tout entier des individus : cf. *Tractatus super librum Boethii « De trinitate »*, 13, p. 91. En revanche, il ne nous semble pas certain que la position de l'*Abbreviatio contra Eutychen* soit exactement la même que celle exposée dans les *Lectiones*. En effet, dans l'*Abbreviatio Contra Eutychen.*, 72-73, p. 452, il n'y a pas de contradiction entre l'affirmation selon laquelle la *discretio* des choses résulte des accidents et celle qui consiste à dire que « la *discretio* dans les choses provient de la différence substantielle. Dans cette acception, *nature* signifie la différence substantielle ».
57. *Lectiones*, I, 27, p. 140 : « Quod enim homo predicetur pluraliter de Socrate et Cicerone et Platone hoc facit differentia que inter eos est. Licet enim habeant idem totum esse, quia sub eadem specialissima specie, tamen solo numero i.e. accidentibus differunt : que differentia facit pluralitatem. Nam pluralitas ex accidentibus prouenit sicut postea dicetur. Quod si in Platone et Cicerone et Socrate esset indifferentia tunc non predicaretur homo de eis pluraliter sed essent unus et unus homo ».

toujours très explicatives, du reste) à toute une série d'objections dont ce principe peut faire l'objet. Une fois encore, l'écho que nous pouvons y reconnaître de certaines des critiques adressées par Abélard à l'encontre de la théorie standard de l'individuation est assez troublant. Elles concernent pour l'essentiel le problème de la postérité relative du nombre par rapport aux accidents. A son tour, l'exposé de la *Glosa* se présente aussi sous la forme d'une suite d'objections et de réponses, lesquelles recouvrent en partie celles que l'on trouve dans les *Lectiones*. Elles sont formulées généralement de manière extrêmement ramassée, ont l'air plus rodées, et semblent souvent ne donner que les principaux nœuds de l'argumentation. On y constate également un changement de terminologie : on n'y parle plus d'« identité en acte », mais tout simplement de *singuliers* [58].

La première des objections figurant dans les *Lectiones*, la plus générale, porte sur la fidélité à la doctrine exemplariste inspirée du *Timée* et au platonisme du *De arithmetica* de Boèce. Elle aurait pu venir du cercle même de Thierry et consiste à demander comment le nombre, s'il est postérieur aux accidents, peut avoir été l'exemplaire de la composition de toutes les choses dans l'esprit du Créateur qui, lui, ne peut pas recevoir d'accidents. Il n'est pas aisé de décoder avec précision et certitude ce que peut comprendre la réponse très ramassée de Thierry, qui se limite à déclarer que l'exemplaire divin le fut aussi de la composition de toutes les choses :

> Remarque qu'un tel oppose à ce qu'on dit – que les accidents font le nombre – qu'il oppose, disais-je, que le nombre est postérieur aux accidents. Et nous concédons bien cela. Qu'il demande, de même : s'il en est ainsi, comment [concevoir que le nombre] ait été l'exemplaire dans l'esprit du Créateur ? Les deux [choses] ne sont pas compatibles. Mais nous affirmons qu'elles ne sont pas contraires car il fut aussi l'exemplaire de la composition de toutes choses, comme le dit Platon. Et pourtant le nombre est postérieur aux accidents, i.e. à la pluralité des choses » [59].

58. Signalons que le concept de « singularité » (ou plutôt de « singuliers », *singularia*) n'est jamais employé dans les *Lectiones* ; nous le trouvons cependant dans le *Fragmentum londinense*, III, 54-56, p. 245 et dans l'*Abbreviatio Contra Eutychen*, III, 50-51, 54, p. 463-464.
59. *Lectiones*, I, 51, p. 149-150 : « Nota quod opponet aliquis ad id quod dicitur quod accidentia faciunt numerum – opponet inquam quod numerus posterior sit accidentibus. Et hoc bene concedimus. Item dicet : si hoc est tunc quomodo fuit exemplar in mente conditoris ? hoc enim cum illo uidetur esse non posse. Sed dicimus quod non est contrarium quia et exemplar fuit compositionis omnium sicut in Platone dicitur. Et tamen numerus accidentibus posterior est i.e. rerum pluralitas ».

C'est probablement par l'allusion à la composition hylémorphique des choses et à l'exemplarisme des formes, incluant les formes accidentelles, qu'il faut comprendre cette réponse. Quoi qu'il en soit, c'est sans doute cette objection qui est visée lorsque Thierry déclare que, en eux-mêmes, les accidents ne comprennent aucune pluralité, laquelle n'est qu'une résultante des accidents, ou plutôt de leur variation dans une substance (au sens de substrat) :

> En effet, les accidents, i.e. les variétés d'accidents, ne font le nombre qu'auprès d'une substance ou substrat – [en eux-mêmes] ils ne portent pas le nombre ni une quelconque pluralité. Mais c'est à partir des accidents que le nombre et la pluralité sont dans les choses dénombrables [60].

Pour une fois, la concision par laquelle la *Glosa* tourne cet argument le rend plus clair :

> […] le nombre est antérieur à tout accident. Le nombre, en effet, comme le dit le Prologue du *De arithmetica*, existe comme exemplaire principal dans l'esprit (*mens*) du créateur. Car, si le nombre découle des accidents dans les substances, alors les accidents préexistent au nombre. Ce par quoi il semblerait précéder l'exemplaire du créateur. Ce qui est faux [61].

Sa réponse est aussi différente en ce qu'elle propose une conciliation du principe de l'individuation par les accidents tel qu'il est posé dans le *De trin*. 1 et du caractère d'exemplarité du nombre présenté dans le Prologue du *De arithmetica* [62] : elle consiste à affirmer la priorité *naturelle* des accidents par rapport au nombre (signifiant la pluralité), tout en affirmant la priorité *par essence* du nombre dans l'exemplaire divin :

> Ainsi il est vrai que les accidents adhèrent naturellement aux substances [et] précèdent [le nombre] : le nombre vient après les accidents. Mais il ne s'ensuit pas pour autant que les accidents précèdent cette essence qu'a le nombre en Dieu [63].

60. *Lectiones*, I, 52, p. 150 : « Accidentia enim tantum i.e. uarietates accidentium circa substantiam uel subiecta numerum faciunt non quia tamen numerus sit uel aliqua pluralitas in accidentibus. Sed ex accidentibus numerus est et pluralitas in rebus numerabilibus ».
61. *Glosa*, I, 38, p. 267 : « Quod non uidetur eo quod numerus prior est omni accidente. Numerus enim, ut habet Arithmetice prologus, principale exemplar extitit in mente conditoris. Quod si ex accidentibus profluit numerus in substantias ergo preiacent numero accidentia. Quare exemplar conditoris precessisse uidentur. Quod falsum est ».
62. Cf. Boèce, *De arithmetica*, 1999, I, 2, p. 14-15.
63. *Glosa*, I, 38, p. 267 : « Sic enim uerum est quod naturaliter inesse substantiis accidentia precedit : sequitur ea numerus. Non tamen hinc sequitur quod illam essentiam quam numerus habuit in deo precessint accidentia ».

La deuxième objection, qui concerne l'individuation des accidents, nous intéresse tout particulièrement :

> Mais à cela [que le nombre et la pluralité proviennent des accidents] quelqu'un peut peut-être objecter : comment le nombre pourrait-il être dans ces neuf [catégories], c'est-à-dire, dans ces accidents, alors que les accidents ne peuvent pas recevoir des accidents ? et si le nombre est dans les accidents, lesquels ne peuvent pas porter des accidents, comment se peut-il que le nombre résulte seulement de la variation des accidents dans les sujets [substrats] ? En effet, les accidents ne varient pas par les accidents, puisqu'ils ne peuvent rien recevoir [64].

La seconde partie de l'argument rejoint celui de la priorité relative du nombre et des accidents que l'on vient de voir ; la première, en revanche, constitue un argument nouveau : si donc la pluralité résulte des accidents, le problème se pose alors de savoir ce qui fait leur pluralité, étant donné qu'il ne peut y avoir des accidents d'accidents. Or, encore une fois, cela se prête tout à fait à la critique d'Abélard [65]. La réponse de Thierry n'est pas innovatrice au regard de ce que l'on a déjà vu. En réalité, elle renvoie pour l'essentiel à l'argumentation qui avait déjà servi pour montrer l'identité en acte de la substance et de ses accidents (dont les exemples étaient la tablette et la ligne, la couleur et le corps, l'air et la *vox*), tout en montrant l'unité de chaque genre généralissime. En eux-mêmes les accidents ne comportent aucun nombre, aucune pluralité, bien que le nombre et la pluralité résultent des accidents [66]. Signalons seulement, en renfort de notre interprétation selon laquelle l'approche de Thierry dans toute cette partie des *Lectiones* est fondamentalement dialectique et sémantique, la précision apportée sur le fait que lorsqu'on parle ici d'accidents, c'est-à-dire des neuf catégories accidentelles, on parle de mots (*uocabula*). Comment alors pourraient-elles avoir rangé sous elles des espèces et des

64. *Lectiones*, I, 53, p. 150 : « Sed ad hoc fortassis obiciet aliquis : quomodo numerus erit in illis nouem scilicet in accidentibus cum accidentibus nichil accidat ? Et si numerus est in accidentibus quibus nichil potest accidere quomodo potest esse ut numerus tantum ex uariatione accidentium circa subiecta contingat ? Accidentia enim nullis accidentibus uariantur quoniam nichil potest eis accidere ».
65. Abélard, *Super Porphyrium*, éd. Geyer, 27-32, p. 12 et 12-15, p. 13.
66. *Lectiones*, I, 53, p. 150-151 : « Ad quod dicimus quod in illis nouem i.e. in accidentibus scilicet non est numerus, hoc est aliqua pluralitas. Sed ex illis numerus est atque pluralitas. Nulla enim accidentia ponunt in rebus pluralitatem. Unde accidentia – uocabula scilice quantitas qualitas relatiua et similia – nullam diuersitatem ponunt in rebus quoniam accidens quodlibet et id cui accidit idem penitus actu sunt. Unde dicimus quod non est numerus in accidentibus. Sed ex accidentibus numerus est que scilicet circa subiecta uariantur ». Voir aussi *Lectiones*, I, 55, p. 151, où l'on trouve une des très rares utilisations, dans *Lectiones* I, de la double nature du nombre.

individus ? Sur le plan physique, en revanche, ici comme auparavant, on retrouve le primat de l'identité en acte de la substance déterminée par ses accidents, dont la variation auprès de leurs substrats produit la différence numérique et la pluralité. Le nombre et la pluralité n'existent que dans les substances rangées sous les espèces dernières : c'est là un principe de la philosophie qui ne peut souffrir de contradiction [67].

Dans la *Glosa*, toute cette séquence argumentative part d'une double affirmation : tout en posant d'une part que seuls les singuliers placés sous les espèces dernières ont l'être, elle établit, d'autre part, le principe de l'individuation par les accidents et l'identité générique et spécifique des singuliers [68]. Le nombre et la distinction (*discretio*) numérique n'appartiennent qu'aux singuliers :

> Le nombre […] n'adhère qu'à ceux qui, sous l'[espèce] dernière de la substance, sont des singuliers. En effet, seules les substances subissent la distinction de la multiplication du nombre [69].

Ces particuliers sont donc les substances, numériquement distinctes, qui seules ont l'être – ou plutôt, qui seules *sont* [70]. L'individualité semble ainsi réservée aux seules substances. Sur ce point, l'accord est par ailleurs très clair avec la priorité ontologique de la substance première que pose, en citant *Catégories*, 5, le commentaire de Thierry au *Contra Eutychen*, 3, portant sur la subsistance et la sub-stance des universaux[71]. Quant aux accidents, toujours dans la *Glosa*, ils sont dans

67. *Lectiones*, I, 54, p. 151 : « Et est istud aliud principium et simplex principium in philosophia cui scilicet contradici non potest quod numerus est ex accidentibus : non in accidentibus. Et in substantiis tantum numerus est et sub specialissimis speciebus substantiarum. nam in illis nouem non sunt indiuidua sub specialissimis speciebus. Et si bene essent, non propter hoc concederem numerum siue pluralitatem in eis esse. In substantiis enim tantum numerus est siue pluralitas et sub speciebus specialissimis. Hoc est principium quoddam ».
68. *Glosa*, I, 31, p. 266 : « Cum enim sola singularia que sub specialissimis continentur sint, a quibus si auferantur omnia accidentia omnium idem remanet quoniam in nullo differebant nisi in accidentium uarietate ».
69. *Glosa*, I, 37, p. 267 : « Nullis […] inest numerus nisi eis que post specialissima substantie singularia sunt. Discretionem enim numeri multiplicationis patiuntur substantie sole ».
70. *Glosa*, I, 31, p. 266 : « Esse enim substantiis appositum absolute manet ».
71. *Frag. lond.*, II, 16, p. 238 : « Sed in solis individuis et particularibus subsistunt ipsa scilicet uniuersalia. Subsistunt i.e. substant accidentibus. Et ideo particularia substantie proprie dicuntur quia substant accidentibus primo loco et principaliter. Unde Aristotiles in *Cathegoriis* dicit quod magis est substantia species quam genus subalternum : magis substantia subalternum quam generalissimum : minume substantia generalissimum. Magis quoque substantia subalternum quam generalissimum : magis substantia specialissimum quam subalternum : maxime substantia prima substantia. Et hoc dictum est quia maxime substat accidentibus ». Une mise

la substance et n'ont l'être au sens propre que par cette inhérence. D'où l'on tire deux conséquences : la première, que l'existence de deux accidents n'exprime pas l'existence de deux choses, c'est-à-dire, de deux substances, puisqu'ils peuvent avoir une seule et même substance (ou substrat) [72] ; la seconde, que les accidents ne diffèrent en rien des substances / substrats dans lesquels ils sont. Si cela n'autorise cependant pas à identifier accident et substance [73], on n'est pas plus en droit d'affirmer qu'ils diffèrent par le nombre. C'est parce qu'il ne distingue pas entre diversité (logique) et différence (substantielle ou accidentelle) que l'adversaire, réel ou imaginaire, auquel répond Thierry affirme que, si l'un n'est pas l'autre, alors le bois et sa longueur diffèrent par le nombre [74].

5. TEMPS ET INTELLECTION (*INTELLECTUS*)

Un peu plus loin dans les *Lectiones*, deux remarques méritent encore notre attention, qui concernent l'une le rapport ontologique de la substance et de ses accidents, l'autre l'intellection de la substance. Le premier point nous explique comment s'opère cette variation des

en garde doit être faite à l'édition de Häring, très défectueuse dans toute la section du texte où il est question de *subsistentia* et de *substantia* ; nous avons faits en plusieurs endroits les corrections qui s'imposaient. L'analyse théodoricienne de la *subsistentia*, de la *substantia* et des particuliers, dans le *Frag. lond*. recouvre de fait partiellement celle de la diversité et de la différence dans les *Lectiones* et porte sur plusieurs aspects un accent « aristotélicien » considérable. Bien qu'ils ne puissent pas être examinés ici, ces aspects contribuent pour notre lecture particulariste de Thierry ; voir, par exemple, *Frag. lond*., III, 20-24, p. 239-240 (dont le passage correspondant de l'*Abbreviatio Contra Eutychen* est très proche).

72. *Glosa*, I, 31, p. 266 : « Non enim duo esse aut duas res esse sequitur ad duo accidentia esse. Unde si duo colores sint non sequitur duo esse ».
73. *Glosa*, I, 32, p. 266 : « Sed fortasse sic sillogizabit aliquis : omnis res corpus uuel spiritus. Sed omne corpus uel spiritus substantia. Omnis igitur res substantia. Quod non prouenit. Simpliciter enim etiam in ea dicendi consuetudine in qua frequentatum fuit nomen res in propositione ponebatur. Nam actu alia designat. In conclusione ergo designat etiam accidentia propter predicationem substantie que intellectum accidentis admittit. Unde et ex conclusione sequeretur accidentia esse substantiam. Quod falsum est. Accidentia ergo nichil differunt a substantiis que in eis sunt ».
74. *Glosa*, I, 33-34, p. 266 : « Quod sic contradicet litigiosus : eorum omnium quorum alterum non est alterum diuersitas est et differentia. Sed accidentia non sunt substantie ut longitudo huius ligni non est lignum hoc. Longitudo igitur et hoc lignum differunt. Quare substantie et accidentia differunt. Quod falsum esse demonstrabit sequens oratio. Ad quod dico quod pronomen "eorum" silum pronominabat ea quibus entia proprie seu absolute esse conuenit. Cum uero assumitur nulla sumuntur de eorum numero de quibus uerum est propositum ».

accidents auprès des substances dont résultent le nombre et la diversité des choses, en faisant appel à une notion que nous n'avions pas encore rencontrée dans les *Lectiones*, pas plus que dans le *Commentum* (même si, dans celui-ci, elle était de certaine manière implicite dans la notion de mutabilité) : celle du temps :

> Nous affirmons donc que les accidents font varier les sujets et produisent le nombre et la diversité dans les choses : les accidents qui sont dans les substances, non pas ceux qui ont été. En effet, à des moments divers, les mêmes sujets reçoivent des accidents divers, par la variation desquels (auprès de [leurs] sujets) ces sujets reçoivent la pluralité et la diversité, laquelle précède les accidents [postérieurs] selon lesquels varient [à nouveau] les sujets. Car, si ce n'était pas par les accidents qui sont en eux, ils ne diffèreraient pas par le nombre ni ne serait en eux aucun nombre, mais il seraient réduits à l'unité de toutes les choses [75].

De cette formulation intriquée et laborieuse, on peut comprendre que les mêmes sujets reçoivent des accidents divers en des moments divers – mais seuls ceux *actuellement* présents dans le sujet, et non pas ceux qui ont été en lui, produisent la diversité et la pluralité. Or, s'il en est ainsi, il n'y a pas d'instant zéro où un substrat recevrait pour la première fois un accident, dont l'attachement causerait sa distinction numérique. Ce qui veut dire que la pluralité et la diversité sont toujours et à chaque instant actuelles, et qu'elles précèdent par conséquent l'attachement des accidents présents et futurs, lesquels produiront, ou plutôt réactualiseront à leur tour la diversité et la pluralité. Car, si tel n'était pas le cas, si ce n'était par la présence des accidents, il n'y aurait ni différence numérique ni aucun nombre et toutes choses seraient réduites à l'unité. Cette unité, qui ne peut être que substantielle, est sans doute celle de l'espèce et du genre – ou plutôt des formes spécifiques et génériques, dont tout un volet de la doctrine théodoricienne de la forme montre l'*explicatio* et la *complicatio* eu égard à la forme des formes (*forma formarum*) qu'est Dieu comme *forma essendi* [76]. Signalons, à ce propos, que l'identification des universaux et des formes, investies d'une causalité éponymique fondée sur la doctrine de la *forma essendi*, est très clairement posée dans le

75. *Lectiones*, I, 56, p. 152 : « Dicimus itaque quod accidentia subiecta uariant et faciunt numerum et diuersitatem in rebus : ea scilicet accidentia que sunt in substantiis : non que fuerunt. In diuersis enim temporibus subiecta eadem diuersa suscipiunt accidentia ex quorum uariatione circa ipsa subiecta subiecta pluralitatem suscipiunt et diuersitatem que preiacet accidentibus secundum que uariantur. Quod si accidentia omnino in eis non essent, nec numero differrent nec numerus aliquis in eis esset sed ad unitatem omnia reducerentur ».
76. Par ex., *Lectiones*, II, 46, p. 170.

Fragmentum londinense (*Contra Eutychen*) [77], et est par ailleurs parfaitement intelligible dans le cadre de la doctrine des modes de la *rerum universitas*, en particulier de celui de la *necessitas complexionis* et de ses rapports avec la *possibilitas determinata*. En ce sens, l'individuation serait ainsi subsumée dans la question du devenir, c'est-à-dire, dans l'enchaînement causal toujours en acte qui est mutabilité dans le monde physique ou *possibilitas determinata*, ordre et *fatum* dans le mode intelligible de la *necessitas complexionis* (ou *determinata*) et providence dans la *necessitas absoluta* qu'est Dieu [78]. Quoi qu'il en soit, et pour revenir à ce qui est ici notre sujet, il semble bien que la contradiction logique que visait l'argument d'Abélard concernant la question de la priorité relative des accidents et de la pluralité des individus soit ici résorbée et assimilée dans le cadre d'une pluralité toujours en acte relevant de la *physica,* laquelle, en dépit de sa dépendance ontologique radicale, n'en est pas moins dotée d'une certaine autonomie.

La seconde remarque porte sur le commentaire à *De trin*. 1, où Boèce évoque la possibilité d'enlever par l'esprit tous les accidents d'une chose (pour conclure qu'il resterait toujours le lieu pour exprimer la différence numérique) :

> Il y a certains accidents dans les choses sans lesquels elles ne peuvent pas être intelligées rationnellement : c'est le cas du lieu sans lequel les corps ne peuvent jamais être intelligés de manière rationnelle et vraie, car les corps ne peuvent jamais être que dans un lieu. Et pareillement les espèces ont certains accidents sans lesquels elles ne peuvent pas être. C'est pourquoi Boèce affirme que l'on ne peut jamais abstraire tous les accidents des choses pour les intelliger sans ces accidents. Si cela était possible – ce qui n'est nullement le cas –, les choses ne diffèreraient pas par le nombre et le nombre ne serait pas en elles, et elles seraient alors en acte telles qu'elles seraient intelligées de manière abstraite [et] sans aucun accident. Mais cela n'est pas possible, car elles ne sont jamais intelligées rationnellement sans tous leurs accidents [79].

77. *Frag. lond*., II, 7-15, p. 237-238.
78. Cf. Rodrigues, 2006, p. 264-269.
79. *Lectiones*, I, 58, p. 152-153 : « Sunt enim quedam accidentia rebus sine quibus res non possunt intelligi esse rationabiliter : ut est locus sine quo corpora nunquam possunt intelligi esse rationabiliter et ueraciter quia nunquam corpus potest esse nisi in loco. Et similiter species habent quedam accidentia sine quibus esse non possunt. Dicit itaque Boetius quod nunquam res possuunt abstrahi ab omnibus suis accidentibus ut scilicet intelligantur esse rationabiliter sine quibusdam accidentibus. Quod si hoc esset quod nullo modo esse potest tunc res non differrent numero et numerus non esset in eis si sic scilicet essent actu ut abstracta sine omnibus accidentibus intelligerentur. Sed hoc esse non potest quia nunquam sine omnibus accidentibus rationabiliter intelligantur ». Et, dans la continuation

Ce texte, très riche, fondamental pour la théorie de la connaissance et de la prédication essentielle chez Thierry, demanderait bien plus d'attention que celle que l'on peut lui consacrer ici. Pour notre propos, il nous intéresse surtout en ce qu'il montre clairement la tournure gnoséologique de la question de l'individuation. II s'agit ainsi de savoir si l'on peut avoir l'intellection (*intellectus*) d'une chose sans avoir celle de ses accidents (parmi eux Thierry semble assimiler, sans doute sous la notion de forme, accidents séparables et inséparables, propriétés et différences spécifiques) [80]. Si, dans un premier moment, la réponse de Thierry est affirmative, il ajoute immédiatement que, de manière rationnelle (*rationabiliter*) pourtant, on ne peut pas avoir d'intellection d'une chose sans ses accidents. Il est difficile de savoir avec certitude quelle peut être cette connaissance qui se dispense de la considération des accidents [81]. En revanche, l'intellection, qui procède *rationabiliter*, ne peut être que celle fondée sur le modèle de l'abstraction progressive à partir du particulier sensible, modèle appuyé sur la théorie des facultés que l'on trouve dans le *De trinitate* et surtout dans la *Consolatio* [82], et qui fera l'objet d'une bonne partie de *Lectiones* II. Comme l'a montré A. de Libera, la théorie de l'abstraction de la *Consolatio* comporte une dimension « aristotélicienne » – ou plus exactement « alexandrinienne », en entendant ici la lecture que fait Alexandre d'Aphrodise d'Aristote – bien accentuée [83].

immédiate de ce passage, *Lectiones*, I, 59, p. 153 : « Non autem hoc dico eo quod intellectus non possit haberi de re sic quod de accidentibus eius non habeatur intellectus. Hoc enim bene potest contingere. Sed non potest intelligi res aliqua esse rationabiliter quin aliquod accidens eius sit : sicut habetur in *Libro diuisionum* Boetii quod quedam accidentia sunt sine quibus potest homo intelligi esse rationabiliter sicut glaucedo oculorum ».

80. Si, sur l'absence de distinction des accidents et des différences spécifiques et leur assimilation à la notion de forme, Thierry semble rejoindre la TEM, nous ne trouvons pas dans ces commentaires, en revanche, l'identification du genre ou de l'espèce à la matière, en tant que substrat des différences spécifiques ou des accidents. Voir sur ce point, et sur la distinction entre le réalisme de *P3*, la contribution de Brumberg-Chaumont, dans ce volume.
81. Au sens strict, il ne pourrait s'agir que de la connaissance propre à la *theologia*, dont les facultés propres sont l'*intelligibilitas* et / ou l'*intellectibilitas*, et l'objet, Dieu, est parfaitement un et simple – mais, à ce niveau, il n'est pas sûr que l'on puisse encore parler de connaissance. D'autre part, même si les formes qu'étudie la *mathematica* sont considérées « en ce qu'elles sont » et dans leur immutabilité, elles restent *inabstractae*, autrement dit, elles gardent leur lien à la matière, sans laquelle elles ne pourraient exister.
82. Cf. n. 38.
83. Libera, 1999, p. 244-249. Revenant à la question du temps et à son rapport avec l'idée d'ordre, de *fatum* ou de providence au niveau de la *necessitas complexionis* en particulier, signalons qu'un autre des aspects d'intérêt majeur que perçoit A. de Libera dans la théorie de l'abstraction de la *Consolatio* est justement son

Chez Thierry, cette dimension s'exprime entre autres dans la doctrine de l'*intellectus* (terme absent de la *Consolatio*, qui lui préfère le terme de *notio*[84]), produit par les mouvements de la raison, qui opère sur les formes dégagées par l'imagination à partir de la perception sensible[85]. Dans nos commentaires, cette doctrine, articulée d'emblée autour de la question de l'*impositio nominis* et de la sémantique du nom, laisse entrevoir des enjeux logico-grammaticaux et sémantiques dont l'examen des rapprochements avec les *Glosulae* (ou encore avec *P3* [86]) et avec certaines prises de position d'Abélard reste à faire. Il suffira de noter ici que la théorie de la signification que suppose la doctrine de l'*intellectus* chez Thierry permet de nuancer considérablement, sur le plan gnoséologique, la portée et la nature de la position réaliste que l'on attribue couramment à Thierry de Chartres en ce qui concerne le mode d'être des concepts universels.

Au-delà de l'admission de la théorie de l'individuation accidentelle (ou théorie standard de l'individuation), et de manière différente, ces deux remarques aboutissent ainsi, à nos yeux, à poser le primat du particulier sensible ou, si l'on veut, de la substance première, sur laquelle insiste le *Fragmentum londinense*. A la relativisation sémantique et contextuelle à laquelle avait aboutit l'analyse de la différence / identité générique et spécifique succède, en ce qui concerne la théorie de l'individuation par les accidents, la mise en évidence des limites de sa validité, représentées d'une part par la considération du primat de l'existence concrète des composés sur le plan physique et, de l'autre, par une théorie de la connaissance par abstraction progressive qui part de la perception du particulier sensible.

inscription « dans l'horizon (…) de la question de la Prévoyance et/ou de la Providence divine » – *Id*., p. 248. Sur le problème de la prescience chez Boèce, et dans la *Consolatio* en particulier, voir l'excellente étude de Marenbon, 2005b. p. 21-54.

84. Le terme *notio* est pourtant utilisé lui aussi par Thierry – par exemple, *Commentum* II, 8, p. 71, ou *Lectiones*, IV, 2, p. 187 ou *Glosa*, IV, 3, p. 285. Utilisé dans des contextes assez proches de celui de l'*intellectus*, sa signification est en générale moins technique que celle d'*intellectus*, doté d'acceptions logiques et sémantiques plus marquées. Sur le terme *notio* chez Clarembaud d'Arras, disciple de Thierry, voir Kneepkens, 2003.
85. Cf. par exemple, *Glosa*, IV, 6-7, p. 285, ou *Lectiones*, IV, 10, p. 189 – où il est affirmé aussi qu'il n'y a intellection que de la substance (générale, spéciale ou individuelle) ou de l'accident (universel ou particulier).
86. Sur la question de l'abstraction en *P3* et la théorie du sujet unique, cf. Rosier-Catach, 2008a.

CONCLUSIONS

Comme on vient de le voir, l'approche théodoricienne de l'individuation – ou de la pluralité numérique – comporte bien des nuances. En ce qui concerne notamment la priorité logique relative des accidents et de la pluralité des individus, la réponse donnée dans les *Lectiones* ne résout rien et amène en revanche à l'affirmation d'une pluralité toujours en acte. La *Glosa* représente en ce sens un pas en avant en ce que, distinguant entre priorité naturelle et priorité en essence, elle tente de dépasser la contradiction en conciliant les deux positions. Peut-on admettre que la distinction que font les *Lectiones* entre les plans logique et physique, d'une part, et l'affirmation de l'identité en acte de la substance individuelle, distincte de toutes les autres par ses déterminations accidentelles, d'autre part, représentent une tentative délibérée de concilier la théorie logique de l'individuation par les accidents avec la reconnaissance d'une pluralité réelle et *naturelle*, attestée par la physique [87] ? Autrement dit, il nous semble possible d'admettre une théorie standard de l'individuation en matière logique – tout en acceptant, en même temps, une pluralité effective naturelle, toujours donnée dès le départ, laquelle rendrait superflu un quelconque principe d'individuation en domaine physique. Cette lecture s'accorde bien avec certaines perspectives contemporaines sur le problème de l'individuation, sans exclure les théories de l'individuation accidentelle (et la place privilégiée qu'elles sont tentées d'accorder au temps et à l'espace) [88]. Elle ajouterait en outre à la crédibilité d'une autre hypothèse, celle d'une cohérence de fond sous-tendant les divergences, pas toujours superficielles – voire les signes d'une évolution doctrinale –, que nous trouvons dans ces textes.

Pour finir, ce que nous pouvons dire rapidement c'est que l'interprétation que nous venons de proposer ici du problème de l'individuation chez Thierry de Chartres s'accommode particulièrement bien de deux points névralgiques de la pensée du maître chartrain. Le premier concerne la lecture de *De trin*. 3, et les développements autour de la « double nature du nombre », où, comme

87. Sur la réfutation du réalisme de la TEM au nom de la physique, voir Libera, 1999, p. 319 et suiv., et Jolivet, 2000[2], p. 85-95.
88. C'est ainsi que, pour Gracia, 1984, p. 154, « Thierry's position is much closer to contemporary "bundle views on individuation" than that os most other supporters of STI [standard theory of individuation] » ; voir aussi *Id*., p. 40-41 et Libera, 2002, p. 497-500.

on l'a vu dans les *Lectiones* ou dans la *Glosa*, la pluralité effective des substrats est donnée dès le départ : « discretio enim pertinet ad res » [89]. C'est de cette distinction en acte des choses que l'on parvient à concevoir l'unité de la *nature commune*, signifiée par sa multiplication dans les individus rangés sous elle – ce qui correspond au sens « abstrait » et « simple » qui est celui des « arithméticiens » (*arithmetici*), mais certainement pas, peut-on conclure, au sens des « physiciens » [90]. La caractérisation théodoricienne de la *physica* et de la *mathematica*, ainsi que du rôle de la raison dans le processus d'abstraction à partir du singulier sensible par lequel s'effectue la connaissance, offre de notre point de vue un fondement solide à la perspective qui a été la nôtre dans l'analyse proposée ici de la question de l'individuation dans les trois commentaires à *De trin*., 1, perspective qui s'appuie sur l'hypothèse d'un particularisme ontologique chez Thierry de Chartres. Enfin, cette lecture s'accorde parfaitement bien avec la doctrine de la *creatio numerorum* [91] telle que nous la trouvons exposée dans la seule oeuvre que nous avons citée dont l'attribution à Thierry est certaine, à savoir le *Tractatus de sex dierum operibus*. Cette doctrine nous a justement suggéré une formule – celle de « réalisme arithmétique » – susceptible d'évoquer les différents volets de la pensée de Thierry dont le lieu privilégié de confluence est la conception du mode de la *rerum universitas* qu'est la *necessitas complexionis* [92].

Thierry de Chartres aurait sans doute été à la hauteur de l'originalité et du haut degré d'élaboration dont témoigne la doctrine de la *rerum universitas*. Il aurait su assimiler et développer, dans une synthèse complexe et riche de multiples influences, les ambiguïtés et les oscillations qui, entre platonisme et aristotélisme, étaient déjà celles de Boèce.

89. *Lectiones*, III, 3, p. 178. Les passages sont très nombreux, dans les *Lectiones* comme dans le *Commentum* ou dans la *Glosa*, qui expriment la même idée.
90. Cf. *Lectiones*, III, 5-7, p. 178-179.
91. Le passage le plus parlant, pour notre sujet, est celui de *Tractatus*, 34, 569-570 : « Non est ergo nisi una substantia unitatis et unica essentia que est ipsa diuinitas et summa bonitas. Unitas uero que multiplicata componit numeros, uel unitates ex quibus numeri constant, nichil aliud sunt quam uere unitatis participationes que creaturarum existentie sunt ».
92. Cf. Rodrigues, 2006.

Marginalia témoins du travail de Jean Scot sur Priscien

Franck Cinato
Doctorant EPHE

Cette contribution apporte modestement quelques faits nouveaux dans la discussion autour de l'attribution d'un commentaire *in Priscianum* à Jean Scot [1]. Il s'agit ici d'exposer certains éléments relevant de la critique externe, c'est-à-dire d'analyser les témoignages de *marginalia* antérieurs à l'unique manuscrit connu à ce jour qui transmette l'intégralité du commentaire en question. Les recherches récentes nous incitent à beaucoup de prudence lorsqu'il s'agit d'attribuer un texte à un auteur du haut Moyen Âge, surtout quand ce texte est du type « commentaire ». En effet, le statut particulier de ce genre littéraire fait qu'il oscille entre *marginalia* et texte littéraire, car alternativement, il emprunte le comportement à l'un ou l'autre genre. Les notes marginales présentent une énorme variété de formes et d'objectifs [2]. Rarement le résultat d'une réaction spontanée, elles sont au contraire dans leur majorité issues d'une tradition manuscrite dont la transmission fluctue au gré des glossateurs. Il découle de cette pratique que chaque corpus de gloses possède un caractère unique, qu'il soit *in situ*, c'est-à-dire en marge ou dans l'interligne du texte, ou

1. Manuscrit Barcelona, Archivo de la Corona de Aragon, Ripoll 59, f. 257v-288v, sigle *B* ; Passalacqua, 1978, n° 18 ; Luhtala, 2000a ; voir *infra* note 8. Le titre *in Priscianum* a été donné par les éditeurs, lors de la publication de l'*accessus ad auctorem* (Luhtala – Dutton, 1994, p. 161). Le manuscrit transmet en réalité le commentaire sous la dénomination de *glosa Prisciani*.
2. L'essai sur la typologie de Tura, 2005, est extrêmement lucide et important de ce point de vue et vient compléter brillamment les types décrits par Wieland, 1983, dans une étude des manuscrits glosés d'Arator et Prudence et ceux de Hofman, 1996, dans son édition du manuscrit de Saint-Gall, Stiftsbibliothek 904. Il est possible d'isoler plus de 120 types et sous-types, qui heureusement qui peuvent se ramener à sept grands ensembles de gloses : 1. Prosodiques ; 2. Lexicales ; 3. Morphologiques ; 4. Syntaxiques ; 5. Explicatives ; 6. Ecdotiques ; 7. Regroupe les informations diverses (colophons, souscriptions, invocations , etc.).

bien sous forme de *glossae collectae* conservant le lemme comme unique souvenir de leur provenance. À l'opposé, sans que cela soit antinomique, tous les corpus se partagent des gloses héritées d'une tradition commune qualifiée d'endogène [3]. Autrement dit, les glossateurs avaient à leur disposition un « fonds commun » dans lequel ils opéraient un choix : conserver, annuler ou remplacer [4].

Rappeler l'ensemble des réflexions autour de la transmission des gloses outrepasserait largement le cadre de cette communication [5], toutefois, le lecteur doit bien avoir à l'esprit que ces processus sont extrêmement complexes tant la circulation des gloses se situe à la fois dans un processus diachronique (relation exemplaire / copie) et synchronique (collation de plusieurs grammaires). Les *marginalia* forment donc un *peri-* ou un *para*-texte continuellement remodelé par les travaux successifs de génération de glossateurs en génération de glossateurs. Leurs activités conservent et innovent à la fois : la « contamination » est en quelque sorte la normalité. Les commentaires subissent les mêmes pressions que les gloses : ils sont instables, leurs limites sont plus ou moins circonscrites. Ces textes partagent des caractéristiques avec les longues gloses « exégétiques » qui, récurrentes en marge d'un texte, se trouvent souvent qualifiées par les chercheurs, surtout anglophones, de *marginal commentaries*. Que l'on pense seulement au travail attribué à Remi d'Auxerre sur le traité *De nomine, pronomine et verbo* : son commentaire, à l'origine, n'a probablement jamais existé ailleurs que dans les marges [6]. Toute cette matière se caractérise par une grande fluidité [7].

3. Au sujet de cette alternance endo-/exogène, voir Grondeux, 2001.
4. Voir à ce propos ce que dit Caiazzo, 2002, p. 51, qui cite Guillaume de Conches (*Glosae super Platonem, prologus*) : « aliorum superflua recidentes, pretermissa addentes, obscura elucidantes, male dicta removentes, bene dicta imitantes ».
5. Le point de départ reste l'étude fondamentale de L. Holtz, 1984. Sur l'intérêt et l'ampleur des questions on verra en général les actes et recueils récents : Goulet-Cazé et al. (dir.) 2000 ; Fera et al. (éd.), 2002 ; Jacquart – Burnett (éd.), 2005. — L'étude de Grondeux, 2000 (notamment les p. 191-220, chap. III la glose, un genre littéraire) sur *le Graecismus d'Evrard de Béthune à travers ses gloses* ouvre de nombreux champs de réflexions. La plupart des éditions de gloses consacrent en introduction plusieurs pages sur ces thèmes, voir par exemple, en plus des éditions mentionnées *supra* note 2, Marenbon, 1981, à propos des *Categoriae decem*, sans parler du très vaste domaine des gloses bibliques : voir par exemple, Dahan, 2001 ; Salomon, 2006.
6. Plusieurs versions sont connues, avec de grandes disparités entre elles. La bibliographie de départ est donnée par Jeudy, 1991, dans sa *Clavis*, p. 482.
7. Sur cette question, appliquée spécifiquement aux commentaires grammaticaux, on se reportera à Law, 1997, surtout le chap. 2 : *Notes on the dating and attribution of anonymous Latin grammar of the early Middle Ages.*

1. LE COMMENTAIRE *IN PRISCIANUM* DE BARCELONE

Venons-en au vif du sujet : la proposition d'attribution par Anneli Luhtala [8] du commentaire copié dans le manuscrit Barcelone, Ripoll 59 [9]. Depuis, d'autres témoins datés d'entre la fin du IXe et la fin du Xe siècle peuvent apporter de nouveaux éléments de réflexion. S'ils viennent conforter l'érigénisme du commentaire, ils tempèrent cependant une attribution « en bloc ». Ce texte attend une édition critique, mais fort heureusement, A. Luhtala a publié plusieurs longs extraits qui nous permettent de réfléchir sur les relations que peuvent entretenir ces témoignages entre eux.

Deux manuscrits réclament toute notre attention, l'un conservé à Autun [10] et l'autre à Vienne [11]. Non seulement parce qu'ils sont de véritables mines d'informations sur les méthodes de travail des glossateurs, mais surtout pour la variété des gloses qu'ils transmettent. Une description du manuscrit d'Autun récemment publiée remplace avantageusement la précédente [12]. Toutefois, la situation est différente du

8. Le commentaire en question a été attribué par A. Luhtala dès 1992 lors d'un « workshop » organisé par Irène Rosier-Catach. Parallèlement, Dutton, 1992, avait montré l'érigénisme des *quaestiones* sur le *de uoce* transmis par le manuscrit Leiden, BPL 67. L'attribution a ensuite été formalisée à l'occasion d'un article co-signé (Luhtala – Dutton, 1994).
9. Christophe Erismann (communication orale lors du colloque) a signalé des disparités d'interprétation entre le *Periphyseon*, et l'*accessus ad auctorem* du *in Priscianum*, tout particulièrement en ce qui concerne l'*interpretatio nominis* du mot grec *periochae* où s'observe un flottement entre *circumstantes (Periph.)* et *circumstantiae (in Prisc.*) ; plus précisément, à propos des *accessus*, voir Frakes, 1988, p. 244 « it would seem thus that the development of the *circumstantiae* formula of *accessus* is to be sought directly in the Eriugena circle, quite likely as an innovation of Eriugena himself ».
10. Autun, Bibliothèque municipale S44 (40*) ; sigle *T* – copié à Tours au IXe s. et peut-être glosé à Auxerre, dans l'entourage de Loup de Ferrière. Il contient une grammaire de Priscien copieusement annotée. Cf. Bischoff, 1972 (réimp. *Mitt. Stud*. 3), p. 220, note 42 ; ce manuscrit témoigne d'une proximité avec des milieux irlandais, notamment en raison des auteurs qui se trouvent cités dans ses gloses (extraits du commentaire de Murethach et des *Epit*. de Virgile le grammairien ; le glossateur cite Charisius sous le nom de *Comminianus*).
11. Wien, Österreichische Nationalbibliothek 114 ; sigle *W*, copié en partie à Cologne, puis achevé à Feuchtwangen par Froumond de Tergernsee, à la toute fin du Xe siècle. Pour la partie qui nous intéresse, Froumond a recopié différentes pièces de *glosae collectae* et de *Graeca Prisciani,* mais aussi un petit *florilegium*, des extraits de textes et des listes de déclinaisons accompagnées de vocabulaire. Dans ce qui suit, le sigle W_{α} désigne les *Graeca* copiés à l'emplacement du texte principal et W_{β} les *glossae collectae* sur les dix premiers livres de Priscien copiées en marge des folios 3 à 31r. Cette seconde collection de gloses appartient à une autre tradition. Je n'y ferai que très peu référence ici.
12. Maître (dir.), 2004, notice de von Büren, p. 145-147.

côté du manuscrit de Vienne pour qui les articles inégaux qui lui ont été consacrés ne rendent pas compte de l'intérêt du contenu [13]. Bien que ce dossier sur Jean Scot ne soit pas le lieu pour donner une notice détaillée du manuscrit, il est nécessaire, pour bien saisir sa pertinence dans cette question d'attribution, d'en fournir un aperçu que l'on trouvera en annexe I.

Globalement, il est possible de ranger les arguments en faveur de l'attribution en deux grandes catégories. D'un côté, les indices, pour ne pas dire les preuves, qui montrent que Jean Scot a bel et bien étudié Priscien, en particulier le grec, contrairement à la tendance de l'époque [14]. De l'autre, les arguments plus diffus, mais non moins probants, qui permettent de cerner l'environnement de production des gloses. En effet, celles qui présentent des parallèles textuels avec des portions du commentaire de Barcelone se trouvent toutes dans des contextes spécialement proches de Jean. De cette seconde série, je rappellerai rapidement qu'un des rôles majeurs dans ce dossier est joué par le manuscrit de Leyde [15]. Il a été copié dans un milieu irlandais, probablement sur le continent [16] et porte une écriture (nommée i^1) [17] dont on pense qu'elle aurait été celle de Jean, ou d'un de ses proches

13. *Tab. Codd. Vind.*, I, p. 16 ; Sievers – Steinmeyer, II, p. 374 *sq*. ; IV, p. 627-628 ; Unterkircher, 1986, et voir Aerts, 1995, qui semble ignorer l'article de F. Unterkircher.
14. Tendance qui penche plutôt vers l'évacuation du grec, incompris et estropié dans la plupart des manuscrits, quand il n'est pas tout simplement remplacé par le sigle « GR » ; voir Holtz, 2009 qui a eu la gentillesse de me fournir sa communication en cours de publication. Je tiens à lui témoigner ici toute ma gratitude.
15. Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, BPL 67 ; sigle *L*. La première partie est du IXe siècle (a. 838) ; la seconde, du Xe siècle, contient un commentaire de Remi d'Auxerre sur l'*Institutio* de *nomine, pronomine et verbo* ; voir Jeudy, 1991, *Clavis*, p. 482, § 11.
16. Voir Bischoff, 2004, no 2139. Il a été surnommé « codex de *Dubthach* » à cause de la souscription de ce dernier, voir Lindsay, 1910, p. 36-40 (notamment, p. 36 : Dubthach « who calls himself the transcriber of the "Periegesis", although only part of the text is by his hand » ; voir la reproduction fac-similé des fol. 7v et 166r dans *New palaeographical Society's*, planches 33-34) ; Stokes – Strachan, 1903*, vol. II, p. XXIV et 231 ; Kenney, 1966*, p. 556-557 ; Dutton, 1992, p. 15-45 ; Hofman, 1996, p. 31-33.
17. Jeauneau – Dutton, 1996, p. 40 : « the work of i^1 consists of glosses and corrections, particulary to the Greek words in the first eight books of Prisc.'s Inst. They are found on the following folios : 12v-13r, 14r-15r, 16r-17v, 18v-19r, 21v-22r, 27r-28v, 32v, 52r,53r, 56r, 57r, 59r-v, 61r-v, 63v-64r, 65r, 72r, 74r-v, 76r-v, 80r, 82r, 83r, 84r-v, 86v, 88r ».

disciples [18]. De plus, le manuscrit porte avant le texte de l'*Ars*, les *quaestiones de uoce* [19] dont il sera question plus loin.

La première série d'arguments comprend les références directes et sans équivoque à Jean Scot dans le contexte précis de l'étude de Priscien. Son nom se retrouve en diverses occasions associé à des explications rencontrées dans les gloses sur Priscien [20]. Remi dans son commentaire de l'*institutio de nom. pron. et uerbo* le cite nommément dès l'*accessus ad auctorem* [21]. L'activité lexicographique de cette main

18. La question est toujours ouverte. Globalement deux tendances s'opposent autour de l'attribution de i^1 à Jean Scot ou à un élève / collaborateur. Les tenants de l'une (Jeauneau, 1972 et 1996, Bishop, 1977, Contreni, 1978, Bischoff, 2004, n° 2139) soutiennent la première thèse, de l'autre Marenbon, 1981, à la suite de Rand, 1920, adoptent la seconde proposition. Sur l'historique et les points de détails de l'attribution, on se reportera à l'introduction de l'édition du commentaire sur l'Évangile de Jean (Jeauneau, 1972), puis on lira Marenbon, 1981, p. 92-94. — À défaut de pouvoir matériellement trancher cette question, voici l'opinion de Vezin, 1977, p. 99, qui hésitant sur la position à tenir, a conclu son étude en ces termes : « Quoiqu'il en soit, ce qui me semble essentiel dans cette affaire, c'est que nous avons la certitude de nous trouver en présence de manuscrits écrits et revus dans le cercle de Jean Scot et, apparemment, sous sa surveillance. N'est-ce pas là l'essentiel ? ».
19. Au folio 8v de *L*, *Quaeritur cur Priscianus uocem difiniuit… = L_1*.
20. Notamment, sur une autre grammaire glosée de Priscien conservée à la BnF, le manuscrit Paris, lat. 7505 qui mentionne un certain Jean dans les exemples d'une longue glose précédant *l'Ars* (f. 1v-2v) : « Omnis constructio ex substantia et actu fit, quae aut erit absoluta, ut « Iohannes legit », aut transitiva, hoc est ut agentis actus in patientiem transferatur, ut « Iohannes legit librum » … Voir Luhtala, 2000a, p. 124-129 et 137 ; ce manuscrit est abondamment glosé par un certain Isaac à la fin du IXe siècle, toutefois cette glose a été probablement copié à Moissac au Xe siècle. Je remercie A. Luthala d'avoir attiré mon attention sur cette longue glose qui se rencontre aussi dans trois autres manuscrits : un fragment précisément contenu sur le témoin principal du *in Priscianum* (B) auquel s'ajoute : Barcelona, Archivo de la Corona de Aragon, Ripoll 46 et Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 47, 28 (saec. X ; fol. 53r-54r : Passalacqua, 1978, n° 161 « trattato De constructione »). Il a d'ailleurs déjà été édité par Thurot, 1868, p. 87-88. — Il n'est pas rare de voir utiliser le nom des maîtres dans les propositions qui servent d'exempla (voir Holtz, 2000, p. 306-307). Ainsi, cette pratique, issue d'une longue tradition antique, nous conserve des noms probables de glossateurs, comme par exemple sur le Paris, BnF, lat. 7505, f. 173v : *ego Isaac scribo… Isaac fuit in ecclesia… Isaac ecclesiam adiit ; Frotbaldus fuit quondam comes et iste est erga tui recumbens latus* (Luhtala, 2000a, p. 174-176 et 127-128) ; Froumond sur *W* f. 22v (*marg. inf.*) : *infelix Dido* (Prisc., VIII.101 (*GL* 2, 449.4) *cit.* Verg., *Aen*. 4, 450) *quia nulla aderat secunda persona Didoni : prima persona, ut « Froumund fac », ut « discipulus tuus legat » ... ut « Pernger legat discipulus tuus »* (Unterkircher, 1986, p. 36) ; sur *T* (signalé par Bischoff, 1972, (réimp. *Mitt. Stud*. 3), p. 220 *« alloquitur Ermengarius Derbodum » ; « lego ego Ermengarius, legis tu Cicero ».*
21. *Caesariensis… uel secundum Iohannem Scottum Caesariensis ideo dicitur propter dignitatem, id est regalis* (*L*, partie du Xe s., f. 214v) ; *Secundum Iohannem Scotum Caesariensis dictus est regalis propter dignitatem, id est honorem* (Clermont-

i[1] sur le manuscrit de Leyde montre une parenté textuelle indéniable avec les *Graeca Presciani* du manuscrit de Laon, Bibliothèque municipale, 444, fol. 276r-287v (ci-après = *N*) [22]. Édouard Jeauneau avait constaté « dans l'entourage de Jean Scot et de Martin de Laon, une activité lexicographique menée avec zèle, déficiente parfois, mais d'où l'esprit critique n'est pas absent » [23]. Depuis cet article d'E. Jeauneau, Carlotta Dionisotti a reconsidéré la question en signalant que plusieurs manuscrits, dont un autre de Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 7501, transmettaient ce même travail lexicographique. L'analyse des pièces du dossier, au jour des apports nouveaux, permet de discuter plus avant, sinon d'étayer l'hypothèse que Jean Scot a bien produit un *collectaneum* de *Graeca* qui aurait bénéficié d'une certaine diffusion en son temps. À cet égard, le manuscrit *W*, dont le contenu présente des similitudes avec celui de *N*, offre un faisceau d'indices, qui conduisent à affirmer que tous deux conservent des extraits d'un *liber grecus Iohannis* [24]. De plus, j'ai montré, en me fondant sur l'étude

Ferrand, Bibliothèque municipale, 241 ; XII[e] s., f. 43v). Voir Huygens, 1954 ; Jeudy, 1972 ; Luhtala – Dutton, 1994.

22. Voir la description précise du contenu chez Dionisotti, 1988, p. 45-54 ; Miller, 1880, p. 1-230 a édité des extraits (p. 194-200 pour les *Graeca Presciani*) ; voir aussi Ravaisson, 1849, p. 234 *sq*. On trouvera la bibliographie ancienne chez Kenney, 1966*, p. 589-590 à laquelle il faut ajouter (principalement) : Bischoff, 2004, n° 2120, p. 35-36 ; Contreni, 1972, princ. p. 9-14 ; enfin, Jeauneau, 1979, p. 31 : « la littérature latine conduit à l'hellénisme. Précisément, la partie la plus originale du manuscrit 444 de Laon est constituée par des listes de mots grecs recueillis dans différentes œuvres latines. Une de ces listes, la plus longue, est faite des mots grecs contenus dans les dix-huit livres des *Institutiones grammaticae* de Priscien de Césarée ». Récemment deux études particulièrement intéressantes ont été publiées : Muzerelle, 2003 et Bonnet, 2005 (à propos des fol. 293v-294r et 298, en relation avec les manuscrits Bern, Burgerbibliothek, 83, copié à Reims, IX[e] siècle et Trier, Stadtbibliothek, HS 2500, Reims ou Laon, IX[e] siècle). En ce qui concerne « le cahier de grec » de *N*, dont font partie les *Graeca Presciani*, Denis Muzerelle a montré clairement que les variations codicologiques et les changements dans l'écriture de Martin de cette portion du manuscrit de Laon 444 « entraînent à y voir un recueil formé par accrétion, mais dans un laps de temps relativement bref ». Le *terminus* le plus haut est donné par la copie du grand glossaire (« Pseudo-Cyrille ») qui occupe la majeure partie du manuscrit, puis relié ensemble *a posteriori*, après 871 et avant 875.
23. Jeauneau, 1979, p 34.
24. Bischoff, 1977, p. 54 et n. 3 (= *Mitt. Stud*. III, 1981, p. 48 et n. 41) avait attiré l'attention sur une glose éditée depuis longtemps dans le *Thesaurus Palaeohibernicus* (voir annexe II.c), rappelée en ces termes par Jeauneau, 1979, p. 34 : « Récemment, M. Bernhard Bischoff signalait la mention d'un *Liber grecus Iohannis* qui pourrait être la *defloratio* érigénienne ». Plus récemment encore, Dionisotti, 1988, p. 50, affirmait, à propos du manuscrit de Laon, Bibliothèque municipale, 444, que certaines gloses sur le grec de trois manuscrits pouvaient remonter à un même original ; celui-ci, selon son hypothèse, pourrait être la copie d'une grammaire de Priscien ayant appartenu à Jean Scot. Dernièrement enfin,

d'une interprétation erronée, comment Jean a utilisé des gloses glanées dans les marges des grammaires de Priscien à l'occasion d'au moins deux autres de ses commentaires [25].

2. RÉSULTATS PRÉLIMINAIRES

Il est indéniable donc que Jean Scot a produit des travaux sur Priscien. Une partie de ce travail s'est trouvée intégrée, si l'on accepte l'hypothèse exposée plus haut, à un vaste *collectaneum* portant sur le grec, dont l'existence semble liée à l'étude de Priscien. L'analyse qui suit, j'insiste encore sur le fait, ne remet pas en cause, mais au contraire renforce certains points de l'hypothèse avancée par Anneli Luhtala d'une attribution érigénienne, même si les faits se révèlent plus complexes dans leur détail. Une des premières préoccupations de la critique de texte consiste à évaluer les types de relations entre les témoins. Or, il apparaît aussitôt que *T, W* et *B* sont indépendants les uns par rapport aux autres : *T*, le plus ancien des trois manuscrits, a été probablement glosé à Auxerre dans l'entourage de Loup de Ferrières et/ou de son élève Heiric (quoique ni l'un ni l'autre ne soit intervenu sur le manuscrit) [26]. Froumond copie en Allemagne à la fin du Xe siècle, un *collectaneum* (*W*) s'apparentant selon toute vraisemblance à celui de Jean, tandis que *B* est produit en Espagne au XIe siècle. Ces trois témoins transmettent chacun des portions de ce qui se trouve au verso du folio 8 de *L (=L_1)*. Ce dernier est le manuscrit le plus proche de Jean, lui aussi indépendant des trois autres. Pour illustrer la complexité que j'ai évoquée, voici à titre d'exemple ce que

Luhtala, 2000a, a versé une pièce nouvelle au dossier du « livre de Jean » à l'occasion de sa publication d'extraits du commentaire de Jean Scot, en signalant les mentions d'un *liber Iohannis* dans un des manuscrits pointés par C. Dionisotti (Paris, BnF, lat. 7501) : voir l'annexe II où il apparaît que les explications transmises par les gloses (a, b, c), malgré les variantes, dépendent d'un modèle commun. Je n'ai pas retenu un autre cas signalé par A. Luthala mentionnant un « Jean », à propos de *sui generis*, *Prisc*. III.5 (*GL* 2, 85.16-86.8), car ne s'agit pas de l'Érigène, mais de Chrysostome.

25. Cinato, 2009, p. 441-443. C'est le cas par exemple des explications BDELLIUM : lapis preciosus quem deuorauit Saturnus pro Ioue (*Gl. div. hist.* 6) ; ABDERITE : id est Saturni, a lapide quem deuorauit Saturnus pro Ioue filio suo (*Ann. Mart*. 46, 16), qui proviennent de *Prisc*. VII.32 (*GL* 2, 313.24-26) *In ir unum femininum, haec Gaddir huius Gaddiris. quidam addunt hic abaddir,* ὁ βαίτυλος*, huius abaddiris, lapis, quem pro Ioue deuorauit Saturnus, sed in usu hoc non inueni.*
26. Voir aussi Hofman, 1988, à propos du Paris, BnF, lat. 7496 ; sur les relations d'Heiric avec Jean Scot voir Contreni, 1981, p. 9 et Marenbon, 1981, p. 113-115 et 175.

rapportent nos témoins « à propos du son vocal » [27]. Le traitement de la question de la *uox* par le commentaire de Barcelone révèle une structure faite de juxtapositions (tableau 1). Elle reflète en cela les séquences lemmatiques sous-jacentes du texte de Priscien, mais plus encore, cette structure rappelle l'aspect morcelé des *marginalia*.

Tableau 1 – Struture simplifiée du début du commentaire de *B*

0.	Incipit glosa Prisciani <Accessus>	
I-IV.	Incipit De uoce…	*Prisc*. (*GL* 2, 5.1-6)
V.	Vox est aer ictus…	*Prisc*. (*GL* 2, 5.1)
VI-VIII.	Item de secunda diffinitione…	*Prisc*. (*GL* 2, 5.1-5)
IX.	Item De uoce…	*Prisc*. (*GL* 2, 5.1)
X.	De ethymologia nominis…	—

On comprendra mieux comment les autres témoins se comportent en procédant pour chacun à un découpage similaire. La structure de L_1 s'apparente à une succession de *quaestiones* (*quaeritur cur*…) qui suivent le déroulement du texte de Priscien. Les gloses de *T* ont été copiées dans les marges inférieures et supérieures du folio contenant le début du premier livre de Priscien. Elles illustrent parfaitement les difficultés qu'il convient de surmonter au préalable : l'utilisation d'abondantes notes tironiennes impose une étape de déchiffrement parfois délicate [28]. Dans le cas de *W*, les explications sur la voix ont été incorporées aux *Graeca Prisciani*. Or, quel que soit leur statut et leur agencement, les *marginalia* montrent aussitôt des concordances textuelles. Les huit cas où elles sont particulièrement évidentes sont éditées *infra*, à la suite du rappel des paroles de Priscien, naturellement nécessaire à la compréhension des discussions soulevées.

Voici la liste des sigles et des différents signes typographiques utilisés dans l'édition des extraits :

L Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, BPL 67, f. 10r (voir notes 15 et 17).

27. Voir à ce propos la contribution d'Ernesto Mainoldi dans le présent volume.
28. Le paléographe aurait évidement souhaité un exposé plus approfondi de ces problèmes de lecture, mais pour des raisons évidentes de place et de lisibilité, j'ai dû me résoudre à éditer « silencieusement » ces notes, qui mériteraient pourtant qu'on leur consacre une étude particulière. Je signale simplement qu'un lapsus (*uox* à la place de *grammatica* attendue, thème 1.1. *infra*, *T* [Va]) du glossateur milite en faveur d'une écriture « à la volé » des notes et ne procède donc pas d'un fastidieux recopiage. Le modèle de *T* ne devait pas être lui même rédigé en notes, car celles-ci semblent bien être le fait de son glossateur.

L_1	*cod. L*, f. 8v, *Quaeritur cur Priscianus uocem difiniuit…* ; éd. Dutton, 1992.
T	Autun Bibliothèque municipale S44 (40*), f. 2r-v (voir notes 10 et 12).
$W_{\alpha\text{-}\beta}$	Wien, Österreichische Nationalbibliothek 114, f. 3r (voir note 11 ; annexes I et III).
B	Barcelona, Archivo de la Corona de Aragon, Ripoll 59, éd. Luhtala, 2000a (voir notes 1 et 8).
] … [	Signifie une lacune sur le manuscrit.
[[…]]	Annulation de la part du copiste.
[…]	Suppression de ma part.
< … >	Ajout de ma part.
+ … +	Incertitude de déchiffrement des notes tironiennes (sur *T* uniquement).
\… /	Glose notée dans l'interligne.
/</ />/	Glose notée dans la marge, respectivement, à gauche ou à droite ; quand le signe est redoublé, il indique qu'un signe de renvoi relie le lemme à la glose en marge.
⸢ … ⸣	Met en évidence, lorsqu'il y a concordance textuelle exacte, ce qui est propre à un des témoins.
*	Marque l'emplacement d'omissions de plusieurs mots.

PRISCIEN (*GL* 2, 5.1-4)[29]

1. Philosophi definiunt, | **2**. uocem esse aerem tenuissimum | **3**. ictum | **4**. uel suum sensibile aurium, | **4.1**. id est quod proprie auribus accidit. | **2**. et est prior definitio a substantia sumpta, | **4.2**. altera uero a notione, quam Graeci ἔννοιαν dicunt, hoc est ab accidentibus. accidit enim voci auditus, quantum in ipsa est.

« [1]Les philosophes définissent [2]le son vocal (voix /phonation [*vox*]) soit comme étant l'air le plus ténu [3]quand il est heurté[a], [4]soit comme le propre

29. Ce passage, le début du *de uoce*, a été lemmatisé en fonction des thèmes. Le découpage des segments textuels est signalé par les barres droites et les chiffres arabes de 1 à 4.2 qui se retrouvent en tête de chaque extrait. L'ordre de la lemmatisation ne coïncide pas exactement avec celui du texte glosé pour faciliter la mise en parallèle des réactions des glossateurs aux propos de Priscien et leur conserver une cohérence. La numérotation en chiffres romains entre crochets droits à la suite du sigle du manuscrit, rend compte de l'agencement particulier des extraits dans chaque témoin. Le tableau 1 donne le découpage de *B* seulement. Les thèmes pour lesquels nos témoins divergent sont évoqués seulement par un bref résumé. *Notes de traduction* : — [a] C'est-à-dire que l'air devient son lorsqu'il est mis en mouvement (Law, 1997, p. 156 avait traduit : *set in motion*). — [b] L'acte ou le processus qui met en jeu le sens (physique) de l'ouïe visant à donner du sens aux sons entendus. Marc Baratin traduit « la manière dont on (en) prend connaissance ». Je le remercie vivement. Ainsi qu'Irène Rosier, pour les discussions que nous avons eues autour de la traduction de ces définitions liminaires du premier livre.

sensible des oreilles, [4.1]c'est-à-dire l'*accident* qui caractérise spécifiquement les oreilles. [2]Ainsi, la première définition a été tirée de la substance, [4.2]tandis que la seconde l'a été de la cognition[b] [*notio*] – que les Grecs nomment *ennoia* – et donc de ses *accidents*. Le fait d'être entendu [*auditus*] est donc un *accident* de la voix, d'autant qu'on la considère seulement pour elle-même ».

Glossae

1. LES PHILOSOPHES DÉFINISSENT…			
Pourquoi Priscien définit la *uox*, puisque cela est du ressort des philosophes	*Materies grammaticae*	*L*$_1$ [Ia] *T* [I] *B* [0b]	*cf. L*$_1$ [Ib] *cf. T* [Va]

L$_1$ [**Ia**] Quaeritur cur Priscianus uocem difiniuit, cum difinitio uocis ad grammaticam non pertinet. Adhoc dicendum est : quia materies artis grammaticae uox est.

T [**I**] Cur uocem definiuit primo ? Quia materies est totius grammaticae.

B [**0b**] (…) Quomodo ? Primo de uoce, quia materies est totius grammaticae.

1.1. Définition de la grammaire	*Custos et moderatrix uocis*	*L*$_1$ [Ib] *T* [Va] *cf. W*$_\alpha$ [f. 11v]	*(B om.)*

L$_1$ [**Ib**] Conuenit ergo ut ipsa materies primo diffiniatur, deinde quod ipsa materia formatur, discutiatur. Vnde scimus quod uox pertinet ad grammaticam ? Ex difinitione illius grammaticae. Quomodo difinitur grammatica ? « Est articulatae uocis custos et moderatrex (-ix *legend.*) disciplina » [30]. Si ergo est grammatica articulatae uocis custos, uocem ad grammaticam pertinere nemo ambigit. Atque ideo primum difinita est uox que totius grammaticae generalis materies est.

T [**Va**]…[Convenit ergo ut ipsa + materies + primo defini<a>tur. Deinde discutiatur ipsa materia + custodes + uocantur. Vnde scitur quod uox pertinet ad grammaticam ? Ex definitione ipsius grammaticae. Quomodo definitur grammatica ? Est, et cetera *. Si igitur uox (!) est custos articulatae uocis, uocem pertinere ad grammaticam nemo ambigit. Atque

30. = Augustin, *Soliloquia*, II, 11, 19 (éd. *PL* 32, col. 894 ; *CSEL* 89, M. Hörmann, 1986).

ideo + primorum + (? : –um *legend.*) definita est uox, quia totius grammaticae]…

cf. W [fol. 11v *florilegium Periph.* [31]] Grammatica : est articulatae uocis custos et moderatrix disciplina.

1.2. Pourquoi la définition de la *uox* est du ressort des philosophes, et non des grammairiens	*Multa genera philosophorum: dialectici*	L_1 [II]	*T* [III+IVa] *(B om.)* *cf. B* [IX]
1.3. Pourquoi Priscien donne deux définitions	*Diuisio definitionum*	L_1 [III] *T* [Vb] (*cf. T* [III]) (*cf.* W_β [IV])	*(B om.)* *(cf. Remig.)*

L_1 [**III**] Quaeritur cur non uno modo difiniuit, sed duobus. Atque ideo duplici modo intellegendum est difinisse, quia multa genera difinitionum sunt, ⸢hoc est XV, multa plus secundum alios⸣ [32]. In his omnibus nulla rationabilis ⸢difinitio inueniri potest⸣, exceptis duobus (-abus *legend.*), id est usiadis et ennoematice, hoc est ex difinitione illius que per partes subtantiae, atque illa que per accidentia ipsius substantiae currit. Bene igitur ⸢Priscianus duplici modo secundum philosophos uocem difiniuit, illis enim duobus modis principalium difinitionum usus est. Prima enim DIFINITIO A SVBSTANTIA EST asumpta, ALTERA AB ACCIDENTIBVS.⸣

T [**Vb**] Cur non uno modo definiuit, sed duobus? Atque ideo duplici modo definisse intelligendum est, cum enim multa genera sint [[phylosoforum]] definitionum, * in his omnibus nulla rationalis * ; + excepimus + duabus, id est usiadis et ennomaticae, quae est substantialis et quae per accidentia ipsius substantiae currit. Bene igitur et cetera *.

31. Voir l'éd. Marenbon, 1981, p. 172, § X.
32. On rencontre dans *T* [III] ainsi que dans d'autres manuscrits une glose qui provient d' Isid. *Etym*., 2, 29, 2-3 « de la division abrégée des définitions selon le livre de Marius Victorinus » par l'intermédiaire des *Inst*. de Cassiodore ; cf. *Sedul*. *in Prisc.* 67.54.

2. PREMIÈRE DÉFINITION	*quattuor*	*L*$_1$ [IV]	*cf. B* [Vb]
2.1. Tenuissimus : *l'air le plus ténu.*	a*er, aether*	*L*$_1$ [Va+Vc]	*cf. B* [Vb]
Caractérisation physique de l'air.	*locus : in artheriis*	*cf.* W_β [IIIa]	
2.2. Interpretatio du mot AER	*aer, spiritus*	*L*$_1$ [Vb] W_α[I] - W_β [II] *B* [I]	(+ *L*$_1$ [VI])

L$_1$ [**Vb**] « Aer enim Grece spiritus interpretatur Latine » [33].

W_α [**I**] « Aer spiritus interpretatur ». Substantia uocis est aer tenuissimus. Sicut enim quod subtilissimum est elimentum ⸢quod⸣ per corpus uadit ut in corpus mutetur, ita quicquid tenuissimum est spiritus, idem aether est, ille spiritus latenter in corpulentiori aere ab animalibus sumptus per corporis ingreditur uenas *.

W_β [**II**] * Substantia uocis est aer tenuissimus. Sicut enim quod subtilissimum est elementorum per corpus uadit ut in corpore mutetur, ita quicquid tenuissimum spiritus, aether i<dem> e<st>, * ab anima<li>bus sumptum per corporis latenter ingreditur uenas, et cum reuertitur per arterias \uel etherias/ anima[m] per igneam uim pulsantem uocem efficit.

B [**I**] « Aer Grece, Latine spiritus interpretatur ». Substantia uocis est aer tenuissimus. Sicut enim quod subtilissimum est alimentorum (*sic cod.* : elimentorum *corr. Luht. recte*) per corpus uadit ut in corpus mutetur, ita quicquid tenuissimus spiritus est in aere, ille spiritus latenter in corpulentiori aere ab animalibus sumptus per corporis ingreditur uenas, et cum reuertitur per artherias, anima ignea ui[m] pulsante uocem gignit.

3. … QUAND IL EST HEURTÉ…	*natura ignea et motus* *Motus : ictus causa uocis*	*L*$_1$ [VI]	*cf. B* [IX] *cf. Remig.*
3.1. Les causes	*a quo, per quem, in quo*	*L* [f. 10r] *L*$_1$ [VII] W_α [III] *B* [Va]	

33. Cf. Aug. *in Psalm. ennarr*. 102, 18.

L [f. 10r] **Ictum**\ A quo ? Anima. Per quem ? Per ignem. In quo ? In artheriis et faucibus.

L_1 [**VII**] In hoc quaeritur quid est illud quod dicit, id est percutit, illud quod percutitur, et ubi percutit.

W_α [**III**] ⟨ΠΝΕΩ, id est spiro, unde aer spiritus dicitur. ⟩ Ictus, a quo ? ⟨A ΠΝΕΥΜΑ.⟩ Per quem ? Per ignem. In quo ? In arteriis et faucibus.

B [**Va**] ⟨Colligamus ergo illa tria praedicta : ⟩ quis icit ⟨et quid icitur⟩ et in quo icitur. Anima percutit ; ⟨aer tenuissimus patitur, id est percutitur⟩ ; in artheriis ⟨agitur uox et inde nascitur.⟩

3.2. Actus	*agentem, patientem et locum*	L_1 [VIII] W_β [IIIb]	*(B om.)*
3.3. La voix est physique *(uox corpus est*)	*Tria corpora…*	*T* [VI] *B* [Vc *sq.*]	*(L_1 om.)*

T [**VI**] Tria enim corpora mirabili nature opere formata de natura ignis nascuntur, id est lux, calor et uox ; et haec tria cum de una natura ignis nasci manifestum est, non ad unum sensum corporeum pertinent, sed ad tres : uox ad auditum, lux ad oculos, calor ad tactum] … [quod uox corpus est de alio corpore formatum, id est tenuissimus aer vocis de tenuissimo aere ignis, * omne enim quod sentitur corpus est. Haec enim tria, ⟨id est uox, calor et lux⟩ sentiuntur, corpora sunt igitur.

B [**Vc**] Tria enim corpora mirabili naturae opere formata de natura ignis nascuntur, id est lux, calor et uox ; ⟨Item mirandum quod⟩ haec tria cum de una natura ignis nasci manifestum est, non ad unum sensum corporeum pertinent, sed ad tres, ⟨id est⟩ uox ad auditum, lux ad oculos, calor ad tactum. ⟨In hoc etiam intelligitur⟩ quod uox corpus est de alio corpore formatum, id est tenuissimus aer vocis de tenuissimo aere ignis. ⟨Sed etiam lux corpus est quasi aliud (…) esse de natura formata. Et hoc firmatur argumento sensuum.⟩ Omne enim quod sentitur corpus est. Haec enim tria * sentiuntur, corpora sunt igitur.

4. LA SECONDE DÉFINITION	*Sonum (suum Prisc.) sensibile*	*B* [VIa]	*(L_1 om.)*

4.1. (…) l'*accident* qui caractérise spécifiquement les oreilles (…)	*Imago exprimitur in sensu audientis*	W_α [IIa] *B* [IIc]	*(L_1 om.)*

W_α [**IIa**] PROPRIE AURIBUS ACCIDIT uox, quia per illam imaginem quae de uoce per aures in sensu exprimitur audientis, sensus intimatur uocem proferentis.

B [**IIc**] Sicut (sed *Luht*.) PROPRIE AURIBUS ACCIDIT (Prisc. 2, 5,3) quia per illam imaginem quae de uoce per aures in sensu exprimitur audientis, sensus intimatur uocem proferentis.

4.2. Interpretatio du mot ENNOIA.	***ennoia*** *= intellectualis uel notio*	*L* [f. 10r] W_α [IIb] *B* [IId]	*(L_1 om.)*

L [f. 10r] HNNOYON \ intellectualem uel notionem. /</ Ex libro de Paradys<o>: NOYE (-C *leg.)* mens *. Animum siue *. Greci NOYH dicunt, sensum uero ECΘECIN appellant ; Notitia illa qua intellegit mens sensum HNNOIA dicitur.

W_α [**IIb**] HNNOIAN\ id est intellectualem uel notionem / Ex libro de Paradyso : NOIC mens interpretatur. Animum siue mentem NOIN Greci dicunt, sensum uero EΘECIN appellant ; mens uero ENNOIA dicitur.

B [**IId**] QUAM (-em *Luht*.) GRECI HNNOIAN DICUNT. ⌈Augustinus⌋ [34] in libro de Paradiso : NOUZ mens interpretatur. Animum siue mentem NOUN dicunt, sensum uero ECΘECIN appellant. Notitia illa, quia intellegit mens sensum, HNNOYA dicitur.

5. ETHYMOLOGIE et *interpretatio*		*B* [X]	*(L_1 om.)*

Dans le chassé-croisé qui se produit entre *T* et L_1 d'un côté, *B* et W_a de l'autre, il faut prêter une attention particulière au comportement de *B*. Force est de constater qu'ils ont eu un modèle commun, mais qu'aucun d'eux ne présente l'intégralité des thèmes. Les manuscrits L_1, *T* et *W* transmettent des passages qui se rencontrent textuellement, ou à peu de choses près, chez *B* – chacun les ayant incorporés dans un

34. Le commentaire de Barcelone attribue à tort le *De paradiso* à Augustin ; voir ce que fait observer Mainoldi, probablement avec raison, dans sa contribution au présent volume. Il s'agit d'Ambroise (*PL* 14, col. 291-332 ; *CSEL* 32-1, 265-336).

« genre littéraire » différent [35]. De plus certains passages couvrent des thèmes qui ne se rencontrent pas chez *B* (1.1-1.3 et 3.2) [36] et à l'inverse d'autres (4 et 5) n'apparaissent que dans *B*. Le tableau 2 donne une vue d'ensemble de la présence des thèmes chez tous les témoins :

Tableau 2 – Concordances des thèmes, classés selon le nombre de témoins

Thèmes	*concordances*
*3.1.	$L\ L_1\ W_\alpha\ B$
*2.2.	$L_1\ W_\alpha\ W_\beta\ B$
*1.	$L_1\ T\ B$
*4.2.	$L\ W_\alpha\ B$
*3.3.	$T\ B$
*1.3.	$L_1\ T$
*1.1.	$L_1\ T$
*4.1.	$W_\alpha\ B$
3.2.	$L_1\ W_\beta$
1.2.	L_1 *(cf.* $T\ B$*)*
2.	L_1 *(cf.* $T\ B$*)*
2.1.	L_1 *(cf.* $W_\beta\ B$*)*
3.	L_1 *(cf.* B*)*
4 et 5.	B

N.B. : L'astérisque signale les huit extraits qui ont été édités

Le glossateur d'Autun connaît les explications transmises par *B* et/ou L_1 mais semble ignorer (ou écarte sciemment ?) toutes celles que *W* possède en commun avec ces mêmes manuscrits (thèmes 2.2 et 3.1). Le commentaire de Barcelone ne transmet pas les définitions discutées chez L_1 et *T* (thèmes 1.1 et 1.3) et qui pourtant se retrouvent dans l'œuvre de Jean par excellence : le *Periphyseon* (cf. le *florilegium* présent dans *W*). Jean aurait-il de lui-même supprimé ces passages de son commentaire sur Priscien ? Résumons la situation à l'aide du tableau 3 : le manuscrit d'Autun (*T*), n'a pour ainsi dire rien en commun avec les segments rapportés par Froumond (*W*), or *T* et *W* transmettent chacun de leur côté des portions présentes à la fois dans

35. J'insiste encore sur ce point pour ne pas perdre de vue les contraintes qui influent nécessairement sur la forme des emprunts à une source commune : sur L_1 il s'agit de brèves questions et solutions à vocation exégétique ; sur *T* ce sont des gloses marginales, presque entièrement rédigées en notes tironiennes ; enfin, *W* transmet des *Graeca*.
36. D'après les témoignages qui nous sont connus actuellement, car d'autres *marginalia* peuvent toujours être découverts, ce qui serait souhaitable.

L_1 et *B* : observez le comportement des témoins sur les thèmes 1, 1.1 et 1.3 face à 2.2, 3.1 et 4.2.

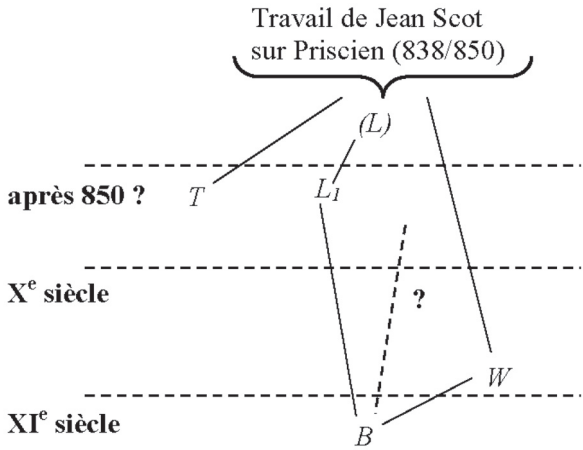
Tableau 3 – Concordances textuelles entre les manuscrits classés en fonction des huit thèmes sélectionnés

Manuscrits / *Thèmes*	*L*	L_1	*T*	W_α	*B*
1.	—	Ia	I	—	0b
1.1.	—	Ib	Va	—	—
1.3.	—	III	Vb	—	—
2.2.	—	Vb	—	I	I
3.1.	f.10r	VII	—	III	Va
3.3.	—	—	VI	—	Vc
4.1.	—	—	—	IIa	IIc
4.2.	f.10r	—	—	IIb	IId

Le schéma suivant ne doit pas être considéré comme un *stemma codicum* à proprement parler, mais comme une tentative pour illustrer graphiquement les relations observées entre les thèmes des tableaux 2 et 3 selon une perspective diachronique [37]. Cette perspective suggère que le commentaire transmis par *B* présente une plus grande affinité avec le témoin le plus proche de lui, chronologiquement parlant (*W*) et qu'il occupe une place beaucoup plus périphérique par rapport au travail de Jean Scot. Toutefois, certains thèmes à l'érigénisme indiscutable (3.1 et 4.2) sont à la fois communs aux manuscrits *W B* et présents sous forme de gloses marginales chez *L*, nonobstant le défaut de témoignage de L_1 (4.2 l'*interpretatio* du terme *ennoia*). Ainsi la relation que *W* entretient avec *B* est-elle gage d'une fiabilité suffisante pour nous autoriser à considérer que le thème 4.1 remonte bien à Jean Scot, bien qu'il ne trouve pas de parallèle chez *L* et *T* ? Je penche pour répondre affirmativement. De la même manière, le thème 3.3 exploité par *T* garantit l'ancienneté du texte transmis par *B* dans ses grandes lignes, mais sans que l'on puisse dire qui de *T* ou de *B* a remanié certaines formulations.

37. Il ne faut donc pas se méprendre sur les relations qu'ont L_1 et *W* envers *B*, elles ne signifient absolument pas que *B* a une parenté textuelle directe avec ces manuscrits, mais que les thèmes exploités dans L_1 et *W* se trouvent mieux représentés dans *B* que ceux de *T* (nombre de thèmes chez *W* en commun avec *B* : 4 / 8 ; chez L_1 : 3 / 8 ; chez T : 2 / 8). De même, la relation *W* / *B* est plus serrée encore, à cause de la présence de l'extrait du *de uerbo* chez *W* ; voir l'édition donnée dans l'annexe III.

Schéma – Perspective diachronique



3. SYNTHÈSE

Il serait malvenu d'être trop assertif tant les éléments hypothétiques du dossier incitent à une extrême prudence, toutefois, au terme de ce sondage, le contenu érigénien du commentaire de Barcelone ne peut être mis en doute. Grâce au cumul des témoignages de *K* [38], *C*, *N* et *W*, il est patent que Jean Scot a travaillé sur le grec de Priscien. Si les mentions d'un *liber grecus Iohannis* rencontrées sur *K* et d'un *liber Iohannis* sur *C*, font référence à un même ouvrage, et si l'on accepte que celui-ci ne soit ni la *Defloratio de Macrobio Iohannis*, ni une grammaire glosée de Priscien ayant hypothétiquement appartenue à Jean Scot, nous sommes obligés de postuler l'existence d'un « livre de grec » attribué à Jean par ses contemporains (?) et dans lequel figurait un recueil de *Graeca Prisciani* [39]. Or, c'est précisément à la suite des

38. Karlsruhe, Badische Landesbibliothek, Reichenauer pergam. Aug. CXXXII ; voir Passalacqua, 1978, n° 240.
39. Ce recueil enchâssé parmi d'autres *varia* grecs, aurait servi de modèle aux *Graeca Presciani* de Martin (*N*), qui seraient une version abrégée et concise à la manière d'un glossaire (lemmes d'un mot et gloses courtes). Plus tard, dans le manuscrit de Vienne, si toutefois *N* et *W* puisent bien à cette même source, Froumond nous en a conservé peut-être une copie partielle, mais probablement plus fidèle à certains égards que celle de *N* en raison de sa forme : extraits du texte de Priscien plus amples et gloses plus conséquentes et variées. De son côté, les glossateur de *C* et *K*

Graeca Prisciani que *W* transmet le début du commentaire sur le *de uerbo* (voir annexe III). Non seulement il existe une concordance textuelle, mais le texte de *W* est meilleur que celui de *B* [40]. Enfin, on peut ajouter que parmi nos indices, l'emploi des formules *et reliqua* chez *W* à la fin de l'extrait à propos du verbe et des deux *et cetera* rencontrés chez *T* laissent supposer qu'un commentaire plus étendu sur Priscien a bel et bien circulé, peut-être conjointement aux *Graeca*. Le contexte irlandais, ou du moins la forte influence irlandaise présente chez la plupart des témoins [41] ajoute encore du poids à l'influence de Jean Scot décelée à juste titre dans le commentaire de Barcelone par A. Luhtala. Malgré tout, en m'appuyant sur les éléments exposés ici, j'émets quelques réserves quant à attribuer l'intégralité du commentaire à Jean Scot dont le manuscrit *B* est l'unique témoin connu à ce jour. En effet, le texte du commentaire de Barcelone pourrait avoir subi un certain niveau d'ajustement. J'utilise le conditionnel par égard à la nature spécifique des sources utilisées : ces *marginalia* qui elles aussi ont subi abrégements et autres manipulations. Dans l'introduction, j'ai insisté sur le caractère erratique de la transmission des commentaires, et puisque notre matériel confirme ce comportement et que l'érigénisme général est indiscutable, nous nous trouvons dans une position où nous ne pouvons ni exclure que *B* transmette une seconde recension d'un commentaire original, ni qu'il soit le produit d'une réécriture exécutée par un maître postérieur à une date qu'il est actuellement impossible de préciser [42]. Nous ne pouvons toutefois pas penser que ce texte soit resté stable dans sa transmission anonyme.

aurait eu accès au recueil complet qu'ils mentionnent explicitement comme source (annexe II). Voir une autre hypothèse émise par Conduché, 2009.

40. Les variantes tiennent à peu de choses (les chiffres font références aux lignes dans l'annexe III) : modification de ordre des mots (2, 4, 12) ; du mode verbal (2, 7) ; de la personne du verbe (3) ; « i » mis pour « e » ou l'inverse (4, 6) ; les plus notables pour le sens: enumerationem *W* innu- *B* (3) ; quae *W* quia *B* (5) ; sed *W* sic *B* (10) ; omision d'une lettre par Froumond <o>ratio (12) ; substantiarum *W* (16).
41. Que ce soit par les écritures insulaires chez certains (*LK*), ou les sources chez d'autres, voir *supra* n. 10.
42. Plusieurs points sont à distinguer. D'un côté, la date de la compilation du « livre de grec de Jean » et de l'autre celle de la composition de l'hypothétique commentaire sur Priscien de Jean. La date la plus basse (838) est donnée par la souscription que Dubthach a écrite à la fin de la *Periegesis* qui précède l'*Ars* conservée à Leyde (*L*). Bien qu'il soit impossible de dater directement l'intervention de i[1] sur ce manuscrit dont il est le troisième glossateur, la logique voudrait que la compilation des *Graeca* soit antérieure ou contemporaine au travail de correction sur *L*. Or, puisque certaines gloses laissent penser que Jean a étudié Priscien avant de s'atteler à ses *Annotationes in Martianum,* nous pouvons envisager raisonnablement que les *Graeca* tirés de Priscien dans le cercle de Jean ont été produits après 838 et avant 847/850, date de composition proposée pour les *Annotationes*.

Jean n'a peut-être laissé que des notes datant du début de sa carrière, des *marginalia* à des degrés d'aboutissement plus ou moins avancés, qui aurait été remaniés ensuite, mais quoi qu'il en soit, tous ces matériaux (sous forme de « set of glosses ») nous permettent d'explorer sur le vif une nouvelle facette de l'enseignement de ce grand maître.

Annexe I

Le manuscrit Wien, Österreichische Nationalbibliothek 114 *(W)*

La description sommaire du contenu proposée ici complète celle que Franz Unterkircher a donnée en 1986 dans un article dédié à ce manuscrit [43]. Il se compose de trois parties codicologiques distinctes (A, B, C), dont je ne décris ici que la partie A.

1. 3r1-9r14 **Graeca Prisciani** (= W_{α}). Ils comprennent des *excerpta* de Priscien accompagnés de gloses qui couvrent les livres 1 à 14 (*GL* 2, 5.1-*GL* 3, 51.5).

— *Phylosophy amatores sapientie… POMH fortis. uides enim, et cetera.*

2. 9r15-9v5 **Extrait du commentaire attribué à Jean Scot** (manuscrit *B*)**,** à propos du chapitre *De uerbo* de Priscien (269, 2 *sq*.). Voir annexe III.

— *<P>rimum querendum est qualis sit ista oratio diffinitiua… significans substantiae actum uel passionem et reliqua.*

3. 9v6-10v11 **Lexique non alphabétisé.** Il s'agit d'une compilation de mots grecs écrits en caractères latins, pour partie en rapport avec la grammaire et la rhétorique (plusieurs sources non identifiées).

— *<Ka>ta to (rato* cod*.) <para>siopomenos (-on) (*κατὰ τὸ παρασιωπώμενον *legend.) est modus uel figura… Calor : seductor.*

4. 10v12-12r13 **Court florilège du *Periphyseon***. Second témoin connu de ces extraits (le premier étant, Paris, BnF, lat. 13953, fol. 45ra-46vb, édité partiellement par J. Marenbon, 1981, p. 271-272).

— *<I>pse namque essentia est omnium… Energia : hoc est essentia, uirtus, operatio naturalis.*

5. **Gloses** (tirées d'œuvres diverses dont le *Periphys*. de Jean Scot, 5c)

43. Unterkircher, 1986, p. 27-51, où l'auteur actualise les précédentes descriptions de *Tab. Codd. Vind.* et Sievers – Steinmeyer, 1882 ; je propose un nouveau découpage.

5a 12r13-24 — ***Nital*** *: uanitas…* ***Bernaculus*** (*Gen*. 15, 3) *a « be » et « re » et « natus » componitur… bonus hereditarius natus* [44].

5b 12r13-12v5 — ***Peripathetici*** *deambulatores… specialia officia hominum sunt vi: sectare… concumbere, dormire.*

5c 12v5-12v18 — *Vtrum* ***OYCIA****… Oycia grece, latine substantia, uel essentia, hoc est Deus* (< Periphyseon, I, p. 146, 19-30).

6. 12v19-12v34 **Deux séries de *Glossae collectae* de mots grecs latinisés** *(partim ex isidoro et Iuvenale)*

— *Xenodochium est locus uenerabilis… aluntur* [45]

— *A pologeticum… Forire est ventrem de onerate.*

7. 13r **Alphabet grec.** Comprend le nom des lettres (en alphabet latin) ; elles sont accompagnées de leur valeur numérique et du noms des chiffres (en grec) sous forme de tableau (éd. Krause, 1956, p. 9-10). En bas du folio, une ligne sur les correspondance entre les diphthongues. Enfin, sur le côté, une brêve notule sur les articles.

— *a A Alpha I MIA… NIA ΧΙΛΕ MIP(ias).*

— *Hic, haec hoc quando sola sunt uicem nominis habent, quando uero nominibus iunguntur et participiis articuli uocantur.*

8. 13v-15v **Déclinaisons et lexique grec** (éd. Krause, 1956, p. 10-15) [46]

— *ARTICVLI GRECI GENERIS MASCVLINI. o hic… KAI TON EYTYKO.*

9. 16r **Interrogation. Remaniement de l'*institutio de nom. pron. et uerbo* de Priscien,** mis sous forme d'interrogation directe à propos des cinq déclinaisons latines (<Prisc. *De nom. pr. uerb.*, éd. Passalacqua 1999[2]), probablement par le biais de l'*ars Bernensis* (Bern, Burgerbibliothek 123, *saec*. IX[1/2], Fleury, rédigé à Bobbio au VIII[e] siècle, cf. 91, 23 ; 99, 19 *inde Priscianus dicit* ; 107, 17 ; 130, 16) ; voir Holtz, 1995.

— *Prima declinatio quot terminales litteras habet ? Duas. Quas ?… Quae est agnitio primae declinationis ?… datiuus et ablatiuus in bus.*

44. *Cf. Gl. div. hist.* pour une glose différente : *domigena*, estampillée IOH sur *bernaculus* (*vern-*) ; cf. Hagen, *GL* 8, p. CXXXX : manuscrit Bern, Burgerbibliothek 258, f. 17r, tiré de Cassiod. *orth. GL* 7, 176, 7 = Martyr. *de b muta et u uocali GL* 7, 176, 5-6.
45. Tiré de la *Collection capitularium* d'Ansegise de 827 (éd. Schmitz, *MGH, Capit. Reg. Franc. Nova series* I, Hannover, 1996, p. 552). Voir Ottaviano, 2009, p. 310-311.
46. Voir Förstel, 2007, p. 50-52.

10. 16v

Extrait de métrique latine. Schémas métriques et définitions de mots grecs en rapport à la versification. Six pièces peuvent se distinguer :

a — *Aequa diuisio est ubi arsis et thesis… quantum thesis et dimidium tanti.*

B — *Pyrrichius a pyrro (*Iul. Tol. 63.251*) uel ab igne… ut fescenninius* (gloses + < Iul. Tol. ? <Don. mai. 607.9-608.20).

c — *Solutio est pro una longa… dupla duo et quattuor.*

d — *Cesurae uersuum sunt quattuor.* INCIPIT DE CESURIS.… *iudico sunt omissae* (= *frg. Weiss. de caes. GL* 6, 645.25-35).

E — *Catalecticos dicunt… sylaba crescit* (<Prisc. *part*. 46,12-22, éd. Passalacqua, 1999).

f — *Plena est oratio. x. cathegoriarum. Augustinus, magnus orator, filius illius stans in templo hodie… est prima oycia hic nouem accidentibus subiacens (partim* < Isid*. Etym*., 2, 26, 11 plena enim sententia de his ita est…*)*.

g — (noms des ponctuations) *Colon… Peryodos : clausula: siue circuitus (cf.* Isid*., Etym*., 1, 20 de posituris*)*.

Annexe II

Témoignages qui mentionnent un *liber (grecus) Iohannis* dans le contexte de l'étude de Priscien. Les leçons du manuscrit *N* sont données d'après Miller, 1880.

a. Prisc. VIII.10 (*GL* 2, 376.9) … nisi poetica conformatio, id est προσωποποιΐα

C 74v /<</	In libro Iohannis : grece ΖΩΗ uita ; ΠΩΥΩ facio ; ΑCΟΝΖΟΠΟΥΕ[Ι]Ω formo uel uiuifico. (…) **ΠΡΟCΟΠΕΙΑ** formatio (…)
N (Mill. p. 140)	ΠΟΥΩ : id est facio, inde poema, id est factura. **ΠΡΟCΟΠΕΙΑ**, id est conformatio. ΠΡΟCΟΠΟΠΟΗΜΑ, id est personae factura. ΖΩΗ : id est uita. ΠΟΥΩ : id est facio, inde ΠΑΡΑ CΟΝΖΩ ΕΙΩ id est formo, uiuifico.
W_α *om.*	(*cf.* W_β *fol. 12r* : ZO uiuo, ZOE uita.)

b. Prisc. VIII.13 (*GL* 2, 378, 11) quam Graeci αὐτοπάθειαν uocant

C 75r /*marg. sup.*/	In libro Iohannis : ΠΑΘΙΑ : passio, aythy sui, ΙΔΙΩΠΑΘΙΑ sui passio, id est sua propria passio.
N (Mill. p. 140)	ΠΑΘΙΑ : passio. ΑΥΤΟΥ sui, inde ΙΔΙΟΠΑΘΙΑ id est sui passio.
W_α 7v	**quam greci** AY.TY.\ sui / ΦΑΤΙΑΜ\ passionem /.

c. Prisc. VII.71 (*GL* 2, 349, 1) nisi si dicamus hellenismo usum esse poetam

Thes. II, 227 [47]	*ongrecdacht* de libro greco Ioh(annis).
N (Mill. p. 139)	ΗΛΛΕΝΙCΜΟ id est grecis<m>o[48] ; ΗΛΛΕΝ grecus.
W_α 7v	ΗΛΛΕΝ\ est grecus /. ΕΛΛΕΝΙCΜΟ\ grecismo/.

47. Sur Karlsruhe, Badische Landesbibliothek, Reichenauer Pergam. Aug. CXXXII, f. 54a (= *K)*
48. grecismo *scripsi* : greciso *cod*.? grecisso *Miller*.

Annexe III

Collation du début du commentaire de *B* avec *W*.

Les leçons de *B* sont données d'après l'édition Luhtala, 2000a, p. 164-165 ; les corrections qu'elle a apportées sont signalées « Luht. » dans l'apparat.

/*W* 9r/ (…) (fin des *Graeca Prisciani*)

<VERBUM EST PARS ORATIONIS (*GL* 2, 269.2 *sqq.*) >

<P>rimum querendum est qualis sit ista oratio diffinitiua. Qualis diffinitio ? Descriptionalis. Unde scis ? Quia non per partes substantiales, sed per accidentium enumerationem currit. Sic enim omnis diffinitio per naturales currens partes dicitur usiades, id est substantialis, sic illa diffinitio, quae per accidentium enumerationem descendit, descriptionalis proprie dicitur. Sed querendum est ob quam causam non substantialiter uerbum diffiniuit, sed descriptionaliter. — Sic respondendum : ideo uerbum non substantialiter diffinitum, quia uerbum non est substantia, sed accidens substantię. Omne igitur quod naturaliter substantia non est, substantialiter diffiniri nec potest, nec necesse est. Omnis enim oratio cum suis partibus in subiecto animo perspicue habitare intelligitur, sed tamen quodam modo substantia dicitur, quia, quamuis in subiecto homine est, tamen quasi subiectum aliquod suis accidentibus subicitur, et ideo illa per accidentia diffinitur. Est enim <o>ratio mentis conceptio ad res significandas. Unde possumus naturaliter diffinire singulas partes orationis. Verbi gratia nomen sic /9v/ diffinire possumus : nomen est mentis conceptio ad significandas rerum substantias. Similiter uerbum est mentis conceptio ad significandos actus uel passiones substantiarum. Est igitur uerbum quasi in medio positum inter uocem, quae sonat exterius in ore et motum creaturę ab actu uel passione positum. Inde conficitur uerbum esse quandam animi conceptionem significans substantiae actum uel passionem et reliqua.

1 *W om.* : incipit de uerbo uerbum est pars orationis *B* || **2** rimum *W prim. litt. deest* || qualis – diffinitiua *W* : ista oratio qualis est definitiua est *B* || **3** diffinitio *W* : defi- *B* || scis *W* : scimus *B* || **4** sed *W Luht.* : sicut *B* || enumerationem *W* : innu- *B* || sic *W* : sicut *B* || **5** currens partes *W* : pa- cu- *B* || dicitur usiades *W* : usiadis dicitur *B* || **6** diffinitio *W Luht.* : diffitio *B* || quae *W p. c.* (ae *add. s. l.* : q *W a. c.*) : quia *B* || **7** enumerationem *W* : innu-

B || sed *W Luht*. : sicut *B* || **9** diffiniuit *W* : defi- *B* || sed *W Luht*. : sicut *B* || **10** diffinitum *W* : -iuit *B* || sed *W Luht*. : sicut *B* || **14** sed *W* : sic *B* || **16** illa per *W* : per illa *B* || **17** oratio *scripsi cum B* : ratio *W* || **21** significandos *W* : -das *B* || passiones *W Luht.* : -is *B* || substantiarum *W* : -tiae *Luht.* -tias *B*.

Vox, *sensus*, *intellectus* chez Jean Scot Érigène.
Pour une focalisation des sources possibles du débat theologico-grammatical au XI^e siècle

Ernesto Sergio Mainoldi
Université de Perugia

La recherche des antécédents des disputes théologiques et des problématiques philosophiques qui ont été débattues durant le XI^e siècle a souvent abouti à voir dans Jean Scot leur possible inspirateur, se targuant d'identifier sa pensée derrière certaines positions, soit en raison d'assonances doctrinales soit en raison de coïncidences textuelles ou pseudo-épigraphiques. Le cas le plus éclatant est certainement celui de la dispute sur l'eucharistie, qui a vu s'opposer Lanfranc de Pavie et Bérenger de Tours : c'est la fausse attribution au maître irlandais du traité *De corpore et sanguine domini*, en réalité dû à la plume de Ratramne de Corbie, utilisé par Bérenger pour soutenir sa doctrine symboliste du sacrement, qui a associé l'Érigène à la condamnation pour hérésie au concile de Vercelli en 1050. Si la confrontation textuelle a réussi à démontrer la fausseté de cette attribution, et par suite à exclure de la querelle eucharistique toute référence au nom de Jean Scot, la quête des sources doctrinales des nouveaux parcours de la spéculation au XI^e siècle a maintes fois soupçonné la présence cachée de l'Irlandais sous les élaborations réalisées en cette période, qui est décisive pour le développement de la pensée du Moyen Âge latin. On a encore récemment évoqué, par exemple, le réalisme ontologique et dialectique de Jean Scot comme source des positions réalistes de Guillaume de Champeaux [1], de même

1. Cf. Erismann, 2002a, p. 7-37.

que, il y a déjà un siècle, on avait même pensé que le « Iohannes » que l'*Historia Francica* indiquait comme le maître de Roscelin de Compiègne pouvait être identifié avec l'Érigène lui-même [2] : si, dans le premier cas, il faut souligner l'intérêt de l'hypothèse, qui, on espère, pourra trouver un jour des confirmations textuelles, dans le second cas l'identification est maintenant démontrée comme intenable, à la lumière des recherches les plus récentes [3].

Si l'état actuel des connaissances relatives à l'influence érigénienne dans le domaine logico-grammatical est encore marqué par des hypothèses à ce jour non vérifiées, en même temps l'œuvre de Jean Scot mérite aujourd'hui des éclaircissement nouveaux – en particulier pour ce qui est de l'intérêt du maître irlandais pour la grammaire –, en raison de l'enrichissement du corpus textuel érigénien par des œuvres récemment publiées et de nouvelles attributions, telles que les *Glossae diuinae historiae* ou le commentaire aux *Institutiones grammaticae* du grammairien Priscien [4] identifié par Anneli Luhtala et Paul Dutton [5], sans oublier l'achèvement de l'édition critique du *Periphyseon* par Édouard Jeauneau [6]. Du fait que l'enseignement grammatical de Priscien a connu une considérable diffusion dans les écoles des XI^e^ et XII^e^ siècles qui furent les promotrices du renouvellement des études logico-linguistiques, et par la suite devait jouer un rôle aussi dans l'évolution de la méthode théologique, il faut d'abord évaluer les éléments propres à la théorie de la grammaire et du langage chez Jean Scot pour vérifier la possibilité d'un lien doctrinal – même s'il n'est pas textuel – avec les écoles qui ont promu la renaissance de Priscien aux XI^e^ et XII^e^ siècles.

Les *Institutiones* de Priscien semblent avoir connu une diffusion dans les écoles continentales seulement au IX^e^ siècle, dans le contexte de la renaissance carolingienne. Il est possible, par contre, de retrouver une tradition insulaire (irlandaise et anglaise) d'enseignement de la grammaire fondée sur le texte priscianique dès le VII^e^ siècle. L'introduction de Priscien comme texte de base de l'enseignement grammatical dans les écoles continentales est due à Alcuin, le maître qui a établi le principal lien entre l'école insulaire alto-médiévale et le renouvellement des études sur le continent au début de l'époque carolingienne. Les soixante et onze manuscrits de Priscien remontant

2. Cf. Mandonnet, 1897, p. 383-394.
3. Cf. Mews, 1999a, p. 4-33.
4. *Prisciani Grammatici Caesarensis*, 1961.
5. Dutton – Luhtala, 1994 ; Luhtala, 2000a ; Dutton, 1992.
6. Iohannes Scottus Eriugena, 1996-2003.

au IXe siècle qui ont étés conservés jusqu'à aujourd'hui attestent une présence diffuse de ce traité dans les écoles continentales. Parmi ces manuscrits six en particulier retiennent notre attention, du fait qu'ils présentent des traces, sous forme de gloses, de l'enseignement irlandais :

1. Sankt Gallen, Stiftsbibliothek 904 (Passalacqua, 1978, n. 592) [7], IX, 240 p. sur 2 col. En minuscule irlandaise avec gloses en latin et haut-irlandais. Copié dans un monastère irlandais au début du IXe siècle [8] ;
2. Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, BPL 67 (Passalacqua, 1978, n. 270), copié par l'irlandais Dubthach en 838. Ce manuscrit a appartenu à Jean Scot, comme le montre la graphie (i^1) de certaines des gloses au texte de Priscien [9] ;
3. Karlsruhe, Badische Landesbibliothek, Aug. 132 (Passalacqua, 1978, n. 240) ; en minuscule irlandaise avec gloses en graphie haut-irlandaise. Copié entre 836 et 855 à Laon ou à Soissons ;
4. Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 10290 (Passalacqua, 1978, n. 531). Minuscule caroline avec influences insulaires. Gloses en latin, irlandais, breton, gaulois ;
5. Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 10289 (Passalacqua, 1978, n. 530). Minuscule caroline. Gloses latines et bretonnes ;
6. Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 7496 (Passalacqua, 1978, n. 488). Minuscule caroline. Avec gloses et corrections du texte, remontant probablement à Heiric d'Auxerre.

L'enseignement de Priscien à l'époque carolingienne est bien attesté, autrement que par les manuscrits, par les références faites par les auteurs et les citations dans les textes. Plusieurs auteurs montrent avoir reçu son enseignement ou invoquent son autorité : parmi eux on compte – pour ne citer que les noms les plus connus – Alcuin [10], Benoît d'Aniane (*De concordia regularum*), Agobard de Lyon, Dungal de Saint-Denis, Chrétien de Stavelot [11], Hraban Maur, qui compila un abrégé des *Istitutiones* [12], Angélome de Luxeuil, Haymon

7. Dans le catalogue de Passalacqua, 1978, on donne la description de 804 manuscrits de Priscien, dont 24 perdus.
8. Cf. Hofman, 1996.
9. Cf. Dutton, 1992.
10. Alcuin avait rédigé un commentaire à Priscien sous forme d'extraits : cf. O'Donnell, 1976 ; Holtz, 2000.
11. Christianus Druthmarus grammaticus, moine à Corbie – monastère qui comptait au IXe siècle une forte présence irlandaise – cite Priscien dans son *Expositio in Matheum*.
12. Hrabanus Maurus (1627).

d'Halberstadt, Godescalc d'Orbais (dans la *Confessio Prolixior*) [13], Loup de Ferrières, qui le cite quatre fois dans ses lettres [14], Hincmar de Reims (deux citations dans *De una et non trina deitate*) [15]. Ces témoignages corroborent les données codicologiques, en nous restituant un cadre dans lequel les *Institutiones* de Priscien se voient confirmées dans les écoles carolingiennes comme manuel pour l'enseignement de la grammaire à côté de l'*Ars* de Donat [16].

Parallèlement à ces remarques il faut envisager la possibilité que la contribution du traité de Priscien à la réflexion théologique et philosophique à l'époque carolingienne ne soit pas la conséquence immédiate de l'intérêt scolaire pour les règles de grammaire décrites dans les *Institutiones*. En effet les manuscrits d'origine irlandaise cités plus haut sont les témoins d'un intérêt purement scolaire pour la grammaire et ne montrent aucune trace de développements spéculatifs. On dira la même chose des auteurs énumérés plus haut, chez lesquels l'intérêt pour la grammaire est principalement d'ordre didactique, en faisant une exception partielle pour Alcuin, qui s'intéressa aux liens interdisciplinaires entre grammaire et dialectique [17]. C'est seulement avec la troisième génération carolingienne qu'on assiste à un développement du rôle de la grammaire dans le contexte des problématiques interprétatives théologiques, en particulier chez les quatre grands protagonistes des débats qui eurent lieu au temps de Charles le Chauve : Hincmar de Reims, Godescalc d'Orbais, Sedulius de Liège et Jean Scot [18].

13. Godeschalcus Orbacensis (1852), *PL* 358A ; Godeschalcus Orbacensis (1945).
14. Lupus Ferrariensis (1927-1935), I, p. 74, 76, 80, 108. Loup cite le texte selon la version que l'éditeur des *Institutiones* priscieniennes, Martin Hertz, a identifié comme *recensio scottica*.
15. *PL* 125, col. 528D-529A.
16. Louis Holtz a montré que les commentateurs de Donat utilisaient parfois l'enseignement de Priscien pour expliquer les pages du grammairien romain : cf. Holtz, 1981.
17. Cf. Luhtala, 2000a, p. 117.
18. Louis Holtz a indiqué des critères pour reconnaître les nouveautés didactiques et doctrinales de l'enseignement grammatical durant l'époque de Charles le Chauve dans les points suivantes : 1. « Ouverture de la grammaire à une réflexion beaucoup plus large que précédemment puisqu'elle a tendance à embrasser maintenant l'ensemble des matières qui lui sont traditionnellement assignées par la pédagogie antique » ; 2. « Découverte de la grammaire grecque » ; 3. « Liens plus étroits entre grammaire et autres disciplines » (Holtz, 1989, p. 154). Dans tous ces domaines Priscien a certainement joué un rôle influent, toutefois pour en évaluer pleinement le poids il est nécessaire d'analyser le contexte spéculatif dans lequel sa réception s'est concrétisée.

La récente identification par Anneli Luhtala et Paul Dutton d'un commentaire aux seize premiers livres des *Institutiones* assignable à l'enseignement de Jean Scot [19], s'il n'est pas directement un produit de sa plume, semblerait confirmer que le maître palatin ait développé dans le contexte de son enseignement des arts libéraux une réflexion sur la grammaire, portant également sur le texte de Priscien, et ouverte à une interprétation spéculative. Le contenu du commentaire *In Priscianum* trouve d'ailleurs beaucoup de similitudes dans les œuvres de Jean Scot. Ce commentaire serait, de plus, avec le commentaire de Sedulius de Liège (Sedulius Scottus) [20], le seul commentaire systématique sur Priscien connu produit avant le XI^e^ siècle [21].

Sans prétendre affronter ici systématiquement le problème de l'authenticité de l'attribution à l'Érigène de ce commentaire, on peut toutefois avancer les observations suivantes :

1. Le terme *elimentorum* [fol. 258r] est écrit dans une graphie typiquement irlandaise et nous assure que le texte provient d'un milieu scolaire irlandais ; chez Jean Scot cette graphie est aussi attestée dans le *De praedestinatione* [22]. Dans le *Periphyseon* III, c'est Jean Scot lui-même (i^1), qui intervient sur le texte originel du manuscrit Reims, Bibl. mun. 875, en corrigeant *elaementorum* comme *elimentorum* (cf. *CCCM* 163, p. 186, versions I-II, r. 102) ;
2. À la fin du fol. 258r le texte attribue à Augustin le traité ambrosien *De paradiso*, dont on cite ici un passage bien connu de Jean Scot, à savoir l'interprétation anagogique de l'Eden biblique. Probablement l'antigraphe portait seulement l'initiale du nom de l'*auctoritas* cité (… *A⟨mbrosius⟩ in libro De paradiso*…), facilement reconnaissable pour ceux qui connaissaient l'enseignement érigénien, mais pas évident pour le copiste du manuscrit de Barcelone, qui a lu de façon erronée *Augustinus* derrière l'initiale *A*.

19. Ce commentaire a été attribué à Jean Scot parallèlement par Anneli Luhtala, qui en a découvert une copie dans le manuscrit Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Diversos y Collecciones, Ripoll 59 (remontant au XI^e^ siècle et d'origine catalane), et par Paul Dutton, qui avait supposé la paternité érigénienne des notes sur Priscien dans le manuscrit Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, BPL 67 ; Cf. *supra*, notes 5 et 9.
20. Sedulius Scottus, 1977.
21. Cf. Luhtala, 2000a, p. 16.
22. Cf. Iohannes Scottus Eriugena, *De praedestinatione liber*, ed. Mainoldi : *elimenta* (1) : p. 204 ; *elimentis* (2) : p. 36, 204 ; *elimentorum* (2) : p. 20, 204 ; *elimentum* (2) : p. 184, 204.

Ces cas particuliers attestent la possibilité que ce texte soit issu, si non de la plume même de l'Érigène, au moins de son milieu scolaire. Un autre élément remarquable corrobore cette interprétation : à la p. 160 de l'édition Luhtala on lit le mot *filiolitas*, qui est un néologisme érigénien [23]. On peut aussi remarquer que dans ce commentaire les argumentations qui ont plus de probabilité de descendre, directement ou non, de Jean Scot, rappellent en plusieurs points celles du *De praedestinatione*, en particulier dans la liaison entre *vox* et *lux*, *calor*, *ignis*, qui renforce l'hypothèse d'une datation autour des années cinquante du IXe siècle avancée par Paul Dutton [24].

Les commentaires grammaticaux transmis par les manuscrits Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, BPL 67 et Barcelona, Arxiu de la Corona d'Aragó, Diversos y Collecciones, Ripoll 59, s'ils ne constituent pas ce qui peut subsister d'un traité unifié sur Priscien écrit par Jean Scot, nous transmettent à l'évidence un savoir grammatical enrichi par la pensée philosophique de l'Érigène, et on peut donc l'étudier en relation avec la pensée de Jean Scot – ce qu'on pourra constater au vu des passages des œuvres érigéniennes qu'on prendra ici en considération, même si pour formuler un jugement définitif sur ce texte, il faudra attendre l'édition critique annoncée par Paul Dutton.

Quant à la possible influence de ces matériaux textuels sur les commentaires sur les *Institutiones grammaticae* de Priscien écrits au XIe siècle, Anneli Luhtala a déjà remarqué que le commentaire *in Priscianum* qu'elle a découvert et attribué à Jean Scot n'a pas été cité par les auteurs qui commentaient au XIe siècle ce manuel monumental [25]. En attendant que notre connaissance de l'influence textuelle de Jean Scot sur les commentateurs de Priscien se voit confirmée par de nouveaux indices – en positif ou en négatif –, il est toutefois possible de contribuer à cette recherche par une analyse des argumentations philosophico-grammaticales proposées par le maître palatin dans ses œuvres attestées et dans le commentaire qui lui est attribué. En particulier on cherchera ici à évaluer les notes épistémologiques qui émergent des manuscrit Barcelona, Ripoll 59 et Leiden, BPL 67, en les comparant avec ce que Jean Scot soutient ailleurs dans ses œuvres, dans le but de décrire les grandes lignes de la doctrine du langage développée par le penseur irlandais.

23. Cf. Mainoldi, 2004, p. 694 ; Dutton, 2005, p. 549-566.
24. Cf. Dutton, 1992, p. 43.
25. Cf. Luhtala, 2000a, p. 133.

La conception de la grammaire trouve une place particulière dans l'épistémologie érigénienne, ce qui nous permettra de formuler des hypothèses et de tracer des comparaisons entre la pensée philosophico-grammaticale de Jean Scot et les paradigmes épistémologiques qui allaient transformer les rapports entre théologie et philosophie au XI^e^ siècle.

Dans le commentaire *De uoce* du manuscrit Leiden, BPL 67, on lit :

> Quaeritur cur Priscianus uocem difiniuit, *cum difinitio uocis ad grammaticam non pertinet*. Ad hoc dicendum est : quia materies artis grammaticae uox est. Conuenit ergo ut ipsa materies primo diffiniatur, deinde quod ipsa materia formatur, discutiatur. Vnde scimus quod uox pertinet ad grammaticam ? Ex difinitione illius grammaticae. *Quomodo difinitur grammatica ? Est articulatae uocis custos et moderatrix disciplina*. Si ergo est grammatica articulatae uocis custos, uocem ad grammaticam pertinere nemo ambigit. Atque ideo primum difinita est uox, quae totius grammaticae generalis materies est. Quaeritur cur secundum philosophos non secundum grammaticos uocem diffiniuit. Ad hoc respondendum : *difinitio philosophorum est*. <…> *difinitio artis grammaticae non est*. <…> *Cum enim multa genera philosophorum sunt, ut sunt grammatici, rethorici, arithmetici, et caetera, ipsi philosophi, qui dialectici appellantur, soli difinire sciunt, caeteri nesciunt* (Dutton, 1992, p. 32-33).

L'Érigène donnera la même définition de la grammaire comme « *articulatae vocis custos et moderatrix disciplina* » en *PP* I, 475A. La source de cette définition est les *Soliloquia* d'Augustin, dans un passage particulier qui a une importance théorique de premier plan :

> « Disciplinarum veritas. Fabula quid. Quid sit grammatica » : *Est autem grammatica vocis articulatae custos et moderatrix disciplina* : cujus professionis necessitate cogitur humanae linguae omnia etiam figmenta colligere, quae memoriae litterisque mandata sunt, non ea falsa faciens, sed de his veram quamdam docens asserensque rationem. R. Recte sane : nihil nunc curo, utrum abs te ista bene definita atque distincta sint ; sed illud quaero, utrum hoc ita esse ipsa grammatica, an vero illa disciplina disputationis ostendat. A. *Non nego vim peritiamque definiendi, qua nunc ego ista separare conatus sum, disputatoriae arti tribui.*
> 20. R. Quid ipsa grammatica ? nonne si vera est, eo vera est quo disciplina est ? Disciplina enim a discendo dicta est : nemo autem quae didicit ac tenet, nescire dici potest ; et *nemo scit falsa. Omnis ergo vera est disciplina*. <…> 21. R. Responde nunc quae disciplina contineat definitionum, divisionum, partitionumque rationes. A. Jam superius dictum est haec disputandi regulis contineri. R. *Grammatica igitur eadem arte creata est, ut disciplina, et ut vera esset, quae est abs te superius a falsitate defensa*. Quod non de una grammatica mihi licet concludere, sed prorsus *de omnibus disciplinis*. Nam dixisti, vereque dixisti, nullam disciplinam tibi occurrere, in qua non definiendi jus atque distribuendi idipsum, ut

> disciplina sit, fecerit. At, si eo verae sunt quo sunt disciplinae, negabitne quispiam, veritatem ipsam esse per quam omnes verae sunt disciplinae ? A. Prope est omnino ut assentiar : sed illud me movet, quod etiam rationem disputandi inter easdem disciplinas numeramus. Quare illam potius existimo esse veritatem, qua et ista ipsa ratio vera est (Augustinus Hipponensis, 1986 : *Soliloquia*, II, 11, 19).

La discussion augustinienne se signale non seulement comme source littéraire de la définition de Jean Scot, mais aussi comme source possible ayant inspiré la préoccupation érigénienne, exprimée aussi dans le *De uoce* du manuscrit de Leiden, de définir le statut épistémologique de la grammaire : pour Augustin le problème se situait autour de la capacité du langage humain de bâtir, en utilisant les ressources de la seule grammaire, des représentations irréelles telles que les *fabulae* de la mythologie païenne. Pour Jean Scot le problème est celui de comprendre les rapports entre la grammaire, la rhétorique et la dialectique, problème qui s'insère dans son souci de définir une épistémologie des arts libéraux.

Dans le commentaire transmis par le manuscrit Barcelona, Ripoll 59 la *vox* est présentée par l'auteur – qu'il soit de Jean Scot ou d'un de ses disciples – comme l'expression sensible de la parole, qui est audible dans le *sonus* ou visible dans la *littera* :

> Vox enim duobus sensibus accidere videtur, id est auditui et visui. Sed auditui per se atque ideo proprie ; visui autem non per se et ideo non proprie. Audimus enim vocem per ipsam vocem ; videmus vocem, sed per imaginem ipsius vocis (Luhtala, 2000a, p. 133, p. 143).
> Nihil enim aliud est littera nisi vox (Luhtala, 2000a, p. 145).

En exposant l'étymologie du mot *vox*, l'auteur l'explique en rapportant le rôle de la voix à un processus où la signification vocale ou littérale n'est que le dernier degré de la descente des contenus super-rationnels de l'intellect (définis comme *occultae animi conceptiones*) :

> De ethymologia nominis quod est « vox » nil aliud probabilius creditur quam ut a verbo Greco dirivetur, quod est ΦΩ, quod vertitur in Latinum verbum « illumino ». *Nam quemadmodum lux obscura omnia iilluminat atque appetit, sic humana vox, quae litterata vel articulata dicitur, occultas animi conceptiones in noticiam adducit certisque litterarum ac syllabarum*, verborum quoque et sententiarum, rationabilibus motibus discernit. Quid ergo mirumm si a verbo ΦΩ vox dirivetur, cum a verbo NEMΩ, quod est « distribuo », nomen dirivari *teste Prisciano* videamus. Nam et apud Grecos a verbo ΦΩ ΦΩΝΗ, id est vox, dirivatur, et dicitur ΦΩΝΗ, quasi ΦΩΣ ΝΟΥΣ, id est lux animi. Occultas animi, ut diximus, animi cogitatione veluti in lucem quandam cognitionis per instrumenta sensuum reserat (Luhtala, 2000a, p. 145).

On peut observer que le premier ΦΩ, dans ce texte, est rattaché à la racine de φωτίζω, «je resplendis, j'illumine » ; φῶ est subjonctif de φημί, «je dis » ; τὶ φῶ ? « que dirai-je ? ». On voit que dans ce passage l'auteur en appelle à l'autorité de Priscien pour corroborer son discours et non pas comme un point de départ pour une argumentation qui s'avère, en réalité, avoir des lignes déjà bien définies.

On peut donc rattacher ces considérations à la théorie de la nomination présente dans le même traité quelques pages après :

> Generalis autem subiect⟨i⟩o est omnium rerum in nominibus. Nulla enim *creatura* est quae possit *in noticiam humanam* pervenire sine nomine. Potes esse aut *proprio* aut appellativo. Atque ideo nulla creatura est quae non subiecta sit suae nominationi. Illa creatura aut corporalis est aut incorporalis (Luhtala, 2000a, p. 158).

Cette théorie de la *nominatio* montre d'importants parallélismes avec la gnoséologie érigénienne : en effet le problème de la nomination arrive chez Jean Scot à revêtir une dignité philosophique seulement en liaison avec la gnoséologie. La nomination est le moment où l'informelle *conceptio animi*, c'est-à-dire l'intellection, ou – si l'on préfère – la *noesis*, trouve dans le sens intérieur (*sensus interior*), c'est-à-dire dans la conscience, son vêtement formel, donnant naissance à la *noticia*. On peut d'ailleurs remarquer que la théorie érigénienne du langage se déroule comme une gnoséologie à rebours [26]. Il est possible que Jean Scot, en expliquant à ses élèves la théorie de la *nominatio* chez Priscien, ait eu en tête le problème de la nomination des animaux par Adam ainsi qu'il est narré dans la *Genèse*, argument qui fut d'ailleurs le sujet d'une leçon que le Jean Scot-*Nutritor* donna à l'Alumnus dans le quatrième livre du *Periphyseon* :

> « Formatis igitur dominus deus de humo cunctis animantibus terrae et universis uolatilibus caeli, adduxit ea ad Adam ut uideret quid uocaret ea ; omne autem quod uocauit Adam animae uiuentis, ipsum est nomen ejus [*Gen* 2, 19] ». « *Vt videret », inquit, hoc est ut intelligeret « quid vocaret* ». Si enim non intelligeret, quomodo recte uocare posset ? « Omne autem quod uocauit, ipsum est nomen », hoc est ipsa est notio animae uiuentis. NVT. Quid ergo mirum, si rerum notio, quam mens humana possidet, dum in ea creata est, ipsarum rerum quarum notio est substantia

26. Le même parcours, cette fois descendant, de la *noesis* à la signification, se lit, par exemple, au début du *Periphyseon* : « NVTRITOR : Saepe mihi cogitanti, diligentiusque quantum uires suppetunt inquirenti, rerum omnium, quae uel animo percipi possunt, uel intentionem eius superant, primam summamque diuisionem esse in ea quae sunt et in ea quae non sunt, horum omnium generale uocabulum occurrit, quod graece φύσις latine uero natura *uocitatur* » (Iohannes Scottus Eriugena, *Periphyseon* I, 1, *CCCM* 161, p. 3 ; 441A).

> intelligatur, ad similitudinem uidelicet mentis diuinae, in qua notio uniuersitatis conditae ipsius uniuersitatis incommutabilis substantia est. Et quemadmodum notionem omnium, quae in uniuersitate et intelliguntur et corporeo sensu percipiuntur substantiam dicimus eorum quae intellectui uel sensui succumbunt, ita etiam notionem differentiarum ac proprietatum naturaliumque accidentium ipsas differentias et proprietates et accidentia esse dicamus ? (Iohannes Scottus Eriugena, *Periphyseon* IV, *CCCM* 164, p. 41 ; 768C-769B).

Dans ces notes sur le rapport entre l'intellection et la signification vocale on peut distinguer une hiérarchie gnoséologique qui établit les limites du langage, qu'on trouve clairement expliqués dans le troisième livre du *Periphyseon* :

> Praedicta siquidem theoria uniformiter in omnibus rerum omnium principiis, in infinitum progredientibus, mentis obtutibus deiformiter arridet ubique, *siue in his quae et intelligi et nominari possunt*, siue in his quae solo intellectu percipiuntur significationibus tamen deficiunt, siue in his *quae nec intellectu comprehenduntur nec nominationibus exprimuntur* ; fugiunt enim omnem sensum omnemque mentis contuitum, nimia siquidem altitudinis suae claritate obscurantur. In ipso enim sunt, de quo Apostolus dixit : « Qui solus habet immortalitatem, et lucem habitat inaccessibilem » (Iohannes Scottus Eriugena, *Periphyseon* III, *CCCM* 163, p. 9 ; 623C-D).

L'hypergnoséologie à laquelle la théologie apophatique érigénienne aboutit nous laisse comprendre que pour Jean Scot la vérité théologique ne peut pas trouver son expression propre dans le langage humain.

Dans le *De praedestinatione*, œuvre qu'on peut supposer – comme on l'a déjà remarqué – avoir été écrite dans les mêmes années que le commentaire *in Priscianum*, selon la datation proposée par Paul Dutton [27], on voit la problématique du caractère linguistiquement indéfinissable de Dieu bien soulignée :

> Iam nunc textus principalis quęstionis exigit nos considerare *utrum proprie an abusiue* in sacris litteris et sanctę scripturę et sanctorum patrum dicatur deus praesciisse uel praedestinasse siue omnem uniuersitatem quam ipse condidit substantialiter, siue quicquid administrationis diuinę temporaliter apparet in illa, in his uidelicet quae ipse facit, non quae fieri sinit. *Vbi primo notandum, quoniam nihil digne de deo dicitur*, omnia poene siue nominum siue uerborum aliarumque orationis partium signa *proprie* de deo dici non posse. Quomodo enim *signa sensibilia*, id est corporibus adherentia, remotam illam omni sensu corporeo naturam ad liquidum significare possent, quę uix purgatissima mente attingitur omnem transcendens intellectum ? Eis tamen utitur humanę ratiocinationis post

27. Cf. Dutton, 1992, p. 43 (cf. *supra* n. 24).

> peccatum primi hominis laboriosa egestas, ut quodam modo credatur et innuatur copiosa conditoris sublimitas (Iohannes Scottus Eriugena, 2003, p. 88, 90 : *De praedestinatione*, IX, 2, 390B).

Plus bas, dans le même chapitre, on lit aussi que le langage humain, se fondant sur des signes sensibles, n'est pas capable de définir la nature apophatique de Dieu, du fait que la force de la signification se perd déjà dans le passage de l'intellection au discours. Seulement l'argument *e contrario* garde, dans la mesure du possible, la force (*vis*) de l'intellection, laquelle ne peut être proférée par les mots que par négation. L'effort de compréhension *e contrario* mène l'intelligence à l'intellection, c'est-à-dire aux « *conceptiones mentis* » :

> Restant ea [argumenta] quae contrarietatis loco sumuntur, quibus *tanta uis inest significandi*, ut quodam priuilegio excellentiae suae merito a grȩcis entimemata dicantur, hoc est *conceptiones mentis* [28]. Quamuis enim omne quod *uoce profertur prius mente concipiatur, non tamen omne quod mente concipitur eandem uim significationis, dum sensibus feruore infunditur*, habere uidetur. Sicut ergo argumentorum omnium fortissimum est illud quod sumitur a contrario, ita omnium signorum uocalium apertissimum est quod ducitur ab eodem contrarietatis loco [29], quorum quaedam absolute dicuntur, quędam coniuncte (Iohannes Scottus Eriugena, 2003, p. 92 : *De praedestinatione*, IX, 391B).

Les argumentations du théologien irlandais sur les possibilités du langage devaient trouver leur accomplissement naturel dans une épistémologie des arts du *trivium* occupée à définir les limites des arts de la parole.

Dans le *De praedestinatione,* la grammaire trouve un cadre épistémologique qu'on peut classer comme « conventionnaliste », tandis que la dialectique, pour Jean Scot, n'est pas définie dans ses règles par convention, mais reflète biunivoquement la structure ontologique de la création :

> Amplius si omnia uocum signa secundum naturam non sunt, sed *ex complacito hominum inuenta*, quid mirum si non ad illam naturam quae sola uere dicitur esse sufficiant exprimendam [30] ? Proinde signorum uerbalium quibus *humanę locutionis consuetudine* ad significandum ipsum deum aut eius administrationem in uniuersa creatura utitur diuina humanaque industria, quędam sunt quasi propria, quorum exempla sunt in uerbis quidem : sum, est, erat, esse, in nominibus uero : essentia, ueritas, uirtus, sapientia, scientia, destinatio, ceteraque huiusmodi, quę – quoniam in natura nostra quicquid primum optimumque sit significant, id est ipsam

28. Cf. Boethius (1864), *In Topica Ciceronis Commentaria*, V, *PL* 64, col. 1142D.
29. Cf. Martianus Capella, *De Nuptiis Mercurii et Philologiae*, IV, 360.
30. Cf. Boethius, *In De Interpretatione*, 2, éd. Meiser, I, 1, p. 22.

substantiam et eius optima, sine quibus immortalis esse non potest, accidentia – non absurde referuntur ad unum optimumque principium omnium bonorum, quod est deus ; quędam uero *aliena*, hoc est *translata*, quę tribus sedibus uenire solent, a similitudine uidelicet, a contrario, a differentia [31]. Primę sedis exempla sunt : Brachium domini cui reuelatum est ? [Is 53, 1] ; item : Manus tuę fecerunt me [Ps 118, 73 ; Iob 10, 8] ; similiter : Oculi domini super iustos et aures eius in preces eorum [Ps 30, 16] (Iohannes Scottus Eriugena, 2003, p. 90 : *De praedestinatione*, IX, 2, 390C-D).

L'explication « conventionnaliste » (« … *ex complacito hominum inuenta* ») de la nature des *signa vocum* – et donc de la grammaire – se retrouve précisée dans le cinquième livre du *Periphyseon*, dans le contexte d'une réflexion autour des relations épistémologiques entre les arts du *triuium* :

ALVM. <…> Veruntamen cum ex liberalibus disciplinis praefatas attraxeris argumentationes, cur grammaticam et rhetoricam praetermiseris non satis uideo.
NVT. Non unam ob causam praetermissas esse cognosce. Primum quidem quia ipsae duae artes ueluti quaedam *membra dialecticae* a multis philosophis non incongrue existimantur. Deinde breuitatis occasione. Postremo, quod non de rerum natura tractare uidentur, sed uel *de regulis humanae uocis, quam non secundum naturam sed secundum consuetudinem loquentium subsistere* Aristoteles [32] cum suis sectatoribus approbat, uel de causis atque personis specialibus, quod longe a natura rerum distat. Nam cum rhetorica de communibus locis qui ad naturam rerum pertinent tractare nititur non suas, sed dialecticae arripit partes. Hoc autem dico, non quod omnino grammatica et rhetorica suis ueluti principiis caruerint, cum una ex litera, altera ex ypothesi (hoc est, finita quaestione) incipiantet in easdem resoluantur (bene scribendi quidem scientia in literam, bene dicendi uero peritia in ypothesin), sed quod ualidioris uigoris sint ad probandas uel negandas quaestiones, quae de rerum incertarum inquisitionibus fiunt, argumenta ex natura rerum sumpta, quam ex humanis inuentionibus excogitata. *Humanis siquidem argumentationibus et bene scribendi et bene dicendi ars et facta et reperta est*.
ALVM. Cur itaque in numero liberalium disciplinarum computantur, si secundum naturam non sunt, sed secundum humana machinamenta ?
NVTR. Non aliam ob causam uideo, praeter quod matri artium, quae est dialectica, semper adhaereant. *Sunt enim veluti quaedam ipsius brachia* riuuliue ex ea manantes, uel certe instrumenta, quibus suas intelligibiles inventiones humanis usibus manifestat (Iohannes Scottus Eriugena, *Periphyseon* V, *CCCM* 165, p. 15-16 ; 869C-870B).

31. Cf. Martianus Capella, *De Nuptiis Mercurii et Philologiae*, IV, 359-360.
32. Marius Victorinus, *Ars grammatica*, I, 7 ; Anonymus ad Cuimnanum, *Expossitio Latinitatis*, Prol., *CCSL* 133D, p. 1 ; Alcuinus, *Grammatica* : « MAG. Grammatica est litteralis scientia, et est custos recte loquendi et scribendi ; quae constat natura, ratione, auctoritate, consuetudine » (*PL* 101, col. 857D).

Jean Scot conçoit donc une subordination au sein des arts du *triuium* : la dialectique, discipline *secundum naturam*, est la seule capable de donner des définitions véritables et donc de guider vers la vérité, tandis que la grammaire et la rhétorique, qui sont *secundum humana machinamenta*, tirent leur véridicité de leur participation à la dialectique, qui est définie comme *mater artium*. Des positions analogues sont soutenues dans le commentaire sur Priscien attribué à Jean Scot :

> Alia a professionibus, ut grammaticus. Professio est quae solo consensu multorum auctorum perficitur et quasi ad certam regulam deducitur. *Disciplina autem, quae generalis animi conceptio est, invenitur in ipsa animi natura*. Igitur professio *non natura sed arte*. Disciplina autem arte et natura esse demonstratur, ut est grammatica ex professione multorum auctorum formata, et ad certas regulas secundum proprietatem uniuscuiusque linguae redacta. Rethorica vero, et ceterae quae dicuntur liberales disciplinae, non solum auctoritate quasi quadam via ad certas regulas deducitur, sed etiam in ipsa natura invenitur. Eodem enim modo intelligitur veritas disciplinarum in omnibus linguis (Dutton – Luhtala, 1994, p. 161).

Dans ce passage on observe que les grammairiens arrivent à formuler des règles dans le domaine de leur discipline seulement à travers l'induction, tandis que la dialectique est fondée dans la nature même de l'intellect (« *invenitur in ipsa animi natura* »).

Tous ces textes nous montrent en premier lieu la plausibilité de l'hypothèse de paternité érigénienne du commentaire *in Priscianum* et en deuxième lieu l'uniformité de pensée du maître palatin autour du statut de la grammaire dans des œuvres écrites en différents moments de son activité spéculative ; ils montrent en particulier comment dès l'époque du *De praedestinatione* (851), il soutenait que la puissance de l'intellection au cours du processus de la *cognitio ueritatis* était limitée par la faiblesse des instruments de communication verbale. Ces témoignages textuels montrent que pour l'Érigène la possibilité de l'usage du langage pour exprimer verbalement les vérités logico-théologiques repose sur une conception symboliste du langage, où c'est la puissance d'intellection propre de ceux qui cherchent la Vérité qui trouve les mots adaptés à l'usage, lesquels ne peuvent, toutefois, jamais définir la vérité dans sa dimension originaire, voir apophatique.

À l'époque de l'enseignement grammatical sur lequel le commentaire *In Priscianum* nous renseigne, en supposant que la composition de ce commentaire ne doive pas être chronologiquement distant de la composition du *De praedestinatione*, Jean Scot soulignait le statut de la grammaire comme art incapable de conduire le discours théologique hors de la correcte application des règles de la *disputandi disciplina*,

c'est-à-dire de la dialectique, même si le langage, pour le maître irlandais, est un système artificiel de *signa uocis* capables d'exprimer les objets de la connaissance noétique, lesquels sont saisis au cours d'une compréhension anagogique intérieure. Le modèle de cette conception, symbolique et anagogique, du langage trouve une concordance dans le *De ecclesiastica hierarchia* I, 1 du ps.-Denys l'Aréopagite, que, selon certain indices, Jean connaissait déjà au temps du *De praedestinatione*, donc quelques années avant de le traduire intégralement en latin [33] :

Multimodas etiam uoces quibus deum suum rationalis anima significare *appetit unum atque idem innuere*, hoc est ipsam *ineffabilem creatoris essentiam*, quamuis nominum quaedam relatiue dicantur. Motus éténim *humani animi* quo principium sui repetit, gradatim *ascendere nititur*, ideoque iuxta modos ascensionis suae *signa uocis* inuenit quibus ea quae intus intelligit sensus secum conscendentium uel conscendere uolentium, *caritati* oboediens, erudit

(Iohannes Scottus Eriugena, 2003, p. 24 : *De praedestinatione*, III, 1, 365A)

Essentia enim nostrae hierarchiae est a deo tradita eloquia. Sanctissima autem eloquia haec dicimus quaecunque a diuinis nostris sacre perfectoribus in hagiographis nobis et theologicis donata sunt deltis, atqui et quaecumque ab ipsis sacris uiris immaterialiori doctrina et minore quodam modo iam caelesti hierarchia, *ex intellectu in intellectum*, per medium uerbum corporale quidem immaterialius tamen uero extra scripturam duces nostri *eruditi sunt*. Neque haec diuini summi sacerdotes in sacrificii commune non uelatis inuisibilibus sed in symbolis sacris tradiderunt. Est enim non omnis mundus, « neque omnium », ut eloquia aiunt, « scientia » [34]. Necessario igitur primi nostrae hierarchiae duces *ex superessentiali deitate* ipsi repleti diuino dono et in idipsum deinde praeire ex diuina bonitate missi sunt ipsi uero copiose *amantes* tamquam dii eorum *qui post se sunt* reductionis et deificationis *sensibilibus imaginibus* supercaelestia et uarietate et multitudine connexim, et in humanis diuina, et in materialibus immaterialia, et his quae sunt secundum nos superessentialia, scriptis suis et non scriptis doctrinis, secundum sacras nobis tradiderunt leges.

(Dionysius Areopagita, 1937-1950, p. 1095-1097 : *De ecclesiastica hierarchia* I, 1)

Dans les passages comparés ci-dessus, les médiateurs dont parle Denys (*duces*) sont identifiables, dans le texte de Jean Scot, avec l'*animus humanus*, qui est sujet de la connaissance intérieure, lequel enseigne (*erudit*) par les signes du langage (« *signa uocis* », équi-

33. Cf. Mainoldi, 2004, p. 696-697.
34. Cf. *I Cor* 8, 1.

valents aux « *sensibiles imagines* » dionysiennes) à ceux qui partagent le même parcours anagogique (« *secum conscendentium uel conscendere uolentium* » dans *De praedestinatione*, à comparer avec le « *qui post se sunt* » du texte dionysien), poussé par l'esprit d'amour pour le prochain (« *caritati oboediens* », cf. « *copiose amantes* » chez le ps.-Denys).

Jean Scot revient aussi sur la doctrine de la voix dans sa dernière oeuvre, l'*Homélie sur le prologue de Jean* :

> Vox spiritualis aquilae auditum pulsat ecclesiae. Exterior sensus transeuntem accipiat sonitum, interior animus manentem penetret intellectum. Vox altiuidi uolatilis, non aera corporeum uel aethera uel totius sensibilis mundi ambitum superuolitantis, sed omnem theoriam, ultra omnia quae sunt et quae non sunt, citiuolis intimae theologiae pennis clarissimae superaeque contemplationis obtutibus transcendentis (Iohannes Scottus Eriugena, 1969, p. 200-202 : *Omelia*, I).

Ici les problématiques grammaticales relatives à la voix laissent place à l'interprétation théologique de la voix comme manifestation du Verbe et du Verbe comme voix incréée du Père, laquelle manifeste Dieu avec les mots de la révélation (*ipse enarravit* dans l'Evangile de Jean, 1, 18) :

> Tria itaque credere et intelligere debemus : loquentem patrem, pronuntiantem uerbum ea quae efficiuntur per uerbum (Iohannes Scottus Eriugena, 1969, p. 236 : *Omelia*, I).
> Vt enim qui loquitur, dum loqui cessat, vox eius desinit et euanescit, sic caelestis pater : si verbum suum loqui cessauerit, effectus uerbi, hoc est, universitas condita non subsistet (Iohannes Scottus Eriugena, 1969, p. 288 : *Omelia*, I).

Le texte du quatrième évangile offre au théologien irlandais l'occasion de bâtir une exégèse fondée sur des métaphores grammaticales : en accomplissant, avec le baptême du Christ, la théophanie du Verbe incarné, Jean Baptiste est la voix qui appelle dans le désert, envoyée par le Verbe afin que le Verbe même soit manifesté par la voix, et que commence sa prédication dans le monde.

> *Fuit*, inquit. Non dixit simpliciter, « fuit missus a Deo » ; sed *fuit homo,* ut discerneret hominem solius humanitatis participem, qui praecurrit, ab homine diuinitate et humanitate coadunato et compacto, qui post eum uenit ; ut segregaret uocem transeuntem a uerbo semper et incommutabiliter manente ; ut insinuaret matutinam stellam in ortu regni caelorum apparentem et declararet solem iustitiae superuenientem. <…> *Homo* erat *missus***.** A quo ? A deo uerbo, quem praecurrit : Missio eius praecursio. Clamans praemittit uocem : « *Vox clamantis in deserto* », nuntius praeparat domini aduentum (Iohannes Scottus Eriugena, 1969, p. 276 : *Omelia*, I).

Nous pouvons donc, à ce point, retourner à la question de l'influence des doctrines érigéniennes relatives à la voix et à son épistémologie de la grammaire par rapport à la méthode théologique. Anneli Luhtala a vérifié que le commentaire érigénien sur Priscien n'a eu qu'une tradition (et on peut supposer une influence) chez ses contemporains, dont les manuscrits London, British Library, Harley 2674 et Paris, BnF, lat. 7505, nous donnent témoignage[35]. Selon Luhtala ce commentaire ne semble pas avoir été pris en considération par les compilateurs des commentaires sur Priscien du XI^e^/XII^e^ siècle [36]. Cette conclusion, même si elle n'est pas définitive, comme rien ne l'est d'ailleurs dans le domaine de la recherche textuelle, peut toutefois être lue en considérant les différences entre les paradigmes du savoir qui distinguent la dernière génération carolingienne – et Jean Scot en particulier – et les maîtres du XI^e^/XII^e^ siècle. On a vu comme l'intérêt de Jean Scot dans le domaine de la grammaire avait surtout pour but de définir les limites épistémologiques des possibilités de définition verbale des objets de la théologie. L'apophatisme érigénien a en effet pour fonction d'orienter vers une gnoséologie selon laquelle la vraie intelligence de la Foi ne peut qu'être une intellection qui dépasse toute possibilité de la parole humaine. L'ontologie érigénienne est à sa fois apophatique et enracinée dans la théologie négative, comme le démontre la citation dionysienne que Jean Scot aime à rappeler souvent dans ses œuvres : « *Esse omnium est super esse diuinitas* » [37], et le principe, souvent répété, selon lequel chaque discours à propos de l'*ousia* doit se borner à constater qu'elle est (*quia est*), et non à définir ce qu'elle est (*quid est*) [38]. La dialectique érigénienne est à la fois orientée vers une conception apophatiste de Dieu, ce qui explique également pourquoi Jean Scot place à la base du développement de son œuvre principale, le *Periphyseon*, dans le premier livre, une analyse étendue et détaillée sur l'impossibilité d'appliquer *in sensu proprio* les dix catégories aristotéliciennes à la notion de « Dieu » [39]. Pour Jean Scot les arts – et donc la dialectique – font partie de la *katartiké*, c'est-à-dire de la purification de l'intellect (selon la nomenclature dionysienne des

35. Cf. Luhtala, 2000a, p. 124.
36. Luhtala, 2000a, p. 133.
37. Cf. *Periphyseon* I, 443B ; III, 644B ; V, 903 C. La citation est tirée du *De caelesti hierarchia* du Pseudo-Denys, IV, 1 (Dionysius Areopagita, 1991, p. 20, 16-17).
38. Cf. *Periphyseon* I, 443C ; II, 551A ; III, 665D ; IV, 767D ; 771B.
39. Cf. *Periphyseon* I, 462D-483C.

degrés de l'ascension noétique) : elle doit conduire dans la direction correcte mais ne peut pas atteindre le sommet de la théologie.

L'apophatisme théologique de Jean Scot doit être compris à la lumière de son allégorisme exégétique. L'allégorie, fondée sur une conception symbolique du langage, permet au maître palatin de bâtir sa théologie sur une exégèse originelle de l'Ecriture, tandis que la méthode théologique des contemporaines de Jean Scot était basée sur la citation de chaînes de textes patristiques et sur l'exégèse littérale [40]. Même si Jean Scot a représenté un chapitre important de la période carolingienne et a pu influencer les générations ultérieures [41], son paradigme théologique et exégétique n'a pas réussi à s'affirmer durablement comme modèle de savoir et n'a donc pu contribuer à trouver – comme la dispute sur la prédestination le démontre bien – la nouvelle approche à la question du langage théologique dont les disputes intellectuelles de l'âge de Charles le Chauve montraient la nécessité.

La solution érigénienne, qui proposait une nouvelle épistémologie et une nouvelle conception du langage face aux problèmes théologiques, ne semblait d'ailleurs pas nécessaire dans un tableau caractérisé par une concordance du savoir théologique et du savoir des arts libéraux, où l'on réfléchissait aussi à l'unité politique assurée par la stabilité des dynasties impériales carolingienne et ottonienne. Mais quand, au XI^e^ siècle, le problème de la méthode théologique se mit à éclater, avec une recrudescence des vieilles polémiques et une prolifération de nouvelles questions, la réponse ne pouvait plus – comme à l'époque carolingienne – être trouvée dans l'autorité des Pères, ni dans la concorde qui, au temps des rois carolingiens et ottoniens s'était trouvée garantie par la force de l'idéal unitaire de l'empire chrétien. La solution devait être trouvée dans une nouvelle organisation des bases du savoir.

Les positions érigéniennes, minoritaires à son époque ou même critiquées par certains de ses contemporains, ne semblent pas avoir joué de rôle dans cette phase de renouveau du savoir. La recherche devrait viser, plutôt que de tenter de tirer des textes ou de témoignages secondaires un érigénisme du XI^e^ siècle caché dans les textes, à comprendre le paradigme théologique et philosophique incarné par Jean Scot et le motif pour lequel ce paradigme n'a joué aucun rôle dans

40. L'exégèse allégorique qui circulait était surtout celle qu'on lisait dans les textes d'Augustin.
41. Cf. O'Meara, 1987, p. 13-25.

cette phase, tandis qu'il a été repris avec vigueur par les auteurs du siècle suivant, au XII^e^ siècle. En donnant des indications importantes sur l'influence du maître irlandais, cette recherche pourrait nous aider à mieux comprendre les nuances du renouvellement du XI^e^ siècle dans ses rapports avec la période qui l'a précédé et celle qui l'a suivi.

Eriugena on Priscian's Definitions of the Noun and the Verb

Anneli Luhtala
University of Helsinki

1. INTRODUCTION

Among the ancient works rediscovered in the Carolingian Renaissance, two are of major importance for the history of linguistics : the various treatises on Aristotle's old logic and Priscian's *Institutiones grammaticae*. These grammatical and philosophical texts offered two different theories of meaning, each of which raised the question of how language is related to external things. The theory of meaning developed within Peripatetic logic makes it explicit that words primarily reflect the concepts in the human mind and secondarily the things in the external world. Priscian's theory of meaning, which is heavily indebted to Stoic logic, relates words directly to ontological categories, but apparently fails to establish a relationship between speech and the human mind. These theories have a number of fundamental elements in common.

The grammatical and philosophical treatises recognise a partly overlapping set of parts of speech, which are defined differently. The dialecticians asserted that only two parts of speech signify and are relevant to the logical proposition, the *nomen* and the *verbum*. The grammarians assigned a special status to the same parts of speech – calling them the principal parts – but maintained that all eight recognized in grammar signify and have a function of their own, i.e. their *causa inventionis* [1]. Both theories also make use of ontological categories, which represented the primary philosophical interests of the Carolingians. Clearly, then, the theories put forward in these late Classical works invited comparison with one another.

1. A survey of the development of this topic is given in Luhtala, 2005, p. 129-137.

This was obvious to Alcuin of York, a key figure in the educational reform of Charlemagne, who assigned a major importance to the study of dialectic in his reform of learning. He was responsible for launching into circulation the texts of the old logic, which included a Latin paraphrase of Aristotle's *Categories*, known as the *Categoriae decem*, Boethius' translation of Porphyry's *Isagoge* (an introduction to the *Categories*), and Aristotle's *De interpretatione*, together with Boethius' commentary on them (Marenbon, 1981, p. 52). Alcuin was also among the first users of Priscian's *Institutiones grammaticae* on the Continent, together with Peter of Pisa, Charlemagne's teacher. Alcuin encouraged assimilation of dialectical and grammatical doctrines in his treatises on the Liberal Arts, which seem to have been pivotal in inspiring the application of a new, more philosophical approach to grammar [2].

The principal object of philosophical commentary was Priscian's *Institutiones grammaticae*, whose definitions first drew the early medieval commentators' attention (Law, 1997, p. 139). Priscian's definitions of the parts of speech evoke the vocabulary of the *Categories*, but their application to grammatical analysis left many problems for their medieval commentators. The categories of « substance » and « quality » – the key terms in Priscian's definitions of the noun and the pronoun – were a constant source of confusion, as was also the ambiguity of the term « accidents », which was used by grammarians to refer to the various formal features of the parts of speech ; medieval scholars tended to identify them with philosophical « accidents » [3]. Moreover, Priscian used various terms to refer to signification (*significare*, *notare*, *demonstrare, manifestare*) without differentiating their uses.

Many of these questions were touched upon in Iohannes Scottus Eriugena's Priscian commentary, which was unearthed in 1992. This is the only systematic Priscian commentary that has come down to us from the pre-eleventh-century period, during which time the study of

2. Philosophical influence in grammar in the Early Middle Ages has been sporadically touched upon by Markowski, 1981, p. 38 ; and Marenbon, 1993b ; the issue has been discussed more systematically by Curtotti, 1985-1986 ; Vineis, 1988 ; Law, 1992, p. 30f. and 1994, p. 97 ; Luhtala, 1993, p. 150f. ; 1996a ; 1996b, and 2000a.
3. At the end of his *Philosophia mundi*, William of Conches criticizes Priscian's obscure definitions claiming that he does not explain them, « … obscuras dat inde diffinitiones nec exponit […] » (Jeauneau, 1960, p. 217-218, see also Bursill-Hall, 1975, p. 180, 203). Kneepkens comes to the conclusion that « Priscian's deficiencies contributed highly to his success in the Middle Ages » (1995b, p. 254). Marc Baratin maintains in his book *La naissance de la syntaxe à Rome* that Priscian's theory is coherent (1989, p. 401-405).

Priscian's work generally took the form of glossing [4]. In this paper I will scrutinize Eriugena's exegesis more closely, trying to interpret his understanding of Priscian's definitions and to assess the importance of the terminological distinctions that he would seem to propose, notably concerning the terms *significare*, *consignificare*, *nominare*, *notare*, and *nominatio*.

2. ERIUGENA'S PRISCIAN COMMENTARY AND ITS INFLUENCE

The Priscian commentary attributed to Eriugena is a systematic commentary on the first sixteen books of Priscian's *Institutiones grammaticae* dealing with the eight parts of speech, as well as preliminary matters such as sound, letter, syllable, word and sentence. It shows doctrinal similarities with Eriugena's works, such as a vivid interest in the nature of definitions, Aristotle's *Categories*, the role of the Liberal Arts in the Neoplatonic theory of recollection and as constituent parts of the human nature (see notes 27 and 29), the substantival verb (Luhtala, 2002), some specific terms [5], a concern with Greek terms (see Cinato in this volume) and so forth [6].

There are two *testimonia*, which support the attribution of this commentary to Eriugena, both of which are based on the *accessus* to this work. Here Eriugena explained why Priscian was called *Caesariensis* : *Caesariensis, vel quia a Caesaria civitate fuit, vel ab eo quod est Caesar caesariensis dicitur, id est regalis*. Remigius of Auxerre attributed a similar interpretation of Priscian's name to Eriugena in the *accessus* to his commentary on Priscian's *Institutio de nomine, pronomine et verbo*, explaining that *regalis* is said « on account of worthiness » : *vel secundum Iohannem Scottum*

4. A fragmentary commentary by Sedulius Scottus has also been preserved from the mid-ninth century, edited in *CCCM* 40C. For Sedulius' discussion on the concept of *res*, see Grondeux, 2007, p. 198. For the study of glosses to Priscian's *Institutiones grammaticae*, see Gibson, 1981 and 1992a ; Hofman, 1988.
5. Such is, for instance, *filiolitas*, peculiar to Eriugena, cf. Eriugena's *Annotationes in Marcianum* 99, 36 and his Priscian commentary (Luhtala, 2000a, p. 160), see also Mainoldi, 2004, p. 694 ; the term *elimentorum*, see Mainoldi's contribution in this volume.
6. The Priscian commentary contained in the Ripoll manuscript was attributed to Eriugena by me in a workshop on medieval grammar organized by Irène Rosier 11.9.1992. Earlier on, Dutton had attributed the fragment dealing with *vox* on fol. 8v of the « Leiden Priscian » to Eriugena (1992, p. 29-38). In our joint article the Ripoll commentary was attributed to Eriugena (Dutton – Luhtala, 1994). For the question about Eriugena's autographa in the « Leiden Priscian », see (Jeauneau – Dutton, 1996, p. 15-33).

Caesariensis ideo dicitur propter dignitatem, id est regalis (Huygens 1954a, p. 331). Yet another similar attribution is made by an anonymous glossator of Oxford, Bodleian Library, Auct. T.1.26, f. 1v, who shows influence from Remigius (Luhtala, 1993, p. 151, p. 182 n. 11).

The Eriugenian Priscian commentary contains the earliest *accessus* formula, based on the Seven Circumstances. No other work by Eriugena makes use of this formula, which was attributed to him by two contemporary authors. The anonymous author of a ninth-century *Gudian Vita Vergiliana* assigns this scheme to Eriugena in the *accessus* to his work : *set Iohannes Scottus has breviter scripsit periochas dicens : quis, quid, cur, quomodo, quando, ubi, quibus facultatibus* (Brummer, 1933, p. 62.64-73). Another *Vita Virgiliana* from the mid-ninth century (Bern, Burgerbibliothek 165, f. 54r) makes a similar claim : *Salua interim expositione Seruii enodemus vii periochas secundum Iohannem Scottum utentes proprietate Achiui sermonis*. Eriugena attributed this formula to Augustine rather than any contemporary author : *Secundum Augustinum septem periochae in initio uniuscuiusque libri autentici, id est autoralis, inueniuntur*, and gives both Latin and Greek terms for the Seven Circumstances (Dutton – Luhtala, 1994, p. 161).

This commentary has been preserved in one manuscript of Catalan provenance, copied in the eleventh century, Barcelona, Archivo de la Corona d'Aragón, Ripoll 59, f. 257v-288v. Fragments of it have been preserved in three manuscripts, two of which also contain other Eriugenian material. An important fragment is preserved in the famous ninth-century manuscript, known as the « Leiden Priscian » (Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, BPL 67), which in all likelihood contains Eriugena's autographa. A part of Eriugena's commentary on *vox* is copied on its folio 8v, and the definitions of grammar and rhetoric on fol. 8r of this manuscript are exactly the same as those that occur in the first book of the *Periphyseon*. The definition of grammar used by Eriugena derives from Augustine's *Soliloquia* 2, 11, 19, and is not found in any other early medieval work [7]. Marginal glosses as well as a fragment of Eriugena's commentary on the pronoun is found in London, British Library, Harley 2674, f. 109v, 116v-117r, 135r, 140v, 141r and 187r-188v. Importantly, in the present volume Franck Cinato introduces a fragment of Eriugena's commentary on the verb in Wien, Österreichische Nationalbibliothek 411, f. 9r-9v, which also contains a

7. Some glossators depending on Eriugena's Priscian commentary quote it.

florilegium of the *Periphyseon*, together with *Graeca Prisciani* (see Cinato's contribution in this volume).

An anonymous tenth-century master has independently entered a small number of glosses deriving from Eriugena's text into his Priscian codex (f. 2v and 24r), preserved in Vatican, Biblioteca apostolica Vaticana, Barb. lat. 144 [8]. Eriugena's commentary has moreover given rise to a number of standard glosses, which appear in some twelve ninth- and tenth-century manuscripts (Luhtala, 1996b) ; they include such topics as the nature of sound, the grammatical definitions as well as the importance of the Liberal Arts for Christian education. To judge from its transmission, Eriugena's commentary as a whole seems to have found little use among his contemporaries. As far as I know, only one scholar, the glossator of Paris, Bibliothèque nationale de France, lat. 7505, studied the whole text carefully, fully understanding its contents. Generally speaking, the study of Eriugena's Priscian commentary seems to have been restricted to a very small number of elementary topics, many of which are found in the *accessus* to this work. However, as the entire text was copied in the eleventh century, it must have been known to some scholars at that time; but we know nothing of its influence during this period [9].

3. ERIUGENA ON THE NOUN, THE VERB AND THE PRONOUN

Priscian's definitions of the parts of speech are designed to assign each part of speech a *raison d'être* (*causa inventionis*) of its own, which distinguishes it from every other part of speech. The differentiation of the parts of speech is based on their meaning – a position that Priscian owed to his principal source, Apollonius Dyscolus [10]. According to Priscian's definitions, the proper noun

8. The manuscript is dated in the tenth century by (Fohlen – Jeudy – Marucchi – Pellegrin – Riou, 1971, p. 200-201) ; see also (Passalacqua, 1978, p. 301).
9. Cinato also raises the question of whether this commentary had been reworked by the time it was copied in the eleventh-century manuscript in Barcelona (see his contribution in the present volume : « Marginalia etc. »). The three fragments of this commentary copied in the pre-eleventh century period are identical to the corresponding portions in the Barcelona manuscript, which suggests that this commentary is in a good shape. On the other hand, there is plenty of gloss material integrated into this commentary (lexical glosses) which has not been edited and researched so far ; such material is certainly very fluctuating. We are looking forward to Paul Dutton's critical edition which will shed more light on this issue.
10. Apollonius' work is heavily indebted to Stoic philosophy (Blank, 1982, p. X-XI ; Lallot, 1997, p. 27-28 ; Luhtala, 2005, p. 79f.).

signifies a peculiar quality, a common noun signifies a common quality (*GL* 2, 56.9-57.1), and the pronoun signifies pure substance (*GL* 3, 129.13-15).

3.1 On the Noun

Eriugena starts his exegesis by quoting Priscian's principal definition of the noun, according to which the noun assigns a peculiar quality to each subjected body or thing. He focuses on each term in the definition in turn, offering alternative ways to interpret the philosophical terms involved in the definition.

> Nomen est pars orationis, quae unicuique subiectorum corporum seu rerum communem vel propriam qualitatem distribuit (*GL* 2, 56.29-57.1) [11].

Eriugena is first concerned with the notion of corporeality (*corpus*), which he explains along traditional lines.

> Everything that exists is either a body or a thing. I call things incorporeal creatures, for everything that is touched and seen is called a body in Latin, whereas that which is known only by the intellect is called *res*. Even bodies can thus be called things, since every creature can generally be called a *res*. Every creature can therefore be called a thing, but every thing is not a body [12].

Next he tackles the ambiguous word *nomen*, which means both « name » and « noun » ; this ambiguity is also present in Eriugena's account. He seems to find Priscian's terminology insufficient and he introduces two terms into this discussion, which were not used by Priscian, namely *signum* [13] and *nominatio* [14]. I have translated *nominatio* as name-giving as distinct from *notare*, « to name », although it

11. Priscian's definition is an almost literal translation of the Apollonian definition (*GG* I.3, 524.9-10). Priscian quotes it in a slightly different form in his *Partitiones*, attributing it to Apollonius : « […] secundum Apollonium <nomen est> pars orationis quae singularium corporalium rerum vel incorporalium sibi subiectarum qualitatem propriam vel communem manifestat » (*GL* 3, 481.2-4).
12. « Omne quod est aut corpus est aut res est. Res dico incorporales creaturas. In usu namque latinae linguae omnia sensibilia et visibilia corpora dicuntur. Quae autem solo intellectu noscuntur res appellantur. Atque ideo etiam corpora res appellari possunt. Omnis enim creatura generaliter rei nomine appellari potest. Omnis ergo creatura res dicitur, non autem omnis res corpus » (Luhtala, 2000a, p. 157).
13. In the *Annotationes*, Eriugena distinguishes four items in the theory of meaning : « signum et quod significatur et res et notio. Verbi gratia, Cicero signum est; significatur enim quia nomen est. Res ipsa que significatur prima substantia et individua, sed ipsa res iterum suam notionem in anima ubi naturaliter subsistit habet » (p. 86.13-17).
14. In his theory of the noun, Priscian does not use the term *nominatio* ; but he uses it in the sense of naming, for instance, in *GL* 2, 551.12.

is not immediately clear what kind of distinction of meaning Eriugena has in mind. Both *nominare* and *notare* are obviously understood by Eriugena as etymologically related to *nomen*.

> It must be understood that everything that is signified (*significatur*) and named (*notatur*) by a sign which is a vocal sound is subjected to its sign (*signum*), that is to its name-giving (*nominatio*). Thus, everything that is signified seems to be signified by a name (or a noun) (*nomen*). Furthermore, everything that is signified is either a body or a thing, as I said above, and that body or that thing is necessarily subjected to name-giving (*nominatio*) [15].

The term *notare* is adopted from Priscian, who uses it in his etymological definition of the noun, regarding it as being etymologically related to *nomen*.

> Dicitur autem nomen vel a Graeco, quod est « noma » et adiecta o « onoma », dictum a tribuendo, quod nemein dicunt, vel, ut alii, nomen quasi notamen, quod hoc notamus uniuscuiusque substantiae qualitatem (*GL* 2, 57.1-2).

The term *subiectio* puzzles Eriugena. He realizes that the vocabulary of the Aristotelian categories is not at issue here and he explores various ways of interpreting it. Priscian's wording is indeed awkward : why does he say « the noun assigns » rather than « signifies » common or peculiar quality. In an alternative definition Priscian actually uses the verb « signify » : « it is the property of the noun to signify substance

15. « Deinde intelligendum quod quicquid per signa voce significatur notaturque necesse est ut subiectum sit suo signo, id est suae nominationi. Omne ergo quod significatur, per nomen significari videtur. Item omne quod significatur aut corpus aut res est, ut praedictum est, atque illud corpus vel illa res necesse est ut subiecta sit nominationi » (Luhtala, 2000a, p. 157). Cf. *signa voce* with *signis vocum Periphyseon* 1, 518, Annotationes, p. 95.9 and *De praedestinatione*, 3, 1, p. 18.24 ; 9, 1, p. 56.21. Eriugena also differentiates between *significatio* and *nominatio* in his *Annotationes*, here, I think, *nominatio* represents what he calls *notare*, i.e. naming, in his Priscian commentary : « non hoc ipsum quod est secundum naturam vel substantiam sed hoc ipsum quod dicitur, id est ipsa nominatio, et non solum nominatio sed quod significatur per illorum nominationem » (p. 98, 10-13). In the third book of the *Periphyseon* he also seems to use the term *nominatio* in the sense of naming : « Praedicta siquidem theoria uniformiter in omnibus rerum omnium principiis, in infinitum progredientibus, mentis obtutibus deiformiter arridet ubique, sive in his que et intelligi et nominari possunt, sive in his quae solo intellectu percipiuntur significationibus tamen deficiunt, sive in his quae nec intellectu comprehenduntur nec nominationibus exprimuntur ; […] » (p. 9.196). The term *notare* only occurs in his Priscian commentary and it is adopted from Priscian. For the use of the term *nominatio* in Eriugena, see also Mainoldi's contribution, in this volume ; for the distinction between *significatio* and *nominatio* in the *Glosulae in Priscianum*, see Fredborg, 1988a and Rosier-Catach, 2004b, p. 90 and 2007b, p. 12-14.

and quality » [16], and in a paraphrase of the principal definition he uses the term *manifestare* (see n. 11). Eriugena solves the ambiguity of the term by establishing two kinds of subjection, a general one, which is at issue in Priscian's definition of the noun, and a special one, which pertains to Aristotle's categories [17]. The general subjection is described as follows :

> The general subjection is at issue when all things are subjected to their names, since no creature can come to human knowledge without a name. It may be common or proper. And so there is no creature that is not subjected to name-giving (*nominationi*) ; that creature is either corporeal or incorporeal. And therefore Priscian said « to each subjected body or thing », that is subjected to name-giving. For everything that is called by a name, is subjected to that name. A general name-giving is at issue when all corporeal and incorporeal things are assigned their names. And it is this general subjection that Priscian is now talking about [18].

As to the specific subjection, he offers an account of the way individuals are subjected to their genera and species, which has a Porphyrian flavour :

> A specific subjection is at issue, for instance, when individuals are subjected to their genera, e.g. Cicero is subjected to man ; and man is further subjected to animal. But the subjects differ in that the first one, that is Cicero, is a subject so that it has no subject beneath it. For man is in the subject Cicero, but is nevertheless subjected to animal. Similarly animal is a substance. Animal is said of the subject man and is nevertheless subjected to substance. Since there is nothing above substance, substance is not a subject » [19].

16. « Proprium est nominis substantiam et qualitatem significare » (*GL* 2, 55.6-7).
17. « Sunt namque multae species subiectionis, quarum quaedam generalia sunt, quaedam specialia » (Luhtala, 2000a, p. 157).
18. « Generalis autem subiect<i>o est omnium rerum in nominibus. Nulla enim creatura est quae possit in noticiam humanam pervenire sine nomine. Potest esse aut proprio aut appellativo. Atque ideo nulla creatura est quae non subiecta sit suae nominationi. Illa creatura aut corporalis est aut incorporalis. Atque ideo dixit Priscianus « quae unicuique subiectorum corporum seu rerum subiectarum », id est suis nominationibus. Omne enim quod nomine nominatur, illi nomini subicitur. Est igitur generalis subiectio omnium rerum corporalium et incorporalium suis nominationibus. Et de hac generali subiectione Priscianus nunc loquitur » (Luhtala, 2000a, p. 158).
19. « Specialis subiect<i>o est verbi gratia in individuis personis quae subiciuntur suis generibus, ut Cicero subiectum est homini. Item homo subiectum est animali. Sed subiecta differunt inter se. Nam primum quod diximus subiectum, id est Cicero, sic subiectum est, ut nullum aliud subiectum habeat sub se. Homo namque in subiecto Cicerone est, sed tamen subiectum est animali. Item animal substantia est. Animal namque de subiecto homine est et tamen subiectum est substantiae. Ultra autem

Later on, Eriugena elaborates on the same term again, under the title « item de nomine », offering three alternative ways of interpreting the notion of subjection. Firstly, his point of departure is the way, in which bodies (and things) can have accidents [20]. The subjected bodies, « unicuique subiectorum corporum », pose no problems ; this simply means « subjected to their accidents », Eriugena explains, having probably in mind accidents like « whiteness » or « knowledge of grammar » or « goodness », which inhere in individual bodies and cannot subsist without them. But « seu rerum » raises the question of whether incorporeal things (*res*), such as « goodness » (*bonitas*) which are accidents of a body can themselves be subjected to accidents. Eriugena proceeds to offer one possible interpretation for the way in which incorporeal things can have accidents, by simply giving two examples : « that is, is subjected to their accidents, e.g. *bona caritas* vel *mala*, ut est *bonitas magna* vel *parva* ». There is no need for us to say in any other way that incorporeal things should be subjected to accidents, he claims and concludes that « subiectorum » only pertains to « corporum » ; and not at all to « rerum ».

It is not immediately clear how Eriugena understands 'accidents' here. The most obvious interpretation, i.e. how accidents can have accidents, is problematic, because he tackled this question in other parts of his treatise and readily solved it by establishing hierarchies among the accidents. Here he fails to do so, which suggests that he might have another problem in mind. It is important, I think, that the examples involve an adjective (*bonus*), and a cognate abstract noun (*bonitas*) derived from it. Therefore, he might be concerned with the notion of denominatives – an avenue which had not been explored exhaustively in his sources [21]. He seems to feel unconfident about the issue and is quick to leave this topic. Surprisingly enough, he denies that these nouns can have accidents in any other way. Yet there is

substantia<m> nihil est. Atque ideo substantia subiectum non est » (Luhtala, 2000a, p. 157-58).

20. « "Subiectorum corporum", id est suis accidentibus, "seu rerum", id est seu unicuique rei subiectorum, id est accidentibus, ut est "bona caritas" vel "mala", ut est "bonitas magna" vel "parva", et reliqua. Aliter non est nobis opus dicere, quod subiectae fiunt res incorporales accidentibus, quia "subiectorum corporum" tantum dixit, et non addidit "subiectarum rerum" » (Luhtala, 2000a, p. 161).
21. Aristotle remarks, at the beginning of the *Categories*, that « denominatives take their meaning from something just with a difference in ending », e.g. 'grammarian' is named from « grammar » (1a13-15, *Aristoteles Latinus,* p. 47, 12-14). Boethius explains this passage by saying that denominatives must participate both in the same thing and the same word as that from which it is denominated, whereby a change in verbal form is involved (*In Cat. Ar*., *PL* 64, col. 167D-181).

another obvious sense in which these nouns do have « accidents », i.e. (grammatical) accidents, such as case, number and so forth. (See his discussion on the verb 3.2.).

Secondly, « unicuique » can be understood as referring to substance (i.e. *substantiae*), since substance signifies incorporeal and corporeal things, which are subjected to accidents, as Priscian will show later on [22], Eriugena explains. Thirdly, subjection is related to perception and touch [23] : « subiectorum corporum » means « subjected to sight and touch », « seu rerum », that is subjected to sight and touch, but by the mind rather than the body. Finally, « distribuit » means « assigns a common or proper quality in order to identify creatures (*agnoscendis creaturis*) » [24].

Concerning the use of the term « quality » in the principal definition, Eriugena raises the question of why Priscian should have said « common or proper *quality* » rather than « common or proper *quantity* » or « common or proper *substance* », and proceeds to explain that :

> every noun signifies a certain quality, general or special, and a subjected body or a subjected thing. For the pronoun is distinguished from the noun in this way. Since the pronoun signifies substance by itself, and consignifies the accidents of that substance, but the noun signifies a certain quality, and consignifies the substance of that quality. Therefore, the noun is always named from quality, and it would seem to name (*notare*) a substance [25].

22. « Aliter “unicuique”, id est substantiae, quia substantia significat incorporalia et corporalia quae subiectae fiunt accidentibus, sicut ipse postea ostendet » (Luhtala, 2000a, p. 161).
23. « “Subiectorum corporum”, id est visui et tactui, seu “subiectarum rerum”, id est visui et tactui, sed animae non corporis » (Luhtala, 2000a, p. 161).
24. « “Distribuit”, id est partitur, et tribuit communem vel propriam qualitatem agnoscendis creaturis » (Luhtala, 2000a, p. 161).
25. « Quaeritur etiam cur non dixit “communem vel propriam quantitatem” vel “communem vel propriam substantiam”. Primo ergo intelligendum quod ideo non dixit “communem vel propriam substantiam distribuit”. Omne namque nomen vel aliquam qualitatem aut generalem aut specialem significat, subiectum corpus aut subiectam rem. Nam in hoc discernitur pronomen a nomine. Pronomen ipsam substantiam per se significat quamvis etiam accidentia illius substantiae consignificat. Nomen autem aliquam qualitatem significat quamvis substantiam ipsius qualitatis consignificat. Nomen igitur a qualitate semper sumitur atque ita substantia<m> notare videtur » (Luhtala, 2000a, p. 158). Three glossators, who depend on Eriugena’s Priscian commentary, adhere to this view (those glosses are edited in Luhtala, 2000a) : « Ita enim nomen qualitatem specialem seu generalem substantiae significat consignificando tamen et eius qualitatis substantiam, sicuti pronomen solam substantiam certam et difinitam demonstrat, similiter et consignificando illius substantiae accidentia » (Paris, BnF, 7505, f. 27r).

In this passage Eriugena distinguishes the noun, which signifies substance and quality, from the pronoun, which signifies mere substance – a fully Priscianic view which he will eventually contradict (see note 37). When Eriugena says that the pronoun consignifies accidents, he is fully in accordance with Priscian's terminology [26]. The pronoun signifies only substance as far as the vocal form is concerned, although in the real world substances never occur without qualities. Because of the deictic function of the pronoun, the qualities, both peculiar and special can be seen in the speech situation. Therefore, the pronoun is said to « consignify » qualities. Eriugena introduces the term *consignificare* even to describe the way in which the noun signifies substance, as opposed to the way it signifies (*significare*) quality. He probably has in mind something like a distinction between a primary and a secondary meaning : the noun signifies primarily a quality and secondarily a substance. However, when he immediately after states that the noun names (*notat*) a substance, he cannot mean that *notare* should be synonymous with *consignificare*. I have translated *notare* consistently as « to name ».

Priscian's use of the notion of quality continues to puzzle Eriugena, who puts forward a bold reinterpretation of this term by claiming that it stands for all the accidents in Priscian's definition.

> When we learn in philosophy about the ten categories, which comprehend everything that exists, quality has a very wide interpretation being able to substitute for all the categories except for the substance. Quality is seldom used instead of substance, but it often substitutes for the nine categories. For authors call qualities even quantity, relation, place, time, having, posture, action and undergoing action, as here, for instance, Priscian appears to call all accidents by the name of quality, since it is obvious that nouns are not based only on quality, but even on quantity, posture and the others. Therefore, when Priscian says « proper and common quality », it

« Proprium est nominis qualitatem significare et consignificare substantiam. Proprium est pronominis significare substantiam et consignificare qualitatem (Paris, BnF, 7501, f. 196r). Pronomen consignificat, id est simul cum substantia significat ipsius accidentia, qualitatem, quantitatem et cetera » (London, British Library, Harley 2674, f. 148v).

26. « […] substantiam definitam in aliqua certa persona […] suppositi, hanc enim solam ostendunt pronomina, quorum demonstratio sibi quoque accidentia consignificat, unde ad omne suppositum pertinent » (*GL* 3, 129.13-15). The glossator of Paris, BnF, 7505, f. 174r uses the term *consignificare* also as referring to the substance which is understood in the verb : « Verbum definit consignificando ipsam substantiam cum actu vel passione, \ut "lego"/ ». For the use of the term *consignificare* in Priscian, see Garcea – Lomanto, 2003, p. 33-54 ; for its use in the *Glosulae in Priscianum*, see Rosier-Catach, 2003a, p. 55-84.

must not be understood as referring only to quality but to everything from which things take their names… [27]

Priscian's examples « *ars* » and « *disciplina* » provoke the following analysis, inspired by the statement in the *Categories* that grammar is in a subject (and hence an accident rather than a substance) : [28]

Et communem quidem corporum qualitatem demonstrat, ut « homo », propriam vero, ut « Virgilius », rerum autem communem, ut « disciplina », « ars », propriam, ut « arithmetica Nicomachi », « grammatica Aristarchi » (*GL* 2, 57.4-8).

Eriugena is puzzled by the fact that grammar, which is an accident in the human mind, can have species, that is parts of speech, and goes on to establish a hierarchy among the accidents. Earlier in his treatise, Eriugena comes to the conclusion that in grammar *oratio* has parts (i.e. parts of speech) whereas in rhetoric *oratio* has species ; this comment

27. « Sciendumque quod in hoc loco Priscianus qualitatem posuit pro omnibus accidentibus. Cum enim denarium numerum in philosophia legimus, qui graece categoriae appellatur, intra quem omne quod est colligitur, tamen *tam late patet qualitas* ut pro his decem poni possit excepta usia. Nam rarissime ponitur qualitas loco usiae, frequentissime autem loco novenarii numeri poni videtur. Qualitas namque etiam quantitas et relatio et situs et locus et tempus et habitus et agere et pati saepissime ab auctoribus appellatur. Verbi gratia sicut in hoc loco qualitatis nomine omnia accidentia Priscianus videtur appellare. Manifestum namque est non a sola qualitate nomina sumi sed etiam a quantitate et a situ et ceteris sumunt<ur>. Tamen, ut diximus, loco illorum omnium qualitas ponitur. Quod ergo dictum est "communem vel propriam qualitatem distribuit" non de sola qualitate intelligendum est sed de omnibus a quibus rerum nomina sumuntur » (Luhtala, 2000a, p. 158-189). Compare : « […] tam *late patet* qualitas […] » with « Videsne quam *late patet* per caetera kategorias quantitas ? » (*Periphyseon* 1, 1102-1103).
28. Boethius : « ergo quaecunque res ipsa quidem in subiecto est, sed si de nullo subiecto praedicatur, accidens est particulare, ut est quaedam grammatica, id est Aristarchi, vel alicuius hominis individua grammatica » (*In Cat. Ar. PL* 64, col. 171D). Cf. Eriugena's *Annotationes* : « Nam disciplina de subiecto ideo dicitur quia de speciebus suis praedicatur, id est proprie de septem liberalibus artibus. sicut enim homo praedicatur de omnibus hominibus, ita disciplina de rhethorica et de ceteris et sicut homo dat suum nomen et diffinitionem suis speciebus, ita disciplina dat rhethorice et aliis. Disciplina autem dicitur eo quod discitur plene, id est perfecte et proprie secundum rei veritatem. Sic rhethorica disciplina est et discitur secundum rei veritatem. In subiecto autem ideo dicitur disciplina quia per se sine aliqua sustantia non potest esse. Disciplina enim in aliquo subiecto intelligitur ut in Cicerone. Homo autem non potest esse in subiecto quia nulla substantia, id est prima, ut Cicero, vel secunda, ut homo, in aliquo possunt esse inseparabiliter. Atque in hoc discordat disciplina que est de subiecto et homo qui est de subiecto. Disciplina enim in aliquo intelligitur atque ideo in subiecto est. Homo autem, quamvis de subiecto, id est Cicerone, praedicatur, in subiecto tamen non potest esse. Concordant igitur quia homo de subiecto est et disciplina de subiecto. Discordant quia disciplina in subiecto est, id est in Cicerone, homo in ullo subiecto potest esse » (p. 95. 18f.)

is inspired by Priscian's remark on the definition of sentence (*oratio*) : *Est autem haec diffinitio generalis, quae in species sive partes dividitur* (*GL* 2, 53.28-30, Luhtala, 2000, p. 43). Here, however, Eriugena maintains that a part of speech is a species rather than a part of grammar :

> Similarly accidents, e.g. grammar are sometimes subjects and of a subject and in a subject. Grammar is in the subjected mind and is therefore in a subject. But grammar itself, as it has its species, of which it can be predicated, is of a subject. For we predicate grammar from one part of speech. Grammar is a sort of a species of the entire wisdom, and is therefore a subject. For philosophy is predicated of grammar. Can you see how grammar, although it is an accident and a subject, is also of a subject and in a subject [29] ?

Priscian's other example, « *Arithmetica Nicomachi* » inspires the following exegesis :

> Arithmetic can be general, special or proper. Arithmetic is general, from which everybody who is an arithmetician, takes his name, and is present everywhere it can be. Wherever arithmetic is, it is perfect and whole. Thus, wherever in human nature there is arithmetic, it is general, but because the minds of individual people are formed from that generality by a sort of particular formation, everybody has his or her own arithmetic. That particular formation is not equal in everybody, however, since it is more in those who have training in that art, less in those who do not; although nobody can lack his own arithmetic altogether. Nicomachus had more training than all the other Greek authors, and he thus formed his own mind in such a way that his arithmetic serves as an example. The same is also true of grammar, for there is a generic grammar, of which anyone who is a grammarian partakes ; and there is a proper grammar in individuals, e.g. in Aristarchus. The same is true of other disciplines as well [30].

29. « Item accidentia sic aliquando inveniuntur ut subiecta sint et de subiecto sint et in subiecto sint, ut est gramma<tica>. Grammatica namque in subiecta anima est atque ideo in subiecto est. Sed ipsa grammatica, quia habet suas species, de quibus praedicari potest, de subiecto est. Praedicamus enim grammaticam verbi gratia de una aliqua parte orationis. Sed quia grammatica quasi quaedam species est totius sapientiae, ideo subiecta est. Philosophia enim praedicatur de grammatica. Videsne igitur quomodo grammatica cum sit accidens et subiecta est et de subiecto est <et> in subiecto est ? » (Luhtala, 2000a, p. 158), cf. *Periphyseon* 1, 136 ; 3387-3394 ; 3721-3724 ; *Periphyseon* 1, 1239-1244 ; *Annotationes*, p. 19.18-22 ; 85.2-7 ; 86.24-30 ; 87.3-15.

30. « Et arithmetica generalis est et specialis et propria. Arithmetica generalis est, a qua arithmeticus est quicumque arithmeticus est, et illa ubique est in illis rebus in quibus fieri potest. Ubicumque namque arithmetica, ibi plene et perfecte tota est. Ergo ubique in humana natura arithmetica est, et ipsa generalis est. Sed quia singulorum hominum animus, quasi propria quadam conformatione ab ipsa generali formatur, ideo unusquisque quasi suam arithmeticam habet. Sed illa

Eriugena continues to elaborate on the « arts » theme, focusing on the grammarian's profession, whereby he draws a distinction between an art and a discipline. Grammar is assigned a status which is different from those of the other Liberal Arts, which he regards as constituent parts of the human mind :

> A profession, like that of a grammarian, is based on an agreement between people and is reduced to certain rules, whereas a discipline, which is a general conception of mind, is a part of the human mind. A profession is based on art rather than nature. Discipline is based on both art and nature. Grammar, for instance, is based on the profession of many grammarians, being reduced to rules according to each particular language. Rhetoric, and the other arts which are called the liberal disciplines, however, are not only reduced to certain rules by authority, but are found in the very nature of the human being. The truth of the disciplines is understood similarly in all languages [31].

It is noteworthy that Eriugena developed the theme of the Liberal Arts in many of his works with slightly varying emphases. Sometimes he assigned all the Liberal Arts an equal status [32] ; claiming that they

propria conformatio non aequaliter in omnibus est. Plus enim in illis est qui habent exercitationem ipsius artis, minus autem in illis qui non habent. Nullus enim carere potest sua propria arithmetica. Atque ideo Nicomachus ille, quasi prae omnibus Graecorum auctoribus, exercitationem habuit atque animum suum tali forma formavit, ut pro exemplo propria illius arithmetica poneretur. Hoc totum intelligendum est de grammatica. Sicut enim grammatica generalis, a qua grammaticus est quicumque grammaticus est, et propria in singulis sicut in Aristarcho, sic etiam de ceteris disciplinis intelligendum » (Luhtala, 2000a, p. 159). Similarly, concerning rhetoric : « Duobus modis consideratur rhetorica in homine : primum quidem generaliter inest omni rationabili animae, aliter enim rationabilis non esset si omnibus liberalibus disciplinis careret. Secundo vero consideratur rhetorica in homine secundum exeercitationem. Eo autem modo non inest universaliter onmni rationabili animo sed omni sapienti et disciplinis exercitato » (*Annotationes*, p. 85.2-7).

31. « Alia a professionibus, ut grammaticus. Professio est quae solo consensu multorum auctorum perficitur et quasi ad certam regulam deducitur. Disciplina autem, quae generalis animi conceptio est, invenitur in ipsa animi natura. Igitur professio non natura sed arte. Disciplina autem arte et natura esse demonstratur, ut est grammatica ex professione multorum auctorum formata, et ad certas regulas secundum proprietatem uniuscuiusque linguae redacta. Rethorica vero, et ceterae quae dicuntur liberales disciplinae, non solum auctoritate quasi quadam via ad certas regulas deducitur, sed etiam in ipsa natura invenitur. Eodem enim modo intelligitur veritas disciplinarum in omnibus linguis » (Luhtala, 2000a, p. 161).
32. The Liberal Arts are natural constituent parts of human nature, and present in every rational being, see *Periphyseon* 1, 1318 ; 1875-1878 ; *Annotationes*, p. 96.32-37 ; 94.1-6 ; 97.18-20 : « Haec ratio est quia liberales disciplinae naturaliter insunt in anima ut aliunde venire non intelligantur, et ideo animum non corrumpunt, sed ornant ».

are studied for their own sake [33] and make the soul immortal [34]. But in the first book of the *Periphyseon* he assigned both grammar and rhetoric a status different from that of the other Liberal Arts. While explaining to his pupil the Neoplatonic theory of recollection, according to which all things return to their source, he first presents examples from the sensible world after which he takes an example from the non-sensible world : the Liberal Arts. He mentions dialectic, arithmetic, geometry, music, and astronomy, but not grammar and rhetoric, and the pupil asks why they should be excluded. The teacher explains that these arts are divisions of dialectic and do not concern the natural order, but rather the rules of the human voice which are determined not by nature but by custom. Why, then, are they counted among the arts ? The pupil asks. Because they are connected to dialectic, the mother of the arts [35], and flow from it like the branches of a river (Mathon, 1969, p. 58-64 ; Contreni, 1981, p. 26-27 ; Luhtala, 1995, p. 122, see also Mainoldi's contribution in this volume).

The primary division of nouns into common and proper is followed by a further subdivision of common nouns into various semantic subtypes. Some of these subtypes overlap with philosophical categories (e.g. *ad aliquid*, *generale*, *speciale*, *absolutum*, *temporale*, *locale*) (*GL* 2, 59.20-24). Having briefly expounded some subtypes of common nouns, such as relatives (*ad aliquid*), quasi-relatives (*quasi ad aliquid*), and homonyms (*omonima*), Eriugena focuses on Priscian's description of adjectives, as signifying accidents (*accidentia*) : *Adiectivum est, quod adicitur propriis vel appellativis et significat laudem vel vituperationem vel medium vel accidens unicuique* (60.6-7). Eriugena fails to see why Priscian should have said that adjectives signify accidents, and he asks whether the abovementioned nouns are not accidents. He may have in mind the broad interpretation of quality that he proposed in interpreting Priscian's definition of the noun, as

33. « […] artes liberales dicuntur quoniam propter semet ipsas adipiscuntur et discuntur, ut in habitum mentis perveniant ; et dum perveniunt ad habitum mentis antequam perveniunt, ipse disciplinae sola ipsa anima percipiuntur nec aliunde assumuntur, sed naturaliter in ipsa anima intelliguntur » (*Annotationes*, p. 86.25-29).
34. « Hic aperte docet studia sapientiae inmortalem animam facere et si quis ad haec dixerit stultas animas sapientae studiis carere, ac per hoc et mortales esse, respondendum omnes artes quibus rationalis anima utitur naturaliter omnibus hominibus inesse, sive eis bene utantur sibe male abutantur, sive omnino illarum exercitione caruerint, ac per hoc omnem humanam animam propter insita sibi sapientiae studia inmortalem conficitur esse » (*Annotationes*, p. 27.15-21).
35. In *Annotationes*, p. 88.10-13 he describes the role of grammar as an arm of dialectic (*brachium dialecticae*).

covering all the accidents, or – more probably – *iustus* and *iniustus*, mentioned just before. Eriugena resorts to the following *ad hoc* explanation in order to save Priscian's wording here : the above (adjectival) nouns, « iustus » and « iniustus », took their names from praise and blame, whereas « niger » did not, and was thus labelled by the general name of accidents. There are also adjectives among proper nouns, which are derived from accidents based on external circumstances, he continues to expound, « Gradivus » and « Ennosigaeus ». These nouns were invented in the first place to signify the individual property (*proprietatem*) of these men, since « Gradivus » is the proper name of Mars and does not signify anything else.

3.2. On the Verb

In his discussion on the verb Eriugena's attention is first drawn to the definition, which he identifies as a descriptive rather than a substantial definition.

> How do we know this? Because it does not proceed through the substantial parts but by listing the accidents. Since every definition which proceeds by the natural parts is called substantial [36], Priscian's definition of the verb is properly called descriptive, because it proceeds by listing the accidents. But it must be asked why Priscian did not define the verb substantially. This is how we must answer this question : Priscian did not define the verb substantially because the verb is not a substance but an accident of a substance [37]. That which is not by its nature a substance, cannot and need not be defined substantially [38].

But given that the verb has accidents (and now grammatical accidents are at issue !), he soon has to modify his view. He raises the question of how the verb, which does not signify a substance, but rather an accident, can have accidents. He tackles this problem by

36. For the substantial definition, see *Periphyseon* 1, 1769-1770.
37. This is the only context in which Eriugena defines the noun as signifying substance.
38. « Primum quaerendum est ista oratio qualis est. Definitiva est. Qualis definitio ? Descriptionalis. Unde scimus ? Quia non per partes substantiales sed per accidentium innumerationem currit. Sicut enim omnis diffinitio per naturales partes currens usiadis dicitur, id est substantialis, sic illa diffinitio quia per accidentium innumerationem descendit, descriptionalis proprie dicitur. Sed quaerendum est ob quam causam non substantialiter verbum definivit sed descriptionaliter. Sic respondendum : ideo verbum non substantialiter diffinivit quia verbum non est substantia sed accidens substantiae. Omne igitur quod naturaliter substantia non est, substantialiter diffiniri nec potest nec necesse est » (Luhtala, 2000a, p. 164-65).

resorting to Priscian's alternative definitions of the parts of speech as signifying concepts in the mind :

> Quid enim est aliud pars orationis nisi vox indicans mentis conceptum, id est cogitationem ? Quaecumque igitur vox literata profertum significans aliquid, iure pars orationis est dicenda (*GL* 2, 552.1-4).

Hence, the verb and the other parts of speech are in the human mind, that is, they are accidents in a subject. When defining the parts of speech as signifying mental concepts, Priscian is reflecting the theory of meaning found in Aristotle's old logic ; his principal definitions of the noun and the verb apparently fail to have recourse to the human mind at all [39]. There is no reason to think that Eriugena used Aristotle's *De interpretatione* in his Priscian commentary, but the definitions of the parts of speech put forward in this text were certainly known to him through other sources, notably Alcuin's grammar and dialectic :

> Speech and its parts are understood as being in the mind, but it is somehow called a substance, because although it is in the mind, it is nevertheless subjected to accidents as if it were a subject, and is defined by these accidents. The noun is a conception of the mind signifying the substances of things. Similarly, the verb is conception of the mind to signify action and undergoing of action of the substances. The verb is, so to speak, placed between the sound that resonates externally in the mouth and the motion of a creature as a result of his action or undergoing action [40].

When analyzing the etymological definition of the verb, as derived from striking (*verberare*) the air, Eriugena observes the ambiguity of this term, as signifying both the « verb » and the « word ». In the latter

39. This is because the Stoic notion of *lekton* was not integrated into the grammatical theory of Apollonius Dyscolus, who was Priscian's principal philosophical source. Priscian's definitions do not mention the term *vox* at all ; *vox* is defined in the first book of the *Institutiones grammaticae* in fully physical terms (*GL* 2, 5.1-2). Immediately after a fourfold division of sounds is proposed, which recongizes *vox articulata* as a signifying sound. It is here that we encounter the human mind of the person who is speaking (*GL* 2, 5.5-7).
40. « Omnis enim oratio cum suis partibus in subiecto animo perspicue habitare intelligitur. Sic tamen quodam modo substantia dicitur quia quamvis in subiecto homine est, tamen quasi subiectum aliquod suis accidentibus subicitur, et ideo per illa accidentia diffinitur. Est enim oratio mentis conceptio ad res significandas. Unde possumus naturaliter diffinire singulas partes orationis. Verbi gratia, nomen sic diffinire possumus : Nomen est mentis conceptio ad significandas rerum substantias. Similiter verbum est mentis conceptio ad significandas actus vel passiones substantiae Est igitur verbum quasi in medio positum inter vocem quae sonat exterius in ore et motum creaturae ab actu vel passione positum » (Luhtala, 2000a, p. 165). Cf. for *mentis conceptio* : *Annotationes* p. 103.31 ; *Periphyseon* 4, 4949-4950.

sense all parts of speech are *verba*, i.e. words. He then goes on to claim that all parts of speech are also *nomina*, i.e. names, in the following manner.

> […] all parts of speech are rationally called *verba* ('words'), because they strike the air. It must be asked in which way (all parts of speech) are *nomina*. This is the reason : every part of speech signifies something (*significat*). If they did not signify anything, they would not be parts of speech at all. Everything that signifies something, in some way names (*notat*) it. Thus, since the noun (*nomen*) is said to signify that something exists by naming it (*notando*), and every part of speech names something, we are justified in calling every part of speech a name, because it names (*notat*) something [41].

4. CONCLUSION

The Carolingian scholars set themselves the task of examining the relationship between philosophical and grammatical categories – an enterprise, which had been initiated in Antiquity, but was pursued much more self-consciously in the Middle Ages. Eriugena was quick to spot inconsistencies and ambiguities in Priscian's philosophical terms, and to propose multiple ways of resolving them. The tools of analysis were offered by Priscian's text itself, the *Categories* and some of Augustine's educational dialogues dealing with the theory of signs [42].

Eriugena observed, for instance, the ambiguity of the term *subiectio* in Priscian's discussion of the noun, and diligently explored various possible uses of this term. Moreover, he could immediately see that nouns may signify any of the ten categories, not only substance and quality, as Priscian's definition would seem to suggest. As to the term 'accidents', Eriugena was unable, as were his medieval colleagues in general, to keep its grammatical and philosophical uses distinct. When,

41. « […] omnes partes orationis rationabiliter verba dicuntur, quia verba a verberatu aeris nascuntur. Qua autem ratione nomina dicuntur, quaerendum est. Haec est illa ratio : omnis pars orationis aliquid significat. Si enim aliquid non significasset, pars orationis nullomodo esset. Omne ergo quod aliquid significat quodam modo notat. Ergo, quia nomen dicitur aliquid esse notando significare, et omnis pars orationis aliquid notat, non sine ratione omnis pars orationis nomen appellatur, quia notat aliquid » (Luhtala, 2000a, p. 165).
42. The sources mentioned by Eriugena in his Priscian commentary are Diomedes, Consentius and Pompeius. There may be some indirect influence from Virgilius Maro, and some Augustinian works are used for the theory of signs, e.g. *De doctrina christiana* and *De paradiso* (see Luhtala, 2003, p. 20).

in the course of his exegesis, he encountered the dilemma – that the verb signifies accidents and nevertheless itself has (grammatical) accidents – he was quick to resolve this problem by resorting to the figurative use of language in claiming that the verb *somehow* signifies a substance and proceeded to establish new hierarchies within accidents. These instances suggest that he regarded Priscian's text was an authoritative source for philosophy, whose readings he wanted to defend. He moreover associated speech with mental concepts, and redefined the noun and the verb as mental concepts which signify substances and their actions respectively.

There is a striking absence of religious considerations in this text. The two contexts, into which religious ideas enter, is his discussion of the substantival verb, which falls outside the scope of this study, and the notion of the Liberal Arts. In the *accessus* to his Priscian commentary, Priscian explains that the Liberal Arts shine with the light of wisdom and illuminate the minds of the wise with the knowledge of God just as corporeal light illuminates their bodies (Dutton – Luhtala, 1994, p. 163.42-49 ; Luhtala, 1995, p. 122). He also claims – as he does in his *Annotationes in Marcianum* – that the Liberal arts are studied for their own sake.

A Note on the Attribution of the *Literal Glosses* [1] in Paris, BnF, lat. 13368 to Peter Abaelard

Christopher J. Martin
Auckland University

> Ob es möglich sein wird, diesen Rattenkönig von Glossen vollständig zu entwirren, die einzelnen Glossen in ihrer Zusammengehörigkeit festzustellen und sie bestimmten Autoren zuzuweisen, muß dahingestellt bleiben [2].

INTRODUCTION : THE PROBLEM OF ATTRIBUTION

Despite Bernhard Geyer's well considered and very cautious admission of the glosses found in BnF, lat. 13668, into the canon of Peter Abaelard's work there has until now been no systematic investigation of the merits of their claim for inclusion there. This is surprising since they were first noticed, and published in part, by Cousin in 1836 [3] and edited and published in full by Dal Pra as part of Abaelard's *Scritti filosofici* as long ago as 1954 [4].

1. There has been a tendency recently to follow two of the three superscripts and to refer to these glosses as « *editiones* ». Since it is just these superscripts that are at issue here, and since Abaelard himself uses « *editio* » only to characterise Boethius' various commentaries, I will call them the *Literal Glosses*. As we will see there is no reason at all to identify them with the work which Abaelard refers to as his « *introductiones parvulorum* ».
2. Geyer, 1933, p. 595.
3. Cousin, 1836, published the surviving glosses on the *Isagoge* (p. 553-576), parts of the surviving glosses on the *Categories* (p. 579-593) – roughly two thirds of the surviving glosses on ch. 5 and a small part of those on ch. 6. He published only the beginning of the glosses on *De Interpretatione* (p. 597-601) and nothing from the glosses on *De Divisione*.
4. Dal Pra, 1954.

Three of the *Literal Glosses*, those on the *Isagoge* (*P5*) [5], *De Interpretatione* (*H4*), and *de Divisione* (*D7*), bear explicit attributions to Abaelard. They are all in the same hand [6] but it is one which is different from, though roughly contemporary with, that which transcribed the texts, and they are squeezed into spaces in the manuscript clearly not intend for them [7]. Geyer suggests that the fact that these attributions correspond to those in other works known to be by Abaelard in characterising him, as does John of Salisbury, as the *Peripateticus Palatinus* should carry some weight in favour of their accuracy [8]. But even if they had they been written by the hand that transcribed the texts, the most that we could conclude would be that the writer probably had some reason for attributing them to Abaelard. He might, of course, have been wrong and so we need to put the question of their authorship to the test [9]. Geyer himself did this to a limited extent by comparing the glosses with other logical works which we believe with some certainty to be by Abaelard on account of their content as well as their attribution to him. Since, however, he could find nothing beyond a few coincidences of wording to support the twelfth century attribution and felt that they contained little of significance he did not think it worth editing the *Literal Glosses* as part of Abaelard's philosophical writings [10].

The superscript attribution is itself, as both Cousin and Geyer note, not entirely unproblematic. Cousin suggests that the shared phrase « *Petri Abaelardi iunioris Palatini summi peripatetici…* » might be read either as « of Peter Abaelard the great modern peripatetic of Pallet » or « of Peter Abaelard the younger <son> of Pallet, the great

5. The codes used here are those assigned to the texts in Marenbon, 1993a ; Green-Pedersen, 1984, p. 418-427 ; Iwakuma (à paraître a).
6. Only the superscript attribution of the glosses on *de Divisione* survives complete : « Petri Abaelardi iunioris Palatini summi peripatetici de divisionibus incipit ». The other two are in part deleted and were reconstructed by Cousin as « Petri Abae<lardi iunioris Palatini> summi Peripatetici ed<itio super Aristotelem de interpretatione> », and « Petri abaelardi i<unioris> p<alatini> S<ummi> per.<ipatetici> edicio super porfi<rium> incipit ».
7. I owe this information to Margaret Cameron who kindly checked the microfilm at The Pontifical Institute for Medieval Studies in Toronto for me.
8. Geyer, 1933, p. 597.
9. Someone different, but contemporary with the scribe who copied the text, presumably felt the same way about Rhabanus <Maurus ?> when he attributed to him the glosses on the *Isagoge* in the the same manuscript (*P3*, Paris, BnF, lat. 13368, f. 215ra-223vb). Since Cousin, however, there has been singularly little enthusiasm for accepting the authority of this attribution (see the edition by Iwakuma, 2008).
10. Geyer, 1933, p. 597.

peripatetic », the latter because Abaelard renounced his primogeniture in favour of his younger brothers [11]. Both of these suggestions, however, and especially the second stretch the Latin implausibly far [12], and Cousin offers nothing to support them. Abaelard himself uses « *iunior* » in the perfectly standard sense of « younger » in characterising Boethius' commentary on the *Categories* as an *introductio* prepared for beginners (*tamquam primae iuniorum introductioni praeparata*) [13] and I take it that this is also its most likely sense in the superscripts. Whoever wrote them wished to characterise the glosses as juvenilia, so « of Peter Abaelard the great Peripatetic of Pallet when a young man ».

The Literal Glosses on the *Isagoge* (*P5*) and *De Interpretatione* (*H4*) in BnF, lat. 13668 are closely related to glosses on the *Isagoge* (*P7*) and *de Interpretatione* (*H5*) preserved in Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14779 [14]. It is difficult, however, to say more precisely what the relationship between them is. There are many many passages sometimes of some length which are identical in each pair of texts but there are also very considerable differences and these are often not of a kind that might have arisen if one of each pair has been copied with modifications from the other [15]. These differences include long passages which are quite different in the two texts, and where they do correspond to one another there are often very significant variations in wording, word order, and the structure of the argumentation, as well as the addition and omission of significant material. To illustrate this would require a near line by line comparison of the two sets of glosses which I cannot embark on here. They must certainly have had a common source somewhere though how far removed this was from the texts as we have them is impossible to

11. Petrus Abaelardus *Historia Calamitatum*, ed. 1962, p. 63 : « … militaris gloriae pompam cum hereditate et praerogatiua primogenitorum meorum fratribus derelinquens, Martis curiae penitus abdicarem ut Minerue gremio educarer… ». Cf. Cousin, 1836, p. XIII ; Geyer, 1933, p. 597.
12. The suggestion made by Cook, 1999, p. 210, that Peter Abaelard's maternal great grandfather was Alard and he was given the byname « *iunior* » to distinguish him from a maternal great uncle « Peter Ab-alard » is entirely conjectural. The proposed genealogy is interesting but Cook offers no evidence to show that a byname might be constructed in this way. For a discussion of the origin of « Abaelardus » see Mews, 1988.
13. Petrus Abaelardus (1956), *Dialectica*, ed. De Rijk, I, p. 103.
14. Edited in Iwakuma, 1992a.
15. The differences are often very curious and indeed resemble nothing less than those found in the essays which one is occasionally presented with by students who seek to conceal their plagiarism by replacing words with synonyms, and changing word order, tense, and so on.

determine. I will say, however, that, after a close reading of both texts, *H4*, the gloss on *De Interpretatione* attributed to Abaelard in manuscript Paris, BnF, 13668, seems to me to be less developed and less embellished, than the corresponding glosses *H5* in Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14779.

1. ABAELARD'S « *INTRODUCTIONES* »

Abaelard refers on five or six occasions in his *Dialectica* [16], but only in the *Dialectica*, to an earlier set of « *introductiones* » which he wrote for the very first beginners in logic and on three of these occasions calls them his *Introductiones Parvulorum* [17]. Both Dal Pra in his edition of the *Literal Glosses* and De Rijk in his edition of the *Dialectica* [18] uncritically identify the glosses with the *Introductiones Parvulorum* and they have often been followed in this [19]. Constant Mews, however, has questioned the identification [20], arguing that the *Literal Glosses* cannot be the *Introductiones Parvulorum* since *introductiones* were not glosses. His argument [21] is that John of Salisbury quotes a comment made by Abaelard indicating that *introductiones* were « independent treatises and not commentaries on the ancients » [22]. Unfortunately Mews misunderstands John here and conflates two quite distinct observations.

16. The references are the following (1) *Dialectica*, II, p. 174 : « … in his *Introductionibus* diligentius patefecimus quas ad tenerorum dialecticorum eruditionem conscripsimus » ; (2) *Dialectica*, II, p. 232 : « … in illa *altercatione* de loco et argumentatione monstrauimus quam ad simplicem dialecticorum *institutionem* conscripsimus » ; (3) *Dialectica*, III, p. 269 : « … doctrina *Introductionum* nostrarum, quas ad primam tenerorum introductionem conscripsimus… » ; (4) *Dialectica*, III, p. 329 : « *Introductionibus* quas ad *paruulorum institutionem* conscripsimus, nos posuisse meminimus… » ; (5) *Dialectica*, III, p. 352 : « … sicut in *Introductionibus paruulorum* ostendimus… » ; (6) *Dialectica*, IV, p. 482 : « Unde me in *Introductionibus Paruulorum* confirmasse memini… ». I say five or six since the reference in (2) is not explicitly to an *Introductio*. The characterisation there of the treatment as an « *altercatio* ». i.e. some form of disputation (cf. *Super Topica Glossae*, ed. Dal Pra, 1954, p. 305) perhaps suggests that Abaelard's introduction had a rather different character from that of the *Literal Glosses* on the *Isogoge*, *De Interpretatione*, and *De Divisione*, where controversy is notable by its absence.
17. Abaelard may or may not be using this expression as a proper name but reference (3) certainly suggests that *Introductiones* is one.
18. *Dialectica*, p. XI.
19. So Jolivet, 2000, p. 178 ; King, 2008.
20. Mews, 1985, p. 75.
21. Which is accepted in Marenbon, 1997a, p. 38, n. 1.
22. Mews, 1985, p. 75.

Introducing his readers to the *De Interpretatione* John notes that many moderns, i.e. his contemporaries – he was writing in 1159 but referring to his studies in Paris in the 1130's – produce more extensive and clearer treatments of the same subject which they call *introductiones* [23]. However, we still read Aristotle, John goes on to note, both for the exercise and on account of his authority. After another half a page or so of praising the words of the ancients, John recalls an observation of Abaelard's which he may well have heard as one of the absolute beginners in in his logic class in 1136 or 1137 [24] :

> I recollect that the Peripatetic of Pallet said something which I consider true, that it would be easy for someone in our time to compose a book of this kind <sc. the *De Interpretatione*> which would be in no way inferior to any of the ancient works in its formulation of the truth or elegance of language. But that it should be favoured by being acknowledged as an authority is impossible, or extremely unlikely.

All this, I think, tells us nothing about what Abaelard might have meant by « *Introductiones* » when, perhaps twenty five years before, he used the term in his *Dialectica* to describe a yet earlier production of his own [25].

At the beginning of his discussion of the *Isagoge* John also recalls that when Abaelard presented the theory of genera and species to his students he had adopted an elementary manner of exposition [26]. He is

23. Ioannes Saresberiensis, *Metalogicon*, Lib. 3, cap. 4, ll. 10-14 : « Caeterum (ut pace omnium loquar) quidquid in isto docetur libro, compendiosius et manifestius poterit quilibet doctorum, quod et multi faciunt, excepta reverentia verborum, in doctrinalibus parare rudimentis, quas introductiones vocant : vix est enim aliquis, qui haec ipsa non doceat, adjectis aliis, non minus necessariis ».
24. Ioannes Saresberiensis, *ibid.*, Lib. 3, cap. 4 ll. 34-38 : « Dixisse recolo Peripateticum Palatinum quod uerum arbitror, quia facile esset aliquem nostri temporis librum de hac arte componere, qui nullo antiquorum quod ad conceptionem ueri, uel ad elegantiam uerbi esset inferior. Sed ut auctoritatis fauorem sortiretur, aut impossibile aut difficillimum ».
25. It is surely much more likely that Abaelard is referring to the kind of text represened by the *Introductiones*, dating from the beginning of the twelfth century edited in Iwakuma, 1993 (*Secundum Wilgelmum* = p. 57-84 ; *Secundum G. Paganellum* = p. 88-114).
26. The context seems to demand that « *puerilem opinionem* » be construed in this way rather than as indicating that Abaelard's teaching was, as Clanchy supposes, « puerile » (Clanchy, 1997, p. 89). Ioannes Saresberiensis, *Metalogicon*, Lib. 3, cap. 1, ll. 2-6 : « Quomodo Porphirium legi oporteat et alios libros : Equidem ex animi mei sententia sic omnem librum legi oportet, ut quam facillime potest eorum quae scribuntur habeatur cognitio. Non enim occasio quaerenda est ingerendae difficultatis, sed ubique facilitas generanda. Quem morem secutum recolo Peripateticum Palatinum. Inde est ut opinor quod se ad puerilem de generibus et speciebus ut pace suorum loquar inclinauit opinionem, malens instruere et

presumably referring to his own experience of Abaelard's teaching in 1136-1137 since the surviving expositions in the *Logica* « *Ingredientibus* » and *Logica* « *Nostrorum Petitioni Sociorum* » certainly cannot be said to avoid raising difficult questions. John's remark led Michael Clanchy [27] to suggest that the *Literal Glosses* might be Abaelard's lectures from his stay in Paris in the 1130s. We will see below, however, that they contain a number of claims which are incompatible with the theoretical positions held by Abaelard in his great logical works and attributed to him by authors writing in the 1130s and 40s. While it is not, I suppose, impossible, it is certainly very difficult to imagine that Abaelard held that on these points in an elementary exposition he might without apology contradict his considered opinion.

It is unfortunately all to easy to suppose that the differences in form of texts surviving from the twelfth century correspond to our own curricular conventions for the teaching of logic. Introductory, often called « baby logic », intermediate, and then advanced lectures for a number of years followed, for those who wish to go on, by graduate seminars. There is no reason to believe that such a rigidly progressive approach characterised twelfth century teaching [28]. There are certainly some rather elementary expositions such as our *Literal Glosses* which do not go very far beyond the text being glossed [29] and which are characterised by an overwhelming concern to assign a *locus* to every argument that can be found there. And we know from John of Salisbury that his first two years as a student in Paris [30], first with Abaelard and then with Alberic and Robert of Melun were spent in so perfecting his skill in the analysis of arguments that at the end of this time the « *loci*, rules, and other elementary principles » were as familiar to him as his own « nails and fingers » [31]. So presumably this kind of gloss will have played some rôle in his training. There are also,

promouere suos in puerilibus, quam in grauitate philosophorum esse obscurior ». Cf. « pueriles animi » in fn. 31 below.

27. Clanchy, 1997, p. 103.
28. Though certainly, at least in the teaching of theology, a distinction seems to have been made corresponding to to that between lectures (*lectiones*) and seminars (*collationes*). Cf. Clanchy, 1997, p. 83.
29. Though on occasion the exposition becomes quite technical and involved.
30. Aged, we must suppose, about sixteen.
31. Ioannes Saresberiensis, *Metalogicon*, Lib. II. cap. 10, ll. 34-39 : « Apud hos, toto exercitatus biennio, sic locis assignandis assuevi, et regulis, et aliis rudimentorum elementis, quibus pueriles animi imbuuntur, et in quibus praefati doctores potentissimi erant, et expeditissimi, ut haec omnia mihi viderer nosse tanquam ungues digitosque meos ».

however, as De Rijk has pointed out, « *introductiones* » which are much more advanced and controversial [32]. Abaelard, himself, indeed, characterises his own great series of commentaries on the *logica vetus* as written for « those who are beginning logic » (« *ingredientibus nobis logicam* ») with him [33]. John of Salisbury's reference to *introductiones,* is, it seems to me, almost certainly to works such as the *Introductiones Montanae Maiores* [34] which he may well have been familiar with from his time as a student of Master Alberic. These are not a set of glosses, to be sure, but equally well in they are in no sense an elementary work.

2. EVALUATING ABAELARD'S REFERENCES TO HIS *INTRODUCTIONES.*

Unfortunately only one of Abaelard's references in the *Dialectica* to the earlier *Introductiones* has to do with a topic which also covered in the *Literal Glosses* and that is entirely too vague to allow any kind of conclusion about whether or not he might have been their author [35]. Abaelard does imply here, however, that in his *Introductiones* he did not raise « higher questions » about the subject.

One of the other references in the *Dialectica* does [36], however, tell us something about Abaelard's practice in his *Introductiones* which may help in assessing the claim of the *Literal Glosses* to have had the

32. For a survey of the genre see De Rijk, 1962-1967, vol II/1, ch. III, p. 126-176.
33. Note, however, that in the *Logica* « *Nostrorum Petitioni Sociorum* » he is apparently referring to to the earlier, and rather massive, *Logica* « *Ingredientibus* » when he instructs his reader to consult the little glosses (*glossulae*). The *Glossae super librum Porphyrii secundum vocales* seems to lie between the « *Ingredientibus* » and « *Nostrorum* » treatments of the *Isagoge.* Both the « *Ingredientibus* » and the « *Nostrorum* » mix relatively brief lemmatised glosses with extended digressions on points of interest sometimes quite far removed from the text under discussion.
34. See De Rijk, 1967, p. 146. Note, however, that only the first part of the *Introductiones Montanae Maiores* corresponds to the *De Interpretatione*, the remainder goes on to deal with topical inference, and categorical and hypothetical syllogisms.
35. The reference is (1) in the list in fn. 16 which is to a discussion of the material covered in *De Interpretatione* 10 : « Quae autem inuicem contrariae propositiones uel contradictoriae, quae etiam subalternae uel subcontrariae dicantur, aut quas ad inuicem inferentias uel differentias qualesque conuersiones habeant, in his *Introductionibus* diligentius patefecimus quas ad tenerorum dialecticorum eruditionem conscripsimus. Nec in his rursus nobis immorandum est, sed ad altiora tractatum transferamus atque affirmationum et negationum proprietates subtilius distinguamus ». References (2)-(5) are to material covered in *de Differentiis Topicis*, and (6) to material from *de Syllogismis Hypotheticis*.
36. Cf. fn. 16 (4).

greatest logician of his age as their author. It also shows, unfortunately, that locating a particular doctrinal disagreement between the *Literal Glosses* and works which we believe certainly to be by him cannot straightforwardly establish that Abaelard was not responsible for them. In Book III of the *Dialectica* Abaelard discusses in great detail the proper form of maximal propositions, that is, according to him, of propositions such as « if a species is predicated of something, then so is its genus » which given the nature of a human being, warrants the truth of the conditional proposition « if Socrates is a human being, then Socrates is an animal ». Abaelard insists that this maximal proposition is perfectly in order as it stands and that no further qualifications are required for it to play its proper role in the topical argument. Such, however, had not always been his opinion [37] :

> We should not fail to note that those determinations are void and useless which certain less learned men superfluously add to maximal propositions, sewing, as it were, small pieces of rag onto their clothes. Which, to be sure, I recall that we ourselves did in those *Introductions* which we wrote for the little ones. As when we say :
>
> of whatever a species is predicated truly and affirmatively and without a mode, etc., of the same the genus is predicated in the same way ;
>
> or when we say :
>
> whatever entails the antecedent in a true affirmative conjoined natural consequence, also entails he consequent.
>
> All of which we will certainly see to be superfluous if we correctly understand the senses of maximal propositions and correctly grasp the senses of the consequences which they are invoked to warrant.

Here, then, Abaelard gives us a test which will provide some evidence that an introductory work is not one of his *Introductions*. Each of the four *Literal Glosses* passes it since none of the many maximal propositions which they include manifests the redundancy that Abaelard complains about here.

37. *Dialectica*, III, p. 329 : « Non est autem praetereundum illas determinationes cas<s>as et inutiles esse, quae a quibusdam minus eruditi<s> maximis propositionibus apponuntur superflue, quasi integris uestimentis panniculi quidam assuantur. Quas quidem in his Introductionibus quas ad paruulorum institutionem conscripsimus, nos posuisse meminimus, ueluti cum dicimus : de quocumque praedicatur species uere et affirmatiue sine modo etc., et de eodem praedicatur genus eodem modo ; uel cum dicimus : quicquid infert antecedens in uera coniuncta natural consequentia affirmatiua, infert et consequens. Quas quidem omnes superfluas uiderimus, si maximae propositionis sensus recta pensauerimus et consequentiarum sensus quibus inducuntur eae, acceperimus ».

Interestingly we can find an example of this kind of qualification in the formulation of a rule, though not in any of the maximal propositions given there, in Garlandus' *Dialectica*, where a principle of equipollence for conditional and categorical propositions is given as :

> In so far as two universal terms are attributed to some third truly and affirmatively and simply and consignifying and with the exception of the *locus* from a similar by impossibility and quantitative words, to that extent there may be formed a universal categorical proposition expounded in the same way [38].

Abaelard insists in his own *Dialectica* that in general conditionals do not imply categoricals nor categoricals conditionals. However, if I am correct in believing that Garland's *Dialectica* was a product of the school associated with Roscelin, Abaelard would certainly have known of the kind of presentation of logic found there [39].

Abaelard's observation that he no longer adopts a practice that he once did and much worse the unacknowledged and very major changes in his treatment of topical inference between the *Dialectica* and the *Super Topica Glossae* [40] thus require that we treat with some care any apparent disagreement between what we believe to have been his position on some issue at some time and the positions which we can extract from the *Literal Glosses*. He might well, as in the case of his views on the nature of the multiplicity of maximal propositions, have developed a new theory in the face of objections to an earlier one without acknowledging any change of mind. In the case, at least, of the three *Literal Glosses* explicitly attributed to Abaelard, however, we are not dealing with developed arguments for particular theoretical positions but rather with relatively simple expositions of the text. I suggested above that since some of the claims made there contradict theoretical positions for which he was well known they could not have been made by Abaelard after he developed the theories for which he was so famous. Nor, I think, can the differences between the *Literal Glosses* and Abaelard's great logical works be explained by supposing, as is usually done, that glosses are very early works written before he developed his supposed first mature theories in the *Dialectica*. The issues which they concern are, as we will see, too many and too central

38. Garlandus Compotista, *Dialectica*, p. 132 : « Nam quotienscumque duo universales termini attribuuntur alicui tercio vere et affirmative et simpliciter et consignificando et excepto loco a simili per impossibile et quantitativis vocibus, totiens inde potest fieri universalis cathegorica propositio eodem modo exposita ».
39. Cf. Martin (à paraître).
40. Cf. Martin, 2010.

to his deepest philosophical commitments. Even less likely, to the point, to my mind, of being impossible, is to suppose that Abaelard did not reflect on the content of what he was saying in his earliest writings and simply repeated the teaching of his Master. Everything that we know about his personality and his career tells against this.

The five references in the *Dialectica* to the treatment in his earlier writings of material not covered in the *Literal Glosses* certainly suggest that in them Abaelard went beyond a simple exposition of the text. In the first of them [41] he speaks of the earlier work as an *altercatio*, i.e. a dispute, about *loci* and argumentation and says that in it he gave an exposition of Aristotle's definition of a syllogism. In the second [42] he notes that in his *Introductiones* he had discussed the topical relations warranting the truth of simple conditionals and composite conditionals with simple conditionals as both antecedent and consequent in terms of the relationships between the terms which remain constant in the antecedent and consequent and those which are changed (*secundum mutationem terminorum*). This again suggests that Abaelard went well beyond Boethius in *De differentiis topics* by offering an explanation of the application of the *loci* to warrant the truth of conditional propositions. In the *Dialectica* he apparently repeats his earlier treatment and so provides material which we might again try to use to identify him as the author of a particular set of glosses on *De Differentiis Topicis*. Unfortunately such evidence would not on its own be decisive since the explication of the topical relationships warranting true conditionals in terms of the substitution of terms is not unique to Abaelard but is also found in the *Introductiones Secundum Wilgelmum* and *Secundum G. Paganellum* [43], which Iwakuma attributes to William of Champeaux [44].

The third [45] of these references to an *Introductiones* is the one concerning the proper form of maximal propositions discussed above. In the fourth [46] Abaelard says rather oddly that he has « shown » [47] in

41. Cf. fn. 16 (2).
42. Cf. fn. 16 (3).
43. Iwakuma, 1993. For the topical relationship charaterised as a the relationship between terms, and propositions, and their substitutions see « ... *secundum Wilgelum* », I, 6.3, p. 65 ; II, 2.2-5.2, p. 67-70 ; « … *secundum G. Paganellum* », 7, p. 95.
44. Cf. Iwakuma, 2003a.
45. Cf. fn. 16.
46. Cf. fn. 16.
47. *Dialectica*, III, p. 352 : « Nunc autem locos a praedicato uel subiecto tractemus. Quos quidem multi in his tantum consequentiis assignant quae ex categorica et hypothetica iunguntur, sicut in *Introductionibus paruulorum* ostendimus. Cum

the *Introductiones* that many authors appeal to the *loci* « from the subject » and « from the antecedent » only to warrant the truth of compound conditionals with categorical antecedents and conditional consequents. Conditionals that is such as « *si omnis homo est animal, tunc si omne animal est animatum, omnis homo est animatus* » where they assign the locus *a praedicato* and give as the maximal proposition « if something is predicated of something universally, then if something is predicated universally of the predicate, it is predicated universally of the subject ». We again find precisely this account of such conditionals in the *Introductiones Secundum Wilgelum* and *Secundum G. Paganellum* [48]. In the *Dialectica* Abaelard entirely rejects it because it warrants conditionals like the one just given which, according to him, have a true categorical proposition for antecedent and a false conditional for consequent [49].

The last reference [50] to an *Introductiones* has to do with issues raised by the account of hypothetical propositions given in *De Syllogismis Hypotheticis* and indicates that Abaelard went beyond Boethius' there in showing that both simple disjunctions and temporal hypotheticals convert simply in the sense that the order of the component propositions is irrelevant.

3. ABAELARD'S REFERENCES IN THE *DIALECTICA* TO HIS MASTERS AND TO HIS OWN EARLIER VIEWS.

As well as referring us in the *Dialectica* to his own earlier *Introductiones* Abaelard also tells us something about the theories of his masters and his own earlier views which may help in establishing whether or not he might be the author of the *Literal Glosses*. One reference is by name to Roscelin and the others are all plausibly taken

enim dicimus : si omnis homo est animal, tunc si omne animal est animatum, omnis homo est animatus uel ita : si omnis homo est animal, tunc si omne risibile est homo, omne risibile est animal in illa locum a praedicato, in ista uero locum a subiecto assignant ». Generally when Abaelard uses « *ostendimus* » in a reference such as this it is to a proof of some sort. Presumably here, however, he means simply that he has set out the position ?

48. « … *secundum G. Paganellum* », 8.1-8.27, p. 100-106, and very much less extensively, without examples, « … *secundum Wilgelum* », II, 5-5.2, p. 70.
49. *Dialectica*, *loc. cit.* Unfortunately the question of the acceptability of the *loci a subiecto* and *a praedicato* corresponds to part of *de Differentiis Topicis* the commentary on which which has been lost from Abaelard's *Super Topica Glossae.*
50. Cf. fn. 16 (6).

to be to William of Champeaux and that is what I will assume here [51]. These references to William are often introduced by Abaelard saying « I recall (*memini*) that my Master's theory… ». He is referring presumably either to his time as William's student [52] after he first arrived in Paris and/or to his attendance at William's lectures on rhetoric a few years later when he returned to Paris after a period of convalescence in Brittany.

According to Abaelard he arrived in Paris at the end of a journey on which he engaged disputation wherever dialectic was was studied. This journey included, though Abaelard does not mention it, a stay of some considerable time with Roscelin [53]. His first period of study with

51. These references, other than the one to Roscelin, are on seventeen occasions to « magister noster », on five occasions to « magister noster V », and once to « magister noster W ». Cf. Iwakuma, 1999, p. 102, n. 2, for references to various discussions of the identity of the *magister*, or *magistri* referred to by Abaelard. There are also a significant number of references in the *Dialectica* to the theories of *quidam* and *nonnulli* but I cannot pursue them here.
52. It is invariably assumed by modern writers, and perhaps not unreasonably, that William was the master of a school at the Cathedral of Notre Dame but in fact no mediaeval source claims this. From contemporary sources we learn only that he was a master in Paris, according to Abaelard the leading master, and that for some of the time during which he taught in Paris he was one of the archdeacons at the Cathedral. The source of the claim that William was some kind of *Magister Scholarium* is apparently Michaud's partly fantastical account of his life but the few sources cited by him tell us only, separately, that William was an archdeacon and a master. Cf. Michaud, 1867. The office of *magister scholarium* seems, in fact, to have developed only with the requirement for a *licentia docendi* in the closing decades of the twelfth century. Cf. Paré, Brunet, Tremblay, 1933, ch. 2.
53. Abaelard in the *Historia Calamitatum* says simply that after renouncing his primogeniture to his brothers (plural !) he wandered through various provinces debating as he went until he finally came to Paris. We know, however, from the letter that Roscelin wrote to him around 1120 that Abaelard was his student for some time both at Loches and Tours where as, Roscelin says, he passed from childhood into youth (*a puero usque ad juvenem*), cf. Reiners, 1910. Mews (1995, p. 10), argues that Roscelin came to Loches from England around 1093. His suggestion that Abaelard was sent by his father as a child to study with Roscelin receives some support from Georges Duby's splendid study of youth in the twelfth century in North-western France. Duby argues that « *iuventus* » is a technical term in the Latin of the time which designates the period in the life of a male member of the nobility between his being dubbed a knight, in his late teens, and his marriage. During this stage of their lives such young men, having completed their military training, would form themselves into bands which wandered from place to place in search of adventure and future wives. Cf. Duby, 1964, 19, p. 835-846. Mews suggests that Abaelard might have gone directly from Roscelin to Paris but I see no reason for doubting his claim in the *Historia Calamitatum* that, like his peers, he spent a period of time wandering in search of the kind of combat to which he had resolved to devote his life. As Mews notes, we should compare Abaelard, *Historia Calamitatum*, p. 64 : « Proinde diuersas disputando perambulans prouincias, ubicumque huius artis uigere studium audieram, peripateticorum emulator factus

William, he tell us, initially went well but after a while their relations cooled when he opposed his master and according to his own account got the better of him. This led to Abaelard leaving William and setting up his own school first at Melun, 40 or so kilometres from Paris, where, he tells, us his fame soon came to eclipse that of William. Encouraged, he moved to Corbeil about 30 km, or roughly a day's travel, from Paris in order, he says, to more frequently assault William with arguments. If we are to believe his autobiography Abaelard thus from practically the very beginning of his time in Paris disputed successfully with the leading master in the city and attracted a significant following for himself. After a short time he left Paris to return to Brittany and spent a number of years « away from France » recovering from « an affliction caused by immoderate study » [54]. His absence, however, did not dim his reputation, since, he tells us, he was sought out eagerly by by those excited by the study of dialectic [55].

On returning to Paris in about 1108 Abaelard also returned to William's school since he was keen to study rhetoric with him. The school was now located at the monastery to which William had retired from his Archdeaconship at Notre Dame [56]. In the course of numerous

sum » with Duby, 1964, p. 113 quoting from Lambertus Ardensis (1879), *Historia Comitum Ghisnensium*, p. 550-642, p. 604, on the young knight Arnould of Guines : « Ab illo ergo die torniamenta frequentendo, multas provincias et multas regiones fere per biennium… circuivit ». Mews seems to suppose that Roscelin's remark that Abaelard spent a long period with him is incompatible with his wandering the countryside in search of disputation before arriving in Paris. But Abaelard could on Mews own dating have spent five or six years with Roscelin and then two years en route to Paris to arrive there in 1100 aged about 21. Abaelard's description himself as an « *adolescentulus* », ordinarily the stage of life before one became a *iuventus*, when he presumed to leave William to set up his own school at Melun is compatible with Roscelin's remark since, as Duby points out, an *adolescentulus* was someone still in training.

54. Interestingly Abaelard does not quite say that he spent all of his time in Brittany, and certainly not that he was at Le Pallet, just that for that time he was away from France, *Historia Calamitatum*, p. 65 : « Non multo autem interiecto tempore, ex immoderata studii afflictione correptus infirmitate coactus sum repatriare, et per annos aliquot a Francia remotus, quaerebar ardentius ab his quos dialetica sollicitabat doctrina ».
55. This is surely the sense of the remark quoted in fn. 54 and not as Mews has it, *op. cit*., p. 11, that he spent his time « further studying dialectic from [sic] from certain unnamed teachers in his home region ».
56. *Pace* Cameron, 2005, p. 36, Abaelard does not tell us « only that William left Notre Dame in 1108 to take up a quieter life as a canon regular at Saint Victor », nor *pace* Mews, 2005, p. 77, n. 2, does he, or anyone else, tell us that « William resigned from the cathedral chapter in 1109, when he transferred to a small church that later become the abbey of Saint-Victor ». What we read in the *Historia Calamitatum*, p. 65, is simply that William entered a monastery in Paris and set up his school there : « Nec tamen hic suae conuersionis habitus aut ab urbe Parisius

arguments which followed, Abaelard tells us, he forced William to give up his old theory of universals, the theory which we now call *material essence realism*. Note that, *pace* Fredborg and Mews, Abaelard does not say that their dispute about universals arose *during* William's lectures on rhetoric [57] or even because of something that was said there but simply that he went to hear William speak on rhetoric and that they argued about universals and various other matters [58]. Contrary to Iwakuma's suggestion that it was devised only as a hasty response to his questions [59] Abaelard indicates that William had held his theory of material essence realism for some time (*antiquam eius de universalibus sententiam*).

William attempted, according to Abaelard, to meet his criticisms by proposing the new theory of *indifference realism* but his lectures so suffered that his students deserted him in favour of his critic. Worse, William's successor at the school in Paris handed over his chair to Abaelard. After only a few days, however, William was able to have him removed and replaced, Abaelard tells us, by another of his rivals. Abaelard's first response was to return to Melun but after only a little while William left Paris for the country allowing Abaelard to set up

aut a consueto philosophiae studio reuocauit, sed in ipso quoque monasterio ad quod se causa religionis contulerat statim more solito publicas exercuit scholas ». And if that is true, it is all we know about him at this time. It is not clear what the source of the date is, it appears in the *Gallia Christiana* (t. 7, col. 657) with the claim that William retired his archeaconry then to follow the rule of of the canons regular but without any citation of an authority for these assertions. William's signature as Archdeacon of Notre Dame along with those of of Archdeacons Stephenus and Rainaldus is reported in the *Cartulaire général de Paris*, t. 1, appended to documents dated up to 1108 (up to document # 149) but the next document signed by archdeacons ((# 160), from 1112, has only Girbertus and Rainaudus. See Anne Grondeux's and Charles de Miramon's studies in this volume.

57. Cf. Mews, 1995, p. 11 ; Fredborg, 2003, p. 55. Here is what Abaelard says, *Historia Calamitatum* p. 65 : « Tum ego ad eum reuersus ut ab ipso rhetoricam audirem, inter caetera disputationum nostrarum conamina antiquam eius de uniuersalibus sententiam patentissimis argumentorum rationibus ipsum commutare, immo destruere compuli ».
58. There is certainly no hint as Mews, 1995, p. 11, claims of William « … being interrupted during lectures on rhetoric by a student <*sc*. Abaelard> who challenged his understanding of universals ».
59. Cf. Iwakuma, 1996, p. 130, it seems to me that the reference to material essence realism as an *antiqua sententia* in the *Tractatus De generali et speciali statu rerum universalium* edited by Dijs, 1990, p. 92, is clearly to the theory held by William of Champeaux. What Iwakuma shows in his paper is not, I think, that William's theory is taken from Anselm and Odo of Cambrai but rather that the materials for that theory are present in Aristotle, Porphyry, and Boethius, and that their ideas and terminology, are unsurprisingly found in Anselm and Odo, what is not there, however, is William's account of genera and species.

school on Mont-Sainte-Genevieve in order the better to attack his rival in Paris. William then returned with what was left of his school to the monastery in Paris which he had formerly occupied. His attempt to break Abaelard's siege was, however, unsuccessful and the new head of his old school resigned to take up a monastic life.

There followed a period in which Abaelard and his students disputed with William and his followers which came to an end when Abaelard had to go back once more to Brittany to visit his mother who was about to follow his father in retiring from the world to a convent. It is not clear from the *Historia Calamitatum* how long the Abaelard taught on Mont-Sainte-Genevieve before leaving for Brittany but it was long enough for his reputation to attract a challenge from the future Saint Gosvin whose biographer reports that [60] :

> At that time Peter Abaelard, having gathered around him many students, was leading a public school [61] in the cloister of Sainte Geneviève. His knowledge was well tested and his eloquence sublime but he was the inventor of strange and unheard of things and asserted entirely novel claims, and in order to establish his own theories he set out to disprove what others had proved. Thus he came to be hated by those of sound mind, and just as he turned his hand against everyone, so everyone took up arms against him. He said what no one before him had presumed to say and everyone was amazed at him. So when the absurdity of his inventions came to the notice of those who were involved in teaching in Paris they were first stunned, then gripped with a great zeal to confute his falsities, and began to ask one another who among them would undertake the business of disputing <with Abaelard>.

60. *Vita Goswini*, extracts in *Recueil des historiens de la France*, 1878, t. 14, p. 442 : « Tunc temporis magister Petrus Abailardus, multis sibi scholaribus aggregatis, in claustro S. Genovefae schola publica utebatur : qui probatae quidem scientiae, sublimis eloquentiae, sed inauditarum erat inventor et assertor novitatum ; et suas quaerens statuere sententias, erat aliarum probatarum improbator. Unde in odium venerat eorum qui sanius sapiebant ; et sicut manus ejus contra omnes, sic omnium contra eum armabantur. Dicebat quod nullus antea praesumpserat, ut omnes illum mirarentur. Cum igitur inadventionum ejus absurditas in notitiam pervenisset eorum qui Parisius doctrinae causa morabantur, primo stupore, deinde zelo quodam ducti confutandae falsitatis, coeperunt inter se quaerere quis esset ex eis adversus eum disputandi negotium subiturus ; indignum esse dumtaxat apud tot sapientes hujusmodi naeniarum dictorem non habere contradictorem, taliter oblatrantem baculo non arceri veritatis ; plura adinventurum, et liberius declamaturum, si infaustis coeptis redargutor defuisset », see Anne Grondeux's paper in this volume.
61. I.e. a school not limited to members of a particular religious order. Cf. Paré *et al*., 1933, p. 58. Curiously although a member of regular clergy William continued in his monastery to be master of a *scholae publicae.* Cf. Anne Grondeux's and Charles de Miramon's studies in this volume. Cf. n. 56.**Erreur ! Signet non défini.**

The answer was of course Gosvin and the hagiographer is describing Abaelard's activities around 1110 [62]. What is striking is that the description applies perfectly to the content of the *Dialectica*, a work filled with novelties presented in a highly combative manner and concerned to disprove the theories of Abaelard's contemporaries.

After only a short stay in Brittany Abaelard returned to France first to take up the study of theology at Laon, and then not long afterwards to Paris where from roughly 1112-1115, he taught both dialectic and theology [63] as head, finally, of the school once led by William, now *hors de combat* as Bishop of Chalons. This period of his career ended, famously, with his affair with Heloise and his castration.

What is clear, and agreed by his opponents, is that Abaelard was a charismatic teacher and an innovator in logic. He was, indeed, one of the greatest of all logicians, on a par with Aristotle and Frege, and his greatness is evident on every page of the *Dialectica* and the *Logics*. There is no trace at all of such greatness in the *Literal Glosses* and indeed there is much there that is inept and confused. To show this would, again, require a much more detailed account of their contents than there is room for here. But I must say that it seems to me incredible that anyone familiar with these works could believe that the *Literal Glosses* were written by the same man, no matter how much younger he was.

In his paper « On Dating the Works of Peter Abelard » Constant Mews offers a number of arguments to show that the *Dialectica* was written before any of the other surviving logical works except the *Literal Glosses*, which he uncritically attributes to Abaelard, and dates it to some time after his entry into Saint Denis in 1117 and before the

62. Probably writing not long after Gosvin's death in 1165 when there were still men alive who would have remembered the confrontation.

63. *Historia Calamitatum*, p. 70 : « Post paucos itaque dies Parisius reuersus, scholas mihi iamdudum destinatas atque oblatas unde primo fueram expulsus, annis aliquibus quiete possedi ; atque ibi in ipso statim scholarum initio glossas illas Hiezechielis quas Lauduni inceperam consummare studui. Quae quidem adeo legentibus acceptabiles fuerunt, ut me non minorem gratiam in sacra lectione adeptum iam crederent quam in philosophica uiderant. Unde utriusque lectionis studio scholae nostrae uehementer multiplicatae, quanta mihi de pecunia lucra, quantam gloriam compararent ex fama te quoque latere non potuit. Sed quoniam prosperitas stultos semper inflat et mundana tranquillitas uigorem eneruat animi et per carnales illecebras facile resoluit, cum iam me solum in mundo superesse philosophum estimarem nec ullam ulterius inquietationem formidarem, frena libidini cepi laxare, qui antea uixeram continentissime. Et quo amplius in philosophia uel sacra lectione profeceram, amplius a philosophis et diuinis immunditia uitae recedebam ».

Council of Soissons in 1121 [64]. Later, in his book *Peter Abelard* [65], he modifies this conclusion to suggest that the first treatise, corresponding to the *Isagoge* and *Categories* may have been written as early as 1112. I think that this is correct but that it is also very probably true of the whole of the *Dialectica*. What I take to be Mews' argument for distinguishing the date of the first treatise from that of later treatises rests on a mistake [66] and although the *Dialectica* must have taken some time to produce I see no reason for supposing that the different treatises were written years apart [67].

Mews gives only a single argument to date the writing of the *Dialectica* after Abaelard assumed the habit of a monk. At the beginning of the penultimate treatise, *Treatise* IV, on hypothetical propositions, the subject of some of some of his most strikingly novel contributions to logic, Abaelard complains of [68] :

> The malicious new charge concerning my writing on logic which has been made against me by those who are envious of me. They assert that a Christian is not allowed to deal with matters which do not pertain to the faith.

Mews believes that the accusation which Abaelard refers to here is same as that which he recalls in the *Historia Calamitatum* as raised against him after he removed himself from the Monastery of Saint Denys to cell where, he tells us [69] :

64. Mews, 1985, p. 126, on p. 130 he has « c. 1 117-21 » as the date.
65. Mews, 1995, p. 28, on p. 53 he lists it as « completed 1117-1119 ».
66. Mews, 1995 p. 28 : « As William is not mentioned subsequently "the book of parts" may have been written before the subsequent sections, perhaps before 1113, when William became bishop of Châlons-sur-Marne ». In fact there are references to magister noster V. in Treatise 2, p. 168, and to magister noster W. in Treatise 5, p. 541 ; there references to magister noster in Treatise 2, p. 168, 169, 195, 199, 201, and Treatise 3, p. 271. In addition there is a reference to *praeceptor noster Willemus* in *Super Topica Glossae*, p. 271, and to William as *magister noster* in the *Logica* « *Nostrorum Petitioni Sociorum* », p. 534, both of which were certainly written after the *Dialectica*.
67. That is not to say that Abaelard might not have made additions, subtractions and alterations after he had completed the book but the only place where this seems to be a possibility is in some places in Treatise III where the presentation is rather uneven.
68. *Dialectica*, IV, p. 469 : « Nouam accusationis calumniam aduersum me de arte dialectica scriptitantem aemuli mei nouissime excogitauerunt, affirmantes quidem de his quae ad Fidem non attinent, christiano tractare non licere ».
69. *Historia Calamitatum*, p. 82 : « Ubi, quod professioni meae conuenientius erat, sacrae plurimum lectioni studium intendens, saecularium artium disciplinam quibus amplius assuetus fueram et quas a me plurimum requirebant non penitus abieci… ».

> … while devoting myself to lecturing on sacred matters, befitting my profession <as a monk>, I did not entirely abandon the teaching of the secular arts to which I was more accustomed and which very many demanded from me.

His lectures once again attracted many students and once again, he says [70] :

> I aroused the envy and hatred of the masters against me who, derogating me in every way that they were able, always brought two charges principally against me in my absence, first that was is contrary to the profession of a monk to spend time in the study of secular books…

The two criticisms, however, differ in that the first is made against Abaelard as Christian and the second against him as a monk. The first could have been made at any time during his career but presumably would not have been made while he was engaged with William in a dispute about questions belonging to logic – or at least it would not have been made by the followers of William or by any of the other dialecticians. As soon as Abaelard took up theology, however, he had, in Anselm of Laon and his followers, a quite different set of opponents and this is just the kind of objection we would expect them to have made. If we take Abaelard's « *memini* » to indicate that he was no longer confronting William in person [71], he could thus have been beginning work on the final sections of the *Dialectica* around 1112, a date which, if we accept that he was born in 1079 [72], would be perfectly compatible with his remark at the beginning of *Treatise* II, that he was encouraged in his writing by the love of his brother Dagobert and the desire of his nephews for education [73].

70. *Ibid* : « Unde maxime magistrorum inuidiam atque odium aduersum me concitaui, qui in omnibus quae poterant mihi derogantes, duo praecipue absenti mihi semper obiciebant quod scilicet proposito monachi ualde sit contrarium saecularium librorum studio detineri… ».
71. Of Abaelard's references to a master, twelve to « *magister noster* » are in in the imperfect, two in the present and one in the perfect tense ; one to *Magister V*. is in the perfect, one in the present (though « *favet* », *Dialectica*, p. 112, could easily be a mistake for « *favit* »), and two in the imperfect tense ; the reference to *Magister W*. is in the imperfect. The reference to Roscelin is in the perfect tense, though was certainly alive, and presumably Abaelard knew this when he wrote. *Dialectica*, V, p. 555 : « Fuit autem, memini, magistri nostri Roscellini tam insana sententia… ».
72. Given Abaelard's career this must be roughly correct but the source is uncertain. In the introduction to his 1616 edition of the *Historia Calamitatum* (reprinted in *PL* 178, col. 176C) Duchesne quotes the date of Abaelard's death aged 63 as April 12th 1142 from a old-French *Kalendarium* from the Paraclete which seems to be otherwise unknown.
73. Working on it, that is, after visiting Brittany on the occasion of his mother's becoming a nun. If, as it seems, by « *doctrina communis* » he means logic then at

4. ABAELARD'S REFERENCES TO MASTER WILLIAM

I will ignore here the references made by Abaelard to his master which concern material not covered in the *Literal Glosses* which are explicitly attributed to him and so in particular those which concern the *Categories*. Since the section in the *Dialectica* corresponding to the *Isagoge* has been lost this leaves us with a number of remarks on Abaelard's master's and his own understanding of the issues discussed in *De Interpretatione* [74].

4.1. Parts of Expressions and Parts of Names

In his paper « Pierre Abélard et Guillaume de Champeaux dans les premières années du XII^e^ siècle » [75] Yukio Iwakuma has collected references in various texts, including Abaelard's *Dialectica*, which he takes be to William of Champeaux. A number of these have to do with nature of expressions and composite words. We learn in particular from a set of glosses on Boethius' *de Syllogismo Categorico* (SC 3) that William responded to an objection to Aristotle's claim that *vox* is a noun only if « no part of it is significant outside of it ». The objection notes that Aristotle's criterion seems not to distinguish composite nouns, such as « *respublica* », from expressions, such as « *animal rationale mortale* », since the parts of both are significant outside of them. William's answer was that if a part of a name is taken as « retaining the same property which it has in the name » (*manens in ea proprietate in qua est in nomine*), it does not signify when apart from the name. If a part of an expression, however, is taken as retaining the property which it has in the expression, it does signify when apart from

the beginning of *Treatise* II Abaelard is already complaining about the envy of his opponents and seems to indicate there too that their objection is to his use of logic. *Dialectica*, II, p. 145, « Nec propter aemulorum detractiones obliquasque inuidorum corrosiones nostro decreuimus proposito cedendum nec a communi doctrinae usu desistendum ». His immediately following remark about the possibility of his work being prevented is counterfactual and expresses, we must suppose, only a conventionally pious wish : « Etsi enim inuidia nostrae tempore uitae scriptis nostris doctrinae uiam obstruat studiique exercitium apud nos non permittat, tum saltem eis habenas remitti non despero, cum inuidiam una cum uita nostra supremus dies terminauerit, et in his quisque quod doctrinae necessarium sit, inueniet ». Mews, 1985, p. 79, claims that Abaelard dedicates the *Dialectica* to Dagobert but in fact the dedication, if there ever was one, along with the first part of the work, is lost.

74. The *Literal Glosses* on *de Divisione* are very literal but there is at least one claim made which is relevant to Abaelard's possible authorship. Cf. fn. 124 below.

75. Iwakuma, 1999, p. 93-123.

the expression. The same solution without attribution is found in *H11*, a set of glosses on *De Interpretatione* which Iwakuma believes is probably due to William. According to these glosses the relevant properties retained by a part (*manens sub illa proprietate sub qua erat in toto)* are, in the case of an expression, being a name, and in the case of the composite noun, signifying nothing [76]. Abaelard spends only a little time on this question in the *Dialectica* and has a different answer. Interestingly, however, a very similar solution is given in the *Literal Gloss* on *De Interpretatione* 2 : the parts of an expression retaining the appellation which they have in the expression (*sub eadem appellatione sub qua intus*), signify outside of it since in both cases they are names. The parts of a composite name, however, are just that, parts, and not names, and as such do not signify outside of the composition.

4.2. Infinitising Expressions

Much more importantly we learn from the *Dialectica* that William held that we cannot form an infinite expression in the way that we form an infinite name, by constructing, for example, « *non homo* » from « *homo* » as a name for all things which are not human. Abaelard is singularly critical of his master on this point [77] :

> « It is customary to ask why Aristotle did not mention infinite expressions here, since such expressions are often formed, for example "*non albus homo*" and "*non animal rationale mortale*" … Some hold that Aristotle is concerned here only to demonstrate the formation of simple assertions. Others will in no way concede that an expression may be infinitised, with whom, I recall, master V. agreed. And indeed he denied this not so much with respect to sense as with respect to the nature of the construction. You will find his weak and false account of the conjunction of words in his *Glossulae super Periermenias* ».

The place to which Abaelard is referring is *De Interpretatione* 10, where Aristotle discusses the relations of equipollence which hold

76. Thus begging the question !
77. *Dialectica*, p. 141 : « De orationibus inde infinitis quare hoc loco Aristoteles mentionem non fecerit, solet quaeri, cum et ipsae <saepe> quoque in enuntiationem ueniunt, uelut ea quae dicit : "non-albus-homo", "non-animal-rationale-mortale". Quae enim orationes impositione<m> nominum habent, infinitari quoque sicut nomina uidentur. Alii itaque Aristotelem simplicis enuntiationis constitutionem demonstrasse hoc loco uolunt, alii uero nullomodo orationem infinitari concedunt, quibus, memini, magister V. assentiebat ; nec quidem id tam secundum sententiam negabat quam secundum constructionis naturam ; cuius quidem inualidam de coniunctione dictionum calumniam in Glossulis eius super *Periermenias* inuenies ».

between propositions when one is obtained from another by negating the predicate and / or infinitising the subject. At the beginning of the chapter Aristotle notes that [78] « every affirmation will contain either a name and a verb or an indefinite name and a verb ». In the *Literal Gloss* on *De Interpretatione* at this point we read in a *continuatio*, or transitional summary, put into the mouth of Aristotle [79] that :

> I do not form this disjunction without a reason, rather it is necessary that that which is the predicate in an affirmation be one of these, that is a name or an unnameable, and that one must be asserted of one of them, that is of a name or an unnameable. He says this to exclude an expression which can be infinitised neither as subject nor as predicate.

In Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14779 (*H5*) the structure the text at this point is quite different but the same observation is made [80] :

> Note that an expression posited as subject or predicate is of no use for equipollence because no expression is infinitised.

So here we apparently have the author of the *Literal Gloss* on *De Interpretatione* advocating a position held by William of Champeaux and rejected emphatically by Abaelard. Abaelard's language, I think, makes it unlikely that he might have changed his mind on this point. Whereas he admits elsewhere to having defended one of William's theories [81], here he rejects his master's views as false and tells us where we can find them [82]. The *Literal Glosses* certainly aren't

78. *De Int.*, 10, 19b10-11.
79. *Editio super Aristotelem De interpretatione*, éd. Dal Pra, 1954, p. 113-114 : « Et hanc disiunctionem non facio absque ratione, sed oportet hoc quod est praedicatum in affirmatione esse unum ex istis, id est nomen uel innominabile et illud unum oportet enuntiari de uno ex istis, id est de nomine uel innominabili ; hoc dicit ad remotionem orationum quae nec in subiecto nec in praedicato possunt infinitari ».
80. Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14779, f. 54v, l. 54 : « Notandum quod oratio posita vel in subiecto vel in praedicato <non valet ad aequipollentiam>, quia nulla oratio infinitatur [non valet ad aequipollentiam] ». There is an indication in the manuscript that the text is to be corrected in this way.
81. *Dialectic*a, I, p. 136 : « Sed ad hoc, memini, ut Magistri nostri sententiam defenderem, respondere solebam… » ; *Dialectica* II, p. 168 : « Ego autem, memini, ut ad defensionem Magistri nostri aliquid praetenderem, dicebam… ». The references to Abaelard's one time defence of William's account of the puzzle sentence « *Homerus est poeta* ». William and Abaelard offer strikingly different solutions to the puzzle but there is no trace of either in the *Literal Gloss* on *de Interpretatione* 11.
82. There is another striking criticism of William at *Dialectica*, I, p. 123. In presenting his own account of the verb Abaelard argues that it is not the signification of time as such which distinguishes verbs from nouns but rather the manner in which time is signified. A verb, and only a verb, indicates « the inherence of its <subject> thing in the subject person » <*inhaerentiam rei suae ad subiectam personam*> and

William's *Glossulae* since they contain nothing developed enough to count as false theory of the composition of the words but they do agree with views attributed to him by Abaelard and others and disagree with positions which we know to have been held by Abaelard.

Unfortunately this particular example turns out to be not quite as straightforward as it at first seems. Abaelard notes that William's objection was more to the construction than the sense indicating, presumably, that he held that there is something syntactically wrong with preposing a negative particle to an expression. He goes on in the *Dialectica* to briefly discuss the intended semantics of infinitised expressions but does not indicate how we are to solve the obvious syntactical problem of indicating the scope of the negation in expressions such as « *non albus homo* ».

In the *Logica* « *Ingredientibus* » Abaelard provides us with a more extensive discussion of the same question and a rather disconcerting surprise [83] :

> <Aristotle> entirely excludes expressions from this construction, because the construction of an expression is not suited for this way of relating oppositions, since, that is, expressions cannot be related as finite and infinite.

and a little later says that [84] :

> We will in no way concede that an expression may be infinitised.

it indicates this as holding at a time. He then notes that : « Sed ad haec, memini Magister noster V. opponere solet : "si", inquit, 'uerbum propriam significationem inhaerere dicat, uerum autem sit eam inhaerere, profecto ipsum uerum dicit ac sensum propositionis perficit ». That William's objection was to Abaelard's theory of the verb rather than to Aristotle or Boethius is confirmed first by the fact that neither of them say anything like this and secondly by Abaelard's response. William, he apparently wants to insist, misunderstood him : « Verum ipse uerbis deceptus erat ac praue id ceperat uerbum dicere rem suam inhaerere, ut "currit" "cursum", quod dicebamus. Neque enim sensum propositionis accipiebamus tamquam "cursum" in subiecto ponentes atque "inhaerere" in praedicato ; hunc enim sensum "currit" non habere ex serie ipsa orationis manifestum est sed tantumdem intelligimus in "currit" quantum in "est currens" ; non quidem pro <pro>positione accepto, ut "currens" subiectum, "est" uero praedicatum ponatur, sed tamquam pro parte propositionis, ut huius quae ait : "homo est currens" <subiectum> copulatur ». If this is the correct way to construe these remarks then we have valuable information about the views held by both William and Abaelard at the time at which they disputed with one another. There is nothing in the *Literal Glosses*, unfortunately, to indicate which side its author might have been on.

83. *Glossae super Peri Hermeneias*, 1927, p. 447 : « Orationem quoque ab hac constructione omnino separat, quia ad hanc uariationem oppositionum constructio orationis non ualet, cum uidelicet orationes per finitum et infinitum uariari nequeant ».
84. *Glossae super Peri Hermeneias*, 1927, p. 448 : « Nullo itaque modo orationem infinitari concedimus ».

Abaelard allows in the *Logica* « *Ingredientibus* » that we may give the sense which we intend to associate with an infinitised expression but denies that the only construction which we have available, the preposed negative particle, may be used to generate this sense. He thus maintains here without any acknowledgement of his master the position which he apparently attributes to William in the *Dialectica*.

4.3. The Nature of Modality

One of the most striking and original features of Abaelard's *Dialectica* is the semantics for modal propositions that he develops on the basis of Aristotle's remarks on the negation of such propositions in *De Interpretatione* 12, and 13. Here again Abaelard disagrees with William of Champeaux. Properly speaking, he insists, modal propositions are syntactically (*in constructione*) categorical propositions in which the predicate verb is modified with a modal adverb, for example « *Socrates necessario est homo* ». Propositions such as « *necesse est Socratem esse hominem* », so called « casual » (*casualis*) modals, in which the corresponding adjectives are predicated of nominalised propositions are semantically equivalent, he holds, to the adverbial forms [85]. Modal propositions, according to Abaelard, are thus used to assert that the predicate inheres in the subject thing in a modified way. His theory of modality is resolutely *de re*, and indeed his is the first use that we have of the expressions « *de re* » and « *de sensu* » to characterise the interpretation of modal propositions. William according to Abaelard, held that modal claims should be understood *de sensu* [86] :

> « It remains now to show how modal propositions descend from the corresponding simples. It is our master's theory that they descend from simples in such a way that they have to do with their sense, so that when we say "that Socrates is running is possible" or "necessary" what we are

85. Note that despite the fact that the mode is preposed, unlike his treatment of preposed negation, Abaelard does not consider the mode as an operator on propositional content, but rather as a predicated of it.
86. *Dialectica*, II, p. 195 : « Restat autem nunc qualiter modales propositiones ex simplicibus descendant confiteri. Est autem Magistri nostri sententia eas ita ex simplicibus descendere, quod de sensu earum agant, ut cum dicimus : "possibile est Socratem currere uel necesse", id dicimus quod possibile est uel necesse quod dicit ista propositio : "Socrates currit" ». Cf. also *Logica* « *Nostrorum Petitioni Sociorum* », 1933, p. 504 : « Nota quod magister noster possibile et necessarium concedit uniuersalia, quia praedicatur de pluribus ».

saying is that what the proposition "Socrates is running" says is possible or necessary ».

Abaelard argues that William's theory leads to many absurdities and in particular that it cannot account for the conversion of modal propositions. According to it, for example, « *possibile est omnem hominem esse animalem* » should convert 'accidentally' with « *possibile est quoddam animal esse hominem* » since the simple categorical propositions from which these modals are said to descend themselves convert accidentally [87]. But if that were so we would be able to infer from the agreed truth « *omnem videntem esse caecum possibile est* », the falsehood « *quoddam caecum esse videntem possibile est* ».

As always we find very little by way of a theory in the *Literal Glosses*, there is, however, some indication that their author follows William's *de sensu* account of modals and no evidence at all of Abaelard's *de re* account. At the very beginning of the glosses on *De Interpretatione* we read [88] :

> The intention of Aristotle in this work is to treat the unitary categorical proposition which is suitable for inclusion in a categorical syllogism.

Where a syllogism is regular if it conforms to the rules for mood and figure worked out by Aristotle and transmitted to early twelfth century philosophers in Boethius' *de Syllogismo Categorico* [89]. After [90]

87. The story is in fact a bit more complicated. The proponents of this theory, according to Abaelard, deny that the conversions hold. His argument against them is that they have no reason for doing this and if they properly follow their own theory they will be led into embarrassment.
88. *Editio super Aristotelem De interpretatione*, ed. Dal Pra, 1954, p. 69 : « Accessus ad litteram : Intentio Aristotelis est <in hoc opere tractare> de propositione cathegor<ica> una a<pta> cathegorico sillogismo regulari ».
89. Though the term « regularis » is not used by Boethius.
90. The treatment of Aristotle's intention and the exclusion of modals nicely illustrates the complex relationship between the *Literal Glosses* on *De Interpretatione* in BnF, lat. 13368 and the glosses in Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14779. Corresponding to opening remark of the *Literal Glosses* quoted in fn. 88, Clm 14779, f. 44r has « Intentio Aristotelis est in hoc opere tractare de propositione categorica una apta regulari categorico syllogismo ». The long discussion of unity and multiplicity which follows the opening remark in the *Literal Glosses*, is placed in 14479 after the discussion of the exclusion modals. Corresponding to the passage from the *Literal Glosses* quoted below in fn. 91 we have the following in Clm 14779, f. 44r : « "Apta categorico syllogismo regulari" dicit ad remotionem modalium propositionum et singularium et indefinitarum, de quibus tamen in subsequentibus tractabit ad evidentiam categoricae ». Followed by a definition of mode and figure, and then the argument : « Modales propositiones ideo non valent ad regularem syllogismum constituendum, quia licet habeant modum, tamen non servant figuram, quia in omnibus praedicatur idem, ut in hoc

a rather extended discussion of unity and multiplicity we are told that [91] :

> He [92] says « suitable for inclusion in a categorical syllogism » in order to exclude modal, and singular, and indefinite propositions. For modal proposition are not suitable for inclusion in a categorical syllogism because, granted they conform to the requirement for mood, they do not meet the requirement for figure. They constitute a mood in this way :
>
> > That every animal be a substance is possible,
> > and that every man be an animal is possible ;
> > therefore that every man be a substance is possible.
>
> The requirement for mood is met in that all the propositions are universal ; but they do not meet the requirement for a figure because the same is predicated in each of them.

The premisses and the conclusion are thus understood here *de sensu* as singular propositions with the mode « possible » as their predicate. Our author may thus have held, like William that modal claims are properly claims about the modal status of propositions rather than about things. Unfortunately, however, it is not possible to tell whether his objection to the argument has to do with the syntax or with the semantics of modal propositions. If it is only the former then Abaelard would agree [93], and could point out that there would, indeed, also be no syllogism if the propositions were understood *de re*, since in that case there would be no middle term. In the *Dialectica*, however, although

exemplo : omne animal esse substantiam possibile est, sed omnem hominem esse animal possibile est, igitur omnem hominem esse substantiam possibile est ».

91. *Editio super Aristotelem de Interpretatione*, ed. Dal Pra, 1954, p. 71 : « "Apta uero cathegorico sillogismo regulari" dicit ad remotionem modalium et singularium et indefinitarum propositionum. Modales propositiones ideo non sunt aptae cathegorico sillogismo regulari quia, licet constituant modum, tamen non seruant figuram ; modum constituit hoc modo : omne animal esse substantiam possibile est ; et omnem hominem esse animal possibile est ; omnem igitur hominem esse substantiam possibile est. In hoc est modus quod omnes propositiones sunt uniuersales ; sed non seruant figuram, quia idem in omnibus praedicatur ».
92. « Dicit » here is apparently, as in the many other cases where it appears in the *Literal Glosses*, intended to refer to Aristotle. Both the *Literal Glosses* and the corresponding glosses in Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14779 often allow Aristotle to gloss his own text – « dico… ». Aristotle, of course, says nothing like this about in *De Interpretatione* so what is being glossed is his presumed intention rather than his words.
93. Cf. Abaelard, *Logica* « *Ingredientibus* », *ad de Int. 12*, in Minio-Paluello, 1958, p. 9 : « … si enim dicam "Nullum corpus necesse est esse album, sed omnis cignus est corpus, ergo nullum cignum necesse est esse album", non est seruata figura secundum terminos constructionis, sicut fieret si aduerbialis poneretur modus hoc modo : "Nullum corpus est necessario album, sed omnis cignus est corpus, quia nullus cignus est necessario albus" ».

he argues that there can be no completely modal syllogisms Abaelard also shows how modal propositions may nevertheless appear in mixed syllogisms. For example : « it is possible that <everything> just is good, every virtue is just ; therefore it is possible that every virtue is good » which is valid if the modality is understood *de re* but not a syllogism if it is understood *de dicto* [94].

Further evidence that the author of the *Literal Glosses* is committed to the *de sensu* interpretation of modals, though again without his giving any indication that he is aware that there might be difference between the syntax and semantics of modal propositions, is his acceptance of the conversion which Abaelard notes is required by the *de sensu* account but which he himself rejects. According to the author of the *Literal Glosses* to convert a modal proposition we keep the mode as it is and convert the terms of the nominalised proposition which is its subject [95] :

> And so we say that « animal » is predicated and « human being » subjected so that we make a conversion such as the following : « it is possible that every human being be an animal » and « it is possible that some animal is a human being ».

Unfortunately this is all that he has to say.

In addition to the claims made in passages which refer to his master there are a number of other important ways in which Abaelard's position in the *Dialectica* and the *Logics* differs crucially from that presented in the *Literal Glosses*.

4.4. The Principle of Individuation

Abaelard, as noted above, tells us in the *Historia Calamitatum* that in his debates with William after his first return to Paris he compelled his master to renounce the theory of material essence realism. Unfortunately the part of the *Dialectica* corresponding to the *Isagoge* does not survive but in the *Logica* « *Ingredientibus* » and *Logica* « *Nostrorum Petitioni Sociorum* » Abaelard gives an account of this

94. *Dialectica*, II, p. 245 : « Contingit autem aliquando modales enuntiationes simplicibus aggregari in modis suprapositarum figurarum, sicut in Analyticis suis Aristoteles ostendit, in prima quidem hoc modo : omne iustum possibile est esse bonum omnis uirtus iusta est omnem igitur virtutem possibile est bonam esse Similiter et necessarium et uerum per modos singulos ».
95. *Editio super Aristotelem de Interpretatione*, ed. Dal Pra, 1954, p. 151 : « Et ideo dicimus "animal" praedicari et "homo" subici ut talem faciamus conuersionem : "omnem hominem esse animal possibile est" et "quoddam animal esse hominem possibile est" ».

theory and offers a number of arguments against it. There is no way of knowing whether he used all or indeed any of them in his debates with William but one in particular relies on a principle to which Abaelard is explicitly committed in the *Dialectica* and which is so central to his general philosophical outlook that it is very hard to suppose that he could ever have thought otherwise.

According to Abaelard William interpreted entirely realistically the comparison made by Porphyry and Boethius of genus with matter and differentia with form and held that the genus is the material essence which is literally shared by the all the individuals of that kind. A differentia is the form which when added to this common essence produces a species. To obtain individuals from the common species, according to Abaelard, material essence realism appealed to accidents [96] :

> Some understand a universal to be a thing in such a way that they locate essentially the same substance in things distinguished from one another by forms… For example in individual human beings differing in number there is the same substance of human being which here, through these accidents, becomes Plato and there, through those, Socrates.

In response Abaelard entirely rejects the claim that individuation is by accidents since this would require that accidents are logically to prior to the substances which sustain them and he does not deviate from this position in any of his writings. It is a central principle of his anti-realistic ontology that an individual is individuated, and distinguished, from other individuals of the same species, by the very substantial form which constitutes it as the kind of thing that it is. Socrates thus remains a human being and Socrates through all the conceptually possible variations of his accidents and distinct from a possible twin who has all the same accidental features [97].

The problem of the nature of genus and species and their individuation is not discussed in the *Literal Glosses* on Porphyry's

96. *Logica nostrorum petitioni sociorum*, p. 10 : « Quidam enim ita rem uniuersalem accipiunt ut in rebus diuersis ab inuicem per formas eandem essentialiter substantiam collocent… Verbi gratia in singulis hominibus numero differentibus eadem est hominis substantia, quae hic Plato per haec accidentia fit, ibi Socrates per illa ».
97. *Dialectica*, III. 2, p. 338 : « Quod autem necessario non exigat, inde patet quia omnino fundamentum praeter accidentia potest consistere et per diuersa tempora circa accidentia sua uariatur. Unde ad eorum inferentiam necessitatem nullam habe[n]t, cum modo sine illis modo cum illis reperiatur. Sed nec descriptio ad descriptum necessario antecedit. Posset enim aliquis fratrum Socratis esse homo albus crispus etc., nec tamen Socrates esse ».

questions at the beginning of the *Isagoge* [98] though the *Isagoge* as a whole is characterised there as an introductory treatment of the six words *and* their *significata*. « Individual » is the sixth word to be added to Porphyry's list of five and the gloss tells us that Porphyry did not mention it in his opening remarks because it is contained in each of the others, « both in its signification and its place in the predicamental order » [99]. The corresponding gloss in Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14779 (*P7*), notably mentions the six <words> at this point but not their signification [100].

The authority for the theory that individuation is by accidents is Porphyry's remark that [101] :

> Individuals are so called because each of them consists of properties the collection of which will never be the same in another ; of Socrates, <for example>, the properties will never be in any other particular.

In his comments on this passage in his *Logics* Abaelard interprets it as a claim about words and the formation of descriptions and denies emphatically that an individual substance is constituted as the individual that it is by its accidents [102]. This latter, however, is a natural

98. Mews, 1985, p. 75, assuming that the *Literal Glosses* are by Abaelard takes the absence of a discussion to indicate their early date. Iwakuma, 1999, p. 118 suggests these problems only became an issue to mention in glossing Porphyry's text after Abaelard did so in his *Logica* « *Ingredientibus* » but offers no independent evidence for this. It is far simpler to suppose the obvious, that since here, as elsewhere, the *Literal Glosses* do not venture beyond the text, they do not venture into Porphyry's higher questions.
99. *Editio super Porphyrium*, ed. Dal Pra, 1954, p. 3 : « Intentio Porphyrii est in hoc opere tractare de sex uocibus, id est de genere et de specie et de differentia et de proprio et de accidenti et de indiuiduo et de significatis eorum. Et cum intendat tractare de istis sex uocibus, et etiam tractat, tamen non proponit, nisi de quinque tantum. Ideo non ponit de indiuiduo, quia indiuiduum continetur sub unoquoque, et in significatione et in praedicamentali ordine ; nam quemadmodum genera et species proprie ponuntur in praedicamento, eodem modo indiuidua ipsorum ».
100. Iwakuma, 1992a, p. 74 : « Porphyrius intendit agere de sex <vocibus> in hoc opere : de genere, de specie, differentia, proprio, accidenti, et de individuo. Sed cum intendat de sex agere, de quinque tantum proponit, individuum vero praetermittit, quia illud ad illa omnia quae proponit pertinere videbat et sub omnibus contineri, et videbatur sibi ubi de continentibus proposuit de contento proposuisse ». « *Vocibus* » is Grabmann's suggested emendation for an unreadable deletion in the manuscript.
101. Porphyrius, 1966, *Isagoge*, *AL*, I, 6-7, p. 13 : « Indiuidua ergo dicuntur huiusmodi quoniam ex proprietatibus consistit unumquodque eorum quorum collectio numquam in alio eadem erit ; Socratis enim proprietates numquam in alio quolibet erunt particularium… ».
102. Curiously in the *Logics* Abaelard allows that a description formed in this way may apply to one and only one individual contrary to his warning in the *Dialectica* about the possibility of Socrates' having a twin quoted in fn. 97 : *Logica nostrorum petitioni sociorum*, p. 63 : « Proprietates autem uocat nomina a proprie-

conclusion to draw from Porphyry's remark and apparently the way in which the author of the *Literal Glosses* reads the text [103] :

> Individuals are so called not only because they are predicated of one thing only, but also for another reason, because, that is, every individual consists of accidental properties which are such that if they are collected together and taken in the same way, they are never received by another individual.

At the corresponding point in *P7* on the other hand though the gloss is rather telegraphic it seems, without saying anything about the principle of individuation, to favour Abaelard's reading of the text [104] :

> INDIVIDUALS THEREFORE. Because Socrates and this white are predicated of one alone, THEREFORE INDIVIDUALS – <by the locus> from parts. And he gives the reason why they are predicated of one alone, where he says BECAUSE FROM PROPERTIES etc. COLLECTION, that is description.

The same is true of another passage from the *Isagoge* where Porphyry notes that species are predicated of numerically distinct items. In glossing this reference to numerical distinction the author of *Literal Glosses* seems to commit himself to individuation and so numerical distinction by the collection of accidents but *P7*, while certainly not denying this, interprets Porphyry's remark as about their description [105]. Neither version of the glosses, however, anywhere

tatibus, scilicet a formis aliquibus, sumpta, per quae simul iuncta singulare uel uniuersale uocabulum secundum rem subiectam determinatur, cum uidelicet ad nominationem eius a caeteris rebus separandam integre sumpta maxime afferimus uocabula, ut cum Socratem a caeteris omnibus diuidere uolumus, dicimus : caluus, simus, senex, filius Sophronici, ad significationem uero hominis diuidendam a caeterarum significationibus dicimus : rationale, mortale ». *Logica* « *Nostrorum Petitioni Sociorum* », p. 556 : « … proprietates indiuiduorum, id est nomina sumpta a proprietatibus efficientibus unam descriptionem, quae afferuntur ad significationem indiuiduorum proprie et integre demonstrandam, numquam omnes simul per praedicationem alii aptari possint, quia scilicet nullus alius inuenitur, qui sit caluus, simus, senex, Sophronici filius etc. ».

103. *Editio super Porphyrium*, ed. Dal Pra, 1954, p. 22 : « Non solum ex hac causa, quod praedicantur de uno solo, dicuntur indiuidua, sed etiam ex hac alia causa, scilicet quoniam unumquodque indiuiduorum consistit ex talibus proprietatibus accidentalibus, quae insimul collectae et eodem modo acceptae, nunquam recipiuntur in alio particulari ».

104. Iwakuma, 1992a, p. 87 : « individua ergo. Quandoquidem Socrates et hoc album praedicantur de uno solo, ergo individua : a partibus. Et ponit causam quare praedicantur de uno solo, ubi dicit quoniam ex proprietatibus etc. collectio id est descriptio ».

105. Porphyrius, *Isagoge*, p. 7 : « Ab his ergo quae de uno solo praedicantur differunt genera eo quod de pluribus assignata praedicentur, ab his autem quae de pluribus : ab speciebus quidem quoniam species etsi de pluribus praedicantur sed non de differentibus specie sed numero… » ; *Editio super Porphyrium (P5*), ed. Dal Pra, 1954, p. 10 : « Numerum uocat collectionem accidentium confectam ex pluribus

suggests Abaelard's theory that it is substantial forms which individuate.

4.5. Necessity and Consequence

The most characteristic and most fundamental feature of Abaelard's philosophical logic is his distinction between two kinds of necessity and the two relations of consequence which he uses them to define. It is at the heart of his brilliant interpretation of Boethius' account of topical differences, and with it he is able to tackle problems such as the reconciliation of divine foreknowledge with human freedom and to explain how the persons of the Trinity are distinct even though each is identical with the divine essence.

One proposition, according to Abaelard, follows from another with concomitance (*concomitantia*) if it is impossible for the first to be true and the second false at the same time. The second follows from the first by entailment (*inferentia*) if in addition the truth of the first proposition requires (*exigit*) the truth of the second in that the meaning of the second is contained in that of the first [106]. An example of concomitance without entailment is the connection between the antecedent and the consequent in the conditional « if Socrates is a stone, then Socrates is an ass » and of entailment the connection between them in « if Socrates is human, then Socrates is an animal ». The first conditional is false according to Abaelard and the second true since entailment is necessary and sufficient for the truth of a conditional.

There is no trace of this distinction in the *Literal Glosses* but we do find in the glosses on the *Isagoge* a treatment of accidents and properties which is incompatible with it. One source for Abaelard's distinction between two kinds of consequence is Porphyry's account of the difference between separable and inseparable accidents where an accident, according to Porphyry is [107] :

> accidentibus unam proprietatem efficientibus, ut : Socrates est albus ambulans musicus etc. ; tot accidentia sunt addenda quod soli indiuiduo conueniat illa collectio » ; (*P7*), Iwakuma, 1992, p. 79 : « NUMERO dicit, hoc est "numerali descriptione". Descriptio ideo vocatur numerus ; quia talia ibi numerantur quae non possunt efficere ex se aliquod substantiale ; sed hoc non est in definitione substantiali, quia quamvis plura ibi numerentur, tamen conficiunt unum, id est ipsam substantialem definitione(m) quae vocatur species ».

106. Abaelard is actually rather careless in his terminology.

107. « Accidens uero est quod adest et abest praeter subiecti corruptionem. Diuiditur autem in duo, in separabile et in inseparabile ; namque dormire est separabile

> … what is absent and present without the corruption of its subject. <Accident> is divided into two kinds, separable and inseparable. Being asleep, for example, is a separable accident ; being black, on the other hand, is an inseparable accident of a raven and an Ethiopian (a white raven and a white Ethiopian may be conceived without the corruption of the subject).

Boethius explains that inseparable accidents satisfy the general requirement that such a feature may be present or absent without the corruption of the supporting substance by distinguishing between actual and conceptual separability. With the soul's power of reasoning we may conceive of the subject of an actually inseparable accidental feature existing without it and in this sense it may be present or absent without the destruction of its subject. According to Abaelard, the connection between inseparable accidents and their bearers is thus that of concomitance rather than entailment and so conditionals such as « if something is human, then it is able to laugh » are false, in contrast to true entailments such as « if something is human, then it is rational » in which the consequent is included in the definition, and so in the meaning, of the antecedent.

Porphyry implies in the *Isagoge* and Boethius insists in his commentary that *propria* are a form of inseparable accident, that is those features, such as the ability to laugh for humans, had by all and only the members of a species and at all times but which are not included in the definition of the species. Unfortunately for later commentators, however, Boethius also claims in *De divisione* that some properties, such as the ability to learn geometry, are not even conceptually separable from their subjects. It is clear that he is talking about properties in the sense of the *Isagoge* since he goes on to say that though these features are conceptually inseparable from their subjects they do not belong in their definitions [108].

The author of the *Literal Gloss* on the Isagoge is happy to leave properties beyond the separating power of reason [109] :

> accidens, nigrum uero esse inseparabiliter coruo et Aethiopi accidit (potest autem subintellegi et coruus albus et Aethiops amittens colorem praeter subiecti corruptionem) ».

108. Boethius, *De Divisione Liber*, p. 20 (*PL* 64, col. 881B-C) : « Aliud rursus est quod ratione separari non possit, quod si separatum sit species interimatur, ut cum dicimus inesse homini ut solus numerare possit, vel geometriam discere. Quod si haec possibilitas ab homine sejungatur, homo ipse non permanet ; sed haec non statim earum sunt quae in substantia insunt, nam non idcirco homo est quoniam haec facere potest, sed quoniam rationalis est atque mortalis ».

109. *Editio super Porphyrium*, ed. Dal Pra, 1954, p. 36 : « Ideo autem segregauit proprium, cum sit accidens, a definitione accidentis, quia proprium tale est accidens quod non potest separari actu uel ratione. Illud accidens dicimus separari

> <Porphyry> distinguishes *proprium*, although it is an accident, from the definition of accident because it can be separated neither actually nor by the power of reason. We say that an accident is separable by the power of reason which is such that although it holds of some individuals in an actually inseparable way, nevertheless it is said to be separable by the power of reason because we actually see it to be separated from individuals of some other species of the same genus. In this way black actually inseparably inheres in an individual raven, but we say that it may be separated by the power of reason because we actually see it to be separated from an individual human and an individual cow.

It certainly follows from this account that properties will not be conceptually separable from their subjects but the *Literal Glosses* say nothing to explain why a property is nevertheless an accident [110]. It is hard to imagine that Abaelard could ever have been so careless in his treatment of what is for him a crucial text and, for me at least, impossible to imagine that he would have attracted much of a following if he had been. Worse, the author goes on to characterise an accident as a *vox* but nevertheless defines it in way which makes sense only if he is talking about things. A quite brilliant account of accidents as *voces* had, if I am correct about the work of Garlandus [111], already been developed by the beginning of the twelfth century in the school associated with Roscelin and Abaelard could surely not have been unaware of it.

The explanation which the author of the *Literal Glosses* gives of separability by reason is rather obvious if one does not have to take *propria* into account. Yukio Iwakuma has found it in another set of glosses on the *Isagoge* (*P14*) [112] :

> Accidents are said to be separable by the power of reason from what they are not actually separable from in two ways : either because they are

ratione quod, licet conueniat aliquibus indiuiduis inseparabiliter quantum ad actum, tamen ratione dicitur separari ab illis quibus inest inseparabiliter, quia actualiter uidemus separari ab indiuiduis alterius speciei eiusdem generis, ut nigrum inseparabiliter quantum ad actum inest indiuiduis corui, sed ideo ratione dicimus separari quia actualiter uidemus separari ab indiuiduis hominis et bouis… ».

110. The glosses on *De Divisione* in the *Literal Glosses* are generally extremely slight and have nothing of interest to say here.

111. Cf. fn. 39.

112. Iwakuma, 1999, p. 120 : « Duabus de causis iudicantur accidentia separari ratione ab his a quibus non separantur actu : vel quia ab aliis eiusdem generis actu separantur, vel quia supposita eorum actu separantur, ut albedo dicitur ratione separari a cygno, quia a quibusdam animalibus aliis actu separatur ; color vero ideo separatur ratione, quia omnes species eius separatur actu. Risibile vero a nullo in quo est separatur actu, neque supposita ipsius separantur actu, et ideo ipsum ratione non separatur ».

> actually separable from others of the same genus, or because their *supposita* are actually separated. So whiteness is said to be separable from a swan, because it is actually separated from some animals. Colour is likewise separable by the power of reason, because all of the species of colour are actually separable <from some subject>. The ability to laugh on the other hand cannot be actually separated from anything in which it exists, nor are its supposita actually separable, and for this reason it is not separable by the power of reason.

Iwakuma associates this account of conceptual separability with William of Champeaux on the basis of a rather obscure gloss on Boethius' claim in *De Divisione* that the abilities to count and learn geometry are not separable by the power of reason [113] :

> To which Master W. <replies> that they <sc. inseparable accidents ?> may be separated, but <not actually separated>, by the power of reason, that is by comparison with, or in likeness to, others, or themselves. So whiteness is inseparable when it is in a swan but it is nevertheless separable from the swan by the power of reason, that is by comparison or likeness. Since we see that whiteness is sometimes separable from some subject which it is in, so we say that whiteness is separable from a swan ; and that colour is separable from body even though it is a property of body. But in no way do we see the ability to laugh to be separated from its subject, that is, it is in all its subjects in such a way that it is never separated from any of them, and so it is said not to be separable by reason from a human being.

Abaelard, on the other hand, although his position in the end is perhaps not very different from the one attributed to William, insists that properties are indeed separable in some sense from their subjects by the power of reason. In the *Logica* « *Ingredientibus* » he offers two ways to reconcile Porphyry with Boethius and Boethius with himself. We may take Boethius to refer to our own limited powers of reasoning and Porphyry to the nature of the thing itself. Alternatively we may take Boethius' claim to be that human beings cannot exist without the ability to laugh and Porphyry's to be that this ability is not part of the definition of a human being. Either way the conditional « something is

113. Iwakuma, 1999, p. 120, quoting from the glosses on *de Divisione* (*D3*) found in Manuscript Orleans, Bibl. mun. 266, p. 90b : « Ad quod m. W. quod separari possunt, sed non separantur <actu sed> ratione, id est collatione vel similitudine aliorum, vel sui ipsius, ut albedo quae cum sit in cygno inseparabilis, separatur tamen a cygno ratione sui, id est collatione vel similitudine sui, quia inde quod albedinem quandoque separari videmus ab aliquo in quo est subiecto, inde dicimus albedinem posse separari a cygno ; et colorem ob eandem causam separari a corpore, quamvis eius sit proprium. Sed risibilitatem a nullo videmus separari subiecto nec aliquod huiusmodi, id est quod ita sit in suis omnibus subiectis quod a nullo quandoque contingat separari, et inde dicitur non separari ratione ab homine ».

human, then it is able to laugh » is false. Interestingly the version of the glosses in 14779 is at this point again quite different from the *Literal Glosses.* The gloss is very brief and there is no mention *propria* or of William's quasi-statistical test for conceptual separability [114] :

> Note how it is that a raven may be conceived without black : because we see that black has no cause in a raven other than blackness, but a raven has as its causes substantial qualities such as irrationalness and the ability to caw adjacent to its substance ; and although blackness is separable from a raven, nevertheless those qualities are not separable from a raven ; and so with those existing a raven may be understood without black.

4.6 Syllogisms and Loci

Authors contemporary with it give as characteristic feature of the logic of Abaelard's school, the *Nominales*, that categorical and hypothetical syllogisms do not require a *locus* to warrant the inference of their conclusions from their premisses. Abaelard himself presents such arguments in the *Dialectica* as paradigmatic instances of entailments which hold, as we would say, merely in virtue of their form. That is, they hold for all uniform substitutions of terms. Entailments such as « if Socrates is a human, then Socrates is an animal » are, on the other hand, warranted by an appeal to a *locus*, in this case the *locus* from a species. Truth is preserved only by the substitution of pairs of terms related as species and genus in accordance with the maximal proposition « of whatever a species is predicated its genus is predicated ».

The opening lines of the *Literal Glosses* on the *Isagoge* suggest on the contrary, as indeed does the natural reading of *De Differentiis Topicis*, that syllogisms do stand in need of *loci*. Glossing Porphyry's justification for the study of the predicables that they are useful in demonstration our author tells us that [115] :

> … they are useful in demonstration because the locus from genus and species serve to demonstrate demonstrative syllogisms.

114. Iwakuma, 1992, p. 97 : « Notandum qualiter corvus possit subintelligi absque nigro. Quia videmus quod nigrum non habet aliam causam in corvo nisi nigredinem, sed corvus habet causas substantiales qualitates adiacentes ipsi substantiae ut irrationalitatem et croccibilitatem ; et quamvis nigredo separetur a corvo, tamen illae qualitates non separantur a corvo ; et ita illis existentibus potest corvus intelligi absque nigro ».

115. *Editio super Porphyrium*, ed. Dal Pra, 1954, p. 4 : « uel CUM SIT NECESSARIUM ad ea quae sunt UTILIA in DEMONSTRATIONE, quia locus a genere a specie, ad demonstrationem seruit demonstratiuis syllogismis ».

Compare the *Dialectica* [116] :

> … because these kinds of entailment are so perfect that they stand in need of no guarantee of the connection <between premises and conclusion>, they have no support from a locus.

The author of the *Literal Glosses* is following Boethius who in *De Differentiis Topicis* claims that various of the *loci* are used particularly to support demonstrative syllogisms [117]. Although Abaelard's discussion of this claim in his *Super Topica Glossae*, if it ever existed, has not survived, he does notice it in the « *Logica Ingredientibus* », only to dismiss it along with Porphyry's reference to « demonstration » as referring to arguments in general. There is no indication in the *Literal Glosses* that anything other than syllogism in the strict sense of the word is intended.

4.7. A Problematic Maximal Proposition

Throughout the *Literal Glosses loci* and maximal propositions are invoked every few lines in the analysis of arguments. It was one of Abaelard's greatest achievements to regiment such analysis by providing a way of distinguishing those *loci* which warrant true conditionals from those which do not but nevertheless warrant valid enthymematic arguments. As we saw above the *locus* from species with the maximal proposition, « of whatever the species is predicated, the genus is predicated » warrants true conditionals. The *locus* from opposites, on the other hand, with the maximal proposition « one of a pair of immediate opposites is predicated of whatever the other is removed from » does not but it does guarantee concomitance and that is all which is required of an enthymeme. Abaelard characterises such maximal propositions and the corresponding conditionals as plausible (*probabilis*). He claims in the *Dialectica* that William failed to distinguish between necessary consequence and concomitance and thus accepted as true conditionals which were only plausible [118]. There is

116. *Dialectica*, III, p. 256 : « Unde quia ita in se perfectae sunt huiusmodi inferentiae ut nulla habitudinis natura indigeant, nullam ex loco firmitatem habent ».
117. Boethius, *De Topicis Differentiis*, ed. Nikitas, p. 47 (*PL* 64, col. 1195A-B) : « Sed ea quidem, quae ex definitione uel genere uel differentia uel causis argumenta ducuntur, demonstrativis maxime syllogismis vires atque ordinem subministrant, reliqua vero verisimilibus ac dialecticis ».
118. *Dialectica*, III, p. 271-272 : « Sunt autem quidam qui non solum necessarias consecutiones, sed quaslibet quoque probabiles ueras esse fateantur. Dicunt enim ueritatem hypotheticae propositionis modo in necessitate, modo in sola proba-

certainly no indication in the *Literal Glosses* that such a distinction must be made nor any hesitation there to appeal to *loci* which Abaelard in the *Dialectica* argues are plausible but not necessary.

More damning, the *Literal Glosses* appeal to a maximal proposition which Abaelard argues is entirely lacking in truth. At the end of chapter 1 of *De Interpretatione*, Aristotle remarks that [119] :

> Names, therefore, and verbs themselves – such as, for instance « human » and « white » when nothing is a added – are like understandings without composition or division ; for they are not yet true or false.

This is glossed in the *Literal Glosses* as follows [120] :

> NAMES, THEREFORE : Because truth and falsity exist only with respect to composition or division, therefore names and verbs themselves, that is taken on their own, are like understandings which are without composition or division, as human and white when nothing is added ; the locus is from contraries. The maximal proposition : contraries apply to contraries. But *names and verbs taken on their own* and *composition or division* are contraries, and *like an understanding without composition or division* and *truth or falsity* are likewise contraries ; therefore since *truth or falsity* apply only to *composition or division*, *like an understanding without composition and division* applies to *names and verbs taken on their own.*

This is an embarrassingly bad argument [121] and though Abaelard may have been guilty of many things he cannot be accused of having failed to observe the principles of valid argumentation. Even if we could accept the assertions made here about contrariety we would still have to reject the maximal proposition appealed to to validate the

bilitate consistere ; in qua quidem sententia Magistrum etiam nostrum deprehensum doleo ».

119. Aristoteles, *De Interpretatione*, 1, 16a13-16.

120. *Editio super Aristotelem de Interpretatione*, ed. Dal Pra, 1954, p. 75 : « nomina igitur : Quandoquidem ueritas et falsitas solummodo est circa compositionem uel diuisionem, igitur nomina et uerba ipsa, id est per se accepta, sunt consimilia intellectui enti sine compositione uel diuisione, ut homo uel album quando non additur aliquid ; locus est a contrariis. Maxime propositio : contraria contrariis conueniunt. Sed nomina et uerbum per se accepta et compositio et diuisio sunt contraria et consimilia intellectui sine compositione uel diuisione, et ueritas et falsitas item sunt contraria ; ergo si ueritas et falsitas conuenit tantum compositioni et diuisioni, consimilia intellectui sine compositone uel diuisione conuenit nominibus et uerbis per se acceptis ».

121. The maximal proposition appealed to here is « if *A* and *B* are contrary and *C* and *D* are contrary, then if *A* is *C*, *B* is *D* ». In this case *A* = composition and division ; *B* = names and verbs taken on their own ; *C* = truth or falsity ; *D* = like an understanding without composition and without division.

supposed inference. It is taken from Boethius *De Differentiis Topicis* [122] and Abaelard was there before us [123] :

> Nor is it absurd to ask about certain propositions which authority cites as maximal propositions how they can be maximal propositions since they are entirely false. Such as, for example, that which says « Contraries hold of contraries » which is entirely false if it is understood generally, as it must be if it is a rule. For even according to Aristotle different contraries are contained in the same contrary, as both poverty and extreme wealth under evil.

His answer, that authoritative texts sometimes contain opinions rather than truths, is a possibility which seems to have escaped the author of the *Literal Glosses* [124].

4.8 Some Curious Remarks about Peter

Finally I must say something about some rather curious evidence that Iwakuma has cited as supporting the claim that Abaelard is the author of the *Literal Glosses*. In *De Interpretatione* 9, Aristotle introduces the notion of a something's being *utrumlibet* and twice contrasts it with being by chance (*casus*) [125]. Everywhere else in the chapter he uses the term *utrumlibet* for what is equally likely to occur or not to occur [126]. Boethius takes Aristotle to mean that to be *utrumlibet* is not to be necessitated to turn out one way rather than

122. Boethius, *De Differentiis Topicis*, II, ed. Nikitas, p. 39, (*PL* 64, col. 1191C) : « <Locus> a contrariis, si quaeratur "an sit virtutis proprium laudari", dicam : "minime, quia nec vitii quidem uituperari". Quaestio de proprio. Maxima propositio quoniam « contrariis contraria conueniunt ».
123. *Super Topica Glossae*, ed. Dal Pra, 1954, 242 : « Nec absurde de quibusdam quaeritur, quas pro maximis propositionibus auctoritas inducit, qualiter maxima propositio sint, cum omnino sint falsae, ueluti ea quae ait : Contraria contrariis conueniunt ; si generaliter intelligatur, sicut oportet ut hoc ut regula sit, omnino falsa. Quippe etiam secundum Aristotelem in eodem contrario diuersa contraria continentur, sicut egestas et abundantia sub malo ».
124. There is an appeal to the same maximal proposition in the *Literal Glosses* on *de Divisionibus*, ed. Dal Pra, 1954, p. 178.
125. Aristoteles, *De Interpretatione*, 9, 18b5-8 : « Nihil igitur neque est neque fit nec a casu nec utrumlibet, nec erit nec non erit sed ex necessitate omnia et non utrumlibet (aut enim qui dicit uerus est aut qui negat) ; similiter enim uel fieret uel non fieret ; utrumlibet enim nihil magis sic uel non sic se habet aut habebit ».
126. Cf. *Dialectica*, II, p. 211 : « Contingens autem futurum appellant quod ad utrumlibet se habet, id est quod non magis ad esse se habet quam ad non esse, sed aequaliter ad utrumque, ut me hodie prans<ur>um esse uel lecturum. Aeque enim contingere potest ut prandam hodie et non prandam, et legam et non legam ; nec magis ex actu uel natura meae substantiae certi sumus de esse quam <de> non esse ».

another and so as equivalent to being contingent. He divides it into (1) what occurs by chance (*casus*), (2) what results from human choice (*voluntas*), and what he calls (3) possibility (*possibilitas*) [127] and although Abaelard's account of future contingency in the *Logica* « *Ingredientibus* » is much more sophisticated he accepts Boethius' division [128]. The author of the *Literal Glosses*, however, has an interpretation of what it is to be *utrumlibet* which, apart from the parallel passage in *H5*, I have not come across elsewhere [129] :

> Chance is an unforeseeable occurrence ; *utrumlibet* is a foreseen occurrence which depends on human inclination.

This understanding of *utrumlibet* leads to a very odd interpretation of Aristotle's response to the argument which he constructs in *De Interpretatione* 9, to show that that if claims about the future divide truth and falsity then the all future occurrences are determinately necessary. Aristotle insists that to the contrary it is clear that not everything occurs of necessity [130] :

> … rather some things occur *utrumlibet* and not rather the affirmation or the negation, in the case of others the one rather occurs more often than the other but it can happen that the second occurs and the first does not.

Boethius, and following him Abaelard, take Aristotle here to divide *utrumlibets* into those which are equally likely to go either way and those which generally go one way rather than another. Boethius' example of the first kind of contingency is reading Vergil tomorrow and Abaelard's eating tomorrow [131]. They agree in taking going grey in old age as an example of a contingency more inclined to go one way rather than the other but such that the other may still occur.

The author of the *Literal Glosses* reads the text quite differently. He claims correctly that Aristotle has said that *utrumlibets* are equally

127. Cf. Boethius, *In librum Aristotelis de interpretatione editio secunda*, 1880, p. 190 : « Contingens autem secundum Aristotelicam sententiam est, quodcumque aut casus fert aut ex libero cuiuslibet arbitrio et propria uoluntate uenit aut facilitate naturae in utramque partem redire possibile est, ut fiat scilicet et non fiat. Haec ergo in praeteritum et praesens quidem definitum et constitutum habent euentum » ; p. 240 : « Quorum omnium unum nomen est utrumlibet, uel in casu uel in uoluntate uel in possibilitate ».

128. *Glossae super Peri Hermeneias*, p. 423.

129. *Editio super Aristotelem de Interpretatione*, ed. Dal Pra, 1954, p. 99 : « Casus est inopinabilis euentus rerum ; utrumlibet opinatus euentus rei habendus per humanam dispositionem ».

130. Aristotles, *De Interpretatione*, 9, 19a18-22.

131. Boethius, *In librum Aristotelis de interpretatione editio secunda*, p. 240 ; Abelard, *Glossae super Peri Hermeneias*, p. 441-442.

inclined to turn out either way but incorrectly that chance occurrences are more likely to turn out one way than another. He then interprets Aristotle's remark as a note to the effect that some *utrumlibets* are likely to turn out one way rather than the other and some chance occurrences may be equally likely to turn out either way. Speaking for Aristotle again, the author tells us [132] :

> I have said of both, that is of chance and *utrumlibet*, that they are more likely to come out one way ; but I say this in such way that they are not at all determinately that way. Certain *utrumlibets* are equally likely to result in affirmation as in negation, for example a naval battle ; certain are more likely to result in affirmation, as when someone determines to eat, and sits at the table, and sees a dish of food before him, he is more likely to eat than not to eat ; likewise some *utrumlibets* are more likely to result in negation, as when a peasant determines that he will become a count, this is more likely to result in negation than in affirmation. Similarly certain chances are equally likely to result in affirmation as in negation, as when someone digs in a field without having determined that he will find something, the outcome <of the digging> is equally likely to be finding gold and not finding of gold. Likewise there are certain chances which are more likely to result in affirmation, as when someone is in Ethiopia he is more likely to have blackness than not to have it. On the other hand there are certain chances which are more likely to result in negation, as when someone is in Ethiopia he is more likely not to be white than to be white.

There is nothing remotely like this, nor anything remotely as confused, in Abaelard's treatment of future contingency. Iwakuma, however, has rightly been impressed by the version of this gloss which appears in *H5* [133] :

132. Dal Pra, 1954, p. 110 : « Dedi utrique, id est casui et utrumlibet, habere se magis ad alterum ; sed ita hoc dico quod minime sit ibi alterum determinate ; quaedam quae sunt utrumlibet habent se aequaliter ad affirmationem et negationem, ut nauale bellum ; quaedam uero quae sunt utrumlibet magis habent se ad affirmationem ut si aliquis disponat ut comedat et ad mensam sedeat et fercula opposita uideat, magis habet se ad hoc ut comedat, quam ad hoc ut non comedat ; item quaedam utrumlibet magis habent se ad negationem, ut aliquis rusticus se futurum comitem disponat, magis habent se ad negationem quam ad affirmationem. Similiter quaedam casualia habent se aequaliter ad affirmationem et negationem, ut si aliquis in agro fodiat nec se inuenturum aliquid disponat, aequaliter habet ad aurum inueniendum et ad non inueniendum. Item sunt quaedam casualia quae magis habent se ad affirmationem ut si aliquis est* in Aethiopiam, magis habet se ad habere nigredinem quam ad non habere. Rursus quaedam sunt casualia quae magis habent se ad negationem, ut si aliquis est* in Aethiopiam magis habet se ad non albere quam ad albere ». Reading « est » for Dal Pra's « eat ».

133. Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14779, f. 53v : [19a22] « Alterum vero (17.2). Dixi quod in utroque contingit fieri magis, sed tamen illud ALTERUM non contingit fieri determinate, quia potest impediri per casum vel per utrumlibet. Hic innuit fieri talem divisionem : utrumlibet alia quae habent se aequaliter ad

THE ONE RATHER. I have said that in both one is more likely to occur, but nevertheless that one does not occur determinately, because it may be impeded by chance or by *utrumlibet*.

Here he indicates that there is a division such as the following : there are *utrumlibets* which are equally likely to result in affirmation and negation, such as « she will fuck » [134], « she will not fuck », others which are more likely to turn out one way rather than another, such as « she will toss <you> off », « she will not toss <you> off » which is more likely to turn out one way, that is in <her> tossing <you> off, because she is from Chartres. Likewise chances are equally likely to turn out either way, such as « Peter will close the door », « P. will not close the door » : more likely to turn out one way, such as « P. will fall into the toilet », « P. will not fall into the toilet », which is more likely to turn out one way, that is to falling <into the toilet> because he is small, though his patience is great.

There are more references in *H5* to a Peter in a passage in glosses on *De Interpretatione* 10 to which nothing corresponds in the *Literal Glosses* [135] :

There are other verbs which only couple and are not coupled, for example nuncupative verbs. For when I say « Peter <I > am called », « am called » is not predicated nor is « Peter » subjected, but rather « am called » couples the predicate to the subject, that is « P. » with « I », which is understood to be subjected. For when we say « Peter <I> am called » that is as much as to say « I am called Peter ». Likewise if we say « P. <he> is named », « he » is understood ; and if we say « Adam <you> are named », « you » is understood. Others couple and are coupled, for example « is », and « exists », and « subsists ». For we may say « B. subsists », « subsists » here is predicated and couples itself. It couples, however, <in> « B. exists drunk… ».

affirmationem et negationem ut “haec futuet” “haec non futuet”, alia quae habent se ad alterum magis ut “haec fricabit” “haec non fricabit” magis habet se ad alterum, id est ad fricare, quia Carnotensis est. Similiter in casualibus habet se aequaliter ad utrumque, ut “Petrus claudet ostium” “P. non claudet ostium” : magis habet se ad alterum, ut “P. cadet in latrina<m>” “P. non cadet in latrina<m>” magis habet se <ad> alterum, id est ad cadere, quia parvus, longanimitas vero magna ».

134. The use of « futuo » with a female subject and implied male object is very very unusual in classical Latin. Cf. Adams, 1982, p. 121-122.

135. Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14779, f. 55v : « Alia vero sunt quae tantum copu/lant et non copulantur, ut nuncupativa verba. Quando enim dicimus “Petrus vocor ” (1), “ vocor” / ibi non praedicatur ne “Petrus” (2) subicitur, sed potius “vocor” copulat praedicatum subiecto, scilicet “P(etrus)” (3) cum “ego” / quod subicitur per subintellectum. Quando enim dicimus “Petrus vocor” tantumdem valet quantum si diceremus / “ego vocor P(etrus)”. Similiter si dicamus “P(etrus) nominatur”, “ille” subintelligitur ; et si dicamus “Adam / nominaris”, subintelligitur “tu”. Alia copulant et copulantur, ut “est” et “existit” et “subsistit”. Possumus enim dicere “B. subsistit”, “subsistit” ibi praedicatur et se ipsum copulat. Copulat / tamen, ut “B. existit ebrius, †puctet, verset peragraphi.†” ».

Just before this, however, there is are references to G. [136]:

> I SAY HOWEVER. The philosophers say in their way that « is » is predicated as *tertium adiacens* but I, G., say, that « is » is predicated as *tertium adiacens* as you have it in the example « is a just man », … and note that there are some verbs which are only predicated, for example « Socrates lectures », « G. fucks ».

The sense of this passage, however, requires that at its first occurrence G. is being used by the author speaking in the voice of Aristotle to refer to himself so no doubt there has been a misreading at some point in the transcription of the text.

Iwakuma has drawn attention to these passages [137] and to the use by Abaelard in the *Dialectica* of his own name in distinguishing between different kinds of verbs and especially of « *ego nuncupor Petrus* » [138] and proposed that this is evidence for Abaelard's « literary paternity » of *H5* and so by implication of the *Literal Glosses*. The most that these references show, however, is that someone named Peter was in some way associated with text possibly as the lecturer, possibly as the scribe, and Peter was a common enough name in the first half of the twelfth century. Furthermore the complete absence of any discussion in the *Literal Glosses* corresponding to the second set of remarks quoted from *H5* could well indicate that they have been imported wholesale from elsewhere perhaps after first having appeared in a margin. Movement from the margin into the text in transcription is surely also the explanation of the appearance of two passages in *H5* pointed out by Iwakuma in which Adam is said to have farted which are entirely unrelated to the text around it [139].

Even if we set aside what Abaelard tells us in the *Historia Calamitatum* about his reputation for probity, *pace* Iwakuma, the joke about Peter in the first passage seems hardly to be one that a master would make about himself. Peter Abaelard may well have been small, though the only evidence for this seems to be an ambiguous observation which might equally refer to Gosvin [140], but, if this is the

136. Munich Bayerische Staatsbibliothek, Clm 14779, f. 55v : « dico autem (19.2). Philosophi dicunt suo modo "est" tertium adiacens praedicari, sed ego G. dico "est" tertium adiacens praedicari ut habes in hoc exemplo "est iustus homo", … Et nota quod sunt quaedam verba quae tantum praedicantur, ut "Socrates legit" "G. futuit" ».
137. Iwakuma, 1999, p. 94-98.
138. *Dialectica*, III, p. 131.
139. Iwakuma, 1999, p. 97.
140. *Vita Goswini*, p. 442 : « Cum venisset igitur ad locum certaminis, id est scholam ejus introisset, reperit eum legentem, et scholaribus suis suas inculcantem

intended meaning of « *longanimitas* », if there is one thing Abaelard was not, it was patient. The references to sexual and bodily functions in *H5* are likely it seems to me to be no more that than the jottings of an adolescent student either inserted as humorous examples or imported from the margin in copying and so to tell us nothing about the authorship of the text.

I could go on to give more examples of the way in which the *Literal Glosses* fail to agree and fail to offer any trace of the philosophical positions set out by Abaelard in his *Dialectic* and his *Logics* but at this point I think that I have shown enough to at least raise very considerable doubt about the authorship of these texts. For myself, I was convinced as soon as I began to read the *Literal Glosses* that they are not the work of the great Peripatetic of Pallet. He was the greatest star of his day and, as Geyer surely saw, they are the product of a very much lesser light.

novitates. Statim autem ut loqui orsus est qui advenerat, ille torvos in eum deflexit obtutus ; et cum se sciret virum ab adolescentiam bellatorem, illum autem videret pubescere incipientem, despexit eum in corde suo, forte non multo minus quam David sanctum spurius Philistaeus. Erat enim albus quidem et decorus aspectu, sed exilis corpulentiae et staturae non sublimis. Cumque superbus ille ad respondendum cogeretur, et impugnans eum vehementer immineret : “Vide, inquit, ut sileas, et cave ne perturbes meae series lectionis ».

Abelard's Early Glosses : Some Questions

Margaret Cameron
University of Victoria

Peter Abelard's first known glosses on *Isagoge, Categories, On interpretation* and *On division* – variously referred to as the « *Editiones* », the « *Introductiones parvulorum* », or literal commentaries – were supposedly written very early in his career, probably around 1102-1104 when he was in his early twenties. Originally discovered by V. Cousin (1836, p. X-XVIII), they are found in the manuscript Paris, BnF, lat. 13368, f. 128r-168r, and are edited by M. Dal Pra (1969, 1954[1]). The title « *Introductiones parvulorum* » was given on the basis of an alleged cross-reference in Abelard's *Dialectica* to such a work ; as we will see, this reference is no longer accepted by scholars. Since, as will be argued here, there are important reasons to question whether these glosses form a set, and whether the attribution to Abelard is correct, I will use the neutral « *editiones* » to refer to them.

The *editiones* are commonly considered to be Abelard's « vocalist », or *in voce*, commentaries, thought to display more than anything else the influence of his former teacher, Roscelin of Compiègne, who has been long characterized by historians of philosophy as a nominalist, and more recently as a « vocalist ». These works are supposed to reflect the kind of teaching that Abelard would have received under Roscelin. Despite their important role in the narrative of Abelard's career and of early medieval logic more broadly, the early glosses have not been examined in close detail.

Although they have been attributed to Abelard and treated as a set, serious questions need to be raised regarding the evidence used to defend these claims. The evidence is fivefold. First, the *editiones* were written in the same, twelfth century hand and are found in one manuscript. Second, the *Isagoge, On interpretation* and *On division* glosses bear titles that attribute the works to Abelard. Third, elsewhere

in his corpus Abelard himself refers to « *introductiones parvulorum* » that he has written. Fourth, versions of the *Isagoge* and *On interpretation* glosses are found in another manuscript, manuscript Munich, Bayerische Staatsbibliothek, clm 14779, where there appear to be self-referential examples using the name « Petrus » given. Finally, it has been argued that the *Categories* gloss, despite being untitled, bears strong similarities (namely, linguistic and doctrinal parallels) to Abelard's commentary on *Categories* found in the *Logica* « *Ingredientibus* » collection.

Possibly none of the questions raised in this article on its own is sufficient to overturn the attribution, but taken together they raise serious difficulties for anyone who wishes to continue to defend that the *editiones* were written by Abelard. There do, however, seem to be extremely good reasons to break up the set of the *editiones* by excluding the gloss on *Categories* from the rest : unlike the others, it is an anonymous fragment, different in style and has required a special defence for its inclusion in the set. In what follows, I will examine each of the five pieces of evidence. I will argue that there are insufficient reasons to continue to attribute these works to Abelard or to consider that they form a set [1].

1. MANUSCRIPT PARIS, BNF, LAT. 13368

All of the *editiones* are written in the same, twelfth century hand, described by Dal Pra (1969, p. XVII) in the manuscript Paris, BnF, lat. 13368. Does the sameness of hand and being located in the same manuscript serve as evidence for treating the glosses as belonging to one author and forming a set ?

Despite being written in the same hand, there are reasons to question whether they were intended by the scribe to form a set. In fact, the glosses do not appear in the manuscript in the order which is typical of the study of the *logica vetus*, beginning with Porphyry's *Isagoge,* followed by Aristotle's *Categories* and *On interpretation*, then some or all of the logical monographs by Boethius. Instead, in the manuscript we find :

1. In « A note on the Attribution of the Literal Glosses in Paris, BnF, lat. 13368 », Christopher Martin will examine the doctrinal content of the *Isagoge, On interpretation* and *On division* glosses and compare it with views Abelard is known to espouse elsewhere in his writings.

Editio super Aristotelem De interpretatione	f. 128r-144v
Editio De divisionibus	f. 146r-156r
Editio super Porphyrium	f. 156r-162v
Glossae in Categorias	f. 164r-168r

The *Categories* gloss is a fragment beginning at *Categories* 49.15 and finishing at 55.15.

The lack of sequential ordering is surprising when compared to Abelard's other works. Abelard's *Dialectica*, which is not a commentary, follows the traditional order of the topics covered in the *logica vetus*. While no single exemplar of the set of logical commentaries known as the *Logica* « *Ingredientibus* » contains the entire set of commentaries as a whole, the project seems to have been conceived as a unit [2]. This is evidenced by the generous cross-references to other parts of that collection of logical commentaries (see Mews, 1985, p. 76, n. 15). But, by contrast, there is a lack of cross-referencing within the *editiones* that have been attributed to Abelard.

Without cross-references, and given the odd order in which the texts were written out, the fact that these texts were written by the same hand is not strong evidence for treating them as a set.

2. INSCRIPTIONS

Unlike every other extant commentary from this period, some of the *editiones* have stood out for the remarkable fact that they are titled and explicitly attributed to Abelard, which has been taken as « a mark of the special esteem in which he was held » (Marenbon, 1997c, p. 38). The titles seem to have provided the strongest evidence for attributing these glosses to Abelard. Given the utter rarity of attributive titles in the twelfth century logical works, it might seem imprudent to question these ones here. But there are, I believe, reasons to be suspicious of their authenticity.

The *On division* commentary has written out in full : « Petri Abaelardi iunioris Palatini summi peripatetici de divisionibus incipit ». The *Isagoge* is headed by « Petri Abaelardi i. p. S. per. editio super Porfi. Incipit », which was reconstructed by Cousin to read : « Petri Abaelardi i<unioris> p<alatini> S<ummi> per<ipatetici> edicio super

2. One of the reasons (but there are others) given for this claim is that the *Logica* « *Ingredientibus* » glosses are conceived as a set : see Peter King's notes at http://individual.utoronto.ca/pking/resources/abelard/LI-text-note.

Porfi<rium> incipit ». The *Peri hermeneias* gloss is titled « Petri Abae summi peripatetici ed. », expanded also by Cousin as « Petri Abae<lardi iunioris palatini> summi peripatetici ed<icio super Aristotelem de Interpretatione> ».

Looking at the manuscript itself, however, the inscriptions are less convincing as evidence of Abelard's authorship than in the printed edition where paleographical evidence is sometimes effaced by printed typeface. Although each of the titles is given by the same hand, it is in fact a different hand than the one which has copied out the texts of the commentaries themselves, a fact also noted by the editor Dal Pra in his introduction to the edition (1969, p. XVII).

The ink is a different, lighter shade. The text of the commentaries is written in two columns, and throughout this manuscript the commentaries (with the exception of the *Categories* gloss which begins after a folio break) follow one another with at most a single space left in between. But these titles are obviously squeezed into the little spaces left – the hand which copied the commentaries did not intend to leave space for titles.

It has been assumed that this titling hand knew what he was doing and, with the completed copy before him, just fit his titles in where he could. But it is possible that the titling scribe had the right codex in hand, but titled the wrong commentaries. (It should be remembered, after all, that the manuscript Paris, BnF, lat. 13368 contains many other logical commentaries and notes, few of which are uncontroversially attributed to a known master). It is also possible that the titler simply made a mistake.

Given the tiny script and economy of parchment, perhaps not too many conclusions can be drawn from these paleographical observations. However, the titles are not such straightforward pieces of evidence as has been assumed.

3. REFERENCES TO « INTRODUCTIONES »

There has been a further temptation to group these glosses together and to attribute them to Abelard because elsewhere he himself refers to an introductory logical work that he has written. According to L. M. De Rijk (1953, p. XI), « that this work, designated by Geyer (*Untersuchungen*, p. 592-597) as Literalglossen, is in fact the *Introductiones parvulorum* appears from the references made by

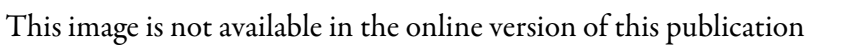


Planche 2 – Paris, BnF, lat. 13368, fol. 128
(cf. planche couleur p. 808)

Planche 3 – Paris, BnF, lat. 13368, fol. 146
(cf. planche couleur p. 809)

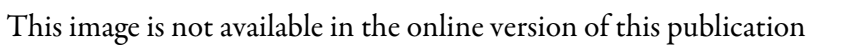


Planche 4 – Paris, BnF, lat. 13368, fol. 156
(cf. planche couleur p. 810)

Abelard to it in his *Dialectica* ». Mews (1985, p. 74-75) has voiced skepticism over this assumption, and Marenbon (1997c, p. 38) found Mews' comments persuasive. For the sake of completeness, let us nonetheless review both the references and what can and cannot be gleaned from them. These references are found at : *Dialectica*, p. 174.1, 232.10, 269.1 and 329.4.

Is there sufficient evidence to tie the references to « *Introductiones* » in the *Dialectica* to the contents of the *editiones* ? The first reference is to the discussion of contrary and contradictory propositions in *On interpretation* :

> Quae autem invicem contrariae propositiones vel contradictoriae, quae etiam subalternae vel subcontrariae dicantur, aut quas ad invicem inferentias vel differentias qualesque conversiones habeant, in his Introductiones diligentius patefecimus quas ad tenerorum dialecticorum eruditionem conscripsimus (*Dialectica*, p. 174.1).

But the corresponding passage in *Ed. Per.* p. 113.16-124.25, given by De Rijk, contains only the general treatment of the subject-matter, and in fact does not ever use the terms « subalternae » or « subcontrariae ».

The second *Dialectica* reference is to Abelard's commentary on Boethius' *On Topical Differences*, which is now taken to be connected in some way or another to the *Logica* « *Ingredientibus* » commentaries (see Dal Pra, 1969, p. XXXI-XXXIX), since it post-dates that putative collection's *On interpretation* commentary. There is no other known *Topics* commentary by Abelard. Neither of the remaining references can be compared because the corresponding text is not extant.

Mews has suggested that « Introductions » are likely not commentaries : more plausibly, he suggests, Abelard was referring to an introductory-style textbook, of which there are other examples from this period, all of which are indigenously titled as « *Introductiones* ». William of Champeaux, it has been argued, is the author of one such textbook [3]. While it might be too much to agree with Mews' claim that « Introductiones » are already an established genre by the early twelfth century, it is tempting to accept his suggestion about the likely content of Abelard's own *introductiones parvulorum* ; nothing, however, is known for certain.

Therefore, there is no support to be drawn from Abelard's references to early introductory work in his *Dialectica*.

3. The « *Introductiones secundum Wilgelmum* » is edited by Iwakuma, 1993.

4. CONNECTION TO MANUSCRIPT MUNICH, BAYERISCHE STAATSBIBLIOTHEK 14779

Two additional anonymous glosses have been linked to the *Introductiones parvulorum* and are considered versions of them. Marenbon (1997c, p. 38-39n) calls them « closely related » to the manuscript Paris, BnF, lat. 13368 texts, noting that « the Munich "*Isagoge*" commentary has been mentioned by various scholars since George Schepps first noted it in 1898 ». While no one has used these versions as evidence for Abelard's authorship of the manuscript Paris *editiones* (in fact, the opposite has been the case), they need to be examined here. If they provide independent evidence of Abelard's authorship, after all, then they could be used to buttress the claim that the manuscript Paris *editiones* are written by Abelard.

This *Isagoge* gloss, f. 31r-36v, is incomplete (ending at *Isagoge* 26.14). It is known as the *Disputata Porphyrii* and, according to the notes in the edition by Y. Iwakuma (1991, p. 58-60), it is a source of the gloss attributed to Abelard in the *Introductiones parvulorum*. Iwakuma had at one point tentatively attributed it to Abelard's teacher, Roscelin of Compiègne, presumably because it appears to be the source of the Paris gloss and because Abelard is thought to have composed that *editio* at an early date, probably just after having left his studies under Roscelin [4].

The manuscript Munich, Bayerische Staatsbibliothek, clm 14779 also contains a gloss on *On interpretation*, f. 44r-66r, which is closely linked to the Paris gloss on the same text. Iwakuma (1991) considered this Munich version to be a reworking of it. But according to Marenbon (1997a, p. 47-48), who compared a number of passages, this version is longer and seems more complex than the Paris *editio*, and it is « very hard to envisage any process of revision (by Abelard or someone else) which would have led » from the Munich to the Paris version. He concludes,

> The most plausible way of explaining such similarities and differences between the two texts is to suppose that they are each different records of the same teaching – the young Abelard's lectures on *De interpretatione*.

4. Iwakuma no longer puts forward this suggestion. If someone were to argue that the ms. Munich gloss was written by Roscelin, in fact, this would further weaken the claim that the manuscript Paris *editio* is by Abelard. After all, why not infer that the ms. Paris *editio* is written by Roscelin ? I thank Andrew Arlig for pointing this out.

The putative connections between the versions have been flagged, it seems, in order to connect additional, anonymous commentaries to Abelard. However, the evidence for these connections is highly questionable.

The evidence connecting the Munich glosses to Abelard is augmented, according to Iwakuma (1999), by a reference to the name « Petrus » in an example in the *On interpretation* gloss. The passage, on f. 55v, reads : « Quando enim dicimus "Petrus vocor", "vocor" ibi non praedicatur ne "Petrus" subicitur, sed potius "vocor" copulat praedicatum subiecto, scilicet "P(etrus)" cum "ego" quod subicitur per subintellectum ». Iwakuma claims that these references establish Abelard's « literary paternity » of these glosses [5].

However, these references hardly seem to establish that Abelard is their author, or that they in some way stem from him. Regarding the first example using « Petrus vocor », it would seem that Iwakuma is placing emphasis on the first-person voice of the example. But then how to make sense of what immediately follows : « Similiter si dicamus, "P(etrus) nominatur", "ille" subintelligitur » (my emphasis, plus I have emended the text by adding quotation marks around *ille* for sense). In the context of the lesson, the only reason for the first person verb is to illustrate that the first person pronoun « ego » is to be understood along with the verb despite its not being expressed ; the third person pronoun is equally understood along with a third person verb, as the example shows.

Iwakuma (1999, p. 96-97) alleges that it is a tendency among vocalists (by which he means, I believe, followers of Roscelin) to insert contemporary names into their examples. Other examples from philosophical works of the period include Abelard's references to « Petrus » in his *Dialectica*, and the use of the name « Iarlandus » in the *Dialectica* which is attributed, for this very reason, to a Garlandus [6]. Iwakuma notes that along with « Petrus » in the manuscript Munich, Bayerische Staatsbibliothek, clm 14779 there is also « G », « B » and « Adam ». Furthermore, on f. 55v we find : « Sed ego G dico est tercium adiacens praedicari… ». This « G » is startling,

5. Iwakuma notes the resemblance with Abelard's *Dialectica* (p. 131, 1.6) : « Sicut enim "sum Petrus" dicimus, ita etiam "ego nuncupor Petrus" proferimus ». I would like to thank Y. Iwakuma for his generosity in making transcriptions of this gloss available to me.
6. The precise identity of this author is disputed, as is its dating. Originally identified as Garlandus Compotista by De Rijk (1959), and dated in the early eleventh century, Iwakuma (1990) argued that the author is Garlandus of Besançon and pushed the date towards the turn of the twelfth century.

since it is not within the context of an example, and it appears to be *in propria voce*. Further examination of the gloss is needed, however, since the text is confusing, and it appears likely that the « ego G » passage is a report of someone else's position, quoted here by the author of the gloss :

> *Dico autem* (p. 19.2). Philosophi dicunt suo modo « est » tertium adiacens praedicari. « Sed ego G. dico "est" tertium adiacens praedicari *ut* habes in hoc exemplo "*est iustus homo*". Hic dico "*est*" *tertium adiacere* quod scilicet est positum *in affirmatione* [est] *nomen vel verbum* id est utitur vi utriusque, videlicet vel nominis et verbi insimul vel vi verbi tantum ».

That this « G » is probably not the author is suggested by the example which immediately follows : « … ut "Socrates legit ", "G. futuit" ».

Moreover, it ought to be noted that the use of contemporary proper names in examples does not seem to be restricted to vocalists : it is a widespread practice in both dialectical and grammatical commentaries dated from the twelfth and early thirteenth centuries. The extent to which these names can be used as guides for making attributions is unknown, and it seems that we should be very cautious when doing so.

In this *On interpretation* gloss there are also scatalogical and sexual references using the name « Petrus ». For example manuscript Munich 14779, f. 53v (transcribed by Iwakuma, 1999, p. 95) :

> *Alterum vero* (p. 17.2) : Dixi quod in utroque contingit fieri magis, sed tamen illud alterum non contingit fieri determinate, quia potest impediri per casum vel per utrumlibet. Hic innuit fieri talem divisionem : utrumlibet alia quae habent se aequaliter ad affirmationem et negationem ut « haec futuet », « haec non futuet », alia quae habent se ad alterum magis ut « haec fricabit », « haec non fricabit » magis habet se ad alterum, id est ad fricare, quia Carnotensis est. Similiter in casualibus habet se aequaliter ad utrumque, ut « Petrus claudet ostium », « P. non claudet ostium »; magis habet se ad alterum, ut « P. cadet in latrina<m> », « P. non cadet in latrina<m> » magis habet se <ad> alterum, id est ad cadere, quia parvus, longanimatas vero magna.

On reflection, however, these hardly seem the sorts of things one would say about oneself, but seem rather to be jokes – possibly at Abelard's expense – by someone else.

As for the claims that the Munich glosses are versions of the Parisian *editio*, there seems no doubt. But there are, quite simply, no non-circular reasons to connect the Munich *Isagoge* gloss with Roscelin. Also, there is no outstanding reason to believe that the occurrences of the name « Petrus » in the Munich *On interpretation* gloss are self-referential. At the very least, then, the manuscript

Munich 14779 versions cannot be used to buttress the attribution of the *editiones* to Abelard.

5. THE CATEGORIES GLOSS

The fragmentary *Categories* gloss is a special case since it is the only one of the *editiones* without a title. Despite Geyer's doubts over the stylistic discrepancies among the glosses, he cited the fact that this *Categories* gloss is written in the same hand as the other *editiones* that have the attributive titles (see Dal Pra, 1969, p. XVIII-XIX). The editor Dal Pra demanded further evidence to support the claim of Abelard's authorship without an attibutive title. He identified what he considered to be parallels with other work known with certainty to belong to Abelard, specifically with Abelard's *Categories* commentary in the *Logica* « *Ingredientibus* ». Let us critically evaluate this evidence.

Dal Pra adduces two different types of parallels. The first exhibits what he calls a formal correspondence, and he cites four cases : *LI Cat.* 152.17 & *Ed. Cat.* 50.11 ; *LI* 152.31 & *Ed.* 50.31 ; *LI* 155.38 & *Ed.* 52.22 ; *LI* 157.19 & *Ed.* 54.30.

Consider one example at the lemma *Homo enim* (CAT). Dal Pra cites :

Logica « *Ingredientibus* », p. 152.17 : Vere secunda substantia non est in subiecto, quia nec ea quae species nec quae genus est. A partibus.	*Ed. Cat.*, p. 50.11 : Vere secunda substantia non est in subiecto, quia *homo*. A parte.

The point being made in this instance (as well as the others, which do not need to be listed out here) is one that is generally accepted in early twelfth century logic. It is difficult to see precisely what sort of « formal correspondence » is exhibited here, or in the other examples cited by Dal Pra. Moreover, what immediately follows in each of the texts cited above exhibits quite a different style of philosophical reasoning :

Logica « *Ingredientibus* », p. 152.17 : HOMO ENIM. Vere secunda substantia non est in subiecto, quia nec ea quae species nec quae genus est. A partibus. Et de specie per	*Ed. Cat.*, p. 50.11 : HOMO ENIM. Vere secunda substantia non est in subiecto, quia homo. A parte, et hoc est : Homo enim etc. Quod dicit homo quidem de subiecto aliquo

hominem, de genere ostendit per animal. HOMO ENIM. Vere homo non est accidentale uocabulum, quia non est accidentale uel <in> his rebus in quibus sua significatio reperitur, uel in aliis ; sed quia de aliis constabat, de illis non ostendit.	homine dicitur, non ualet ad locum ; sed ideo apponit, quia per hoc uideretur alicui quod homo esset in subiecto. Cum enim dicimus quod homo dicitur de subiecto, habemus quia homo praedicatur de subiecto. Et si homo praedicatur de subiecto, tunc homo inhaeret subiecto ; et ita uideretur esse in subiecto ut in fundamento, sed tamen non est.

Unfortunately, none of the other parallels indicates anything other than the fact that one of these commentaries might have used the other as a model or source, but no indication of a direction of influence can be gleaned.

According to the second type of parallel, Dal Pra notes the use of terminology which, he claims, is characteristic of Abelardian vocabulary (Dal Pra, p. XXIV-XXV). The first parallel arises in the discussion of the property of substances to be susceptible to contraries, but not at the same time, just as (Aristotle claims) one and the same action cannot be both good and bad at the same time. The lemma is *Nec eadem actio* (4a16/ 12.9), as Dal Pra cites :

Logica « *Ingredientibus* », p. 163.39 : Hoc falsum videtur, quod eodem quoque tempore eadem actio bona videtur et mala, ut suspensio latronis et bona dicitur esse ei qui iustitiam facit, et mala videtur quantum ad iniquum impatientiae.	*Ed. Cat.*, p. 59.42 : …talis actio erit *prava* et *studiosa* in diversis temporibus, licet in eodem tempore diverso respectu dicatur *prava* et *studiosa*, id est bona ; sicuti suspensio latronis dicitur esse prava et studiosa ; prava ideo dicitur quia figura Dei ibi destruitur, studiosa ideo dicitur quia latro ibi destruitur.

Presumably the so-called Abelardian terminology here is the reference to the « *suspensio latronis* ».

However, it must immediately be noted that the text isolated by Dal Pra from the *Logica* « *Ingredientibus* » contains only the objection raised after the lemma, but in what immediately follows a resolution is given in the proper voice of the author : « Nos talem dicimus eandem fortasse secundum diuersos utilem esse et inutilem, bonam uero simul et malam esse non concedimus. Bona enim esse tantum res quaelibet dicitur, quae a summo loco approbatur atque eius concordat uoluntati,

eadem uero actio Deo simul placere et non placere non potest ». Although the vocabulary is similar (because the two texts are commenting on the same lemma and using the same example), the conclusions are completely different. The *editio* makes the point that the same action can be considered both good and bad – the hanging of the criminal is bad (*prava*) in that it destroys the image of God, but is good (*studiosa*) in that it destroys the criminal. The *Logica* « *Ingredientibus* » passage notes the example, but goes on to object to it : the same action, which could be considered both useful and unuseful, cannot be both good and bad since the same act cannot be both pleasing and displeasing to God.

In fact, there is no special reason to assume that either the vocabulary or the counterexample is distinctively Abelardian, especially since the same counterexample can be found in another, anonymous commentary on *Categories* in manuscript Paris, 13368, f. 200rb. (The commentary is one of the versions of the *Categories* commentary labelled *C8* in Marenbon, 1993.) The objection is similarly raised : « The same action can be good and bad » at the same time, since hanging the criminal is good for those who are harmed by him, but bad for the criminal himself. But, the commentator immediately corrects the objection, noting that it is not, after all, « the same action », since one is an action (i.e., the killing, which is good since it benefits the agent), whereas the other is a passion (i.e., being killed, which is bad, since he who is affected is killed) : « Nam in suspensione et passio est ; actio quantum ad suspendentem, passio quantum ad suspensum. Actio quidem bona est, quia agentibus proficit ; passio mala est, quia illi qui patitur nocet » manuscript Paris, BnF, lat. 13368, f. 200rb).

Thus, in all three cases, the same example is raised as an objection to the lemma in Aristotle's *Categories*, but both Abelard in the *Logica* « *Ingredientibus* » and the author of *C8* manuscript Paris reject it (for different reasons). While it is, of course, possible that the objection originated with Abelard, all that can be concluded with confidence is that the authors are aware of the same counterexample.

All of the other parallels that are apparently suggestive of Abelardian vocabulary pertain to the discussion about the nature of *oratio*, which arises first at the end of the chapter on « Substance » and again in the treatment of *oratio* as a species of Quantity. At this point, Dal Pra's « parallels » seem highly unconvincing since the common points of vocabulary are indicative only of an awareness of a well-known discussion, found in many, purportedly early twelfth century

versions of *Categories* commentaries and in the related discussion in Abelard's *Dialectica*. In fact, the discussion was so well-known that it can be found in a number of grammatical commentaries on Priscian's *Institutiones grammaticae* as well. Let us take just one putative parallel, found at the lemma *Dico autem* (4b35/ 14.7 *Dico vero illam quae fit cum voce orationem*) :

Logica « Ingredientibus », p. 178.37 : Quia apud graecos, ut ait Boetius, logos cuius loco apud nos ponitur oratio, duplicem habet significationem, ad intellectum scilicet et ad orationem quae eum manifestat, determinat Aristoteles in qua significatione ponatur, cum dicit logos esse quantitatem, hoc est in designatione tenoris, non intellectus.	*Editio Cat.*, p. 66.14 : dictum est quia oratio est quantitas et non accipio orationem quolibet modo, scilicet vocalem aut intellectualem, sed dico orationem prolatam cum voce, id est cum vocali oratione, id est ipsum tenorem adiacentem vocali orationi.

In both passages, the author(s) make the point that although *oratio* can be taken either as a spoken or an intellected utterance, the reference to *oratio* in this passage must be interpreted to mean the uttered *oratio*, considered as a quantity, i.e., the adjacent measure (called a tenor) of the air. The other putative parallels assembled by Dal Pra provide evidence that the author of the *Categories* gloss was familiar with common debates about the nature of *oratio*, namely whether it is a substance insofar as it is air or whether it is a quantity : see I. Rosier's chart (forthcoming) for parallel treatments of this issue in a wide range of dialectical and grammatical commentaries. However, the author of this *Categories* gloss adopts no position other than the one that elucidates the text at hand, i.e., the view that *oratio* in this context, considered as a quantity, must be interpreted as the measure of the air which is spoken.

If one were to study the other putative parallels given by Dal Pra, she would find in those cases as well that any similarities are too weak to justify the assertion that they must be by the same author. In sum, there is no evidence here to support a claim that this *Categories* gloss dates from an early period in Abelard's career, nor indeed that it must be by Abelard at all. Anyone could have borrowed a comment here or there from Abelard's *Logica* « *Ingredientibus* » or *Dialectica*, and this would readily account for the similarities where they do exist. The suspicions that had been already raised regarding this gloss (for example Marenbon, 1997c, p. 40) are well-founded.

CONCLUSION

Dal Pra and others insist that the glosses in manuscript Paris, BnF, lat.13368, edited together as the « *Introductiones parvulorum* », are all written by the young Peter Abelard [7]. I think that the evidence in support of this position is weak. Let me list what I take to be the problems :

- The glosses are not given in the traditional sequence of the *logica vetus* programme.
- The inscriptions are made in a different hand than the scribe of the glosses themselves, and no space had been left by the gloss-scribe to insert them. The manuscript Paris, BnF, lat. 13368 contains many anonymous logical commentaries.
- The references to « *Introductiones parvulorum* » in Abelard's *Dialectica* yield no firm connection with the content of the *editiones*.
- The manuscript Munich, Bayerische Staatsbibliothek, clm 14479 versions of the *Isagoge* and *On interpretation* commentaries do not provide evidence of Abelard's authorship, and so cannot be used to support the attribution of the *editio* to Abelard.

The *Categories* fragment does not share the same style of commenting as the others. While it displays some affinities with Abelard's other treatments of this treatise, there is no reason to assume that the *editio* antedates Abelard's other works, nor to assume that he is its author.

It is difficult, in the face of the questions raised here, to continue to treat the glosses as a set, and there are reasons to suspect that the glosses are not written by Abelard [8].

7. Why these glosses are thought to have been written by the *young* Abelard is critically analysed in Cameron M., « The Development of Twelfth Century Logic : A Reconsideration ».
8. These observations were assembled while working with John Marenbon and Christopher Martin on questions about the authenticity of these *editiones* in Cambridge, 2006, and I am extremely grateful for their advice on these issues. I also warmly thank Andrew Arlig and Irène Rosier-Catach for their very helpful suggestions on a draft.

In Voce / *In Re* in a Late XIth century commentary on Boethius' Topics

Heine Hansen
Centre for the Aristotelian Tradition,
University of Copenhagen

The *Primum oportet* is a commentary on Boethius' *De topicis differentiis* contained in manuscript Pommersfelden, Schloßbibliothek 16/2764 (*olim* St Peter at Erfurt 16), where it occupies f. 8v-26v and 28r-29v. The commentary survives only in fragmentary form, yet occupies 76 pages in the modern edition. In its present state, it covers the entire first book of the Boethian treatise as well considerable parts of the second book. It is, in other words, a quite substantial fragment.

Before I published the commentary in the *Cahiers de l'Institut du Moyen Âge grec et latin* in 2005 [1] it had made two important appearances in modern scholarship. The first in Niels Jørgen Green-Pedersen's pioneering study, *The Tradition of the Topics in the Middle Ages*, from 1984 [2]. The second – in conjunction with the rest of the contents of the Pommersfelden manuscript – in Yukio Iwakuma's fundamental 1992 article, « "Vocales", or Early Nominalists » [3].

The Pommersfelden manuscript is believed to date from the late eleventh or early twelfth century [4]. With regard to the present commentary, Green-Pedersen suggests that it belongs « to the second half of the eleventh century, and perhaps even to the end of it » –a date that makes it one of the earliest known commentaries on *De topicis differentiis* [5].

1. Hansen, 2005, p. 45-130.
2. Green-Pedersen, 1984, p. 147-153, 347-348, 419.
3. Iwakuma, 1992a, p. 62-65.
4. Iwakuma, 1992a, p. 62 ; cf. Green-Pedersen, 1984, p. 419 ; Theele, 1920, p. 178.
5. Green-Pedersen, 1984, p. 147.

As was already hinted at by Green-Pedersen, the commentary propounds a thorough *in voce* exposition of the authorial text. Iwakuma subsequently detected this feature in most of the other material contained in the manuscript. Observing later that the present commentary uses the name « Arnulfus » as an example name, Iwakuma has also proposed that it is the work of one Arnulf of Laon, who in a now famous passage from the *Historia Francica* appears alongside Abelard's teacher, Roscelin of Compiègne, as a follower of an otherwise unknown John, who around the time of the death of William the Conqueror (d. 1087) taught that logic is a discipline concerned with words (*ars vocalis*) [6]. The attribution receives some additional support from the fact that the commentary also employs « Laon » as an example name, and overall it tallies rather nicely with Green-Pedersen's tentative dating of the commentary to the end of the eleventh century [7].

Formally, the commentary is a gloss-commentary. It contains a detailed exposition of the authorial text interspersed with questions and background information of a relevant nature. Such interspersions are, in the main, closely linked to immediate exegetical concerns dictated by the base text, but on a few occasions they do grow into more free standing philosophical discussions. There is also a two-page proem discussing the subject matter of Boethius' text, his intention in writing it, what branch of knowledge it pertains to, as well as its title.

Now turning to the matter at hand, that is, the exegetical strategy deployed by our author, let us start by noticing that he operates with a distinction between two different kinds of treatise, those that deal with corporeal things (*de rebus corporeis*) and those that deal with words (*de vocibus*) [8]. The distinction is merely alluded to in passing, but it is

6. Iwakuma, 1999, p. 96. As Iwakuma suggests, another work in the Pommersfelden manuscript may stem from the same author, namely a commentary on Boethius' *De categoricis syllogismis* (f. 30-41), which likewise employs « Arnulfus » as an example name. The same might be the case with a short fragment of a commentary on Porphyry's *Isagoge*, which would seem to share with the present commentary the somewhat unusual example name « Lungomarius » ; see Hansen, 2005, p. 88, n. 1. For the relevant passage of the *Historia Francica*, see Hansen, 2005, p. 46-47.
7. Arnulf seems to have died sometime before c. 1125 ; see Hansen, 2005, p. 46-47.
8. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 51) : « Si autem quaesieris quare auctor in tractatu hoc interposuerit locales voces et propositiones cum ab ipso alienae sint sicut causa ab effectu, dicemus locales voces et maximas propositiones ideo hic Boethium posuisse quia propriis carent nominibus quibus significari possint. Nam si propriis nominibus signarentur ipsarum nomina, non ipsae in tractatu hoc ponerentur ; sicut Lucanus in tractatu suo nomina civium Romanorum posuit qui sui tractatus materia sunt, ipsos autem cives nullatenus ponere potuit. Sic igitur in omnibus libris diversa sunt materia et tractatus ; in his quidem libris qui de rebus

clear that Boethius' treatise on topics is taken to belong to the latter kind (as do, no doubt, logical texts in general). For the subject matter of the Boethian treatise is, our author says, single words (*voces singulae*) and sentences (*orationes*), both of which bear the name « topic » (*locus*) [9].

To see what this means, let us first notice that when our author is speaking of words (*voces*), he is speaking of significant utterances, and that when he is speaking of signification, he is mostly speaking of signification as reference [10]. Then we need to know that on Boethian topical theory a topic consists of two things. First, a maxim (*maxima propositio*), for example « What belongs to the genus, belongs to the species ». Second, a topical differentia whereby the maxim is differentiated from other maxims (*differentia maximae propositionis*), as, or example, in the case of the maxim above, Genus.

According to our author, then, the maxims are sentences and the differentiae words. Instead, however, of taking the differentiae to be the words occurring in the maxims, that is, words such as « species » and « genus », he identifies them as the middle terms of the syllogistic arguments to which, on his view, the maxims apply, viz., words such

corporeis tractant manifestum est, in his vero qui de vocibus tractant, ut hic, sententia haec infirmari videtur, sed non est ita ». Or as Leonard Linsky, in his introduction to Linsky, 1952, p. 2, put it roughly 850 years later, the « fundamental confusion between a thing and its name is frequently made, particularly when the subject matter of our discourse happens to be language itself. If, for example, the same person who expressed sentence (1) above [sc. "John is tall", HH] were now to write : (2) John consists of four letters, we should probably understand this to be a sentence about John's name and not about John himself. But our principle governing the distinction between use and mention has been violated in that case since there is no name for John's name in (2), but only a name for John ».

9. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 51) : « Topicorum igitur materia est voces singulae vel orationes quae dicuntur locus ; voces singulae ut generales, speciales etc., orationes ut maximae sunt propositiones quas in *Topicis* reperies ».
10. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 80) : « … non enim de vocibus aliter loqui potest nisi secundum hoc quod significant ». Our author alludes very briefly to the notion of signification as the generation of an understanding in the listener, and in the same context mentions a sign-relationship between speaker and referent (ibid., p. 54) : « Describitur ergo propositio hoc modo : *Propositio est oratio verum falsumve significans* (I.2.1) Quod est dicere : Oratio faciens verum signum rei vel falsum est propositio, id est oratio faciens auditorem vere signantem, id est imaginantem, aliquam rem vel falso propositio est, vel oratio faciens auditori ipsum prolatorem esse verum signum vel falsum signum rei de qua ipse agit est propositio. Secundum quam expositionem dici potest quod omnis oratio adminus duo significat, eam videlicet rem de qua principaliter agit et, secundario, ipsum qui ipsam profert orationem, ut si dicas : "Homo animal est", oratio haec principaliter designat rem quae dicitur homo, secundario autem ostendit te signum esse rei ipsius de qua ipsa agit ».

as « man » and « animal ». Such topical words are, he claims, called differentiae because it is through their names (*nomina localium vocum*), namely, words such as « species », « genus », « part », « whole », « cause », « effect », etc., that the maxims are differentiated [11].

The important thing to notice here is that this interpretation of a topic hinges on a fundamental distinction between two levels of language. On one level, we find words such as « man » and « roof », on another we have words such as « species » and « part », which are taken to be names of words found on the former level [12]. Our author is meticulous about upholding this distinction and requires that only words belonging to the latter level, viz., « species », etc., may occur in a maxim – a requirement that leads him to reject Boethius' formulation of a number of maxims [13].

In short, the maxims become, as it were, metalinguistic rules to which syllogistic arguments are inextricably linked [14]. These rules are, it is claimed, due to the self-evident nature of their terms, self-evident [15], and their relation to the arguments to which they are linked

11. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 52) : « Nam per nomina localium vocum, id est per hoc nomen quod est "genus" et "species" et "totum" et "pars" et "definitio" et "par" et "oppositum" et "maius" et "minus" et "causa" et "effectus", differunt ab invicem maximae propositiones quae nihilominus loci dicuntur ». This notion of indirect differentiation is fundamental to our author's approach to the topics, but it seems somewhat uneconomical. He may be aware of this. He is, at least, willing to entertain the notion that it is the names themselves, i.e., « species », etc., that are differentiae. See, e.g., p. 108-109.
12. The basic idea would seem to derive from Boethius' commentary on the *Categories*. In his discussion of Aristotle's first antepredicamental rule Boethius solves the sophism, « Socrates is a man, man is a species, thus Socrates is a species », by stating that genus and species « are in some way names of names » (*sunt quodammodo nominum nomina*). See Boethius, *In Cat*. 176C-177A. Boethius' remark seems to have been frequently referred to in the discussion of the subject matter of Porphyry's *Isagoge*, see, e.g., the texts excerpted in Iwakuma, 1992a, p. 43-44.
13. See, e.g., *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 122) : « Qua ratione praedicta illa propositio quae maxima dicebatur in argumento ab efficiente causa non esse maxima ostensa est, illa eadem ratione inter maximas haec esse refutatur ; habet enim alterum ex terminis quaestionis nec continet nomen loci, id est "causam" ».
14. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 106) : « Nam ubicumque illis duabus praecedentibus [sc. propositione et assumptione, HH] conclusio sequitur ad illarum omnium corroborationem universalis propositio necessario datur. Recte ergo dictum est ipsam alias continere propositiones ad modum continentiae loci in quantitativo corpore cum semper vel detur consequenter post illas vel intelligatur ut loci quantitativi partes in corporis eiusdem generis partibus consequenter accipiuntur ».
15. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 105) : « Maxima ideo dicitur quia plures continet syllogismos, universalis vero quia unicuique illorum servit, principalis autem quia probat alias, indemonstrabilis vero quia a nullo probatur, per se vero

is not one of making the conclusion follow from the premises, but one of making them more evident.[16] They explain, so to speak, how the word occurring as the middle term is capable of joining or dividing those occurring as major and minor terms.

This, in outline, is what a pure *in voce* interpretation of the nature of a Boethian topic looks like. If our author was familiar with rivalling *in re* interpretations, akin, e.g., either to that of the presumably slightly later commentary known as the *Incipit liber* according to which a topical differentia is a universal thing (*universalis res*), or to that of Abelard according to which it is a particular thing referred to by one of the terms in the argument, he does not waste so much as a word on them.[17]

On less general levels of interpretation, however, *in re* alternatives to his preferred reading sometimes surface. But before turning to them, let us cast a quick glance at a prime specimen of *in voce* glossing to see what we are dealing with. When introducing his topic from causes, Boethius refers to material causes as those that « subjected receive the forms of the species » [18]. Our author glosses this as follows :

> A material cause is that word, which subjected as a foundation receives *the forms of the species*, i.e., the differential words that together with a general one constitute the species. He calls subjected all general words, which are said to be subjected with respect to the forms, i.e., the differential words, which they receive when they are divided or their species are constituted. It should be noted, however, that those words that are susceptible of accidents (as « body » of « colour » and « justice » of « usefulness ») can also be called « subject », but these, viz., the accidents, are in no way forms of the species [19].

nota quia sui termini sunt per se noti ». *Ibid*., p. 61 : « Maximas propositiones dicit notas esse per se et quarum probatio nequeat inveniri. Per se notae sunt quia per proprios terminos evidentiam sui ostendunt. Earum probatio nequit inveniri quia aliis propositionibus maioribus se nequeunt approbari ». Cf. Green-Pedersen, 1984, p. 148.

16. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 105) : « Propositionem et assumptionem ideo posteriores vocat ipsa propositione, quia licet per eas conclusio rata consequatur, tamen evidentior per maximam propositionem ostenditur ». *Ibid*., p. 102 : « Omne argumentum recipit evidentiam a maxima propositione ».
17. For the *Incipit liber* see Green-Pedersen, 1984, p. 163-65, 420-421. For Abelard, see *ibid*., p. 166-172.
18. Boethius, *De topicis differentiis*, 1189C.
19. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 119) : « Sequitur assignatio quaedam materialis causae hoc modo : *vel specierum formas subiectae suscipiunt*. Quasi dicat : Materialis causa est vox illa quae subiecta ut fundamentum suscipit formas specierum, id est differentiales voces quae cum generali constituunt species. Subiectas appellat omnes voces generales quae subiectae dicuntur respectu formarum, id est differentialium vocum, quas suscipiunt vel in sui divisione vel in specierum

As we see, an impressive range of key notions of the Aristotelian philosophical tradition are here assigned to the linguistic level, genera are genus-words, species are species-words, accidents are accident-words, etc. The analogy between the genus/differentia and matter/form distinctions becomes the idea that a genus-word, say « animal », functions as the material cause and the differentia-words, say « rational » and « mortal », as the formal cause of a species-word, in this case, « man ». They constitute the essence, as our author would say, of the word « man » [20]. Just as accidents are here taken to be accident-words, so substances are often glossed as substance-words [21], and our author seems to have no qualms about speaking of inherence as a relation between linguistic items [22].

Turning now to the *in re* readings, they occur a mere handful of times, and mostly to be refuted. This is so on the first two occasions. Here such readings or positions are mentioned because our author has found something in Boethius' text that he triumphantly claims refutes them.

In the first instance, Boethius is explaining the notion of a conclusion, and the example he offers is taken to refute a *lectio realis* according to which a thing may be proven through itself [23]. As the refuted viewpoint is not explained in further detail, it is, however, hard to know what to make of it.

In the second instance, Boethius is explaining that predicative propositions consist of a subject and a predicate and that these are called terms, and, furthermore, that terms are what he calls nouns and

constitutione. Notandum tamen voces illas subiectum posse vocari quae accidentium susceptibiles sunt, ut "corpus" coloris "iustitia" utilitatis, quae videlicet accidentia nequaquam quidem formae sunt specierum ».

20. See, e.g., *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 67) : « In quibus paribus, id est in definitione et definito, notandum est quod alterum alterius essentia est. Nam si quaeras : "Quid est homo ?" de voce, respondetur : "Animal rationale mortale" ».
21. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 124) : « Illud quoque sciendum quod quaedam voces per se, quaedam non per se, sed per aliud materiales causae dicuntur. Illae vero quae per se materiae sunt sunt ut "substantia" "corpus" … ».
22. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 109) : « *Quod si inesse constiterit* etc. (II.3.22/1186C) Quod est : Qui praedicatus terminus si ipsam quaestionem proferenti subiecto termino inesse constans fuerit, quaeritur postea ab ipso, id est ipse proferens deinde quaerit illud in mente sua volvens an ita inhaereat ut aliqua harum quattuor vocum suppositarum, scilicet "genus" "accidens" "proprium" "definitio", respectu alicuius nominis vocis subiectae ei conveniat ».
23. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 55) : « Ostendit sub exemplo qualis vocum materia conclusio dicatur : *ut si quis ex aliis rebus caelum probet esse volubile.* Per hoc quod dicit *ex aliis rebus* ostendit quod eadem res se ipsam probare non potest. In quo lectio illa realis destruitur secundum quam non vox per alias voces, sed res per se ipsam probatur ».

verbs. Our author glosses him as follows : « *Terms are what I call the names and verbs*, i.e., I say that "predicate" and "subject" signify the same as "name" and "verb" », and adds that this refutes the *veteres* who say that predicate and subject are things rather than words [24]. According to our author, then, predication is a purely linguistic phenomenon. It follows from this that if something is predicated, then it is a word (*vox*), and this is worth noting.

The third instance is somewhat different. In occurs in a gloss on a passage where Boethius is dividing arguments into those that are both plausible and necessary, those that are plausible but not necessary, those that are not plausible but necessary, and, finally, those that are neither plausible nor necessary. Prior to this, Boethius has made a point of distinguishing between an argument and an argumentation, and on our author's interpretation of this distinction the former is a soul arguing (*anima arguens*), whereas the latter is the unfolding in discourse of the former [25]. In line with this interpretation, he proceeds to gloss Boethius' fourfold division of arguments in terms of souls arguing in different ways. Our author is eager to stress that this does not mean that Boethius' division is a division of things signified, that is, arguing souls. Rather, he claims, it is a division of a genus into its species, and he seems to take this to imply that it is a division of signifiers, viz., words. Having already seen that he takes « genus » and « species » to be names of words, we are in a position to see how this can be so. The *in voce* approach does not, in other words, come up short in the face of this passage, and indications to the contrary are due, it is claimed, to the fact that words must be dealt with in so far as they are significative (*non enim de vocibus aliter loqui potest nisi secundum hoc quod significant*) [26].

24. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 58) : « *Terminos autem voco nomina et verba* (I.4.15) Id est "praedicatum" et "subiectum" dico idem significare quod "nomen" et "verbum". In quo destruuntur veteres qui praedicatum et subiectum dicunt res esse, non voces ».
25. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 56) : « *Ipsa vero argumenti elocutio argumentatio dicitur.* Quasi dicat : Argumentum significat animam, sed argumentatio significat orationem quae argumentum explicat ». This notion of an argument is meticulously adhered to throughout the commentary and though it lies outside of what concerns us here, it certainly deserves to be noticed.
26. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 80) : « Probata argumentatione quam anima arguens ad fidem quaestionis facit notiore esse ipsa quaestione, ipsam dividit animam – non significatum quidem, sed significans secus hoc quod eius significatum diversis modis ad fidem ipsi quaestioni faciendam argumentatur – hoc modo : *Argumentorum vero <omnium> alia sunt probabilia et necessaria* etc. (I.7.3) Quod vero sic continuato : illud quod dictum est intelligendum est de argumento, quod sit ratio faciens dubiae rei fidem ; hoc vero dicendum esse videtur

In the fourth instance, our author dismisses what he claims is a sophistic *in re* counterexample to his stated rule that « all efficient causes when posited posit their effect ». Someone might, he says, take causes to be things and so claim that the rule is false since a carpenter can be posited somewhere without there being posited a house [27]. But the move poses no threat :

> Considering, however, the objective of this book, we shall say that this kind of objection has no force and that nothing stands in the way of our claim. For here we accept only those causes that are bases of an argument (*sedes argumenti*) and topics (*locus*), and it is necessary to consider these to be words (*voces*) since they function as predicates and subjects in propositions. Thus, just as both origin and place are equivocally called genus [28], and yet it does not follow that they are predicated in answer to « What is it ? » of several items differing in species, so we concede that any given thing is equivocally called a cause, yet in no way is it included among the dialectical topics [29].

Our author defends his rule, in other words, with recourse to his overall interpretation of Boethian topical theory and his view of the nature of predication, and by then positing an equivocation on the word « cause ». Unfortunately, he neglects to tell us how this move is

de omni argumento, id est de omni arguente anima, quod alia est probabilis et necessaria, id est alia est hominum usus sequens et rerum naturas ita ut sunt atque aliter esse non possunt in suis argumentationibus ; alia vero probabilis, sed non necessaria, id est alia est quae sequitur usum, sed non naturas rerum ; alia necessaria, sed non probabilis, id est alia est sequens naturam et non usum ; alia est nec probabilis nec necessaria, id est alia est quae non sequitur usum nec naturam. Quae divisio est generis in species. Est enim talis : Animalium omnium alia sunt rationalia, alia irrationalia. Nam licet de rebus ab argumentis significatis hic agere videatur, quod non est, tamen non significatorum divisionem, sed significantium facit. Non enim de vocibus aliter loqui potest nisi secundum hoc quod significant ».

27. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 123) : « Universaliter ergo dicendum quod omnis efficiens causa et posita ponit effectum suum et remota removet. Videndum est tamen ne quis nos sophistice impugnet dicens carpentarium rem ipsam causam esse domus efficientem et fabrum cultelli sicque concludat falsum esse quod dictum est, videlicet quod omnis causa efficiens posita ponat effectum suum et negata neget, quia posito alicubi carpentario non ponitur ibidem domus et posito alicubi fabro non ponitur cultellus ».
28. Cf. Porphyry, *Isagoge* 1.23-2.10.
29. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 123) : « Nos autem libri huius propositum considerantes nullam esse dicemus huiusmodi obiectionem nec quicquam nostrae sententiae obesse. Nos enim hic illas tantummodo causas accipimus quae sedes argumenti sunt et locus, quas voces esse considerare necesse est. Praedicatur enim in propositione vel subicitur. Sicut ergo aequivoce principium et locus dicitur genus, nec tamen concluditur ut de pluribus differentiis specie in eo quod quid sit praedicetur, sic concedemus quamlibet rem aequivoce causam vocari, locis tamen dialecticis nullatenus annumerari ».

supposed to salvage the disputed rule, and it is not exactly pellucid how restricting its range to linguistic items is going to do so. However that may be, it is worth noting here the idea that the *nomina localium vocum* can in fact be equivocally applied to things.

Finally, there is one instance where our author feels compelled to acknowledge an *in re* reading as a valid option. Boethius is embarking on his discussion of the topic from causes and starts by listing its subdivision into the well-known four Aristotelian variants. He does this by way of circumlocutions and picks out final causes as those for the sake of which something happens (*propter eas aliquid fit*) [30]. Here, our author admits, Boethius certainly appears to be « in things » (*in rebus*) since in deploying the locution « for the sake of which » (*propter eas*) he would seem to have things in mind. Our author maintains, however, that both exegetical routes are in fact possible. And so, he first offers the *in re* case that you give bread to the poor in order to achieve beatitude, and secondly the *in voce* case that you desire to be called just in order to be called blessed. This idea is not his own invention, he assures us, and insists that the *auctores* compel us to recognize that such necessity holds between words. For they tell us, he says, that every proposition is a *vox*, whence it follows that the parts of a proposition, namely, predicate and subject and antecedent and consequent, are *voces* as well. And thus it must be admitted that « being just » and « being blessed » are words and stand to each other as antecedent to consequent [31].

With this heroic defence of the *in voce* approach we have exhausted the occurrences of *in re* expositions in the *Primum oportet*. As we see, the cases divide almost evenly into those where Boethius' text won't quite behave and those where it can be taken as authoritative evidence against some *in re* tenet on a broader issue such as the nature of

30. Boethius, *De topicis differentiis*, 1189C.
31. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 119-20) : « Sequitur assignatio finalis causae hoc modo : *vel propter eas aliquid fit*. Quod est : Voces illae dicuntur finales causae propter <quas> habendas aliquid fit, ut si satagat quis fieri iustus ut postea fiat beatus vel si belletur ut victor dicatur. In hac autem causarum specie in rebus maxime videtur esse cum dicit *propter eas aliquid fit*. Cum enim dicit *propter eas* non voces quae causae sunt, sed res videtur assumere. Nos autem utrumque volumus accipi. Ideo enim panem vel nummum pauperi tribuis ut beatitudinem, id est Deum, adipisci merearis. Itaque in vocibus. Ideo enim diligis vocari iustus ut per hoc tandem voceris beatus. Nec nostrum est quod dicimus, compellimur enim ab auctoribus ut inter voces necessitatem hanc consideremus. Habes enim quod omnis propositio vox est, igitur et partes propositionis, praedicatus videlicet atque subiectus vel antecedens et consequens, quare "iustum esse" et "beatum esse" voces esse confiteri necesse est et alteram in consequentia propter alteram fieri ».

predication. All in all, they are few, yet they reveal clearly that our author is strongly committed to his chosen interpretative approach, even when he admits that it doesn't look all too promising.

Exactly what this rather uncompromising exegetical strategy amounts to has been the matter of some discussion. Is it simply a way of giving a consistent reading of a set of authorial texts that display a definite « confusion » as to what items logic really deals with (the most famous example being, of course, Aristotle's vacillating between talk of « that which is » and « that which is said » in Chapter 2 of the *Categories*) ? Or is it a way of circumventing some of the ontological commitments consequent on an *in re* reading of those same texts, and so the mark of someone who may in some way be said to share Quine's taste for desert landscapes ?

Yukio Iwakuma, in his 1992 article, argues for a developmental view of the matter. On this view, the strategy originated as our first suggestion indicates and was only later applied to nominalist ends. The mysterious John from the *Historia Francica* passage referred to above was the originator of the purely exegetical strategy, whereas it was his pupil Roscelin who took the step towards nominalism by answering Porphyry's famous questions about the nature of universals with the claim that universals are *voces* (and *voces* only) [32]. On this account, then, as on the cognate one developed by John Marenbon, adherence to *in voce* exegesis cannot be taken to imply some sort of nominalism, rather there would appear to be a marked difference in terms of ontological commitments between followers of the one and proponents of the other [33].

Now unless the dating to the late eleventh century should most unexpectedly turn out to be mistaken, the present commentary is of some interest in this matter. And this is even more so if the ascription to Arnulf of Laon is correct, since it is then the work not only of someone who was Roscelin's contemporary, but of someone who apparently studied with him under John.

It is unfortunate, then, that our author does not tell us directly what motivates his method of exegesis or, in so many words, where he

32. Iwakuma, 1992a, p. 40-47. See especially p. 46 : « John purified logic in a sense, reducing it to a study of *voces*, while cutting off the ontological aspects. … John's student Roscelin was the next to appear on the scene. His particular contribution probably consisted in the direct application of his master's thesis to Porphyry's questions. As John of Salisbury and Otto of Freising report, he was the first to maintain that universals are *voces*, thereby provoking a far-reaching controversy ».
33. Marenbon, 2004, p. 31. See also Marenbon, 2007, p. 132-135.

stands on the problem of universals. But the latter, at least, is hardly surprising. We are after all dealing with a gloss-commentary on Boethius' theory of topical argumentation.

We might still ask what, if anything, the commentary can tell us about the proposed distinction between a simple method of exegesis and the adoption of a metaphysical position. In closing, I shall try to make a few suggestions.

First of all, it is important to notice that the strategy our author deploys is not averse to things (*res*). Although he is singularly determined, as we have seen, to interpret almost everything Boethius says *in voce*, things (*res*) are in fact allowed into his exposition. They figure, e.g., as the denotation of the topical differentiae, that is, of words such as « animal » and « man » [34]. When they appear, however, they appear to be of the particular variety.

With regard to universals, we have already seen that our author's overall interpretation of the nature of a Boethian topic harbours no ostensible commitment to any such item that is not of a semantic nature. It hinges rather on a fundamental distinction between different levels of language. This distinction, in turn, turns out to have some bearing on the question of universals. More precisely, there is a notable overlap between the topical differentiae (in the Boethian sense) and the Porphyrian predicables, namely, genus and species. These are, in fact, the paradigmatic examples of universals. And according to our author, they are names of words. That it is not merely qua topical differentiae that they are to be so considered is furthermore clear from our author's insistence that predication is of linguistic items, and linguistic items only. Since Porphyry defines – or, describes, as our author would say [35] – his five items (barring accident) in terms of predication, our author will undoubtedly be committed to the view that these items are of a linguistic nature [36]. If, e.g., a genus is what is predicated in the « What is it ? » of several items differing in species, then a genus is a word.

34. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 92) : « *Magnum enim pollicetur* etc. (I.7.27) *Consideratio*nem *locorum* hic accipe ipsorum regulas ; *vias* vero *inveniendi* res ipsas quae quasi viae locorum esse videntur, ideo namque "animal" das locum quia quibusdam creaturis id congruere vides ; per *inveniendi* vero ipsa loca quae dicuntur inventio. Bene dicit quod *consideratio locorum* ostendat *inveniendi vias*, quia ipsis locis illa consideratione reppertis ipsae viae, scilicet illorum significata locorum, patent ».
35. Cf. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 108).
36. We have already seen that our author takes « accident » to refer to words. For an example of how to handle Porphyry's definition of accident *in voce*, see Garlandus, 1959, p. 10-11.

Now, while our author is not above talk of things, I fail to find any indication that he is not fully committed when he confines the denotation of « genus » and « species » in the philosophical sense to linguistic items. Granted, he admits, as we saw earlier, that the word « genus » can be equivocally used of things (*res*), but what he had in mind there was the familiar non-philosophical uses, rehearsed by Porphyry, of referring, e.g., to Tantalus as the genus of Orestes and Thebes as the genus of Pindar [37]. Nothing seems to suggest that he thinks the word can be used to refer to some sort of non-semantic universal thing and so assumes that such an item exists. Again, his theory of topics harbours no direct commitment to such entities, and neither does, it seems, his semantics [38].

It is noteworthy, in turn, that the most famous testimonies to Roscelin's nominalism are in a sense testimonies to an unflinching adherence to the idea underlying our author's approach to the topics, that is, to the fundamental distinction between two distinct levels of language. Roscelin was, it appears, strongly committed to the claim that higher order terms such as « genus », « species », « part », and « whole », have as their proper denotation linguistic items only, and he applied it, it seems, to the exposition of Boethius' *De divisione* as well as Aristotle's *Categories*. Thus, Abelard, in discussing division, relates that his teacher held the insane claim that no thing consists of parts, but that like species, he ascribed parts to words only [39], and Anselm scolds the heretics of dialectic who thought that universal substances are

37. Porphyry, *Isagoge* 1.18-2.10 ; cf. the discussion of the passage in the *Disputata Porphyrii*, ed. Iwakuma, 1992a, p. 77-78.
38. Cf., e.g., *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 58) : « *Universales* sunt ut "*Omnis homo iustus est*". (I.4.6) "Omnis" universaliter consignificat, inquit Aristoteles,[38] id est signum cum universali termino, ut est "homo" et "animal" et his similia. Quare superfluum esse videtur "omnis", cum nihil aliud significat quam universalis terminus cui coniungitur, sed non est. Universalis quidem terminus ita inventus est, ut omnes simul et unumquodque etiam per se sine aliis rebus quibus impositus est significare possit. Propter hoc igitur ut universalem terminum ab uno tantum secernamus et omnia quibus significandis inventus est significare monstremus, "omne" vel "omnis" universalibus terminis adiungimus. Sicut autem "omne" vel "omnis" universalem terminum a singularitate separat, ita "quoddam" vel "qui[d]dam" eidem coniunctum ad singularitatem revocat, ut : "Quidam homo iustus est"; nihil enim plus "quidam homo" significat quam aliquod individuale nomen ».
39. Abelard, *Dialectica*, p. 554-555 : « Fuit autem, memini, magistri nostri Roscelini tam insana sententia ut nullam rem partibus constare vellet, sed sicut solis vocibus species ita et partes adscribebat ». Cf. also the *Sententiae secundum M. Petrum*, edited in Minio-Paluello, 1958, p. 114 : « … qui totum solummodo vocem esse confitentur ».

nothing but a *flatus vocis* [40]. The latter case is, perhaps, less clear than the former since it is couched in the lingo of Aristotelian category theory, but the underlying idea is nonetheless the same. Universal substances are merely genera and species in the category of substance, and « genus » and « species » are merely names of words, that is, they have their denotation on the linguistic level only, which is then where universal substances must be located.

Anselm additionally complains that these same dialecticians are guilty of not properly respecting the fundamental categorial distinctions and so cannot understand that a colour is something other than a body and that a man's wisdom is something other than his soul [41]. It is hard to discern with precision our author's take on the *Categories*, but he appears, interestingly enough, to be up to something exactly along those lines when he says that knowledge (*scientia*), that is, one of Aristotle's paradigmatic examples of items in the category of quality, and its species *signify* or *are imposed upon* incorporeal substances, namely, souls [42]. He does not, in other words, say that « knowledge » signifies a quality that inheres in a substance, but seemingly thinks that it signifies a substance disposed in a certain way.

In sum, while the distinction between exegetical strategy and metaphysical allegiance is no doubt a justified and useful one, the above considerations warrant caution, I think, in pressing it too hard in the case of proponents of pure *in voce* exegesis such as our author. At least until we gain a firmer grasp of the nature of this approach to logic. Such a grasp will not only enable us to assess more precisely what departure, if any, Roscelin took from his fellow *in voce* exegetes in terms of ontological commitments, but is bound to also give us a better understanding of his own thinking. It is difficult to extract a coherent picture from a gloss-commentary on Boethius' *De topicis differentiis*, but there is much here of interest, and in conjunction with

40. Anselm, *De incarnatione verbi*, *Opera omnia*, p. 9 : « Cumque omnes ut cautissime ad sacrae paginae quaestiones accedant, sint commonendi, illi utique nostri temporis dialectici, immo dialecticae haeretici, qui non nisi flatum vocis putant universales esse substantias… ».
41. Anselm, *De incarnatione verbi*, *Opera omnia*, p. 9, p. 9-10 : « …et qui colorem non aliud queunt intelligere quam corpus nec sapientiam hominis aliud quam animam, prorsus a spiritualium quaestionum disputatione sunt exsufflandi ».
42. *Primum oportet* (ed. Hansen, 2005, p. 53) : « Ratio disserendi incorpoream substantiam, id est anima[ta]m, significat, sicut scientia cuius ipsa species est… Sicut nunc expositum est, habes quod et scientia, genus, et ratio disserendi, species eius, et inventio atque iudicium et resolutorium atque locale, quae rationis disserendi membra sunt, substantiae incorporeae, id est animae, imponuntur ». Regarding Aristotle, see *Categories* 2, 1a29-b3 ; 8, 8b29-32.

other texts the *Primum oportet* is certain to prove of value in such an endeavour.

The Development of Early Twelfth Century Logic : a Reconsideration

Margaret Cameron
University of Victoria

It is important to evaluate the most recent account of the development of early twelfth century logic put forward, in separate works but by way of mutual influence, by Y. Iwakuma and J. Marenbon. I will call their version « The Current Story ». According to it, Abelard developed a philosophical position called « Vocalism » upon having argued with his former teacher William of Champeaux over universals. Prior to this confrontation, the young Abelard (and others associated with his teacher Roscelin of Compiègne) practiced what Marenbon has called « *in voce* exegesis » and what Iwakuma calls « proto-vocalism ». The inspiration for their account came in part from a series of arguments concerning the chronology of Abelard's writings given by C. Mews (1985). Mews argued in favour of an earlier dating of the *Dialectica* than had been previously thought : it should not, he urged, be considered a product of Abelard's mature career, but rather a work dating from around the middle of the second decade of the century. According to this redating, the chronology of Abelard's logical writings is supposed to be :

c. 1102-1104 « *Introductiones parvulorum* » glosses on *Isagoge, Categories, On interpretation, On division* [1]
c. 1117-1121 *Dialectica* [2]

1. But see Cameron (« Abelard's Early Glosses : Some Questions »), Marenbon (« Logic at the turn of the Twelfth Century : a synthesis ») and Martin (« A Note on the Attribution of the Literal Glosses in Paris, BnF, lat. 13368 to Peter Abaelard ») in this volume.
2. Marenbon, 2004, p. 18 suggests that this dating could be moved even earlier to c. 1116. Mews' arguments can be found in Mews, 1985 ; Mews, 1995 ; see also Marenbon, 1997a, p. 41-43 and Marenbon, 1999, p. 200-212.

1121	*Logica « ingredientibus »* commentaries on *Isagoge, Categories, On interpretation* and *On topical differences* [3]
c. 1123-1126	*Logica « nostrorum petitioni sociorum »* commentary on *Isagoge*
c. 1123-1126	*Tractatus de intellectibus*

This redating prompted some scholars to reevaluate and interpret Abelard's logical works in terms of the development or evolution of the doctrines contained in them. It also suggested a means by which other, anonymous writings from this period could be organized, namely, by means of comparison with Abelard's writings.

The Current Story given by Iwakuma and Marenbon has generated much discussion in recent years, although it ought to be noted that it has not gained universal acceptance amongst scholars [4]. At the same time, it has been used to classify and identify – sometimes even by way of making attributions to known philosophers, such as Roscelin of Compiègne and William of Champeaux – other anonymous commentaries on grammar and dialectic from the early twelfth century. (All commentaries that can be roughly situated in the early twelfth century, other than those attributed to Peter Abelard, are anonymous.) For these reasons, it is worth our careful consideration.

In the end, I hope to show that the Current Story is wrong. To do so, I will first summarize it as it has been told by Marenbon and Iwakuma. I will try to sort out a basic confusion about the meaning of ontological neutrality upon which it relies. The evidence supporting the Current Story crucially depends on the dating and characterization of Abelard's so-called earliest glosses, the « *Introductiones parvulorum* » (referred to as the « *editiones* » below). Elsewhere (see my article in this volume) I have argued that there is insufficient evidence to attribute these *editiones* to Abelard. Furthermore, as I will show, regardless of their supposed connection to Abelard, the *editiones* have been mischaracterized. I argue that there is a much more plausible and defensible way to understand the character and purpose of these early

3. There is continuing dispute about the proper dating of the *Dialectica* and the *Logica ingredientibus* commentaries. Brower and Guilfoy (2004, p. 7-9) suggest yet another possibility.
4. While not arguing against it, Arlig, 2005 ; Jacobi, 2004 ; King, 2004 and Martin, 2004, for example, do not use it for their analyses of logic or metaphysics during this period, nor do they rely on Mews' chronological arguments. See De Libera, 1999 and Rosier-Catach, 2008a, who use and critically evaluate the Current Story.

glosses and others like them. By altering our understanding of these glosses, however, we are forced to abandon the Current Story altogether.

1. THE CURRENT STORY

The Current Story has evolved in stages over the past several years. I will outline the evolution, especially since it displays and explains the changes in philosophical terminology (especially, « nominalism », « vocalism », « proto-vocalist » and « *in voce* exegesis ») adopted by the advocates of the Current Story. In an important article, « "Vocales" or Early Nominalists », Iwakuma (1992a) analyzed a number of early twelfth century anonymous glosses on *Isagoge*, especially their prologues in which the authors put forward a view on the intention of the treatise. Iwakuma noticed that several of these commentaries insist that Porphyry's intention is to treat « five *voces* », whereas others followed the Boethian claim that the *Isagoge* treats « five *res* ».

> These texts make it a reasonably safe conclusion that *Intentio Porphyrii est tractare de quinque vocibus* reflects a very early form of vocalism, but this claim implies one of a more general character – in fact, a new characterization of the whole of logic. The *Isagoge*, being the first textbook in a standard course of logic to maintain that it discusses only *voces*, is tantamount to saying that the proper subject of all logic is *voces* (Iwakuma, 1992a, p. 45-46).

Iwakuma links this new characterization of logic, which he originally called « Vocalism », to the followers of John (about whom nothing more is known), including Roscelin of Compiègne, Robert of Paris, and Arnulfus of Laon, mainly on the basis of testimony provided by the twelfth century *Historia Francica* (1781, 36c) [5].

Iwakuma's enthusiasm was picked up and elaborated on by Marenbon. In a sub-section of *The Philosophy of Peter Abelard* (1997a), titled « "*In voce*" exegesis and the young Abelard », Marenbon suggested that logicians « c. 1100 » were « followers of a new method of interpreting the ancient textbooks. They tried to

5. Iwakuma makes it clear that the *Historia* testimony is too weak on its own, and he discusses other bits of evidence. For example, anonymous poems in the *Codex Udalrici* (1869, reprint 1964, p. 187-188) making fun of the philosophy of Roscelin and Arnulphus connects at least these two names. Iwakuma's arguments for the reidentification of Garlandus, author of the *Dialectica*, and thereby its redating, further enforced his account.

expound Porphyry's *Isagoge* and Aristotle's *Categories* as discussions entirely about words, not things – they taught logic *in voce* rather than *in re* » (1997a, p. 108-109). The new approach to logic is characterized by Marenbon as a *method* which prescribes a way of reading the *Isagoge* and *Categories* as being about words, and not the things that are signified by those words. Proponents of this method include « the young Abelard himself », i.e., from the evidence of the method used in the *IP* glosses.

This approach to logic, Marenbon continues, « was soon challenged » (*ibid.*). The evidence for this challenge is found in other anonymous commentaries that exhibit an awareness that some passages in the logical treatises need to be read as being about things, not words (*P3*, f. 215r ; *P14*, f. 2r ; *C8*, MS Vatican, f. 41r). Marenbon's account identifies this new awareness as a logical development, happening in response to, and thus chronologically later than, the practice of *in voce* exegesis. The challenge from those who read logic *in re* is a strong one :

> Their criticisms were not based on authority alone. *In voce* interpreters were guilty, they argued, of ignoring the links between language and the world : not of having a mistaken ontology but of failing to have one at all (Marenbon, 1997a, p. 110) [6].

Marenbon's main evidence for this claim is that *in voce* exegetes were challenged, he claims, to recognize the philosophical difficulties with universals, especially as they are provoked by the first part of Porphyry's *Isagoge*. These challengers presented « developed theories of universals, … a collection theory, and… an indifference theory » (1997a, p. 111) [7]. It is further supported, according to Marenbon, by the shift in Abelard's writings from the « *Introductiones parvulorum* », in which all aspects of logic are treated *in voce*, to the *Dialectica*, in which Abelard displays a greater flexibility and acknowledges that

6. There is no evidence of an explicit argument against *in voce* exegetes in the texts cited by Marenbon. Marenbon's description of the criticism advanced by *in re* logicians is an interpretation. Iwakuma, 2009, has considerably elaborated on his interpretation of the history of logic during this period. I am extremely grateful for his generosity, since he shared his preliminary editions of the relevant texts and spent much time discussing them with me (along with I. Rosier-Catach) in Paris, 2006.
7. Marenbon cites the commentaries *C7* and *C8* as advancing a collection theory and *P14* an indifference theory (see Marenbon, 1993a, for the manuscripts corresponding to these alphanumeric labels). I do not think that it is accurate to characterize these commentaries as advancing a *theory* of universals, but this criticism cannot, and need not, be addressed here.

some things, for example *differentia*, can be understood as being either *voces* or *res*.

Marenbon alleges that it was the attack by Abelard on William of Champeaux over the problem of universals (around 1108) that marked Abelard's move « *from* exegesis *to* metaphysics… In one sense, then, Vocalism [the label for the metaphysical theory Marenbon attributes to Abelard] proper was born when Abelard challenged and defeated William of Champeaux on universals » (2004, p. 34) [8].

Recently, Iwakuma (2009) has somewhat revised the Current Story to argue that it was not just the problem of universals that marked the shift from *in voce* exegesis (or proto-vocalism, as Iwakuma now prefers) to Vocalism ; other aspects of Aristotelian logic, including the treatment of substance and quantity in Aristotle's *Categories*, played a role.

The Current Story, then, is this : there were some practitioners of dialectic who, as early as c. 1088, began a new way of reading the *Isagoge* and *Categories*. Since it was applied to the subject-matter of the *Isagoge*, which is an introduction to Aristotelian logic, it amounted to a new characterization of logic itself : logic is about *voces*, not *res*. Iwakuma called this approach « Vocalism ». But since it is only a way of reading the texts, it is more properly described as an *exegetical method* which is, according to Marenbon, ontologically neutral. Marenbon named its proponents *in voce* exegetes. This approach was soon criticized by those who recognized that there was a philosophical problem concerning universals, and they presented realist theories to account for them. The catalyst for the challenge seems to have been the debate between Abelard and William of Champeaux over universals, around 1108/1109, which provoked a shift from an ontologically neutral way of reading the logical texts to a full-blown philosophical set of theories. Those who defend the view that universals are *voces*, thereby taking a philosophical stand on the issue, are properly called « Vocalists ». Other philosophical disputes, such as the ones identified by Iwakuma in the *Categories* commentaries which he dates to this early period, may also have played a role. The development from *in voce* exegesis, challenged by those who recognized the metaphysical implications of the problems of universals, to a metaphysical position

8. William's role is characterized somewhat confusingly by Marenbon (2004, p. 34) in this way : « William, therefore, played a double role in the origins of Vocalism : as the upholder of a view by rejecting which Vocalism defined itself, and as the thinker who provided some of the basic methodological tools, without which Vocalism could never have become established ».

called « Vocalism », occurred over a chartable time, and can be tracked in the surviving commentaries on Aristotelian logic from this period.

2. EVALUATING THE CURRENT STORY

The narrative presented by Iwakuma and developed by Marenbon is attractive. Three well-known figures from this period, Roscelin, Abelard and William of Champeaux, all play roles, and the famous clash in the classroom between Abelard and his former teacher William, described by Abelard in his *Historia calamitatum*, is now shown to be not just a spat between leading masters vying for power, but a moment of genuine philosophical advancement. The Current Story also promises to provide a means by which to identify and even attribute other anonymous early twelfth century commentaries to known masters, or at least to align them with recognizable philosophical positions, and it has been used to do so. But is it true ?

In order to evaluate its accuracy, we need a better understanding of what is meant by « *in voce* exegesis ». Marenbon characterized it as ontologically neutral or vacuous : it fails to have an ontology, as he put it, and it was purportedly challenged on this very basis. But there are at least two ways to understand this characterization, and we must be very clear which one is intended.

1. Is the absence of an ontological position due to the fact that *in voce* exegetes did not recognize (or, for some reason, did not care about) the philosophical implications of the texts on which they were commenting, and so should be regarded as being philosophically naïve ?
2. Or is the ontological neutrality *itself* a philosophical position, such that the effort to read the *Isagoge* and *Categories* as being about *voces* was for the purpose of purifying Aristotelian logic, divesting it of its metaphysical implications [9] ?

Neither Marenbon nor Iwakuma present evidence that the ontological neutrality of the *in voce* exegetical texts is a philoso-

9. Both Lloyd, 1955 and Lloyd, 1998 (especially chapter two) and Ebbesen, 1990, in different ways, have argued that Porphyry attempted to render Aristotelian logic ontologically neutral. According to Ebbesen, 1990, Boethius further developed this project even when Porphyry failed to carry out the task adequately. This interpretation of Porphyrian logic, based on reconstructions of his philosophical semantics, has recently come under scrutiny ; see Chiaradonna, 2008, and for the thesis as applied to Boethius see Cameron, 2008.

phically defended approach to Aristotelian logic. Since the story suggests that a philosophically robust theory was born *upon* being challenged by realists over the question of universals, we can assume that it would characterize the *in voce* exegetes as philosophically naïve.

According to the Current Story, then, the texts that are identified as examples of *in voce* exegesis are ontologically neutral, and their neutrality must be due to philosophical naïveté. On its face, this suggestion is troubling : it is difficult to see how interpreters, in the absence of a supporting theory, could avoid the ontological import of language, and especially that of Aristotelian logic. In order to verify their characterization, we need to examine the *in voce* works more closely. Several questions need to be answered.

1. *Style and method of the commentaries* : If this approach to logic was promoted by a particular group of scholars (including possibly Roscelin whose commentaries, if he wrote them, have never been identified), is there a particular style or technique common to their glosses ?
2. *Purpose of in voce exegesis* : What was the purpose of reading the texts of Aristotelian logic *in voce* in the way described by Marenbon ?
3. *Philosophically naïve ontological neutrality* : How is this philosophical naïveté revealed, and how extensive is it ? If it is correct that they display no interest in, or awareness of, the problem of universals, are there other philosophical aspects of the logical texts which are similarly ignored ? There are, after all, many parts of Aristotelian logic which, like the problem posed over the status of universals, generate extra-logical controversy.
4. *Connection to Roscelin* : What is the evidence for connecting the new approach to logic described by the chroniclers and associated with Roscelin to the texts characterized as *in voce* exegeses ? And, closely connected with this, what is the evidence for the claim that this approach was popular at the turn of the late eleventh and into the early twelfth century ? Let us examine the *in voce* texts themselves with these questions in mind.

3. THE WORKS IDENTIFIED AS EXAMPLES OF *IN VOCE* EXEGESIS

Iwakuma (1992a), working with his original characterization of Vocalism, according to which the subject-matter of logic itself is *voces*, listed the following works as examples of this logical approach :

All of the logical works of Peter Abelard.
- *Positio vocum sententiae* MS Orléans, Bibliothèque municipale 266, f. 276a-278b (ed. Iwakuma, 1992a, p. 66-73)

Garlandus' *Dialectica* (ed. De Rijk, 1959)
- « *P4a* » MS Pommersfelden, Schlossbibl. 16/2764, f. 6r-v (ed. Iwakuma, 1992a, p. 103-107 as *Excerpta Pommersfeldensia I*)
- « *P4b* » MS Pommersfelden, Schlossbibl. 16/2764, f. 7r-8v (ed. Iwakuma, 1992a, p. 108-110 as *Excerpta Pommersfeldensia II*)
- « *B2* » MS Pommersfelden, Schlossbibl. 16/2764, f. 5v (ed. Iwakuma, 1992a, p. 110-111 as *Excerpta Pommersfeldensia III*)
- « *P7* » MS Munich, Bayerische Staatsbibliothek, 14779, f. 30v-36v (ed. Iwakuma, 1992a, p. 74-100)

More recently these have been added to the list :
- « Limoges Treatise on *Categories* », MS Paris, BnF, lat. 544 (*olim* Saint-Martial de Limoges 202, *deinde* Regius 4444), f. 94r-101[10]
- « Early Commentary on Boethius' *Topics* : *Primum oportet* », MS Pommersfelden, Schlossbibl. 16/2764 (*olim* St. Peter at Erfurt 16) (ed. H. Hansen, 2005).

Marenbon, as noted above, has refined Iwakuma's original characterization and indicated that *in voce* exegetes read the texts of Aristotelian logic in an ontologically neutral, philosophically naïve way. Thus, we can (without begging the question too unforgivably) remove all but the *Introductiones parvulorum* gloss on *Isagoge* (« *P5* » MS Paris, BnF, lat. 13368, f. 156r-162v) from the list of Abelard's works [11]. This is because it is thought that the *Dialectica, Logica ingredientibus* commentaries and the *LNPS* were all written after the

10. See Iwakuma (2009) for information about the contents of this manuscript and some excerpts from it.
11. Neither Iwakuma nor Marenbon has included the *Peri hermeneias* gloss in the *Introductiones parvulorum* as an example of *in voce* exegesis. Perhaps this is because they consider that the *Peri hermeneias*, which treats (among other things) the nature of names, verbs and statements, to be amenable to a vocalist-type interpretation. But the treatise also treats topics such as signification and the status of future contingent statements, neither of which is without ontological implications. However, the correct characterization of the *Peri hermeneias* glosses as *in voce* or *in re* might be moot, since there are now serious questions concerning the treatment of these glosses as sets, and as belonging to or as connected to Peter Abelard. I am excluding the fragmentary *Categories* gloss from the collection attributed to the young Abelard (i.e., the *Introductiones parvulorum*), since I do not believe that it forms part of that set (see Cameron, in this volume).

confrontation with William of Champeaux in 1108/1109, and thus would be classified by Marenbon as examples of « Vocalism » proper, i.e., the metaphysically robust theory. The *Positio vocum sententiae* can also be excluded from consideration, since Iwakuma has characterized it as « certainly a work of the school of Abelard », closely related to Abelard's *LNPS*, and this appears to be correct. Accordingly, it does not meet Marenbon's criteria for being *in voce* exegesis, and indeed Marenbon (1997a, p. 109) does not include it in his discussion whatsoever. We are thus left with the following texts identified as examples of *in voce* exegesis :

- the Pommersfelden glosses *P4a*, *P4b*, and *B2*
- the *Isagoge* glosses *P5* and *P7*
- the Limoges Treatise on *Categories*
- the « Early Commentary on Boethius' *Topics* » « *Primum oportet* »
- Garlandus' *Dialectica*.

Both the characterization of *in voce* exegesis and the story of the development of early twelfth century logic that has been built around it stem, it will be seen, from the way in which Abelard's so-called early glosses (the *editiones*) have been depicted. Little critical examination of the other materials has been undertaken, although they have been labelled as examples of *in voce* exegesis, and are thought to be of a kind with the gloss in the *editiones* attributed to Abelard (*P5*) and the closely related *P7* [12].

Despite its being frequently championed as a prime example of vocalism [13], Garlandus' work has been virtually unanalyzed [14]. A treatise of that magnitude and complexity deserves diligent study. Since a major reevaluation of Garlandus' *Dialectica* is currently being undertaken by C. Martin, I will not treat it here. The « Early Commentary on Boethius' *Topics* » is analyzed by H. Hansen and S. Ebbesen in this volume.

Since so much of the Current Story depends on the correct characterization of the glosses *P5* and *P7*, which had been attributed to (or associated with) Peter Abelard, we need first look at them more closely. For the sake of comparison, I will examine one other example, also a commentary on *Isagoge*, of a work identified as *in voce*

12. *P7* and *P5* are considered to be versions of one another.
13. Garlandus wrote a logical treatise, and not a set of commentaries. Accordingly, it would be incorrect to consider Garlandus to be an *in voce* exegete.
14. See Stump, 1980 and Tweedale, 1988.

exegesis, namely, the fragment *P4*a from MS Pommersfelden. Since the interpretation of the *Isagoge* as being entirely about *voces* was identified by Iwakuma as evidence of a new characterization of the whole of logic, we can restrict our attention here to *Isagoge* glosses.

4. THE ISAGOGE GLOSSES *P5* AND *P7*

Let us first examine *P5* (which is the « *Introductiones parvulorum* » gloss on *Isagoge* attributed to Abelard) and the closely related *P7*. Marenbon, following many others, classifies these as « literal glosses » [15]. He isolates three main techniques of literal exegetes :

1. They « divided the text into brief segments, which they paraphrased, sometimes in the third person, sometimes taking on the voice of Aristotle » ;
2. « Although they occasionally paused to explain a name or a word, their main concern was to make every step in the argument explicit » ;
3. They often used « the logic of topical inference… to provide them with what a modern philosopher would call a “logic of real arguments” » (Marenbon, 1997a, p. 31). I agree with Marenbon’s characterization of the techniques employed by these glosses [16].

Let us look more closely at the technique of the literal commentaries *P5* and *P7* [17]. The glosses begin with the prolegomenic

15. These are distinguished from « composite » commentaries (see Marenbon, 1993a), in which there is greater reliance on Boethius’ commentaries, including copying out or paraphrasing large chunks of it, and more philosophical analysis of the treatises themselves.
16. There are other glosses which have been classified as being « literal » for using these techniques, including two commentaries on *Categories* (*C6* and *C13*), as well as four commentaries on *On interpretation* (*H4*, *H5*, *H7*, *H12*). Of these commentaries, there are two connected pairs : the *IP* glosses attributed to the young Abelard (*P5* & *H4*), and the MS Munich, Bayerische Staatsbibliotehk 14779 glosses which have been shown to be closely related to these (*P7* & *H5*). See note 10 above.
17. Scholars sometimes look at other aspects of anonymous commentaries to determine whether they have identifying markers, such as local examples. Only two local examples are used in *P5*, although they do not show up in the similar *P7* version : one is a reference to Laon (*P5*, p. 8.14-15) and the other to Hugh (or, to the blindness of Hugh’s eyes, *P5*, p. 24.33). I believe that we must be very cautious using references to contemporary places and figures for the purpose of dating or attributing anonymous commentaries. However, for what it’s worth, I will note that Hugh, dean of Orleans, was installed at Laon as bishop by Stephen de Garlande.

questions : what is the intention (*intentio*) of the work, what is its purpose (*finis*), to which part of logic does it belong, and what is its title ? Their answers are these : Porphyry's intention in the *Isagoge* was to treat six *voces* and their *significata*. The sixth *vox* here is « *individuum* », and the authors explain that, although Porphyry intended to treat six – and indeed does (implicitly) treat six, he himself proposes only five because *individuum* is contained under each one of them.

Other than this statement of intention, there is no philosophical reason or argument given, either here in the prologue or elsewhere in the text, to defend the claim that the *Isagoge* is about *voces*. The defence rests only on the fact that the purpose or end of the work is « the *Categories* itself », i.e., the *Isagoge* is treated as an introduction to the *Categories*. It is necessary, the author of *P5* explains, for the interpretation of the *Categories* since the categories are constituted (*constituuntur*) out of these six *voces*. The title is explicated as « *introductiones* guiding the reader to the *Categories* ». Finally, the *Isagoge* belongs, as it is commonly believed, to the *scientia inveniendi* (versus *scientia iudicandi*) part of logic.

The glossing technique is everywhere the same throughout *P5* and *P7*. The glosses use abbreviated lemmata, after which are given very brief explications of the meaning of the text. For example,

> *Namque dividentes.* Bene dico quod multitudo descendens a Romulo dicitur genus. Nam ita superius diximus ab auctoritate et hoc est : *namque nos dividentes*, id est divisionem facientes hujus significationis quae est collectio, ab aliis significationibus generis, *et ab aliis separantes*, et est ostendentes hanc significationem generis esse diversam ab aliis significationibus generis*, dicebamus* etc. (*P5*, p. 8.23-29).

Very frequently an appeal to a topic is made to illustrate Porphyry's reasoning. For example,

> *Nam secundum.* Vere singula differunt per differentiam, quia cum differentiae erant, aut per differentiam differunt, aut per genus ; sed per genus non ; AB IMMEDIATIS et hoc est : *Nam secundum*.
>
> *Sumus enim*. Secundum genus non differunt ; sicut veniunt per genus et non differunt per genus ; AB OPPOSITIS, et hoc est : *Sumus enim* etc. (*P5*, p. 33.8-14).

It is important to note that there is no instruction on the use of the topics – the authors presume they are familiar to the audience, and they

Hugh died in 1113, at the very time Abelard moved to Laon (see Clanchy, 1997, p. 73). I have no idea if Hugh was blind.

are appealed to in order to explicate Porphyry's reasoning. None generates a controversy or gives rise to more sophisticated philosophical analysis. The only topics appealed to are those which can be found in Boethius' *On Topical Differences* [18].

What is the level of philosophical sophistication in these commentaries ? Regarding Porphyry's questions about the status of genus and species, the author of *P5* does in fact give some answers : he claims that they are to be put only in the understanding because they are only understood and do not exist ; they are to be put in bare (*nudis*) understanding because, while they exist, they are understood otherwise than they exist ; and they are to be put in pure understanding because they are understood simply, as they are (i.e., « without any admixture of falsity ») (*P5*, p. 5.16-27). The explication of « bare understanding » appears to contradict the explication of « only in the understanding », and this apparent contradiction is not explained. No separate philosophical defense of these answers is given. The other questions - whether they are corporeal or incorporeal, and if corporeal are they separated or not – are mentioned but not answered. Philosophically, this sort of analysis is extremely unsophisticated.

On a few occasions a longer discussion of the text is provided. But even here the philosophical discussion is carried on at a low-level, and rarely is explanation given for the particular interpretation offered. Let us take just one example as illustration, namely, the gloss on « accident » in *P5* (p. 36.13-22). The gloss purports to explain how to identify the word called accident – that which neither in entering or leaving destroys the subject « *quod sit sufficiens* ». The glossator claims that « *sufficiens* » is added as a qualification of the subject for this reason : death and life are accidents of man, but the coming of death and the removal of life would destroy him. For this reason, it is the body, and not man, which is the « sufficient subject » of these accidents, since the body is not destroyed by the coming of death or the receding of life. The explanation, although somewhat lengthier than others in this gloss, seems to be nothing more than a basic lesson drawn from Aristotelian metaphysico-logical doctrine. No explanation is given to account for the semantics of accidental *voces* [19].

18. The *loci* given by Boethius were subject to scrutiny and debate by twelfth century scholars, including Abelard. See Green-Pedersen, 1974, 1984, and Martin, 2004. I am indebted also to Y. Iwakuma's presentation, « Non-Boethian *loci* in the early twelfth century », at Cambridge University, 2005.
19. Interest in the accidents of life and death can be found in many places in early twelfth century commentaries, including in a long discussion immediately

I will reserve my comments on these commentaries until after the presentation of another example of *in voce* exegesis.

5. THE POMMERSFELDEN GLOSS *P4a*

For the sake of comparison, let us look at *P4a* from MS Pommersfelden. It is difficult to know how to assess *P4a*, since according to Iwakuma (1992a, p. 64) the text seems to have been cobbled together from different commentaries. But all of the extant sections do share a goal, namely, to show that the *Isagoge* can be read as being about *voces* : « Intentio Porphyrii est tractare de vocibus quinque, non significatis sed significantibus alias voces, id est de genere et specie et differentia et proprio et accidenti » (ed. Iwakuma, 1992a, p. 103). They aim to show that, as an introduction to the *Categories* – which treats *voces* insofar as they are significant of things – , the *Isagoge* treats *voces* as signifying other *voces*, namely the *voces* of the *Categories*.

In some passages, justification for the statement of intention is simply drawn from the textual authority of Porphyry (see ed. Iwakuma, 1992a, p. 103). But there is much more going on here. A philosophical defense of the interpretation of « genus » as a *vox* signifying other *voces* is given by arguing against the equivocal interpretation of Porphyry's statement that « Genus is what is predicated » (*Isagoge*, 6.26). For example,

> Si quis autem dicat hanc esse significatorum generis descriptionem, audiat istud. Omnis descriptio convertitur cum descripto suo ; et omnium convertibilium cui convenit unum, et aliud ; sed haec descriptio non convenit his

following the commentary *P7* (which makes the same point as *P5*) in MS Munich, Bayerische Staatsbibliothek, 14479, f. 36v (Iwakuma, 1992, p. 101). Here a philosophical explanation is given : A *vox* is called « accident » if it consignifies (*consignificat*) the primary substance (i.e, the subject) whether it is either separated or can be separated from that same primary substance, that is, if the primary substance is not moved from being to non-being by its addition or removal. « Stone » and « ass » do not consignify man, whereas « rational » and « animal » do. Whether accidents consignify their subjects was a question which generated philosophical controversy, for example, from Abelard. This note also includes a discussion of the accidents of life and death, such as when is it proper to call Socrates dead, e.g., if in the moment when his soul is separated from his body (and death is described as the separation of the body and soul), then Socrates is neither living nor not living, which the author judges to be irrational. A host of quotations from authority are marshalled to get around the problem. We do not know how this little discussion is connected to the author of *P7*, other than being written out by the same hand in the manuscript after the commentary broke off abruptly at *Isagoge* 28.10.

> quibus animal (animal enim rebus, descriptio autem vocibus) ; quare non est haec descriptio significatorum generis (ed. Iwakuma, 1992a, p. 105).

and

> Nulla vox praedicatur de suo significato, sed animal est significatum descriptionis huius, ergo descriptio haec non praedicatur de animali, ergo non est eius descriptio.
>
> Si quis autem dicat falsum « nulla vox praedicatur de suo significato », audiat contra. Si vox praedicatur de aliquo quia est significatum suum, et haec vox quae est « animal » et homo praedicantur de rebus quia sunt significata sua, et ita res esset subiectum et vox praedicatum. Sed omne subiectum dictum respectu praedicati pars propositionis est, et omne totum significat quod sua pars. Ergo propositio significat res sicut subiectum (ed. Iwakuma, 1992a, p. 105).

Unlike the case of the glosses *P5* and *P7*, there is no line-by-line exegesis of the *Isagoge*. However, there are some passages that investigate, at a very rudimentary and unphilosophical level, the meanings of the words being used ; for example regarding « *in* » in the title of the work (*Incipiunt Isagogae Porphyrii in Categorias Aristotelis*) :

> Vel « in » pro « intra » accipiens dicas *in Categorias* id est intra Categorias Aristotelis, quasi dicas : multum capiunt, id est ducunt, lectorem Isagogae Porphyrii intra Categorias Aristotelis (sic enim solemus dicere « recepit se in domum vel in urbem ») (ed. Iwakuma, 1992a, p. 103).

It is very important to recognize there is no evidence given in *P4a* to suggest that the interpretation of the *Isagoge* as being about *voces* insofar as they signify other *voces* implies, as Iwakuma had suggested, a new characterization of the whole of logic. In fact, there is clear evidence that the author(s) of *P4a* did not hold this view, insofar as the *Isagoge* is descibed as an introduction to *Categories*, not to logic itself.

6. EVALUATION OF THE *ISAGOGE* GLOSSES *P5*, *P7*, AND *P4a*

By looking more carefully at these supposed examples of *in voce* exegesis, it is clear that there are deep problems that confront the proponents of the Current Story. This will become evident as I answer the questions I listed above. In the end, I will present what seems to be a much simpler and more defensible characterization of the commentaries *P5* and *P7*, and will consider the implications of this for the Current Story. But let us look for a moment at what we have learned by examining the supposedly *in voce* glosses *P5*, *P7*, and *P4a* in some detail.

It bears repeating that none of the glosses examined here considers the *Isagoge* to be an introduction to the whole of logic. From them, therefore, we cannot infer anything about their authors' opinions about the proper subject matter of logic itself. Throughout the history of its interpretation it has been a matter of debate whether the *Isagoge* is simply an introduction to the *Categories*, to the *Topics,* or to Aristotelian logic itself, and ancient, medieval and contemporary interpreters are all witnesses to the controversy. But it is, after all, possible to hold that the subject-matter of the *Isagoge* is *voces* without being committed to any further claims about the character of all of Aristotelian logic, the subject-matter of any other logical treatises, or even the metaphysical status of universals. All that can be concluded from this material is that the authors set out an interpretation of the *Isagoge* as being about *voces*.

If we compare the glosses *P5*/*P7* and *P4a*, there seems to be *no* style or technique common to these works identified as examples of *in voce* exegesis. Moreover, while it may be safe to conclude from these very brief excerpts in MS Pommersfelden that the interpretation of the work is ontologically neutral, this does not seem to be a product of philosophical naïveté, but rather a purposeful defense of a position, including answering challenges to it. *P4a* does not seem to meet the criteria set out by Marenbon to be *in voce* exegesis, since it provides a logical defense of a particular interpretation of the *Isagoge*. The other texts on the list need to be similarly examined.

Several questions remain. What evidence do we have that connects the *in voce* method of reading a text of Aristotelian logic to Roscelin, and why do we consider it to have been a product of philosophers working c. 1100 ? The main evidence for the connection to Roscelin and the *vocales* described in the chronicles, as well as for the turn-of-the-century dating, is the fact that it has long been thought that Abelard is the author of *P5*, and that scholars have considered this work to have been written early in his career. Since Abelard is known to have been taught by Roscelin when he was younger, there has been an assumption that this gloss reflects the influence of his former master.

However, even though there are no surviving commentaries or texts on Aristotelian logic that can be attributed to Roscelin, from what we know of his philosophical sophistication from other sources and from reconstructions of his philosophy [20], the connection between *in voce* exegesis and Roscelin seems completely spurious.

20. See for example Kluge, 1976 and Mews, 1997, 1998.

Elsewhere (see the articles in this volume by Cameron and Martin) questions have been raised about our grounds for accepting that Abelard is in fact the author of the gloss labelled *P5*. If the questions regarding the attribution raised there cannot be answered adequately, then we must jettison altogether the Current Story of the development of early medieval logic : if we are not certain that Abelard is the author, then there is no reason to connect the glosses to Roscelin's teaching, no reason to assume that they are examples of the *in voce* approach to logic described by the chronicles, and no reason to date them to the early years of the twelfth century. There would be no reason to believe that the development of logic during this time describes a movement from an ontologically neutral, philosophically naïve, *in voce* exegesis to a philosophically robust defense of Vocalism (i.e., a defense of the position that universals are *voces*).

7. DEEP PROBLEMS FOR THE CURRENT STORY

But even if the questions surrounding the attribution of the *Introductiones parvulorum* glosses are not sufficiently troubling to scholars, there are other important reasons to reconsider the merits of the Current Story. According to it, the philosophical naïveté of the *in voce* exegetes is evidenced primarily by their lack of interest in, or awareness of, the debates over the status of universals. However, why should the absence of philosophical discussion of universals imply naïveté on the part of the authors ? To do so is to assume without evidence that these works actually reflect the philosophical opinions of their authors, and that they display the level or development of the philosopher himself. It assumes, in other words, that the glosses *P5* and *P7* reflect the state of the art of Aristotelian logic at a particular time. But there is no reason to assume that the *P5* and *P7* glosses do so, whether or not we continue to believe that Abelard is the author of *P5* [21].

21. It ought to be noted that Iwakuma (2009) has examined commentaries on *Categories* that he considers to exemplify *in voce* exegesis, or proto-vocalism, and has argued that the development of the philosophically robust Vocalist theory can be traced to other points of dispute. However, Iwakuma relies for his argument about the dating of these works entirely on comparison with the *Introductiones parvulorum* commentary on *Categories* (« *C5* »), which he takes to be a work of the young Abelard. I have argued (in « Abelard's Early Glosses : Some Questions » that this *Categories* commentary cannot be considered to be part of the *editiones* set, and that there is no evidence that it was written by Abelard himself).

There seems to be a much more plausible way to characterize these glosses : they are simply materials used for the purpose of instructing young, inexperienced students. Accordingly, their philosophical naïveté reflects not a stage in the logical development of philosophy in the twelfth century, but rather a stage in the logical development *of a student*, i.e., the introductory stage, where the emphasis was on learning the text and gaining rudimentary insight into the structure of Porphyry's reasoning, not in pursuing the philosophical issues and problems it contains (nor even to explore Boethius' treatment of them) [22].

There is ample evidence to suggest that the very strategy employed by the glosses *P5* and *P7*, as well as the other commentaries that have been classified as « literal », was used for the instruction of young students. John of Salisbury packs a lot of information into this complaint :

> After working with the aforesaid masters [Abelard, Alberic and Robert of Paris] for a full two years, I became so accustomed to pointing out the topics, rules and other elementary principles with which teachers stock youthful minds, and of which the aforesaid doctors were skilled masters, that these seemed as familiar to me as my own nails and fingers (John of Salisbury, *Metalogicon* II, 10, trans. McGarry, p. 97)

This describes his years as a young student, before he went to study grammar with William of Conches for three years. An anonymous twelfth century text written by a member of the *Nominales* provides another description of the instruction for young students (*pueri*) : first, students are taught the rules and techniques of predication and argumentation using the *Categories* and *Topics*. The students are adept at these techniques without yet understanding what these tools are, i.e., what is a genus, what is a number, and so on [23]. This description precisely matches what is displayed in *P5* and *P7*, where obviously the reader is assumed to be familiar with the application of rules, but needs to begin to learn what is genus, species, accident, and so on.

If this is supposed to be the new method of *in voce* logic promoted by Roscelin and others, as the Current Story holds, it is not very remarkable or interesting. It certainly does not make sense of what we know about the sophistication of Roscelin's philosophical views, nor

22. Jacobi, 2004, p. 128-129 also noted that « the particular procedure adopted in each of Abelard's commentaries varies significantly depending on the <pedagogical> purpose for which they were written ».
23. « <Nota Arsenalis> », Paris, Bibl. Arsenal 910, f. 141va-142vb, ed. Iwakuma, 1995, p. 72-73.

the challenges that they provoked. Neither does it make sense of Abelard's high reputation for dialectic, and his talent as a teacher, in his early years in Paris.

In conclusion, there is no good evidence for the existence of *in voce* exegesis as it is described by the Current Story, and it is clear that what is referred to (for example by the *Historia Francica*) as the new method of teaching logic *in voce* has been misunderstood. These twelfth century logical works deserve to be studied without being guided by the Current Story : we risk gross misinterpretation of the material by trying to « make it fit » an unsupportable narrative. Scholars should begin to reconsider the development of early twelfth century logic in new ways.

An Argument is a Soul

Sten Ebbesen
Centre for the Aristotelian Tradition
Saxo Institute, University of Copenhagen

1. ARNULF AND HIS WORK

One of the earliest extant commentaries on Boethius' *De topicis differentiis*, named *Primum oportet* by Green-Pedersen [1], was published a few years ago by Heine Hansen [2], who himself discusses various aspects of it elsewhere in this volume. It seems likely that the work was produced in Laon by a master Arnulf about 1090 [3], and for convenience I will adopt the name of Arnulf in this article. We may have more works by the same master, or at least from the same environment in the manuscript of the *Top. diff.* commentary. Iwakuma has hinted that a commentary on the *Hypothetical Syllogisms* may be by the same author [4], and the manuscript's commentary on Porphyry shares an unusual example-name, Lungomarius, with the *Top. diff.* text, as well as a mannerism consisting in a predilection for interpreting the Latin prefix *in-* as an intensifier, so that *intendere* means *valde tendere*, etc. [5].

1. See Green-Pedersen, 1984.
2. Hansen, 2005.
3. See Hansen, 2005, pp. 46-47.
4. Iwakuma, 1999, p. 96.
5. Lungomarius turns up in Iwakuma, 1992a, p. 106, and at p. 105 we read : « Incipiunt *Isagogae Porphyrii in Categorias Aristotelis* : "in" intensivum est, dices ergo : incipiunt, i.e. "multum capiunt" ». [For « in », Iwakuma offers *incipiunt*, but see his apparatus.] Notice that when quoting Latin texts, I do not necessarily respect the punctuation or the orthography of the edition used, but I do tell if I deviate from the edition's wording.

2. ARNULF'S *IN VOCE* READING

The *Top. diff.* commentary has several most surprising features. One of these, already noticed by Green-Pedersen in 1984 [6], is a thoroughgoing *in voce* reading of the Boethian text. « The subject matter of the *Topics* is single *voces* or sentences, which are called places », he says in the third period of his work [7].

Later on, we find an explicit rejection of a *lectio realis* at one point and elsewhere an attack on the *veteres* who hold that predicate and subject are things rather than words [8]. On both occasions Arnulf claims that the realist view is refuted *(destruitur)* by the authoritative text itself. On a third occasion he interprets what Boethius says about final causes as statements about certain words, namely such that people do something to acquire. For instance, people behave in a way that earns them the name of « just » in order that they may acquire the name of « blessed ». Arnulf admits that in this case his *in vocibus* reading looks a bit strained, a *res* reading being more natural, i.e. that we do good deeds in order to acquire beatitude. But, he claims, even though the *res* reading is OK, one has to supplement it with the reading *in vocibus,* and, he protests, this is not something he has made up, indeed we are forced by authoritative statements to accept causal links between words. For, according to these authoritative statements, every proposition is a *vox*, and so the parts of propositions, viz. subjects and predicates, antecedents and consequents must also be *voces*, and one will have to admit that being just and being blessed stand in an antecedent–consequent relationship to one another [9].

6. Green-Pedersen, 1984, p. 147.
7. Hansen, 2005, p. 51. The *vel* is an inclusive *vel*, in practice equivalent to *et*, as appears from the sequel : « Topicorum igitur materia est voces singulae vel orationes quae dicuntur locus – voces singulae ut generales, speciales etc. ; orationes ut maximae sunt propositiones quas in Topicis reperies ».
8. Hansen, 2005, p. 55 : « Per hoc quod dicit ex aliis rebus ostendit quod eadem res se ipsam probare non potest. In quo lectio illa realis destruitur secundum quam non vox per alias voces, sed res per se ipsam probatur ». P. 58 : « Terminos autem voco nomina et verba. I.e. "praedicatum et subiectum" dico idem significare quod "nomen et verbum". In quo destruuntur veteres, qui praedicatum et subiectum dicunt res esse, non voces ».
9. Hansen, 2005, p. 119-120 : « Sequitur assignatio finalis causae hoc modo : vel propter eas aliquid fit. Quod est : Voces illae dicuntur finales causae propter <quas> habendas aliquid fit, ut si satagat quis fieri iustus ut postea fiat beatus vel si belletur ut victor dicatur. In hac autem causarum specie in rebus maxime videtur esse cum dicit propter eas aliquid fit ; cum enim dicit propter eas non voces quae causae sunt, sed res videtur assumere. Nos autem utrumque volumus accipi. Ideo enim panem vel nummum pauperi tribuis ut beatitudinem, i.e. Deum, adipisci merearis. Itaque in vocibus. Ideo enim diligis vocari iustus ut per hoc

3. ARNULF ON *ARGUMENTUM* AND *ARGUMENTATIO*

Another striking feature of Arnulf's commentary is his interpretation of the *argumentum-argumentatio* distinction, which Boethius had introduced in the following passage [10] :

> An argument is a reason producing belief regarding a matter that is in doubt. Argument and argumentation are not the same, however ; for the force of the sense and the reason enclosed in the discourse when something uncertain is being proved is called the argument, whereas the linguistic expression of the argument is called the argumentation. So an argument is the strength, mind and sense of an argumentation ; an argumentation, on the other hand, is the unfolding of an argument by means of discourse.

The distinction can be traced back to Cicero [11], and probably reflects a Stoic distinction between an incorporeal ἐπιχείρημα and a corporeal ἐπιχείρησις, the latter being properly oscillating air and the former its meaning [12].

We get a first warning of what Arnulf will say about arguments and argumentations in his exposition of the very first words of Boethius' text : *Omnis ratio disserendi*, where we are told that *ratio disserendi* is a species of knowledge and so the expression signifies a soul just as does the word *scientia*. Consequently the two parts of *ratio disserendi* are two types of soul : *iudicium* is the soul that constructs an argumentation the proper way, while *inventio* is the soul that takes care of attacking one's opponent, for *invenire* means *fortiter contra hostem venire* [13].

tandem voceris beatus. Nec nostrum est quod dicimus, compellimur enim ab auctoribus ut inter voces necessitatem hanc consideremus. Habes enim quod omnis propositio vox est, igitur et partes propositionis, praedicatus videlicet atque subiectus vel antecedens et consequens, quare "iustum esse" et "beatum esse" voces esse confiteri necesse est et alteram in consequentia propter alteram fieri ». Cf. p. 78 : « Ratio, i.e. anima rens ». For the parts of propositions, cf. p. 57.

10. Boethius, *De topicis differentiis* I.2.5-7, ed. Nikitas, 1990, p. 3 (≈ *PL* 64, col. 1180C) : « Argumentum est ratio rei dubiae faciens fidem. Non vero idem est argumentum et argumentatio : nam vis sententiae ratioque ea quae clauditur oratione cum aliquid probatur ambiguum, argumentum vocatur ; ipsa uero argumenti elocutio argumentatio dicitur. Quo fit ut argumentum quidem virtus et mens argumentationis sit atque sententia, argumentatio vero argumenti per orationem explicatio ».
My translation is a slightly modified version of that in Stump, 1978, p. 30.
11. Cicero, *Partitiones Oratoriae* xiii.45 : « Argumentationem quaerere videris, quae est argumenti explicatio ».
12. Cf. Ebbesen, 2004, p. 119 = Ebbesen, 2008, p. 70.
13. Hansen, 2005, p. 53 : « Omnis ratio disserendi etc. "Ratio disserendi" incorpoream substantiam, i.e. animatam, significat, sicut "scientia", cuius ipsa

This is not crazy, but it is unexpected. In a way Arnulf foreshadows Zabarella's definition of logic as a *habitus*, although, contrary to Zabarella, he takes the habit in case to be knowledge (*scientia*), unfettered as he is by any awareness of Aristotle's list of intellectual habits in the *Ethics* [14]. In making knowledge a soul, Arnulf must have been influenced by Aristotle's claim in the *Categories* that knowledge is in the soul as its subject [15]. But notice that he does not say that logic is some sort of accident of a soul, he says that it is a soul that does something. It is, apparently, what the Stoics would have called ἡγεμονικὸν πὼς ἔχον, a soul in a certain state.

When Arnulf reaches the passage in which Boethius introduces *argumentum* and *argumentatio*, he glosses *argumentum* with *anima quae rationabiliter disserens facit fidem*, and when Boethius says that « the force of the sense and the reason enclosed in the discourse when something uncertain is being proved is called the argument » Arnulf glosses *vis sententiae* with *anima sentiens vi, i.e. rem discernens prout est* and *ratio* with *anima rationabiliter sentiens, i.e. probabiliter auditori* [16]. His exposition of *argumentatio* as a discourse that unwraps the argument is unremarkable [17], but then he goes on to explain that when Boethius says that the argument is *mens, virtus* and *sententia* of argumentation, this means that it is the *probabilitas, necessitas* and

species. Dices ergo : Omnis ratio disserendi, i.e. omnis anima quae vocatur ratio disserendi, in duas distribuitur partes. […] Ostendit duas partes illas in quas dividitur ratio disserendi ita : unam inveniendi, alteram iudicandi, i.e. una inventio, altera iudicium. Et ea quidem pars quae iudicium purgat, i.e. quae puram agit conclusionem necessaria argumentatione, atque instruit maxima propositione, a nobis potest resolutoria nuncupari quia a Graecis analytice, quod est : ab illis analytice vocata. Ea vero pars quae inveniendi facultatem ministrat, i.e. illa anima quae ministrat facilem utilitatem inveniendi, i.e. fortiter veniendi contra hostem, a nobis dicitur localis quia topice dicitur a Graecis, quod est : a Graecis topice ».

14. Zabarella's famous definition of logic as *habitus intellectualis instrumentalis* is found in his *De natura logicae*, first published in 1578 and reprinted in Zabarella (1597), where the final definition is found in ch. 20, col. 52C.
15. Arist., *Cat*. 2.1b1-2
16. Hansen, 2005, p. 56 : « Argumentum est ratio rei dubiae faciens fidem, i.e. anima illa dicitur argumentum quae rationabiliter disserens facit fidem […] vel ratio est argumentum, i.e. anima illa rationabiliter disserens vocatur argumentum quae facit fidem. […] Et quia argumentum et argumentatio idem esse videntur, addit non vero idem est argumentum quod argumentatio : Nam vis sententiae etc. Vis sententiae, i.e. anima sentiens vi, i.e. rem discernens prout est, et ratio, i.e. anima rationabiliter sentiens, i.e. probabiliter auditori ».
17. Hansen, 2005, p. 56 : « Ipsa vero argumenti elocutio argumentatio dicitur. Quasi dicat : Argumentum significat animam, sed argumentatio significat orationem quae argumentum explicat ».

significatio of the argumentation, or in other words, that probable, necessary or meaningful argumentations owe those features to their underlying *argumentum* [18]. Arnulf does not easily forget one of his tenets, and later in the commentary he explains what it is for a soul to be probable or necessary. A necessary soul is one that in its argumentations follows the nature of things such as they are without having any capability of being otherwise, a probable soul is one that follows the usage of men. Some souls combine being necessary with being probable, some are only one of the two, and some, sadly, are neither [19].

Throughout the whole commentary, then, Arnulf scrupulously glosses every single occurrence of *argumentum* with *anima*, though at least on one occasion he feels forced to admit that Boethius has used the word in the sense of *argumentatio* [20]. Arnulf's interpretation of arguments as speakers' minds goes hand in hand with paying attention also to the mind of the listener, whom the speaking mind tries to persuade of something, so according to one of two alternative explanations that he offers of the definition, *Argumentum est ratio rei dubiae faciens fidem*, the phrase *rei dubiae faciens fidem* means that the argument-mind presents to a listener the premisses, which vouchsafe the conclusion of a syllogism [21].

18. Hansen, 2005, p. 56 : « Quo fit ut argumentum sit etc. Illatio ab effectu. Quasi dicat : Quandoquidem argumentum clauditur oratione, ex hoc fit ut argumentum sit vel mens, i.e. probabilitas, vel virtus, i.e. necessitas, atque sententia, i.e. significatio, argumentationis. Videlicet, quod argumentatio dicitur probabilis et necessaria et sententiosa, hoc habet ab argumento ».
19. Hansen, 2005, p. 80 : « Argumentorum vero <omnium> alia sunt probabilia et necessaria etc. (i.7.3) Quod vero sic continuato : Illud quod dictum est intelligendum est de argumento, quod sit ratio faciens dubiae rei fidem ; hoc vero dicendum esse videtur de omni argumento, i.e. de omni arguente anima, quod alia est probabilis et necessaria, i.e. alia est hominum usus sequens et rerum naturas ita ut sunt atque aliter esse non possunt in suis argumentationibus ; alia vero probabilis, sed non necessaria, i.e. alia est quae sequitur usum, sed non naturas rerum ; alia necessaria, sed non probabilis, i.e. alia est sequens naturam et non usum ; alia est nec probabilis nec necessaria, i.e. alia est quae non sequitur usum nec naturam ». Cf. p. 82-84.
20. Hansen, 2005, p. 79 : « argumentum vero rem dubiam probat ; argumentum hic accipe pro argumentatione, est enim aequivocum, aliquando ipsam animam, aliquando ipsas significans voces ».
21. Hansen, 2005, p. 56 : « argumentum, i.e. anima illa rationabiliter disserens vocatur argumentum quae facit fidem, i.e. propositionem et assumptionem, dubiae rei, i.e. dubitanti auditori ».

4. ARNULF ON SIGNIFICATION

One might wonder whether Arnulf took mental states or events to be what words signify, so that he could be categorized among those who think that words primarily signify concepts, and only signify external things via the signified concepts. But this seems not to be the case. Commenting on the golden passage *Propositio est oratio verum falsumve significans* he says as follows :

> That is to say : a discourse which makes a true or a false sign of a thing is a proposition, that is : a discourse that makes the listener truly or falsely signify, that is imagine, some thing, is a proposition. Or [alternatively], a discourse that makes its utterer be a true sign or a false sign for the listener of the thing that it deals with is a proposition. On the latter interpretation it may be said that every discourse signifies at least two things, viz. the thing that it deals with in the first place, and secondarily the person who utters the discourse, so that if you say « man is an animal », this discourse principally designates the thing that is called « man », secondarily, however, it shows that you are a sign of the very thing that it deals with [22].

So, the primary signification of words are extramental things. The speaker and his mind also stand in a sign-relationship to the things he speaks about, and that relationship seems to be a presupposition for the sign-relationship between words and things, which nevertheless is direct.

Arnulf does not distinguish between signifying and referring to. This, however, is less catastrophic for a stubborn vocalist than it would have been for most people.

There are indications that Arnulf further thought that succesfully significative universal terms depend for their success on their subordinate terms having referential success, the universal « man » depending on the success of « this man » or « Socrates ». Arnulf talks about *voces suppositae homini* without specifying whether he is

22. Hansen, 2005, p. 54 : « Describitur ergo propositio hoc modo : Propositio est oratio verum falsumve significans. Quod est dicere : Oratio faciens verum signum rei vel falsum est propositio, i.e. oratio faciens auditorem vere signantem, i.e. imaginantem, aliquam rem vel falso propositio est ; vel : oratio faciens auditori ipsum prolatorem esse verum signum vel falsum signum rei de qua ipse agit est propositio. Secundum quam expositionem dici potest quod omnis oratio adminus duo significat, eam videlicet rem de qua principaliter agit et, secundario, ipsum qui ipsam profert orationem, ut si dicas : “Homo animal est”, oratio haec principaliter designat rem quae dicitur homo, secundario autem ostendit te signum esse rei ipsius de qua ipsa agit ».

speaking of tokens of « this man » or of proper names [23]. In view of later developments in medieval logic his use of *suppositae* deserves to be noticed [24]. I am not sure which sort of relation he thought obtains between the general term and its subordinate words – perhaps one of containing, but it is not easy to assign a precise sense to the container–contained metaphor as used by Arnulf ; *inter alia*, he claims that the thing signified by a proper name is contained under the name [25].

Elsewhere he says that in the expression « categorical syllogism », « syllogism » is *coupled to its significates* together with the differentiating word « categorical » because its *partiales voces* « this proposition » and « that proposition » are linked to their significates with the same differentiating addition. Apparently, Arnulf here thinks of *syllogismus* as an abbreviation for « first premiss and second premiss and conclusion », the three designations of its constitutive propositions being the *partiales voces* [26].

23. Hansen, 2005, p. 67 : « "risibile" quidem aequale est homini, tantundem quantum et "homo" significando, sed tamen seiunctum est a ratione substantiae hominis, i.e. a proprietate significationis vocum suppositarum homini, per hoc videlicet quod illae significant in eo quod quid, "risibile" autem in quale ».
24. Cf. Hansen, 2005, p. 63 : « i.e. hanc vocem quae est "quaestio", quae dicitur principium quantum ad voces sibi suppositas » and p. 112 : « Nota quod totum ut genus ab integro differat toto, in eo videlicet quod se sibi suppositis omni modo tribuit, integrum vero totum non omnino se suis attribuit partibus. Potes enim dicere : "Homo est animal" et "Homo est substantia animata sensibilis", sed non recte dices : "Paries est domus" nec "Paries est constans ex pariete et tecto et fundamento" ».
25. Hansen, 2005, p. 87-88 : « quia omne artificium disserendi continetur quattuor facultatibus. Quasi dicat : Ideo dicendum est quae argumenta admittant sibi suas facultates, quia quattuor tantum facultates comprehendunt omnem locum et omnem syllogismum. Vel ad illud potest esse causae redditio quod dixit : quae facultas quibus uti noverit argumentis. Per quattuor facultates habes idem quod per "dialecticam, rhetoricam, philosophicam, sophisticam doctrinam", per omne vero artificium omnem locum et omnes syllogismos, harum videlicet quattuor facultatum significata. Differt autem ars et artifex et artificium ; nam ipsae doctrinae quibus aliqua docemur dicuntur ars, artifex vero qui per eas aliquid agit, artificium vero omnis argumentatio. Quod autem dicit omne artificium quattuor facultatibus contineri ita accipe ut significata in suis significantibus continentur ; omne enim significans suum continet significatum ; ut res significata ab hoc nomine "Lungomarius" continetur infra idem nomen, sic et in aliis ».
26. Hansen, 2005, p. 97 : « ex omnibus praedicativis propositionibus, istae videlicet voces, sunt definitio praedicativi syllogismi. Vel ita : Vere hic syllogismus et hic syllogismus comitantur hanc vocem quae est "praedicativus", nam conectuntur cum ea suis significatis ex omnibus suis partialibus vocibus entibus praedicativis propositionibus. Praedicativus enim syllogismus ideo cum hac differentiali voce suis significatis copulatur quae est "praedicativus" quia suae partiales voces, scilicet "haec propositio" et "haec propositio", suis nectuntur significatis cum hac differentia, scilicet "praedicativa". Ideo namque hic

Arnulf has a problem, I think, with names of fictive entities, though he seems not to have realized this. He takes up a question which apparently was traditional, namely whether the Boethian example « the fire had gone out » is a proposition, since there is nothing left for « the fire » to signify, as a fire leaves no residue of itself, unlike a piece of limestone, for instance, which after having been burned in a kiln leaves at least a powder for « stone » to signify in the proposition « The stone was burned ». Arnulf cuts through the Gordian knot by simply accepting that having its referents only in the past or only in the future does not render a word incapable of being the term of a proposition. But he thinks matters are otherwise with words whose significates neither were, nor are nor will be : « A chimera is running » is no proposition. Arnulf owes us an explanation how on his own semantics it is possible for a word to be significative in spite of its significates being omnitemporally non-existing [27].

It is not really clear what he thinks the significate of a proposition is, but it could look as if he takes it to be whatever is signified by both subject and predicate. At any rate he has no problems in distinguishing between assertion and propositional content : the same collection of words with the same matter, i.e. the same significates, may have different functions : « Homo est animal » is a *propositio*, i.e. an assertion, but introduced by an *utrum* the very same words with the

syllogismus et hic syllogismus dicitur praedicativus quia haec propositio et haec propositio quae sunt ipsius partes dicitur praedicativa ». Arnulf does not seem here to take *propositio* in the sense of « major premiss » as opposed to *assumptio* = « minor ».

27. Hansen, 2005, p. 72 : « Quaeritur tamen utrum haec oratio quae dicta est {*i.e.* “ignis afuit”} propositio sit. Ex hoc enim non esse videtur quia ignis afuit nihil significare contenditur. Ignis enim ille qui afuit iam omnino periit. Verbi gratia : Si lapidem iam dudum perustum atque in pulverem redactum accipias et dicas : “Si lapis perustus est, et ignis affuit”, “lapis” quidem et “perustus” aliquod significat, videlicet pulverem qui ex lapide factus est, “ignis” autem significatum nullatenus manet ; nam flamma illa quae lapidem redegit in pulverem omnino iam periit, quamvis quidam fatui asserant nullam perire substantiam. Quod si verum est, dicamus plane quod omnes animae irrationalium animalium et rationalium immortales sunt ; quod quia dicere nefas est, quaeramus aliam praedictae quaestionis solutionem. Dicamus ergo non debere videri incongruum si propositiones conectant voces etiam illae quarum significata iam non sunt, sed fuerunt tamen, ut si dicas : “Ignis fuit” “Anima bovis fuit”. Solet etiam fieri propositio de his vocibus quarum significata nec sunt nec fuerunt, sed tantum futura sunt, ut si dicas : “Puer nascetur” “Antichristus veniet”. Habes ergo quod voces quaedam propositionem faciunt quorum iam significata tantummodo futura sunt, ut “Antichristus nascetur”. Illae vero quarum significata neque fuerunt neque sunt neque futura sunt nullatenus propositionem facere possunt, ut si dicas : “Chimaera currit”, nulla propositio est ; significata enim harum vocum neque fuerunt neque sunt neque futura sunt ».

very same meaning become a question and introduced by an *ergo* they become a conclusion [28].

5. MORE ABOUT ARNULF'S VOCALISM

As I have already indicated, Arnulf applies a rather consistent vocalist reading to Boethius' *Topics*. To him topical differences are first-order words like « man » and « animal » that function as middle terms in syllogisms, and maxims are first-order sentences. But a logical treatise must move to a higher level and deal indirectly with these first-order expressions by means of second-order maxims made up of terms such as *genus* and *species*, which are names of first-order words [29], *species*, for instance, being a common name of *man, horse, dog* and similar words. Incidentally, Arnulf's identification of middle terms and *loci differentia* means that to him syllogisms have and need topical support [30]. This was probably the common view until Abelard strongly opposed it, and it continued to have some supporters, or at least to be discussed, until the late 13th century [31].

Arnulf is meticulous about reading second-order terms like *substantia* [32], *genus*, *species* and *totum* as names of names. Thus *Si genus non est, species non est* is read to mean

28. Hansen, 2005, p. 63 : « At si sumat principium, i.e. hanc vocem quae est "quaestio", quae dicitur principium quantum ad voces sibi suppositas. Et per hoc quod dicit quod quaestio descendit a propositione et sumit principium, materias ipsas vocum, i.e. significata, accipit, quae diversa sortiuntur vocabula secundum diversa officia, ut haec vocum collectio [est] : "Homo animal est" vocatur propositio, eadem vocatur quaestio si dicas : "Utrum homo sit animal ?", eadem etiam conclusio, ut si dicas : "Ergo homo animal" ».
29. Hansen, 2005, p. 51-52, 57, 106, 108.
30. Cf., e.g., Hansen, 2005, p. 103 : « Sit enim in quaestione utrum quoddam generalissimum praedicetur de specie : "Quod praedicatur de genere, praedicatur de specie ; quoddam autem generalissimum praedicatur de genere ; quoddam igitur generalissimum praedicatur de specie". Cum igitur hic syllogismus nullo aliunde ad fidem sui egeat auxilio, patet quod insertam habet propositionem maximam ».
31. See Green-Pedersen, 1984, p. 161, 189-201.
32. Hansen, 2005, p. 66 : « Per hanc autem vocem quae est "substantia", quam frequenter hic ponit, voces subiecto suppositas ostendit. Nec mirum, cum habeas in Categoriis voces tantummodo per substantiam significare, ubi tractat de primis substantiis atque secundis ». P. 115 : « Licet autem non solum in substantiis etc. Substantias vocat voces illas quae per se in propositionibus aliis subiacere possunt ». Cf. also p. 119 : Arnulf may have thought that « substance » is a different sort of name of names than « genus », because « substance » can also be used about individual animals etc., while « genus » cannot.

> If a generic word is negated in some conditional, the species [-word] will similarly be negated [33].

And *If something is added to something, the whole turns out bigger* is claimed to mean

> If some numeral word is added to another numeral word, the one to which it is added together with the one added will in total signify more things than the second one does in total, or than it [*i.e.* the first one] used to signify. Thus, if you add *one* to *two*, the result will be the total word *three*, which has a larger signification than *two* [34].

Arnulf avoids introducing a property of identity by interpreting *A and B are the same* as *A and B are both signified by the word « the same »* [35]. He even prefers to stay on the linguistic level when speaking of ordinary predication. Rather than saying that B *inheres* in A he will say that word « B » *signifies as much as* word « A » [36], and his most striking way of expression is that word B *accompanies* word A. Thus he glosses *Si sol praesto est, lucet* (« If the sun is present, it is light ») with

> If *present* accompanies the cause-word *sun*, the effect-word *is light* also accompanies the same (or accompanies the word *air*) [37].

And he is even willing to describe a sunrise as the addition of the word *present* to *sun*, which causes the word *air* to receive a new name, namely *light (lucidus)* [38].

33. Hansen, 2005, p. 73 : « Nam si genus non est, species non est. I.e. si generalis vox negetur in aliqua propositione condicionali, et species negabitur ».
34. Hansen, 2005, p. 81 : « Si quid cuilibet rei sit additum, totum maius efficitur'. Quae propositio sic exponenda est : Si aliqua vox numeralis alii numerali voci additur, illa cui additur cum sibi addita facta totalis fit plura significans quam [aliqua] alia vox totalis vel quam prius significaret, ut "unitas" si "binario" addatur hanc totalem vocem quae est "ternarius" efficiet, quae maioris est significationis quam ipse "binarius" ». – The excision of "aliqua" is my conjecture.
35. Hansen, 2005, p. 56 : « propositio quaestio et conclusio sunt idem, i.e. designantur ab hac voce quae est "idem" ».
36. Hansen, 2005, p. 67 : « "risibile" quidem aequale est honimi tantundem quantum et "homo" significando, sed tamen seiunctum est a ratione substantiae hominis, i.e. a proprietate significationis vocum suppositarum "homini", per hoc videlicet quod illae significant in eo quod quid, "risibile" autem in quale ».
37. Hansen, 2005, p. 71 : « Si sol praesto est, lucet, i.e. si praesto comitatur hanc vocem causalem quae est sol, et lucet ista vox effectualis comitatur illam eandem vel illam quae est "aer" ».
38. Hansen, 2005, p. 118 : « Quae vel principium motus praestant atque efficiunt. Vel non accipias hic disiunctivum, sed copulativum. Quasi dicat : Et illae voces dicuntur causae quae tales sunt et illae et illae. In primis ponit descriptionem efficientis causae, post ea materialis, deinde finalis, deinceps formalis. Efficientis descriptio talis est : "Efficiens causa est vel quae

Another example :

> If the question is whether the words « man » and « substance » accompany each other in signifying the same thing, and it is conceded that « animal » with respect to all its signification is accompanied by « substance » […] it will be concluded that « man » and « substance » accompany each other. The middle term « animal » was here adduced as a *locus* by which to prove the question, and it is clear that it does couple the words about which it was doubted whether they could be joined [39].

The phrase *accompany each other in signifying* recurs more times, and it seems to mean « occur together in true affirmative propositions because of their co-reference », so that the companions supposit for the same, as men were to say in the 14th century.

A final example : *Whether anything is produced from these propositions* is paraphrased as *Whether these [propositions] produce anything*, and the thing to prove turns out to be that the words *these [propositions]* and *produce anything* accompany each other in signifying the same things [40].

principium motus praestant atque efficiunt". Ut si dicas : "Sol praesto est, igitur aer lucidus est", sol est efficiens causa lucidi in aere. Principium motus vocabis vel vocem hanc quae est "praesto" quam "sol" praestat significato suo ; quae vox, i.e. "praesto", mox ut "soli" coniuncta est aerem movet ab eo nomine quo prius designabatur. Vel hanc vocem quae est "lucidus" principium motus dicimus quam praestat sol aeri, quae statim aerem movet ab obscuro cum quo prius erat, atque hoc totum facit sol utpote causa ».

39. Hansen, 2005, p. 77-78 : « Cum enim quaeritur utrum istae duae voces "homo" et "substantia" in eiusdem rei designatione sese comitentur, ita esse concesso quia "animal" secundum omnem sui significationem et "substantia" se comitantur – hoc [quoque] concesso concludetur : Ergo "homo" et "substantia" sese comitantur. Manifestum est quod ille medius terminus, scilicet "animal", quod ibi quidem locus ad illam quaestionem probandam fuit addductum, illas de quibus dubitabatur an possent coniungi in conclusione copulat voces ».

40. Hansen, 2005, p. 96 : « Per propositiones enim etc. Probat quod per ea quae concessa sunt efficiatur aliquid. Hoc autem modo quaestionem facias : "Utrum ex his efficiatur aliquid a concessis diversum ?", quam quaestionem propter litterae dispositionem oportet taliter converti : "Utrum hae efficiant aliquid ?", i.e. "Utrum istae voces, scilicet 'efficiant aliquid', comitentur hanc vocem quae est 'hae' in designatione earundem rerum ?" ; "Propositiones efficiunt aliquid" (has voces accipe "propositiones" ac "efficiunt aliquid", quas sic exponas : "propositiones" et "efficiunt aliquid" comitantur se in significatione, quam propositionem habes ubi dicitur : Per propositiones enim. "Sed hae sunt propositiones", i.e. "sed 'hae' et 'propositiones' comitantur se in significatione", hanc quoque assumptionem habes ubi dicitur : Sunt autem propositiones ».
Another example of the *comitatur* terminology on p. 107 : « Omnis namque differentia comitatur illam vocem in significatione quam comitatur illud cuius differentia est. Nam si corpus est substantia, i.e. comitatur "substantiam" vocem in significatione, ergo "animatum" et "inanimatum", quae illud dividunt, significabunt idem quod "substantia", et si animal est substantia, ergo rationale et irrationale erunt substantia ».

6. FINAL OBSERVATIONS

12th-century authors often operate with a short list of *loci* comprising only four or five of the following items [41] : *a toto, a parte, a pari, ab oppositis, ab immediate contrariis*. The selection of *loci* seems to be governed by notions of inclusion (whole-part relationship), coextension (parity) and exclusion (opposition, immediate contrariety) [42]. Arnulf appears to be paving the way for this development, because he thinks that a standard Boethian maxim like « If you deduct equals from equals, the remainders will be equals » is not properly speaking a maxim, but one of several « expositions », as he says, of the real maxim *De pari idem iudicium* [43].

Arnulf is very fond of using the relative extension of terms as a logical tool. Thus Boethius' four types of simple hypothetical propositions are explained in terms of extension of the predicates plus cause-effect and opposition [44] :

Cf. *sequi* in the same sense p. 113 : « sit quaestio "An virtus mentis bene constitutae sit habitus ?", i.e. "An istae voces, scilicet habitus mentis bene constitutae, sequantur hanc vocem quae est virtus ut definitio definitum in rerum earundem designatione" » ?

41. See Green-Pedersen, 1984, p. 203-209 ; Stump, 1988.
42. Cf. Ebbesen, 1993, p. 24.
43. Hansen, 2005, p. 62 : « Est autem maxima propositio ut haec : "Si aequalibus aequalia demas, quae relinquuntur aequalia sunt". (i.4.30) Non est haec maxima propositio, sed expositio eius ; una quippe maxima propositio pluribus exponitur modis. Est autem illa cuius haec expositio est : "De paribus idem iudicium". Quae, videlicet ista, ita exponitur : "Cui convenit unum par, et reliquum", vel ita : "Cui aufertur unum par, et reliquum", vel sicut hic est : "Si aequalibus aequalia demas quae relinquuntur aequalia sunt" ». Cf. Green-Pedersen, 1984, p. 149.
44. Hansen, 2005, p. 61 : « Condicionalium aliae simplices, aliae coniunctae. Coniunctas vocat eas quae multimodas habent species et per multiplicitatem minus notas. Simplicium vero quattuor tantum species sunt. Aliae enim constant ex duabus categoricis affirmativis, aliae ex duabus negativis, aliae ex affirmativa et negativa, aliae ex negativa et affirmativa. Illae quidem quae ex duabus affirmativis constant aut fiunt affirmando inter minus et maius, ut "Si homo est, animal est", aut inter aequalia, ut "Si rotundum est, volubile est", aut inter causam et effectum, ut "Si sol lucet, dies est", aut inter effectum et causam, ut "Si dies est, sol lucet". Illae vero quae constant ex duabus negativis fiunt negando aut inter maius et minus, ut "Si animal non est, homo non est", aut inter aequalia, ut "Si rotundum non est, volubile non est", aut inter causam et effectum vel effectum et causam, ut "Si sol non lucet, dies non est" vel "Si dies non est, sol non lucet". Illae autem quae ex affirmativa et negativa constant fiunt aut inter mediata aut inter <im>mediata contraria, ut "Si Socrates albus est, niger non est" "Si sanus est, aeger non est", aut inter repugnantia, ut "Si quadratum est, volubile non est", aut inter disparata, ut "Si lapis est, homo non est". Illae quidem quae ex negativa et affirmativa constant tantummodo fiunt inter immediata, ut "Si rotundum non est, stabile est" ».

	Affirmative → affirmative	**Negative → negative**	**Affirmative → negative**	**Negative → affirmative**
minus → maius	*Si homo est, animal est*			
maius → minus	*Si animal non est, homo non est*			
aequale → aequale	*Si rotundum est, volubile est*	*Si rotundum non est, volubile non est*		
causa → effectus	*Si sol lucet, dies est*	*Si sol non lucet, dies non est*		
effectus → causa	*Si dies est, sol lucet*	*Si dies non est, sol non lucet*		
mediate contrarium → mediate contrarium			*Si Socrates albus est, niger non est*	
immediate contrarium → immediate contrarium			*Si sanus est, aeger non est*	*Si rotundum non est, stabile est*
repugnans → repugnans			*Si quadratum est, volubile non est*	
disparatum → disparatum			*Si lapis est, homo non est*	

There is quite a bit of support in the Boethian text for this way of looking at hypothetical propositions, but it remains a different system from anything that is explicitly in Boethius.

7. CONCLUSION

Let this suffice, and let me conclude. Everything suggests that the commentary called *Primum oportet* – whether authored by Arnulf or not – was produced in the generation before Abelard, none of whose characteristic doctrines about signification, consequences or syllogistic are even mentioned. Nor have I noticed anything that suggested acquaintance with William of Champeaux, though, of course, I may have overlooked things. It is clear that the author did not know

Aristotle's *Topics* [45], and more generally, there is no trace of acquaintance with the *New Art*. It is difficult on the basis of the fragmentary literal commentary on Boethius' *Topics* to say if the author had properly coherent theories, but it does look as though he had some interesting thoughts, some, but only some of which had a future. Unless the dating to the late 11th century most unexpectedly turns out to be wrong, *Primum oportet* is important evidence that not only was there vocalism, but a pretty sophisticated vocalism at that, in the generation preceding Abelard.

45. Hansen, 2005, p. 89 : « Topicorum vero intentio est, i.e. in his Topicis mea intentio <est>, de verisimilibus tractare argumentis ».

Abréviations

AHDLMA	*Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge*
ALMA	*Archivum Latinitatis Medii Aevi*
BHL	*Bibliotheca Hagiographica Latina*
CIMAGL	*Cahiers du Moyen Âge grec et latin*
HEL	*Histoire Epistémologie Langage*
RTAM	*Revue de Théologie Ancienne et Médiévale*

Textes et auteurs anciens

Abaelardus, voir Petrus Abaelardus

Aelius Donatus, *Ars grammatica*, ed. Holtz Louis (1981).

Agroecius, *Ars de orthographia*, ed. Pugliarello Mariarosaria (1978), Milano, Marzorati.

Alcuinus Eboracensis, *De dialectica*, ed. Migne, *PL* 101, col. 949-980.

Alcuinus Eboracensis, *Dialogus Saxonis et Franconis de octo partibus orationis*, ed. Migne, *PL* 101, col. 854-902.

Alcuinus Eboracensis, *Grammatica*, ed. Migne, *PL* 101, col. 849-902.

Alcuinus Eboracensis, *De orthographia*, ed. Bruni Sandra (1997), Firenze, SISMEL, p. 3-35 (Millennio Medievale 2, Testi 2).

Ann. Mart. = *Iohannis Scotti Annotationes in Marcianum.*

Anonymus, *Abbreviatio Montana*, ed. Rijk Lambert Marie (de) (1967), vol. II/2, p. 73-107.

Anonymus, *Categoriae Decem*, ed. Minio-Paluello Lorenzo (1961), Bruges / Paris, Desclée de Brouwer (*Aristoteles latinus* 1,1-5).

Anonymus, *Compendium Logicae Porretanum*, ed. Ebbesen Sten, Fredborg Karin Margareta, Nielsen Lauge Olaf (1983), *CIMAGL* 46, p. 1-93.

Anonymus, *Introductiones dialecticae secundum Wilgelmum and secundum G. Paganellum*, ed. Iwakuma Yukio (1993), *CIMAGL* 63, p. 45-114.

Anonymus, *Introductiones Montanae maiores*, Paris, extraits dans Rijk Lambert Marie (de) 1967), *Logica modernorum*, vol. II/1, p. 18-36.

Anonymus, *Introductiones Montane minores*, ed. Rijk Lambert Marie (de) (1967), vol. II/2, p. 7-71.

Anonymus, *Primum oportet*, ed. Hansen Heine (2005), *CIMAGL* 76, p. 45-130.

Anonymus, *Promisimus*, ed. Fredborg Karin Margareta (1999), *CIMAGL* 70, p. 81-228.

Anonymus, *The facsimile of Ms Uppsala, U.B.C 678, die Seligenstädtler Lateinpædagogik. Eine illustrierte Lateingrammatik aus dem deutschen Früh-humanismus*, ed. Asztalos Monica (1989), Stockholm, Almqvist & Wiksell.

Anonymus [Pseudo-Joscelin], *De generibus et speciebus*, ed King Peter (1982), *Peter Abailard and the Problem of Universals*, 2 vol., PhD dissertation, Princeton University, vol. II, p. 143-185 [nouvelle édition en préparation].

Anonymus ad Cuimnanum, *Expossitio Latinitatis*, ed. Bischoff Bernhard et Löfstedt Bengt (1992), Turnhout, Brepols (*CCSL* 133D).

Anselmus Cantuariensis, *Opera omnia*, ed. Schmitt Franciscus S. (1938-1951), Edinburgh, Nelson.

Anselmus Laudunensis, *Epistola ad abbatem de Sancto Laurentio*, éd. Lottin Odon (1959), *Psychologie et morale aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*. 5. *Problèmes d'histoire littéraire. L'école d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux*, Gembloux, Duculot, p. 175-176.

Anselmus Laudunensis, *Sententiae*, éd. Lottin Odon (1959), *Psychologie et morale XII^e^ et XIII^e^ siècles*. 5. *Problèmes d'histoire littéraire. L'école d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux*, Gembloux, Duculot, p. 19-81.

Anselmus Lucensis, *Collectio canonum*, ed. Thaner Fridiricus (1906), Oeniponte, Wagner.

Augustinus Hipponensis, *Regulae (excerptae ex Augustini de grammatica libro deperdito ?)*, ed. Keil Heinrich (1868), Leipzig, Teubner (*GL* 5, p. 496, 15-524).

Augustinus Hipponensis, *Sancti Aurelii Augustini Sermones selecti duodeviginti*, ed. Lambot Cyrille (1950), Utrecht, Spectrum (Stromata Patristica et Mediaevalia, 1).

Augustinus Hipponensis, *Soliloquiorum libri duo*, ed. Hörmann Wolfgang (1986), Wien, Hödler-Pichler-Tempsky (*CSEL* 89).

Aventinus, *Annales ducum Boiariae = Johannes Turmair's gennant Aventinus sämmtliche Werke*, III.1, ed. Riezler Sigmund (1883), Munich, Christian Kaiser.

Basilius Caesariensis, *Lettres*, éd. et trad. Courtonne Yves (1957-1966), Paris, Les Belles Lettres.

Beda Venerabilis, *De orthographia*, ed. Jones Charles W. (1975), Turnhout, Brepols, p. 7-57 (*CCSL* 123A).

Bernardus Carnotensis, *Glosae super Platonem*, ed. Dutton Paul Edward (1991), Toronto, PIMS (Studies and Texts 107).

Bernardus Claraevallensis, *Lettres II. Œuvres complètes* (2001), Paris, Cerf (Sources chrétiennes, 458).

Bernardus Claraevallensis, *Vita prima*, ed. Migne, *PL* 185, col. 225-268.

Bernoldus Constantiensis, *Die Chroniken Bertholds von Reichenau und Bernolds von Konstanz 1054-1100*, ed. Robinson Ian Stuart (2003), Hannover, Hahnsche Buchhandlung, p. 385-540 (*MGH. Scriptores*. Nova series 14).

Biblia latina cum Glossa Ordinaria, Facsimile Reprint of the Editio Princeps Adolph Rusch of Strasbourg 1490/1481, intr. Gibson Margaret T. et Froelich Karlfried (1992), Turnhout, Brepols.

Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis, Bruxelles, 1898-1899 (Subsidia Hagiographica, 6) ; Suppléments : *Bibliotheca Hagiographica Latina Antiquae et Mediae Aetatis*.

Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis,Supplementi editio altera auctior, Bruxelles, 1911 (Subsidia Hagiographica, 12).

Boethius, *De arithmetica*, ed. Oosthout Henri et Schilling Jean (1999), Turnhout, Brepols (*CCSL* 94A).

Boethius, *De consolatione Philosophiae* ; *Opuscula theologica*, ed. Moreschini Claudio (2000), Munich / Leipzig, Saur.

Boethius, *De differentiis topicis*, ed. Migne, *PL* 6, col. 1174-1216.

Boethius, *De differentiis topicis = Boethius's "De topicis differentiis"*, trans. Eleanor Stump (1978), Ithaca and London, Cornell University Press.

Boethius, *De differentiis topicis = De topicis differentiis kai hoi buzantines metafraseis tôn Manouêl Holobôlou kai Prochorou Kudônê*, ed. Nikitas D. Z. (1990), Athens / Paris / Brussels, Academy of Athens/Vrin/Ousia (Corpus philosophorum Medii Aevi. Philosophi Byzantini 5).

Boethius, *De divisione liber*, ed. Magee John (1998), Leiden, Brill (Philosophia Antiqua 77).

Boethius, *De syllogismo categorico*, ed. Migne, *PL* 64, col. 480-524.

Boethius, *De syllogismo categorico = De syllogismo categorico*, ed. Thomsen Thörnqvist Christina (2008), Institute of Classical Studies of the University, Göteborg (Studia graeca et latina Gothoburgensia 68).

Boethius, *De syllogismo hypothetico libri duo*, ed. Migne, *PL* 64, col. 480-524.

Boethius, *De syllogismo hypothetico = De hypotheticis syllogismis*, ed. Obertello Luca (1969), Brescia, Paideia (Istituto di Filosofia dell'Università di Parma, Logicalia 1).

Boethius, *In Categorias Aristotelis*, ed. Migne, *PL* 64, col. 159-294.

Boethius, *In librum Aristotelis de interpretatione editio prima*, ed. Meiser Carolus (1877), Leipzig, Teubner.

Boethius, *In librum Aristotelis de interpretatione editio secunda*, ed. Meiser Carolus (1880), Leipzig, Teubner.

Boethius, *In Porphyrii Isagogen commentorum editio duplex*, ed. Schepss Georg, Brandt Samuel (1906), Wien, Tempsky and Freitag (*CSEL* 48).

Boethius, *In Topica Ciceronis Commentaria*, ed. Migne, *PL* 64, col. 1039-1174.

Boethius, *In Topica Ciceronis Commentaria = Boethius's "In Ciceronis Topica"*, trans. Eleanor Stump (1988), Ithaca and London, Cornell University Press.

Cartulaire de Notre-Dame de Paris, éd. Guérard Benjamin (1850), Paris, Imprimerie royale.

Cartulaire de Saint-Nicaise de Reims (XIII^e siècle), éd. Cossé-Durlin Jeannine (1991), Paris, CNRS Éditions.

Cartulaire du chapitre de la cathédrale d'Amiens (1905), éd. Roux Joseph et Soyez Edmond, t. 1, Amiens, Société des antiquaires de Picardie.

Cartulaire général de Paris, éd. Lasteyrie Robert de (1887), vol. I, Paris, Imprimerie nationale.

Cartulaires de l'abbaye de Molesmes, éd. Laurent Jacques (1911), *Cartulaires de l'abbaye de Molesme, ancien diocèse de Langres (916-1250) : recueil de*

documents sur le nord de la Bourgogne et le midi de la Champagne, publié avec une introduction diplomatique, historique et géographique, Paris, Picard.

Cartulaires de la Prévôté de Saint-Martin à Ypres, ed. Feys Eusèbe et Nelis Aloïs (1880), Bruges, A. De Zuttere-Van Keerschaver.

Cartulary of Montier-en-Der, 666-1129, ed. Bouchard Constance Brittain (2004), Toronto, University of Toronto press.

Catalogi Bibliothecarum Antiqui, ed. Becker Gustav Heinrich (1885), Bonn, Fr. Cohen.

Charisius [Flavius Sosipater Charisius], *Artis grammaticae libri V*, ed. Barwick Karl et Kühnert Friedmar (1997 [1964]), Leipzig, Teubner, p. 1-386 ; 404-412 ; 450-480.

Chronicon Mauriniacense, éd. Mirot Léon (1912 [1909]), *La chronique de Morigny*, Paris, Picard (Coll. textes hist.).

Chronique de Morigny, ed. Cusimano Richard (2006), Lewiston / Queenston / Lampeter, Edwin Mellen Press.

Chronique de Saint-Pierre-le-Vif de Sens dite de Clarius, éd. Bautier Robert-Henri et Gilles Monique (1979), Paris, CNRS Éditions.

Clarembaldus Atrebatensis, *Tractatus super librum Boetii De Trinitate*, ed. Häring Nikolaus M. (1965), Toronto, PIMS, p. 65-186.

Codex Udalrici, ed. Jaffé Philip (1869), Berlin, Weidman (Bibliotheca rerum germanicarum 5).

Conradus Brunwilarensis, *Ex vita Wolfhelmi abbatis Brunwilarensis*, ed. Wilmans Roger (1856), Hannover, Pertz, Georg Heinrich (*MGH. Scriptores* 12).

Conradus magister Hirsaugiensis, *Dialogus super auctores,* ed. Huygens Robert Burchard Constantijn (1970), Leiden, Brill.

Consuetudines Marbacenses = Die « Consuetudines » des *Augustiner-Chorherrenstiftes Marbach im Elsass (12. Jahrhundert)*, ed. Siegwart Josef (1965), Freiburg, Publications de l'université de Fribourg en Suisse, p. 101-261 (Spicil. Friburg. 10).

Corpus glossariorum Latinorum, ed. Löwe Georg, Goetz Georg (1888-1923), Leipzig, Teubner, 7 vol.

Corpus historicum medii aevi, ed. Eckhart Johann Georg (1723), Leipzig, Apvd Jo. Frid. Gleditschii, 2 vol.

Dionysius Areopagita, *De caelesti hierarchia*, ed. Günter Heil, et Ritter Adolf Martin (1991), Berlin / New York, De Gruyter.

Dionysius Areopagita, *De ecclesiastica hierarchia*, ed. Chevallier Philippe et *al*. (1937-1950), *Dionysiaca*, Bruges / Paris, Desclée de Brouwer, Bd. 4, 1071-1476.

Donatus, voir Aelius Donatus.

Festus, *De uerborum significatu*, ed. Lindsay Wallace Martin (1997[1913]), Stuttgart, [Leipzig], Teubner, p. 114 *sq*.

Garlandus Compotista, *Dialectica*, ed. Rijk Lambert Marie (de) (1959), Assen, Van Gorcum.

Gilbertus Universalis, *Glossa ordinaria in Lamentationes Ieremie prophete. Prothemata et Liber I*, ed. & trad. Andrée Alexander (2005), Stockholm, Almqvist & Wiksell.

Gilbertus Porretanus, *Contra Eutychen* IIII, ed. Häring Nicolaus Martin (1966), *The Commentaries on Boethius by Gilbert of Poitiers*, Toronto, PIMS (Studies and Texts 13).

Glossaria Latina iussu Academiae Britannicae edita, éd. Lindsay Wallace Martin et al. (1926-1931), Paris, Les Belles Lettres, 5 vol. [repr. Hildesheim, Olms, 1965]

Godeschalcus Orbacensis, *Œuvres théologiques et grammaticales*, ed. Lambot Cyrille (1945), Louvain, Peeters (Spicilegium sacrum Lovaniense, 20).

Godeschalcus Orbacensis, *Confessio prolixior*, ed. Migne, *PL* 121, col. 349-366.

Grillius, *Commentum in Ciceronis rhetorica*, ed. Jakobi Rainer (2002), Munich, Saur.

Guillelmus Campellensis, *Sententiae*, éd. Lottin Odon (1959), *Psychologie et morale aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*. 5. *Problèmes d'histoire littéraire. L'école d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux*, Gembloux, Duculot, p. 190-227.

Guillelmus de Conchis, *Glosae super Platonem*, ed. Jeauneau Édouard (2006), Turnhout, Brepols (*CCCM* 203).

Guillelmus de Wycumba, *Vita Roberti Herefordensis episcopi*, ed. Wharton Henry (1691), *Anglia sacra*, t. 2, Londres, Richard Chiswel, p. 295-322.

Guillelmus Sancti Theoderici, *Vita Prima*, ed. Migne, *PL* 185, col. 225-268.

Helmoldus presbyter Bozoviensis, *Cronica Slavorum, Versus de vita Vicelini et Sidonis epistola*, ed. Schmeidler Bernhard (1937), Hanovre, Hahnsche.

Hermanus Tornacensis, *De miraculis sanctae Mariae Laudunensis*, éd. et trad. fr. Alain Saint-Denis, Paris, CNRS Éditions, 2008.

Hermanus Tornacensis, *Liber de restauratione Monasterii Sancti Martini Tornacensis*, ed. Waitz Georg (1883), Hannover (*MGH. Scriptores* 14), p. 274-317.

Hesso Scholasticus, *Relatio de concilio Remensi*, ed. Wattenbach W. (1897), t. 3, Hanovre, p. 21-28 (*MGH*, Libelli de Lite).

Hieronymus Stridonensis, *Commentarii in Micheam*, ed. Adriaen Marc (1969), Turnhout, Brepols (*CCCM* 76).

Hildebertus, *Ep. 1 ad Willelmum*, in *Epistolae,* ed. Migne, *PL* 171, col. 141-312.

Historiae Franciae fragmentum, *a Roberto ad mortem Philippi I. Regis*, éd. Du Chesne François (1641), *Historiae Francorum Scriptores*, vol. 4, Paris, Cramoisy [rééd. dans *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, Paris, t. 12, 1781].

Hrabanus Maurus, *Excerptio de arte grammatica Prisciani*, ed. Colvener Georges (1627), *Hrabani mauri opera omnia in sex tomos dinstincta*, 3 vol., Köln ; repr. ed. Migne, *PL* 111, col. 613-678.

Hugo Cantor, *Historia archiepiscoporum quattuor*, ed. Johnson Charles, revised by Brett M. Brooke, C. N. L. and Winterbottom Michael (1990[2], 1961), *The History of the Church of York 106 6-1127*, Oxford, Clarendon Press.

Hugo de Sancto Victore, *De archa Noe* / *Libellus de formatione arche*, ed. Sicard Patrice (2001), Turnhout, Brepols (*CCCM* 176).

Hugo de Sancto Victore, *De sacramentis christianae fidei*, ed. Migne, *PL* 176, col. 173-618.

Hugo de Sancto Victore, *De tribus diebus*, ed. Poirel Dominique (2002), Turnhout, Brepols (*CCCM* 177).

Hugo de Sancto Victore, *Didascalicon de studio legendi*, ed. Buttimer Charles (1939), Washington, The Catholic University of America (Studies in Mediaeval and Renaissance Latin 10).

Hugo de Sancto Victore, *Pro Assumptione Mariae*, ed. Jollès Bernadette (2000), Turnhout, Brepols (Sous la Règle de saint Augustin 7).

Hugo de Sancto Victore, *Sententie de diuinitate*, ed. Piazzoni Ambrogio (1982), « Ugo di San Vittore "auctor" delle "Sententie de diuinitate" », *Studi Medievali*, 3ª ser., 23, p. 861-955.

Hugo de Sancto Victore, *Super Ierarchiam Dionysii*, ed. Migne, *PL* 175, col. 923-1154.

Hugo de Sancto Victore, *The Didascalicon of Hugh of St. Victor*, transl. Taylor, Jerome (1961), New York, Columbia.

Iohannes Saresberiensis, *Metalogicon*, ed. Hall John Barrie, Keats-Rohan Katharine Stephanie Benedicta (aux.) (1991), Turnhout, Brepols (*CCCM* 98).

Iohannes Scottus Eriugena, *Annotationes in Marcianum*, ed. Lutz Cora E. (1970², 1939), Cambridge, Mass., The Mediaeval Academy of America (The Mediaeval Academy of America Publications 34).

Iohannes Scottus Eriugena, *De diuina praedestinatione*, ed. Madec Goulven (1978), Turnhout, Brepols (*CCCM* 50).

Iohannes Scottus Eriugena, *De praedestinatione liber*, ed. comm. trad. Mainoldi Ernesto S. (2003), Firenze, Edizioni del Galluzzo, 2003 (Per Verba 18).

Iohannes Scottus Eriugena, *Glossae diuinae historiae*, ed. Contreni John J. et Ó Néill Pádraig P. (1997), Firenze, SISMEL (Millenio medievale 1 ; Testi 1).

Iohannes Scottus Eriugena, *Homilia in prologum euangelii secundum Iohannem*, éd. Jeauneau Édouard (1969), Paris, Cerf (Sources chrétiennes 151).

Iohannes Scottus Eriugena, *Iohannis Scotti Eriugenae « Periphyseon »*, ed. Sheldon-Williams Inglis Patric *et al*. (1968→), Dublin (*Scriptores Latini Hibernici* 7, 9, 11, 13).

Ioannes Scottus Eriugena, *Periphyseon*, l. I, ed. Jeauneau Édouard (1996), Turnhout, Brepols (*CCCM* 161).

Ioannes Scottus Eriugena, *Periphyseon*, l. II, ed. Jeauneau Édouard (1997), Turnhout, Brepols (*CCCM* 162).

Ioannes Scottus Eriugena, *Periphyseon*, l. III, ed. Jeauneau Édouard (1999), Turnhout, Brepols (*CCCM* 163).

Ioannes Scottus Eriugena, *Periphyseon*, l. IV, ed. Jeauneau Édouard (2000), Turnhout, Brepols (*CCCM* 164).

Ioannes Scottus Eriugena, *Periphyseon*, l. V, ed. Jeauneau Édouard (2003), Turnhout, Brepols (*CCCM* 165).

Isidorus Hispalensis, *Etymologiarum siue originum libri XX*, Lindsay, ed. Wallace Martin (1911/1982), Oxford, Clarendon.

Iuo Carnotensis, *Correspondance* I, éd. Leclercq Jean (1949), Paris, Les Belles Lettres.

Iuuenal [D. Iunii Iuvenalis], *Saturarum libri V cum scholiis veteribus*, ed. Jahn Otto (1851), Berolini, Reimer.

Ivo Carnotensis, *Decretum*, ed. http://project.knowledgeforge.net/ivo/decretum.html

Ivo Carnotensis, *Epistolae*, ed. Migne, *PL* 162, col. 14-296.

Johannes Turmair (Aventinus), *Aventinus Annales ducum Boiariae*, voir Aventinus.

Lambertus Ardensis, *Historia Comitum Ghisnensium*, ed. Heller Johannes I. (1879), Leipzig, p. 550-642 (*MGH. Scriptores* 24).

Lambertus Atrebatensis, *Registrum*, éd. Giordanengo Claire (2007), *Le Registre de Lambert, évêque d'Arras (1093-1115)*, Paris, CNRS Éditions.

Landulphus Juniores, *Historia Mediolanensis*, ed. Castiglioni Carlo (1934), t. 5.3, Bologna, Zanichelli (Muratori, Rerum Italicarum Scriptores).

Le chartrier de la collégiale de Saint-Martin de Champeaux, éd. Dufour Jean (2009), Genève, Droz.

Les chartes des évêques d'Arras (1093-1203), éd. Tock Benoît-Michel (1991), Paris, CTHS.

Libellus de diversis ordinibus et professionibus qui sunt in aeclesia, ed. Constable Giles et Smith Bernard S. (1972), Oxford, Clarendon.

Lupus Ferrariensis, *Epistole*, éd. Levillain Léon (1927-1935), Paris, Les Belles Lettres (Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Âge 10 et 16).

Lupus Ferrariensis, *Epistulae*, ed. Marshall Peter K (1984), Leipzig, Teubner.

Manegoldus Lautenbacensis, *Liber ad Gebehardum*, ed. Francke Kuno (1891), Hannover, Hahnsche Buchhandlung (*MGH. Libelli de lite* 1), p. 308-430.

Manegoldus Lautenbacensis, *Liber contra Wolfelmum*, ed. Hartmann Wilfried (1972), Weimar, Herman Böhlaus Nachfolger (*MGH. Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters* 8).

Marbodus Redonensis, *De ornamentis uerborum*, ed. Leotta Rosario (1998), Firenze, SISMEL, p. 3-25 (Per Verba 10).

Marcus Tullius Cicero, *De l'invention*, éd. trad. Achard Gérard (2002), Paris, Les Belles Lettres.

Marcus Tullius Cicero, *Opera omnia*, ed. Orelli J. C. (1833), vol. V/1, Turin ; Orelli, Fuesslini & Co.

Marius Victorinus, *Ars grammatica*, ed. Mariotti Italo (1967), Firenze, Le Monnier (Serie dei classici greci e latini 6).

Marius Victorinus, *De definitione*, ed. Hadot Pierre (1971), Paris, Études augustiniennes, p. 331-362.

Marius Victorinus, *Explanationes in Ciceronis Rhetoricam*, ed. Ippolito Antonella (2006), Turnhout, Brepols (*CCSL* 132).

Martianus Capella, *De nuptiis Philologiae et Mercurii*, ed. Willis James (1983), Leipzig, Teubner.

Necrologium Sancti Victoris, ed. Molinier Auguste (1902), in *Obituaires de la Province de Sens* I. *Diocèses de Sens et de Paris*, 1re partie, Paris, Imprimerie nationale.

Odo Cameracensis (ou Tornacensis), *De peccato originali*, ed. Migne, *PL* 160, col. 1071-1102.

Odo Cameracensis (ou Tornacensis), *On Original Sin* and, *A Disputation with the Jew, Leo, concerning the Advent of Christ, the Son of God : Two Theological Treatises*, trad. Resnick Irven Michael (1994), Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

Ordericus Vitalis, *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, ed. Chibnall Marjorie (1968-1980), Oxford, Oxford University Press.

Otto Frisingensis, *Chronica siue historia de duabus civitatibus*, ed. Hofmeister Adolf (1912), Hannover / Leipzig, Hahn (*MGH. Script. rer. Germ*. 45).

Otto Frisingensis, *Gesta Frederici seu rectius Cronica*, ed. Schmidt, Adlof (1965), Berlin , Deutscher Verlag der Wissenschaften (Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters, ISSN 0067-0650 ; 17).

Otto Frisingensis, *Gesta Friderici I Imperatoris*, ed. Waitz Georg et von Simson Bernhard (1912, 1997), Hannover / Leipzig, Hahn (*MGH. Script. rer. Germ.* 46), p. 5-161.

Otto Frisingensis, *The Two Cities. A Chronicle of Universal History to the year 1146*, trad. Mierow Charles Christopher (2002), New York, Columbia University Press.

Papsturkunden in Frankreich Neue Folge. 9, ed. Grosse Rolf (1998), Band, Diozëse Paris, 2, Abtei Saint-Denis, Göttingen, Vandenboeck & Ruprecht, 27.

Papias, *Papiae Ars grammatica, edizione critica*, ed. Cervani Roberta (1988), Bologna.

Petrus Abaelardus, *Dialectica*, ed. Rijk Lambert Marie (de) (1970), Assen, van Gorcum.

Petrus Abaelardus, *Epistole*, ed. Smits Edmé R. (1983), *Letters IX-XIV*, Groningen, Bouma.

Petrus Abaelardus, *Glossae super Peri Hermeneias = Peter Abaelards Philosophische Schriften I. Logica ingredientibus*, *Glossae super Peri Hermeneias*, ed. Geyer Bernhard (1927), Münster, Aschendorff (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters 21/3).

Petrus Abaelardus, *Glossae super Peri Hermeneias*, ed. Jacobi Klaus, Stub Christian (2010), Turnhout, Brepols (*CCCM* 206).

Petrus Abaelardus, *Glossae super Porphyrium = Peter Abaelards Philosophische Schriften I. Logica ingredientibus*, *Glossae super Porphyrium*, ed. Geyer Bernhard (1919), Münster, Aschendorff (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters 21/1).

Petrus Abaelardus, *Glossae super Praedicamenta = Peter Abaelards Philosophische Schriften I. Logica ingredientibus*, *Glossae super Praedicamenta*, ed. Geyer Bernhard (1921), Münster, Aschendorff (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters 21/2).

Petrus Abaelardus, *Historia calamitatum*, éd. Monfrin Jacques (1959), Paris, Vrin (réimpressions 1962, 1967, 1978).

Petrus Abaelardus, *Introductiones parvulorum*, ed. Dal Pra Mario (1954, 1969[2]), Roma, Fratelli Bocca Editore (*Editio super Porphyrium, Glossae in Categorias, Super Aristotelem De Interpretatione, De divisionibus, Super Topica Glossae)*

Petrus Abaelardus, *Logica nostrorum petitioni sociorum (LNPS) = Peter Abaelards Philosophische Schriften II. Logica nostrorum petitioni sociorum*, ed. Geyer Bernhard (1933), Münster Aschendorff (Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters 21/4) [2nd edition].

Petrus Abaelardus, *Ouvrages inédits*, éd. Cousin Victor (1836), Paris, Imprimerie nationale.

Petrus Abaelardus, *Secundum magistrum Petrum sententie*, ed. Minio-Paluello Lorenzo (1958), *Twelfth-Century Logic. II Abaelardiana Inedita*, Roma, Edizioni di storia & letteratura, p. 109-121.

Petrus Abaelardus, *Theologica christiana, in Opera theologica II*, ed. Buytaert Eligius M. (1969), Turnhout, Brepols (*CCCM* 12).

Petrus Abaelardus, *Theologia « Scholarium», in Opera theologica III*, ed. Buytaert Eligius M., Mews Constant J. (1987), Turnhout, Brepols (*CCCM* 13).

Petrus Abaelardus, *Theologia « summi boni », in Opera theologica III*, ed. Buytaert Eligius M., Mews Constant J. (1987), Turnhout, Brepols (*CCCM* 13).

Petrus Damianus, *De divina omnipotentia*, ed. Brezzi Paolo (1943), Firenze, Vallecchi, (Edizione nazionale dei Classici del pensiero Italiano 5), p. 50-160.

Petrus Helias, *Summa super Priscianum*, ed. Reilly Leo (1993), Toronto, PIMS (Studies and Texts 113).

Petrus Hispanus, *Tractatus, called afterwards Summule logicales*, ed. Rijk Lambert Marie (de) (1972), Assen, Gorcum (Philosophical text and studies, 22).

Philippus de Harveng, *Vita beati Augustini*, *PL* 203, col. 1205-1234

Pompeius, *Commentum artis Donati*, ed. Keil Heinrich (1868), Leipzig, Teubner (*GL* 5, p. 95-312).

Porphyrius, *Commentaire aux* Catégories *d'Aristote*, trad. Bodéüs Richard (2008), Paris, Vrin.

Porphyrius, *Isagoge et in Aristotelis Categorias Commentarium*, ed. Busse Adolfus (1887), Berlin, Reimer (*CAG* IV/1).

Porphyrius, *Isagoge*, ed. Minio Paluello Lorenzo (1966), Brill, Leiden (*Arist. lat.*, I, 6-7).

Porphyrius, *Isagoge*, trad. Libera Alain de et Segonds Alain-Philippe (1998), Paris, Vrin.

Possidius Calamensi, *Vita Augustini*, ed. Migne, *PL* 32, col. 33-66

Priscianus Caesariensis, *Institutio de nomine et pronomine et uerbo*, ed. Passalacqua Marina (1999[2] [1992]), Urbino, Quattro Venti (TGL 2).

Priscianus Caesariensis, *Institutionum Grammaticarum libri XVIII*, ed. Hertz Martin (1855-1859), Leipzig, Teubner (*GL* 2, p. 1-597 ; 3, p. 1-377).

Priscianus Caesarensis, *Partitiones*, ed. Hertz Martin (1855-1859), Leipzig, Teubner (*GL* 3, p. 459-515).

Ps.-Priscianus Caesarensis, *De accentibus liber*, ed. Hertz Martin (1855-59), Leipzig, Teubner (*GL* 3, p. 519-528).

Probus, *Catholica nominum et uerborum*, ed. Keil Heinrich (1864), Leipzig, Teubner (*GL* 4, p. 3-43).

Radulphus Beluacensis, *Glose super Donatum*, ed. Kneepkens Corneille Henri (1982), Nijmegen, Ingenium.

Radulfus Laudunensis, *Sententiae*, éd. Lottin Odon (1959), *Psychologie et morale aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*. 5. *Problèmes d'histoire littéraire. L'école d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux*, Gembloux, Duculot, p. 184-188.

Recueil des actes de Louis VI roi de France (1108-1137), éd. Dufour Jean (1992-1994), Paris, De Boccard, 4 vol.

*Recueil des actes de Philippe I^er^*, éd. Prou Maurice (1908), Paris, imprimerie nationale.

Recueil des historiens des Gaules et de la France, t. 14, éd. Brial Michel-Jean-Jacques (1806), Paris, imprimerie impériale.

Rhetores Latini Minores, ex codicibus maximam partem primum adhibitis, ed. Halm Carl (1863), Leipzig, Teubner [repr. Brown Reprint Library, n.d.].

Richardus de Sancto Victore, *De tribus appropriatis personis in deitate*, éd. Ribaillier Jean (1967), *Richard de Saint-Victor. Opuscules théologiques*, Paris, Vrin (Textes philosophiques du Moyen Âge, 15).

Richardus de Sancto Victore, *De Trinitate*, éd. Salet Gaston (1959), *Richard de Saint-Victor. La Trinité*, Paris, Cerf (Sources chrétiennes 63).

Richardus Pictaviensis, *Ex Richardi Pictaviensis Chronica*, ed. Waitz Georg (1925^2^,1882), Leipzig, Hahn (*MGH. Scriptores* 26), p. 76-84, *et cont.* p. 85-86.

Richerus, *Richer von Saint-Remi. Historiae*, ed. Hoffmann Hartmut (2000), Hannover; Hahnsche Buchhandlung (*MGH. Scriptores* 38).

Robertus de Torigniaco, *Chronicon*, éd. Delisle Léopold (1872-1873), *Chronique de Robert de Torigni suivie de divers opuscules historiques*, Rouen, Ch. Métèrie, 2 vol.

Robertus de Torigniaco, *Chronicon*, ed. Howlett Richard (1889, 1964^2^), *Chronicles of the reigns of Stephen, Henry II, and Richard I*, vol. 4, London, Longman (Rerum Britannicarum Medii Aevi scriptores 82), p. 61-315, *et app.* p. 331-360.

Robertus de Torigniaco, *De inmutatione ordinis monachorum*, ed. Migne, *PL* 202, col. 1309-1320.

Rupertus Tuitiensis (Ps.-), *De vita vere Apostolica*, ed. Migne, *PL* 70, col. 609-664.

Rupertus Tuitiensis, *De voluntate Dei*, ed. Migne, *PL* 170, col. 437-454.

Scholia in Iuuenalem uetustiora, ed. Wessner Paul (1931), Leipzig, Teubner.

Sedulius Scottus, *In Donati artem maiorem*, ed. Löfstedt Bengt (1977), Turnhout, Brepols (*CCCM* 60B-C).

Sedulius Scottus, *In Donati artem minorem. In Priscianum. In Eutychem*, ed. Löfstedt Bengt (1977), Turnhout, Brepols (*CCCM* 40C).

Sententiae Atrebatenses, éd. Lottin Odon (1959), *Psychologie et Morale aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*. 5. Problèmes d'histoire littéraire. L'école d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux, Gembloux, Duculot, p. 403-440.

Sententiae divinae paginae, *Anselms von Laon systematische Sentenzen*, ed. Bliemetzrieder Franz Pl. (1919), Münster, Aschendorff.

Sententiae divinitatis, ed. Geyer Bernhard (1909), *Die Sententiae divinitatis. Ein Sentenzenbuch der gilbertschen Schule, aus den Handschriften zum ersten Mal herausgegeben und historisch untersucht*, Münster, Aschendorff (*BGPM* 7/2-3).

Sententiae Scholae Laudunensis, éd. Lottin Odon (1959), *Psychologie et Morale aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*. 5. Problèmes d'histoire littéraire. L'école d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux, Gembloux, Duculot, p. 83-142 et 230-327.

Servius grammaticus [Maurus Servius Honoratus], *Commentarius in Vergilii Aeneidos libros*, ed. Thilo Georg et Hagen Hermann (1881-1884), Leipzig, Teubner (Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii 1-2).

Servius grammaticus [Maurus Servius Honoratus], *Commentarius in Vergilii Eclogas libros*, ed. Thilo Georg et Hagen Hermann (1887), Leipzig, Teubner (Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii 3/1), p. 1-127.

Servius grammaticus [Maurus Servius Honoratus], *Commentarius in Vergilii Georgicon libros*, ed. Thilo Georg et Hagen Hermann (1887), Leipzig, Teubner (Servii grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii 3/1), p. 128-360.

Simeon Dunelmensis (1885), *Historia regum Anglorum et Dacorum*, ed. Arnold Thomas, *Symeonis monachi opera omnia* II, London, Longman (Rerum Britannicarum Medii Aevi scriptores 75), p. 3-283.

Simplicius, *Commentaire sur les* Catégories, trad. commentée sous la direction de Ilsetraut Hadot (1990), Leiden, Brill (Philosophia antiqua 50-51).

Simplicius, *In Aristotelis Categorias Commentarium*, ed. Kalbfleisch Karl (1907), Berlin, Reimer (*CAG* VIII).

Sugerus de Sancto Dyonisio, *Vita Ludovici VI Grossi, regis Francie*, éd. Waquet Henri (1964[2]), Paris, Les Belles Lettres (Class. hist. France M. A. 11).

Theodoretus Cyrensis, *Eranistes*, ed. Ettlinger Gerard (1975), Oxford, Clarendon Press.

Theodoricus Carnotensis, *Abreviatio Monacensis*, ed. Häring Nikolaus M. (1971), Toronto, PIMS, p. 311-477.

Theodoricus Carnotensis, *Commentum super Boethii librum de Trinitate*, ed. Häring Nikolaus M., Toronto (1971), PIMS, p. 55-116.

Theodoricus Carnotensis, *Fragmentum Londinense : Contra Eutychen*, ed. Häring Nikolaus M. (1971), Toronto, PIMS, p. 231-256.

Theodoricus Carnotensis, *Glosa super Boethii librum de Trinitate*, ed. Häring Nikolaus M. (1971), Toronto, PIMS, p. 257-300.

Theodoricus Carnotensis, *Lectiones in Boethii librum de Trinitate*, ed. Häring Nikolaus M. (1971), Toronto, PIMS, p. 123-229.

Udalrici Codex, Monumenta Bambergensia, ed. Jaffé Ph. (1869), in *Bibliotheca rerum germanicarum*, 5, Berlin, Weidman.

Varro [M. Terentius Varro], *De lingua latina*, ed. Goetz Georg et Schoell Friedrich (1910), Leipzig, Teubner.

Vitae Virgilianae, ed. Brummer Jacob (1933), Leipzig, Teubner.

Vita prima Gosvini [VpG ou *VG*], éd. Gibbons Richard (1620), Douai, M. Wyon.

Vita Goswini, extraits publiés dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, éd. Brial Michel-Jean-Jacques (1806), t. 14, Paris, imprimerie impériale.

Wolfgerus, *De scriptoribus ecclesiasticis*, 105, ed. Migne, *PL* 213, col. 959-984.

Zabarella, Iacobus, *Opera logica… editio tertia*, (1597) Zetzner, Köln [Rp. Olms: Hildesheim, 1966].

Auteurs modernes

ADAMS James Noël (1982), *The Latin Sexual Vocabulary*, London, Duckworth.

AERTS Willem J. (1995), « Froumund's Greek : an analysis of fol. 12v of the codex Vindobonensis Graecus 114, followed by a comparison with a Latin-Greek wordlist in MS 179 Auxerre fol. 137v ff. », in Davids Adelbert (ed.), *The empress Theophano*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 194-210.

ALDAMA Jose A. de (1936), « Indicaciones sobre la cronología de las obras de San Isidoro », in *Miscellanea Isidoriana. Homenaje a S. Isidoro de Sevilla en el XIII centenario de su muerte, 636, 4 de Abril, 1936*, Roma, Pontificia Università Gregoriana, p. 57-89.

AMSLER Mark E. (1989), *Etymology and Grammatical Discourse in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins (Studies in the History of the Language Sciences 44).

ANDRÉE Alexander (2005), *Gilbertus Universalis : Glossa ordinaria in Lamentationes Ieremie prophete. Prothemata et Liber I. A Critical Edition with an Introduction and a Translation*, Stockholm, Almqvist & Wiksell.

ANGELIS Violetta de (1997), « I commenti medievali alla *Tebaide* di Stazio : Anselmo di Laon, Goffredo Babione, Ilario d'Orléans », in Mann Nicholas et Munk Olsen Birger (ed.), *Medieval and Renaissance Scholarshp. Proceedings of the Second European Science Foundation Workshop on the Classical Tradition in the Middle Ages and the Renaissance (London, Warburg Institute, 27-28 November 1992)*, Leyde / New York / Köln, Brill (Mittellateinische Studien und Texte 21), p. 75-136.

ARDUINI Maria Lodovica (1985), *Neue Studien über Rupert von Deutz*, Siegburg, Respublica Verlag.

ARDUINI Maria Lodovica (2006), « Anselmo di Laon, Ruperto, Sant'Agostino », *Aevum*, 80, p. 377-387.

ARLIG Andrew (2005), *A Study in Early Medieval Mereology : Boethius, Abelard, and the Pseudo-Joscelin*, Ph. D. dissertation, The Ohio State University.

ARLIG Andrew (2007), « Abelard's Assault on Everyday Objects », *American Catholic Philosophical Quarterly*, 81/2, p. 209-227.

ARNOUX Mathieu, GAZEAU Véronique et DEMETZ Christine (2000), *Des clercs au service de la réforme. Études et documents sur les chanoines réguliers de la province de Rouen*, Turnhout, Brepols.

ASZTALOS Monica (1990), « An Early Humanist Invective against Speculative Grammar », in Bernardo Aldo S. et Levin Saul (ed.), *The Classics in the Middle*

Ages. Papers of the Twentieth Annual Conference of the Center for Medieval and Early Renaissance Studies, Binghampton N.Y., Center for Medieval and Early Renaissance Studies (Medieval and Renaissance texts and Studies), p. 35-43.

AUBERT Roger (1993), « Hesso », *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*, Paris, Letouzé et Ané, 24, p. 292-293 ».

AVRIL François, STIRNEMANN Patricia (1987), *Manuscrits enluminés d'origine insulaire, VII^e^-XX^e^ siècle*, Paris, Bibliothèque nationale.

BALLAIRA Guglielmo (1982), *Per il catalogo dei codici di Prisciano*, Torino, G. Giapichelli.

BARATIN Marc (1989), *La naissance de la syntaxe à Rome*, Paris, Éditions de minuit.

BARATIN Marc, COLOMBAT Bernard et HOLTZ Louis (2009), *Priscien : transmission et refondation de la grammaire, de l'Antiquité aux modernes*, Turnhout, Brepols (Studia Artistarum 21).

BARON Roger (1963), « Origines de Hugues de Saint-Victor. Hugues saxon ou flamand ? », in Baron Roger (éd.), *Études sur Hugues de Saint-Victor*, Desclée De Brouwer, Paris, p. 9-30.

BAUTIER Robert-Henri (1981), « Paris au temps d'Abélard », in Jolivet Jean (éd.), *Abélard en son temps. Actes du colloque international organisé à l'occasion du 9^e^ centenaire de la naissance de Pierre Abélard (14-19 mai 1979)*, Paris, Les Belles Lettres, p. 21-77.

BAUTIER Robert-Henri (1990), « Chancellerie et culture au Moyen Âge », *Chartes, sceaux et chancelleries. Études de diplomatique et de sigillographie médiévales*, Paris, École nationale des chartes, p. 47-121.

BAUTIER Robert-Henri (1991), « Les origines et les premiers dévelopements de l'abbaye Saint-Victor de Paris », in Longère Jean (éd.), *L'Abbaye parisienne de Saint-Victor au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, p. 23-52.

BEDOS-REZAK Brigitte Miriam (2001), « Une image ontologique : sceau et ressemblance en France préscolastique (1000-1200) », in Erlande-Brandenbourg Alain et Leniaud Jean-Michel (éd.), *Études d'histoire de l'art offertes à Jacques Thirion. Des premiers temps chrétiens au XX^e^ siècle*, Paris, École nationale des chartes, p. 39-50.

BEDOS-REZAK Brigitte Miriam (2004), « Du sujet à l'objet. La formulation identitaire et ses enjeux culturels », in von Moos Peter (ed.), *Unverwechselbarkeit. Persönliche Identität und Identifikation in der vormodernen Gesellschaft*, Köln, Böhlau Verlag, p. 63-83.

BENTON John F. (ed.) (1970), *Self and society in Medieval France. The Memoirs of Abbot Guibert of Nogent*, N.Y., Harper and Row.

BERNDT Rainer (1988), « Gehören die Kirchenväter zur Heiligen Schrift ? Zur Kanontheorie des Hugo von St. Viktor », *Jahrbuch für Biblische Theologie*, 3, p. 191-199.

BERNDT Rainer (2002), « *Scriptura sacra magistra fidei*. Zur Augustinus-Rezeption und der Einführung der *vita regularis* in Sankt-Viktor zu Paris », in Melville Gert et Müller Anne (ed.), *Regula Sancti Augustini Normative Grundlage differenter Verbände im Mittelalter*, Paring, Augustiner-Chorherren Verlag, p. 115-125.

BERSCHIN Walter (ed.) (1989-1990), *Lateinische Kultur im X. Jahrhundert. Akten des 1. Internationalen Mittlelateinerkongresses*, *Heidelberg 12-15 September 1988*, Stuttgart, Anton Hiersemann (Mittelateinisches Jahrbuch 24/25).

BERTOLA Ermenegildo (1960), « Le critiche di Abelardo ad Anselmo di Laon ed a Guglielmo di Champeaux », *Rivisita di filosofia neo-scolastica*, 52, p. 495-522.

BERTOLA Ermenegildo (1961). « I precedenti storici del metodo del *Sic et non* di Abelardo », *Rivisita di filosofia neo-scolastica*, 53, p. 255-280.

BIARD Joël (1999), *Langage, sciences, philosophie au XII^e siècle*, Paris, Vrin.

BISCHOFF Bernhard (1972), « Die Bibliothek im Dienste der Schule », *Settimane di Studio del Centro Italiano di studi sull'Alto Medioevo*, 19/1, p. 385-415 [repris dans Bischoff Bernhard, *Mittelalterliche Studien* III, Stuttgart, A. Hiersemann, 1981, p. 213-233].

BISCHOFF Bernhard (1977), « Irische Schreiber im Karolingerreich », in Roques René (éd.), *Jean Scot Erigène et l'histoire de la philosophie. Actes du colloque international du CNRS à* Laon, 7-12 juill. 1975, Paris, CNRS Éditions, p. 47-58 [repris dans Bischoff Bernhard, *Mittelalterliche Studien* III, Stuttgart, A. Hiersemann, 1981, p. 39-54].

BISCHOFF Bernhard (2004), *Katalog der festländischen Handschriften des neunten Jahrhunderts (mit Ausnahme der Wisigotischen).* II. *Laon-Paderborn*, Wiesbaden, Harrassowitz.

BITTON-ASHKELONY Brouria, KOFSKY Arieh (2006), *The Monastic School of Gaza*, Leyde / Boston, Brill.

BLANK David L. (1982), *Ancient Philosophy and Grammar. The Syntax of Apollonius Dyscolus*, Chico, Cal., Scholars Press (American Classical Studies 10).

BLIGNY Bernard (1984), *Saint Bruno, le premier Chartreux*, Rennes, Ouest-France.

BLUMENTHAL Uta Renata (1978), *The Early Councils of Pope Paschal II 1100-1108*, Toronto, PIMS (Studies and Texts 43).

BOND Gerald (1995), *The Loving Subject : Desire, Eloquence, and Power in Romanesque France*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

BONNARD Fourier (1905-1907), *Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris*, Paris, Arthur Savaète, 2 vol.

BONNET Guillaume (2005), « Survivance du grec au IX^e s. : une consultation à Laon », in Duchêne Hervé (éd.), *Survivances et métamorphoses*, Dijon, université de Bourgogne, p. 263-278.

BOSCHUNG Peter (2006), *From a Topical Point of View. Dialectic in Anselm of Canterbury's De Grammatico*, Leiden and Boston, Brill (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters 90).

BOUQUET Martin (1781), *Recueil des Historiens des Gaules et de la France* 12, Paris, Aux dépens des libraires.

BOUREAU Alain (1993), « Hypothèses sur l'émergence lexicale et théorique de la catégorie de séculier au XII^e siècle », in *Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. Le clerc séculier au Moyen Âge. XXII^e congrès de SHMES, Amiens, juin 1991*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne (Histoire ancienne et médiévale 27), p. 35-43.

BOURNAZEL Éric (1975), *Le gouvernement capétien au XII^e siècle (1108-1180)*, Paris, PUF.

BOUTEMY André (1947), « Autour de Godefroid de Reims », *Latomus*, 6, p. 231-255.

BRASINGTON Bruce (1997), « Studies in the Nachleben of Ivo of Chartres : The influence of his Prologue on Several Panormia-Derivative Collections », in Landau Peter et Müller Joerg (ed.), *Proceedings of the Ninth Congress of Medieval Canon Law, Munich, 13-18 July 1992*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana (Monumenta Iuris Canonici, Series C ; Subsidia 10), p. 63-85.

BRASSART Félix (1877-1887), *Histoire du château et de la châtellenie de Douai, des fiefs, terres et seigneuries tenus du souverain de cette ville, depuis le X^e siècle jusqu'en 1789*, Douai, Crépin.

BREDERO Adriaan Hendrik (1998), *Bernard de Clairvaux, 1091-1153. Culte et histoire : de l'impénétrabilité d'une biographie hagiographique*, Turnhout, Brepols.

BREITENSTEIN Mirko (2005), « Goswin von Anchin », *Biographisch-bibliographisch Kirchenlexicon*, 25, col. 484-488 (http://www.bautz.de/bbkl/g/goswin_v_a. shtml).

BROWER Jeffrey E., GUILFROY Kevin (ed.) (2004), *The Cambridge companion to Abelard*, Cambridge, Cambridge University Press.

BROWN Shirley A., HERREN Michael W. (ed.) (1988), *The Sacred Nectar of the Greeks. The Study of Greek in the West in the Early Middle Ages*, London, King's College.

BRUMBERG-CHAUMONT Julie (2007), « Sémantiques du nom propre : sources anciennes et discussions médiévales à l'époque d'Abélard », *HEL*, 29/1, p. 137-166.

BRUMBERG-CHAUMONT Julie (2008), « Le problème du substrat des accidents constitutifs dans les commentaires à l'*Isagoge* d'Abélard et du Pseudo-Raban (P 3) », in Erismann Christophe et Schniewind Alexandra (éd.), *Compléments de substance, études sur les propriétés accidentelles offertes à Alain de Libera*, Paris, Vrin, p. 67-84.

BRUNHÖLZL Franz (1996), *Histoire de la littérature latine du Moyen Âge.* Vol. II : *De l'époque carolingienne au milieu du onzième siècle*, Brepols, Turnhout.

BURIDANT Claude (1986a), « Lexicographie et glossographie médiévales. Esquisse de bilan et perspectives de recherche », *Lexique*, 4, p. 9-46.

BURIDANT Claude (éd.) (1986b), *La lexicographie au Moyen Âge*, *Lexique* 14.

BURIDANT Claude (1998a), « Les paramètres de l'étymologie médiévale », *Lexique*, 14, p. 11-56.

BURIDANT Claude (éd.) (1998b), *L'étymologie au Moyen Âge. Actes de la table-ronde : Strasbourg, mai 1992*, *Lexique 14*.

BURNETT Charles (1987), « Adelard, music and the quadrivium », in Burnett Charles (ed.), *Adelard of Bath. An English scientist and arabist of the early Twelfth century*, London, Warburg Institute, p. 69-86.

BURSILL-HALL Geoffrey L. (1975), « The Middle Ages », in Sebeok Thomas (ed.), *Current Trends in Linguistics. Vol.* 13.1. *Historiography of linguistics*, The Hague, Mouton, p. 179-230.

BUTZER Paul Leo, LOHRMANN Dietrich (1993), *Science in Western and Eastern Civilization in Carolingian Times*, Basel, Birkhäuser Verlag.

BUZELIN Jean (1625), *Gallo Flandria sacra et profana*, Duaci, Ex Officina Marci Wyon.

CAIAZZO Irene (2000), « Un commento altomedievale al *De arithmetica* di Boezio », *ALMA*, 58, p. 113-150.

CAIAZZO Irene (2002), *Lectures médiévales de Macrobe. Les glosae Colonienses super Macrobium*, Paris, Vrin.

CAIAZZO Irene (à paraître 2011), « Magister Menegaldus, l'anonyme d'Erfurt et la *Consolatio Philosophiae* », *Revue d'histoire des textes*, n.s. 6.

CAMERON Margaret (2004), « What's in a Name ? Students of William of Champeaux on the *vox* significativa », *Bochumer Philosophisches Jahrbuch*, 9, p. 93-114.

CAMERON Margaret (2005), *William of Champeaux and Early Twelfth Century Dialectic*, PhD thesis, University of Toronto.

CAMERON Margaret (2008), « Boethius on utterances, understanding and reality », in Marenbon John éd., *The Cambridge Companion to Boethius*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 85-104.

CAPITANI Ovidio (1989), « Il papato di Gregorio VII nella pubblicistica del suo tempo : notazioni sul *Liber ad Gebehardum* », *Studi gregoriani*, 13, p. 373-397.

CAROLUS-BARRÉ Louis (1975), « Les écoles capitulaires et les collèges de Soissons au Moyen Âge et au XVI^e siècle », in *Enseignement et vie intellectuelle. Actes du 95^e Congrès national des sociétés savantes*, Paris, Bibliothèque nationale, p. 123-226.

CERVANI Roberta (1988), *Papiae Ars grammatica, edizione critica*, Bologna, Pàtron.

CHÂTILLON François (1953), « Recherches critiques sur les différents personnages nommés Manegold », *Revue du Moyen Âge latin*, 9, p. 153-170.

CHÂTILLON Jean (1981), « Abélard et les écoles », in Jolivet Jean (éd.), *Abélard en son temps. Actes du colloque international organisé à l'occasion du 9^e centenaire de la naissance de Pierre Abélard (14-19 mai 1979)*, Paris, Les Belles Lettres, p. 133-160.

CHÂTILLON Jean (1984), « La Bible dans les écoles du XII^e siècle », in Riché Pierre, Lobrichon Guy (éd.), *Le Moyen Âge et la Bible*, Paris, Beauchesne, p. 163-197.

CHENU Marie-Dominique (1955), « *Involucrum*. Le mythe selon les théologiens médiévaux », *AHDLMA*, 22, p. 75-79.

CHEVALLIER Philipe (1937-1950), *Dionysiaca*, Bruges / Paris, Desclée de Brouwer.

CHIARADONNA Riccardo (2008), « What is Porphyry's *Isagoge* », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, 19, p. 1-30.

CINATO Franck (2009a), « À propos des sources d'un glossariolum du Mont-Cassin », dans Goullet Monique (éd.), *Parva pro magnis numera : études de littérature tardo-Antique et médiévale offertes à François Dolbeau par ses élèves*, Turnhout, Brepols (Instrumenta patristica et medievalia, 51), p. 803-830.

CINATO Franck (2009b), « Les gloses carolingiennes à l'ars Prisciani. Méthode d'analyse », dans Baratin Marc, Colombat Bernard, Holtz Louis (éd.), *Priscien. Transmission et refondation de la* grammaire, *de l'Antiquité aux modernes*, Turnhout, Brepols (Studia Artistarum 21), p. 429-444.

CLANCHY Michael (1997), *Abelard : A Medieval Life*, Oxford, Blackwell.

CLASSEN Peter (1983), « Die hohen Schulen und die Gesellschaft im 12. Jahrhundert », *Archiv für Kulturgeschichte*, 48, 1966, p. 155-180 [repris dans *Studium und Gesellschaft im Mittelalter*, Fried Johannes (ed.), Stuttgart, Anton Hiersemann].

CLOES Henri (1958), « La systématisation théologique pendant la première moitié du XII^e^ siècle », *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, 34, p. 277-329.

COLISH Marcia L. (1986), « Another Look at the School of Laon », *AHDLMA*, 53, p. 7-22.

COLISH Marcia L. (1988), « Systematic Theology and Theological Renewal in the Twelfth Century », *Journal of Medieval and Renaissance Studies*, 18, p. 135-156.

COLISH Marcia L. (1994), « From the Sentence Collection to the *Sentence* Commentary and the *Summa* : Parisian Scholastic Theology, 1130-1215 », in Hamesse Jacqueline (éd.), *Manuels, programmes de cours et techniques d'enseignement dans les universités médiévales. Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve (9-11 septembre 1993)*, Louvain-la-Neuve, université catholique de Louvain, p. 9-29.

CONDUCHÉ Cécile (2009), « Raports entre le glossaire grec-latin de Laon et le Priscien de Corbie », *ALMA* 67, p. 249-257.

CONSTABLE Giles (1998), *The Reformation of the Twelth century*, Cambridge, Cambridge University Press.

CONTRENI John (1981), « John Scottus, Martin Hibernensis, the Liberal Arts, and Teaching », in Herren Michael (ed.), *Insular Latin Studies. Papers on Latin Texts and Manuscripts of the British Isles : 550-1066*, Toronto, PIMS (Papers in Mediaeval Studies 1), p. 1-22, 23-44 [réimpr. London, Variorum Reprints, 1992].

CONTRENI John J. (1972), « À propos de quelques manuscrits de Laon au IX^e^ siècle : découvertes et problèmes », *Le Moyen Âge*, 78, p. 5-39.

COOK Brenda (1999), « Abelard and Heloise: Some Notes Towards a Family Tree », *Genealogists Magazine*, 26, p. 205-211.

COURTENAY William J. (1995), « Was there an Ockhamist School ? », in Hoenen Maarten J. F. M., Schneider J. H. Josef et Wieland Georg (ed.), *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, Leyde / New York / Köln, Brill, p. 263-292.

COUSIN Victor (1836), *Ouvrages Inédits d'Abélard*, Paris, imprimerie royale.

COX Virginia and WARD John O. (éd.) (2006), *The Rhetoric of Cicero in its Medieval and Early Renaissance Commentary Tradition*, Leiden, Brill (Brill's Companions to the Christian Tradition 2).

CREMASCOLI Giusepe (1968), « Ricerche sul lessicografo Papia », *Aevum*, 42 p. 31-55.

CROSS Richard (2003), « Divisibility, Communicability, and Predicability in Duns Scotus's Theories of the Common Nature », *Medieval Philosophy and Theology*, 11, p. 43-63.

CROYDON F. E. (1939), « Notes on the life of Hugh of St. Victor », *The Journal of Theological Studies*, 40, p. 232-253.

CURTOTTI Domenico (1985-1986), « La semantica grammaticale di Prisciano nello svilupo della grammatica speculativa », *Annali Istituto Orientale di Napoli, (Sezione filosofica*), 8-9, p. 51-87.

D'ONOFRIO Giulio (1996a), « Gli studi teologici e il progresso culturale dell'Occidente », in d'Onofrio Giulio (éd.), *Storia della Teologia*. T. 2. *La grande fioritura*, Casale, Piemme, p. 9-72.

D'ONOFRIO Giulio (ed.) (1996b), *Storia della Teologia*. T. 2. *La grande fioritura*, Casale, Piemme.

DAHAN Gilbert, GOULET Richard (ed.) (2005), *Allégorie des poètes, allégorie des philosophes*. *Études sur la poétique et l'herméneutique de l'allégorie de l'Antiquité à la Réforme*, Paris, Vrin (Textes et traditions).

DAHAN Gilbert (1992), « Élèments philosophiques dans l'Elementarium de Papias », in Westra Haijo Jan (ed.), *From Athens to Chartres : Neoplatonism and Medieval Thought. Studies in honor of Édouard Jeauneau*, Leiden / New York, Brill (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters 35), p. 225-245.

DAHAN Gilbert (1999), *L'exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval, XII^e^-XIV^e^ siècle*, Paris, Cerf.

DAL PRA Mario (1954), *Pietro Abelardo : Scritti Filosofici*, Fratelli Bocca Editore Roma [repr. DAL PRA Mario (1969), *Scritti di Logica*, Firenze, La Nuova Italia.]

DALARUN Jacques (2002), *La malaventure de François d'Assise. Pour un usage historique des légendes franciscaine*s, Paris, éditions franciscaines.

DALARUN Jacques (2006), *Les deux vies de Robert d'Arbrissel fondateur de Fontevraud : légendes, écrits et témoignages* / *The two Lives of Robert of Arbrissel Founder of Fontevrau : Legends, Writings and Testimonies*, Turnhout, Brepols, 2006 (Disciplina monastica).

DALY Lloyd W., DALY Bernardine A. (1964), « Some Techniques in Mediaeval Latin Lexicography », *Speculum*, 39/2, p. 229-239.

DAVIDS Adelbert (éd.) (1995), *The empress Theophano*, Cambridge, Cambridge University Press.

DE ANGELIS Violeta (1997), « La redazione preparatoria *dell'Elementarium* di Papia », *Filologia mediolatina*, 4, p. 251-290.

DE ANGELIS Violeta (1977-1980), *Papiae Elementarium, littera A*, 1977 (vol. 1 : A-aequus) ; 1978 (vol. 2 : Aequus-anniferme) ; 1980 (vol. 3 : Ani-azoni), Milano, Cisalpino / La Goliardica.

DE ANGELIS Violeta (1997-1998), « L'*elementarium* di Papia : método e prassi di un lessicografo », *Voces* 8-9, p. 121-139.

DE GHELLINCK Joseph (1948), *Le mouvement théologique du XII^e^ siècle*, Bruges, De Tempel.

DE NONNO Mario, DE PAOLIS Paolo et HOLTZ Louis (ed.), *Manuscripts and Tradition of Grammatical Texts from Antiquity to the Renaissance*, Cassino (Frosinone), Università degli studi di Cassino.

DELHAYE Philippe (1947) « L'organisation scolaire au XII^e siècle », *Traditio*, 5, p. 211-268 [repris dans *Enseignement et morale au XII^e siècle*, Fribourg / Paris, Éditions universitaires / Cerf, 1988, p. 1-58].

DELLA CASA Adriana (1981), « Les glossaires et les traités de grammaire du Moyen Âge », in Lefebvre Yves (éd.), *La lexicographie du latin médiéval*, Paris, CNRS Éditions, p. 35-46.

DELMAIRE Bernard (1994), *Le diocèse d'Arras de 1093 au milieu du XIV^e siècle*, Arras, Commission départementale d'histoire et d'archéologie du Pas-de-Calais.

DEMATS Paule (1973), *Fabula. Trois études de mythographie antique et médiévale*, Genève, Droz (Publications romanes et françaises,122).

DEMOUY Patrick (2005), *Genèse d'une cathédrale. Les archevêques de Reims et leur église aux XI^e et XII^e siècles*, Langres, Dominique Guéniot.

DEREINE Charles (1946), « Vie commune, règle de saint Augustin et chanoines réguliers au XI^e siècle », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 41, p. 365-406.

DEREINE Charles (1947), « Les origines de Prémontré », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 42, p. 352-378.

DEREINE Charles (1948), « Enquête sur la Règle de saint Augustin », *Scriptorium*, 2, p. 28-36.

DEREINE Charles (1951), « L'élaboration du statut canonique des chanoines réguliers, spécialement sous Urbain II », *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, 46, p. 534-565.

DESBORDES Françoise (1998), « La pratique étymologique des Latins et son raport à l'histoire », *Lexique*, 14, p. 69-79.

DICKEY Mary (1953), *The Study of Rhetoric in the first half of the twelfth century with special reference to the Cathedral Schools of northern France*, unpublished B. Litt. thesis (Oxford ; St. Hilda's College).

DICKEY Mary (1968), « Some Commentaries on the *De inventione* and *Ad Herennium* of the Eleventh and Early Twelfth Centuries », *Mediaeval and Renaissance Studies*, 6, p. 1-41.

DIJS Judith (1990), « Two Anonymus 12th Century Tracts on Universal », *Vivarium*, 28, p. 85-117.

DIONISOTTI Anna Carlotta (1988), « Greek grammars and dictionaries in Carolingian Europe », in Herren Michael, Brown Shirly A. (ed.), *The Sacred Nectar of the Greeks. The Study of Greek in the West in the Early Middle* Ages, London, King's College, p. 1-56.

DIONISOTTI Anna Carlotta (1996), « On the Nature and Transmission of Latin Glossaries », in Hamesse Jacqueline (éd.), *Les manuscrits des lexiques et glossaires de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge. Actes du Colloque international d'Erice, 23-30 septembre 1994*, Louvain-la-Neuve, Fédération internationale des instituts d'études médiévales, p. 205-252.

DOLBEAU François (1993), « Concordances et CD-Rom : réflexions d'un utilisateur », *Les CD-ROM* 28 [en ligne] http://lemo.irht.cnrs.fr/28/mo2809.htm.

DOLBEAU François (1999-2000), « Critique d'attribution, critique d'authenticité. Réflexions préliminaires », *Filologia mediolatina*, 6-7, p. 33-61.

DONNEAUD Henri (2006), *Théologie et intelligence de la foi au XIIIe siècle*, Paris, Parole et Silence.

DRONKE, Peter (1971), « New Approaches to the School of Chartres », *Anuario de Estudios medievales*, 6, p. 117-140.

DRONKE Peter (ed.) (1988), *A History of Twelfth-Century Western Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press.

DRONKE Peter (2008), *The spell of Calcidius. Platonic concepts and images in the Medieval West*, SISMEL, Edizioni del Galluzzo.

DU BREUL Jacques (1612), *Le Théâtre des antiquitez de Paris*, Paris, Société des Imprimeurs [édition révisée, Paris, Société des imprimeurs, 1639].

DUBY Georges (1964), « Les "jeunes" dans la société aristocratique dans la France du nord-ouest au XIIe siècle », *Annales : économies, sociétés, civilisations*, 19, p. 835-46.

DUCHENE Hervé (éd.) (2005), *Survivances et métamorphoses*, Dijon, université de Bourgogne.

DUFOUR Jean (1995-1997), « Étienne de Garlande », *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 122-124, p. 39–53.

DUTTON Paul Edward (1992), « Evidence that Dubthach's Priscian Codex Once Belonged to Eriugena », in Westra Haijo Jan (ed.), *From Athens to Chartres*. *Neoplatonism and Medieval Thought. Studies in Honour of Edouard Jeauneau*, Leiden, Brill (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters 35), p. 15-46.

DUTTON Paul Edward (2005), « *Filiolitas* : The Short History of One of Eriugena's Inventions », *American Catholic Philosophical Quarterly*, 79, p. 549-566.

DUTTON Paul Edward, LUHTALA Anneli (1994), « Eriugena in Priscianum », *Mediaeval Studies*, 56, p. 153-163.

EBBESEN Sten (1981), « The Present King of France wears Hypothetical shoes with Categorical Laces. Twelfth-Century Writers on well-Formedness », *Medioevo*, 7, p. 91-113 [repr. in EBBESEN (2009): 2]

EBBESEN Sten (1982), « Ancient Scholastic Logic as the Source of Medieval Scholastic Logic », in Kretzmann Norman, Kenny Anthony, Pinborg Jan (ed.), *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 101-27.

EBBESEN Sten (1990), « Porphyry's legacy to logic : a reconstruction », in Sorabji Richard (ed.), *Aristotle Transformed : The ancient commentators and their influence*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, p. 141-172.

EBBESEN Sten (1992), « What Must One Have an Opinion About », *Vivarium*, 30/1, p. 62-79 [repr. in EBBESEN (2009): 5]

EBBESEN STEN (1993), « The Theory of *loci* in Antiquity and the Middle Ages », in Jacobi Klaus (ed.), *Argumentationstheorie. Scholastische Forschungen zu den logischen und semantischen Regeln korrekten Folgerns*, Brill, Leiden, p. 15-39.

EBBESEN Sten (1999), « Anonymous d'Orvillensis' Commentary on Aristotle's "Categories" », *CIMAGL*, 70, p. 229-423.

EBBESEN Sten (2004), « Where Were the Stoics in the Late Middle Ages ? », in Strange S. & Zupko J. (ed..), *Stoicism : Traditions and Transformations*, Cambridge University Press, p. 108-131 [repr. in EBBESEN (2008): 5]

EBBESEN Sten (2008), *Greek-Latin Philosophical Interaction : Collected Essays of Sten Ebbesen*, vol. I, Aldershot, Ashgate.

EBBESEN, Sten (2009), *Topics in Latin philosophy from the 12th-14th centuries : Collected Essays of Sten Ebbesen*, vol. II, Aldershot, Ashgate.

EBBESEN Sten, ROSIER-CATACH, Irène (2000), « Robert Anglicus on Peter of Spain », in Angelelli Ignacio, Pérez-Ilzarbe Paloma (ed.), *Medieval and Renaissance Logic in Spain. Acts of the 12th European Symposium on Medieval Logic and Semantics, held at the University of Navarre, Pamplona, 26-30 May 1997*, Hildesheim / Zürich / New York, Olms, p. 61-95.

EHLERS-KISSELER Ingrid (2002), « Norm und Praxis bei den Prämonstratensern im Hochmittelalter », in Melville Gert, Müller Anne (ed.), *Regula Sancti Augustini. Normative Grundlage differenter Verbände im Mittelalter*, Paring, Augustiner-Chorherren Verlag, p. 335-387.

ELFASSI Jacques, MARTIN José Carlos, ANDRÉS SANZ Maria Adelaida (2008), « *Quis quid ubi quibus auxiliis cur quomodo quando*. Les recensions multiples des *Allegoriae* d'Isidore de Séville », in Elfassi Jacques, Martin José Carlos, Andrés Sanz Maria Adelaida (éd.), *L'édition critique des œuvres d'Isidore de Séville. Le problème de la recension multiple. Actes du colloque organisé à l'université Rey Juan Carlos de Madrid, 14-15 janvier 2002*, Paris, Institut des Études augustiniennes, p. 15-47.

ENDRES Joseph A. (1915), « Manegold von Lautenbach », in Endres Joseph A. (ed.), *Forschungen zur Geschichte der frühmittelalterlichen Philosophie*, Münster, Aschendorff, p. 87-113.

ENDRES Joseph A. (1904), « Manegold von Lautenbach, *modernorum magister magistrorum* », *Historisches Jahrbuch*, 25, p. 168-176.

ERISMANN Christophe (2002a), « *Generalis essentia*. La théorie érigénienne de l'*ousia* et le problème des universaux », *AHDLMA*, 69, p. 7-37.

ERISMANN Christophe (2002b), « Platonisme », in Gauvard C., Libera A de., Zink M. (éd.), *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, p. 1111-1117.

ERISMANN Christophe (2003), « *Proprietatum collectio*. Anselme de Canterbury et le problème de l'individuation », *Mediaevalia. Textos e estudos*, 22, p. 55-71.

ERISMANN Christophe (2005), « Un autre aristotélisme ? La problématique métaphysique durant le haut Moyen Âge latin. À propos d'Anselme, *Monologion* 27 », *Quaestio. Annuario di storia della metafisica*, 5, p. 143-160.

ERISMANN Christophe (2007), « Immanent Realism. A reconstruction of an early medieval solution to the problem of universals », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, 18, p. 211-229.

ERISMANN Christophe (2008), « The Trinity, Universals, and Particular Substances: Philoponus and Roscelin », *Traditio*, 53, p. 277-305.

ERISMANN Christophe (à paraître), *L'homme commun. La genèse du réalisme ontologique durant le haut Moyen Âge latin*, Paris, Vrin (Sic et Non).

FALKENSTEIN Ludwig (2001), « Zu den Anfängen der Regularkanonikerkommunität in Cheminon (Marne) », *Revue Mabillon*, n. s. 12, p. 5-43.

FALMAGNE Thomas (1997), « Les cisterciens et les nouvelles formes d'organisation des florilèges aux 12e et 13e siècles », *ALMA*, 55, p. 73-176.

FÉLIBIEN Michel, LOBINEAU Guy-Alexis (1725), *Histoire de la ville de Paris*, Paris, Desprez et Desessartz, 5 vol. [1re éd. Michel Félibien (1713)].

FERA Vincenzo, FERRAÙ Giacomo, RIZZO Sylvia (ed.) (2002), *Talking to the Text : Marginalia from Papyri to Print. Actes du Colloque tenu à Erice, 26 septembre-3 octobre 1998 au Centro Interdisciplinare di studi Umanistici*, Messina, Centro interdipartimentale di studi umanistici.

FLASCH Kurt (1987), *Einführung in dei Philosophie des Mittelalters*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

FLASCH Kurt (1992). *Introduction à la philosophie médiévale*, Fribourg, Cerf.

FLASCH Kurt (2002), *Introduzione alla filosofia medievale*, Torino, Einaudi (Piccola biblioteca Einaudi. Filosofia 154).

FLINT Valerie (1976), « The "School of Laon" : A Reconsideration », *RTAM*, 43, p. 89-110 [repris dans EAD., *Ideas in the Medieval West : Texts and their Contents*, Londres, Variorum Reprints, 1988].

FLINT Valerie (1988), *Ideas in the Medieval West : texts and contexts*, London, Variorum.

FLOBERT Pierre (1994), « Les *Differentiae* chez les grammairiens latins ou le refus de la synonymie », in Moussy Claude (éd.), *Les problèmes de la synonymie en latin. Actes du colloque organisé par le Centre Alfred Ernout, Paris IV, 3-4 juin 1992*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, p. 11-23.

FOHLEN Jeannine, JEUDY Colette, MARUCCHI Adriane, PELLEGRIN Élisabeth, RIOU Yves-François (1971), « Notes sur quelques manuscrits de textes classiques », *Revue d'histoire des textes*, 1, p. 200-210.

FONTAINE Jacques (1981), « Aux sources de la lexicographie médiévale : Isidore de Séville médiateur de l'étymologie antique », in Lefèvre Yves (éd.), *La lexicographie du latin médiéval et ses* rapports *avec les recherches actuelles sur la civilisation du Moyen Âge. Actes de colloque, Paris, 18-21 octobre 1978*, Paris, CNRS Éditions, p. 97-103.

FÖRSTEL Christian (2007), « Les manuscrits grecs en occident entre le Xe et le XIIe siècle », *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa* 38, p. 47-56.

FOWLER-MAGERL Linda (2005), *Clavis Canonum, Selected Canon Law Collections Before 1140*, Hannovre, Hahnsche Buchhandlung (Monumenta Germaniae Historica. Hilfsmittel 21).

FRAKES Jerold C. (1988), « Remigius of Auxerre, Eriugena, and the Greco-latin circumstantiae-Formula of Accessus ad Auctores », in Brown Shirley A., Herren, Michael W. (ed.), *The Sacred Nectar of the Greeks. The Study of Greek in the West in the Early Middle Ages*, London, King's College, p. 229-255.

FREDBORG Karin Margareta (1973), « The Dependence of Petrus Helias' *Summa super Priscianum* on William of Conches' *Glose super Priscianum* », *CIMAGL*, 11, p. 1-57.

FREDBORG Karin Margareta (1976), « The Commentaries on Cicero's *De inventione* and *Rhetorica ad Herennium* by William of Champeaux », *CIMAGL*, 17, p. 1-39.

FREDBORG Karin Margareta (1977). « *Tractatus Glosarum Prisciani* in ms. Vat. lat. 1486 », *CIMAGL*, 21, p. 27-44.

FREDBORG Karin Margareta (1981), « Some notes on the Grammar of William of Conches », *CIMAGL*, 37, p. 21-41.

FREDBORG Karin Margareta (1987), « The Scholastic Teaching of Rhetoric in the Middle Ages », *CIMAGL*, 55, p. 85-105.

FREDBORG Karin Margareta (1988a), « Speculative grammar », in Dronke Peter (ed.), *A History of Twelfth-Century Western Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 176-195.

FREDBORG Karin Margareta (1988b), *The Latin rhetorical commentaries by Thierry of Chartres*, Toronto, Pontifical Institute.

FREDBORG Karin Margareta (1990), « The Priscian Commentary from the Second Half of the Twelfth Century : Ms Leiden BPL 154 », *HEL*, 12/2, p. 53-68.

FREDBORG Karin Margareta (1999), « Promisimus », *CIMAGL*, 70, p. 81-228.

FREDBORG Karin Margareta (2000), « Ciceronian Rhetoric and the Schools », in Engen John van (ed.), *Learning Institutionalized. Teaching in the Medieval University*, Notre Dame (Indiana), University of Notre Dame Press, p. 21-41.

FREDBORG Karin Margareta (2003), « Abelard on Rhetoric », in Mews Constant, Nederman Cary, Thomson Rodney (ed.), *Rhetoric and Renewal in the Latin West 1100-1540. Essays in Honour of John O. Ward*, Turnhout, Brepols (Disputatio 2), p. 54-80.

FREDDOSO Alfred (1978), « Abailard on Collective Realism », *Journal of Philosophy*, 75, p. 527-38.

FROS H., *Bibliotheca Hagiographica Latina Antiquae et Mediae Aetatis. Novum Supplementum*, Bruxelles, 1986 (Subsidia Hagiographica, 70).

FRUGONI Arsenio (1954), *Arnaldo da Brescia nelle fonti del secolo XII*, Roma, Istituto storico italiano per il medio evo (trad. fr. Paris, Les Belles Lettres, 1993).

FUHRMANN Horst (2003), « Zur Biographie des Manegold von Lautenbach », in De Matteis Maria Consiglia (ed.), *Ovidio Capitani : quaranta anni per la storia medievale*, II, Bologna, Patron, p. 37-62.

FURNO Martine (1997), « De *l'Elementarium* au *Thesaurus* : l'émancipation des lexiques latins monolingues aux XV^e^ et XVI^e^ siècles », *HEL*, 19/1, p. 151-175.

GABRIEL Astrik L. (1964), « Les écoles de la cathédrale de Notre-Dame et le commencement de l'université de Paris », in *Huitième Centenaire de Notre-Dame de Paris*, Paris, Vrin, p. 145-166.

Gallia Christiana, t. 7 (1744), Paris, Typographia Regia.

GANDILHON Alfred (1927), *Catalogue des actes des archevêques de Bourges antérieurs à l'an 1200*, Paris, Champion.

GANE Robert (1999), *Le chapitre de Notre-Dame de Paris au XIV^e^ siècle. Étude sociale d'un groupe canonial*, Saint-Étienne, Presses universitaires.

GANZ David (1993), « The *Liber glossarum*: a Carolingian Encyclopaedia », in Butzer Paul Léo, Lohrmann Dietrich (ed.), *Science in Western and Eastern Civilization in Carolingian Times*, Basel, Birkhäuser, p. 127-135.

GARCEA Alessandro, LOMANTO Valeria (2003), « Varron et Priscien : autour des verbes *Adsignificare* and *Consignificare* », *HEL*, 25/2, p. 33-54.

GARCÍA ANDREVA Fernando (2000), « La Enseñanza en la Edad Media. Aproximación bibliográfica », *La Enseñanza en la Edad Media. X semana de estudios medievales*, *Nájera, 1999*, Logroño, p. 473-506.

GARIN Eugenio (1958), *Studi sul platonismo medievale*, Firenze, Le Monnier.

GARRIGUES Marie-Odile (1987), « Du nouveau à propos du *De vita vere apostolica* », *Studia Monastica*, 29, p. 251-264.

GERZAGUET Jean-Pierre (1997), *L'abbaye d'Anchin de sa fondation (1079) au XIV^e siècle. Essor, vie et rayonnement d'une grande communauté bénédictine*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

GERZ-VON BUREN Veronika, OUY Gilbert (1983), *Le Catalogue de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor de Paris de Claude de Grandrue*, 1514, Paris, CNRS Éditions.

GEYER Bernhard (1933), « Untersuchungen », in Geyer Bernhard (éd.), *Peter Abaelards Philosophische Schriften*, Münster, Aschendorff (*BGTMA* 21/4).

GEYER Bernhard, *Peter Abaelards Philosophische Schriften* (*BGPTMA*, 21), vol. 1 (1919) ; 2 (1921) ; 3 (1927) ; 4 (1933), Münster i. W, Aschendorff-Verlag.

GIACONE Roberto (1974) « Masters, Books and Library at Chartres, according to the Cartularies of Notre-Dame and Saint-Père », *Vivarium*, 12, p. 30-51.

GIBBONS Richard (1620), *Beati Gosvini vita… Aquicinctensis monasterii abbatis septimi, a duobus diversis ejusdem coenobii monachis separatim exarata ; e veteribus ms. nunc primum edita*, Douai, M. Wyon.

GIBSON Margaret T. (1969), « The study of the *Timæus* in the eleventh and twelfth centuries », *Pensamiento*, 25, p. 183-194.

GIBSON Margaret T. (1972), « Priscian, "Institutiones Grammaticae" : a handlist of manuscripts », *Scriptorium*, 26, p. 105-124.

GIBSON Margaret T. (1975), « The Continuity of Learning circa 850-circa 1050 », *Viator*, 6, p. 1-13.

GIBSON Margaret T. (1977), « The Collected Works on Priscian : the Printed Editions 1470-1859 », *Studi Medievali*, serie terza., 18/1, p. 249-260.

GIBSON Margaret T. (1979), « The Early Scholastic "Glosule" to Priscian, "Institutiones Grammaticae" : the Text and its Influence », *Studi Medievali* 3^e ser., 20/1, p. 235-254 [repr. in Ead., *« Artes » and Bible in the Medieval West,* Aldershot, Variorum, 1993].

GIBSON Margaret T. (1981), « Râg reads Priscian », in Gibson Margaret T. et Janet L. Nelson (ed.), *Charles the Bald. Court and Kingdom*, Aldershot, Variorum, p. 261-266.

GIBSON Margaret T. (1992a), « Milestones in the Study of Priscian, circa 800-circa 1200 », *Viator*, 23, p. 17-33.

GIBSON Margaret T. (1992b), « The Place of the *Glossa Ordinaria* in Medieval Exegesis », in Jordan Mark D., Emery, Kent (ed.), *Ad Litteram. Authoritative Texts and their Medieval Readers*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, p. 5-27.

GILLET Robert, FONTAINE Jacques, PELLISTRANDI Stan (éd.) (1986). *Grégoire le Grand. Actes du colloque de Chantilly, 15-19 septembre 1982*, Paris, CNRS Éditions.

GIRAUD Cédric, MEWS Constant J. (2006), « Le *liber pancrisis*, un florilège des pères et des maîtres modernes du XII^e^ siècle », *ALMA*, 64, p. 93-139.

GIRAUD Cédric (2010), *Per verba magistri. Anselme de Laon et son école au XII^e^ siècle*, Turnhout, Brepols (Bibliothèque d'histoire culturelle, 8).

GIRY Arthur (1894), *Manuel de diplomatique*, Paris, Hachette [reprint Hildesheim / New York, G. Olms, 1972].

GOETZ Georg (1903), « De Prisciani in Glossariis Latinis vestigiis », dans *Mélanges Boissier. Recueil de mémoires concernant la littérature et les antiquités romaines dédié à Gaston Boissier à l'occassion de son 80^e^ anniversaire*, Paris, Albert Fontemoing, p. 223-226.

GOULET-CAZÉ Marie-Odile (dir.) et al. (2000), *Le commentaire entre tradition et innovation. Actes du Colloque International de l'Institut des Traditions Textuelles, Paris et Villejuif, 22-25 septembre 1999*, Paris, Vrin.

GOULLET Monique (2005), *Écriture et réécriture hagiographiques : essai sur les réécritures de vies de saints dans l'Occident latin médiéval (VIII^e^-XIII^e^ s.)*, Turnhout, Brepols, 2005 (Hagiologia, 4).

GRABMANN Martin (1911), *Die Geschichte der scholastischen Methode, II. Die scholastiche Methode im 12. und beginnenden 13. Jahrhundert*, Fribourg, Herder.

GRACIA Jorge J.E. (1984), *Introduction to the problem of individuation in the early Middle Ages*, Washington / Vienne, The Catholic University of America Press / Philosophia Verlag.

GREEN-PEDERSEN Neils J. (1974), « William of Champeaux on Boethius' *Topics* According to Orléans Bibl. Mun. 266 », *CIMAGL*, 13, p. 13-30.

GREEN-PEDERSEN Neils J. (1977), « The Doctrine of "Maxima Propositio" and "Locus Differentia" in Commentaries from the 12th century on Boethius' *Topics* », *Studia Mediewistyczne*, 18, p. 125-163.

GREEN-PEDERSEN Neils J. (1984), *The Tradition of the Topics in the Middle Ages. The Commentaries on Aristotle's and Boethius' "Topics"*, Munich, Akademie Verlag.

GREGORY Tullio (1958), *Platonismo medievale. Studi e ricerche*, Roma, Tipografia del Senato.

GRIGNON Louis (1885), *Description et historique de l'église Notre-Dame en Vaux de Châlons*, Châlons-sur-Marne, F. Thouille.

GRILLMEIER Aloys (1960), « Vom *Symbolum* zur *Summa*. Zum theologie-geschichtlichen Verhältnis von Patristik und Scholastik », in Betz Johannes, Fries Heinrich (ed.), *Kirche und Überlieferung. Festschrift zum 70. Geburtstag Joseph Rupert Geiselmann*, Freiburg / Basel / Wien, Herder, p. 119-169.

GRONDEUX Anne (2000), *Le Graecismus d'Evrard de Béthune à travers ses gloses*, Turnhout, Brepols.

GRONDEUX Anne (2001), « Auctoritas et glose : Quelle place pour un auteur dans une glose? », in Zimmermann Michel (éd.), *Auctor et Auctoritas : invention et conformisme dans l'écriture médiévale. Actes du colloque de Saint-Quentin-en-Yvelines, 14-16 juin 1999*, Paris, École des chartes (Mémoires et documents de l'École des chartes 59), p. 245-254.

GRONDEUX Anne (2007), « *Res* Meaning a Thing Thought: the Influence of the *Ars Donati* », *Vivarium*, 45, 2/3, p. 189-202.

GRONDEUX Anne (2009a), « Sainteté et grammaire : figures d'une mésentente. Gosvin d'Anchin, Bernard d'Anchin et les *Notae Dunelmense* », in Goullet Monique (éd.), *Parva pro magnis numera : études de littérature tardo-Antique et médiévale offertes à François Dolbeau par ses élèves*, Turnhout, Brepols (Instrumenta patristica et medievalia), p. 883-918.

GRONDEUX Anne (2009b), « *Liber glossarum* », in Stammerjohann H. (éd.), *Lexicon Grammaticorum, Who's who in the History of World Linguistics*, Tübingen, Niemeyer, p. 905-906.

GRONDEUX Anne, ROSIER-CATACH Irène (2011, à paraître), « Sur la nature catégorielle de la *uox*. Trois versions des *Glosulae in Priscianum* », *AHDLMA*.

GROSSE Rolf (1998), *Papsturkunden in Frankreich. Neue Folge. 9. Diözese Paris*. 2. *Abtei Saint-Denis*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

GROSSE Rolf (2002), *Saint-Denis zwischen Adel und König. Die Zeit vor Suger (1053-1122)*, Stuttgart, J. Thorbecke.

GROSSER Dorothy Evelyn (1953), *Studies in the influence of the* Rhetorica ad Herennium *and Cicero's* De Inventione, unpublished Ph.D. thesis, Cornell University (Ithaca, N.Y., U.S.A.)

GUILFOY Kevin (2008), « William of Champeaux », in Zalta Edward N. (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Fall Edition. [En ligne : http://plato. stanford. edu/archives/fall2008/entries/william-champeaux/.]

GUT-BONDIL Marie-Josèphe (1955), *Les actes des évêques de Châlons des origines à 1220*, Paris, s.n.

HADOT Pierre (1971), *Marius Victorinus. Recherches sur sa vie et ses œuvres*, Paris, Études augustiniennes.

HALM CARL (1863), *Rhetores Latini Minores, ex codicibus maximam partem primum adhibitis*, Leipzig, Teubner [repr. Brown Reprint Library, n.d.].

HAMESSE Jacqueline (éd.) (1996), *Les manuscrits des lexiques et glossaires de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge. Actes du Colloque international, Erice, 23-30 septembre 1994*, Louvain-la-Neuve, Fédération internationale des Instituts d'études médiévales.

HAMESSE Jacqueline, WEIJERS Olga (éd.) (2006), *Écriture et réécriture des textes philosophiques médiévaux. Volume d'hommage offert à Colette Sirat*, Turnhout, Brepols (Textes et études du Moyen Âge 34).

HANSEN Heine (2005), « An Early Commentary on Boethius' *Topics* », *CIMAGL*, 76, p. 45-130.

HÄRING Nikolaus M. (1965), *Life and Works of Clarembald of Arras*, Toronto, PIMS (Studies and Texts 10).

HÄRING Nikolaus M. (1971), *Commentaries on Boethius by Thierry of Chartres and his school*, Toronto, PIMS (Studies and Texts 20).

HÄRING Nikolaus (1974), « Chartres and Paris Revisited», in O'Donnell J. Reginald (ed.), *Essays in Honour of Anton Charles Pegis*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, p. 268-329.

HARTMANN Wilfried (1970), « Manegold von Lautenbach und die Anfänge der Frühscholastik », *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 26, p. 47-149.

HARTMANN Wilfried (1985), « Manegold von Lautenbach », *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, Band 5, Berlin / New York, c. 1214-1218.

HASKINS Charles Homer (1924), *Studies in the History of Mediaeval Science*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.

HAUPT Moritz (1873), « Coniectanea », *Hermes*. Zeitschrift für classische Philologie, 7, p. 190-192.

HEINZMANN Richard (1995), « Die Entwicklung der Theologie zum Wissenschaft », *in* Wieland, Georg éd., *Aufbruch – Wandel – Erneuerung. Beiträge zur Renaissance des 12. Jahrhunderts*. 9. Blaubeurer Symposium vom 9. bis 11. Oktober 1992, Stuttgart – Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, p. 123-138.

HEITZMANN Christian, VERRI Chiara (2001), « Anselmus Laudunensis schol. », in Lapidge Michael, Garfagnini Gian Carlo, Leonardi Claudio (ed.), *Compendium Auctorum Latinorum Medii Aevi (500-1500)*, t. I-3, Firenze, SISMEL, p. 292-294.

HENRY Desmond Paul (1984), *That Most Subtle Question (Quaestio Subtilissima) : The Metaphysical Bearing of Medieval and Contemporary Linguistic Disciplines*, Manchester, Manchester University Press.

HERREN Michael W. (ed.) (1981), *Insular Latin Studies : Papers on Latin Texts and Manuscripts of the British Isles, 550-1066*, Toronto, PIMS (Papers in Mediaeval Studies 1).

HERREN Michael W. (2004), « Manegold of Lautenbach's *scholia* on the *Metamorphoses* - are there more ? », *Notes and Queries*, NS, 51/3, p. 218-223.

HOFMAN Rijcklof (1996), *The Sankt Gall Priscian Commentary*, Münster, Nodus Publikationen (Studien und Texte zur Keltologie 1).

HOFMAN Rijklof (1988), « Glosses in a Ninth Century Priscian Ms. Probably Attributable to Heiric of Auxerre (ca 876) and Their Connections », *Studi Medievali, ser. 3*, 29/2, p. 805-839.

HOLTZ Louis (1977), « Grammairiens irlandais au temps de Jean Scot, quelques aspects de leur pédagogie », in Roques René (éd.), *Jean Scot Érigène et l'histoire de la philosophie. Jean Scot Erigène et l'histoire de la philosophie. Actes du colloque international du CNRS à Laon, 7-12 juill. 1975,* Paris, Éditions du CNRS, p. 247-269.

HOLTZ Louis (1981), *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical. Étude sur l'« Ars Donati » et sa diffusion (IVe-IXe siècle) et édition critique*, Paris, CNRS Éditions.

HOLTZ Louis (1984), « Les manuscrits latins à gloses et à commentaires de l'Antiquité à l'époque carolingienne », in Questa Cesare et Raffaelli Renato (ed.), *Il libro e il testo*, Urbino, Università degli studi di Urbino, p. 139-167.

HOLTZ Louis (1986), « Le contexte grammatical du défi à la grammaire : Grégoire et Cassiodore », in Gillet Robert, Fontaine Jacques, Pellistrandi Stan (éd.), *Grégoire le Grand. Actes du colloque de Chantilly, 15-19 septembre 1982*, Paris, CNRS Éditions, p. 531-540.

HOLTZ Louis (1988), « Les innnovations théoriques de la grammaire carolingienne : peu de choses. Pourquoi ? », in Rosier Irène (éd.), *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières*, Louvain, Peeters, p. 133-145.

HOLTZ Louis (1989), « L'enseignement de la grammaire au temps de Charles le Chauve », in Leonardi Claudio et Menestò Enrico (ed.), *Giovanni Scoto nel suo tempo. L'organizzazione del sapere in età carolingia. Atti del XXIV storico internazionale, Todi, 11-14 ottobre 1987*, Spoleto, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo (Atti dei Convegni dell' Accademia Tudertina e del Centro di studi sulla spiritualità medievale, N.S. 1), p. 153-169.

HOLTZ Louis (1991a), « L'enseignement des maîtres irlandais dans l'Europe continentale du IXe siècle », dans Picard Jean-Michel (ed.), *Ireland and northern France ad 600-850*, Dublin, Four courts press, p. 143-156.

HOLTZ Louis (1991b), « Les nouvelles tendances de la pédagogie grammaticale au Xe siècle », in Berschin Walter (ed.), *Lateinische Kultur im X. Jahrhundert. Akten des 1. Internationalen Mittlelateinerkongresses, 12-15 September 1988*, Stuttgart, Hiersemann (Mittelateinisches Jahrbuch 24/25), p. 163-173.

HOLTZ Louis (1995), « L'*Ars Bernensis*, essai de localisation et de datation », in Picard Jean-Michel (ed.), *Aquitaine and Irland in the Middle Ages*, Dublin, Four courts press, p. 111-126.

HOLTZ Louis (1996), « Glossaires et grammaires dans l'Antiquité », in Hamesse Jacqueline (éd.), *Les manuscrits des lexiques et glossaires de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge. Actes du Colloque international d'Erice, 23-30 septembre 1994*, Louvain-la-Neuve, Fédération internationale des Instituts d'Études médiévales, p. 1-21.

HOLTZ Louis (2000), « Priscien dans la pédagogie d'Alcuin » in De Nonno Mario, De Paolis Paolo et Holtz Louis (ed.), *Manuscripts and Tradition of Grammatical Texts from Antiquity to the Renaissance*, Cassino (Frosinone), Università degli studi di Cassino, p. 289-326.

HOLTZ Louis (2009), « L'émergence de l'œuvre grammaticale de Priscien et la chronologie de sa diffusion » in Baratin Marc, Colombat Bernard et Holtz Louis (éd.), *Priscien : transmission et refondation de la grammaire, de l'antiquité aux modernes*, Turnhout, Brepols (Studia Artistarum 21), p. 37-55.

HONNEFELDER Ludger (1995), « Scotus und der Scotismus. Ein Beitrag zur Bedeutung der Schulbildung in der mittelalterlichen Philosophie », in Hoenen Maarten

J. F.-M., Schneider J. H. Josef et Wieland Georg (ed.), *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, Leyde / New York / Köln, Brill, p. 249-262.

HUNT Richard W. (1941-1943), « Studies on Priscian in the Eleventh and Twelfth Centuries. I. Petrus Helias and his Predecessors », *Medieval and Renaissances Studies,* 2/1, p. 1-56 [repr. in *The History of Grammar in the Middle Ages. Collected Papers*, Bursill-Hall Geoffrey L. (ed.), Amsterdam, Benjamins, 1980, p. 1-38].

HUNT Richard W. (1943), « Studies on Priscian in the Twelfth Centuries », *Mediaeval and Renaissance Studies*, 1, p. 194-231 [repr. *The History of Grammar in the Middle Ages. Collected Papers*, Bursill-Hall Geoffrey L. (ed.), Amsterdam, Benjamins, 1980, p. 39-94].

HUNT Richard W. (1949), « The Introductions to the *Artes* in the Twelfth Century », dans *Studia mediaevalia in honorem Raymundi Josephi Martin*, Bruges, p. 85-112 [repr. in *The History of Grammar in the Middle Ages. Collected Papers*, Bursill-Hall Geoffrey L. (ed.), Amsterdam, Benjamins, 1980, p. 117-144].

HUYGENS Robert B. C. (1954a), « Remigiana », *Aevum*, 28, p. 330-344.

HUYGENS Robert B. C. (1954b), « Mittelalterliche Kommentare zum *O qui perpetua* », *Sacris erudiri*, 6, p. 373-427.

INGEGNO Maria Valeria (2009), *Quelques commentaires inédits des Epîtres pauliniennes au XII^e siècle*, thèse EPHE, 2009, 2 vol. 277-143 p.

IOGNA-PRAT Dominique, JEUDY Colette et LOBRICHON Guy (éd.) (1991), *L'école carolingienne d'Auxerre. De Murethach à Rémi 830-908. Entretiens d'Auxerre 1989*, Paris, Beauchesne.

IPOLITO Antonella (2006), *Marius Victorinus Explanationes in Ciceronis Rhetoricam*, ed. Turnhout, Brepols (*CCSL* 132).

IWAKUMA Yukio (1992a), « Vocales or early nominalists », *Traditio,* 47, p. 37-110.

IWAKUMA Yukio (1992b), « Vocalism, nominalism and the commentaries on the Categories from the earlier twelfth century », *Vivarium*, 30/1, p. 51-61.

IWAKUMA Yukio (1993), « Introductiones dialecticae artis secundum magistrum G. Paganellum », *CIMAGL*, 63, p. 45-114.

IWAKUMA Yukio (1995), « Nominalia », *Didascalia*, 1, p. 47-88.

IWAKUMA Yukio (1996), « The realism of Anselm and his Contemporaries », in Luscombe David Edward et Evans Gillian Rosemary (ed.), *Anselm : Aosta, Bec and Canterbury*, Manchester, Manchester Universty Press, p. 120-135.

IWAKUMA Yukio (1997), « *Enuntiabilia* in Twelfth-Century Logic and Theology », in Marmo Costantino, Jolivet Jean (ed.), *Vestigia, imagines, verba. Semiotics and Logic in Medieval Theological Texts (XIIth-XIVth Century)*, Turnhout, Brepols (Semiotic and cognitive studies 4), p. 19-35.

IWAKUMA Yukio (1999), « Pierre Abélard et Guillaume de Champeaux dans les premières années du XII^e siècle : une étude préliminaire », in Biard Joël (éd.), *Langage, sciences, philosophie au XII^e siècle. Actes de la table ronde internationale des 25-26 mars 1998*, Paris, Vrin (Sic et Non), p. 92-123.

IWAKUMA Yukio (2003a), « William of Champeaux and the *Introductiones* », in Braakhuis Henk Antonius G., Kneepkens Corneille Henri (ed.), *Aristotle's Peri Hermeneias in the Latin Middle Ages, Essays on the Commentary Tradition*, Groningen / Haren, Ingenium Publishers, p. 1-30.

IWAKUMA Yukio (2003b), « William of Champeaux on Aristotle's *Categories* », in Biard Joël et Rosier-Catach Irène (éd.), *La tradition médiévale des Catégories (XII^e^-XV^e^ siècles)*, Louvain / Paris, Peeters, p. 313-328.

IWAKUMA Yukio (2004), « Influence », in Brower Jeffrey E. et Guilfoy Kevin (ed.), *The Cambridge Companion to Abelard*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 305-335.

IWAKUMA Yukio (2008), « Pseudo-Rabanus super Porphyrium », *AHDLMA*, 75, p. 43-196.

IWAKUMA Yukio (2009), « "*Vocales*" revisited », in BURNETT Charles (ed.), *The Word in Medieval Logic, Theology and Psychology*. *Acts of the XIIIth international colloquium of the Société internationale pour l'étude de la philosophie médiévale, Kyoto, Japan, 27 sept.-1^er^ oct. 2005*, Turnhout, Brepols, p. 81-171.

IWAKUMA Yukio (à paraître), « Prologues of Commentaries on the Logica vetus Literature in the 12th Century », *Didascalia*, 3.

IWAKUMA Yukio, EBBESEN Sten (1992), « Logico-Theological Schools from the Second Half of the 12th Century : A List of Sources », *Vivarium*, 30/1, p. 173-210.

JACOBI Klaus (2004), « Philosophy of Language », in Brower Jeffrey E., Guilfoy Kevin (ed.), *The Cambridge Companion to Abelard*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 126-57.

JACQUART Danielle, BURNETT Charles (éd.) (2005), *Scientia in margine. Études sur les marginalia dans les manuscrits scientifiques du Moyen Âge à la renaissance*, Genève, Droz.

JACQUEMIN Louis (1905), « Annales de la vie de Josselin de Vierzi, 57^e^ évêque de Soissons (1126-1152) », in Luchaire Achille (éd.), *Quatrièmes mélanges d'histoire du Moyen Âge*, Paris, F. Alcan (Bibliothèque de la Faculté des Lettres, 20), p. 1-161.

JAEGER C. Stephen (1994), *The Envy of Angels: Cathedral Schools and Social Ideals in Medieval Europe, 950-1200*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

JAEGER C. Stephen (2005), « *Epistulae duorum amantium* and the ascription to Heloise and Abelard », in Olson Linda, Kerby-Fulton, Kathryn (ed.), *Voices in Dialogue: reading women in the middle ages*, Notre Dame (Indiana), University of Notre Dame Press.

JAFFÉ Philip, WATTENBACH Wilhelm (1874), *Ecclesiae Metropolitanae Coloniensis codices manuscripti*, Berlin, Weidmann.

JAFFÉ Philip (1864-1873), *Bibliotheca Rerum Germanicarum*, Berlin, Weidmann.

JANSON Tore (1975), *Prose Rhythm in Medieval Latin from the 9th to the 13th Century*, Stockholm, Almqvist & Wiksell (Acta universitatis Stockholmiensis, Studia Latina Stockholmiensia 20).

JEAUNEAU Édouard (1957), « L'usage de la notion d'integumentum à travers les gloses de Guillaume de Conches », *AHDLMA*, t. 24, 1957, p. 35-100

JEAUNEAU Édouard (1960), « Deux rédactions des gloses de Guillaume de Conches sur Priscien », *RTAM*, 27, p. 212-247 [reprinted in E. Jeauneau, *Lectio Philosophorum*, Amsterdam, Hakkert, p. 335-370].

JEAUNEAU Édouard (1964) « Note sur l'École de Chartres », *Studi Medievali*, 5-3, p. 821-865 [repris dans *Lectio philosophorum. Recherches sur l'École de Chartres*, Amsterdam, A. M. Hakke, 1973, p. 5-49].

JEAUNEAU Édouard (1979), « Jean Scot Erigène et le grec », *ALMA*, 41, p. 5-50.

JEAUNEAU Édouard (1995), *L'âge d'or des écoles de Chartres*, Chartres, Houvet.

JEAUNEAU, Édouard (1997). « Les maîtres chartrains », in Armogathe Jean-Robert (éd.), *Monde médiéval et société chartraine*, Paris, Picard, p. 97-111.

JEAUNEAU Édouard (éd.) (2006), *Guillelmi de Conchis Glosae super Platonem*, Turnhout, Brepols (*CCCM* 203).

JEAUNEAU Édouard, DUTTON Paul Edward (1996), *The Autograph of Eriugena*, Turnhout, Brepols (CC. Autographa Medii Aevi 3).

JEUDY Colette (1972), « L'*Institutio de nomine, pronomine et Verbo* de Priscien. Manuscrits et commentaires médiévaux », *Revue d'histoire des textes*, 2, p. 73-144.

JEUDY Colette (1991), « Remigii autissiodorensis opera (clavis) », in Iogna-Pratt Dominique, Jeudy Colette, Lobrichon Guy (éd.), *L'école carolingienne d'Auxerre. De Murthach à Rémi 830-908. Entretiens d'Auxerre 1989*, Paris, Beauchesne, p. 457-500.

JEUDY Colette (1998), « Rémi d'Auxerre face aux étymologies d'Isidore de Séville », *Lexique*, 14, p. 81-95.

JOCQUÉ Luc, MILIS Ludo (1984), *Liber ordinis Sancti Victoris Parisiensis*, Turnhout, Brepols (*CCCM* 61).

JOCQUÉ Luc, POIREL Dominique (2003), « De Donat à Saint-Victor : un *De accentibus* inédit », in Lardet Pierre (ed.), *La tradition vive. Mélanges d'histoire des textes en l'honneur de Louis Holtz*, Turnhout, Brepols (Bibliologia 20), p. 161-192.

JOLIVET Jean (1958), *Godescalc d'Orbais et la Trinité. La méthode de la théologie à l'époque carolingienne*, Paris, Vrin.

JOLIVET Jean (1966a), « Éléments du concept de nature chez Abélard », in Congresso Int. di Filosofia Medioevale (ed.), *La filosofia della natura nel medioevo, Atti del III Congresso Int. di Filosofia Medioevale, Passo della Mendola 31 agosto-5 sett. 1964*, Milano, Società editrice vita e pensiero, p. 297-304.

JOLIVET Jean (1966b), « Quelques cas de platonisme grammatical du VII^e^ au XII^e^ siècle », in Gallais Pierre et Riou Yves-Jean (éd.), *Mélanges René Crozet*, I, Poitiers, Société d'Études médiévales, p. 93-99.

JOLIVET Jean (1969a), *Histoire de la philosophie*, éd. B. Parrain, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pleïade).

JOLIVET Jean (1969b), « La Philosophie médiévale en occident », in *Histoire de la Philosophie* I, B. Parain (ed.), Paris, Gallimard, p. 1198-1563.

JOLIVET Jean (1992), « Trois variations médiévales sur l'universel et l'individu : Roscelin, Abélard et Gilbert de la Porrée », *Revue de métaphysique et de morale*, 1, p. 111-55.

JOLIVET Jean (1994), *Abélard ou la philosophie dans le langage*, Fribourg / Paris, Cerf (Vestigia 14).

JOLIVET Jean (1997), *La théologie d'Abélard*, Paris, Cerf.

JOLIVET Jean (1999), « Note sur le "non-réalisme" d'Abélard », in Gill Harjeet Singh, Manetti Giovanni (ed.), *Sign and signification*, vol.1, New Delhi, p. 7-15 [repris dans Jolivet Jean (2006), *Perspectives médiévales et arabes*, Paris, Vrin (Études de philosophie médiévale)].

JOLIVET Jean (2000[2], 1969), *Arts du langage et théologie chez Abélard*, Paris, Vrin (Études de philosophie médiévale).

KEATS-ROHAN K. S. B. (1987), « The Chronology of John of Salisbury's Studies in France : a Reading of *Metalogicon* II, 10 », *Studi Medievali*, 28/3, p. 193-203.

KEIL Heinrich [éd.] (1855-1880), *Grammatici Latini*, Leipzig, Teubner.

KENNEY James Francis (1966*), *The sources for the early history of Ireland: ecclesiastical : an Introduction and Guide*, Dublin [éd. avec addenda de L. Bieler (1966) ; réimpr. 1993].

KÉRY Lotte (1999), *Canonical Collections of the Early Middle Ages (ca 400-1140)*, Washington, Catholic university of America press.

KING Peter (1982), *Peter Abailard and the Problem of Universals*, PhD dissertation, Princeton University, 2 vol.

KING Peter (1992), « Duns Scotus on the Common Nature and the Individual Differentia », *Philosophical Topics*, 20, p. 51-76.

KING Peter (2004), « Metaphysics », in Brower Jeffrey et Guilfoy Kevin (éd.), *Cambridge companion to Abelard*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 65-125.

KING Peter (2008), « Peter Abelard », Zalta Edward N. (ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Fall Edition. [En ligne] : http://plato.stanford.edu/archives/fall2008/entries/william-champeaux/.

KLINCK Roswitha (1970), *Die lateinische Etymologie des Mittelalters*, München (Medium Aevum - Philologische Studien 17).

KLUGE Eike-Henner W. (1976), « Roscelin and the Medieval Problem of Universals», *Journal of the History of Philosophy*, 14/4, p. 405-414.

KNEEPKENS Corneille Henri (1978), « Master Guido and His View on Government : On Twelfth Century Linguistic Thought », *Vivarium*, 16, p. 108-141.

KNEEPKENS Corneille Henri (1987a), *Het Iudicium Constructionis. Het Leerstuk van de Constructio in de 2de Helft van de 12de Eeuw*. Deel I. *Een Verkennende en Inleidende Studie* ; Deel II. *Uitgave van Robertus van Parijs, « Summa Breve sit »* ; Deel III. *Uitgave van Robert Blund, « Summa in Arte Grammatica »* ; Deel IV. *Werkuitgave van Petrus Hispanus (non-papa), « Summa Absoluta cuiuslibet »*, Nijmegen, Ingenium Publishers.

KNEEPKENS Corneille Henri (1987b), « “Supositio” and “Suponere” in Twelfth Century Grammar », in Jolivet Jean et Libera Alain de (ed.), *Gilbert de Poitiers et ses contemporains : aux origines de la* logica modernorum*. Actes du septième symposium européen d'histoire de la logique et de la sémantique médiévales, Poitiers 17-22 juin 1985*, Napoli, Bibliopolis (History of Logic 5), p. 325-51.

KNEEPKENS Corneille Henri (1992), « Nominalism and Grammatical Theory in the Late Eleventh and Early Twelfth Centuries. An explorative Study », *Vivarium,* 30/1, p. 34-50.

KNEEPKENS Corneille Henri (1993), « Orléans 266 and the Sophismata Collection: Master Joscelin of Soissons and the Infinite Words in the Early Twelfth Century », in Read Steven (ed.), *Sophisms in Medieval Logic and Grammar*. *Acts of the Ninth European Symposium for Medieval Logic and Semantics, held at St Andrew, june 1990*, Dordrecht, Kluwer (Nijhoff international philosophy series 48), p. 64-85.

KNEEPKENS Corneille Henri (1994), « From Eternal to Perpetual Truths : A Note on the Mediaeval History of Aristotle, De interpretatione, ch. 1, 16a18 », *Vivarium*, 32/2, p. 161-185.

KNEEPKENS Corneille Henri (1995a), « Please, don't call me Peter : I am an enuntiabile, not a thing. A note on the enuntiabile and the proper noun », in Marmo Costantino (ed.), *Vestigia, imagines, verba. Semiotics and Logic in Medieval Theological Texts (XIIth-XIVth Century)*, Turnhout, Brepols (Semiotic and cognitive studies 4), p. 83-98.

KNEEPKENS Corneille Henri (1995b), « The Priscianic Tradition », in Ebbesen Sten (ed.), *Sprachtheories in Spätantike und Mittelalter*, Tübingen, G. Narr, p. 239-264.

KNEEPKENS Corneille Henri (2000), « Grammar and Semantics in the Twelfth Century : Petrus Helias and Gilbert de la Porrée on the Substantive Verb », in Kardaun Maria, Spruyt Joke (ed.), *The Winged Chariot. Collected Essays on Plato and Platonism in Honour of L. M. de Rijk*, Leiden, Brill (Brill's Studies in Intellectual History 100), p. 237-275.

KNEEPKENS Corneille Henri (2003a), « Aristotle's Transposition and the Twelfth-Century Commentaries : On *De Interpretatione*, ch. 10, 20b1-12 », in Braakhuis Henricus Antonius Giovanni, Kneepkens Corneille Henri (ed.), *Aristotle's Peri Hermeneias in the Latin Middle Ages*, Groningen, Ingenium Publishers, p. 363-411.

KNEEPKENS Corneille Henri (2003b), « Clarembald of Arras and the “Notionistae” », in Biard Joël et Rosier-Catach Irène (éd.), *La tradition médiévale des Catégories (XII^e^-XV^e^ siècles). Actes du XIII^e^ Symposium européen de logique et sémantique médiévales*, *Avignon, 6-10 juin 2000*, Louvain-la-Neuve-Paris, Peeters, p. 105-126.

KRAUSE Wilhelm (1956), « Das Fragment einer Griechischen Grammatik des Cod. Vindo. 114 und das Griech-Lat. Glossar der St. Pauler Handschrift XXV D/65 [gemeint St. Paul 86b/I] », *Jahrbuch der Österreich. Byzantinischen Gesellschaft*, 5, p. 7-25.

KUTTNER Stephan (1976), « Gerland of Besançon and the Manuscripts of his “Candela” : a bibliographical note », in *Paradosis. Studies in Memory of Edwin A. Quain*, New York, Fordham University Press, p. 71-84.

LALLOT Jean (1997), *Apollonius Dyscole. De la construction* 1, Paris, Vrin (Histoire des doctrines de l'antiquité classique).

LAMBERT Pierre-Yves (1995[2]), *La langue gauloise*, Paris, Errance.

LAMBERT Pierre-Yves (2003), « Les *differentiae* dans la littérature irlandaise ancienne », in Lardet Pierre (éd.), *La tradition vive. Mélanges d'histoire des textes en l'honneur de Louis Holtz*, Turnhout, Brepols (Bibliologia 20), p. 107-118.

LAMBOT Cyrille D. (1945), *Œuvres théologiques et grammaticales de Godescalc d'Orbais*, Louvain, Spicilegium sacrum Lovaniense (Études et documents 20).

LANDGRAF Arthur (1942), « Die Zuweisung eines Psalmenkommentars an Anselm von Laon », *Biblica*, 23, p. 170-74.

LANDGRAF Arthur (1973), *Introduction à l'histoire de la littérature théologique de la scolastique naissante*, Montréal / Paris, Publications de l'Institut d'études médiévales, Vrin.

LARDET Pierre (éd.) (2003), *La tradition vive. Mélanges d'histoire des textes en l'honneur de Louis Holtz*, Turnhout, Brepols (Bibliologia 20).

LAUWERS Michel (2004), « De l'Église primitive aux lieux de culte. Autorités, lectures et usages du passé de l'Église dans l'occident médiéval (IX[e]-XIII[e] siècle) », in Sansterre Jean-Marie (ed.), *L'autorité du passé dans les sociétés médiévales*, Roma, École française de Rome, p. 297-323.

LAUWERS Michel (2005), *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier.

LAW Vivien (1982), *The Insular Latin Grammarians*, Woodbridge, Boydell Press.

LAW Vivien (1992), « Carolingian Grammarians and Theoretical Innovation », in Ahlquist ou Ahlqvist Anders et al. (ed.), *Diversions of Galway : Papers from the Fifth International Conference on the History of Linguistics, Galway, Ireland 1-6 September 1990*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins (Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science, ser. 3, 68), p. 27-38.

LAW Vivien (1994), « The Study of Grammar », in McKitterick Rosamund (ed.), *Carolingian Culture : Emulation and Innovation*, Cambridge, University Press, p. 88-110.

LAW Vivien (1997), *Grammar and Grammarians in the Early Middle Ages*, London, New York, Longman.

LAW Vivien (2003), *The History of Linguistics in Europe. From Plato to 1600*, Cambridge, Cambridge University Press.

LEFÈVRE Yves (éd.) (1981), *La lexicographie du latin médiéval et ses raports avec les recherches actuelles sur la civilisation du Moyen Âge, Paris 18-21 octobre 1978*, Paris, CNRS Éditions (Colloques internationaux du Centre national de la Recherche Scientifique 589).

LEO Pietro de (1974), « Ricerche sul *Liber ad Gebehardum* di Manegoldo di Lautenbach », *Rivista di storia e letteratura religiosa*, 10, p. 112-153.

LEONARDI Claudio (éd.) (1989), *Giovanni Scoto nel suo tempo. L'organizzazione del sapere in età Carolingia*, *Academia Tuderina, Atti del XXIV Convegno storico internazionale*, Spoleto, Centro italiano di studi sull'alto medioevo.

LEOTTA Rosario (1998), *Marbodo di Rennes. De ornamentis verborum. Liber decem capitulorum. Retorica, mitologia e moralità di un vescovo poeta (secc. XI-XII)*, SISMAL.

LESNE Émile (1940), *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. 5. *Les écoles de la fin du VIIIe siècle à la fin du XIIe siècle*, Lille, Facultés catholiques.

LIBERA Alain de (1996), *La Querelle des universaux. De Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Seuil.

LIBERA Alain de (1999), *L'Art des généralités. Théories de l'abstraction*, Paris, Aubier.

LIBERA Alain de (2002), « Des accidents aux tropes. Pierre Abélard », *Revue de métaphysique et de morale*, 3/36, p. 479-500.

LIBERA Alain de (2003), *Raison et foi. Archéologie d'une crise d'Albert le Grand à Jean-Paul II*, Paris, Seuil.

LIBERA Alain de (2005), « L'onto-théo-logique de Boèce : doctrine des catégories et théorie de la prédication dans le *De trinitate* », in Bruun Otto, Corti Lorenzo (éd.), *Les Catégories et leur histoire*, Paris, Vrin, p. 175-222.

LINDSAY Wallace Martin (1910), *Early Irish Minuscule Script*, Oxford, J. Parker and co.

LINSKY Leonard (ed.) (1952), *Semantics and the Philosophy of Language*, Chicago, University of Illinois Press.

LLOYD Anthony Charles (1955a), « Neoplatonic Logic and Aristotelian Logic I », *Phronesis : A Journal for Ancient Philosophy*, 1/1, p. 58-72.

LLOYD Anthony Charles (1955b), « Neoplatonic Logic and Aristotelian Logic II », *Phronesis : A Journal for Ancient Philosophy*, 1/2, p. 146-159.

LLOYD Anthony Charles (1998), *The Anatomy of Neoplatonism*, Oxford, Oxford University Press.

LOCATELLI René, FIÉTIER Roland (1977), « Les archidiacres dans le diocèse de Besançon (fin XIe-fin XIIIe siècle) », *Mémoires de la Société pour l'Histoire du Droit et des Institutions des Anciens Pays Bourguignons, Comtois et Romands*, 34, p. 51–75.

LOHRMANN Dietrich (1989), *Papsturkunden in Frankreich. Neue Folge. 8, Diözese Paris. 1. Urkunden und Briefsammlungen der Abteien Sainte-Geneviève und Saint-Victor*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

LOMBARD-JOURDAN Anne (1972), « *Opidum* et banlieue. Sur l'origine et les dimensions du territoire urbain », *Annales ESC*, 27, p. 373-395.

LONG Anthony A., SEDLEY David (1987), *The Hellenistic Philosophers* 1-2. Cambridge, Cambridge University Press.

LORENZETTI Eleonora (2002-2003), *Il testo delle Categorie nell'Occidente latino tra il IV e il XII secolo e l'utilizzazione delle strutture categoriali nelle opere teologiche di Abelardo*, Roma (La Sapienza) [thèse non publiée].

LOTTIN Odon (1959), *Psychologie et Morale aux XIIe et XIIIe siècles*. 5. *Problèmes d'histoire littéraire. L'école d'Anselme de Laon et de Guillaume de Champeaux*, Gembloux, Duculot.

LUBAC Henri de (1952), « À propos de la formule *diversi, sed non adversi* », in *Mélanges Jules Lebreton*, Paris, dans la revue *Recherches en Sciences Religieuses*, t. 2, p. 27-40.

LUBAC Henri de (1959), *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*, t. 1, Paris, Aubier.

LUCHAIRE Achille (1890), *Louis VI le Gros, annales de sa vie et de son règne (1081-1137)*, avec une introduction historique, Paris, A. Picard [reprint 1979].

LUHTALA Anneli (1993), « Syntax and Dialectic in Carolingian Commentaries on Priscian's *Institutiones Grammaticae* », *Historiographia Linguistica*, 20/1, p. 157-91.

LUHTALA Anneli (1995), « On the Carolingian Grammarian's Self-Image », in Jankowsky Kurt (ed.), *History of Linguistics 1993. Papers from the Vith International Conference on the History of the Language Sciences. Georgetown University, Washington 9-14 August 1993*, Amsterdam, Benjamins (Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science : series 3 ; Studies in the History of the Language Sciences 78), p. 115-126.

LUHTALA Anneli (1996a), « "Priscian's Definitions are Obscure" : Carolingian Commentators on the *Institutiones grammaticae* », in Hüllen Werner, Vivien Law (ed.), *Linguists and Their Diversions. A Festschrift for R. H. Robins on his 75th Birthday*, Münster, Nodus Publikationen (The Henry Sweet Society studies in the history of linguistics 3), p. 53-78.

LUHTALA Anneli (1996b), « Grammar and Dialectic: A Topical Issue in the Ninth Century », in Van Riel Gerd, Steel Carlos G., Mc Evoy James (ed.), *Iohannes Scottus Eriugena. The Bible and Hermeneutics : proceedings of the Ninth International Colloquium of the Society for the Promotion of Eriugenian Studies*, Leuven and Louvain-La-Neuve, June 7-10, 1995, Leuven, Leuven University Press (Ancient and medieval philosophy. Series 1 ; 20), p. 279-302.

LUHTALA Anneli (2000a), « Early Medieval Commentary on Priscian's *Institutiones grammaticae* », *CIMAGL*, 71, p. 115-188.

LUHTALA Anneli (2000b), « Glosses Based on Eriugena's Priscian Commentary », *Miscellanea Bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, VII (12), *Studi e testi* 396, p. 199-213.

LUHTALA Anneli (2002), « Time and the Substantival Verb in Eriugena », in McEvoy James, Michael Dunne (ed.), *History and Eschatalogy in John Scottus Eriugena and his Time*, Leuven, Leuven University Press (Ancient and Medieval Philosophy, Series 1 ; 30), p. 77-90.

LUHTALA Anneli (2003), « A Priscian Commentary Attributed to Eriugena », in Auroux Sylvain (ed.), *History of linguistics. Proceedings of the VIIth ou VIIIth ? International Conference on the History of Language Sciences*, *Fontenay / Saint-Cloud, 14-19 September 1999*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins (Studies in the History of the Language Sciences 99), p. 19-30.

LUHTALA Anneli (2005), *Grammar and Philosophy in Late Antiquity*, Amsterdam / Philadephia, Benjamins (Studies in the History of the Language Sciences 107).

LUHTALA Anneli, DUTTON Paul Edward (1994), « Eriugena in Priscianum », *Medieval Studies*, 56, p. 153-163.

LUSCOMBE David E. (1969), *The School of Peter Abelard*, Cambridge, Cambridge University Press (Cambridge Studies in Medieval Life and Thought, New Series 14).

MAAS Pauline H. J. T. (1995), *The* Liber sententiarum magistri A. *Its place admidst the sentences collections of the first half of the 12th century*, Nijmegen, Centrum Middeleeuwse Studies.

MAIERÙ Alfonso (1994), « The Philosophy of Language », in Lepschy Giulio (ed.), *History of Linguistics*. T. II. *Classical and Medieval Linguistics*, London / New York, Longman, p. 272-324.

MAINOLDI Ernesto Sergio (2003), *Iohannes Scotus Eriugena. De praedestinatione liber : dialettica e teologia all'apogeo della rinascenza carolingia*, Firenze, Edizioni del Galluzzo, 2003 (Per Verba 18).

MAINOLDI Ernesto Sergio (2004), « Le fonti del *De praedestinatione liber* di Giovanni Scoto Eriugena », *Studi Medievali*, 45, p. 651-697.

MAIOLI Bruno (1974), *Gli universali. Storia antologica del problema da Socrate al XII secolo*, Roma, Bulzoni.

MAIOLI Bruno (1978), *Teoria dell'essere e del esistente e classificazione delle scienze in M. S. Boezio*, Roma, Bulzoni.

MAÎTRE Claire (dir.) (2004), *Catalogue des manuscrits d'Autun. Bibliothèque municipale et Société Éduenne*, Turnhout, Brepols (Transmission des textes).

MANDONNET Pierre (1897), « Jean Scot Érigène et Jean le Sourd », *Revue thomiste*, 5, p. 383-394.

MANDROT Bernard de, SAMARAN Charles (1916), *Dépêches des ambassadeurs milanais en France sous Louis XI et François Sforza*, Paris, Renouard-Laurens, I.

MARCHEGAY Paul (1879), « Chartes et autres titres du monastère de Saint-Florent près Saumur concernant l'Île-de-France de 1070 à 1220 environ », *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, 5, p. 132–157.

MARENBON John (1980), « John Scottus and the 'Categoriae Decem' », in Beierwaltes Werner (ed.), *Eriugena. Studien zu seinen Quellen*. *Vorträge des III. Internationalen Eriugena-Colloquiums Freiburg im Breisgau, 27.-30. August 1979*, Heidelberg, Carl Winter, p. 117-134.

MARENBON John (1981 [2006^2]), *From the Circle of Alcuin to the School of Auxerre: Logic, Theology and Philosophy in the Early Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press.

MARENBON John (1992), « Vocalism, nominalism and the commentaries on the Categories from the earlier twelfth century », *Vivarium*, 30/1, p. 51-61 [repris dans Marenbon (2000) : XIII].

MARENBON John (1993a), « Medieval Latin Commentaries and Glosses on Aristotelian Logical Texts, Before c. 1150 A.D. », in Burnett Charles (ed.), *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts : the Syriac, Arabic and Medieval*

Latin Traditions, London, Warburg Institute, p. 77-140 [repris et complété dans Marenbon (2000) : II].

MARENBON John (1993b), *Early Medieval Philosophy (480-1150)*, London / New York.

MARENBON John (1994), « Carolingian Thought », in McKitterick Rosamund (ed.), *Carolingian Culture : Emulation and Innovation*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 171-192 [repris dans Marenbon (2000) : III].

MARENBON John (1996), « Anselm and the Early Medieval Aristotle », in Marenbon John (ed.), *Aristotle in Britain during the Middle Ages*, Turnhout, Brepols, p. 1-19 [repris dans Marenbon (2000) : VIII].

MARENBON John (1997a), *The Philosophy of Peter Abelard*, Cambridge, Cambridge University Press.

MARENBON John (1997b), « The Platonisms of Peter Abelard », in Benakis Linos G. (ed.), *Néoplatonisme et philosophie médiévale*, Turnhout, Brepols (Rencontres de Philosophie Médiévale 6), p.109-129 [repris dans Marenbon (2000) : XII].

MARENBON John (1997c), « Glosses and Commentaries on the *Categories* and the *De interpretatione* before Abelard », in Fried Johannes (ed.), *Dialektik und Rhetorik im früheren und hohen Mittelalter*, Munich, Oldenbourg (Schriften des Historischen Kollegs Kolloquien 27), p. 21-49 [repris dans Marenbon (2000) : IX].

MARENBON John (1998), « The twelfth century », in Marenbon John (ed.), *Medieval Philosophy*, London / New York, Routledge (Routledge History of Philosophy, III), p. 150-187.

MARENBON John (1999), « Abélard, la prédication et le verbe "être" », in Biard Joël (ed.), *Langage, sciences, philosophie au XII^e siècle*, Paris, Vrin, p. 199-215.

MARENBON John (2000), *Aristotelian Logic, Platonism and the Context of Early Medieval Philosophy in the West*, Ashgate, Variorum.

MARENBON, John (2003a), *Boethius*, New York, Oxford University Press.

MARENBON, John (2003b), « Abelard », « Gilbert of Poitiers », « Alan of Lille », « William of Champeaux », in Gracia J., Noone T. (ed.), *A Companion to Philosophy in the Middle Ages*, Oxford and Malden, Ma., Blackwell, p. 483-493, 35-36, 88-89, 690-691.

MARENBON John (2004), « Life, milieu and intellectual context », in Brower Jeffrey E., Guilfoy Kevin (ed.), *The Cambridge Companion to Abelard*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 13-44.

MARENBON John (2005a), « Les Catégories au début du Moyen Âge », in Bruun Otto, Corti Lorenzo (éd.), *Les Catégories et leur histoire*, Paris, Vrin, p. 223-243 (Bibliothèque d'histoire de la philosophie).

MARENBON John (2005b), *Le temps, l'éternité et la prescience de Boèce à Thomas d'Aquin*, Paris, Vrin (Conférences Pierre Abélard).

MARENBON John (2007), *Medieval Philosophy : An Historical and Philosophical Introduction*, London, Routledge.

MARENBON John (2008a), « The Latin Tradition of Logic to 1100 », in Gabbay Dov, Wood John (ed.), *Mediaeval and Renaissance Logic.* Vol. 2 : *Handbook of History of Logic*, Amsterdam, North-Holland, p. 1-63.

MARENBON John (2008b), « Logic at the turn of the Twelfth Century », in Gabbay Dov et Wood John (ed.), *Mediaeval and Renaissance Logic.* Vol. 2 : *Handbook of History of Logic*, Amsterdam, North-Holland, p. 65-81.

MARENBON John (à paraître), « La logique en occident latin (c.780-c. 1150) : le programme des études et ses enjeux », in Brumberg Julie (éd.), *L'Organon dans la translatio studiorum à l'époque d'Albert le Grand, ordres des traités, divisions de la logique et transmissions textuelles*.

MARIANI Paolo (1999), « Liber e contesto : codici miscellanei a confronto », in Barone Giulia, Dalarun Jacques (ed.), *Angèle de Foligno. Le dossier*, Roma, École française de Rome, 1999 (Collection de l'École française de Rome 255), p. 71-144.

MARKOWSKI Mieczyslaw (1981), « Sprache und Logik im Mittelalter », *Sprache und Erkenntnis im Mittelalter* 1, Berlin, New York, de Gruyter, p. 36-50.

MARTÈNE Edmond, URSIN Durand (1968), *Thesaurus novus anecdotorum*, I repr. Farnborough, Gregg.

MARTIN Christopher J. (1987), « Embarrassing Arguments and Surprising Conclusions in the Development of Theories of the Conditional in the Twelfth Century », in Jolivet Jean, Libera Alain de (ed.), *Gilbert de Poitiers et ses contemporains : aux origines de la* logica modernorum*. Actes du septième symposium européen d'histoire de la logique et de la sémantique médiévales, Poitiers 17-22 juin 1985*, Napoli, Bibliopolis (History of Logic 5), p. 377-400.

MARTIN Christopher J. (1991), « The Logic of Negation in Boethius », *Phronesis*, 36, p. 277-304.

MARTIN Christopher J. (2004), « Logic », in Brower Jeffrey, Guilfoy Kevin (ed.), *The Cambridge Companion to Abelard*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 158-199.

MARTIN Christopher J. (2007), « Denying Conditionals: Abaelard and the Failure of Boethius's Account », *Vivarium*, 45, p. 153-68.

MARTIN Christopher J. (2009a), « The Logical Textbooks and their Influence », in Marenbon J. (ed.), *The Cambridge Companion to Boethius*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 56-84.

MARTIN Christopher J. (2009b), « The Development of Abaelard's Theory of Topical Inference », in Biard Joel, Mariani Zini Fosca (ed.), *Le Syllogisme topique de l'Antiquité à l'Âge classique*, Turnhout, 2009, pages.

MARTIN Christopher J. (2010), « "They had added not a single tiny proposition" : the reception of the *Prior Analytics* in the first half of the twelfth century », in Cameron M. et J. Marenbon J. (ed.), *Aristotelian Logic East and West, 500-1500 : « On Interpretation » and « Prior Analytics » in two traditions* (*Vivarium* 48/1-2), p. 159-192.

MARTIN Christopher J. (à paraître), « Utrum : Garland, Sophisms, and the Nature of Vocalism ».

MATHON Gérard (1969), « Les formes et la signification de la pédagogie des arts libéraux au milieu du IXe siècle : l'enseignement palatin de Jean Scot Érigene », in *Arts libéraux et philosophie au Moyen Âge. Actes du Quatrième Congrès international de Philosophie Médiévale*, Paris, Vrin / Montréal, Institut d'Études médiévales, p. 47-64.

MAZZANTI Giuseppe (1999), « Anselmo di Laon, Gilberto l'Universale e la « Glossa Ordinaria » alla Bibbia », *Bullettino dell'istituto storico italiano per il medio evo*, 102, p. 1-19.

MCLELLAND Nicola et LINN Andrew (éd.) (2004), *Flores Grammaticae: Essays in memory of Vivien Law*, Münster, Nodus Publikationen.

MEINERT Hermann (éd.) (1932-1933), *Papsturkunden in Frankreich. Neue Folge*. 1. *Champagne und Lothringen*, Berlin, Weidmann.

MEISER Karl (1886), « Über einen Commentar zu den Metamorphosen des Ovid », in *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Classe der k. b. Akademie der Wissenschaften zu München, Jahrgang 1885*, München, Straub, p. 47-89.

MERLET René (1906), *Cartulaire de Saint-Jean-en-Vallée de Chartres*, Chartres, Archives d'Eure-et-Loir.

MEWS Constant J. (1985), « On dating the works of Peter Abelard », *AHDLMA*, 52, p. 73-134 [reprint in MEWS (2001): VII].

MEWS Constant J. (1987), « Aspects of the Evolution of Peter Abelard's Thought on Signification and Predication », in Jolivet Jean et Libera Alain de (éd.), *Gilbert de Poitiers et ses contemporains : aux origines de la* logica modernorum*. Actes du septième symposium européen d'histoire de la logique et de la sémantique médiévales, Poitiers 17-22 juin 1985*, Napoli, Bibliopolis (History of Logic 5), p. 15-41 [reprint in MEWS (2001): VIII].

MEWS Constant J. (1988), « In Search of a Name and its Significance : A twelfth-century anecdote about Thierry and Peter Abaelard », *Traditio*, 44, p. 171-200 [reprint in MEWS (2002a) : IV].

MEWS Constant J. (1990), « Orality, Literacy and Authority in the Twelfth-Century Schools », *Exemplaria*, 2, p. 475-500 [reprint in MEWS (2002a) : I].

MEWS Constant J. (1991), « St Anselm and Roscelin : Some New Texts and their Implications. 1. The *De incarnatione verbi* and the *Disputatio inter Christianum et Gentilem* », *AHDLMA*, 58, p. 55-98 [reprint in MEWS (2002a) : VI].

MEWS Constant J. (1992), « Nominalism and Theology before Abaelard : New Light on Roscelin of Compiègne », *Vivarium* [reprint in MEWS (2002a) : VII].

MEWS Constant J. (1994), « Philosophy and Theology 1100-1150 : The Search for Harmony» in Gasparri Françoise (éd.), *Le XIIe siècle : mutations et renouveau en France dans la première moitié du XIIe siècle*, Paris, Le Léopard d'Or, p. 159-203 [reprint in MEWS (2002a) : II].

MEWS Constant J. (1995), *Peter Abelard* (*Authors of the Middle Ages 5*), Aldershot, Variorum.

MEWS Constant J. (1997), « The Trinitarian Doctrine of Roscelin of Compiègne and its Influence : Twelfth-Century Nominalism and Theology Re-considered », in Jolivet

Jean et Libera Alain de (éd.), *Mélanges offerts à Jean Jolivet*, Paris, Vrin, p. 347-364 [reprint in MEWS (2002a): IX].

MEWS Constant J. (1998), « St Anselm and Roscelin of Compiègne : Some New Texts and their Implications. II. A Vocalist Essay on the Trinity and Intellectual Debate c. 1080-1120 », *AHDLMA*, 65, p. 39-90 [reprint in MEWS (2002a): X].

MEWS Constant J. (1999), *The Lost Love Letters of Heloise and Abelard. Perceptions of Dialogue in Twelfth-Century France*, New York, Palgrave.

MEWS Constant J. (2001), *Abelard and his Legacy*, Variorum Reprints, London, Ashgate.

MEWS Constant J. (2002a), *Reason and Belief in the Age of Roscelin and Abelard*, Variorum Reprints, London, Ashgate.

MEWS Constant J. (2002b), « Bruno of Rheims and Roscelin of Compiègne on the Psalms », in Herren Michael W., McDonough, Christopher James et Arthur, Ross G. (ed.), *Latin Culture in the Eleventh Century. Proceedings of the Third International Conference on Medieval Studies, Cambridge, September 9-12 1998*, Turnhout, Brepols (Publications of The Journal of Medieval Latin 5), 2, p. 129-152.

MEWS Constant J. (2003a), « Peter Abelard on dialectic, rhetoric, and the principles of argument », in MEWS Constant J., NEDERMAN Cary J. et THOMSON Rodney M. (ed.), *Rhetoric and Renewal in the Latin West 1100-1540. Essays in honor of John O. Ward*, Turnhout, Brepols (Disputatio 2), p. 37-53.

MEWS Constant J. (2003b), « The role of Metaphor in the thought of Peter Abelard and his critics » (paper delivered at the 2003 ANZAMEMS Conference in Melbourne, February, 2003).

MEWS Constant J. (2004a), *Abelard and Heloise*, Oxford, Oxford University Press (Great Medieval Thinkers).

MEWS Constant J. (2004b), « Logic, Rhetoric and the Topics in the Middle Ages, Peter Abelard and Aristotelian tradition », in Heinze Helmut et al. (ed.), *Dialektik des Verstehens. Studien zur interkulturellen Literatur-, Sprach- und Geistesgeschichte, Festschrift für Walter Veit*, Frankfort, Peter Lang, p. 25-35.

MEWS Constant J. (2005a), « *Logica* in the Service of Philosophy : William of Champeaux and his Influence », in Berndt Rainer (ed.), *Schrift, Schreiber, Schenker. Studien zur Abtei Sankt Viktor zu Paris und zu den Viktorinern*, Berlin, Akademie Verlag (Corpus Victorinum. Instrumenta 1), p. 77-117.

MEWS Constant J. (2005b), « William of Champeaux and his Influence on the Study of Language and Theology in the Twelfth Century », in *Schrift, Schreiber und Schenker. Gesammelte Studien zur Abtei Sankt-Viktor und den Viktorinern* 1, Berlin, Rainer Berndt éd Akademie Verlag, p. 77-117.

MEWS Constant J. (2006), « St. Anselm and the Development of Philosophical Theology in Twelfth-Century Paris », in Gasper Giles, Kohlenberger Helmut Karl (ed.), *Anselm and Abelard. Investigations and Juxtapositions*, Toronto, PIMS (Papers in Mediaeval Studies 19), p. 196-222.

MEWS Constant J. (2007), « Cicero and the boundaries of friendship in the twelfth century », *Viator*, 38/2, p. 369-384.

MEWS Constant J. (2009), « William of Champeaux, Abelard, and Hugh of Saint-Victor : Platonism, Theology, and Scripture in Early Twelfth-Century France », in Rainer Berndt (ed.), *Bibel und Exegese in Sankt Viktor zu Paris. Form und Funktion eines Grundtextes in europäischem Rahmen*, Münster, Aschendorff (Corpus Victorinum. Instrumenta 2), p. 118-152.

MEWS Constant J. (forthcoming), « Remembering William of Champeaux : scholasticism and reform in France and northern England in the twelfth century ».

MEWS Constant J., NEDERMAN Cary J., THOMSON Rodney M. (éd.) (2003). *Rhetoric and Renewal in the Latin West 1100-1540. Essays in honor of John O. Ward*, Turnhout, Brepols (Disputatio 2).

MICHAUD Eugène (1867), *Guillaume de Champeaux et les écoles de Paris*, Paris, Didier.

MIETHKE Jürgen (1972), « Zur Herkunft Hugos von St. Viktor », *Archiv für Kulturgeschichte*, 54, p. 241-261.

MILIS Ludo (1979), « Ermites et chanoines réguliers au XIIe siècle », *Cahiers de civilisation médiévale*, 21, p. 39-80.

MILLER Emmanuel (1880), « Glossaire grec-latin de la bibliothèque de Laon », dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, 29/2, p. 1-230 [*Graeca Presciani* p. 118-175].

MINIO-PALUELLO Lorenzo (1958), *Twelfth Century Logic: Texts and Studies*, vol. 2, *Abaelardiana Inedita*, 1, *Super Periermenias XII-XIV*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura.

MIRAMON Charles de (2006), « Spiritualia et Temporalia – Naissance d'un couple », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Kanonistische Abteilung*, 123/92, p. 224-287.

MIRAMON Charles de (2009), « Guillaume de Champeaux et la règle de droit des personnes. Droit et communautés urbaines dans la France du Nord au tournant du XIe et du XIIe siècles », in Condorellei Orazio, Roumy Franck, Schmoeckle Matthias (ed.), *Der Einfluss des kanonischen Rechts auf die europäische Rechtskultur. Bd. A : Zivil- und Zivilprozessrecht*, Wien, Böhlau, p. 33-65.

MISONNE Daniel (1986), « Gosvin d'Anchin », *DHGE*, 21, col. 845-847.

MOLINIER Auguste éd. (1902), *Obituaires de la province de Sens*, Paris, Imprimerie nationale.

MONFRIN Jacques (éd.) (1959), *Abélard, Historia calamitatum*, Paris, Vrin.

MOORE Robert Ian (2000), *The First European Revolution c. 970-1215*, Oxford, Blackwell.

MOOS Peter von (1965), *Hildebert von Lavardin (1056-1133)*, Stuttgart, A. Hiersemann.

MORARD Martin (2003), « Le commentaire des Psaumes et les écrits attribués à saint Bruno le Chartreux : codicologie et problèmes d'authenticité », in Girard Alain, Le Blévec Daniel, Naber Nathalie (éd.), *Saint Bruno et sa postérité*

spirituelle. Actes du colloque international des 8 et 9 octobre 2001 à l'Institut Catholique de Paris, Salzburg, Institut für Anglistik und Amerikanistik, Universität Salzburg (Analecta Cartusiana 189), p. 21-39.

MORELLE Laurent (1991), « Un "grégorien" au miroir de ses chartes : Geoffroy, évêque d'Amiens (1104-1115) », in Parisse Michel (éd.), *À propos des actes d'évêques. Hommage à Lucie Fossier*, Nancy, Presses universitaires, p. 177-218.

MOUSSY Claude (éd.) (1994), *Les problèmes de la synonymie en latin. Actes du colloque organisé par le Centre Alfred Ernout*, Paris IV, 3-4 juin 1992, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne.

MUNK OLSEN Birger (1987), « Ovide au Moyen Âge », in Cavallo Guillelmo (ed.), *Le strade del testo*, Bari, Adriatica Editrice, p. 67-96.

MUNK OLSEN Birger (1991), *I classici nel canone scolastico altomedievale*, Spoleto, Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo.

MUNK OLSEN Birger (1994), *L'atteggiamento medievale di fronte alla cultura classica*, Roma, Unione internazionale degli istituti di archeologia storia et storia dell'arte in Roma.

MÜNSTER-SWENDSEN Mia (2006), « The Model of Scholastic Mastery in Northern Europe c. 970-1200 », in Vaughn Sally N., Rubenstein Jay (ed.), *Teaching and Learning in Northern Europe, 1000-1200*, Turnhout, Brepols, p. 307-342.

MUZERELLE Denis (2003), « Martin d'Irlande et ses acolytes : genèse codicologique du Pseudo-Cyrille de Laon (ms. 444) », in Spilling Herrad (éd.), *La collaboration dans la production de l'écrit médiéval. Actes du XIII^e colloque international de paléographie latine, Weingarten, 22-25 septembre 2000*, Paris, École des chartes (Matériaux pour l'histoire 4), p. 325-346.

NAGL Alfred (1890), « Der arithmetische Traktat der Radulph von Laon », *Abhandlungen zur Geschichte der Mathematik*, 5, p. 87-133.

NEEL Carol Leigh (1995), « Philip of Harvengt's *Vita Augustini* : the medieval premonstratensians and the patristic model », *Analecta Praemonstratensia*, 17, p. 300-311.

NORTIER Geneviève (1966), *Les Bibliothèques médiévales des abbayes bénédictines de Normandie*, impr. Caron et Cie [Paris : P. Lethielleux].

O'DONNELL J. Reginald (1976), « Alcuin's Priscian », in O'Meara John J., Naumann, Bernd (ed.), *Latin Script and Letters A.D. 400-900. Festschrift Presented to Ludwig Bieler on the Occasion of his 70th Birthday*, Leiden, Brill (Foreign Language Studies), p. 222-235.

O'MEARA John (1987), « Eriugena's Immediate Influence », in Beierwaltes Werner (ed.), *Eriugena redivivus. Zur Wirkungsgeschichte seines Denkens im Mittelalter und im Übergang zur Neuzeit. Vorträge des V. Internationalen Eriugena-Colloquiums, Werner-Reimers-Stiftung, Bad Homburg, 26-30 August 1985*, Heidelberg, Carl Winter, p. 13-25.

OTT John S. (2006), « Educating the Bishop : Models of Episcopal Authority and Conduct in the Hagiography of early Twelfth-Century Soissons », in Vaugh

Sally N., Rubenstein Jay (ed.), *Teaching and Learning in Northern Europe, 1000-1200*, Turnhout, Brepols (Studies in the early Middle Ages 8), p. 217-253.

OTT Ludwig (1937), *Untersuchungen zur theologischen Briefliteratur der Frühscholastik*, Münster, Aschendorff.

OTT Ludwig (1949), « Hugo von St. Viktor und die Kirchenväter », *Divus Thomas*, 27, p. 180-200 et p. 233-332.

OTTAVIANO Silvia (2009), « Il Reg. lat. 1669 : un'edizione di Virgilio d'età carolingia », *Miscellanea Bibliothecae Apostolicae Vaticanae* 16, p. 259-324.

OUY Gilbert (1999), *Les manuscrits de l'abbaye de Saint-Victor*, Turnhout, Brepols (Bibliotheca Victorina 10).

PARÉ Gérard, BRUNET Adrien, TREMBLAY Pierre (1933), *La Renaissance du XII^e siècle. Les écoles et l'enseignement*, Paris, Vrin.

PASSALACQUA Marina (1978), *I codici di Prisciano,* Roma, Edizioni di storia e letteratura (Sussidi eruditi 29).

PEDEN Alison M. (1994), « *De semitonio*. Some Medieval Exercises in Arithmetic », *Studi Medievali*, 35, p. 367-403.

PFEIFFER Jans (2001), « Contemplatio Caeli ». Untersuchungen zum Motiv der Himmelsbetrachtung in lateinischen Texten der Antike und des Mittelalters, Hildesheim, Weidmann.

PICARD Jean-Michel (éd.) (1991), *Ireland and northern France ad 600-850*, Dublin, Four Courts Press.

PICARD Jean-Michel (éd.) (1995), *Aquitaine and Ireland in the Middle Ages*, Dublin, Four Courts Press.

PICAVET François (1911), *Roscelin, philosophe et théologien, d'après la légende et d'après l'histoire*, Paris, Alcan.

PINÈS Shlomo (1961), « A New Fragment of Xenocrates and Its Implications », *Transactions of the American Philological Association* 51, p. 3-34.

PLONGERON Bernard (éd.) (1987), *Le diocèse de Paris.* 1. *Des origines à la Révolution*, Paris, Beauchesne.

POIREL Dominique (2002), *Livre de la nature et débat trinitaire au XII^e siècle. Le* De tribus diebus *de Hugues de Saint-Victor*, Paris / Turnhout, Brepols (Bibliotheca Victorina 14).

POIREL Dominique (2003), « L'ange gothique », in Bos Agnès, Dectot Xavier (éd.), *L'architecture gothique au service de la liturgie. Actes du colloque organisé à la Fondation Singer-Polignac*, *Paris, jeudi 24 octobre 2002*, Turnhout, Brepols (Rencontres médiévales européennes 3), p. 115-142.

POIREL Dominique (2003), « La question des recensions multiples dans l'édition critique des œuvres anciennes ou médiévales », *Euphrosyne. Revista de filologia clássica*, nova série, 31, p. 505-513.

POIREL Dominique (2004a) « "Alter Augustinus – Der zweite Augustinus" Hugo von Sankt Viktor und die Väter der Kirche », in Arnold Johannes, Berndt Rainer, Stammberger Ralf M.W., Feld Christine (ed.), *Väter der Kirche. Ekklesiales Denken von den Anfängen bis in die Neuzeit. Festgabe für Hermann Josef Sieben*

SJ zum 70. Geburtstag, Paderborn / München / Wien / Zürich, Schöningh, p. 643-668.

POIREL Dominique (2004b), « La patience, l'Un et la Trinité. Un traité inédit de l'école de Jean de Salisbury », *Archivum latinitatis medii aevi. Bulletin du Cange*, 62, p. 65-109.

POIREL Dominique (2005), « Contenu », in Géhin Paul (éd.), *Lire le manuscrit médiéval : observer et décrire*, Paris, Armand Colin, p. 149-195.

POIREL Dominique (2006a), « Hugo Saxo. Les origines germaniques de la pensée d'Hugues de Saint-Victor », *Francia. Forschungen zur Westeuropäischen Geschichte*, 33/1, Atelier : « L'histoire des idées au temps de la réforme : contribution des échanges entre l'Empire et ses voisins européens (850-1150). Table ronde organisée par l'Institut historique allemand de Paris, le 23 juin 2003 » [actes édités par Thierry LESIEUR], p. 163-174.

POIREL Dominique (2006b) « Poème sur la mort de Robert d'Arbrissel », in DALARUN Jacques (éd.), *Les deux vies de Robert d'Arbrissel fondateur de Fontevraud : Légendes, écrits et témoignages* / *The two Lives of Robert of Arbrissel Founder of Fontevraud : Legends, Writings and Testimonies*, Turnhout, Brepols (Disciplina monastica), p. 579-607, en part. 594-599.

POIREL Dominique (sous presse a), « Deux maîtres, deux méthodes et deux destinées dans la première moitié du XII^e^ siècle : Pierre Abélard et Hugues de Saint-Victor », in SOLER Emmanuel (éd.), *Les intellectuels dans la cité. Intellectuels, sociabilités et fonctions intellectuelles de l'antiquité à nos jours, Saint-Aignan, Maison de l'université, 15-17 mai 2006*.

POIREL Dominique (sous presse b), *Hugues de Saint-Victor et le réveil dionysien du XII^e^ s. Le* Super Ierarchiam beati Dionisii, Paris / Turnhout, Brepols (Bibliotheca Victorina).

PORTER David W. (2002), *Excerptiones de Prisciano. The source for Aelfric's Latin-Old English Grammar*, Cambridge, Brewer.

PRANTL Carl (1885), *Geschichte der Logik im Abendlande*, 2 vol., 2nd edition, Leipzig, S. Hirzel.

PRETE Sesto (1968), *Codices Barberiniani latini 1-150*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana.

PYCKE Jacques (1986) *Le chapitre cathédral Notre-Dame de Tournai de la fin du XI^e^ à la fin du XIII^e^ siècle. Son organisation, sa vie, ses membres*, Louvain-la-Neuve / Bruxelles, Collège Érasme - Nauwelaerts.

QUAIN Edward A. (1945), « The mediaeval *accessus ad auctores* », *Traditio*, 3, p. 215-264.

QUESTA Cesare, RAFFAELLI Renato (ed.) (1984), *Il libro e il testo. Atti del convegno internazionale, Urbino, 20-23 settembre 1982*, Urbino, Università degli studi di Urbino (Pubblicazzioni dell'Università di Urbino. Scienze umane, atti di congressi 1).

RAMACKERS Johannes (1940), *Papsturkunden in Frankreich. Neue Folge. 3. Artois*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

RAMACKERS Johannes (1933), *Papsturkunden in den Niederlanden*, Berlin, Weidmann.

RAND Edward K. (1920), « The suposed autographa of John the Scot », *University of California Publications in Classical Philology*, 5, p. 135-141.

RAP Francis (dir.) (1982), *Histoire des diocèses de France*. 14. *Strasbourg*, Paris, Beauchesne.

RAPINE Charles (1636), *Annales ecclésiastiques du diocèse de Châlons-en-Champagne*, Paris.

RAVAISSON Félix (1841), *Raport sur les bibliothèques des départements de l'Ouest*, Paris, Joubert.

RAVAUX Jean-Pierre (1983), « Les évêques de Châlons-sur-Marne des origines à 1789 », *Mémoire de la Société d'Agriculture, commerce, Science et Arts du département de la Marne*, 98, p. 49-121.

REILLY Leo (1993), *Petrus Helias, Summa super Priscianum*, Toronto, PIMS (Studies and Texts 113).

REINERS Joseph (1910), *Der Nominalismus in der Früscholastik*, Münster, Aschendorff (*BGPTMA* 8).

REINHARDT Heinrich J. F. (1991), « Laon, Schule von », *Lexikon des Mittelalters*, 5, col. 1712-1714.

RENARDY Christine (1979), *Le monde des maîtres universitaires du diocèse de Liège (1140-1350)*, Paris, Les Belles Lettres.

RESNICK Irven (1992), *Divine Power and Possibility in St. Peter Damian's « De divina omnipotentia »*, Leiden / New York / Köln, Brill (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters 31).

RESNICK Irven M. (1997), « Odo of Tournai, the Phoenix and the Problem of Universals », *Journal of the History of Philosophy*, 35, p. 355-374.

REYNOLDS Suzanne (1996), *Medieval Reading. Grammar, Rhetoric and the Classical Text*, Cambridge, Cambridge University Press.

RIBAULT Jean-Yves (1975), « Les écolâtres de Bourges au XII^e siècle », in *Enseignement et vie intellectuelle (IX^e-XVI^e siècle). Actes du congrès national des sociétés savantes. Section de philologie et d'histoire jusqu'à 1610*, t. 1. Paris, Bibliothèque nationale, p. 89-99.

RICHÉ Pierre (1995[4] [1962]), *Éducation et culture dans l'Occident barbare, VI^e-VIII^e siècle*, Paris, Seuil.

RICHÉ Pierre, VERGER Jacques (2006), *Des nains sur des épaules de géants. Maîtres et élèves au Moyen Âge*, Paris, Tallandier.

RIJK Lambert Marie (de) (1962), *Logica modernorum. A contribution to the History of Early Terminist Logic*. T. I. *On the Twelfth Century Theories of Fallacy*, Assen, Van Gorcum.

RIJK Lambert-Marie (de) (1967), *Logica modernorum. A Contribution to the history of Early Terminist Logic.* T. II. *The Origin and Early Development of the Theory of Suposition*, Assen, Van Gorcum.

ROBINSON Ian S. (1976). « The *colores rhetorici* in the Investiture Contest », *Traditio*, 32, p. 209-238.

ROBL Werner (2003), « Neues zur Familiengeschichte Heloisas » in Niggli Ursula (ed.), *Peter Abaelard. Leben-Werk-Wirkung*, Freiburg, Herder, p. 25-99.

RODRIGUES Vera (2006), Creatio numerorum*. Nature et rationalité chez Thierry de Chartres*, thèse EPHE.

ROLKER Christof (2006), « Ivo of Chartres' pastoral canon law », *Bulletin of Medieval Canon Law*, 25, p. 114-145.

ROLKER Christof (2007), « The earliest work of Ivo of Chartres. The case of Ivo's Eucharist florilegium and the canon law collections attributed to him », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Kanonistische Abteilung*, 93, p. 109-127.

ROQUES René (éd.) (1977), *Jean Scot Érigène et l'histoire de la philosophie. Actes du colloque du CNRS de Laon 7-12 juillet 1975*, Paris, CNRS Éditions.

ROSE Valentin (1905), *Die Handschriften-Verzeichnisse der königlichen Bibliothek zu Berlin*, t. 2, 3, Berlin, Asher.

ROSIER Irène (1986), « Note sur une surprenante citation des *Topiques* d'Aristote au XIe siècle », *Bulletin de philosophie médiévale*, 28, p. 178-184.

ROSIER Irène (1987), « Trois acceptions du terme "substance" chez Pierre Helie », in Jolivet Alain, Libera Alain de (ed.), *Gilbert de Poitiers et ses contemporains : aux origines de la* logica modernorum*. Actes du septième symposium européen d'histoire de la logique et de la sémantique médiévales, Poitiers 17-22 juin 1985*, Napoli, Bibliopolis (History of Logic 5), p. 325-351.

ROSIER Irène (1988a), « Les parties du discours aux confins des XIe-XIIe siècles », *Langage*, 92, p. 37-49.

ROSIER Irène (1988b), « Évolution des notions d'*equivocatio* et *univocatio* au XIIe siècle », in Rosier Irène (éd.), *L'ambiguïté, cinq études historiques*, Lille, Presses universitaires, p. 103-166.

ROSIER Irène (éd.) (1988c), *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières. Actes du colloque de Chantilly, 2-4 sept. 1987*, Paris.

ROSIER Irène (1993), « Le commentaire des *Glosulae* et des *Glosae* de Guillaume de Conches sur le chapitre *De voce* des *Institutiones grammaticae* de Priscien », *CIMAGL,* 63, p. 115-144.

ROSIER-CATACH Irène (1995), « *Res significata* et *modus significandi*. Les implications d'une distinction médiévale », in Ebbesen Sten (ed.), *Geschichte der sprachtheorie. Sprachtheorie in Spätantike und Mittelalter*, Tübingen, Gunter Narr, p. 135-168.

ROSIER-CATACH Irène (1997), « Prata rident », in Libera Alain de, Elamrani-Jamal Abdelali, Galonnier Alain (éd.), *Langages et philosophie. Hommage à Jean Jolivet*, Paris, Vrin, p. 155-176.

ROSIER, Irène (1998a), « Quelques textes sur l'étymologie au Moyen Âge », *Lexique*, 14, p. 221-229.

ROSIER Irène (1998b), « La *Grammatica practica* du ms. British Museum V A IV. Roger Bacon, les lexicographes et l'étymologie », dans *Lexique*, 14, p. 97-125.

ROSIER-CATACH, Irène (1999a), « La notion de *translatio*, le principe de compositionalité et l'analyse de la prédication accidentelle chez Abélard », in Biard Joël (éd.), *Langage, sciences, philosophie au XIIe siècle*, Paris, Vrin, p. 125-164.

ROSIER-CATACH Irène (1999b), « Modisme, pré-modisme, proto-modisme: vers une définition modulaire », in Ebbesen Sten et Friedman Russell L. (ed.), *Medieval Analyses in Language and Cognition : Acts of the symposium « The Copenhagen School of Medieval Philosophy », Jan. 10-13, 1996*, Historisk-Filosofiske Meddelelser. The Royal Danish Academy of Sciences and Letters, Copenhagen, Reitzel, p. 45-81.

ROSIER-CATACH Irène (2003a), « Abélard et les grammairiens: sur la définition du verbe et la notion d'inhérence », in Lardet Pierre (éd.), *La tradition vive, Mélanges d'histoire des textes en l'honneur de Louis Holtz*, Brepols, Turnhout (Bibliologia 20), p. 143-159.

ROSIER-CATACH Irène (2003b), « Abélard et les grammairiens : sur le verbe substantif et la prédication », *Vivarium*, 41/2, p. 176-248.

ROSIER-CATACH Irène (2003c), « Priscien, Boèce, les *Glosulae in Priscianum*, Abélard : les enjeux des discussions autour de la notion de consignification », *HEL*, 25/2, p. 55-84.

ROSIER-CATACH Irène (2003d), « Variations médiévales sur l'oposition entre signification "ad placitum" et signification naturelle », in Kneepkens Corneille Henri et Braakhuis Henricus Antonius Giovanni (ed.), *Aristotle's Peri Hermeneias in the Latin Middle Ages, Essays on the Commentary Tradition*, Groningen / Haren, Ingenium Publishers, p. 165-205.

ROSIER-CATACH Irène (2004a), « Les discussions sur le signifié des propositions chez Abélard et ses contemporains », in Maierù Alfonso et Valente Luisa (ed.), *Medieval Theories on Assertive and Non-assertive Language. Acts of the 14th European Symposium on Medieval Logic and Semantics, Rome, June 11-15, 2002*, Firenze, L. S. Olschki (Lessico intellettuale europeo, 97), p. 1-24.

ROSIER-CATACH, Irène (2004b), « The *Glosulae in Priscianum* and its tradition », in McLelland Nicola et Linn Andrew (ed.), *Papers in memory of Vivien Law*, Münster, Nodus Publikationen (Henry Sweet Society Studies in the History of Linguistics), p. 81-99.

ROSIER-CATACH Irène (2004c), *La parole efficace. Signe, rituel, sacré*, Paris, Seuil (Des Travaux).

ROSIER-CATACH Irène (2007a), « Arts du langage et théologie aux confins des XIe/XIIe siècles : conditions et enjeux d'une mutation », in Chemla Karine (éd.), *Action Concertée. Histoire des savoirs 2003-2007, Recueil des synthèses, CNRS* http://www.cnrs.fr/prg/PIR/Docs/histsavoirs/synth2003-2007Histoiredessavoirs.pdf, p. 13-18.

ROSIER-CATACH Irène (2007b), « Priscian on Divine Ideas and Mental Conceptions : The Discussions in the *Glosulae in Priscianum*, the *Notae Dunelmenses*, William of Champeaux and Abelard », *Vivarium,* 45, p. 219-237.

ROSIER-CATACH Irène (2008a), « Les *Glosulae super Priscianum* : sémantique et universaux », *Documenti e studi per la storia della filosofia medievale. Gli universali. Atti del convegno di Pisa, luglio 2006*, p. 123-177.

ROSIER-CATACH Irène (2008b), « Les controverses logico-grammaticales sur la signification des paronymes au début du XIIe siècle », in Erismann Christophe et

Schniewind Alexandrine (ed.), *Compléments de substance. Études sur les propriétés accidentelles, offertes à Alain de Libera*, Paris, Vrin, p. 103-125.

ROSIER-CATACH Irène (2011, à paraître), « "*Uox*" and "*Oratio*" in Early Twelfth Century Grammar and Dialectic », *AHDLMA*.

SHARPE Richard A. (1997), *Handlist of the Latin Writers of Great Britain and Ireland before 1540*, Turnhout, Brepols (Publications of the Journal of Medieval Latin 1).

SICARD Patrice (1993), *Diagrammes médiévaux et exégèse visuelle : le Libellus de formatine arche de Hugues de Saint-Victor*, Paris / Turnhout, Brepols (Bibliotheca Victorina 4).

SIEVERS Eduard, STEINMEYER Elias (1879-1922), *Die althochdeutschen Glossen*, 4 vol., Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 4 vol. (réimpr. 1969).

SILVESTRE Hubert (1957), « Le schéma moderne des *accessus* », *Latomus*, 16, p. 684-89.

SILVESTRE Hubert (1964), « Diversi sed non adversi », *RTAM*, 31, p. 124-132.

SILVESTRE Hubert (1973), « Compte rendu de MANEGOLD DE LAUTENBACH (1972), *Liber contra Wolfelmum*, W. HARTMANN Weimar (ed), *MGH* : Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters 8 », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 68, p. 933-935.

SIMONS Walter (1987), « Jean de Warneton et la Réforme grégorienne », *Mémoires de la Société d'Histoire de Commines-Warneton et de la région*, 17, p. 36-54.

SMALLEY Beryl (1935a), « Master Ivo of Chartres », *The English Historical Review*, 50, p. 680-686.

SMALLEY Beryl (1935b), « Gilbertus Universalis Bishop of London (1128-1134) and the Problem of the Glossa Ordinaria I, *RTAM*, 7, p. 235-262.

SMALLEY Beryl (1936), « Gilbertus Universalis Bishop of London (1128-1134) and the Problem of the Glossa Ordinaria II », *RTAM* , 8, p. 24-64.

SMALLEY Beryl (1937), « La *Glossa Ordinaria*. Quelques prédécesseurs d'Anselme de Laon », *RTAM*, 9, p. 365-400.

SMALLEY Beryl (1983[3]), *The Study of the Bible in the Middle Ages*, Oxford, Blackwell.

SMALLEY Beryl (1985), « Some Gospel Commentaries of the Early Twelfth Century », *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, 45, 1978, p. 147-180 [repris et complété dans *The Gospels in the Schools c. 1100-1280*, Londres, Hambledon Press, p. 1-35.]

SOLÈRE Jean-Luc (2002), « Avant-propos », in Solère Jean-Luc, Kaluza Zénon (éd.), *La servante et la consolatrice. La philosophie dans ses raports avec la théologie au Moyen Âge*, Paris, Vrin, p. V-XV.

SOMERVILLE Robert (1972), *The Councils of Urban II.* Vol. 1. *Decreta Claromontensia*, Amsterdam, Hakkert.

SOMFAI Anna (2002), « The Eleventh-Century Shift in the Reception of Plato's *Timaeus* and Calcidius's Commentary », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 65, p. 1-21.

SOUTHERN Richard W. (1970), « Humanism and the School of Chartres », in *Medieval Humanism and Other Studies*, New York / Evanston, Harper and Row, p. 61-85.

SOUTHERN Richard W. (1982), « The School of Paris and the School of Chartres », in Benson Robert L., Constable Giles (ed.), *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, Cambridge Mass., University of Toronto Press, p. 113-137 (réimpr. Toronto, 1991).

SOUTHERN Richard W. (1985), « Beryl Smalley and the Place of the Bible in Medieval Studies, 1927-1984 », in Wash Katherine, Wood Diana (ed.), *The Bible in Medieval World. Essays in Memory of Beryl Smalley*, Oxford, Blackwell, p. 1-16.

SOUTHERN Richard (1990), *Saint Anselm. A portrait in a landscape*, Cambridge, Cambridge University Press.

SOUTHERN Richard W. (1995), *Scholastic Humanism and the Unification of Europe*, t. 1. *Foundations*, Oxford, Blackwell.

SPALLONE Maddalena (1990), « I percorsi medievali del testo: *accessus*, commentari, florilegi », in Cavallo G., Fedeli P., Giardina A. (ed.), *Lo spazio letterario di Roma antica*. T. III. *La ricezione del testo*, Roma, p. 387-471.

SPRANDEL Rolf (1962), *Ivo von Chartres und seine Stellung in der Kirchengeschichte, Stuttgart*, A. Hiersemann.

STAMMKÖTTER Franz-Bernhard (2004), « L'école des Augustins au Moyen Âge : cinquante ans de recherches », *Revue d'études augustiniennes et patristiques*, 50, p. 371-383.

STEGMÜLLER Friedrich (1940-), *Repertorium Biblicum Medii Aevi*, Madrid, Instituto Francisco Suarey.

STIENE Heinz E. (1999), « Wolfhelm von Brauweiler », *Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon*, Berlin / New York, De Gruyter, 10, col. 1367-1370.

STIRNEMANN Patricia (1990), « Fils de la vierge. L'initiale filigranée parisienne, 1140-1314 », *Revue de l'Art*, 90, 1990, p. 58-73.

STIRNEMANN Patricia, POIREL Dominique (2006), « Nicolas de Montiéramey, Jean de Salisbury et deux florilèges d'auteurs antiques », *Revue d'histoire des textes*, 1 (nouvelle série), p. 173-188.

STOELEN Anselme (1967), « Bruno le Chartreux, Jean Gratiadei et la lettre de saint Anselme sur l'Eucharistie », *RTAM* 34, p. 18-83.

STOELEN Arthur (1958), « Les commentaires scripturaires attribués à Bruno le Chartreux », *RTAM*, 25, p. 177-247.

STOKES Whitley, STRACHAN John (éd.) (1903*), *Thesaurus Palaeohibernicus*, 2 vol., Cambridge, Cambridge University Press [réimpr. 1987 avec le suplément publié orig. en 1910, Dublin, Institute for Advanced Studies].

STUMP Eleonore (1978), *Boethius's De topicis differentiis*, Ithaca, Cornell University Press.

STUMP Eleonore (1980), « Dialectic in the eleventh and twelfth centuries : Garlandus Composita », in *History and Philosophy of Logic*, vol. 1, p. 1-18.

STUMP Eleonore (1982), « Topics : Their Development and Absorption into Consequences », in Kretzmann Norman, Kenny Anthony, Pinborg Jan (ed.), *The*

Cambridge History of Later Medieval Philosophy, Cambridge, Cambridge University Press, p. 273-299.

STUMP Eleonore (1988), « Logic in the Early Twelfth Century », in Kretzmann N. (ed.), *Meaning and Inference in Medieval Philosophy*, Kluwer, Dordrecht, 1988, p. 31-55.

STURLESE Loris (1990), *Storia della filosofia tedesca nel medioevo. Dagli inizi alla fine del XII secolo*, Firenze, L.S. Olschki.

SWIGGERS Pierre (1995), « L'héritage grammatical gréco-latin et la grammaire au Moyen Âge », in Welkenhuysen Andries (ed.), *Mediaeval Antiquity*, Louvain, p. 159-195.

SZERWINIACK Olivier (1993), « Un commentaire hiberno-latin des deux premiers livres d'Orose, Histoires contre les païens », *ALMA,* 51, p. 5-137.

SZERWINIACK Olivier (2007), « Un commentaire hiberno-latin des deux premiers livres d'Orose, Histoires contre les païens (suite) », *ALMA*, 65, p. 165-207.

TAYLOR Jerome (1957), *The Origin and Early Life of Hugh of St. Victor : An Evaluation of the Tradition*, Notre Dame (Indiana), Medieval Institute (Texts and Studies in the History of Medieval Education, 5).

TCV — Tabulae codicum manu scriptorum praeter graecos et orientales in Bibliotheca Palatina Vindobonensi asservatorum ; ed. Academia Caesarea Vindobonensis, Wien, 1864-1899 (vol. 1 : Cod. 1-Cod. 2000).

TEEUWEN Mariken (2003), *The Vocabulary of Intellectual Life in the Middle Ages*, Turnhout, Brepols.

THANER Friedrich (1906-1915), *Anselmi episcopi Lucensis collectio canonum, una cum collectione minore*, Innsbruck, Wagner [repr. Aalen, Scientia Verlag, 1965].

THEELE Joseph (1920), *Die Handschriften des Benediktinerklosters S. Petri zu Erfurt*, Leipzig, Otto Harrassowitz (Zentralblatt für Bibliothekswesen 48).

THOULOUSE Jean de (1640), *Abrégé de la fondation de Saint-Victor*, Paris, s.n.

TISCHLER Hans (1966), « The Early Cantors of Notre Dame », *Journal of the American Musicological Society*, 19, p. 85-87.

TISCHLER Matthias M. (2005), « Dal Bec a San Vittore : l'aspetto delle Bibbie "neomonastiche" et "vittorine" », in Cherubini Paolo (ed.), *Forme e modelli della tradizione manoscritta della Bibbia*, Città del Vaticano, Scuola vaticana di paleografia, diplomatica e archivistica, p. 373-405.

TOCK Benoît-Michel (1991), *Une chancellerie épiscopale au XII^e siècle. Le cas d'Arras*, Louvain-la-Neuve, Institut d'études médiévales.

TURA Adolpho (2005), « Essai sur les *marginalia* en tant que pratique et documents », in Jacquart Danièle, Burnett Charles (ed.), *Scientia in Margine*, Genève, Droz, p. 261-387.

TWEEDALE Martin (1976), *Abailard on Universals*, Amsterdam, North-Holland Publishing Company.

TWEEDALE Martin (1988), « Logic : From the late Eleventh Century to the Time of Abelard », in Dronke Peter (ed.), *A History of Twelfth Century Western Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 196-226.

TYL-LABORY Gillette (1992), « Robert de Torigny », *Dictionnaire des lettres françaises*, Paris, p. 1293-1294.

UNTERKIRCHER Franz (1986), « Der Wiener Froumund-Codex (Cod. 114 der Österreichische Nationalbibliothek), *Codices manuscripti*, 12, p. 27-51.

VALENTE Luisa (1995), « Langage et théologie pendant la seconde moitié du XII^e siècle », in Ebbesen Sten (ed.), *Geschichte der sprachtheorie*. *Sprachtheorie in Spätantike und Mittelalter*, Tübingen, Gunter Narr, p. 33-54.

VAN DEN EYNDE Damien (1954), « Literary Note on the earliest scholastic *Commentarii in psalmos* », *Franciscan Studies*, 14, p. 147-50.

VAN DEN EYNDE, Damien (1957), « Complementary Note on the Early Scholastic *Commentarii in psalmos* », *Franciscan Studies*, 17, p. 149-72.

VAN DEN EYNDE Damien (1960), *Essai sur la succession et la date des écrits de Hugues de Saint-Victor*, Roma, Pontificium Athenaeum Antonianum (Spicilegium Pontificii Athenaei Antoniani 13).

VAN ENGEN John (1983), *Rupert of Deutz*, Los Angeles / London, University of California Press.

VAN ENGEN John H. (1988), « Rupert de Deutz », in *Dictionnaire de spiritualité*, t. 13, col. 1126-1133.

VAN LIERE Frans A. (1996), « The School of St. Victor in Perspective », *Medieval Perspectives*, t. 11, p. 209-222.

VERGER Jacques (1980), « Tendances actuelles de la recherche sur l'histoire de l'éducation en France au Moyen Âge (XII^e-XV^e siècles) », *Histoire de l'éducation*, 6, p. 9-33.

VERGER Jacques (1991), « Les historiens français et l'histoire de l'éducation au Moyen Âge : onze ans après », *Histoire de l'éducation*, 50, p. 5-16.

VERGER Jacques (1994), « Une étape dans le renouveau scolaire du XII^e siècle ? », in Gasparri Françoise (éd.), *Le XII^e siècle. Mutations et renouveau en France dans la première moitié du XII^e siècle*, Paris, Le Léopard d'Or, 1994, p. 123-145.

VERGER Jacques (1997), « Le cadre institutionnel de l'école de Chartres jusqu'à Jean de Salisbury », in *Aristote, l'école de Chartres et la cathédrale. Actes du Colloque européen des 5 et 6 juillet 1997*, Chartres, Association des amis du Centre médiéval européen de Chartres, p. 19-32.

VERGER Jacques (1998), « Des écoles du XII^e siècle aux premières universités : réussites et échecs », in *Renovación intelectual del Occidente Europeo (siglo XII). Actas de la XXIV Semana de Estudios Medievales de Estella. 14 al 18 de julio de 1997*, Pampelune, Gobierno de Navarra, p. 249-273.

VERGER Jacques (2003), « De l'école d'Abélard aux premières universités », in Jolivet Jean, Habrias Henri (éd.), *Pierre Abélard. Colloque international de Nantes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 17-28.

VERGER Jacques, BEAUJOUAN Guy (collab.), DAHAN Gilbert, GIORDANENGO Gérard, JOLIVET Jean (1991), « Histoire intellectuelle », in Balard Michel (éd.), *L'histoire médiévale en France. Bilan et perspectives*, Paris, Seuil, p. 177-197.

VERHEIJEN Luc (1967), *La règle de saint Augustin*, Paris, Études Augustiniennes.

VEZIN Jean (1977), « À propos des manuscrits de Jean Scot. Quelques remarques sur les manuscrits autographes du haut Moyen Âge », in Roques René (éd.), *Jean Scot Erigène et l'histoire de la philosophie. Actes du colloque international du CNRS à Laon, 7-12 juill. 1975*, Paris, CNRS Éditions, p. 95-99.

VILLA Claudia (1996), « Tra *fabula* e *historia* : Manegoldo di Lautenbach e il maestro di Orazio », *Ævum*, 70/2, p. 245-256.

VILLA Claudia (1997), « I commenti ai classici fra XII e XV secolo », in Mann Nicholas et Munk Olsen Birger (ed.), *Medieval and Renaissance Scholarship. Proceedings of the Second European Science Foundation Workshop on the Classical Tradition in the Middle Ages and the Renaissance*, *London, The Warburg Institute, 27-28 November 1992*, Leyde / New York / Köln, Brill (Mittellateinische Studien und Texte 21), p. 19-32.

VINEIS Edoardo (1988), « Grammatica e filosofia del linguaggio in Alcuino », *Studi e Saggi Linguistici*, 28, p. 403-429.

WAQUET Jean (éd.) (1950-1982), *Recueil des chartes de l'Abbaye de Clairvaux*, Troyes, Archives départementales de l'Aube.

WARD John O. (1972a), *Artificiosa Eloquentia in the Middle Ages : The Study of Cicero's De inventione, the Ad Herennium and Quintilian's De institutione oratoria from the early Middle Ages to the Thirteenth Century, with special reference to the schools of Northern France*, unpublished Ph.D. thesis, University of Toronto, 2 vol.

WARD John O. (1972b), « The Date of the Commentary on Cicero's *De inventione* by Thierry of Chartres (ca 1095-1160 ?) and the Cornifician Attack on the Liberal Arts », *Viator*, 3, p. 219-273.

WARD John O. (1978), « From Antiquity to the Renaissance : Glosses and Commentaries on Cicero's *Rhetorica* », in Murphy James Jerome (ed.), *Medieval eloquence : studies in the theory and practice of medieval rhetoric*, Berkeley / Los Angeles, California, U.S.A, p. 26-67.

WARD John O. (1995a), « Quintilian and the Rhetorical Revolution of the Middle Ages », *Rhetorica*, 13/3, p. 231-284.

WARD John O. (1995b), *Ciceronian Rhetoric in Treatise, Scholion, and Commentary*, Turnhout, Brepols (Typologie des Sources du Moyen Age Occidental 8).

WARD John O. (1996), « From marginal gloss to *catena* commentary : the eleventh-century origins of a rhetorical teaching tradition in the Medieval West », *Parergon*, ns 13/2, p. 109-120.

WARD John O. (1998), « The *catena* commentaries on the Rhetoric of Cicero and their implications for development of a teaching tradition in rhetoric », *Studies in Medieval and Renaissance teaching*, 6/2, p. 79-95.

WARD John O. (1999), « Women and Latin Rhetoric from Hrotsvit to Hildegard », in Sutherland Christine, Sutcliffe Rebecca (ed.), *The Changing Tradition : women in the history of rhetoric*, Calgary, Alberta, Canada, University of Calgary Press, p. 121-132.

WARD John O. (2000), « The young Heloise and Latin rhetoric: some preliminary comments on the "lost" love-letters and their significance » (with Neville Chiavaroli), in Bonnie Wheeler (ed.), *Listening to Heloise: the voice of a twelfth-century woman*, New York, U.S.A, St. Martin's Press [New Middle Ages Series], p. 53-119.

WARD John O. (2003), « Alan (of Lille?) as rhetor: unity from diversity ? », in Calboli Montefusco Lucia (ed.), *Papers on Rhetoric* V. *Atti del Convegno Internazionale « Dictamen, poetria and Cicero: coherence and diversification », Bologna, 10-11 Maggio 2002*, Roma, Herder (Papers on rhetoric 7), p. 141-227.

WARD John O. (2006), « The Medieval and early Renaissance study of Cicero's *De inventione* and the *Rethorica ad Herennium* : commentaries and context », in Cox Virginia, Ward John O. (éd.), *The Rhetoric of Cicero in its Medieval and early Renaissance commentary tradition*, Leiden, Brill (Brill's Companions to the Christian Tradition 2), p. 3-75.

WARD John O. (2002), Review of R.I. Moore's, *First European Revolution c. 970-1215*, *Journal of Religious History*, 26/3, p. 250-263.

WASSELYNCK René (1962), « Les compilations des *Moralia in Iob* du VII^e^ au XII^e^ siècle », *RTAM*, 29, p. 5-32.

WATANABE Setsuo (1991), « Les fonctions des archidiacres à Langres aux XI^e^ et XII^e^ siècles », in Parisse Michel (éd.), *À propos des actes d'évêques. Hommage à Lucie Fossier*, Nancy, Presses universitaires, p. 277-294.

WEIJERS Olga (1987), *Terminologie des universités au XIII^e^ siècle*, Roma, Edizioni dell'Ateneo, p. 133-142.

WEIJERS Olga (1989), « Lexicography in the Middle Ages », *Viator*, 20, p. 139-153.

WEIJERS Olga (1996), *Le maniement du savoir. Pratiques intellectuelles à l'époque des premièrs universités (XIII^e^-XIV^e^ siècles)*, Turnhout, Brepols.

WELKENHUYSEN Andries, BRAET Herman, VERBEKE Werner (ed.) (1995), *Mediaeval Antiquity*, Leuven, Leuven University Press (Mediaevalia Lovaniensia I/24).

WESTRA Haijo Jan (éd.) (1992), *From Athens to Chartres : Neoplatonism and Medieval Thought. Studies in honor of Édouard Jeauneau*, Leiden / New York, Brill (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters 35).

WHITE Alison M. (1981), « Boethius in the Medieval *quadrivium* », in Gibson Margaret T. (ed.), *Boethius : his life, thought and influence*, Oxford, Blackwell, p. 162-205.

WIELAND Gernot R. (1983), *The Latin Glosses on Arator and Prudentius in Cambridge University Library MS Gg. 5. 35*, Toronto, PIMS (Studies and Texts 61).

WIELAND Gernot R. (1984), « Latin lemma-Latin gloss : the stepchild of glossologist », *Mittellateinisches Jahrbuch*, 19, p. 91-99.

WIELAND Gernot R. (1998), « Interpreting the Interpretation: the Polysemy of the Latin Gloss », *The Journal of Medieval Latin*, 8, p. 59-71.

WILLESME Jean-Pierre (1977), « Les origines de l'abbaye de Saint-Victor de Paris à travers ses historiens des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles », *Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, p. 101-114.

WILLESME Jean-Pierre (1981), « Saint-Victor au temps d'Abélard », in Jolivet Jean (éd.), *Abélard en son temps. Actes du colloque international organisé à l'occasion du 9^e^ centenaire de la naissance de Pierre Abélard (14-19 mai 1979)*, Paris, Belles Lettres, p. 95-105.

WILLIAMS John R. (1947), « Godfrey of Rheims, a Humanist of the Eleventh Century », *Speculum*, 22, p. 29-45.

WILLIAMS John R. (1954), « The Cathedral School of Rheims in the Eleventh Century », *Speculum*, 29, p. 661-677.

WILLIAMS John R. (1964), « The Cathedral School of Rheims in the Time of Master Alberic, 1118-1136 », *Traditio*, 20, p. 93-114.

WILMART André (1936), « Le florilège de Saint-Gatien. Contribution à l'étude des poèmes d'Hildebert et de Marbode », *Revue bénédictine*, 48, p. 3-40, 147-181, 235-258.

YOUNG Karl (1944), « Chaucer's Apeal to the Platonic Deity », *Speculum*, 19, p. 1-13.

ZIER Mark (2004), « The Development of the *Glossa Ordinaria* to the Bible in the Thirteenth Century : The Evidence from the Bibliothèque Nationale, Paris », in Cremascoli Giuseppe et Santi Francesco (ed.), *La bibbia del XIII secolo. Storia del testo, storia dell'esegesi*, Firenze, SISMEL, p. 155-184.

ZIMMERMANN Michel (éd.) (2001), *Auctor et Auctoritas : invention et conformisme dans l'écriture médiévale. Actes du colloque de Saint-Quentin-en-Yvelines (14-16 juin 1999)*, Paris, École des chartes.

ZIOMKOWSKI Robert (2002), *Manegold of Lautenbach. Liber contra Wolfelmum, translated with an introduction and notes*, Dallas Medieval Texts and Translations 1, Leuven, Peeters.

Index des auteurs anciens

Nous n'avons ajouté le détail des œuvres que pour les auteurs les plus cités, à savoir Aristote, Boèce et Pierre Abélard. Pour Guillaume de Champeaux, il était impossible de faire la distinction entre les oeuvres qui étaient de lui et celles qui étaient de son école – c'est un des thèmes de nos discussions – l'on retrouvera ces hésitations (qui diffèrent selon les auteurs des contributions) en se reportant aux analyses proposées.

Abbo Floriacensis, 182
Adam Parvipontanus, 182
Adamus Sancti Dionysii Abbas, 75, 90, 359
Agobardus Lugdunensis, 567
Aimericus, 33
Albericus, 142, 182, 186, 237, 495
Albericus Mellentis, 610
Albericus Parisiensis, 693
Albericus Trium Fontium, 66, 94
Alcuinus, 183, 277, 566-568, 584, 599
Alexander, 3, 176, 177
Alexander Aphrodisias, 100, 188, 241, 377, 419, 420, 434, 516, 533
Alvisus abbas Aquicinctensis, 5, 20, 33, 34
Ambrosius, 42, 68, 552
Angelomus Luxoviensis, 567
Anonymi tractatus de generali et speciali statu rerum universalium, 430
Anonymus Floriacensis, 152
Anselmus, XV, XVII, 91, 142-144, 153, 318, 334, 336, 355, 362, 432
Anselmus Cantuariensis, XXV, 182, 184, 187, 211, 216, 217, 385, 387, 388, 391, 392, 424, 618, 674, 675
Anselmus de Pustella, 73
Anselmus Laudunensis, XVI, 42, 67, 92, 94, 101, 111, 144, 222, 228, 237, 238, 241-244, 320, 334, 336, 354-358, 360, 361, 364, 622
Anselmus Lucensis, 68, 69
Apollonius Dyscolus, 587, 588, 599
Apuleius, 176, 323
Arator, 539
Aristoteles, IX, X, 182, 184-186, 189-192, 194, 199, 205, 207, 208, 210, 212, 213, 215-217, 266-268, 330, 377, 384, 387, 431, 475-477, 496, 530, 533, 536, 576, 580, 583, 589-591, 594, 599, 600, 605, 607, 609, 614, 618, 620, 621, 623-630, 641-643, 645, 647-650, 658-663, 666, 668, 671, 672, 674, 675, 677, 678, 680-693, 695, 698, 708
– *Categoriae*, XIII, XIV, XVI, XXII, XXVII, 127, 153, 162, 182-186, 190-194, 199, 205, 207, 208, 217, 266, 268, 378, 380, 382, 418, 444, 454, 491, 510, 511, 514, 529, 584, 585, 591, 594, 600, 605, 607, 621, 623, 647-650, 658, 660-662, 666, 672, 674, 675, 677, 678, 681, 682, 684-687, 690-693, 695, 698, 703
– *Peri* hermeneias, XIV, XV, 162, 183, 184, 268, 270, 377, 383, 391, 418, 475, 477, 584, 514, 599, 605, 606, 607-609, 611, 623-630, 640-642, 644, 648-650, 655, 684
– *Topica*, XVII, XXIII, XXV, 185, 189, 229, 279, 691, 708

Arnaldus Brixiensis, 45, 183, 184,
Arnulfus Laudunensis, 152, 187, 190, 203, 318, 664, 672, 679, 695-704, 706, 707
Arnulfus Suessionensis, 79
Augustinus Hipponensis, 42, 52-55, 57, 61, 62, 65, 70, 86, 87, 94, 182, 195, 228, 281, 317, 320, 401, 512, 548, 552, 560, 569, 571, 572, 581, 586, 600
Avicenna, 188
Azo, 26, 33-35, 37, 41, 102, 108, 135, 136

B1, 190, 206
B2, 202, 204, 684, 685
B3, 190, 203, 206, 208, 212, 214, 217
B8, 190, 196, 268
B10, 190, 196
B26, 190
Baldricus Burguliensis, 4, 151
Balduinus Flandriae, 77
Bartholomeus Laudunensis, 54
Basilius Caesariensis, 384
Basilla, 94, 95
Benedictus Anianensis, 567
Benedictus Nursiensis, 53, 57, 61
Benedictus Petriburgensis, 78
Benedictus Prunulus, 179
Berengarius Turonensis, 92, 145, 154, 182, 318, 565
Bernardus, 5, 33, 34, 37, 42, 135
Bernardus Aquicincti, 136
Bernardus Claraeuallensis, 5, 45, 66, 67, 70, 78, 79, 93, 254, 397
Bernerus, 48, 74, 90
Bernoldus Constantiensis, 92, 317
Bertrada Andegavensis comitissa, 73
Boethius, VI, VII, XX, XXIII, XXIV, 183-185, 188-190, 203, 205, 206, 209, 210, 213, 217, 265, 267-270, 279, 325, 328-330, 333, 341, 365, 366, 377, 378, 380-385, 392, 395, 396, 417-431, 433-435, 439, 440, 443, 444, 446, 448, 450, 454, 456, 474, 478-480, 482, 488, 490-492, 495, 509-512, 514-516, 518-520, 525-527, 532, 534, 536, 575, 584, 591, 594, 605, 607, 614, 615, 618, 623, 626, 628, 631, 634, 635, 637, 639, 641, 642, 648, 654, 661, 663-670, 671, 673-675, 679, 682, 684-686, 688, 693, 695-699, 702, 703, 706-708
– *Consolatio*, XXVII, 326, 328, 329, 345, 509, 521, 533, 534,
– *De arithmetica*, XXVII, 330, 512, 526, 527
– *De differentiis topicis*, 30, 183, 184, 185, 190, 202-204, 206, 213, 217, 265, 268, 279, 325, 336, 491, 492, 512, 518, 611, 639, 641, 654, 688, 697
– *De divisione*, XVI, 183, 184, 191, 193, 208, 209, 213, 490, 496, 518, 520, 605, 606, 608, 635-637, 674
– *De musica*, 229, 329, 333
– *De syllogismo categorico*, 183, 184, 201, 202, 204, 623, 628
– *De syllogismo hypothetico*, 184, 201, 206, 480
– *De trinitate*, XXVII, 509-515, 519, 533
– *In Categorias Aristotelis*, 184, 424, 431, 511, 591, 594, 649, 666
– *In Ciceronis topica*, 183, 184, 229, 265, 575
– *In librum Aristotelis De interpretatione*, 184
– *In Porphyrii Isagogen*, 183, 184, 396, 518, 584
– *Opuscula sacra*, XXVII, 382, 509,
Bonauentura, 51
Bovo Corbeiensis, 326
Bovo abbas Elnonensis, 77
Bruno Carthusiensis, 51, 111, 134, 135, 151, 152, 237, 241, 318
Bruno Signiensis, 111
Burchardus Cameracensis, 78

C5, XXII, 191, 193, 199, 208-210, 212, 692
C6, 686

C8, XIII, XIV, XXII, 127, 153, 156, 190, 193, 196, 199, 266, 267, 268, 269, 417, 418, 660, 680
C14, 127, 190, 196, 199, 269
Calcidius, 321, 323, 324, 339, 344
Calixtus II, 62, 78, 79
Caper, 282
Carolus Magnus, 277, 584
Categoriae Decem, 182
Charisius, 279, 541
Christianus Stabulensis, 567
Cicero, 112, 132, 161, 183, 184, 217, 219, 220, 224, 226, 230, 265, 270, 279, 324, 326, 329, 332, 335, 337-343, 356, 395, 436, 516, 517, 519, 524, 525, 543, 588, 590, 594, 697
Clarembaldus Atrebatensis, 525, 534
Cledonius, 276
Codex Udalrici, 13, 59, 75, 102, 319, 679
Conon Praenestinensis, 69, 77, 79
Conradus Hirsaugiensis, 337
Conradus Brunwilarensis, 322
Consentius, 600

D3, 293, 299, 309, 637
De generibus et speciebus, VI, 101, 431, 485, 486, 505, 506, 508
Diomedes, 600
Dionysius Areopagita, 365, 404, 405, 411, 578, 580
Donatus, 41, 276, 277, 281, 282, 309, 313, 363, 457, 568
Drogo, 138, 140, 148
Dubthach, 542, 556, 567
Dungalus Scottus, reclusus S. Dionysii, 567
Durandus de Anglia, 142, 157

Eberhardus Bethuniensis, 289, 540
Eugenius III, 5, 64, 239

Franciscus Assisiensis, 51
Froumundus Tegernseensis, 541, 543, 545, 553, 555, 556
Fulco, 85, 142, 146, 239

G., IX, XV, 39-41, 107, 113, 142, 143, 144, 147, 153, 155, 157, 186, 190, 221, 227, 228, 264, 265, 270, 333, 334, 496, 497, 501, 502, 507, 508, 609, 614, 615, 645, 657
Galdricus Laudunensis, 88
Galo, 8, 47, 48, 51, 56, 57, 72-75, 85, 98
Galterius de Mauritania, 240
Garlandus, X, 195, 199, 200, 212, 656, 679
Garlandus Compotista, X, XXII, XXVI, 186-190, 192-195, 199, 200, 205, 206, 208, 212, 214, 217, 613, 636, 656, 673, 679, 684, 685
Garmundus, 158
Gaufridus Carnotensis episcopus, 78
Gaufridus Remensis, 151, 237, 239
Gaufridus Sancti Medardi, 5
Georgius Arrivabenus, 108, 125, 126, 179, 293
Gerbertus Remensis, 182-184
Gilbertus Porretanus (Pictaviensis episcopus), XXVII, 8, 65, 240-242, 363, 468, 478, 507, 518, 523
Gilbertus Universalis, 111, 241, 363
Gilduinus, IX, 14, 49, 62, 93, 96, 97
Gilduinus de Sancto Victore, 394, 413
Girbertus, 50, 58, 71, 73, 76, 90
Glosa Victorina, 142, 146, 147, 277, 454, 455, 458, 471, 481
Glosulae super Priscianum, V, VI, XI-XIII, XV, XVII, XVIII, XX, XXII, XXIV-XXVI, 33, 35, 38-41, 50, 107-111, 113, 123, 125, 134-138, 140-144, 146-148, 151-154, 157, 158, 163, 164, 175-179, 194, 198, 199, 203, 216, 229, 245, 246, 277, 278, 284, 285, 289, 292, 293, 295, 296-303, 305-308, 313, 332, 333, 339, 347, 355, 390, 393, 394, 412, 426, 431, 433, 446, 450, 453-456, 458-463, 468, 469, 471, 473, 474, 478-482, 513, 534, 589, 593
Glosulae super Priscianum maiorem, 107, 109, 110, 112-115, 121, 142-144, 146, 147, 150-155, 157, 277,

292, 293, 305-309, 311, 454-460, 463, 464, 467, 469, 470, 473, 478, 479
Glosulae super Priscianum minorem, 107, 111-114, 142-144, 146, 147, 152-154, 171, 277, 454-456, 458, 471, 472, 476, 481
Godeschalcus Orbacensis, 351, 568
Gosvinus, V, IX, XVII, 3, 4, 5, 8, 15-38, 41-43, 63, 99, 101-103, 108, 135, 136, 619, 620, 645
Gratia Dei, 110
Gregorius Magnus, 41, 42, 252, 276, 384, 385, 404
Gregorius VII, 34, 136, 318, 319, 326
Grillius, 219, 342
Gualerannus de Villaperor, 74
Guarinus Veronensis, 134, 178
Guarmundus, 142
Guibertus, 102
Guido, IX, 118, 142, 151, 318, 481
Guido Brito, 354
Guido Langonensis, 153, 157
Guido Stampensis, 153
Guillelmus, 114, 116, 163, 355
Guillelmus I, 152, 664
Guillelmus Campellensis [1], V, VI, XI, XI-XIII, XV-XVII, XIX, XX, XXII, XXIV, XXVI, XXVII, 1, 3, 4, 6-15, 20-22, 24-30, 33-35, 38-41, 43, 45-59, 61-81, 83-104, 107, 109, 113, 114, 116, 127, 136, 138, 142-144, 146, 147, 152-155, 157, 163, 171-174, 176, 178, 179, 182, 186-194, 196-200, 210, 214-216, 219, 221, 223, 225, 227-232, 234, 239, 261-267, 269-271, 284, 294, 297-301, 307-311, 319, 320, 322, 333, 334, 336, 345, 348, 356-360, 364, 369, 373-376, 385, 390-394, 417, 418, 426, 428, 432, 450, 489-493, 495-497, 501, 502, 507, 508, 513, 514, 523, 565, 614, 616-618, 620-631, 637, 639, 645, 654, 657, 677, 678, 681, 682, 685, 707
Guillelmus de Conchis, VI, XII, XVII, 108, 137, 138, 142, 144, 153, 154, 220, 278, 284, 285, 289, 290, 296, 298-301, 306, 307, 313, 329, 332, 337, 345, 453, 462, 467, 468, 473-475, 477-481, 483, 540, 584, 693
Guillelmus de Garlandia, 79
Guillelmus de Wycumba, 80, 359
Guillelmus Parisiensis, 34
Guillelmus Sancti Theodorici, 66, 78, 93
Guillelmus Sancti Victoris, 94, 96

H4, 190, 191, 193, 606, 607, 686
H5, 206, 607, 625, 642-646, 686
H7, 686
H9, XIV, 190, 196, 269, 270
H11, XIV, 190, 196, 268-270, 417, 418, 624
H12, 686
Hadrianus / Adrianus, 68
Hartmann, 354
Haymo Halberstatensis, 568
Helinandus Frigidi Montis, 66
Heloissa, 85, 87, 104, 224, 230, 620
Henricus, 78, 79, 148
Henricus I , 79
Henricus V, 78
Henricus de Eastria, 145
Herbertus, 48, 65, 74, 142
Heribertus Coloniensis, 322
Hericus, 545, 567
Hermanus Tornacensis, 54, 76, 203, 213, 237

1. Voir la note introductive à l'index. Pour les œuvres, les *Sententiae* sont de Guillaume de Champeaux, les autres œuvres sont de Guillaume ou de son école, avec des différences d'interprétation quant aux attributions, il n'est pas possible d'en faire le détail dans un index. Pour les œuvres qui lui sont attribuées, voir Iwakuma 1999, 2003a, 2003b, 2008 et les discussions de Rosier-Catach, Mews, Jacobi, Cameron, Marenbon, dans ce volume. Nous avons préféré indiquer dans l'index les œuvres à partir des sigles conventionnellement utilisés à partir de Marenbon 1997c (ex. *P3*, *H9* etc.). Voir aussi, à l'ordre alphabétique G., V., W.

Hesso Scholasticus, 34, 78, 102, 136
Hieronymus Stridonensis, 42, 276
Hildebertus Cenomanensis, 59, 61, 89, 101
Hilduinus Campellensis, 72
Hincmarus Remensis, 568
Honorius Augustodunensis, 60
Horatius, 226, 326, 330
Hrabanus Maurus, 567
Hugo,138, 140, 148
Hugo Ambianensis, 354
Hugo Cantor, 79, 91
Hugo Catalaunensis, 141
Hugo comes Campaniae, 77
Hugo de Puiset, 58, 59, 75
Hugo de Sancto Victore, VI, XVIII, 50, 83, 94, 99, 236, 237, 241, 242, 251, 254, 257, 393-402, 404, 406-409, 411, 413
Hugo Etherianus, 385
Hugo Metellus, 354
Hugutio Pisanus, 278, 313

Ingelrannus, 141
Innocentius II, 5, 69
Introductiones Montanae Maiores, 611
Iohannes, 579
Iohannes Balbus, 289
Iohannes Dacus, XXIII
Iohannes Damascenus, 385
Iohannes de Aingre, 110, 125
Iohannes Duns Scot, 378
Iohannes Lemoviencis, 226
Iohannes monachus Uticensis, 237
Iohannes Morinensis episcopus, 54, 55, 58, 79
Iohannes Remensis, 110
Iohannes Saresberiensis, 101, 185, 193, 220, 253, 261, 394, 408, 507, 606, 608, 609, 610, 672, 693
Iohannes Scottus Eriugena, VI, XI, XV, XIX, XXVI, 257, 295, 312, 365, 385-387, 428, 446, 447, 522, 539, 541-545, 553-556, 558, 565-581, 583-589, 591-594, 596-600
Iohannes Tolosanus, 89, 94, 95, 96
Iohannes Turonensis, 111
Iohannes Salernitanus, 122
Ioscelinus Suessionensis, V, XV, XVII, XXV, 3, 4, 5, 16, 19, 21, 23, 25, 26, 27, 43, 63, 99, 100, 101, 103, 370, 431, 486, 496, 502, 507, 508
Isidorus Hispalensis, 183, 252, 277, 279, 282, 288, 289, 296-298, 302, 304, 306, 307, 311, 395
Ivo Carnotensis, 45, 51, 55, 57, 68, 72, 75, 77, 85, 92, 141, 319, 320

Jonas, 370
Josselinus magister, 103
Justinianus, 68, 69

Lambertus Atrebatensis, 72, 74, 75, 78, 85, 151
Landulphus Mediolanensis, 73
Lanfrancus Cantuariensis, 142, 143, 145, 151, 152, 154, 157, 182, 216, 318, 565
Lanfredus, 145, 154
Liber glossarum, 278, 303
Lisiardus Suessionensis, 79
Lotulfus de Novaria, 242
Lucanus, 330, 664
Ludovicus VI, rex Francorum, 14, 57-59, 61, 75, 76, 83, 88, 89, 95, 97, 98
Lungomarius, 664, 695, 701
Lupus Ferrariensis, 541, 545, 568

Macrobius, 265, 289, 321-326, 332, 333, 340, 343, 344
Magister noster, 626
Magister Stephanus Vitriacensis, 66, 78
Manegoldus, VI, X, XV-XVII, XIX, 13, 14, 52, 61, 72, 90-92, 143, 216, 221, 222, 224, 227, 228, 231, 317-330, 332-336, 338, 340-342, 344, 356, 483
Manegoldus Lautenbacensis, 52, 72, 317-349
Marbodus Redonensis, 151
Marius Victorinus, 183, 184, 325, 337, 338, 339, 340, 342, 549, 576
Martianus Capella, 183, 575, 576

Martino Rizzoni, 134, 178
Martinus Laudunensis, XXV, 49, 54, 56, 72, 74, 78, 79, 245, 544, 555
Mattheus Albanensis episcopus, 354
Maximus Confessor, 385
Menegaldus, 91, 143, 220, 228, 229, 231, 317, 319, 328, 329, 332-344, 347, 348
Montani, 495, 500, 501
Muretach, 541

Nonius, 289, 294
Norbertus Xantensis, 53
Notae Dunelmenses, XVII, 38, 39, 40, 41, 42, 107, 108, 110, 112, 113, 116, 136, 137, 140, 143, 144, 146, 147, 150, 152, 153, 155, 157, 158, 168, 198, 270, 333, 334, 346, 450, 454, 455, 472
Notae Monacenses, 108, 333, 347
Notker Labeo, 182

Odo Astiensis, 111
Odo Cameracensis (sive Tornacensis), XXVI, 65, 187, 203, 240, 377, 385, 388, 389, 392, 618
Olricus vicedominus, 73
Ordericus Vitalis, 10, 78, 96, 110
Osbernus Pinnock, Glocestriensis monachus, 278, 313
Otto Frisingensis, 92, 318, 672
Otto Lucensis, 242
Ovidius, 326, 328, 330, 331, 332

P3, VI, XIII, XIV, XXIII, XXIV, XXVI, 190, 196, 198, 210, 267-270, 417-424, 426-430, 432-434, 438-441, 443-445, 447-450, 513, 533, 534, 606, 680
P5, 190, 191, 193, 206, 208, 212, 606, 607, 633, 684-693
P7, 206, 208, 212, 607, 632-634, 684-687, 689-693
P14, 190, 196, 210, 266, 267, 270, 636, 680
P16, 210
P30, 208, 212
Papias, 278, 284, 296-311, 313

Paschalis II papa, 57, 62, 75, 141, 317
Petronius, 253
Petrus, 142, 177
Petrus Abaelardus, V-VII, IX, X, XII, XIV-XVII, XXI, XXII, XXIV, XXV, 3, 4, 6-30, 32, 33, 41-43, 45, 50, 51, 55, 56, 58, 59, 63, 66, 67, 73, 83-87, 90-92, 97-104, 107, 116, 127, 143, 146, 152, 153, 154, 156, 158, 182-194, 196-200, 206-216, 220-224, 230, 232, 237, 240, 242, 251, 254, 256, 257, 261, 268-270, 332, 336, 345, 351, 354, 359, 360, 362, 365, 369-371, 373-376, 378, 389-391, 394, 398, 399, 409, 412, 417, 429, 430-434, 438, 440, 450, 485, 489, 491, 493-495, 507, 514, 515, 519, 522-526, 528, 532, 534, 605-650, 654-658, 660-662, 664, 667, 674, 677-682, 684-689, 691-694, 703, 707
– *De divisionibus*, XVI, 606, 641, 649
– *Dialectica*, XII, XIV, 103-105, 153, 154, 183, 186, 189, 193-197, 200, 206, 211, 217, 269, 270, 345, 491, 494, 607-609, 611-616, 620-627, 629-632, 633-645, 647, 649, 654, 656, 661, 662, 674, 677-689, 684
– *Editio super Aristotelem De interpretatione*, XV, 625, 628-630, 640, 642, 649
– *Editio super Categorias*, 659, 661, 649
– *Editio super Porphyrium*, XV, 632, 633, 635, 638, 649, 507,
– *Epistole*, 86, 104
– *Glossae in Categorias*, 649
– *Glossae super librum Porphyrii secundum vocales*, 611
– *Glossae super Peri Hermeneias*, 626, 629, 630, 642, 678, 642
– *Glossae super Porphyrium*, 390, 429, 430, 435, 438, 507, 515, 523-525, 528, 632, 649, 678, 690
– *Glossae super Praedicamenta*, 658, 659, 660, 661, 678
– *Historia calamitatum*, 52, 61, 73, 182, 354, 360

– *Introductiones parvulorum* [2], 189, 191, 206, 208, 209, 605-64
– *Logica Ingredientibus*, 154, 192, 428, 429, 610, 611, 626, 627, 632, 637, 639, 642, 648, 649, 654, 678, 684
– *Logica nostrorum petitioni sociorum*, 389, 391, 430, 432, 433, 522, 523, 610, 611, 621, 627, 630-633, 678, 684, 685
– *Super Topica Glossae*, 608, 613, 615, 639, 641
– *Theologia « Scholarium »*, 101, 370, 616
– *Theologia « summi boni »*, 522, 717
– *Theologica christiana*, 101, 369, 370
– *Tractatus de intellectibus*, 678
Petrus Cantor, 358
Petrus Comestor, 238
Petrus Damiani, 321, 325, 342
Petrus de Longueil, 122, 177
Petrus de Maule, 111
Petrus de Portis, 108, 122, 123, 125, 126, 177
Petrus Helias, VI, XII, 108, 137, 138, 144, 154, 177, 220, 234, 275, 277, 278, 282, 283, 284, 285, 286, 288-290, 292, 293, 296-299, 301, 302, 305-311, 313, 314, 334, 348, 453, 457, 459, 461, 462, 473, 477-479, 483
Petrus Hispanensis, 376, 468
Petrus Lombardus, 111, 242, 353
Petrus (dictus) Paganus, 80
Petrus Pisanus, 584
Philippus Harvengius, 52
Philippus I, rex Francorum, 73, 152
Philippus II, rex Francorum, 10
Philosophus Tyriensis, 381
Plato, 321-324, 326, 332, 339, 384, 386, 387, 427, 431, 436-438, 462, 516, 517, 524-526
Plotinus, 325
Pompeius, 282, 600
Pontius Cluniacensis abbas, 78, 80
Porphyrius, XX, XXIV, 7, 183-185, 191, 202, 204-208, 210, 212, 213, 265-268, 379-381, 386, 387, 396, 417, 419, 422, 423, 425, 429, 430, 434, 435, 437, 439-441, 443-448, 510, 514, 524, 584, 590, 611, 618, 631-639, 648, 655, 664, 666, 670, 672-674, 679, 680, 682, 687-690, 693, 695
Possidius, 52, 65
Priscianus, VI, XI, XVIII, XIX, XX, XXV, 3, 23, 26, 29, 30, 33-41, 43, 84, 101, 108, 109, 111-115, 117, 123, 125-128, 130, 134, 136, 138, 140, 143-148, 151, 154, 155, 159, 160, 162, 163, 165, 167, 168, 170, 175-179, 183, 197-199, 216, 224, 275-277, 280, 281, 284-286, 288, 290-295, 298, 301-308, 310-312, 314, 326, 332-334, 339, 340, 346-348, 356, 380, 390, 453-464, 467-479, 481-483, 514, 537, 539, 541-549, 553, 555, 556, 558, 559, 561, 566-571, 573, 577, 580, 583-590, 592-595, 597-601, 661
Promisimus, 286, 334, 339, 348, 468, 478
Prudentius, 539
Pythagorius, 322

Quintilianus, 279, 289

Radulphus, 320
Radulphus, abbas Sancti Quintini, 63
Radulfus Belvacensis, 286, 468
Radulfus Laudunensis, 111, 238, 241, 320, 354, 359
Radulfus Le Verd Remensis archiepiscopus, 51
Raimbertus, 203
Raimbertus Islensis, 187
Rainaldus, 82, 85, 618
Rainaldus Hugo, episcopus Lingonensis, 151

2. Voir l'article de Martin dans ce volume, sur la légitimité de l'attribution.

Rainardus, 77
Rainerus de Pinconio, 239
Rainerus magister, 66, 239
Ratramnus Corbeiensis, 565
Remigius Autisiodorensis, 20, 141, 151, 290, 291, 293, 300, 305, 309, 310, 329, 540, 542, 543, 585
Richerus, 183, 184
Richardus Pictaviensis, Cluniacensis monachus, 318, 327
Robertus Blundus, 468
Robertus Claraeuallensis, 97
Robertus de Arbrisello, 4, 224, 249
Robertus de Bethunia, Herefordensis episcopus, 359
Robertus de Torigniaco, 9, 10, 95, 96
Robertus Mellentis, 14, 75, 97 , 610
Robertus Melodunensis et Parisiensis magister, Herefordensis episcopus, 80, 354
Robertus Molismensis abbas, 135
Robertus Parisiensis, 187, 190, 193, 203, 468, 679, 693
Roger, abbas Trium Fontium, 66, 67, 78
Rogerus Bacon, 280
Rogerus Dervensis abbas, 77
Roscelinus Compendiensis, XXV, 110, 182, 187, 190, 192, 200, 203, 205, 211, 212, 214-216, 221, 223, 376, 392, 566, 613, 615, 616, 622, 636, 647, 655-657, 664, 672, 674, 675, 677-679, 682, 683, 691-693
Ruobertus, 142, 158
Rupertus Tuitiensis, 60, 67, 78, 94, 254, 357, 358, 360

Sedulius Scottus, 312, 568, 569, 585
Sigebertus magister Gemblacensis, 96
Simeon Dunelmensis, 79, 94
Simplicius, 379, 380
Stephanus, 78, 85, 143, 228
Stephanus de Garlandia, 49, 55, 56, 58, 59, 74, 85, 90, 97, 98, 222, 686
Stephanus Praenestinus, 69
Sugerus de Sancto Dyonisio, 75, 97, 98

Tacitus, 253
Theodoretus Cyrensis, 384
Theodoricus Carnotensis, VI, XV, XXVII, 109, 142, 195, 220, 223, 337, 345, 509, 510, 511, 513, 514, 516, 534, 535, 536
Thomas abbas, 79
Thurstan d'York, 79
Turstinus Eboracensis, 79
Tractatus, 430, 431, 438
Tractatus glosarum Prisciani, 108, 153, 178

Udalricus, 90
Ulgerius Andegavensis, 237
Urbanus II, 53, 211, 317, 336

V., IX, 153, 621, 622, 624, 626
Varro, 279, 281
Vasletus, 389
Vergilius, 110, 280, 332, 355
Vicelinus, 354
Virgilius grammaticus, 280, 541, 600
Vulgrinus, 73

W., IX, 142, 153, 265, 270, 471, 495, 621, 622, 637
Wibaldus abbas Stabulensis, Corbeiensis et Casinensis, 483
Wido, 118, 142, 153, 157
Wolfgerus Prufeningensis, 92, 319
Wolfhelmus Brunwilarensis abbas, 321, 322
Wulgrinus, 85

Index des auteurs modernes

ADAMS James Noël, 644
AERTS Willem J., 542
ALESSIO Gian Carlo, 231
ALEXANDRE Jean-Louis, 176, 177, 377, 419, 420, 434, 516, 533
AMSLER Mark E., 275, 276, 280-282, 286
ANDRÉ SANZ Maria Adelaida, 259
ANDRÉE Alexander, 241, 362
ARDUINI Maria Lodovica, 60, 94, 357
ARLIG Andrew, XI, XVII, XXV, 217, 485, 491, 501, 507, 655, 662, 678
ARNOUX Mathieu, 58, 61
AUBERT Roger, 136

BALLAIRA Guglielmo, 276
BARATIN Marc, 281, 547, 584
BAUTIER Robert-Henri, 8, 10, 14, 47, 50, 53, 56, 58, 60, 83, 85, 88, 89, 94, 95, 97, 98, 103, 356
BECKER Gustav Heinrich, 145
BENTON John F., 228
BERNDT Rainer, 62, 241
BISCHOFF Bernhard, 541, 542, 543, 544
BITTON-ASHKELONY Brouria, 246
BLANK David L., 587
BLIGNY Bernard, 135
BLUMENTHAL Uta Renata, 85
BODÉUS Richard, 380
BOGNINI Filippo, 231
BOND Gerald, 224
BONNARD Fourier, 9, 83, 90
BOSCHUNG Peter, 184, 217
BOUCHARD Constance Brittain, 77
BOUQUET Martin, 34, 152
BOUREAU Alain, 54
BOURNAZEL Éric, 72
BOUTEMY André, 151, 237
BRASINGTON Bruce, 67
BRASSART Félix, 136
BREDERO Adriaan Hendrik, 67
BREITENSTEIN Mirko, 3, 99
BRIAL Michel-Jean-Jacques, 34, 90, 99, 101, 102
BROWER Jeffrey E., 678
BROWN Virginia, 220
BRUMBERG Julie, XI-XIII, XXIV, 198, 217, 436, 441, 449, 513, 514, 525, 533
BRUMMER Jacob, 586
BRUNET Alain, 235, 616, 619
BRUNHÖLZ Franz, 303
BURIDANT Claude, 278, 279, 280, 282, 286, 288, 303, 312
BURNETT Charles, XX, 192, 329, 540
BURSILL-HALL Geoffrey, 176, 178, 179, 584
BUSSE Adolfus, 380, 381, 434, 435, 444, 447
BUZELIN Jean, 34

CAIAZZO Irene, XI, XV-XVII, XIX, 143, 216, 221, 222, 224, 229, 231, 326, 329, 330, 356, 540
CAMARGO Martin, 220
CAMERON Margaret, XI, XIII, XIV, XVI, XXI, 186, 194, 196, 199, 200, 204, 212, 214, 217, 606, 617, 662, 677, 682, 684, 692
CAPITANI Ovidio, 330
CAROLUS-BARRÉ Louis, 240
CERVANI Roberta, 302, 304
CHÂTILLON François, 240, 317, 320, 326, 360

CHENU Marie-Dominique, 399
CHIARADONNA Riccardo, 682
CHIBNALL Marjorie, 110
CINATO Franck, XI, XIX, 112, 334, 346, 545, 585-587
CLANCHY Michael, 609, 610, 687
CLASSEN Peter, 237
CLOES Henri, 364
COLISH Marcia L., 236, 353, 364, 370
COLOMBAT Bernard, XIX
CONDUCHÉ Cécile, 556
CONSTABLE Giles, 54, 60, 62, 65
CONTRENI John J., 543-545, 597
COOK Brenda, 607
COSSÉ-DURLIN Jeannine, 78
COURTENAY William J., 188, 245
COUSIN Victor, 189, 192, 193, 216, 431, 485, 486, 498, 605-607, 647, 649
COX Virginia, XIII, 220, 225, 232, 233
CRANZ F. Edward, 220
CREMASCOLI Giusepe, 303
CROSS Richard, 378
CROYDON F. E., 393
CURTOTTI Domenico, 584
CUSIMANO Richard, 53, 79

D'ONOFRIO Giulio, 231, 321, 364, 509
DAHAN Gilbert, 240, 242, 303, 360, 399, 540
DAL PRA Mario, 605, 608, 625, 628-630, 632, 633, 635, 638, 640-643, 647, 648, 650, 654, 658-662
DALARUN Jacques, 51, 249
DALY Bernardine, 302-304
DALY Lloyd W., 302-304
DE ANGELIS Violetta, 278, 303, 355
DE FILIPPIS Renato, 231
DELHAYE Philippe, 235, 236
DELISLE Leopold, 96, 176
DELLA CASA ADRIANA, 275, 278
DELMAIRE Bernard, 47
DEMATS Paule, 331
DEMOUY Patrick, 47, 65, 76, 237
DEREINE Charles, 52-55, 77
DESBORDES Françoise, 280
DICKEY Mary, 92, 144, 220, 222, 326, 335, 336, 356
DIJS Judith, 421, 431, 438, 618
DIONISOTTI Anna Carlotta, 544
DOLBEAU François, 244, 253
DRONKE Peter, 65, 236, 319, 322, 324, 326, 328, 332
DU BREUL Jacques, 89, 95, 96
DUBY Georges, 616
DUCHESNE André, 84, 89, 96, 622
DUFOUR Jean, 50, 56, 57, 59, 61, 62, 71, 72, 75, 76, 79, 84, 87-90, 97, 98, 103
DUTTON Paul, XIX, 539, 541, 542, 544, 547, 566, 567, 569-571, 574, 577, 585-587, 601

EBBESEN Sten, XI, XVII, XXI, XXII, XXV, 203, 204, 246, 398, 461, 477, 478, 485, 488, 491, 682, 685, 697, 706
ECKHART Johann Georg, 90
EHLERS-KISSELER Ingrid, 55
ELFASSI Jacques, 158, 259
ENDRES Joseph A., 319, 321
ERISMANN Christophe, XI, XXV, XXVI, 187, 188, 374, 392, 417, 428, 446, 541, 565

FALKENSTEIN Ludwig, 79
FALMAGNE Thomas, 242
FÉLIBIEN Michel, 83, 89
FERA Vincenzo, 540
FEYS Eusèbe, 79
FIÉTIER Roland, 46
FLASCH Kurt, 321
FLINT Valerie, 227, 236, 245, 353, 370
FLOBERT Pierre, 279
FOHLEN Jeannine, 587
FONTAINE Jacques, 135, 152, 279, 280
FÖRSTEL Christian, 559
FOWLER-MAGERL Linda, 55, 68
FRAKES Jerold C., 541
FREDBORG Karin Margaret, XI, XII, XVI, XVII, XX, 26, 92, 108, 109, 112, 127, 138, 143, 144, 146, 153-155, 179, 189, 220-223, 225-229, 231, 261, 270, 277, 278, 313, 317, 333-337, 348, 356, 454, 455, 462, 467, 468, 471, 473, 478, 481, 482, 589, 618
FRUGONI Arsenio, 45

FURHMANN Horst, 317
FURNO Martine, 278, 279

GABRIEL Astrik L., 85
GAMBER Klaus, 175, 176
GANDILHON Alfred, 101
GANE Robert, 46
GANZ David, 278
GARCEA Alessandro, 593
GARCÍA ANDREVA Fernando, 235
GARFAGNINI Gian Carlo, 179
GARIN Eugenio, 321
GARNIER Pierre, 94
GARRIGUES Marie-Odile, 60, 94
GATTERMANN Günter, 178
GATTI Paolo, 279
GERZAGUET Jean-Pierre, 3, 33, 100, 102, 136
GERZ-VON BUREN Veronika, 11
GEYER Bernhard, 101, 430, 524, 528, 605, 606, 607, 646, 650, 658
GIACONE Roberto, 236
GIBBONS Richard, 3, 99
GIBSON Margaret, XI, XIII, 108, 110, 134, 145, 176, 177, 178, 179, 241, 277, 278, 293, 313, 326, 328, 332-334, 585
GILLES Monique, 53
GIORDANENGO Gérard, 75
GIRAUD Cédric, XI-XIII, XVI, XVII, XX, 3, 66, 67, 78, 80, 83, 92, 108, 144, 175, 236, 238, 292, 320, 353-360, 362, 364
GIRY Arthur, 71
GOETZ Georg, 294, 298, 302, 303
GOULET Richard, 399
GOULET-CAZÉ Marie-Odile, 540
GOULLET Monique, 3, 257
GRABMANN Martin, 245, 364, 632
GRACIA Jorge J. E., 383, 513, 514, 515, 520, 535
GREEN-PEDERSEN Niels Jørgen, 101, 185, 189, 203, 206, 261, 265, 266, 268, 486, 488, 492, 495, 496, 508, 606, 663, 664, 667, 688, 695, 696, 703, 706
GREGORY Tullio, 321, 324
GRIGNON Louis, 76
GRILLMEIER Aloys, 364
GRONDEUX Anne, XI-XIV, XVI-XVIII, XX, 3, 38, 50, 58, 59, 63, 83, 100, 102, 108, 112, 127, 135, 189, 199, 203, 217, 222, 277, 278, 292, 303, 311, 334, 346, 393, 454, 455, 540, 585, 618, 619
GROSSE Rolf, 76, 90
GROSSER Dorothy Evelyn, 220
GUÉRARD Benjamin, 46, 72, 74
GUILFOY Kevin, 191, 678
GUT-BONDIL Marie-Josèphe, 71, 78, 80

HADOT Pierre, 184
HAIN, 179
HALM Carlo, 219
HAMESSE Jacqueline, 257
HANRAHAN, 222, 229
HANSEN Heine, XI, XVII, XXI, XXII, XXV, 203, 204, 663-671, 673-675, 684, 685, 695-706, 708
HÄRING Nikolaus M., 236, 509, 519, 530
HARTMANN Wielfried, 92, 319-321, 323, 325, 327, 328, 354
HASKINS Charles Homer, 195
HAUPT Moritz, 331
HEITZMANN Christian, 355
HENRY Desmond Paul, 97, 507
HERREN Michael W., 332
HERTZ Martin, 298, 346, 568
HOFMAN Rijklof, 284, 290, 292, 295, 305, 311, 539, 542, 545, 567, 585
HOLTZ Louis, XIX, XX, 41, 275-277, 279, 294, 313, 540, 542, 543, 559, 567, 568
HONNEFELDER Ludger, 245
HUNT Richard W., 107-109, 112, 116-118, 128, 130, 134, 136, 142, 145, 147, 148, 153, 154, 157, 176-178, 228, 284, 333, 334, 336, 337, 355, 474, 477, 478
HUYGENS Robert B. C., 293, 326, 544, 586

INGEGNO Maria Valeria, 111, 242

INNIS G. Van, 175, 176
IWAKUMA Yukio, XIII, XIV, XX-XII, XXIV, XXVI, 63, 97, 99, 127, 153, 181, 185, 186, 189-197, 199, 200, 202, 204, 206, 208-210, 216, 217, 221, 246, 261, 263-267, 269, 270, 337, 417-419, 422-424, 427, 428, 439, 442-445, 447-449, 486, 491-493, 513, 606, 607, 609, 614, 616, 618, 623, 632-634, 636-638, 641, 643, 645, 654-657, 663, 664, 666, 672, 674, 677-684, 686, 688-690, 692, 693, 695

JACOBI Klaus, XI-XV, 193, 194, 196, 522, 678, 693
JACQUART Danielle, 540
JACQUEMIN Louis, 101
JAEGER C. Stephen, 224, 231
JAFFÉ Philip, 13, 59, 75, 90, 178, 311
JAKOBI Rainer, 219
JANSON Tore, 253
JEAUNEAU Édouard, 236, 278, 285, 289, 399, 483, 542-544, 566, 584, 585
JEUDY Colette, 293, 540, 542, 544, 587
JOCQUÉ Luc, 87, 394
JOLIVET Jean, XX, XXVI, 187, 190, 211, 339, 351, 375, 390, 399, 516, 522, 535, 608

KEATS-ROHAN Katharine S. B., 236
KEIL Heinrich, 294, 346
KENNEY James Francis, 542, 544
KÉRY Lotte, 68
KING Peter, XXV, 101, 188, 378, 432, 433, 439, 450, 485, 486, 496, 498, 507, 513, 608, 649, 678
KLINCK Roswitha, 279, 280, 282, 283, 286, 288
KLUGE Eike-Henner W., XXVI, 691
KNAPPE Gabriele, 220
KNEEPKENS Corneille Henri, XII, XIV, 26, 101, 108, 111, 112, 118, 127, 144, 153, 189, 217, 455, 462, 468, 474, 476, 478, 480, 486, 496, 534, 584
KOFSKY Arieh, 246
KRAUSE Wilhelm, 559
KRISTELLER Paul Oscar, 220
KUTTNER Stephan, 195

LALLOT Jean, 587
LAMBERT Pierre-Yves, 72, 74, 75, 78, 85, 151, 261, 279, 308
LANDGRAF Arthur, 111, 240, 242, 245, 246, 364
LANOË Guy, 176, 177
LAPIDGE Michael, 179
LASTEYRIE Robert de, 48, 57, 71, 73, 74, 85, 86, 90, 91, 97
LAURENT Jacques, 77, 80
LAUWERS Michel, 65, 69
LAW Vivien, XIX, XX, 55, 275, 277, 280, 459, 462, 540, 547, 584
LE TONNELLIER Dom, 83, 89
LEBEUF Jean, 177
LECLERCQ Jean, 141
LEFÈVRE Yves, 261
LEO Pietro de, 330
LEONARDI Claudio, 179
LEOTTA Rosario, 151, 220
LESNE Émile, 235, 239, 240
LIBERA Alain de, XXI, XXIV, XXV, 188, 211, 351, 373, 377, 390, 418-420, 426, 432-435, 438, 444, 447, 507, 510-513, 515, 516, 519, 522, 533, 535, 678
LINDSAY Wallace Martin, 294, 298, 308, 542
LINSKY Leonard, 665
LLOYD Anthony Charles, 682
LOBINEAU Guy-Alexis, 83
LOCATELLI René, 46
LOHRMANN Dietrich, 62
LOMANTO Valeria, 593
LOMBARD-JOURDAN Anne, 62
LORENZETTI Eleonora, XII, XX, 108, 347, 454, 455, 463, 464, 467, 478
LOTTIN Odon, 92, 261, 320, 358, 364
LUBAC Henri de, 351, 361
LUCHAIRE Achille, 14, 48, 53, 84, 85, 88-90, 97, 98
LUHTALA Anneli, XI, XIX, 312, 459, 539, 541, 543-545, 547, 556, 562, 566,

568-570, 572, 573, 577, 580, 583-592, 594-601
LUSCOMBE David E., 399, 486

MAAS Pauline H. J. T., 364
MACK Peter, 220
MAINOLDI Ernesto Sergio, XI, XIX, 546, 552, 565, 569, 570, 578, 585, 589, 597
MAIOLI Bruno, 511, 519, 523
MANDONNET Pierre, 566
MANDROT Bernard de, 122
MANITIUS K., 176
MARCHEGAY Paul, 75
MARENBON John, X-XIII, XVI, XIX, XXI, XXII, XXIV, XXV, 127, 154, 181, 182, 184-186, 190, 191, 195, 198, 206, 207, 209, 212, 213, 221, 266, 267, 370, 390, 398, 417, 418, 422, 432, 433, 440, 450, 485, 509, 511-513, 534, 540, 543, 545, 549, 558, 584, 606, 608, 649, 654, 655, 660, 661, 662, 672, 677, 678-684, 686, 691
MARIANI Paolo, 253
MARKOWSKI Mieczyslaw, 584
MAROT P., 178
MARTÈNE Edmond, 94, 101, 195
MARTIN Christopher, XI, XVI, XXI, XXII, XXV, XXVI, 185, 186, 188, 193, 194, 199, 206, 214, 217, 417, 485, 489, 613, 648, 662, 677, 678, 685, 688, 692
MARTIN José Carlos, 259
MARUCCHI Adriane, 587
MATHON Gérard, 597
MAZZANTI Giuseppe, 241
MEINERT Hermann, 66, 69, 70
MEISER Karl, 184, 331, 383, 575
MERLET René, 79
MERLETTE Bernard, 362
MEWS Constant J., XI, XII, XVI, XVII, XXVI, 3, 9, 12, 49, 50, 75, 80, 83, 92, 99, 104, 108, 110, 127, 135, 152, 154, 189, 191, 193, 195, 221-224, 228, 230, 231, 243, 261, 263, 264, 271, 320, 358, 364, 458, 566, 607, 608, 616-618, 620, 621, 623, 632, 649, 654, 677, 678, 691
MICHAUD Eugène, 90, 94, 221, 224, 616
MIETHKE Jürgen, 393
MILIS Ludo, 61, 62, 87
MILLER Emmanuel, 288, 544, 561
MINIO-PALUELLO Lorenzo, 101, 486, 492, 496, 629, 674
MIONI E., 179
MIRAMON Charles de, XI, XVI, XVII, 3, 11, 12, 13, 24, 48, 51, 66, 68-70, 74, 79, 83, 86, 90, 94, 222, 227, 229, 239, 319, 359, 618, 619
MISONNE Daniel, 3
MOLINIER Auguste, 50, 93
MONFRIN Jacques, 429
MOORE Robert Ian, 233
MOOS Peter von, 59
MORAN Pádraic, 290
MORARD Martin, 111
MORELLE Laurent, 57
MORESCHINI Claudio, 509
MOUSSY, 279
MUNK OLSEN Birger, 175, 176, 330
MÜNTER-SWENDSEN Mia, 246
MURPHY Jerry, 220
MUZERELLE Denis, 544

NAGL Alfred, 238
NEEL Carlo Leigh, 52
NELIS Aloïs, 79
NIKITAS D. Z., 697
NOGARA B., 179
NORTIER Geneviève, 110

O'DONNELL J. Reginald, 567
O'MEARA John, 581
OMONT Henri, 177, 178
OTT John S., 83, 101, 241, 242, 370
OTTAVIANO Silvia, 559
OUY Gilbert, 11, 229

PARÉ Gérard, 235, 616, 619
PASSALACQUA Marina, 276, 294, 539, 543, 555, 559, 560, 567, 587
PEDEN Alison M., 238
PELLEGRIN Élisabeth, 177, 284, 587

PFEIFFER Jans, 323
PICARD Jean, 89, 95, 96
PICAVET François, 215
PINÈS Shlomo, 377
PLONGERON Bernard, 46
POIREL Dominique, XI, XII, XIV, XV, XVIII, XX, XXV, 3, 50, 83, 177, 249, 251, 253, 256, 257, 393, 394, 395, 398, 404, 410, 413
PORTER D., 290-293
PRANTL Carl, 485
PYCKE Jacques, 240

QUAIN Edward, 337

RAMACKERS Johannes, 74, 77
RAND Edward K., 543
RAPINE Charles, 64
RAVAISSON Félix, 110, 544
REILLY Leo, 278, 283, 288-290, 293, 294, 301, 348, 457, 459, 461, 477-479
REINERS Joseph, 189, 616
REINHARDT Heinrich J. F., 246
RÉMUSAT Charles de, 101
RENARDY Christine, 235
RESNICK Irven, 187, 325, 389
REYNOLDS Suzanne, 459
RIBAULT Jean-Yves, 101, 370
RICHÉ Pierre, 235, 275, 276
RIJK Lambert Marie (de), XII, 97, 108, 127, 130, 186, 188-190, 195, 206, 261, 263, 266, 278, 394, 454, 474, 488, 495, 607, 608, 611, 650, 654, 656, 684
RIOU Yves-François, 587
ROBINSON Ian S., 335
RODRIGUES Vera, XI, XX, XXVII, 532, 536
ROLKER Christof, 55, 141
ROSE Valentin, 355
ROSIER-CATACH Irène, X-XIV, XVII, XVIII, XX, XII-XXV, 3, 38, 39, 83, 102, 108, 112, 121, 123, 125-127, 142, 144-147, 152, 153, 157, 158, 164, 185, 189, 197-199, 203, 221, 229, 261, 275, 277, 278, 280, 286, 288, 292, 317, 333, 334, 346, 356, 365, 390, 393, 417, 426, 429, 431, 433, 446, 450, 453-456, 458, 461-463, 468, 469, 471-474, 478, 480, 485, 509, 513, 514, 522, 534, 541, 547, 585, 589, 593, 661, 662, 678, 680
RUYS Juanita, 223, 225, 228

SABBADINI R., 178
SALOMON, 540
SAMARAN Charles, 122, 251
SCHEPPS George, 655
SCOTT John, 223, 225, 228
SEDANO Joaquín, 55
SHARPE Richard A., 142
SICARD Patrice, 395
SIEVERS Eduard, 290, 295, 542, 558
SILVESTRE Hubert, 321, 337, 361
SIMONS Walter, 58
SMALLEY Beryl, 238, 241, 326, 358
SMITH Bernard S., 54, 60, 62
SOLÈRE Jean-Luc, 351
SOMERVILLE Robert, 48
SOMFAI Anna, 326
SOUTHERN Richard W., 145, 182, 216, 236, 241, 245
SPALLONE Maddalena, 337
SPRANDEL Rolf, 141
STAMMKÖTTER Franz-Bernhard, 245, 246
STEGMÜLLER Friedrich, 111
STEINMEYER Elias, 290, 295, 542, 558
STIENE Heinz E., 322
STIRNEMANN Patricia, 108, 136, 175, 176, 177, 178, 251, 253, 292
STOELEN Arthur, 111
STOKES Whitley, 290, 542
STRACHAN John, 290, 542
STUMP Eleonore, 184, 488, 685, 697, 706
STURLESE Lori, 321
SWIGGERS Pierre, 275, 277, 278
SZERWINIAK Olivier, 284

TAYLOR Jerome, 220, 393
TEEUWEN Mariken, 235
THANER Friedrich, 68, 69

THEELE Joseph, 663
THOMAS Paul, 79, 176
TISCHLER Matthias M., 90, 241
TOCK Benoît-Michel, 57 ? 239
TREMBLAY Pierre, 235, 616, 619
TURA Adolpho, 539
TWEEDALE Martin, 188, 206, 464, 507, 685
TYL-LABORY Gillette, 10

UHLFELDER, 310
UNTERKIRCHER Franz, 542, 543, 558

VALENTE Luisa, XXV, XXVII, 351
VAN DEN EYNDE Damien, 254, 255, 395
VAN ENGEN John, 60, 78, 357
VAN LIERE Frans A., 236
VANDAMME Ludo, 226
VERGER Jacques, 235, 236, 352
VERHEIJEN Luc, 53
VERRI Chiara, 355
VEZIN Jean, 543
VICKERS Brian, 220
VILLA Claudia, 60, 330, 331
VINEIS Edoardo, 584
VISCH Charles de, 226

WAQUET Henri, 80
WARD John O., XI-XIII, XVI, XVII, 26, 72, 112, 219, 220, 222-226, 228, 230-233, 270, 317, 326, 332, 335, 336, 338, 343, 356
WASSELYNCK René, 45
WATANABE Setsuo, 46
WATTENBACH Wilhelm, 34, 102, 178, 235, 257, 311, 312, 352
WHITE Alison M., 329, 472
WIELAND Gernot R., 279, 283, 284, 286, 539
WILLESME Jean-Pierre, 94, 95
WILLIAMS John R., 110, 237
WILMART André, 253
WOODS Jorie, 220

YOUNG Karl, 331

ZIER Mark, 241
ZIOMKOWSKI Robert, 90, 92, 317-319, 323, 326, 327, 356

Index des manuscrits

ANTWERPEN, Museum Plantin-Moretus 16.2, **293**
ALENÇON, Bibliothèque municipale, 10^9, **110**
ASSISI, Biblioteca comunale, 573, **267, 269, 417, 440, 441**, **443**-**445**, **449**
AUTUN Bibliothèque municipale, S44 (40*), **541, 543, 545, 547**

BARCELONA, Archivo de la Corona de Aragon, Ripoll 46, **543**
—, Archivo de la Corona de Aragon, Ripoll 59, **539, 541, 545-547, 553-556, 562, 569, 570, 572, 586**
BERLIN, Staatsbibliothek zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, lat. fol. 34, **355**
—, Staatsbibl. zu Berlin – Preussischer Kulturbesitz, lat. 8° 161, **337**
BERN, Burgerbibliothek 123, **559**
—, Burgerbibliothek 165, **586**
—, Burgerbibliothek 258, **559**
—, Burgerbibliothek, 327, **330**
BERNKASTEL-KUES, Bibliothek des St. Nikolaus-Hospitals 191, **328**
BOULOGNE, Bibliothèque municipale 144, **76**
BRUGGE, Stadsbibliothek 553, **225-227**
BRUXELLES, Bibliothèque royale 3920-3923, **175, 176**
—, Bibl. royale 3921, **XIII, XVIII, 38, 108, 109, 112-117, 119, 121, 125-127, 130, 134-136, 141, 142, 146, 152, 153, 155, 163, 164, 168-175**

CAMBRIDGE, University Library II.2.I, **145**
CHÂLONS-EN-CHAMPAGNE, Archives départementales de la Marne, D 23, **77**
—, Arch. dép., G 491, **81**
—, Arch. dép., H 464, **79**
—, Arch. dép., H 512, **76**
—, Arch. dép., H 611, **80**
—, Arch. dép., 56 H 195 (Artem 100), **78**
—, Arch. dép., non coté (Artem 4904), **80**
—, Bibliothèque municipale 245, **81**
—, Bibl. mun. 250, **64, 79**
CHARTRES, Bibliothèque municipale 209 (248), **XIII, 108-110, 113, 114**, **116-121, 123, 124, 130, 134, 141-143, 148**, **150**, **155-157, 163, 171, 177, 277, 292**
—, Bibl. mun., 399 (410), **123, 177**

DIJON, Archives départementales de la Côte d'Or, 7 H 23 (Artem 882), **77**
—, Arch. dép., 7 H 1509^1 (Artem 883), **77**
—, Arch. dép., 7 H 1509^2 (Artem 884), **77**
DUBLIN, Trinity College, 494, **267**
DURHAM, Cathedral Library, C.IV.29, **38, 42, 112, 113, 140, 147, 224, 225, 228, 229, 270, 333, 334, 454, 472**

EINSIEDELN, Stiftsbibliothek, 32, **291, 293, 295, 296, 298-301, 305-311**
EL ESCORIAL, Biblioteca del Real monasterio de san Lorenzo, e IV 24, **263, 493**

FIRENZE, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 20 cod. 23, **111**
—, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 47.28, **543**
—, San Marco 310**, 290, 461, 467, 473-483**
—, Strozzi 78, **334**

GRENOBLE, Bibliothèque municipale 240, **111**

HEIDELBERG, Universitätsbibliothek, Hs. 100, **341, 343, 348**

KARLSRUHE, Badische Landesbibliothek, Aug. 132, **555, 561, 567**
KÖLN, Erzbischöfliche Diözesan- und Dombibliothek, 197, **329, 332, 335, 337, 338, 340, 341, 343, 348**
—, Erzbischöfliche Diözensan- und Dombibliothek 200, **291, 292, 295-297, 299, 304-308, 311**
—, Erzbischöfliche Diözensan- und Dombibliothek 201, **108, 109, 113, 114, 116-119, 121, 124-131, 134, 135, 138, 141-143, 148, 150, 154, 155, 171, 178, 277, 292, 293, 297, 305-308, 311, 454-457, 459-471, 473, 478-480**

LAON, Bibliothèque municipale, 444, **288, 544, 555, 561**
LEIDEN, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, BPL 67, **293, 541-543, 545, 546, 567, 569-572, 586**
—, Bibl. der Rijksuniv., BPL 154, **468**
—, Bibl. der Rijksuniv., Voss. lat. 4° 69, **295**
—, Bibl. der Rijksuniv., Voss. lat. 8° 37, **291, 293, 295, 298-301, 307-311**
LILLE, Archives départementales du Nord, 9 H 8, **76**
LONDON, British Library, Add. 32246, **277, 293**
—, British Library, Burney 238, **112, 142, 146, 476, 481**
—, British Library, Harley 2674, **580, 586, 593**
—, British Library, Harley 2713, **112, 142**
—, British Library, Royal 7.D.XXV, **266**
—, British Library, Royal 15.A.XVI, **309**

METZ, Bibliothèque municipale 1224, **108, 109, 113, 114, 116-119, 121, 124, 125-131, 134, 138, 141-143, 148, 150, 155, 158, 171, 178, 277, 278, 292-294, 297, 298, 301, 305-308, 311, 454-457, 459-466, 468-471, 473, 478-480**
MÜNCHEN, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 4610, **328, 330, 331**
—, Bayerische Staatsbibl., Clm 14458, **210, 266**
—, Bayerische Staatsbibl., Clm 14459, **333, 347**
—, Bayerische Staatsbibl., Clm 14779, **10, 190, 206, 208, 607**, **608**, **625**, **628**, **629**, **632-645, 648, 655-658, 662, 684, 686, 689**

NORFOLK, Holkham Hall 406, **179**

ORLÉANS, Bibliothèque municipale 90 (87), **112, 142, 176, 472**, **476**, **481**
—, Bibl. mun. 266, **26, 101, 156, 265, 269, 270, 486, 492, 493, 495, 496, 637, 684**
OXFORD, Bodleian Library, Auct. T.1.26, **586**
—, Bodleian Library, Laud. lat. 67, **267**
—, Bodleian Library, Laud misc. 216, **328**
—, Trinity College, 47, **329**

PARIS, Archives nationales, K 20, **73**
—, Arch. nat., K 21, **73**
—, Bibliothèque de l'Arsenal 910, **112, 142, 146, 152, 454, 455, 458, 471, 472, 481, 693**

—, Bibliothèque nationale de France, Coll. Champagne, t. 6, **76**
—, BnF, Coll. Moreau 797 (44), **80**
—, BnF, lat. 544, **186, 210, 684**
—, BnF, lat. 6634, **176**
—, BnF, lat. 7496, **545, 567**
—, BnF, lat. 7501, **290, 544, 545, 555, 561, 593**
—, BnF, lat. 7503, **290**
—, BnF, lat. 7505, **543, 580, 587, 592, 593**
—, BnF, lat. 7581, **293**
—, BnF, lat. 7730, **291, 293-295, 298-301, 307-311**
—, BnF, lat. 9341, **304**
—, BnF, lat. 10289, **567**
—, BnF, lat. 10290, **567**
—, BnF, lat. 12001, **358**
—, BnF, lat. 13073, **110**
—, BnF, lat. 13368, **11, 26, 101, 191, 193, 206, 208, 210, 266-268, 417**, **424**, **438, 448, 449, 486, 605-608, 628, 647, 648, 650-653, 655, 660, 662, 667, 684**
—, BnF, lat. 13953, **558**
—, BnF, lat. 14442, **111**
—, BnF, lat. 14614, **229**
—, BnF, lat. 15120, **238**
—, BnF, lat. 15130, **144, 290, 297-302, 461-476, 478, 482**
—, BnF, lat. 15131, **461**, **473**, **474-483**
—, BnF, lat. 15601, **111**
—, BnF, lat. 17162, **304**
—, BnF, lat. 17813, **266**
—, BnF, nouv. acq. lat. 586, **292, 293, 295, 298, 300, 301, 304, 305, 307, 309, 310, 311**
—, BnF, nouv. acq. lat. 1623, **63, 108, 109, 113, 114, 116-119, 121, 126-129, 131, 138, 141, 143, 148, 150, 155, 171, 176**
—, BnF, nouv. acq. lat. 1921, **63**
POMMERSFELDEN, Schloßbibliothek 16/2764 (*olim* St Peter at Erfurt 16, **10, 23, 190, 203, 204, 212, 663, 664, 684, 685, 686, 689, 691**
—, Schloßbibliothek 199/2817, **111**

REIMS, Bibliothèque municipale, 875, **569**

SANKT-GALLEN, Stiftsbibliothek, 904, **279, 290-292, 294-298, 301, 304-308, 311, 539, 567**

TROYES, Bibliothèque municipale, 417, **111**

VALENCIENNES, Bibliothèque municipale, 197, **65**
VATICANO, Biblioteca apostolica Vaticana, Barb. lat. 144, **587**
—, BAV, Borgh. lat. 57, **225**
—, BAV, Reg. lat., 215, **295, 309**
—, BAV, Reg. lat. 230, **266**, **268**
—, BAV, Reg. lat. 1578, **293**
—, BAV, Reg. lat. 1650, **284, 288, 293, 295-301, 305-311**
—, BAV, Vat. lat. 1486, **108, 109, 113, 114, 116, 119, 124-131, 134, 138, 141-144, 146, 150, 153, 155, 171, 178, 179, 471**

WIEN, Österreichische Nationalbibliothek, 114, **291, 293, 295-299, 301, 305-309, 311, 493, 541-545, 547, 553, 555, 558, 561, 562**
—, ÖNB, 411, **586**
—, ÖNB, 2499, **263-266, 394, 493**

YORK, Minster Library, XIV.M.7, **335**

Incunables

Venetiis 1488, **108-110, 117, 119, 123, 125, 127-130, 134, 148, 155, 179**
Venetiis 1492, **179**
Venetiis 1495, **179**
Venetiis 1496, **277, 292, 293, 304, 305**

Index rerum et uocabulorum

L'index a été réalisé à la fois en français, en anglais et en latin. Les entrées sont soit en français soit en latin, selon la pertinence de l'occurrence (lorsque le terme était trop fréquent, j'ai mis seulement les occurrences latines, dans les citations). Le terme anglais a été indiqué lorsqu'il se trouve à une place éloignée selon l'ordre alphabétique, pour que le lecteur anglophone le retrouve plus facilement. Je n'ai pas gardé toutes les occurrences des termes dont la fréquence était trop grande, et signalé seulement les usages les plus significatifs.

absolutum
[voir ***constructio*** *absoluta ;* ***necessitas*** *absoluta ;* ***nomen*** *absolutum* ; s.v. ***possibilitas*** *: possibilitas absoluta ;* ***verbum*** *absolutum*]

accent (*accentus*), 140, 166-167, 294, 346, 379, 456-457

accessus, XIV, 220, 268, 277, 328, 329, 331, 332, 337, 539, 541, 543, 546, 585-587, 601, 628

accident (*accidens*)
– accident (prédicable et catégorie), XXIV, XXVII, 7, 120, 183, 190, 201, 202, 205, 208, 211, 214, 243, 282, 373, 385, 386, 388, 390, 420-422, 424-447, 449, 457, 461, 462, 473, 475, 476, 482, 502, 511-513, 516-518, 522, 525-535, 547-549, 552, 560, 574, 584, 591, 593-595, 597-601, 631-632, 634-636, 659, 668, 673, 688, 689, 693, 698
– accident (grammatical), 160, 164, 167, 169, 170, 447, 469, 478, 482, 483, 562, 584, 591, 592, 601
– accident individuel, 421, 432, 442
– accident vs substance, 121, 157, 158, 424
[voir aussi **prédication** accidentelle ; **propriété** accidentelle ; ***res*** *accidentalis*]

ad aliquid, 585

adiacens (*tertium* -), 160, 161, 173, 645, 656, 657

adiacentia, 92, 119, 120, 159, 160, 169, 365, 430, 522, 638, 661
– *in adiacentia*, 522

adjectif (*adiectiuum*), 41, 122, 159-161, 167-169, 450, 456, 457, 465, 471-473, 478, 591, 597, 598, 627

adverbe (*adiuerbium*), 161, 162, 346, 456, 457, 467, 481, 627, 630
[voir aussi s.v. **signification**]

air (*aer*), 164, 172, 173, 333, 347, 388, 458, 521, 522, 528, 546, 547, 550, 551, 600, 661, 697, 704, 705

affect (*affectus*), 454-455, 457
– *affectus mentis*, 455

affirmatif (et affirmation), 18, 405, 454, 479, 612, 613, 625, 642-644, 655, 705

âme (soul), 196, 230, 491, 322, 323, 325, 333, 367, 403, 597, 635, 669, 675, 689, 695, 698, 699,
– âme (- du monde), 331, 332, 340,
– *anima*, XXIV, 161, 211, 324, 331-333, 347, 367, 403, 550, 551, 573,

578, 588, 592, 595-597, 609, 669, 670, 675, 697-699, 702
– *animus*, 12, 21, 31, 36, 119, 343, 359, 383, 398, 405, 457, 466, 552, 562, 572, 573, 577-579, 595, 596, 599, 610, 620
[voir aussi ***mens***]
analogie, 280, 282
antécédent (*antecedens*), 265, 325, 368, 369, 479, 483, 612, 614, 615, 634, 635, 672, 696-697
antipodi, 323
apophatisme (et -ique, -iste), XIX, 366, 404, 574, 575, 577, 580, 581
argument (*argumentum*), XXV, 188, 201, 217, 224, 324, 325, 373, 394, 460, 470, 483, 488-490, 612, 614, 639, 665-667, 669, 670, 673, 677, 697-699, 701, 708
– argument nécessaire, 341-343
argumentatio, XXV, 341, 614, 640, 669, 670, 673, 697, 699, 701
arithmétique, 238, 359, 512, 520, 595-597
– *arithmetici*, arithméticien 536, 571
ars, 176-178, 576, 594, 596, 701
– *ars intrinseca, extrinseca*, 338
– *ars sophistica*, 152, 203, 318, 701
– *ars uocalis*, XXII, 664
– *ars* vs *natura*, 577
artifex, 323, 331, 339, 348, 701, 761
arts du langage (linguistic arts), 192, 232, 396, 577
[voir aussi ***scientiae*** *sermocinales,* ***triuium***]
arts libéraux (liberal arts), 90, 110, 144, 145, 182, 222, 238, 569, 572, 576, 577, 581, 584, 585, 587, 594, 596, 597, 601
astronomie, 597
atomus, 502-506
attribution [questions d'attribution], IX, XIII-XVI, XIX, XXII-XXV, 92, 101, 107, 110, 111, 116, 125, 127, 144, 146, 152, 153, 157, 158, 185, 186, 189-200, 207, 208, 210, 212, 223, 230, 238, 241, 244, 245, 255, 270, 291, 293, 329, 335, 336, 355, 364, 398, 417, 418, 424, 431, 471, 485, 493, 486, 508, 509, 536, 539-543, 555, 556, 565, 566, 569, 570, 585, 586, 605-645, 647-650, 655-658, 662, 664, 678, 681, 682, 685, 686, 691, 692

body, voir **corps**

calor, 551, 570
canon law, voir **droit canonique**
catégorie
– catégorie grammaticale, XX, XXII, 600
– catégorie logique (et ontologique), XX, 212, 213, 269, 378, 382, 415, 422, 510, 512, 513, 521, 522, 524, 528, 580, 583, 589, 590, 593, 600, 675
catégorique, voir **prédicatif**, **proposition** catégorique, **syllogisme** catégorique
causa inuentionis, 446, 457, 459, 468, 483, 583, 587
cause -effet, 664, 666, 670, 699, 706, 707
chanoine (canonial, canonicat, canon, *canonicus*), 9, 11, 31, 32, 34, 43, 47-49, 51-58, 60, 62, 64-66, 68, 69, 72-77, 79, 81, 82, 84-90, 92-96, 98, 99, 102, 103, 122, 123, 135-136, 141-142, 177, 191, 195, 222, 239, 320, 327, 354, 358, 617, 618
chimère (*chimera*), 702
Christ, 52, 65, 69, 95, 145, 229, 323, 324, 340-342, 367, 579
circumstantiae, 541, 586
collectio, 104, 150, 419, 427, 428, 436, 437, 445, 505-507, 513, 632, 634, 680, 687, 703
– *collectio rerum*, 104
comitatur, 704, 705
commentaire composite vs commentaire littéral (composite commentaries vs litteral ones), 185, 190, 191, 686

complete sentence, voir **phrase** complète
composition (*compositio*)
– composition poétique, 224
– *compositio* (morphologique) vs *derivatio*, 281-283, 285-288, 290, 301, 314-316, 346
– *compositio* vs *divisio*, 640
concept, 386, 454, 514, 521, 601, 700
– *conceptio mentis* (et *conceptum mentis*), 454, 522, 562, 575, 599
– *conceptio animi*, 572, 573, 577
conclusion [log.], 633, 639, 698, 699, 701, 703
condition [log.]
– *conditionaliter*, 479
– truth condition, 478
[voir aussi **proposition** conditionnelle]
congrue, 48, 142, 159, 161
conjonction (*coniunctio*), 133, 160, 161, 179, 454-457, 462, 465, 470, 471, 473, 478-480
conséquence (*consequentia*), XXI, XXV, 139, 148, 149, 263, 265, 324, 325, 369, 406, 489, 492, 612, 634, 639, 671, 697, 707
– *consequentia rerum*, 148, 149
conséquent, 265, 325, 368, 369, 479, 612, 614, 615, 634, 635, 671, 672, 696-697
consignifier (*consignificare*), 132, 133, 173, 205, 208, 585, 592, 593, 613, 674, 689
– consignification, 455
[voir aussi ***significatio*** vs *consignificatio*]
contenu propositionnel, voir **proposition**
construction (*constructio*), 117, 118, 138, 139, 148, 149, 462, 464, 469, 471, 472, 626, 629
– *constructio absoluta*, 543
– *constructio transitiua*, 543 [voir aussi ***transitio***]
– *natura constructionis*, 624
conuenientia, 149, 361, 518, 520
– *conuenientia rerum*, 149
copula, 142, 162, 172, 462, 475
– *copulare*, 159-161, 171-174, 230, 458, 462, 476, 626, 644, 656, 701, 705
– *copulatio*, 159-161
– *copulatiuum*, 176, 283, 704
corps (body, *corpus*), 150, 163, 173, 175, 211, 229, 230, 300, 305, 323, 325, 333, 340, 347, 367, 386, 403, 454, 464, 482, 491, 492, 496, 503, 521, 522, 528, 530, 532, 550, 588-592, 594, 601, 629, 637, 646, 666-668, 675, 688, 689, 705
– corporalité (*corporeitas*), 114, 588
– corporel (*corporale*), 282, 297, 386, 420, 422, 436, 437, 502, 573, 574, 578-579, 590, 592, 601, 664, 665, 688, 697
creatio, 331, 367, 411, 415, 505, 506, 536, 575
– *creatio ex nihilo*, 324, 623

deliberative oratory, 229
demonstrare [gram.], 139, 148-150, 463-465, 480, 588, 592, 594
– *demonstratio* [gram.], 132, 133, 149, 167, 465, 466, 593
dénominatif (*denominatiuum*), 315, 591
denudatio, 426, 432, 433
dérivation (*deriuatio*), 137, 281, 282, 286-288, 314, 468
– dérivation des formes, 512
détermination (- d'un mot, d'un sens), 155, 160, 162, 167, 170, 173, 446, 466, 470-473, 520, 633
Dieu (*Deus*, God), XXVI, XXVII, 12, 13, 31, 36, 42, 90-93, 100, 157, 238, 302, 323, 324, 331, 339, 348, 357, 358, 360, 365-370, 397, 400-408, 410, 411, 413-415, 438, 512, 515-519, 524, 527, 531-533, 559, 573-575, 579, 580, 601, 660
[voir aussi **idées divines**]
dialectique, XVIII, XXI, 88, 92, 99, 221, 261, 270, 318, 335, 357, 442, 453, 473, 480, 493, 517, 519, 528, 565,

568, 572, 575-578, 580, 597, 599, 620, 657, 678, 681, 694 [et *passim*]
– enseignement de la dialectique, 5-8, 11-13, 22-23, 26, 28, 32, 33, 43, 73, 103, 584, 616-617
– *dialectica*, 5-8, 84, 184, 151, 160, 196, 203, 266, 268, 318, 363, 472, 473, 519, 576, 675
– *dialecticus, -i*, 163, 211, 321, 325, 363, 472, 477, 549, 571, 576, 611, 639, 654, 670, 674, 675
– dialectique-grammaire (relations entre -), XVI, 4, 30, 92, 224, 277, 337, 453, 471-474, 478, 480, 568
– dialectique-grammaire-rhétorique (relations entre -) 99, 261, 335, 363, 572
– dialectique-théologie, 565-582
– dialectique *in uoce* vs *in re*, XX, 187
[voir aussi théologie (rapports entre dialectique et théologie), ***in re***, **in *uoce***]
dictamen, 224, 226
dictio, 115, 126, 140, 144, 162, 163, 165-167, 215, 281, 285, 286, 314, 346, 347, 454, 456-458, 624
différence (*differentia*), XXIV, 104, 158, 183-185, 202-207, 229, 281, 298, 310, 331, 357, 389, 407, 411, 422, 430-450, 460, 486, 516, 521, 525, 530, 574, 576, 611, 631, 632, 634, 639, 665-668, 673, 678, 681, 687, 689, 703, 705
– différence individuelle, 434-435, 443
– différence numérique, 514, 515, 517, 518, 520, 521, 524, 529, 531-533, 535
– non-difference, 92
[voir aussi **indifférence**]
dîme, 47, 49, 69, 80
disciplina, 7, 548, 549, 571, 572, 577, 594, 596
droit canonique (canon law), 46, 68, 69, 85, 86, 229
école de Laon (school of Laon), XIII, XVI, XVII, 45, 227, 236, 245, 351-371, 620
elementum, 116, 145, 163-166, 454, 456, 458
– *elementum mundi*, 331, 348, 454
– *elimentum*, 550, 569, 585
enuntiatio, 389, 474, 475, 624, 630
épiscopat (bishopry), 52, 57-60, 62, 63, 65-67, 71, 73, 75, 82, 87, 88, 94, 96, 141, 239, 243, 335, 359
épistémologie, XII, 362, 421, 423, 570-572, 575, 576, 580, 581
équivoque (*aequivocus*), XXII, 119-120, 122, 158, 159, 164, 172, 173, 301, 365, 520, 670, 671, 674, 699
espèce
– espèce monadique, 388, 389
[voir ***species***]
essence (*essentia*), 7, 41, 92, 125, 131, 132, 158, 160, 162, 163, 167, 171, 172, 174, 210, 377, 379, 384-390, 405, 406, 420-421, 424, 430-433, 440, 442, 444, 454, 463, 476, 481, 482, 493, 498, 504, 505, 524, 527, 536, 558, 559, 575, 578, 668
– essence divine, 365-367, 634,
– essence matérielle, XXVI, 45, 104, 198, 221, 374, 375, 390-392, 417, 418, 438, 440, 446, 513, 618, 630-631
– essence universelle, 387, 388
– *essentialiter*, 6, 7, 160, 164, 165, 367, 373, 387, 391, 424, 427-431, 440, 458, 631
– *essentiola*, 506
– *in essentia*, 7, 125, 132, 159, 172, 174, 373, 429, 430, 476, 504, 522
– théorie de l'essence matérielle TEM (material essence realism MER), XXIV, 198, 221, 374, 375, 390-391, 418-420, 422, 424, 426, 428-429, 431-435, 437-441, 443-444, 446-450, 513, 515, 521, 524-525, 533, 535, 618, 630-631
[voir aussi **partie** essentielle]

étymologie, 276, 279-283, 286-289, 296-299, 301, 306-307, 310, 313, 402, 459, 468, 572, 589, 599
– étymologie ontologique 286, 288, 301
eucharistie (-que), XX, 111, 145, 335, 565
exemplarisme, 377, 378, 526, 527
expositio [gram.], 110, 170, 275, 286, 288, 313, 315, 316, 483
expositio [log.], 700, 706

fausseté (falsehood, *falsitas*), 15, 18, 36, 473, 474, 616, 618, 640, 642, 688
faux (false, *falsus*), 133, 162, 369, 462, 473, 474, 571, 615, 618, 634, 635, 638, 641, 665, 700
filiolitas, 570, 585
forma, 158, 164, 169, 207, 323, 365, 382, 390, 391, 424, 426, 429, 430, 432, 433, 435-442, 446, 449, 458, 494, 496, 498, 499, 503, 504, 506, 511, 512, 514, 517, 519, 521, 522, 527, 531, 533, 534, 539, 631, 633-635, 638, 667, 668
– *forma essendi*, 531
– *forma substantialis*, 387, 506, 631, 634
– *forma uocis*, 456, 458, 467
– *forma* vs *materia*, 207, 668
– *formata, informata (res -)*, 168, 427-429, 431, 432, 435, 436, 440, 442, 445, 446, 448-450
fundamentum, 172, 438, 448, 449, 495, 502, 504, 631, 659, 667, 701

genre (*genus*), XX-XXII, XXIV, 183, 187, 191, 202-205, 207, 209-210, 211, 213-214, 297, 299, 304-305, 309-310, 357, 377-378, 380-382, 384, 386, 407, 411, 419, 422-427, 429-449, 457, 480, 517-524, 528-529, 531, 533, 609, 612, 618, 631-633, 636-639, 658, 665-666, 668-670, 673-675, 687-689, 693, 701, 703-704
géométrie, 597, 635, 637
grammaire, X, XI, XIII, XVI, XX, 73, 111, 156, 159-160, 176, 189, 191, 198, 221, 224, 277-281, 335, 355, 367, 373, 442, 450, 454-483 [et *passim*]
– enseignement de la grammaire, XVIII, 3-5, 22, 23, 26, 29, 30, 32, 33, 41, 43, 73, 99, 103, 108, 109, 114, 136, 146, 147, 151-156, 277, 333, 390, 566, 567, 577
– grammaire-dialectique [voir **dialectique**]
– grammaire-logique [voir **logique**]
– grammaire-rhétorique, 228, 232
– grammaire-théologie, 235-246, 351-373, 393-415, 565-582
– *grammatica*, 5, 30, 110, 159, 160, 176-178, 467, 472, 473, 483, 548, 549, 571, 576, 577, 596
– *grammaticus* (grammairien), 3, 23, 30, 34, 38, 41, 136, 144, 158, 216, 276-279, 281, 284, 289, 340, 347, 454, 472
– *sensus grammaticus*, 159
[voir aussi **catégorie** grammaticale]

habitus, 343, 597, 698, 706
– *habitus* [catégorie], 445, 494
– *habitus mentis*, 597, 706

homonymes, 279, 597
[voir aussi **équivoque**]
hypostase, 384, 385
hypothétique, voir ***propositio*** *hypothetica,* ***syllogismus*** *hypotheticus*

idées divines, XXV, 331, 378
idem, 92, 518-523
identité, 92, 254, 512, 517, 519, 520, 522-524, 526, 528, 529, 534, 535, 704
– identité vs inhérence, XXV
image, 164, 552, 572, 578, 579
imagination, 521, 534,
– imaginer, 665, 700
immanent (et immanence), 382, 432, 447
– immanentisme, 511-513

imposition (et imposer, *imponere*), 92, 161, 163, 365, 446, 456, 460, 463, 464, 514, 534, 624, 674
[voir aussi s.v. ***materia*** : *materiale impositum*]
incongrue, 302, 572, 702
in re, XX-XXII, XXIV, 187, 203, 216, 217, 346, 421, 427-429, 449, 663, 667, 668, 670-672, 680, 684
in uoce, XX-XXII, XXVI, 167, 187, 192, 193, 196, 199-201, 203, 207, 208, 212-214, 216, 217, 418, 647, 663, 664, 667, 669, 671-673, 675, 677, 679-685, 689-696
incarnation, 324, 409
incorporel (*incorporeus*), 114, 118, 282, 333, 386, 390, 403, 420, 425, 430, 573, 588, 590-592, 675, 688, 697
indifférence (*indifferentia*), 92, 187, 419, 420, 525, 618, 680
– *indifferenter*, 7, 173
individu (individual, *indiuiduus*), XXIV, 7, 104, 186, 187, 207, 209, 373-375, 377, 379-392, 419-451, 458, 463, 481-482, 505-507, 516, 521-523, 525, 529, 532, 535, 536, 588, 590, 594, 598, 631-633, 636, 674, 687, 703
– individualité, 386
– individuation, XXVII, 386, 388, 419-421, 426, 427, 432-434, 440, 445, 447, 451, 513-518, 525-529, 532, 533, 535, 536, 630-633
[voir aussi **accident** individuel, **différence** individuelle, **propriété** individuelle]
inhérence (*inhaerentia*), XXV, 126, 419-421, 423, 425-427, 430, 449, 469, 473, 478, 513, 530, 625, 668
– inhérer (*inhaerere*), XXV, 121, 125, 126, 169, 173, 592, 627, 636, 675, 704
intellectus
– *intellectus* (intellect), 29, 121, 162, 169, 324, 365, 419-420, 423, 425, 514, 521, 530, 533-534, 565, 572, 577, 580, 588-589, 640
– *intellectus* (intellection), XXI, 454, 456, 530, 533, 574-575, 577-579, 640, 644, 661
– *perfectus intellectus*, 474, 475, 477
interjection (*interiectio*), 454, 455, 457, 458
interpretatio (et *interpretare*), 287-289, 343, 550, 552, 554
intransitio (et *intransitiue*, *intransitiua*), 160, 168, 459, 465, 466, 468, 470
invention (*inuentio*)
– *inuentio* (des noms), 365, 446, 457, 465, 523
– *inuentio* [recherche des arguments], 394, 673, 675, 697-698
– *propria inuentio*, 168, 169
[voir aussi ***causa inuentionis***]
iudicium, 675, 697, 698, 706

judicial rhetoric, 224

lettre (*littera*)
– lettre (grammaticale), 115, 140, 145, 163-166, 170, 171, 176, 177, 179, 284, 287, 347, 559, 576, 585
– lettres (écrits), 4, 35, 97, 319, 354, 574
– lettre vs esprit, 97, 399
– *litteratus*, 9, 97, 599
[**linguistic arts**, voir **arts du langage**, *triuium*]
locus
– *locus* (lieu, maxime), 206, 265, 363, 485, 488, 576, 610, 613-615, 633, 638-641, 665, 666, 670, 673, 688, 696, 703, 705, 706
– *locus* (catégorie), 517, 594
logique, X, XI, XVI, XX, XXI, XXVI, 30, 145, 153, 156, 181-217, 224, 232, 253, 263, 265, 367-368, 370, 373, 394-396, 400, 470, 488, 502, 513, 518, 534-535, 566, 610-613, 677-694 [et *passim*]
– enseignement de la logique, 182, 185, 186, 608-610, 662
– *logica* (logique), 224, 268, 396, 611

– *logica vetus*, XII, 183, 184, 199, 267, 376, 394, 510, 584, 588, 599, 612, 619, 648, 649, 662
– *logica nova* (new art), 184, 708
– *logica modernorum*, 278
– logique-grammaire, 30, 145, 534

manifestare, 184, 188, 190, 590
marginalia, 539-563
massa, 442, 498
materia, 168, 324, 338, 431, 438, 458, 498, 519,
– [sujet d'une discipline, subject-matter], 163, 164, 175-179, 201, 202, 207, 208, 210, 211, 213, 214 268, 232, 331, 337, 456, 548, 571, 654, 664-666, 681, 683, 691, 696, 703
– *materia uniuersalis*, 442,
– *materia uocis*, 456
– *materiale impositum*, 160
– *materialiter*, 207, 430, 458, 477
– *materies*, 458, 548, 571
[voir aussi **essence** matérielle]
maxime (maxim), 204, 206, 666, 703
– maximal proposition, 488-491, 493-494, 497, 612, 614, 639-641, 664-667, 696, 698, 703
mens, XXV, 324, 383, 401, 527, 552, 573-574, 589, 697-699
[voir aussi **âme**, ***affectus*** *mentis*, **concept** : *conceptio mentis,* ***habitus*** *mentis*]
méréologie (et -ique), XXI, 392, 485-508, 512
mode (mood, *modus*)
– mode [gram.], 116, 467-468, 556, 627-629
– mode [log.], 627-629
– mode de signifier, XXIII
– modalité, 627, 630
moyen terme (middle term), 629, 667, 705
musique, 197, 634

nativité, 324-325, 341, 442
natura, 333, 339, 340, 347, 348, 385, 387, 396, 505, 550, 551, 573
– [caractéristique, essence], 131, 137, 146, 158, 160, 162, 281, 403, 430, 431, 464, 469, 524, 575, 596, 641
– *in natura*, 396, 423-425, 430, 451
– *natura communis*, 388
– *natura* (*diuina*), 410, 516
– *natura inuentionis*, 463, 464
– *natura rei*, 126, 341,
– *natura rerum*, 92, 365, 576, 670
necessitas
– *necessitas absoluta*, 512, 532
– *necessitas complexionis*, 512-514, 532-533, 536
nom (*nomen*), 116, 162, 205, 466, 476, 477, 481, 482, 515, 623, 625 [et *passim*]
– [def.], 150, 167, 168, 446, 463, 464, 481, 562, 588, 589, 592, 593, 599,
– *nomen absolutum*, 597
– *nomen adiectiuum*, 122, 169
– *nomen appellatiuum*, 170, 282, 302, 463, 464, 590, 597
– *nomen nominis*, 160
– *nomen proprium*, 161, 170, 284, 301, 302, 349, 463, 464, 481, 664, 573, 575, 590, 597, 598, 608, 657, 701
– *nomen substantiuum*, 168, 450, 473
[voir aussi **qualité** du nom, ***persona*** *nominis*, s.v. ***uox*** : *nomen uocum*]
Nominales, XXI, 215, 491, 638, 693
nominalisme, XXIV, XXVI, 188, 206, 214-215, 217, 672, 674, 679
nominaliste, 187, 215, 491, 647, 663, 679
nominare, 92, 121, 160, 161, 168, 169, 174, 365, 446, 481, 482, 574, 585, 589, 644, 646
nominatio, XXV, 92, 168, 573, 574, 585, 588-590, 633
nominatif (*nominatiuum*), 131-133, 139, 142, 148, 149, 160, 162, 303, 346, 347, 455, 459, 470, 471

nota, 115, 116, 166, 477
notare, 171, 174, 466, 523, 584, 585, 588, 589, 592, 593, 600
– *per se notum*, 667, 668
notio, 215, 534, 547-548, 552, 573-574, 588

officium, 169, 172, 174, 453, 459, 461, 462, 464-466, 468, 469, 703
ontologie, XX, XXIII, XXV, XXVII, 206, 211, 214, 282, 374-376, 378, 379, 381, 383, 384, 386, 387, 389, 391, 392, 419, 424, 434, 444, 448, 486, 515-518, 523, 524, 530, 532, 580, 583, 631, 672, 675, 678, 680-682, 684, 692
– ontologie nominaliste, 214
– ontologie particulariste (particularisme ontologique), XXIV, 378, 420-422, 428, 432, 449-451, 509, 511-513, 530, 536, 575
– neutralité ontologique (ontological neutrality), 678, 681-684, 691, 692
oratio, 115, 133, 161, 166, 203, 471, 475, 480, 530, 558, 665 [et *passim*]
– *oratio* [déf.], 144, 167, 598, 599
– *oratio* [log.], 624-626, 660, 661, 665, 669, 697, 700
– *oratio* [rhét.], 594
– *oratio perfecta* (et *perfectio orationis*), 147, 159, 162, 167, 453, 454, 458, 469-477
– *oratio plena*, 133, 167, 455, 469, 560
– *oratio recta*, 133
– *oratio uera, falsa*, 162, 700
– *oratio uocalis*, 661
– *pars orationis*, 115, 118, 119, 133, 167, 168, 280, 453, 454, 459, 468, 469, 473, 475, 476, 562, 588, 594, 595, 599, 600
ousia, 378, 384-387, 446-447, 522, 580

paronyme, 144, 356, 511, 518 [voir aussi **dénominatif**]
pars, voir **partie**
participe, XVII, 38, 112, 118,119, 139-140, 144, 148-150, 153, 169, 454, 455, 459-463, 467-477, 559
particulariste, 374, 378, 421 [voir aussi **ontologie** particulariste]
partie (*pars*)
– *pars* vs *totum*, 488, 489, 500, 666, 690
– *pars* [méréologie] 495, 500, 502-503,
– *pars essentialis*, 487, 489, 494, 495, 497, 500, 502, 504, 507
– *pars orationis*, voir ***oratio***
– *partiales uoces*, 701
perception (- sensible), 521, 538, 592
perfections, 405, 406
perfectio, voir ***intellectus*** *perfectus,* ***oratio*** *perfecta*
persona, 18, 48, 81, 144, 383, 389, 480, 590
– *persona* (- *nominis*), 170, 463, 466, 467, 481, 481
– persona (- pronominis), 593
– *persona* (- *uerbi*), 121, 122, 131-133, 159, 160, 168, 169, 466, 470, 471, 481, 625
– *persona* [théol.], 331, 367, 385, 410, 516, 517
[voir aussi s.v. **transitio** : *transitio personarum*]
personnat, 46-50, 74, 78
phrase, voir *oratio*
philosophie
– *philosophare*, 215
– *philosophia*, 151, 266, 268, 318, 323, 331, 337, 483, 518, 529, 594, 618
– *philosophica disciplina*, 340
– *philosophus*, 31, 126, 171, 314, 319, 321, 324, 331, 347-349, 547-549, 571, 577, 610, 620, 645, 657
– *ratio philosophica*, 324, 325
– *scola philosophantium*, 408
platonisme, 324, 326, 329, 526, 536
– platonisme grammatical, 339
– platonicien, 324-327, 329, 338-339, 344, 377, 522

– forme platonicienne, 377, 382, 536
– néoplatonisme, 332, 422, 424, 585, 597
poésie (et poétique), 9, 264, 330, 467, 561
polyonymie, 510, 514, 519, 520
possibilitas, 642
– *possibilitas absoluta*, 512
– *possibilitas determinata*, 512, 513, 532
prédicable, XXII, XXV, XXVI, 202, 204, 207-208, 211, 213, 375-378, 388-391, 420, 422-423, 425-426, 638, 673
prédicament, 391, 430, 632
prédicat, 160, 168, 173, 265, 375, 377, 455, 462, 473, 475-477, 614, 615, 625-629, 633, 644, 656, 668-671, 690, 696-697, 702, 706
prédicatif
– *propositio praedicativa*, 668, 701 [voir aussi s.v. catégorie : *categorica*]
– *syllogismus praedicativus*, 701, 702
prédication (et prédiquer) [log.], XXI, XXV, XXVI, 92, 104, 124, 157-162, 168, 172-174, 205, 365, 375-377, 383, 388, 391, 397, 414, 422, 423, 425, 430, 444, 471, 472, 476-477, 510, 514, 518-520, 522, 523, 525, 530, 533, 594, 595, 612, 615, 627-630, 633, 638, 644-646, 656, 657, 659, 669, 670, 672, 673, 689, 690, 703, 704
– prédication accidentelle, 522
– prédication extrinsèque, 511, 513, 521
– prédication intrinsèque (prédication *secundum rem*), 511, 513, 521
– prédication paronymique, 518
– prédication propre, impropre, 365-367
– prédication [théol.], 236
– prédicateur, 357
prémisses (prémisse), 483, 492, 497-499, 629, 638, 639, 667, 697, 701, 702
préposition (*praepositio*), 138, 347, 400, 455-457, 462, 476, 477
prêtrise, 62
pré-vocalisme, XXI-XXIII
proto-vocalisme, XXI, 196, 200, 201, 208, 677, 681, 692, 708
proto-vocaliste 192, 193, 202, 210, 679
pronom (*pronomen*), 117, 127, 128, 130, 133, 134, 136, 144, 167, 173, 346, 459, 460, 463-467, 469-477, 481, 482, 530, 584, 586-588, 592, 593, 656
– *pronomen* [déf.], 115, 169-170, 593
– *pronomen relatiuum*, 464, 466
[voir aussi ***persona*** *pronominis*]
proposition (*propositio*), 17, 118, 121, 128, 138, 160, 162, 166, 168, 169, 172, 173, 186, 201, 263, 324, 342, 343, 347, 368, 369, 474-476, 479, 482, 490, 530, 583, 614, 619, 625-629, 634, 664-667, 670, 671, 696, 697, 699-705
– contenu propositionnel (propositional content), 627, 702
– *propositio affirmatiua*, voir **affirmatif**
– *propositio categorica*, 263, 342, 613-615, 623, 627, 628, 706
– *propositio hypothetica*, 263, 614, 615, 621, 639, 706-707
– proposition conditionnelle, 612-615, 634, 635, 637, 639, 704
– proposition indéfinie, 629
– proposition modale, 627-630
– maximal proposition, voir **maxime**
propre
– *nomen proprium*, voir **nom**
– propre, impropre (et proprement, improprement) 366, 367, 393, 404, 408-411, 459
– propre vs commun, 385, 386
– *proprium* [des parties du discours], 115, 136, 160, 167-170,

463, 467, 481, 590, 593 [voir aussi **propriété** des parties du discours]
– *proprium* [prédicable], 183, 202, 204, 385, 423, 425, 426, 441, 450, 533, 574, 632, 635-638, 641, 668, 689
propriété (*proprietas*), 158, 161-162, 164, 172, 173, 366, 389, 407, 431, 433, 435, 438, 439, 441-446, 448, 496, 598, 623, 632-633, 635-637
– *proprietas rei*, 283, 287
– *proprietas significationis*, 701, 704
– propriété accidentelle, 119, 167, 170, 382, 392, 419, 433, 443, 446, 467, 633
– propriété essentielle, propriété substantielle, 160, 167, 382, 390, 392
– propriété individuelle, 431-433, 435, 441-443, 446, 598
– propriété des parties du discours, 128, 131-132, 159, 166-168, 462, 465-467, 469, 478, 589 [voir aussi s.v. ***proprium***]
providence, 364, 368, 532-534
punctum, 489, 502

qualité [catégorie], XX, 127, 173, 190, 210, 216, 365, 378, 458, 512, 513, 521, 522, 528, 593, 594, 675
– qualité (du nom), 92, 114, 120, 131, 150, 168-170, 278, 282, 301, 365, 383, 446, 450, 463-466, 468, 481, 584, 588-590, 592-594, 597, 600
– qualité [propriété), 158, 173, 210, 365, 383, 444, 446, 463-466, 481, 499, 594, 638
quantité [catégorie], XXII, 124, 209, 210, 213, 365, 431, 446, 458, 474, 493-496, 503, 511, 513, 521, 522, 528, 592-594, 613, 660, 661, 681
– quantité (d'une proposition), 104
– *quantitativus, -a, -um*, 495, 613, 666
querelle eucharistique, voir **eucharistie**

question [topique], 701-706
– *quaestio* [genre littéraire], 241

ratio, 17, 118, 150, 162, 168, 323, 324, 349, 360, 365, 367, 396, 405, 457, 468, 476, 480, 498, 666, 669
– *ratio* [raison humaine], 12, 18, 403, 514, 571, 572, 576, 625, 635-637, 701, 704
– *ratio argumentorum*, 6, 339, 369, 373, 618
– *ratio disserendi*, 675, 695
– *ratio philosophica*, 226, 325
– *ratiocinatio* (*ratiocinari*), 395, 446, 574
– *rationabilis*, 431, 458, 549, 572, 596
– *rationabiliter*, 532, 533, 600, 698, 699
– *rationalis*, 92, 132, 168, 203, 207, 340, 358, 390, 430, 431, 436-440, 445, 463, 464, 481, 482, 549, 578, 597, 623, 624, 633, 635, 638, 668, 670, 702, 705
– *rationalitas*, 114, 131, 132, 158, 331, 422, 438, 445, 463, 464
réalisme (realism, realist theory), XXIV, XXVI, 187, 188, 192, 196, 198, 215, 375, 379, 392, 418, 419, 421, 428, 429, 434, 439, 440, 450, 451, 511, 513, 516, 533, 565, 681
– réalisme arithmétique, 536
– *lectio realis*, 668, 696
– *realis*, XXII, 173, 215
– *realis* vs *uocalis*, 119
[voir aussi s.v. **essence** : material essence realism]
[voir aussi ***collectio***, **indifférence**]
réaliste, XXI, XXVI, 213, 215, 227, 374-376, 378, 383, 385, 391, 434, 440, 513, 683
– anti-réaliste, 523, 631
relatif [catégorie], 528, 597 [voir aussi *ad aliquid*]
[voir aussi *pronomen* ***relatiuum***]
relation [catégorie], 464-466, 593, 594, 597

Renaissance du XII^e siècle, XVIII, 233, 320, 326, 351
reportationes, XIII, XV, 204, 264, 509
res, 92, 114, 121, 163, 172, 173, 369, 370, 374, 431, 464, 530, 532, 533, 573, 576, 588, 668 [et *passim*]
– *euentum rei, rerum*, 642
– *in designatione rerum*, 209, 210
– *in re*, XX-XXII, XXIV, 187, 203, 204, 216, 217, 346, 421, 427, 428, 449, 451, 668, 670-672, 680
– *in rebus*, 215, 340, 365, 367, 368, 383, 430, 516, 522, 527, 528, 531, 631, 671, 696
– *rerum universitas*, 512-514, 517, 532, 536
– *res vs corpus*, 229, 150, 588, 591, 592
– *res* vs *uox*, XXII, XXV, 119, 669, 671, 673, 681, 696
– *res* [prédicable], 422, 427, 429, 679
– *res accidentalis*, 121, 478
– *res communis*, 594
– *res copulata* (et *copulare rem*), 171, 174
– *res demonstrata*, 466
– *res diuina*, 340
– *res in essentia*, 132, 172, 476
– *res nominata* (et *rem nominare*), 168
– *res per se subsistens*, 121
– *res praedicata* (et *praedicare rem*), 161, 162, 477
– *res propria*, 594
– *res sensibilis*, 339, 348
– *res significata* (et *rem significare*), 118, 122, 142-144, 149, 158, 164, 168, 174, 281, 349, 466, 477, 481, 511, 562, 589, 599, 665, 670, 690, 700, 701, 705
– *res subiecta*, 590, 592, 633
– *res substantialis*, 157
– *res uerbi*, 161, 467
– *res universalis*, 104, 391, 423, 430, 431, 433, 438, 442, 631, 667
– (*praedicatio*) *secundum rem*, 513, 521
– *substantia rei, rerum*, 495, 562, 599
[voir aussi ***conuenientia*** *rerum*, s.v. **essence** : *essentia rerum*, s.v. **nature** : *natura rei, natura rerum*]
rhétorique, X-XIII, XVI, XVII, 7, 26, 43, 52, 55, 70, 72, 73, 91, 92, 99, 113, 144, 151, 191, 194, 219-233, 261, 270, 282, 313, 329, 334, 335, 338-341, 356, 363, 373, 470, 476, 486, 558, 572, 577, 594, 596, 597, 616-619, 701
– enseignement de la rhétorique, 26, 72, 73, 113, 356

sacra pagina, 235-243, 246, 252, 254, 358-360, 362, 675
school of Laon, voir **école de Laon**
scientia, 35, 89, 96, 215, 329, 338, 361, 394, 396, 403, 575, 576, 578, 619, 675, 697, 698
– *scientia diuina*, 13, 91
– *scientia humana*, 13, 91
– *scientiae sermocinales*, 261 [voir aussi arts du langage, ***triuium***]
sensus [sens, signification], 139, 140, 149, 162, 164, 166, 168, 281-286, 341, 367, 397, 414, 415, 456, 457, 472, 476, 483, 552, 565, 578, 612, 677, 678
– *ad sensum*, 121-122, 124
– *de sensu* vs *de re*, 627-630
– *plenus sensus*, 455, 469, 474
– *sensus* (*duplex*), 173, 369, 472
– *sensus catholicus*, 325
– *sensus constructionis*, 139, 148
– *sensus grammaticus*, 159
– *rectus sensus*, 361
sensus [faculté sensible], 551-552, 572, 574
– *sensus interior*, 573
– *sensus exterior*, 578
sermo, 35, 226, 287, 362, 367, 393, 396, 397, 399, 413, 482, 586
– *sermo* [prière], 17

– *sermones* [Abélard], 375
– *sermocinalis*, 224397

signifier (*significare*), 584, 585, 589, 600 [et *passim*]
– *secundario significare*, 121, 478, 481
– *significare passionem* vs *actionem* 121, 144, 157-160, 169, 171-174, 470, 478
– *significare personam*, 131, 132, 139, 148 [voir aussi ***persona***]
– *significare substantiam*, 131-133, 159, 160, 167, 168, 170, 446, 463, 466, 481, 562, 590, 703
– *significare uerum vel falsum*, 473, 700

signification (*significatio*), 121, 163, 164, 361, 454, 456, 457 [et *passim*]
– *significatio* [pour l'adverbe], 161, 457,
– *significatio* [pour la préposition], 457
– *significatio* [pour le nom], 150, 173, 406, 460, 463, 464, 466, 481, 584, 625, 632, 633, 687, 700, 701, 704, 705, 707
– *significatio* [pour le participe], 148, 149, 460, 461, 468
– *significatio* [pour le pronom], 460, 465, 466
– *significatio* [pour le verbe], 125, 142, 146, 155, 158, 168, 169, 171-174, 470, 626
– *significatio* vs *consignificatio*, 455
– *significatio* vs *nominatio*, XXV, 92
– *significatio -vis,* 453, 459, 464, 575
– *significatio principalis*, 119, 122, 459, 482
– *significatio partium*, 315, 316
[voir aussi ***significare***]

signe (*signum*), 589, 665, 700
– *signum* (définition), 188, 189
– *signum* [log.], 104, 674
– *signum sensibilis*, 574
– *signum ueritatis*, 404
[voir aussi s.v. ***uox* : *signa uocum***]

silva, 338, 340

similitude (*similitudo*), 287, 365, 403, 404, 419, 420, 433, 454, 456-458, 515, 516, 574, 576, 585, 637

son (*sonus*), 38, 118, 145, 163, 281, 286-288, 297, 304, 380, 397, 414, 415, 422, 456-458, 546, 547, 551, 558, 572, 585, 587-589, 599

soul, voir âme

species (vs *genus*), XX-XXII, XXIV, 121, 183, 187, 191, 192, 202, 204, 207, 209-211, 213, 214, 357, 377-386, 388-390, 392, 407, 411, 419-437, 439-450, 458, 463, 464, 480, 489, 490, 515, 517-525, 528, 529, 531-533, 590, 594, 609, 612, 631-639, 658, 660, 665-675, 688, 689, 693, 696, 698, 703, 704, 706
– *species* [gram.], 119, 282, 315, 316, 595
– *species specialissima,* 435, 436, 441, 443, 445, 446, 525, 529
– espèce substantielle 381

specialis, 405, 473, 590, 595, 665, 696
– *specialis natura*, 389
– *specialis qualitas*, 481, 592
– *nomen speciale*, 597

spiritualia, 48, 66, 68, 86, 229

subiectum
– (*inhaerere, inesse*) *subiecto, -is*, 121, 169, 405, 478
– *a subiecto* (*locus*), 265, 615
– *corruptio subiecti*, 205, 206, 208, 634, 635
– *de subiecto*, 476, 511, 594, 595, 659
– *in subiecto*, 162, 476, 477, 511, 594, 595, 599, 658, 659
– *subiectio* [dans une proposition], 160, 162, 168,
– *subiectio*, 529, 590-592, 667
– *subiectio specialis, generalis*, 590, 600
– *subiectum* [substrat], 158, 377, 427, 438, 449, 478, 503, 519, 523, 528, 531, 562, 573, 595, 599, 637, 666, 668-690, 698

– *subiectum* [d'une phrase, d'une proposition], 145, 159, 168, 347, 444, 455, 469-476, 519, 614, 625, 644, 656, 668-691, 696, 702
– *subiectum nominationi*, 573, 589
– *unicuique subiectorum corporum seu rerum*, 150, 588, 591, 592
[voir aussi ***res*** *subiecta*]

substance (*substantia*) [catégorie], XX, 104, 121, 122, 125, 127, 160, 190, 209, 365, 378, 384, 387, 389, 430, 433-451, 458, 482, 511, 513, 521-523, 527-531, 562, 590-594, 598-601, 631, 659-661, 675, 681, 701, 703
– *a substantia (difinitio)*, 548
– substance [trinité], 410, 478, 480, 519
– substance particulière, 214
– substance première, 208, 380, 381, 431, 442, 499, 534, 588, 689
– substance seconde, 384, 385, 387, 442, 658
– substance universelle, 211, 674, 675
– substance vs accident, 121, 424-427, 444, 529
– *substantialiter*, 168, 169, 389, 562, 574, 598
– *uox-substantia* 205, 206, 668, 703, 705
[voir aussi s.v. **propriété :** *-proprietas substantialis* ; s.v. **signifier** : *significare substantiam*]

substantif (*substantiuum*), voir s.v. **nom :** *nomen substantiuum*, s.v. **verbe :** *uerbum substantiuum*

sujet [voir aussi *subiectum*]
– subject-matter, 201, 202, 207, 208, 210, 211, 213, 214, 263, 664-666, 679, 681, 683, 691, 696 [voir aussi ***materia***]
– subjection, voir s.v. ***subiectum*** : *subiectio*
– sujet d'une phrase, voir ***subiectum***
– sujet unique (théorie du -), XXIV, 419, 420, 423, 425-429, 434, 447, 513, 534

superessentia, 578

syllabe (*syllaba*), 115, 116, 163, 165-167, 278, 301, 314, 347, 402, 456-458, 490, 560, 572, 585

syllogisme (*syllogismus*), 614, 666, 703
– syllogisme catégorique, 183, 184, 190, 201, 202, 204, 270, 611, 623, 628, 629, 638, 664, 699, 701, 702
– syllogisme démonstratif, 638, 639,
– syllogisme hypothétique, 183, 184, 190, 201, 202, 206, 217, 480, 611, 638, 695
– syllogisme modal, 630
– *syllogismus praedicativus*, voir **prédicatif**, 701, 702

synonymie, 279, 280, 284, 286, 298, 299, 307

temps (*tempus*), 473, 503, 530, 533, 535
– temps (accident du verbe), 119, 125, 128, 316, 460, 461, 478, 622
– définition du temps, 339, 340, 348, 349
– signification du temps, 339
– temps (catégorie), 593, 594

terminus [log.], 97, 394, 492, 613, 614, 629, 666-669, 674, 696, 697, 674

théologie, XII, XVI, XXVIII, 246, 384, 392, 509, 574, 575, 581
– enseignement de la théologie, 65-67, 75, 76, 80, 92, 111, 237, 238, 359, 361, 393
– *theologia*, 240, 512, 514, 533, 579
– théologie-arts du langage, XVIII, XX, XXV, XXVI, 92, 351-371, 373, 393-411, 565-582 [voir aussi **dialectique**-théologie, **grammaire**-théologie]
– théologie apophatique, voir **apophatisme**
– théologie négative, 580
– théologie trinitaire, XX, XXIII, 392, 410, 510, 515

totum, 348, 402, 414, 430, 442, 458, 486, 495, 505, 525, 624, 666, 703, 704 [voir aussi ***pars*** vs *totum*]

– *a toto* (*locus* -) 140, 470, 706
– *totum integrale*, 486-495, 501, 505
– *totum integrum*, 492, 701
– *totus*, 383, 384, 387, 430, 431, 445, 498, 595
transitio, 168, 468, 478
– *transitio personarum*, 139, 148, 462
[voir aussi s.v. ***constructio* :** *constructio transitiua*, s.v. verbe: *uerbum transitiuum*]
translatio, XX, XXV, 365-367, 370, 397, 519, 576
– *translatio* (traduction), 287
trinité, XX, XXVI, 81, 92, 211, 251, 257, 324, 331, 332, 335, 392, 408-410, 412, 478, 512, 515, 634
[voir aussi **théologie** trinitaire, **substance** (trinité)]
triuium, XVI, 85, 100, 219, 246, 351, 355, 358-360, 362, 370, 371, 395, 398, 411, 575-577
[voir aussi arts du langage]
true, voir **vrai**
truth, voir **vérité**

uis, 133, 141, 159, 171, 172, 174, 281, 282, 459, 462, 464-466, 468
– *ex ui*, 174, 459
– *ex ui praedicationis*, 173
– *ex ui substantiui*, 132, 159, 172, 173
– *ex ui uerbi*, 159, 171, 172, 174
– *uis adiectiui*, 472
– *uis copulandi*, 476
– *uis significationis*, 468, 575
– *uis substantiui*, 124, 172, 173
– *uis uerbi,* 171-174, 462
– *uis uocis*, 457, 468
universaux, XX, XXI, XXV, XXVII, 6, 7, 26, 43, 45, 63, 84, 93, 99, 101, 104, 187-192, 196, 198, 211, 214-217, 373-379, 385-357, 390-392, 418, 417-451, 486, 505-507, 510-514, 518, 529, 531, 618, 672, 673, 675, 677, 680, 681, 683, 691
– universel, XXIV, XXVI, 103, 187, 373-379, 382, 383, 386-389, 417-451, 505, 506
– universel (terme, mot), 213, 510, 613, 672, 692, 700
– universel (proposition -elle) 613, 629, 666
[voir aussi **essence** universelle et **substance** universelle]
uox (*uoces*)
– *uox* (nature de la -), XIV, XIX, 38, 127, 333
– *signa uocum,* 575, 576, 578, 589
[voir aussi ***in uoce***]

verbe (*uerbum*), XX, 112, 119-122, 125, 131-133, 142, 144, 146, 148-150, 158-174, 287, 316, 339, 459-482, 556, 558, 559, 562, 574, 583, 587, 593, 598-601, 625-627, 640, 644, 645, 656, 657, 669, 696 [et *passim*]
– Verbe incarné, 409, 579, 579
– *uerbum* [gram.], voir **signification**
– *uerbum* [mot], 30, 275, 286, 315, 360, 361, 399, 572, 578, 609
– *uerbum absolutum*, 120
– *uerbum substantiuum*, 118, 123, 125-132, 142, 143, 145, 150, 151, 153, 157-159, 171-174, 178, 460-462, 475, 476, 482, 585, 601
– *uerbum transitiuum*, 160, 470
[voir aussi **temps** du verbe, **persona** du verbe]
vérité (truth, *ueritas*), 36, 216, 224, 232, 335, 478, 403, 404, 474, 496, 577, 612-615, 628, 634, 638-642
vocalisme, XI, XXIII, 190, 191, 200, 201, 210, 677, 679, 681-685, 692, 703
[voir aussi **pré-vocalisme**, **proto-vocalisme**]
vocaliste, XX-XXII, 189-192, 202, 204, 206, 647, 656, 657, 681, 700 [voir aussi **proto-vocaliste**]
vocalis [adj.], 203
vocalis [subst.], 413-415
vrai (true, *uerus*), 133, 162, 169, 473, 474, 519, 612, 641, 665, 700